

SEXUALITÉS, IDENTITÉS

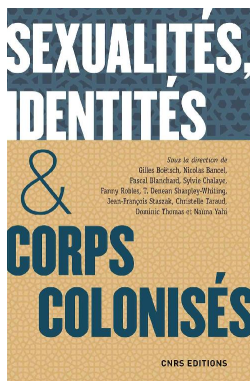
&

Sous la direction de
Gilles Boëtsch, Nicolas Bancel,
Pascal Blanchard, Sylvie Chalaye,
Fanny Robles, T. Denean Sharpley-Whiting,
Jean-François Staszak, Christelle Taraud,
Dominic Thomas et Naïma Yahi

CORPS COLONISÉS

CNRS EDITIONS

PRÉSENTATION DE L'ÉDITEUR



Longtemps passées sous silence, la sexualité dans les empires coloniaux et la domination sur les corps apparaissent aujourd'hui comme des sujets de recherches majeurs. Les héritages de cette histoire font désormais débats dans nos sociétés de plus en plus métissées et mondialisées. Six siècles d'histoire ont construit des imaginaires, des fantasmes et des pratiques analysés dans cet ouvrage au fil des cinquante contributions de spécialistes internationaux. Coordonné par un collectif paritaire de dix chercheur.e.s de plusieurs disciplines, l'ouvrage *Sexualités, identités et corps colonisés* tisse des liens entre passé et présent, et explore les nombreuses facettes de cette histoire. La publication de *Sexe, race & colonies* en 2018 a initié débats et polémiques, mais a aussi reçu un écho sans précédent. Ce nouveau livre va plus loin.

Aux quinze articles majeurs du précédent ouvrage, réédités pour les rendre accessibles au plus grand nombre, ont été ajoutées trente contributions inédites éclairant la transversalité de cette question dans tous les empires coloniaux jusqu'aux sociétés postcoloniales actuelles. Ce livre permet de saisir comment la sexualité et les hiérarchies raciales ont été consubstantielles à l'organisation du pouvoir dans les empires et à l'invention d'imaginaires transnationaux. Déconstruire les regards coloniaux qui sont omniprésents dans nos représentations suppose de

regarder en face cette hégémonie sexuelle mondialisée et ce passé, aussi complexe soit-il. C'est à ce prix qu'une décolonisation des imaginaires sera possible.

Sous la direction de
*Gilles Boëtsch, Nicolas Bancel,
Pascal Blanchard, Sylvie Chalaye, Fanny Robles,
T. Denean Sharpley-Whiting, Jean-François Siaszak
Christelle Teraud,
Dominic Thomas & Naïma Yah*

SEXUALITÉS, IDENTITÉS & CORPS COLONISÉS

XV^e siècle – XXI^e siècle

Coordination éditoriale
Tiffany Roux

Avant-propos
Antoine Petit
Président du CNRS

Postfaces
Leïla Slimani
Jacques Martial

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche - 75005 Paris

COLLECTION CORPS

- Fanny Soum-Pouyalet, *Le Corps, la Voix, le Voile. Cheikhat marocaines*, Paris, CNRS Éditions, 2007.
- Gilles Boëtsch, Dominique Chevé, Pascal Blanchard (dir.), *Corps & couleurs*, Paris, CNRS Éditions, 2008.
- Jean-Pierre Albert, Bernard Andrieu, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Dominique Chevé (dir.), *Coloris Corpus*, Paris, CNRS Éditions, 2008.
- Bernard Andrieu, *Bronzage. Une petite histoire du Soleil et de la peau*, Paris, CNRS Éditions, 2008.
- Bernard Andrieu, Gilles Boëtsch (dir.), *Dictionnaire du corps*, Paris, CNRS Éditions, 2008.
- Bernard Andrieu, Gilles Boëtsch, David Le Breton et Nadine Pomarède (dir.), *La peau. Enjeu de société*, Paris, CNRS Éditions, 2008.
- Christian Benoît, Gilles Boëtsch, Antoine Champeaux, Éric Deroo (dir.), *Le sacrifice du soldat*, Paris, CNRS Éditions, 2009.
- Gilles Boëtsch, Bernard Andrieu, David Le Breton, Nadine Pomarède, Georges Vigarello (dir.), *La belle apparence*, Paris, CNRS Éditions, 2010.
- Gilles Boëtsch, Dominique Chevé, Hélène Claudot-Hawad (dir.), *Décors des corps*, Paris, CNRS Éditions, 2010.
- Gilles Boëtsch, Federica Tamarozzi (dir.), *Morceaux exquis. Le corps dans les cultures populaires*, Paris, CNRS Éditions, 2011.
- Jérôme Thomas, *Embellir le corps. Les parures corporelles amérindiennes du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2011.
- Gilles Boëtsch, David Le Breton, Nadine Pomarède, Georges Vigarello et Bernard Andrieu (dir.), *Corps en formes*, Paris, CNRS Éditions, 2013.
- Dominique Chevé, Cheikh Tidiane Wane, Marianne Barthélémy, Abdoul Wahid Kane et Ibrahima Sow (dir.), *Corps en lutte. L'art du combat au Sénégal*, Paris, CNRS Éditions, 2014.
- Cécile Charlap, *La fabrique de la ménopause*, Paris, CNRS Éditions, 2019.

ET AUSSI, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

- Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Sandrine Lemaire (dir.), *Culture coloniale en France. De la Révolution française à nos jours*, Paris, CNRS Éditions/Autrement, 2008.

Pascal Blanchard, Marc Ferro, Isabelle Veyrat-Masson (dir.), *Les guerres de mémoire dans le monde*, *Hermès*, n^o 52, 2008.

Ouvrage réalisé avec le soutien de

Université de Lausanne

Université de Genève

UMI ESS 3189 CNRS de Dakar

Université Columbia-Paris

University of California, Los Angeles (UCLA)

Commissariat général à l'Égalité des Territoires (CGET)

Délégation Interministérielle à la Lutte Contre le Racisme, l'Antisémitisme et la Haine anti-LGBT
(DILCRAH)

Édition coordonnée par
le Groupe de recherche Achac
(<http://www.achac.com/>)

Maquette : © SYLVAIN COLLET

© CNRS Éditions, Paris, 2019

ISBN : 978-2-271-13226-0

Ce document numérique a été réalisé par PCA

AVANT-PROPOS

Les travaux de recherche qui sont présentés dans cet ouvrage traitent d'un objet complexe : les dynamiques spatio-temporelles des relations entre colonisation, racisme, sexualité et domination des corps. Il s'agit d'un champ de recherche très prometteur qui associe historiens, anthropologues, géographes, sociologues, politistes, philosophes... donc très interdisciplinaire du point de vue des sciences humaines et sociales. Chercheurs et enseignants-chercheurs français et étrangers ont été mis à contribution selon leur domaine de compétence respectif.

L'originalité de ces travaux est de s'inscrire dans le temps long (six siècles) et sur des histoires et des *cultures coloniales* différentes. Les colonisations portugaises et espagnoles, puis anglaises, françaises, allemandes, néerlandaises, ottomanes, étatsuniennes ou japonaises ont leurs spécificités, leur mode de domination des populations autochtones. Ces colonisations se sont toutes inscrites dans un processus de domination des corps d'autrui, généralement féminin mais aussi masculin.

Cet ouvrage montre bien que la colonisation commence toujours par la confrontation de deux corps, celui de l'Européen et celui de l'« Autre », « exotique », différent. Pour l'appropriation d'un territoire, la violence militaire n'est pas suffisante et la colonisation passe par la domination du corps de l'« Autre ». Le sexe est l'un des moyens de cette domination. C'est d'ailleurs le principal invariant qui sous-tend toutes les formes de relations

entre colons/colonisés ou maîtres/esclaves : il n'est pas ici question de sexe pour le plaisir sexuel, mais bien de sexe comme pouvoir.

Ce livre interpelle aussi sur les multiples héritages contemporains de cette histoire qui conditionnent, encore largement, les relations entre anciens colonisateurs-trices et ex-colonisé-e-s (dans les empires) ou anciens esclaves (dans les nations esclavagistes). Car, si les imaginaires sexuels coloniaux ont façonné les mentalités des sociétés colonisatrices, ils ont aussi conditionné celles des dominé-e-s. L'ordre sexuel colonial prend place dans des rapports de pouvoir et des systèmes de normes qui impliquent aussi bien les hommes et les femmes, de « race blanche » et de « couleur », homosexuels et hétérosexuels – dichotomies produites par cet ordre et essentielles à sa reproduction.

Dans le cadre de sociétés très hétéronormées et androcentrées, la colonisation reste toutefois une entreprise matériellement et symboliquement masculine, dont les femmes indigènes sont les premières proies sexuelles – raison pour laquelle il sera beaucoup question d'elles dans ce livre. Mais les hommes indigènes sont aussi un objet de fantasme. Considérés d'un côté comme excessivement virils et hypersexués, ils constituent ainsi une menace pour les femmes des colonisateurs et donc la « race blanche », le viol risquant d'aboutir au métissage. D'un autre côté, tenu pour insuffisamment viril, efféminé et sodomite, cet homme indigène déstabilise la norme masculine et hétérosexuelle. Il devient ainsi lui aussi – quoique plus discrètement et non sans contradictions – un objet de désir. Le colon se refuse à penser que « sa femme » éprouve la même inclination, mais le développement récent d'un tourisme sexuel féminin à destination des anciennes colonies laisse croire – s'il s'inscrit comme on peut le penser dans la continuité de l'imaginaire colonial – qu'il a, alors, probablement tort.

Les enjeux sexuels du colonialisme ne se réduisent pas aux rapports hétérosexuels entre les colons et les femmes indigènes. Ils s'appuyaient

aussi sur des systèmes ségrégationnistes, qu'ils soient légaux ou sociaux. Alors que l'étude des « races » est inventée comme objet scientifique et social autour de 1850, en particulier par l'anthropologie française (à l'image des travaux de Paul Broca), suivie par les Anglais, les Allemands, les Étatsuniens et les Italiens, elle constitue le cœur de l'organisation de l'ordre sexuel colonial. Le pouvoir des colons sur les corps colonisés se fait au nom de la supériorité raciale. Bien que le concept de « race » n'ait pas de réalité biologique chez l'humain – ce n'est donc pas un objet scientifique pour ce champ disciplinaire –, il a une réalité sociale et il va remplacer la hiérarchie de classe dans le monde colonial.

La « race » devient la nouvelle grille de lecture du monde sur laquelle s'intègre la grille du genre, et qui s'articule à la hiérarchie homme/femme : aux colonies, le plus petit des « Blancs », sur l'échelle sociale, sera toujours plus grand que n'importe quel colonisé, surtout s'il s'agit d'une femme. Dans une société non métissée, le social et le genre dominant, mais dans l'espace interracial, le social s'efface derrière le racial. La mise en partage de ces travaux, qui doivent être lus par tous, constituent un document incontournable de savoir sur des passés qui émeuvent, choquent et en tout cas interpellent.

*Antoine Petit,
président du CNRS*

INTRODUCTION

Sexualités, identités et corps colonisés Des imaginaires coloniaux aux héritages postcoloniaux

*Gilles Boëtsch, Nicolas Bancel, Pascal Blanchard,
Sylvie Chalaye, Fanny Robles, T. Denean Sharpley-Whiting, Jean-François
Staszak, Christelle Taraud,
Dominic Thomas & Naïma Yahi*

Dans le présent ouvrage collectif, les lectrices et lecteurs trouveront quarante-sept articles réunissant quarante-huit auteur·e·s autour de dix directeur·rice·s scientifiques. S'appuyant sur une série de manifestations scientifiques¹ et de rencontres² qui ont ponctué les années 2018-2019, ce livre fait bien sûr écho à la sortie, en septembre 2018 aux éditions La Découverte, de *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, et reprend d'ailleurs plusieurs textes de celui-ci pour les rendre accessibles à un plus grand nombre de lecteur·rice·s. Le contenu s'est toutefois considérablement enrichi d'un nombre conséquent (vingt-sept au total) de nouvelles contributions de spécialistes qui sont, pour la plupart, inédites.

Si cet ouvrage se situe bien dans le prolongement de ce premier opus, il possède cependant sa logique propre. Ceci explique pourquoi les

lecteur·rice·s ne trouveront ici que fort peu de références directes aux débats qui ont ponctué la vie éditoriale de *Sexe, race & colonies* – nous avons plutôt choisi de nous en expliquer, longuement, dans l’introduction de sa version anglophone à paraître en 2020 – et qui ont permis de souligner combien traiter de la sexualité (post)coloniale reste une question difficile et sensible.

Les débats suscités par la parution de *Sexe, race & colonies* ayant surtout porté sur les images – en particulier sur les photographies – qui y sont reproduites, ils ne sauraient s’appliquer dans les mêmes termes à cet ouvrage, qui n’est pas illustré mais qui traite majoritairement des imaginaires. En la matière, il y a un risque de se laisser aveugler par la violence des images et de ne pas voir celle dont les mots peuvent être, eux aussi, porteurs. La citation d’un propos odieusement sexiste et raciste, même placée entre guillemets, peut blesser autant qu’une image, le récit d’un viol choquer autant que sa photographie. Les mots, comme les images, ne sont pas seulement les traces ou les manifestations d’une violence : ils peuvent être ce par quoi la violence s’exerce. Aussi faut-il les manier avec précaution et être conscient du risque de reproduire les stéréotypes qu’on énonce, même si c’est pour les dénoncer. C’est bien dans cette perspective que nous avons entrepris le présent travail collectif, afin d’offrir aux lecteurs un large panel d’analyses et de perspectives sur les enjeux de la sexualité dans les colonies, et ses héritages dans le temps et les espaces postcoloniaux.

Un ouvrage au carrefour de plusieurs questionnements

Le présent ouvrage collectif a comme volonté première d’éclairer la dynamique d’un champ de recherche en pleine expansion – celui des sexualités en contextes esclavagistes et/ou coloniaux et postcoloniaux –

dont la richesse et l'intérêt, comme le lecteur et la lectrice pourront le voir en feuilletant les pages de ce livre, tiennent autant à sa diversité géographique qu'à ses partis pris épistémologiques, particulièrement en termes d'interdisciplinarité et d'intersectionnalité³. C'est cette approche qui permet de mieux appréhender les liens incontestables qui existent entre « race »⁴, nationalité, identité de genre et orientation, préférence et tendance sexuelle⁵.

Pour ne prendre en effet que deux exemples très symboliques de ce qui vient d'être dit – de l'ouvrage pionnier d'Angela Davis, *Femmes, race et classe*⁶, publié aux États-Unis en 1982, à celui de Silvia Federici, *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, édité d'abord en anglais en 2004⁷ –, un *continuum* se fait jour. Un *continuum* qui exige de faire *cette histoire-là* – celle de l'intime, du sexe et de la chair pour reprendre les termes utilisés par l'historienne états-unienne Ann Laura Stoler dans son livre fondateur *Carnal Knowledge and Imperial Power. Race and the Intimate in Colonial Rule* en 2002⁸ – avec l'urgente nécessité de connecter celle-ci aux sociétés qui *l'incarnent*, au sens propre du terme, dans notre contemporanéité commune.

Affronter la sexualité, c'est en effet se confronter à une question scientifique longtemps considérée comme illégitime – une « banale histoire de fesses » diront encore certains –, au mieux à un « mauvais objet » peu conforme aux attentes et aux règles de la *doxa* académique ; au pire à un « non-objet », la sexualité ayant longtemps été pensée hors du champ de la réflexion scientifique du fait de son supposé caractère anhistorique, naturel et immuable⁹. Pourtant, Michel Foucault démontrait bien déjà, dans les trois tomes de son *Histoire de la sexualité* publiés entre 1976 et 1984, combien cette question était tout à fait centrale pour l'analyse et la compréhension des sociétés occidentales, au passé comme au présent.

À sa suite, d'autres grand·e·s auteur·e·s tel·le·s que Monique Wittig¹⁰ ou Judith Butler¹¹, toutes deux se situant dans l'héritage épistémologique et

politique du *deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir¹², ont questionné avec force cette « vérité du sexe » – thème cher à Foucault – dans le rapport que celle-ci aurait au désir/fantasme et à la production et réification des normes au sein même des biopouvoirs : c’est-à-dire à la planification, au contrôle, à la surveillance de la sexualité, et, bien sûr, à sa punition et sa répression aux travers de violences multiples, diversifiées et répétées, elles-mêmes produits de différents dispositifs de dominations croisées¹³.

Ainsi, la sexualité apparaît pour ce qu’elle est : non pas une donnée périphérique et anecdotique des sociétés étudiées mais bien *un enjeu majeur du pouvoir* individuel et collectif, empirique et théorique. En ce sens, il n’est pas du tout étonnant que les études sur la sexualité en Occident – qui sont en grande partie issues, à l’origine tout du moins, des mouvements de revendication(s) LGBT des années 1970 – aient assez vite croisé d’autres champs de contestation du savoir/pouvoir tels les *Subaltern Studies*. La subalternité – dont l’origine peut être trouvée dans le travail d’Antonio Gramsci sur l’hégémonie culturelle mais dont le projet historiographique doit tant à l’école indienne et notamment à Ranajit Guha¹⁴, Gayatri Chakravorty Spivak¹⁵ et Dipesh Chakrabarty¹⁶ – a en effet avantageusement nourri, et réciproquement, les *Postcolonial Studies*, dans le domaine des études sur la sexualité comme dans d’autres, notamment depuis la publication du livre d’Edward Said, aux États-Unis, en 1978, et des travaux de Stuart Hall en Angleterre, en 1980¹⁷.

Au sein de cette continuité épistémologique toutefois, les définitions ont évolué avec le temps sous l’influence de recherches mettant en avant des objets sensiblement différents au travers d’approches inédites. On a vu émerger une véritable génération d’auteur·e·s, tel·le·s Paul Gilroy, bell hooks, Chandra Talpade Mohanty, Lisa Lowe, Achille Mbembe et Inderpal Grewal, qui ont donné leurs lettres de noblesse aux études croisant les questions sexuelles et raciales.

Le présent ouvrage est bâti sur cette investigation diverse et prolix, menée depuis plus de trente ans déjà par un nombre important de chercheuses et chercheurs, et qui se situe au croisement de plusieurs démarches épistémologiques novatrices mais dont le cœur est avant tout l'histoire des représentations en contexte colonial et postcolonial. Synthétique, comme le souligne l'imposante bibliographie figurant en fin de volume, l'originalité scientifique de ce livre tient autant à son amplitude chronologique (cinq siècles, du xv^e siècle au temps présent) et aux différents espaces (post)coloniaux traités sur les cinq continents, qu'aux regards singuliers portés par les auteur·e·s qui le composent.

Une approche en cinq ensembles thématiques

Nous avons choisi de structurer cet ouvrage en cinq parties thématiques, chaque partie étant ordonnée chronologiquement. Ce choix permet d'explorer plus avant la diversité des approches à partir d'un objet clairement identifié pour chaque séquence, tout en favorisant la pluridisciplinarité. Si cette démarche ne peut épuiser chaque objet traité – cet ouvrage ne peut évidemment prétendre à l'exhaustivité –, elle a l'avantage d'être exploratoire et, tout en éclairant autant que possible chaque configuration, de laisser ouvertes des pistes de recherches à poursuivre.

Dans une première partie intitulée « **Discours, fantasmes et imaginaires** », est globalement discuté comment se sont constitués les différents fantasmes sur l'« Autre » au travers d'institutions sexualisées (comme le harem qu'évoque Juliette Dumas), de figures érotisées (les Vahinés en Polynésie française ou les « danseuses du ventre » en métropole, évoquées respectivement par Serge Tcherkézoff et Naïma Yahi), mais aussi comment ceux-ci ont évolué et se sont pérennisés entre les premiers Empires coloniaux et les seconds, et ce jusqu'aux temps postcoloniaux *via*,

par exemple, le « sexe interracial sur le Web » étudié par Bernard Andrieu. La domination sexuelle s'est en effet souvent accompagnée d'une forme ambivalente de fascination/répulsion pour les peuples « exotiques », qui se forge quasiment dès l'origine, aussi bien aux Amériques que dans les premières possessions africaines de l'époque moderne, comme le soulignent tant les articles de Gilles Boëtsch et Dominic Thomas que ceux de Pierre Ragon et T. Denean Sharpley-Whiting. Fondées sur des préjugés, notamment religieux, les hiérarchies qui naissent de cette dynamique originelle centrée sur le couple fascination/répulsion, ont alors prétendu légitimer la domination raciale, formant ainsi, dès le ^{xv}^e siècle, le premier substrat d'un racisme qui s'incarnait à la fois dans la couleur de peau et dans le statut socio-économique¹⁸.

Cependant, la massification du commerce triangulaire, dans le cadre de la traite transatlantique, et l'institutionnalisation de l'esclavage entre l'Afrique et les Amériques à partir du ^{xvi}^e siècle¹⁹, les relations conflictuelles dans l'espace méditerranéen et/ou ottoman, la montée en puissance des Empires coloniaux et l'émergence, à la fin du ^{xviii}^e siècle, du racisme scientifique, vont progressivement effacer ce « temps de la sidération », non exempt de stéréotypes d'ailleurs, au bénéfice de représentations de plus en plus dévalorisantes et stigmatisantes de l'« Autre ».

Au tournant des ^{xviii}^e et ^{xix}^e siècles, s'opère en effet une mutation de sens décisive qui va transformer ce que les modernes appelaient encore le « préjugé de couleur » en raciologie contemporaine. Initiée d'abord en Europe et aux États-Unis, puis transposée en Afrique du Sud et au Japon, la raciologie irrigue alors les principales nations esclavagistes et/ou colonialistes, leur fournissant un argumentaire à même de légitimer, tout en la rationalisant et en la capitalisant, leur domination²⁰.

À cela s'ajoute, dans les premiers comme dans les seconds Empires, pendant les guerres de conquête et de pacification, mais aussi les politiques

de « mise en valeur » qui leur succèdent, l'importance des femmes « indigènes », comme nous pouvons le voir à travers l'espace méditerranéen, colonial et postcolonial, exploré par Sophie Bessis. Enjeux de pouvoir entre les hommes dans des conflits virils (de colonisation comme de décolonisation) dans lesquels elles ont souvent peu de place et où leur rôle pourtant réel est en général mésestimé ou nié, les femmes – colonisées hier, immigrées ou issues de l'immigration aujourd'hui – sont aussi au cœur des questions de mixité sexuelle et de métissage, comme le montre l'article de Nicolas Bancel, Pascal Blanchard et Dominic Thomas, qui clôture la première partie du livre, sur les nouvelles identités métisses à l'heure de la mondialisation.

Ce thème, absolument central, amène, dans une deuxième partie, à questionner avec force le triptyque « **Sexualité, prostitution, corps** ». Ici, les auteur·e·s vont s'intéresser plus particulièrement à l'économie politique de la sexualité dans le contexte spécifique de la naissance des seconds Empires coloniaux au début du XIX^e siècle, comme le souligne l'article d'Elisa Camiscioli et de Christelle Taraud qui met en lumière les liens entre sexualité, conjugalité, filiation et héritage. Les questions sexuelles vont en effet s'y renouveler avec force du fait de la mise en place des biopolitiques coloniales, qu'il s'agisse de durcir les législations contre la multiplication des unions mixtes, dans la foulée notamment de l'arrivée de populations de femmes blanches de plus en plus nombreuses, ou bien de nier ou d'occulter l'existence d'enfants métis. En Afrique de l'Ouest comme dans la future Indochine pour la France²¹, dans les Indes britanniques pour les Anglais²², en Afrique de l'Est pour les Italiens, dans les Indes néerlandaises pour les Hollandais et, plus tardivement, au Congo pour les Belges, ces biopolitiques ont bien pour but de réguler et de contrôler les relations interraciales, tout en tentant, souvent avec difficulté d'ailleurs, de limiter ou de prohiber toute mixité sexuelle dans les métropoles coloniales, notamment pendant les deux

conflits mondiaux. Ce que démontre fort bien, par exemple, l'article de Marie-Paule Ha sur les relations interraciales en Indochine.

Dans ce contexte qui met au pas les unions légales et les couples légitimés par les coutumes locales et/ou coloniales, le marché du sexe tarifié se généralise. Tant en milieu civil (maisons de tolérance et quartiers réservés) qu'en milieu militaire (bordels militaires de campagne), il est organisé dans le cadre de réglementarismes coloniaux qui touchent tous les Empires, comme l'exemplifient l'article d'Elisa Camiscioli et de Christelle Taraud – de manière générale – et celui de Christophe Sabouret qui traite du cas du Japon impérial²³. C'est aussi le moment où les colonies apparaissent comme des territoires privilégiés d'expression de l'homosexualité blanche, comme le montrent les récits d'écrivains homosexuels, tels l'Irlandais Oscar Wilde ou le Français André Gide²⁴. Leurs écrits, nourris de leurs expériences *in situ*, vont largement participer à la production et à la diffusion d'un vaste et prolixe marché d'images homo-érotiques. Ces imaginaires érotico-pornographiques questionnent aussi avec force les notions de virilité et de masculinité (hétérosexuelles comme homosexuelles), tant en contextes coloniaux que postcoloniaux, ici et là-bas, comme le montrent deux articles qui articulent, quoique de manière différente, des questions connexes : l'article d'Yvan Gastaut sur l'homme arabe dans le discours des homosexuels en France²⁵ et celui de Bruno Nassim Aboudrar sur le voile et l'invention d'une sexualité musulmane.

Ceci nous amène à discuter, *in fine*, les héritages coloniaux de cette domination sexuelle dans notre monde contemporain, notamment au travers de la question du tourisme sexuel. Celui-ci, en effet, s'est développé avant les indépendances, puis lors des conflits de décolonisation et/ou issus de la Guerre froide et constitue désormais une véritable économie globalisée. De très nombreux pays anciennement colonisés ont, depuis les années 1970, *de facto*, développé une « offre sexuelle » de ce type à destination des Occidentaux – à l'image de ce qu'Emmanuel Cohen nous dit sur les liens

entre tourisme et « prostitution ethnique » au Sénégal – mais aussi des nouveaux pays industrialisés, tels la Chine, la Turquie ou les Émirats du Golfe.

Héritier de la prostitution coloniale – en particulier des quartiers réservés comme celui de Bousbir au Maroc²⁶ ou des bordels militaires (*Rest & Recreation Facilities*) destinés à l'armée états-unienne dans l'ensemble de l'Asie du Sud-Est et tout particulièrement en Thaïlande et aux Philippines –, le tourisme sexuel, comme le montre l'article de Jean-François Staszak et Christelle Taraud, véhicule toujours les fantasmes et les imaginaires érotiques et pornographiques éculés de l'ère coloniale²⁷.

Ces fantasmes reposent en même temps sur une dynamique de fascination/répulsion dont l'exemple le plus paradigmatique est sans doute celui discuté par Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch et Sandrine Lemaire dans leur contribution sur les « corps noirs », et sur une logique de classification et de catégorisation. Celle-ci inscrit les populations colonisées dans des registres de savoir/pouvoir qui imposent durablement une vision hiérarchisée du monde, comme le signifie clairement Yann Le Bihan dans son article sur les femmes noires en régime colonial ou Jean-Noël Ferrié et Gilles Boëtsch dans leur contribution (introduitive de la troisième partie) sur la lente construction de l'*Oriental-e*.

Ceci explique pourquoi la troisième partie de l'ouvrage met spécifiquement en avant les relations consubstantielles entre « **Science, race et ségrégation** ». À l'origine appréhendé comme étant plus proche de l'animal et du monstre que de l'humain, plus en affinité avec la nature qu'avec la culture, l'« Autre » va, dès la fin du XVIII^e siècle, comme le précise Elsa Dorlin dans son article, être appréhendé au travers d'un dispositif pseudo-scientifique, de plus en plus hégémonique : la « race »²⁸.

En s'affirmant au XIX^e siècle comme discipline maîtresse de la raciologie, l'anthropologie physique va fixer – à l'image de ce que développe Capucine Boidin pour le Paraguay et Martial Guédron pour la

France – un ensemble de stéréotypes raciaux et sexuels. Dans ce contexte, les femmes, esclaves et/ou colonisées sont ainsi revêtues d'une innocence sexuelle qui les conduit avec constance au « péché » ou à une « dépravation sexuelle atavique » liée à leur « race », confortant la position conquérante et dominante et du maître et du colonisateur. Ces femmes de l'« ailleurs » toujours vues comme dociles, faciles, lascives, lubriques, perverses et donc forcément insatiables et vénales²⁹, permettent aussi de construire, en miroir, l'image de l'épouse blanche idéale, pudique et chaste, réduite à une sexualité purement reproductive³⁰, une femme blanche qui doit d'autant plus être « protégée » – et donc contrôlée – qu'elle est évidemment, dans la *doxa* coloniale, l'objet des convoitises sexuelles et des désirs supposés irrépressibles, des hommes définis comme « Autres ». Ce qui explique les multiples et obsessionnelles représentations de « captives blanches » soumises aux violences (notamment sexuelles) des Amérindiens, des Africains, des Asiatiques ou des Océaniens..., éternelles « prisonnières à libérer » par nombre de héros blancs au sein de la production culturelle occidentale, dont le cinéma et la bande dessinée ont fait un *topos* érotique.

De surcroît, partout dans les espaces colonisés par l'Europe, la question raciale est au cœur de la construction des sexualités puisqu'elle y est le pivot central de l'organisation politique, économique et sociale, particulièrement dans les configurations esclavagistes des Caraïbes, du Brésil, des États-Unis³¹ ou du Canada. Ainsi, toute l'économie de plantation du sud des États-Unis repose-t-elle, entre le xvi^e siècle et le xviii^e siècle, sur l'institutionnalisation progressive de l'esclavage³² : celle-ci s'articule à l'édification de frontières raciales strictes (les fameuses *color lines*³³) reposant sur des hiérarchies socio-économiques inégalitaires et des rapports sexués asymétriques³⁴ qui sont ensuite légitimés par des discours savants, notamment médicaux. Ici, le rôle de la médecine raciale/coloniale est absolument fondamental, comme le montrent tant l'article d'Elsa Dorlin sur la « Clinique de la race : la sexualité morbide au cœur de l'idéologie

esclavagiste » à l'époque moderne, que celui de Delphine Peiretti-Courtis sur « Les médecins français et le sexe des Noirs » à partir du XIX^e siècle.

Au cœur de ces systèmes coloniaux et patriarcaux, la liberté sexuelle du maître et/ou du colonisateur bien sûr... Une liberté incontestablement très étendue mais qui n'est cependant, *a contrario* des représentations souvent véhiculées, pas totale, car elle se heurte aux préceptes moraux, aux interdits raciaux (sociaux ou légaux), au refus des femmes blanches d'accepter la cohabitation, jugée humiliante et déshonorante par la plupart d'entre elles³⁵, avec d'autres femmes et d'autres familles « de couleur », et, *in fine*, à la peur croissante, dès la seconde moitié du XIX^e siècle, d'un métissage qui fait écho à l'idée de dégénérescence³⁶ et de disparition de la « race blanche ». Ce qu'exemplifie parfaitement l'article d'Olivier Le Cour Grandmaison sur « Hygiène coloniale, sexualités et métissages ».

Cette nouvelle configuration moralisatrice, hygiéniste et prophylactique complexe, née du XIX^e siècle, va conduire néanmoins à un appel croissant, quoique tardif, aux *femmes blanches* pour peupler les Empires ultramarins, assurer des descendance sans métissage et moraliser les mœurs coloniales tout en produisant, pour réguler les interrelations licites et illicites entre colonisateurs et colonisés – à l'image de ce qu'analyse Isabelle Tracol-Huynh sur l'organisation de la prostitution réglementée dans l'Indochine française –, des systèmes de contrôle, de surveillance et de punition de plus en plus coercitifs, comme l'expliquent fort bien Christine de Gêmeaux et Pascal Blanchard dans leur contribution.

La quatrième partie de l'ouvrage portant sur « **Dominations, violences et viols** » se propose de revenir sur la manière dont ces « régimes de force », au plein sens du terme, se sont constitués dès les premières conquêtes coloniales et ont été pérennisés, par la suite, tant dans le contexte spécifique des sociétés esclavagistes de l'époque moderne – comme le souligne Arlette Gautier dans son article intitulé « Possessions et érotisation violentes des femmes esclaves » – que durant les conflits militaires du

XIX^e siècle qui ont donné naissance, presque partout, aux nouvelles sociétés coloniales contemporaines. Reposant sur un accaparement programmé des femmes des « Autres » – à l'image de ce que nous dit Arnaud Nanta sur la domination ethnique et sexuelle de la Corée colonisée par les Japonais à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle –, les dispositifs produits vont aussi nécessiter, dans le même temps, la mise en œuvre de politiques de « protection des femmes blanches » qui incarnent, dès ce moment, l'exemplarité morale et l'intégrité physique de la colonisation elle-même.

Ceci peut expliquer pourquoi le viol de femmes blanches fut l'objet, dans le cadre de la Révolte des Cipayes en 1857 au sein du Raj britannique en construction, de répressions inouïes, comme l'explique très bien Nancy L. Paxton. Une nécessité qui avait déjà conduit à une mise au pas extrêmement violente de ceux qui avaient pu oser regarder et/ou toucher la femme du dominant dans les systèmes esclavagistes, puis ségrégationnistes – crime puni, presque partout, par le fouet, la castration, le lynchage³⁷ ou l'exécution publique³⁸. Notamment, mais pas seulement, aux États-Unis où l'« homme noir » est, et ce de manière très ancienne et jusqu'à aujourd'hui, constamment perçu comme le vecteur essentiel de la dangerosité sexuelle, comme en atteste l'article de Kellina M. Craig-Henderson.

Pourtant, le déclenchement de la Grande Guerre va modifier sensiblement la donne, du fait de l'arrivée en Europe d'un grand nombre d'hommes « Autres », soit depuis les Empires coloniaux à partir de 1914, soit depuis les États-Unis après leur entrée en guerre en 1917. Cette présence – qui a conduit à une multiplication sans précédent des rencontres mixtes, et donc des métissages, sans éradiquer pour autant la très vieille peur de ceux-ci comme l'expliquent Gilles Boëtsch et Sébastien Jahan dans leur contribution – va entraîner de fortes réactions, d'abord du côté des autorités états-uniennes, qui ne peuvent tolérer un tel franchissement de la *color line*, comme le notent Christian Benoît et Antoine Champeaux, mais aussi, ensuite, de certains pays européens. Ainsi, en Allemagne, au moment

de l'occupation de la Ruhr par les Français de 1919 à 1924, les troupes coloniales, et tout particulièrement les tirailleurs sénégalais, sont-ils accusés, du fait de leurs supposées « pulsions sexuelles incontrôlables », de violer les femmes allemandes. Une « honte noire »³⁹, selon les groupes *völkisch* qui composent l'extrême droite nationaliste allemande⁴⁰, dont les Allemands se souviendront lors de la Seconde Guerre mondiale⁴¹.

Mais c'est au moment des décolonisations que, comme le rappellent fort justement Nicolas Bancel et Alain Ruscio dans leur article, ces violences sexuelles vont s'exprimer avec le plus d'amplitude et de régularité⁴². Ainsi, en Afrique, dans l'Empire britannique, celles-ci se révèlent à l'occasion de la révolte des Mau Mau au Kenya entre 1952 et 1960, où des centaines de cas de violences sexuelles sur les femmes (dont des viols) et sur les hommes (dont des castrations) sont recensés⁴³. Des pratiques d'ailleurs communes, entre 1954 et 1962, à la guerre de libération nationale en Algérie⁴⁴ avec la mise en place, par l'armée française, d'un véritable système de torture dans lequel le viol des femmes algériennes est utilisé comme une arme de guerre ; mais aussi à la libération du Congo belge et lors des décolonisations tardives de l'Empire portugais en Angola, au Mozambique, en Guinée Bissau et au Cap Vert⁴⁵, comme le suggèrent les lettres de guerre d'António Lobo Antunès⁴⁶. Ce qui amène Achille Mbembe à interroger, au regard de ce qui vient d'être dit, « l'homme blanc en prise avec ses démons ».

Enfin, dans une dernière partie, focalisée sur le thème des « **Spectacles, des nouveaux territoires de l'érotisme, du cinéma et des mises en scène** », les auteur·e·s s'intéressent, pour commencer, aux différentes productions de la culture populaire qui s'inscrivent dans une racialisation des sexualités. Comme le soulignent Jennifer Anne Boittin et Christelle Taraud dans leur article introductif, l'érotisme colonial semble recouvrir un imaginaire assez simple – voire simpliste –, alimenté par des figures stéréotypées, telles l'odalisque de harem, dévoilée par le regard du peintre

ou bien la « Nègresse » à demi nue, immortalisée par l'objectif du photographe, participant à la construction d'une « altérité féminine », exotisée, érotisée et sexualisée par un Occident blanc et viriliste. Cependant, l'érotisme colonial ne se limite pas à cette représentation, par des hommes blancs, de femmes « Autres ». Il concerne aussi les hommes entre eux et met en scène un véritable homo-érotisme, comme le montrent par exemple, dans le contexte de la Tunisie française, les photographies de jeunes « éphèbes indigènes » prises entre 1904 et 1914 par Rudolf Lehnert et Ernst Landrock.

Construit par et pour les colonisateurs, l'érotisme colonial, du fait de son caractère puissamment hégémonique, se donne à voir dans des espaces aussi diversifiés que les exhibitions ethnographiques évoquées par Nicolas Bancel et Pascal Blanchard ainsi que par Fanny Robles, les théâtres⁴⁷, les cabarets, les salles de music-hall de l'industrie du spectacle⁴⁸ qu'évoquent conjointement Robert W. Rydell pour les États-Unis et Nathalie Coutelet pour la France, ou bien encore dans l'industrie cinématographique évoquée par Catherine Servan-Schreiber⁴⁹ et Claire Dutriaux. S'imposant comme le grand média de masse de l'entre-deux-guerres, tant en Europe qu'aux États-Unis, le cinéma va, en effet, utiliser à plein le potentiel érotique⁵⁰ des colonies, mettant en images de manière récurrente des hommes blancs présentés comme les maîtres incontestés des espaces colonisés, d'un côté « protecteurs » des femmes occidentales (systématiquement capturées par des « tribus sauvages africaines », des « Asiatiques pervers » et des « Arabes libidineux », tous avides de « femmes blanches »), de l'autre séduisants héros aussi bien « libérateurs » des femmes « indigènes », que tragiquement envoûtés par de mythiques « femmes fatales » orientales ou asiatiques⁵¹.

La fin de la domination coloniale *stricto sensu* dans les années 1950-1970, l'abolition progressive de la ségrégation raciale légale aux États-Unis au cours de la même période⁵², l'éradication des régimes d'exception – tels

l'*apartheid* en Afrique du Sud en 1991 –, et les immigrations postcoloniales ont mis fin, officiellement, à la domination sexuelle coloniale. Pourtant, celle-ci n'a pas totalement disparu, on s'en doute, des sociétés postcoloniales⁵³, comme le démontrent clairement les articles de Christian Béthune et de Sylvie Chalaye. Centré sur la nécessité de reconstruire l'« Autre » corps, en liant avec force émancipation et création, ce dernier article, qui clôt le livre, souligne autant la puissance et la pérennité des représentations de la domination sexuelle coloniale dans notre contemporanéité que les multiples visages de sa dénonciation dans le domaine des arts (plastiques, scéniques, performatifs, musicaux...). Car les artistes et créateurs⁵⁴, en particulier les descendants d'ex-colonisé·e·s, se saisissent avec force des représentations coloniales pour mieux les déconstruire et faire advenir un « autre » corps, un corps libéré de la gangue des préjugés, un corps décolonial, un corps qui s'arrache au poids de l'histoire au travers d'une véritable transmutation⁵⁵.

Et ce faisant, le « corps colonial », monolithique, fabriqué par et pour les colonisateurs comme une masse informe où s'engouffraient, pêle-mêle, des multitudes sans noms, sans visages et sans voix, se transcende lui-même en un corps cicatriciel⁵⁶ pour accoucher d'individualités à part entière, complexes, hybrides et métisses, en quelque sorte recousues, voire réparées. La réparation, prélude à la réconciliation, est le cœur palpitant de ce livre polyphonique, qui cherche à rendre toute leur épaisseur humaine aux nombreux individus qui ont été et sont encore impactés par cette longue et douloureuse histoire⁵⁷.

Une nouvelle mise en perspective

Partout, la domination sexuelle a reposé sur un long processus d'asservissement produisant des imaginaires complexes qui, entre exotisme et érotisme, se sont nourris d'une véritable fascination/répulsion pour les corps « autres ». Les multiples héritages contemporains de cette histoire

conditionnent encore largement les relations entre ancien·ne·s colonisateur·rice·s et ex-colonisé·e·s (dans les Empires) ou ancien·ne·s esclaves (dans les nations esclavagistes). Car, si les imaginaires sexuels coloniaux ont façonné les mentalités des sociétés colonisatrices, ils ont aussi conditionné celles des dominé·e·s⁵⁸.

L'ordre sexuel colonial prend ainsi place dans des rapports de pouvoir et des systèmes de normes qui impliquent aussi bien les hommes que les femmes, de « race » blanche et de couleur, homosexuels et hétérosexuels – dichotomies produites par cet ordre et essentielles à sa reproduction. Dans le cadre de sociétés très hétéronormées et androcentrées, la colonisation reste toutefois une entreprise matériellement et symboliquement masculine, dont la « femme indigène » est la première proie sexuelle, raison pour laquelle c'est beaucoup d'elle qu'il sera question dans ce livre.

Mais l'« homme indigène » est aussi un objet de fantasme. Considéré comme excessivement viril et hypersexué, il constitue ainsi une menace pour la femme et donc la race blanche, le viol risquant d'aboutir au métissage. Tenu pour insuffisamment viril, efféminé et sodomite, il déstabilise la norme masculine et hétérosexuelle. Il devient ainsi lui aussi – quoique plus discrètement et non sans contradictions – un objet de désir. L'Empire est aussi le lieu où, loin des normes et des lois de la métropole, le colon peut à un moindre risque désirer l'homme indigène. Le colon se refuse à penser que sa femme éprouve la même inclination, mais le développement récent d'un tourisme sexuel féminin à destination des anciennes colonies laisse penser – s'il s'inscrit comme on peut le croire dans la continuité de l'imaginaire colonial – qu'il a probablement tort : les enjeux sexuels du colonialisme ne se réduisent pas aux rapports hétérosexuels entre les colons et les femmes indigènes.

Au XXI^e siècle⁵⁹, si des structures de domination perdurent incontestablement⁶⁰, d'autres processus inverses se déploient simultanément⁶¹. Les migrations postcoloniales, au moins dans l'ensemble

des anciennes métropoles coloniales, ont ainsi provoqué, presque mécaniquement, la multiplication des unions mixtes et leur acceptation progressive⁶², une situation qui ressemble de plus en plus aux États-Unis où, selon les conclusions d'un rapport du Pew Research Center en 2010, le taux de mariages interracialisés a presque triplé depuis 1980 (15 % en 2010)⁶³.

Dans la foulée, ce processus a donné corps à un cosmopolitisme globalisé. Que la simple existence de ces unions mixtes ait déclenché, tout au long de cette longue histoire, des réactions xénophobes plus ou moins constantes⁶⁴, ne doit pas faire oublier que la figure des métis·ses⁶⁵ est devenue, dans le même temps, un modèle esthétique de référence dans les cultures médiatiques mondiales⁶⁶. Un modèle contesté et/ou récusé, partout, par les suprématistes de tout bord et les intégristes religieux qui rejettent migrations et minorités au travers de « replis communautaires » polymorphes et accompagnés, le plus souvent, de forts conservatismes culturels et sociétaux, notamment en termes de mœurs⁶⁷. Quant aux femmes « Autres » toujours catégorisées en *types*, à l'image des « Beurettes » en France, des « Black Bitches » aux États-Unis, des « Congolaises » en Belgique, des « Pakistanaïses » au Royaume-Uni, elles restent stigmatisées, stéréotypées, assujetties, aussi bien pratiquement que symboliquement, aux rôles prédéfinis par les héritages patriarcaux et/ou coloniaux⁶⁸. Dans les faits, la sexualisation et la marchandisation des corps imprègnent et infiltrent nos sociétés d'aujourd'hui, que ce soit dans les domaines culturels, sociaux, politiques, sportifs, artistiques ou autres, et ces exemples de domination/subordination et d'hypersexualisation/soumission nous permettent de (re)tracer des héritages historiques.

On comprend désormais que la réduction des femmes et des hommes « Autres » à leur sexe/sexualité, principe fondateur de la *doxa* esclavagiste et coloniale depuis l'origine, mais aussi des modèles sociaux de nos cultures désormais globalisées⁶⁹, est loin d'avoir totalement disparu⁷⁰. Et

pourtant, dans le même temps, le métissage est aussi devenu l'horizon d'une utopie censée préfigurer, pour certain·e·s en tout cas, l'éclosion d'une véritable société mondialisée, post- raciale et égalitaire, dans un effet boomerang que les colonisateurs n'avaient certes pas imaginé quand ils ont, pour la première fois, foulé les terres de l'Amérique, de l'Afrique, de l'Asie et de l'Océanie...

Certes, la sexualité n'a pas été un instrument de pouvoir uniquement dans les cadres esclavagiste, colonial, ségrégationniste ou postcolonial : toutes les sociétés connaissant, de ce point de vue, des processus similaires de domination sexuelle⁷¹ dont les ravages se prolongent dans notre monde contemporain comme en attestent les affaires Dominique Strauss-Kahn (2011)⁷² et Harvey Weinstein (2017), ainsi que les *hashtags* #MeToo et #BalanceTonPorc ou encore #MosqueMeToo. Mais, aux colonies, cette domination s'est appuyée sur des systèmes clairement ségrégationnistes, qu'ils soient légaux ou sociaux. Ici, la « race »⁷³ a donc bien constitué le cœur de l'organisation de l'ordre sexuel et de ses représentations. C'est avec ce point de départ en tête que s'organise notre réflexion dans cet ouvrage collectif, afin de donner à voir et à comprendre autrement les rapports de domination désormais mondialisés, dont les héritages du temps des Empires sont aujourd'hui partagés dans toutes les sociétés contemporaines, au Nord comme au Sud.

1. Parmi ces nombreuses manifestations scientifiques, nous retiendrons tout particulièrement les quatre colloques qui ont eu lieu à Paris, Genève/Lausanne et Los Angeles : « Pratiques et imaginaires de la sexualité coloniale et postcoloniale », Columbia Global Center, Reid Hall, Paris (16 novembre 2018) ; « Sexualité, colonisation, immigration. Enjeux et héritages », musée national de l'Immigration, Porte Dorée, Paris (15 février 2019) ; « Imaginaires sexuels coloniaux : Histoire d'un asservissement érotique (1830-1960) », Universités de Genève et de Lausanne (11 et 12 avril 2019) ; « Interracial Sexualities: Images, Imaginaries, Legacies », UCLA, Los Angeles (16 mai 2019). Certains textes du présent ouvrage sont directement issus de ces colloques et des communications inédites proposées dans ceux-ci.

2. De même, parmi les diverses rencontres qui ont accompagné la sortie de *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XVI^e siècle à nos jours*, on peut signaler notamment « Les rendez-vous de l'Histoire » de Blois (13 octobre 2018), celles de l'Institut du monde arabe (13 décembre 2018 et 13 avril 2019) ou celle organisée dans le cadre du Festival « Étonnants Voyageurs » (8 juin 2019).
3. Kimberlé Crenshaw, « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics », in *University of Chicago Legal Forum*, n^o 140, 1989.
4. Soulignons ici que nous employons le terme de « race » (entre guillemets, ici, mais parfois sans guillemets dans l'ouvrage, selon les pratiques d'écriture et les choix des auteur·e·s), afin de nettement signifier que nous concevons cette catégorie, dans la tradition des sciences sociales, comme un construit socio-historique. Ce qui implique une position éminemment critique face aux acceptions biologiques auxquelles s'adosent classements et hiérarchies raciales qui se succèdent du XVIII^e siècle à nos jours ; acceptions par ailleurs largement déconstruites dans cet ouvrage.
5. Roderick A. Ferguson, *Aberrations in Black Toward a Queer of Color Critique*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2003 ; Vivian M. May, *Pursuing Intersectionality, Unsettling Dominant Imaginaries*, New York, Routledge, 2015 ; Jennifer C. Nash, *Black Feminism Reimagined: After Intersectionality*, Durham, Duke University Press, 2019.
6. Angela Davis, *Women, Race and Class*, New York, Random House Edition, 1982. Traduit en français sous le titre *Femmes, race et classe*, Paris, Éditions des Femmes, 1983.
7. Silvia Federici, *Caliban and the Witch: Women, The Body and Primitive Accumulation*, New York, Autonomedia, 2004. Traduit en français sous le titre *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, Genève/Paris/Marseille, Entremonde/Senonevero, 2014.
8. Ann Laura Stoler, *Carnal Knowledge and Imperial Power: Race and the Intimate in Colonial Rule*, Berkeley, University of California Press, 2002. Traduit en français sous le titre *La Chair de l'Empire. Savoirs intimes et pouvoirs raciaux en régime colonial*, Paris, La Découverte, 2013.
9. Sur cette question voir Anne-Claire Rebreyend, « Comment écrire l'histoire des sexualités au XX^e siècle ? », in *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, n^o 22, 2005.
10. Monique Wittig, *La pensée straight*, Paris, Balland, 1992. L'essai *The Straight Mind*, dont le livre tire son titre, a été présenté pour la première fois lors d'une conférence au Barnard College, en avril 1979 et est d'abord paru en français en 1980 dans la revue *Questions féministes*.
11. Judith Butler, *Gender Trouble: Feminism and the Politics of Subversion*, Londres/New York, Routledge, 1999 [1990]. Traduit en français sous le titre *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte, 2005.
12. Simone de Beauvoir, *Le deuxième Sexe*, Paris, Gallimard, 1949.
13. Martine Spensky (dir.), *Le contrôle du corps des femmes dans les Empires coloniaux. Empires, genre et biopolitiques*, Paris, Karthala, 2015.

14. Ranajit Guha, *Elementary Aspects of Peasant Insurgency in Colonial India*, Delhi, Oxford University Press, 1983.
15. Gayatri Chakravorty Spivak, « Can the Subaltern Speak? », in Cary Nelson, Lawrence Grossberg, *Marxism and the Interpretation of Culture*, Urbana, University of Illinois Press, 1988.
16. Dipesh Chakrabarty, *Provincializing Europe: Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton, Princeton University Press, 2000.
17. Edward Said, *Orientalism*, New York, Pantheon Books, 1978. Traduit en français sous le titre *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 1980 ; Stuart Hall, « Race, Articulation and Societies Structured in Dominance », in *Sociological Theories: Race and Colonialism*, Paris, Unesco, 1980.
18. Gilles Boëtsch, « Le corps métis », in Bernard Andrieu, Gilles Boëtsch, David Le Breton, Nadine Pomarède, Georges Vigarello (dir.), *La peau. Enjeu de société*, Paris, CNRS Éditions, 2008.
19. Clarence J. Munford, *The Black Ordeal of Slavery and Slave Trading in the French West Indies, 1625-1715: Middle Passage and the Plantation Economy*, Lewiston/Queenston/Lampeter, The Edwin Mellen Press, 1991 ; Caroline Oudin-Bastide, *Travail, capitalisme et société esclavagiste. Guadeloupe, Martinique (XVII^e-XIX^e siècles)*, Paris, La Découverte, 2005 ; Gregory D. Smithers, *Slave Breeding. Sex, Violence and Memory in African American History*, Gainesville, University Press of Florida, 2012.
20. Samuel George Morton, *An Inquiry into the Distinctive Characteristics of the Aboriginal Race of America et Crania Aegyptiaca*, Philadelphie, John Penington, 1844 ; Samuel George Morton « Hybridity in Animals and Plants Considered in Reference to the Question of the Unity of the Human Species », in *American Journal of Science and Arts*, vol. 3, 1847 ; Josiah Clark Nott, George Robert Gliddon, *Types of Mankind*, Philadelphie, Lippincott/Grambo & Co, 1854 ; Josiah Clark Nott, George Robert Gliddon, *Indigenous Races of the Earth*, Philadelphie/Londres, Lippincott/Trübner, 1857.
21. François Guillemot, Agathe Larcher-Goscha (dir.), *La colonisation des corps. De l'Indochine au Vietnam*, Paris, Vendémiaire, 2014.
22. Ronald Hyam, *Empire and Sexuality: The British Experience*, Manchester, Manchester University Press, 1991 ; Durba Ghosh, *Sex and the Family in Colonial India: The Making of Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.
23. Luise White, *The Comforts of Home: Prostitution in Colonial Nairobi*, Chicago, The University of Chicago Press, 1990 ; Christelle Teraud, *La prostitution coloniale. Algérie, Tunisie, Maroc (1830-1962)*, Paris, Payot, 2009 [2003] ; Philippa Levine, *Prostitution, Race, and Politics: Policing Venereal Diseases in the British Empire*, New York, Routledge, 2003.
24. Robert Aldrich, *Colonialism and Homosexuality*, Londres/New York, Routledge, 2002.
25. Dont l'un des précurseurs fut Todd Shepard, voir notamment son livre *Sex, France, and Arab Men, 1962-1979*, Chicago, University of Chicago Press, 2017, paru en français sous le titre *Mâle*

décolonisation. *L'« homme arabe » et la France, de l'indépendance algérienne à la révolution iranienne*, Paris, Payot, 2017.

26. Jean-François Staszak, « Tourisme et prostitution coloniales : la visite de Bousbir à Casablanca (1924-1955) », in *Via*, n° 2, 2015.

27. Jean-François Staszak, « L'imaginaire géographique du tourisme sexuel », in *L'Information géographique*, vol. 76, 2012.

28. Voir aussi Elsa Dorlin, *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*, Paris, La Découverte, 2006.

29. Christelle Taraud, « Le rêve masculin de femmes dominées et soumises », in Driss El Yazami, Yvan Gastaut, Naïma Yahy (dir.), *Générations. Un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France*, Paris, Gallimard/Génériques/CNHI, 2009.

30. Malek Alloula, *Le harem colonial. Images d'un sous-érotisme*, Paris, Éditions Slatkine, 1981 ; Leïla Sebbar, Christelle Taraud, Jean-Michel Belorgey, *Femmes d'Afrique du Nord. Cartes postales (1885-1930)*, Paris, Bleu Autour, 2011 [2006] ; Albert Boime, *The Art of Exclusion. Representing Blacks in the Nineteenth Century*, Washington D.C., Smithsonian Institution Press, 1990.

31. Winthrop D. Jordan, *White Over Black: American Attitudes Toward the Negro, 1550-1812*, New York, W. W. Norton, 1968.

32. David Brion Davis, « Slavery, Sex and Dehumanization », in Gwyn Campbell, Elizabeth Elbourne (dir.), *Sex, Power, and Slavery*, Athens, Ohio University Press, 2014.

33. Paul Gilroy, *Against Race: Imagining Political Culture Beyond the Color Line*, Cambridge, Harvard University Press, 2000.

34. Sonia Maria Giacomini, *Femmes et esclaves. L'expérience brésilienne (1850-1888)*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe, 2016 [1988].

35. Yvonne Knibiehler, Régine Goutalier, *La Femme aux temps des colonies*, Paris, Stock, 1985.

36. Claude-Olivier Doron, *L'homme altéré. Races et dégénérescence (XVII^e-XIX^e siècles)*, Cézériou, Champ Vallon, 2016.

37. James Allen, *Without Sanctuary: Lynching Photography in America*, Santa Fe, Twin Palms Publishers, 1999 ; Leigh Raiford, « Lynching, Visuality and the Un/Making of Blackness », in *NKA, Journal of Contemporary African Art*, n° 20, 2006.

38. Hazel Carby, « À l'orée de l'ère de la femme : lynchage, Empire et sexualité dans la théorie du féminisme noir », in *Les Cahiers du Cedref*, n° 17, 2010 ; Sonia Maria Giacomini, *Femmes et esclaves. L'expérience brésilienne (1850-1888)*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe, 2016 [1988].

39. Jean-Yves Le Naour, « La "honte noire". La haine raciale des Allemands à l'encontre des troupes coloniales de l'armée française (1914-1940) », in *Quasimodo*, n° 8, 2006.

40. Stefan Breuer, *Die Völkischen in Deutschland. Kaiserreich und Weimarer Republik*, Darmstadt, Wiss Buchges, 2008.
41. Johann Chapoutot, Jean Vigreux, *Des soldats noirs face au Reich. Les massacres racistes de 1940*, Paris, PUF, 2015 ; Raffael Scheck, *Une saison noire. Les massacres de tirailleurs sénégalais, mai-juin 1940*, Paris, Tallandier, 2007.
42. Fabrice Virgili (dir.), *Viols en temps de guerre*, Paris, Payot, 2011 ; Catherine Brun, Todd Shepard, *Guerre d'Algérie. Le sexe outragé*, Paris, CNRS Éditions, 2016.
43. Cora Ann Presley, *Kikuyu Women, the Mau Mau Rebellion, and Social Change in Kenya*, San Francisco, Westview Press, 1992.
44. Danièle-Djamila Amrane-Minne, *Des femmes dans la guerre d'Algérie*, Paris, Karthala, 1994 ; Raphaëlle Branche, « Des viols pendant la guerre d'Algérie », in *Vingtième Siècle*, n° 75, 2002.
45. John P. Cann, *Counterinsurgency in Africa: The Portuguese Way of War, 1961-1974*, Pontevedra, Hailer Publishing, 2005.
46. António Lobo Antunès, *Lettres de la guerre*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 2006.
47. Sylvie Chalaye, « L'imaginaire colonial et la scène : corps et décors d'une Afrique fantasmée », in *Africultures*, n° 52, 2002 ; Sylvie Chalaye, « Spectacles, théâtre et colonies », in Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire (dir.), *Culture coloniale. La France conquise par son Empire (1871-1931)*, Paris, Autrement, 2003.
48. Sylvie Chalaye, « L'invention théâtrale de "la Vénus noire" et ses avatars scéniques de Saartjie Baartman à Josephine Baker », in Nathalie Coutelet, Isabelle Moindrot (dir.), *L'altérité en spectacle (1789-1918)*, Rennes, PUR, 2015.
49. Catherine Servan-Shreiber, « Inde et Grande-Bretagne : deux regards sur un passé colonial à travers le cinéma », in *Hermès*, n° 52, 2008 ; Stéphane Chauvin, « Le cinéma colonial et l'Afrique (1895-1962) », in *Vingtième Siècle*, vol. 1, n° 43, 1994.
50. Sylvie Chalaye, « Le théâtre de Tarzan ou les Folies-Bergère de la jungle d'Hollywood », in Agathe Torti-Alcayaga, Christine Kiehl, *Théâtre, destin du cinéma/Théâtre, levain du cinéma*, Paris, Le Manuscrit, Paris, 2013.
51. De *Morocco* (États-Unis, 1930) à *Trader Horn* (États-Unis, 1931) ; de *The Lives of a Bengal Lancer* (Grande-Bretagne, 1935) à *Pépé le Moko* (France, 1936) ; des *Hommes sans nom* (France, 1937) à *Carl Peters* (Allemagne, 1941).
52. Leigh Raiford, *Imprisoned in a Luminous Glare: Photography and the African American Freedom Struggle*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2011.
53. Azadeh Kian, « Introduction : genre et perspectives post/dé-coloniales », in *Les Cahiers du Cedref*, n° 17, 2010.
54. On pense entre autres aux plasticien·ne·s Ayana V. Jackson, Barthi Kher, Manit Sriwanichpoom, Souad El Maysour, Kara Walker, Rosana Paulino, Nadia Valentine, Omar Victor Diop, Kiluanji Kia

Henda, Lalla Essaydi, Majida Khattari, Billie Zangewa, Aida Muluneh, Yasmina Bouziane, mais aussi aux chorégraphes Faustin Linyekula, Latifa Laâbissi, Annabel Guérédrat, Wanjiru Kamuju, Robyn Orlin et aux dramaturges Eva Doumbia, Dieudonné Niangouna, Kossi Efoui, Marine Bachelot-Nguyen, Léonora Miano, Rebecca Chaillon, D' de Kabal, Gerty Dambury...

55. Jennifer Terry, Jacqueline Urla (dir.), *Deviant Bodies: Critical Perspectives on Difference in Science and Popular Culture*, Bloomington, Indiana University Press, 1995.

56. Sylvie Chalaye, *Corps marron. Les poétiques de marronnage des dramaturgies afro-contemporaines*, Caen, Passage(s), 2018.

57. Joanne Nagel, *Race, Ethnicity and Sexuality: Intimate Intersections, Forbidden Frontiers*, New York, Oxford University Press, 2003.

58. Abdelwahab Bouhdiba, *La sexualité en islam*, Paris, PUF, 1975.

59. Kellina M. Craig-Henderson, *Black Women in Interracial Relationships. In Search of Love and Solace*, New York, Transaction Publishers, 2010.

60. Oyèrónkẹ Oyěwùmí, *The Invention of Women: Making an African Sense of Western Gender Discourses*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1997.

61. Patricia Hill Collins, *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*, New York, Routledge, 2000.

62. Wendy Wang, *The Rise of Intermarriage Rates: Characteristics Vary by Race and Gender*, Washington D.C., Pew Research Center, 2012.

63. Pew Research Center, « The Rise of Intermarriage », 12 février 2012.

<http://www.pewsocialtrends.org/2012/02/16/the-rise-of-intermarriage/2/>

64. Thilo Sarrazin, *L'Allemagne disparaît*, Paris, Éditions du Toucan, 2013.

65. Ayoko Mensah (dir), *Métissages : un alibi culturel ?*, in *Africultures*, n° 62, 2005.

66. Laurent Baridon, Martial Guédron, *Corps et arts. Physionomies et physiologies dans les arts visuels*, Paris, L'Harmattan, 1999.

67. Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Ahmed Boubeker, *Le grand repli*, Paris, La Découverte, 2015.

68. Patricia Hill Collins, *Black Sexual Politics: African Americans, Gender and the New Racism*, New York, Routledge, 2004.

69. Peter Lehman, *Pornography: Film and Culture*, New York, Rutgers University Press, 2006 ; Maxime Cervulle, « De l'articulation entre classe, race, genre et sexualité dans la pornographie ethnique », in *MEI. Médiation & Information*, n°s 24-25, 2007 ; Maxime Cervulle, Nick Rees-Roberts, *Homo Exoticus. Race, classe et critique queer*, Paris, Armand Colin, 2010.

70. Kwame Anthony Appiah, « Race in the Modern World: The Problem of the Color Line », in *Foreign Affairs*, vol. 94, n° 2, 2015 ; K. Anthony Appiah, Amy Gutmann, *Color Conscious. The Political Morality of Race*, Princeton, Princeton University Press, 1996.

71. Monique Wittig, « La pensée straight », in *Nouvelles Questions féministes & Questions féministes*, n° 7, 1980 ; Jean-Louis Flandrin, *Le sexe et l'Occident. Évolution des attitudes et des comportements*, Paris, Seuil 1981 ; Judith Butler, *Gender Trouble, Feminism and the Politics of Subversion*, Londres/New York, Routledge, 1990.
72. Christine Delphy, *Un trousseage de domestique*, Paris, Syllepse, 2011 ; John Solomon, *DSK. The Scandal That Brought Down Dominique Strauss-Kahn*, New York, Thomas Dunne Books, 2012.
73. Nicolas Bancel, Thomas David, Dominic Thomas (dir.), *L'invention de la race. Des représentations scientifiques aux exhibitions populaires*, Paris, La Découverte, 2014.

PARTIE 1

DISCOURS, FANTASMES ET IMAGINAIRES

1. Les corps de l'« Autre »

Les représentations des Africains et des Amérindiens¹

Gilles Boëtsch & Jérôme Thomas

La découverte des populations africaines – contrairement à celle des populations amérindiennes – n'a jamais constitué un choc culturel puisque ces dernières étaient connues et représentées depuis l'Antiquité en Europe. Pour autant, les « barrières raciales » s'installent dès le xv^e siècle, notamment avec la conception d'une « pureté du sang » définie par la municipalité de Tolède en 1449 qui imposera une définition « préraciale » de l'« Autre », qu'il soit maure, juif ou africain. Les effets en seront visibles avec la fin de la *Reconquista*, le 2 janvier 1492, scellant la chute de Grenade, l'année même où le Nouveau Monde est découvert.

À cet instant, l'homme occidental chrétien devient, pour l'Europe, la *référence* identitaire. Il servira de paradigme lors de la conquête de l'Amérique, ou avec la présence croissante des puissances européennes sur les côtes de l'Afrique. Les corps amérindiens suscitent étonnement, admiration, fascination chez les premiers Européens débarqués dans le Nouveau Monde, avant que s'engage une mise à distance. Cet « Autre » n'a rien de commun avec les populations rencontrées jusqu'à présent, leur

altérité et la méconnaissance de leurs mondes marquent donc une rupture nette. L'iconographie des récits de voyage va forger, tout au long du XVI^e siècle, une image spécifique des habitants du Nouveau Monde qui répond à trois caractéristiques dominantes : la nudité, les types de parures et le cannibalisme. Avec le temps, ce sera le rapport à la chrétienté qui fera évoluer les représentations iconographiques et l'image des peuples des Amériques ; c'est ensuite l'esclavage qui forgera durablement celle des Noirs d'Afrique.

L'image de l'« homme noir » dans l'art européen

Les représentations iconographiques des Africains noirs dans les arts européens forment, du XV^e siècle au XVII^e siècle, un corpus hétéroclite et massif. Peintures, gravures, sculptures, figurines ou éléments décoratifs de bijoux ou de services de table, figurant des « personnages de couleur », suscitent chez les observateurs européens des réactions contrastées : la curiosité, le désir, l'amusement, la crainte mais aussi le dégoût.

Cet imaginaire a cependant des origines lointaines. Bien avant d'entrer en contact et de nouer des relations avec les populations africaines, les savoirs européens acquis sur ce continent se sont construits, tout au long des siècles précédents, sur un imaginaire élaboré depuis l'Antiquité grecque et romaine². Pour appréhender l'altérité, les mythologies antiques, puis les légendes médiévales, élaborent de nombreux jeux morphologiques utilisant la monstruosité et l'hybridation. Suite aux descriptions d'Hérodote et de Pline l'Ancien³, les figurations des Africains, dans les gravures et les enluminures, présentent divers bestiaires humains⁴. Le traitement pictural des Africains ne diffère guère, alors, de la manière dont l'Europe met en images les autres « humanités exotiques » peuplant le monde, telles celles

décrites, pour l'Asie, par Jean de Mandeville entre 1355 et 1357 ou bien par Marco Polo en 1477⁵.

Les corps sont dénudés, les artifices esthétiques existent, mais lorsqu'il s'agit des Africains (du nord ou du sud du Sahara), ils sont réduits *a minima*. La couleur de leur peau peut être brune ou noire, comme le portrait réalisé par l'École d'Utrecht au XVII^e siècle intitulé *Moor with silver cup* ou celui de Karel van Mander III, *A moor ou A Man Wearing a Turban and Armour* en 1640. Cette carnation décrite par les qualificatifs « mor » ou « maure » va servir, au Moyen Âge, de terminologie « ethnique » pour désigner les populations d'Afrique du Nord, du Moyen-Orient et les musulmans de l'Espagne⁶. Les images portraiturées des sultans de l'Afrique du Nord, aux XV^e et XVI^e siècles, les gratifient d'une pigmentation brunâtre et de larges vêtements recouvrant leur tête et leur corps à l'instar des figures des Sarrasins orientaux. On en trouve des exemples dans les portraits de Moulay Hassan, souverain hafside de Tunis en 1526, et de l'ambassadeur du Maroc, Abd el-Ouahed ben Messaoud, à la cour d'Elisabeth I^{er}, en 1600.

Dans l'imaginaire médiéval, leur couleur de peau – foncée – est corrélée à la malhonnêteté et à la perfidie, traits de caractère emblématiques d'une « race » maudite⁷ qui conquiert le Moyen-Orient, l'Afrique du Nord puis l'Espagne et imposa une religion jugée hérétique par l'institution ecclésiastique européenne : l'islam. Les représentations de ce corps ennemi, à la fois proche et lointain des frontières, corrélaient son état de sauvagerie à une absence de raison. Ils ne sont jamais beaux, ni attirants, aucune fascination sexuelle ne ressort de ces univers visuels, comme s'il était nécessaire de les mettre à distance, de les inscrire dans un autre registre d'humanité. L'image du Maure croise celle du Noir (comme chez Rubens), avant de s'en distinguer nettement dans les siècles suivants.

De fait, malgré une intensification des explorations durant le XVI^e siècle, les populations subsahariennes restent peu visibles (sauf au Portugal) jusqu'à l'installation de négociants français dans l'embouchure du fleuve

Sénégal à partir de 1630. Les illustrations des cartes marines, comme celle dite « de Christophe Colomb » représentant des guerriers du golfe de Guinée en 1488 ou celle de Guillaume Le Testu montrant des scènes de chasse et de bataille en Mauritanie en 1556, laissent voir des corps qui se caractérisent par la noirceur de leur peau et leur nudité. Si les représentations se veulent désormais plus « naturalistes », elles perpétuent l'image d'un sauvage polygame et païen.

L'important corpus d'iconographie chrétienne, qui se constitue entre l'époque médiévale et le début de l'ère moderne, participe désormais à un travail de constructions idéologiques visant à définir « l'essence » des Noirs et à les incorporer dans une représentation préétablie du monde. Même si Saint Augustin plaçait les Éthiopiens dans une « *fraternité chrétienne*⁸ », les Africains subsahariens sont, selon une interprétation biblique, les descendants maudits de Cham. Déjà, le corps s'articule comme objet de plaisir et de drame. Cham voulant aider son père appela à la rescousse ses frères aînés, mais ceux-ci, contrairement à lui, se précipitèrent pour couvrir la nudité de leur père. Noé, réveillé de son ivresse, maudit son plus jeune fils pour son insolence : « *Maudit soit Canaan [fils de Cham] ! Qu'il soit pour ses frères le dernier des esclaves !* » Cette malédiction divine, inscrite sur la peau par un stigmat, corréle la noirceur du corps à celle de l'âme, en lien étroit avec la nudité. Sur elle repose un des fondements de la théologie chrétienne pour laquelle la couleur noire est directement associée à l'Afrique, à l'obscurité et à la féminité, comme le montre Jan Harmensz Muller avec *The Separation of Light and Darkness* (1589) qui associe le jeune corps masculin blanc à la lumière et le corps féminin noir à l'obscurité. Dès lors, les habitants du continent africain sont représentés comme des êtres moralement pervers, « mahométans » ou idolâtres⁹.

Nouvel imaginaire, nouvelles représentations

À partir de l'époque médiévale, l'art chrétien occidental promeut et diffuse aussi un imaginaire autour du Noir chrétien. Apparue au XIV^e siècle, le thème de l'adoration des mages a donné lieu à de nombreuses productions artistiques tout au long des XV^e et XVI^e siècles dans le registre pictural ; les corps sont, cette fois-ci, beaux et gracieux et ils forcent le regard, suggérant un exotisme avant l'heure. Des sculptures, des vitraux, des tapisseries et même des médaillons représentent l'émissaire du continent africain, le jeune Balthazar, venu honorer et célébrer la naissance de Jésus¹⁰. Mais c'est surtout à travers la peinture que cet imaginaire s'affirme, comme avec Lorenzo Monaco et *L'Adoration des Mages* en 1422 ou avec Jérôme Bosch et *L'Adoration des Mages* en 1500.

Ces représentations témoignent de la volonté de l'Église chrétienne de rassembler en son sein l'humanité entière et de civiliser le corps noir, offrant un autre regard sur le *continent obscur*. On retrouve d'ailleurs une volonté analogue dans la valorisation de l'image de la reine de Saba, sexualisée à outrance et hyperféminisée dans l'allégorie religieuse. Dans les miniatures du *Bellifortis* de Konrad Kyeser (Göttingen) du XV^e siècle, la reine éthiopienne est représentée avec une couleur de peau sombre et une chevelure blonde. Ce qui ne l'empêche nullement d'être belle et séduisante.

De même, le culte du légionnaire Saint Maurice, originaire de la Thébàide (Égypte), érigé en martyr et défenseur des chrétiens persécutés, prospère dans l'Europe médiévale. Représenté dans sa cotte de mailles comme le montre la statue de la cathédrale de Magdebourg réalisée au XIII^e siècle, ou dans les peintures de Matthias Grünewald et de Carlo Crivelli au début du XVI^e siècle, il devient le saint patron des chevaliers chrétiens, et s'affirme comme une figure « positive », héroïque et chevaleresque.

La fabrique de ces représentations iconographiques et religieuses assigne donc, très tôt, une place particulière et prestigieuse à ces personnages christianisés d'origine africaine. Ainsi le protecteur de la ville de Palerme, Saint Benoît dit « l'Africain » ou « le More »¹¹, descendant

d'un esclave yoruba, appartenait à l'ordre religieux des Mineurs. Selon la légende, afin d'échapper à la tentation de luxure, il supplia Dieu de le rendre hideux et fut transformé en « Noir »¹². Le développement du culte des vierges noires¹³, comme celle du Puy-en-Velay en France (datant du XVII^e siècle), veut réaffirmer et pérenniser, dans le contexte de la Contre-Réforme, le statut octroyé à la vierge Marie. Il concourt désormais à une valorisation des vertus féminines chrétiennes des personnes d'origine africaine.

Du XV^e siècle au XVII^e siècle, deux imaginaires s'entrecroisent et s'opposent sur les peuples noirs. Ces imaginaires s'attachent aussi aux premières présences d'Africains ou de leurs descendants en Europe comme l'illustrent les célèbres scènes de rue de Vittore Carpaccio, dans *Hunting on the Lagoon* en 1490, ou la peinture anonyme *Chafariz d'El-Rei* en 1575. Depuis l'Antiquité, de nombreux souverains africains dépêchent leurs ambassadeurs à des fins diplomatiques dans les grandes capitales européennes, et on sait qu'en 1620, près de 10 % des habitants de Lisbonne étaient d'origine africaine subsaharienne¹⁴. On en trouve une illustration dans les portraits réalisés par Albert Eckhout de Don Miguel de Castro, ambassadeur du Congo en 1643, et par Antoine Coypel de Mohammed Temin, ambassadeur du sultan du Maroc en 1682¹⁵. Dans son tableau *The Four Rivers* (1615), Pierre Paul Rubens montre une naïade africaine, mystérieuse par la noirceur de sa peau et ornée de bijoux, représentant le Nil aux côtés d'autres naïades figurant le Gange, le Tigre et l'Euphrate et renvoyant aux origines de la création du monde¹⁶ tout comme à son unité et à sa fécondité. Ces deux images, entre la présence réelle d'Africains au sein des cours royales européennes et la vision fantasmée de l'« Autre » noir, se superposent ainsi dans les imaginaires collectifs. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, la légende d'Inkle et Yarico popularisée en Angleterre et en Europe à partir d'un ouvrage de Richard Ligon (1657) construit le récit d'un naufragé aux

Antilles qui sera sauvé et aimé par une « jeune Indienne ». L'histoire se termine en drame : il lui fait un enfant puis la vend comme esclave.

En héritage de ces premières représentations, la noblesse européenne se figure à côté de ses serviteurs noirs dans de nombreux tableaux qui agrémentent le décor intérieur de leurs hôtels particuliers. Apparaissant souvent sous les traits de jeunes enfants, de nains ou d'adolescents de sexe masculin et richement vêtus, ces serviteurs sont peints en train d'effectuer diverses tâches pour leurs maîtres et maîtresses, remplissant les fonctions de palefrenier, musicien ou domestique apportant une missive, un bijou, de la nourriture ou des fleurs, à l'image du *Portrait de Laura dei Dianti* par Tiziano Vecellio (dit « Le Titien ») en 1523 ou du *Portrait de Juana of Austria, daughter of Charles V* de Christóvão de Morais en 1555, ou encore celui de *Louise de Keroualle, duchesse de Portsmouth* peint par Pierre Mignard en 1682.

À cet égard, le port de luxueux vêtements par ces serviteurs, comme dans la peinture d'Aelbert Cuyp, *Huntsmen Halted* en 1650 ou *Portrait of Margaretha Van Raephorst* de Jan Mytens en 1668, témoignent désormais de leur inclusion sociale mais aussi de leur différenciation iconographique avec les habitants de l'Afrique. Plusieurs mondes de l'esthétique « noire » s'entrechoquent créant dans le même mouvement de l'attraction et de la répulsion.

Cet équilibre instable va être bouleversé par le développement de la traite négrière en Europe, qui s'accroît au cours du XVII^e siècle. Rédigé en 1648 par l'administration royale française sous le règne de Louis XIV, le *Code noir* affirme désormais juridiquement la non-humanité du Noir esclave. Si les représentations iconographiques des traites négrières apparaissent et s'imposent au XVIII^e siècle, certaines peintures représentent déjà le phénomène aux siècles précédents, tel le portrait peint par Annibale Carracci d'une femme africaine esclave en 1580, ou celui d'un *Jeune noir avec son collier d'esclave* d'un peintre anonyme allemand au XVII^e siècle.

Celles-ci promeuvent la puissance des nations européennes qui, depuis les découvertes et les conquêtes territoriales, se donnent à voir dans la captation des corps colonisés.

Inhérente aux contacts interculturels, l'existence d'une sexualité interracial n'est, à cette époque, guère mise en image du fait de son caractère transgressif, tant d'un point de vue moral, social que religieux. Outre les relations adultérines, certains mariages ont pourtant été contractés comme celui, au XIII^e siècle, de la Soudanaise Ismera avec Robert d'Eppes, de sang royal, ou celui, au XV^e siècle, d'une femme originaire de Gao avec Anselme d'Ysalguier¹⁷. Dès le XVI^e siècle, les artistes européens exécutent des dessins et des peintures de personnes métisses, comme le portrait de *Katharina*, métisse portugaise, d'Albrecht Dürer en 1521, *La Mulata* de Diego Vélasquez en 1618 ou *The Mulatto* de Frans Hals en 1627. Certains métis ont une ascendance illustre et appartiennent à la haute noblesse européenne. C'est le cas du duc de Florence, Alexandre de Médicis, dit « le Maure », né de l'union d'une esclave africaine, Simonetta de Collevocchio, et du duc Lorenzo de Médicis (ou de Giulio de Médicis)¹⁸.

Malgré ces inclusions ponctuelles d'Africains et de métis dans les sociétés européennes, la notion d'exotisme dans les arts a toujours été omniprésente dans les allégories graphiques et le terme même s'affirme en Europe, notamment en France dans l'œuvre de François Rabelais, en 1552, pour qui il signifie un « *mélange intime d'émerveillement et de déception*¹⁹ ». Diverses études et peintures en sont alors la plus parfaite expression, comme celles d'Albrecht Dürer, *Portrait Study of a Black Man* en 1508, de Paolo Caliari (dit « Véronèse »), *Study of a Black Boy Eating* en 1570 ou de Jacob de Gheyn III, *Studies from Plaster Casts* en 1640, qui toutes restituent les spécificités morphologiques associées à la couleur noire par les Européens. Certaines productions artistiques jouent sur une altérisation des corps à travers un jeu de différences et de ressemblances entre Européens et Africains, comme par exemple les peintures de Cornelis

van Haarlem avec *Bathsheba dans son bain*, en 1594, ou celles de Pierre Paul Rubens avec *Vénus au miroir*, en 1615.

Quant aux peintures des domestiques noirs, déjà évoquées plus haut, elles renouvellent le registre exotisant, les représentant très souvent avec des boucles d'oreilles, comme Jan Mytens avec le portrait de la *Princesse Van Maria Van Oranje* en 1665, ou Gérard Dou avec son *Portrait of a Black Courtier* au début du XVII^e siècle. Ces domestiques sont présentés à côté de petits animaux exotiques, oiseaux ou singes, évoquant le continent africain, comme le *Portrait du page noir* d'Antoine Pesne au XVII^e siècle ou *Negro with Parrots and Monkeys* réalisé par David Klöcker Ehrenstrahl en 1670.

D'autres peintures introduisent un objet symbolisant l'Afrique, comme des défenses d'éléphant dans le *Servo de Dom Miguel de Castro con presa de elefante* d'Albert Eckhout en 1641. Les gravures, les fresques murales, les tapisseries ou les peintures déclinent le genre sous des formes multiples, multipliant les mises en scène du corps, comme celles peintes par Jan Boeckhorst dans *Allegory of Africa* de 1640, ou chez Jan van Kessel, en 1672, dans un tableau intitulé *The Continent of Africa*. Dans ce ballet de corps et de couleurs, la fascination l'emporte sur le rejet et suggère une forme d'exotisme (et une sexualité de divertissement) propre à l'Afrique qui offre autant d'exubérance que de puissances sexuelle et musculaire ; elles n'ont d'égal que l'affirmation progressive d'une autre altérité : celle des Amérindiens.

Le corps amérindien : de la monstruosité à l'anthropophagie

L'iconographie primitive des Amérindiens s'appuie sur les récits de Christophe Colomb, Antonio Pigafetta et surtout Amerigo Vespucci. La première imagerie qui se met en place est celle des « hommes sauvages », dans le droit fil des traditions antique et médiévale²⁰. En effet, celles-ci

rejetaient hybrides et monstres aux confins du monde connu²¹. Mais, rapidement, l'idée des « races monstrueuses » comme les cynocéphales – les hommes à tête de chien – est abandonnée. Dès 1525, Lorenz Fries les associe aux cannibales²² et, à la fin du XVI^e siècle, Walter Raleigh mentionne les Blemmyes ou acéphales de Guyane, dont le visage se trouverait au milieu de la poitrine²³. Mais c'est surtout l'anthropophagie des Caribes, avérée ou supposée, qui renforce cette croyance en la sauvagerie des Amérindiens.

Dans *Mundus Novus*, Amerigo Vespucci fixe une image des indigènes qui fera fortune²⁴. Ces populations sont essentiellement les Caribes de Guyane et les Tupinambas du littoral brésilien²⁵. Ces « beaux » sauvages peuvent devenir symboles de cruauté et de bestialité lorsqu'ils pratiquent l'anthropophagie. De fait, les premiers témoignages picturaux renforcent cette idée d'une terre peuplée de « sauvages » à demi-nus²⁶. La plus ancienne représentation date de 1493. Cette gravure sur bois (*La lettera di Amerigo Vespucci dell'isole nuovamente trovate in quattro suoi viaggi*) montre un groupe de sept Indiens qui semblent fuir à la vue des caravelles. La représentation reste approximative et empreinte d'imaginaire : ils sont nus, armés de lances ou de massues et portent de longs cheveux et la barbe – symbole de sauvagerie en Europe – pour certains d'entre eux. C'est la représentation traditionnelle de l'homme sauvage, comme sur ce chêne sculpté d'une maison de Rouen figurant un Brésilien abattant et transportant du bois²⁷.

Vers 1650, le stéréotype médiéval de l'*Homo sylvestris* disparaît²⁸. Mais des caractéristiques physiques et ornementales propres aux Indiens sont mises en évidence : une haute taille, une musculature puissante, les labrets et pierres incrustées et surtout les plumes, comme sur un bois gravé datant de 1505 de Johann Froschauer illustrant le *Mundus Novus*. Viendront ensuite les peintures corporelles et les tatouages.

La nudité est aussi un thème récurrent dans l'iconographie du début du XVI^e siècle. Elle symbolise la liberté sexuelle et la dépravation des mœurs dans l'imaginaire occidental, et elle est souvent liée à l'anthropophagie. C'est visible dans l'imagerie du « cannibale brésilien » qui deviendra une véritable *doxa*. Dans une gravure sur bois qui illustre le *Mundus Novus*, des femmes peu vêtues symbolisent cet érotisme débridé associé au sadisme du repas cannibale. La nudité amérindienne, également signe d'infériorité, est un cliché qui puise ses origines dans les descriptions des peuples des Caraïbes et du Brésil au XV^e siècle et qui s'étendra ensuite aux peuples andins²⁹.

La naissance du bon « sauvage »

Dès son premier voyage, Christophe Colomb ramène une dizaine d'indigènes. Tout autant vivants cadeaux offerts au roi d'Espagne que trophées et curiosités exotiques, ils sont les premiers d'une longue liste d'individus qui débarquèrent dans l'*Ancien Monde* et éveillèrent l'intérêt des artistes³⁰. Les Indiens divertissent alors les cours européennes. Entre 1516 et 1519, est réalisé un arc de triomphe en l'honneur de l'empereur Maximilien. Parmi la série de gravures qui le décorent, trois, intitulées *Les habitants de Calicut*, figurent des Indiens. En 1526, ces dessins, réalisés par Hans Burgkmair l'Ancien, ont été imprimés. La seconde xylographie qui présente des Tupinambas vêtus seulement de jupes et la tête couronnée de plumes, portant des arcs et des massues fixe un peu plus l'image « sauvage » de l'Amérindien.

Mais c'est le retour triomphal d'Hernán Cortés, en 1528, qui marque les esprits. Trente-six Indiens sont exhibés ; ils suscitent admiration et fascination. Ils font même une démonstration de jeu de pelote, illustrée par deux gravures de Hans Weiditz³¹. Ce spectacle est imité dans toute l'Europe, particulièrement en France lors de l'entrée d'Henri II à Rouen en

1550 ; une fête brésilienne y est ainsi organisée avec une quarantaine de Tupinambas ramenés du Brésil³². Aidés par des marins locaux déguisés en « sauvages », ils offrent alors au roi de France un spectacle qui connaît un grand succès. Au début du XVII^e siècle, ce type de spectacle passe de mode. Il est peu à peu remplacé par des bals, fêtes et opéras, alors que les cabinets de curiosités exhibent des pièces rares aux décors exotiques, comme une corne de rhinocéros sculptée et enchâssée dans une monture d'argent acquise pour le *Kunstammer* de l'Électeur de Saxe en 1668³³.

Ces contacts directs et continus entre Européens et Amérindiens forment une image plus nette, et favorisent l'établissement de nouvelles relations et une perception différente de l'« Autre ». Des artistes tels qu'Albrecht Dürer, Hans Weiditz ou John White s'entretinrent avec les Amérindiens³⁴. Une image plus positive s'impose dans l'esprit des penseurs du temps comme chez Michel de Montaigne³⁵. Mais, au milieu du XVI^e siècle, les Amérindiens sont encore considérés de manière homogène, sans tenir compte de leur diversité culturelle. Il faut attendre la publication à Francfort, à partir de 1590, de la plus importante réalisation éditoriale consacrée au Nouveau Monde, les *Grands voyages*, dont le dernier volume est publié en 1634, pour que leur image s'affine. Théodore de Bry, initiateur de ce projet, cherche à montrer une image plus proche de la réalité du continent américain.

À cette époque, l'iconographie française porte essentiellement sur le Brésil³⁶. Le premier livre paru est *Singularitez de la France Antarctique* (1558) d'André Thevet, qui publie quelques années plus tard la *Cosmographie universelle* (1575). Des images de « sauvages » brésiliens, présentés comme anthropophages, agrémentent les ouvrages. En 1578, Jean de Léry publie une *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil* qui reprend des gravures d'André Thevet³⁷. C'est surtout au Brésil que prend corps l'image d'une Amérique fantasmée (comme chez Albert Eckhout au XVII^e siècle), avec des habitants emplumés, peinturlurés, couverts

d'ornements et qui vivent à moitié nus dans une nature luxuriante. La sauvagerie inquiétante est gommée et la beauté du « sauvage » magnifiée. La beauté physique, dans des descriptions assujetties aux canons esthétiques de l'Antiquité, marque les écrits, fixant des traits physiques et moraux qui deviennent un « idéal type ». Théodore de Bry puise également dans la série floridienne de Jacques Lemoyne de Morgues et dans l'œuvre de John White qui portraiture les Indiens algonquins de Virginie, en 1585.

Durant deux siècles, les gravures de Théodore de Bry seront la référence visuelle des Européens qui ne connurent pratiquement des Indiens d'Amérique que les Algonquins de Virginie, les Timucuas de Floride et les Tupinambas du Brésil. Cet émerveillement est renforcé tout au long du XVII^e siècle par des peintres talentueux tels que les Hollandais Albert Eckhout³⁸ et Frans Post, qui peignent les Brésiliens de manière très réaliste. Peter Mason emploie d'ailleurs l'expression de « portraits ethnographiques » pour qualifier l'œuvre d'Albert Eckhout³⁹. Ces populations serviront de modèles pour représenter l'ensemble des indigènes américains et le continent fera l'objet d'une figuration et de choix esthétiques spécifiques symbolisés, par exemple, en représentant une femme nue ou demi-nue, toujours emplumée.

Les allégories de l'Amérique se fixent dès la fin du XVI^e siècle⁴⁰. En 1570, *Le Grand Atlas* d'Abraham Ortelius, *Theatrum Orbis Terrarum*, représente les quatre continents avec une *America* totalement nue, seulement parée d'une couronne de plumes et d'un collier. Elle tient une tête coupée et une flèche⁴¹. Cette esthétique décorative sera le sujet de séries peintes, gravées, sculptées ou tissées : en céramique ou dans l'orfèvrerie, et même sur des cartes à jouer ou des chopes. Dans cette iconographie, *America* est, comme dans *Le Grand Atlas* d'Abraham Ortelius cité *supra*, une jeune fille nue ou à peine vêtue, parfois parée d'une longue chevelure, d'un diadème ou d'un bonnet de plumes, de perles ou de pierreries. À ses pieds, sont disposés un bras ou une tête d'homme. Elle

peut être armée d'une javeline, d'un arc et de flèches. Un perroquet multicolore, une tortue ou un tatou géant l'accompagnent.

L'image archétypale de l'Amérique sera définitivement fixée par Cesare Ripa qui publie, en 1603, une *Iconologia* dans laquelle il ordonne et compile toutes les figures allégoriques connues. Traduit en plusieurs langues et maintes fois réimprimé jusqu'en 1764, son ouvrage sera une référence pour les artistes. Il définit les règles canoniques et dépeint l'Amérique comme une femme au corps nu à peine couvert d'une écharpe, tenant d'une main une flèche et de l'autre un arc, portant un carquois sur le côté. À ses pieds, une tête percée d'une flèche et un alligator. Parée de plumes, quasiment nue, l'Indienne du Brésil va devenir, pour deux siècles, le modèle des allégories du continent⁴².

À la veille du XVIII^e siècle, les représentations de l'Amérique sont plus positives. L'étrangeté et la sauvagerie anthropophages sont progressivement gommées. Les corps deviennent gracieux, beaux, généreux. Le continent et ses richesses sont magnifiés à travers le corps de ses habitants. L'Amérindienne, désormais, est séduisante (comme la Polynésienne), à la différence de l'Africaine. En 1670, le frontispice de l'ouvrage d'Arnoldus Montanus *De Nieuwe en Onbekende Weereld* montre une Amérique triomphante représentée par une Indienne emplumée, au corps puissant et harmonieux, qui déverse son or sur la foule. À l'orée du XVIII^e siècle, les représentations iconographiques glorifient les richesses du Nouveau Monde, oublient le cannibalisme et voilent les corps, comme dans cette tapisserie intitulée *L'Amérique* de la Manufacture bruxelloise d'Albert Auwercx.

Les imaginaires qui se sont construits sur ces deux archétypes « exotiques » et qui vont structurer la représentation du monde des siècles suivants s'imposent en à peine deux siècles, fabriquant une matrice où les corps sont au cœur des fantasmes de l'Occident. Si le modèle dominant est le Blanc, les corps dénudés des Amérindiens et des Africains ont désormais

une place dans l’atlas du monde. Celle de corps « Autres » fascinants, de corps offerts qui anticipent, peut-être, la légitimité que s’octroie l’Occident à en prendre possession tout autant que des terres qu’ils occupent.

1. Article publié dans sa version originale dans *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.
2. Frank M. Snowden, *Blacks in Antiquity Ethiopians in the Greco-Roman Experience*, Cambridge, Harvard University Press, 1970.
3. Marcel Benabou, « Monstres et hybrides chez Lucrèce et Pline l’Ancien », in Léon Poliakov (dir.) *Hommes et bêtes : entretiens sur le racisme*, Paris, Éditions Mouton, 1973.
4. Guillaume Le Testu, *Cosmographie universelle*, Paris, Arthaud, 2012 [1556].
5. Jean de Mandeville, *Livre des merveilles du Monde*, Paris, CNRS Éditions, 2000 [1355-1357] ; Marco Polo, *Puch des edeln Ritters und landtfarers Marcho Polo, in dem er schreibt die grossen wunderlichen ding dieser welt. Übers. aus dem Ital*, Nuremberg, Friedrich Creußner, 1477.
6. Michel Pastoureau, *Noir. Histoire d’une couleur*, Paris, Seuil, 2008.
7. Christopher Lucken, « Les Sarrasins ou la malédiction de l’Autre », in *Médiévales*, n^o 46, 2004.
8. Melanie Hanan, « Exotic, Demonic, or Economic: Using Black Africans for Political Gain in Western European Medieval Art, 1000-1400 », in *Enarratio*, n^o 13, 2006.
9. Jean Devisse, Michel Mollat, *Les Africains dans l’ordonnance chrétienne du monde*, Paris, Bibliothèque des Arts, 1979.
10. Ignacy Sachs, « L’image du Noir dans l’art européen », in *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 24, n^o 4, 1969.
11. Melanie Hanan, « Exotic, Demonic, or Economic: Using Black Africans for Political Gain in Western European Medieval Art, 1000-1400 », in *Enarratio*, n^o 13, 2006.
12. Roger Bastide, « Color, Racism and Christianity », in *Daedalus*, vol. 96, n^o 2, 1967.
13. Louis Bréhier, « À propos de l’origine des Vierges noires », in *Comptes rendus des séances de l’Académie des inscriptions et Belles-lettres*, vol. 79, n^o 3, 1935.
14. Charles Verlinden, *L’esclavage dans l’Europe médiévale, t.1 : Péninsule ibérique, France, Bruges, De Tempel*, 1955.
15. Hans Werner Debrunner, *Presence and Prestige, Africans in Europe: A History of Africans in Europe before 1918*, Bâle, Afrika Bibliographien Basel, 1979.

16. Esther Schreuder, « “Blacks” in Court Culture in the Period 1300-1900: Propaganda and consolation », in Vincent Boele (dir.), *Black is Beautiful: Rubens to Dumas*, Amsterdam, Waanders Publishers Zwolle, 2008.
17. William B. Cohen, *The French Encounter with Africans: White Responses to Blacks, 1530-1880*, Bloomington, Indiana University Press, 1980.
18. John Brackett, « Race and Rulership: Alessandro de Medici, First Medici Duke of Florence, 1529-1537 », in Thomas Earle, Kate Lowe (dir.), *Black Africans in Renaissance Europe*, New York, Cambridge University Press, 2005.
19. Frank Lestringant, « L'exotisme en France à la Renaissance de Rabelais à Léry », in Dominique de Courcelles (dir.), *Littérature et exotisme (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Paris, École nationale des Chartes, 1997.
20. Richard Bernheimer, *Wild Men in the Middle Ages: A Study in Art, Sentiment, and Demonology*, Cambridge, Harvard University Press, 1952 ; John Block Friedman, *The Monstrous Race in Medieval Art and Thought*, Syracuse, Syracuse University Press, 2000 ; Santiago Sebastián, « El indio desde la iconografía », in Olga Cuevas Fernandez (dir.), *La imagen del indio en la Europa moderna*, Madrid, CSIC, 1990 ; Santiago Sebastián, *Iconografía del Indio Americano. Siglos XVI-XVII*, Madrid, Ediciones Tuero, 1992.
21. Alden Vaughan, « Early English Paradigms for New World Natives », in *American Antiquarian Society*, vol. 102, n^o 1, 1992.
22. Lorenz Fries, *Uslegung der Mercarthen oder Cartha marina*, Strasbourg, Johannes Grüninger, 1525.
23. Bernadette Bucher, *La sauvage aux seins pendants*, Paris, Herman, 1977 ; Santiago Sebastián, *Iconografía del Indio Americano. Siglos XVI-XVII*, Madrid, Ediciones Tuero, 1992.
24. Ilda Mendes dos Santos, *La découverte du Brésil (1500-1530)*, Paris, Chandeigne, 2000.
25. Frank Lestringant, *Le cannibale. Grandeur et décadence*, Paris, Perrin, 1994.
26. Ricardo E. Alegría, *Las primeras representaciones gráficas del indio Americano (1493-1523)*, Porto Rico, Centro de estudios avanzados de Puerto Rico y el Caribe, 1978.
27. Hugh Honour (dir.), *L'Amérique vue par l'Europe*, Paris, Éditions des Musées nationaux, 1976.
28. Stéphanie Chaffray, *Le corps amérindien dans les relations de voyage en Nouvelle-France au XVIII^e siècle*, thèse d'histoire, Université Paris IV-Sorbonne/Université Laval (Québec), 2006.
29. Ingeet Juliet Cano, « Imagen del cuerpo desnudo. Acercamiento a algunos dibujos y grabados del siglo XVI », in *Revista Chilena de Antropología Visual*, n^o 3, 2003.
30. Éric Taladoire, *D'Amérique en Europe. Quand les Indiens découvraient l'Ancien Monde (1493-1892)*, Paris, CNRS Éditions, 2014.

31. Christoph Weiditz, *Das Trachtenbuch des Christoph Weiditz von seinen Reisen nach Spanien (1529) und die Niederlanden (1531-32)*, Berlin/Leipzig, W. de Gruyter, 1927.
32. Beatriz Perrone-Moisés, « L'alliance normando-tupi au xvi^e siècle. La célébration de Rouen », in *Journal de la Société des Américanistes*, vol. 94, n^o 1, 2008.
33. Hugh Honour (dir.), *L'Amérique vue par l'Europe*, Paris, Éditions des Musées nationaux, 1976.
34. Christian Feest, « Dürer et les premières évaluations européennes de l'art mexicain », in Sylvie Devers, Jean Malaurie (dir.), *Destins croisés. Cinq siècles de rencontres avec les Amérindiens*, Paris, Unesco/Albin Michel, 1997 ; Stephanie Pratt, « Truth and Artifice in the Visualization of Native Peoples: From the Time of John White to the Beginning of the 18th Century », in Kim Sloan (dir.), *European Visions: American Voices*, Londres, British Museum Research Publications, 2009.
35. Michel Eyquem de Montaigne, *Les essais. Livre I*, Bordeaux, Simon Millanges, 1580.
36. Jean-Paul Duviols, *Le miroir du Nouveau Monde. Images primitives de l'Amérique*, Paris, PUPS, 2006.
37. Frank Lestringant, *Le Huguenot et le sauvage. L'Amérique et la controverse coloniale en France, au temps des guerres de religion (1555-1589)*, Genève, Droz, 2004.
38. Rebecca Parker Briennen, *Visions of Savage Paradise: Albert Eckhout, Court Painter in Colonial Dutch Brazil*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2006.
39. Peter Mason, *Infelicitities: Representations of the Exotic*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1998.
40. Huguette Joris de Zavala, *L'allégorie de l'Amérique*, La Rochelle, Musée du Nouveau Monde, 1980.
41. Frontispice de Abraham Ortelius, 1570.
42. Fabien Ferrer-Joly (dir.), *Plumes. Visions de l'Amérique précolombienne*, Paris, Somogy, 2016.

2. L'iconographie sexuelle des « sauvages » et la passion exotique et érotique¹

Pierre Ragon & T. Denean Sharpley-Whiting

Les premières images sont paradisiaques. Au temps de l'expansion européenne, lorsque s'ouvrent à la fin du xv^e siècle les routes transocéaniques, les informations rapportées sur les contrées lointaines évoquent la découverte d'humanités heureuses, jeunes, vivant dans l'innocence d'un âge d'or perdu partout ailleurs. Christophe Colomb et ses compagnons sont les premiers à les mentionner. Ils rencontrent dans les Caraïbes des foules heureuses et pleines d'innocence qui se pressent sur les plages, attirées par la nouveauté. Le navigateur génois note dans son *Journal*, à la date du 16 décembre 1492, qu'« *ils ne possèdent pas d'armes et sont tous nus* ». De fait, ces « *gens tout à fait innocents qui ne connaissent pas la guerre* » lui apparaissent tout à la fois craintifs et généreux².

Amerigo Vespucci, de son côté, souligne à plusieurs reprises la nudité des habitants du Nouveau Monde ainsi que le caractère doux et pacifique de populations qui n'expriment aucune agressivité³. L'absence de pilosité qu'il croit observer chez eux complète le tableau d'une humanité asexuée et dénuée d'agressivité. D'autres témoignages suivent : celui de Giovanni da Verrazzano qui longe les côtes de l'Amérique du Nord dans les

années 1520, ceux d'André Thevet, en 1557, ou de Jean de Léry, publié en 1578, sur les Tupi de la France antarctique⁴... Seuls les Anglais semblent globalement résister à de tels élans.

Cette première vision des Amérindiens se diffuse rapidement en Europe puisque, dès 1493, un imprimeur inconnu reproduit la lettre que Christophe Colomb a adressée à son commanditaire Luis de Santángel. Ce document sensationnel est maintes fois réédité au cours des mois et des années qui suivent. Dans sa première version, ce petit opuscule est rapidement illustré sur sa première feuille d'une gravure en pleine page qui donne à voir les propos du découvreur. Deux masses d'autochtones entièrement nus, l'une prenant la fuite, l'autre s'avancant pour offrir ce qu'elle possède, montrent effectivement des populations innocentes, à la fois craintives et généreuses.

Entre innocence et lubricité

La liberté de la rencontre amoureuse accomplie en toute innocence renvoie, dans certaines représentations, au jardin d'Éden. Tel est le cas sur la gravure qui immortalise les festivités organisées en l'honneur de l'entrée officielle d'Henri II à Rouen en 1550. Cette gravure foisonnante, qui restitue en principe les scènes représentées dans les rues de Rouen et sur la Seine en cette occasion, fait une large place aux mœurs indigènes. De très loin, les scènes de guerre dominant : l'une d'elle occupe le premier plan, deux autres, en haut et à droite, en haut et à gauche, surplombent l'ensemble.

Mais d'autres thèmes sont également traités à travers de petites saynètes dispersées sur tout l'espace : des scènes de chasse, des scènes de cueillette ainsi qu'une autre, évocatrice de la valeur économique de la collaboration avec les « indigènes » du Brésil qui assurent eux-mêmes la coupe et le transport jusqu'à la côte du bois *brazil*. Mais ce n'est pas tout : pas moins de cinq saynètes renvoient à l'innocence amoureuse des « indigènes ». Un groupe d'hommes et de femmes, tous dans le plus simple appareil, fait une

ronde autour d'un arbre ; un couple joue à cache-cache ; un autre est voluptueusement étendu dans un hamac ; un troisième échange un baiser assis au pied d'un arbre tandis que le dernier s'éloigne, apparemment en quête d'un nid douillet où s'aimer.

Cependant, la lecture des mœurs amérindiennes – à l'égal, comme nous le verrons, de celles des autres peuples par la suite rencontrés en Afrique ou en Océanie – n'est pas exempte d'ambiguïtés et surtout elle ne dure pas. Cette humanité *innocente* apparaît aussi d'emblée comme une proie aisée. Christophe Colomb, en même temps qu'il admire la nudité des corps et la simplicité des mœurs, calcule les profits possibles : ces populations si dociles ne pourraient-elles pas fournir des travailleurs malléables voire des esclaves ? D'autres parmi ses compagnons à l'instar de Michele da Cuneo au cours du second voyage (1493-1496)⁵, sans regret de l'innocence originelle qu'eux-mêmes ont perdue, se prennent à convoiter les corps nus des plus belles indiennes et entreprennent de les posséder, non sans violence.

Puis, on ne tarde pas à voir dans la nudité, non pas la preuve de l'innocence, mais la marque de l'inhumanité. Les gravures qui accompagnent les éditions des lettres et des voyages d'Amerigo Vespucci, en 1509, ou, en 1557, celles du récit de Hans Staden mêlent Indiens nus et cannibales. La nudité devient oubli de soi, négligence et saleté, preuve de sauvagerie. Sur l'une des images accompagnant le texte d'Amerigo Vespucci, apparaît un solide gaillard entièrement nu qui empoigne fermement son sexe et urine près de ses semblables occupés aux tâches de la vie quotidienne et totalement indifférents à ce qui se passe tout à côté⁶.

Ainsi, au fil des années, bien des événements remodelent le regard que les Européens portent sur les populations dont ils découvrent l'existence. En Amérique, les *conquistadors* emboîtent le pas aux explorateurs et s'engouffrent dans la Caraïbe, le Mexique, l'Amérique centrale et la zone andine. Puis des groupes de colons issus de diverses nations s'installent des

côtes du Brésil méridional à la vallée du Saint-Laurent. Dès lors, les projets changent, les regards aussi. Dans les Indes occidentales – nom alors donné par la couronne d’Espagne à ses possessions américaines –, les jugements primitifs sur l’*innocence* des anciens habitants s’inversent brutalement. Partout désormais, l’on croit avoir affaire à des humanités vivant dans la débauche. Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés est sans doute le premier auteur à faire la publicité des Indiennes avenantes. Il affirme, dans son *Sumario de la natural historia de las Indias*, paru en 1526, qu’en Castille d’Or (région de Panama), toute la noblesse des femmes consiste à s’offrir aux premiers venus. On trouve, sous sa plume, des exemples de femmes amérindiennes capables d’une telle fougue amoureuse qu’elles épuisent les hommes qui ont l’imprudence de céder à leur charme⁷.

Mais sur cette question, les opinions n’étaient pas encore totalement arrêtées. Un peu plus tard, dans les années 1601-1615, c’est au contraire à leurs époux que l’historien Antonio de Herrera prête un excès de sensualité⁸. Ce dernier, qui parle de « *foires aux femmes* », pense aussi les harems des îles comme peuplés d’autant de femmes qu’il existe de manière de pécher avec elles. D’un bout à l’autre du continent, les témoignages des Français sont à peine plus nuancés. Même si, pour leur part, ils tentent de l’expliquer et de la relativiser, la liberté de mœurs des « sauvages » les surprend et leur inspire de sévères jugements. André Thevet est le premier à en témoigner : tout en concédant aux Tupi quelque connaissance des lois du mariage, il s’offusque de les voir offrir leurs filles aux premiers venus. Jean de Léry confirme le fait et note que « *les pères et parents avant que marier leurs filles ne font grande difficulté de les prostituer au premier venu*⁹ ».

Au début du XVII^e siècle, Marc Lescarbot rassemble toutes les observations faites des côtes du Brésil à celles de l’Acadie et aux rives du Saint-Laurent et arrive à la conclusion que cette pratique est générale car « *les filles du Brésil ont licence de se prostituer sitôt qu’elles en sont capables tout ainsi que celles du Canada. Voire les pères en sont*

maquereaux et réputent à l'honneur de les communiquer à ceux de deçà pour avoir de leur génération¹⁰ ». Un rituel d'alliance somme toute banal fait ici l'objet d'une assimilation hâtive mais sans appel au proxénétisme...

Sodomies amérindiennes et Cythères coloniales

Dans les premiers temps de la conquête espagnole des Amériques, un thème, celui de la sodomie, connaît une fortune particulière. Ne tient-on pas cette pratique pour la manifestation la plus extrême de la luxure ? On l'identifie tout d'abord chez les terribles Caraïbes, ces Indiens cannibales des Antilles qui la pratiqueraient sur leurs ennemis afin de les humilier selon Michele da Cuneo¹¹.

Plus tard, certains écrivent, à la suite de Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés, qu'ils l'ont « enseignée » à leurs voisins Arawaks. Pour ce chroniqueur de l'histoire des Indes occidentales, le cacique Goacanagari « *s'unit avec certaines de ses femmes à la façon des vipères, une abomination jamais entendue qu'il n'a pu apprendre que de ces animaux¹² »*. Puis, on trouve des sodomites sur le continent, en Amérique centrale, au Mexique, et jusque dans les Andes. À cet égard, un épisode de la campagne que Vasco Núñez de Balboa mena en 1513 dans la région de l'isthme de Panama est resté célèbre. C'est Pierre Martyr d'Anghiera qui le rapporte. Alors que le *conquistador* explore les forêts tropicales du Darién, il doit affronter un cacique dénommé Cuarecua qui le combat avec six cents de ses hommes. Une fois l'ennemi vaincu, l'Espagnol investit le village et trouve là « *la maison du cacique souillée par une sensualité abominable. Il blesse le frère du cacique et beaucoup d'autres, parés d'habits de femme ; selon le témoignage des Indiens c'est pour s'adonner à la licence. Il ordonne d'en faire dépecer une quarantaine par les chiens¹³ »*.

Sur les côtes du Mexique, ce sont tout d'abord des figurines de bois et de terre cuite retrouvées dans des temples abandonnés, à l'approche des Espagnols, qui donnent les premières informations. Avant même

l'expédition d'Hernán Cortés, en 1517 ou 1518 selon des témoignages qui divergent, on en découvre une qui montre « *un homme en chevauchant un autre à la manière de l'abominable et infâme péché de sodomie* » et une seconde où « *un individu apparemment circoncis se tient la nature des deux mains*¹⁴ ». Hernán Cortés et ses hommes, en particulier Bernal Díaz del Castillo et un auteur inconnu, le *Conquistador Anonyme*, semblent convaincus que cette pratique est universellement répandue chez les Indiens du Mexique central et ils persuadent leurs correspondants européens que tel en est bien le cas. À plusieurs reprises, dans les lettres qu'il envoie à Charles Quint, Hernán Cortés évoque les mises en garde qu'il adresse à ses hôtes qu'il pense ou feint de croire souillés par ce péché. Un de ses soldats, Bernal Díaz del Castillo accuse tout particulièrement les prêtres des cultes « indigènes » de se livrer à cette forme de débauche. Alors que les Totonagues du golfe de Veracruz furent les premiers alliés de Cortés, Bernal Díaz del Castillo n'hésite pas à accabler les gardiens de leurs temples de tous les maux, affirmant notamment que « *s'ils n'avaient pas de femmes, ils pratiquaient le métier de sodomite*¹⁵ ».

De quelle réalité l'accumulation de ces jugements témoigne-t-elle ? Pour une part, elle renvoie à l'écart qui sépare les normes morales, celles des populations marquées par les interdits propres au christianisme de celles des populations qui les ignorent. Longtemps la « *course à l'allumette* » (un marivaudage poussé entre jeunes gens célibataires), que l'on pratique dans les cabanes amérindiennes du Canada, ravira les coureurs des bois et provoquera l'indignation des missionnaires. Mais il y a plus. Sous certaines plumes espagnoles, l'invraisemblance des récits renvoie tout autant à la construction d'un monde à l'envers, où toutes les licences et toutes les perversions interdites en chrétienté deviennent possibles, qu'à l'étonnement de la découverte ethnographique. Au demeurant, il ne faut pas négliger les usages politiques de telles considérations. La sodomie, péché « contre nature » par excellence et mal absolu, autorise tous les châtiments et

légitime la guerre de conquête que l'on livre aux Amérindiens. Ces dénonciations des sodomites « indigènes » s'inscrivent directement dans l'héritage des *excitatoria* médiévaux qui servirent à mobiliser les chrétiens contre les musulmans au temps des croisades¹⁶. Passé le temps de la conquête, c'est aussi la société coloniale elle-même – et singulièrement les élites des capitales – qui, au regard des voyageurs étrangers, apparaît comme pervertie par le luxe et la débauche.

Puisque les Amériques sont la source des métaux précieux et l'Orient la terre du luxe et du raffinement, puisqu'en vertu d'anciens préceptes moraux hérités de l'Antiquité classique, la richesse est mère de l'oisiveté et donc de tous les vices, les élites créoles, imagine-t-on, se vautrent dans la luxure. Quels que soient leur origine et leur rang, les femmes y cultivent la beauté et l'élégance. La vie y est figurée comme facile, le faste ostentatoire et la débauche généralisée. Les tables de jeux autour desquelles hommes et femmes se pressent, les promenades où l'on déambule lascivement en s'aguichant (*l'Alameda* à Lima, *le paseo de la Jamaica* à Mexico), les salles de théâtre aussi constituent les plaisirs ordinaires de ces mondes décadents. À Goa, dans les Indes orientales, au début du XVII^e siècle, Pyrard de Laval s'efforce de garder la tête froide en contemplant ces femmes qui, chez elles, ne portent qu'une « *jupe qui est plus claire et fine que le crêpe le plus délié de deçà de sorte que leur chair paraît là-dessous aussi bien que si elles n'avaient rien sur elles* »¹⁷. Ces dames au demeurant sont, dit-il, fort lascives et passent leur journée à chanter et à jouer de la musique. Elles sont volages et usent de leur beauté ainsi que de leur richesse afin de séduire les hommes de passage, déployant mille ruses pour échapper à la surveillance de leur mari, y compris celles de drogues qui leur font perdre l'usage des sens.

Dans l'autre hémisphère, sur les rives du Pacifique, plus d'un voyageur de passage honore Lima du titre de capitale des jolies femmes. Les plus libres s'en délectent, les autres, ecclésiastiques ou grincheux, condamnent

le libertinage de ces femmes qu'ils jugent pécheresses ou dévoyées. L'Anglais William Betagh croit pouvoir conclure que les hommes « *sont si sérieusement préoccupés de leur galanterie que les femmes occupent la plus grande partie de leur temps, empêchant toute relation publique*¹⁸ » et le Français Jean-Baptiste Le Gentil de La Barbinais, très acide, estime, en 1727, qu'« *il n'y a pas de pays au monde où un homme vicieux puisse mieux se consommer dans le vice et où un homme sage court plus de risque d'oublier sa vertu*¹⁹ ». L'opulence et la douceur du climat de Mexico ne cèdent en rien à celles de Lima. Les élites y parquent vêtues d'étoffes précieuses et couvertes de chaînes d'or ou d'argent, de colliers de perles et de pierres précieuses capables de faire perdre la tête aux plus vertueux. Comment dans ces conditions ne pas céder à la « *débauche des femmes* » (Dralsé de Grandpierre) et aux « *vices de la volupté* » (Monséjour)²⁰ ?

Au tournant des années 1620 et 1630, Thomas Gage voit dans Mexico « *une seconde Sodome* » que Dieu ne manquera pas de châtier le moment venu : « *ses habitants seront quelque jour fauchés comme le foin et sécheront comme l'herbe verte que l'on a coupée*²¹. » Il est vrai que l'auteur est un moine défroqué passé à la réforme et qu'il a la condamnation facile... Mais ce témoin, d'une certaine manière, fait figure de précurseur en accusant le clergé catholique d'encourager le vice par sa mauvaise conduite. De fait, la critique des mœurs des clercs ne fait que s'amplifier tout au long du XVIII^e siècle. Les couvents sont dès lors décrits comme des lieux de débauche, ceux des hommes, qui ne prennent même pas la peine de dissimuler leur descendance, comme ceux des femmes « *dont le libertinage est si grand, qu'il semble qu'elles se soient mises en religion plutôt pour pratiquer le monde que pour le fuir* » accusent Amédée-François Frézier en 1716²² et Jean-Baptiste Le Gentil de La Barbinais en 1727²³.

Au fil du temps, les colonies des Portugais et celles des Espagnols apparaissent donc de plus en plus comme les conservatoires d'un catholicisme ancien, réfractaire aux principes de la réforme. Aux jugements

communs qu'inspire l'exotisme d'une vie facile, s'ajoute alors la critique d'une institution que l'on juge dépassée et présente comme la source de tous les maux.

Fantasmes sur l'Afrique et les Noirs à l'ère des Lumières (sexuelles)

De même que dans les Amériques, la rencontre de l'Europe avec l'Afrique subsaharienne à l'ère des explorations donne une nouvelle jeunesse aux collections ouest-européennes de « *cannibales sanguinaires* », de « *païens fantastiques* » et de « *sauvages sexuels* ». Les relations entre le Maghreb et l'Europe, ainsi que les incursions maures dans la péninsule ibérique et le bassin méditerranéen, enflamment les images et les discours scientifiques, philosophiques et littéraires, peuplés de mécréants, de despotes, de hammams et de harems licencieux. Ce type de descriptions visuelles et narratives devient alors la pierre angulaire d'un orientalisme qui croise l'africanisme. Les premiers contacts ont commencé dès le xv^e siècle, avec l'exploration portugaise de la côte occidentale de l'Afrique – Sénégal, archipel du Cap-Vert, Guinée, Congo –, puis de l'Abyssinie et de l'Éthiopie. Henri le Navigateur (1394-1460), prince du Portugal, pionnier et mécène de l'expansion coloniale portugaise, est particulièrement méthodique dans sa volonté de faire cartographier les contours du continent africain et d'ouvrir une route océanique vers les Indes. Les récits décrivant des terres riches en esclaves, en or et en épices – utilisés à des fins médicinales et culinaires en Europe à l'époque –, ainsi que le désir de propager le christianisme, sont les premiers moteurs de la constitution de l'Empire portugais au xv^e siècle.

Dans les deux siècles suivants, aux xvi^e et xvii^e siècles, Britanniques, Hollandais, Français et Espagnols vont ensuite s'engager dans de véritables luttes intestines pour le contrôle de la côte Atlantique africaine, riche en esclaves et en or, aidés en cela par le christianisme qui se fait rapidement

l'auxiliaire de l'esclavage et de la colonisation, justifiant leur existence par-delà la réalité banale d'une course géopolitique et économique à la domination entre nations européennes ; devenant également, dans la foulée, l'instrument de récits sexualisés sur les colonies. Les païens sont impies, et l'impiété est nécessairement du domaine de la débauche. Les différences de couleur, les climats tropicaux et les pratiques socioculturelles singulières génèrent une cartographie et une iconographie du « sauvage sexuel » africain qui se répand en même temps que la colonisation elle-même.

L'ère des Lumières, au XVIII^e siècle, donne, quant à elle, naissance à la discipline anthropologique et à l'étude de l'histoire naturelle, discours importants dans la rencontre de l'Europe avec les Africains et leurs diasporas d'esclaves dans les Nouveaux Mondes. L'émergence du racisme scientifique et l'étude de la différence raciale encouragent l'idée de comportements sexuels extra-européens basés sur le « laisser-aller ». Dans ses *Observations sur l'État de Virginie*²⁴, publiées en 1785, le spécialiste d'histoire naturelle, président et esclavagiste américain Thomas Jefferson explique que les femmes noires préfèrent les hommes blancs, ouvrant la voie à une explication rationnelle du *ratio* disproportionné d'unions entre Noires et Blancs dans les Amériques ainsi que dans les colonies européennes en Afrique. Il conclut que les femmes noires sont plus « ardentes » et « uniformément » préférées par le mâle orang-outan face aux femelles de « sa propre espèce ». Bien que les orangs-outans ne soient pas une espèce endémique en Virginie et qu'il n'en y ait eu aucun dans le comté d'Albemarle pour corroborer les observations de terrain de Thomas Jefferson, ces écrits témoignent d'une fascination particulière pour la vie érotique des femmes noires, à tel point que celles-ci finissent par incarner le parfait « sauvage sexuel » du fait de leur compatibilité, en ce domaine, avec les singes.

Francophile invétéré – ses *Observations* ont d'abord été éditées à Paris – Thomas Jefferson adhère au polygénisme de Voltaire. Il a lu le

naturaliste Georges-Louis Leclerc de Buffon et entretient une correspondance avec lui sur la question de la lascivité des femmes noires. Ces idées, cependant, circulent partout, à la même fréquence que les voyages transatlantiques transportant la « cargaison humaine noire » – le « bois d'ébène » – qui est ensuite débarquée des entrailles des navires dans les différents ports des colonies européennes dans les Amériques. Les États-Unis, qui viennent juste de se libérer de leur propre statut de colonie de l'Angleterre (4 juillet 1776), vont dûment coloniser leurs diasporas africaines et faire bon usage des idéologies en vogue sur la sexualité.

L'expansion rapide des colonies européennes depuis le Pacifique jusqu'aux Amériques encourage donc la vision des colonies comme avant-postes d'activités exotiques et libidineuses entre hommes et femmes primitifs. Ceux qui n'ont pas pu voyager laissent ainsi leur imagination le faire pour eux, nourris par un flot régulier de récits de voyage, de lettres et de récits divers, de Christophe Colomb à Hernán Cortés en passant par Jean-Baptiste Le Moyne de Bienville ou Louis-Antoine de Bougainville. Comme on l'a mentionné plus haut, les stéréotypes sur le « bon sauvage » sexuel abondent dans le *Voyage autour du monde* de l'explorateur français Louis-Antoine de Bougainville²⁵ ainsi que dans le *Supplément au voyage de Bougainville* du philosophe Denis Diderot²⁶. Critique philosophique de la nature face à la culture, des mœurs et préceptes occidentaux des Blancs et du libertinage primitif, le *Supplément au Voyage de Bougainville* présente Tahiti comme un jardin d'Éden mûr pour les exploits sexuels, masculins en particulier, où les pères offrent leurs filles nubiles et leurs épouses en guise d'hospitalité, où les jeunes filles tahitiennes demandent à servir et triomphent avec leurs « caresses » du sens moral et des protestations religieuses des ecclésiastiques français.

Si Tahiti est un paradis de « suppliantes érotiques » dans le Pacifique, les colonies de la Nouvelle-Orléans et d'Hispaniola (aujourd'hui la République d'Haïti et la République dominicaine) constituent une véritable

manne pour cet imaginaire sexuel convulsif qui se répand alors en Europe : des hommes noirs hypersexuels, libres ou esclaves, brûlant de désir pour toutes les femmes, dans leur diversité, mais particulièrement pour les inaccessibles Européennes ; et des femmes « indigènes », tout aussi sensuelles et exotiques, spécifiquement dressées pour répondre aux goûts des mâles européens. Les créoles noires et les métisses, libres et esclaves, sont cultivées comme des rizières pour servir de partenaires sexuels aux colonisateurs blancs d'un certain statut social et leur permettre de répandre leur semence, grâce au système de « plaçage » alors endémique dans les colonies françaises et espagnoles.

Histoires orales, poèmes, chants et tableaux racontent le destin de ces femmes dûment formées à aimer, flatter, charmer et pécher sur demande : leur beauté exotique, « incomparable » en raison de leur métissage ; leur volupté sans égale, supposée typique des Noires des Nouveaux Mondes, en font des sauvages sexuelles « rendues acceptables » pour les milieux cultivés en raison de décennies (en Louisiane) et de trois siècles (à Hispaniola) de relations sexuelles interraciales, forcées et consensuelles. Les récits sur les « placées » fascinent et émoustillent. Les présents dont on les couvre, que l'Européen de la rue ne peut se permettre, aiguïssent toutefois l'imagination coloniale, à tel point que les « placées » finissent par devenir un signe distinctif de richesse dans les colonies, symbole rêvé et prisé des aspirations de chacun, ainsi que du mariage entre capitalisme, sexe/sexualité et masculinité coloniale blanche.

1. Article publié dans sa version originale dans *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.

2. Christophe Colomb, « Journal », in *Œuvres complètes*, Paris, La Différence, 1992.

3. Amerigo Vespucci, *Le Nouveau Monde. Les voyages d'Amerigo Vespucci (1497-1504)*, Paris, Chandeigne, 2005 [1509].

4. Giovanni da Verrazzano, « Relation du voyage de la Dauphine à François 1^{er}, roi de France, relation datée du 8 juillet 1524 », in Charles-André Julien, René Herval, Théodore Beauchesne (dir.), *Les Français en Amérique pendant la première moitié du XVI^e siècle*, Paris, PUF, 1946 ; André Thevet, *Les singularités de la France antarctique*, Paris, Chandeigne, 1997 [1557] ; Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil*, Paris, EPI, 1972 [1578].
5. Michele da Cuneo, « Letter on the Second Voyage », in Samuel E. Morison (dir.), *Journals and the Other Documents in the Life and Voyages of Christophe Columbus*, New York, Heritage Press, 1963.
6. Amerigo Vespucci, *Le Nouveau Monde. Les voyages d'Amerigo Vespucci (1497-1504)*, Paris, Chandeigne, 2005 [1509] ; Hans Staden, *Nus, féroces et anthropophages*, Paris, Métailié, 2005 [1557].
7. Gonzalo Fernández de Oviedo, *Sumario de la natural historia de las Indias*, Mexico/Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 1950 [1526].
8. Antonio de Herrera, *Historia general de los hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del Mar Oceano*, Madrid, Andrés Gonzales de Barcia Carballido y Zúñiga, 1601-1615.
9. André Thevet, *Les singularités de la France antarctique*, Paris, Chandeigne, 1997 [1557].
10. Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil*, Paris, EPI, 1972 [1578] ; Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France*, Paris, Adrian Périer, 1617.
11. Michele da Cuneo, « Letter on the Second Voyage », in Samuel E. Morison, *Journals and the Other Documents in the Life and Voyages of Christophe Columbus*, New York, Heritage Press, 1963.
12. Gonzalo Fernández de Oviedo, *Historia general y natural de las Indias*, Madrid, Atlas, 1959 [1535].
13. Pierre Martyr d'Anghiera, *De orbe novo*, Paris, Guillaume Auvray, 1587 [1511].
14. Gonzalo Fernández de Oviedo, *Historia general y natural de las Indias*, Madrid, Atlas, 1959 [1535].
15. Bernal Díaz del Castillo, *Historia de la conquista de Nueva España*, Mexico, Porrúa, 2015.
16. Pierre Ragon, *Les amours indiennes. L'imaginaire du conquistador*, Paris, Armand Colin, 1992.
17. Pyrard de Laval, *Voyage de Pyrard de Laval aux Indes Orientales (1601-1611)*, Paris, Chandeigne, 1998.
18. William Betagh, *A Voyage Round the World: Being an Account of a Remarkable Enterprize begun in the year 1719 chiefly to cruise on the Spaniards in the Great South Ocean...*, Londres, T. Combres, 1728.
19. Jean-Baptiste Le Gentil de La Barbinais, *Nouveau voyage autour du monde*, Paris, Flahaut, 1727.
20. Maximilien Dralsé de Grandpierre, *Relation de divers voyages dans l'Afrique, l'Amérique et aux Indes Occidentales*, s. l., 1726 ; Jean de Monségur, *Mémoires du Mexique. Le manuscrit de Jean de Monségur*, Paris, Chandeigne, 2002 [1709].

21. Thomas Gage, *La nouvelle relation, contenant les voyages de Thomas Gage dans la Nouvelle-Espagne, ses diverses aventures, et son retour dans la Province de Nicaragua jusqu'à la Havane*, Amsterdam, Paul Marret, 1699.
22. Amédée-François Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili, du Pérou et du Brésil, fait pendant les années 1712, 1713 et 1714*, Paris, Pierre Humbert, 1716.
23. Jean-Baptiste Le Gentil de La Barbinais, *Nouveau voyage autour du monde*, Paris, Flahaut, 1727.
24. Thomas Jefferson, *Notes on the State of Virginia*, Londres, John Stockdale, 1787 [1781].
25. Louis-Antoine de Bougainville, *Voyage autour du monde par la frégate du roi La Boudeuse et La flûte L'Étoile en 1766, 1767, 1768 et 1769*, Paris, Saillant et Nyon, 1771.
26. Denis Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville*, Paris, Gallimard, 2002 [1796].

3. Le voile des Ottomanes

Juliette Dumas

L'Orient des orientalistes est un monde fantasmé, offrant une sexualité débridée : fantasmes et vices y fonctionnent de pair et s'accordent pour faire de la femme orientale un objet central. Pourtant, la « femme orientale » n'existe nulle part ailleurs que dans l'orientalisme, et même ainsi : elle est d'abord plurielle et, à l'époque moderne, largement ottomane (c'est-à-dire tantôt grecque, tantôt arménienne ou juive, mais aussi turque, arabe, serbe...). À l'âge des impérialismes européens, cette pluralité est certes mieux affirmée, mais aussi plus caricaturale. Ainsi, il faut distinguer la femme orientale « maghrébine », de la « grecque » et, bien entendu, de « l'ottomane », strictement musulmane, dont le modèle est esquissé à partir des femmes de l'élite stambouliote.

Si les contours de la « femme ottomane » des orientalistes varient au cours du temps, le personnage répond à une construction influencée par le discours sur le harem – celui du sultan ottoman¹. Chargé de connotations sexuelles multiples, le harem serait leur univers privilégié, voire unique. Voilà ces femmes associées à la luxure et leur corps, objet de dévoilement impudique. Le crime de l'orientalisme résiderait dans sa passion pour le nu, presque exclusivement féminin, conçu comme une invitation à l'érotisation de ses sujets. Quelle que soit la justesse des analyses qui ont pu être faites à ce propos, elles procèdent en amont d'un exercice de sélection du matériel

orientaliste, qui tend à accorder une place surdimensionnée à la nudité (et ses interprétations²). Or, la mise à nu des Ottomanes par l'orientalisme ne peut pas bien se comprendre sans son contre-point indispensable, le voile et la dissimulation de leurs corps – avec cette question lancinante : entièrement nu ou complètement voilé, de quoi le corps des Ottomanes est-il le nom ? Pour le comprendre, il faut analyser conjointement les productions orientalistes, tant écrites que picturales : par-delà des contraintes profondément divergentes, sous des formulations multiples et selon des temporalités décalées, elles procèdent d'un même exercice de discours sur la « femme ottomane » – nue, comme voilée.

La naissance d'un mythe : le harem

Suite à la Renaissance, l'Europe entame sa découverte des quatre parties du monde et se lance dans l'écriture de leur description, dans une démarche où dire le monde est un prélude à sa domination. Ce faisant, cet exercice d'écriture et de connaissance repose sur des expériences de première main : récits de voyageurs, de conquérants, d'ambassadeurs... L'Empire ottoman n'échappe pas à cette dynamique. Le profil de ces voyageurs contribue à déterminer leur expérience. Pour l'Empire ottoman, les religieux mis à part (hors du champ de cette réflexion), la période moderne est tout entière dominée par des voyageurs qui gravitent dans l'entourage des ambassades – secrétaires, savants, botanistes... Or, la proximité avec l'univers diplomatique contribue à produire une connaissance à partir de la société de cour ottomane, qu'ils fréquentent, de façon presque exclusive, tant les interactions directes avec le reste de la société ottomane sont délicates.

Il en émerge un regard tronqué sur la société ottomane, notamment en ce qui concerne la question des femmes. Tout d'abord, la structure du harem y prime. Or, le harem est une structure élitaires par excellence, qui ne concerne qu'une minorité de familles ottomanes³. Autrement dit, c'est dire

la société ottomane à partir d'une marge, dominante, certes, mais quantitativement minoritaire. De là, dérive une appréhension de la condition féminine ottomane organisée autour de trois concepts :

- La réclusion stricte des femmes : la réputation est reine en terres ottomanes et invite à un contrôle strict des femmes, qui pousse au contrôle de leurs sorties publiques, de leurs interactions directes avec des hommes et, *in fine*, à leur dissimulation sous des couches de voiles et de tissus. Cette perception est, en fait, profondément imparfaite, car elle y voit un phénomène de genre, quand il s'agit avant tout d'une logique élitaires ; mais la subtilité de la pensée ottomane échappe aux Occidentaux qui ne voient que les interdits à l'encontre du beau (et noble) sexe ;

- La polygamie : le harem est associé à la multiplicité des femmes, où le facteur de pluralité porte presque exclusivement (dans le regard occidental) sur les partenaires sexuelles du maître de maison, quand celle-ci est en fait un aspect lié au statut des individus concernés. L'essence du harem consiste, en effet, dans la création d'un espace privé pour les femmes de la famille et leurs servantes, la ou les partenaires conjugales n'étant qu'une part limitée de la population féminine concernée. Au demeurant, la polygamie demeure exceptionnelle, dès lors qu'on s'éloigne des cercles de l'élite⁴ ;

- L'esclavage : le harem repose sur l'existence massive de l'esclavage ; or, dans le cas des femmes, celui-ci est associé au concubinage, c'est-à-dire au fait d'user des femmes esclaves comme de partenaires sexuelles, consentantes par obligation. En outre, les harems ottomans sont réputés être peuplés, quasi exclusivement, de jeunes femmes blanches, autrement dit, des jeunes filles, issues tantôt d'Europe méditerranéenne, centrale ou de l'Est, très largement chrétiennes, tantôt du Caucase, dont on ignore volontiers les croyances pour pouvoir plus aisément les associer à des chrétiennes.

L'esclavage sexuel (puisque c'est bien de cela dont il s'agit) porterait donc sur des « compatriotes » et c'est là ce qui suscite l'ire des Occidentaux. Paradoxalement, cette situation favorise un phénomène de proximité car, au final, ce qui prime dans les descriptions de ces voyageurs, c'est bien l'assimilation tacite de la cour ottomane à une société de cour, proche de leurs propres expériences européennes : l'exotisme de la formule n'interdit nullement les rapprochements et les analyses croisées, pour souligner, bien évidemment, la supériorité de leurs propres modèles. Faut-il rappeler que, ce faisant, ces restitutions passent sous silence l'esclavage de jeunes filles noires qui n'émeut nullement les voyageurs européens ? À la période moderne, pas une ligne, pas un tableau ne leur sont consacrés.

(D)écrire l'Orient en ses femmes : l'insatiable appétit sexuel sous le voile

L'orientalisme savant, puis l'orientalisme littéraire, ont trouvé leur matériel de réflexion dans la production des récits des voyageurs dans l'Empire ottoman. Ce sont les textes de ces premiers observateurs de l'époque moderne qui ont pavé la voie vers l'élaboration d'un discours sur la femme ottomane, d'une surprenante stabilité, par-delà le temps, les lieux d'expression (au sens foucaldien) et même, les matériaux. Ils accordent pourtant une place fort restreinte aux femmes ottomanes.

Ainsi, le récit de Nicolas de Nicolay (milieu du XVI^e siècle), membre de l'escorte de l'ambassadeur de François I^{er} à Soliman le Magnifique, n'accorde que quelques pages aux « femmes ottomanes », à l'occasion d'un chapitre intitulé « Des Turques allant aux bains et quel est leur appareil et manière de mondicité »⁵. Le sort des Ottomanes y est réglé : on y trouve mention de la nudité (inévitale au lieu), de la sur-fréquentation (qui entraîne un phénomène de concentration de femmes en un espace restreint), de l'érotisme (les pratiques de lavement comme prétexte au saphisme). Or,

il explique l'engouement pour les bains par la violence de la domination masculine, qu'elle s'exprime par la réclusion totale des femmes ou le port du voile intégral. À l'en croire, plutôt que de garantir la moralité des mœurs féminines, le voile permettrait la dissimulation, offrant une totale liberté de mouvement aux femmes qui, sous prétexte d'aller aux bains, se rendent auprès de quelque amant ; ne seraient-elles pas infidèles, qu'elles pêcheraient alors par leurs penchants homosexuels, les bains favorisant l'expression de tels amours. Ainsi, une fausse pudeur dissimule, en fait, une sexualité exubérante et immorale des femmes, en raison d'une oisiveté forcée par leur réclusion totale.

Le récit d'Ottaviano Bon, ambassadeur vénitien à la cour ottomane au XVI^e siècle, semble produire une image fort différente et asexualisée des Ottomanes⁶ : le propos se concentre sur le palais, le harem impérial et ses femmes (les seules mentionnées) faisant l'objet de quelques pages. Y prime l'exaltation d'une stricte hiérarchie, associée à une formation sévère où toute sexualité semble fortement proscrite : les femmes du harem y sont comparées à des nonnes. Si le corps de ces Ottomanes disparaît du propos, on retrouve le thème de leur réclusion totale. En outre, dans le détail, la sexualité est loin d'être complètement évacuée : l'auteur s'étend sur les compagnes du sultan, présentées comme figures centrales du harem, quand elles ne représentent, pourtant, qu'une minorité des résidentes : le pouvoir féminin y est associé à l'exercice de la sexualité.

Quant à Lady Mary Montagu, première femme d'ambassadeur à accompagner son époux, à l'aube du XVIII^e siècle, ses lettres sont rapidement devenues célèbres. Dans l'une d'elles, elle accorde une longue description aux bains, pour démentir les fantasmes sexuels qui y sont attachés, mais en insistant sur la beauté de ces corps nus qui s'exposent devant elle, sans pudeur – ce qui n'est pas peu contribuer à faire perdurer les fantasmes contre lesquels elle s'élève. Ailleurs, elle discute des avantages du voile intégral, qui dissimule les corps et les identités, au motif

qu'il assure une plus grande liberté de mouvement – qui n'est pas sans permettre divers usages adultères. Le parallèle avec le propos de Nicolas de Nicolay est frappant : la substance de son argumentaire consiste à reconnaître aux Ottomanes de l'élite une moralité tout aussi douteuse que celle des aristocrates occidentales, comptant pour acquis l'infidélité maritale (des hommes, comme des femmes). Le voile offrirait aux Ottomanes le privilège de la discrétion, évitant ainsi l'opprobre qui, en Europe comme chez les Ottomans, s'abat principalement sur les femmes.

L'Orient et ses femmes pour intrigue littéraire : derrière l'amour, la famille

Le caractère descriptif de ces productions écrites dissimule partiellement le cœur du discours orientaliste ; celui-ci est exprimé de façon plus explicite chez les artistes écrivains en tous genres. C'est que l'art littéraire n'est pas astreint à prétendre décrire de façon véridique : l'impératif de mise en intrigue fait de l'Orient un cadre, un support à l'élaboration d'un scénario prenant l'humain, en ses interactions sociales, pour thème de réflexion. L'écriture artistique est ainsi un formidable révélateur de ce qui travaille l'Occident qui regarde l'Orient.

Dans *Bajazet*⁷, l'intrigue est amoureuse : la favorite du sultan (une concubine esclave) se prend d'amour pour le prince, rival du souverain, et se propose de le mettre sur le trône ; or, celui-ci est épris et aimé de sa sœur : tous les protagonistes meurent dans le sang, seul demeure le sultan. Dans *Soliman II*⁸ surgit le thème de la concubine qui se fait aimer du sultan et cherche à obtenir de lui une relation conjugale officielle (le mariage et la monogamie). Les *Lettres persanes*⁹ mettent en exergue le despotisme du harem, qui conduit à l'immoralité des femmes par l'adultère. *Les Mille et Un Jours*¹⁰ mettent en scène, histoire après histoire, la quête d'amour

conjugal d'orphelins ou d'esclaves, dans une société où brille l'absence des structures familiales.

Le couple, l'amour, la famille, ont, de tous temps, constitué un terrain privilégié pour la construction d'intrigues littéraires. Toutefois, le choix d'un cadre oriental repose sur son appréhension comme société où, du fait de l'absence de structures familiales solides, le couple est voué à l'échec. Or, derrière le couple, se loge évidemment la question de la descendance, du lignage ; de fait, le trait commun à tous ces personnages, c'est l'absence d'enfant. Pour tous, la raison de cette défaillance est associée au harem, qui remplace les épouses (faiseuses d'enfants) par des concubines (partenaires sexuelles, volontiers peu durables).

Dans cet ensemble, Montesquieu constitue un tournant littéraire. Il est le premier à procéder à une érotisation profonde du harem : les femmes y sont toutes dominées par leurs pulsions sexuelles ; l'eunuque (noir) est un bourreau qui se fait une joie de maltraiter ses prisonnières ; enfin, le voile et l'enfermement sont les deux versants d'un même problème : l'expression d'un despotisme tyrannique et, au final, inopérant.

S'il apparaît bien dans les récits de voyage, jusqu'au tournant des Lumières, les productions littéraires ignorent souverainement le voile. Ce n'est qu'à partir du XVIII^e siècle qu'il s'impose comme une sorte d'évidence, qui fonctionne dans son association avec le nu et l'érotisation des femmes ottomanes. C'est dans ce paradoxe, mis en intrigue par Montesquieu, mais déjà souligné par les voyageurs comme Nicolas de Nicolay, que se loge le cœur du discours orientaliste littéraire. Avec Pierre Loti, le binôme voile intégral/érotisation des Ottomanes fonctionne d'ailleurs à plein dans *Aziyadé* (1879) ; tandis que dans *Les Désenchantées* (1906), il devient le symbole de la condition féminine ottomane traditionnelle et de toute la réticence de la société ottomane, à l'encontre des aspirations des jeunes filles éduquées stambouliotes, à la modernisation des structures familiales¹¹. Il va ensuite imprégner, en retour, le regard des voyageurs dans l'Empire et

notamment des « féministes » du XIX^e siècle, qui font du voile un objet honni, abondamment discuté (voir, par exemple, les récits de Marc Hélyès, *alias* Marie Léra¹² et Marcelle Tinayre¹³).

Peindre l'Orient : du nu, des voiles et des tissus

Si l'on met de côté les représentations panoramiques, où le paysage et le bâti servent de sujet, la grande majorité des peintures orientalistes prennent la société ottomane, en ses hommes, femmes et enfants, pour canevas. Toutefois, à partir du XVIII^e siècle, l'esthétisation des corps bat son plein. L'Orient semble alors fournir un terrain d'expression artistique sans restriction : outre la réputation d'extrême beauté de ses femmes, l'association du harem à la sexualité permet de représenter le nu, sans choquer puisqu'il ne met pas en scène des nobles dames occidentales, mais bien un monde barbare que tout le monde s'accorde à critiquer, notamment pour sa gestion des femmes. Non seulement le nu devient propre à la représentation, mais en plus, il peut à loisir être érotisé, pour le plus grand plaisir d'une société profondément pudibonde : la femme ottomane du harem est alors prétexte à peindre ce qui n'est pas censé l'être, en Occident, d'où une complaisance évidente pour ces thèmes.

Pourtant, en rester là serait ne voir qu'une partie du problème. La justesse de l'analyse ne saurait dissimuler un exercice de sélection des supports : c'est oublier un peu vite toutes ces peintures orientalistes qui insistent au contraire sur la représentation de femmes vêtues de la tête aux pieds. De fait, on serait bien en peine de trouver la moindre représentation picturale de femme ottomane nue, avant la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Pour s'en convaincre, il suffit de consulter les innombrables tableaux réalisés par Jean-Baptiste Van Mour, qui compte parmi les rares, à cette époque, à avoir peint « sur le vif » : attaché à l'ambassadeur de France, puis de Hollande, il réside près d'une décennie à Istanbul, pendant la première

moitié du XVIII^e siècle, où il est commissionné pour peindre la cour ottomane. Ses tableaux connaissent rapidement un fort succès, au point de servir d'inspiration aux artistes ultérieurs, tout particulièrement ceux qui n'ont pas l'occasion de se rendre personnellement dans l'Empire. Le nu y est complètement absent : la sensualité est tout juste suggérée *via* quelques décolletés, faussement dissimulés sous des voiles transparents. L'image qui prime est celle de la femme d'élite, occupée en activités domestiques ou familiales. Plutôt que la nudité, ce sont bien les vêtements qui constituent le trait principal de ses œuvres, avec une attention toute spéciale pour la complexité des coiffes et des voiles des Ottomanes.

De fait, cet artiste souligne assez ce qui constitue un trait dominant de la peinture orientaliste : le goût des tissus et des étoffes, soyeuses, colorées, aux motifs complexes, brodées de multiples fils d'or ou d'argent et de pierreries, qui ont fait la réputation de l'Orient – d'un Orient, terre d'un luxe inouï et, autant que ses femmes, largement fantasmé. Les femmes ne sont certainement pas les seules à pouvoir incarner cette esthétisation des tissus : les hommes s'y prêtent volontiers et nombre de tableaux se complaisent dans la représentation d'hommes aux turbans complexes et aux caftans fort détaillés. Mais les femmes, notamment celles de la cour, par leur coquetterie « naturelle », par la superposition de couches vestimentaires et de tissus aux caractéristiques variées auxquelles elles sont contraintes (ex : le sur-voile de mousseline, qui dissimule tout en révélant), offrent un formidable terrain de jeu.

La frénésie en faveur du costume oriental, l'un des aspects des turqueries, s'exprime d'ailleurs jusque dans la peinture orientaliste, dans ces multiples tableaux d'ambassadeurs et leurs épouses, voire de nobles européens, représentés en caftans, pantalons bouffants et babouches.

L'esthétisation des vêtements et des voiles peut alors s'associer à l'esthétisation des corps, dans une savante combinaison de (parties de) corps nus ou voilés : c'est particulièrement visible, justement, dans grand

nombre de peintures mettant en scène le nu, où la nudité n'est qu'un élément de la représentation, généralement associé aux vêtements. L'érotisation réside certainement dans ce processus de dénudement, qui prend place systématiquement dans des scènes d'intérieur, au cœur d'espaces réputés inaccessibles. Néanmoins, c'est omettre un peu aisément que ce nu n'a de sens qu'en relation avec son contraire, d'où la présence nécessaire des voiles et des vêtements. Il faut avoir érigé les voiles et les costumes des Ottomanes en symboles, pour donner du sens à leur dévêtissement (partiel ou total).

Que ce soit par les récits des voyageurs, par la littérature ou la peinture orientalistes, le voile est devenu le symbole de l'Orient en ses femmes. Pour être orientale, une scène en extérieur doit faire figurer quelques femmes entièrement voilées. Qu'elles soient dénudées ou, au contraire, dissimulées sous diverses couches vestimentaires, ces mises en scènes écrites ou peintes expriment collectivement la soumission complète des femmes ottomanes à l'homme, symbolisée dans le contrôle de leur corps : à l'invisibilité contrainte en extérieur, répond l'injonction de dévoilement devant l'homme. L'orientalisme butte sur ce paradoxe, perçu comme une fausse exigence de morale ; la barbarie transpire sous le voile de la civilisation. Tout cela n'est que mensonge et dissimulation et le corps des femmes ottomanes, devenu objet (de l'homme ottoman, comme de l'orientaliste), permet de l'illustrer.

L'orientalisme, sous ses divers avatars, a ainsi construit progressivement, dans le courant du XVIII^e siècle, un discours sur la femme ottomane, qui fait du voile un symbole de la domination masculine et, *in fine*, de son caractère despotique, donc injuste et barbare. Or, cette domination n'est pas barbare parce qu'elle prône la soumission de la femme à l'homme, mais parce que cette soumission n'est pas inscrite dans le cadre « normal » de la famille. En creux, émerge bien la critique d'un système familial ottoman perçu comme inexistant : pour l'orientalisme, l'échec de

l'Orient à se moderniser tiendrait ainsi à la déficience de son système familial, comme structure élémentaire de la société.

1. Jocelyne Dakhli, « Entrées dérobées : historiographie du harem », in *Clio. Histoire, Femmes et Sociétés*, n° 9, 1999.
2. Joan Delplato, *Multiple Wives, Multiple Pleasures: Representing the Harem, 1800-1875*, Teaneck, Farleigh Dickinson University Press, 2002 ; Reina Lewis, *Rethinking Orientalism: Women, Travel and the Ottoman Harem*, New Brunswick/New Jersey, Rutgers University Press, 2004.
3. Cem Behar, Alan Duben, *Istanbul Households: Marriage, Family and Fertility, 1880-1940*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991 ; Colette Establet, Jean-Paul Pascual, *Familles et fortunes à Damas : 450 foyers damascains en 1700*, Damas, Institut français de Damas, 1994.
4. Cem Behar, Alan Duben, *Istanbul Households: marriage, Family and Fertility, 1880-1940*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991 ; Colette Establet, Jean-Paul Pascual, *Familles et fortunes à Damas : 450 foyers damascains en 1700*, Damas, Institut français de Damas, 1994.
5. Nicolas de Nicolay, *Dans l'Empire de Soliman le Magnifique. Les navigations, pérégrinations et voyages faits en la Turquie*, Paris, Presses du CNRS, 1989 [1585].
6. Ottaviano Bon, *The Sultan's Seraglio: An intimate portrait of life at the Ottoman Court*, Londres, Saqi Books, 1996 [1650].
7. Jean Racine, *Bajazet*, Paris, Le Livre de Poche, 1992 [1672].
8. Jean-François Marmontel, « Soliman II », in *Trois Contes moraux*, Paris, Le Promeneur, 1994 [1755-1759].
9. Charles-Louis Montesquieu, *Les Lettres persanes*, Paris, Le Livre de Poche, 2006 [1721].
10. François Pétis de la Croix, *Les Mille et Un Jours. Contes persans*, Paris, Champion, 2011 [1704].
11. Pierre Loti, *Romans d'ailleurs*, Paris, Omnibus, 2011.
12. Marc Hély, *Le jardin fermé. Scènes de la vie féminine en Turquie*, Istanbul, Éditions GiTa, 2011 [1908].
13. Marcelle Tynaire, *Notes d'une voyageuse en Turquie*, Paris, Turquoise Éditions, 2014 [1909].

4. La construction du corps sexualisé de la Polynésienne dans l'imaginaire européen

Serge Tcherkézoff



S'il est un stéréotype majeur qui a constitué l'imaginaire européen de la région des « Mers du Sud », c'est bien celui de la femme polynésienne, la « Vahiné » comme on a dit et écrit en français en reprenant le mot tahitien pour « femme » (ajoutons une majuscule pour rappeler que le mot est devenu le nom propre d'un cliché bien particulier et même d'un mythe). On a construit de toutes pièces un corps féminin dérobé à la Polynésie mais remodelé – « sexualisé » – par un regard européen-et-masculin, figé depuis les premières rencontres au XVI^e siècle jusqu'aux affiches touristiques contemporaines. On connaît ces affiches : une plage de sable blanc, bordée de cocotiers, sur le fond bleu du ciel et de la mer, mais qui reste incomplète si l'on n'y dessine pas, au premier plan, une femme aux longs cheveux noirs, le corps cuivré, en partie dénudé, ondulant au rythme d'un chant qu'on devine langoureux, les yeux de braise fixés sur l'horizon, en attente du visiteur – européen bien entendu – qui pense déjà, par cette affiche, qu'il sera le bienvenu. Le résultat de cette construction est connu, mais on ignore

souvent l'accumulation du hasard et des malentendus qui ont constitué cette longue histoire. Nous allons la dérouler sur trois plans.

D'une part, il y eut le hasard des routes maritimes suivies et d'une succession de publications dont la leçon fut trompeuse car elle ne correspondait pas à la chronologie des visites sur place. D'autre part, ces récits qui racontaient ce que les visiteurs avaient cru voir étaient une suite d'interprétations abusives, où toutes les actions des insulaires étaient expliquées par les visiteurs à la manière dont chacun commenterait ces faits s'ils se déroulaient chez soi, en l'occurrence sur le sol français ou anglais. Comment pouvait-il en être autrement lors d'un « premier contact »¹ ? Ensuite, on a manqué de s'interroger sur cette attirance spontanée pour les Vahinés de la part des marins européens. Car elle ne fut pas la même pour les femmes d'autres régions de l'Océanie, en raison d'une classification des « variétés » ou « races » humaines, installée dans la vision européenne depuis longtemps, bien avant les premiers voyages dans le Pacifique².

Rencontres imprévues et chronologie improbable

Dans le dernier tiers du XVIII^e siècle, les expéditions européennes de « découvertes », si elles continuent d'avoir pour instructions de trouver et prendre de nouvelles terres dans l'espoir d'y trouver de substantielles richesses (en minerais ou en épices), ajoutèrent désormais à leur visée le désir de mieux comprendre la mécanique divine universelle. Il convenait d'étudier toutes les formes de vie, depuis la flore et la faune jusqu'aux peuples « naturels » et de tenter, en déchiffrant les langues et les « coutumes » de ces peuples, de compléter l'étude du « jardin de la création » (divine). On se mit à parcourir le Pacifique, non plus seulement pour trouver des routes nouvelles vers les îles aux épices ou repérer la

grande *Terra Australis* (qui devait bien exister dans le sud du monde pour faire « équilibre » à la masse européenne au nord du monde), mais aussi on devint intéressé à s'arrêter sur chaque île ou archipel rencontré.

L'Anglais Samuel Wallis, poursuivant un projet de circumnavigation, entra dans le Pacifique par le détroit de Magellan et suivit ensuite une route nord-nord-ouest qui lui fit apercevoir au loin – car cette terre est pourvue de montagnes – une île jusque-là inconnue des géographes européens, l'île haute de Tahiti.

Nous sommes en juin 1767. C'est alors une rencontre violente. Les insulaires grimpent à bord des navires, touchent et prennent ce qui leur paraît intéressant (comme partout ailleurs dans les premières rencontres en Polynésie). Les Anglais (comme tous les autres visiteurs lors de ces « premiers contacts ») prennent peur, veulent chasser ces « voleurs », à coups de sabre puis avec les mousquets. Les insulaires sautent à l'eau et reviennent en très grand nombre et en armes. Wallis fait donner ses canons, de nombreux Tahitiens sont tués. Plus tard, lorsque les Anglais de Wallis débarquent, les insulaires sont évidemment « pacifiques » et ils semblent « offrir » à la fois des objets de valeur et proposer des rencontres sexuelles avec des « jeunes femmes ». Les Anglais en oublient les violences initiales – même si le récit de Wallis en fera part –, passent une fin de séjour idyllique, et repartent ravis à la fin de juillet 1767. Un autre hasard fit que Louis-Antoine de Bougainville, parti lui aussi pour faire le tour du monde, suivit la même route et aperçut au loin Tahiti en avril 1768, sans du tout savoir que Samuel Wallis y avait séjourné (l'Anglais ne revint qu'en mai 1768 et était encore en mer quand le Français quitta Saint-Malo en novembre 1766).

Nous sommes en avril 1768. Les Français sont reçus de manière pacifique et même fastueuse, les dons de nourriture et l'accès « aux femmes » semblant spontané et sans limites. Louis-Antoine de Bougainville ne peut deviner que cette attitude des Tahitiens est, sans aucun doute, le

résultat de la « pacification » violente infligée par les boulets anglais moins d'un an plus tôt. Lui et ses hommes ne peuvent en tirer qu'une conclusion : ces dons sont spontanés ! Dans leurs journaux, ils ne tarissent pas d'éloges sur l'hospitalité merveilleuse de ces « naturels » et repartent ravis, subjugués même.

De retour en France, Louis-Antoine de Bougainville, homme de lettres, rédigea immédiatement un récit élégant qui reçut très rapidement l'approbation royale. Son *Voyage autour du monde...* fut publié début 1771, tout entier porté par les chapitres de la visite à Tahiti (« O-Taïti ») qui racontaient la découverte d'un peuple où toutes les femmes étaient encore « comme Ève avant son péché » : une « Nouvelle-Cythère », écrit-il, appellation qu'il donna à l'île pour vanter la beauté des femmes, en pensant à l'île mythique qui vit naître Aphrodite, et un « Jardin d'Éden », écrivit-il encore, puisqu'aucune femme ne semblait voir de péché à l'acte d'amour ; bref, une nation dont l'hospitalité ne pouvait qu'être vantée, aussi étonnante soit-elle : « *Chaque jour nos gens se promenaient dans le pays [...]. On les invitait à entrer dans les maisons, on leur y donnait à manger ; mais ce n'est pas à une collation légère que se borne ici la civilité des maîtres de maison ; ils leur offraient des jeunes filles*³. »

Le récit de Louis-Antoine de Bougainville est traduit en anglais dès l'année suivante, en 1772, de façon superbe, par l'un des grands savants naturalistes d'alors, et compagnon de James Cook pour le premier voyage du fameux capitaine anglais, Johann Reinhold Forster. Le livre devint le centre des conversations de tous les salons européens. Il se trouve qu'un autre hasard intervint. L'Amirauté britannique ne voulut pas publier le récit de Samuel Wallis avant d'avoir lu celui du (premier voyage du) capitaine James Cook, pour soumettre au roi un tableau exemplaire des premiers voyages anglais dans le Pacifique (en ajoutant John Byron et Philip Carteret). James Cook était parti fin août 1768, et il avait eu le temps de voir Samuel Wallis revenir et de recueillir de ce dernier les indications

d'une escale où l'abondance de nourritures et la tranquillité des habitants, maintenant « pacifiés », valait le détour : Tahiti. James Cook y abordera mi-avril 1769. Il reviendra de ce premier voyage mi-juillet 1771. Or James Cook, à l'inverse de Louis-Antoine de Bougainville, n'était pas un homme de lettres et, à la lecture du journal, l'Amirauté dut faire appel à un directeur de collège, maître de littérature, pour réécrire le récit de James Cook, ce qui prit du temps. Avec deux conséquences. L'une fut que le récit de Samuel Wallis, publié avec celui de James Cook, ne sortit des presses que milieu 1773, deux ans après celui de Louis-Antoine de Bougainville, un an après que toute l'Europe anglophone avait déjà à sa disposition le récit de ce dernier traduit en anglais. L'autre conséquence, encore un hasard, fut que le rédacteur en charge de réécrire le récit de James Cook était déjà un admirateur du récit de Louis-Antoine de Bougainville (qu'il avait lu dès sa parution en français) et on peut voir aujourd'hui avec précision de quelle manière il a plusieurs fois modifié le texte de James Cook en renforçant, parfois en inventant, un commentaire dans la veine de Louis-Antoine de Bougainville, sur la propension de la société tahitienne à ne célébrer que l'Amour.

Tout cela fit que la présence des violences initiales, signalées par Samuel Wallis au début de son récit de son séjour tahitien, passa inaperçue. Et Voltaire lui-même, avec son esprit critique, se laissa prendre. Il commenta largement ces publications en disant, en bref, que le récit de Louis-Antoine de Bougainville sur un peuple soi-disant préoccupé uniquement par l'Amour l'avait laissé plus que sceptique, mais que maintenant, puisque le récit anglais disait la même chose (sous-entendu : alors que les Anglais ne sont jamais d'accord avec les Français), il faut se rendre à l'évidence. Tahiti est bien comme un « Jardin d'Éden », les femmes y sont bien comme « Ève avant son péché ».

L'image de la Vahiné fut alors fixée une fois pour toutes. La suite de l'histoire n'apporte pas de surprises. Au fur et à mesure que d'autres

rencontres eurent lieu dans la région, et même lorsqu'elles furent au début violentes, comme celle impliquant Lapérouse à Samoa en 1787, les descriptions, ou plutôt les simples allusions aux rencontres sexuelles des marins européens avec les Vahinés du lieu, contribuèrent à faire du mythe « tahitien » un mythe « polynésien », désormais étendu à toute une région.

Les interprétations abusives

Pour Louis-Antoine de Bougainville et les siens, puisqu'ils pensaient être les premiers Européens à visiter les Tahitiens, tout ce que firent ces derniers ne pouvait être qu'un effet de leur « coutume » ancestrale. Les cadeaux de nourriture et d'objets de valeur étaient un signe de leur hospitalité traditionnelle envers le voyageur étranger. Et quand on voit que Louis-Antoine de Bougainville associe dans la même phrase (que nous avons citée) les dons de nourriture et « [...] *la civilité des maîtres de maison ; ils leur offraient des jeunes filles* », on comprend que cette seconde offrande ait été également interprétée comme une « hospitalité », une hospitalité sexuelle selon la croyance déjà bien établie dans l'Europe des Lumières qui voulait que ce fût une coutume courante dans les contrées lointaines⁴. À l'époque, pour tout savant, le plus philosophe et critique soit-il, la « sexualité » ne pouvait pas faire partie d'un rituel et relever d'une stratégie répondant à des schèmes cosmologiques. Elle était, au XVIII^e siècle du moins, l'expression « naturelle » du désir, y compris chez les femmes. Louis-Antoine de Bougainville rappelait à son lecteur, en évoquant les rencontres sexuelles avec les Tahitiennes, que leur spontanéité à ouvrir leurs bras aux visiteurs était une caractéristique naturelle des femmes.

Les bateaux étaient à l'ancre, entourés de pirogues : « *Les pirogues étaient remplies de femmes qui ne le cèdent pas, pour l'agrément de la figure, au plus grand nombre des Européennes et qui, pour la beauté du corps, pourraient le disputer à toutes avec avantage. La plupart de ces*

nymphes étaient nues, car les hommes et les vieilles qui les accompagnaient leur avaient ôté le pagne dont ordinairement elles s'enveloppent. Elles nous firent d'abord, de leurs pirogues, des agaceries où, malgré leur naïveté, on découvrit quelque embarras ; soit que la nature ait partout embelli le sexe d'une timidité ingénue, soit que, même dans les pays où règne encore la franchise de l'âge d'or, les femmes paraissent ne pas vouloir ce qu'elles désirent le plus. Les hommes, plus simples ou plus libres, s'énoncèrent bientôt clairement : ils nous pressaient de choisir une femme, de la suivre à terre, et leurs gestes non équivoques démontraient la manière dont il fallait faire connaissance avec elle⁵. »

On sait aujourd'hui, en confrontant certains journaux de bord détaillés (restés longtemps inédits) avec ce récit publié qui généralise abusivement à chaque page, à quel point ce fut une illusion. Les « jeunes femmes » étaient conduites par des adultes âgés, dénudées par eux (ce que Louis-Antoine de Bougainville évoque en passant), mais encore, elles furent placées de force dans les bras des hommes européens et ne purent retenir leurs larmes (ce que le récit publié ne laissait pas deviner si peu que ce soit).

L'attrance pour les Vahinés

L'acte de baptême du nom « Polynésie » date de 1756, mais à ce moment-là, l'étiquette s'appliquait à toutes les îles du Pacifique ; puis, graduellement, la région ainsi nommée fut ramenée aux dimensions que nous lui connaissons aujourd'hui, et ses limites fixées sur les cartes européennes en 1832, en raison de la proximité des langues, mais aussi de ce qui paraissait être l'unité d'un type physique que les Européens observaient des Tonga à l'île de Pâques et de Hawaï à la Nouvelle-Zélande. Cette unité fut d'autant plus remarquée que, déjà dans le dernier tiers du XVIII^e siècle, et bien davantage au début du XIX^e siècle, les naturalistes-géographes-navigateurs européens élaboraient des classifications sur les

« variétés » humaines ou « races » (le terme prenant un sens substantialiste-raciste au début du XIX^e siècle). Une distinction revenait constamment, pour le Pacifique et ailleurs : la variété de « couleur jaune » et celle de « couleur noire ».

Ces « observations » européennes sur l'aspect physique sont un arrière-plan essentiel pour répondre à une question qu'on a totalement manqué de soulever. Comment comprendre l'attirance spontanée pour les Vahinés de la part des marins européens ? Car, les récits le montrent bien, la fascination fut immédiate du côté des visiteurs (et on en a déjà un aperçu avec les mots de Louis-Antoine de Bougainville).

On pensera sans doute qu'il n'y a rien d'étonnant de la part de marins privés de contact féminin durant les semaines ou les mois de navigation qui avaient précédé, une fois quitté les ports espagnols, anglais ou français. Mais l'explication est insuffisante, car ces mêmes marins ne montrèrent pas la même attirance quand ils abordèrent des rivages loin de la Polynésie, avant d'arriver chez les Vahinés s'ils voguaient d'ouest en est dans le Pacifique, ou après avoir quitté ces Vahinés s'ils naviguaient dans la direction opposée. C'est l'histoire des classifications « raciales » élaborées par les « savants » européens qui explique que les corps des Polynésiennes parurent « admirables », donc attirants et désirables. Bien avant d'être entré dans le Pacifique, l'Occident avait déjà un modèle de l'altérité, partagé entre, d'une part, l'« Indien » vivant en « corps de nation », avec des « chefs » et une hiérarchie sociale, et un physique à « la peau cuivrée » (l'habitant des Indes orientales d'abord, rejoint ensuite par celui des « Indes occidentales » quand l'Amérique fut « découverte »), et d'autre part, le « Nègre » vivant en bandes ou tribus inorganisées, tout juste bon à tomber en esclavage. Quand les Européens entrèrent dans le Pacifique, ils y virent des « Indiens » et des « Nègres » et l'on devine aisément les jugements de valeur contrastés qui ont accompagné ces rencontres, selon que l'escale était en Polynésie ou plus à l'ouest (Mélanésie, Australie).

Avec un autre hasard : les jeunes femmes polynésiennes parurent « vraiment blanches », encore plus « claires » que les « Indiennes ». Il se trouve que, pour des raisons cosmologiques, relativement universelles quant à elles (clarté solaire ou lunaire associée à la vie ; ombre et couleurs sombres évoquant la mort), les familles polynésiennes eurent une pratique particulière : elles prenaient soin que leurs filles et jeunes femmes évitent l'exposition prolongée au soleil. De ce fait, ces jeunes femmes parurent encore « plus blanches » que les hommes aux yeux des visiteurs : ainsi à la fois proches des femmes européennes, mais avec la touche d'altérité nécessaire pour rendre l'autre à la fois reconnaissable et attirant (les yeux « de braise », les cheveux « noirs » souvent évoqués, la « nudité naturelle »...).

Il faut se souvenir d'un thème récurrent dans les récits des premières rencontres où des Européens arrivèrent sur des îles « polynésiennes » (au sens actuel de cette étiquette régionale, donc post-1832). Ce furent d'abord les Espagnols, aux Marquises, en 1595. Des dizaines de pirogues approchèrent : « *Il y avait environ 400 Indiens, presque blancs, de très belle tournure, grands, bien charpentés, robustes, la jambe et le pied bien faits et, aux mains, de longs doigts ; les yeux, la bouche, les dents et le reste du visage, tout était fort beau ; [...] Parmi eux [...] son visage, qu'on aurait dit d'un ange, avait un bel aspect prometteur ; il avait un beau teint, pas opalin mais blanc. Quant aux femmes, [...] tous ceux qui les virent affirment que certaines d'entre elles ont des jambes et des mains ravissantes, des yeux, un visage, une taille et une allure de toute beauté ; ils disent même que certaines sont plus belles que les dames de Lima où, pourtant, les femmes sont superbes ; on ne pourrait dire qu'elles sont pâles, mais elles ont le teint clair*⁶. »

Voici donc, en 1595, le tout début d'une longue histoire, celle d'un regard européen-masculin admiratif posé sur les femmes polynésiennes. C'est la première fois que des Européens contemplent des Polynésiennes,

et, d'emblée, l'appréciation laisse prévoir la suite. Mais quand les Européens sont en Australie : « *Les habitants de ce pays sont le peuple le plus misérable du monde [...]. Et s'il n'y avait le fait que leur forme est humaine, ils ne différeraient guère des brutes. Ils sont grands, le corps droit et fin [...] la tête est large, le front arrondi et de grands sourcils [...] Ils ont un visage allongé, et l'aspect général est très déplaisant ; aucun trait gracieux ne peut être décelé sur le visage. Leurs cheveux sont noirs, courts et frisés comme ceux des Nègres ; ils ne sont pas longs et droits comme ceux des Indiens en général. La couleur de la peau, que ce soit sur le visage ou sur le reste du corps, est d'un noir charbon comme c'est le cas des Nègres de Guinée*⁷. »

Des Espagnols aux Français puis aux Anglais, le thème se répète à l'identique. Un membre (resté anonyme) du premier voyage de James Cook nota à propos des Tahitiennes que « *leur peau est brune, mais beaucoup plus claire que celle des indigènes de l'Amérique : quelques-unes semblaient presque aussi blanches que des Européennes*⁸ ». Un autre, réputé observateur puisqu'il était le dessinateur officiel de l'expédition, ajouta que les « *femmes sont généralement aussi jolies et presque de la même couleur [de peau] que les Européennes*⁹ ». Le naturaliste Johann Reinhold Forster (deuxième voyage de James Cook, 1772-1775, qui comporta à nouveau une escale à Tahiti), traducteur enthousiaste de Louis-Antoine de Bougainville, eut ces mots pour les Tahitiens : c'est « *la plus belle variété* » de l'espèce humaine exotique car, estimait-il, la peau des Tahitiens est « *moins basanée [less tawny] que celle d'un Espagnol, moins cuivrée [not so coppery] que celle d'un Américain, plus claire [lighter] que la peau la plus claire [fairest] qu'on puisse trouver aux Indes orientales*¹⁰ ».

François Vivès, le chirurgien de l'expédition de Louis-Antoine de Bougainville nota, en 1768 : « [...] *une fille ou femme de 16 à 18 ans paraissant très bien faite, ayant un pagne [...] autour de la ceinture et le reste nu, blanc, on pourrait dire mieux qu'en Europe, au moins égal, à cet*

âge. À cet aspect charmant, nous ne tardâmes pas à faire des vœux pour une prompte relâche ; notre imagination politiqua beaucoup dès cet instant, pour savoir si cette beauté n'était point étrangère au pays. Comment est-ce qu'un peuple aussi charmant pouvait être aussi éloigné d'Europe ? Et comment il se trouvait dans cette île aussi blanc [...] ¹¹ ? »

Si la Polynésie fut admirée grâce à ses Vahinés, si elle fut dépeinte sous les traits d'une sexualité féminine et soi-disant vécue en toute « liberté », alors que d'autres régions du Pacifique, en premier lieu la Mélanésie, furent symbolisées si souvent par des personnages masculins et par l'idée de sauvagerie ou même de cannibalisme, si l'image savante puis commerciale de la Polynésie fut/est « les Vahinés de Tahiti », alors que, pour la Mélanésie, ce furent les guerriers des « Cannibal Islands » (ancien nom des Fidji) ou ce sont encore les « Papous », c'est parce que des siècles de classification raciale avaient déjà produit une typologie qui produisit une attraction des hommes européens pour les femmes polynésiennes.

La place nous manque, mais il resterait à compléter l'analyse en se plaçant de l'autre côté du miroir. Pour que cette construction « sexualisée » ait pu s'établir d'abord, et perdurer ensuite dans l'imaginaire européen, il a bien fallu aussi que certains gestes et attitudes des insulaires, en fait de véritables mises en scène, aient paru correspondre à l'attente des visiteurs européens. Car les récits n'ont pas pu inventer de toutes pièces le fait que les personnes âgées qui accompagnaient « *ces nymphes [...] leur avaient ôté le pagne [...] et nous pressaient de choisir une femme, de la suivre à terre, et leurs gestes non équivoques démontraient la manière dont il fallait faire connaissance avec elle* ». On retrouve les mêmes mises en scène dans plusieurs « premiers contacts » en Polynésie.

Il faut alors tenter de reconstruire la manière dont les Polynésiens ont imaginé la nature de ces nouveaux venus : non pas « des dieux » comme on l'a écrit trop rapidement, mais des envoyés des dieux, naviguant sur « les navires des dieux » (quelques paroles figées dans des chants rituels

perpétués depuis le XVIII^e siècle nous sont parvenues), nécessairement porteurs des pouvoirs de vie du monde des dieux. Très significativement, les journaux décrivent la manière dont les Tahitiens dénudèrent et palpèrent de près les Français, avant de les pousser, parfois avec rudesse, à prendre sexuellement des jeunes femmes. La meilleure hypothèse reste une stratégie de captation de pouvoirs surhumains, au moyen d'une sexualité charnelle jouant en pratique des schèmes mythiques¹².

1. Serge Tchekézo, *Tahiti 1768, jeunes filles en pleurs. La face cachée des premiers contacts et la naissance du mythe occidental*, Papeete, Au vent des îles, 2004 ; Serge Tchekézo, "First Contacts" in *Polynesia: the Samoan Case, 1722-1848. Western Misunderstandings about Sexuality and Divinity*, Canberra, Australian National University Press, 2008.
2. Serge Tchekézo, *Polynésie/Mélanésie : l'invention des « races » et des régions de l'Océanie*, Papeete, Au vent des îles, 2008.
3. Louis-Antoine de Bougainville, *Voyage autour du monde par la frégate du Roi « La Boudeuse » et la flûte « L'Étoile » en 1766, 1767, 1768 et 1769*, Paris, Saillant et Nyon, 1771.
4. Martin Wählberg, « L'anthropologie des Lumières et le mythe de l'hospitalité lapone. Regnard, Buffon, Maupertuis, Voltaire, Sade », in *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 61, 2009.
5. Louis-Antoine de Bougainville, *Voyage autour du monde par la frégate du Roi « La Boudeuse » et la flûte « L'Étoile » en 1766, 1767, 1768 et 1769*, Paris, Saillant et Nyon, 1771.
6. Pedro Fernandes de Queirós, *Histoire de la découverte des régions australes. Îles Salomon, Marquises, Santa Cruz, Tuamotu, Cook du Nord et Vanuatu*, Paris, L'Harmattan, 2001.
7. Serge Tchekézo, *Polynésie/Mélanésie : l'invention des « races » et des régions de l'Océanie*, Papeete, Au vent des îles, 2008.
8. *A Journal of a Voyage round the World, in His Majesty's ship Endeavour in the years 1768, 1769, 1770, 1771*, Londres, T. Becket et P.A. de Hondt, 1771.
9. Sydney Parkinson, *A Journal of a Voyage to the South Seas in His Majesty's ship "the Endeavour"*, Londres, Stanfield Parkinson, 1773.
10. Serge Tchekézo, *Polynésie/Mélanésie : l'invention des « races » et des régions de l'Océanie*, Papeete, Au vent des îles, 2008.
11. Serge Tchekézo, *Polynésie/Mélanésie : l'invention des « races » et des régions de l'Océanie*, Papeete, Au vent des îles, 2008.

12. Serge Tcherkézoff, « A Reconsideration of the Role of Polynesian Women in Early Encounters with Europeans », in Margaret Jolly, Serge Tcherkézoff, Darrell Tryon (dir.), *Oceanic Encounters: Exchange, Desire, Violence*, Canberra, ANU Press, 2009.

5. Les danseuses du ventre en France au XX^e siècle

Naima Yahia

Des expositions coloniales aux nuits parisiennes des cabarets orientaux, les « danseuses du ventre » ou danseuses orientales marquent de leur présence la France et ses imaginaires, hier comme aujourd'hui. Venues dans le cadre des « zoos humains »¹, puis des expositions coloniales et universelles charriant leur lot d'eunuques, de charmeurs de serpents et manieurs de sabres, ces artistes professionnelles – ou amatrices –, se produisent et reproduisent à loisir le cliché de la « mauresque » lascive et désirable peuplant les écrits et les représentations exotiques des XIX^e et XX^e siècles².

L'almée, qui a beaucoup inspiré l'orientalisme, est une figure de danseuse propre aux harems d'Égypte, où l'on rencontrait des femmes instruites (« alim » signifie « savant » en arabe), danseuses et musiciennes, versées aussi dans la cosmétique et l'entretien du corps. Elles cachaient leur visage sous des voiles et entretenaient un certain mystère. Le motif de « l'almée » s'est d'abord construit dans la littérature avec, entre autres, Théophile Gautier, Gustave Flaubert, Guy de Maupassant ou Oscar Wilde, puis se retrouve dans la peinture orientaliste³. Ainsi représentée, la danseuse orientale sera bientôt immortalisée dans l'iconographie coloniale

des cartes postales⁴ imprimées à des millions d'exemplaires, sans qu'on distingue les origines ou la spécificité des pratiques entre l'Égypte, l'Algérie, la Tunisie ou le Maroc, comme les fameux clichés d'almées aux seins nus réalisés par Jean Geiser (1848-1923) à Alger. Dès ses débuts, le septième art s'intéresse aussi aux danseuses orientales et on ne compte pas moins de huit films diffusés par Thomas Edison entre 1894 et 1896 qui convoquent une danseuse du ventre. *La Danse du ventre de Fatima* fut même censurée, tant la charge érotique à l'époque était grande⁵.

Cette omniprésence des corps offerts à l'œil des curieux comme des photographes, cette mise en scène lubrique des corps mis à nu quand le visage reste voilé, doit nous interpeller aujourd'hui sur la permanence de cette représentation des femmes dans l'imagerie érotique comme dans les imaginaires. De nos jours, c'est la figure stéréotypée de la « beurette » qui prend la relève au sein des catégories pornographiques, notamment sur le Net. Domination du corps des femmes arabo-orientales, objets de désir et outils d'humiliation des sociétés patriarcales d'origine, ces héritières de « Salomé »⁶ et/ou de « Shéhérazade » sont assignées presque par automatisme à la prostitution⁷ qui découle de cet asservissement, avant de commencer à devenir, au tournant des années 1950, des artistes à part entière.

Nous proposons ici d'interroger la perception de ces « danseuses du ventre » dans les écrits de l'époque, avant d'évoquer la trajectoire de grandes danseuses orientales de la place de Paris qui connaîtront le destin de chanteuses de l'exil. Enfin, nous tenterons d'appréhender la place de ces danseuses, amatrices comme professionnelles, en France aujourd'hui.

Le « diable au corps »

Nous emprunterons ici à l'anthropologie de la danse pour nous interroger sur les différentes désignations de ce groupe des « danseuses du ventre », essentiellement circonscrites aux danses exotiques venues

d'Afrique du Nord. Comme nous le rappelle Anne Decoret-Ahiha : « Jusqu'aux années 1950, les danses venues de contrées lointaines ainsi que leurs interprètes furent désignés de manière générique par le terme “exotique”. Formé de la racine grecque “exô” signifiant “en dehors”, l'adjectif “exotique” qualifie un objet et par la distance considérée, par le locuteur, entre cet objet et lui. Il renseigne donc sur le rapport distancié entre l'énonciateur et son objet. La notion d'exotisme renvoyant à une extranéité par rapport à un point de référence, elle est travaillée par la question de la frontière qui peut être de plusieurs natures et varier selon les appréciations. Les contours géographiques cernant la catégorie des “danses exotiques” étaient ainsi plus ou moins circonscrits⁸. »

Cet exotisme s'invite très rapidement dans la mise en scène de l'asservissement des corps et des êtres que sont les « zoos humains » et les expositions. Les Circassiens, acteurs, acrobates, musiciens et enfin danseuses, se mêlent aux Parisiens ébahis qui se rendent en masse pour s'émoustiller devant les fantasmes de l'Empire luxuriant. Les almées envoûtantes de *La Rue du Caire*, une attraction conçue pour l'Exposition universelle de 1889, resteront dans les mémoires comme l'explique Jean-François Staszak : « Leurs “danses du ventre” eurent un tel succès que les organisateurs s'inquiétèrent qu'il puisse détourner les spectateurs du but de l'exposition et nuire au sérieux de l'entreprise. Si deux mille spectateurs se pressaient chaque jour pour voir danser les almées, c'était, craignait-on, moins par un intérêt légitime pour les mœurs des indigènes, dont la satisfaction alimenterait le savoir et donc le projet colonial, que par une curiosité superficielle et malsaine, teintée de voyeurisme. Le spectacle s'impose pour 50 ans comme l'attraction incontournable des expositions coloniales⁹. »

C'est ainsi qu'en 1909, un « groupe d'indigènes de l'Algérie, du Sahara et du Soudan » s'installe sur « un terrain libre faisant le coin de la rue Blanche et du boulevard de Clichy », dans un spectacle intitulé *Les*

Touaregs à Paris ou Oasis saharienne. Paul Atgier le décrit pour la Société d'anthropologie de Paris : « *Le combat terminé, deux Ouled Nails viennent exécuter sur ce même théâtre la danse du mouchoir et la danse du ventre. Une troisième, que sur nos scènes de ballet on nommerait l'étoile, plus forte que les précédentes dans cet art chorégraphique, exécute la danse du ventre dans des conditions telles que l'on se demande comment les organes de l'abdomen peuvent se prêter à un tel délire de gymnastique des muscles intra et extra-abdominaux*¹⁰. »

Ce « diable au corps » des danseuses du « ventre », ce ventre interdit mais épicerie de tous les désirs, semble alors non pas glorifier la coutume et le folklore mais plus être une construction *a posteriori*, une reconstitution de l'intimité des harems du Sultan, qu'on met en scène pour le plus grand plaisir de « l'homme civilisé ». Silhouette déjà croquée par Henri de Toulouse-Lautrec dans sa *Danse mauresque* – panneau décoratif monumental qui orne la « baraque de la Goulue » installée à la foire du Trône –, cette danseuse venue d'ailleurs, enrubannée d'étoffes transparentes, ornée de pierreries factices et chaussées d'escarpins, habite davantage l'imaginaire et le goût du public que les gynécées des villages de Kabylie. Jean-François Staszak rappelle que « *l'inspiration orientale, notamment à travers la figure de Salomé et sa fameuse Danse des sept voiles, inventée comme danseuse exotique et érotique par le drame d'Oscar Wilde (Salomé, 1893), y joue un rôle majeur. Une véritable "salomania" saisit les métropoles européennes, sur les scènes desquelles des dizaines de femmes fatales s'effeuillent avec langueur. C'est en toute logique que Henri de Toulouse-Lautrec représente l'auteur anglais au premier plan de La Danse mauresque (de dos, en haut-de-forme, à gauche de Jeanne Avril)*¹¹ ».

Ce décalage entre imaginaire et réalité se relève dans l'anecdote reprise par Anne Decoret-Ahiha, issue des chroniques contemporaines de Gil Perez, à la fin du XIX^e siècle, quand « *le propriétaire des Folies-Bergère, Léon Sari, avait alors engagé une troupe de quatre "almées" venues de*

Tunis ou d'Alger » : « Dans une sorte de petit théâtre, aménagé sur la scène, décoré à l'orientale et accompagnées par des Arabes authentiques », elles se « livrèrent à des danses coutumières ». Mais « le public trouva que pour des danseuses elles ne changeaient guère de place, elles ne remuaient pas assez ; il chuta, siffla, cria au rideau. Les mêmes incidents tumultueux se reproduisirent plusieurs soirs de suite. Sari dut renoncer à ce numéro, mais, en homme avisé et en directeur retors, il voulut avoir le dernier mot, et il l'eut. Olivier Métra, alors chef d'orchestre, fut chargé d'écrire la musique d'un ballet dont on répéta hâtivement la chorégraphie confiée aux danseuses ordinaires des Folies-Bergère. [...] Les Fausses almées, ainsi se nommait ce ballet où l'on parodiait avec esprit les “moukères” dédaignées, allèrent aux nues. Et l'heureux Sari encaissa pendant plusieurs mois des recettes merveilleuses qui lui permirent de rapatrier généreusement les quatre malheureuses venues dix ans trop tôt¹² ».

Est-ce à dire que les danseuses orientales ne sont que le produit d'un fantasme occidental ? Nous ne franchirons pas ce pas, et rappellerons ici que la séparation entre les espaces public et privé, le monde extérieur dévolu aux hommes, et celui du cercle du foyer familial dévolu aux femmes au sein des sociétés traditionnelles d'Afrique du Nord, vole en éclats dans le départ vers la France métropolitaine¹³. Cette « dissolution des mœurs », dénoncée par les discours nationalistes maghrébins, nourrit des échappatoires pour les femmes maghrébines en situation de « rupture de ban » : orphelines, femmes répudiées, filles mères..., voici le profil des danseuses les plus importantes des scènes parisiennes du milieu du XX^e siècle, alors que s'affirme une scène artistique maghrébine en France.

Trajectoires individuelles de danseuses en France

Au tournant des années 1940 et après des années d'allers-retours entre la France et le Maghreb, comme ce fut le cas pour les troupes de danseuses de la tribu des Ouled Naïls qui se produisaient sur les scènes des grands théâtres parisiens¹⁴, certaines danseuses ont désormais l'opportunité de s'installer de manière pérenne dans la capitale. Le succès du caf'conc' arabe à Paris, animé par les deux compères Mahieddine Bachtarzi et Mohamed El Kamal¹⁵, préfigure les nombreux cabarets orientaux qui s'installent dès les années 1940 dans le Quartier latin. Ces soirées destinées à la diaspora maghrébine, dominée par le contingent d'ouvriers algériens, constituent les premières scènes des danseuses orientales¹⁶. L'une des plus connues est sans nul doute Bahia Farah. La légende voudrait qu'elle fût orpheline d'origine algérienne, élevée par son oncle qui l'emmena en Tunisie¹⁷. Elle y fait son apprentissage de la danse, avant de venir exercer ses talents à l'âge de 14 ans dans les années 1930 à Paris. Elle fait partie de la troupe artistique du ténor algérien Mahieddine Bachtarzi, surnommé par la presse de l'époque, le « caruso du désert ». La troupe Mahieddine se produit dans la France entière et répond alors à une demande de divertissement de la diaspora en exil¹⁸. Elle prend également en charge les premières manifestations artistiques qui accompagnent les meetings de l'Étoile nord-africaine, organisme nationaliste maghrébin.

Bahia Farah fait partie des pionnières de la danse orientale, elle rencontre le succès auprès tout d'abord de ses compatriotes avant d'envisager une carrière de chanteuse au sein des catalogues arabes des maisons de disques françaises (comme Pathé-Marconi) et sur les ondes de l'ORTF (ELAB/ELAK)¹⁹. C'est en effet parmi les vedettes de la danse orientale que sont recrutées en partie les premières voix féminines de la chanson maghrébine de l'exil. On pourrait citer en exemple la chanteuse Thouraya qui anime les nuits blanches du Cabaret *El Djazaïr*, au 27 rue de la Huchette dans le 5^e arrondissement, et qui mène par la suite une carrière musicale après l'indépendance de l'Algérie. Au-delà de leur seul talent de

chanteuse et de danseuse, elles sont également les seules à pouvoir dépasser le tabou du vedettariat et exercer une profession artistique, jusqu'ici interdite aux « filles de bonne famille ». Si des chanteuses comme Hnifa ou Chérifa connaissent des trajectoires artistiques en exil dès les années 1950, elles sont comme leurs consœurs danseuses, en situation de rupture de ban²⁰.

Il faudrait également évoquer la trajectoire de Shéhérazade, danseuse vedette du cabaret *El Djazaïr* des années 1950 aux années 1970²¹. De son vrai nom Kaheina Lakrenche, elle arrive en France métropolitaine dans l'enfance. Orpheline, elle est adoptée par un couple de commerçants algériens dans le Nord de la France mais fugue à l'âge de 17 ans pour Paris. Sans le sou, elle décide de tenter sa chance sur les scènes des cabarets orientaux. C'est le succès immédiat : elle anime les nuits blanches de l'établissement pendant une vingtaine d'années.

Les années 1950 aux années 1970 constituent l'âge d'or des cabarets orientaux qui accueillent le Tout-Paris : *Maison Blanche*, *La Koutoubia*, *El Djazaïr*, *Le Tam Tam*, *Les Nuits du Liban*, *La Casbah*, *Le Bagdad* ou *Le Morocco*... Ces devantures orientales ornent le carré d'or du Quartier Latin et font de ce lieu une place forte des nuits parisiennes, où l'on vient s'enivrer, entouré de décors orientalistes en carton-pâte, et se laisser charmer par les numéros de danses orientales qui s'exécutent au son des orchestres arabo-andalous ou chaabi. Anne-Laure Garrec montre que néanmoins, le regard n'a pas beaucoup évolué et que la recherche d'exotisme et de sensualité est toujours au rendez-vous : « *Ces établissements proposent à leurs clients des concerts de musique arabe et des prestations de danse orientale en plus du service de restauration. Plusieurs femmes se succèdent sur scène au cours de la soirée. Elles portent généralement une tenue de couleur vive, qui se compose d'une longue jupe fendue et d'un soutien-gorge agrémenté de divers ornements. Leur parure vestimentaire donne au public l'image d'un corps érotisé en*

suggérant sa nudité partielle. Dans ce contexte de représentation, la danse orientale équivaut à une attraction où la femme est réduite à un objet d'exhibition. Elle continue d'être perçue à travers le prisme de l'imaginaire orientaliste²². »

Shéhérazade, la bien nommée, devient l'archétype de la « danseuse du ventre » et surinvestit les codes de la danse orientale (en arabe *Raqs Sharqui*) popularisée à l'écran par le cinéma égyptien alors en vogue. Malek Chebel rappelle la dimension culturelle de la danse du ventre, sublimée par ce cinéma : « *En réalité, comme c'est le cas pour le fado portugais ou le flamenco espagnol, et à l'instar du tango argentin, la danse du ventre met en scène une culture vivante, riche et complexe, où le corps n'est ni isolé, ni consommé comme une marchandise. Il est ornement certes, mais de ces ornements touchés par la grâce d'un dieu tolérant, qui sont, dit opportunément Salah Abou Seif, le cinéaste égyptien, "inventés pour améliorer le quotidien"*²³. » Les tenues fluides et transparentes, les chorégraphies popularisées par les grandes danseuses égyptiennes Tahia Carioka et Samia Gamal, nourrissent une proposition scénique qui fait de Shéhérazade un monument de la danse orientale à Paris. À tel point qu'on la retrouve à l'écran dans plusieurs films français des années 1970 et 1980 comme *Papy fait de la résistance*, de Jean-Marie Poiré (1983).

Au tournant des années 1980, la fermeture inéluctable des lieux de nuit comme les cabarets orientaux, concurrencés par l'avènement des discothèques et desservis par des affaires de droit commun, clôt une période faste pour les danseuses orientales qui n'ont plus les espaces nécessaires à l'exercice de leur art. « *Marquées par la fermeture du dernier cabaret oriental La Blanche, des voix s'élèvent contre le mépris affiché pour la danse orientale* », explique Anne-Laure Garrec. « *Soucieuses de légitimer leur discipline aux yeux d'un large public, des danseuses l'inscrivent dans une histoire millénaire attestant de son appartenance aux genres rituel et savant*²⁴. »

Danse de France ou danse des « autres » ?

Aujourd'hui, si les « danseuses du ventre » n'investissent pas les scènes du spectacle vivant dans la même proportion que d'autres disciplines de danse, il ne faut pas pour autant nier un certain attrait pour la pratique de la danse orientale en France²⁵. Nombreux sont les stages et autres cours de danse orientale qui, à travers toute la France, rencontrent le succès. Cela ne revêt plus pour autant la même signification en termes de regard ou de rapport de domination, car dans cette France postcoloniale, la « *mondialité culturelle* », au sens d'Édouard Glissant²⁶, fait de sa pratique un loisir ou simplement le réceptacle d'une fascination pour une danse « venue d'ailleurs ». Il n'en reste pas moins que le corps fantasmé des « beurettes » constitue toujours le prolongement de ces almées ondulant du bassin qu'on amenait alors pour divertir le chaland. Prenons en exemple cette scène mythique du film d'Abdelatif Kechiche, *La Graine et le Mulet* (2007)²⁷ : quand la jeune actrice Hafsia Herzi électrise la fin du film par un marathon de danse orientale sensuelle et mortifère pour subjuguier son auditoire, elle entre dans ce schéma mental d'une érotisation des corps des femmes arabes : cette performance vaudra même à la jeune actrice le César du meilleur espoir féminin (2008).

Interrogeons alors la place de ces « danses du ventre » aujourd'hui en France : il semble que ces silhouettes de danseuses habitent encore les lieux interlopes des nuits parisiennes, plus souterrains et moins prisés de l'intelligentsia, notamment l'univers des « bars à chicha ». Ces lieux hybrides, très prisés de la jeunesse des quartiers populaires, renvoient cette pratique à la périphérie, et nous disent beaucoup sur l'incapacité de notre société à prendre à bras-le-corps les problématiques qui naissent de la « chosification » du corps dominé des femmes arabes en France. À quand une histoire française de la danse orientale avec ses figures, ses lieux et ses pratiques ? Cela permettrait peut-être de sortir de la dialectique domination/réappropriation.

1. Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire (dir.), *Zoos humains. De la Vénus hottentote aux reality shows*, Paris, La Découverte, 2002.
2. Anne-Laure Garrec, « Les danses “orientales” en France du XIX^e siècle à nos jours : histoire d’images, regards d’histoire », in *Cahiers de l’École du Louvre. Recherches en histoire de l’art, histoire des civilisations, archéologie, anthropologie et muséologie*, n^o 1, 2012.
[http://www.ecoledulouvre.fr/revue/ numero1/Garrec.pdf](http://www.ecoledulouvre.fr/revue/numero1/Garrec.pdf)
3. Lynne Thornton, *La femme dans la peinture orientaliste*, Paris, ACR Éditions, 1996.
4. Christelle Taraud, *Mauresques. Femmes orientales dans la photographie coloniale (1860-1910)*, Paris, Albin Michel, 2003.
5. David Henry Slavin, *Colonial Cinema and Imperial France, 1919-1939: White Blind Spots, Male Fantasies, Settler Myths*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2001.
6. Tony Bentley, *Sisters of Salome: Headless Body and Topless Dancer*, New Haven, Yale University Press, 2002.
7. Barkahoum Ferhati, « La danseuse prostituée dite “Ouled Naïl”, entre mythe et réalité (1830-1962). Des rapports sociaux et des pratiques concrètes », in *Clio Femmes, Genre, Histoire*, n^o 17, 2003.
8. Anne Decoret-Ahiha, « L’exotique, l’ethnique et l’authentique. Regards et discours sur les danses d’ailleurs », in *Civilisations*, vol. 53, n^o 1, 2005.
9. Jean-François Staszak, « Danse exotique, danse érotique. Perspectives géographiques sur la mise en scène du corps de l’Autre (XVIII^e-XXI^e siècles) », in *Annales de géographie*, n^{os} 660-661, 2008.
10. Paul Atgier, « Les Touareg à Paris », in *Bulletins et Mémoires de la Société d’anthropologie de Paris* (t. 10), Paris, Victor Masson et Fils, 1909.
11. Jean-François Staszak, « Danse exotique, danse érotique. Perspectives géographiques sur la mise en scène du corps de l’Autre (XVIII^e-XXI^e siècles) », in *Annales de géographie*, n^o 660-661, 2008.
12. Gil Perez, *Les coulisses parisiennes, 200 illustrations*, Paris, La vie de Paris, sans date ; Anne Decoret-Ahiha, « L’exotique, l’ethnique et l’authentique. Regards et discours sur les danses d’ailleurs », in *Civilisations*, vol. 53, n^o 1, 2005.
13. Malek Chebel, « La danse du ventre », in *Hommes et Migrations*, n^o 1170, 1993.
14. Mahieddine Bachtarzi, *Mémoires (1919-1939)*, Alger, SNED, 1968.
15. Yvan Gastaut, Driss El Yazami, Naïma Yah, « Introduction », in Driss El Yazami, Yvan Gastaut, Naïma Yah (dir.), *Génération. Un siècle d’histoire culturelle des Maghrébins en France*, Paris, Gallimard/Génériques/CNHI, 2009.
16. Viviane Lièvre, *Danses du Maghreb : d’une rive à l’autre*, Paris, Karthala, 1987.

17. Naïma Yahï, *L'exil blesse mon cœur : pour une histoire culturelle des artistes algériens en France (1962-1992)*, thèse d'histoire, Université Paris 8 Vincennes – Saint-Denis, 2008.
18. Mahieddine Bachtarzi, *Mémoires (1919-1939)*, Alger, SNED, 1968.
19. Mehenna Mahfoufi, *Chants kabyles de la guerre d'indépendance. Algérie (1954-1962)*, Paris, Seghers, 2002.
20. Naïma Yahï, « Les femmes connaissent la chanson », in Driss El Yazami, Yvan Gastaut, Naïma Yahï (dir.), *Générations. Un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France*, Paris, Gallimard/Génériques/CNHI, 2009.
21. Benjamin Stora, Linda Amiri (dir.), *Algériens en France (1954-1963) : la guerre, l'exil, la vie*, Paris, Autrement/Cité nationale de l'histoire de l'immigration, 2012.
22. Anne-Laure Garrec, « Danse indienne vs danse orientale. Divergence de perception des danses extra-occidentales en France », in *Corps*, n° 11, 2013 ; Anne-Laure Garrec, *Danse orientale et danse indienne. Imaginaires et pratiques en France des années 1940 à nos jours*, mémoire de recherche, École du Louvre, 2011.
23. Malek Chebel, « La danse du ventre », in *Hommes et Migrations*, n° 1170, 1993.
24. Anne-Laure Garrec, « Danse indienne vs danse orientale. Divergence de perception des danses extra-occidentales en France », in *Corps*, n° 11, 2013.
25. Virginie Recolin, *Introduction à la danse orientale. Pratique du mouvement spiral*, Paris, L'Harmattan, 2006.
26. Édouard Glissant, *Traité du Tout-Monde. Poétique IV*, Paris, Gallimard, 1997.
27. André Videau, « La Graine et le Mulet. Film français de Abdellatif Kechiche », in *Hommes et Migrations*, n° 1270, 2007.

6. La place des femmes dans les rivalités coloniales et postcoloniales entre les deux rives de la Méditerranée

Sophie Bessis

Dès avant l'époque coloniale, les femmes sont omniprésentes dans les descriptions et les représentations réciproques qui se font face entre une rive et l'autre de la Méditerranée. Il faut en effet tenir compte du long moment précolonial avant le colonial et le postcolonial si l'on veut comprendre la profondeur historique des enjeux et des fantasmes que se sont renvoyés les deux civilisations concurrentes prétendant à l'hégémonie en Méditerranée, l'arabe puis l'ottomane d'un côté, la chrétienne puis l'européenne de l'autre, la seconde ne triomphant progressivement de la première qu'à partir du XVIII^e siècle.

On ne fera pas ici l'histoire de ces représentations croisées et de ces instrumentalisation concurrentes. On rappellera simplement comment les femmes ont toujours été un enjeu symbolique majeur des rivalités entre ces deux civilisations, comment leur condition et leur statut ont servi d'instrument de mesure pour juger réciproquement de leur avancement (dans les deux sens : liberté des femmes = décadence de l'Occident d'un côté, asservissement = obscurantisme des Orientaux de l'autre). Mais comment aussi, leur instrumentalisation n'a servi en rien à changer leur

condition à l'époque coloniale ni, *a fortiori*, dans les pays de la Méditerranée du Sud ayant accédé à l'indépendance en s'appuyant sur une mythologie identitaire à laquelle elles ont été assignées.

Vue du nord, rappelons-le, la femme musulmane a longtemps été à la fois cloîtrée et lascive, promesse érotique enfermée dans les mots magiques de harem ou de bain turc, mais en même temps interdite du fait de sa claustration. Vue du sud, l'étrangeté de la mixité et des femmes non voilées partageant l'espace masculin, cette relative liberté suscitent en même temps attirance et interrogation : où donc les hommes européens logent-ils leur honneur ? S'appuyant sur de solides réalités – comme toujours – mais les arrangeant à leur convenance, les images se construisent de chaque côté. Elles subsistent durant la période coloniale en évoluant pour servir de socle à la mise en place d'une hiérarchie de valeurs. Deux constantes du regard européen prennent leur source dans la période précoloniale mais se cristallisent par la suite : l'essentialisation du sort de la femme orientale promise à l'immobilité et son lien consubstantiel à l'islam. La littérature coloniale sur ce sujet parle de « femme musulmane » beaucoup plus que de femme arabe.

L'enjeu colonial

Les femmes ont donc toujours été là. Mais elles ne sont pas là non plus. Leur présence, de part et d'autre, est muette. La bataille dont elles sont l'enjeu se joue entre hommes. Du côté du colonisateur, la stigmatisation : une société qui enferme ses femmes ne peut être qu'arriérée. Du côté du colonisé, la peur : perdre le contrôle sur les femmes est assurément le signe le plus radical de la victoire de l'occupant.

Durant leur lutte pour l'indépendance, les mouvements nationalistes ont idéologisé cette position : si le colonisateur s'avise de toucher à la condition féminine, il s'attaque au cœur même de l'identité du groupe. Pour les nationalistes conservateurs, le statut de la femme est immuable car

doublement dicté par les textes sacrés et par une tradition elle-même sacralisée. Pour les modernistes, il est appelé à évoluer mais seulement une fois l'occupant chassé, c'est-à-dire tout danger de « dépersonnalisation » écarté. S'attaquer à la tradition pendant l'occupation, c'est faire le jeu de cette dernière.

Voici quelques exemples de ces postures : la très frileuse politique de naturalisation menée par la France en Algérie a largement échoué car les Algériens naturalisables ont refusé dans leur immense majorité de renoncer au statut personnel, c'est-à-dire aux normes canoniques régissant l'organisation de la famille fondée sur une stricte hiérarchie entre les sexes ; en Tunisie, en 1929, Habib Bourguiba – appelé quelques décennies plus tard le « libérateur de la femme tunisienne » – critique, au nom de la sauvegarde de l'identité, les propos de la féministe Habiba Menchari s'élevant contre l'obligation faite aux femmes de porter le voile et renvoie à plus tard leur libération¹ ; en 1959, en pleine guerre d'Algérie, la France coloniale décide – par opportunisme – de réformer la législation familiale dans un sens libéral, et promulgue une ordonnance interdisant la répudiation et rendant le divorce judiciaire obligatoire. La réponse de l'organe du FLN *El Moujahid* à cette initiative est d'une rare violence : « *des Français ont osé de propos délibéré porter atteinte au Coran, de par son essence immuable, et imposer par le sabre aux musulmans d'Algérie les lois laïques de France et ce dans la matière la plus sacrée, à savoir le statut personnel*². » La marginalisation des femmes moujahidate (combattantes) durant la guerre d'indépendance relève également de la volonté de ne pas écorner la répartition traditionnelle des rôles entre les sexes³.

À quelques décennies d'intervalle, le très moderniste Habib Bourguiba et le très populiste FLN ont ainsi fait du maintien de la sujétion des femmes le gage de la sauvegarde d'identités fragilisées par l'occupation étrangère. Mieux, ils font des règles définissant cette sujétion et des symboles par lesquels elle se manifeste les dernières frontières de cette identité, que le

colonisateur se voit interdire de franchir. Une grande différence les sépare cependant : Habib Bourguiba reporte l'émancipation des femmes après l'indépendance, le FLN clame l'immuabilité du Coran. Cela augure des différences qui caractériseront plus tard la situation des femmes dans les pays concernés.

La position réactive des nationalistes rompt ainsi avec celle des réformistes arabes de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. Des Égyptiens Kacem Amin et Mansour Fahmy au Tunisien Tahar Haddad, nombre de penseurs avaient alors fait de l'évolution de la condition féminine une condition *sine qua non* de la modernisation de leurs sociétés. Ces positions s'inscrivent dans ce qu'on pourrait appeler un moment féministe qui s'est accompagné du développement de mouvements proto-féministes dans des pays comme l'Égypte, la Syrie et la Tunisie.

Peut-on alors parler de régression nationaliste qui se poursuivra après l'indépendance pour la plupart des pays arabes, à l'exception de la Tunisie, et de l'Irak et de la Syrie dans une moindre mesure ? Cette « régression » est-elle due à l'instrumentalisation de la question féminine par le colonisateur, instrumentalisation qui a resurgi en Occident parallèlement à la relative victoire au sud de la Méditerranée des lectures les plus conservatrices du corpus sacré musulman à partir des années 1980 ?

Pendant toute la période coloniale, les femmes, leur statut, leur image, ont donc été systématiquement utilisés par les occupants et par les occupés à l'appui de leurs thèses respectives. Les premiers ont eu beau jeu de voir dans leur condition une preuve irréfutable du conservatisme jugé inhérent à l'islam et du rejet du « progrès » par les Arabes. Forts de la supériorité de leur modèle, ils oubliaient un peu vite que nulle part, chez eux, les femmes n'avaient acquis un statut d'égalité. Peu importait : en s'apitoyant sur le sort fait à celles de leur Empire, les occupants ajoutaient un argument à leur tentative toujours en chantier de légitimation humanitaire de la colonisation. Dans la réalité, les administrateurs coloniaux se sont bien gardés de

moderniser les mœurs indigènes, comme on disait alors. Ils n'ont réformé nulle part le droit de la famille. Les chefs claniques et communautaires et les autorités religieuses ont pu ainsi continuer partout à veiller à ce que personne n'enfreigne les règles garantissant l'immobilité de leurs sociétés, donc la permanence de leur pouvoir.

Cette bataille entre hommes tourne autour de la vieille scène du rapt des femmes : pour le colonisé, changer leur condition et/ou les donner à voir, c'est le spolier. Chasser le colonisateur, c'est reprendre possession de « ses » femmes mais en aucune façon leur donner leur autonomie. La bataille ne se livre pas seulement sur le plan politique et ne prend pas fin avec les indépendances. En voici un exemple centré sur la question des fameuses cartes postales de femmes orientales qui ont connu un éclatant succès durant toute la période coloniale ; des Égyptiennes voilées, mais aux seins nus, aux négresses réduites à une sexualité bestiale, en passant par les femmes lascivement dévêtues des Ouled Naïl en Algérie. Depuis les années 1980, plusieurs ouvrages leur ont été consacrés. Un des premiers est celui de l'Algérien Malek Alloula, *Le harem colonial*, paru en 1981⁴. Son texte veut répondre à la question : pourquoi le photographe colonial a-t-il fixé avec une telle constance sur sa pellicule les femmes du pays conquis, en l'occurrence l'Algérie ? C'est qu'en s'appropriant un simulacre du réel, le colonisateur se donne l'illusion de pénétrer une société qui lui reste interdite, affirme Malek Alloula. Il s'agirait, à travers le délire d'une appropriation sexuelle jamais satisfaite, de procéder à une dépossession symbolique de la société algérienne. En outre, la possession des femmes, « *c'est toujours le rêve de l'obsession du vainqueur total. Ces corps razziés, c'est aussi le repos du guerrier*⁵ ». Malek Alloula clôt son discours par la suprême insulte : l'obsession névrotique de l'homme colonial vis-à-vis des femmes algériennes ne saurait s'expliquer que par son impuissance.

Cet ouvrage peut se lire comme une chronique guerrière. Car il s'agit d'une querelle de rivaux – le photographe des années 1930 et celui qui

regarde un demi-siècle plus tard – dans laquelle les femmes réelles sont absentes. Malek Alloula les rend à leur pays sans les rendre à elles-mêmes. « *Je tente ici, écrit-il en conclusion, avec bien des années de retard sur l'Histoire, de renvoyer à l'expéditeur cette immense carte.* » Par ce renvoi, lui et les siens se réapproprient « leurs » femmes, voulant ainsi mettre fin à un aspect central de la concurrence des symboles qui a jalonné l'épisode colonial.

Les enjeux postcoloniaux

Aujourd'hui, la même scène se rejoue. Hijab, voile intégral, mariages forcés, crimes d'honneur pour les uns. Dépravation, décadence, femme-objet pour les autres. On se renvoie les images du voile-prison d'un côté, de la dégradation publicitaire des corps féminins exposés de l'autre. On mesure la valeur de sa culture et de celle de l'autre à la place qu'y occupent les femmes et à leur statut. Tout est bon en Occident pour stigmatiser les musulmans, de leur propension supposée aux viols collectifs jusqu'à toutes les violences misogynes qui seraient consubstantielles à leur culture.

Leur oppression peut même servir à justifier la guerre. Ainsi, l'invasion de l'Afghanistan en 2001 s'est accompagnée de discours compassionnels vis-à-vis du sort des femmes, et des dirigeants américains et européens ont affirmé que l'invasion avait aussi pour but de les libérer. Pourtant leurs droits avaient été oubliés durant la période d'alliance américano-talibans de 1994 à 2001 et sont de nouveau occultés dans les négociations actuelles entre Américains et talibans. L'argument est toutefois à géométrie variable : il n'a jamais été utilisé dans le cas de l'invasion de l'Irak de 2003, pour la raison que l'occupation américaine a totalement confessionnalisé la vie politique irakienne, entraînant une tragique régression de la condition féminine, ce dont aucun gouvernement occidental ne s'est jamais alarmé. De part et d'autre, la condition féminine – et de plus en plus l'apparence physique même des femmes – continue en tout cas à construire les identités,

et quand sur chacune des deux rives de la Méditerranée on parle de « valeurs », c'est bien de l'éternel lien femme-identité qu'il s'agit.

En Occident, la condition féminine « musulmane » est toujours essentialisée : il n'y a guère de différences d'un pays à l'autre, l'islam est la seule grille de lecture qui vaille. Les sociétés arabes ne connaissent aucun clivage : ni de classes, ni urbaines/rurales, ni éduquées/non éduquées, ni clivages politiques portant des projets de société différents. Mais chez les adversaires de cette stigmatisation appelée désormais islamophobie, l'épisode colonial jouit du même statut essentialisé. Il ne s'agit pas ici de démêler le vrai du faux, dans la mesure où les deux discours relèvent de deux régimes de vérité différents. Il n'est pas très difficile de donner, aujourd'hui comme naguère, partiellement raison aux uns et aux autres. La question est plutôt : n'y aurait-il rien de changé par rapport à la période coloniale ?

Le cas des Indigènes de la République, et plus largement des théoricien·nes décoloniaux, est emblématique de cette double essentialisation, puisque ce mouvement, né en France en 2005, ne voit dans les discriminations exercées à l'encontre des populations des banlieues populaires, dont une majorité est issue de l'immigration, qu'une reviviscence de la logique coloniale à l'état chimiquement pur : « *Les personnes issues des colonies, anciennes ou actuelles, et de l'immigration postcoloniale sont les premières victimes de l'exclusion sociale et de la précarisation. Indépendamment de leurs origines effectives, les populations des "quartiers" sont "indigénisées". [...] Discriminatoire, sexiste, raciste, la loi anti-foulard est une loi d'exception aux relents coloniaux. [...] La France a été un État colonial... La France reste un État colonial ! [...]* » Ces citations extraites de leur Manifeste permettent de constater qu'à l'islam immobile des Occidentaux correspond un État colonial a-historique figé dans son éternité. Là aussi, ni classes, ni clivages politiques, l'essence du colonisateur subsume tout. Les complexités d'un demi-siècle d'histoire

postcoloniale sont occultées, de même que l'histoire précoloniale. Les colonisés sont nés colonisés après l'épisode colonial lui-même, ils n'ont jamais produit leur propre histoire, ni avant, ni après la colonisation. Et, là aussi, la question féminine est manipulée : le voile n'interroge pas la condition des femmes mais fonctionne comme un marqueur de l'identité anticoloniale. En l'interdisant, l'État français met sa nature coloniale à nu.

Le fait de déshistoriciser la victime désincarnée de la colonisation est en effet une condition du différentialisme. Dans ce cas, le voile n'est plus seulement un marqueur d'identité en situation coloniale, ni une manifestation de résistance à la domination, il est un marqueur de l'identité a-historique de celles qui le portent. Elles le portent parce que le porter, c'est choisir librement de revenir à l'essence de ce qui les constitue : l'islam. Voilà la boucle bouclée : à l'essentialisme stigmatisant des nostalgiques de la suprématie coloniale correspond chez leurs adversaires un différentialisme censé signer le décès des logiques dominatrices occidentales.

En fait, aujourd'hui, tout le monde essentialise : ceux qui expulsent les populations issues de l'immigration de « l'identité » européenne en qualifiant les musulmans d'inassimilables, ceux pour qui le différentialisme incarne le mieux le respect de l'autre mais qui reste donc autre. Les deux mouvances, qui croient que tout les oppose, rejoignent en réalité ceux qui se réclament de l'islamisme. Car ce dernier a également pour objectif de créer un musulman totalement essentialisé, sans nation et sans histoire.

Dans tous les cas, les femmes sont dans de beaux draps. Car les trois postures ont ceci de commun qu'elles ne font aucun cas de leur condition concrète. Alors la même scène se rejoue-t-elle vraiment ? Rien n'aurait changé depuis l'instrumentalisation coloniale ? Non, car les femmes ne sont plus seulement des enjeux mais des actrices de l'affrontement, au Nord comme au Sud. Ce sont donc à la fois de nouveaux acteurs qui plantent la scène et de nouveaux modes d'instrumentalisation qui constituent le

spectacle. L'analyse des formes que prennent ces nouvelles instrumentalisation croisées est difficile tant les cartes sont brouillées. Comment déconstruire la doxa occidentale de « la » femme musulmane opprimée, tout en n'oubliant pas que l'oppression des femmes au sud de la Méditerranée est une réalité (à des degrés certes divers selon les pays) ? Féministes occidentalisées, musulmanes modernes, sujets autonomes, servitude volontaire, à quoi renvoient toutes ces catégories ? Et quelles représentations les femmes elles-mêmes véhiculent-elles de chaque côté ? Le féminisme fait aussi les frais du couple d'opposés islam/colonisation.

Le discours féministe est utilisé par tout le monde. En dénonçant les oppressions dont les femmes sont victimes dans les pays musulmans, certaines féministes occidentales peuvent alimenter, malgré elles le plus souvent, des rhétoriques islamophobes dont les tenants n'hésitent pas à se couvrir du vertueux manteau de la défense des femmes. Elles sont par ailleurs attaquées du côté décolonial car elles seraient les représentantes de la prétention occidentale à l'hégémonie, ici l'hégémonie des modèles. Ces affrontements se retrouvent presque en miroir au Nord et au Sud. Les féministes laïques du Sud sont critiquées par les conservateurs et par les milieux culturalistes car jugées inféodées aux féministes occidentales. On leur a opposé un « féminisme islamique », expression forgée en Occident⁶, lui-même porteur d'ambiguïtés majeures dans la mesure où l'expression recouvre des positionnements très différents. D'un côté, des femmes qui ont entrepris de relire le corpus religieux en le débarrassant de son exégèse patriarcale réclament une égalité des sexes qui ne serait pas contraire à l'esprit du Coran. De l'autre, nombre de femmes proches des partis de l'islam politique défendent l'obéissance aux interprétations littéralistes des textes sacrés tout en se réclamant d'un « féminisme » qui respecterait les frontières identitaires, et rejoignent en ce sens les tenants d'une vision culturaliste de l'enjeu féminin.

L'Appel des féministes indigènes constitue un bel exemple de l'assignation culturaliste : « *Personnalités politiques, intellectuel·le·s, féministes, représentants institutionnels... en France, se penchent avec humanisme et compassion sur le sort des femmes issues de l'immigration postcoloniale que NOUS sommes [...]. Ce discours néocolonial et paternaliste est une VIOLENCE que nous n'acceptons plus. [...] Nous refusons catégoriquement que des personnes non concernées par des discriminations racistes et sexistes parlent en notre nom. Comme nous refusons le discours stigmatisant et essentialisant des femmes issues de l'immigration, qui prêtent leurs voix au discours dominant, structurellement raciste et opportunément féministe [...]. Nous refusons l'injonction à la déloyauté envers les nôtres [...]*⁷. »

Deux éléments essentiels sont à relever dans ces propos, qui tous deux relèvent de l'injonction identitaire : la condamnation sans appel de la « compromission » des féministes avec « l'ordre blanc », et le souci de ne pas rompre avec sa communauté. Or ce « féminisme décolonial » théorisé par une série d'ouvrages récents⁸ est le fait de groupes sociaux issus de l'immigration en Europe et en Amérique du Nord et n'a que peu de prise dans les pays du sud de la Méditerranée où les femmes sont confrontées à d'autres problèmes et à d'autres adversaires. On assiste en fait depuis quelques années à une déconnexion des préoccupations et des revendications entre les femmes s'autoproclamant « racisées » du Nord et les femmes du Sud, si bien que l'on peut se demander si n'est pas née une nouvelle forme de tentation hégémonique, celle qu'auraient les théoriciennes décoloniales issues de l'immigration et leurs alliées occidentales sur les femmes des pays du Sud dont elles ignorent pour la plupart les réalités.

Pour finir, si c'est possible

Un fil conducteur relie donc les places successives qu'occupent les femmes dans les discours des occupés/occupants, dominés/dominants, musulmans/non musulmans. Places successives ou place immobile ? Si les arguments se répètent, ils se sont radicalisés de chaque côté, pour deux raisons principales.

Au Sud, la réelle quoiqu'inégale émancipation des femmes remet en cause les logiques virilistes qui fondent les sociétés méditerranéennes, réactualisant en réaction les crispations identitaires qui s'étaient affaiblies dans les premières vingt années après les indépendances. L'emprise politique et sociétale des mouvements se réclamant de l'islam le plus conservateur donne une allure nouvelle aux vieux affrontements. Dans cette tourmente, la femme doit rester un marqueur d'identité. Tout changement notable dans sa condition, son apparence et ses « mœurs » est une manifestation de la menace que fait peser l'Occident sur l'identité, un signe du danger suprême d'acculturation. Selon la théologienne Leïla Babès, *« Jamais auparavant, ni dans la période califale ni même depuis l'émergence des premiers idéologues islamistes au début du XX^e siècle qui ont fait du voile un précepte fondamental [...], le corps de la femme n'avait fait l'objet d'un débat engageant le destin de l'ensemble de la communauté. C'est un peu comme si le corps social se confondait avec celui de la femme⁹ »*. Et au Nord, comme jadis, on renvoie les musulmans à « leurs » femmes pour les stigmatiser.

Ce qui est nouveau, c'est que – sans cesser d'être un enjeu – les femmes sont aussi devenues des actrices, mais qui ne jouent pas le même jeu au nord et au sud de la Méditerranée. Dans ce cadre, on peut poser la question de leur place dans la nouvelle séquence historique qui s'est ouverte en 2011 dans le monde arabe. Loin des controverses autour du décolonial qui ont envahi au Nord les débats, l'égalité des sexes est désormais au Sud un élément central des projets de société qui se font concurrence.

1. Sophie Bessis, *Les valeureuses*, Tunis, Éditions Elyzad, 2017.
2. Sophie Bessis, Souhayr Belhassen, *Femmes du Maghreb: l'enjeu*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1992.
3. Djamila Amrane, *Les Femmes algériennes dans la guerre*, Paris, Plon, 1991.
4. Malek Alloula, *Le harem colonial*, Paris, Éditions Garance, 1981.
5. Malek Alloula, *Le harem colonial*, Paris, Éditions Garance, 1981.
6. Margot Badran, *Feminism in Islam: Secular and Religious Convergences*, Oxford, Oneworld Publications, 2009.
7. Appel du Collectif des féministes indigènes, 26 janvier 2006.
8. Cintia Arruzza, Tithi Bhattacharya, Nancy Fraser, *Féminisme pour les 99 %, un manifeste*, Paris, La Découverte, 2019 ; Françoise Vergès, *Un féminisme décolonial*, Paris, La Fabrique, 2019.
9. Leïla Babès, « Pour se protéger de la femme, objet de désirs », in *Spiritualités*, 23 septembre 2004.
<https://www.lalibre.be/debats/opinions/pour-se-proteger-de-la-femme-objet-de-desirs-51b886eae4b0de6db9ab2bb2>

7. Mondialisation et sociétés métissées : les nouveaux paradigmes postcoloniaux¹

Nicolas Bancel, Pascal Blanchard & Dominic Thomas

Les sociétés et États européens se sont appuyés sur diverses conceptions de la différence et de la hiérarchisation raciales pour justifier l'expansion des régimes et pouvoirs coloniaux en Afrique, en Amérique, en Océanie et en Asie aux XIX^e et XX^e siècles. Ces conceptions ont trouvé leurs concrétisations dans des prescriptions réglementant la gestion des corps et des relations sexuelles et matrimoniales². La réglementation de la reproduction biologique, du statut et du rôle des enfants métis dans les colonies et leurs métropoles a constamment préoccupé les États et les sociétés coloniales, influençant les relations sociales jusqu'à aujourd'hui et, dans ce processus, la période correspondant aux indépendances s'affirme comme un moment charnière³.

Le métissage est devenu un débat contemporain, mondialisé et pluriculturel. C'est aussi un nouvel horizon démographique, culturel et esthétique, contesté par certains, revendiqué par d'autres. C'est une ligne de fracture, entre deux visions du monde. Un siècle plus tôt, le métissage hérité de l'esclavage et de la colonisation, mais aussi des flux migratoires contemporains, était perçu négativement dans les univers coloniaux et les sociétés occidentales.

Aujourd'hui, au temps de la mondialisation et des immigrations Sud-Nord, ce modèle⁴ s'affirme comme une référence esthétique de la « société-monde ». Dans ce contexte, la société métissée serait la manifestation d'une société postraciale, sans conflit, et « belle ». Selon la sociologue Marie-Christine Bureau, « *au niveau individuel, le métissage se présente [désormais] comme expérience vécue de construction d'une identité narrative ; au niveau de la société civile, comme un processus de création collective qui permet de dépasser certains écueils du vivre ensemble ; au niveau politique, comme un projet de dépassement de l'opposition simpliste entre universalisme et culturalisme*⁵ ». Le métissage est aussi le produit des chocs de l'histoire impériale et serait donc devenu, dans le temps postcolonial, une idéologie en soi. Contre elle, se dressent notamment les « petits Blancs » pour qui c'est un *diktat* progressiste qu'il faut combattre.

L'arrière-plan colonial

Dans les anciens espaces coloniaux (mais aussi aux États-Unis), individus, communautés, et États débattaient âprement de la question des « couples mixtes ». Les communautés colonisées avaient des pratiques et des conceptions différentes de celles des États coloniaux quant à la manière de déterminer qui était métis ou « de couleur », participant à la difficulté d'estimer le nombre de personnes métisses dans les divers Empires d'Asie, d'Océanie et d'Afrique. Les recensements effectués dans les colonies n'étaient pas exempts de contradictions et de problèmes de méthodologie mais reposaient globalement sur l'idée que le nombre de métis était « statistiquement faible ». Ces recensements dénombraient, par exemple, autour de deux mille cinq cents à dix mille adultes et enfants métis d'origine africaine, européenne et asiatique dans les années 1950 en Afrique centrale britannique ; environ dix à douze mille enfants non-reconnus sur un total de, sans doute, plusieurs dizaines de milliers de métis d'origine française et asiatique dans les années 1930 en Indochine⁶ ; et environ trois

mille cinq cents à quatre mille métis d'origine européenne et africaine dans les années 1950 en Afrique Occidentale Française (A-OF)⁷.

Dans les colonies belges du Congo, du Rwanda et du Burundi, les statistiques sont confuses, mais on peut estimer le nombre de métis entre douze mille et quinze mille en 1945. Dans les colonies britanniques en Asie, le métissage était répandu, puisque plus de 50 % des adultes britanniques étaient recensés, dès 1900, comme « Eurasiens ». Dans la colonie hollandaise de Java, à la même date, plus de 70 % des Européens étaient issus de couples interracialisés, faisant de cette colonie une exception. Une exception provisoire, cependant, puisque l'arrivée massive de femmes blanches et/ou de familles de colons blancs, combinée à la rigidification des lois sur les relations interraciales allaient mettre fin, après la Première Guerre mondiale, à cette situation⁸.

Dans l'Algérie française, les enfants métis nés d'unions entre un père européen et une mère algérienne – considérés comme fort nombreux sans qu'aucune statistique ne vienne corroborer cette impression – furent d'autant moins reconnus que le métissage était précisément peu visible du fait de la « proximité de couleur » entre les rives nord et sud de la Méditerranée. Ceci explique pourquoi le racisme y fut, dès l'origine, plus culturel que biologique. Ainsi « être métis » ne fut jamais une question véritable – comme ce fut le cas, par exemple, pour l'Union indochinoise – durant les cent trente ans que dura la présence française en Algérie.

De même que pour l'Algérie française, nous manquons de données statistiques en ce qui concerne les enfants afro-asiatiques, nés pendant les deux guerres mondiales (dans les colonies, en Europe ou dans le Pacifique) et pendant la guerre d'Indochine (1946-1954) et du Vietnam (1955-1975) ; les métis dans les Indes britanniques, mais aussi concernant les populations métissées dans l'ex-Empire colonial japonais, sans oublier les métis issus des relations entre des soldats africains, maghrébins, ou africains-américains et des femmes asiatiques lors de l'occupation du Japon (1945-

1952) ou bien des conflits de guerre froide qui commencent avec la guerre de Corée en 1950.

Grâce au livre de l'historienne Nelcya Delanoë, on connaît mieux le destin des soldats marocains du corps expéditionnaire français en Extrême-Orient qui ont déserté celui-ci pour rejoindre le Viet-Minh pendant la guerre d'Indochine. Ayant souvent épousé des femmes vietnamiennes, ces derniers n'eurent le droit de rentrer au Maroc qu'en 1972, y constituant avec leurs femmes et leurs enfants métis une catégorie singulière que les Marocains appellent, encore aujourd'hui, les « Chinouis »⁹. C'est aussi de cette histoire peu connue, mais cette fois-ci du côté algérien, qu'il est question dans le roman de l'écrivaine franco-algérienne Leïla Sebbar *Le Chinois vert d'Afrique*¹⁰.

Quant aux États-Unis, bien qu'ils aient été une société multiraciale depuis leur fondation au XVIII^e siècle, les débats à propos des relations sexuelles interraciales et de l'identité raciale se sont focalisés sur les catégories binaires de « Noir » et de « Blanc », interrogeant rarement les métissages liés aux guerres (Philippines) ou aux occupations militaires (Haïti, Japon, Corée...) hors des États-Unis.

La « règle de la goutte de sang », l'idée qu'un seul ascendant d'origine africaine faisait d'un individu – quelle que soit l'origine de ses autres ancêtres – un Noir, rend très difficile à estimer le nombre d'individus issus de relations interraciales aux États-Unis¹¹. Le métis présentant certaines caractéristiques physiques « blanches » faisait tout pour se faire passer pour blanc, afin d'échapper à la discrimination sociale, politique et culturelle¹². D'où cette représentation de « mulâtres » et de « mulâtresses tragiques » qui irriguent la littérature américaine des XIX^e et XX^e siècles. L'interdit du couple interracial reste une donnée structurante de la société états-unienne jusqu'à la fin des années 1960, avant de devenir un axe majeur de la déconstruction du racisme.

Partout, les administrateurs coloniaux, missionnaires, législateurs, militaires, savants et organisations caritatives privées étaient partagés entre la volonté de préserver le « prestige blanc » et l'obligation morale des sociétés européennes d'offrir un minimum d'aide ou de recueillir les enfants métis. Dans l'Union indochinoise, aussi bien au Vietnam, au Cambodge, qu'au Laos, des « sociétés de protection de l'enfance », financées par le gouvernement français et gérées par des citoyens français blancs et métis, retirèrent des milliers d'enfants à leur mère, souvent par la force, pour les confier à des institutions dirigées par des Français en Asie du Sud-Est ou en France¹³. En Indochine, la loi de 1928 accorda la possibilité de l'accession à la nationalité française aux métis pouvant prouver qu'ils étaient issus d'un père français (même sans la reconnaissance paternelle de ce dernier) et « assimilés » à la culture française.

Ce principe a été promulgué dans plusieurs colonies de l'Empire colonial français dans les années 1930, selon des critères variables, afin de mettre un terme à une situation perçue par l'Administration comme potentiellement dangereuse, les métis constituant, à ses yeux, une population de frustrés et d'asociaux pouvant, éventuellement, se retourner contre l'ordre colonial. Concrètement, ce sont les femmes asiatiques, caribéennes, africaines-américaines et africaines et leur famille qui assumèrent la tâche d'élever les enfants d'ascendance métisse et la plupart de ceux-ci conservèrent un statut légal de « natif » dans les colonies anglophones et d'« indigène » dans les colonies francophones¹⁴.

Aux lendemains des indépendances, et après la fin de la ségrégation aux États-Unis, les lois interdisant ou limitant les relations sexuelles et maritales interraciales disparurent, sauf bien sûr en Afrique du Sud, qui maintint le régime d'*Apartheid*. Pour autant, l'expérience métisse, culturellement et socialement, demeura une épreuve complexe. De l'interdit légal ou de la ségrégation institutionnelle, on est ainsi passé à une forme implicite d'interdit moral et/ou politique. En Afrique du Sud, jusqu'à la fin officielle

de l'Apartheid au début des années 1990, la loi stipulait encore qu'un homme européen qui aurait eu des « *relations charnelles illicites avec une native* » ou une « *native qui permettrait à un Européen d'avoir des relations charnelles illicites avec elle* » serait coupable d'une infraction et passible d'emprisonnement. Les hommes noirs ayant noué des relations sexuelles interraciales ou suspectés de l'avoir fait pouvaient également être accusés de viol et étaient susceptibles d'être battus ou même tués par la police. La loi de 1927 faisait des femmes natives des sujets passifs, exclusivement victimes des avances sexuelles des hommes blancs. En résumé, puisqu'il était illégal d'être métis, l'existence d'un enfant métis faisait en permanence courir à ses parents le risque d'être emprisonnés ou d'être victimes de violences.

Le métissage, thème majeur de la littérature postcoloniale

Ces enjeux autour du métissage se retrouvent dans le contexte postcolonial, notamment dans le regard porté sur la sexualité interr raciale et les rapports entre homme « Autre » et femme blanche dans le cinéma au travers de films allant de *Hiroshima mon Amour* (1959) d'Alain Resnais à *Chocolat* (1988) de Claire Denis¹⁵. La fascination pour les métropoles des populations des Suds se traduit aussi dans la rencontre avec l'« Autre ». Deux mondes s'y observent, s'y affrontent et sont dorénavant dans un rapport complexe et ambigu aux héritages du passé colonial. En 1967, c'est un livre coup de poing que propose Claire Etcherelli, avec *Élise ou la vraie vie*¹⁶, prix *Femina* la même année, qui raconte, au cœur des Trente Glorieuses, l'histoire d'amour entre une jeune Française et un travailleur immigré algérien, membre du FLN.

C'est sans aucun doute le premier livre portant sur un couple mixte franco-algérien qui connaît un tel retentissement. Le film sera porté à

l'écran, en 1970, par Michel Drach avec Marie-José Nat et Mohamed Chouikh dans les rôles principaux, marquant en profondeur la société française et levant partiellement un interdit. L'auteur parle de son livre, à l'époque, en ces termes : « *Un amour naît entre Élise et Areski, le militant algérien, un amour triste, parce qu'avant même d'être interrompu tragiquement, il se heurte aux interdits nés de la guerre, à la haine de ceux qui les côtoient, à leur humiliation commune à la chaîne*¹⁷. »

La même année, en 1967, sort aux États-Unis un film majeur, *Devine qui vient dîner ?* Réalisé par Stanley Kramer, celui-ci met en scène un autre couple inédit, à l'époque, symbolisé par le retour dans sa famille de Joey Drayton (Katharine Houghton), une jeune femme blanche décidée à épouser un Noir, le docteur John Prentice (Sidney Poitier). Le contexte n'est pas neutre car, cette année-là, Sidney Poitier est devenu une star avec la sortie d'un autre film mythique, *Dans la chaleur de la nuit*, un an avant l'assassinat de Martin Luther King, en 1968.

La force du film réside dans son approche évitant la binarité : il montre que la réticence au métissage est alors présente dans les deux communautés. Omniprésent chez la gouvernante noire, Tilly, qui refuse le fait qu'un Noir puisse vouloir épouser une Blanche, ce refus se retrouve aussi chez les parents de John. Une discussion sur tous les interdits s'engage alors. Pour faire passer le message dans une société bloquée et confrontée à une grave crise raciale, le film va jouer sur des moments d'humour. Mais le personnage joué par Sidney Poitier est médecin, a réussi professionnellement, socialement ; il est poli, éduqué, charismatique. C'est aussi ce miroir qui est tendu à la population africaine-américaine. C'est ainsi qu'un *jeune homme noir* doit être ou devenir, s'il veut conquérir une jeune fille blanche et par conséquent s'intégrer à la société blanche, à ses règles et à ses valeurs. On n'est pas si loin ici de ce que pouvait écrire Frantz Fanon dans *Peau noire, Masques blancs*, dans les années 1950.

Dans les années 1970, des Américains issus de couples mixtes noir et blanc refusent la stigmatisation sociale associée à ces unions. Des personnages comme Rebecca Walker revendiquent des identités hybrides (noire, blanche, *et* juive dans son cas) ; dans les années 2000 le joueur de golf Tiger Woods se proclame « *Cablinasian* », en hommage à ses ascendances noire, blanche, indienne et asiatique ; et l'ex-président Barack Obama, né d'une mère blanche et d'un père noir, a évoqué en détail son identité multiculturelle et multiraciale¹⁸.

La période postcoloniale est extrêmement riche en exemples figurant la « migitude » comme productrice de métissage et d'hybridité. Le fameux « Fessologue », narrateur ethnologue urbain spécialiste de la « *face B* » des femmes dans le roman du Franco-Congolais Alain Mabankou, *Black Bazar* (2009), en est l'exemple le plus frappant¹⁹. L'intertextualité entre le XIX^e siècle et la figure emblématique de la « Vénus hottentote » fait ainsi surface dans le roman de Bessora, *53 cm* (1999), où la double appartenance de la protagoniste Zara, une jeune femme belge née à Bruxelles d'un père gabonais et d'une mère suisse, complique les mécanismes de classification lorsqu'elle se rend chez le médecin, en France, afin d'obtenir l'attestation médicale nécessaire pour ses papiers²⁰.

Dans la bibliothèque contemporaine héritière de ces années des postindépendances, les exemples de couples mixtes se multiplient, produits de la rencontre entre l'Afrique, la Caraïbe et l'Europe, mais surtout de l'Afrique *en* Europe. Tel est le cas avec *L'Impasse* (1996) de Daniel Biyaoula, *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* (1985), le premier roman de Dany Laferrière, *Place des Fêtes* (2001) de Sami Tchak, *Le Ventre de l'Atlantique* (2003) de Fatou Diome, et de manière d'autant plus révélatrice dans le roman qui a pour sous-titre « Séquences Afropéennes », *Blues pour Élise* (2010) de Léonora Miano, roman dans lequel un groupe de quatre amies, les « *Bigger Than Life* », se retrouvent régulièrement pour parler de leurs vies, mais aussi, et surtout, de sexe²¹.

Le droit aux relations sexuelles et aux mariages en dehors des frontières raciales fait, en effet, désormais partie des droits humains universels, même si, dans de nombreux pays, ce droit est encore refusé par les normes sociales ou les pressions politique et religieuse. Bien qu'ils soient encore réprouvés socialement dans de nombreuses sociétés, les comportements tendent à évoluer. Au tournant des ^{xx}^e et ^{xxi}^e siècles, ils se sont traduits par une plus grande tolérance face à certaines formes et combinaisons de mariages mixtes²², y compris dans l'univers de la publicité ou l'industrie du luxe. Être métis est même parfois devenu à la mode.

Le métissage comme idéologie ?

Au ^{xxi}^e siècle, la question de la « race » – et donc celle du métissage – demeure une constante des sociétés postcoloniales²³, à travers la persistance du racisme mais aussi parce qu'elle influence toujours les relations sociales. Pour les forces politiques et sociales qui s'opposent à la perte d'une « pureté raciale », la *pensée métisse* – une pensée du partage et de l'échange – est la pire des menaces, le cadeau empoisonné de la période coloniale et la conséquence la plus dévastatrice des flux migratoires (en Europe). Cette utopie s'incarne dans des sociétés « de minorités » (aux États-Unis) ou des sociétés « d'entre-deux » comme en Amérique du Sud. Ainsi, le métissage se profile-t-il comme l'horizon absolu de la perte de la tradition.

Cette utopie du métissage « positif » a une histoire et celle-ci remonte au début des années 1980. Une marque en est la signature la plus visible, *United Colors of Benetton*. En 2016, la compagnie lance une nouvelle campagne publicitaire, « Le visage de la ville », à travers une vidéo *morphing* et des images tentant de créer le « visage type » d'une *esthétique métisse*. Selon le président de l'agence publicitaire responsable du projet, « le contexte actuel est favorable pour rappeler au monde que la diversité

est, en effet, belle ». Sur le site de Benetton, on pouvait lire : « *Depuis ses débuts, Benetton envisage la mode comme un village global où vivent des jeunes gens de toutes les races.* » Et ce village global, ce dépassement des frontières, c'est justement l'apologie du « métissage total ».

Depuis plus de trois décennies, cette *utopie Benetton*, a suscité moult controverses, reposant sur deux perspectives antinomiques : le métissage et la pureté. Au début, les affiches de Benetton se concentraient sur une diversité liée à la jeunesse, mais progressivement s'est affirmée la mixité raciale et même sexualisée entre adultes. Plus qu'une simple image sur papier glacé, les affiches sont alors l'incarnation d'une société idéale qui est offerte au « consommateur-citoyen ». Le modèle devient le mélange, l'invention de nouvelles identités détachées des héritages coloniaux, dépassant le clivage du maître et de l'esclave. Certains y voient même un racisme inversé, à l'image de Jean-Loup Amselle qui parle d'un « *racisme du métissage* » qui « *s'exprime de façon emblématique dans la représentation d'une France bigarrée, enrichie par la multiplicité de ses appartenances et de ses différences*²⁴ ». Pour d'autres, c'est le but ultime à atteindre, qui nous ferait définitivement sortir de la « *nuit coloniale* ». Provocations *benettoniennes* reprises, par exemple en France, par les militants d'associations comme SOS Racisme, en 1986, avec le slogan « *Touche pas à mon pote* ».

En réaction, se met en œuvre le rejet d'une société métissée, c'est-à-dire définie comme multiethnique et multiculturelle, dans un temps où s'épanouissent, avec vigueur, le repli sur soi et la haine de l'« Autre ». Si cette angoisse est venue s'incarner, avec une violence extrême, dans le massacre de soixante-dix-sept personnes perpétré par Anders Behring Breivik, en Norvège en juillet 2011 ou la série d'attaques terroristes commise, en mars 2019, par Brenton Tarrant contre deux mosquées de la ville de Christchurch en Nouvelle-Zélande (mais aussi dans les attentats islamistes aux quatre coins du monde qui, eux aussi, manifestent le rejet

d'une société métissée), elle se concrétise politiquement dans la création et l'essor de mouvements populistes et identitaires, tels l'AfD (l'« Alternative pour l'Allemagne », fondé en 2013) et Pegida (« Patriotes européens contre l'islamisation de l'Occident », créé en 2014) en Allemagne ou UKIP (« Parti pour l'indépendance du Royaume-Uni », formé en 1993 et qui, en 2019, pour les élections européennes sous le nom de parti du Brexit – *Brexit Party* – a réalisé un score historique) en Angleterre, mais aussi le Front national (désormais Rassemblement National) depuis plus de quarante ans en France, la Lega en Italie ou toute la branche des Républicains aux États-Unis que rassemble le *Tea Party* et qui a contribué à la victoire électorale de Donald Trump, ainsi que la victoire électorale en janvier 2019 de Jair Bolsonaro au Brésil.

Société métisse ou société repliée sur la « race » ?

Ainsi, le métissage n'est-il pour certains qu'un mythe face à une société en réalité fracturée. Pour d'autres, au contraire, comme Jean-Pierre Langellier, il faut encourager une « *nation métisse par excellence et fière de l'être* ». Il précise que le « *Brésil possède un mélange humain encore plus réussi qu'il ne le pensait*²⁵ ». Le recensement effectué dans le pays en 2010 « *montre aussi que la population noire ou métisse est plus jeune que la population blanche* » et que « *de plus en plus de personnes se déclarent noires ou métis*²⁶ ». Être métis devient une identité en soi, une façon d'être, une forme de modernité qui dépasse l'héritage colonial. Mais le Brésil n'échappe pourtant pas à la vague internationale de repli identitaire... comme vient de le montrer le succès électoral de Jair Bolsonaro. Et derrière ces statistiques, les hiérarchies socio-raciales perdurent.

Ce débat se joue par contre différemment dans une Europe où prévaut toujours l'identité « blanche » et chrétienne ; un débat dominé par les

populistes qui, « *au lieu de reconceptualiser l'Europe afin de les inclure [les minorités raciales], le processus d'unification crée un récit qui non seulement continue à exclure les minorités raciales mais aussi les définit comme l'essence même de la non-européanité dans des termes qui lient la migration à des différences de race, culture, et religion prétendument invincibles*²⁷ ». En Europe, on assiste à un blocage face à la dynamique du métissage, et désormais aussi en Amérique, avec par exemple les débats concernant « l'identité » de Barack Obama (fils d'une femme blanche et d'un père noir kenyan, et non africain-américain descendant d'esclave) durant l'élection présidentielle de 2008 ainsi que la polémique sur le *boycott* de l'hymne national américain par certains sportifs pour protester contre les inégalités raciales et la brutalité policière. Ce que symbolise le repli « petit-Blanc » que vient de connaître l'Amérique est la limite de ce que l'on appelait, au temps de la fin des Empires coloniaux, le *melting-pot*, à partir du moment où celui-ci impliquerait la fin de l'hégémonie démographique et culturelle des WASP.

Dans son livre *Qui sommes-nous ? Identité nationale et choc des cultures*, Samuel Huntington constatait, en 2004, que l'évolution du discours sur la « race » et l'émergence d'une prise en compte et d'une valorisation du multiculturalisme, allait créer une crise d'une nouvelle forme. « *Dans les années 1960, le mot d'ordre était "Black is beautiful". Un mot d'ordre équivalent pour les années 1990 serait sans doute "Biracial is beautiful" ou "Multiracial is beautiful". Un indicateur souvent cité de l'évolution des attitudes en la matière est la couverture du numéro hors série de Time de 1993, consacré au "Nouveau visage de l'Amérique". On y voyait une femme extrêmement séduisante dont le visage virtuel était généré par ordinateur à partir de nombreuses races différentes*²⁸. »

C'est cette mise en scène du métissage comme modèle de référence qui est désormais récusée dans les urnes et à travers la virulence nouvelle de discours racistes qui s'enracinent en grande partie dans les expériences

historiques de la colonisation et de la ségrégation²⁹. L'immigration est, partout, le catalyseur de ces peurs, désormais perçue comme une invasion, une *colonisation inversée*, un « remplacement » des nationaux par les « Autres » : thème que l'on retrouve par exemple dans la propagande du Front national sur la « France algérienne ».

Pourtant, d'après le recensement de 2010 aux États-Unis, « *les répondants s'identifiant à plusieurs races ont augmenté de 32 % sur une décennie. Une étude du Pew Research Center publiée en février 2012 montre que le nombre de mariages mixtes a plus que doublé depuis 1980. Cette hausse est attribuée au fait que le public tolère de plus en plus les relations interraciales*³⁰ ». Signe des temps : Mattel – la compagnie qui produit Barbie – a annoncé, en 2016, qu'elle « *introduira une nouvelle diversité à leurs assortiments de poupées*³¹ ». Le modèle métis, y compris pour les enfants, envahit donc le quotidien. Il est d'ailleurs paradoxal que cette idée devienne, dans une certaine mesure, un « principe collectif », puisque le métissage « *ne peut être considéré en termes d'appartenances collectives car il est d'abord un choix personnel dont la valeur repose sur le risque assumé de la perte identitaire*³² ». À l'inverse de ce que furent les sociétés coloniales, en tant que modèle sociétal, la société métisse deviendrait un contre-modèle universel, voire même « *une croisade*³³ ».

L'écrivain Édouard Glissant avait compris l'enjeu en question : « *Nous vivons dans un bouleversement perpétuel où les civilisations s'entrecroisent, des pans entiers de culture basculent et s'entremêlent, où ceux qui s'effraient du métissage deviennent des extrémistes*³⁴. » En fin de compte, le métissage, fruit de plusieurs siècles de conquêtes, de colonisations, de rencontres, de violences et de viols, n'est-il pas devenu en ce début de XXI^e siècle la troisième voie entre les discours d'assimilation et les revendications communautaires ?

La *société métisse* héritée de la violence coloniale s'oppose aux sociétés dites ségréguées et à leurs identités figées. Ceci explique pourquoi le

métissage est un héritage complexe qui s'affirme, cependant, comme une utopie de notre contemporanéité, puisqu'il permet l'oubli, la mise à distance nécessaire – quoique toujours difficile – du passé colonial et esclavagiste et qu'il matérialise le rêve de sortir, « enfin », d'un monde régi par les stéréotypes racistes.

1. Article publié dans sa version originale dans *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.
2. Jock McCulloch, *Black Peril, White Virtue: Sexual Crime in Southern Rhodesia, 1902-1935*, Bloomington, Indiana University Press, 2000 ; Ruth Iyob, « Madamismo and Beyond: The Construction of Eritrean Women », in Ruth Ben-Ghiat, Mia Fuller (dir.), *Italian Colonialism*, New York, Palgrave Macmillan, 2005 ; Durba Ghosh, *Sex and the Family in Colonial India: The Making of Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006 ; Carina E. Ray, *Crossing the Color Line: Race, Sex, and The Contested Politics of Colonialism in Ghana*, Athens, Ohio University Press, 2015.
3. Emmanuelle Saada, *Les enfants de la colonie. Les métis de l'Empire français entre sujétion et citoyenneté*, Paris, La Découverte, 2007.
4. Roger Toumson, *Mythologie du métissage*, Paris, PUF, 1998.
5. Marie-Christine Bureau, « Penser le métissage. De la tragédie individuelle de l'identité au débat politique sur le multiculturalisme », in *Recherches sociologiques et anthropologiques*, vol. 43, n^o 2, 2012.
6. Dominique Rolland, « Métis d'Indochine, l'inconfort d'un entre-deux », in *L'Autre*, vol. 8, n^o 7, 2007.
7. Owen White, *Children of the French Empire: Miscegenation and Colonial Society in French West Africa, 1895-1960*, Oxford, Clarendon Press, 1999 ; Christina E. Firpo, *The Uprooted: Race, Children, and Imperialism in French Indochina, 1890-1980*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2016 ; Christopher Lee, *Unreasonable Histories: Nativism, Multiracial Lives, and the Genealogical Imagination in British Africa*, Durham/Londres, Duke University Press, 2014.
8. Frances Gouda, « Genre, métissage et transactions coloniales aux Indes néerlandaises (1900-1942) », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n^{os} 33, 2011.
9. Nelcy Delanoë, *Poussières d'Empires*, Paris, PUF, 2002.
10. Leila Sebbar, *Le Chinois vert d'Afrique*, Paris, Stock, 1984.
11. Daniel G. Reginald, *More Than Black? Multiracial Identity and the New Racial Order*, Philadelphie, Temple University Press, 2002.

12. Bernardo Guimarães, *A Escrava Isaura*, Rio de Janeiro, Casa Garnier, 1875 ; Danzy Senna, *Caucasia*, New York, Riverhead Books, 1998 ; Allyson Hobbs, *A Chosen Exile: A History of Racial Passing in American Life*, Cambridge/Londres, Harvard University Press, 2014.
13. Christina E. Firpo, *The Uprooted: Race, Children, and Imperialism in French Indochina, 1890-1980*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2016.
14. Emmanuelle Saada, *Les enfants de la colonie. Les métis de l'Empire français entre sujétion et citoyenneté*, Paris, La Découverte, 2007.
15. Ferdinand Oyono, *Une vie de boy*, Paris, Julliard, 1956.
16. Claire Etcherelli, *Élise ou la vraie vie*, Paris, Denoël, 1967.
17. *Le Monde des livres*, 4 octobre 1967.
18. Barack Obama, *Dreams from My Father: A Story of Race and Inheritance*, New York, Times Books, 1995 ; Rebecca Walker, *Black White and Jewish: Autobiography of a Shifting Self*, New York, Riverhead Books, 2002.
19. Alain Mabankou, *Black Bazar*, Paris, Seuil, 2009.
20. Bessora, *53 cm*, Paris, Le Serpent à Plumes, 1999.
21. Daniel Biyaoula, *L'impasse*, Paris, Présence Africaine, 1996 ; Fatou Diome, *Le ventre de l'Atlantique*, Paris, Éditions Anne Carrière, 2003 ; Léonora Miano, *Blues pour Élise*, Paris, Plon, 2010.
22. Renee C. Romano, *Race Mixing: Black-White Marriage in Postwar America*, Gainesville, University Press of Florida, 2006 ; Susan Williams, *Colour Bar: The Triumph of Seretse Khama and His Nation*, Londres, Penguin Books, 2007. Voir aussi des films comme *Loving* (2016) et *A United Kingdom* (2016).
23. Jonathan Rutherford (dir.), *Identity, Community, Culture, Difference*, Londres, Lawrence & Wishart, 1990.
24. Jean-Loup Amselle, *Vers un multiculturalisme français*, Paris, Flammarion, 1996.
25. Jean-Pierre Langellier, « Les secrets révélés du métissage à la brésilienne », in *Le Monde*, 23 février 2011.
26. David Brooks, « Brésil. Un pays majoritairement métissé », in *Courrier International*, 23 novembre 2011.
27. Fatima El-Tayeb, *European Others: Queering Ethnicity in Postnational Europe*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2011.
28. Samuel P. Huntington, *Who are we? The Challenges to America's National Identity*, New York, Simon & Schuster, 2004.
29. Gayatri Chakravorty Spivak, « Poststructuralism, Marginality, Postcoloniality and Value », in Peter Collier, Helga Geyer-Ryan (dir.), *Literary Theory Today*, Ithaca/New York, Cornell University Press, 1990.

30. Sharon Chang, « Mixed Race, Pretty Face », in *Racism Review*, 4 avril 2013.
31. Julie Wosk, « The New Diversity in Barbie Dolls: Radical Change or More of the Same? », in *Huffington Post*, 8 février 2016.
32. François Laplantine, Alexis Nouss (dir.), *Métissages. De Arcimboldo à Zombi*, Paris, Pauvert, 2016 [2001].
33. Evelyn J. Hinz, « What is Multiculturalism? A “Cognitive” Introduction », in Evelyn J. Hinz (dir.), *Idols of Otherness: The Rhetoric and Reality of Multiculturalism*, Winnipeg, University of Manitoba, 1996.
34. Frédéric Joignot, « Pour l'écrivain Édouard Glissant, la créolisation du monde est “irréversible” », in *Le Monde*, 4 février 2011.

8. Sexe interracial sur le web

Bernard Andrieu

L'interracialité sexuelle sur le web est le mélange des corps dans un acte pornographié de personnes hétérosexuelles ou homosexuelles – très peu bisexuelles –, de couleurs de peau variées. Depuis la première apparition, en 1972, de scènes interraciales dans le film pornographique *Behind the Green Door*, réalisé par les frères Mitchell avec Marilyn Chambers, George S. McDonald et Johnnie Keyes, la femme blanche trouverait dans l'interracialité sexuelle une initiation bondage domination sado-masochisme (BDSM) en dehors des normes... derrière la porte verte, donc. Le film sera d'ailleurs attaqué par le groupe suprémaciste blanc *The Silent Brotherhood* en raison même de son interracialité.

Le thème sera repris en 1975 par le cinéaste Richard Fleisher dans le film *Mandingo* – une production qui s'inscrit dans la mouvance de la *Blaxploitation* qui cherche à revaloriser la place des Noirs – qui, dans le contexte sudiste de la guerre de Sécession, met en scène l'interracialité sexuelle entre les maîtres blancs racistes et les esclaves noir·e·s. Les scènes violentes de l'exploitation sexuelle des esclaves et l'interdiction de la sexualité entre un esclave noir et sa maîtresse blanche sont autant de critiques de la domination. Le film, à charge, décrit également une convivance, une situation que l'on retrouvera par exemple dans *Cannibal Holocaust*, sorti en 1980, où, sur le prétexte de l'enquête

ethnologique menée par un groupe de journalistes, la sexualité violente entre des Indiens d'Amazonie et une femme blanche est largement mise en scène.

Les couleurs de la peau, confondues avec ce qui seraient celles de la « race », pourraient participer au message universaliste de la pacification des corps par la mixité des sexes et des genres. Le dispositif interracial du porno sur le web fait croire, par le mélange des couleurs de la peau, que les « races blanche, noire, jaune » existeraient comme catégorie ontologique et génétique¹ et pas comme une classification politique des corps selon leur couleur.

Le film pornographique sur le web n'est qu'une image de ces désirs d'inversion des rapports sociaux, des normes identitaires et des genres. La photographie érotique, le site web d'exhibition, l'œuvre d'art, le film expérimental... autant de médias qui cherchent à rendre visible ce qui est éprouvé lors de ces expériences sexuelles par une codification esthétique qui soit conforme. Le porno interracial qui paraît pousser à l'extrême le métissage participe de ce que Paul Ardenne décrit comme un « *impératif de l'excès, de la brutalité, du too much qui régit et façonne la représentation "extrême"* »².

L'obscénité du fantasme collectif de soumission (plus complexe qu'il n'y paraît) proposée dans les images interdirait toute mise à distance selon Michela Marzano : « *Nous pouvons aussi nous interroger sur la qualité de certains fantasmes mis en scène. Par exemple défendre le fantasme des rapports entre maître et esclave en montrant un homme blanc et une femme noire, jusqu'à quel point s'agit-il d'un fantasme ? N'est-on pas plutôt dans la reproduction d'une réalité historique ? Ces scènes vont au-delà du fantasme et deviennent la répétition de l'humiliation. De même, dans certaines vidéos sado-maso, la dialectique maître-esclave est reproduite en utilisant les figures du juif et du nazi. À nouveau, on utilise quelque chose*

qui a eu lieu pour promouvoir des scènes qui relèvent de la domination, en les faisant passer pour des fantasmes³. »

Toute contrainte corporelle serait la reproduction du modèle pornographique de soumission de la femme par l'érection masculine. Dans son article « Diffamation et discrimination », Catharine A. MacKinnon dénonce la pornographie comme un « *produit masturbatoire* » permettant « *aux hommes de se masturber en voyant des femmes exposées, humiliées, violées, dégradées, mutilées, amputées, attachées, bâillonnées, torturées et assassinées⁴* ». Ces « *produits visuels* » montrent des femmes qui pratiquent des actes sexuels et font éjaculer les hommes qui « *font ces choses en les regardant* pendant qu'elles sont faites ». Jouir devant ces images reviendrait à se transporter mentalement et corporellement en lieu et place de l'homme dominant la femme ; la pornographie produirait des dangers réels par l'assimilation de l'écran dans les procédures, gestes et techniques corporelles utilisés par les hommes avec les femmes. Les modèles pornographiques dans les films seraient à la fois la projection de l'imaginaire machiste et raciste, en même temps qu'ils viendraient s'incorporer dans les représentations masculines du corps de la femme.

La fausse opposition entre érotisme et pornographie entretient encore les moralistes post-féministes comme Sylviane Agacinski⁵, Nancy Huston⁶ et Michela Marzano⁷ dans la critique de la pornification généralisée : la subjectivité est ainsi refusée aux acteurs et actrices comme aux spectateurs et spectatrices en raison de ce qui seraient l'instrumentalisation de l'autre corps et l'assujettissement sexuel. Pourtant l'image pornographique, première industrie de consommation, n'était pas elle-même déjà un récit, une structure, une idéologie régulatrice des rapports sociaux ?

Le commerce du porno interracial

Les ventes du site porno *Empire Adult* nous apprennent que six de leurs dix films les plus vendus sont des films mettant en scène des rapports

sexuels interracialisés⁸ notamment avec la série *Blacked*. Deux cent sept mille quatre cent cinq vidéos pornos sont visionnées chaque minute sur le *leader* des sites gratuits de porno sur Internet, *Pornhub*, qui attire plus de cent millions de visiteurs par jour. L'étude quantitative effectuée pour l'année⁹ de ce que l'on trouve sur ce site dans ce domaine montre que les recherches en matière de porno interracial sont effectuées par les femmes comme par les hommes (au niveau mondial) : *Big Black Dick* arrive au 4^e rang, *Black* au 7^e rang et *Japanese* au 9^e rang pour les recherches effectuées par des femmes ; les recherches favorites des hommes semblent plutôt tournées vers les femmes asiatiques avec *Japanese* (4^e rang) et *Asian* (12^e rang). Ces résultats contredisent la thèse d'un intérêt purement machiste pour l'interracial mais confirment que la recherche très stéréotypée de la « *big black dick* » reste majoritaire.

En 2018, le journaliste Damien Mascaret fait remarquer dans les pages du *Figaro* que « globalement, les utilisateurs privilégient les vidéos avec la langue de leur pays. On découvre ainsi que les Français privilégient les recherches suivantes : “Française”, “French”, “maman française”. Même chose pour les Indiens (“Indian”, “Indian college girls”, “Indian HD sex”), les Italiens (“amatoriale italiano”, “italiana”, “amatoriale napoli”), ou encore les Japonais (“Japanese”, “Japanese wife”, “Japan”). Les Allemands regardent avant tout “German”, “Deutsch”, avec la catégorie “anal” à la troisième place. L’Afrique du Sud opte pour “Black South African”, “Ebony” et “Black”¹⁰ ». Ce « nationalisme pornographique » tend à assimiler la nation à la « race » par une absence de métissage. En Inde, l'*Indian White Porn* fait ainsi dans le blanchiment en mettant à l'écran les peaux les moins noires et les moins typées¹¹.

Robin d'Angélo témoigne dans son livre *Judy, Lola, Sofia et moi*¹², après avoir infiltré les lieux de tournage – et notamment ceux du site *Jacque et Michel* –, que les rôles attribués aux Noirs·es se situent toujours dans les classes sociales inférieures. Les sociologues Gloria Cowan et

Robin Campbell¹³ ont montré, dès 1994, que sur cinquante-trois films pornographiques étudiés et quatre cent soixante-seize acteurs et actrices impliqués, les Noir·e·s étaient toujours en position sociale de dominé·e·s par rapport aux Blanc·he·s, obéissant au scénario de la domination coloniale. Certaines actrices blanches refusent de tourner avec un homme noir, comme par exemple la *pornstar* Alexis Texas qui, en cent films, n'a jamais tourné avec un acteur noir et affirme ne pas le souhaiter¹⁴ ! L'actrice africaine-américaine Nyomi Banxxx rapporte également qu'un acteur blanc avec qui elle devait tourner une scène s'était finalement désisté parce qu'elle était noire et qu'il pensait que cette scène pourrait lui faire perdre son public¹⁵.

Les études effectuées sur le sujet aux États-Unis montrent que les acteur·rice·s noir·e·s sont moins bien payé·e·s que les blanc·he·s. Une actrice peut ainsi demander cinq cents dollars de plus pour jouer avec un homme noir. Dans le cas de contrats avec de grandes entreprises, « *les stars féminines peuvent obtenir \$2,000 et plus pour leur première scène "IR" [interracial], selon un acteur noir qui a demandé à rester anonyme afin de ne pas associer ce tarif à l'agence qui l'emploie*¹⁶ ». Le sociologue Mathieu Trachman, à travers son enquête réalisée entre 2006 et 2010 sur les rémunérations dans le porno, démontre, grâce à un corpus d'environ quatre-vingts entretiens avec des actrices, des acteurs, des réalisateurs et des producteurs, ainsi que des observations de tournage, qu'une hiérarchisation technique et performative définit des salaires très variables en fonction de la scène¹⁷.

Une sexualité raciale, raciste et héritière du temps colonial

La chercheuse Linda Williams, titulaire de la chaire *Film Studies and Rhetoric*, à l'Université de Californie à Berkeley, montre bien combien la

question des relations sexuelles interraciales, dans le contexte américain, met politiquement en scène les conflits de races dans une sexualité qui est, en réalité, raciale et raciste¹⁸.

Le sexe interracial sur le web n'inverse pas les codes. Le corps noir est toujours exhibé, non pas, cette fois-ci, dans des zoos humains, mais dans des « sexpositions universelles » sur le réseau. Toujours musclé, athlétique et en érection (c'est toujours le fantasme de la démesure du sexe noir qui prévaut), l'homme noir domine la Blanche en lui faisant éprouver, croit le spectateur·rice, ce que les colons eux-mêmes faisaient subir aux esclaves noirs.

L'inversion, et non la perversion, des « races », des genres, des habitus et des positions, est alimentée par l'imaginaire dont la pornographie n'est qu'une mise en image. L'instrumentalisation, la soumission¹⁹, la domination, la pénétration, l'attachement de la femme blanche par l'homme noir dominant, paraît renverser les stéréotypes racistes. La femme blanche se montre séduite et dominée par le corps noir dans des postures imposées : levrette soumise ou pré-sodomites pour se montrer en position de sodomie par un anus étoilé. 90 % des images qui apparaissent sur Google quand on cherche « *Interracial porn* » représentent des hommes noirs avec des femmes blanches – parfois *latina* –, souvent effarées ou surprises par la taille de ces sexes d'hommes noirs.

Ainsi le rapport interracial reste une représentation normative des corps, estime Paul B. Preciado, un colonialisme patriarcal, une hiérarchie raciale, une masculinité dominante, comme autant de « technologies de pouvoir »²⁰. L'interracialité pornographique sur le web n'innove en rien, elle reproduit les rapports de sexe, de genre et de « race » sans les interroger, sans critiquer les modèles hétéro et homo normés, du moins dans la pornographie *mainstream*. La pornographie postcoloniale n'accomplit pas la déconstruction des rapports de « race ». Il renverse seulement les positions, faisant accroire en la supériorité sexuelle du Noir sur la Blanche,

ou en la Noire plus délurée que la Blanche toujours mijaurée et mièvre ou le Blanc novice.

La question de la « race » dans la sexualité²¹, depuis Michel Foucault, aura hypersexualisé le corps et le sexe noirs face à l'hystérisation de la femme blanche. Le mélangisme sexuel des corps donne, par la performance pornographique, une représentation de la peur de l'orgasme²², la peur du sexe noir et celle du viol de la Blanche. La femme blanche hystérisée et affolée face à un pénis noir hors de proportion est mise en scène hors de tout dialogue interculturel. L'interracialité pornographique serait ainsi le renversement de la domination blanche par la domination noire, ce qui ne doit pas pourtant pas cacher les autres formes de sexe interracial présentes sur le web.

Pour dénoncer la peau qui stigmatise et classe les individus dans des théories raciales – dont l'anthropologie a d'ailleurs su utiliser les classements avant que l'ethnologie et l'anthropologie structurale n'en dénoncent le racisme –, l'artiste Diadji Diop, né à Dakar, utilise le rouge sang dans les sculptures de ces corps en lutte : « *D'abord, parce que je ne veux représenter ni des Noirs, ni des Blancs, ni des Jaunes mais des hommes, avec ce qu'ils ont en commun, la couleur du sang*²³. » L'hybride pourrait être considéré comme un moindre être car son essence est partagée et son corps divisé. Dans une hiérarchie des êtres vivants, par son déclassement, sinon sa stigmatisation ontologique, on a longtemps considéré le·a métis·se comme un être mélangé, impur. La pureté, sinon de la « race », du moins de l'apparence dermique a longtemps prévalu dans cet *apartheid* génétique qui réduit l'identité de l'être à ses propriétés naturelles. Cette naturalisation des corps fait croire en une intégrité et une pureté de l'être par ce qui serait son homogénéité et son essence.

Femme blanche/femme noire

La domination interracial qui s'exprime en images – héritière des codes de la photographie coloniale – trouve dans la « queerisation » des corps un prétexte au porno interracial²⁴. Même dans la bisexualité *gay* – plus souvent représentée que la bisexualité lesbienne –, performés dans le triolisme sur le web, le·a Blanc·he doit être sodomisé·e par le Noir ou sucer le sexe noir pendant que l'autre partenaire²⁵ regarde ou participe activement à la scène.

Cette logique Black Cock/White Slut définirait la Blanche comme une « salope » parce qu'elle se livrerait à l'homme noir sans retenue. Comme si elle avait à souffrir de la grosseur du sexe noir ou de la situation. Le sexe noir²⁶ est cadré et mis en scène pour être toujours plus impressionnant, occupant toute la scène en même temps que tous les orifices, par le contraste avec la peau blanche. Dans les scènes *gay*, l'homme noir fait plus facilement une fellation à l'homme blanc que l'inverse, sauf dans un mode *revenge*, un *gang bang* ou une séquence BDSM.

Linda Williams a démontré, dès 2004, dans son livre *Porn Studies* que *Crossing the Color Line*, et plus particulièrement la relation sexuelle entre un Noir et une Blanche, doit se comprendre dans le contexte de l'histoire de l'esclave et de son retournement plus ou moins assumé. S'agit-il d'une revanche ou d'une poursuite de la traite économique des Noir·e·s en une traite pornographique ? Susie Bright²⁷ a montré comment les femmes noires étaient en réalité enchaînées et traitées telle des esclaves sexuelles dans les films pornographiques interraciaux, le plus souvent dans un *gang bang*.

Le traitement des femmes noires dans la pornographie interraciale²⁸ repose en réalité sur leur exclusion des films au profit de l'homme noir, pour cette raison, précise Ariane Cruz, que les femmes noires restent en dehors des limites de la féminité elle-même, au-delà des « rangs féminins ». Cela explique leur exclusion du genre, et pas seulement, leur emplacement en dehors du « *look porno normal* »²⁹. Le modèle de l'intégration

hétéronormée de la femme noire serait à comprendre dans le contexte post-esclavagiste du corps noir.

Queer Porn : une agentivité interracial

Sauf exception fantasmatique, la pornographie de « la » femme noire reste standard comme processus d'assimilation à la pornographie *mainstream*. Le désir interracial avec des femmes noires existe pourtant dans la production³⁰. Le cinéma pornographique s'organise en productions *queer* qui viennent proposer des contre-modèles à l'interracialité par l'agentivité des performeuses comme Betty Blac et l'association *African American Big Beautiful Women*.

Comme le montre Mireille Miller-Young³¹, depuis 2013, on peut renverser la représentation homme noir/femme blanche grâce à des productions lesbiennes et raciales. On pense aux actrices pionnières que sont Jeannie Pepper, qui commence sa carrière en 1982, Angel Kelly et Heather Hunter, qui débutèrent respectivement en 1985 et 1988. Certaines actrices deviennent réalisatrices, comme Vanessa Blue, qui recevra le premier Award AVN (récompense du cinéma pornographique) en 2005 pour ses trois premiers films dans la catégorie *Best Ethnic-Themed Series*, Diana DeVoe qui réalise des films lesbiens dans lesquels la soumise blanche doit pratiquer des fellations sur des godes-ceintures.

Shine Louise Houston³² accomplit un geste politique plus radical en usant d'une pornographie féministe. Avec son studio de production *Pink & White*³³, créé en 2005, elle développe un « *dyke porn* » (*dyke* signifie lesbienne en argot) avec des *butches* (abréviation de *butcher* – boucher –, ce terme désigne les lesbiennes masculines) et des androgynes pour bouleverser les règles de l'interracialité et les déplacer sur le thème du transgenre, souvent présenté au *Berlin Porn Film Festival*. Nenna Joiner participe à cet activisme des minorités en produisant, elle aussi, une pornographie plus interculturelle qu'interraciale. L'ethnicité

pornographique se trouve ainsi renouvelée par des relations sexuelles interraciales entre femmes.

Si le porno lesbien *queer* montre d'autres corps, morphologies et renouvelle les scénarios, l'*ethnic porn* voudrait ne pas paraître interracial et raciste en empruntant les modèles de l'interculturalité. Les signes ethniques sur les corps nus des femmes viennent indiquer leur origine, comme un fichu traditionnel sur la chevelure d'une femme noire, un collier arabisant, un *bindi* (point rouge) sur le front, un *hijab* sur une femme dont les seins sont cachés par une blouse mais dont le sexe, très épilé, est visible, des acteurs portant coiffes et tatouages traditionnels... Mais, ainsi pour Maxime Cervulle, peut-être est-ce l'exotisme qui se dissimule derrière le terme paravent d'« ethnicité »³⁴ ? Peut-être ne faut-il y voir, une fois de plus dans une reproduction du style pornographique hétéro, que l'héritage du sous-érotisme du harem colonial³⁵ ?

Le métissage pornographique des corps

Le métissage pornographique des corps mis en scène dans l'interracial *gay* et lesbien reste moins binaire que l'interracial hétéro, car le mélange des âges, des genres et des couleurs est aussi le métissage des corps. Mais ce métissage doit travailler à déconstruire l'interracial comme l'artiste multidisciplinaire Diana J. Torres nous enjoint, entre autres, à le faire dans son ouvrage *Pornoterrorismo*³⁶ : refus des multiples injonctions au genre, à la « race » et à la sexualité, refus de la docilité corporelle et acceptation de tous les corps. Déjà, au début des années 1980, l'artiste brésilien Edouardo Kac³⁷ avait développé *Movimento de Arte Pornô* comme un mouvement expérimental usant de la pornographie comme d'un moyen d'expression critique. Ces alternatives remettent en cause les dominations de sexe et de « race » mais font également face à la mondialisation des hiérarchies du porno interracial.

Ce mélangisme Blanc/Noir, homo/hétéro, masculin/féminin, plus que l'échangisme, s'inscrit dans l'expérience même de l'utilisation de tous les orifices durant l'acte sexuel. Être doublement ou triplement pénétré simultanément ou alternativement, démultiplie les sentiments d'appartenance et d'abandon corporel. La perte de contrôle est augmentée par l'hybridation simultanée du corps. La posture (Sujet/Objet), le genre (Homme/Femme), la position (Positif/Négatif), font varier les modes relationnels, les rapports à soi et les possibilités d'être avec les autres.

Si le sujet cherche à devenir autre que lui-même, l'expérience sexuelle doit-elle être privilégiée pour l'hybridation identitaire ? La confusion entre identité sexuelle et identité personnelle peut nous aveugler sur l'hybride sexuel car le *queer* et le genre s'inscrivent dans des renversements interraciaux, parfois complets, de postures, de positions et de rôles. En hétérosexualisant les homosexuel·le·s, ou en homosexualisant les hétérosexuel·le·s, le risque est de perdre la variation identitaire de l'hybride qui peut tout à la fois être métis·se, homo, bi, trans, hétéro selon la situation performative.

1. Bernard Andrieu, « La politique génétique du sexe », in *Quel corps ?*, n^{os} 47-48-49, 1995.
2. Paul Ardenne, *Extrême. Esthétiques de la limite dépassée*, Paris, Flammarion, 2006.
3. « Trois questions à Michela Marzano sur la pornographie », 19 avril 2006. <https://mauvaiseherbe.wordpress.com/2007/11/15/trois-questions-a-michela-marzano-sur-la-pornographie/>
4. Catharine A. MacKinnon, *Ce ne sont que des mots*, Paris, Éditions Des Femmes, 2007.
5. Sylviane Agacinski, *Le corps en miettes*, Paris, Flammarion, 2009.
6. Nancy Huston, *Mosaïque de la pornographie*, Paris, Gonthier-Denöel, 1983.
7. Michela Marzano, *La pornographie ou l'épuisement du désir*, Paris, Buchet Chastel, 2007.
8. <https://www.adultdvdempire.com/30/category/interracial-porn-movies.html>
9. <https://iletaitunepub.fr/2017/01/pornhub-revele-ses-impressionnantes-statistiques-et-les-mots-clefs-les-plus-utilises-selon-les-pays/>

10. David Mascaret, « Porno. Qui a regardé quoi en 2018 ? », *Le Figaro*, 5 janvier 2019.
<http://sante.lefigaro.fr/article/porno-qui-a-regarde-quoi-en-2018-/>
11. Hélène Kessous, *La blancheur de la peau en Inde. Des pratiques cosmétiques à la redéfinition des identités*, thèse en ethnologie/anthropologie sociale, EHESS, 2018.
12. Robin d'Angélo, *Judy, Lola, Sofia et moi*, Paris, Éditions Goutte d'Or, 2018.
13. Gloria Cowan, Robin R. Campbell, « Racism and Sexism in Interracial Pornography: A Content Analysis », in *Psychology of Women Analysis*, vol. 18, n° 3, 1994.
14. <https://zafroland.wordpress.com/2013/02/15/lactrice-porno-alexis-texas-pas-de-noirs-pour-moi/>
15. https://hitek.fr/actualite/industrie-porno-raciste_8817
16. <https://www.businessinsider.com/pornography-has-a-big-race-problem-2015-9?IR=T>
17. Mathieu Trachman, « Hiérarchie des salaires et plaisir au travail dans la pornographie », in *Ethnologie française*, vol. 43, n° 3, 2013.
18. Linda Williams, « Skin Flicks on the Racial Border: Pornography, Exploitation and Interracial Lust », in Linda Williams (dir.), *Porn Studies*, Durham, Duke University Press, 2004.
19. Bernard Andrieu, « Soumission », in Philippe Di Folco (dir.), *Dictionnaire de la pornographie*, Paris, PUF, 2005.
20. Paul B. Preciado, « Nos corps trans sont un acte de dissidence du système sexe-genre », in *Libération*, 20 mars 2019.
21. Abdul Jan Mohamed, « Sexuality on/of the Racial Border: Foucault, Wright and the Articulation of "Racialized Sexuality" », in Domna Stanton (dir.), *Discourses of Sexuality: From Aristotle to AIDS*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1992.
22. Bernard Andrieu, *La peur de l'orgasme*, Dijon, Le Murmure, 2015.
23. Philippe Dagen, « Les corps rouge de colère de Diadji Diop », in *Le Monde Magazine*, 6 août 2011.
24. Maxime Cervulle, Nick Rees-Roberts, *Homo Exoticus: Race, classe et critique queer*, Paris, Armand Colin, 2010.
25. Tom M. Slattery, *Immodest Proposals: Through the Pornographic Looking Glass*, New York, Writers Club Press, 2001.
26. Jennifer C. Nash, *The Black Body in Ecstasy: Reading Race, Reading Pornography*, Durham, Duke University Press, 2014.
27. Susie Bright, « The Image of the Black in Adult Video », in *Adult Video News*, avril 1987.
28. Mireille Miller-Young, *A Taste for Brown Sugar: Black Women in Pornography*, Durham, Duke University Press, 2014.
29. Ariane Cruz, *The Color of Kink: Black Women, BDSM, and Pornography*, New York, New York University Press, 2016.

30. Susanna Paasonen, Kaarina Nikunen, Laura Saarenmaa (dir.), *Pornification: Sex and Sexuality in Media Culture*, Oxford, Berg, 2007.
31. Mireille Miller-Young, « Race and the Politics of Agency in Porn: A Conversation with Black BBW Performer Betty Blac », in Lynn Comella, Shira Tarra (dir.), *New Views on Pornography: Sexuality, Politics, and the Law*, Santa Barbara, Praeger, 2015.
32. <https://shinelouisehouston.com/>
33. <http://crashpadseries.com/>
34. Maxime Cervulle, « De l’articulation entre classe, race, genre et sexualité dans la pornographie “ethnique” », in *MEI. Médiation et Information*, n^{os} 24-25, 2006.
35. Malek Alloula, *Le Harem colonial. Images d’un sous-érotisme*, Paris, Séguier, 2001.
36. Diana J. Torres, *Pornoterrorisme*, Paris, Éditions Gutarian, 2013.
37. Edouardo Kac, « *Manifesto Pornô* », in *Gang*, n^o 1, 1980.

PARTIE 2

SEXUALITÉ, PROSTITUTION, CORPS

1. Économie politique de la sexualité coloniale et raciale¹

Elisa Camiscioli & Christelle Taraud

À la frontière entre les XVIII^e et XIX^e siècles, les puissances européennes – et particulièrement l'Angleterre et la France – sortent de leurs « limites naturelles » pour se lancer à la conquête du monde, et la question du partage des femmes et de la sexualité « indigène » devient vite problématique. Considérée comme symbolique d'un état de civilisation « *inférieur* », cette dernière est alors présentée comme « *primitive* » et « *dangereuse* », ce qui permet, au passage, d'offrir une justification supplémentaire aux « *nécessaires* » interventions coloniales.

Quant au rapport entre les sexes, il met généralement en avant des femmes « Autres » pensées et perçues comme soumises, dociles et passives au travers d'un regard fortement érotisé, nourri par les différents imaginaires exotiques qui se constituent alors. Ceci explique pourquoi de nombreux Européens ont ou rêvent d'avoir des relations sexuelles avec des femmes colonisées dans des espaces qui leur sont souvent présentés, par ces mêmes imaginaires, comme des « paradis sexuels ».

Cependant, les Mauresques et Moukères d'Afrique du Nord, les Négresses et Moussos d'Afrique subsaharienne, les Tonkinoises et Congaïs d'Asie du Sud-Est, les Vahinés des îles océaniques et les Doudous des

Caraïbes n'irriguent pas seulement les représentations au travers d'images, comme les peintures orientalistes, les photographies et les cartes postales coloniales, ou bien les œuvres pseudo-scientifiques comme le très célèbre *Art d'aimer aux colonies* du docteur Jacobus, publié en France en 1893, mais font partie du quotidien de nombreux hommes blancs. En raison de la relative rareté des Européennes jusque dans l'entre-deux-guerres – en Algérie, au début de la conquête en 1833, on trouve trois cent trente-six Européennes pour mille hommes, en 1839, elles sont trois cent quatre-vingt-trois, et en 1842, quatre cent soixante-quatorze ; alors que, dans le même temps, dans les Indes néerlandaises, le mariage avec une femme blanche était, jusqu'au XIX^e siècle, interdit pour tous les colons, sauf pour les hauts dignitaires de la Compagnie unie des Indes orientales (1602-1799), et ce au moins pendant les dix premières années de présence dans la colonie – les femmes « Autres » jouent donc, dès l'origine, un rôle essentiel à l'équilibre de l'ordre sexuel, social et « racial » colonial.

Banalité des échanges économique-sexuels à l'aube du XIX^e siècle

Avant les colonisations du XIX^e siècle, les Européens avaient, en effet, installé de longue date des comptoirs commerciaux sur certains continents, en particulier l'Afrique et l'Asie. Dans ce contexte militaire, diplomatique, politique et économique, bien différent de celui qui se met en place avec l'occupation totale de la seconde partie du XIX^e siècle, des relations entre hommes blancs (militaires, administrateurs et commerçants pour l'essentiel) et femmes « indigènes » avaient vu le jour. Aussi, depuis la création par Élisabeth I^{re}, en 1600, de la Compagnie britannique des Indes orientales, les Britanniques utilisaient-ils des Indiennes qui, entre service domestique, sexuel et « conjugal », les aidaient à s'acclimater au pays et à « s'indigéniser » – c'est-à-dire à penser, à agir, et à vivre comme des

Asiatiques – tout en faisant des affaires. Au début du XIX^e siècle, et ce bien que certains chercheurs, dans leurs récits du caractère « hybride » et « collaboratif » de la culture anglo-moghole, aient « romantisé » les relations intimes entre les Britanniques et ces femmes indiennes en présentant celles-ci comme des « cohabitations familiales » classiques, il s’agissait encore, le plus souvent, d’un « concubinage sexuel » flirtant avec l’esclavage².

En effet, dans un contexte où travail domestique et travail sexuel étaient si enchevêtrés, rares étaient les unions légalisées par un mariage officiel ou qui recevaient une certaine publicité hors de la sphère privée³. Un peu partout dans les Empires naissants, ces cohabitations intimes, à la fois domestiques, sexuelles et/ou familiales, sans être à proprement parler des « relations prostitutionnelles » relevaient cependant donc bien, comme nous venons de le voir à partir de l’exemple indien, d’une économie marchande du sexe reposant sur des échanges économico-sexuels divers, nourris, renouvelés et inégalitaires.

Le phénomène est d’ailleurs extrêmement banal et pérenne aux Indes, jusqu’en 1858, date à laquelle le pouvoir de gouverner est transféré de la Compagnie des Indes à la Couronne britannique, comme le montre l’historienne Mahua Sarka : « *En 1814, un récit de voyage écrit par un commentateur britannique anonyme qui visitait le Bengale estimait que les trois quarts des officiers britanniques célibataires qui y vivaient avaient des concubines. Celles-ci, indiennes – hindouistes ou musulmanes –, étaient considérées, comme le souligne le récit, comme un bouquet de délices* »⁴. » On retrouve aussi, à la même époque, ce phénomène dans la Sénégambie des comptoirs commerciaux français mis en place par la Compagnie française des Indes occidentales, en 1664, puis par la Compagnie du Sénégal, à partir de 1674. Ici, les Français vont avoir des relations du même type que les Britanniques et leur *Bibi* (« épouse ») avec les Signares de

Gorée et de Saint-Louis du Sénégal comme le montrent les travaux de George Brooks et d'Hilary Jones⁵.

Une situation que connaissent aussi les Indes néerlandaises, comme le souligne Jean Gelman Taylor⁶, puisque la Compagnie unie des Indes orientales va y restreindre, pendant près de deux cents ans, la venue de femmes hollandaises. Ceci veut dire que la grande majorité des familles interraciales qui s'y sont tout de même constituées, avant la seconde partie du XIX^e siècle, étaient composées d'Européens et de leurs esclaves et/ou « petites épouses » asiatiques. Le gouvernement batave promeut d'ailleurs les « mariages » entre ses employés de niveau inférieur et ces femmes « indigènes ». Ce faisant, ce dernier, dans son exigence « d'achat de fiancées » pour les hommes qui le représentent, a comme double objectif, en même temps moral et honorable, que les nouvelles épouses soient simultanément affranchies et baptisées. Dans tous les cas, pour les officiels de la Compagnie, une société coloniale eurasiennne pouvait ainsi être construite à moindre coût ; ce que le recours aux femmes blanches ne permettait pas, celles-ci ayant, *a contrario*, des besoins matériels bien plus importants que les hommes de leur propre société ainsi que des femmes « indigènes » avec lesquelles ces derniers s'installaient.

Ces relations, cependant, qui donnent couramment naissance à des enfants métis, plus ou moins légitimés selon les cas, sont rarement légalisées dans le pays d'origine des Européens – où ces derniers ne ramènent d'ailleurs que fort rarement leur « petite épouse » et leur « famille » locale – bien qu'elles soient, par contre, très souvent validées par des usages et contrats locaux comme le montre le recours, jusque tard dans le XIX^e siècle, aux « mariages à la mode du pays » le plus souvent pensés comme temporaires même s'ils peuvent durer, pratiquement, fort longtemps.

Extrêmement utiles, dans les temps d'occupation restreinte, les *Bibis*, Signares et autres « petites épouses » perdent leur attrait diplomatique,

politique et économique – et donc leur pouvoir – à partir du moment où les Européens s'engagent, entre 1815 et 1875, dans une politique de colonisation totale. La fin de leur règne – qui ne signifie pas toujours leur disparition, mais leur relégation dans des catégories subalternes et stigmatisées plus proches de la courtisanerie libre ou de la prostitution *stricto sensu* – marque aussi une nouvelle étape de la domination de ces pays. Malgré cela, les « petites épouses » ne disparaîtront jamais totalement du paysage colonial européen du XIX^e siècle. Ann Laura Stoler rappelle ainsi qu'à Java et Sumatra, dans les Indes néerlandaises, les *Nyai* (« petites épouses ») étaient légion, permettant, à la fin du siècle encore, acclimatation, stabilité, santé sexuelle, physique et mentale. Ce qui explique, selon elle, que « *dans les années 1880, près de la moitié de la population masculine européenne vivait avec des femmes asiatiques sans être mariée*⁷ ». Ce phénomène, loin d'être isolé, se retrouve aussi, par exemple, dans l'Éthiopie italienne, comme le rappelle Giovanna Trento⁸, ou bien dans les Nouvelles-Hébrides franco-anglaises, comme l'explique Virginie Riou⁹.

Aux États-Unis de même, la domination sociale et raciale participe aussi largement d'une oppression sexuelle que subissent tout particulièrement, quoique de façon différente, deux catégories de femmes – les Amérindiennes et les Africaines-Américaines¹⁰ – alors même, qu'en ce début de XIX^e siècle, la sexualité interracial y est encore omniprésente. Ainsi, dans le Sud esclavagiste, comme le rappellent les historiens Herbert Gutman et Richard Sutch, 60 % des femmes esclaves de 15 à 30 ans risquaient de se voir imposer une relation intime avec un « maître blanc »¹¹. Face au caractère écrasant de ces chiffres, seule une minorité de chercheurs – tels Barbara Bush¹² – évoquent des relations qui pouvaient être « négociées » ou acceptées quand la plupart parlent d'un système économico-sexuel dont l'essence même est la contrainte et la violence. Ce que confirment aussi les rares témoignages de femmes à disposition tels

ceux de « Madame Keckley », ancienne esclave devenue confidente de l'épouse du président Abraham Lincoln¹³ ou bien de Mary Prince, autre ancienne esclave domestique qui, dans ses *Mémoires*¹⁴, raconte que les trois quarts de ses maîtres l'ont brutalisée ou ont tenté d'abuser d'elle.

Néanmoins, aux États-Unis comme au Brésil – où de nombreux esclaves noirs étaient pourtant « loués », à des fins sexuelles, par leurs maîtres et maîtresses – ou encore en Amérique latine, pour les Amérindiennes du Pérou, du Chili, d'Argentine..., le « consentement » des femmes pouvait être lié aux « bénéfices » que celles-ci pensaient ou pouvaient retirer de leur « intimité » avec un Blanc. Ainsi les relations interraciales ont-elles pu aussi mener, dans certains cas, à une ascension sociale réelle des femmes concernées. Une situation que l'on retrouve aussi, tout au long du XIX^e siècle, dans toutes les sociétés caribéennes – et notamment dans les territoires français avant et après l'abolition de l'esclavage en 1848¹⁵ – issues des premiers Empires coloniaux européens et esclavagistes.

Dans le même temps, se développe, aux États-Unis, la lutte contre la « miscégénéation », le mélange des « races », après que le terme ait été inventé, en 1863, par un journaliste du *New World*, David Goodman Croly, à partir des mots latins *miscere* (« mélanger ») et *genus* (« type »¹⁶). Une lutte qui a, pour premier objectif, de remettre en cause le présupposé de la relation interraciale inhérente au couple maître blanc/esclave noire. Au-delà de la domination du premier sur la seconde, la société états-unienne du XIX^e siècle est, en effet, fondée, *a contrario* de celle des siècles précédents, sur l'interdiction formelle des unions mixtes. Fortement influencée par les croyances religieuses issues du protestantisme, la ligne raciale-sexuelle qui s'établit alors sur le refus du métissage va perdurer durant un siècle et demi (1810-1960). Légalisé et vulgarisé au XIX^e siècle – mais ayant des fondements bien plus anciens comme le montre l'instauration dans l'État du Maryland, à partir de 1664, des premières mesures contre les relations

interraciales – le maillage juridique qui se met en place n’interdit pas seulement les unions entre Blancs et Noirs, mais aussi, dans la foulée, entre Blancs et Amérindiens, Japonais, Chinois, Philippins, Hawaïens, Hindous, Orientaux...

À cette époque, en effet, trente-huit États américains vont prendre la décision d’interdire les relations sexuelles ou les mariages interraciaux. En 1861, le Nevada prohibe de même, très spécifiquement, toute relation sexuelle – et par extension tout mariage – entre États-Uniens blancs et Chinois, suivi par l’Oregon et le Mississippi. Alors que la fin de la conquête de l’Ouest – qui a fait des États-Unis, après les guerres menées contre les peuples amérindiens, une puissance pacifique – se profile, le sentiment anti-asiatique s’accroît. La presse qualifiant alors régulièrement les femmes chinoises de « *prostituées* », dangereuses pour les hommes blancs, et faisant des Japonais de véritables « *satyres* » dont l’objectif est de « *pervertir* » la féminité blanche : « *la fille de Seattle cherche à divorcer de son mari japonais après un mois de mariage, après que ce dernier a tenté de faire d’elle une esclave sexuelle*¹⁷. »

Ainsi dans les sociétés post-esclavagistes – aux États-Unis, en Amérique latine, dans les Caraïbes – comme dans les seconds Empires coloniaux naissants, en Afrique, en Asie, en Océanie, la ligne racio-sexuelle se tend, à mesure de l’affirmation, de plus en plus tranchée, que la suprématie blanche ne peut se penser – et se vivre – que dans un isolement en même temps sexuel et racial... Cependant, ce postulat résiste mal – principe de réalité oblige – aux contingences de la vie réelle, notamment aux colonies.

La « ménagère » : une situation intermédiaire de la sexualité vénale

Dans les différents Empires, le profil de la « ménagère », et non plus seulement de la « petite épouse », va progressivement se généraliser et s'imposer, particulièrement dans les zones à faible présence européenne où les colonies sont essentiellement d'exploitation et non de peuplement – non seulement du fait que la relation domestique, sexuelle et « conjugale » interracial, reste *nécessaire*, mais aussi qu'elle doit maintenant s'exercer dans un tout autre esprit que celui qui avait concouru à son existence entre le XVI^e siècle et le début du XIX^e siècle.

Héritières des premières « ménagères » de l'époque moderne – dont les activités n'avaient alors rien de « domestique » malgré l'appellation qui leur avait été accolée – que l'on pouvait encore retrouver, par exemple, à Madagascar au XIX^e siècle avec les *Vadimbazaha* – qui, telles les *Bibis*, les Signares et les *Nyai*, étaient souvent « *autant des partenaires économiques que des intermédiaires et des interprètes* »¹⁸ qui tiraient prestige et honneur du fait qu'elles étaient « épouses » de Blancs et mères d'enfants métis –, les « ménagères » du début du XIX^e siècle vont voir leur statut rétrograder drastiquement, un peu partout, à partir des années 1860-1880, période de conquêtes militaires effectives et de pacification.

De plus en plus souvent assimilées à des « domestiques-concubines » – voire à des prostituées dans certains cas – de rang et de rôle subalternes, elles sont aussi quasi systématiquement objectivées sexuellement, de manière triviale et obscène. Ainsi Claude Farrère dans son livre *Les Civilisés*, publié en 1905, écrit que la *Congai* (concubine « indigène ») est une « *fillette annamite, moitié servante, moitié épouse qui complète indispensablement le mobilier d'un Européen d'Indochine* »¹⁹. Si comme l'écrit Ann Laura Stoler, « *l'intimité [est maintenant] racialisée* »²⁰, la « ménagère » en devient, dans la seconde partie du XIX^e siècle, un symbole *banalement* quotidien.

Car désormais, l'Européen aux colonies se pense doublement en maître et entend agir comme tel. Les colonisées – triplement assujetties en tant que

femmes, pauvres, et « indigènes » – deviennent alors les faire-valoir d’une virilité blanche agressive qui entend dominer et régner. Chosifiées, les femmes « indigènes » le sont certainement, comme le montre la pratique, certes antérieure à l’image de l’exemple indien, mais réifiée de manière beaucoup plus massive au XIX^e siècle dans de nombreux espaces colonisés, qui consiste, en Afrique, en Océanie comme en Asie, à « léguer » à son successeur la femme avec laquelle « on a fait son temps ». Ainsi, comme le précise Anne de Colney, dans son livre *L’Amour aux colonies*, édité en 1932 (en réalité une reprise de l’ouvrage du docteur Jacobus *L’Art d’aimer aux colonies* publié quarante ans plus tôt) : « *L’Européen avisé préfère prendre la succession d’un ami ou d’un collègue qui quitte la colonie. Il possède [alors] une femme dressée, nippée et comprenant un peu le français*²¹. » Ce sont des « femmes d’Européens ».

C’est aussi qu’il est évidemment entendu, comme l’explique bien Amandine Lauro pour l’État Indépendant du Congo (EIC), propriété personnelle du roi des Belges, Léopold II, jusqu’en 1908, avant d’être géré par l’État belge : « *que le mâle victorien aux pays chauds [ne saurait être contraint] à la continence*²². » Entre « droit au coït » – du fait de son statut de conquérant –, rareté des femmes blanches et désir d’une altérité féminine assujettie supposée rétablir un rapport homme/femme « naturel » mis à mal, en Europe, par l’avancée des droits des femmes et la percée des féminismes, la « ménagère » devient ainsi, au Congo belge, comme dans d’autres espaces colonisés, une véritable institution (y compris dans les cartes postales) d’autant plus fondamentale que le nombre des coloniaux (toutes nationalités européennes confondues), dont l’écrasante majorité est masculine, plafonne encore, jusqu’à la Première Guerre mondiale, à trois mille personnes réparties sur un des territoires colonisés les plus vastes d’Afrique²³.

À cela s’ajoute le fait, indépendamment du statut, du rôle et du traitement de la « ménagère », que cette dernière, supposée plus « propre »

et donc plus « saine » – en milieu rural, où elle se trouve en général, il est entendu qu'elle réserve ses services, y compris sexuels, exclusivement à son « maître » – permet de lutter en même temps contre la sexualité « contre nature » (pédérastie) et contre le péril vénérien, marqué par l'angoisse récurrente, tout au long du XIX^e siècle, de la syphilis (dont les prostituées sont supposées être les premiers agents de contamination). Ceci explique pourquoi le système des « ménagères » perdurera y compris quand les femmes européennes commenceront elles-mêmes à s'installer dans les colonies.

Cependant, couplé à une moralisation sexuelle croissante des espaces colonisés et à un « embourgeoisement » de plus en plus évident des classes populaires blanches notamment en termes de modèle conjugal/familial, le statut de la « ménagère » se modifie radicalement. En effet, d'institution fortement recommandée par les instances coloniales, tout au long du XIX^e siècle, cette dernière – comme symbole d'un concubinage interracial désormais presque unanimement condamné – rétrograde, et bien qu'encore « tolérée » à la marge, se voit officiellement interdite dès le début du XX^e siècle dans l'Empire allemand d'abord (1905) ; puis dans l'Empire britannique (*Lord Crewe's Circular* de 1909), l'Empire belge (circulaires de 1911, 1913 et 1915) et enfin dans l'Empire italien sous domination fasciste.

Capitalisme sexuel, prostitution et moralisation des mœurs

C'est aussi la peur de la contamination syphilitique qui concourt à la mise en place des premières réglementations de la prostitution dans les espaces colonisés : particulièrement en milieu urbain où se trouvent concentrés, bien plus que dans le bled, la brousse, la jungle ou le désert, la majorité des Européens des colonies.

Ainsi, dès la conquête de la ville d'Alger par le corps expéditionnaire français, le 5 juillet 1830, les autorités militaires s'inquiètent-elles des ravages que pourraient créer, dans leur rang, la « syphilis arabe ». Pour protéger l'armée du péril vénérien est donc alors mis en place, seulement une semaine après la prise de la ville, le premier service sanitaire de la prostitution sur le modèle de ce que l'on pouvait trouver dans certaines villes métropolitaines à la même époque. Institué dans toutes les « possessions françaises du Nord de l'Afrique » – nom donné alors à l'Algérie – dès 1831, grâce à un arrêté du lieutenant général commandant le corps d'occupation d'Afrique, le système réglementariste ainsi fondé permet de définir clairement ce qu'est une prostituée (une femme qui vend exclusivement du service sexuel pour un prix et un temps donné) ; et de créer un statut unique pour toutes les femmes étant associées, de près ou de loin, à une sexualité marchande (celui de « filles soumises »), des lieux précis de prostitution (bordels, quartiers réservés et BMC) et d'organiser les visites sanitaires tout en mettant en place la perception de la taxe qui en découle.

Les Britanniques – qui ont dans un premier temps adopté le système français organisé sous l'impulsion du docteur Alexandre Parent-Duchâtelet²⁴ en promulguant chez eux, entre 1864 et 1867, les *Contagious Diseases Acts* (lois sur les maladies contagieuses) – font d'abord de même dans leurs colonies comme le montre Luise White, pour le Kenya colonial²⁵. En effet, confrontés à la croissance des taux de contamination vénérienne dans l'armée, ceux-ci mettent en place, au tournant du XIX^e siècle, un système « d'hôpital fermé », pour surveiller et traiter les femmes malades. Un système qui ne fut pas toujours utilisé de manière très conséquente mais ne fut pourtant jamais abrogé dans les colonies britanniques et ce même quand la Grande-Bretagne choisira, dès 1886, de mettre fin, en métropole, au système réglementariste²⁶ : la question

« raciale », morale, et sanitaire primant ici sur les revendications abolitionnistes.

Ce faisant, les Européens, toutes nations confondues, vont ainsi amalgamer, au statut de « filles soumises », des catégories de « femmes de réjouissance » différentes qui, bien que pratiquant toutes des relations sexuelles marchandes, n'avaient souvent que peu de contacts avec les prostituées *stricto sensu* : anciennes esclaves affranchies et courtisanes libres telles les *Almées* et *Chikhates* nord-africaines²⁷, les chanteuses et danseuses extrême-orientales, les *Dévadâsis* indiennes²⁸... À Tunis, les agents du régleментарisme décident ainsi, en 1891, de réunir dans une même catégorie les filles publiques, les chanteuses et danseuses. Ces dernières réagissent à cette décision en pétitionnant largement. Huit cents d'entre elles refusent d'ailleurs le contrôle médical – ce qu'on appelle encore au XIX^e siècle, la « visite des organes » comme le précise Alain Corbin²⁹ – l'inscription sur le registre des prostituées et le paiement de la taxe mensuelle de douze francs. Sans grand succès³⁰.

Soumises alors à un capitalisme sexuel organisé dans le cadre d'un système prostitutionnel carcéral et hygiéniste, genré et racialisé, qui vise autant la rentabilité de l'activité (séparation des services et développement généralisé de la passe, qui permet un rendement démultiplié de l'activité) et des établissements – et donc des investissements – que la moralisation du milieu prostitutionnel et la marginalisation croissante des individus, les prostituées « indigènes » sont progressivement transformées en « ouvrières du sexe » cantonnées dans de ce qu'il faut bien appeler de véritables « usines sexuelles » (les quartiers réservés en zones civiles et les bordels militaires de campagne – BMC – en zones militaires). Couplé à une industrie du tourisme en formation qui propose ses propres clichés racoleurs au travers d'un riche et racialisé imaginaire colonial, le taylorisme sexuel, c'est-à-dire la forme la plus triviale du commerce sexuel, l'abattage (où dans certains cas les prostituées peuvent avoir de quarante à soixante passes

par jour), vient à s'étendre du Maghreb français aux Indes britanniques au début du ^eXX siècle.

On comprend mieux, dès lors, dans ce contexte, que la prostitution n'ait plus alors été perçue et pensée, du côté des populations autochtones et plus encore des différents groupes nationalistes qui émergent, un peu partout dans les Empires coloniaux à partir des années 1920, que comme une excroissance honteuse, malsaine et obscène de la colonisation elle-même, y compris au travers de la question très polémique de la « collaboration charnelle ». On ne s'étonnera donc pas qu'un peu partout dans les colonies, l'une des premières choses que feront d'ailleurs, fort symboliquement, les nouveaux États indépendants est précisément de fermer les maisons de tolérance, les quartiers réservés, et les BMC des réglementarismes coloniaux.

1. Article publié dans sa version originale dans *Sexe, race & colonies. La domination des corps du ^eXV siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.

2. Indrani Chatterjee, « Colouring Subalternity: Slaves, Concubines, and Social Orphans », in Gautama Bhadra, Gyan Prakash and Susie J. Tharu (dir.) *Subaltern Studies X : Writings on South Asian History and Society*, New Delhi, Oxford University Press, 1999.

3. Durba Ghosh, *Sex and the Family in Colonial India*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.

4. Mahua Sarkar, « The Colonial Cast: The Merchant, the Soldier, the “Writer” (Clerk) and their Lovers. British Imperialism and “Native Women’s Histories” », Communication orale au Colloque international *Femmes et genre en contexte colonial (XIX^e-XX^e siècles)* organisé à Sciences Po Paris du 19 au 21 janvier 2012.

5. George Brooks, « The Signares of Saint Louis and Gorée: Women Entrepreneurs in Eighteenth-Century Senegal » in Nancy J. Hafkin and Edna G. Bay (dir.), *Women in Africa: Studies in Social and Economic Change*, Stanford, Stanford University Press, 1976 ; Hilary Jones, « From Mariage à la Mode du Pays to Weddings at Town Hall: Marriage, Colonialism, and Mixed-Race Society in Nineteenth-Century Senegal », in *The Social Journal of African Historical Studies*, vol. 38, n^o 1, 2005.

6. Jean Gelman Taylor, *The Social World of Batavia: Europeans and Eurasians in Colonial Indonesia*, Madison, University of Wisconsin Press, 1983.
7. Ann Laura Stoler, *La chair de l'Empire. Savoirs intimes et pouvoirs raciaux en régime colonial*, Paris, La Découverte, 2013.
8. Giovanna Trento, « Ethiopian Madamas: Cohabiting with the Fascist Subalterns », Communication orale au Colloque international *Femmes et genre en contexte colonial (XIX^e-XX^e siècles)*, organisé à Sciences Po Paris du 19 au 21 janvier 2012 ; Richard Pankhurst, « The History of Prostitution in Ethiopia », in *Journal of Ethiopian Studies*, vol. 12, n^o 2, 1974.
9. Virginie Riou, « Femmes indigènes du Condominium des ex-Nouvelles Hybrides (Vanuatu) de la fin du XIX^e siècle à l'entre-deux-guerres : les matrices d'une nouvelle reconfiguration sociale », Communication orale au Colloque international *Femmes et genre en contexte colonial (XIX^e-XX^e siècles)* organisé à Sciences Po Paris du 19 au 21 janvier 2012.
10. Arlette Gautier, *Les Sœurs de Solitude. Femmes et esclavage aux Antilles du XVII^e siècle au XIX^e siècle*, Rennes, PUR, 2010 [1985].
11. Herbert G. Gutman, Richard Sutch, « Victorians all? The Sexual mores and conduct of slaves and their masters », in Paul A. David, Herbert G. Gutman, Richard Sutch, Peter Temin, Gavin Wright, *Reckoning with Slavery: A Critical Study in the Quantitative History of American Negro Slavery*, New York, Oxford University Press, 1976.
12. Barbara Bush, *Slave Women in Caribbean Society, 1650-1838*, Bloomington, Indiana University Press, 1990.
13. Jennifer Fleischner, *Mastering Slavery: Memory, Family, and Identity in Women's Slave Narratives*, New York/Londres, New York University Press, 1996.
14. Mary Prince, *La Véritable Histoire de Mary Prince, esclave antillaise*, Paris, Albin Michel, 2000 [1831].
15. Pierre Dessalles, *La vie d'un colon à la Martinique au XIX^e siècle*, Fort-de-France, Désormeaux, 1987.
16. Lu Han, « Le tabou perpétuel : les femmes et la miscégenation aux États-Unis », in *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, n^o 95-96, 2012.
17. Cité par Peggy Pascoe, *What Comes Naturally*, New York, Oxford University Press, 2009.
18. Amandine Lauro, *Coloniaux, ménagères et prostituées. Au Congo Belge (1885-1930)*, Charleroi, Éditions Labor, 2005.
19. Cité par Alain Ruscio, *Amours coloniales. Aventures et fantasmes exotiques de Claire de Duras à Georges Simenon*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1996.

20. Ann Laura Stoler, *La chair de l'Empire. Savoirs intimes et pouvoirs raciaux en régime colonial*, Paris, La Découverte, 2013.
21. Anne de Colney, 1932. Cité par Alain Ruscio, *Amours coloniales. Aventures et fantasmes exotiques de Claire de Duras à Georges Simenon*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1996.
22. Amandine Lauro, *Coloniaux, ménagères et prostituées. Au Congo Belge (1885-1930)*, Charleroi, Éditions Labor, 2005.
23. Amandine Lauro, *Coloniaux, ménagères et prostituées. Au Congo Belge (1885-1930)*, Charleroi, Éditions Labor, 2005.
24. Alexandre Parent-Duchatelet, *De la prostitution dans la ville de Paris considérée sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration* (2 vol.), Paris, 1836.
25. Luise White, *The Comforts of Home. Prostitution in Colonial Nairobi*, Chicago, The University of Chicago Press, 1990 ; Philippa Levine, *Prostitution, Race, and Politics: Policing Venereal Diseases in the British Empire*, New York, Routledge, 2003.
26. Erica Wald, « Defining Prostitution and Redefining Women's Roles: The Colonial State and Society in Early Nineteenth-Century India », in *History Compass*, vol. 7, n° 6, 2009.
27. Christelle Taraud, *La prostitution coloniale. Algérie, Tunisie, Maroc (1830-1962)*, Paris, Payot, 2009 [2003] ; Barkahoum Ferhati, « La danseuse prostituée dite "Ouled Naïl", entre mythe et réalité (1830-1962). Des rapports sociaux et des pratiques concrètes », in *Clio. Femmes, genre, histoire*, n° 17, 2003.
28. Christian Henriot, *Belles de Shanghai. Prostitution et sexualité en Chine aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, CNRS Éditions, 1997 ; Isabelle Tracol, *Entre ordre colonial et santé publique, la prostitution au Tonkin colonial de 1885 à 1954*, doctorat d'histoire, Lyon, Institut d'Asie Orientale, 2013.
29. Alain Corbin, *Les filles de noce. Misère sexuelle et prostitution aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Aubier, 1978.
30. Christelle Taraud, *La prostitution coloniale. Algérie, Tunisie, Maroc (1830-1962)*, Paris, Payot, 2009 [2003].

2. Les amours exotiques franco-indochinois durant l'ère coloniale

Marie-Paule Ha

« Il y a ici des femmes avec des beaux yeux noirs qui seraient beaux partout, même en France, et ce qui est charmant, c'est que pour une modique somme variant de 50 à 500 francs, tu peux les acheter et les épouser en toute propriété ; ce qui est plus charmant encore, c'est que lorsque vous faites mauvais ménage, tu peux la revendre et quelquefois à bénéfice¹. » Ces arrangements économico-sexuels domestiques entre Européens et femmes « indigènes », évoqués ici par le capitaine Jules Petitjean Roget dans une lettre datée de 1881, adressée à son frère, font partie de l'expérience coloniale de nombreux Européens qui séjournaient en Indochine française. Durant la période de conquête et de pacification (1858-1897), ces ménages irréguliers mixtes étaient assez bien tolérés par la communauté blanche, mais à mesure que l'administration civile s'établissait dans la colonie, cette promiscuité commençait à être perçue comme une source de menace pour l'ordre colonial.

Ce changement était particulièrement marquant parmi les administrateurs. Ainsi, dans une circulaire confidentielle datée de septembre 1897, le procureur général de la Cochinchine et du Cambodge informa ses subordonnés qu'il avait dû prendre des mesures rigoureuses à l'égard d'un certain magistrat qui vivait publiquement en état de

concubinage avec une femme « indigène ». Il trouvait tout à fait déplorable ces cohabitations irrégulières qui, selon lui, « *dégradent le magistrat, compromettent son autorité et son prestige – ce qui est pis encore – son honneur* ». Il termina sa missive en invitant ceux qui se trouvaient dans des situations similaires à « *rompre immédiatement avec leurs habitudes* ». En 1901, le résident supérieur du Cambodge écrivait au gouverneur général Paul Doumer² pour lui faire part du fait qu'il avait déplacé un fonctionnaire « *pour le seul motif que sa vie privée était devenue trop publique* ». Paul Doumer lui-même s'est aussi exprimé sur le sujet : « *L'expérience a démontré que l'influence des concubines indigènes est presque toujours funeste à la réputation des fonctionnaires qui les admettent dans l'intimité de leur existence*³. »

Ce souci des conséquences préjudiciables que les cohabitations interraciales pourraient avoir sur la réputation et l'autorité du colonisateur, dérive de ce qu'on appelait à l'époque la « politique du prestige », un dispositif aussi indispensable que l'usage de la force pour maintenir la domination coloniale. La logique de la politique du prestige, comme le souligne l'historienne Emmanuelle Saada⁴, repose sur une différence supposée entre colonisateur et colonisé qui requiert le maintien de la « bonne distance » entre eux. Or, aux yeux de l'administration coloniale, cette « bonne distance » aurait vite fait de se dissoudre dans les ménages interraciaux où le partenaire européen courrait le risque de « s'indigéniser » sous l'influence néfaste de sa concubine. Il était donc impératif de contrecarrer ces unions par tous les moyens possibles. Notre propos ici est de dégager les différents enjeux de « race », de genre et de classe qui sous-tendent les amours exotiques tels qu'ils figurent dans le monde imaginaire de la littérature, ainsi que le vécu colonial.

La Jaune et le Blanc

Dans son étude sur la littérature coloniale, Eugène Pujarniscle estime que « *la proportion des romans coloniaux qui prennent pour héros un blanc marié avec une jaune ou noire, est environ de deux sur trois*⁵ ». Les amours exotiques dans ces récits reproduisent souvent les rapports de force entre colonisé et colonisateur : l'homme blanc, en tant que maître, s'achète « pour une somme modique » une femme « indigène » qui lui procure des services à la fois sexuel, domestique, voire familial. Vu la nature économico-sexuelle de ces liaisons, il n'est guère étonnant que la « petite épouse » ainsi acquise ne soit aux yeux de l'Européen qu'une chose qu'il pourrait soit revendre, comme le prétend le capitaine Petitjean-Roget, soit « léguer » à un compatriote qui vient s'installer aux colonies. Ravalées au rang d'objets, les « petites épouses » sont souvent représentées en termes peu flatteurs. On leur attribue d'ailleurs les traits les plus contradictoires : elles sont tout à la fois perverses, fourbes, vénales, paresseuses, dévouées, soumises, dociles, naïves et infantiles. Ainsi le personnage éponyme de *Thi-Ba fille d'Annam* de Jean d'Esme (1925) est dépeint en « *petite idole asiatique, étrange Vénus orientale, Vénus mièvre et perverse* » que son amant français traite comme « *un petit animal à l'âme fruste et mystérieuse* ». Ces « *Èves asiatiques* », davantage connues sous le vocable exotique de *congais*⁶, s'avèrent extrêmement habiles à manipuler leurs conjoints français qu'elles volent et dupent sans le moindre scrupule. Tel est le thème du roman *La Jaune et le Blanc* de Jean Marquet (1926) qui met en scène les mésaventures d'un colon français en Indochine dont la vie se trouve psychologiquement et financièrement ruinée par ses deux « petites épouses » qui le trompent avec leurs amants « indigènes ».

En plus de gâcher sa vie, l'Européen *encongayé*, terme péjoratif pour désigner un blanc se mettant en ménage avec une *congai*, court le risque de se « déciviliser ». Selon l'écrivain et journaliste Pierre Mille, il n'est d'agent de « décivilisation » plus redoutable que la « petite épouse » qui, par sa docilité même, entraîne son compagnon blanc dans l'engrenage de

l'indigénisation. Un cas classique d'*encongayé* ayant effectué en entier le parcours décivilisant, est le commissaire Raffin Su-su, protagoniste éponyme du roman de Jean Ajalbert (1911), qui se met à s'indigéniser peu après son union avec une Laotienne. Sous l'influence de l'entourage de celle-ci, Raffin Su-su « *ne quitta plus le logis, achevant d'apprendre le laotien, et ne se nourrissant plus que de riz, de bananes et de cocos : même, il se fit tatouer au-dessus de la cheville gauche le signe en losange bleu qui met en fuite les mauvais génies des eaux*⁷ ». Il atteint l'étape finale de sa déchéance en consentant à pratiquer la polygamie. Vers la fin du récit, lors de son retour en France pour revoir sa sœur, le commissaire s'est décivilisé à un tel degré qu'il n'arrive plus à se réadapter à la vie métropolitaine et meurt peu de temps après son arrivée à Paris.

En sus des romans coloniaux, la perversité des « petites épouses » a été aussi le sujet d'ouvrages non fictionnels dont *Métis et congais d'Indochine* rédigé par un certain Doucet (1928), un colonial qui disait avoir connu une expérience malheureuse avec une femme annamite. Selon lui, la *congaï* « *n'aime pas le Français avec lequel elle n'a consenti à vivre que par intérêt, sans amitié ni amour* ». Une fois qu'elle a obtenu les avantages financiers convoités, elle se met même à le haïr pour l'avoir empêchée de vivre avec un homme de sa « race ». Après une courte période de bonne entente avec l'amant français, la *congaï* se révèle sous sa vraie nature de mégère : « *[elle] devient autoritaire, injurieuse, acariâtre, heureuse d'exercer, en la circonstance, sur un homme de la race conquérante la revanche de la race conquise.* » Selon Doucet, la perversion des « petites épouses » vient du fait que, sans aucune exception, elles sont des individus de « basse extraction » au sein de la société « indigène ».

Un autre ouvrage traitant de la question des concubinages interracialisés est le reportage satirique *Kỹ Nghề Lấy Tây* (*The Industry of Marrying Europeans*) du journaliste vietnamien Vũ Trọng Phụng (1934)⁸. Ce récit documentaire est basé sur une enquête menée par l'auteur à Thị Cầu, au

Tonkin (Nord du Vietnam), auprès de femmes vietnamiennes – qui disaient « exercer le métier d'épouses d'Européens » – et de leurs conjoints, la majorité étant des légionnaires. D'après ces « dames » (traduction de *me tây*, appellation vietnamienne pour les épouses « indigènes » des Européens) interviewées par Vũ Trọng Phụng, les hommes qui se mettaient en ménage avec elles se regroupaient en trois catégories en pente descendante : civils, soldats coloniaux et légionnaires. Dans leur « carrière », explique dame Kiêm Lâm au journaliste, les dames débutaient souvent avec des civils. Après le retour de ceux-ci en France, elles passaient à un degré inférieur en se mettant en ménage avec des soldats pour finir comme concubines des légionnaires avec lesquels elles avaient souvent des rapports orageux, voire violents.

En dépit de leur personnalité peu attrayante, ces *congaïs* continuaient néanmoins à être très recherchées par les coloniaux, tant dans l'imaginaire romanesque que dans la vie réelle, comme en témoigne la nombreuse progéniture eurasiennne présente dans les orphelinats pour métis en Indochine. La raison la plus souvent évoquée pour expliquer la « popularité » des *congaïs* est le manque de femmes blanches aux colonies. Confrontés à l'absence de compagnes plus dignes, les Français se trouvaient dans l'obligation de recourir aux « petites épouses » comme remède-*ersatz* contre cette « bête malfaisante » qu'était le « cafard colonial ». Pour résoudre ce problème d'*encongayement*, certains prônaient une plus forte émigration des Françaises aux colonies. Ce projet a été mis en œuvre par l'Union coloniale française qui fonda, en 1897, la Société française d'émigration des femmes dont la mission était de faciliter les mariages entre Françaises et colons. Mais une plus importante présence des femmes blanches en Indochine n'a pas réussi à décourager totalement les cohabitations entre Français et Indochinoises⁹.

Si ces ménages temporaires étaient, de loin, le type de rapport sexuel interracial le plus répandu en Indochine, il existait aussi des unions franco-

indochinoises légales, certes beaucoup moins fréquentes que les concubinages. D'après Pierre Huard et Do-Xuan-Hop, sur un total de six cent trente-six mariages célébrés à Hanoi de 1932 à 1941, cent un ont été contractés entre Français et femmes « indigènes »¹⁰. À la différence des concubines « indigènes », dont la plupart appartenaient aux couches populaires, certaines Indochinoises mariées à des Français provenaient de la classe supérieure. Telle était l'épouse de Mathieu Francini, directeur du fameux hôtel *Continental* à Saigon, qui était issue d'une grande famille vietnamienne¹¹. Il y avait aussi des couples franco-« indigènes » de provenance plus modeste comme le montre le cas de Chatillon, un garde forestier, qui a épousé Ho-thi-Nha à Kompong-Cham. Durant les deux guerres mondiales, certains coloniaux réservistes se mirent à légaliser leur liaison avec leur concubine « indigène » avant leur départ pour le front, afin que celles-ci puissent recevoir les allocations attribuées par le gouvernement colonial aux familles des mobilisés.

Mais la légalité des unions interraciales ne garantissait pas toujours aux couples franco-« indigènes » leur acceptation par la communauté blanche. Certains se trouvaient en rupture de ban avec la « bonne société » même s'ils étaient issus d'un milieu honorable. Dans le récit de son séjour à Saigon (1994) où elle accompagnait son époux Antoine, ingénieur de la Compagnie française des chemins de fer d'Indochine et du Yunnan, Madeleine Jay évoque l'ostracisme qu'ont subi deux couples franco-« indigènes » de la part de leurs pairs. Dans un cas, le mari était ingénieur et sa conjointe une Vietnamiennne de la haute société. Dans le second, l'homme était directeur des Chemins de fer de l'Indochine et supérieur hiérarchique d'Antoine, et son épouse vietnamienne une institutrice¹². La stigmatisation des unions interraciales se retrouvait aussi parmi les militaires. Dans le récit de son enfance tonkinoise (1987), Suzanne Prou, dont le père était un militaire, se rappelle que les officiers *encongayés* étaient bannis du quartier européen où sa famille résidait¹³.

Le Jaune et la Blanche

Si les ménages entre hommes blancs et femmes « indigènes » étaient souvent réprouvés par le milieu colonial, les « unions mixtes inversées »¹⁴, à savoir celles entre femmes blanches et « hommes de couleur » provoquaient des sanctions bien plus sévères dont le cas le plus notoire serait l'histoire de la liaison de la jeune Marguerite Duras avec un Chinois en Cochinchine. Bien avant *L'Amant* (1984) et *L'Amant de la Chine du Nord* (1991) de Duras, le thème des alliances interraciales inversées figure déjà dans des romans francophones indochinois dont *Homme jaune et femme blanche* (1933) de Christiane Fournier¹⁵. Cet ouvrage met en scène l'histoire tragique d'une jeune Française, Marie-Claire Danfreville, qui brava l'opinion publique pour épouser Xuan, son camarade de lycée à Hanoi. Sitôt après leur mariage, celui-ci reprit très vite les us et coutumes locaux et amena sa femme vivre dans le village de ses parents. Malgré sa bonne volonté, Marie-Claire se sentait complètement déconcertée par la conduite de sa belle-famille et son monde s'écroula quand Xuan consentit à prendre une concubine sous la pression de ses parents qui voulaient un héritier mâle, ce que leur bru occidentale n'avait pas pu leur donner. Le récit se termine par la mort de l'héroïne, terrassée par son trop grand malheur. Selon Christiane Fournier, l'échec des alliances interraciales était surtout occasionné par l'incompatibilité entre les coutumes ancestrales de la famille du conjoint « indigène » et les habitudes et valeurs occidentales de l'épouse française ; un raisonnement également avancé pour expliquer la rupture de l'héroïne Janine Lassiat avec son époux vietnamien Nguyễn-van-Sao dans *Bà-Dâm* d'Albert de Teneuille et Truong Dinh Tri (1930).

Tout en comportant une part de vérité, l'attribution des différences culturelles entre les conjoints comme cause de leur désunion n'explique que partiellement la rupture des relations interraciales inversées. Car ces mêmes divergences culturelles ne semblent pas poser de problèmes aux Français dans leurs relations avec leurs conjointes « indigènes ». Par rapport à ces

dernières, celles nouées entre Françaises et Vietnamiens se révèlent bien plus complexes, étant donné que la question de la « race » s’y entrecroise avec celles du genre et de la classe. Ces unions inversées comportent une dimension politique qui est bien plus difficile à gérer, comme le montre l’écrivain Nguyễn Tiên-Lang dans une enquête menée en 1938 par Christiane Fournier sur les relations interraciales pour la *Nouvelle Revue indochinoise* : « *Le cas de la femme annamite mariée à un Français est beaucoup plus facile à résoudre, semble-t-il ; la femme peut se donner à l’être aimé totalement dans l’oubli de tout, dans l’effacement complet des sentiments familiaux ou nationaux. C’est pour l’homme, qui a droit à son bonheur, certes, mais qui a aussi et avant son bonheur, son “métier d’homme” à faire, avec tout ce que ce mot comporte de grandioses servitudes à l’égard de tels grands idéaux : la famille, la patrie, c’est pour l’homme que cette recherche du bonheur pose des questions complexes quand celui-ci s’incarne dans une femme de la race dominatrice.* » Il est évident qu’aux yeux de Nguyễn Tiên-Lang, l’exogamie de la femme vietnamienne ne pose aucun problème étant donné le caractère inessentiel de son sexe dont le destin est de servir l’homme, qu’il soit de sa « race » ou d’une autre. Mais la situation devient bien plus ambivalente quand il est question de l’alliance entre un Vietnamien et une Française. En tant que membre de la « race » conquérante, celle-ci est censée occuper une position supérieure à tout sujet colonisé, quels que soient le sexe et le rang social de ce dernier. Cette hiérarchie indexée sur la « race » engendre forcément des problèmes d’ordre multiple dans la relation du couple.

C’est en effet sous ce rapport de conquis et conquérants que Xuan inscrit son alliance avec Marie-Claire dans le roman de Christiane Fournier [1933]. D’abord, il se félicite d’avoir pris pour épouse non seulement une fille d’Occident, mais aussi et surtout « *une fille de conquérant* ». Car c’est en épousant une de ces femmes que Xuan pensait pouvoir sortir de l’ornière de l’indigénat et être admis au sein de la communauté blanche. Mais au

moment même où il atteint ce but, il fait volte-face, en insistant sur le fait que leur vie de couple devrait suivre les normes vietnamiennes qui confèrent un statut plus élevé à l'homme. Ainsi, lors de leur nuit de noces, Xuan fait comprendre à la nouvelle mariée que dorénavant, ce sera lui le maître : « *Petite sœur, je ne suis plus Xuan, le camarade, le collégien. Je suis l'Époux... le Seigneur. Il ne faut plus m'appeler Xuan... Moi, je serai pour vous le frère aîné, car je vous garderai, et je saurai vous montrer le chemin du devoir envers les Ancêtres, et du Bonheur.* »

Durant l'ère coloniale, les unions interraciales inversées étaient peu communes. *L'Annuaire statistique de l'Indochine* enregistre seulement deux mariages entre Vietnamiens et Françaises en Indochine en 1922 et trente-trois en 1940. En revanche, c'est en France que se nouent de nombreuses relations entre Françaises et Indochinois quand ces derniers s'y rendent par milliers comme tirailleurs et travailleurs durant la Grande Guerre. Au grand dam des administrateurs coloniaux, l'exploration de la métropole par les Indochinois s'accompagnait de leur découverte sexuelle de la femme blanche¹⁶. Dans la majorité des cas, ces rencontres se passaient soit dans les maisons de tolérance, soit dans les usines où les Indochinois travaillaient à côté des ouvrières françaises.

Durant leur séjour en métropole, les travailleurs et tirailleurs indochinois avaient non seulement accès aux services des prostituées, mais ils se procuraient aussi des photographies et des cartes postales de femmes déshabillées qu'ils expédiaient chez eux, accompagnées souvent de commentaires scabreux et injurieux et de réflexions obscènes. Dans une lettre saisie par le contrôle postal, l'expéditeur, un travailleur déployé dans une poudrerie à Toulouse, partage ses impressions sur les femmes françaises avec son destinataire : « *Quand j'ai vu les belles femmes françaises pour la première fois, je les prenais pour des épouses de hauts fonctionnaires, sinon du rang de Président de tribunal, du moins celui de Procureur, mais c'étaient des femmes de trottoir qui semaient la maladie et*

qu'on appelait "femmes clandestines". Vraiment elles sont agréables. Quant aux filles possédant des cartes d'identité, elles sont innombrables. Le prix d'une passe est d'un franc... Dans les ateliers nous travaillons en commun avec les femmes et après le travail on s'en va soit avec les uns soit avec les autres. C'est aussi à cause d'elles que nos galants dépensent tout leur argent. Ces femmes ne sont point comme les femmes annamites. » Dans une autre lettre que cite Jean-Yves Le Naour, l'expéditeur, un sergent indochinois, écrit à propos des femmes françaises : *« À Saigon, j'en avais peur comme de ma mère, à présent je me moque d'elles. »* À travers ces remarques désobligeantes vis-à-vis des femmes blanches, les Indochinois cherchaient à subvertir la supériorité et l'autorité de leurs « maîtres coloniaux ». Comme contre-mesure, les autorités mirent en place un contrôle postal pour s'assurer que ni les lettres, ni les photographies et/ou les cartes postales n'arrivent à leurs destinataires.

Sur leurs lieux de travail, les travailleurs indochinois ont aussi noué des relations romantiques avec leurs collègues françaises. Dans leurs lettres saisies par la commission de censure de Marseille, certains annonçaient à leurs familles qu'ils vivaient maritalement avec leurs petites amies françaises ou qu'ils pensaient se marier avec elles. Ces unions étaient fort mal vues par les administrateurs pour qui la transgression du tabou sexuel de la femme blanche constituait une menace pour la domination française. Ce qui rendait la situation encore plus intolérable est que bon nombre des recrues indochinoises provenaient des couches sociales inférieures et certains d'entre eux étaient même illettrés¹⁷. Pour enrayer autant que possible les liaisons interraciales, des mesures draconiennes furent introduites partout en France. On interdisait aux soldats « indigènes » de passer le temps de leurs permissions chez des familles françaises et on essayait de les isoler de la population civile.

Dans un rapport confidentiel daté de 1917 adressé au procureur général, le garde des Sceaux exposait les problèmes que pourraient causer ces

unions mixtes inversées, non seulement aux individus concernés mais aussi à la nation. De fait, sur le plan politique, on pensait que ces alliances ne pouvaient que porter atteinte au prestige de la France dans les milieux « indigènes ». Quant aux Françaises qui s'engageaient dans ces unions, elles risquaient d'essuyer de grands déboires car la plupart des Indochinois étaient déjà mariés dans leur village ; leur conjointe française ne pourrait être que « femme de second rang ». Et même si le futur mari était encore célibataire, la loi de son pays lui permettrait de prendre des concubines. À ces inconvénients s'ajoutaient des arguments d'ordre financier. On était persuadé que les salaires qu'allaient percevoir les Indochinois à leur retour ne leur permettraient pas d'offrir à leur épouse française une vie « décente » à l'européenne. En conclusion, le garde des Sceaux ordonnait à tous les maires des communes concernées par ces mariages mixtes d'avertir les intéressées et leurs parents des dangers encourus.

Mais ces efforts n'ont pas toujours réussi à décourager les femmes françaises de se rendre en Indochine pour retrouver leur fiancé « indigène ». En 1920, le résident supérieur Monguillot envoya au ministre des Colonies un rapport d'enquête que celui-ci lui avait demandé de mener sur un certain Vu Van Gioan, sergent annamite déployé à Limoges, qui demandait l'autorisation de contracter mariage avec sa fiancée Marie-Louise Bretagnolles. L'investigation révéla que le sergent en question gagnait sa vie à Namdinh comme coolie journalier et par conséquent ne disposait pas de ressources suffisantes pour subvenir à l'entretien d'une femme européenne. Quand Marie-Louise Bretagnolles se rendit à Haiphong, à ses propres frais, pour se marier avec Vu Van Gioan, la Sûreté essaya de la persuader de rentrer en France, mais elle refusa. Elle resta à Haïphong où la prétendue sœur de son fiancé offrit de lui procurer des amants européens lesquels rétribueraient généreusement ses faveurs.

L'effort de l'administration pour saboter les alliances inversées ne se limitait pas seulement aux Indochinois de « basse extraction », il fut dirigé

aussi vers ceux issus de la classe des lettrés comme dans le cas de l'Annamite Dô-Khang-Hâp qui allait convoler en justes noces avec sa fiancée française Marcelle Lefèvre. Selon le rapport de l'enquête sur Dô-Khang-Hâp et sa famille, le jeune homme était le fils d'un mandarin connu pour son dévouement au gouvernement. Il avait fait des études de français et avait été reçu aux examens franco-annamites. En plus de son succès scolaire, il jouissait, dans son village, d'une bonne réputation pour sa conduite et son loyalisme. Malgré ses antécédents honorables, le résident supérieur Auguste Tholence restait convaincu qu'il était impératif « *tant dans l'intérêt bien compris des familles en présence que pour sauvegarder notre prestige en Indochine, de contrecarrer, dans la mesure de nos moyens, les mariages entre jeunes filles françaises et jeunes gens annamites* ». Il demanda donc au gouverneur général d'intervenir pour « *rendre inopérant le projet d'union dont nous a saisis Mlle Lefèvre* » en lui suggérant de s'abstenir d'envoyer à celle-ci les pièces d'état civil de son fiancé dont ils auraient besoin pour leur mariage.

Les histoires d'unions interraciales que nous venons d'examiner montrent que c'est surtout le point de vue masculin qui y est privilégié. Les femmes, qu'elles soient françaises ou indochinoises, ont rarement droit à la parole et si l'on parle beaucoup d'elles dans ces récits, on s'intéresse peu à ce qu'elles pensent. Elles se trouvent souvent réduites au rôle de simples pions dans l'échiquier politique où colonisateurs et colonisés s'affrontent et gèrent les conflits de « race », de genre et de classe.

1. Jacques Borgé, Nicolas Viasnoff, *Archives de l'Indochine*, Paris, Éditions Michèle Trinckvel, 1995.

2. Paul Doumer occupait la position de gouverneur général de l'Indochine française de 1897 à 1902.

3. CAOM, fonds du gouvernement général de l'Indochine, dossier 7 770, circulaire confidentielle du 29 septembre 1901 du gouverneur général de l'Indochine, Paul Doumer, au lieutenant gouverneur de l'Indochine et aux résidents supérieurs au Tonkin, Annam, Cambodge et Laos.

4. Emmanuelle Saada, *Les enfants de la colonie : les métis de l'Empire français entre sujétion et citoyenneté*, Paris, La Découverte, 2007.
5. Eugène Pujarniscle, *Philoxène ou de la littérature coloniale*, Paris, Firmin-Didot, 1931.
6. Nguyễn Xuân Tuê, « Congaï, une race de femmes annamites, produit de la colonisation », in *Indochine : Reflets littéraires*, Rennes, PUR, 1992.
7. Jean Ajalbert, *Sao Van Di* suivi de *Raffin Su-su*, Paris, Kailash, 1995.
8. Vũ Trọng Phụng, *The Industry of Marrying Europeans*, Ithaca/New York, Cornell University Press, 2006.
9. Marie-Paule Ha, *French Women and the Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2014.
10. Pierre Huard, Do-Xuan-Hop, « Recherches sur l'importance numérique des Européens et des Eurasiens », in *Bulletins et travaux de l'Institut indochinois pour l'étude de l'homme*, 1941.
11. Philippe Francini, *Continental Saigon*, Paris, Orban, 1976.
12. Antoine Jay, Madeleine Jay, *Notre Indochine (1936-1947)*, Paris, Les Presses de Valmy, 1994.
13. Suzanne Prou, *La Petite Tonkinoise*, Paris, Calmann-Lévy, 1987.
14. Jennifer Yee, *Clichés de la femme exotique. Un regard sur la littérature coloniale française entre 1871 et 1914*, Paris, L'Harmattan, 2000.
15. Christiane Fournier, *Homme jaune et femme blanche*, Paris, L'Harmattan, 2008.
16. Mireille Favre-Lê Van Hô, *Un milieu porteur de modernisation : travailleurs et tirailleurs vietnamiens pendant la Première Guerre mondiale*, thèse nationale de l'École des Chartes, 1986 ; Jean-Yves Le Naour, « La question de la violation de l'interdit racial en 1914-1918. La rencontre des coloniaux et des femmes françaises », in *Cahiers de la Méditerranée*, n° 61, 2000.
17. Pierre Brocheux, « Une histoire croisée : l'immigration politique indochinoise en France (1911-1945) », in *Hommes et Migrations*, n° 1253, 2005.

3. À ses prostitué·e·s à l'étranger, le Japon moderne non reconnaissant

Christophe Sabouret

Aujourd'hui, au Japon, un seul lieu public¹, à notre connaissance, célèbre la mémoire des générations de filles (certaines dès 7 ans, a-t-on enregistré) et de femmes qui, originaires de l'archipel, ont été et/ou se sont successivement prostituées en dehors du pays du xvi^e siècle à 1945. Pourtant, eu égard à leur contribution apportée à l'édification du Japon moderne, ne peuvent-elles pas être considérées comme des « patriotes » parmi les plus notables ? L'histoire, et l'originalité du principe de division et de différence entre les Hommes et le « suprématisme » en quelque sorte du christianisme des premiers protagonistes de la traite dont elles firent l'objet, ne contribuèrent-ils pas à constituer celui-ci comme repoussoir commun et, surtout, fait nouveau, à y donner naissance à un embryon de sentiment dit « national » ? L'argent que, directement ou indirectement, elles rapportèrent au Japon, État ou particuliers mêlés, ne pallia-t-il pas pour une part non négligeable la carence de devises étrangères durant les ères Meiji (1868-1912) et Taishô (1912-1926), puis le retard pris par le capitalisme japonais dans la course aux marchés extérieurs jusqu'au milieu des années 1940 ?

Quand le pays en voie d'unification vendait des femmes à l'étranger, contre de la poudre à fusil

Toyotomi Hideyoshi² (1537-1598), qui somme les Portugais de cesser leur commerce d'esclaves japonais et leur prosélytisme chrétien, en 1587, ne répugne pas à leur vendre des Coréens (cinquante mille à soixante mille selon une estimation³), pour beaucoup convertis au catholicisme, capturés lors de sa première campagne militaire en Corée (1592-1596⁴). Sur place, les exactions commises par celles des troupes japonaises commandées par l'un des principaux généraux du nouveau maître du Japon, un *daimyô* (littéralement un « grand nom »), un seigneur, chrétien, égalent en cruauté celles dont se rendent responsables les autres troupes restantes, bouddhistes⁵. Tokugawa Ieyasu (1543-1616), dont le fils et successeur interdit le christianisme au Japon en 1614, a, à la bataille de Sekigahara (1600), remporté la victoire militaire pour la conquête du pouvoir grâce aux arquebuses à mèche introduites à Tanegashima (Kyûshû), en 1543, par les Portugais, et surtout au salpêtre (utilisé pour fabriquer de la poudre à canon) alors inexistant dans l'archipel et acheté ensuite à leurs marchands successifs. Ceci lui permettra de sécuriser le commerce portugais en Asie aussitôt après ; et de négocier, ensuite, avec Manille, l'Espagne donc, afin d'établir un commerce avec les Philippines.

Les Jésuites, par exemple, que Toyotomi Hideyoshi d'abord, Tokugawa Ieyasu ensuite soupçonnèrent, non sans raison, d'être l'avant-garde d'une future colonisation du Japon par les puissances ibériques, Espagne en tête, couvrirent toutes leurs dépenses sur place par le courtage sur le commerce de la soie et par le négoce de « produits » prohibés : or, musc, fournitures militaires, esclaves. Ce furent à des *daimyô* chrétiens, majoritairement du Kyûshû, au fort appétit en « poudre noire » mais sans argent ni or – entre 1553 et 1620, on en compte quatre-vingt-six (sur quelque deux cents) de

baptisés – que les Portugais achetèrent des esclaves⁶. Dans le récit qui a été tiré des notes prises par la première ambassade japonaise officielle, et chrétienne, en Europe (1582-1590), l'un des quatre samurais baptisés constate, scandalisé, la présence de nombreux Japonais, particulièrement des femmes, réduits en esclavage et rapporte qu'on en dénombrait, en cette partie du continent eurasiatique, quelque cinq cent mille⁷.

Le Japon où accostent les premiers « Barbares du Sud » – c'est-à-dire les Portugais –, au milieu du xvi^e siècle, est alors un territoire où ne s'exercent pas ses différentes souverainetés sur les terres situées à ses deux extrémités septentrionale et méridionale, ni le Hokkaidô (qui commencera d'intégrer le pays en 1868), ni les Ryûkyû (qui deviendra japonais en 1879). Depuis 1477, s'y affrontent, militairement, différentes forces, pro-*shôgun* (Ashikaga, en théorie exerçant le pouvoir au nom de l'empereur), seigneurs, samurais de rangs moyens, religieux, villes, régions... En 1573, Oda Nobunaga (1534-1582) soumet la partie centrale de la côte pacifique de l'île principale du Honshû et la région du Kansai (départements actuels de Kyôto, Ôsaka, Hyôgô, Nara, Shiga et Wakayama). En 1590, Hideyoshi, avec le siège victorieux du château d'Odawara, complète l'unification territoriale du Japon. Tokugawa Ieyasu, en 1603, se fait attribuer le titre de *shôgun* (« généralissime ») : la dynastie des quinze *shôgun* Tokugawa successifs gouvernant le pays jusqu'en 1867.

Depuis le début du xviii^e siècle, l'« esprit » présumé du Japon, particulièrement sa langue, est exhumé des textes qui y ont été écrits avant le xii^e siècle, supposés constituer l'« âge d'or » de la culture et de la société nippones, mais les différences régionales des divers parlers y rendent la communication difficile entre gens du Sud et gens du Nord, entre habitants de l'Ouest et habitants de l'Est, voire au sein d'un même village entre paysans et pêcheurs. Datent encore de la première moitié du xviii^e siècle, l'ordre donné par le *shôgun* d'établir des cartes générales de l'archipel et le début du recensement de la population et du calcul de la superficie de tout

le pays. Plus largement, le siècle connaît également le développement des voyages individuels, une littérature de voyage, suivie bientôt d'ouvrages plus utilitaires, et la naissance de productions, soie, coton, céramique... « régionales ».

Après l'écrasement de la rébellion de Shimabara (1637-1638) par le shôgunat, le point de fixation qu'a constitué ensuite, pour celui-ci, ledit archipel ainsi que les terres limitrophes, et l'implication, avérée ou supposée du christianisme, témoigne, au plus haut point, de la façon dont des hommes, et surtout des femmes, qui en furent originaires et finirent pour certains esclaves à l'étranger – dans le cas des femmes l'esclavage sexuel étant assez banal et répandu –, contribuèrent à l'invention de l'idée même de « nation » au Japon. La rébellion de Shimabara, la dernière crise militaire interne majeure jusqu'à l'arrivée des canonnières du Commodore Perry, au milieu du XIX^e siècle, est contemporaine de la promulgation de la série d'édits qui « isoleront », fermeront, au bénéfice commercial des seuls Tokugawa et de leurs vassaux héréditaires – les seuls à pouvoir occuper des charges au sein de l'administration shôgunale – le pays dans son ensemble. À sa suite, officiellement, quelque quatre cents personnes ont été déportées par le shôgunat à Macao (portugais) et à Manille (espagnol), mais on estime à plusieurs milliers le nombre d'habitants originaires de la région à avoir été transférés, notamment dans la capitale philippine.

Il fut mis fin à la pratique ouverte du catholicisme dans tout le pays ; les îles Amakusa, plus au sud de la presqu'île de Shimabara, passèrent sous la juridiction directe du shôgunat et connurent, outre une pression fiscale forte, tyrannique et mortifère, une politique d'immigration visant à « repeupler » ses terres et une politique de ségrégation entre habitants autorisés pour certains et pendant une durée limitée à pratiquer la pêche ou bien à tenter de cultiver la terre. De ces terres pauvres, surpeuplées – l'archipel d'Amakusa abrita quelque 16 000 habitants en 1685, 112 000 en 1794, 143 860 en 1832, 156 168 en 1868, 195 344 en 1924 – et plus

proches de la Chine que d'Edo, siège du shôgunat et futur Tôkyô, seront issues plus tard, dès avant la Restauration Meiji (1868), la plus grande part de ceux, et surtout de celles, qui partiront « à l'étranger » (*kara* en japonais ancien) pour y être prostitué·e·s. Shimaki Yoshiko, l'une d'entre elles – qui avait quitté son village d'Oniki (actuel Ushifuka, archipel d'Amakusa) en 1896 –, se retrouva au début du xx^e siècle en Inde et dit avoir éprouvé, pour la première fois de sa vie, une inédite « émotion d'attachement »⁸ au drapeau japonais : en l'état le « Hinomaru », drapeau de la Marine japonaise depuis 1870, puis *de facto* du Japon jusqu'en 1945, puis toujours *de facto* du Japon jusqu'à la loi relative aux drapeau et hymne nationaux qui consacre son adoption officielle en 1999.

Une accumulation primitive prostitutionnelle à l'étranger du capital

Les Japonais, et surtout les Japonaises qui, de la seconde moitié du xix^e siècle à 1945, se prostituèrent en dehors du pays et que, depuis les premières études qui leur ont été consacrées, on a pris l'habitude de nommer « ceux qui partent à l'étranger » (*karayuki-san*) – quelque cent mille selon l'encyclopédie illustrée *Japon* édité chez Kôdansha (1993, p. 749) –, fournirent, jusqu'à la défaite, un apport financier important, tant à leur État qu'à d'autres compatriotes, le plus souvent masculins. Les « filles d'Amakusa » (*Amakusa no onna*), qui furent, parmi les *karayuki-san*, les plus nombreuses⁹, au point parfois de les désigner toutes, envoyaient ainsi, en moyenne, chaque année à leurs proches restés au Japon, vingt yens, sachant que leur « achat », lorsqu'achat il y avait eu – le rapt restant le mode opératoire le plus couramment employé par les « jolis cœurs » (*zegen*), « agents de facilitation » (*assen-gyôsha*) « *pimp* » (anglais provenant du japonais « *pimpu* ») et autres « rabatteurs » –, les obligeait à

rembourser la somme totale due par elles (dette initiale) : le plus souvent entre mille ou mille cinq cents yens¹⁰.

Entre 1905 et le milieu des années 1920 – « âge d’or » des « bataillons de femmes » (*shôshigun*), alias *karayuki-san* –, il a été estimé que le montant annuel total des revenus des quelque six mille « passagères clandestines » (*mikkôfu*) – autre appellation en usage à l’époque – dont la présence est alors attestée dans toute l’Asie, Corée – destination des premières *karayuki-san* –, Chine, Mandchourie, Asie du Sud-Est, Sibérie, mais également en Australie, en Amérique latine et dans l’océan Indien (Zanzibar, depuis 1894), s’élevait à quelque deux millions de yens¹¹. Sachant qu’en métropole, dix kilos de riz – base de l’alimentation au Japon, du moins pour ceux qui avaient les moyens de s’en procurer régulièrement – coûtaient, en 1920, 3,7 yens (contre quelque quatre mille aujourd’hui), on voit l’importance de cet apport d’argent, venant des prostituées expatriées, pour les familles autant que pour le pays.

Or, si plusieurs d’entre elles s’enrichirent – certaines firent même fortune et rentrèrent goûter une retraite bien méritée soit dans leur ville ou village de naissance, soit ailleurs au Japon –, outre le fait que la plupart d’entre elles moururent jeunes, minées par les maladies, la maltraitance, la solitude et la misère, et n’eurent pas de sépulture, la majorité des « vilaines » (*kigyôfu*) qui précédèrent souvent les hommes dans des lieux où ils n’avaient encore jamais été, non seulement virent rapidement arriver ceux-ci, qui tailleurs, qui camelots, qui hôteliers, qui médecins, qui photographes, qui teinturiers, qui « parasites » (*kisei*), banques, postes... les rejoignirent, mais aussi auxquels elles apportèrent leur soutien financier nécessaire au lancement ou à l’agrandissement de leurs affaires. Un représentant de commerce japonais de ce type pouvait gagner, au terme d’un périple de sept ou huit mois qui l’avait vu partir de Shanghai ou Hong Kong puis passer par Rangoun, Singapour, Penang et Calcutta, quatre mille ou cinq mille yens¹². Si les montants des dons individuels des

karayuki-san à l'État au moment de la guerre sino-japonaise (1894-1895), puis de la guerre russo-japonaise (1904-1905) avancés ça et là paraissent, eu égard à leur énormité, fantaisistes, il est indéniable que plusieurs d'entre elles – combien ? Comment l'apprendre ? – contribuèrent financièrement aux différents efforts de guerre du pays et que beaucoup sinon toutes « donnèrent » (*kenkin-suru*) à la Ligue patriotique des femmes, créée en 1901 ; structure qui fusionna ensuite en 1942 avec la Ligue des femmes du grand Japon.

Ce faisant et à l'instar de toutes celles dans ce cas, elles ne faisaient que répondre, conjoncturellement, à l'appel en quelque sorte structurel que leur avait nommément lancé Fukuzawa Yukichi (1835-1901) – le pionnier de l'Institut des maladies infectieuses (1892), le fondateur d'une des plus prestigieuses universités du pays, celui-là même dont le portrait figure sur l'actuel billet de dix mille yens, le plus élevé de ceux émis au Japon – de partir « travailler » à l'étranger, « *pour le bien de l'économie du pays*¹³ ». Après que, pour des raisons de respectabilité internationale le Japon, qui, sur son sol, durant toute la période Edo, avait institutionnalisé la prostitution – et dont une grande partie de la fameuse « culture » éponyme s'était employée, non sans succès, à faire oublier le sordide –, eut interdit, dans les colonies occidentales en Asie, la prostitution de ses compatriotes féminines et tandis qu'y débarquaient de grandes entreprises japonaises, nombre de *karayuki-san* « disparaissaient », dans des contrées plus lointaines, moins défavorables à leur exploitation, aux services en tous genres, interprétariat, renseignement, « diplomatie privée », prêt, consommation, qu'elles avaient été les premières de leur pays à offrir.

Une vie de prostituée au service de la famille et de la nation

Exemplaire en ce sens est la vie de Shimaki Yoshiko, déjà croisée. Elle est l'aînée d'une fratrie de six enfants. À côté de son village, une mine de charbon : l'une des rares, sinon la seule, sources de revenus pour ceux qui y travaillent. Au lendemain de la première guerre sino-japonaise, de nouveaux débouchés à l'étranger, Shanghai, Singapour... s'offrent à la commercialisation du minerai. Cependant, la surexploitation de ladite mine, pendant la guerre, en a épuisé les réserves. Les mineurs restent sur le carreau. C'est alors que Yoshiko devient *karayuki-san*. Elle a 19 ans. Elle appareille à Nagasaki. Elle se prostitue d'abord cinq années à Shanghai – où a ouvert en 1877 la première Maison de thé (*Tôyô Sakan*), archétype du bordel japonais en Asie –, qu'elle quitte ensuite pour se prostituer à Singapour – où, en 1903, on recense six cent soixante-six prostituées japonaises sur neuf cent quarante-huit ressortissants japonais.

Sur place, l'époque est à la prohibition de la prostitution : jusqu'à vingt-cinq ans de prison pour un Occidental convaincu de proxénétisme. En 1913, elle cesse de se prostituer. Elle subvient à ses besoins en travaillant dans un salon de pédicure-manucure. Elle ouvre ensuite, avec l'aide d'un policier anglais et de deux employées japonaises, le salon de massage qu'elle projette de posséder depuis plusieurs années. Yoshiko, avec les économies accumulées, achète des parcelles de plantations d'hévéas. Depuis 1905, la demande en caoutchouc provenant de l'Occident est, en effet, en très forte croissance. L'exploitation des hévéas, dans la péninsule malaise, se développe et vise à satisfaire cette demande. Yoshiko quitte Singapour et, après une traversée de vingt-trois jours, accoste en Inde. C'est là que, devant le spectacle de la diversité ethnique qu'elle côtoie, elle ressent une nostalgie, alors inédite pour elle, en voyant le drapeau japonais. Elle y ouvre un salon de massage « japonais », chapitre bien ses trois employées japonaises sur le fait que n'y sauraient y être proposées des prestations sexuelles tarifées et qu'il s'agit de « diplomatie privée ». L'enseigne de son

établissement arbore fièrement le titre d'« Institut de massage japonais. Chez mademoiselle Yoshiko Shimaki ».

À l'âge de 45 ans, elle se marie avec un employé japonais d'une compagnie maritime britannique – originaire de l'archipel d'Amakusa – lui aussi en pérégrination en Asie depuis une vingtaine d'années et croisé sur place. Le couple adopte une enfant, parent de la famille de Yoshiko, que celle-ci est allée chercher dans son village natal. En 1935, ils partent à Mombasa, au Kenya, où le mari a subitement été muté. Le Japon, alors, intensifie son invasion de la Chine, commencée en 1931. Deux ans plus tard, c'est le début de la seconde guerre sino-japonaise (1937-1945). La famille est contrainte de rentrer à Oniki, où, sa vie durant, Yoshiko n'a cessé d'envoyer de l'argent, permettant à ses parents de bâtir une maison, et de ne plus vivre dans la misère. Plus tard, elle mettra fin à ses jours, après avoir évoqué le changement de regard des Japonais, entre ses « débuts » à la fin du XIX^e siècle et les années 1930, *a fortiori* dans le contexte l'après-guerre, sur son ancienne condition.

Eut égard à la part importante de leur contribution paradoxale à l'édification tant idéologique qu'économique du Japon moderne, les Japonais, et surtout les Japonaises qui, aux XVI^e et XVII^e siècles, puis de la seconde moitié du XIX^e siècle à la « fin » (*shû*) – selon la terminologie officielle aujourd'hui encore en vigueur sur place – de la guerre (*sen*), en 1945, furent vendus à l'étranger et y alimentèrent le commerce des esclaves, à des fins sexuelles pour la majorité des femmes, mériteraient la reconnaissance officielle de leur pays. De 1937 à 1945, quelque cent cinquante mille « femmes de réconfort » (*jûgun-ianfu*), pour la plupart coréennes, servirent d'esclaves sexuelles à l'armée japonaise en Asie. La reconnaissance de la responsabilité de l'État japonais de l'époque, pourtant avérée, interviendra-t-elle un jour ? La reconnaissance de la dette que le Japon moderne a vis-à-vis de ses *karayuki-san* pourrait constituer un utile préalable. À l'image de ce qui a été fait au Musée historique et

ethnographique de Kuchinotsu, situé dans le sud de la presqu'île de Shimabara. À côté de salles où sont présentés des objets retraçant l'histoire et la vie matérielle et quotidienne des habitants sur place, quelques autres exposent des photographies, des effets personnels, *kimono*, peignes, miroirs, accessoires, des malles, et des lettres de *karayuki-san* que des parents de celles-ci, ou, revenues au pays, des filles dites « d'Amakusa » elles-mêmes donnèrent. Seuls témoignages publics au Japon de l'existence passée des *karayuki-san*.

1. Le Musée historique et ethnographique de Kuchinotsu, dans le département de Nagasaki.
2. Hors les notes, nous avons suivi la nomination des Japonais en indiquant d'abord le nom de famille, suivi du nom personnel.
3. Stephen Turnbull, *Samurai Invasion: Japan's Korean War, 1592-1598*, Londres, Cassell & Co, 2002.
4. Olof G. Lidin, *Tanegashima: The Arrival of Europe in Japan*, Londres, Routledge, 2002.
5. Ben Kiernan, *Blood and Soil: Genocide and Extermination in World History from Carthage to Darfur*, New Haven, Yale University Press, 2007.
6. José Yamashiro, *Choc luso no Japão dos séculos XVI^e et XVII^e*, São Paulo, IBRASA, 1989.
7. Duarte de Sande [1531-1600], *De mission legatorum Iaponensium ad Romanam curiam*, Florence, Leo S. Olschki editore, 2016. Le chiffre en question paraît excessif, et faute de documents suffisants, l'affirmation d'un Hideaki Onizuka selon laquelle, à l'époque considérée, un baril de quelque 90 kg de poudre à canon s'échangeait contre cinquante esclaves est sujette à caution. Rappelons cependant que jusqu'à la visite en Europe de la susdite ambassade japonaise, chaque année, une cargaison de 1 000 à 1 500 barils arrivaient au Japon à Nagasaki et que, répétons-le, le Japon était totalement dépourvu de salpêtre.
8. Kazue Morisaki, *Karayuki-san*, Tôkyô, Asahi Shimbunsha, 1976.
9. Kazue Morisaki, *Karayuki-san*, Tôkyô, Asahi Shimbunsha, 1976.
10. Katsumi Mori, *Jinshin-baibai* [La traite humaine], Tôkyô, Shibundô, 1959.
11. Tôru Yano, *Nanshin no keifu. Nihon no nanshin-shikan* [Histoire de la descente du Japon vers le Sud du Pacifique], Tôkyô, Chikura Shôbô, 2009.
12. Il-myon Kim, *Yûjô, karayuki, hianfu no keifu* [Généalogie des prostituées, *karayuki* et épouses de réconfort], Tôkyô, Yûzankaku Shuppan, 1997.

13. Yukichi Fukuzawa, « Jinmin no ijû to shôfu no dekasegi » [Émigration de la population et travail à l'étranger des prostituées], in *Jiji Shinpô*, 18 janvier 1896.

4. Fascinations et répulsions pour le corps noir¹

*Pascal Blanchard,
Gilles Boëtsch & Sandrine Lemaire*

En Europe et aux États-Unis, la Première Guerre mondiale marque un tournant majeur dans la perception du corps noir. Pendant près d'un demi-siècle, de 1920 à 1970, une nouvelle fascination émerge et croise un discours de répulsion toujours vivace notamment aux États-Unis où la violence raciale est à son paroxysme tant dans les actes (lynchages) que dans les discours (ségrégationnistes). Cette période de mutation est aussi celle où émergent de nouvelles figures, de Josephine Baker aux dirigeants du mouvement *Black Panthers*, qui modifient en profondeur la perception du corps noir en Occident.

Aux États-Unis, le 2 novembre 1901, à Ocoee en Floride, des Africains-Américains appartenant à la petite bourgeoisie locale, emmenés par Mose Norman, veulent voter à la présidentielle américaine conformément au XV^e amendement de la Constitution ratifié en 1870 ; une élection qui voit, d'ailleurs, les femmes voter pour la première fois. La réponse de la foule blanche est rapide et brutale : maisons et écoles brûlées, églises détruites, lynchages, exécutions sommaires, castrations... et fuite de la minorité noire

de la ville pour échapper à la mort. Cet épisode tragique est connu sous le nom de « massacre d'Ocoee ».

Or beaucoup avaient cru que les temps avaient changé et que l'engagement des soldats afro-antillais et africains-américains dans la Grande Guerre avait brisé la *color line*, mais dans le sud des États-Unis, le Ku Klux Klan a mis en place un embargo autour des quartiers noirs pour démontrer que ces territoires étaient les leurs et que la ligne raciale était intangible. De fait, les théories raciales² développées au XIX^e siècle s'étaient, aux États-Unis, inscrites dans la vie quotidienne. Aussi Noirs et Blancs ne pouvaient se mélanger, corps noirs et corps blancs étaient séparés dans les esprits, dans les images comme en pratique, jusqu'au refus d'appliquer la loi face aux urnes.

En Europe, au même moment, les Empires coloniaux imposent encore leurs règles, leurs normes et leur pouvoir sur les corps indigènes, tolérant généralement les relations interraciales entre un homme blanc et une femme noire, mais stigmatisant celles impliquant une femme blanche et un homme noir. C'est l'interdit majeur des relations interraciales. Mais la guerre, puis les immigrations en provenance des espaces africains ou antillais, bouleversent cet ordre³. Les modèles du XIX^e siècle, imposés par les Empires, s'effritent. Si les revendications sont d'abord politiques ou économiques, elles impliquent des changements d'ordre sexuel. Libérer les corps noirs, comme le réclame le Congrès panafricain de Paris en 1919, présidé par l'Africain-Américain William Edward Burghardt Du Bois, chef de file de la *National Association for the Advancement of Colored People* (NAACP) et par le député français du Sénégal Blaise Diagne, c'est aussi franchir la barrière de l'interdit sexuel et avancer dans les traces de ces combattants noirs qui ont parfois « connu » leurs marraines de guerre ou eu des relations sexuelles dans les bordels à soldats.

Les autorités françaises ont beau renvoyer les Africains et les Antillais dans leurs territoires d'origine (comme les Britanniques avec les troupes

hindoues qui ont fait, dès 1915, de cette question une priorité), après avoir limité les autorisations de mariage lors du conflit, contrôlé les courriers des tirailleurs et organisé la prostitution à l'arrière du front ou à proximité des lieux d'hivernage (comme à Fréjus ou autour de Bordeaux), il est désormais trop tard. Le choc a été majeur pour ces deux *Empires blancs* d'avoir dû appeler sur le sol européen des troupes noires (et quelques dizaines de milliers de travailleurs notamment malgaches, antillais, chinois et indochinois). Le débat autour de la « Honte noire » en Allemagne demeure l'un des échos les plus évidents de ce basculement racial, au lendemain du conflit. Les ligues nationales allemandes s'opposent ainsi, dès 1919, à la présence de troupes noires lors de l'occupation française de la Ruhr et dénoncent les « viols » de femmes allemandes par ces soldats⁴. La propagande s'en empare et un film est même réalisé, *Die Schwarze Schmach*, qui rencontre un immense succès, jusqu'aux États-Unis. On accuse les Français de vouloir « négrier » la « race allemande » et Adolf Hitler, dans *Mein Kampf* (1923), consacre plusieurs pages à ce qu'il considère comme une humiliation majeure pour la civilisation germanique et une insulte faite à la « race blanche ».

Le monde, pris dans les convulsions idéologiques de l'entre-deux-guerres, entre dans une période charnière, qui voit vaciller la suprématie sexuelle blanche et, dans le même temps, s'élaborer un autre regard – sans doute plus nuancé et complexe qu'on ne l'imagine – sur les corps noirs, qu'ils soient féminins ou masculins.

Le temps des ruptures ?

Entre Josephine Baker qui, en montant sur la scène des *Folies-Bergère* à Paris en 1925, invente une nouvelle sensualité noire, et Angela Davis, qui devient une icône du mouvement *Black Panthers* au tout début des années 1970 et s'affirme comme un symbole mondial de la lutte des « races dominées » et des femmes avec le film *Angela Davis : portrait d'une*

révolutionnaire, réalisé par Yolande du Luart (1972), débute une longue histoire du rapport au corps noir qui traverse tout le XX^e siècle.

C'est, dans le même temps, une société de l'image qui émerge avec un cinéma conquérant, des arts graphiques en mutation, l'apogée de la photographie reproduite et un music-hall plus audacieux qui révolutionne l'appréhension des corps. Les zoos humains – métaphore de la domestication des corps « indigènes » en général et noirs en particulier – n'ont pas disparu. Ils persistent dans la culture de l'*entertainment*, notamment sous la version euphémisée et moins « raciale » des « villages indigènes ». Si l'« Autre » n'est plus un « sauvage », ce n'est pas encore un « civilisé », et si son corps tente de se libérer de l'entrave coloniale ou de la ségrégation raciale, tout en se vulgarisant dans la production porno-érotique, les réactions conservatrices à ce début d'émancipation sont encore violentes et massives.

Au lendemain de la Grande Guerre, le regard occidental sur-érotise les peuples afro-antillais, sud-américains ou africains-américains, adossé à une triple dimension : il construit une sexualité du mépris pour la bestialité supposée du Noir ; projette sur ce corps l'exotisme qui lui est associé ; enfin le corps noir reste le « corps interdit », la frontière interracial s'y incarne, dans les Empires coloniaux comme aux États-Unis⁵. Cette triple représentation du « corps noir » constitue un obstacle à une émancipation qui, pourtant, à cette période, cherche à s'affirmer.

Ce « regard blanc » sur le « corps noir »⁶, si fortement et si profondément construit, s'exprime tout particulièrement dans le phénomène des zoos humains et des expositions universelles et coloniales, notamment à travers les affiches diffusées à l'occasion de ces événements. Elles ont été l'un des vecteurs privilégiés de la propagation de stéréotypes sur les « exotiques » auprès des populations métropolitaines⁷. C'est une véritable construction iconologique du *corps noir féminin* et du *corps noir masculin* qui s'y opère. Les affiches de spectacles ethnographiques comme celles du

cinéma colonial, aux États-Unis, en France, en Allemagne, en Angleterre et, de manière générale, dans tous les pays « occidentaux » présentent des mécanismes communs. Destinées à séduire le public pour l'attirer, elles n'hésitent pas à utiliser des attributs, codes et images de corps excitant les regards et enflammant les imaginaires autour de la notion de sauvagerie (on pense ici autant à l'affiche du film *Princesse Tam-Tam* en 1935, qu'à celle de l'exhibition des « *Négresses à plateaux* » au Jardin d'acclimatation de Paris en 1930 et celle pour le film documentaire américain, dans sa version belge, *L'Afrique vous parle* en 1930).

Ainsi, l'élément visuel récurrent destiné à renforcer l'idée que les Noirs sont plus proches de l'état de nature que de l'état de culture – et ouvrant à tous les fantasmes de sociétés occidentales de plus en plus soumises à des contraintes de « tenue » du corps –, est la quasi-nudité. Si les hommes sont représentés en guerriers virils à la musculature puissante, les femmes, elles, aux seins souvent dénudés (comme dans l'affiche de l'Exposition coloniale internationale de Vincennes en 1931, signée Joseph de La Nézière ou celle du film documentaire suisse *Negresco-Schimpansi* en 1937), sont fréquemment figurées dans des poses lascives ou charmeuses (comme dans l'affiche de l'Exposition nationale coloniale de Marseille en 1922, signée David Dellepiane ou celle pour le documentaire américain *Africa Speaks* en 1930) et semblent inviter le spectateur à en découvrir davantage, comme sur la couverture de la brochure de l'Exposition coloniale internationale de Vincennes en 1931, imprimée par Bouchet-Lakaha, mettant en scène une femme noire portant une corbeille de fruits, la poitrine nue et le sourire accueillant ; des codes repris, d'ailleurs, dans les affiches de recrutement du ministère de la Guerre, dans le but d'encourager les jeunes hommes à tenter l'aventure coloniale, ou dans la publicité pour des produits les plus divers.

Pourtant, dans le même temps, dans les sociétés occidentales et surtout aux États-Unis et en France, émergent des figures noires *émancipatrices*

aussi bien dans le domaine des arts (Josephine Baker, Louis Armstrong, Donyale Luna, Féral Benga, Lena Horne, Habib Benglia, Sidney Poitier, Ella Fitzgerald, Harry Belafonte, Dorothy Dandridge...), du politique (Angela Davis, Blaise Diagne, Shirley Chisholm, Martin Luther King, Aimé Césaire, Malcom X...), des intellectuels (Léopold Sédar Senghor, Édouard Glissant, Gwendolyn Brooks, Richard Wright, Frantz Fanon, René Depestre, Paulette Nardal, James Baldwin...), que dans celui du sport (Panama Al Brown, Muhammad Ali, Jesse Owens, Battling Siki, Papa Gallo Thiam, Tommie Smith, John Carlos...). Ces figures participent à cette rupture avec le long XIX^e siècle en franchissant la « frontière de couleur », ouvrant les possibles d'un nouveau regard sur le corps noir.

Dans le contexte de l'immédiat après-Première Guerre mondiale, Josephine Baker contribue ainsi à faire émerger ce nouveau regard en Europe. Avec elle, l'exotique n'est plus seulement une figure menaçante, bornée, puérile ou animale, il est aussi la part irréductible d'une liberté et d'un désir de dépasser les rigidités et les *contraintes corporelles* générées par l'émergence de la modernité⁸. Il est aussi la métaphore de l'innocence perdue ou d'un *Ailleurs* qui est la figure inversée de la rationalité invasive de la fin du XIX^e siècle exprimant un au-delà à la parenthèse infernale et meurtrière que fut la Grande Guerre. Mais la réaction n'est pas la même entre la « vieille » Europe et les Amériques. Aux États-Unis, Josephine Baker reste une exception inacceptable⁹.

Si en Amérique toute idée de couple métis est proscrite et même interdite par la loi (même si de célèbres exceptions s'affichent avant 1964), la frontière est franchie en Europe parmi les élites, y compris dans le monde des artistes gays avec un couple comme celui que forment Jean Cocteau et le boxeur Panama Al Brown. Une nouvelle mise en scène du corps noir émerge aussi à travers le sport¹⁰, tout particulièrement la boxe. Les boxeurs sont alors définis par leur corporéité et le stigmate de la couleur les renvoie continuellement – comme dans le roman *Battling Malone, pugiliste*¹¹ – à la

couleur de leur peau et à leurs origines. Lors des combats opposant un Noir et un Blanc, ce sont deux « races » qui s’opposent, comme en témoignent les comptes rendus de la presse lors du fameux match opposant Jack Johnson à James J. Jeffries (qui avait promis une victoire de la « race blanche face au nègre »), à Reno (États-Unis) en 1910¹².

Nous pouvons relier ce match d’anthologie aux combats, en 1936 et en 1938, opposant l’Allemand Max Schmeling à Joe Louis, qui se soldent par la victoire puis la défaite du géant allemand, icône malgré lui du régime nazi. Les Jeux olympiques de Berlin en 1936 seront le point d’acmé de la lutte des corps. S’affirme alors la croyance fondatrice que les corps noirs sont capables d’exploits sportifs (et sexuels) hors normes – en opposition avec les « journées anthropologiques », durant lesquelles Geronimo était présent, tenues dans le cadre des Jeux olympiques en 1904 qui avaient « scientifiquement » prouvé l’inaptitude des « races » non-blanches aux épreuves sportives¹³.

Le regard semble changer. La boxe est alors un panthéon de la virilité : la puissance musculaire s’articule au fantasme de la puissance sexuelle. Dans les combats opposant des Noirs à des Blancs, la crainte de la concurrence sexuelle et surtout de la transgression de l’interdit implicite condamnant les relations sexuelles interraciales sont omniprésentes. Les scandales déclenchés tant par Battling Siki que par Jack Johnson – qui eurent chacun des compagnes blanches, et ce dernier sera d’ailleurs incarcéré pour une année de prison en 1920 pour avoir franchi la *color line* avant-guerre – le rappelleront après-guerre. Brisant l’interdit racial et la ligne de couleur, la presse se passionne pour les « épouses » de ces boxeurs et lance un débat dans l’opinion.

Des corps noirs offerts aux métropolitains/Américains

C'est à Paris, beaucoup plus qu'à Londres ou à Berlin, que se retrouvent alors les intellectuels et les artistes noirs américains fuyant la ségrégation. On retrouve, dans le même temps, les premiers étudiants d'Afrique noire et des Antilles qui s'intéressent à la vie parisienne tout en commençant un long cheminement politique à travers une multitude de revues et mouvements politiques qui les amèneront, plus tard, à revendiquer l'indépendance¹⁴.

C'est dans ce Paris noir¹⁵ que se brisent les stéréotypes sur le corps et la sexualité des Noirs, alors que s'énonce une nouvelle forme de liberté et d'altérité sexuelles. Symptomatiquement, dans le cadre de la très officielle Exposition coloniale internationale de 1931 à Vincennes, les organisateurs esthétisent la nudité du corps noir. Dans une brochure d'information intitulée « La plus grande France », trois jeunes femmes symbolisent les trois espaces de la domination française (Afrique noire, Maghreb et Asie). L'Afrique domine l'allégorie (ce qui est inhabituel), tenant dans sa main une sculpture ; au premier plan, assise sur le sol, se trouve une jeune Indochinoise ; au milieu, une jeune femme censée symboliser l'Afrique du Nord. Les degrés de civilisation sont représentés par la nudité ou le code vestimentaire de chaque personnage stylisé. L'Africaine est pratiquement nue, sensuelle. Elle rappelle Josephine Baker, nouvelle « Vénus noire ». Cette esthétisation n'est pas fortuite, elle est le fruit d'une évolution des codes et archétypes sur le corps noir qui entre désormais en résonance avec les canons sexuels de l'Occident. Et c'est à Paris, loin de l'Empire – mais pourtant proche lorsque s'ouvre l'Exposition coloniale internationale en 1931 –, que naît un *tumulte* imprévisible. Une progressive *libération* du corps noir et de la sexualité du carcan colonial¹⁶.

Ce tumulte (noir) prend une forme imagée avec Paul Colin, en 1927. Le corps occupe le premier plan du portfolio de lithographies qu'il crée autour de Josephine Baker et de *La Revue nègre*, offrant un regard neuf sur la liberté des corps dans la jungle urbaine qu'est Paris. Ce n'est pas un livre,

ni même un simple portfolio de lithographies. C'est un véritable lieu de mémoire. Dans ce temps complexe, négrophilie et négrophobie se heurtent, s'entremêlent, se confrontent... Paul Colin insiste sur les corps en mouvement, la souplesse, l'énergie mais surtout sur la rencontre des couples au-delà de la frontière raciale.

Le corps de la femme noire demeure aussi la métaphore d'un continent encore « enténébré », une terre de contrées mystérieuses qui demande toujours à être possédée et pénétrée par l'homme blanc comme le souligne, en 1925, le film *La Croisière noire*¹⁷. *A contrario*, l'« homme noir » est affublé dans la propagande coloniale de deux fonctions essentielles pour l'Empire colonial : soldat ou travailleur. Comme pour la « femme noire », il est inséré dans un système de représentations paternalistes dans lequel il est toujours dominé par le colon blanc ou des artefacts du pouvoir colonial et demeure proche de l'animalité, ainsi que le suggère Timothée Jobert¹⁸. C'est en fait un corps disponible, souriant, heureux d'être au service de la réalisation coloniale, mais qu'il faut maintenir à distance de la femme blanche. C'est aussi un corps combattant, domestiqué, mais dont la sauvagerie peut se révéler utile dans l'affrontement à l'ennemi, comme l'a mis en exergue la propagande militaire durant la Première Guerre mondiale¹⁹.

Sept décennies plus tard, confrontée à la ségrégation persistante aux États-Unis, Angela Davis fit le constat amer de ce monde obscur. C'est dans son ouvrage *Femmes, race et classe*, publié en 1983, qu'elle souligne les similitudes et les liens qui unissent système de classes, suprématie masculine et pouvoir esclavagiste. Elle identifie ainsi les sous-systèmes d'oppressions que produisent ces différentes formes de domination en se mêlant et en se renforçant (intersectionnalité), participant en cela à l'élaboration du *black feminism*. Elle dénonce ainsi la fabrique des stéréotypes qui frappent les corps et les sexualités « noires » : « *Aux États-Unis et dans d'autres pays capitalistes, les lois sur le viol ont généralement*

été conçues pour protéger les hommes des classes dirigeantes dont la femme ou la fille se ferait agresser. [...] Par contre, les Noirs, coupables ou innocents, ont été aveuglement poursuivis. Ainsi, parmi les 455 hommes exécutés pour viol entre 1930 et 1967, 405 étaient noirs. »

La persistance de la stigmatisation

De fait, le regard sur le corps noir féminin, depuis le début des années 1920, a été inventé ou porté par des hommes blancs, à l'exception de quelques écrivaines ou de quelques artistes. C'est une construction qui reste, de toute évidence, racialisée et sexualisée. La « femme noire » est ainsi offerte au plus médiocre des hommes blancs, telle une « prostituée de l'Occident », alors que l'« homme noir » qui pénètre la « Blanche » lui fait perdre à jamais sa pureté. Après le temps des exhibitions ethnographiques²⁰, vient celui de la construction sociale d'une féminité noire asservie. L'animalité est omniprésente, notamment dans la pornographie²¹, faisant des corps noirs²², une frontière de la sexualité occidentale, au même titre que l'homosexualité.

Au croisement de ces regards, la mulâtresse ou la métisse est difficilement classable. Valorisée au siècle des Lumières, car vouée à l'amour et à la beauté, elle est aussi symbole de vice et de perversion. Elle possède une sexualité complexe et trouble, un manque de pudeur, mais connaît les codes de conduite européens, ce qui la rend d'autant plus dangereuse. Si elle se rapproche de la civilisation des Blancs et de la société coloniale, elle perd sa nature profonde et devient un « être factice »²³. C'est pourtant, pour les Blancs, la femme *presque* idéale, car mi-blanche, mi-noire, elle est attirante, offerte, tout en se parant de quelques vertus de la femme blanche²⁴. Cette « sang-mêlé » reste néanmoins inquiétante, car elle symbolise l'impureté et la « race » troublée²⁵.

En fait, la beauté exotique est une beauté inaccessible, impossible et qu'il faut donc maîtriser. Le corps noir est à la fois le corps parfait (telle la

reine de Saba, remise au goût du jour par le cinéma), en même temps qu'il symbolise le diable ou le monstre. L'« Autre » provoque désir et répulsion. On retrouvait, déjà, cette double articulation dans les films de l'entre-deux-guerres ; notamment dans ceux mettant en scène Josephine Baker, tels *Princesse Tam-Tam* (1935) ou *Zouzou* (1934). Dans l'univers cinématographique, la métisse occupe un espace spécifique, qui est maudit et conduit à la mort... du Blanc ou d'elle-même. Comme dans *Malaria* (1942), *Amours exotiques* (1925), *La Sirène des tropiques* (1927), *Peaux Noires* (1930) ou encore *Daïnah la métisse* (1931), dans lequel une femme métisse qui flirte avec des passagers blancs finit jetée à la mer.

La fin du temps colonial n'a pas mis fin à la servilité sexuelle, trouvant de nouvelles formes de domination dans le tourisme sexuel, la prostitution ou les « couples » qui se forment dans le contexte de l'expatriation de cadres dans les ex-espaces coloniaux. Se joue, alors, un jeu complexe entre la « bonne Noire » soumise et désirable et la « mauvaise Noire », perverse, qui perd l'homme blanc²⁶. La représentation d'un corps noir dominé par la nature n'a pas disparu, les sens s'imposent à la pensée et les corps sont pris au piège d'une *essence sauvage*, ainsi que l'explique Stephen Jay Gould²⁷. Identifier les représentations de cette *corporalité subalterne* renvoie à la répulsion envers la couleur, le rejet de pratiques considérées comme hors normes, mais aussi à l'odeur, assimilée à la dégénération d'un corps quasi-animal²⁸.

Pourtant, plus on approche de la fin du temps colonial et de la ségrégation, entre le milieu des années 1950 et le début des années 1970, plus les frontières vacillent. L'« homme noir » a franchi le Rubicon de la *color line* et pénètre dans l'espace fermé de la sexualité blanche, ce qui marque pour certains la fin de la suprématie blanche. Une rupture majeure repérable dans le film *Devine qui vient dîner ?*, en la personne de l'acteur noir Sidney Poitier (1967). On assiste au choc culturel profond entre l'Amérique « blanche raciste » et l'émancipation de la jeunesse qui dépasse

le clivage « racial » pour considérer l'« Autre » comme une bienheureuse opportunité sociale, sexuelle et culturelle. Ce film annonce aussi un changement majeur de paradigme pour une société qui récusait, jusqu'alors, tout modèle positif de mixité raciale.

Les années 1960 voient ainsi s'élever les premières protestations des militantes noires contre le sexisme et le traitement dont elles sont l'objet, par leurs camarades masculins, au sein des mouvements de libération noirs. Débats qui rencontrent un violent mépris parfois même au sein de la lutte contre la ségrégation. Ainsi le militant noir Stokely Carmichael, chef, au début des années 1960, du *Student Nonviolent Coordinating Committee* (SNCC) puis du *Black Panther Party*, affirme que la seule position qui vaille pour les femmes au sein du SNCC, devrait être « couchée »... En 1965, le Bureau de recherche et de planification du département du Travail commande un rapport, *The Negro Family: The Case For National Action*, étude publiée par Patrick Moynihan (connue sous le nom de *Rapport Moynihan*) qui reprend ce mythe d'un « matriarcat noir » qui serait la cause des maux des populations noires sur le sol américain, faisant écho aux militants les plus conservateurs du SNCC.

En Europe, comme dans les pays d'Afrique, les mouvements politiques de lutte de libération ont connu une situation comparable et les femmes afro-antillaises se trouvent reléguées au second plan, au moment de l'exercice du pouvoir. Ainsi que le remarque Fatou Sow, en Afrique, « *Les femmes ont été à la fois sujets et objets des projets nationalistes. Elles ont été des actrices dans la mesure où leur appui et leur engagement étaient indispensables au mouvement nationaliste qui a accepté qu'elles quittent leurs rôles traditionnels. [...] Avec les indépendances, elles ont disparu des hautes sphères du pouvoir national*²⁹ ». ».

Dans ce temps de rupture et de transgression partielle des interdits, la place de la « femme noire » reste toujours incertaine par rapport à celle de l'« homme noir » qui trouve la sienne, au début des années 1970, dans

l'espace visuel de l'Occident. L'image de la « femme noire », à l'heure des indépendances, est pourtant loin d'être entièrement décolonisée, comme le montre un film comme *Porgy and Bess* d'Otto Preminger, réalisé en 1959 avec Sidney Poitier et Dorothy Dandridge³⁰.

Ainsi, les films américains de la *blaxploitation* sont symptomatiques. Ce sont des productions à petits budgets et aux thématiques sensationnalistes qui usent – et abusent – de la nudité et de la violence. La *blaxploitation* s'affirme comme un véritable courant culturel des années 1970, dans la mouvance du « *Black is Beautiful* », en mettant en avant des acteurs africains-américains à destination du public noir³¹. Ainsi, en 1970, le réalisateur Ossie Davis, un militant du mouvement des droits civiques, réalise *Cotton Comes to Harlem*, un film précurseur de la *blaxploitation* tant il use des éléments et des types de personnages qui sont emblématiques du genre : maquereaux, mafieux, prostituées, dealers, gangsters... Mais c'est véritablement l'année suivante que naît la *blaxploitation* avec le film, aussi politique que sulfureux, de Melvin Van Peebles, *Sweet Sweetback's Baadasssss Song*. Le héros, Sweetback, ne fait que « *courir, se battre et baiser* », ce que Melvin Van Peebles considère être les trois conduites de base dans le ghetto... Un film coup de poing, militant et radical, qui s'articule autour de la résistance à la société blanche, mais dont le propos est très traditionnel en termes de rôles homme/femme.

Les femmes ne sont en effet pas les vedettes des films de *blaxploitation* : dans ce cinéma plein de testostérone, elles sont confinées dans des rôles de genre pour le moins stéréotypés. Une exception, toutefois, en la personne de Pam Grier, qui ne se cantonne pas au rôle de la femme noire sexy, mais incarne au contraire des personnages au caractère bien trempé et qui s'affirment, redéfinissant ainsi, elle-même, les contours de son identité de femme noire. C'est une telle icône, que sa présence dans le film de Quentin Tarantino, *Jackie Brown*, vingt-cinq ans plus tard, réussit à convoquer tout l'univers de la *blaxploitation*.

Le processus d'émancipation du modèle colonial se confirme et le cinéma, des deux côtés de l'Atlantique, en sera le reflet quinze ans plus tard : avec aux États-Unis *She's Gotta Have It* de Spike Lee (son premier film) où une femme noire décide de sa vie sexuelle et jongle entre les amants ; en Europe, c'est *Métisse*, premier long métrage de Mathieu Kassovitz, dans lequel l'héroïne hésite entre deux amants (blanc et noir) et ne sait pas de qui est l'enfant qu'elle porte. Malgré des résistances qui perdurent durablement dans les sociétés européennes et américaines, tout semble désormais possible, le corps noir quittant le carcan de l'imaginaire colonial. Mais cette rupture s'accompagne d'héritages et de stéréotypes qui vont se reconfigurer dans ce temps colonial.

1. Article publié dans sa version originale dans *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.
2. Reginald Horsman, *Race and Manifest Destiny: The Origins of American Racial Anglo-Saxonism*, Cambridge, Harvard University Press, 1981.
3. Hugh Honour, *L'image du Noir dans l'art occidental. De la Révolution américaine à la Première Guerre mondiale*, Paris, Gallimard, 1989.
4. Jean-Yves Le Naour, *La honte noire. L'Allemagne et les troupes coloniales françaises (1914-1945)*, Paris, Hachette, 2004.
5. Robert M. Entman, Andrew Rojecki, *The Black Image in the White Mind: Media and Race in America*, Chicago, University of Chicago Press, 2000.
6. Yann Le Bihan, « L'ambivalence du regard colonial porté sur les femmes d'Afrique noire », in *Cahiers d'Études africaines*, n^o 183, 2006.
7. Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Sandrine Lemaire (dir.), *Culture coloniale en France. De la Révolution française à nos jours*, Paris, CNRS Éditions/Autrement, 2008.
8. Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello (dir.), *Histoire du corps*, (3 tomes), Paris, Seuil, 2005-2006.
9. Phyllis Rose, *Joséphine Baker. Une Américaine à Paris*, Paris, Fayard, 1990.
10. Julie Gaucher, « La masculinité noire dans les romans sportifs (1918-1945) », in Régis Révenin (dir.), *Hommes et masculinités de 1789 à nos jours*, Paris, Autrement, 2007.
11. Louis Hémon, *Battling Malone, pugiliste*, Paris, Grasset, 1925.

12. Geoffrey C. Ward, *Unforgivable Blackness: The Rise and Fall of Jack Johnson*, New York, Alfred A. Knopf, 2004.
13. Timothée Jobert, *Champions noirs, racisme blanc. La métropole et les sportifs noirs en contexte colonial (1901-1944)*, Grenoble, PUG, 2006.
14. Philippe Dewitte, *Les mouvements nègres en France (1919-1939). Aux origines de la révolution culturelle nègre*, thèse d'histoire, Université Paris I, 1984.
15. Pascal Blanchard, Éric Deroo, Gilles Manceron, *Le Paris noir*, Paris, Hazan, 2001.
16. « L'amour sauvage », *L'Écho des savanes*, 1990.
17. Alain Ruscio, *Le credo de l'homme blanc. Regards coloniaux français (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Complexe, 2002.
18. Timothée Jobert, « "Corps noir" : l'avènement historique d'une figure du racisme quotidien », in *Migrations Société*, vol. 6, n^o 126, 2009.
19. Éric Deroo, « Mourir : l'appel à l'Empire », in Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire (dir.), *Culture coloniale. La France conquise par son Empire (1871-1931)*, Paris, Autrement, 2003.
20. Catherine Coquery-Vidrovitch, « Le postulat de la supériorité blanche et de l'infériorité noire », in Marc Ferro (dir.), *Le livre noir du colonialisme (XVI^e-XXI^e siècle) : De l'extermination à la repentance*, Paris, Robert Laffont, 2003.
21. Jean-Louis Chevalier, Mariella Colin, Ann Thomson (dir.), *Barbares et Sauvages. Images et reflets dans la culture occidentale*, Caen, Presses universitaires de Caen, 1994.
22. Robert M. Entman, Andrew Rojecki, *The Black Image in the White Mind: Media and Race in America*, Chicago, University of Chicago Press, 2000.
23. Yann Le Bihan, « L'ambivalence du regard colonial porté sur les femmes d'Afrique noire », in *Cahiers d'Études africaines*, n^o 183, 2006.
24. Claudine Cohen, « La mulâtresse et la courtisane. Classifications raciales dans la société coloniale de Saint-Domingue », in Claudine Cohen (dir.), *L'homme des origines : savoirs et fictions en préhistoire*, Paris, Seuil, 1999.
25. Jean-Luc Bonniol, *La couleur comme maléfice. Une illustration créole de la généalogie des Blancs et des Noirs*, Paris, Albin Michel, 1992.
26. Yann Le Bihan, « L'ambivalence du regard colonial porté sur les femmes d'Afrique noire », in *Cahiers d'études africaines*, n^o 183, 2006.
27. Stephen Jay Gould, *The Mismeasure of Man*, New York, W. W. Norton & Company, 1996.
28. Alain Corbin, *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Paris, Aubier-Montaigne, 1982.

29. Fatou Sow, « Les femmes, le sexe de l'État et les enjeux du politique : l'exemple de la régionalisation au Sénégal », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 6, 1997.
30. Sander L. Gilman, *L'Autre et le Moi. Stéréotypes occidentaux de la race, de la sexualité et de la maladie*, Paris, PUF, 1996.
31. *Foxy Bronx's Soul Street*, n° 1, novembre 2016.

5. Catégoriser les femmes africaines en régime colonial

Eros et Thanatos désunis

Yann Le Bihan

« La vie est toujours un produit de la décomposition de la vie. »

Georges Bataille¹

La duplicité des représentations de la « femme africaine » simultanément vitale et mortifère est ancienne. Les thèmes de la sexualité et de la fécondité mais aussi ceux de l'agressivité et de l'anéantissement, lui sont associés, en effet, de manière remarquable et permanente. Cette complexité est signalée dans les œuvres picturales, romans et spectacles coloniaux². De nombreux travaux historiques ou ethnologiques l'évoquent également. L'imaginaire double se révèle robuste au point de se manifester encore dans le contenu actuel des images et textes de la presse écrite française³. Comparée à la femme blanche, une plus grande physicalité, corporéité de l'Africaine, y est mise en scène de façon tragique, morbide et érotique, en particulier dans les bandes dessinées pour adultes. Prêtresse primitive usant de ses pouvoirs magiques et sexuels, elle entraîne l'homme blanc vers une inéluctable déchéance physique et morale. Par ailleurs, le cliché de la mère africaine articule très fréquemment la fécondité et la mort.

Enfin, significativement plus dénudées que les Blanches auxquelles elles sont soumises, les femmes africaines sont montrées dans des situations conjointement sexuelles et menaçantes.

Le caractère à la fois vital et funeste de ces poncifs permet d'invoquer *Eros* et *Thanatos* afin de mieux appréhender la dramatisation, au sens d'une mise en scène des femmes africaines. En quoi le recours à ce dualisme de la Vie et de la Mort permet-il de mieux déchiffrer l'ambiguïté dont cette « féminité de l'ailleurs » est intensément l'objet ?

Pensée de l'Antiquité grecque et psychanalyse disent la puissante équivocité des deux forces. Dans une perspective freudienne, *Eros* désigne les pulsions sexuelles génératrices et les pulsions d'auto-conservation. *Thanatos*, en tant que pulsion primordiale de mort, d'auto-destruction, puis d'agression, vise le retour à un état antérieur anorganique apaisé. Désir et source de vie, l'*Eros* platonicien porte en lui le mortifère de la passion destructrice. Tout aussi ambigu, l'antique *Thanatos* inspire davantage l'apaisement que la violence et l'effroi. En effet, pour les Grecs, précise Jean-Pierre Vernant, la charge qui incombe à *Thanatos* « *n'est pas de tuer, mais d'accueillir le mort, de prendre livraison de quiconque a perdu la vie, rien de terrifiant et encore moins de monstrueux* ». Au contraire le *Thanatos* viril peut s'incarner dans le guerrier trouvant dans la « belle mort » le plein accomplissement de la vie. Mais lorsque la Mort dévoile son visage terrible, il est frappant qu'elle apparaisse alors féminine et noire. « *La mort dans son aspect d'épouvante, comme puissance de terreur, exprimant l'indicible et l'impensable, l'altérité radicale, c'est une figure féminine qui en assume l'horreur : la face monstrueuse de Gorgô, dont le regard, insoutenable, change en pierre. Et c'est encore une entité féminine, la Kère – noire, horrible, exécration – qui représente la mort comme force maléfique s'acharnant sur les humains pour les détruire, assoiffée de leur sang, les avalant pour les engloutir, dans cette nuit où le destin veut qu'ils se perdent*⁴. »

Ambiguïté, donc, de la Vie et de la Mort ? Le terme est impropre. C'est en réalité l'*ambivalence* qui peut rendre compte de la simultanéité des valences s'opposant au cœur de l'imaginaire attaché à la femme africaine.⁵ L'ambivalence conduit à éprouver ou exprimer simultanément deux sentiments, deux attitudes opposées à l'égard d'un même objet : amour et haine, attirance et crainte, affirmation et négation... C'est bien une « fascination répulsive » qu'éprouvent les explorateurs, les missionnaires et les colons confrontés aux rires à la fois séducteurs et « anthropophages » des superstitieuses, mais troublantes, danseuses « nègres ».

Pourquoi l'ambivalence occidentale orientée vers la femme africaine apparaît-elle si puissante et durable ? La perspective archétypale, abordée dans une première partie, fournit une réponse en rappelant l'existence d'un redoublement symbolique de la couleur noire et de la féminité, chacune enchevêtrant les images de vie et de mort. Elle décrit, en quelque sorte, l'état précédant la désintrication d'*Eros* et de *Thanatos*.

Comment résoudre la contradiction d'une crainte et d'un dégoût éprouvés par des hommes à l'égard de femmes exotiques simultanément désirables et offrant une sexualité supposée débordante ? Il s'agit de désunir, séparer pulsions de vie et de mort, rompre le lien que l'agressivité entretient avec la sexualité. D'une part, en mobilisant l'ontologie naturaliste, présentée dans une deuxième partie, qui sépare progressivement la nature de l'humanité. D'autre part, en opérant un clivage, une désunion des valences positive et négative. De ces opérations classificatrices et polarisantes, procède l'élaboration de plusieurs stéréotypes qui offrent une solution (*solvere* signifie délier) de l'ambivalence. Mobilisée au XIX^e siècle, une physiologie pathologisante s'inspirant de l'antique théorie des humeurs, est présentée dans une troisième partie. Elle permet d'élaborer la figure univoque de la femme africaine morbide. Enfin, trois couples stéréotypiques, décrits dans une dernière partie, réinvestissent la trinité platonicienne du Bon, du Vrai et du Beau.

Eros et Thanatos à couple : l'ambivalence redoublée de la féminité et de la noirceur

L'Antiquité voit naître l'idée d'un lien essentiel entre l'esclavage et les Africains, mais également l'association de la noirceur de Satan et de la mort. Dans les représentations chrétiennes antérieures à la période médiévale, le « Nègre » est déjà regardé comme un être intermédiaire entre l'humanité et l'animalité, objet du rapprochement invariablement établi entre la couleur noire et le mal.

La démoniaque Lilith et l'Ève tentatrice symbolisent la dimension maléfique de la nature et de l'animalité. Mais qu'en est-il de la femme africaine ? Inutile d'attendre les temps modernes pour relever les premiers préjugés portant sur sa lubricité. Noirceur, luxure et féminité sont associées dès les premiers siècles de l'ère chrétienne. Mais c'est à partir du XII^e siècle que se développe véritablement le stéréotype de la sexualité torrentielle des Africaines. Les premiers récits des explorateurs le renforcent en mentionnant qu'elles « *se donnent avec simplicité, aucune convention sociale n'ayant altéré leur instinct naturel*⁶ ». De telle sorte que noirceur et féminité se conjuguent symboliquement pour étayer la construction imaginaire d'un rapport privilégié de la femme africaine avec la nature. La couleur noire associée à l'inférieur et au terrible, rappelle l'indifférencié des Ténèbres primordiales et du Chaos originel, mais aussi l'état qui précède, qui va donner naissance. *Eros* se joint à son frère *Thanatos* au cœur de la féminité et de la noirceur qui évoquent toutes deux l'engendrement.

« *Ainsi la Femme-Mère a un visage de ténèbres : elle est le chaos d'où tout est issu et où tout doit un jour retourner ; elle est le Néant. Dans la Nuit se confondent les multiples aspects du monde que révèle le jour : nuit de l'esprit enfermé dans la génération et l'opacité de la matière, nuit du sommeil et du rien. Au cœur de la mer, il fait nuit : la femme est la Mare tenebrarum redoutée des anciens navigateurs ; il fait nuit dans les entrailles*

de la terre. Cette nuit, où l'homme est menacé de s'engloutir, et qui est l'envers de la fécondité, l'épouvante. Il aspire au ciel, à la lumière, aux cimes ensoleillées, au froid pur et cristallin de l'azur ; et sous ses pieds, il y a un gouffre moite, chaud, obscur tout prêt à le happer ; quantité de légendes nous montrent le héros qui se perd à jamais en retombant dans les ténèbres maternelles : caverne, abîme, enfer⁷. »

Quelle cohérence symbolique peut-on plus précisément établir entre noirceur, féminité et stéréotypes traditionnels de la femme africaine ? À la fois *Magna Mater* et mère terrible, elle convoquerait les images du désir et de l'effroi, réunissant les « *aspects essentiels de la mère : sa bonté tutélaire et nourissante, sa capacité orgiastique d'émotions et son obscurité d'enfer⁸* ». Plus fondamentalement, l'imaginaire constituerait l'expression de l'humaine inquiétude face au temps. Ses structures symboliques se manifesteraient à travers les images de l'animalité, de l'obscurité et de la chute. Ainsi, l'imaginaire de l'Africaine à la peau très sombre évoquant l'animalité qui « *endosse le symbolisme de l'agressivité, de la cruauté⁹* », pourrait constituer l'explication de la répulsion que les « Négresses » ont pu susciter¹⁰. La femme africaine appellerait aussi la « troisième grande épiphanie imaginaire de l'angoisse humaine devant la temporalité » : le symbolisme de la chute, par le biais du thème de l'engloutissement dans l'humide et visqueuse putréfaction des eaux ténébreuses. Dans la littérature coloniale, du XIX^e siècle, il est remarquable d'observer la persistance des images de pourriture, de fermentation, d'huile rance, jointes à celles de la femme noire des côtes au « climat brûlant » et saturé d'humidité. La Nuit constituerait l'origine absolue de l'aversion fondamentale à l'égard de la femme africaine. Cette image des ténèbres évoque celle de l'eau noire et menaçante, symbole d'une féminité nocturne et effroyable, elle-même liée au thème temporel de l'écoulement (eau et sang menstruel)¹¹.

« Mais de nouveau ici l'ambivalence joue : si la germination est toujours associée à la mort, celle-ci l'est aussi à la fécondité. La mort

détestée apparaît comme une nouvelle naissance et la voilà alors bénie. Le héros mort ressuscite, tel Osiris, à chaque printemps et il est régénéré par un nouvel enfantement¹². » Chaque image nocturne, rappelant l'ambiguïté de la noirceur (anéantissement et résurrection) possède une double signification. La lune, par exemple, marque à la fois le déclin vers la mort mais aussi « le retour à la Mère primordiale pour y oublier les contradictions et les peines du siècle : la matrice de toute régénération, de toute renaissance¹³ ».

Observons maintenant comment la désunion de l'ambivalence, accompagnant la figure coloniale de la femme africaine, s'appuie sur une dénaturalisation qui extraie l'humanité ainsi que la masculinité hors de la nature primitive et féminine.

Cosmogonie naturaliste et androcentrique

L'imaginaire colonial recourt à une première grande catégorisation offerte par la cosmogonie naturaliste qui établit une coupure entre humanité et nature. La conception aristotélicienne de la nature, en tant que somme ordonnée des êtres soumis à des lois indépendantes des volontés divines, constitue les prémisses de son autonomisation ; autrement dit, dans « *la pensée grecque, chez Aristote notamment, les humains font encore partie de la nature. Leur destinée n'est pas séparée d'un cosmos éternel, et c'est parce qu'ils peuvent accéder à la connaissance des lois qui le régissent qu'ils sont en mesure de s'y situer. Pour que la nature des Modernes accède à l'existence, il fallait donc une deuxième opération de purification, il fallait que les humains deviennent extérieurs et supérieurs à la nature. C'est au christianisme que l'on doit ce second bouleversement, avec sa double idée de transcendance de l'homme et d'un univers tiré du néant par la volonté divine¹⁴ ».*

L'affirmation chrétienne de la transcendance humaine, c'est-à-dire de sa supériorité et extériorité, paraît décisive. Elle ouvre en effet la voie vers

l'affirmation des concepts d'homme et de science durant le siècle des Lumières, enfin de l'idée de société et de culture au XIX^e siècle. Cette pensée « gréco-occidentale » propose *in fine* un ensemble hiérarchisé et cohérent de catégories séparant la culture de la nature, mais aussi l'âme du corps, l'humanité de l'animalité, la raison de la sensation ou de l'émotion...

Mais l'imaginaire colonial de la femme africaine apparaît indissociablement occidental et masculin, le naturalisme constituant le fond symbolique sur lequel s'établit la catégorisation des deux genres. Parler ici, plus précisément, de mode de pensée « androcentrique » permet de souligner que l'être masculin est constitué, à lui seul, comme le représentant de l'espèce humaine à partir duquel tout individu est évalué d'un point de vue moral, comportemental, physique... La masculinité participe d'un « *ordre culturel construit contre la fusion originare avec la nature maternelle et contre l'abandon au laisser-faire et au laisser-aller, aux pulsions et aux impulsions de la nature féminine*¹⁵ ». Au-delà de la féminité, cette conception peut également intéresser le Primitif, le Peuple, l'Étranger, l'Enfant..., c'est-à-dire toutes les catégories dominées qui se trouvent placées « *dans la Nature et la subissent, alors que les dominants surgissent de la Nature et l'organisent*¹⁶ ».

La prise en compte de l'ontologie naturaliste permet ainsi de comprendre l'homologie établie entre les attributs de l'Africain et ceux de la femme. La littérature coloniale véhicule en effet l'affirmation selon laquelle la « race nègre » est une « race femelle ». Pour certains opposants à l'esclavage, les libérations de la femme et du Noir relèvent du même combat parce que ce dernier représente... « *la race femme dans la famille humaine, comme le blanc est la race mâle. De même que la femme, le noir est privé des facultés politiques et scientifiques ; il n'a jamais créé un grand État, il n'est point astronome, mathématicien, naturaliste ; il n'a rien fait en mécanique industrielle. Mais par contre, il possède au plus haut degré les qualités de cœur, les affections et les sentiments domestiques ; il est homme*

d'intérieur. Comme la femme, il aime aussi avec passion les affections et les sentiments domestiques¹⁷ ».

Bref, le Noir se trouve symboliquement déplacé vers le pôle du féminin, vers la nature, l'immanence, l'animalité, la corporéité, l'émotion et l'espace privé. De son côté, la figure de la bestiale et luxurieuse femme africaine, produit de l'imaginaire occidental et masculin, porte à son paroxysme l'univers symbolique de la féminité. Parce que femme et primitive, elle apparaît doublement rejetée vers la nature et dans sa propre nature.

***Thanatos* tout puissant : l'humeur morbide de la femme africaine**

L'usage moderne de l'antique théorie des humeurs permet une deuxième riposte symbolique à l'inquiétude que génère l'ambivalence de la féminité et de la noirceur de l'Africaine. S'inspirant des représentations hippocratiques puis aristotéliennes de la complexion humaine, la médecine occidentale, à l'âge classique, concentre son regard sur la physiologie féminine. Chacun des quatre liquides corporels, ou humeurs (sang, bile, atrabile ou bile noire et phlegme), présente différentes caractéristiques (froide, chaude, humide et sèche) de qualité variable. La santé repose sur un équilibre humoral en quantité et qualité. La chaleur, essentiellement masculine, est signe de santé, de force et de vie. Féminine, la froideur évoque la faiblesse et la mort¹⁸. La maladie procède, soit de la surabondance ou du défaut d'une humeur, soit d'une excessive chaleur ou froideur corporelle. De la froideur en excès découle frigidité et infertilité utérine à l'image d'une terre hivernale. Inversement, un corps de femme trop chaud interdit la fécondité en ce qu'il brûle la semence masculine. Ce raisonnement intéresse au premier chef les prostituées et leurs innombrables copulations.

Mais l'Africaine constitue l'autre figure de la femme « chaude ». Sa complexion est, au XVI^e siècle, expliquée par le climat des contrées subsahariennes. Sous l'effet de la chaleur, la taille de son clitoris augmenterait. Ainsi, les anciennes mais toujours actuelles croyances dont les Noirs de sexe masculin sont l'objet, intéressent tout autant les Africaines qui « *s'abandonnent à l'amour avec des transports inconnus partout ailleurs : elles ont des organes sexuels larges et ceux des nègres sont très volumineux proportionnellement*¹⁹ ».

Dans le contexte d'un racialisme triomphant, la conception d'une physiologie de la femme aux pratiques sexuelles immodérément « échauffantes » plonge la médecine humorale du XIX^e siècle dans un conflit cognitif et moral. Comment, en effet, concilier ces propriétés avec la représentation positive de la chaleur masculine ? La virilisation symbolique de saines et fortes courtisanes ou de Noires étant exclue, reste l'argument pathologique et moral. Cette surchauffe corporelle trouve alors son origine, non plus dans une constitution corporelle liée à des mœurs ou à un climat particulier, mais dans le vice et la dépravation²⁰.

L'inquiétude accompagnant le fantasme de la femme africaine à la sexualité morbide et corruptrice parvient dès lors à son paroxysme²¹. Œuvre emblématique de la littérature coloniale, *Le Roman d'un spahi*²² offre l'image d'une femme animale et étrange dans un « *pays de mort, presque un suaire digne de la préhistoire par son gigantisme, ses excès, sa désolation et son silence, par l'atrocité de son soleil et de ses paysages*²³ ». La relation charnelle avec la « négresse » signe la déchéance sexuelle et morale du héros occidental, masculin et militaire. Magicienne, féticheuse ou envoûteuse, sa sexualité le vide de sa puissance virile, l'émascule symboliquement pour le précipiter dans la maladie et la mort. Il s'agit d'un thème puissant de la production poétique, romanesque, mais aussi cinématographique de l'époque²⁴.

***Eros et Thanatos* désunis : le clivage moral, ontologique et esthétique des femmes africaines**

Une plus forte disjonction des valences poursuit le travail de déliaison de l'ambivalence, autrement dit de résorption du conflit entre *Eros* et *Thanatos*. D'un point de vue psychanalytique, il s'opère plus exactement un clivage de l'objet qui, visé par des pulsions à la fois érotiques et destructrices, est scindé en un « bon » objet et un « mauvais » objet. Le discours colonial accomplit cette polarisation au regard du Bon, du Vrai ontologique et du Beau. Autant d'oppositions stéréotypiques sont respectivement produites : la bonne Noire/la mauvaise Noire ; la Noire authentique/la fausse Noire ; et enfin la Peule/la « négresse » complétée de la mulâtresse.

Le recours exclusif à l'un des termes du couple « bonne Noire/mauvaise Noire » dissipe effectivement l'ambivalence. Il dépend du statut conféré à l'ordre naturel : harmonie des commencements associée au thème d'une nature bénéfique par laquelle la bonne Noire se laisse guider, ou bien anarchie primitive liée à une nature maléfique et inquiétante dont la mauvaise Noire ne peut se déprendre. En outre, le rapport imaginaire de l'Occidental à la nature ne peut être dissocié de celui qu'il entretient avec sa propre culture. La distinction entre bonne et mauvaise Noire a en effet pour corollaire celle que l'on peut établir entre, d'une part, le mauvais civilisé associé à une idéologie pastorale anti-technicienne et d'autre part, le bon civilisé accompagné d'un discours de progrès²⁵.

Le deuxième couple stéréotypique implique d'abord l'authenticité en tant qu'adéquation immédiate entre la femme africaine et la nature, qu'elle soit bénéfique ou maléfique. Ensuite, sa fausseté découle d'une dénaturation par assimilation des modèles et valeurs de l'Occident civilisé. Mais la Noire est placée dans une impasse funeste : authentique, elle demeure assujettie à une nature qui l'exclut de l'excellence

civilisationnelle. Acculturée, elle trahit sa propre nature pour devenir une créature fausse. Sa fausseté procède de l'imitation (factice, elle *singe* les mœurs occidentales) et de l'imposture (fourbe « par nature », elle masque sous le paraître l'inanité de sa prétention à l'être de culture).

La troisième désunion de l'ambivalence distingue la « Négrresse » (à la peau la plus foncée), de la Peule (aux traits « fins »). Au-delà d'une simple opposition esthétique, se joue l'attribution d'un degré d'humanité distinct, ou plus exactement, d'une dignité variable dans l'animalité. La Peule constitue une catégorie coloniale assez méconnue mais structurante de la pensée ordinaire du continent africain. Sa beauté et son origine orientale fantasmées (évoquant la légende de la reine de Saba), lui procurent dignité et noblesse. À l'opposé, menaçante et lubrique, la « Négrresse » aux traits « grossiers » est bestialisée. Sa sexualité apparaît brute. Réduite à un corps en volume et en peau, son visage n'est pas décrit. Cette féminité semble être l'objet d'une véritable opération projective par laquelle l'Occidental expulse et localise ses propres pulsions inacceptables sur un être exotique animalisé. Il peut ainsi méconnaître en lui-même sa propre animalité, au cours d'un XVII^e siècle où les nations européennes, à la fois imposent des valeurs de discipline, d'abnégation, de contrôle sexuel difficiles à respecter, et intensifient leurs relations avec l'Afrique²⁶.

À l'issue de ce travail de clivage, demeure la mulâtresse comme un résidu d'ambivalence. Sa sexualité est raffinée, humanisée par l'apport de sang blanc. Morphologiquement acceptable au regard des canons occidentaux, elle allie beauté et exotisme troublant. Mais la « sang-mêlé » inquiète car elle symbolise le vice, la luxure et l'impureté qui menacent de troubler la coïncidence entre ordre social et ordre racial, d'estomper la division établie par la « ligne de couleur »²⁷.

La catégorisation des femmes africaines en régime colonial ne peut être réduite à un processus d'assimilation et de contraste entre des classes d'êtres humains au regard du seul contenu de représentations corporelles et

comportementales (la torrentielle sexualité de la Noire). Elle s'accompagne d'un clivage produisant de multiples figures féminines polarisées d'un point de vue esthétique, ontologique et moral. Dans cette perspective, il nous paraît important de rappeler le rôle symbolique des caractéristiques morphologiques. La « finesse » des traits corporels marque une proximité à la culture tandis que leur « grossièreté » représente l'indice d'une « moralité » dégradée car liée à l'animalité. Par ce clivage, l'homme blanc tente de résoudre une ambivalence fondamentale, qui est aussi celle qu'il éprouve en miroir à l'égard de l'Occident, autrement dit de lui-même. L'imaginaire colonial n'est pas mort. Souscrivant à la vieille illusion physiognomonique de la correspondance entre le physique et le moral, la presse magazine actuelle mobilise encore la figure édénique de l'authentique et bonne Peule dotée de traits « fins ». Celle de la « Négrresse », tragique, fausse, mauvaise, et de surcroît « grossière », est massivement associée aux représentations les plus mortifères.

Deux tentations demeurent. D'abord, celle de ne retenir que la dimension idéelle de la catégorisation qui ne servirait que des intérêts symboliques, cognitifs ou identitaires. Or, cette dernière se fonde sur une différenciation qui « *dans sa spécificité comparative a pour fonction essentielle de connaître dans le but de posséder, d'asservir, de conquérir, de dominer, de s'approprier*²⁸ ». La seconde est la déshistoricisation des représentations occidentales de la femme africaine. La prise en compte de leur contexte d'émergence historique, culturel et économique reste indispensable. Il semble plus largement utile de délaisser l'imposition d'une interprétation soit culturelle, soit archétypale des productions de la catégorisation de l'Autre exotique, au profit de l'étude de l'articulation entre éléments symboliques et facteurs socio-historiques.

1. Georges Bataille, *L'érotisme*, Paris, Minuit, 1957.

2. Anne Baldassari, « *Corpus ethnicum* : Picasso et la photographie coloniale », in Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire (dir.), *Zoos humains, de la Vénus hottentote aux reality shows*, La Paris, La Découverte, 2002 ; Sylvie Chalaye, « Spectacles, théâtre et colonies », in Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire (dir.), *Culture coloniale. La France conquise par son Empire (1871-1931)*, Paris, Autrement, 2003.
3. Yann Le Bihan, *Femme noire en image. Racisme et sexisme dans la presse française actuelle*, Paris, Hermann, 2011. Ont été menées l'étude plastique et iconique de 780 images ainsi que l'analyse de contenu d'un corpus de 489 textes prélevés sur une période de onze années dans quatre mensuels français, *New Look*, *Vogue Hommes*, *Photo* et *L'Écho des Savanes*.
4. Jean-Pierre Vernant, *L'individu, la mort, l'amour. Soi-même et l'autre en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard, 1989 (chapitre « Mort grecque, mort à deux faces »).
5. On entendra par « valence » la disposition d'un individu éprouvant un sentiment, soit négatif, soit positif, à l'égard d'un objet.
6. Willem Lodewijksz, *Premier Livre de l'histoire de la navigation aux Indes orientales*, Amsterdam, Cornille Nicolas, 1598, cité par François de Negroni, *Afriques fantasmes*, Paris, Plon, 1992.
7. Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1949.
8. Carl Gustav Jung, *Les racines de la conscience*, Paris, Buchet-Chastel, 1971.
9. Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1969.
10. Ada Martinkus-Zemp, *Le Blanc et le Noir, Essai d'une description de la vision du Noir par le Blanc dans la littérature française de l'entre-deux-guerres*, Paris, Nizet, 1975.
11. Ces images nocturnes et aqueuses sont encore aujourd'hui mobilisées par la presse française. Voir Yann Le Bihan, « La "femme noire" dans l'imaginaire occidental masculin », in *L'Autre*, vol. 7, n° 1, 2006.
12. Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1949.
13. Jean Servier, *Histoire de l'utopie*, Paris, Gallimard, 1967.
14. Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.
15. Pierre Bourdieu, « La domination masculine », in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 84, 1990.
16. Colette Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris, Côté-femmes Éditions, 1992.
17. Gustav d'Eichtal, Ismaÿl Urbain, *Lettres sur la race noire*, Paris, Paulin, 1839, cité par Léon-François Hoffmann, *Le Nègre romantique. Personnage littéraire et observation collective*, Paris, Payot, 1973.

18. Françoise Héritier, « Une anthropologie symbolique du corps », in *Journal des africanistes*, t. 73, n° 2, 2003.
19. Julien-Joseph Virey, *Histoire naturelle du genre humain*, Paris, Dufart, 1801, cité par Hoffmann, *Le nègre romantique*, Paris, Payot, 1973.
20. Elsa Dorlin, *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*, Paris, La Découverte, 2006.
21. Sander L. Gilman, *L'Autre et le Moi : stéréotypes occidentaux de la race, de la sexualité et de la maladie*, Paris, PUF, 1996.
22. Pierre Loti, *Le roman d'un spahi*, Paris, Flammarion, 1982 [Calmann-Lévy, 1881].
23. Léon Fanoudh-Siefer, *Le mythe du nègre et de l'Afrique Noire dans la littérature française (de 1800 à la 2^e Guerre Mondiale)*, Paris, Klincksiek, 1968.
24. Jennifer Yee, *Clichés de la femme exotique. Un regard sur la littérature coloniale française entre 1871 et 1914*, Paris, L'Harmattan, 2000 ; Jean-Marie Seillan, *Aux sources du roman colonial. L'Afrique à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Karthala, 2006 ; Olivier Barlet, Pascal Blanchard, « Rêver : l'impossible tentation du cinéma colonial », in Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire (dir.), *Culture coloniale. La France conquise par son Empire (1871-1931)*, Paris, Autrement, 2003.
25. Jean-Marc Moura, *L'image du Tiers-Monde dans le roman français contemporain*, Paris, PUF, 1992.
26. Voir William B. Cohen, *Français et Africains, Les Noirs dans le regard des Blancs (1530-1880)*, Paris, Gallimard, 1981.
27. Jean-Luc Bonniol, « La couleur des hommes. Le cas antillais. Principe d'organisation sociale », in *Ethnologie Française*, vol. XX, n° 4, 1990. Notion proposée au début des années 1950 par Lloyd Warner, *the color line* décrit initialement l'étanchéité entre les deux « groupes » raciaux et sociaux au sein de la société nord-américaine.
28. François Affergan, *Exotisme et altérité*, Paris, PUF, 1987.

6. Les travailleurs immigrés au prisme des sexualités en France (1962-1983)

Yvan Gastaut

Longtemps délaissées comme portion congrue¹, les connotations sexuelles liées à « l'homme arabe » revêtent une grande importance lorsqu'on analyse les productions culturelles dans la France de l'après-guerre d'Algérie à l'égard de ceux que l'on considère de manière un peu artificielle comme les travailleurs immigrés de la « première génération » venus d'Algérie ou plus largement du Maghreb. Si tous ne sont pas célibataires – des familles vivent en métropole dès les premiers temps de la migration des « indigènes » en provenance d'Afrique du Nord –, ces derniers représentent néanmoins une majorité : à tel point que « l'homme arabe » vivant seul en France aime tout l'imaginaire de l'immigration jusqu'aux années 1980. La « femme arabe », quant à elle, est quasiment gommée des discours et du paysage.

À ce sujet, les récents travaux de Todd Shepard ont comblé une lacune : publié sous le titre *Mâle décolonisation, « l'homme arabe » et la France de la décolonisation à la révolution iranienne*, son ouvrage, datant de 2017, revisite la question des représentations de cette figure de l'altérité

masculine qui traverse l'histoire de la France postcoloniale en lui apportant davantage de complexité mais aussi d'ambiguïté². Dans la dynamique de cette approche, mon propos tendra à mettre en relief quelques mises en scènes médiatiques de la dimension sexuelle ou « sexualisante » de « l'homme arabe » jusqu'à l'émergence d'une autre figure, fort différente, celle du « Beur », en 1983³.

Charriant fantasmes et stéréotypes, cet imaginaire sexuel, exprimé de diverses manières et sur différents supports, se situe au carrefour de plusieurs enjeux : celui du racisme, avec son lot d'exotisme et de haine, celui d'une approche « genrée » de l'immigration ainsi que celui du rapport au corps et aux désirs dans une période dite de « révolution sexuelle ».

« La plus haute des solitudes »

Le premier rapport à la sexualité est en fait une absence de sexe ou bien une sexualité contrariée, voire empêchée, par l'exclusion sociale et raciale des migrants qui se traduit par des troubles psychologiques et physiques. Loin de toute recherche de plaisirs charnels, ces aspects, si mal vécus car engendrant honte et mépris de soi, sont souvent inexistantes dans les récits de travailleurs immigrés tout autant que dans les œuvres qui les mettent en scène. Cependant, quelques productions scientifiques ayant passé la barrière médiatique ont néanmoins émergé. En particulier, *La plus haute des solitudes*⁴, un essai de Tahar Ben Jelloun qui s'accompagne d'un sous-titre explicite, *La misère sexuelle et affective d'émigrés nord-africains*. Succès de librairie publié en 1977 aux éditions du Seuil, cet ouvrage constitue un révélateur pour l'opinion française.

Célèbre aujourd'hui, d'abord comme écrivain, Tahar Ben Jelloun, originaire de Fès, n'en est pas moins titulaire d'un doctorat de psychiatrie sociale. Il a en effet soutenu une thèse en 1975, à l'École pratique des hautes études, qui portait sur le thème de l'impuissance sexuelle de travailleurs immigrés venus du Maghreb en France. Cherchant à dissiper les

fantasmes, ce travail de plusieurs années, élaboré autour de vingt-sept cas repérés dans un centre de médecine psychosomatique, a suscité une certaine prise de conscience sur la difficile situation sanitaire et sociale de ces hommes des usines ou des chantiers, dont la vie quotidienne et, *a fortiori*, intime, était jusqu'alors peu considérée. À cette époque, parallèlement à sa thèse, Tahar Ben Jelloun double cette expérience vécue en tant que soignant par un récit fictionnel qui sera publié en 1976, sous le titre de *La réclusion solitaire*⁵. La même année, une adaptation théâtrale – *Chronique d'une solitude* – en est faite au Festival d'Avignon. Avec le net souci d'une entreprise qui entend bousculer les consciences et les idées reçues comme l'avait fait, à sa manière, quelques années auparavant le cinéaste Med Hondo⁶, cette production – à laquelle s'ajoute le documentaire *La Mal Vie* doublé d'un ouvrage éponyme⁷ – a pour but de pointer l'isolement, y compris sexuel et/ou amoureux, des travailleurs maghrébins relégués aux marges de la société française. Le film de Daniel Karlin et Tony Lainé diffusé sur Antenne 2 à une heure de grande écoute, le 26 novembre 1978, durant la semaine de rencontre Français-immigrés – mise en place par le Secrétariat d'État aux travailleurs immigrés de Lionel Stoléru pour lutter contre le racisme –, met en scène les troubles du désir chez les migrants socialement isolés et déclassés. Cette frustration, étalée à la télévision, traduit un réel souci de prise en compte du quotidien de ces hommes sans pour autant dissiper les malentendus racistes. Car, pour beaucoup, la « misère sexuelle » serait justement la cause des déviances dont seraient prétendument porteurs ces travailleurs immigrés « célibataires » par la force des choses.

La Française, objet de désir

Si tous les migrants arabes vivant seuls en France ne souffrent pas de troubles, beaucoup vivent mal leur vie sexuelle et affective, notamment l'éloignement de leur épouse quand ceux-ci sont mariés. Que faire face à

cette situation d'absence de rapports intimes et/ou conjugaux ? Abstinence ? Prostitution ? Double vie en France ? Tous les cas de figure sont possibles⁸. Pendant longtemps d'ailleurs, les travailleurs immigrés « célibataires » étaient précisément pensés hors de toute approche affective. Les manuels d'apprentissage du français, conçus par le ministère de l'Éducation nationale pour former les travailleurs migrants dans les années 1950 et 1960, sont, ainsi, emblématiques de cette approche : aucune allusion aux désirs ou à d'éventuelles aventures amoureuses dans les histoires brossant la vie quotidienne des Mouloud, Ahmed et autres Rachid qui y figurent. Décrits comme vivant ensemble dans des foyers-hôtels, ils font penser aux jeunes enfants des colonies de vacances : surveillés par un employé, ils tiennent leur chambre propre, font leur toilette, vont manger, partent en promenade et surtout se reposent après leur travail. En somme, ils symbolisent des figures sages et dociles comme doivent l'être ceux qui apprennent à lire sur ces petits récits (pré)fabriqués.

Pourtant, d'autres sources montrent l'attrait pour les femmes du pays d'accueil. La Française, blonde de préférence, est l'objet d'un fantasme largement partagé par les travailleurs immigrés. Pour en attester, les élites de ces Maghrébins de France, qu'ils soient acteurs, chanteurs ou footballeurs (à l'exemple de la star originaire de Casablanca, Larbi Ben Barek, ou encore le monégasque Mustapha Zitouni) sont, pour la plupart, mariés à des Françaises : ce qui peut aussi être perçu ou pensé, hors le fantasme lui-même, comme un signe de promotion sociale. Nombre d'œuvres produites par des écrivains, cinéastes ou artistes, issus de la migration, abordent le sujet. Parmi elles, *Netzewedj wehdi* (*Je vais trouver seul à me marier*) de l'artiste kabyle Salah Sadaoui (1936-2005), écrite au milieu des années 1960 et scénarisée dans un scopitone, raconte comment un travailleur immigré décide, un samedi après-midi, d'aller draguer des Françaises sur les Champs-Élysées. Bien mis, après avoir fait un « brin de toilette » et ajusté ses favoris, il se rend sur place et, déterminé, aborde une

belle jeune fille blonde portant mini-jupe et longues bottes. Celle-ci, quoiqu'un peu surprise, engage la conversation. Mais, très vite, un « Français » vient interrompre ce manège en s'interposant violemment entre l'Arabe et la jeune blonde. Une bagarre s'ensuit et quelques coups de poing et de matraque plus tard, l'immigré se retrouve au cachot, bien amoché par la police⁹. Même engouement – bien que plus suggestif – chez le groupe de rock algérien Les Abranis, formé à Alger en 1967 à la mode anglo-saxonne et écouté de part et d'autre de la Méditerranée. En 1973, le groupe décide de se payer les services des danseuses de Claude François devenues célèbres : les Clodettes. Sur l'un de leurs morceaux *Atheggaeledh*¹⁰, produit en disque et en scopitone, celles-ci dansent de manière très suggestive tandis que la caméra s'autorise les prises de vues les plus osées, notamment en contre-plongée. L'objectif est commercial : par cet érotisme des images, il s'agit d'inciter les travailleurs immigrés à mettre le plus souvent possible des pièces dans les scopitones placés dans les cafés pour revoir le spectacle.

Un autre aspect de ce désir se traduit dans les relations sexuelles tarifées : certains travailleurs immigrés fréquentent des prostituées françaises qui viennent racoler aux abords des bidonvilles, des garnis, ou non loin des usines et des chantiers, nouant parfois des relations régulières avec eux. Même s'il est difficile d'avoir une approche quantitative de ces relations, plusieurs films et romans évoquent ces pratiques qui semblent avoir été assez répandues dans la période des Trente Glorieuses (1945-1975).

Dans le rapport des « Arabes » aux Françaises se développe également le phénomène des « femmes à Arabes »¹¹, autrement dit des femmes qui consentent à, voire recherchent spécifiquement, des relations sexuelles avec des « Arabes ». Cette figure est très largement déconsidérée dans l'opinion française mais aussi chez les travailleurs immigrés eux-mêmes qui ne respectent guère ces femmes jugées perverses et déviantes. Cette perception est visible dans un épisode de l'émission d'investigation d'Alain de Sédouy

et André Harris, *Seize millions de jeunes*, diffusé le 10 février 1966 à la télévision et consacré au thème des « Algériens de Paris », dans lequel quelques témoins prennent la parole¹². L'un d'entre eux est précisément questionné sur ses relations avec des « femmes à Arabes » : il avoue une certaine forme de mépris pour celles qui, acceptant d'avoir des relations avec lui, n'apparaissent pas « *correctes* » ni « *distinguées* » à ses yeux. Car si elles l'étaient, elles ne « *coucheraient* » pas avec lui. Ainsi les travailleurs immigrés sont-ils, dans leurs rapports sexuels avec les Françaises, dans une position complexe et ambiguë qui oscille entre désir et volonté de les séduire au-delà des préjugés mais aussi irrespect pour celles, trop « faciles », qui leur ont cédé. Un véritable paradoxe qui se nourrit, de surcroît, du fait que la sexualité interracial peut aussi être considérée comme une forme de « revanche virile » contre la castration (post)coloniale.

Le spectre du viol

Dans les décennies 1960 et 1970, une bonne partie de l'opinion assimile les travailleurs immigrés à des délinquants en puissance ou en fait. Au sein de cette délinquance, la violence sexuelle apparaît comme majeure. Outre les rumeurs, régulièrement répandues, de « traite des Blanches » et de proxénétisme organisé, c'est le viol qui est considéré comme le délit le plus fréquemment commis par les « Arabes ». Frustrés sexuellement ou bien trop attirés par les « Blanches », ceux-ci apparaissent comme un danger permanent. D'autant qu'on insiste sur le fait qu'ils sont adeptes de la sodomie, attestant, un peu plus encore, de leurs comportements déviants. Déjà pendant l'époque coloniale et la guerre d'Algérie, « l'Arabe violeur » était une figure répandue, notamment dans la presse populaire et la littérature de gare. Comme le notent Christelle Taraud et Valérie Rey-Robert, quand les maisons closes sont interdites en France, en 1946, elles ferment partout sauf dans les quartiers immigrés, comme à Barbès, où

habitent traditionnellement des milliers de Maghrébins, mais aussi dans l'Algérie colonisée, par crainte des viols massifs de Françaises¹³.

Comme le montre Todd Shepard, l'hypervirilité des « Arabes » est perçue comme une parabole de la décolonisation, vécue principalement par les tenants de l'Algérie française comme une crise de la masculinité¹⁴. Si la rubrique des faits divers met globalement l'accent sur les violeurs arabes, c'est surtout la presse d'extrême droite de l'époque qui n'a de cesse d'exciter l'opinion sur les supposées déviances de ceux-ci, présentés comme « avides de sexe ». *Minute*, notamment, fait référence quasiment chaque semaine à ces « Arabes » qui draguent les Françaises ou serrent les filles d'un peu trop près, jusqu'à devenir menaçants, voire violents. À titre d'exemple, en juillet 1968, sa « une » titre : « *Viols d'Algériens, le récit martyre de Chantal. D'autres drames : nos rues livrées à la pègre arabe*¹⁵ ». En août 1973 – ce qui donnera lieu à une flambée raciste qui gagnera tout l'Hexagone pendant plusieurs semaines –, l'éditorial du journaliste Gabriel Domenech dans *Le Méridional*, à la suite du meurtre d'un chauffeur de tram par un Algérien, apparaît comme un véritable appel à la haine qui prend racine dans la racialisation des questions sexuelles : « *Assez de violeurs algériens, de proxénètes algériens, de fous algériens, de syphilitiques algériens*¹⁶... »

Relayée par des mouvements comme Occident, Ordre nouveau ou le Front national, la psychose du viol collectif est largement partagée, tandis que le slogan « *Ils viennent en France pour prendre nos femmes* » est un propos de comptoir amplement relayé. Au cinéma, dans l'emblématique film *Dupont Lajoie* d'Yves Boisset, sorti dans les salles en 1975, la question sexuelle se place au cœur du scénario. Georges Lajoie (Jean Carmet), patron de café raciste, part en vacances en famille, dans un camping varois où, comme chaque année, il retrouve plusieurs couples d'amis, « Français moyens » comme lui. Secrètement attiré par la fille de l'un d'entre eux (Isabelle Huppert), il tente un jour de la séduire et essaye de l'embrasser.

Mais elle oppose une résistance farouche, ce qui conduit Lajoie à la violer puis à l'assassiner (à coups de pierre), tout en se débarrassant de son corps près d'un baraquement d'immigrés jouxtant le camping. On connaît la mécanique, le stéréotype joue à fond : ce sont les « Arabes », qui viennent régulièrement draguer au camping, qui sont forcément les assassins. Dans le film, même lorsque l'inspecteur de police découvre que ces derniers ne sont nullement les responsables du meurtre, en haut lieu, on l'invite « à refermer le dossier et à laisser courir ».

L'union impossible

Dans la mise en scène de la sexualité de « l'homme arabe », la dimension homosexuelle est certes bien présente mais elle n'est pas forcément ce qui retient l'attention du grand public. En revanche, les couples hétérosexuels mixtes sont un important enjeu de discussions et de polémique. Dans l'émission *Faire face au racisme*, en septembre 1961, un test est organisé dans la rue : un « Arabe » et une Française s'embrassent sous le regard des passants. Le racisme s'exprime avec force. Et régulièrement, le rejet du couple mixte « Arabe »/Blanche – davantage que Noir/Blanche d'ailleurs – est partagé par le plus grand nombre, s'exprimant dans de multiples émissions à la télévision comme dans celle d'Antenne 2, *Mi-fugue mi-raison* du 13 juin 1979 au cours de laquelle, à Pont-de-Cheruy, des jeunes filles interrogées sur leurs amours affirment qu'elles ne pourraient jamais avoir de relations sexuelles avec un « Arabe ».

Faisant suite au roman éponyme de Claire Etcherelli, paru en 1967, le film *Élise ou la vraie vie* réalisé par Michel Drach et sorti dans les salles en 1969, raconte pourtant l'amour passionnel, pendant la guerre d'Algérie, entre Élise Letellier, jeune fille venue de province à Paris (Marie-José Nat) et Arezski (Mohamed Chouikh), un ouvrier algérien dont on comprendra qu'il est aussi un militant actif du Front de libération national algérien. Ils se rencontrent sur la chaîne de montage d'une grande usine automobile et

vont vivre un amour aussi intense qu'éphémère car Arezski sera – après maintes péripéties dans un Paris en guerre – arrêté par la police et Élise n'aura plus jamais de ses nouvelles. De l'amour dans ce film mais pas de sexe... Cela n'empêche pas Élise de se faire souvent traiter de « femme à Arabe ».

À partir de cette œuvre fondatrice, on trouvera de nombreuses situations de malentendus, voire de racisme, vis-à-vis des couples mixtes, à l'instar des œuvres de Rainer Fassbinder en République fédérale d'Allemagne comme *Le Bouc*, en 1969, dans lequel quatre couples d'Allemands sont troublés, dans tous les sens du terme, par l'arrivée d'un travailleur immigré grec, ou *Tous les autres l'appellent Ali*, en 1974, qui narre les relations entre un immigré marocain et une veuve allemande bien plus âgée que lui. Il faudra attendre la génération suivante, cependant, pour voir se banaliser les unions mixtes jusqu'à la sortie, en France, de *Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu ?* en 2014 et sa suite en 2019 (tous deux réalisés par Philippe de Chauveron).

Avec l'émergence de la génération « beur », le sexe est au début moins présent dans les fantasmes. Les jeunes issus de l'immigration, aspirant à vivre « comme des Français », n'ont pas, de ce point de vue, de problématique propre. Aussi les représentations de leur sexualité sont-elles peu saillantes : peu d'éléments sur ce sujet dans la Marche contre le racisme et pour l'égalité organisée de septembre à décembre 1983, par exemple. Globalement, dans le cinéma, le roman ou le théâtre « beur », ce sont les difficiles et parfois douloureuses premières expériences sexuelles qui sont narrées¹⁷. Le film le plus emblématique de cette génération, *Le Thé au harem d'Archimède* de Mehdi Charef, sorti en 1985, se situe dans cette veine. Il faut attendre *Miss Mona*, œuvre du même réalisateur, en 1987, pour voir la dimension sexuelle se placer au premier plan. Un jeune Maghrébin en situation irrégulière, se retrouve à la rue après avoir perdu son emploi. Il rencontre « Miss Mona », un vieux travesti qui habite dans

une roulotte et gagne sa vie en se prostituant ou en tirant les cartes. Il rêve du jour où il aura assez d'argent pour se faire opérer et devenir une femme. Sur les conseils de Mona, Samir commence à se prostituer lui aussi pour survivre.

En dehors de *Miss Mona*, dans la plupart des productions estampillées « beur », peu de place a été faite à la question de la sexualité comme problématique de l'émigration/immigration. Avec les années 1980, la sexualité contrariée des travailleurs immigrés des premières générations disparaît : ceux qui sont devenus pères voire grands-pères (les fameux chibanis) n'aimant guère parler de ces expériences. Elles reflètent pourtant une époque tout en étant la traduction de la complexité des relations mixtes, issues de la période coloniale, ainsi que de ses héritages contemporains.

1. Dans mon ouvrage *L'opinion française et l'immigration sous la V^e République*, Paris, Seuil, 2000, je n'aborde le sujet que de manière incidente. Et la plupart des travaux jusqu'à ces dernières années n'abordaient pas la représentation de « l'Arabe » à l'aune de la dimension sexuelle. Le programme ÉcrIn (Écrans et Inégalités) financé par l'Agence nationale de la recherche sur les représentations de l'Arabe dans les médias audiovisuels français depuis 1962 a certes, entre 2012 et 2016, abordé le sujet mais sans toutefois l'approfondir.
2. Todd Shepard, *Mâle décolonisation. L'« homme arabe » et la France, de l'indépendance algérienne à la révolution iranienne*, Paris, Payot, 2017.
3. Yvan Gastaut, « 1983, tournant médiatique de l'immigration en France », in *Hommes et Migrations*, n° 1313, 2016. Voir aussi le film de Nabil Ben Yadir, *La Marche* (2013).
4. Tahar Ben Jelloun, *La plus haute des solitudes*, Paris, Seuil, 1977.
5. Tahar Ben Jelloun, *La réclusion solitaire*, Paris, Denoël, 1976.
6. Dans *Soleil ô* en 1969 notamment mais aussi *Bicots nègres vos voisins* en 1973, Med Hondo, cinéaste mauritanien vivant en France, présente des migrants plutôt africains qui ont des relations sexuelles avec des filles françaises. Dans *Soleil ô*, l'un d'entre eux parvient à séduire une jeune femme blonde qui semble rechercher chez lui le goût de l'exotisme et du sexe torride. Au réveil, celle-ci se montre visiblement déçue des « performances » de son amant. Lorsque celui-ci lui demande affectueusement si elle a bien dormi, la jeune femme dubitative, tire sur sa cigarette en soupirant : « On m'a dit que les Africains au lit c'était... mais... » Voir l'extrait en ligne : <https://vimeo.com/328284373>.

7. Voir la contribution de Tahar Ben Jelloun dans Daniel Karlin et Tony Lainé, *La Mal Vie*, Paris, Éditions sociales, 1978.
8. Dans l'ouvrage autobiographique de Brahim Benaïcha sur ses parents immigrés, *Vivre au paradis*, Paris, Desclée de Brouwer, 1992, et adapté au cinéma par Bourlem Guerdjou en 1998, émerge la figure de Lakdar (Roschdy Zem), un travailleur immigré vivant dans le bidonville de Nanterre en pleine guerre d'Algérie. À la différence de ses amis « célibataires » des lieux, il ne fréquente pas les prostituées, préférant songer à faire venir sa femme auprès de lui. Ce qu'il va parvenir à faire mais non sans mal : l'adaptation de celle-ci au bidonville est difficile : à l'étroit avec leurs deux enfants, le couple n'a pas de relations sexuelles, ce qui chiffonne Lakdar aspirant à avoir une vie normale que d'aucuns dans le bidonville qualifieront de « française ».
9. Voir ce scopitone en ligne <https://www.youtube.com/watch?v=nyWAAujOH4E>
10. Voir ce scopitone en ligne <https://www.youtube.com/watch?v=jbseuHnKyNs>
11. La version plus trash de cette figure – car plus sexiste et raciste encore – est celle de la « pute à Arabe ».
12. « Les Algériens de Paris », *Seize millions de jeunes*, ORTF, 10 février 1966, INAthèque.
13. Christelle Taraud, *La prostitution coloniale. Algérie, Tunisie, Maroc (1830-1962)*, Paris, Payot, 2009 [2003] ; Valérie Rey Robert, *Une culture du viol à la française*, Paris, Libertalia, 2019.
14. Todd Shepard, *Mâle décolonisation. L'« homme arabe » et la France, de l'indépendance algérienne à la révolution iranienne*, Paris, Payot, 2017.
15. *Minute*, 24 juillet 1968.
16. *Le Méridional*, 26 août 1973.
17. François Desplanques, « Quand les Beurs prennent la plume », in *Revue européenne des migrations internationales*, n° 3, 1991.

7. Le Voile et l'invention d'une sexualité musulmane

Bruno Nassim Abouddrar

Le voile sur la tête des femmes, sur leur visage à plus forte raison, n'est pas une prescription coranique. Le verset qui recommande aux femmes de rabattre une étoffe sur leur poitrine (non sur leur face) en présence d'hommes étrangers au cercle familial, n'en est pas moins révélé dans une visée plus générale de maîtrise des pulsions libidinales, et tout particulièrement des regards de concupiscence. Rappelons pour mémoire la sourate XXIV – La Lumière – où se trouve cette fameuse recommandation, dans la traduction assez crue qu'en offre Jacques Berque : « 30 – *Dis aux croyants de baisser les yeux et de contenir leur sexe : ce sera de leur part plus net. Dieu est de leurs pratiques Informé.* 31 – *Dis aux croyantes de baisser les yeux et de contenir leur sexe ; de ne pas faire montre de leurs agréments sauf en ce qui en émerge, de rabattre leur fichu sur les échancrures de leur vêtement*¹... »

La teneur érotique du contexte qui impose cette recommandation ne fait aucun doute. En effet, avant ces versets, dans cette même sourate, fornicateurs et fornicatrices ont d'abord été condamnés au fouet ; puis ceux qui calomnient une femme et, vraisemblablement, l'accusent à tort de fornication ; enfin, à des peines moindres toutefois, les indiscrets qui entrent à l'improviste, sournoisement, dans l'intimité des maisons. Par ailleurs, les

circonstances qui entourent la révélation de cette sourate sont connues : elles confirment l'écho de libertinage (si l'on peut dire) qui résonne dans tout le passage et semble motiver les mesures de décence qui s'y expriment. L'archange Gabriel l'envoie, en effet, pour disculper 'Aïsha, la jeune épouse du prophète, injustement accusée d'avoir cédé aux charmes du beau Çafwân qui la raccompagnait à sa litière, après qu'elle se fût égarée à la recherche de son collier de coquilles du Yémen malencontreusement oublié à l'étape précédente. Finalement, après quelques quiproquos, des fâcheries et des larmes : « *Le Prophète attendit que Gabriel vînt lui apporter une révélation ; et lorsqu'il éprouva le malaise qui précédait toujours ses visions, et que l'on en vit sur lui les signes, le père et la mère d'Aïsha pâlirent et tremblèrent : ils craignaient de voir manifester le déshonneur d'Aïsha. Mais celle-ci était rassurée, persuadée que Dieu ne révélerait au prophète que la vérité. Alors Dieu révéla au sujet d'Aïsha dix-sept versets [...]. Dans ces versets, Dieu justifia Aïsha et déclara son innocence*². »

Si l'on s'en tient à cette origine, le port d'un tissu, pas nécessairement sur leur tête, est donc bien suggéré aux femmes – non aux hommes – comme un moyen efficace d'atténuer le désir qu'elles suscitent. Le lien entre voile féminin et évitement du regard désirant n'est pas propre à l'islam des origines. Au 1^{er} siècle, Valère Maxime juge d'une « *sévérité terrible* » l'attitude d'un aristocrate romain qui « *a renvoyé sa femme, parce qu'il avait appris qu'elle s'était trouvée la tête découverte hors de chez elle* ». Mais, pour rigoureuse qu'elle apparaisse, la répudiation se trouve justifiée quand l'historien rapporte les propos du mari outragé : « *C'est que, dit-il, la loi t'a prescrit de ne recourir qu'à mes yeux pour faire apprécier la forme de ton corps. C'est pour eux que tu dois préparer ce qui fait ta beauté ; par eux que tu dois te faire remarquer ; eux qui t'offrent les critères les plus sûrs auxquels tu dois te fier. Tout autre regard qu'attire sur toi une excitation superflue ne doit t'inspirer que suspicion et condamnation*³. »

Deux siècles plus tard, et cette fois dans un contexte chrétien, Clément d'Alexandrie reprend cette idée selon laquelle le voile est ce qui s'interpose entre le regard désirant de l'homme et le corps désirable de la femme. Mais, alors que l'épouse romaine était coupable d'agir (se montrer tête nue en public), dans une tradition judéo-chrétienne qui remonte sans doute à la figure d'Ève, et que Clément d'Alexandrie mêle à sa culture hellénistique, la femme est passive. Sa culpabilité est inhérente à sa nature même, à la beauté de son corps, en soi peccamineuse : « *Loin qu'il soit seulement défendu de dénuder sa cheville, il est prescrit [aux femmes] de se couvrir la tête et de se voiler le visage. C'est qu'il n'est pas conforme à la volonté divine que la beauté du corps soit un piège à capturer le regard*⁴. »

S'il est attesté, comme le montre ici la référence à Clément d'Alexandrie, Père de l'Église, ce lien entre voile et pulsion scopique n'est toutefois pas prééminent dans le christianisme. Celui-ci insiste plus volontiers sur le caractère symbolique du voile féminin, ordonné par saint Paul dans la première Épître aux Corinthiens : plus qu'un moyen de se soustraire aux regards, il est le signe bien visible de la soumission de la femme à l'ordre voulu par Dieu, qui lui réserve la dernière place. Double soumission, en fait – métaphysique, à la hiérarchie divine ; sociale, à l'homme qui la domine –, que Tertullien résume en une formule terrible : « *La femme doit avoir sur la tête un signe de sujétion. Le voile est son joug*⁵. »

Révéle à la périphérie des mondes juifs et chrétiens, le Coran n'en ignore pas les us. Par rapport à eux, sa position sur le voile semble à la fois traditionnelle et spécifique. Sa fonction symbolique de marquage d'une sujétion constitutive de la féminité et conforme au dessein divin est exclue ; son caractère pratique d'inhibiteur de la concupiscence visuelle masculine est, au contraire, renforcé. À cet égard, le voile introduit une dissymétrie – la femme, non l'homme, rabat son « fichu » sur les « échancrures de son vêtement » – dans une conception du désir et de sa régulation dont la

symétrie et la réciprocité foncières font l'originalité : croyants et croyantes baissent les yeux, contiennent leur sexe. La femme, en ces versets, n'est ni plus désirable, ni plus peccamineuse *per se* que l'homme –, ni moins désirante non plus, puisqu'il lui faut, à elle aussi, baisser les yeux. Mais la charge de réguler ce désir partagé, réciproque, lui revient : à elle, la mission du voile.

Retenons de ce moment originel, dont on sait bien qu'il ne se rattache aux pratiques coutumières qui s'en prévalent que par des liens lâches, emmêlés et irrégulièrement réaffirmés, la vocation fonctionnelle du voile musulman et son rôle d'inhibiteur d'un désir sexuel excité par la vue. Cette détermination, moins obvie qu'il ne semble (le voile chrétien, encore une fois, ne sert pas à cela, ni dans son usage monastique, où, forme de linceul, il exprime le renoncement au monde, la vocation à Jésus et sert parfois à mortifier l'orgueil⁶, ni lors de la communion ou du mariage, où il rappelle le voile virginal de Marie⁷), peut constituer une base normative pour une réflexion sur la sexualisation du voile. Elle indique, en effet, que le voile musulman a bien d'abord affaire avec un enjeu de sexualité – plutôt que de pouvoir, d'eschatologie ou de sotériologie, par exemple –, et qu'il se situe du côté de l'inhibition de la pulsion de voir et du désir masculin. Autrement dit, le schème « normal » qui en ressort indique que, sans voile, la femme excite la concupiscence que le voile empêche (ou contribue à empêcher).

C'est à partir de ce schème que deux situations font écart : lorsque le voile nourrit l'excitation sexuelle en suscitant des fantasmes de dévoilement, et lorsque le désir se porte, de manière en quelque sorte fétichiste, sur le voile lui-même censé le pallier. Tout en offrant de nombreux exemples de ces deux derniers cas –, alors que les témoignages manquent qui en attesteraient dans le passé, les civilisations musulmanes n'ayant guère donné lieu à un équivalent de la littérature pornographique ou libertine occidentale, à l'image des œuvres de Brantôme, Crébillon ou Sade, de l'iconographie à plus forte raison –, l'époque contemporaine se

caractérise également par l'activation du substrat sexuel présent à l'état calme dans le schème « normal ».

Une abstinence sexualisée

Les analyses des rapports entre genres publiées par la sociologue Fadéla M'Rabet à partir d'enquêtes et d'expériences personnelles dans les premières années de l'indépendance algérienne, décrivent une situation chimiquement pure de sexualisation intensive du schème « normal ». Au cours des années 1960, un certain modernisme, ainsi que les nécessités de la lutte pour l'indépendance, ont conduit les femmes algériennes à s'habiller à l'occidentale – sans voile – et à investir l'espace public, essentiellement pour y faire des études et/ou travailler, les lieux de divertissement leur demeurant, en général, peu accessibles. Cette situation – autonomie chèrement acquise de l'Algérie, départ massif des Européennes, nouvelle répartition des femmes algériennes entre « traditionnelles » (voilées et au foyer) et « modernes » (dévoilées et actives) – semble, à l'époque, avoir porté la libido des Algériens à un état paroxystique. « *S'il est juste, écrit Fadéla M'Rabet en citant un article de Révolution africaine du 23 mai 1964, comme le déclare une étudiante, que la plupart des Algériens sont des obsédés sexuels, il faut ajouter que la plupart de ces obsédés se refusent comme tels [...] : d'où un déséquilibre accru, une conduite encore plus désaxée*⁸. » Dans ce contexte, la prescription coranique qui, face à l'érotisation d'une situation sociale, ordonne aux hommes comme aux femmes de baisser les yeux et de maîtriser leurs pulsions, et recommande aux femmes de recouvrir d'un tissu les parties échancrées de leur vêtement, atteint un degré de virulence qui la rend presque méconnaissable, et fait litière de sa plus précieuse singularité : son affirmation de la réciprocité du désir et du partage de responsabilité qui en émane. Ainsi, les hommes ne se sentent-ils plus tenus de réfréner leurs pulsions, ni de borner leur regard, comme la sourate XXIV verset 30 du Coran leur enjoint de le faire.

Fadéla M'Rabet liste, non sans un certain humour désabusé, les agressions visuelles qu'elle subit dans un laps de temps restreint : « [...] faut-il mentionner aussi ces regards qui s'attardent le long des jambes, remontent aux fesses, s'y fixent, redescendent, remontent », « [...] un jeune homme "se pointe", me soupèse du regard [...] », « [...] en face de moi, un employé ; il m'examine de haut en bas, de bas en haut [...] », « [...] que nous rentrions à minuit ou que nous partions à l'aube, le gardien de l'ordre se précipite à la fenêtre [...], et longuement – policièrement ? – me dévisage⁹ ». Mais le voile, selon qu'il est porté ou pas, clive désormais les femmes musulmanes, selon une partition entièrement phallocratique, entre celles qui, dévoilées, seraient par là même vouées à assouvir les besoins sexuels des hommes et celles qui, couvertes, seraient garantes de leur honneur et, le cas échéant, dignes de leur procurer une descendance légitime. Dans son résumé de la situation, Fadéla M'Rabet rapporte elle-même les références opportunistes et fallacieuses au Coran dont se parent ces nouvelles relations de genres, issues de la décolonisation, et dont le caractère intrinsèquement dysfonctionnel se laisserait sans doute interpréter, en grande partie, comme le symptôme d'un traumatisme « postcolonial » : « Proies, également, la postière, la dactylo, la journaliste, la lycéenne [...], l'infirmière, l'institutrice. Pourquoi se gêner ? Elles ne sont pas de la famille, elles s'offrent au regard des hommes, s'habillent à l'européenne, se fardent, sont élégantes, aimables : autant de signes de leur facilité. Ces filles-là ne sont pas respectables : conformément à la tradition (qu'on utilise à ses convenances, et qu'on n'hésitera pas, si l'on discute avec un étranger, à qualifier de rétrograde), conformément au Coran (on lui fait justifier n'importe quoi avec d'autant plus de conviction qu'on ne l'a pas lu), une fille "bien" ne se montre pas, elle est discrète, effacée, baisse les yeux, s'enveloppe de chiffons ; celles-là qui s'exposent ce sont les filles publiques : respecte-t-on une putain¹⁰ ? »

On se trouve donc bien dans le cadre du schème « normal » : celui où le désir sexuel, soutenu par les yeux, se porte sur le corps non voilé de la femme et où le voile agit mécaniquement (plus que symboliquement) comme un intercepteur. Mais, alors que la prescription coranique était empreinte d'une tempérance, au fond, librement consentie, les versets 30 et 31, contrastant avec l'atmosphère de scandale et de châtiment qui marquent les premières motions de la sourate XXIV, une forme d'exaspération pornographique, d'hyper-sexualisation, affecte ici les relations de genres qui s'en prévalent.

Sexualité musulmane

Celle-ci peut être liée à la circulation corrélative de plusieurs stéréotypes, contribuant chacun pour une part active à cet effet de sexualisation du voile qui en marque l'histoire contemporaine. Je me propose d'en évoquer trois, sans prétendre, évidemment, à saturer le champ des poncifs sur un objet, le voile, où il est particulièrement fertile.

Le premier d'entre eux est le rappel insistant d'un principe de double différenciation vestimentaire distinguant les hommes des femmes, d'une part, mais aussi, d'autre part, les musulmans et les musulmanes des « mécréants ». Absent du Coran, ce principe trouve sa source scripturaire dans un ensemble de *hadiths* – faits et dits du Prophète et de ses proches recueillis pour la plupart au premier siècle de l'Hégire –, régulièrement convoqués. Ainsi, par exemple, pour Abou Chouqqa, auteur d'une monumentale *Encyclopédie de la femme en islam*, traduite et bien diffusée dans le réseau des librairies musulmanes, le vêtement féminin conforme à l'islam est-il soumis à plusieurs « conditions » dont la 3^e : « *La tenue et la parure de la femme doivent être conformes à l'usage de la société musulmane* », la 4^e : « *La tenue dans son ensemble doit se distinguer de celle de l'homme* » et la 5^e : « *Les vêtements et la parure de la femme*

*musulmane doivent (dans leur ensemble) se distinguer de celles des femmes mécréantes*¹¹. »

Face à l'évolution vestimentaire des sociétés contemporaines, dont les grandes tendances ont été, depuis la Seconde Guerre mondiale, l'émergence d'une mode « unisexe » mise au service de l'expression individualiste du moi, la « mode islamique », comme on l'appelle parfois, tout en composant en fait avec la mondialisation¹² – fonctions nouvelles des vêtements, de l'imperméable au *burkini*, délocalisation de leurs matières, rupture avec les traditions vernaculaires... –, affirme ainsi l'homogénéité de la *oumma* (communauté des croyants) contre la disparité personnaliste promue par le capitalisme néolibéral et, en son sein, réinstalle un fort dimorphisme sexuel. Cette double spécification – *ethos* musulman unifié, genres clivés –, largement prise en charge par le vêtement (le voile notamment) et des modalisations corporelles voisines (barbe, maquillage...), sert de base à la réactivation d'imaginaires¹³, en grande partie d'origine colonialiste et de teneur raciste, mais dont le stigmate, d'ailleurs toujours assez ambivalent, réapproprié, est converti en vertu. Il en va ainsi, notamment, de la figure de l'Arabe sur-viril, à la libido indomptable et de son corollaire féminin dont le voile de modestie dissimule une sensualité irradiante.

Dès 1899, le juriste féministe égyptien Qâsim Amîn, dans son ouvrage *The Liberation of Women*, déconstruit cette image de l'homme arabe priapique dont le voile seul parvient à endiguer l'irrépressible concupiscence. Et, significativement, il ente son analyse sur le passage du Coran consacrant la descente du voile. Après avoir souligné l'admirable mixité coranique du désir qu'éprouvent et suscitent également la femme et l'homme, Qâsim Amîn constate que la symétrie est brisée à l'endroit du voile dont la responsabilité incombe à la femme seulement. Cette dissymétrie, explique-t-il, est doublement infamante, pour la femme et pour l'homme. Le passage mérite d'autant plus d'être cité que cet ouvrage fondamental n'est toujours pas traduit en français : « *Comme c'est étrange !*

Si les hommes craignent la tentation pour les femmes, pourquoi ne se voilent-ils pas et laissent-ils voir leur visage aux femmes ? Est-ce que l'homme doit être considéré comme plus faible que la femme ? Est-ce qu'il est plus faible dans le contrôle de son désir ? Est-ce que les femmes sont à ce point plus fortes que les hommes, que ceux-ci peuvent montrer leur visage aux yeux des femmes, aussi beaux et attirants soient-ils, tandis qu'il leur serait interdit à elles de montrer le leur, même laid et défiguré, de peur qu'ils se laissent dominer par leur désir et succombent à la tentation¹⁴ ? »

On connaît le destin d'un tel texte : il est celui de la Renaissance arabe, la *Nahda*, dans son ensemble. Après avoir eu une influence déterminante en Égypte et dans une partie du monde arabe jusqu'aux années 1970, ses thèses sont récusées comme occidentalistes et un modèle « islamique » leur est préféré où, en effet, l'homme musulman, hétérosexuel nécessairement, identifie dans le voile féminin la preuve flatteuse de son inassouvisable lubricité.

Les femmes, quant à elles, ne négligent pas non plus le miroir avantageux que leur tend un orientalisme intériorisé où des restes de *Mille et Une Nuits* et de poésie arabo-andalouse réduits à l'état kitsch s'accommodent d'une sauce bigote dont la phraséologie islamique – *al-‘awra*, les parties du corps à dissimuler, *al-hashma*, la pudeur, *al-haram*, l'illicite... – ne cache qu'incomplètement les relents d'école de sœurs. Récemment, une jeune artiste, Inès Maya Touam, a mis en regard la photographie de femmes algériennes, voilées et non voilées, et un verbatim recueilli à propos de leur choix. Dans cette œuvre indissociablement artistique et documentaire, la sexualisation religieuse du voile, rendue lisible et visible, confirme l'impression que l'on peut retirer d'une consultation, même superficielle, des sites de ventes en ligne de « vêtements modestes » et des *chats* qui leur sont associés. Ainsi lit-on dans *Révéler l'étoffe*. Alger, à côté du portrait en pied d'une femme émaciée, vêtue d'un *jilbab* brun aux reflets satinés : « [...] Dieu a ordonné au

prophète de voiler les épouses, les filles, et les femmes des croyants dans les sourates “El Nour” et “El Ahzab” afin de les protéger du regard des autres, pour abolir la notion d’objet sexuel et la tentation qui planent sur elles ! Mon jilbab est un acte d’amour envers le prophète, une sunna ! Si vous deviez choisir, entre être une perle ou une rose, que seriez-vous ? La rose, l’homme la sent, la cueille et la sent à nouveau jusqu’à ce qu’elle se fane. Mais la perle qui peut l’atteindre ? Elle est dans son écrin, elle est protégée et elle garde son éclat¹⁵. »

Outre le constat franc d’un « objet sexuel » que le voile aurait vertu d’abolir, on peut penser que la « modestie » a quelque peu souffert de cette comparaison de la femme (en général) avec une perle ou une rose. Toujours à Alger, une femme, dont le *hayek* ivoire s’entrouvre sur un bustier en dentelle, commente sa tenue dans des termes qui en soulignent sans équivoque la sexualisation : « *Depuis toute petite je voyais les femmes adultes porter ce tissu ivoire, c’est couvert et en même temps c’est très féminin, il dégage une sensualité, ça dévoile sans trop en montrer, pour les jeunes hommes c’était atteindre l’inatteignable. Le hayek laisse passer le regard, c’est tellement beau !* »

À Paris, où le port du voile revêt une dimension politique du fait de l’aversion française à cette tenue, son imaginaire érotique n’est pas non plus absent des discours recueillis par l’artiste. Une femme très élégante, coiffée d’un somptueux turban gris perle en propose un commentaire explicitement sensuel : « *L’islam, d’ailleurs, nous enseigne la beauté, la pureté, la douceur en toute chose... Alors si je m’habille en adéquation avec ces principes, c’est comme si ces qualités venaient plus naturellement à moi. J’aime encore parfois me couvrir la tête de cette manière, pour expérimenter la pudeur et la laisser couler sur moi. Ne pas oublier les bienfaits inestimables qu’elle apporte.* »

Une autre, bravant la loi du 11 octobre 2010 en portant un *niqab* opaque sur une longue robe rose, se fait l’écho de cette dialectique de la

sexualisation et de l'abstinence qui s'est progressivement mise en place à partir d'une lecture critique (au sens de crise) du verset 31 de la sourate XXIV : « *Ce voile symbolise la définition même de la liberté. Les femmes sont vues comme des objets sexuels, on les utilise pour faire vendre n'importe quoi. C'est un combat pour moi que de porter ce que je veux. Personne ne me dicte comment me vêtir. Pourquoi le niqab ? La phrase du Coran qui m'a parue la plus importante c'est "Rabattez vos voiles sur vos poitrines", je visualise cette image comme un rabattement d'un tissu du dos vers la poitrine. »*

Les conditions désormais sont réunies pour que la pulsion, construite comme invincible, se reporte sur l'objet lui-même qui prétend la refreiner. La requête « voile » sur n'importe quel site érotique de l'Internet, appelant une profusion de femmes qui n'ont que leur voile de tête pour tout vêtement dans l'accomplissement de figures variées du *Kamasutra*, renseigne *ad nauseam* sur ce point.

1. Le Coran, *Essai de traduction*, par Jacques Berque, Paris, Albin Michel, 2002 [1990].
2. Tabarî, *La Chronique* (vol. II), traduit par Hermann Zotenberg, Arles, Actes Sud, 1980.
3. Valère Maxime, *Faits et dits mémorables* (t. 2, livres IV-VI), Paris, Les Belles Lettres, 1997 ; livre VI, cité in Yasmina Foehr-Janssens, Silvia Naef et Aline Schlaepfer, *Voile, corps et pudeur. Approches historiques et anthropologiques*, Genève, Labor et Fides, 2015.
4. Clément d'Alexandrie, *Le Pédagogue* (livre II), Paris, Éditions du Cerf, 1991.
5. Tertullien, *Le Voile des vierges* (livre XVII), Paris, Éditions du Cerf, n° 424, 1997.
6. Nicole Pellegrin, *Voiles, une histoire du Moyen Âge à Vatican II*, Paris, CNRS Éditions, 2017.
7. Nicole Pellegrin, *Voiles, une histoire du Moyen Âge à Vatican II*, Paris, CNRS Éditions, 2017.
8. Fadéla M'Rabet, *La femme algérienne*, Paris, François Maspero, 1983.
9. Fadéla M'Rabet, *La femme algérienne*, Paris, François Maspero, 1983.
10. Fadéla M'Rabet, *La femme algérienne*, Paris, François Maspero, 1983.
11. 'Abd Al-Halim Aboû Chouqqa, *Encyclopédie de la femme en islam* (2 vol.), Paris, Al-Qalam, 2007.
12. Emma Tarlo, *Visibly Muslim: Fashion, Politics, Faith*, Oxford, New York, Berg, 2010.

13. Pour une analyse très approfondie de ces imaginaires, voir Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Gilles Boëtsch, Christelle Teraud, Dominic Thomas (dir), *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.

14. Qâsim Amîn, *The Liberation of Women (Tahrir al-mar'a)*, The American University in Cairo Press, 1992 ; en français in Bruno Nassim Aboudrar, *Comment le voile est devenu musulman*, Paris, Flammarion, 2014.

15. <http://cargocollective.com/Maya-InesTouam/Reveler-l-etoffe-Alger>

8. Les nouveaux territoires de la sexualité postcoloniale¹

Jean-François Staszak & Christelle Taraud



Les pratiques, rôles, scripts ou fantasmes sexuels propres aux colonies ont-ils disparu avec la dissolution des Empires – intérieurs et extérieurs – et leur indépendance dans les années 1950-1970 ? Parler de sexualité postcoloniale, ce n'est pas évoquer, en effet, une sexualité d'après la colonisation mais une sexualité débarrassée de sa dimension coloniale, une sexualité « décolonisée » en somme.

Cette question est loin d'être anecdotique car elle se pose, de manière renouvelée, à propos des rapports sexuels, amoureux et/ou conjugaux entre les habitants des anciennes métropoles coloniales et ceux des ex-colonies tout autant qu'entre ceux, dans un rapport Nord-Sud très dissymétrique, qui ont moins connu la colonisation directe que l'impérialisme, au moins à la période contemporaine – comme Cuba sous Fulgencio Batista avant la Révolution castriste en 1959 ou bien Haïti sous Jean-Claude Duvalier jusqu'en 1986, tous deux sous domination états-unienne –, et ce quels que soient les territoires où ces rapports s'exercent.

En somme, la question qui nous occupe ici pourrait être résumée ainsi : en quoi ces relations sexuelles, amoureuses et/ou conjugales interraciales

resteraient-elles, de nos jours encore, racistes ou marquées par le racisme colonial et les politiques de ségrégation ? Il est peu probable, en effet, que ce qui a lié colonisateurs et « indigènes », et plus largement dominants et dominés dans les contextes impérialistes, ait pu, hier, exister indépendamment du rapport colonial/impérial, c'est-à-dire sans que leurs pratiques et imaginaires sexuels n'aient été directement affectés, voire définis, par la domination des premiers sur les seconds.

Cet « héritage » racio-sexuel, loin de disparaître dans les situations contemporaines y est constamment réactualisé dans des territoires très clairement définis et circonscrits, et au travers de processus, aujourd'hui parfaitement visibles, à l'échelle planétaire : tourisme sexuel et conjugalité « racialisée », immigration sexuelle et marché prostitutionnel mondialisé, fantasmes et culture pornographique notamment virtuelle, imaginaires publicitaires et culturels, quartiers et catégories de populations « ethnicisés » des pays du Nord et/ou riches...

Tourisme sexuel et *sexscapes* en postcolonie

Généralement défini comme un déplacement visant à recourir dans le lieu de destination à des services sexuels commerciaux auprès de populations autochtones, le tourisme sexuel nécessite aussi une échelle spatiale et temporelle qui fasse sortir le *client* de son univers quotidien pour le projeter dans un territoire « Autre », fortement exotisé et érotisé². Traditionnellement et majoritairement masculin, le tourisme sexuel produit, en effet, une relation où les clients et les travailleuses du sexe appartiennent donc *nécessairement* à deux univers différents et fortement hiérarchisés.

Les premiers viennent surtout des pays riches : Amérique du Nord, Australie, Nouvelle-Zélande, Japon, Taïwan, Europe, péninsule Arabique. Ils trouvent les second.e.s dans les pays pauvres : Amérique latine, Caraïbes, Asie du Sud-Est, Inde, Afrique sub-saharienne, Maghreb... alors constitués en véritables *sexscapes* – définis par Denise Brennan³ comme

ces zones où les inégalités de « race », de genre et de classe sont érotisées et exotisées pour constituer la base du commerce du sexe –, comme le démontrent les travaux d'Erik Cohen sur la Thaïlande⁴ ou d'Amalia Cabezas sur la République dominicaine et Cuba⁵.

On date souvent l'essor du tourisme sexuel de la fin de la guerre du Vietnam en 1975. En réalité, son développement est bien antérieur et prend sa source dans les relations complexes entre armée, prostitution et colonisation et/ou impérialisme⁶ comme le montre la mise en place de BMC (bordels militaires de campagne) par toutes les métropoles coloniales dans les colonies même et pendant les conflits en Europe, particulièrement pendant les deux guerres mondiales ; ou bien l'installation de *Comfort Stations* organisées par l'armée impériale japonaise dans les territoires occupés par elle (Mandchourie, Corée, Philippines, Union indochinoise...) dans les années 1930-1945⁷.

Aussi, par de même, dès la guerre de Corée (1950-1953) et ensuite massivement pendant la guerre du Vietnam (1955-1975), l'armée états-unienne met-elle, en place – suivant en cela des pratiques largement utilisées pendant la Seconde Guerre mondiale sur le front Pacifique et pendant l'occupation du Japon juste après la reddition de celui-ci en 1945 – des zones de repos et de récréation.s (*Rest & Recreation facilities*) pour ses soldats en permission dans les territoires qui lui servent de « bases arrières » comme les Philippines, le Japon, la Thaïlande, la Malaisie ou bien encore Singapour... S'y développe une intense activité prostitutionnelle dans des « clubs de vacances » où le sexe monnayé est central et omniprésent. La spécificité des *R&R* en la matière est d'avoir mis en place une industrie du sexe survivant au rapatriement des forces militaires auxquelles elles étaient originellement destinées.

Ainsi, la première agence de tourisme sexuel de la Thaïlande – *Tommie's Tourist* – créée, en 1971, pour satisfaire aux besoins des militaires états-uniens se reconvertira avantageusement ensuite vers une

clientèle civile. La Thaïlande (Bangkok, Pattaya) – mais aussi les Philippines (Manille) – voit ainsi les touristes états-uniens, australiens, japonais ou européens succéder aux GI's. Le tourisme sexuel s'est ensuite diffusé, à partir de l'Asie du Sud-Est et des territoires caribéens, à l'ensemble de la planète, peu de pays du Sud et/ou pauvres y échappant aujourd'hui⁸.

Cette chronologie, placée dans le cadre d'une géographie politique globale de la domination, constitue d'emblée le tourisme sexuel postcolonial en héritier de la prostitution coloniale et/ou impérialiste. Dans ces deux contextes, les rapports sexuels entre dominants et dominés étaient, en effet, régulés par des dispositions matérielles et symboliques foncièrement asymétriques qui faisaient des seconds des objets de fantasme et de désir à disposition des premiers. Sur le plan symbolique, les cultures coloniales et impérialistes, notamment véhiculées par la littérature, les images, les chansons... présentaient les territoires sous domination comme des lieux d'intense(s) expérimentation(s) sexuelle(s), sortes de « paradis sexuels » où aucune censure ne s'exerçait plus⁹.

Sur le plan matériel, la mise à disposition de ces corps « Autres », fortement essentialisés, transformaient ceux-ci en objets sexuels consommables, en marchandises dont l'acquisition était facile, anodine et peu onéreuse. L'institutionnalisation de la prostitution, par les réglementarismes coloniaux mais aussi par les dispositifs mis en place dans les contextes impérialistes, a ainsi conduit à territorialiser – en en faisant, dans certains cas, d'immenses bordels à ciel ouvert – des espaces entiers dévolus au sexe vénal ; des lieux de désirs puissamment « racialisés » où pouvaient se réaliser tous les fantasmes, y compris et, surtout, ceux interdits dans les métropoles respectives des clients, où l'âge, le genre, le statut socio-économique et le consentement intervenaient bien davantage dans la définition des partenaires sexuels autorisés et tenus pour moraux.

Ainsi, le tourisme sexuel postcolonial est-il simultanément héritier de cette économie du sexe – en reproduisant les pratiques et stéréotypes coloniaux et impérialistes qui l’ont fondée – tout en participant, du fait de l’aggravation de plus en plus criante de la pauvreté, notamment féminine, à l’échelle mondiale, à la prostitutionnalisation de sociétés entières comme ce fut le cas dans les années 1970-1980, par exemple, en Thaïlande et aux Philippines.

Beach boys et paradis sexuels gays

Les situations jusqu’ici décrites confrontent des hommes hétérosexuels, issus des pays du Nord et/ou riches, possédant un certain capital économique et symbolique – les clients en recherche de relations sexuelles – à des femmes racialisées, travailleuses du sexe, venant en général de pays du Sud et/ou pauvres. On trouve cependant aussi, au sein de cette économie du sexe globalisée en perpétuelle(s) mutation(s), d’autres catégories – comme les homosexuel·le·s et les femmes client·e·s – qui vont de même utiliser les espaces « Autres » comme lieux de récréation et d’expérimentations sexuelles hors normes.

Notons cependant que le tourisme sexuel féminin a suscité dans les médias, le cinéma documentaire et de fiction, et même dans la littérature scientifique, depuis les années 1990, un intérêt et une production qui sont sans commune mesure avec son importance quantitative. Alors que le tourisme sexuel masculin, toujours ultramajoritaire, est globalement considéré comme banal, voire normal, sauf quand il est pédophile¹⁰, l’existence du tourisme sexuel féminin surprend en effet : il ne cadre ni avec l’idée qu’on se fait de la sexualité féminine, ni avec celle qu’on se fait de la prostitution. Il remet en cause des théories ou des modèles explicatifs – portés par des mouvements tels l’abolitionnisme et le prohibitionnisme d’obédience féministe – qui ne faisaient sens que dans la relation homme-client/femme-prostituée. En cela, le tourisme sexuel féminin suscite donc

des questions légitimes, mais aussi une fascination étrange qui n'est pas sans rappeler le regard ambigu sur les corps noirs et les corps des Suds ¹¹.

Mais l'attention par trop voyeuriste dont il fait parfois l'objet, particulièrement dans les médias, s'explique aussi par l'usage politique qu'on peut en faire : le tourisme sexuel féminin peut servir à dédouaner son corollaire masculin et à « prouver » qu'en la matière, il n'y a pas d'effet(s) de genre et que la situation des hommes et des femmes est, au fond, la même, et leurs rapports, symétriques ¹². Ce qui n'est évidemment pas le cas.

Car le tourisme sexuel féminin ne fonctionne pas, en général, comme son homologue masculin – avec quelques exceptions ponctuelles comme au Maghreb ¹³ –, et ne peut donc être appréhendé comme une simple inversion de celui-ci. De ce point de vue, la construction de la féminité et le rapport que les femmes des pays du Nord et/ou riches ont encore à leur propre sexualité doivent être interrogés. Dans de nombreux cas, en effet, comme le montrent plusieurs études telles celles de Glenn Bowman sur la Palestine ¹⁴, de Deborah Pruitt et Suzanne Lafont sur la Jamaïque ¹⁵, ou bien de Christine Salomon sur le Sénégal ¹⁶, il s'agit, pour elles, autant de romance que de sexualité : l'expérience recherchée étant donc, tout à la fois, sensuelle et affective, voire spirituelle ¹⁷. Par ailleurs, la configuration sexuelle et marchande dans laquelle la femme-cliente exercerait son pouvoir sur un homme – « Autre » – prostitué butte sur des limites et/ou des contradictions spécifiques, la féminité de l'une et la masculinité de l'autre se trouvant menacées par l'inversion des rapports de pouvoir à l'œuvre, comme si la femme risquait de se masculiniser et l'homme de se féminiser.

Le tourisme sexuel féminin opère donc une transgression des normes qu'on ne trouve généralement pas dans le tourisme sexuel masculin hétérosexuel, qui tend, au contraire, à réassigner chaque genre à sa place prétendument naturelle tout en confortant les stéréotypes les plus triviaux et caricaturaux sur la supposée soumission des Asiatiques, la lascivité des Maghrébines, la jovialité des Africaines et Caribéennes, le primitivisme des

Océaniennes¹⁸... Cependant, s'il déroge clairement à la hiérarchie des genres encore en usage dans les pays du Nord et/ou riches, le tourisme sexuel féminin se joue des mêmes matrices de domination de « race » et de classe que son corollaire masculin, et (ré)active les mêmes situations hiérarchisées et les mêmes imaginaires (néo)-coloniaux et (néo)-impérialistes comme le montrent deux films récents : *Vers le sud* (2005) de Laurent Cantet dont l'action se passe à Haïti dans les années 1970 et *Paradis : Amour* (2012) d'Ulrich Seidl dans le Kenya contemporain.

Que ce soit dans les Caraïbes, au Maghreb, ou en Afrique subsaharienne – où se retrouvent la grande majorité des *Beach boys*¹⁹ avec lesquels ces *Sugar Mamas* ont des relations sexuelles et amoureuses monnayées – le tourisme sexuel féminin reste exclusivement hétérosexuel. Le tourisme sexuel lesbien, s'il existe, n'est, à ce jour, pas documenté *a contrario* du tourisme homosexuel masculin²⁰. Notons d'abord qu'il ne s'agit nullement ici de parler des lieux de rencontre de communautés gays mondialisées qui se rendent – dans le cadre d'un tourisme *gay-friendly* qui possède ses propres *tours operators*, moyens de transports (croisières roses...), guides touristiques – dans des destinations privilégiées de celui-ci : San Francisco, Sydney, Tel Aviv, Mykonos... Ce tourisme de niche, qui date du début des années 1980, relève plus de l'entre-soi que du *sexscape* à proprement parler, même si son regard est bien tourné vers les Suds, ce qui n'est nullement un hasard²¹.

En effet, dès le XIX^e siècle, certaines destinations comme l'Italie du Sud ou le Maghreb (en particulier Tanger) ont été recherchées par les homosexuels européens pour y trouver des partenaires sexuels locaux, dans le cadre de rapports marchands. Il s'agissait alors d'échapper au carcan d'une Europe hétéronormée en trouvant refuge auprès de sociétés que l'orientalisme littéraire et pictural conduisait à imaginer comme plus permissives : l'objectif étant de trouver sur place une offre prostitutionnelle présentant une disponibilité et des qualités érotiques spécifiques. C'est dans

un contexte idéologique similaire, qui active une géographie du désir et des imaginaires fantasmatiques équivalents que le tourisme homosexuel postcolonial s'inscrit.

Que ce soit en Amérique latine, dans les Caraïbes, au Maghreb ou en Asie du Sud-Est, les homosexuels du Nord et/ou des pays riches sont toujours à la recherche de partenaires plus jeunes, plus virils, plus disponibles. Ce n'est évidemment pas le caractère permissif de ces *sexscapes* qui expliquerait cette disponibilité (en général les lois contre l'homosexualité y sont plus répressives que celles des pays d'où viennent les touristes), mais bien la domination de classe et de « race » dans laquelle opère leur demande sexuelle ici similaire à celle des hétérosexuel·le·s²².

Ainsi, la sexualité interracial propre aux *sexscapes*, en contexte hétérosexuel et homosexuel, n'est-elle postcoloniale qu'au sens où le tourisme sexuel de masse ne s'est véritablement développé qu'*après* la décolonisation, c'est-à-dire à partir de la fin des années 1970 et du début des années 1980 – mais les rapports de pouvoir, pratiques et symboliques, qui la structurent, l'autorisent, et prétendent la légitimer restent profondément coloniaux et/ou impérialistes.

À la vérité cependant, les touristes sexuels ne sont pas les seuls responsables de cet état de fait car l'ensemble du secteur touristique, tout au moins pour certaines destinations (Polynésie, Brésil, Thaïlande, Maghreb, etc.), est concerné : l'érotisation des lieux de destination et la mise à disposition, ou tout du moins la mise en scène d'individus encore perçus comme « indigènes » ou « Autres », n'étant nullement leur monopole. Ainsi, altérisés, exotisés et érotisés, ceux-ci ont-ils été inscrits, de longue date, comme élément essentiel des paysages touristiques de l'*Ailleurs*.

Participant d'une économie touristique allant en se massifiant, ces individus – et leurs corps – ont aussi été reproduits, à l'envi, en affiches

(illustration, publicité) commerciales faisant la promotion d'un secteur d'activité en pleine croissance ; ou bien en cartes postales – aussi supports de correspondance – apportant la preuve de la distance, mentale, physique et géographique parcourue. Constituant, ce faisant, une partie fondamentale de la spectacularisation du pittoresque et de l'authentique – au travers, par exemple, des classiques danses dites ethniques qui se pratiquent sur les scènes de presque tous les *resorts* hôteliers – et de sa marchandisation, les corps exotiques sont devenus autant une ressource qu'un produit d'appel pour une industrie touristique qui, *in fine*, capitalise sur le commerce du sexe en participant à la (re)production et en tirant bénéfice(s) des stéréotypes qui l'érotisent.

Agences matrimoniales, immigration prostitutionnelle et ghettos racialisés et érotisés

Ces exotisation et érotisation de catégories entières de populations réifiées en « Autres » conduisent aussi à interroger, hors le tourisme sexuel proprement dit, d'autres formes et d'autres territoires de la sexualité postcoloniale, ici et là-bas. Ainsi du vaste et prolix marché de la conjugalité classiste et racialisée qui se développe, là encore, dans une relation dissymétrique entre hommes du Nord et/ou des pays riches et femmes du Sud et/ou des pays pauvres. Parfois lié au tourisme sexuel – au-delà de la prestation sexuelle rémunérée, certains touristes peuvent évidemment rechercher une *girl friend experience*, plus ou moins ponctuelle, ou bien une véritable liaison affective pouvant aller jusqu'au mariage comme le montre, par exemple, le travail de Sébastien Roux sur la Thaïlande²³ –, ce marché, extrêmement prospère, se nourrit simultanément de la paupérisation croissante des populations féminines de certains pays du Sud ainsi que d'une recherche, chez les hommes du Nord, d'un « idéal féminin » qu'il convient ici de questionner.

Se sont en effet constituées, par exemple à Madagascar, comme le montrent les travaux de Jennifer Cole²⁴, ou bien aux Philippines, comme le soulignent ceux de Gwénola Ricordeau ou de Mina Roces²⁵, des agences matrimoniales qui permettent aux hommes des pays riches, Européens, Américains du Nord, Australiens, Japonais, Taiwanais... de se pourvoir en femmes « Autres » : « Asiatiques », « des îles », « Africaines » ou « Latinos ». Jugées par eux plus dociles et soumises que leurs compatriotes, ces femmes sont, de surcroît, extrêmement érotisées et objectivées selon des stéréotypes spécifiques aux relations de domination, historiques, mais aussi contemporaines, qui se sont constituées ou ont été répliquées dans chacune des zones auxquelles elles sont liées.

Pour beaucoup d'hommes, en effet, l'enjeu central semble être autant le pouvoir que la sexualité et la conjugalité. En épousant – grâce à ces réseaux internationaux de « promises par correspondance » – une partenaire qui diffère de celle qu'ils pourraient trouver dans leur pays d'origine, ils comptent en effet obtenir un « niveau » de services sexuels, domestiques et éventuellement reproductifs, que leur seul genre ne leur garantit plus chez eux. Les agences matrimoniales mettent, de surcroît, en avant le fait que ces hommes ordinaires au pouvoir d'achat modeste dans leur pays d'origine, qui constituent la majorité de leurs clientèles, se retrouvent pourvus, dans celui de leurs « promises », d'un capital économique et symbolique non négligeable. Celui-ci leur permet de négocier dans les meilleures conditions, une « femme à leur goût » : c'est-à-dire jeune et jolie, sensuelle et docile, mais aussi travailleuse et « adaptable » à leurs critères conjugaux et culturels et à ceux de leurs pays respectifs... Y compris en testant *in situ*, la « marchandise », souvent préalablement sélectionnée sur « catalogue » *via* internet, lors de *Bridal Tours* comme le montre, sans aucune édulcoration, la série documentaire *Et plus si affinités* (2002) de Gilles de Maistre à propos de Madagascar.

Enfin, les services de ces agences matrimoniales étant souvent onéreux, les hommes qui y ont recours ont évidemment des exigences d'autant plus affirmées qu'ils se sentent en situation de force par rapport à leurs « promises ». Ces dernières, cependant, ne sont nullement inertes dans les relations qui se mettent en place car elles mobilisent aussi, au travers de ces « mariages par correspondance », des stratégies d'ascension sociale souvent couplées à des projets de migrations qui s'incarnent, dès lors, dans les futurs époux.

Quitter un pays pauvre, pour s'installer dans un pays riche, devenant de plus en plus difficile, au tournant des années 1980-1990, un boom de migrations plus frontalement prostitutionnelles – en sus du classique marché de la domesticité féminine dont le caractère sexualisé est aussi évident comme l'ont montré, dans l'actualité récente, plusieurs scandales d'esclavage sexuel de « petites bonnes » – se fait aussi jour. Ainsi observe-t-on, dans de nombreux pays du Nord et/ou riches, l'arrivée de femmes de pays pauvres et/ou du Sud dans un but affirmé de prostitution : Indiennes, Pakistanaïses et Afghanes en Angleterre, Sierra-Léonaises, Libériennes et Chinoises²⁶ en France, Mexicaines et Portoricaines aux États-Unis...

Ainsi remarque-t-on aussi, dans la nébuleuse de l'impérialisme sexuel mondialisé, les déplacements ponctuels – sortes de migrations sexuelles saisonnières – de certaines catégories d'hommes, à l'image des riches émirs d'Arabie Saoudite, des Émirats arabes unis, du Koweït ou du Qatar qui viennent s'encanailler en Europe – notamment avec de très jeunes femmes (d'origine) maghrébine – ou au Maghreb même, comme l'a si bien montré le récent, et très polémique, film *Much Loved* (2015) de Nabil Ayouch. Ainsi distingue-t-on enfin la présence de plus en plus visible d'homosexuel·le·s, de travestis, et/ou de transgenres – comme les Latino-Américains, au bois de Boulogne à Paris, à partir des années 1980, et les Algériens autour de la gare Saint-Charles à Marseille, dans les années 1990-

2010, étudiés par Laurent Gaissad²⁷ et filmés par Nicola Mai, dans son ethnofiction *Samira* (2015) – dans l’industrie prostitutionnelle globalisée.

Cette présence – constante et pérenne – d’individus, pensés et perçus comme « Autres », fantasmés et utilisés en tant que tels, dans les pays du Nord et/ou riches nous amène à questionner, *in fine*, les territoires de la sexualité postcoloniale, non plus seulement sur le terrain de l’exotisme érotisé *là-bas* et importé *ici*, mais aussi sur celui de la colonisation intérieure. Car certains espaces de ces pays – ghettos africains-américains (comme Harlem ou le Bronx, à New York) ou *barrios* latinos aux États-Unis ; « quartiers ethnicisés » de certaines villes européennes, comme le Matongé congolais et le Moleenbeek marocain de Bruxelles ; ou bien encore certains « territoires perdus » de la République dans les banlieues françaises... – n’échappent pas non plus aux stéréotypes hérités des contextes coloniaux et/ou impérialistes précédents.

Il y a une évidente essentialisation, dans ces territoires théorisés et vécus comme « Autres », de catégories entières de populations, au travers d’une vision en même temps classiste, racialisée et genrée. Des catégories clairement considérées, en effet, comme les nouvelles classes laborieuses, dangereuses et « vicieuses » de notre contemporanéité. Ceci est particulièrement visible, par exemple, dans les films ethnicisants de l’industrie pornographique où l’on retrouve *toujours* des profils féminins « lascifs » et « soumis » – « Black » ou « Latino » aux États-Unis, « Beurette » en France²⁸ – et des figures masculines – « Gang boy » outre-Atlantique ou « racaille » des banlieues hexagonales, selon les cas – à l’hypervirilité d’autant plus fantasmatique et excitante, qu’elle est considérée comme agressive et menaçante parce que supposément sauvage et primitive. De même, comme une image inversée de ce qui vient d’être dit, dans un va-et-vient entre ici et là-bas, on retrouve aussi une essentialisation pornographique de ces hommes « Autres » dans certaines représentations produites en temps de guerre.

Ainsi, ces photographies, diffusées sur le web (et reprises dans le *New Yorker* et sur *CBS*) en 2004, de militaires états-uniens – notamment celles de Lynndie England tenant en laisse un détenu – humiliant des prisonniers dans la prison d'Abou Ghraib en Irak. Travaillés aussi bien par les imaginaires gays qu'hétéros, ces stéréotypes, aujourd'hui *mainstream* dans de nombreux pays du Nord et/ou riches, participent largement de cette sexualité postcoloniale qui a *aussi* constitué certains territoires et certaines catégories de populations des pays du Nord et/ou riches en véritables colonies intérieures et, ce faisant, en réactualisant le vieux motif du XIX^e siècle de la fugue sociale et raciale en *sexscapes* eux-mêmes.

1. Article publié dans sa version originale dans *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.
2. Jean-François Staszak, « L'imaginaire géographique du tourisme sexuel », in *L'Information géographique*, vol. 76, 2012.
3. Denise Brennan, *What's Love Got To Do With It? Transnational Desires and Sex Tourism in the Dominican Republic*, Durham/Londres, Duke University Press, 2004.
4. Erik Cohen, « Thai girls and Farang men: The Edge of ambiguity », in *Annals of Tourism Research*, vol. 9, n^o 3, 1982 ; Lenore Manderson, Margaret Jolly (dir.), *Sites of Desire, Economies of Pleasure: Sexualities in Asia and the Pacific*, Chicago, University of Chicago press, 1997.
5. Amalia L. Cabezas, *Economies of Desire: Sex and Tourism in Cuba and the Dominican Republic*, Philadelphia, Temple University Press, 2009.
6. Cynthia Enloe, *Bananas, Beaches & Bases: Making Feminist Sense of International Politics*, Londres, Pandora, 1989. Voir aussi le documentaire de Stéphane Benhamou et Sergio G. Mondel, *Putains de Guerre*, 2012.
7. George L. Hicks, *Comfort Women: Sex Slaves of the Japanese Imperial Force*, Singapour, Heinemann Asia, 1995 ; Yoshiaki Yoshimi, *Comfort Women: Sexual Slavery in the Japanese Military during World War II*, New York, Columbia University Press, 2000.
8. Richard Poulin, *La mondialisation des industries du sexe*, Paris, Imago, 2005.
9. Nicolas Bancel, « Tourisme ethnique : une reconquête symbolique ? », in Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, *Culture postcoloniale (1961-2006)*, Paris, Autrement, 2006.
10. Giuseppe Valiante, « Pédophilie au Vietnam : un Montréalais est condamné à la prison », in *La Presse*, 13 janvier 2016.

11. Jacqueline Sanchez Taylor, « Female sex tourism: a contradiction in terms ? », in *Feminist Review*, n° 83, 2006.
12. Edward Herold, Rafael Garcia, Tony De Moya, « Female tourists and beach boys: Romance or Sex Tourism? », in *Annals of Tourism Research*, vol. 28, n° 4, 2001.
13. Corinne Cauvin Verner, « Du tourisme culturel au tourisme sexuel. Les logiques du désir d'enchantement », in *Cahiers d'études africaines*, n° 193-194, 2009.
14. Glenn Bowman, « Fucking Tourists: Sexual Relations and Tourism in Jerusalem's Old City », in *Critique of Anthropology*, vol. 9, n° 2, 1990.
15. Deborah Pruitt, Suzanne Lafont, « For Love and Money: Romance Tourism in Jamaica », in *Annals of Tourism Research*, vol. 22, n° 2, 1995.
16. Christine Salomon, « Vers le nord », in *Autrepart*, n° 49, 2009.
17. Corinne Cauvin Verner, « Du tourisme culturel au tourisme sexuel. Les logiques du désir d'enchantement », in *Cahiers d'études africaines*, n° 193-194, 2009 et « Les hommes bleus du Sahara ou l'autochtonie globalisée », in *Civilisations*, n° 57, 2009.
18. Suzy Kruhse-Mount Burton, « Sex Tourism and Traditional Australian Male Identity », in Marie-Françoise Lanfant, John B. Allcock, Edward M. Bruner (dir.), *International Tourism: Identity and Change*, Londres, Sage, 1995.
19. Naomi Brown, « Beachboys as culture brokers in Bakau Town, The Gambia », in *Community Development Journal*, vol. 27, n° 4, 1992.
20. Emmanuel Jaurand, Stéphane Leroy, « Tourisme sexuel : "clone maudit du tourisme" ou pléonasme ? », in *Mondes du Tourisme*, n° 3, 2011.
21. Howard L. Hughes, *Pink Tourism: Holidays of Gay Men and Lesbians*, Oxford, Cabi, 2006.
22. David Berliner, « Luang Prabang, sanctuaire Unesco et paradis gay », in *Genre, sexualité & société*, n° 5, 2011 ; Brian James Baer, « Russian gay/Western gaze: Mapping (homo)sexual desire in post-soviet Russia », in *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, vol. 8, n° 4, 2002.
23. Sébastien Roux, *No money, no honey. Économies intimes du tourisme sexuel en Thaïlande*, Paris, La Découverte, 2011.
24. Jennifer Cole, « "Et Plus Si Affinités": Malagasy Internet Marriage, Shifting Post-Colonial Hierarchies, and Policing New Boundaries », in *Historical Reflections/ Réflexions Historiques*, vol. 34, n° 1, 2008 ; Jennifer Cole, « Transnationalizing a Sexual Economy: Managing Social Roles and Producing Value among Malagasy Marriage Migrants in France », in *Current Anthropology*, vol. 55, 2014.

25. Gwenola Ricordeau, « À la recherche de la femme idéale... Les stéréotypes de genre et de race dans le commerce de “promises par correspondance” », *Genre, sexualité & société*, n° 5, 2011 ; Mina Roces, « “Kapit sa patalim” (Hold on to the Blade): Victim and Agency in the Oral Narratives of Filipino Women Married to Australian Men in Central Queensland », in *Lila. Asia-Pacific Women's Studies Journal*, n° 7, 1998.
26. Florence Lévy, Marylène Lieber, « La sexualité comme ressource migratoire. Les Chinoises du Nord à Paris », in *Revue française de sociologie*, vol. 50, n° 4, 2009.
27. Laurent Gaissad, « “En femme” à la gare Saint-Charles : la prostitution des Algériens à Marseille », in *L'Année du Maghreb*, n° 6, 2010.
28. Christelle Taraud, « Le rêve masculin de femmes dominées et soumises », in Driss El Yazami, Yvan Gastaut, Naïma Yahï (dir.), *Générations. Un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France*, Paris, Gallimard/Génériques/CNHI, 2009.

9. Tourisme et prostitution « ethnique » au Sénégal

Emmanuel Cohen

L'Afrique aujourd'hui est le théâtre récent d'un tourisme sexuel en pleine explosion¹. Il est organisé légalement par un réseau et des structures qui donnent une pleine légitimité à son usage, autant pour ceux qui vendent leurs services que pour ceux qui les consomment². Au Sénégal, de nombreuses boîtes de nuit de la capitale accueillent des femmes se prostituant de manière formelle ou informelle – comme nous le verrons –, au point que celles-ci représentent souvent la majorité de la clientèle féminine de ces lieux de « distraction » nocturnes. Le succès de cette pratique est tel qu'une ville balnéaire comme Saly, située sur la Petite-Côte, est en plein essor économique du fait du développement massif d'un tourisme sexuel tout à fait légal³. Le Sénégal est un pays stable politiquement et cherche à augmenter son attractivité touristique dans un contexte où la pauvreté des jeunes Sénégalais, causée par un chômage chronique structurel, est criante⁴. Ceux-ci doivent trouver des solutions concrètes et immédiates pour répondre à leurs besoins quotidiens.

De l'autre côté de la Méditerranée, les populations occidentales sont confrontées à une augmentation importante des familles monoparentales, des familles recomposées, des divorces⁵, ainsi que du célibat de longue durée⁶. Cette mutation moderne des structures matrimoniales ne conduit pas

seulement à une sexualité à visée hédoniste, parfois dans une consommation immédiate sans lendemain, mais aussi à une baisse de l'activité sexuelle chez les tranches d'âge mûr – mais aussi chez les jeunes – exposées au célibat de longue durée dans une société individualiste et impersonnelle où les rencontres avec autrui sont de plus en plus complexes⁵. L'exotisme érotique africain fait rêver ces populations européennes, qui voient dans le tourisme sexuel – pour certain·e·s du moins – une alternative à leur solitude sexuelle et affective⁷. Le marchandage de formes corporelles différentes, objets de tous les fantasmes, et de surcroît accessibles sur un plan économique de par l'écart contrasté entre la valeur des devises européennes et ouest-africaines, devient un remède, chez certains Occidentaux, à leur frustration quotidienne, mais aussi un débouché économique – voire plus – pour nombre de jeunes Africain·e·s dans une pauvreté chronique.

Comment une société sénégalaise qui mariait la plupart de ses jeunes filles dès l'adolescence dans les villages il y a quelques décennies encore, fait-elle face à cette transition brutale, urbaine et consumériste, vers une prostitution formelle et informelle presque banalisée d'une fraction croissante de sa jeunesse ? Pour comprendre comment la chose a été rendue possible, il nous faut jeter les bases de l'émergence de cette prostitution croissante au Sénégal pour mieux en saisir le fonctionnement au sein d'une clientèle bien spécifique fortement représentée : les *tubabs* [les Blancs].

De la recherche d'un mari à l'hédonisme sexuel transactionnel

Dans les traditions sénégalaises [*coosan* en wolof], seul le mariage décidé par les parents permet de mettre en place une relation intime entre les deux intéressés. Pourtant, l'influence de la modernité [*dund tubab* en wolof] reconfigure ce mode de fonctionnement. Les jeunes – que ce soit en zones rurale ou urbaine – entretiendraient maintenant des relations intimes

avant le mariage, dans le dos de leurs parents⁸, impliquant une baisse du contrôle social exercé par ceux-ci, pourtant prégnant dans *coosan*. Ainsi, au Sénégal, ces relations conduisent souvent à une « *liberté sexuelle des filles, qui généralement ne sont plus vierges au mariage*⁹ ».

Cette période pré-nuptiale sexuelle chez les jeunes, sans profondeur historique au Sénégal, ne s'inscrit pas encore dans des normes solides, car elle est peu régulée socialement puisque sans reconnaissance ni aval officiel des aînés. L'infidélité au sein de ces relations de couple est apparemment le mode de fonctionnement en vigueur, à tel point que beaucoup parlent de tromperie et de multiplicité de partenaires. En plus de la dimension érotique que recherchent les jeunes, l'aspect socio-économique entre en ligne de compte, notamment pour les filles : « *Dans bien des cas, les filles n'hésitent pas à entretenir des relations sexuelles avec plusieurs garçons à la fois. La course au matérialisme et au prestige social pousse les adolescentes à banaliser le sexe*¹⁰. »

Khady (milieu rural), fille, 24 ans, secondaire, élève, sœur, musulmane : « *Il m'est arrivé d'avoir simultanément trois petits amis : un étudiant, un transitaire et un tailleur. Il arrivait très souvent que je donne à l'étudiant l'argent que je cueillais des deux autres.* »

André (milieu urbain), garçon, 26 ans, universitaire, étudiant, diola, chrétien : « *J'ai cinq petites amies. C'est elles qui me donnent de l'argent. Les filles d'habitude, elles ont trois mecs. Il y a le mec chic, le mec choc et le mec chèque. En quelque sorte je suis le chic et le choc.* »

Loin d'une volonté féminine d'escroquer les hommes, cette stratégie est bien souvent l'unique possibilité d'avoir de l'argent dans un contexte où la paupérisation des banlieues dakaroises est patente et touche particulièrement les femmes, comme l'observe Frédéric Kobelembi dans d'autres pays africains : « *Cette monétarisation des rapports sexuels se fait non seulement avec des partenaires plus âgés et plus riches (relations du type "sugar dadies" ou encore "sponsors") mais aussi avec leurs jeunes*

*copains de qui elles exigent des faveurs similaires en échange de relations sexuelles*¹¹. » Francis Nyamnjoh¹² considère cette multiplicité de partenaires chez les jeunes filles comme une polyandrie officieuse. Pour les garçons, dans ce même contexte de pauvreté, c'est avoir du plaisir sexuel facile et immédiat tout en évitant des relations durables nécessitant une prise en charge de la partenaire, voire un projet de mariage difficile à assumer financièrement¹³. Jeunes filles et garçons ne trouvent donc pas facilement de partenaire durable pour des raisons surtout économiques. Ainsi, les parents ferment souvent les yeux sur ces relations avant le mariage, d'autant plus qu'ils en tirent aussi des bénéfices¹⁴.

Lassana (milieu urbain), garçon, 27 ans, aucun niveau, réceptionniste d'auberge, diola, musulman : « *Il fut un moment où j'avais logé dans une maison. L'une des filles, je ne sais pas ce qu'elle fait, mais elle travaille la nuit. Je la voyais chaque nuit sortir, habillée, sac à la main. C'est elle qui donne la dépense quotidienne dans le ménage. Elle est la princesse chez elle, tout le monde la respecte parce que c'est elle qui donne l'argent à la mère, au père, aux frères et sœurs. Ils ne savent même pas où est-ce qu'elle prend cet argent dont elle les fait vivre.* »

Le contexte socio-économique est une explication de cette multiplicité de partenaires mais il n'est pas le seul, des facteurs socioculturels interviennent aussi. Une femme qui entreprend une relation avec un homme pour de l'argent serait perçue en Occident comme une prostituée (catégorie étique), pourtant, au Sénégal, ce n'est pas si simple. Une relation entre un homme et une femme est aussi une affaire d'intérêts matériels et n'est pas seulement érotique ou affective (catégorie émique). Dans ce contexte, la femme cache ses motivations économiques et fait miroiter à l'homme des faveurs sexuelles : « *Ces deux caractéristiques sont censées séparer les mbaraneuses*¹⁵ *des prostituées, extrêmement stigmatisées, appelées caga*¹⁶. »

Traditionnellement, l'homme a le devoir de doter – la compensation matrimoniale – pour se marier et entretenir sa femme durant toute leur vie commune. C'est son rôle, un rôle que les hommes arrivent de moins en moins à assumer en ville où la vie est plus exigeante et où les femmes ont plus de besoins¹⁷. Pour les jeunes filles, multiplier les partenaires, c'est aussi une manière de tester chacun d'eux dans leur engagement. Comme on l'observe à Bangui, « *l'objectif poursuivi peut aussi être de recevoir une promesse de mariage* »¹⁸, car leur confiance envers les hommes ne fait que décliner au vu de leur difficulté à se projeter dans l'avenir. D'où l'expression souvent avancée par les Sénégalais envers la jeune femme célibataire : « Elle cherche un mari. » Ainsi, les relations hors mariage sont censées être des introductions, des préliminaires au mariage réel. Néanmoins, si dans *coosan*, la séduction se limite à des causeries et des petits cadeaux, aujourd'hui, celle-ci suit davantage les manières de faire occidentales : flirt, sexe... Tout est permis : mensonge, trahison, tromperie, plaisir immédiat et monétarisation de la relation, ces relations se déroulant dans un cadre hors mariage « délictueux ».

La prostitution « ethnique » aujourd'hui au Sénégal

Des tenues sexy, des danses collées corps à corps, sexe contre sexe, des chansons très érotiques, composent le milieu de la nuit à Dakar, comme l'observe Tshikala Kayembe Biaya : « *L'engouement pour le voyeurisme se traduit par la prolifération des danses paillardes. Les principales sont le Ndombolo (Congo), le Lembeul (Sénégal) et le Mapouka Serré. Ces nouvelles danses sont transrégionales. Elles sont toutes exécutées avec un génie érotique particulièrement pervers, notamment parmi les pauvres* »¹⁹. » Le corps de la femme y est sexualisé, et devient un objet de consommation pour ceux qui peuvent payer. Le client par excellence est le « Blanc », celui

qui a l'argent, qui fait rêver de voyages, qui peut même constituer une porte de sortie éventuelle vers le monde occidental, l'eldorado. De nombreux clubs de Dakar sont majoritairement composés d'une population de femmes noires sénégalaises et d'hommes blancs occidentaux. On peut parler ici d'une sorte de prostitution « ethnique » postcoloniale car deux univers ethnologiquement différents se côtoient dans un contexte de domination socioculturelle permettant au « Blanc » de réaliser sa transaction sexuelle tout en bénéficiant du passage d'un statut profane d'Européen de tous les jours au statut sacré du (post) colon dominant. Il passe d'un monde individualiste où l'on devient très facilement un être isolé, un anonyme parmi d'autres, dans une relative frustration sexuelle, à un monde collectiviste où l'on a d'office une place valorisante en société lorsque l'on a un statut, que l'on gagne sa vie, permettant à certains de satisfaire tous leurs fantasmes, particulièrement lorsque l'on représente la civilisation²⁰.

La prostitution existe en Europe, mais elle est beaucoup plus froide, marchande et transactionnelle²¹. Au Sénégal, le « Blanc » en visite ou l'expatrié n'est pas un simple client, il représente la réussite, « l'exotisme technologique », l'eldorado, celui qui peut sauver de la pauvreté, voire du « retard » de l'Afrique. Il a une sorte de « statut divin », laissant un arrière-goût de l'époque coloniale où l'Européen jouissait de plaisirs en tout genre avec ses serviteurs tout en ayant le statut de guide, d'éducateur investi dans sa « sainte mission civilisatrice »²². Durant ces deux époques, le « Blanc » considère la « Noire » comme sensuelle, fantasme sur ses formes et sa frivolité sexuelle qui n'a de validité qu'à l'intérieur de son imaginaire occidental²³. Ce « Blanc » amoureux de « l'exotisme africain » ne sait peut-être pas que cette explosion de la prostitution formelle et informelle en Afrique va bien souvent de pair avec le véhicule d'une sexualité hédoniste, composée de positions sexuelles en tout genre, ne semblant pas avoir de profondeur historique au Sénégal et que la population commence à découvrir. Ceci fait du « Blanc » – à côté de la pornographie – le vecteur

principal d'acculturation des représentations et pratiques sexuelles issues de *coosan*²⁴. Ce « Blanc » qui apprécie les lieux de distraction nocturnes de Dakar se dit bien souvent : « *Les Africaines sont faciles* », « *En Afrique, j'ai du succès* », jusqu'à se percevoir comme un don Juan, alors que ce pouvoir de séduction n'a qu'une espérance de vie tributaire de l'idéalisation de la culture occidentale et de son pouvoir économique écrasant.

Ce contexte de développement abrupt de la prostitution au Sénégal révèle, de surcroît, une évolution de la vie sociale sous le joug d'une acculturation occidentale patente empreinte de « traditions ». Deux formes de prostitution se dégagent. Une plus fréquente [*mbaraan*], informelle et occasionnelle, qui oscille selon le contexte entre la recherche d'un mari et la transaction économique ponctuelle ; et une autre [*caga*] qui ne représente que le deuxième bord de la première pratique dans un souci de plaisir immédiat pour le payeur et de rétribution financière pour le vendeur. Dans ce contexte-ci, le *mbaraan* est une catégorie très floue au carrefour de conceptions traditionnelles et modernes de la négociation sexuelle où en fonction de la personnalité du « Blanc » – si on focalise sur ce type de population –, il peut être un client ou un futur mari, voire passer d'un statut à l'autre. Bien souvent la *mbaraneuse* est ainsi une sorte de petite amie entretenue épisodiquement par un homme occidental vivant occasionnellement au Sénégal – parfois pris dans une autre relation en Europe –, et lui faisant miroiter un futur engagement. Le point critique, de plus en plus souvent atteint, arrive lorsque la jeune femme sort de sa désillusion et prend conscience que cette promesse d'une belle vie avec un homme stable et sérieux n'est la plupart du temps que de la poudre aux yeux. À ce moment précis, la *mbaraneuse* cherche à guérir sa frustration par un pragmatisme froid, focalisant sur la seule satisfaction accessible : l'argent. La pratique du *mbaraan* se détache alors d'un projet de mariage, et la jeune femme change de position dans la société car, sans crier gare, elle

est devenue une *caga*. Beaucoup sont conscientes de ce passage insidieux et préfèrent ne plus sortir le soir pour s'éviter une telle évolution sociale.

Vivienne (milieu urbain), femme, 23 ans, secondaire, vendeuse, sère, chrétienne : « *Je cherche pas l'argent. Mais les hommes sénégalais ne veulent que du sexe. Les blancs te font des promesses dans le vide. Donc au moins tu prends ce que tu as à prendre (les sous).* »

Un autre aspect de la prostitution au Sénégal est qu'elle est, à l'instar d'autres pays africains, moins « genrée » que dans la plupart des autres pays du monde. Elle touche de plus en plus les jeunes hommes aussi. À l'image de la prostitution « plus classique », le jeune homme est pauvre tandis que la femme blanche d'âge mûr cherche à combler le vide sexuel et affectif qu'elle vit en Occident, d'autant plus que les formes musclées [*ceene*] du jeune « Noir » font également fantasmer : « *Un corps musclé, débarrassé des rondeurs qui pourraient trahir un manque de travail, de technique et de discipline, peut [...] se révéler être un atout redoutable*²⁵. » Ces stratégies semblent en effet – comme chez les filles *tooy* [en chair] – de plus en plus fréquentes à Dakar, à l'instar de Bangui, pour l'aspect lucratif auquel elles répondent : « *Certaines femmes un peu plus âgées se proposent d'aider financièrement des jeunes hommes en contrepartie des rapports sexuels que ces derniers auront avec elles (relations du type "sugar mummies")*²⁶. »

El Hadj (milieu urbain), homme, 46 ans, universitaire, agent de sécurité, wolof, musulman : « *Si tu fréquentes les stations balnéaires, tu verras qu'il y a des jeunes qui gonflent les pectoraux à la recherche de toubabs ou de grandes dames. Tu sais les grandes dames riches célibataires se ruent vers les jeunes costauds pour leur satisfaction sexuelle.* »

Historiquement, le Sénégal voit de manière originale une augmentation de la prostitution de sa jeunesse dans les grandes villes en quelques décennies, qui touche les deux sexes, alors que dans les pays occidentaux, elle semble moins répandue car moins informelle et occasionnelle et touche toujours beaucoup plus les jeunes femmes. D'autres études devront montrer

si la prostitution des jeunes hommes peut suivre également un cadre relationnel de type *mbaraan* avec une pseudo-perspective d'engagement, étant eux-mêmes dans l'incapacité de supporter financièrement la femme pour se marier. En attendant, nous pouvons conclure que la pratique du *mbaraan* chez les jeunes femmes sénégalaises est peut-être une catégorie transitoire qui fait passer l'aspiration au mariage – avec compensation matrimoniale dans un contexte villageois où les jeunes filles étaient dotées très jeunes – à l'acte urbain pur et simple de prostitution immédiate, en tout cas pour celles qui ne trouvent pas d'autres alternatives pour répondre à leurs besoins.

1. M. Yentougle Moutore, « Les acteurs qui nourrissent la nouvelle prostitution à Kara (Togo) », in *International Journal of Innovation and Applied Studies*, vol. 25, n° 1, 2018.
2. Thomas Fouquet, « Aventurières noctambules », in *Genre, sexualité & société*, n° 5, 2011.
3. Olivier Dehoorne, Abdou Khadre Diagne, « Tourisme, développement et enjeux politiques : l'exemple de la Petite-Côte (Sénégal) », in *Études caribéennes*, n°^{os} 9-10, 2008.
4. Alioune Diagne, « L'entrée des jeunes dans la vie professionnelle à Dakar : moins d'attente et plus de précarité », in *African Population Studies*, vol. 1, n° 1, 2005.
5. Robert Cliquet, « Major Trends Affecting Families in the New Millennium: Western Europe and North America », in United Nations (dir.), *Major Trends Affecting Families*, New York, United Nations, 2003.
6. Jean Twenge, Ryne A. Sherman, Brooke E. Wells, « Declines in Sexual Frequency among American Adults, 1989-2014 », in *Archives of Sexual Behavior*, vol. 46, n° 8, 2017.
7. Nieves Losada, Elisa Alén, Trinidad Domínguez, Juan Luis Nicolau, Juan Luis, « Travel Frequency of Seniors Tourist », in *Tourism Management*, n° 53, 2016.
8. Marie-Paule Thiriat, « Les unions libres en Afrique subsaharienne », in *Cahiers québécois de démographie*, vol. 28, n°^{os} 1-2, 1999.
9. Abdoulaye Bara Diop, *La famille Wolof : Tradition et changement*, Paris, Karthala, 1985.
10. Essè Amouzou, *L'impact de la culture occidentale sur les cultures africaines*, Paris, L'Harmattan, 2009.

11. Frédéric Kobelembe, « Le comportement sexuel des adolescents à Bangui (RCA) », in *African Population Studies*, vol. 20, n° 2, 2005.
12. Francis B. Nyamnjoh, « Fishing in Troubled Waters: Disquettes and Thiefs in Dakar », in *Africa*, vol. 75, n° 3, 2005.
13. Philippe Antoine, « Les complexités de la nuptialité : de la précocité des unions féminines à la polygamie masculine en Afrique », in Graziela Caselli, Jacques Vallin, Guillaume Wunsch (dir.), *Démographie. Analyse et synthèse*, t. II : *Les Déterminants de la fécondité*, Paris, Ined/PUF, 2002.
14. Christine Salomon, « Vers le Nord », in *Autrepart*, vol. 1, n° 49, 2009.
15. Le terme « mbaraneuse » est réservé aux femmes qui entretiennent des relations intimes avec un ou plusieurs hommes dans un objectif à court terme de soutien financier de leur part, tout en laissant – la plupart du temps – une porte ouverte à une relation plus sérieuse, voire un éventuel projet de mariage.
16. Christine Salomon, « Vers le Nord », in *Autrepart*, vol. 1, n° 49, 2009.
17. Fatou Binetou Dial, *Mariage et divorce à Dakar : itinéraires féminins*, Paris, Karthala, 2008.
18. Frédéric Kobelembe, « Le comportement sexuel des adolescents à Bangui (RCA) », in *African Population Studies*, vol. 20, n° 2, 2005.
19. Tshikala Kayembe Biaya, « Les plaisirs de la ville : Masculinité, sexualité et féminité à Dakar (1997-2000) », in *African Studies Review*, vol. 44, n° 2, 2001.
20. Christine Salomon, « Le prix de l'inaccessible, de nouvelles intimités genrées et racialisées à l'ère de la mondialisation », in *L'Homme*, n° 203-204, 2012.
21. Lilian Mathieu, « Le proxénète, cible mouvante des politiques de prostitution », in *Genre, Sexualité et Société*, n° 20, 2018.
22. Andrew Cowell, « Sexualité, civilisation et fantasme colonial », in Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Gilles Boëtsch, Christelle Traud, Dominic Thomas (dir.), *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.
23. Andrew Cowell, « Sexualité, civilisation et fantasme colonial », in Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Gilles Boëtsch, Christelle Traud, Dominic Thomas (dir.), *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.
24. Emmanuel Cohen, Amadou Ndao, Gilles Boëtsch, « Acculturation, mutation des pratiques sexuelles et nouveaux regards sur la beauté en Afrique : le cas du Sénégal, du Cameroun et du Burkina Faso », in *Corps*, n° 16, 2018.
25. Hélène Neveu Kringelbach, « Le “poids du succès” : construction du corps, danse et carrière à Dakar », in *Politique africaine*, n° 107, 2007.

26. Frédéric Kobelembi, « Le comportement sexuel des adolescents à Bangui (RCA) », in *African Population Studies*, vol. 20, n^o 2, 2005.

PARTIE 3

SCIENCE, RACE ET SÉGRÉGATION

1. La lente fabrication du stéréotype de l'Orientale et de l'Oriental¹

Jean-Noël Ferrié & Gilles Boëtsch

Il est difficile de ne pas situer la naissance de l'*Orientale*, dont le stéréotype et les variations vont s'épanouir et se transformer tout au long du XIX^e siècle, avec la publication des *Mille et Une Nuits*, « traduites » par Antoine Galland, au début du XVIII^e siècle (1704). Toutefois, ce stéréotype – avec son double, celui de l'*Oriental* au masculin – ne se développe que très lentement, comme si sa naissance, semblable à celle du kangourou, n'eût d'abord donné le jour qu'à un embryon. Il se consolide tout au long du siècle suivant, en s'étendant sur de nombreux supports : de la littérature savante, il passe à la littérature populaire, de la peinture à la photographie et des femmes décrites aux femmes photographiées et omniprésentes dans les grandes expositions universelles du temps, il trouve son apogée visuel avec le cinéma naissant dans les deux premières décennies du XX^e siècle.

Ainsi, les *Orientales* se multiplient-elles comme se multiplient les fictions qui les engendrent ou qui servent de prétexte à les montrer. Quel est le principe générateur de ce stéréotype et ses paradigmes ? L'idée convenue serait qu'il s'agit de la nudité ou de la sensualité des femmes des pays chauds, sorte d'avatar de la théorie des climats – mais ce n'est pas suffisant. Par contrecoup, l'*Oriental* apparaît, lui, bien moins présent, du moins dans

la peinture ou dans la photographie, y compris dans les scènes de harem. Il y figure comme la manifestation ou, plus exactement, comme l'incarnation de l'ordre constitutif de l'*Orientale*, vis-à-vis duquel il ne jouit d'aucune autonomie ; il est « *dominé par sa domination*² ». Ceci explique pourquoi, dans les *Mille et Une Nuits*, le sultan Shahriar est le créateur de la « loi » dont triomphe Shéhérazade, loi cruelle dont il lui faut un millier de nuits pour s'émanciper. Cependant, lorsque l'*Oriental* est figuré – qu'il soit marchand d'esclaves du fait de sa violence « atavique », guerrier vaincu, et donc « passif », comme dominé par sa « race », ou bien encore éphèbe efféminé, révélant ainsi la part profonde de sa nature « orientale » et de ses mœurs « contre nature » –, il l'est presque toujours dans une position d'extrême subjugation.

De l'*Orientale* à l'Almée, le fantasme du XIX^e siècle

Pour comprendre le cœur du stéréotype de l'*Orientale* et de l'*Oriental*, il nous faut considérer la formation même du fantasme qui leur permet d'exister. Celui-ci prend forme dans un classique de la littérature fantastique, un siècle après la publication des *Mille et Une Nuits*, à l'orée de la période qui nous intéresse. Jean Potocki termine, en effet, en 1804, un roman tenant à la fois de la tradition picaresque et des contes orientaux, le *Manuscrit trouvé à Saragosse*³. Le fil conducteur ténu de ce roman réside dans les amours d'un gentilhomme chrétien, Alphonse van Worden, Maure par sa mère, et de deux sœurs, ses cousines, Émina et Zibeddé, Mauresques de Barbarie, le désirant pour époux commun.

Au début du récit, celles-ci entretiennent une relation saphique ; un jour, leur mère leur annonce qu'une « *princesse du Tafilet* » est venue demander Émina en mariage pour son fils. Le désespoir des deux sœurs, ne supportant pas l'idée d'être séparées, est tel que leur mère leur promet qu'elle leur

permettra de rester filles ou bien qu'il leur sera permis d'épouser le même homme, à condition que ce soit un de leurs cousins issu des Gomelez. La spécificité de l'*Orientale* prend ainsi véritablement corps dans cette histoire où sa sensualité découle, non pas de son inscription dans la licence ou dans la nature, mais, tout au contraire, dans la loi.

Il s'agit pourtant bien d'une fiction, puisque, dans le monde réel, faut-il le préciser, l'islam proscrit absolument le mariage simultané avec deux sœurs et, *a fortiori*, le triolisme. La polygamie islamique est strictement monogame dès lors qu'il s'agit de sexualité. La polygamie et le harem, chacun de ces termes étant la métonymie de l'autre, désignent donc la production institutionnelle d'une lascivité consciente d'elle-même, civilisée et, sinon « amoral », du moins parfaitement impudique ou, plus exactement, « a-pudique ». C'est cette fiction, ce fantasme qui va se dérouler tout au long du XIX^e siècle tant dans la littérature que dans la peinture, la sculpture et, enfin, dans la photographie. En bref, ce qui crée l'*Orientale* (et l'*Oriental*), c'est le harem orientaliste, le seul harem qui existe vraiment, c'est-à-dire le seul que chacun ait « vu » d'une manière ou d'une autre puisque la réalité du harem leur échappe.

Pour préciser les choses, prenons quelques toiles d'un maître de l'académisme, Jean-Léon Gérôme. Celui-ci, spécialiste des scènes de genre, peint plusieurs tableaux dont le thème est le marché aux esclaves antiques et orientaux. La toile, réalisée aux alentours de 1884 et intitulée *Marché aux esclaves à Rome*, représente une femme entièrement nue, vue de dos, exposée sur une estrade à la foule des acheteurs ; elle cache son visage avec son avant-bras dans un évident geste de pudeur et de honte. Un autre tableau de Gérôme, plus tardif, mais portant le même titre, représente une scène semblable vue de face. On y voit une jeune femme nue, cachant aussi son visage avec son avant-bras et une autre, totalement dénudée, assise sur une estrade, ses jambes repliées contre elle et enserrées par ses bras. Son regard à peine discernable apparaît triste et abattu.

La nudité de ces femmes est liée à une institution, l'esclavage, mais cette dernière, si elle permet la vente des corps, n'exempte pas de la pudeur et de la honte. Prenons, maintenant, la version orientale du marché aux esclaves du même peintre (1866), où l'on voit une jeune femme entièrement dénudée, entourée par quatre hommes dont l'un semble vérifier l'état de sa dentition. Elle n'exprime aucune gêne et n'oppose pas le moindre geste de pudeur. C'est que nous nous trouvons, ici, sous l'emprise d'une autre institution, une institution parfaitement « a-pudique », le harem orientaliste qu'illustre Jean-Joseph Benjamin-Constant.

La nudité n'y a pas le même sens, de sorte que la psychologie de ses ressortissantes apparaît singulièrement différente : on n'y trouve ni embarras, ni honte. En effet, chez Jean-Léon Gérôme, la nudité est l'état normal des femmes de harem ; il s'agit d'une nudité posée et parée. On retrouve cette même caractéristique dans de nombreuses peintures orientalistes, dont celles d'un orientaliste italien tardif, Fabio Fabbi, à qui l'on doit également différentes scènes de ventes d'esclaves, ou bien *The Jade Sphinx* (1890) de l'orientaliste britannique Ernest Normand.

La scène se déroule dans l'Orient antique, sur la terrasse d'un palais où se trouve un groupe de femmes entourant deux hommes richement vêtus. Des quatre femmes, trois sont à la fois nues et parées, l'une, brune, est debout dans une pose provocante et les deux autres, brunes également, dans des poses alanguies. La dernière est accroupie, un enfant, également nu, contre elle ; elle donne une impression d'infortune mais, contrairement aux esclaves du marché de Rome, dans les tableaux de Jean-Léon Gérôme, elle ne cache pas son regard et ne tente pas de voiler sa nudité. C'est qu'elle n'est pas dénudée pour l'occasion mais que la nudité est supposée être son état normal.

On retrouve les mêmes caractéristiques dans les œuvres de Jean-Joseph Benjamin-Constant avec le corps dénudé de l'*Odalisque* (1870) ou ceux des *Chérifas* (1884), dans l'ombre propice du harem. Le tableau représente trois

jeunes femmes nues, dans des poses abandonnées et lascives sur le même divan qu'un homme, un Maure, un chérif, sans doute, le maître de ce harem. L'important dans ces scènes – au-delà donc du dénudement des corps et des postures des protagonistes – réside dans l'opposition « normal »/« naturel » que nous venons d'évoquer. Dans l'image du harem orientaliste, le triolisme, le saphisme, la nudité, la lascivité ne sont ni naturels ni intimes : ils sont censés être normaux et publics. Normaux, parce qu'ils s'inscrivent dans un ordre, des règles, une loi, une esthétique partagée ; et publics, parce que l'on y trouve toujours des spectateurs, c'est-à-dire des personnages, le plus souvent des hommes, qui y figurent sans être eux-mêmes dénudés, donnant l'impression de n'être que les « voyeurs » de cette offrande généralisée des corps.

Cette position, cette tenue des hommes est répétitive, leur nudité n'est jamais visible. On les imagine toujours avant ou après un épisode sexuel, mais ils demeurent, par leur posture même, à distance de celui-ci, suggérant que la sensualité n'est chez eux qu'intermittente – alors qu'elle est constante chez les femmes de harem – ou tout au moins qu'elles ne sont dignes d'être peintes qu'en cet état. On pourrait aussi supposer que l'*Oriental* se fait discret afin de ne pas gêner l'œil du spectateur mâle, ou alors qu'il est seulement là pour rappeler que ce que l'on montre est bien un harem, d'où la nécessité d'un gardien, d'un maître. Celui-ci, du reste, possède son propre domaine d'expression au-delà de la clôture de son lupanar privé : la cruauté qu'il exerce en public, comme le souligne *Le supplice des crochets* (1887) d'Alexandre Gabriel Decamps ou *l'Exécution d'une juive* (vers 1861) d'Alfred Dehodencq⁴. Nous restons dans le registre de Shahriar : la cruauté est le signe de la « loi », le harem orientaliste est ce que celle-ci institue et protège.

Comme on le voit, le harem orientaliste et sa régulation se déclinent, tout au long du XIX^e siècle, en images picturales, qui sont chacune des variations les unes des autres. Il en découle une psychologie sommaire mais

marquante de l'*Orientale*, que l'on retrouve dans l'ordre littéraire ainsi que le montre le roman de jeunesse de Pierre Loti, *Aziyadé* (1879), qui relate les amours d'un officier de marine et d'une jeune Turque enfermée dans le harem d'un vieil homme. La première description du personnage suggère ainsi une créature attachante mais sans profondeur : « *Elle est paresseuse comme toutes les femmes élevées en Turquie ; cependant, elle sait broder, faire de l'eau de rose et écrire son nom [...]. Aziyadé me communique ses pensées plus avec ses yeux qu'avec sa bouche*⁵. »

Ainsi, la « féminité orientale » fonde un imaginaire qui vient s'articuler selon des critères très normatifs de genre, de classe et de « race ». Il n'aura d'ailleurs échappé à personne que les femmes « orientales » qui peuplent la peinture orientaliste du XIX^e siècle, tant dans les harems que dans les hammams, répondent dans leur immense majorité à des canons de beauté européens. On peut donc se demander, à l'instar de Christelle Taraud : « *Pourquoi la plupart des artistes orientalistes du XIX^e siècle peignent-ils, avec une telle constance, des Européennes travesties en Orientales*⁶ ? » Sans doute faut-il y voir une volonté des artistes – pas toujours consciente au demeurant – de réordonner le monde selon la grille de lecture sexiste et raciste qui est la leur : les femmes blanches trônant forcément, puisqu'elles sont « supérieures » à *toutes* les autres, en haut de la hiérarchie des gynécées. C'est aussi plus spécifiquement parce que les modèles disponibles pour les peintres sont des Européennes.

Néanmoins, le harem orientaliste ne fit jamais consensus, bien au contraire. Peint comme un « éden », un véritable « paradis perdu », il est ainsi l'objet de nombreuses critiques par les contemporains. On peut ainsi citer, à l'appui de la controverse, l'écrivain André-D. Rebreyend : « *Le harem ! À ce seul mot, l'Européen monogame entrevoit un paradis sensuel, une luxure à jet continu, le summum des voluptés. Il imagine d'heureux mâles entourés de houris, en perpétuelle excitation, en bonheur affolant fait d'orgies sans fin et de baisers sans lassitude. Quelle illusion*⁷ ! »

De l'*Almée* à la « Mauresque »

Peu à peu, apparaît, dans la littérature française, italienne et anglaise comme dans la peinture puis dans la photographie (en Allemagne comme en France), une femme à la charnière de la réalité et de la fiction, l'*Almée* (que l'on retrouve parfois orthographiée *almeh*). L'*Almée* était une musicienne et/ou une danseuse, initialement égyptienne, se produisant à l'intérieur des harems pour la distraction de ses habitantes cloîtrées ou dans les sérails au gré du bon vouloir des hommes. Cette accointance initiale avec le monde du harem réel, en fit à la fois des personnages du harem orientaliste autant que des femmes-frontières, à la fois femmes de harem, plus ou moins recluses, et courtisanes, plus ou moins publiques. Le manuscrit reconstitué du *Voyage en Égypte* de Gustave Flaubert contient diverses descriptions de celles-ci en femmes explicitement vénales⁸.

Si elles apparaissent vêtues dans les œuvres de Jean-Léon Gérôme – par exemple, l'*Almée* (1863) – ou dans celles, plus classiques, de l'illustrateur britannique David Roberts, on les retrouve nues dans d'autres, comme dans *Intérieur de harem* (1852) de Théodore Chassériau ou dans *Almée, an Egyptian Dancer* (1883) de Gunnar Berndtson. Ici, l'*Almée* danse devant deux hommes, deux Occidentaux, dont un en cravate. Ce point est important, puisqu'il montre que ces danseuses sont accessibles à un public européen et non pas simplement imaginables ainsi que l'étaient les créatures lascives du harem orientaliste. La peinture figure des êtres que les touristes, de plus en plus nombreux, peuvent rencontrer, comme le montre l'affiche de l'Exposition universelle de 1900 avec une danseuse orientalo-andalouse, qui s'offre désormais aux regards de millions de visiteurs. La pure fiction du *harem orientaliste* devient ainsi, sinon une réalité, du moins la fiction d'une réalité à portée de la main. Il n'est plus besoin de s'introduire secrètement dans un lieu privé et protégé : les *Orientales* se dévoilent, désormais, dans le monde ordinaire.

À l'*Almée* va rapidement s'ajouter un autre type de femme développant des caractéristiques semblables mais, désormais, sans quasiment plus de liens avec la peinture : la « Mauresque ». Le terme « Maure », servait à désigner les habitants des villes au début de la colonisation de l'Algérie. Il fut un temps en usage dans la littérature savante, mais dédaigné dans la deuxième partie du XIX^e siècle, lorsqu'on s'aperçut qu'il ne désignait aucune *ethnie réelle* ou même tenue pour telle⁹. La « Mauresque », qui ne possédait donc plus de masculin, en fut la déclinaison tardive, figurant dans les cartes postales et les photographies de l'époque, avec ses seins dénudés et son sourire aguicheur.

Ici aussi, une large distance a été prise avec la réalité tout en étant supportée par des êtres réels. À partir d'une posture orientaliste, est ainsi développé un peuple de femmes au statut incertain, « a-pudiques » comme celles qui les avaient précédées, mais libérées du harem. Ce sont ces femmes qu'on retrouvera en peinture avec Étienne Dinet dont l'un des motifs récurrents sera l'Ouled Naïl et bien avant, avec Théodore Chassériau et ses *Danseuses mauresques* (1849). En quelques mots, la « Mauresque », c'est l'*Orientale* émancipée du harem, même si elle n'est pas pour autant libérée de tout maître, puisqu'on passe alors d'une offre sexuelle vénale, dont l'*Almée* était en quelque sorte la représentation de la prostitution, avec ses « filles soumises » et ses maisons closes¹⁰, dont la « Mauresque » des cartes postales fut l'image embellie – au moins dans sa forme la moins pornographique – et, en quelque sorte, la réclame.

Deux grands phénomènes sont à l'origine de cette transformation. Il s'agit, tout d'abord, du développement de la photographie, laquelle multiplie les images tout en contenant l'attestation de leur véracité ethnographique, puisque celle-ci est supposée reproduire des choses existant tangiblement. Si elle montre une femme nue, c'est qu'une femme s'est dénudée pour être photographiée et donc que ces femmes aux mœurs aimables existent. Le deuxième phénomène, c'est, bien sûr, la colonisation.

Elle va croissant. La France conquiert l'Algérie à partir de 1830 et en fait des départements en 1848 (sous la II^e République). Elle intervient au Liban (1860), mais doit renoncer à l'Égypte sur laquelle la Grande-Bretagne étend son autorité à partir de 1882. La III^e République française établit, néanmoins, son protectorat sur la Tunisie (1881) avant de le faire au Maroc (1912) et les Anglais règnent dans le reste de l'Orient. L'Orient – dont les contours géographiques sont extrêmement flous et labiles puisqu'ils recouvrent aussi bien pour les Français et les Britanniques le Maghreb, le Proche, le Moyen-Orient et la Perse – devient une partie de l'actualité européenne, ce qui devrait impliquer une modification de l'imaginaire orientaliste, puisque l'exotisme et ses lois oniriques s'inscrivent désormais dans l'univers législatif réel qui organise prosaïquement le monde colonial. La terre des harems est, en quelque sorte, mise en coupe réglée.

Pourtant, il n'en est rien. De fait, c'est même le contraire qui advient : la colonisation permet, en effet, d'accréditer, voire de documenter, l'imaginaire du harem orientaliste en le faisant servir par des corps réels que l'ordre colonial émancipe suffisamment pour donner de la consistance au ressassement des mêmes fictions¹¹. Nous assistons, en fait, à la formation d'un nouveau paradigme. Dans le dernier tiers du XIX^e siècle, la production picturale va, peu à peu, être remplacée par l'image photographique qui décuple la puissance du regard et renforce l'impression de réalité tout en s'en détachant plus aisément que la peinture. Paradoxalement, puisqu'elle est née d'une inclusion de l'Orient dans l'ordre occidental et, partant, dans son système de connaissance, cette production n'a, en effet, « *aucune conscience de la complexité des sociétés dans lesquelles [elle a] été produite* »¹². Dans ce contexte, l'écrivain Pierre Louÿs se rend en Algérie en 1894, collectionnant les amantes, en particulier Meryem bent Ali, jeune fille de la tribu des Ouled Naïl, qui aurait également été la maîtresse d'André Gide présent en Algérie à ce moment-là¹³. Par la suite, Pierre Louÿs revint en France avec une jeune fille

algérienne, Zohra bent Brahim qu'il photographia dans des poses très érotiques et dont les séries photographiques sont devenues mythiques¹⁴.

Ainsi, il n'est pas étonnant que les grandes agences photographiques qui vont s'attacher à décrire l'Orient aient vu le jour durant cette période. On comptait – notamment, en France, Léon & Lévy et Neurdein frères – des agences qui, à partir des années 1860, envoient leurs opérateurs photographier le monde entier, éditant ensuite tirages, cartes postales, publications et coffrets de vues stéréoscopiques. Ces agences (et beaucoup d'autres tant en Angleterre, en Allemagne qu'aux États-Unis) produisent des images typiques – des images de cartes postales – et ces fameuses images de « Mauresques », entre la réalité des corps et l'imaginaire des postures. La production de Lehnert & Landrock, qui débute en 1904 en Tunisie, est probablement la plus connue, parce que la plus élaborée, et sans doute la plus obsessionnelle¹⁵, notamment si l'on considère l'âge probable des sujets. Pascal Blanchard remarque que cet « *Orient rêvé n'est pas neutre, [qu']il est avant tout décorum et sensualité. [...] Cet érotisme de harem invite à croire que l'Orient est peuplé de femmes lascives, qui s'offrent aux voyageurs et... aux colonisateurs. Ne nous y trompons pas, ces femmes sont des modèles, souvent même des prostituées*¹⁶ ».

Dans le même temps, l'Orient colonial se déploie dans les expositions universelles, coloniales et internationales à travers les mises en scènes de palais, de rues et de souks. De la seconde moitié du XIX^e siècle jusqu'aux années 1930, des dizaines de millions de visiteurs déambulent dans cet Orient de carton-pâte, dans lequel évoluent également des « indigènes » arabes, véritables « *figurants de l'allégorie coloniale*¹⁷ ». Il s'agit bien, ici, de divertir, de « faire voyager », mais aussi de justifier l'entreprise coloniale. À ce titre, l'Exposition universelle de Paris, en 1889, est le lieu fondateur du genre. Les visiteurs y découvrent, émerveillés, la célèbre « rue du Caire », imaginée par le comte Delort de Gléon.

Cette rue – véritable modèle réduit d'Orient –, qui reproduit une vingtaine de maisons caiotes autour d'une reconstitution du minaret de Kaït-Bey, est animé par la présence de près de deux cents figurants, dont des musiciens, des âniers, des artisans... et les inévitables danseuses du ventre. Certains de ces figurants auront un tel succès auprès du public – notamment les avaleurs de sabre et les cracheurs de feu –, qu'ils seront ensuite recrutés par un imprésario américain pour l'Exposition universelle de Chicago en 1893. L'engouement est tel que cette « rue du Caire » s'impose comme un *modèle-monde* en termes d'exhibitions d'êtres « exotiques », une référence incontournable que l'on retrouvera dans toutes les grandes expositions ; celle de Chicago, donc, en 1893, mais aussi celles d'Anvers en 1894, de St. Louis en 1904 et de Gand en 1913.

C'est en 1900, à Paris également, lors de l'Exposition universelle, que se fixe durablement une véritable typification de l'Afrique du Nord et de ses populations. C'est le plus grand spectacle du siècle, mâtiné d'exotisme et d'esprit colonial (dans la continuité de l'Exposition coloniale de Lyon en 1894). Sur des centaines d'hectares, c'est la réalité de la puissance coloniale française qui se met en scène – et se glorifie – à travers les reconstitutions de monuments et de lieux *typiquement orientaux*. L'Algérie y est tout particulièrement mise à l'honneur ; le visiteur peut même, l'espace d'une journée, s'imaginer avoir fait le voyage dans la « *belle colonie* » française... Dans ce décor, pétri des clichés orientalistes éprouvés par la littérature, la peinture, la photographie et les cartes postales, se fabrique tout un ensemble de représentations stéréotypées qui prennent réalité pour les visiteurs.

Au même moment, le cinématographe donne encore un peu plus d'ampleur à l'Orient fantasmé par l'Occident. Ainsi, le « cinéma d'aventures coloniales »¹⁸ se fait-il, au début du ^{xx}e siècle, le digne successeur de l'orientalisme pictural du grand siècle précédent et divertit le public par la mise en images animées de territoires imaginaires et exotiques.

Les studios réalisent alors, dans des reconstitutions pharaoniques, des films qui prennent pour thème cet Orient de pacotille tels *Cleopatra*, sorti en 1917, ou encore *Salomé* et *The Soul of Buddha*, sur les écrans états-uniens l'année suivante... deux films muets réalisés par J. Gordon Edwards.

Le réalisateur y met d'ailleurs en scène une actrice emblématique du Hollywood des années 1910, Theda Bara, que l'on surnomme le *Serpent du Nil* : sa (fausse) biographie la faisant naître en Égypte où elle aurait même passé son enfance à l'ombre du Sphinx, dans le désert du Sahara... ce qui est en soi, un magnifique récit orientaliste. Véritable concentré de fantasmagorie projeté sur cette femme, donc, pour laquelle le terme de « vamp » aurait été inventé. Elle se glissera ainsi, avec la même aisance, dans la peau des trois personnages féminins les plus emblématiques de l'orientalisme : Cléopâtre, Salomé et Mata Hari. Les costumes du film *Cleopatra* sont d'ailleurs si osés qu'ils contribueront au fait que, quelques années plus tard, le film sera jugé – au regard des nouvelles normes imposé par le Code *Hays* (à partir de 1934) – trop obscène pour être diffusé au cinéma.

En France, l'adaptation au cinéma, par Jacques Feyder, du roman à succès de Pierre Benoit, *L'Atlantide* (1921), résume ce rapport fantasmé qu'entretient le cinéma à l'Orient ; il ne le résume d'ailleurs pas seulement, il participe de sa fixation dans les imaginaires. *L'Atlantide*, c'est le désert, infini et mystérieux, ainsi que le remarque le réalisateur et critique de cinéma Louis Delluc : « *Le grand acteur, c'est le sable*¹⁹. » *L'Atlantide*, c'est surtout le modèle du cinéma exotique et colonial qui se fonde, c'est le harem orientaliste et c'est un succès populaire sans précédent.

Du harem orientaliste à l'espace public

L'*Orientale* apparaît ainsi, non pas simplement comme un produit de l'exotisme et de l'orientalisme mais, bien davantage, comme la création d'un imaginaire de la norme qui s'exprime sur une diversité des supports

capables de frapper les imaginaires et de toucher désormais un vaste public. Partant d'une conception floue du harem et de la polygamie, des fictions littéraires et picturales successives, des photographies, des cartes postales puis des films cinématographiques ont conçu un type de femme moins marqué par son intériorité et ses passions que par la régulation de son comportement par les lois issues de ces institutions et, surtout, par l'incorporation – au sens fort du terme – des règles constitutives de leur état. En découlait une attitude foncièrement « a-pudique » dont il est piquant que la régulation ait été considérée comme le *fait* de l'islam.

Dans le monde réel, y compris celui où vivaient les orientalistes, l'islam apparaît, en effet, parfaitement opposé aux mœurs du harem et porteur d'un moralisme sourcilieux. Mais ceci importait peu aux fabricants successifs du mythe de l'*Orientale* ; ce qui leur importait était de lier une gamme d'attitudes à une institution, afin d'élaborer des mondes fictionnels consistants où les interdits et les impossibilités de leurs sociétés étaient contrecarrés, non par le naturel ou le laxisme, mais par d'autres normes. Ces normes donnaient ensuite naissance à des images tout en soutenant, avec force, une certaine vision, sexualisée et racialisée, d'un *tout autre* monde.

Il serait tentant, une fois de plus, de soutenir que tout était déjà en germe chez Antoine Galland au début du XVIII^e siècle, de sorte que notre univers oriental ne serait que la duplication de ces premiers éléments constitutifs. Ce n'est toutefois vrai que jusqu'à un certain point, puisqu'avec la colonisation et le développement de la photographie, l'*Orientale* – et son double, l'*Oriental*, qui est soit féminisé soit passif dans les représentations – devient une femme « a-pudique » de proximité, l'*Almée* puis la « Mauresque » préfigurant la danseuse du ventre et la « Beurette » de l'imaginaire pornographique, dont la relation avec l'institution rêvée du harem s'effiloche au fur et à mesure que se densifie la réalité documentable des corps.

Et, pourtant, demeure l'idée que ces corps passés à l'espace public sont toujours mus par une norme, par une règle ou par une institution qui organise leur dénudement (dans les images) et leur accessibilité (dans les imaginaires), que c'est encore la mémoire du harem orientaliste qui les rend tels que nous aimerions qu'ils soient. L'*Almée* des peintures et la « Mauresque » des cartes postales, les jeunes filles Ouled Naïl des toiles d'Étienne Dinet reprennent les poses et certaines des attitudes des *Chérifas* de Jean-Joseph Benjamin-Constant et de leurs (trop) nombreuses compagnes de claustration ; ces attitudes transportent encore avec elles la mémoire d'une institution.

Les hommes, eux, les *Orientaux*, ont disparu depuis longtemps, incapables de survivre à la fin de ce harem dont ils étaient les farouches gardiens et/ou les maîtres cruels. On ne saurait mieux montrer que l'*Orientale* fut bien le fantasme paradigmatique des hommes d'Occident, comme l'*Oriental* en fut leur crainte enfouie, et pourtant pérenne, depuis le temps des Croisades au moins. Tout se termine dans la fiction cinématographique, où les frontières entre Orient et Occident se fissurent. On ne sait plus exactement où l'on se trouve, mais la porte du paradis ressemble désormais à s'y méprendre à un décor de carton-pâte.

1. Article publié dans sa version originale dans *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.
2. Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998.
3. Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, Paris, Garnier-Flammarion, 2008 [1804].
4. Christine Peltre, « Un “orientaliste des Batignolles” », in Nathalie Bondil (dir.), *Benjamin-Constant. Merveilles et mirages de l'orientalisme*, Paris, Hazan, 2014.
5. Pierre Loti, *Aziyadé*, Paris, Calmann-Lévy, 1895 [1879].
6. Christelle Taraud, « Jean-Joseph Benjamin-Constant : peindre une féminité orientale érotique et exotique en suspension », in Nathalie Bondil (dir.), *Benjamin-Constant. Merveilles et mirages de l'orientalisme*, Paris, Hazan, 2014.
7. André-D. Rebreyend, *Les Amours marocaines*, Paris, La Maison française, 1919.

8. Gustave Flaubert, *Voyage en Égypte*, Paris, Grasset, 1991 [1850].
9. Gilles Boëtsch, « Corps mauresques », in *Corps*, n° 1, 2006.
10. Christelle Teraud, *La prostitution coloniale. Algérie, Tunisie, Maroc (1830-1962)*, Paris, Payot, 2009 [2003].
11. Edward W. Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 1994 ; Tim Barringer, Geoff Quilley, Douglas Fordham, *Art and the British Empire*, Manchester, Manchester University Press, 2007.
12. Safia Belmenouar, Marc Combier, *Bons baisers des colonies. Images de la femme dans la carte postale coloniale*, Paris, Alternatives, 2007.
13. Pierre Louÿs, *Journal de Meryem (1894)*, Saint-Genouph, Librairie A. G. Nizet, 1992.
14. Jean-Paul Goujon, « Pierre Louÿs photographe érotique », in *La recherche photographique*, n° 5, novembre 1988.
15. Christelle Teraud, *Mauresques. Femmes orientales dans la photographie coloniale (1860-1910)*, Paris, Albin Michel, 2003.
16. Pascal Blanchard, *L'invention de l'Orient*, Paris, La Martinière, 2016.
17. Pascal Blanchard, « Le grand théâtre des expositions », in Driss El Yazami, Yvan Gastaut, Naïma Yahi (dir.), *Générations. Un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France*, Paris, Gallimard/Génériques/CNHI, 2009.
18. Michel Serceau, *Le mythe, le miroir et le divan. Pour lire le cinéma*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2009.
19. Louis Delluc, *Le cinéma et les cinéastes*, Paris, Cinémathèque française, 1985.

2. Féminiser les vaincus, viriliser les vainqueurs : imaginaires sexuels coloniaux et postcoloniaux au Paraguay (XVI^e-XX^e siècles)

Capucine Boidin

Les révolutions et indépendances au sud du continent américain surgissent en même temps que la plupart des États-nations européens, au début du XIX^e siècle. Les nationalismes latino-américains, en tant que mouvements politiques, littéraires et esthétiques qui « fabriquent » culturellement des sociétés nationales à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, sont eux aussi « atlantiques », connectés à leurs homologues européens et nord-américains¹. Après les décolonisations africaines et asiatiques, les indépendances latino-américaines sont réinterprétées en termes anti-coloniaux puis postcoloniaux et aujourd'hui dé-coloniaux. Mais pour comprendre, sans anachronisme, comment les nationalismes en Amérique latine sexualisent et racialisent leur passé colonial, il faut les situer dans leur contexte social et intellectuel, marqué par des lois favorables à l'immigration européenne et des thèses raciologiques racistes².

Certains intellectuels latino-américains, en Argentine en Uruguay ou au Costa Rica, dépeignent alors leur nation sous les traits de corps européens

pour mieux nier les existences indiennes. D'autres argumentent que le métis n'est pas la somme négative de ses parents ou un avorton stérile, mais plutôt un résultat positif, fécond et toujours plus blanc. Ils placent au fondement de leur peuple un couple mythique, composé de l'Indienne ou esclave africaine et de l'Espagnol ou Portugais. Les caractéristiques du père, européen, sont censées s'imposer sur celles de la mère³. Se diffuse alors la vision d'un Indien parfois héroïque mais « toujours » mourant⁴ et de descendants « toujours » plus blancs. Que les récits soulignent une libre attraction ou un viol originaire, le couple mixte « femme de vaincu/homme vainqueur » est censé avoir fondé Cuba, le Mexique, le Brésil ou le Paraguay.

Vu depuis la France ou l'Europe, le Paraguay est la terre utopique des missions jésuites qui évangélisèrent les Guaraní (XVII^e-XVIII^e siècles). Pour les pays du cône sud, le Paraguay est un pays guaraní, essentiellement indien. Mais les Paraguayen·ne·s du XX^e siècle se présentent plus volontiers comme les descendant·e·s des Espagnols et des Indiennes qui fondèrent les villes coloniales de leur région et s'opposèrent aux Jésuites comme aux Indiens. De leur père, ils auraient hérité le castillan et de leur mère, le guaraní⁵. De fait, environ 65 % de la population est aujourd'hui bilingue castillan-guaraní. Et 80 % des habitants du Paraguay parlent guaraní alors que seuls 2 % se reconnaissent et sont reconnus comme étant *indígena*⁶. La langue guaraní est déclarée nationale en 1967 et officielle en 1992. Le nationalisme paraguayen du XX^e siècle noue inextricablement guerre, métissage et langues⁷, mais aussi sexe et genre. L'imaginaire national féminise les vaincus et masculinise les vainqueurs pour mieux sexualiser les relations coloniales et expliquer les langues de leurs fils métis. Ce faisant, il occulte de nombreuses figures et processus, pourtant présents dans les sources.

Métissage à l'aube de la conquête : entre fiction et réalité

Selon les narrations historiques les plus communément admises dans les ouvrages académiques, les manuels scolaires et les romans, le Paraguay naît de la rencontre entre Indiennes et conquistadors au XVI^e siècle et re-naît de l'union entre Paraguayennes et immigrants européens, argentins, uruguayens ou brésiliens à la fin du XIX^e siècle. Au départ, les documents d'archives semblent donner raison au mythe national. Dépeint comme la « *China Rusia de Sudamérica* », c'est-à-dire un pays marginal et frontière, le Paraguay était aussi le « *Paraíso de Mahoma* », le paradis de Mahomet. En effet, dès 1545, des lettres de prêtres se plaignent de l'immoralité régnant à Asunción. Les partisans d'Alvar Núñez Cabeza de Vaca (gouverneur de la province du Paraguay entre 1542 et 1544) accusent Domingo de Irala (gouverneur entre 1539 et 1542 puis entre 1544 et 1556) de pratiquer la polygamie⁸. L'usage de l'épithète « polygame » a, ici, une fonction politique.

Mais, de fait, le conquistador biscayen Domingo de Irala s'était uni à plusieurs filles de chefs amérindiens des environs. C'était pour lui le moyen de s'assurer des provisions constantes, puisque les femmes assuraient traditionnellement la culture de la terre⁹. Si, au départ, les Espagnols étaient dépendants des logiques amérindiennes, dès lors qu'ils se sont trouvés plus nombreux et qu'ils ont commencé à traiter les Guaraní non plus comme des beaux-frères, mais comme des esclaves, les révoltes ont éclaté¹⁰.

Certes, le mythe du métissage heureux occulte ces mauvais traitements et révoltes postérieures pour ne garder que l'embrassade des premiers instants. Nous n'avons toutefois pas fini de mieux comprendre le « bon accueil » que les femmes guaraní et plus largement celles des basses terres réservaient – selon les sources coloniales – aux hommes étrangers. Il n'est pas sûr qu'il faille l'interpréter comme un effet du regard colonial ou

comme le résultat d'une double domination masculine qui ferait des femmes des biens à échanger. Une autre interprétation est possible.

Du point de vue des chefs amérindiens, ils ne « donnaient » pas tant leurs filles qu'ils s'attachaient les services habituellement attendus des gendres. Dans ces sociétés uxorilocales où les nouveaux couples s'installent chez les parents de la femme, ceux-ci étaient en effet taillables et corvéables à merci pendant plusieurs années avant de pouvoir jouir de leur indépendance. Un homme ne pouvait échapper à ce service qu'en s'unissant à la fille de sa sœur (union avunculaire) ou en capturant des femmes issues de groupes ennemis. Mais, du point de vue des pères, il convenait d'éviter que les frères de leurs femmes – fils de leurs beaux-pères qu'ils ont dû servir autrefois – deviennent leurs gendres. Il était probablement plus stratégique d'attirer des étrangers dans leur sphère d'influence. Par ailleurs, ces derniers permettaient peut-être aussi aux femmes d'éviter un mariage avunculaire. Conquistadors, chefs et femmes amérindiennes poursuivaient ainsi au départ des stratégies semblables – s'attacher les services domestiques, sexuels et militaires d'autrui.

Nous ne remettons pas en cause la réalité des métissages lors des premières années de la colonisation – ni les violences et les désirs qui leur sont liés. Nous esquissons la manière dont ils ont été dits et pensés au cours du XX^e siècle.

Sex-ratio et imaginaires nationaux

Les frères et les beaux-frères des femmes indiennes sont bien présents dans les archives, mais seules les femmes indiennes sont situées au fondement de la généalogie nationale. Et, il faut le rappeler, assez rapidement, des femmes espagnoles furent envoyées dans les Amériques. La couronne privait les conquistadors de leurs privilèges s'ils ne se mariaient pas à des femmes espagnoles. La couronne évitait ainsi que les

conquistadors oublient leurs devoirs d'allégeance. Ces femmes sont pourtant délibérément absentes des récits aujourd'hui au Paraguay. Étrangement, elles sont présentes dans un autre espace national, pourtant contigu et marqué par des processus démographiques tout à fait similaires, à savoir l'Argentine.

Là, au contraire, une figure hante les esprits : *la cautiva*¹¹. « La captive » est une femme blanche, déjà mariée à un Espagnol, capturée par des Amérindiens – contre son gré et mal traitée. Avec courage, elle cherche à se sauver, elle et son mari, couple blanc originel de l'Argentine¹². Le sous-texte invite les hommes espagnols à mener une guerre « juste » contre les Indiens, hommes. Nous avons là un trope inverse par rapport au Paraguay, mais lié au mythe selon lequel l'Argentine est une nation blanche sans Indiens. Le Paraguay aurait « absorbé » les Indiens tandis que l'Argentine les aurait exterminés.

En fait, le déséquilibre des sexes, si souvent invoqué pour « expliquer » le métissage de certains espaces nationaux en Amérique latine, n'est une réalité que durant les premières décennies de la conquête. Les épidémies qui ont décimé les Amérindiens à cette époque n'ont pas plus épargné les femmes que les hommes. Et les premières générations nées des Espagnols n'ont pas compté plus d'hommes que de femmes. Autrement dit, l'oblitération des hommes autochtones et des femmes allochtones dans les narrations historiques au Paraguay est une construction *a posteriori*. Sur-masculiniser les secteurs dominants (invisibiliser les femmes dominantes) et sur-féminiser les secteurs dominés (invisibiliser les hommes dominés), naturalise un couple hétérosexuel, homme blanc/femme de couleur. À moins qu'il ne s'agisse plutôt d'ethniciser les uns et les autres en hispanisant les hommes et en indianisant les femmes. L'ethnicité est genrée et le genre ethnicisé¹³. De fait, ce couple « originel » qui occupe le devant de l'imaginaire national n'est que l'inverse du couple « tabou » femme blanche/homme de couleur. Il laisse dans l'ombre une multitude d'autres

figures possibles, homosexuelles et hétérosexuelles, en particulier le couple homme de couleur/femme de couleur.

Histoire d'un mythe

Au Paraguay, l'Indien déjà mort aurait confié à des Indiennes « toujours » survivantes la tâche de transmettre le guarani à son fils métis toujours plus « blanc ». Ce *topos*, qui fait de la femme le *locus* essentiel de la transmission linguistique, n'est pas propre au Paraguay. Il fonde les représentations de la « résistance » linguistique minoritaire comme celles du « progrès » et du « développement » attachées aux langues majoritaires. Dans un cas comme dans l'autre, les femmes autochtones sont pensées comme les exemples paradigmatiques du retard ou de l'arriération sociale, économique et culturelle, mais aussi comme les derniers remparts contre l'expansion capitaliste.

En réalité, il faut comprendre ce fait sociolinguistique – une langue amérindienne parlée par une majorité non indienne – d'une autre manière. Pour faire fonctionner leurs Empires, les couronnes espagnole et portugaise ont toléré, voire encouragé l'usage de plusieurs grandes langues amérindiennes déjà véhiculaires avant leur arrivée. Le nahuatl, le maya yucatèque, le quechua, le mapudungun, le guarani et le tupi ont ainsi été des langues d'évangélisation, d'alphabétisation et de gestion coloniale¹⁴. C'est dans ce cadre qu'elles ont excédé les frontières ethniques¹⁵. Ceci explique qu'aujourd'hui encore, elles comptent toutes plus d'un million de locuteurs (six millions pour le guarani). Ces langues – et non pas le castillan ou le portugais – ont déplacé d'autres langues amérindiennes minoritaires. Espagnols et esclaves devaient parler ces langues pour communiquer avec les multitudes d'Indiens plurilingues qui les dominaient d'un point de vue numérique.

La différence entre le Mexique, les Andes, le Brésil et le Paraguay se creuse à mesure que les trajectoires économiques et sociales de ces régions

divergent. L'espagnol s'impose davantage dans les centres coloniaux (Mexique, Pérou) que dans ses périphéries (État du Para au Brésil jusqu'au XIX^e siècle, Paraguay jusqu'à nos jours). Au Paraguay, l'usage généralisé d'une langue amérindienne par des populations non indiennes subsiste alors que partout ailleurs ces langues sont particularisées, ethnicisées, régionalisées. La langue guarani n'a donc pas tant été transmise naturellement par les femmes autochtones qu'elle a été diffusée par des dispositifs coloniaux, somme toute assez communs pour la région. Ce ne sont pas les femmes autochtones qui, contre vents et marées, ont résisté en parlant guarani. Ce sont plutôt des hommes, évangélistes et conquistadors allochtones, qui l'ont utilisée pour diffuser le catholicisme, asseoir leur influence et gérer leurs territoires.

Le mythe rejoué

En 1870, le Paraguay perd une guerre contre la Triple Alliance de l'Argentine, de l'Uruguay et du Brésil (1864-1870). Selon les vainqueurs, le seul responsable de cette longue guerre meurtrière est le président paraguayen Francisco Solano Lopez, qu'ils dépeignent sous les traits d'un tyran sanguinaire. Et, bien entendu, les Paraguayens, qui ne seraient que des Indiens préparés à une soumission aveugle par leur passage dans les missions jésuites. S'érigeant contre cette représentation, une jeune génération d'intellectuels veut démontrer que les Paraguayens n'ont pas les Indiens des missions pour ancêtres, mais bien les créoles et les métis d'Asunción¹⁶. De fiers et rebelles créoles et métis ont, selon eux, toujours lutté pour récupérer la main-d'œuvre indienne que les jésuites soustrayaient à leur influence. Autrement dit, depuis la fin du XIX^e siècle, les couples métis sont situés au cœur de la nation contre les missions jésuites, qui auraient maintenu les Indiens dans l'endogamie.

La Triple Alliance de l'Argentine, de l'Uruguay et du Brésil laisse un Paraguay exsangue après six ans de campagnes militaires meurtrières. Entre 60 et 70 % de la population périt – seuls survivent cent cinquante mille habitants sur quatre cent vingt mille – et 80 % des hommes en âge de porter les armes décèdent. « Même » les femmes et les enfants paraguayens auraient pris les armes, « parce que » *tous* les hommes paraguayens auraient lutté jusqu'à la mort. La nation n'aurait survécu que grâce à sa gent féminine qui aurait alors su la faire renaître de ses cendres, avec la langue guarani¹⁷. Certes, il y eut bien, à la première génération, un déséquilibre démographique entre les sexes, à hauteur d'un homme (jeune) pour quatre femmes (jeunes)¹⁸. Mais certains hommes survécurent et le *sex-ratio* fut rapidement rétabli. Pourtant, les représentations des lendemains de guerre rejouent la scène primitive de l'alliance coloniale hispano-guarani sous les traits de l'union postcoloniale euro-paraguayenne.

Les hommes auraient été contraints de multiplier leurs partenaires et les femmes de se partager les premiers entre elles. Les géniteurs n'auraient pas transmis leurs noms de famille à leurs enfants, restant pour la plupart dans l'anonymat. En parallèle, alors même que les archives portent trace de femmes étrangères célibataires, en particulier argentines, celles-ci sont effacées ou érigées en « monstres »¹⁹. Autrement dit, les vainqueurs ne sont présents dans les imaginaires que sous leur forme masculine, tandis que les vaincus ne peuvent survivre que sous leurs traits féminins. Il faut aller plus loin : les hommes paraguayens n'avaient pas le droit de survivre à la guerre. Il était impossible qu'ils n'aient pas lutté honorablement, jusqu'à la mort. Nous retrouvons leur trace dans les archives²⁰, mais ils étaient socialement morts et interdits de mémoire. Seuls les mères célibataires et les couples de femmes paraguayennes avec des hommes étrangers, uruguayens, argentins et brésiliens avaient un droit à l'existence.

La disponibilité sexuelle des femmes paraguayennes aurait été rendue possible par la mort de leurs partenaires sexuels nationaux potentiels. La

mort de masse est réelle, mais elle est redoublée par la mort sociale des survivants. Inversement, l'appétit sexuel des hommes étrangers serait exacerbé par l'absence potentielle de leurs partenaires féminines. Comme s'ils étaient nécessairement venus seuls occuper cet espace devenu « vierge ». Dans les sources pourtant, ils arrivent plutôt en couple, voire en famille ! Cette double construction imaginaire peut paraître étrange, puisqu'elle donne une place privilégiée à l'ennemi d'hier dans la fondation du soi. Une reconstruction qui recouvre d'un voile la violence qui la sous-tend, en particulier vis-à-vis des femmes. Mais c'est aussi une manière de signaler l'absorption du vainqueur en soi. Si les familles étrangères, pensées comme blanches, étaient restées des corps séparés, leur nationalisation et le blanchiment de la population auraient été suspendus.

Déconstruire les mythes nationaux ?

Nous avons mis en évidence que le nationalisme paraguayen, forgé au début du ^{xx}e siècle, sexualise et racialise les relations coloniales et postcoloniales au Paraguay. Les étrangers vainqueurs sont masculinisés et les natifs vaincus féminisés, ou plutôt, les femmes sont autochtonisées et les hommes allochtonisés. Autant de manières de mieux les unir pour donner naissance à une nation métisse. Cet imaginaire, joué à deux reprises, oblitère trois autres couples possibles : les couples allochtones, les couples autochtones et les couples qui unissent la femme allochtone et l'homme autochtone. Cette triple oblitération s'articule avec d'autres stéréotypes comme celui de l'homme autochtone indolent, inactif, non productif ou le bon sauvage innocent asexué. Dans tous les cas, il incarne la main-d'œuvre inutile, le partenaire sexuel indésirable. Seul l'homme étranger est doté des attributs de l'activité économique et sexuelle désirable. Il devient incorporable. Inversement, la femme étrangère reste potentiellement

insoluble dans la nation et dangereuse pour l'ordre national et l'ordre du genre.

Nous avons aussi souligné que, par-delà ces imaginaires, les phénomènes historiques sont plus complexes. L'apparente disponibilité sexuelle des femmes autochtones est liée au fonctionnement des structures locales d'alliance ; les déséquilibres de *sex-ratio* ne durent qu'un temps ; la langue n'est pas seulement transmise par les femmes ; les couples endogames, indiens et étrangers sont importants... Les Indiens des missions jésuites n'ont pas plus vocation à habiter la communauté imaginaire nationale que les créoles du paradis de Mahomet. Il s'agit moins de rétablir *une* vérité historique que de dépasser le nationalisme méthodologique afin de lire avec un regard neuf les sources coloniales et républicaines.

1. Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales. Europe (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris, Seuil, 1999 ; Paula López Caballero, Christophe Giudicelli (dir.), *Régimes nationaux d'altérité : États-nations et altérités autochtones en Amérique latine (1810-1950)*, Rennes, PUR, 2016.
2. Richard Graham (dir.), *The Idea of Race in Latin America, 1870-1940*, Austin, University of Texas Press, 1990.
3. Capucine Boidin, « Métissages et genre dans les Amériques : Des réflexions focalisées sur la sexualité », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 27, 2008.
4. João Pacheco de Oliveira, « Las formas del olvido. La muerte del indio, el indianismo y la formación de Brasil (siglo XIX) », in *Desacatos : Revista de Ciencias Sociales*, n° 54, 2017.
5. Gabriela Zuccolillo French, « Lengua y nación : el rol de la élites morales en la oficialización del guaraní (Paraguay 1992) », in *Suplemento antropológico*, vol. 37, n° 2, 2002.
6. Capucine Boidin, « Le double discours des politiques d'éducation interculturelle bilingue au Paraguay », in *Problèmes d'Amérique latine*, n° 92, 2014.
7. Luc Capdevila, « Métissage et bilinguisme au cœur d'un régime d'altérité des confins ? », in Christophe Giudicelli, Paula López Caballero (dir.), *Régimes nationaux d'altérité : États-nations et altérités autochtones en Amérique latine (1810-1950)*, Rennes, PUR, 2016.
8. Barbara Potthast, ¿« Paraíso de Mahoma » o « País de las Mujeres » ? *El rol de la familia en la sociedad Paraguaya del siglo XIX*, Asunción, Instituto Cultural Paraguayo-Alemán, 1996.

9. Guillaume Candela, « Las mujeres indígenas en la conquista del Paraguay entre 1541 y 1575 », in *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, septembre 2014. <https://journals.openedition.org/nuevomundo/67133>
10. Branislava Susnik, *El rol de los indígenas en la formación y en la vivencia del Paraguay*, Asunción, Instituto Paraguayo de Estudios Nacionales, 1982.
11. José Esteban Echeverría, *La cautiva : poema*, Buenos Aires, Editorial Araujo, 1941 [1837].
12. Thomas Brignon, « Le rôle des vecteurs locaux dans l'introduction de l'esthétique romantique au Río de la Plata dans "L'Avant-propos" à *La Captive*, d'Esteban Echeverría (1837) », in Dominique Peyrache-Leborgne (dir.), *Théories esthétiques du romantisme à l'étranger*, Nantes, Éditions Nouvelles Cécile Defaut, 2014.
13. Marisol de la Cadena, « "Las mujeres son más indias" : ethnicidad y género en una comunidad del Cusco », in *Revista andina*, vol. 9, n° 1, 1991.
14. Juan Carlos Estenssoro, César Itier, « Présentation », in *Mélanges de la Casa de Velázquez*, t. 45, n° 1, 2015.
15. Caterina Pizzigoni, « Conclusion: A Language across Space, Time, and Ethnicity », in *Ethnohistory*, vol. 59, n° 4, 2012.
16. Ignacio Telesca, « La reinención del Paraguay. La operación historiográfica de Blas Garay sobre las misiones jesuíticas », in *Revista Paraguay desde las ciencias sociales*, n° 5, 2014.
17. Capucine Boidin, « Residenta ou Reconstructora ? Les deux visages de "La" mater dolorosa de la Patrie paraguayenne », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 21, 2005.
18. Thomas Whigham, Barbara Potthast-Jutkeit, « La piedra "Rosetta" Paraguaya, nuevos conocimientos de causas relacionados con la demografía de la Guerra de la Triple Alianza, 1864-1870 », in *Revista paraguaya de sociología*, vol. 35, n° 103, 1998.
19. Capucine Boidin, « La veuve, le compère et le perroquet : violences de l'après-guerre au Paraguay », in Luc Capdevila, Frédérique Langue (dir.), *Entre mémoire collective et histoire officielle. L'histoire du temps présent en Amérique latine*, Rennes, PUR, 2009.
20. Luc Capdevila, *Une guerre totale. Paraguay (1864-1870). Essai d'histoire du temps présent*, Rennes, PUR, 2007 ; Capucine Boidin, *Guerre et métissage au Paraguay (2001-1767)*, Rennes, PUR, 2011.

3. La Clinique de la race : la sexualité morbide au cœur de l'idéologie esclavagiste

Elsa Dorlin

À partir de la fin du xvii^e siècle, les considérations sur les maladies propres aux esclaves – « maladies des nègres » – que l'on trouve disséminées dans la littérature de voyage et l'anthropologie philosophique, les journaux et essais des armateurs, médecins et capitaines de vaisseaux, ceux des « habitants » des colonies sucrières ou, encore, dans les archives des administrateurs de l'Empire français, laissent bientôt place à un genre médical à part entière : la médecine esclavagiste. Celle-ci émerge des traités d'anthropologie médicale relatifs à la « Zone torride » – selon une division climatique classique du globe –, puis, des territoires des colonies à proprement parler, principalement des Amériques.

Naissance de la « nosopolitique » : nosologie, race et modernité

Pour caractériser ce savoir émergent, encore tâtonnant, il faut d'emblée prendre la mesure des diverses dimensions pathogènes liées au territoire de la « colonie » en tant que telle. Ces traités ont pour objet les questions

d'acclimatation des populations blanches consécutives à la migration volontaire ou forcée d'Européens, à la modification des conditions de vie et des régimes alimentaires (sucre, café, cacao, racine et tubercule...), et à la présence de troupes militaires.

Bientôt, ils dédient des sections et chapitres spécifiques, voire des traités entiers, d'une part aux maladies consécutives à la déportation brutale d'Africains, aux conséquences épidémiologiques liées à la « rencontre » de plusieurs environnements bactériologiques (l'introduction de « germes » décimant les populations caraïbes, la proximité des populations libres et serviles, mais aussi l'introduction d'espèces animales et végétales aux colonies et, inversement, celle d'espèces animales et végétales dans les métropoles impériales...) ; d'autre part, aux maladies qui seraient « propres » aux populations serviles, en particulier africaines, à l'exclusion des autres. Outre les questions d'acclimatation, les conditions sanitaires générées par et dans le système colonial (affections parasitaires, pathologies liées aux traversées transatlantiques, à la malnutrition, à l'insalubrité des habitats, aux conditions de « travail » mutilantes, aux traitements inhumains, à la propagation de pathologies sexuellement transmissibles liée aux pratiques systématisées de viol perpétrées par les marins et les colons sur les femmes africaines réduites en esclavage, caraïbes, esclaves créoles et « mulâtresses »), nécessitent de produire urgemment un savoir sur les pathologies, affections et blessures psychiques et physiques dues aux tensions sociales et raciales, comme l'empoisonnement, les mutilations incapacitantes, les suicides, la folie... et ce, principalement pour préserver les intérêts de la traite négrière et du système esclavagiste en plein essor.

À partir de la fin du XVII^e siècle, l'organisation d'une veille sanitaire est systématisée aux colonies par ordonnances royales sur le même modèle que la médecine navale (ordonnances de 1681 et 1689). Elle sera progressivement mise en place dans les vaisseaux négriers qui devront désormais embarquer des chirurgiens ; idem sur les habitations qui, selon

leur taille (à partir de vingt-cinq esclaves), devront avoir leur propre infirmerie. La médecine entre dans la traite négrière comme une institution centrale. Au XVIII^e siècle, à raison de huit mille à vingt-cinq mille Africains annuellement embarqués et déportés dans les colonies françaises – en 1776, le médecin Jean Barthélémy Dazille écrit même qu'on transporte annuellement environ vingt-cinq mille Africains rien qu'à Saint-Domingue et trois mille aux îles de France et de Bourbon¹ –, les questions sanitaires liées aux « cargaisons » et à l'état de la force de travail, du *cheptel*, sur les « habitations » (qui comprenaient pour la plupart des plantations, des sucreries, des ateliers et la maison du maître à proprement parler) deviennent cruciales et dessinent les contours d'une véritable « nosopolitique raciale »².

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, les seules catégories sociales qui font l'objet de traités de physiopathologie spécifiques sont les « gens de mers », les artisans, les enfants, les femmes, les colons et les esclaves. Toutefois, dans le cas des marins, des colons, des artisans et même des enfants, la morbidité de ces populations est due à des facteurs exogènes qui sont respectivement : les voyages en mer, le climat, les conditions de travail (pollution, intoxication, épuisement, malnutrition...), les négligences ou les mauvais traitements des sages-femmes et des nourrices. Au fond, seuls les esclaves et les femmes sont réputés souffrir de maladies qui leur seraient spécifiques, liées à un tempérament propre, un naturel pathogène, « marque » endogène d'infériorité justifiant leur soumission. L'émergence de cette nosologie à part, véritable clinique du sexe et de la race, est à la source du sexisme et du racisme modernes.

Il y a plus de dix ans, j'avais déjà proposé une classification nosographique de ce corpus³ en répartissant les textes selon deux grands ensembles de pathologies : les maladies communes et environnementales ; les maladies spécifiques et les prédispositions physiopathologiques raciales. Si l'on affine davantage cette première division, on peut établir la

classification étiologique suivante : les pathologies liées au climat ; les pathologies liées au tempérament, au naturel, aux caractéristiques phénotypique (comme la couleur), à la « race » ; les pathologies générées par l'esclavage et, au contraire, les pathologies générées par la liberté (marronnage, fugue, rébellion, affranchissement).

Le rôle des chirurgiens : acheter, acheminer et maintenir en vie une « marchandise »

La spécificité de la médecine esclavagiste tient d'abord à ceux qui la pratiquent. Il s'agit essentiellement de chirurgiens, c'est-à-dire, alors, le bas de l'échelle hiérarchique médicale ; ils sont peu formés et tiennent quasi exclusivement leur savoir d'une pratique « sur le tas ». Après s'être instruits auprès d'un médecin qui leur délivre un certificat dit de « petite expérience », nombre d'entre eux s'embarquent ensuite sur les bateaux au sein du commerce triangulaire pour faire leur apprentissage, au terme duquel il leur est octroyé un certificat de « grande expérience » et le titre de chirurgien⁴.

Dans ce contexte, les chirurgiens ne sont pas des soignants mais une sorte de « police » qui s'assure d'abord et avant tout de la valeur d'usage et d'échange de la marchandise. Les chirurgiens sont présents sur le continent africain, embarqués par les armateurs et marchands négriers et ont pour rôle de choisir après examen les hommes, les femmes et plus rarement les enfants vendus en esclavage, qu'ils sont chargés de marquer au fer rouge après achat. La plupart du temps, ce sont les mêmes chirurgiens qui embarquent à bord et doivent assurer le transport de cette « cargaison » dans des conditions suffisantes pour qu'un maximum d'individus arrivent vivants – bien qu'il y ait un système d'assurance en cas de perte –, en plus d'être responsables de la santé de l'équipage. En effet, en ce qui concerne les esclaves, il n'est pas question de santé mais de survie : on exige du

chirurgien à bord qu'il ne garantisse que la rentabilité d'une « cargaison ». Outre son rôle de police du capital négrier, il est donc économiquement intéressé par ce commerce puisque chaque chirurgien touche une prime d'intéressement sur chaque esclave valide vendu aux Amériques – le chirurgien tire donc bénéfice de la plus-value dégagée par le commerce triangulaire.

Dans son *Voyage aux Antilles*, Jean-Baptiste Leblond fait le récit d'un navire négrier débarquant à King's Town avec les restes d'une cargaison de trois cent soixante Africains, dont deux cents ont été jetés à la mer après une traversée de trois mois, soit le double qu'à l'accoutumée. « *La raison en est simple, la diathèse scorbutique s'était emparée de ces nègres enchaînés dans la cale et dans les entreponts, salis de leurs propres déjections fétides, dont il n'était pas aisé de les délivrer, respirant un air infect, stagnant et excessivement chaud, privés d'aliments frais, éprouvant depuis longtemps la disette d'eau [...]. Toutefois comment se fait-il que de tout l'équipage du bâtiment au nombre de vingt-deux hommes blancs, continuellement occupés à soigner ces malheureux Noirs, à vider leurs immondices, à transporter, à jeter leurs cadavres à la mer, respirant le même air contagieux et éprouvant la même disette d'eau et d'aliments frais, comment se fait-il que, pas un n'ait été atteint de cette dysenterie⁵ ?* » D'emblée la question est posée d'une prédisposition physiopathologique des populations africaines déportées ; l'explication faisant fi du fait que l'équipage ait probablement rationné à outrance les provisions destinées aux captifs, en partie pour sa propre survie. De plus, dans le cas du scorbut, c'est-à-dire d'une avitaminose, il n'y a pas de phénomène de contagion, d'où la perplexité du médecin quant à l'absence de transmission du mal malgré l'extrême proximité de l'équipage avec la « marchandise ».

Les conditions de transport dans lesquelles sont abandonnés les captifs sont déplorables : les esclaves sont quasi systématiquement entassés en surnombre dans les cales et ne peuvent se tenir debout. À leur disposition,

quelques baquets pour leurs besoins ; baquet qu'il faut rejoindre en déplaçant avec soi toutes les personnes attachées à la chaîne à laquelle plusieurs hommes sont retenus (la chaîne peut comprendre cinquante hommes pieds et mains liés). Sur les navires français où l'on compte davantage d'hommes d'équipage, les esclaves sont en général libérés de leurs fers quelques jours après le départ. Toutefois, au moindre mouvement de révolte ou, tout simplement, quand la mer se fait plus dangereuse, les esclaves peuvent demeurer enfermés : beaucoup succombent alors par asphyxie (les grilles et les sabords n'étant pas en nombre suffisant ou refermés en cas de tempête)⁶. Ainsi, en Angleterre, nombreux sont les règlements sur les conditions de traversée qui passe à la Chambre des communes, notamment le nombre d'aération, alimentation, l'eau, le nombre de passagers... Un *bill* prévoyait l'obligation d'installer des ventilateurs dans les cales : « *Les marchands de Londres et Liverpool présentèrent une requête dont le but était d'empêcher la seconde lecture de ce bill sous prétexte qu'il nuisait à leur intérêt.* »

Les chirurgiens *ne peuvent rien, ne font rien* : incapables de soigner des maux, tant que rien n'est fait sur les causes qui les produisent, ils rechignent également à secourir les esclaves par peur de la contagion à l'ensemble de l'équipage. Cette peur de la contagion sur les navires est omniprésente : dès que des accès de fièvre ou de dysenterie apparaissent dans les cales, rares sont les possibilités de mise en quarantaine. Les malades sont alors souvent achevés ou jetés à la mer avec les morts ; au mieux, l'équipage se charge de cette tâche, au pire, il se barricade et s'isole des esclaves, effrayé de contracter le mal qui sévit. Ainsi, nombre d'esclaves agonisent dans le sang et les souillures (« *ils nageaient dans la fange* », écrit Benjamin S. Frossard⁷), et ceux et celles qui survivent deviennent littéralement fous. Dans nombre de récits sont relatées les tentatives de suicide par refus de boire ou de manger : le suicide est une des pratiques de résistance les plus communes des esclaves et nombre de prisonniers en effet tentent ainsi de

mettre fin à leur supplice dès leur embarquement sur les négriers. Le rôle du chirurgien et de l'équipage est alors de tenter de nourrir de force les esclaves : en les contraignant à se nourrir, en les punissant par des coups de fouet et, si besoin, en les torturant.

Arrivés aux Amériques (comptoirs de la Louisiane, Saint-Domingue, Îles du Vent, Guyane...), des chirurgiens stationnés aux colonies procèdent à l'examen des esclaves avant la vente ; là encore, ceux qui débarquent peuvent se faire embaucher pour des périodes plus ou moins longues aux colonies, soit pour expertiser les cargaisons au moment de la vente dans les ports caribéens, soit auprès des grandes habitations⁸. Les chirurgiens, après les traversées ou quelques mois aux colonies, obtiennent leur certificat de « grande expérience ».

Hystérie et nymphomanie raciales : aux sources du concept moderne de « race »

Au XVIII^e siècle, les traités de référence – ceux des voyageurs, des médecins ou des habitants eux-mêmes, sachant que les médecins ayant séjourné aux Antilles ou en Guyane sont également, sauf exception, des habitants ou des propriétaires d'au moins un esclave –, s'interrogent sur la pertinence d'attribuer ces maladies spécifiques au naturel des Noirs ou à la condition des esclaves. Ainsi, il n'est pas rare dans un même texte de lire des considérations qui annoncent le développement d'une véritable étiologie raciste avec d'autres propos tenant compte de l'exceptionnalité des conditions d'existence des hommes, des femmes et des enfants tenus en esclavage et de leurs conséquences directes sur leur morbidité propre et leur mortalité élevée.

Les médecins s'accordent progressivement pour stigmatiser les faiblesses, l'infériorité du tempérament des Africains, notamment face à certaines affections : le tempérament intervient alors pour figurer le rapport

de domination naturelle, indépendamment du climat, entre Blancs et Noirs, ces derniers étant souvent apparentés au tempérament flegmatique⁹. Parallèlement, le discours médical entretient parmi les colons une crainte relative à la meilleure résistance des esclaves à l'environnement. L'intérêt est clair : en insistant sur les qualités physiques des Africains, le pouvoir médical alimente l'idéologie esclavagiste. Il justifie les conditions de vie extrêmement dures des esclaves sous prétexte qu'ils peuvent physiquement l'endurer ; il encourage une répression impitoyable de la moindre opposition.

Dans ce jeu rhétorique du sain et du malsain, les Noirs sont *survirilisés*, assimilés à des hommes particulièrement vigoureux, aux qualités physiques supérieures, même si cette conception de la virilité renvoie à une virilité animale, presque « bestiale ». En même temps, les hommes esclaves sont *dévirilisés*, efféminés, leur constitution est subsumée sous un tempérament traditionnellement féminin, débile et pathogène : les maladies qui leur sont prétendument propres sont toutes définies sur le modèle des maladies des femmes.

Les maladies prétendument typiques de la constitution des esclaves peuvent être rapportées à une forme d'« hystérie raciale »¹⁰, en référence à l'hystérie et à l'ensemble des troubles qui caractérisent le Sexe, comme il convient de désigner les seules femmes au XVII^e siècle. Sur le modèle des maladies des femmes, on trouve donc un corpus médical qui participe à la définition d'un concept moderne de « race » – et en l'occurrence à la définition de la « race » nègre opposée à la « race » des Européens, bientôt, blanchis –, par le biais de la spécificité physiopathologique des troubles qui accablent les esclaves.

Ainsi, le médecin Jean-Baptiste Leblond note que les Noirs sont affectés par une maladie spécifique appelée la « pica » : il s'agit d'une maladie qui altère l'appétit et provoque une dépravation du goût, poussant le malade à manger du charbon, de la cendre ou de la terre. On l'appelle également

malacia ou névralgie de l'estomac¹¹ : « Cette maladie [...] attaque principalement les Noirs récemment arrivés de la côte d'Afrique, elle a ordinairement son origine dans les longs chagrins entretenus par le travail forcé, auquel ils ne sont point accoutumés, et surtout par la nostalgie, ou le doux souvenir de leur pays qu'ils regrettent¹². » Cette maladie provoque une pâleur et une langueur générale du corps, exactement comme dans la *chlorose*, ou pâles couleurs, qui désigne l'hystérie des jeunes filles. La pica pousse le malade à se laisser dépérir ; parfois il s'enfuit et on le retrouve errant, insensé, ou bien il se pend. Le médecin Jean-François Lafosse préconise une période d'adaptation durant laquelle on encouragera les nègres bossales¹³ à se distraire – danse, chant – afin de les guérir d'un chagrin mortel¹⁴. Mais quand cette période s'achève, la pica peut survenir de toute façon : « Les ménagements sont oubliés, on les brusque, et les paresseux finissent par tomber dans la maladie dont nous venons d'esquisser le triste tableau. On s'aperçoit qu'ils mangent de la terre, et au lieu de ranimer leur courage par un traitement humain, compatissant, on les menace, on les châtie, on les pousse au désespoir, en portant la barbarie jusqu'à leur mettre des masques de fer et à languette qui leur entrent dans la bouche pour les empêcher de mâcher¹⁵. » On sait que cet appareillage a été principalement utilisé sur les habitations pour réprimer les esclaves rebelles. Le corps esclave est ici présenté comme un corps incapable de se maîtriser, dépossédé de lui-même et totalement soumis à l'arbitraire du pouvoir colonial.

Dans la même veine, on rapportera le marronnage à cette espèce raciale de mélancolie propre aux « Nègres »¹⁶ : la pathologisation des actes de résistance des esclaves ayant le double avantage de minimiser la charge subversive et inquiétante – pour la société coloniale – de ces actes continuels de résistance.

Sur le même modèle, le « pian » – mal vénérien qui n'affecterait que les esclaves – est défini comme une forme de nymphomanie raciale. Cette

affection devient la marque ostensible des mœurs licencieuses des Noirs. Les « nègres pianistes » inquiètent les Blancs et plus encore « les négresses » : dans le cas des femmes esclaves, cette maladie devient le symptôme de leur tempérament « brûlant », de leur intempérance morale, de leur débauche. Ainsi, les femmes noires n'ont pas un tempérament froid et humide (flegmatique) comme les Européennes, mais au contraire chaud et sec, déterminant leur appétit sexuel insatiable. Exclues de la définition dominante de la féminité, elles ne sont pas des femmes, mais des *mutantes*. Le fait de leur octroyer une telle prédisposition raciale permet de justifier le viol systématique dont elles sont victimes, en leur prêtant l'initiative d'un commerce sexuel auquel les Blancs ne pourraient pas résister. Le pian marque ainsi les adultes mais aussi les enfants esclaves, déformant leur visage comme le stigmate de la licence de leur mère.

L'émergence d'une telle physiopathologie sexuelle morbide est donc au fondement de la constitution d'une définition de la « race » qui va de pair avec l'établissement d'une échelle hiérarchique des « races » mais aussi d'une différenciation sexuelle des femmes elles-mêmes ; excluant les femmes noires de la définition normative de la féminité – faible, morale et maternelle – à laquelle seules les Blanches peuvent répondre.

1. Jean Barthélémy Dazille, *Observations sur les maladies des nègres, leurs causes, leurs traitements et les moyens de les prévenir*, Paris, Chez Didot le Jeune, 1776.

2. Cette expression est au cœur de ma réflexion sur la médecine esclavagiste et la naissance du racisme telle que je l'ai développée dans Elsa Dorlin, *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*, Paris, La Découverte, 2006.

3. Elsa Dorlin, *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*, Paris, La Découverte, 2006.

4. Bernard Gainot, « La santé navale et l'Atlantique comme champs d'expérimentation : les "hôpitaux flottants" », in *Dix-huitième Siècle*, n° 33, 2001.

5. Jean-Baptiste Leblond, *Voyage aux Antilles et à l'Amérique Méridionale, commencé en 1767 et fini en 1802*, Paris, Arthus-Bertrand, 1813. Voir aussi Monique Pouliquen, *Les voyages de Jean-*

Baptiste Leblond, médecin naturaliste du roi (1767-1802). Antilles, Amérique espagnole, Guyane, Paris, Éditions du CTHS, 2001.

6. Benjamin S. Frossard, *La Cause des esclaves nègres et des habitants de la côte de Guinée* (t. 1), Lyon, Imprimerie de la Roche, 1789.

7. Benjamin S. Frossard, *La Cause des esclaves nègres et des habitants de la côte de Guinée* (t. 1), Lyon, Imprimerie de la Roche, 1789.

8. Bernard Gainot, « La santé navale et l'Atlantique comme champs d'expérimentation : les "hôpitaux flottants" », in *Dix-huitième Siècle*, n° 33, 2001.

9. Elsa Dorlin, *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*, Paris, La Découverte, 2006.

10. J'emprunte cette expression à Michele Birnbaum, « Racial Hysteria: Female Pathology and Race Politics in Frances Harper's *Iola Leroy* and W. D. Howell's *An Imperative Duty* », in *African American Review*, vol. 33, n° 1, 1999.

11. Voir Michel-Gabriel Levacher, *Guide médical des Antilles ou études sur les maladies des colonies en général et sur celles qui sont propres à la race noire*, Paris, J.-B. Baillière, 1834. Michel-Gabriel Levacher a été médecin sur les habitations de l'île de Sainte-Lucie.

12. Jean-Baptiste Leblond, *Voyage aux Antilles et à l'Amérique Méridionale, commencé en 1767 et fini en 1802*, Paris, Arthus-Bertrand, 1813.

13. Se dit des esclaves déportés d'Afrique par opposition aux « nègres créoles ».

14. Jean-François Lafosse, *Avis aux habitants des colonies particulièrement à ceux de l'Isle Saint Domingue*, Paris, chez Royez, 1787.

15. Jean-François Lafosse, *Avis aux habitants des colonies particulièrement à ceux de l'Isle Saint Domingue*, Paris, chez Royez, 1787.

16. Elsa Dorlin, « Les Espaces-temps des résistances esclaves : des suicidés de Saint-Jean aux marrons de Nanny Town », in *Tumultes*, n° 27, 2006.

4. Stéréotypes raciaux et sexuels de l'anthropologie physique en France au XIX^e siècle

Martial Guédron

Pour qui s'intéresse aux liens entre science, race et ségrégation chez les premiers anthropologues, le XIX^e siècle français offre un domaine d'étude privilégié. Dès la fin du XVIII^e siècle, géographes, naturalistes, médecins, physiognomonistes et phrénologues occidentaux ébauchent leurs classifications raciales sur des caractères morphologiques et physiologiques qu'ils attachent à différents groupes humains. L'essor de l'anatomie comparée et le rapprochement de l'homme et du singe encouragent le fractionnement de l'humanité en plusieurs branches et conduit les polygénistes, de plus en plus influents, à affirmer que ces dernières dérivent de types primitifs dissemblables ayant la valeur d'espèces. Adoptant une terminologie empruntée aux naturalistes et aux médecins, les anthropologues français systématisent le présupposé de la hiérarchie des races et reconfigurent la question des rapports entre aspect physique et dispositions morales en se fondant sur des repères anatomiques, des mesures et des statistiques¹.

Bien entendu, la mise au point de méthodes visant à démontrer scientifiquement la réalité des différences raciales n'aboutit à aucune

classification intangible ; les frontières entre les variétés de l'homme demeurent obstinément fluctuantes. En 1830, dérouté par cette tendance à la segmentation croissante du genre humain en petit nombres d'espèces ou de races, le médecin anatomiste Pierre-Nicolas Gerdy propose ainsi de s'en tenir à quatre sous-genres, tout en soulignant que certaines dissemblances physiques originelles ont forcément dû se perdre avec la multiplication des mélanges². Pourtant rien n'y fait : en dépit ou en raison de ces incertitudes, l'anthropologie française favorise le développement de stéréotypes raciaux et sexuels qui essaient au-delà des discours scientifiques.

Au cours de la même période, les extrapolations sociales et politiques des polygénistes américains Samuel George Morton, Josiah Clark Nott et George Robert Gliddon s'accordent aux vues des esclavagistes et puisent leurs arguments jusque dans la Bible. Loin d'être inédit, ce recours aux textes sacrés s'observe de chaque côté de l'Atlantique. On ressert l'histoire de Cham, le plus jeune des fils de Noé, coupable d'avoir tourné en dérision l'ivresse de son père et de l'avoir vu nu dans son sommeil sans détourner les yeux, condamné, pour cela, à travers son fils Canaan et toute sa lignée, à la servitude éternelle. Depuis des siècles, des exégètes de tout bord ont regardé Cham comme l'ancêtre des peuples à peau noire, tous marqués jusque dans leur corps par cette malédiction originelle. Pour certains d'entre eux, il serait même une sorte de violeur bestial, dont les descendants se trouveraient affublés d'organes génitaux surdéveloppés signalant leur nature libidineuse³.

C'est un fait, les stéréotypes qui nous intéressent reflètent fort mal les nuances et les désaccords idéologiques, méthodologiques et doctrinaux au cœur des discours savants de l'époque. Tout au contraire, ils montrent qu'entre les théories d'un Julien-Joseph Virey, d'un Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent, d'un Paul Broca ou d'un Pierre Gratiolet, il existe un ensemble de constantes sous-tendues par les mêmes fantasmes. À dire vrai, dans cette raciologie comparée, l'imaginaire travaille sans cesse la réalité :

celle d'observations anatomiques souvent menées sur des sujets morts, des squelettes, des crânes, des cerveaux plus ou moins bien conservés ; celle aussi d'informations puisées sur le terrain par des voyageurs, des géographes et des naturalistes en présence de corps nus et noirs qui ne laissent de les fasciner.

Négrologie, négrophobie

Parmi les figures les plus édifiantes de l'anthropologie physique française, il y a donc le « nègre », avec tout ce qu'incorpore ce terme commun au racisme biologique et au racisme populaire. Ce n'est pas un hasard si le médecin anthropologue Franz Pruner-Bey l'associe à une « caricature », quand il critique les raciologues américains qui en font un portrait exagéré et s'écartent ainsi de la vérité scientifique⁴. Il reste que même les monogénistes et les évolutionnistes ne veulent pas être confondus avec les « philanthropes négrophiles »⁵.

Du « nègre », les discours savants s'efforcent de décliner les variétés, sans toutefois s'accorder sur leur nombre exact. Le plus souvent, ce qualificatif recouvre une typologie, celle de l'Éthiopien⁶, dont les traits généraux sont prétendument partagés par la plupart des peuples d'Afrique subsaharienne. Surtout, ce que l'on retient désormais comme constantes beaucoup plus essentielles que la peau noire ou les cheveux laineux, ce sont des particularités qui séparent totalement le « nègre » des autres « races d'hommes » : différences au niveau du squelette en général et de la boîte crânienne en particulier, de la structure des os du nez, du développement des mâchoires et des dents, de la pente et de la forme du menton, de l'implantation des incisives, de la situation du trou occipital et des articulations du crâne, de la cambrure des reins, des cuisses et des jambes. Rappelons ici que dans l'imaginaire anatomique hérité du XVIII^e siècle, c'est

par sa verticalité et l'élévation de sa stature que l'homme affirme sa supériorité sur les animaux.

Tout au long du XIX^e siècle, que l'on se place dans une perspective fixiste, transformiste ou évolutionniste, que ce soit dans les écrits savants, que ce soit dans les ouvrages de vulgarisation, la rectitude du corps déterminée par le squelette est un signe de supériorité que l'on visualise au moyen de schémas et d'illustrations didactiques. Si, comme l'expliquait déjà Georges-Louis Leclerc de Buffon, cette attitude est celle du commandement⁷, ceux dont la station naturelle passe pour n'être pas tout à fait verticale sont prédestinés à être soumis. Médecins, naturalistes, géographes et anthropologues considèrent en ce sens que le « nègre » se rapproche de l'animalité par sa silhouette, des membres supérieurs plus longs et plus pendants que ceux des Occidentaux, une plus forte cambrure de la région lombaire, des petites fesses portées en arrière, des cuisses et des jambes sensiblement courbées, autrement dit, un ensemble de traits qui lui donnent la marche déhanchée et l'allure éreintée d'un animal flegmatique⁸. Cette description atteint des sommets de grotesque dans l'article « Nègre » du *Dictionnaire de la conversation et de la lecture* dirigé par le journaliste français William Duckett, où le vulgarisateur Julien-Joseph Virey passe en revue les indices supposés de l'infériorité anatomique des Noirs, allant jusqu'à affirmer que certains d'entre eux partagent avec les orangs-outans le fait d'avoir six vertèbres lombaires plutôt que cinq, ce qui expliquerait la longueur de leurs reins et leur allure dégingandée⁹.

Soucieux d'asseoir leurs raisonnements sur des observations anatomiques et physiologiques menées scientifiquement, les anthropologues français tentent de démontrer qu'il existe des relations déterministes entre l'indice cubique des crânes, la forme et la taille du cerveau et le développement de l'intelligence des différentes races¹⁰. Avant Paul Broca, l'étude comparative du crâne des vertébrés et de différents peuples a déjà sensibilisé médecins, anatomistes et naturalistes aux connexions possibles

entre la forme de la boîte crânienne, l'augmentation de la masse cérébrale et l'intelligence. Dès les premières décennies du XIX^e siècle, les considérations générales sur le sujet semblent converger vers l'idée d'une décroissance successive du volume du cerveau à partir du type caucasique, qui, on s'en serait douté, occupe le rang le plus élevé dans l'échelle des races humaines, jusqu'au type du « nègre » – ou de l'Éthiopien – qui en occupe le plus bas¹¹. En 1836, l'anatomiste Pierre-Paul Broc affirme qu'en raison de l'étroitesse relative de leur cavité crânienne, les « nègres » sont dotés d'un cerveau de moindre contenance que celui des autres races humaines, ce que confirme leur front étroit et fuyant, leur crâne comprimé au niveau des tempes, leur vertex aplati et leur occipital bombé¹². Un an plus tard, Julien-Joseph Virey écrit que ce rétrécissement de l'encéphale permet de mieux comprendre pourquoi les représentants de cette race « *croupissent dans l'oisiveté*¹³ ».

Dès le premier tiers du XIX^e siècle, différentes techniques sont expérimentées afin d'apprécier correctement le volume du cerveau, mais le constat dominant est que ces évaluations sont peu fiables et qu'il est difficile de juger de la capacité du crâne par sa conformation extérieure. C'est avec Paul Broca que ces doutes cèdent la place à la conviction que l'on dispose désormais, grâce à la statistique et à des instruments de mesures perfectionnés, de moyens certains pour évaluer les dispositions cérébrales des différentes races¹⁴. Pour dépasser les impressions superficielles et souvent contradictoires qui ont prévalu jusque-là, il s'agit d'uniformiser les procédés d'observation et les points de repère utilisés pour la mesure des principales parties du corps. Influencé par la phrénologie de Franz Joseph Gall et de Johann Gaspar Spurzheim, mais réservé sur leur approche trop empirique, Paul Broca considère que les mensurations de la tête sont les plus importantes de toutes et que certains caractères du cerveau se traduisent extérieurement dans la configuration du crâne¹⁵.

Polarités

Cette focalisation sur le crâne n'est pas nouvelle, mais le fait qu'elle devienne le support d'une hiérarchie des races selon une gradation de l'intelligence marque une mutation importante par rapport aux travaux d'un Pieter Camper ou d'un Johann Friedrich Blumenbach¹⁶. Dès les premières décennies du XIX^e siècle, les considérations sur l'angle facial, dont Pieter Camper avait fait un critère de beauté, servent à placer l'Occidental en position dominante et le « nègre » quelque part entre le plus bas niveau de l'humanité et le degré le plus élevé de l'animalité¹⁷. Cette dissemblance, explique-t-on, se manifeste dès la naissance, puisque la tête du nouveau-né, chez les « nègres », est à la fois moins développée et plus avancée en ossification que celle des enfants blancs¹⁸.

Pour les uns, ce sont les trois vertèbres du crâne qui se soudent plus rapidement chez les « nègres » que chez les « races intelligentes »¹⁹. Pour les autres, c'est l'ossification des sutures du crâne, obstacle à l'accroissement du cerveau, qui est plus précoce chez les premiers que chez les seconds. Paul Broca ajoute que chez les « nègres », la soudure débute le plus souvent sur les sutures du crâne postérieur, tandis que chez l'homme blanc, elle se fait habituellement sur les sutures du crâne antérieur. Comme il établit une relation entre la capacité intellectuelle et la taille des lobes frontaux, on devine aisément ce qu'il en déduit : chez l'homme blanc, explique-t-il, la région cérébrale antérieure, en rapport avec les facultés les plus hautes de l'esprit, est plus développée et constitue un caractère de sa supériorité²⁰. Aux examens morphologiques et aux mensurations individuelles, Paul Broca veut substituer les pesées, les mesures et les cubages fondés sur les règles de la statistique. Il n'en reprend pas moins la logique des anatomistes qui expliquent en substance que si le « nègre » est pourvu d'un front fuyant et d'un crâne étroit et allongé, c'est que les hautes facultés siègent à l'avant du crâne et les instincts à l'arrière²¹.

Mais le vieux clivage entre intelligence et instinct ne conduit pas seulement les savants qui nous occupent à opposer l'avant à l'arrière du crâne : il les pousse plus ou moins explicitement à associer la tête au sexe. Julien-Joseph Virey écrit ainsi qu'il existe une grande loi de polarité entre les deux extrémités de la chaîne nerveuse cérébro-spinale, autrement dit, entre l'encéphale et l'appareil génital. Il ajoute que, dans les êtres anormaux, les organes sexuels sont d'autant plus volumineux que la masse du crâne est réduite : il cite les monstres anencéphales et hémicéphales, mais aussi les crétins et les « nègres », tous marqués par un cerveau rétréci et une plus grande lubricité, à l'inverse des hommes qui se sont rendus fameux par le développement de leur pensée et l'exercice de leur cerveau²². D'autres auteurs parlent d'une sorte d'équilibre entre le cérébral et le génital, qui se détruit chez les crétins, les idiots et les « nègres » à l'intelligence obtuse, au crâne étroit et aux organes sexuels surdéveloppés²³. Diffusées par des aliénistes, des anatomistes et des tératologues, ces connexions entre indice céphalique, taille et circonvolutions du cerveau, degré d'intelligence, prédominance des instincts et développement des organes sexuels, sont reprises par des anthropologues dont les hypothèses restent tributaires du modèle médical et naturaliste²⁴.

Même s'il ne donne pas d'instructions précises pour en prendre les mensurations, Paul Broca rappelle que le volume et la grande longueur du pénis des « nègres » ont été maintes fois signalés par ses prédécesseurs²⁵. S'il préfère, sur ce point, s'en tenir au simple coup d'œil, qu'il considère pourtant comme peu fiable, c'est que des résistances se manifestent, de la part des observés, y compris à se laisser passer le crâne au ruban métrique, au compas d'épaisseur et au goniomètre ; il est facile de comprendre celles que pourraient susciter la mesure de leurs parties intimes. Cela n'empêche nullement la Commission de la Société d'ethnographie de Paris d'élaborer de son côté un projet de questionnaire portant sur les traits ethniques particuliers du système reproducteur chez les différentes races humaines.

Parmi les caractères anatomiques et physiologiques à prendre en compte, figurent ainsi, pour l'homme, la longueur et le grand diamètre de la verge à l'état normal, et, si possible, dans l'état d'érection maximum, la couleur et la forme générale de la verge et du gland, l'angle d'érection maximum au-dessus de la ligne horizontale, l'angle moyen de copulation, les traces d'un commencement d'ossification du cartilage de la verge analogues à l'os pénien des singes ; pour la femme, l'élévation du mont de Vénus, la longueur totale de la vulve, la longueur et le développement du clitoris, le diamètre et la profondeur du vagin, sa direction angulaire rapportée à la verticale²⁶.

Dimorphisme

Un tel projet n'est pas anodin. Il semble en effet qu'un autre stéréotype racial et sexuel se superpose à celui de la polarité entre tête et sexe : il concerne cette fois le dimorphisme entre femmes et hommes, lui aussi supposé varier en fonction des races. Là encore, l'héritage du modèle médical et anatomique pèse de tout son poids.

La comparaison du volume du crâne des femmes avec celui des hommes, toujours au désavantage des premières, est un vieil argument qui a maintes fois servi à démontrer que celles-ci ont un déficit d'intelligence naturelle et qu'il convient ainsi de les écarter de la sphère publique, autrement dit de toute intervention dans la vie sociale et politique. Symétriquement, l'ampleur de leur bassin attesterait qu'elles sont faites pour l'enfantement et les occupations du foyer. Le fait que les femmes occuperaient un rang inférieur dans la hiérarchie naturelle a même encouragé quelques anatomistes du XVIII^e siècle à découvrir chez elles des traits communs avec ceux des enfants et des peuples non occidentaux²⁷.

Si des médecins s'efforcent de les corriger²⁸, ces poncifs sont relayés par les savants qui nous occupent. C'est le cas des phrénologues, quand ils

associent la configuration du crâne féminin avec « l'amour-né de la progéniture ». Selon Franz Joseph Gall, l'organe de cette faculté se situerait dans la région de l'occipital, plus saillante chez les femmes, mais aussi chez les « nègres », qui ne connaissent pas l'infanticide, ainsi que chez certains singes très attentifs à leurs petits²⁹. Cette topographie du crâne et les analogies qu'on en tire continuent d'être répétées, même après le reflux des théories phrénologiques sur la structure anatomique et les fonctions du cerveau. Pour Julien-Joseph Virey, le pôle encéphalique domine chez l'homme, qui possède un cerveau plus développé, avec pour conséquence des qualités spécifiques comme la force, le courage et la supériorité intellectuelle. Inversement, c'est le pôle génital qui s'impose chez la femme, d'où résultent ses prédispositions à la conception, à la gestation, à l'incubation et à la maternité³⁰. Dans le même sens, Paul Broca et Franz Pruner-Bey s'accordent, une fois n'est pas coutume, pour penser que la femme, inférieure à l'homme sur le plan intellectuel, partage avec le « nègre » un encéphale réduit et une propension à la sédentarité et à la passivité ; tous deux se situent ainsi à un stade de l'évolution censé s'être arrêté plus tôt que celle de l'homme blanc³¹. De là, on peut aisément déduire que la prééminence intellectuelle et physique de l'homme sur la femme est insignifiante chez les races inférieures, tandis qu'elle est remarquable chez les races supérieures. Selon la formule consacrée due au médecin naturaliste genevois Carl Vogt, « *l'Européen s'élève plus au-dessus de l'Européenne que le nègre au-dessus de la négresse*³² ».

Dans le même temps, médecins, anatomistes et anthropologues soulignent tour à tour que chez les « nègres », non seulement les crânes des hommes et des femmes sont pareillement plus étroits et plus aplatis, suivant leur diamètre transversal, qu'ils le sont chez les blancs, mais que chez eux, les organes génitaux des deux sexes sont surdimensionnés. Faut-il le rappeler, il n'y a pas que le membre viril qui, chez le « nègre », passe pour plus volumineux que celui de l'homme blanc : le constat est identique pour

les différentes parties de l'appareil génital des femmes noires, décrit, d'une part, comme un orifice proportionné au membre viril du mâle, de l'autre, en raison de l'aspect du clitoris ou des petites lèvres, comme l'équivalent d'un pénis³³. À cela se combinent encore des remarques sur les déficiences sexuelles du membre viril du « nègre », plus gros, certes, que celui des hommes occidentaux, mais moins performant³⁴.

On le sait, tous ces stéréotypes soi-disant fondés sur de nombreux examens anatomiques et de multiples observations physiologiques servent à légitimer des différences supposées essentielles entre colons occidentaux et colonisés d'Afrique noire. À l'image de la femme occidentale, le « nègre » est ramené à une sorte d'état d'enfance perpétuelle qui explique sa place au plus bas niveau de l'ordre social et fait de sa sujétion l'unique réponse possible à la coexistence de races à ce point opposées sur un même territoire. À la fois femme, enfant et anthropoïde, aussi impulsif, émotif et imitatif que ces trois créatures, ce « nègre » au sexe long et flaccide voit se dresser devant lui une figure virile, dynamique et paternelle : celle de l'homme blanc porteur de civilisation, d'ordre moral et de bonheur, qui trône au sommet de la hiérarchie des races et contrôle l'économie naturelle qu'il en déduit.

Mais la construction et l'emploi de ces stéréotypes relève aussi d'un processus de compensation par rapport au trouble que suscite la vue de corps nus ou largement dévêtus. En effet, ces derniers contrastent fortement avec ce qu'autorisent, dans la France bourgeoise du XIX^e siècle, la pudeur légalisée et la pudeur médicalisée, à un moment où paraître nu en public équivaut à renoncer à sa qualité d'être humain³⁵. Où tolère-t-on le nu ? Au lit, au bain, à l'amphithéâtre, résume Baudelaire en 1846³⁶. Aussi phobogène qu'attirant³⁷, le « nègre » permet aux anthropologues de transgresser ces interdits à coups d'injonctions et de procédures qui aboutissent à un démembrement virtuel de leur objet d'étude. Derrière les pesées, les statistiques et les mesures, c'est peut-être une forme du désir qui

s'exprime, celui de voir, de posséder, de manipuler et de transformer le corps de l'« Autre » à sa guise.

1. Elizabeth A. Williams, *The Physical and the Moral: Anthropology, Physiology, and Philosophical Medicine in France, 1750-1850*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994 ; Jacqueline Duvernay-Bolens, « L'Homme zoologique. Race et racisme chez les naturalistes de la première moitié du XIX^e siècle », in *L'Homme*, n^o 133, 1995 ; Alice L. Conklin, *In the Museum of Man: Race, Anthropology, and Empire in France, 1850-1950*, Ithaca/Londres, Cornell University Press, 2013.
2. Pierre-Nicolas Gerdy, *Physiologie médicale, didactique et critique*, Paris, Robet & Béchet Jeune, 1830.
3. Serge Bilé, *La légende du sexe surdimensionné des noirs*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2005.
4. Anonyme, « Note. En réponse à M. Pruner-Bey sur les travaux anthropologiques de l'École américaine », in *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris* (t. 3), Paris, Masson, 1862.
5. Armand Quatrefages, *Histoire générale des races humaines : introduction à l'étude des races humaines*, Paris, A. Hennuyer, 1887.
6. Constant Duméril, *Zoologie analytique ou méthode naturelle de classification des animaux, rendue plus facile à l'aide de tableaux synoptiques*, Paris, Allais Libraire, 1806 ; Georges Cuvier, *Le règne animal distribué d'après son organisation : pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée. Introduction, les mammifères et les oiseaux*, Paris, Deterville, 1817 ; Pierre-Paul Broc, *Essai sur les races humaines considérées sous les rapports anatomiques et philosophiques*, Paris, De Just Rouvier et E. Le Bouvier, 1836.
7. Georges-Louis Leclerc de Buffon, *Œuvres complètes de Buffon (avec la nomenclature linnéenne et la classification de Cuvier) : L'homme, les quadrupèdes* (t. 2), Paris, Garnier frères, 1853. Voir aussi Bernard-Germain de Lacépède, « Homme », in *Dictionnaire des sciences naturelles*, Strasbourg, F. G. Levrault, 1821 ; Conrad Malte-Brun, *Précis de la géographie universelle ou Description de toutes les parties du monde sur un plan nouveau d'après les grandes divisions naturelles du globe* (t. 1), Paris, Au bureau des Publications illustrées, 1845-1847.
8. Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent, « Homme », in *Dictionnaire classique d'histoire naturelle* (t. 8), Paris, Rey et Gravier, 1825 ; Pierre-Paul Broc, *Essai sur les races humaines considérées sous les rapports anatomiques et philosophiques*, Paris, J. Rouvier et E. Lebouvier, 1836 ; Dominique Alexandre Godron, *De l'espèce et des races dans les êtres organisés et spécialement de l'unité de l'espèce humaine* (vol. 2), Paris, J.-B. Baillière et Fils, 1859.
9. Julien-Joseph Virey, « Nègre », in *Dictionnaire de la conversation et de la lecture* (vol. 40), Paris, Belin-Mandar, 1837.
10. Paul Broca, « Sur le volume et la forme du cerveau suivant les individus et suivant les races », in *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris* (t. 2), Paris, Masson, 1861.

11. Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent, « Homme », in *Dictionnaire classique d'histoire naturelle* (t. 8), Paris, Rey et Gravier, 1825 ; Philibert Constant Sappey, *Traité d'anatomie descriptive* (vol. 2), Paris, Masson, 1852.
12. Pierre-Paul Broc, *Essai sur les races humaines considérées sous les rapports anatomiques et philosophiques*, Paris, J. Rouvier et E. Lebouvier, 1836.
13. Julien-Joseph Virey, « Nègre », in *Dictionnaire de la conversation et de la lecture* (vol. 40), Paris, Belin-Mandar, 1837.
14. Paul Broca, « Sur le volume et la forme du cerveau suivant les individus et suivant les races », in *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris* (t. 2), Paris, Masson, 1861.
15. Paul Broca, *Instructions générales pour les recherches anthropologiques (anatomie et physiologie)*, Paris, Masson, 1865.
16. Claude Blanckaert, « Les vicissitudes de l'angle facial et les débuts de la craniométrie (1765-1875) », in *Revue de synthèse*, vol. 108, n^{os} 3-4, 1987 ; Stephen Jay Gould, *La Mal Mesure de l'homme*, Paris, Odile Jacob, 1997 ; Martin Staum, *Labeling People: French Scholars on Society, Race, and Empire, 1815-1848*, Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 2003.
17. Julien-Joseph Virey, « Nègre », in *Dictionnaire de la conversation et de la lecture* (vol. 40), Paris, Belin-Mandar, 1837.
18. Pierre-Paul Broc, *Essai sur les races humaines considérées sous les rapports anatomiques et philosophiques*, Paris, J. Rouvier et E. Lebouvier, 1836.
19. Pierre Gratiolet, « Mémoire sur le développement de la forme du crâne de l'Homme et sur quelques variations qu'on observe dans la marche de l'ossification de ses sutures », in *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'académie des sciences* (vol. 43), Paris, Mallet-Bachelier, 1856 ; François Leuret, *Anatomie comparée du système nerveux : considéré dans ses rapports avec l'intelligence* (vol. 2), Paris, J.-B. Baillière et Fils, 1857.
20. Paul Broca, *Instructions générales pour les recherches anthropologiques (anatomie et physiologie)*, Paris, Victor Masson et Fils, 1865.
21. Jean-Marc Bourgerie, Nicolas-Henri Jacob, *Traité complet de l'anatomie de l'homme, comprenant la médecine opératoire* (t. 3), Paris, C. A. Delaunay, 1844 ; Pierre Léopold Chavassier, *Du crâne et de l'encéphale dans leurs rapports avec le développement de l'intelligence*, Paris, Rignoux, 1861.
22. Julien-Joseph Virey, « Du contraste entre le pôle cérébral et le pôle génital dans l'homme et la série des animaux », in *Gazette médicale de Paris* (t. VIII), Paris, F. Malteste, 1840.
23. Élie Gintrac, *Cours théorique et clinique de pathologie interne* (vol. 1), Paris, Germer Baillière, 1853.
24. Delphine Peiretti-Courtis, « Quand le sexe incarne la race : le corps noir dans l'imaginaire médical français (1800-1950) », in *Les Cahiers de Framespa. Nouveaux champs de l'histoire sociale. La domination incarnée. Corps et colonisation (XIX^e-XX^e siècles)*, n^o 22, 2016.

25. Paul Broca, *Instructions générales pour les recherches anthropologiques (anatomie et physiologie)*, Paris, Victor Masson et Fils, 1865.
26. Émile Calmette, Louis-Émile Duhousset, le marquis d'Hervey-Saint-Denys, Charles de Labarthe, Léon de Rosny, Clémence Royer, « Instructions ethnographiques », in *Actes de la Société d'ethnographie : constituée par deux arrêtés ministériels : compte rendu des séances* (vol. 7), Paris, Bureau de la Société d'ethnographie, 1873 ; Claude Blanckaert, *Le terrain des sciences humaines : instructions et enquêtes (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris, L'Harmattan, 1996.
27. Londa Schiebinger, « Skeletons in the Closet: The First Illustrations of the Female Skeleton in Eighteenth-Century Anatomy », in *Representations*, vol. 14, 1986.
28. Maximien Parchappe, *Recherches sur l'encéphale, sa structure, ses fonctions et ses maladies : premier mémoire du volume de la tête et de l'encéphale chez l'homme*, Paris, Rouvier, 1836.
29. Franz Joseph Gall, *Influence du cerveau sur la forme du crâne, [...] ou organologie* (vol. 3), Paris, Boucher, 1823.
30. Julien-Joseph Virey, « Du contraste entre le pôle cérébral et le pôle génital dans l'homme et la série des animaux », in *Gazette médicale de Paris* (t. VIII), Paris, F. Malteste, 1840.
31. Paul Broca, « Sur le volume et la forme du cerveau suivant les individus et suivant les races », in *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris* (t. 2), Paris, Masson, 1861 ; Franz Ignaz Pruner (dit Pruner-Bey), « Mémoire sur les nègres », in *Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, Paris, Victor Masson et Fils, 1862 ; Stephen Jay Gould, *La Mal Mesure de l'homme*, Paris, Odile Jacob, 1997.
32. Carl Vogt, *Leçons sur l'homme : sa place dans la création et dans l'histoire de la terre*, Paris, C. Reinwald, 1865 ; Anonyme, « Société de Biologie, Séance du 16 novembre 1878 », in *Le Progrès médical* (vol. 6), Paris, A. Duval, 1878. Voir aussi Nancy Stepan, « Race and Gender: The Role of Analogy in Science », in David Theo Goldberg (dir.), *Anatomy of Racism*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1990.
33. Nicolas-Philibert Adelon, François-Pierre Chaumeton, Jean-Louis Alibert, « Nymphes », in *Dictionnaire des sciences médicales, par une société de médecins et de chirurgiens* (t. 36), Paris, C.L.F. Panckoucke, 1819 ; Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent, « Homme », in *Dictionnaire classique d'histoire naturelle* (t. 8), Paris, Rey et Gravier, 1825 ; Julien-Joseph Virey, « Nègre », in *Dictionnaire de la conversation et de la lecture* (vol. 40), Paris, Belin-Mandar, 1837 ; Étienne Serres, « Rapport sur les résultats scientifiques du voyage de circumnavigation de l'Astrolabe et de la Zélée », in *Compte-rendu des séances de l'Académie des Sciences* (t. 13), Paris, Mallet-Bachelier, 1841 ; Morel de Rubempré, *La Pornologie ou Histoire nouvelle, universelle et complète de la débauche et de la prostitution et autres dépravations [...] terminé par un projet de loi sur la prostitution présenté aux Chambres* (t. 2), Paris, Terry, 1848 ; Franz Ignaz Pruner (dit Pruner-Bey), « Mémoire sur les nègres », in *Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, Paris, Victor Masson et Fils, 1862.

34. Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent, « Homme », in *Dictionnaire classique d'histoire naturelle* (t. 8), Paris, Rey et Gravier, 1825 ; Pierre-Paul Broc, *Essai sur les races humaines considérées sous les rapports anatomiques et philosophiques*, Paris, J. Rouvier et E. Lebouvier, 1836 ; Julien-Joseph Virey, « Nègre », in *Dictionnaire de la conversation et de la lecture* (vol. 40), Belin-Mandar, 1837 ; Paul Topinard, *L'Anthropologie*, avec une préface de Paul Broca, Paris, C. Reinwald, 1876.
35. Jean-Claude Bologne, *Histoire de la pudeur*, Paris, Hachette, 2004.
36. Charles Baudelaire, « Salon de 1846 », in *Œuvres complètes* (t. 2), Paris, Gallimard, 1976.
37. Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1952.

5. Les médecins français et le « sexe des Noir·e·s »

Delphine Peiretti-Courtis

« Un des caractères de la race éthiopique réside dans la longueur du membre génital comparé à celui de la race caucasique. Cette dimension coïncide avec la longueur du canal utérin chez la femme éthiopienne¹. » Cette citation du célèbre médecin et professeur d'anatomie au Muséum d'histoire naturelle, Étienne Serres, en 1841, reproduite à l'identique dix-neuf ans plus tard par Paul Broca, anatomiste et anthropologue renommé, accrédite et diffuse l'idée selon laquelle les hommes et les femmes noirs auraient des organes génitaux surdimensionnés.

Soumis aux préjugés les plus prolixes dans la littérature médicale sur les races humaines, le sexe des Africain·e·s est en effet décrit comme hypertrophié. À l'anatomie sexuelle des Noir·e·s est associée l'idée d'une lascivité de race, imprimée dans le corps, l'esprit et la culture des populations d'Afrique et suscitée par un climat ardent.

Le sexe des femmes africaines a éveillé l'intérêt des médecins français bien avant qu'ils ne se penchent sur l'étude du sexe de l'homme noir, tout comme celui de l'homme blanc par ailleurs, car la femme se caractérise dans toutes les races par son sexe. L'homme incarne la « race », il en est le sujet représentant et se définit par conséquent dans la société à travers de multiples critères, des critères corporels mais également intellectuels,

moraux, culturels et sociaux. En revanche, l'homme noir, plus que tout autre, se définit avant tout par son corps et sa corporéité envahissante. De ses spécificités corporelles paraissent d'ailleurs découler ses aptitudes intellectuelles et morales et ses pratiques culturelles. Mais si le sexe de l'homme noir suscite l'intérêt des médecins, ce sont surtout ses capacités et besoins sexuels prétendument illimités qui retiennent leur attention. Les dispositions anatomiques des hommes et des femmes noirs paraissent en outre expliquer, parmi d'autres facteurs, l'hypersexualité des peuples africains.

Le sexe des femmes noires. Du tablier hottentot... aux organes sexuels de toutes les femmes noires

« Les particularités anatomiques que présentent les femmes dans les diverses races humaines sont assez nombreuses. La forme extrêmement allongée des seins, le tablier de Vénus et la stéatopygie, apanage des Boschimans, sont les plus connues². » Les « particularités anatomiques » et raciales dont parle le docteur Étienne Dally semblent se résumer aux organes sexuels chez les femmes, et plus particulièrement chez les femmes africaines. Leurs organes génitaux suscitent l'attention des médecins car ils incarnent une double altérité, de sexe et de « race », mais également parce qu'ils sont considérés, vis-à-vis de ceux des femmes des autres races et notamment des Européennes, comme étant hypertrophiés. La primitivité de ces femmes autorise également les savants à dissenter librement sur leurs attributs sexuels. Enfin, le prétexte scientifique et ethnographique leur permet de représenter le sexe de celles-ci sous forme de gravures, de dessins ou de photographies dans leurs ouvrages malgré le caractère parfois pornographique de ces représentations.

Le sexe des femmes hottentotes et bochimanes est défini comme difforme, hypertrophié et démesurément long dans les récits de voyage de l'époque moderne et dans les textes savants du XIX^e siècle. Le rapport de dissection de Saartjie Baartman, la Vénus hottentote, réalisé par le célèbre anatomiste Georges Cuvier en 1817 et cité par les savants français, européens mais également américains plus d'un siècle plus tard, fait état du « tablier hottentot » – une élongation des lèvres génitales – chez elle. La « Vénus » étant perçue comme l'archétype de la femme khoisane, son « tablier » est présenté comme étant d'origine raciale et spécifique à toutes les femmes hottentotes et bochimanes. Il donne lieu tout au long du XIX^e siècle à une myriade de descriptions, de discours et de préjugés dévalorisants et déshumanisants. Entre chosification, animalisation et virilisation, le sexe des femmes noires, et plus spécifiquement du peuple khoisan, fascine les médecins qui cherchent en lui le stigmate de la race. Dans la première moitié du siècle, le docteur A.-L. Murat compare les lèvres génitales des Hottentotes au « *fanon du bœuf*³ » tandis que Julien-Joseph Virey les assimile aux pétales des fleurs⁴, Antoine Desmoulins aux « *pendelocques [sic] d'un coq*⁵ », et Raphaël Blanchard, à la fin du siècle, à un « *pénis flasque et inerte*⁶ », déniaient ainsi toute dimension sexuelle ou érotique à cette partie du corps féminin et mettant en lumière une anomalie voire une transgression physique chez ces femmes.

C'est à partir des multiples descriptions et croyances autour du tablier hottentot diffusées depuis le XVII^e siècle et accréditées par le sceau de la science au cours du XIX^e siècle que les femmes africaines sont appréhendées. Perçues, à l'instar des hommes noirs, comme un bloc monolithique, les Africaines sont observées, jugées, décrites et étudiées à l'aune du modèle des Hottentotes et des Bochimanes, et plus particulièrement de la Vénus hottentote, première femme bochimane disséquée en France⁷.

Hormis le rapport de dissection de Georges Cuvier établi pour un seul individu, Saartjie Baartman, peu de descriptions des organes génitaux des femmes africaines proviennent de véritables observations et études de terrain. Les théories émises sur le sexe des femmes noires émanent de descriptions vagues relayées entre les auteurs, depuis les écrits des voyageurs jusqu'aux médecins et anthropologues de cabinet et de terrain. Les citations se retrouvent parfois à l'identique chez les savants, sans apport de preuves quelconques. Ainsi, les scientifiques qui étudient les races humaines se rapprochent des médecins de terrain qui partent en mission sur les terres africaines afin d'obtenir l'empirisme et les preuves qui leur manquent. Le chirurgien de la Marine et médecin de la Faculté de médecine de Paris, Ernest Berchon, transmet dans les *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris* en 1860 des informations transmises depuis le terrain par deux chirurgiens de la Marine en poste au Sénégal. Les renseignements fournis sur les femmes de ce territoire sont révélateurs de ce qui les caractérise au sein de la « race », leur anatomie et leur fonction sexuelles. Ainsi, des recherches sont effectuées sur le « développement anormal des nymphes » ou encore « les tumeurs graisseuses des fesses ». Les scientifiques affirment en outre que ni le tablier des Hottentotes ni la stéatopygie – une hypertrophie graisseuse de la région fessière, considérée comme propre aux femmes khoisanes – n'existent au Sénégal⁸. Leurs recherches traduisent bien le poids des représentations sur les femmes noires, perçues depuis l'Afrique du Sud jusqu'à l'Afrique de l'Ouest, sur plus de dix mille kilomètres de distance, comme un ensemble homogène.

L'idée du surdimensionnement des organes sexuels féminins et notamment des lèvres génitales chez les Africaines, se retrouve chez de multiples auteurs qui se citent et se répètent à l'envi. Dans l'ouvrage *L'Anthropologie* du médecin et anthropologue Paul Topinard, qui a connu un grand succès en 1876, des préjugés sur l'« allongement » du sexe des femmes noires sont véhiculés, repris ensuite par de nombreux médecins, et

notamment des praticiens de terrain tels Armand Corre en 1882⁹. Ce dernier ajoute d'autres remarques sur le clitoris des femmes noires : « *Le clitoris est (comme le prépuce chez l'homme) très développé dans les races nègres [...]. Chez les Ouoloves, il proémine d'une façon constante, mesurant dans sa partie libre, 0,013, en moyenne (0,005 chez l'Européenne), d'après de Rochebrune*¹⁰. » Les mensurations apportées par un confrère de terrain et ajoutées à la description visent à attester de la scientificité et de l'authenticité du propos. En effet, les médecins coloniaux s'appuient souvent sur des données existantes pour traiter de la question du sexe des femmes en raison des obstacles et de la difficulté à effectuer des analyses sur leur anatomie intime¹¹.

Les stéréotypes diffusés sur le corps des Africaines et plus particulièrement sur leur organe génital sont présentés et acceptés comme des vérités scientifiques par la communauté savante et sont ensuite relayés comme telles dans des ouvrages généralistes à destination du grand public à l'instar de *La Grande Encyclopédie* de Marcellin Berthelot publiée entre 1885 et 1902. L'entrée « Afrique » témoigne bien des savoirs et des préjugés existants sur le sexe des Africaines, telle l'existence du tablier et de la stéatopygie chez les Khoisanes¹². Face à cette élongation des lèvres et du clitoris jugée naturelle, innée et raciale chez les femmes africaines, les savants français considèrent la pratique de certaines « opérations » sur le sexe féminin comme légitime et même nécessaire afin de « réparer » ce que la nature a rendu difforme.

L'excision : une « réparation » ?

Pour Georges Cuvier, le « *développement des nymphes [...]* considérable dans les pays chauds » oblige « *des négresses, des abyssines* » à « *se détruire ces parties par le fer et par le feu*¹³ ». La nature justifierait donc parfois la culture. L'excision est perçue comme nécessaire pour les femmes africaines, dont l'atteinte serait « raciale ». Elle est même

considérée comme un acte sanitaire et moral afin qu'elles retrouvent une apparence physique « normale » selon les médecins des XVIII^e et XIX^e siècles¹⁴. D'après eux, la « circoncision féminine » doit également être pratiquée chez les femmes blanches qui seraient touchées, quant à elles, de manière exceptionnelle, individuelle et pathologique par cette difformité. Pour le docteur Nicolas Chambon, médecin en chef de la Salpêtrière, à la fin du XVIII^e siècle, l'excision se pratique à la fois pour des raisons sanitaires, il s'agit de soigner des femmes atteintes d'une difformité gênante, mais également pour des raisons esthétiques, il s'agit « *de rendre les femmes supportables à leurs maris* » et enfin pour des questions morales afin « *de faire cesser en elles ou de prévenir le goût excessif des plaisirs de l'amour [...] inévitable ou une suite nécessaire de cette conformation* »¹⁵. Le surdimensionnement des lèvres et du clitoris prédisposerait d'ailleurs à une pathologie : la nymphomanie. L'excision est donc tolérée et bien souvent même encouragée par les savants français qui s'inquiètent des dangers de la sexualité féminine au cours du XIX^e siècle¹⁶. Certains médecins reconnaissent par ailleurs dès cette époque que le seul but de l'excision est de retirer à la femme l'organe du plaisir et donc de contrôler sa sexualité¹⁷.

À cette période, des voix commencent à s'élever pour dénoncer les mutilations génitales que subissent les femmes en Afrique, dénonciations qui se font plus fortes au cours de la première moitié du XX^e siècle, du fait de l'accroissement des observations de terrain. En civilisant les mœurs, la colonisation est d'ailleurs présentée comme un moyen de faire disparaître l'excision¹⁸ perçue comme une « *pratique assez barbare* »¹⁹. En outre, les médecins de terrain déconstruisent peu à peu l'idée reçue selon laquelle les femmes auraient « *un clitoris anormalement développé* »²⁰ et réprouvent les mutilations génitales pratiquées sur les Africaines, les considérant comme un instrument de domination masculine sur la sexualité féminine. Pourtant, au milieu du XX^e siècle, des hypothèses sur la « *grandeur extraordinaire* »

du clitoris des femmes de certaines régions d'Afrique « *en Abyssinie, en Somalie et dans certaines régions du Soudan* » et sur la nécessité de « *pratiquer l'excision* », notamment afin de rendre le coït praticable, continuent à perdurer dans les écrits de médecins de cabinet et de terrain²¹.

Depuis la fin du XVIII^e siècle jusqu'au milieu du XX^e siècle, la littérature médicale sur les races humaines véhicule l'idée selon laquelle au sexe surdimensionné des femmes noires correspondrait un sexe masculin aux dimensions similaires.

Le sexe démesuré de l'Africain

Les médecins considèrent que la forme et la taille des organes génitaux constituent des caractères raciaux et sont donc adaptés entre l'homme et la femme au sein d'une même race. L'un des exemples fréquemment cités par les savants concerne les hommes des peuples hottentots et bochimans qui disposeraient, à l'instar de leurs homologues féminins, d'un sexe aux caractéristiques particulières. Leur pénis serait horizontal à l'état de flaccidité²².

Selon les savants des XIX^e et premier XX^e siècles, les dimensions du sexe de la femme noire seraient donc corrélées à la taille exacerbée du pénis de l'homme noir²³. Ces hypothèses, érigeant le préjugé du surdimensionnement des organes génitaux dans la race noire en théorie scientifique, visent par ailleurs à mettre en garde les lecteurs face aux risques des relations interraciales²⁴. Chez Étienne Serres comme chez Paul Broca ou Laurent Jean Baptiste Béranger-Féraud, médecin de la Marine, l'union de l'homme noir avec la femme blanche serait dangereuse, douloureuse et même inféconde, compte tenu de la différence de dimensions des sexes²⁵. Ainsi, le discours médical sur les particularités du sexe selon les races permet aux auteurs d'émettre des théories sur la sexualité, et plus particulièrement sur le métissage et ses dangers. Cette idée

d'adaptation du sexe entre hommes et femmes au sein des races, reconnue par des monogénistes tels qu'Etienne Serres, fournit par ailleurs des arguments à la thèse polygéniste, défendue par Paul Broca, puisque les relations entre « espèce noire » et « espèce blanche » sont décrites comme compromises du fait de l'anatomie sexuelle de chacune.

Un pénis surdimensionné mais une faible puissance sexuelle : une virilité amoindrie ?

Si les proportions du pénis des Africains sont considérées comme exacerbées à l'instar des proportions du sexe de leurs homologues féminins, il est un autre préjugé puissant qui circule au sein de la sphère médicale et raciologique au cours du XIX^e siècle. Le sexe des Noirs serait de dimensions plus importantes que celui des Blancs mais il serait « *incapable d'une érection parfaite* »²⁶ : « *On sait que, chez le nègre, le pénis est plus large et plus volumineux que celui du blanc, dans l'état de flaccidité, mais, au contraire, de moindres dimensions dans l'état d'érection* »²⁷. La forme et les dimensions du pénis de l'Africain sont en outre assimilées par certains savants au sexe de l'étalon ou de l'âne dans une comparaison déshumanisante, méprisante et dégradante : « *Le Noir du Sénégal dispose, parmi toutes les autres races humaines, de l'appareil génital le plus considérable [...]. Le Nègre est bien l'homme-étalon [...], la verge du Noir, quoique en complète érection, est encore molle comme celle de l'âne* »²⁸. »

Le préjugé de l'érection imparfaite de l'homme noir, accrédité comme un caractère de race, contribue par ailleurs à renforcer la virilité du Blanc, dont l'érection du pénis serait « normale », face à celle du Noir qui, par cette caractéristique, voit son capital sexuel et ses aptitudes viriles amoindries. Son sexe, perçu certes comme étant de dimensions supérieures à celui de l'homme blanc, se voit donc dénier l'un des attributs qui caractérise la puissance masculine, le pouvoir d'érection.

Le discours médical sur le sexe de l'homme noir contribue ainsi à servir d'autres finalités, et notamment politiques, puisque l'Européen voit son pouvoir et sa virilité réaffirmés face à l'Africain²⁹. La puissance du Blanc est en outre renforcée par l'infériorisation intellectuelle de l'homme noir, justifiant ainsi sa mise sous tutelle dans le cadre du projet colonial.

En effet, dans les premières décennies du XIX^e siècle, les scientifiques établissent une corrélation entre la taille exacerbée des attributs sexuels des hommes et des femmes noirs, le sous-développement de l'aire vouée à l'intelligence rationnelle dans leur cerveau et le surdéveloppement de celle dédiée aux instincts primaires³⁰. Les dimensions des organes sexuels et l'hypersexualité qui caractériseraient les peuples noirs seraient donc étroitement liées à la prédominance de l'instinct et de l'émotion sur la raison et l'intellect chez eux. Ainsi, leur corps régirait leur âme, à l'instar de la femme, de l'enfant voire parfois de l'animal dans la pensée scientifique française du XIX^e siècle et du premier XX^e siècle, consacrant ainsi leur infériorité sur l'échelle humaine : « *Le déploiement des organes sexuels et des passions qui en résultent contribue sans doute encore à diminuer les facultés morales et intellectuelles des peuples de ces régions, il peut conduire à l'explication de l'infériorité naturelle de la race nègre à l'égard de celle des blancs*³¹. »

Afin d'apporter des éléments d'analyse supplémentaires à la connaissance des races humaines, des médecins, généticiens, physiologistes et anthropologues du premier XX^e siècle approfondissent les études sur le sexe masculin en fonction des races. Les attributs sexuels intègrent les critères de mesure de l'anthropométrie car ils deviennent des caractères raciaux de premier ordre, notamment pour les individus africains. Les discours sur l'hypertrophie du sexe masculin en Afrique se parent donc de données chiffrées afin d'accréditer leur valeur et de préciser les comparaisons raciales. Plusieurs scientifiques, dans les années 1930-1940, tels que Edward Loth, Arthur Keith et Raoul Anthony, critiquent néanmoins

les préjugés infondés établis sur le pénis de l'homme noir³². Le médecin, généticien et anthropologue Ruben Khérumian fournit une étude sur « *la longueur du pénis des habitants de l'Europe centrale* » en 1948, témoignant de l'intérêt des scientifiques pour le sexe des hommes selon les races, dans laquelle il compare les mensurations effectuées sur des prisonniers de guerre de l'Axe à celles recueillies par des médecins sur des sujets en France³³, au Tonkin³⁴ ou en Afrique par Léon Pales notamment³⁵. Remettant en cause l'opinion courante, diffusée par les savants au cours du siècle précédent, il affirme comme certains de ses confrères à la même période, tels Léon Pales ou Gustave Lefrou, que les Noirs n'auraient pas « *un pénis de grosseur démesurée*³⁶ ». Il réitère toutefois l'idée commune selon laquelle le sexe des Africains serait plus volumineux que celui des Européens à l'état de flaccidité mais de taille plus réduite en érection, sans toutefois se baser sur ses propres études, faisant ainsi perdurer des stéréotypes anciens et des présupposés racialisants.

Malgré les nuances apportées par les médecins au milieu du XX^e siècle, les préjugés sur le surdimensionnement du sexe de l'homme noir restent encore vifs dans la littérature médicale à cette époque³⁷ et se perpétuent même encore jusqu'à nos jours dans les représentations, en étant relayés par les médias. Le sexe de l'homme noir est même devenu, de la même manière que pour les femmes africaines au XIX^e siècle, une caractéristique identificatoire dans les stéréotypes communs sur le corps noir, des stéréotypes alimentés par l'industrie pornographique par ailleurs³⁸.

Une étude de Richard Lynn sur la taille du sexe selon les pays, présentée comme scientifique et relayée par le journal *L'Express* en 2012, confère à l'homme noir, aux « Congolais » en particulier, la première place « *en termes de taille de pénis*³⁹ ». Au-delà du fait que les médias relaient les recherches et théories scientifiques d'un professeur d'université et psychologue connu pour ses pensées racistes et racistes, notamment pour ses analyses sur l'infériorité du Q.I. des Africains par rapport à celui des

Européens, ces classifications, certes présentées sous le ton de l'humour par ce journal, rappellent l'ancienne taxinomie raciale du XIX^e siècle, et ramènent une fois de plus l'homme noir à son corps et à son sexe dans la pensée commune.

1. Étienne Serres, « Rapport sur les résultats scientifiques du voyage de circumnavigation de l'Astrolabe et de la Zélée », in *Compte-rendu des séances de l'Académie des Sciences* (t. 13), Paris, Mallet-Bachelier, 1841 ; Paul Broca, *Recherches sur l'hybridité animale en général et sur l'hybridité humaine en particulier, considérées dans leurs rapports avec la question de la pluralité des espèces humaines*, Paris, J. Claye, 1860 ; Georges Pouchet, *De la pluralité des races humaines*, Paris, Victor Masson et Fils, 1864.
2. Étienne Dally, « Femmes », in Amédée Dechambre (dir.), *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* (t. 1), Paris, G. Masson, 1877.
3. Julien-Joseph Virey, *Histoire naturelle du genre humain* (t. 1), Paris, Crochard, 1824 ; A.-L. Murat, « Nymphes », in *Dictionnaire des sciences médicales, une société de médecins et de chirurgiens* (vol. 36), Paris, Panckoucke, 1819.
4. Julien-Joseph Virey, *De la femme, sous ses rapports physiologique, moral et littéraire*, Paris, Crochard, 1825.
5. Antoine Desmoulins, *Histoire naturelle des races humaines du Nord-Est de l'Europe, de l'Asie Boréale et Orientale et de l'Afrique Australe*, Paris, Méquignon-Marvis, 1826.
6. Georges-Louis Leclerc de Buffon, *Histoire naturelle générale et particulière avec description du cabinet du roi* (t. 3), Paris, De l'imprimerie royale, 1749 ; Raphaël Blanchard, « Sur le tablier et la stéatopygie des femmes boschimanés », in *Bulletin de la société zoologique de France* (vol. 8), Paris, Au siège de la société, 1883.
7. Claude Blanckaert (dir.), *La Vénus hottentote entre Barnum et Muséum*, Paris, Publication du Muséum national d'histoire naturelle, 2013 ; François-Xavier Fauvelle-Aymar, *L'invention du Hottentot, histoire du regard occidental sur les Khoisans (XV^e-XIX^e siècles)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002.
8. Ernest Berchon, « Documents sur le Sénégal », in *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris* (t. 1), Paris, Victor Masson et Fils, 1860.
9. Paul Topinard, *L'Anthropologie*, Paris, C. Reinwald et C^{ie}, 1879 ; Armand Corre, *La Mère et l'enfant dans les races humaines*, Paris, Octave Doin, 1882.
10. Paul Topinard, *L'Anthropologie*, Paris, C. Reinwald et Cie, 1879 ; Armand Corre, *La Mère et l'enfant dans les races humaines*, Paris, Octave Doin, 1882.

11. Louis Aujoulat, Georges Olivier, « L'obstétrique chez les Yaoundé », in *Médecine tropicale*, 1946.
12. Alfred Théophile Mondière, « Afrique », in *La Grande Encyclopédie, inventaire raisonné des Sciences, des Lettres et des Arts*, Nîmes, C. Lacour, 1885-1902.
13. Georges Cuvier, *Extrait d'observations faites sur le cadavre d'une femme connue à Paris et à Londres sous le nom de Vénus Hottentote* (t. 3), Paris, Mémoires du Muséum, 1817.
14. Julien-Joseph Virey, *Histoire naturelle du genre humain* (t. 1), Paris, Crochard, 1824 ; Paul Topinard, *L'Anthropologie*, Paris, C. Reinwald et Cie, 1879 ; Armand Corre, *La Mère et l'enfant dans les races humaines*, Paris, Octave Doin, 1882.
15. Nicolas Chambon, « Clitoris », in *Encyclopédie méthodique, médecine* (t. 4), Paris, Panckoucke, 1792.
16. Armand Corre, *La Mère et l'enfant dans les races humaines*, Paris, Octave Doin, 1882 ; Alexandre Lasnet, *Les Races du Sénégal. Sénégalie et Casamance*, Paris, Augustin Challamel, 1900.
17. Fl. Thaly, « Étude sur les habitants du Haut Sénégal », in *Archives de médecine navale*, n^o 6, Paris, J.-B. Baillière et Fils, 1866 ; Talbot, « Circoncision rituelle de la femme dans l'Afrique occidentale », in *Annales d'hygiène et de médecine coloniales*, Paris, Doin, 1900.
18. Joseph Vassal, « Le Ganza. Une mutilation des organes génitaux des femmes noires Banda », in *La Presse médicale*, n^o 25, 1925.
19. Jules Decorse, *Du Congo au lac Tchad. La brousse telle qu'elle est, les gens tels qu'ils sont. Mission Chari-Lac Tchad (1902-1904)*, Paris, Asselin et Houzeau, 1906.
20. Claude Chippaux, *Les mutilations sexuelles chez l'homme*, Le Pharo-Marseille, André Manoury, 1960.
21. Gustave Lefrou, *Le Noir d'Afrique. Antropo-biologie et raciologie*, Paris, Payot, 1943.
22. Paul Lester, Jacques Millot, *Les Races humaines*, Paris, Armand Colin, 1936 ; Claude Chippaux, *Éléments d'anthropologie*, Marseille, Bibliothèque Paul Rivet, 1948 ; Ruben Khérumian, « Note sur la longueur du pénis des habitants de l'Europe centrale », in *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris* (t. 9), Paris, Victor Masson et Fils, 1948 ; Paulette Marquer, *Morphologie des races humaines*, Paris, Armand Colin, 1967 ; « Races humaines », in *Grande Encyclopédie Larousse*, Paris, Librairie Larousse, édition 1971-1976.
23. Victor de Rochas, « Nègres », *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* (t. 12), Paris, A. Dechambre, 1878.
24. Ann Laura Stoler, *La chair de l'Empire. Savoirs intimes et pouvoirs raciaux en régime colonial*, Paris, La Découverte, 2013.
25. Étienne Serres, « Rapport sur les résultats scientifiques du voyage de circumnavigation de l'Astrolabe et de la Zélée », in *Compte-rendu des séances de l'Académie des Sciences* (t. 13), Paris,

Mallet-Bachelier, 1841 ; Paul Broca, *Recherches sur l'hybridité animale en général et sur l'hybridité humaine en particulier, considérées dans leurs rapports avec la question de la pluralité des espèces humaines*, Paris, J. Claye, 1860 ; Laurent Jean-Baptiste Béranger-Féraud, *Les Peuplades de la Sénégambie*, Paris, Ernest Leroux, 1879.

26. Pierre-Paul Broc, *Essai sur les races humaines considérées sous les rapports anatomique et philosophique*, Paris, De Just Rouvier et E. Le Bouvier, 1836.

27. Paul Topinard, *L'Anthropologie*, Paris, C. Reinwald et Cie, 1879 ; Armand Corre, *La Mère et l'enfant dans les races humaines*, Paris, Octave Doin, 1882.

28. Docteur Jacobus X, *L'Amour aux colonies*, Paris, Isidore Liseux, 1893.

29. Christelle Taraud, « La virilité en situation coloniale », in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité* (t. 2), Paris, Seuil, 2011 ; Elsa Dorlin, *La matrice de la race*, Paris, La Découverte, 2006.

30. Pierre Larousse, « Nègre », in *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* (t. 11), Paris, Administration du Grand Dictionnaire, 1874

31. Julien-Joseph Virey, *Histoire naturelle du genre humain* (t. 1), Paris, Crochard, 1824.

32. Raoul Anthony, Arthur Keith, Edward Loth, « Communication du Comité international de recherches sur les parties non osseuses (molles) », in *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris* (t. 10), Paris, Victor Masson et Fils, 1929.

33. Angelo Hesnard, *Traité de sexologie normale et pathologique*, Paris, Payot, 1933.

34. A. Bigot, « Recherche sur le pénis des Tonkinois », in *Travaux de l'Institut anatomique de l'École supérieure de Médecine de l'Indochine* (t. 3), Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1938.

35. Léon Pales, « Contribution à l'étude anthropologique du Noir en Afrique Équatoriale Française », in *L'Anthropologie*, t. 64, 1934.

36. Ruben Khérumian, « Note sur la longueur du pénis des habitants de l'Europe centrale », in *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris* (t. 9), Paris, Victor Masson et Fils, 1948 ; Raoul Anthony, Arthur Keith, Edward Loth, « Communication du Comité international de recherches sur les parties non osseuses (molles) », in *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris* (t. 10), Paris, Victor Masson et Fils, 1948 ; Léon Pales, « Contribution à l'étude anthropologique du Noir en Afrique Équatoriale Française », in *L'Anthropologie*, t. 64, 1934 ; Gustave Lefrou, *Le Noir d'Afrique. Antropo-biologie et raciologie*, Paris, Payot, 1943 ; Denis-Pierre de Pedrals, *La Vie sexuelle en Afrique noire*, Paris, Payot, 1950.

37. Georges Olivier, « Contribution à l'étude anatomique du Noir africain », in *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris* (t. 6), Paris, Victor Masson et Fils, 1948.

38. Mathieu Trachman, *Le travail pornographique. Enquête sur la production de fantasmes*, Paris, La Découverte, 2013.

39. Mylène Lagarde, « Taille du pénis : les mieux pourvus », in *L'Express*, 1^{er} octobre 2012.
(https://www.lexpress.fr/actualite/societe/sante/taille-du-penis-qui-sont-les-mieux-pourvus_1168675.html)

6. Disposer des corps : contrôler, surveiller et punir¹

Pascal Blanchard & Christine de Gemeaux

Le XIX^e siècle s'ouvre sur une nouvelle ère coloniale. Dans le prolongement de l'indépendance d'Haïti en 1804 et de la défaite de Napoléon I^{er} en 1815, la période 1820-1830 constitue un basculement qui annonce la fin progressive de l'économie de traite et des Empires esclavagistes. Après avoir connu une période de reflux – depuis le traité de Paris (1763) –, la France commence son redéploiement en s'engageant dans l'expédition d'Alger en 1830. Dès la seconde moitié du XIX^e siècle, le continent africain passe, peu à peu, sous la coupe des grandes puissances européennes qui entérineront leurs nouvelles prises de possession, lors de la conférence de Berlin, de 1884 à 1885, concrétisée par un traité qui vient conclure cinq décennies d'explorations et de conquêtes territoriales.

La Grande-Bretagne, quant à elle, étend son contrôle en Afrique mais aussi en Asie où elle occupe de nouveaux territoires autour de l'Empire des Indes – comme Singapour en 1819 ou la Birmanie en 1826 – au détriment des Empires perse, chinois et ottoman qui entament leur long déclin. L'Allemagne, pour sa part, a conquis sa « place au soleil » dès juillet 1884, s'installant en Afrique (actuels Namibie, Togo, Cameroun, puis Tanzanie, Rwanda et Burundi) et dans le Pacifique (îles Samoa, Nouvelle-Guinée

allemande, îles Caroline, Marianne et Palau en 1899). En Amérique du Sud, la marche vers les émancipations a commencé et permet à Simón Bolívar de contribuer à l'indépendance des anciennes colonies espagnoles, dès 1813. Au Brésil, celle-ci est proclamée en 1822, devenant officielle en 1825 après trois ans de luttes. Ce grand siècle de conquête de nouveaux Empires coloniaux – qui court jusqu'aux lendemains de la Première Guerre mondiale – va aussi être celui de la mise en ordre systématique des corps.

Dans ce long processus de coercition commencé dans les décennies précédentes, le XIX^e siècle fait rupture, puisqu'il marque un tournant décisif dans les bio-politiques² de contrôle des corps et des processus de reproduction des populations « indigènes » serviles et/ou colonisées aux Amériques, en Afrique, en Océanie et en Asie³. Face aux remises en question progressives des systèmes esclavagistes, la question se pose, en effet, de savoir comment maintenir une quantité suffisante de main-d'œuvre servile pour soutenir la productivité des économies capitalistes naissantes – et ce, alors même que les insurrections et les révoltes se multiplient dans la Caraïbe, dans les Indes, en Algérie ou dans le sud de l'Afrique – tout en développant de nouvelles politiques de gestion et de domestication des corps colonisés qu'il faut aussi, selon l'expression généralement usitée à l'époque, « mettre au travail ».

Pensés comme des espaces martiaux et carcéraux, les Empires coloniaux qui émergent au début du XIX^e siècle vont ainsi se voir appliquer des techniques de pouvoir visant à produire ségrégation et hiérarchisation sociales, en fonction de critères spécifiques de genre, de classe et de « race ». Passant du statut de simple *objet* au temps de l'esclavage, le corps du/de la colonisé·e va s'inscrire dans une nouvelle posture, celle du/de la dominé·e qu'il faut désormais surveiller, contrôler et punir dans son corps, voire violenter⁴ si il/elle n'accepte pas le nouvel ordre colonial qui se met en place.

Discipliner et contrôler les « corps-machines »

Ce nouvel ordre vise d'abord à légitimer le « grand partage » entre dominants et dominés, colons et colonisés, qui s'effectue dès les débuts des conquêtes coloniales. Car, ainsi que le résume Auguste Billiard, administrateur colonial en Algérie, en 1899 : « *La minorité blanche doit établir un régime politique d'exception où l'ordre et la sécurité primer[ont] sur les droits de l'individu*⁵. » Promulgué en 1881 en Algérie – mais étendu ensuite, à partir de 1887, à l'ensemble des territoires de l'Empire colonial français – le *Code de l'indigénat* a ainsi pour vocation de constituer les populations autochtones en un « corps d'exception » soumis à une législation terriblement discriminante et raciste qui fait rapidement *système*.

L'identité de l'« Autre » se résume alors à la couleur de sa peau, à ses déviances et à ses pratiques sexuelles. Contrôler celles-ci, c'est contrôler la « race » et donc maintenir l'ordre colonial⁶. Ces *corps impériaux*⁷ sont au cœur de la construction des nouveaux modèles coloniaux qui s'élaborent au XIX^e siècle. Le corps du colonisé est progressivement démonisé⁸ ; c'est soit un « sauvage » pour l'Afrique, soit un « métis sans conscience » pour l'Amérique du Sud, soit un « fourbe fanatique » pour l'Orient, soit un « danger » pour l'Extrême-Orient et l'Amérique du Nord.

Mises en place un peu partout dans les espaces colonisés, ces législations, qui sont pour partie un héritage des différents *Codes noirs* promulgués à partir du XVII^e siècle, mettent en effet au pas, comme en Algérie, aux États-Unis, au Brésil, dans l'Empire colonial allemand ou dans l'Empire des Indes, les droits des colonisé·e·s (ou des Amérindien·ne·s) en exerçant d'abord une contrainte forte sur la mobilité des corps : les « indigènes » y sont désormais pourvus d'un « permis de circuler » et doivent demander l'autorisation de l'administration coloniale pour les actes les plus simples de la vie : se marier, circoncire les fils, hériter, se déplacer, organiser des funérailles...

Dans un siècle qui a érigé la productivité et la rentabilité économiques en icônes de la « modernité », être « naturellement » improductif renvoie ces corps à leur statut commun de « races inférieures ». Dans les colonies de peuplement, surtout, cette question apparaît vitale. Du côté des Européens, la proportion de populations féminine et masculine devient rapidement un enjeu majeur ; comme le disent de très nombreux partisans de l'expansion coloniale en Europe, « *point de colonisation sans femmes* ». Ainsi, le premier congrès colonial, tenu en septembre 1886 à Berlin, souligne d'ailleurs, avec force, la nécessité d'associer la femme allemande au processus de colonisation. On y met l'accent sur le rôle de la « femme germanique » comme représentante de la culture (*Kulturträgerin*), gardienne des valeurs et de la famille, éducatrice des enfants de colons⁹.

Dans ce contexte, les politiques de gestion des flux humains mises en place vont évidemment porter sur l'expatriation de femmes blanches (orphelines, veuves avec ou sans enfants, femmes de « mœurs légères » ou prostituées...) dont l'utilité sociale est contestée dans les métropoles, mais qui se voient offrir une « seconde chance » dans les Nouveaux Mondes qui s'ouvrent alors. Dans le même temps, s'affirme un interdit absolu, celui d'une sexualité entre les « indigènes » et les femmes blanches, et les images de punition se multiplient comme une sorte d'esthétisme sado-masochiste. Comme le précise Ann Laura Stoler, « *en tant que gardienne d'une communauté culturelle et morale spécifique, les femmes blanches devaient protéger leur honneur*¹⁰ ».

En Algérie, seule véritable colonie de peuplement du second Empire colonial français (avec la Nouvelle-Calédonie), on multiplie les projets entre 1840 et 1900 : des « mariages au tambour » de Thomas Bugeaud (1842) à la Société française d'Émigration des femmes aux colonies (1897-1898)... Dans le Sud-Ouest africain, on envoie de jeunes Allemandes pour se marier ou servir de domestiques. La *Deutsche-Kolonialgesellschaft* mène, dès 1898, une campagne, reprise en 1907 par le *Deutsch Kolonialer*

Frauenbund, puis en 1911 par le *Frauenbund der Deutschen Kolonialgesellschaft* à Berlin, pour palier, sans succès, le manque de femmes. Dans un roman magistral, *Au-delà du silence*, André Brink¹¹ narre de façon documentée le destin d'orphelines et de femmes nécessiteuses du port de Brême débarquées dans le Sud-Ouest africain ; certaines épouseront des fonctionnaires ou des soldats coloniaux et d'autres, jugées plus disgracieuses, finiront dans les bordels militaires, comme celui de Frauenstein, dans un contexte de violence exacerbée ; mais il existe aussi des départs volontaires. En Australie et en Nouvelle-Zélande, la Grande-Bretagne, sous l'impulsion de la *United British Women's Emigration Association* fondée dans les années 1880, déverse, elle aussi, son trop-plein de classes laborieuses féminines. Dans les Indes néerlandaises, la présence blanche (assez tardive) assure la pérennisation de l'édifice colonial au début du XX^e siècle.

Enfin, les deux grands modèles d'importation de migrants que sont le Canada et les États-Unis vont faire de la gente féminine un objectif démographique majeur pour compenser la surpopulation masculine qui débarque en flux réguliers dans le Nouveau Monde. Partout, la volonté d'équilibre des sexes de « souches européennes » double les politiques de contrôle des unions métissées et les différentes stratifications de tolérance envers les couples non-officiels que ce soit à travers la prostitution, les emplois de maison « officieux » ou l'acception du viol institutionnalisé. Ce viol colonial et le mépris du corps-indigène ou du corps-esclave marquent d'ailleurs encore le présent de toutes les sociétés postcoloniales¹².

Cependant, les sociétés coloniales – et leur minorité blanche – ne peuvent se contenter de cette seule gestion démographique de l'entre-soi. Car, en vertu de la hiérarchisation raciale du travail alors en place dans les colonies, il apparaît très vite nécessaire de s'occuper de la valorisation de la reproduction des corps serviles et/ou colonisés *in situ*. Ainsi naissent, aux États-Unis, à Saint-Domingue ou dans certaines îles anglaises et françaises

de la Caraïbe, des politiques natalistes visant à exploiter au maximum la main-d'œuvre déjà présente tout en limitant les coûts de son renouvellement.

Dans les sociétés post-esclavagistes, la favorisation des mariages entre (ex-)esclaves et la pression exercée sur les femmes pour qu'elles aient le plus grand nombre d'enfants – *via* l'interdiction des pratiques abortives, la plus grande sévérité vis-à-vis des infanticides ou la récompense faite aux mères de familles nombreuses – sont au centre des préoccupations. Dans des colonies comme en Australie ou au Canada, par exemple, des dispositifs de gestion aussi divers qu'empiriques de la fertilité et de la natalité des populations assujetties peuvent conduire les autorités coloniales (étatiques ou missionnaires) à retirer aux mères « indigènes » leurs enfants, alors confiés à des institutions spécialisées, qu'elles soient publiques ou privées.

Produire et reproduire, telles sont donc les « missions » que les maîtres et les colonisateurs attribuent aux corps serviles et/ou colonisés dans la première moitié du XIX^e siècle. Pour ce faire, les espaces post-esclavagistes et coloniaux, ségrégués et carcéralisés, sont aussi pensés comme des lieux où, dans le rapport dominant-dominé, la force doit évidemment primer sur le droit. Ainsi, les violences corporelles – propres aux systèmes esclavagistes et aux premiers Empires – qui touchent pêle-mêle femmes¹³ et hommes¹⁴, ne cessent pas avec les colonisations modernes et sont, tout au contraire, légalisées par les différents dispositifs tels le « régime d'indigénat » qui s'emploie désormais dans les Empires coloniaux britannique, français, portugais, allemand et néerlandais. Ces dispositifs, qui disent le « permis » et « l'interdit » aux seules personnes définies comme « indigènes », dans des sociétés de cantonnements et de frontières raciales strictes, légitiment un système de peines qui échappe volontairement aux principes généraux du droit tels qu'ils sont observés en métropole. Supposés adaptés aux infractions commises par les corps serviles et/ou

colonisés, ils viennent sanctionner ceux qui dérogent au sacro-saint ordre racial et sexuel¹⁵.

Sanctionner les corps, brutaliser les sociétés

Ces législations racistes et leur régime de peines attendant structurent, en effet, dans les pratiques comme dans les mentalités, un « droit de punir » qui est aussi un « droit de vie et de mort », puissamment patriarcal *et* racial, et conduit à brutaliser les corps collectifs en sanctionnant les corps individuels.

Ainsi, dans ses colonies, comme plus tard à l'époque nazie, l'Allemagne met-elle en œuvre la *Sippenhaft* (responsabilité clanique/familiale) qui permet de punir collectivement des villages entiers. Toute solidarité en faveur du/des coupable(s) doit être brisée¹⁶ ; de même, dans la guerre de conquête en Algérie, la France applique la « responsabilité collective » à toute tribu dont un seul membre est considéré, par elle, comme rebelle à sa loi. Dans les périodes de conflits, d'ailleurs, à une époque où le « droit de la guerre » n'en est encore qu'à ses balbutiements en Europe, les « atteintes » faites aux corps sont non seulement banales mais banalisées : mutilations diverses, enfumades, exécutions sommaires, massacres, viols...

En temps de paix et de « mise en valeur » des territoires, ces législations n'en sont pas moins strictement appliquées, car l'ordre colonial repose sur elles. Cantonnés dans des « réserves » – comme les peuples amérindiens aux États-Unis ou au Canada, les Kanaks en Nouvelle-Calédonie, les Aborigènes en Australie, les Hereros et les Namas dans le Sud-Ouest africain allemand, dont on envoie les crânes à Berlin pour des mesures anthropométriques¹⁷ et les Maoris en Nouvelle-Zélande... –, déportés dans des bagnes coloniaux¹⁸, – comme les Kabyles de la révolte de 1871 expatriés à Nouméa¹⁹ –, ou bien parqués dans des ghettos, des « villages nègres » ou dans des quartiers « indigènes », à la périphérie des villes

blanches, les corps serviles et/ou colonisés ne peuvent en sortir que sous certaines conditions²⁰.

À tous ceux qui auraient des velléités de passer outre les *color lines*, le *fouet* est là pour rappeler la place de chacun. Pour les colonies allemandes, on rappellera le rituel punitif des vingt-quatre coups de chicotte, plus – dérision douloureuse – « *un* [dernier coup] *pour le Kaiser* ». Dans l'ensemble des mondes coloniaux sous domination blanche, le fouet – comme instrument « phallique » de brutalisation et de domination – apparaît comme symbolique de ce régime de force, martial et viril, qui s'impose à tous les corps serviles et/ou colonisés. Dans les sociétés post-esclavagistes, il scande *toujours* le rythme du travail et reste l'outil privilégié pour « *tailler les Nègres* » selon l'expression couramment usitée à l'époque²¹. Aux États-Unis – avant l'abolition de l'esclavage –, les divers châtiments et sévices subis par les esclaves (port obligatoire de carcans et d'entraves, marquage au fer rouge pour les fugitifs, viol, castration et mutilation...) sont en effet si inhumains qu'ils entraînent révoltes et insurrections ; à l'image de celle menée, en août 1831, en Virginie par Nat Turner.

Comme aux États-Unis, l'Amérique du Sud, la Caraïbe (révolution des esclaves à Saint-Domingue, de 1791 à 1804, qui conduit à la naissance de la première République noire d'Haïti) ou encore l'Afrique (Cetshwayo kaMpande contre les Britanniques en pays zoulou, en 1876, ou bien Samory Touré contre les Français, en Afrique de l'Ouest, entre 1887 et 1898) et l'Océanie (révolte des Kanaks contre le cantonnement colonial, sous la direction du chef Ataï, en 1878) connaissent des mouvements contestataires liés soit à ces traitements des (ex-)esclaves dans les sociétés post-esclavagistes ou au refus de la violence extrême des conquêtes coloniales. L'Empire colonial allemand n'est pas en reste avec la révolte des populations de Tové au Togo contre le chef de la station de Missahöhe (1895)²², la révolte des Wahehe en Afrique orientale²³, la féroce guerre

Maji-Maji²⁴ (1905-1907), ainsi que les révoltes déjà mentionnées des Hereros et des Namas (1904-1907). Ces révoltes déclenchent, à leur tour, de nouvelles punitions, de plus en plus extrêmes, comme un cercle infernal justifiant *a priori* et *a posteriori* des processus de contrôle et de domestication fondés sur une *violence totale* car touchant simultanément les corps individuels *et* collectifs. Ainsi, la majorité des populations hereros est-elle anéantie suite à un « ordre d'extermination ».

Tant physique que psychologique, cette violence, quelle que soit la forme qu'elle emprunte, a bien sûr aussi une forte dimension sexuelle²⁵. Ainsi les châtiments corporels correspondent-ils à une économie des peines en même temps genrée et sexualisée – aux hommes les émasculations ; aux femmes les viols – dont l'objectif est bien d'humilier et de réduire les corps serviles et/ou colonisés tout en produisant, notamment par des spectacles publics parfaitement orchestrés, « effroi » et soumission chez les uns, « excitation » et puissance chez les autres. Aux États-Unis, la pratique des viols de femmes et des castrations d'hommes noirs devient systémique avec la naissance du Ku Klux Klan, organisation suprématiste blanche fondée le 24 décembre 1865 qui organise de manière ritualisée des lynchages, individuels et/ou collectifs, de Noirs.

Le lynchage aux États-Unis – comme en Afrique du Sud à la même époque – a pour vocation de réassigner le corps servile et/ou colonisé à sa « juste » place après une « transgression » (notamment sexuelle) de l'ordre racial/colonial. C'est d'ailleurs le propos du film *Naissance d'une nation*, réalisé par David W. Griffith. Immense succès populaire à sa sortie en 1915, le long-métrage a marqué la conscience américaine, alors qu'il opte, clairement, pour une défense du système esclavagiste, en manifestant un racisme débridé. L'une des scènes du film, décrit Gus, un ancien esclave noir – tous les acteurs noirs sont en réalité des Blancs grimés – tentant de séduire une jeune Blanche, Flora Cameron, laquelle, effrayée, fuit dans la forêt. Acculée à un précipice, elle s'y jette et meurt pour fuir le viol

inévitables. Le Ku Klux Klan tue Gus en représailles. Les Noirs y sont uniquement présentés comme une menace politique et sexuelle.

Ce qui fait toute la spécificité du lynchage, c'est qu'il est un véritable « spectacle ». Il procède simultanément d'une vieille économie des peines, issue de la période esclavagiste, celle aussi des supplices publics d'Ancien Régime exportée, par les Britanniques, dans leurs treize colonies d'Amérique. Elle vient s'associer aussi à un « goût » prononcé pour les exhibitions humaines et leur commercialisation qui mobilise les foules en nombre²⁶. On ne s'étonne pas, dès lors, que des photographies de lynchages – comme celles du supplice que Jesse Washington, âgé de 17 ans au moment de sa mort le 15 mai 1916 à Robinson (Texas), eut à subir pendant de longues heures – soient couramment éditées et diffusées aux États-Unis. Commercialisés sous forme de photographies ou de cartes postales, les lynchages remplissent aussi les pages de certains journaux, accompagnés d'articles descriptifs.

Ainsi, en 1921, à l'extrême fin de la période qui nous intéresse ici, *Le Courrier de Memphis*, annonce-t-il à ses lecteurs un « lynchage possible de trois à six Nègres en soirée ». Véritable appel au « crime-spectacle », les lynchages deviennent viraux : on en dénombrera plus de trois mille dans le Sud des États-Unis, entre 1877 et 1920. Souvent perpétré en raison d'accusations d'agression sexuelle et/ou de viol contre des femmes blanches – comme ce fut le cas pour Jesse Washington, suspecté d'avoir violé et tué la femme de son employeur et dont le corps fut, devant dix-mille personnes dont de nombreux enfants, émasculé, mutilé, brûlé et finalement pendu –, le lynchage devient la punition sexualisée du crime sexuel sous couvert de « justice populaire ».

Dans le Raj Britannique, c'est la grande révolte des Cipayes, en 1857, qui marque la fin de la « tolérance sexuelle » et de la mise en place d'une *color line* tout aussi puissante. « L'Indien » – à l'image de « l'Arabe » dans l'Algérie française ou du « Noir » dans le Transvaal ou dans l'État libre

d'Orange²⁷ – est alors présenté comme un « prédateur sexuel », extrêmement dangereux pour les « Anglaises ». « Bestial » et « lascif », ce dernier, comme le décrivent à l'envi les histoires de viols de femmes blanches supposément perpétrés pendant la révolte, est en effet assimilé à une « sauvagerie sexuelle » qui doit être très sévèrement réprimée²⁸. En Nouvelle-Calédonie ou en Australie, le viol – ou la tentative de viol – d'une « Blanche » conduisait d'ailleurs « l'indigène » concerné à la peine capitale. Aux îles Salomon, ainsi que le souligne James Boutilier²⁹, tout *manque de respect* aux « femmes blanches » est puni du fouet. Enfin, en Algérie, « l'Arabe » est associé à la figure du violeur, imaginaire qui accompagne les premiers migrants arrivant en métropole en 1905-1906 et le flux de combattants et de travailleurs pendant la Grande Guerre.

Le régime des peines appliqué aux corps serviles et/ou colonisés, à l'image du lynchage pour celui qui déroge à l'interdit de la « chair féminine blanche », est d'une violence inouïe, violence qui s'accroît tout au long du XIX^e siècle. « Paroxystiquement banale », celle-ci nous conduit à interroger le lynchage sur un autre versant : celui du sadisme sexuel, incontestablement à l'œuvre dans les imaginaires comme dans les pratiques des sociétés esclavagistes et coloniales du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle.

Il y a en effet, dans certains motifs sadiques – le fouet, les chaînes, les attaches, les carcans, les pendaisons –, associés à des supplices pour lesquels on utilise des technologies particulières – machines à broyer les cannes, fours, chaudières – vouées à martyriser des parties spécifiques des corps serviles et/ou colonisés – et notamment les orifices : bouche, vagin, rectum –, une répétition trop évidente et systématique pour ne pas être questionnée. De même, la fixation obsessionnelle et pathologique sur la castration physique – comme figurée sur le dessin sans titre réalisé au fusain, en 1935, par le peintre africain-américain Charles H. Alston – ne procède pas seulement de la volonté des hommes blancs de s'auto-

reviriliser face aux « profanations » que le sexe de *leurs* femmes avaient ou auraient pu subir, ni même de pallier la supposée supériorité sexuelle de ces hommes « Autres » du fait, par exemple, de l'« hypertrophie de leurs organes génitaux » (question couramment discutée à l'époque dans les milieux élitaires et populaires), mais bien de leur ôter/dénier ce qui fonde, par « essence », le statut, la position et le rôle de l'Homme dans l'ordre sexuel et racial du XIX^e siècle : son pénis.

La sexualité comme domination

Émasculés physiquement, les corps serviles et/ou colonisés le sont *enfin* aussi symboliquement au travers de l'usage sexuel que maîtres et colonisateurs font de *leurs* femmes³⁰. Dépossédés *aussi* en ce domaine, aussi bien réellement – par l'accaparement des femmes, dans le cadre du concubinage et de la prostitution³¹, et des enfants, du fait de la prolifération des métis³² – que métaphoriquement, par la construction d'imaginaires racistes et sexistes, les hommes de ces communautés se voient durablement dévirilisés du fait de leur incapacité à protéger ce qui, droit du genre oblige, leur appartenait « normalement » : les femmes et les enfants.

Comme le suggère Ann Laura Stoler, dans ces nouveaux Empires où l'intime est puissamment racialisé, « *qui couchait ou se mariait avec qui n'a jamais été laissé au hasard* »³³. Ainsi la « *matrice de la race* »³⁴ se double-t-elle ici d'une « maîtrise des sexes » qui repose bien sur la prise de possession, généralisée et banalisée, de corps féminins altérés et objectivés, exotisés et érotisés. Car les femmes, (ex)-esclaves ou colonisées sont aussi présentées comme d'autant plus « offertes » aux désirs des maîtres et des colonisateurs que leur tempérament (associé à la « *chaleur* »), leur nature « *lubrique* » et « *lascive* » et leur appétit sexuel « *insatiable* » les y poussent inexorablement.

Cet appétit sexuel supposé les « virilise » et les constitue en « corps-machines », réservés non au plaisir « noble » de l'amour mais aux vils désirs du ventre. Au demeurant, entre « droit de cuissage » et « droit au coït »³⁵, éléments essentiels – au sein d'un « harem colonial »³⁶ perçu et pensé comme hypertrophié – d'une *colonial way of life* qui est, à la fois, affaire de prestige racial et de virilité blanche³⁷, le pouvoir du maître est sans limites. En contrepoint, il y a « *l'honneur du Blanc* » qui est en jeu, un thème autour duquel les savants³⁸ et les médecins³⁹ n'auront de cesse de dissenter dans leurs études. Une virilité *blanche* qui, malgré les interdits raciaux (et l'encadrement de toute sexualité, dont la prostitution⁴⁰), fait partie de la mythologie de la domination, aux côtés de la peur du métissage trop visible⁴¹. Dans le journal de la Côte-de-l'Or, *Gold Coast Leader*⁴², hebdomadaire publié à partir de 1902 et instrument de la résistance togolaise aux colonisateurs allemands, la perspective est nette : des Togolais anonymes critiquent les brutalités commises, notamment sexuelles.

Comme l'écrit, sans aucune retenue, Louis Malleret, un spécialiste de la littérature coloniale : « *Le sentiment du prestige de la race blanche fait que l'Européen n'envisage l'amour que comme une des formes de la domination. La possession fait partie de l'exercice de l'autorité*⁴³. » Ainsi, la conquête – qui fut une affaire d'hommes, où « *l'Orient* [et avec lui tous les espaces assujettis] *fut pénétré, réduit au silence, et possédé* » comme le rappelle Edward Said – s'accomplit par l'accaparement sexuel des femmes. Aussi émerge l'idée que le corps des femmes – qui, comme le souligne Anaïs Frantz, « *est confronté à un double mépris : en tant que corps esclave ou colonisé et en tant que corps de femme*⁴⁴ » – est devenu, pour les suprématistes blancs comme pour les « colonisateurs », un véritable champ de bataille... À tous les niveaux, les rapports coloniaux se lisent au filtre du genre. Martine Spensky conclut : « *Les “rapports de race” sont au cœur des inquiétudes coloniales. Le contrôle de l'accès au corps des femmes, des “leurs” comme de celles des “autres”, est donc essentiel*⁴⁵. »

À l'issue de ce XIX^e siècle (1830-1920), la virilisation des femmes « indigènes » et la prise de contrôle de leur corps se sont accompagnées d'une féminisation des hommes qui surligne leur incapacité à satisfaire sexuellement les femmes colonisées ou à les protéger de leurs *agresseurs*. Ainsi s'écrit une gestion des corps qui fait de la sexualité une des armes de la domination coloniale au XIX^e siècle, tout en structurant les relations interraciales du siècle suivant.

1. Article publié dans sa version originale dans *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.
2. Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.
3. Martine Spensky (dir.), *Le contrôle du corps des femmes dans les Empires coloniaux. Empires, genre et biopolitiques*, Paris, Karthala, 2015.
4. Georges Vigarello, *Histoire du viol (XVI^e-XX^e siècles)*, Paris, Seuil, 1998.
5. Auguste Billiard, *Politique et organisation coloniale (principes généraux)*, Paris, V. Giard & E. Brière, 1899.
6. Sophie Dulucq, Caroline Herbelin, Colette Zytnicki, « La domination incarnée. Corps et colonisation (XIX^e-XX^e siècles) », in *Les Cahiers de Framespa*, n° 22, 2016.
7. Elizabeth M. Collingham, *Imperial Bodies: The Physical Experience of the Raj, 1800-1947*, Cambridge, Polity Press, 2001.
8. Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello (dir.), *Histoire du corps* (3 tomes), Paris, Seuil, 2005-2006.
9. Katharina Walgenbach, « Die weiße Frau als Trägerin deutscher Kultur » : *Koloniale Diskurse über Geschlecht, « Rasse » und Klasse im Kaiserreich*, Hambourg, Campus Forschung, 2006.
10. Ann Laura Stoler, *Haunted by Empire: Geographies of Intimacy in North American History*, Durham, Duke University Press, 2006.
11. André Brink, *Au-delà du silence*, Paris, Stock, 2003.
12. Raphaël Confiant, *Aimé Césaire. Une traversée paradoxale de ce siècle*, Paris, Stock, 1993.
13. Arlette Gautier, *Les Sœurs de Solitude. Femmes et esclavage aux Antilles du XVII^e au XIX^e siècle*, Rennes, PUR, 2010 [1985] ; Arlette Gautier, « Biopolitiques esclavagistes : genre et supplices dans l'Empire français aux Antilles (1776-1848) », in Martine Spensky (dir.), *Le contrôle des corps des femmes dans les Empires coloniaux. Empire, genre et biopolitiques*, Paris, Karthala, 2015.

14. Frederick Cooper, Ann Laura Stoler (dir.), *Tensions of Empire. Colonial Cultures in a Bourgeois World*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 1997.
15. Sophie Dulucq, Caroline Herbelin, Colette Zytnicki, « La domination incarnée. Corps et colonisation (XIX^e-XX^e siècles) », in *Les Cahiers de Framespa*, n° 22, 2016.
16. Katharina Krämer, *Individuelle und kollektive Zurechnung im Strafrecht*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2015.
17. Jürgen Zimmerer, Joachim Zeller (dir.), *Völkermord in Deutsch-Südwestafrika. Der Kolonialkrieg (1904-1908) in Namibia und seine Folgen*, Berlin, Ch. Links Verlag, 2003 ; Ingolf Diener, « De Waterberg à Auschwitz. Le retour du refoulé colonial », in Christine de Gemeaux (dir.), *Empires et colonies. L'Allemagne du Saint-Empire au deuil postcolonial*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2010.
18. Dominique Kalifa, *Biribi. Les bagnes coloniaux de l'armée française*, Paris, Perrin, 2016.
19. Mélica Ouennoughi, *Algériens et Maghrébins en Nouvelle-Calédonie : anthropologie historique de la communauté arabo-berbère de 1864 à nos jours*, Alger, Casbah Éditions, 2008.
20. Peter Zinoman, *The Colonial Bastille: A History of Imprisonment in Vietnam, 1862-1930*, Berkeley, University of California Press, 2001.
21. Anne McClintock, « Race, classe, genre et sexualité : entre puissance d'agir et ambivalence coloniale », in *Multitudes*, vol. 26, n° 3, 2006.
22. Adjāi P. Oloukpona-Yinnon, *La révolte de Tové en 1895. Textes et contextes d'une insurrection au Togo sous l'administration allemande*, Lomé, PUL, 2017.
23. Martin Baer, Olaf Schröter, *Eine Kopffjagd in Afrika. Deutsche in Ostafrika. Spuren kolonialer Herrschaft*, Berlin, Ch. Links, 2001 ; Christine de Gemeaux, « Wahehe-Kriege und Farmerleben. Magdalene von Prince in Deutsch-Ostafrika (1896-1919) », in Stefan Noack, Christine de Gemeaux, Uwe Puschner (dir.), *Deutsch-Ostafrika. Dynamiken europäischer Kulturkontakte und Erfahrungshorizonte im kolonialen Raum*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 2019.
24. Felicitas Becker, Jigal Beez, *Der Maji-Maji-Krieg in Deutsch-Ostafrika (1905-1907)*, Berlin, Ch. Links Verlag, 2005.
25. Pascal Quignard, *Le sexe et l'effroi*, Paris, Gallimard, 1994.
26. Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Nanette Snoep (dir.), *Exhibitions. L'invention du sauvage*, Arles/Paris, Actes Sud/Musée du quai Branly, 2011.
27. Christelle Taraud, « La virilité en situation coloniale, de la fin du XVIII^e siècle à la Grande Guerre », in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité* (t. 2), Paris, Seuil, 2011.
28. Nancy L. Paxton, *Writing Under the Raj: Gender, Race and Rape in the British Colonial Imagination, 1830-1947*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1999.

29. James A. Boutilier, « European Women in the Solomon Islands, 1900-1942: Accommodation and Change on the Pacific Frontier », in Denise O'Brien, Sharon W. Tiffany (dir.), *Rethinking Women's Roles: Perspectives from the Pacific*, Berkeley, University of California Press, 1984.
30. Elsa Dorlin, Myriam Paris, « Genre, esclavage et racisme : la fabrication de la virilité », in *Contretemps*, n° 16, 2006.
31. Philippa Levine, *Prostitution, Race, and Politics: Policing Venereal Diseases in the British Empire*, New York, Routledge, 2003 ; Christelle Teraud, *La prostitution coloniale. Algérie, Tunisie, Maroc (1830-1962)*, Paris, Payot, 2009 [2003] ; Amandine Lauro, *Coloniaux, ménagères et prostituées. Au Congo belge (1885-1930)*, Charleroi, Éditions Labor, 2005 ; Isabelle Tracol-Huynh, « Encadrer la sexualité au Viêt-Nam colonial : police des mœurs et réglementation de la prostitution (des années 1870 à la fin des années 1930) », in *Genèses*, n° 86, 2012.
32. Sylvie Kandé (dir.), *Discours sur le métissage, identités métisses. En quête d'Ariel*, Paris, L'Harmattan, 1999 ; Tony Ballantyne, Antoinette Burton (dir.), *Bodies in Contact: Rethinking Colonial Encounters in World History*, Durham/Londres, Duke University Press, 2005 ; François Guillemot, Agathe Larcher-Goscha, *La colonisation des corps. De l'Indochine au Vietnam*, Paris, Vendémiaire, 2014.
33. Ann Laura Stoler, *Haunted by Empire: Geographies of Intimacy in North American History*, Durham, Duke University Press, 2006.
34. Elsa Dorlin, *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*, Paris, La Découverte, 2009 [2006].
35. Christelle Teraud, « Genre, classe et "race" en contexte colonial et postcolonial : une approche par la mixité sexuelle », in Pascale Bonnemère, Irène Théry (dir.), *Ce que le genre fait aux personnes*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2008.
36. Malek Alloula, *Le harem colonial. Images d'un sous-érotisme*, Paris, Éditions Slatkine, 1981.
37. Jane Collier, Sylvia Yanagisako (dir.), *Gender and Kinship*, Stanford, Stanford University Press, 1987.
38. Fabien Gouriou, « Le sexe des indigènes. Adolphe Kocher et la médecine légale en Algérie », in *Droit et Cultures*, n° 60, 2010.
39. Olivier Le Cour Grandmaison, *L'Empire des hygiénistes. Vivre aux colonies*, Paris, Fayard, 2014.
40. Amandine Lauro, *Coloniaux, ménagères et prostituées. Au Congo belge (1885-1930)*, Charleroi, Éditions Labor, 2005 ; Isabelle Tracol-Huynh, « Encadrer la sexualité au Viêt-Nam colonial : police des mœurs et réglementation de la prostitution (des années 1870 à la fin des années 1930) », in *Genèses*, n° 86, 2012.
41. Tony Ballantyne, Antoinette Burton (dir.), *Bodies in Contact: Rethinking Colonial Encounters in World History*, Durham/Londres, Duke University Press, 2005.

42. Essohanam Batchana, « Acteurs et victimes de la contestation au Togo à travers les colonnes de la presse (1911-1958) », in Essohan Assima-Kpatcha, Koffi Nutefé Tisigbé (dir.), *Le refus de l'ordre colonial en Afrique et au Togo (1884-1960)*, Lomé, PUL, 2013.
43. Louis Malleret, *L'exotisme indochinois dans la littérature française depuis 1860*, Paris, Larose, 1934.
44. Anaïs Frantz, « Du contrôle du corps des femmes dans les Empires coloniaux. Rencontre avec Martine Spensky », *pointsdaccroche.com*, 7 mai 2016.
45. Martine Spensky (dir.), *Le contrôle du corps des femmes dans les Empires coloniaux. Empires, genre et biopolitiques*, Paris, Karthala, 2015.

7. Hygiène coloniale, sexualités et métissages¹

Olivier Le Cour Grandmaison

Au XIX^e siècle, les puissances occidentales souhaitent transformer leurs colonies en territoires prospères dans le but d'y faire converger hommes, biens manufacturés et capitaux. L'avenir semble alors radieux ; les réalités le sont moins. Nombreux sont les soldats, les administrateurs et les colons qui meurent au cours « d'aventures » qui ont parfois débouché sur des désastres sanitaires et démographiques. Ainsi, en 1840, lors de la conquête de l'Algérie, « 227 soldats tombent au champ d'honneur. Mais dans les hôpitaux, il en meure 9 567, soit quarante-deux fois plus ! Sur un effectif total de 61 264 hommes, c'est donc 15,60 % du corps expéditionnaire qui succombe de maladie. Un soldat sur sept ! [...] L'espérance de vie d'un soldat de l'armée en Afrique serait donc d'une douzaine d'années, abstraction faite de la mortalité par le feu² ».

Toutes nations confondues, les médecins connaissent parfaitement cette situation. Eux savent l'insalubrité du climat, la corruption des sols et des eaux, la dangerosité des « indigènes » porteurs de maladies tropicales, souvent transmissibles et incurables, et la virulence des épidémies, parmi lesquelles la malaria, la dysenterie, la fièvre jaune, sans même parler des maladies vénériennes qui font des ravages. Soigner et guérir ? Eu égard aux

moyens de l'époque, la réalisation de cet objectif est très incertaine. Il faut donc *prévenir* de toute urgence pour assurer la sécurité sanitaire des Européens expatriés. Ainsi pourront-ils accomplir leur « mission civilisatrice » en s'adaptant à la diversité de climats souvent hostiles à leur « race », tout en luttant contre un autre mal redoutable : « *l'atonie générale* » susceptible d'affecter « *leur organisme* », précise le Belge Paul De Groote³.

Tel est donc le rôle imparti à l'hygiène coloniale. Mettant « à contribution » l'anthropologie, la climatologie, la géographie médicale, la chimie, la bactériologie, la parasitologie, les statistiques, la psychologie ethnique auxquelles viennent s'ajouter les compétences des pharmaciens, des architectes, des urbanistes et des ingénieurs, les médecins des différents Empires font de l'hygiène coloniale une « science pratique » qui peut être qualifiée de *totale*. Totale, parce qu'elle vise à étendre ses prescriptions à l'ensemble des sociétés coloniales conçues comme un vaste corps économique, social, politique, urbain, rural, physique, psychologique et sexuel... dont chaque partie doit se soumettre à ses lois afin, explique le docteur français Allyre Chassevant en 1920, de « *procurer* » aux individus et à la collectivité « *le maximum de rendement*⁴ ».

Entre autres motivée par l'extrême dangerosité sanitaire, morale et sexuelle des « indigènes », la somme des prescriptions élaborées par les hygiénistes coloniaux, tout au long du XIX^e siècle dans les métropoles et dans les colonies des différentes puissances impériales européennes, va déterminer un véritable *mode de vie colonial* qui embrasse l'ensemble des comportements, privés ou publics. De là, cette attention sourcilleuse des médecins qui se traduit par de nombreux conseils exposés, notamment, dans les guides et manuels à l'usage des colons, à l'image de celui rédigé par Pierre-Just Navarre en 1895⁵. Souvent donnés sur le mode de l'impératif, ces conseils concernent les vêtements, la nourriture, l'organisation de la

journée de travail, l'architecture particulière de la maison coloniale et l'urbanisme.

Ils traitent aussi, de manière plus ou moins importante selon les cas, de la sexualité entre Européens et interracial – jugée plus néfaste encore en raison de ses conséquences physiques et psychologiques désastreuses, de la corruption des mœurs, dont elle est tout à la fois l'expression et la cause, et des maladies vénériennes qu'elle favorise. Cette prolifération se caractérise par une production livresque très abondante dans les grands Empires coloniaux, comme ceux des Britanniques, des Français, des Belges ou des Allemands mais aussi dans les pays – comme les États-Unis, le Canada, ou le Brésil – où la « colonisation intérieure » est une question majeure. Souvent exposées par des médecins prestigieux, plusieurs de ces recommandations concernent les relations entre Blancs, réputées précipiter le surgissement de l'anémie tropicale ; ce mal singulier qui, affirment les premiers, fait de nombreux ravages parmi les Européens des colonies.

« Beau sexe » européen, « sobriété des sens » et anémie exotique

La chaleur d'abord – ce qui fait encore écrire à un auteur belge anonyme à propos du Congo : « *Avant la vue des vierges folles [et] la volonté d'agir [...] il y a le soleil*⁶ » perçu comme un véritable ennemi des Blancs –, des habitudes néfastes ensuite, un certain relâchement des mœurs favorisé par l'isolement, la dépression et la confrontation à des populations exotiques souvent considérées comme « lascives » et « perverses » enfin, tels sont les facteurs principaux à l'origine d'une « surexcitation » dangereuse des « fonctions génésiques ».

Chez les hommes, celle-ci peut être la cause d'une érotomanie fort dangereuse liée à l'exacerbation de leurs « besoins » sexuels et à la valorisation d'une hypervirilité jugée indispensable pour affronter les

nombreuses difficultés des colonies. Ainsi stimulés, ceux-ci multiplient les rapports sexuels, en ignorant qu'ils sont la cause « *d'une débilitation nerveuse* » qui a des conséquences physiques fâcheuses pour l'organisme, lequel se trouve alors placé en « *état de réceptivité morbide* ». De là, une moindre résistance à « *l'agression des endémo-épidémies*⁷ » et le risque de contracter de nombreuses maladies tropicales qui seront d'autant plus virulentes qu'elles affecteront des individus déjà anémiés par leur « *sexualité compulsive* ».

Si la mort n'est pas toujours l'issue de cet « affaiblissement général », la gravité des maux contractés, qui compromettent la santé et la moralité des individus et, au-delà d'eux, la société tout entière, ne fait aucun doute pour les médecins coloniaux. En témoigne le *Guide de l'immigrant à Madagascar*, ouvrage publié, en 1899, sous l'autorité de Joseph Gallieni, devenu gouverneur général de l'île au lendemain de la conquête française. Vantant les mérites de la colonie, les auteurs y affirment qu'elle comprend de « *vastes régions parfaitement saines* » où les adultes peuvent résider sans danger pourvu qu'ils observent « *une hygiène convenable*⁸ ».

Comme la plupart de leurs contemporains, ceux-ci rappellent que les activités sexuelles fréquentes sont redoutables dans les « *pays chauds* » car elles engendrent d'importants « *désordres* » qui, dans certains cas, peuvent conduire « *au tombeau* ». Notons cependant que l'abstinence totale n'est pas non plus prônée par les praticiens. Ainsi le médecin colonial belge Dryepontt conseille-t-il, en 1895, aux candidats de l'École coloniale en partance pour le Congo de ne pas se priver *complètement* de toutes relations sexuelles, « *pour éviter la concentration en soi-même et l'hypochondrie, suites fréquentes d'une trop grande abstinence et qui sont deux affections terribles sous les climats torrides*⁹ ». En ce domaine comme en bien d'autres, les médecins coloniaux sont donc favorables à un « juste milieu sexuel » qui permettra d'éviter les maux engendrés tant par une hyposexualité que par une hypersexualité. En se comportant de la sorte, les

Blancs préserveront ainsi leur santé physique et morale en même temps que celle de leur colonie.

Pour frapper les esprits, les excès vénériens sont parfois comparés, par les praticiens, aux abus *alcooliques*¹⁰ dont les ravages, parmi les populations européennes, sont bien connus alors. Il est donc recommandé aux expatriés de limiter leurs rapports sexuels dans les colonies et de respecter les règles de la tempérance. Outre-mer, les maux étant plus nombreux, plus sournois et plus graves, les règles de l'hygiène intime et de la morale sexuelle doivent y être plus sévèrement appliquées puisque des fautes, légères en apparence, ont des conséquences souvent catastrophiques, selon les « spécialistes ». Coupable lorsque trop libre ou excessive, y compris entre Blancs, la sexualité l'est plus encore quand les Européens fréquentent des femmes « indigènes » ; les conséquences de ces relations « mixtes » étant jugées plus désastreuses sur le plan sanitaire, moral et racial. À preuve, le Belge Edmond Picard qui, dans son livre *En Congolie*, publié en 1909, expose les dangers du « concubinat » avec « une belle négresse aux belles épaules et aux pieds vermineux¹¹ ». À preuve, également, les théoriciens anglo-saxons, qui dénoncent les couples mixtes détectant, chez ceux-ci, un risque pour les individus mais surtout pour la « race ». On pense notamment ici à l'eugéniste états-unien Madison Grant, l'auteur de l'ouvrage *Le Déclin de la grande race* (1916), dont l'influence, très importante, au sein des cercles intellectuels du début du XX^e siècle, s'exerce aussi dans les milieux politiques. Une influence qui trouvera son application pratique aussi bien dans l'instauration du *Racial Integrity Act* par l'État de Virginie (1924) – qui interdit les mariages des Blancs avec des Noirs et des Indiens –, que dans l'*Immigration Act* la même année – qui assigne des quotas d'immigration aux divers pays d'Europe selon des critères racistes.

Concubinage, prostitution, et « péril(s) vénérien(s) »

Relativement à la préservation de la santé individuelle et publique, le recours aux prostituées « indigènes » et le concubinage interracial sont de surcroît considérés comme extrêmement dangereux en raison du « péril » vénérien que l'un et l'autre favorisent. Réputée endémique parmi les « populations » locales, la syphilis, en particulier, est au centre de l'attention. Dans l'Algérie française, l'absence d'hygiène des femmes « indigènes » entretient « *à l'état permanent des maladies de sang souvent syphilitiques* », souligne Pétrus Durel¹², en 1898, ce que confirme aussi Paolo Ambrogetti, en 1900, pour l'Érythrée italienne¹³.

De même, les médecins coloniaux rappellent que les risques sont plus importants encore lorsque les Européens fréquentent des femmes « indigènes » se prostituant clandestinement. À la différence des « filles soumises », exerçant dans les maisons closes, les quartiers réservés et les bordels militaires de campagne (BMC) des réglementarismes coloniaux, celles-ci échappent, en effet, totalement aux contrôles médicaux. Au demeurant, même les prostituées assujetties aux réglementations, dans les différents Empires, et qui sont forcées de se soumettre à ce qui est encore appelé, au XIX^e siècle, la « visite des organes »¹⁴, ne sont pas considérées comme « saines » : les administrations coloniales, civiles et militaires, mettant peu de moyens, humains et financiers, pour préserver la santé de ces femmes¹⁵.

Du XIX^e siècle au premier quart du XX^e siècle, la situation, en ce domaine, n'évolue guère. Dans l'Empire colonial français, les maladies vénériennes occupent toujours une place de premier plan. Si les ports, les centres urbains et les villes de garnisons sont particulièrement touchés, les maladies vénériennes gagnent désormais aussi l'arrière-pays, en Afrique-Occidentale Française (A-OF), à cause de la multiplication des grands

travaux et de la facilité accrue des communications. De même, en Afrique-Équatoriale Française (A-ÉF), dans l'Union indochinoise et dans les colonies africaines britanniques et belges, ou aux Philippines, puisque la lutte contre la prolifération des maladies vénériennes – parmi les soldats notamment – demeure une priorité des autorités sanitaires.

Entre autres liée au concubinage qui perdure – malgré la proscription des unions « mixtes » –, à l'extension de la prostitution et aux mœurs supposées « légères » des « indigènes », cette prolifération a pour conséquence la multiplication des infections vénériennes chez les Européens, civils et militaires. Cette situation pousse les autorités sanitaires et administratives à engager au plus vite un effort important de « propagande éducative » tournée vers la prophylaxie, notamment en milieu militaire. La réitération de telles recommandations – jusqu'à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle – témoigne cependant de l'impuissance relative des autorités sanitaires coloniales à prévenir de telles infections ; de là, ces mises en garde multiples, mais de peu d'effet, adressées par de nombreux médecins appartenant à l'ensemble des nations coloniales.

Dans tous les Empires, de même que dans les pays où existe la ségrégation raciale, en Afrique du Sud et aux États-Unis, la situation est claire : « l'indigène » (ou l'(ex)-esclave) de sexe féminin, prostituée ou non, est pensée comme un « réservoir » infectieux susceptible de transmettre des maux nombreux et graves qu'il est difficile, voire impossible, de soigner. Aussi est-il demandé aux Blancs de s'abstenir le plus possible de tout commerce charnel avec elles, comme de tout métissage. À la différence des relations sexuelles entre Européens qui ne sont pas en soi condamnées lorsqu'elles demeurent assujetties aux règles de l'hygiène et de la sobriété ainsi qu'au juste et honnête devoir de la procréation qu'il faut encourager dans les colonies de peuplement afin d'augmenter les effectifs de la population coloniale, il en va autrement des relations interraciales.

Dans les possessions britanniques, les pratiques établies – souvent citées comme modèles, par les praticiens français, en raison de leur efficacité à garantir la préservation des bonnes mœurs coloniales et à défendre, avec soin, le prestige des Blancs – ont pour but l’interdiction, de fait, des relations et des unions « mixtes ». La règle que les colons doivent respecter, s’ils veulent conserver leur santé physique, morale et « raciale », peut se résumer ainsi : « *Proscrivez toute relation “mixte”, demeurez entre homme et femme du Vieux Continent ; là est votre bonheur, votre honneur, et votre intégrité physique et psychologique.* »

En 1924, le praticien français, François Jauréguiberry, affirme qu’en se comportant de la sorte, les Européens pourront échapper à « *l’indigénisation* », cette terrible déchéance qui frappe beaucoup de ceux qui vivent en ménage et ont des enfants métis avec des femmes « *indigènes*¹⁶ ». *A contrario*, jusque dans les années 1920, dans les Indes néerlandaises, l’administration coloniale préférerait, comme le souligne justement Ann Laura Stoler, « *la sexualité interracial à la déchéance européenne*¹⁷ ». Au début du xx^e siècle, avec l’arrivée de femmes hollandaises dans les Indes néerlandaises – leur part dans la population totale de la colonie est passée de 18,7 % en 1905 à 40,6 % en 1915 –, la crispation autour des frontières raciales et sexuelles s’y accentue, comme dans les autres Empires.

Mixophobie et « bonnes mœurs » coloniales

Cette évolution aide à comprendre les raisons pour lesquelles certaines métropoles coloniales font le choix de prohiber la sexualité interracial et les mariages mixtes. L’interdiction des unions civiles entre Allemands et « indigènes » est ainsi légalement établie, dès 1905, dans le Sud-Ouest africain, aux lendemains du génocide des populations Herero et Nama. La situation est comparable dans les colonies britanniques (avec la *Lord*

Crewe's Circular de 1909) et belges (circulaires de 1911, 1913 et 1915), mais aussi dans les Républiques Boers du Transvaal et d'Orange, en Afrique du Sud, et, dans un tout autre contexte, au Nevada, où le mariage entre une personne de « race blanche » et un « Nègre », un « mulâtre », un « Chinois » ou un « Indien » est un délit pénal. Si la France, quant à elle, se refuse à recourir à la loi ou au règlement pour interdire formellement les relations sexuelles interraciales et les unions « mixtes », la norme sociale pallie fort bien l'absence de disposition juridique. En Algérie française, les femmes qui fréquentent des « Arabes » basculent ainsi immédiatement dans la catégorie des personnes « non-recommandables », dénoncées pour leurs « mœurs légères » et dont la mauvaise réputation affecte aussi les Français·e·s qui continuent à les voir.

Une ségrégation des communautés se met en place et ces dernières s'éprouvent comme telles grâce à cette endogamie et à cette confrontation mêmes, cependant que l'ostracisme social s'abat – tel un voile d'infamie – sur celles et ceux qui méconnaissent la proscription des relations et des couples interraciaux. À cela s'ajoute, dans une Algérie française « cloisonné[e] », où « l'on se côtoie sans un regard », une multitude de « frontières » religieuses, « raciales et sociales¹⁸ » qu'il est dangereux de franchir. Il en va de même dans les Indes et en Birmanie, au temps de l'Empire britannique, comme en témoigne le roman, éclairant, bien que trop peu connu, de George Orwell, *Une histoire birmane*¹⁹.

Quant à « l'indigène » de sexe féminin ou masculin, en dehors des relations imposées par les nécessités du travail et du commerce, il demeure un individu infréquentable avec lequel nul ne saurait durablement se compromettre sans perdre son honorabilité et son prestige. De là, cette culture – et ces pratiques – de l'entre-soi, « au milieu des siens²⁰ », entre Européens et/ou Blancs, cependant que les « indigènes » ou les ex-esclaves sont maintenus dans les marges, réelles et symboliques, des sociétés coloniales et des États où sévit la ségrégation raciale. Dans l'Union

indochinoise française, également, le mariage entre un officier français et une Annamite est soumis à l'autorisation de la hiérarchie militaire, ce qui revient à l'interdire *de facto*. Les civils, qui échappent à cette obligation, n'en respectent pas moins la coutume établie.

À preuve, le nombre infime d'unions mixtes célébrées à la mairie d'Hanoi : une seule selon le recensement de 1909 ! Quant à ceux qui vivent en ménage, ils sont plutôt mal vus. Cette situation est également constatée dans les Indes néerlandaises et britanniques comme le précise Ann Laura Stoler²¹. Pour désigner une telle situation, les contemporains emploient d'ailleurs un terme méprisant destiné à rendre compte, une fois encore, de l'influence délétère des femmes « indigènes » sur les hommes blancs. « *S'encongayer* », telle est l'expression, raciste et sexiste, inventée à partir du « *mot vietnamien con gai*²² » qui signifie « jeune fille ». Dans la langue des colons, il désigne les Européens qui concubinent avec des femmes locales et qui, ce faisant, sont accusés de favoriser la déchéance raciale de l'ensemble de leur communauté.

Aux États-Unis, les relations sexuelles interraciales s'inscrivent dans un cadre similaire. La législation, soutenue par les médecins, va maintenir une frontière stricte entre les Blancs et les autres « minorités », même si le mythe de l'Amérique tolérante domine l'imaginaire collectif depuis 1614, à travers la vision que l'on a du mariage de John Rolfe et de l'Amérindienne Pocahontas. Étonnamment, l'interdiction de tout « accouplement » entre Noirs et Blancs, entre Asiatiques et Blancs, est moins présente en ce qui concerne les natifs, puisque de nombreuses initiatives, publiques et privées, tentent de les civiliser en scolarisant notamment les jeunes Amérindiens, pariant ainsi sur leur « américanisation ». Les Français, au Canada ou en Louisiane, ont commencé par favoriser les mariages avec les Amérindiennes, car ceux-ci permettaient l'évangélisation des populations « indigènes ».

De fait, les « sang-mêlés », s'ils étaient blancs de peau, s'intégraient relativement facilement à la société américaine « blanche », au moins au XIX^e siècle. Pour les métis noirs et indiens, ils connaissaient un « *rattachement aux ascendants de race inférieure* » et une exclusion sociale de fait, tout en étant un champ peu prioritaire pour les médecins et les anthropologues. L'école américaine d'anthropologie²³, renforcée par l'essor de l'eugénisme à la fin du XIX^e siècle, condamne pourtant tout métissage, affirmant que les mulâtres étaient non-féconds et dangereux pour la pérennité de la « race blanche ».

À partir de 1865-1870, chez les médecins et les anthropologues américains, l'idée même de métissage et de sexualité interracial devient le tabou absolu. La politique de séparation sexuelle entre Blancs et non-Blancs était devenue une telle évidence que, lors de l'annexion de Porto Rico et des Philippines par les États-Unis en 1898, la législation américaine proscriit toute assimilation par le métissage des couples et va même recommander de « protéger » les Blancs. Le modèle américain s'exporte dans les Empires coloniaux allemand, belge ou japonais – et britannique, dans une moindre mesure –, alors que les Français, les Italiens ou les Portugais s'inscrivent dans un double jeu permanent sur ces questions, notamment à partir du début du XX^e siècle²⁴.

À la même époque, l'objectif de l'hygiène coloniale pour les puissances européennes n'est plus alors seulement de lutter contre les maladies vénériennes et les relations sexuelles interraciales, mais d'empêcher la multiplication des métis, ces « êtres singuliers », réputés concentrer les défauts des deux « races » dont ils sont issus et qui deviennent des « déclassés » dangereux pour l'ordre sexuel, moral et « racial » des colonies. Au principe de ces condamnations – confusion nuisible des sangs oblige –, une même hantise du métissage que les travaux des anthropologues, des psychologues ethniques, des médecins et des spécialistes, comme Paul Giran, établissent sur des fondements que les

contemporains jugent scientifiques. En 1913, ce dernier écrit : les métis sont « *partout* » un « *danger* » et un « *ferment de haine* » entre « *les races* »²⁵. Ce que confirme le docteur Séverin Abbaticci, quand il soutient que les psychoses sont nombreuses chez les métis qui forment une « *classe* » de « *déracinés* » nuisibles²⁶.

La littérature exotique, quant à elle – à l'image de celle de Clotilde Chivas-Baron²⁷ –, met en récit ces amours coupables dont les métis sont le produit : ceux-ci étant pensés comme autant de « souillures » morales et « raciales » susceptibles de précipiter la dégénérescence et la déchéance de l'homme blanc. Combattre, en métropole et dans les colonies, les « *mélange[s] qui abâtardi[ssent]t notre sang qui a inscrit Verdun sur les registres de l'Histoire* »²⁸, tels sont les devoirs des Français, affirme le docteur François Jauréguiberry, en 1924.

Politisation remarquable de la sexualité qui subvertit les frontières de l'intime et des affaires publiques, jusque dans les métropoles désormais. Mixophobie d'État, aussi, qui fonde les prescriptions des autorités coloniales quand bien même les premières demeurent incitatives : les règles sociales et les opinions morales, dominantes outre-mer, comblent pour partie ces limites puisque le « déclassement racial » est synonyme de mort sociale. À la fin de notre période, avec la Grande Guerre – et ce, alors que les politiques coloniales avaient encouragé, à demi-mot, pendant une grande partie du XIX^e siècle, le concubinage interracial considéré comme un « moindre mal » en comparaison de l'autre spectre qui hante les praticiens, celui de l'homosexualité –, ce dernier est donc condamné dans les colonies et dans les métropoles.

À cet égard, la gestion de la sexualité, en fonction de l'appartenance « raciale », des soldats pendant la Première Guerre mondiale – tant chez les Britanniques avec l'*Indian Army*, chez les États-Uniens avec les GI's africains-américains et, dans une moindre mesure, chez les Français avec les troupes coloniales – ou bien des travailleurs coloniaux à l'arrière,

montre bien qu'honneur viril et honneur national-colonial, partage des femmes européennes et suprématie mâle blanche, sont plus que jamais liés, en ce début de xx^e siècle, en raison d'une « *incorporation raciale* [désormais généralisée] *de la sexualité*²⁹ » dans les Empires eux-mêmes et dans les métropoles coloniales.

Partout, y compris dans les sociétés où la ségrégation raciale est légalement établie comme en Afrique du Sud et aux États-Unis, l'hygiénisme est donc inséparable du moralisme. Un moralisme qui est hanté par la peur des sexualités interraciales et du métissage : de la contamination et de la dégradation des femmes et des hommes blancs qu'elles favorisent. Autant de thèmes qui sont récurrents en ce début de xx^e siècle. En contexte colonial, un principe cardinal fonde cet hygiénisme et ce moralisme affirme le docteur Adolphe Bonain, en 1907 : préserver l'intégrité sexuelle, raciale, physique et psychologique des Blancs, afin qu'ils restent Européens « *jusqu'au bout* » et qu'ils puissent ainsi « *mener à bien* [leur] *œuvre de civilisation*³⁰ ».

1. Article publié dans sa version originale dans *Sexe, race & colonies. La domination des corps du xv^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.

2. Pierre Darmon, *Un siècle de passions algériennes. Une histoire de l'Algérie coloniale (1830-1940)*, Paris, Fayard, 2009.

3. Paul De Groote, *L'Européen dans les pays chauds. Guide raisonné et pratique*, Gand, Typographie Leliaert/Siffer, 1887.

4. Allyre Chassevant, « L'hygiène collaboratrice de la victoire et de la reconstitution nationale. Son rôle en Algérie », in *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, série 4, n^o 33, 1920.

5. Pierre-Just Navarre, *Manuel d'hygiène coloniale. Guide de l'Européen dans les pays chauds*, Paris, Octave Doin, 1895.

6. Anonyme, « Écran congolais », in *L'Avenir colonial belge*, 6 mars 1921.

7. Pierre-Just Navarre, *Manuel d'hygiène coloniale. Guide de l'Européen dans les pays chauds*, Paris, Octave Doin, 1895.

8. Pierre-Just Navarre, *Manuel d'hygiène coloniale. Guide de l'Européen dans les pays chauds*, Paris, Octave Doin, 1895.
9. Amandine Lauro, *Coloniaux, ménagères et prostituées. Au Congo belge (1885-1930)*, Charleroi, Éditions Labor, 2005.
10. Gouvernement général de Madagascar, *Guide de l'immigrant à Madagascar* (t. 3), Paris, Armand Colin, 1899.
11. Edmond Picard, *En Congolie*, suivi de *Notre Congo en 1909*, Bruxelles, Éditions Ferdinand Larcier, 1909 [1896].
12. Pétrus Durel, *La Femme dans les colonies françaises. Études sur les mœurs au point de vue myologique et social*, Paris, J. Dulon, 1898.
13. Paolo Ambrogetti, *La vita sessuale nell'Eritrea*, Rome, Capaccini, 1900.
14. Christelle Taraud, « Femmes “indigènes” sur étriers : discours hygiéniste et violence photographique dans le Maroc colonial des années 1930 », in Jean-Louis Guerena (dir.), *Sexualités occidentales (XVIII^e-XXI^e siècles)*, Tours, PUFR, 2014.
15. Christelle Taraud, *La prostitution coloniale. Algérie, Tunisie, Maroc (1830-1962)*, Paris, Payot, 2009 [2003].
16. François Jauréguiberry, *Les Blancs en pays chauds. Déchéance physique et morale*, Paris, Maloine et Fils, 1924.
17. Ann Laura Stoler, *Haunted by Empire: Geographies of Intimacy in North American History*, Durham, Duke University Press, 2006.
18. Monique Rivet, *Le glacis*, Paris, Métailié, 2002.
19. George Orwell, *Une histoire birmane*, Paris, Ivrea, 2003 [1934].
20. Jean Cohen, « Colonialisme et racisme en Algérie », in *Les Temps Modernes*, n^o 119, 1955.
21. Ann Laura Stoler, *Haunted by Empire: Geographies of Intimacy in North American History*, Durham, Duke University Press, 2006.
22. Dominique Rolland, *De sang mêlé. Chronique du métissage en Indochine*, Bordeaux, Élytis, 2006.
23. George M. Fredrickson, *White Supremacy: A Comparative Study in American and South African History*, New York, Oxford University Press, 1981.
24. Claude Blanckaert, « Of Monstrous Metis? Hybridity, Fear of Miscegenation, and Patriotism from Buffon to Paul Broca », in Sue Peabody, Tyler Stovall (dir.), *The Color of Liberty: Histories of Race in France*, Durham, Duke University Press, 2003.
25. Paul Giran, *De l'éducation des races. Études de sociologie coloniale*, Paris, Éditions A. Challamel, 1913.

26. Séverin Abbatucci, *Médecins coloniaux*, Paris, Larose, 1924. Voir, sur ce sujet, Emmanuelle Saada, *Les enfants de la colonie. Les métis de l'Empire français entre sujétion et citoyenneté*, Paris, La Découverte, 2007.
27. Clotilde Chivas-Baron, *Confidences de métisse*, Paris, Fasquelle, 1927.
28. François Jauréguiberry, *Les Blancs en pays chauds. Déchéance physique et morale*, Paris, Maloine et Fils, 1924.
29. Ann Laura Stoler, *Haunted by Empire: Geographies of Intimacy in North American History*, Durham, Duke University Press, 2006.
30. Adolphe Bonain, *L'Européen sous les tropiques. Causeries d'hygiène coloniale pratique*, Paris, Charles Lavauzelle, 1907.

8. Prostitution et péril vénérien au Tonkin colonial

Isabelle Tracol-Huynh

La fin du XIX^e siècle constitue « *l'âge d'or du péril vénérien* » en Europe¹. La question devient récurrente dans le discours médical et prend une acuité particulière au Tonkin, protectorat français correspondant au nord du Vietnam, présenté comme un milieu particulièrement hostile du fait du climat et du manque d'hygiène de la population vietnamienne. Dans le cadre d'une « *politique de santé* », les médecins produisent des discours sur les maladies vénériennes en insistant sur leur fréquence, leur gravité et leur caractère spécifique². Ce discours, particulièrement anxiogène, s'articule autour de la protection de la santé publique et de l'avenir de la nation, ce qui transforme la question vénérienne en question politique. Dans le contexte colonial, la lutte contre ce péril fait aussi partie de la « mission civilisatrice » que se donnent les Français. Cette mission a un volet médical passant par la lutte contre les grandes épidémies et par l'apprentissage de l'hygiène.

Depuis l'ouvrage du docteur Alexandre Parent-Duchâtelet sur la prostitution parisienne, le lien entre hygiène urbaine et prostitution s'impose comme une évidence pour les médecins comme pour l'administration acquise aux idées hygiénistes³. Question médicale et

politique, la lutte contre le péril vénérien est prise en charge par les autorités administratives et médicales sous la forme d'une réglementation de la prostitution. Il s'agit alors de définir les groupes sur lesquels doit s'effectuer la surveillance, qu'ils soient pensés comme vecteurs de contamination ou comme groupes à protéger.

Construction d'un discours anxiogène

L'analyse du discours médical sur les maladies vénériennes au Tonkin doit être médicale et coloniale car il reflète à la fois les connaissances médicales et les conceptions raciales de l'époque, les deux se combinant pour créer un climat angoissant. Ce discours s'appuie sur la description clinique des maladies vénériennes, qui identifie clairement leurs symptômes ainsi que les causes ou les modes de transmission, ce qui permet de mettre en avant leur gravité et leur extrême contagiosité. La psychose autour de la question du péril vénérien ne peut pas se comprendre si l'on oublie la fréquence de ces maladies, leurs nombreux symptômes et l'impossibilité de les soigner à l'époque. Néanmoins, si une partie du discours repose sur la science, et n'est d'ailleurs pas remise en cause par les connaissances médicales actuelles, d'autres sont moins scientifiques : en métropole, le discours médical sur la prostitution reflète « *toutes les obsessions de la bourgeoisie du temps* », notamment le danger de subversion par les classes populaires⁴.

Dans les colonies, il reprend certains des arguments du discours colonial : les colonies sont présentées comme des milieux particulièrement nocifs et nécessitant l'intervention de la science européenne. En effet, viennent se greffer sur les symptômes généraux des spécificités qui seraient à la fois locales (le climat tropical) et coloniales (l'opposition entre Européens et Vietnamiens). Ces spécificités amènent certains médecins à évoquer l'existence d'une « *syphilis exotique [...] une évolution particulière tenant à la race, au climat, aux maladies endémiques, aux*

*habitudes sociales, aux conditions d'existence, en un mot, à un certain nombre de facteurs propres au milieu colonial*⁵ ». Il y aurait donc deux sortes de maladies vénériennes au Tonkin : celles touchant les Européens, plus graves qu'en Europe, et celles touchant les Vietnamiens, fréquentes – car attribuées à une hygiène déficiente – mais finalement peu dangereuses.

Il faut d'ailleurs rappeler que, si les médecins coloniaux sont acquis à l'hygiénisme, le concept est encore récent en France. Parler du manque d'hygiène alimentaire, corporelle... des « indigènes » tend à faire oublier qu'en France aussi, l'insalubrité est encore la règle. Parmi les « *facteurs propres au milieu colonial*⁶ » tonkinois, il faut aussi prendre en compte la méconnaissance de ces maladies de la part des Vietnamiens ainsi que leur relative indifférence. Ce discours n'est pas uniquement le fait des médecins français car le journaliste Vũ Trọng Phụng évoque la même chose dans son reportage sur la prostitution, *Làm đĩ*. L'héroïne, Huyền, épouse un Vietnamien de bonne famille qu'elle découvre atteint de syphilis. La réaction de son mari ne se fait pas attendre : « *Je t'ai dit que ça n'était rien ! [...] Les hommes comme moi sont très bien, tu devrais le savoir*⁷. » Les symptômes et les traitements des maladies vénériennes sont fréquemment discutés dans la presse médicale vietnamienne, souvent à l'initiative des lecteurs, ce qui montre à la fois l'inquiétude suscitée par ces maladies et le fait qu'il est possible d'en parler relativement ouvertement⁸.

La fréquence des maladies vénériennes dans la population vietnamienne fait du Tonkin un territoire particulièrement dangereux pour les Européens, et ce, dès les débuts de la conquête. Véritable « *nécropole d'outre-mer* » des troupes européennes dans les années 1880, le Tonkin garde une réputation de milieu difficile dans les traités d'hygiène ou de pathologie exotique. Si leur description clinique, par les médecins coloniaux, apparaît comme rigoureusement exacte, celle des symptômes aggravés chez les Européens semble relever davantage d'une construction. Ainsi, dans son énumération des spécificités des manifestations de la syphilis chez les Européens au

Tonkin par rapport à la France, le docteur Charbonnier ne cite pas ses sources, ne donne pas d'exemples précis et il confond même syphilis et blennorragie. Il reprend en fait les études des docteurs Coppin et Gaide qui ne justifiaient pas non plus leurs assertions⁹. Le discours médical sur les maladies vénériennes au Tonkin se nourrit en grande partie de lui-même, sans apport extérieur sous forme d'études cliniques par exemple. Il est répété sans être réellement examiné car, écrit par des médecins, il est forcément vrai. Il est donc difficile de dire s'il est ou non justifié car il est invérifiable.

Ce sentiment d'omniprésence des maladies vénériennes s'appuie, de surcroît, sur des statistiques alarmistes, largement diffusées, contribuant à créer un climat d'angoisse. Les médecins affectés aux contingents militaires notamment fournissent des statistiques classées en trois catégories : des taux bas inférieurs à 20 % ; des taux moyens autour des 30 % ; des taux élevés entre 30 et 60 %, localisés dans le temps car on ne les retrouve pas après la fin des années 1910. Une autre façon d'appréhender l'importance des maladies vénériennes dans la population militaire consiste à s'intéresser non au taux de contamination dans l'armée, mais à leur place dans la morbidité générale militaire. Là encore, les statistiques présentent une fourchette très large : en 1919, les vénériens représentent 80 % des malades de l'infirmerie de Đáp Cầu¹⁰, mais les chiffres de l'ambulance militaire de Phủ Lạng Thương sont radicalement différents : 8 % en 1900, 19 % en 1904¹¹. Si les taux élevés de contamination chez les militaires peuvent s'expliquer par une fréquentation assidue des prostituées, ils sont surtout le résultat de leur plus grande visibilité : à la différence des militaires, les civils ne se voient pas imposer une visite médicale obligatoire et ne sont pas obligés de se soigner. Les statistiques pour la population civile sont donc encore plus difficiles à effectuer et à interpréter. Les chiffres peuvent varier parfois du simple au double dans des articles rédigés par le même médecin pour la même période et la même région.

Ces disparités permettent de nuancer l'image d'endémie vénérienne véhiculée par les médecins. Elles permettent surtout de comprendre le mécanisme de construction du discours médical car certaines statistiques sont plus mobilisées que d'autres : sont davantage mises en avant celles qui permettent de créer une angoisse et de construire ainsi la thématique du « péril vénérien ». Les taux bas de contamination ne sont en effet que très peu relayés alors que les statistiques de la fourchette haute sont largement mobilisées, sans être pour autant réexaminées par ceux qui les utilisent. Le taux de 75 % de contamination du 9^e régiment d'infanterie coloniale en 1914 est ainsi réutilisé à plusieurs reprises : il remonte jusqu'au Résident supérieur au Tonkin qui le retransmet au maire d'Hanoi ; il est repris par le docteur Joyeux dans sa conférence de 1932 ; il est diffusé dans la presse vietnamienne par Vũ Trọng Phụng et Thao Thao¹². L'impression qui se dégage est donc, logiquement, celle d'un danger imminent.

Cette angoisse se retrouve largement dans la presse vietnamienne, preuve que ce discours anxiogène a largement dépassé le cercle médical colonial. En 1937, et ce pour la première fois, celle-ci est invitée à visiter le dispensaire municipal de Hanoi. Certains journalistes vont, à cette occasion, réaliser des reportages plus ou moins longs avec des points de vue variés. Si la maladie est un thème récurrent dans le reportage de Trọng Lang, elle a une résonance particulière dans celui de Thao Thao¹³. La « *société des microbes* » est d'ailleurs le titre d'une des parties de son reportage car, selon lui, « *le peuple de Hanoi deviendra tout entier un peuple de malades*¹⁴ ». Une fois de plus, le discours médical fait figure de discours d'autorité et n'est pas discuté par ceux qui le reprennent, le diffusent et contribuent ainsi à renforcer l'angoisse créée par les maladies vénériennes. Ces maladies ne sont plus seulement une question médicale n'intéressant que les médecins, elles deviennent une question sociale. Dans cette nouvelle strate du discours, elles menacent la nation et non seulement les individus.

D'un fléau social à une question politique

En effet, la nation est menacée à un double niveau : sa défense est mise en péril car les soldats sont atteints ; son avenir est en jeu du fait qu'elles touchent l'ensemble de la population. L'armée est la première à s'emparer de la question en insistant sur les risques qu'elles font peser sur la sécurité du Tonkin et de la métropole du fait des indisponibilités fréquentes qu'elles causent. Leur impact sur la défense nationale doit aussi être pensé à une autre échelle, celle de la France et de son Empire. Les limites du territoire étudié ne doivent pas faire oublier que chaque colonie s'insère dans un contexte impérial plus large. Le Tonkin fait partie intégrante d'un système de défense englobant l'Indochine, mais aussi l'Empire et la métropole. Les troupes y vont et viennent, notamment pendant la Première Guerre mondiale. En 1916, le ministre de la Guerre alerte le général commandant supérieur quant au « *grand nombre de soldats de l'Infanterie coloniale ou de la Légion étrangère qui, venant d'Indochine ou du Tonkin, présentent à leur débarquement des chancres syphilitiques*¹⁵ ». Le 8 février 1917, le général transmet la requête du ministre au gouverneur général de l'Indochine en insistant sur l'impossibilité d'envoyer les soldats au front dès leur arrivée en France¹⁶. Dans les années 1940, dans le contexte de la guerre d'Indochine, des tensions similaires se réactivent au Tonkin, ce qui y explique la persistance de ce discours à la différence de la métropole où la question a perdu de son acuité après 1918¹⁷.

Au-delà du cas des militaires, les maladies vénériennes menacent la société et doivent être traitées à part. Depuis 1929, la syphilis fait partie des fléaux sociaux au même titre que la tuberculose, l'alcoolisme, le jeu et la prostitution¹⁸. Bien qu'elle ne soit pas la plus répandue des maladies vénériennes¹⁹, elle diminue la valeur physique des individus qui en sont atteints et risque de provoquer la fin de la « race » car « *la descendance du vénérien est condamnée et avec lui la race française, lentement mais inexorablement pourrie, atteinte dans la qualité et la quantité*²⁰ ».

Fortement influencé par l'eugénisme, le corps médical est en effet hanté par la menace de la dégénérescence. La syphilis pose ainsi un problème majeur aux médecins, pas tant à cause de la gravité réelle de ses nombreux symptômes, mais parce qu'elle est pensée comme héréditaire. Le thème de l'hérédosyphilis est particulièrement développé au Tonkin à partir de la fin des années 1920 et surtout dans les années 1930²¹.

Définir les groupes cibles

Construit par les médecins, repris par les journalistes, ce discours anxiogène est également mobilisé par les autorités pour justifier la réglementation de la prostitution au nom de la protection de la santé publique. Un arrêté du gouverneur général de l'Indochine, datant de 1905, met d'ailleurs en place un conseil supérieur d'hygiène publique ainsi que des commissions provinciales et municipales d'hygiène. La surveillance de la prostitution en fait partie et apparaît dans les rapports sanitaires provinciaux dans la catégorie « hygiène publique »²². Les autorités municipales sont chargées d'instaurer des règlements sanitaires municipaux pour assurer l'hygiène urbaine. Sont alors réglementés les abattoirs, les déchets ou encore la prostitution²³. On retrouve ici l'idée de Parent-Duchâtelet selon laquelle les prostituées « *sont aussi inévitables, dans une agglomération d'hommes, que les égouts, la voirie et les dépôts d'immondices ; la conduite de l'autorité doit être la même à l'égard des uns qu'à l'égard des autres, son devoir est de les surveiller* »²⁴. Après 1905, l'hygiène municipale et la santé publique se conjuguent pour faire de la surveillance de la prostitution un des devoirs des autorités municipales. La gestion de la prostitution est un des champs de la santé publique et, inversement, la médicalisation de la prostitution est un des aspects de la réglementation de la prostitution, la visite médicale des prostituées étant le « *pilier du système réglementariste* »²⁵.

Protéger la santé publique revient à identifier les modes de transmission des maladies pour pouvoir lutter efficacement contre elles. Dans le cas des maladies vénériennes, ils sont connus depuis longtemps. Le problème c'est que les autorités n'ont pas les moyens légaux d'intervenir dans ce qui relève de la vie privée des individus. Quand il énumère les groupes liés à la question vénérienne, le docteur Bernard Joyeux, directeur du Bureau d'hygiène de Hanoi, commence par les militaires, les prostituées, la population « indigène » et « *la population civile européenne, que l'on ne peut évidemment songer à surveiller*²⁶ ». La population civile « indigène » ne peut pas être surveillée non plus, pour des raisons pratiques et légales. Lorsqu'un homme dénonce une prostituée à la police des mœurs parce qu'elle lui a transmis une maladie, la police ne peut rien faire contre l'homme, seule la prostituée peut être appréhendée et conduite au dispensaire. Restent donc les prostituées, principales sources de contamination, et les militaires, principales « victimes ».

Dans les rapports sanitaires est souvent posée cette équivalence : quand la prostitution est minime, les maladies vénériennes le seraient aussi et la diminution de l'une est censée entraîner la diminution de l'autre²⁷. Les taux de morbidité vénérienne chez les prostituées confirment la dangerosité de ce milieu : d'après le docteur Joyeux, plus de 90 % des prostituées de Hanoi sont contaminées ; toutes les prostituées de Hải Dương ont été hospitalisées deux fois en 1931²⁸. Ces chiffres ne sont pas l'apanage des années 1930 : en 1899, les prostituées sont déjà décrites comme étant « *presque toutes contaminées*²⁹ ». Les journalistes vietnamiens en font aussi état : Thao Thao parle même d'une « armée blennorragique » quand il évoque les prostituées de Hanoi³⁰.

Les militaires constituent la seule partie de la clientèle prostitutionnelle accessible aux autorités. Ils sont le second groupe cible dans la mesure où ils sont soumis à la discipline militaire qui leur impose une visite sanitaire et l'obligation de se soigner depuis 1916. La réglementation de la

prostitution est pensée dans le but de protéger les militaires avant toutes choses. Le rapport sanitaire de Hải Ninh insiste ainsi sur le fait que, dans une ville pourvue d'une population militaire importante, « *une surveillance de la prostitution constitue un service sérieux* », surtout si les militaires en question sont des Européens³¹. Les autorités se soucient en effet essentiellement de ceux-ci. En 1893, suite à une demande du général en chef des troupes de l'Indochine, le résident supérieur au Tonkin demande à tous les résidents d'exercer une surveillance plus étroite sur la prostitution et de lui transmettre des demandes au cas où la création d'un dispensaire serait nécessaire. Il précise que « *cette mesure ne s'impose, bien entendu, que dans les villes où il existe de la troupe européenne* »³². Le souci de préserver avant tout celle-ci se maintient tout au long de la période, et ce jusque dans les années 1930 qui voient pourtant un élargissement de la conception de la lutte. L'inspecteur général de l'Hygiène et de la Santé publique estime cependant qu'il faut envisager cette lutte « *sur un plan plus général que celui abordé antérieurement et qui était surtout le souci très légitime de la protection des effectifs militaires* ». Il se voit répondre par le maire de Hanoi, un civil pourtant, qu'il faut « *protéger en premier lieu ceux, que pour des raisons nationales nous avons le devoir de protéger immédiatement – je veux parler des troupes françaises* »³³.

La propagande angoissante autour du « péril vénérien », danger contre la « race » et la nation, permet d'établir une réglementation de la prostitution coercitive : les prostituées devant être forcées à se soigner si elles ne le font pas d'elles-mêmes. Elle constitue aussi un enjeu de pouvoir majeur car elle participe d'une politique visant à assurer la bonne santé de la population, notamment européenne, d'une politique raciale dont le but est de maintenir la suprématie de la « race » française et d'une politique coloniale de maintien de l'ordre reposant sur la protection des troupes. La volonté d'assurer la santé publique a cependant pour conséquence de mettre en place une « *double domination, masculine et coloniale* » qui se lit

clairement dans la réglementation elle-même³⁴ : l'intégralité du contrôle reposant sur les prostituées qui, femmes et « indigènes », sont particulièrement susceptibles d'être surveillées et enfermées.

1. Alain Corbin, « Le péril vénérien au début du siècle, prophylaxie sanitaire et prophylaxie morale », in *Recherches*, n° 29, 1977.
2. Michel Foucault, « La politique de santé au XVIII^e siècle », in *Dits et écrits (1976-1988)*, Paris, Gallimard, 2001 [1979].
3. Alexandre Parent-Duchâtelet, *De la Prostitution dans la ville de Paris : considérée sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration*, Paris, Baillière, 1857 [1836].
4. Alain Corbin, *Les filles de noce, misère sexuelle et prostitution aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Aubier, 1978.
5. Docteur Laurent-Joseph Gaide, *Le Péril vénérien en Indochine*, Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930.
6. Docteur Laurent-Joseph Gaide, *Le Péril vénérien en Indochine*, Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930.
7. Vũ Trọng Phụng, *Làm đĩ* [la prostitution], Haiphong, Nhà xuất bản Hải Phòng, 2001 [1936].
8. Laurence Monnaï, *Médicaments coloniaux, l'expérience vietnamienne (1905-1940)*, Paris, les Indes savantes, 2014.
9. Docteur Henri Coppin, « La Prostitution, la police des mœurs et le dispensaire municipal à Hanoi », in *BSMCI*, juin 1925 ; Docteur Laurent-Joseph Gaide, *Le Péril vénérien en Indochine*, Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930.
10. MH D638 2587, ANV1 ; Résidence supérieure du Tonkin, Nouveau Fonds [RSTNF] 04011, Archives nationales d'outre-mer [ANOM], Aix-en-Provence.
11. Docteur J. Legendre, « Le Péril vénérien au Tonkin », in *Annales d'hygiène et de médecine coloniale*, 1905.
12. MH D638 2587, ANV1 ; Docteur Bernard Joyeux, « Projet de lutte antivénérienne à Hanoi », in *BSMCI*, décembre 1934 ; Vũ Trọng Phụng, *Làm đĩ* [la prostitution], Haiphong, Nhà xuất bản Hải Phòng, 2001 [1936] ; Thao Thao, « Gái Lục-sì », in *Việt Báo*, 26 février 1937.
13. Trọng Lang, « Hà Nội Lầm Than » [Hanoi misérable], in *Phóng Sự Việt Nam 1932-1945*, Hanoi, Nhà xuất bản văn học, 2000 [1938].
14. Thao Thao, « Gái Lục-sì » [Les filles du dispensaire], in *Việt Báo*, 26 février 1937.
15. MH D638 2587, ANV1.

16. RSTNF 03856, ANOM.
17. Alain Corbin, « Le péril vénérien au début du siècle, prophylaxie sanitaire et prophylaxie morale », in *Recherches*, n^o 29, 1977.
18. RSTNF 03890, ANOM.
19. Docteur Bernard Joyeux, « Projet de lutte antivénérienne à Hanoi », in *BSMCI*, décembre 1934.
20. Jean-Yves Le Naour, « Sur le Front intérieur du péril vénérien (1914-1918) », in *Annales de démographie historique*, vol. 103, n^o 1, 2002.
21. Docteur Bernard Joyeux, « Projet de lutte antivénérienne à Hanoi », in *BSMCI*, décembre 1934.
22. RSTNF 04019, ANOM et les autres dossiers numérotés en 4000.
23. RST D638 71059, ANV1.
24. Alexandre Parent-Duchâtelet, *De la Prostitution dans la ville de Paris : considérée sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration*, Paris, Baillière, 1857 [1836].
25. Guernut 24Bd, ANOM.
26. Docteur Bernard Joyeux, « Projet de lutte antivénérienne à Hanoi », in *BSMCI*, décembre 1934.
27. RSTNF 04007 et 04014, ANOM.
28. Docteur Bernard Joyeux, « Le Péril vénérien et la prostitution à Hanoi », in *BSMCI*, juin 1930 ; IGHSP S03 9, ANV1.
29. RST D638 1988, ANV1.
30. Việt Sinh, « Hà Nội Ban Đêm » [Hanoi la nuit], in *Phóng Sự Việt Nam, 1932-1945*, Hanoi, Nhà xuất bản văn học, 2000 [1933] ; Thao Thao, « Gái Lục-sì » [Les filles du dispensaire], in *Việt Báo*, 26 février 1937.
31. RSTNF 04003, ANOM.
32. RST S2 74533, ANV1.
33. MH D638 2593, ANV1.
34. Christelle Taraud, *La prostitution coloniale, Algérie, Tunisie, Maroc (1830-1962)*, Paris, Payot, 2009 [2003].

PARTIE 4

DOMINATIONS, VIOLENCES ET VIOLS

1. De la désirabilité de l'« Autre » à la hantise du métissage¹

Gilles Boëtsch & Sébastien Jahan

Avant le voyage de Christophe Colomb vers les Amériques en 1492, la production des savoirs, des discours et des figurations des continents exotiques et lointains est alimentée par un univers fantasmagorique hérité de l'Antiquité et du bas Moyen Âge, par des récits de voyage antiques, puis plus modernes avec ceux de Marco Polo (à la fin du XIII^e siècle)² et de Jean de Mandeville (au siècle suivant)³. Les interprétations des réalités qui s'offrent aux yeux des Européens corrélient une conception de l'univers peuplé de personnages de la cosmogonie antique (sirènes, centaures et autres merveilles) à des descriptions relatives aux mœurs et aux coutumes de l'« Autre ».

Les représentations et les figures de l'altérité reflètent un questionnement sur les critères et marqueurs définitoires de l'humain, du monstrueux, du merveilleux et de l'animalité. Elles présentent une multitude de formes corporelles « extrêmes » proposant une diversité humaine beaucoup plus étendue qu'elle n'est conçue et imaginée aujourd'hui. Les hommes hybrides, marqués par une animalité exacerbée, foisonnent tels les « hommes à queue » d'Afrique centrale, de la péninsule indienne, d'Asie du Sud-Est et de la Terre de Feu⁴ ou les cynocéphales,

« hommes à tête de chien » du nord de l'Europe, des Amériques ou des îles Andaman-et-Nicobar. Outre la possession d'attributs animaliers, les populations dépeintes mettent en relief des singularités corporelles, comme les acéphales, « hommes sans tête » de l'Éthiopie, de la péninsule indienne, de la Guyane et de l'Amérique⁵. Certaines se caractérisent par des anormalités corporelles comme le nanisme des Pygmées d'Afrique centrale, d'Éthiopie et de la péninsule indienne, ou le gigantisme de certains habitants du Rio de la Plata et de Patagonie, décrits en 1522 par Antonio Pigafetta⁶, chroniqueur de Fernand de Magellan (xvi^e siècle). Ces différentes constructions de l'altérité s'efforcent de penser les possibles variations et les merveilles de la nature humaine tout en interrogeant les acceptations du normal et du pathologique.

La conquête rapide de l'Amérique remet en cause la vision dogmatique de saint Augustin, datant du iv^e siècle, en proposant un autre monde – à défaut d'une autre humanité – selon lequel l'homme vivait dans une nature paradisiaque mais complexe où il régnait à la fois une apparente liberté sexuelle et le cannibalisme. Dès lors, les descriptions des environnements végétal, animal et humain mettent en évidence un travail idéologique de classement gradué des humanités en différenciant la culture de la nature, l'homme de l'animal, l'homme du monstre, le chrétien de l'idolâtre ou de l'infidèle (juif et musulman). L'indigène sera tour à tour l'ange et le diable, l'avant et l'après-péché originel. C'est la nudité qui constitue le lien entre l'esclave, le démon, le barbare et la femme⁷.

Cette nouvelle lecture de l'humanité, en particulier concernant la nature des peuples « sauvages » d'Amérique, trouve une illustration dans l'ouvrage d'Isaac de La Peyrère sur les préadamites⁸ ou peuples « préhumains » qui auraient existé avant Adam et Ève. Cette théorie pseudo-scientifique – augurant le futur courant de pensée du polygénisme qui sera développé au xix^e siècle par Charles Caldwell, Samuel George Morton, Josiah Clark Nott, George Robbins Gliddon et Louis Agassiz, puis

par Joseph Arthur de Gobineau – a servi de base idéologique au racisme et à l’esclavagisme. Un exemple probant nous en est offert, en 1774, par *The History of Jamaica* d’Edward Long⁹ dans lequel l’auteur, adoptant une perspective polygéniste, affirme que les Européens n’appartiennent pas à la même espèce que les Noirs, soutenant ainsi la politique esclavagiste de son gouvernement et condamnant, par essence, toutes relations sexuelles interraciales.

Des corps et de la sexualité

Dans le contexte de l’expansion européenne, le corps de l’« Autre » devient un espace, dans et au travers duquel s’inscrivent différents rapports de pouvoir, de sexe, de genre et de « race ». Les représentations de la sexualité, réelle ou supposée, des peuples autochtones jouent alors un rôle essentiel, tant dans la fabrication corporelle des Européens et d’un « Autre » lointain que dans celle de leurs identités respectives. Dans la littérature de voyage, du XV^e siècle au XVIII^e siècle, les différentes formes de sexualité apparaissent dans des assertions anecdotiques, contradictoires et controversées, oscillant constamment entre incongruité, fascination, ou répulsion. Elles modèlent une altérité exotique, désirable et/ou bestiale et amoral, selon leur conformité avec les normes sexuelles prônées par le christianisme et par les règles patriarcales définissant les rôles de genre.

Dans les discours des voyageurs, le tempérament « naturellement » lascif octroyé aux peuples de l’*Ailleurs* fournit une évidente explication aux pratiques licencieuses observées ou bien rapportées. La sexualité des Noirs de l’Afrique¹⁰ apparaît à cet égard, pendant toute l’époque moderne, comme un exemple paradigmatique d’un appétit sexuel immodéré et déviant. Celui-ci se donne à voir dans un développement anormal des organes de la reproduction¹¹, comme en atteste le stéréotype encore actuel du pénis surdimensionné des Africains. Cette disposition « naturelle » aux plaisirs

charnels et à une hypersexualité, affichée notamment dans la nudité des corps et lors de danses sensuelles, est reliée par les observateurs étrangers à l'absence de règles civiles et religieuses, ou de morale, en matière de rapports sexuels, concernant la chasteté, la virginité ou la pudeur. James Cook et Henri de Boulainvilliers, au XVIII^e siècle, décrivent ainsi la pratique de relations sexuelles, en public, des Polynésiens ou le don de très jeunes filles aux membres d'équipage en guise d'hospitalité¹². Signe, pour eux, d'immoralité et de déviance, les Européens sont confrontés à une sexualité qui n'a pas pour seule finalité la reproduction et qui témoigne de rapports au corps différents.

Ceci explique pourquoi les commentaires, dans les récits de voyages, en Orient comme dans les Amériques, tendent souvent à corréler la « nature lubrique » des « Autres » à une liberté sexuelle, évaluée principalement à partir des règles d'alliances locales et de la sexualité présumée des femmes. Dans les différentes sociétés décrites, en effet, les comportements sexuels de celles-ci sont définis dans le cadre d'une inversion des valeurs, des normes et des rôles genrés constituant la morale sexuelle, religieuse, bourgeoise et patriarcale européenne : les jeunes filles ou les femmes prenant l'initiative de l'acte sexuel et choisissant, au gré de leurs envies, différents partenaires. Marc-Antoine Caillot, qui séjourne en Louisiane en 1730 raconte ainsi : « *Il y a aussi ces natchezes qui poussent si loing leurs libertinages quelles vont trouver les françois jusque dans leurs lits pour y soulager leurs ardantes passions, elles ne vous laissent point de repos que vous ne les ayez satisfaites* »¹³.

Perçu comme transgressif par les Européens, ce comportement sexuel actif – qui rompt avec la supposée sexualité passive des femmes – associé à un tempérament ardent explique que les Amérindiennes – comme la plupart des femmes dans les pays colonisés – furent assimilées à des femmes à la moralité douteuse ou à des prostituées. La critique acerbe de Robert Challe en atteste, lorsqu'il qualifie les filles ou femmes de Pégu en Birmanie de

« *publiques* » et les compare à « *des égouts de lubricité toujours prêt[s] à recevoir l'offrande du premier venu*¹⁴ ». L'absence supposée de contraintes explicites en matière de relations sexuelles pour les deux sexes entre également en contradiction avec la monogamie et l'indissolubilité du mariage chrétien. Les sociétés exotiques ignorent, pour les Occidentaux, l'institution sacrée du mariage au profit du concubinage, et autorisent des « *mariages à l'essai* » ou la contraction d'alliances éphémères. Dans *Mundus novus* (1503-1504), Amerigo Vespucci décrit les femmes du Nouveau Monde comme « *nues, libidineuses, et belles* » et précise que, chez les « sauvages », « *chaque homme [vit] avec la première femme venue. Ils rompent leurs mariages aussi souvent qu'ils veulent, et n'observent à cet égard aucune loi*¹⁵ ». La polygamie en Abyssinie et en Turquie comme la polygynie en Asie sont, dès lors, interprétées comme des alliances ponctuelles ayant pour seul dessein la satisfaction d'un désir libidinal dégradant pour l'un des deux sexes au profit exclusif de l'autre.

Les voyageurs s'insurgent également contre diverses transgressions sexuelles recouvrant une panoplie d'actes considérés par eux comme « contre nature », contraires à la norme hétérosexuelle et donc sources de désordre social. Comme Gabriel Soares de Sousa pour le Brésil, en 1587, André Thevet condamne les mœurs sexuelles des Atumes du Mexique qui ignorent la prohibition de l'inceste, quels que soient les degrés de parenté pris en compte : « *... comme de s'entretuer l'un l'autre, manger chairs humaines, avoir compagnie à la première femme qu'ils trouvoient, sans avoir aucun égard au sang et parentage, et autres semblables vices et imperfections*¹⁶. » Parmi les actes les plus graves recensés par les voyageurs, figurent les vices abominables et abjects de la masturbation et de l'homosexualité masculine et féminine. Depuis les écrits antiques d'Hérodote et de Léon l'Africain, les Égyptiennes et les Marocaines sont connues pour pratiquer dans les hammams, comme dans les harems, des activités saphiques¹⁷. Il en est de même pour les femmes turques qui, selon

Nicolas de Nicolay, s'adonnent dans les sérails à des plaisirs analogues¹⁸. Quant à l'étendue de la pratique de l'homosexualité masculine, elle témoigne, pour la majorité des observateurs, de la corruption morale et sexuelle des hommes aussi bien en Chine, dans les pays du Levant, en Afrique du Nord qu'au Nouveau Monde.

Les descriptions de la sexualité d'autrui promeuvent aussi, en miroir, une moralité sexuelle et des principes sur lesquels s'élabore l'identité européenne, gage de la supériorité des Blancs. Elles opèrent conjointement un rappel à l'ordre d'une éventuelle décadence morale et sexuelle vis-à-vis des Européens qui seraient désireux de s'adonner à de telles relations sexuelles « déviantes » au sein des colonies alors en construction.

Des unions sexuelles interraciales

Dans les premiers temps des expansions coloniales (comme en Indonésie), le célibat et l'absence ou la rareté de femmes européennes dans les territoires étrangers expliquent les différentes formes d'arrangements sexuels et domestiques : le concubinage, les alliances civiles et religieuses ou les mariages « à la mode du pays », ou bien encore la courtisannerie et la prostitution. Si les contextes coloniaux constituent *a priori* un environnement favorable aux relations sexuelles interraciales¹⁹, les politiques coloniales vont définir et réguler différemment la sexualité en fonction des périodes et des besoins impériaux²⁰. Elles reflètent les enjeux de pouvoir divergents d'ordre religieux, démographique, économique et culturel à l'œuvre selon les configurations sociopolitiques des colonies. Les discours contradictoires tenus sur ces arrangements alimentent des controverses éclairant à la fois les conflits d'intérêts existant entre les autorités métropolitaines et coloniales et ceux déchirant les institutions séculaires et religieuses.

Pour les autorités commerciales et coloniales, les relations sexuelles interraciales ont d'abord pour vocation de servir, de multiples façons, leurs

intérêts propres. Généralisées dans les Caraïbes, au Canada, en Guinée, au Brésil au ^{xvii}^e siècle, à la Martinique²¹, aux Indes²², en Nouvelle-Zélande, en Afrique du Sud au ^{xviii}^e siècle²³, elles permettent une implantation durable des Européens dans des territoires éloignés des métropoles coloniales, en pourvoyant à leurs besoins matériels et à leur bien-être psychosexuel. De surcroît, elles favorisent un apprentissage des langues et des coutumes locales nécessaires à une diplomatie réussie et à un développement durable des rapports commerciaux. Aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, des femmes telles les *Vadimbazaha* à Madagascar et les *Signares* au Sénégal, ont, dès lors, été les interprètes autant que les indispensables médiatrices des tractations financières et économiques que les agents des sociétés commerciales européennes négociaient avec les communautés locales. Ces concubines « temporaires », acquérant parfois le statut d'épouse, obtenaient, grâce à ces arrangements, des avantages matériels parfois substantiels et accédaient ainsi à un statut socio-économique influant dans les domaines diplomatique, financier et religieux locaux²⁴.

Si les arrangements sexuels avec des femmes « indigènes » suscitent des assentiments, des inquiétudes ou des antipathies, ils n'en sont pas moins soutenus par les autorités coloniales qui y voient, à cette époque, tant un moyen d'intégrer progressivement les autochtones au projet colonial, qu'un outil pour s'assurer de leur loyauté, tout en prévenant d'éventuelles conspirations, notamment dans les colonies à plantations. Ces unions sexuelles n'ont pas dans un premier temps perturbé la base raciale existante comme en témoigne l'histoire de la colonisation portugaise du Brésil, française en Louisiane²⁵ et en Nouvelle-France au ^{xvii}^e siècle²⁶, anglaise dans les Caraïbes ou hollandaise au Suriname. Elles ont également constitué un moyen de contrôle social des sexualités, en limitant les pratiques homosexuelles et prostitutionnelles. Les autorités religieuses ont, elles aussi, incité, dès le début de l'expansion coloniale, les hommes à contracter

des unions interracialles exclusives, sanctifiées et hétérosexuelles. Ces alliances, dans les colonies latines et catholiques, avaient alors pour objectif premier de maintenir la religiosité chez les Européens en empêchant la licence des mœurs, tout en concourant conjointement à une christianisation des populations locales²⁷.

Cette perspective assimilationniste adoptée par les élites coloniales se transforme progressivement en une politique plus ségrégationniste en matière d'unions officielles interracialles. Tout au long des XVII^e et XVIII^e siècles, les autorités politiques et les administrations coloniales exercent désormais des formes de contrôle accru sur les sexualités, par l'instauration de législations et de sanctions sociales ou juridiques. Au début de ses activités, la Compagnie des Indes orientales (créée en 1600) encourage les colonisateurs britanniques à épouser ou à vivre en concubinage avec des femmes indiennes, afin de réaliser auprès d'elles un apprentissage de la culture indienne, alors valorisée²⁸. La formation d'une communauté anglo-indienne est perçue comme un pont entre les Britanniques et les Indiens, nécessaire à une compréhension et un respect mutuels de leurs différences socioculturelles. Dès le XVIII^e siècle pourtant, le statut légal et religieux de ces unions sexuelles interracialles, comme celui octroyé à leur descendance, est débattu. Les politiques locales opèrent alors une limitation du nombre de femmes indiennes auxquelles est accordé le statut de sujets britanniques afin de protéger les distinctions sociales, morales et raciales qui structurent dès lors la société blanche. Elles adoptent une même législation concernant les enfants métis qui sont, quant à eux, interdits de séjour en Grande-Bretagne.

Dans l'État de Virginie au début du XVII^e siècle, des unions interracialles étaient même contractées entre des servantes blanches et des esclaves noirs ainsi qu'entre des hommes blancs et des esclaves noires, ces dernières étant vendues comme épouses aux colons pour le prix de leur traversée²⁹. Selon les sources administratives et judiciaires, ces relations sexuelles consenties,

maritales ou extra-conjugales entre femmes blanches et esclaves noirs suscitent des inquiétudes de la part des élites de planteurs blancs mais ne sont pas sanctionnées par des actes punitifs à condition qu'elles ne donnent pas lieu à la naissance d'enfants illégitimes³⁰. Vers le milieu du XVII^e siècle, la rigidification de l'esclavage, comme la diffusion d'une vision raciale du monde, définit des lignes de couleur, mettant fin à cette période de relative flexibilité. Après avoir instauré, en 1662, des sanctions financières envers des individus de « races » différentes ayant des relations sexuelles, une loi du Maryland, datant de 1664, permet d'asservir les enfants des femmes anglaises qui « *se marient avec des esclaves nègres* ».

Au XVII^e siècle et jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, dans les rapports spécifiques induits par l'esclavage en Amérique, à Saint-Domingue ou en Jamaïque, aucune femme esclave ne peut se dérober aux exigences sexuelles des maîtres, ces relations étant souvent mises sur le compte de la voracité sexuelle des Africaines qui contraste singulièrement avec l'image de la respectable femme européenne³¹, alors qu'en réalité elles bouleversent les hiérarchies dans les plantations et provoquent dans certains cas des ascensions sociales non anticipées par l'ordre en place, introduisant un futur affranchissement et des avantages pour les enfants mulâtres³².

Ces exemples permettent de comprendre comment s'opère, alors, le passage entre préjugés de couleur et idéologies racistes au travers du prisme de la stigmatisation et de la criminalisation de la sexualité interracial suite aux politiques adoptées par les élites coloniales et/ou esclavagistes. Les législations et restrictions mises en place redéfinissent les critères d'une sexualité dite « licite » ou « illicite » en des termes qui deviennent, au cours des siècles, de plus en plus fortement politisés et racialisés. Bien que les relations sexuelles entre les hommes européens et les femmes esclaves et/ou colonisées soient courantes, concubinage et mariage deviennent dès lors des actes socialement et sexuellement transgressifs. En dépit des préjugés raciaux, des lois et des sanctions sociales ou juridiques en cas d'infraction,

de nombreuses unions interraciales demeurent contractées dans des contextes coloniaux divers comme dans les Caraïbes, en Afrique, au Brésil et au Mexique.

De la dégénérescence culturelle à la dégénérescence raciale

Dès la fin du XVII^e siècle, l'intimité partagée entre les hommes européens et les femmes « indigènes » soulève les questions de la dégénérescence de la « race blanche » et de la stabilité de la « blancheur » du pouvoir colonial³³. Dans les récits de voyage et dans les discours savants en Europe, la notion de dégénérescence se réfère à une mise à mal de l'intégrité socioculturelle des « races », consécutive aux unions interraciales et au séjour prolongé des Européens dans les colonies.

Les voyageurs signalent ainsi fréquemment la présence d'Européens exilés parmi les Indiens dans les confins occidentaux de la Nouvelle-France (Canada français). Si leur « déculturation » transparaît dans l'adoption de nouvelles pratiques corporelles (semi-nudité, coupe de cheveux, tatouages...) et dans une érosion linguistique, les récits insistent aussi sur le fait que le « libertinage » des Indiennes serait à l'origine d'un « ensauvagement » des colons qui perdraient, à leur contact, toute probité morale. Le trappeur Pierre-Charles Le Sueur, lors de sa remontée du Mississippi à destination du territoire sioux-dakota, en 1700, évoque des renégats « *françois qui aiment la vie libertine des sauvages [ici les Omahas] et qui se retirent parmi eux* ». Les matelots indianisés rencontrés par Henri Joutel, à la fin du XVII^e siècle, « *s'accommodoient fort bien avec les Sauvages tant à cause de la vie molle et oisive, dans laquelle ils se plaisoient, que du libertinage des femmes, qui ne font pas grande difficulté de s'abandonner*³⁴ ».

Le frère récollet Gabriel Sagard, en mission chez les Hurons en 1623-1624, ne dit pas autre chose dans sa critique des Français qui fréquentent les jeunes Indiennes « *pour pouvoir toujours en jouir à cœur saoul, comme bêtes brutes, de leurs charnelles voluptés, en lesquelles ils se vautraient, jusqu'à avoir en plusieurs lieux des haras de garces*³⁵ ». Les arrangements domestiques contractés avec les colonisées peuvent générer une « contamination » morale et culturelle, perçue comme dangereuse tant pour l'édification des sociétés coloniales que pour leur cohésion. Ils menacent potentiellement les autorités politiques coloniales en occasionnant des transferts de la loyauté des Européens à leur épouse et à leur famille locale au détriment de leur pays et de leur « race »³⁶. Autrefois pensées comme une adaptation des Européens et une assimilation des autochtones, les unions interraciales menacent ainsi désormais la stabilité des catégories coloniales distinctives entre gouvernants et gouvernés, dominants et dominés, et opèrent, ce faisant, un brouillage des frontières raciales et culturelles.

Ainsi, l'histoire de Pocahontas, la très jeune fille d'un chef powhatan, qui intervient en 1607 pour épargner la vie du capitaine John Smith, avant de devenir sept ans plus tard l'épouse de John Rolfe, l'un des premiers colons de Jamestown, semble situer le métissage aux sources même de l'entreprise coloniale. Ce « sauvetage », dont la réalité est aujourd'hui remise en cause par des historiens, transpose sur le mode de la romance amoureuse l'histoire des premiers temps de la conquête britannique au Nouveau Monde : le cœur épris de la belle et pure « princesse » sauvage, bientôt convertie au christianisme et rebaptisée Rebecca, représente métaphoriquement le consentement des autochtones à la domination et à la supériorité des Blancs. Nul étonnement, dès lors, à ce que ce récit des commencements soit érigé au rang des mythes fondateurs de la nation américaine après la Déclaration d'indépendance de 1776³⁷.

Pieuse et sentimentale, Pocahontas fait figure d'exception dans un imaginaire fortement érotisé de l'Amérindienne. Les malentendus culturels abondent en effet sur le thème de la sexualité des femmes autochtones, dont les charmes sont présentés par nombre de témoignages comme facilement accessibles. Dans la plupart des cas, ces stéréotypes vont de pair avec une certaine idée de la « sauvagerie », que les femmes s'apparentent à un cadeau de bienvenue dont leurs pères ou conjoints disposent pour honorer leurs visiteurs (la soi-disant « hospitalité sexuelle ») ou qu'elles manifestent au contraire la maîtrise de leur corps et la désinhibition à l'égard de leurs pulsions (les supposées « sociétés permissives »). Cette impression de « lascivité » reflétée par le regard occidental procède de la généralisation abusive de quelques rituels « impudiques », festifs et très circonstanciés, mais aussi de l'absence de sacralisation du lien matrimonial et de valorisation de la virginité. Quant à « l'hospitalité sexuelle », elle n'est pas attestée partout et n'a rien à voir avec de la prostitution, mais répond à une étiquette précise, le but étant moins de se procurer des biens matériels que de capter les pouvoirs spirituels supposément possédés par les Blancs.

Loin des nations aux mœurs plutôt pudiques et codifiées que nous décrivent certains travaux d'ethnologues, l'image de l'Amérindienne du XVI^e au XIX^e siècle renvoie ainsi à un topos colonialiste de l'hypersexualité des « sauvagesses »³⁸. Au-delà du fantasme, au moins ces témoignages permettent-ils de formuler l'hypothèse d'une certaine autonomie de l'offre érotique des femmes autochtones³⁹. La fascination pour les « mœurs libres » des Amérindiens est d'ailleurs une source d'inspiration pour le juriste Thomas Morton qui défie le modèle puritain en créant la colonie agraire de Merrymount au Massachussetts en 1625 : les relations sexuelles en dehors du mariage et avec les autochtones y sont, en effet, admises⁴⁰. Ce contre-modèle fait long feu, à l'inverse des formes de concubinages attestées chez les coureurs de bois et autres voyageurs parcourant les territoires amérindiens, ces « *champs de Vénus* » où l'on peut se marier « à

*la façon du pays*⁴¹ ». La condition des concubines des Blancs, achetées à leur famille et parfois échangées comme un objet, n'est toutefois pas forcément comparable à celle des esclaves amérindiennes acheminées dans les colonies britanniques (en Caroline du Sud, notamment) jusqu'au début du XVIII^e siècle : c'est bien sûr dans ce contexte-là que les femmes autochtones subissent le plus la violence et les brimades des envahisseurs⁴².

La rencontre des Européens avec ceux qu'ils nomment péjorativement « berdaches » (un terme issu de l'italien médiéval *bardascia* désignant le prostitué masculin ou l'homosexuel passif), donne lieu aussi à un malentendu généralisé et durable. Ces hommes travestis en femmes (ou l'inverse), tenant parfois le rôle social associé au genre qu'ils se sont choisi, sont dotés d'un grand prestige dans leur communauté. Ils ou elles suscitent chez les colons et missionnaires européens le dégoût et le rejet, d'abord du fait des comportements sexuels « contre-nature » qu'on leur prête. Pourtant, le port des habits ou l'exercice des tâches de l'autre sexe, attestés chez un grand nombre de nations amérindiennes, revêtent des significations fort variées selon les contextes et ne vont pas nécessairement de pair avec une orientation homosexuelle. C'est donc que le « genre inversé » bouscule aussi les certitudes des Européens en remettant radicalement en cause leur hiérarchie du pouvoir et du prestige⁴³.

Plus conformes aux schémas culturels occidentaux, les guerriers autochtones ne sont pas non plus exempts de représentations érotisées. Souvent perçus comme des modèles de virilité (par le courage ou la résistance physique), ils font figure de compétiteurs sexuels pour les colons lorsqu'ils s'emparent de leurs filles ou de leurs épouses. Les récits de captivité de femmes blanches deviennent ainsi un genre littéraire à part entière, depuis la relation par Mary Rowlandson de ses onze semaines passées parmi les Amérindiens, après l'attaque de Lancaster en février 1675⁴⁴. Sans doute parce qu'ils ne font quasiment jamais état d'abus sexuels de la part des ravisseurs, ces textes jouent sur les ambiguïtés de la

perception de la virilité archétypale des Amérindiens. Si le lecteur masculin y lira d'abord un défi qui appelle des représailles et justifie l'élimination de la menace, sa conjointe peut aussi ressentir le trouble que suggère la dimension érotique de l'enlèvement dans la conscience occidentale : d'un côté la peur de la brutalité et des mauvais traitements, de l'autre le frisson d'une expérience physique inédite, au contact d'une réalité radicalement autre. La fonction de cette littérature est donc complexe et évolutive : elle tend à valoriser l'édifiante endurance de la captive confrontée à la sauvagerie, mais peut aussi, comme dans l'histoire atypique de Mary Jemison (1743-1833) qui choisit de rester chez les Sénéca, donner à voir une image inhabituelle de l'homme autochtone en individualisant le portrait, conforme finalement aux canons conjugaux de l'époque, d'un compagnon à la fois fort et respectueux⁴⁵.

La racialisation progressive du colonialisme, observable notamment dans la promulgation des législations susmentionnées, donne naissance à des régimes disciplinaires dont l'objectif principal est de créer, puis de pérenniser une distance sociale et sexuelle croissante entre les uns et les autres : distance *in fine* nécessaire à l'affirmation de la supériorité raciale et nationale des colonisateurs sur les colonisés.

Le concept de dégénérescence s'inscrit, dès lors, dans une lecture sociale, mais surtout biologique, du métissage. D'après les discours savants, les enfants d'un couple blanc et noir sont pensés stériles ou détenant une fécondité très faible, d'où le terme de « *mulatto* », mulâtre, emprunté, pour les désigner, à la zoologie. Toutefois, la figure du métis n'en reste pas moins significative, dans les chroniques de l'expansion européenne outre-Atlantique, orientale et extrême-orientale. Dès la seconde moitié du XVI^e siècle, on comptera, dans le Nouveau Monde, vingt mille « sang-mêlé » d'ascendance espagnole et indienne à Mexico puis cinquante mille au début du siècle suivant⁴⁶. Au Mexique, l'adoption des lois anti-miscégénéation, au XVIII^e siècle, est concomitante de l'augmentation

spectaculaire des mariages interraciaux et du nombre d'enfants métis⁴⁷. Les célèbres tableaux de *castas* du peintre mexicain Luis de Mena, datant de la fin du XVII^e siècle, comme ceux de Miguel Mateo Maldonado y Cabrera, au début du XVIII^e siècle, présentent, à partir de trois souches « pures » d'Espagnols, d'Indiens et d'Africains, la variété des classifications raciales des métis résultant de la conquête de l'Amérique ibérique⁴⁸.

En 1774, Cornelius de Pauw estime, quant à lui, que les mariages entre Européens et « *sauvages et abrutis* » d'Amérique – qui altèrent de surcroît la constitution physique « supérieure » des « Blancs » – sont tous voués à l'échec. En 1781, Thomas Jefferson recommande même de ne pas « *altérer par le mélange des “races” la dignité et la beauté de l'espèce humaine* [par l'affranchissement des Nègres]⁴⁹ ». Ce débat scientifique s'intensifiera au XIX^e siècle en s'appuyant sur des exemples pris précisément dans des contextes coloniaux antérieurs⁵⁰. La question sera alors de savoir si les métissages participent à un processus de reproduction positif⁵¹, en favorisant une vigueur et une amélioration des attributs raciaux (aussi bien en Europe qu'au Japon), ou bien négatif⁵² en induisant une dégénérescence héréditaire.

Bien que les croisements entre les « races » soient diversement appréciés selon les politiques coloniales européennes entre 1810 et 1840, les métis incarnent, alors, une forme de dégradation morale et de décivilisation allant à l'encontre du projet colonial initial et de sa « mission civilisatrice ». Ils mettent en jeu les constructions identitaires et idéologiques des catégories de « colon » et de « colonisé » (mais aussi des Occidentaux et des non-Occidentaux comme au Japon ou au Moyen-Orient), mais aussi de « maître » et d'« esclave », du fait qu'ils appartiennent à deux ensembles distincts, en position de subordination l'un par rapport à l'autre. Les déterminations de leur statut, par les administrations coloniales et/ou raciales, renvoient à des réalités sociales complexes et dynamiques – malgré la pluralité des territoires colonisés –

qui se révèlent tributaires de politiques d'exclusion ou d'inclusion, âprement disputées du XVI^e au XX^e siècle.

1. Article publié en partie dans sa version originale dans *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.
2. Marco Polo, *Devisement du Monde*, Paris, La Découverte, 2011 [1298].
3. Jean de Mandeville, *Livre des merveilles du monde*, Paris, CNRS Éditions, 2000 [1355-1357].
4. Alonso de Ovalle, *Histórica relación del Reyno de Chile y de las misiones y ministerios que exercita en la Compañía de Jesus*, Rome, Francisco Caballo, 1646.
5. François-Joseph Lafitau, *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris, Saugrain l'aîné et Hochereau, 1624.
6. Antonio Pigafetta, *La Relation d'Antonio Pigafetta et autres témoignages*, Paris, Chandeigne, 2007 [1522].
7. Christine Davenne, *Modernité du cabinet de curiosités*, Paris, L'Harmattan, 2004.
8. Isaac de La Peyrère, *Præadamitæ, sive Exercitatio super Versibus duodecimo, decimotertio et decimoquarto, capitis quinti Epistolæ D. Pauli ad Romanos, quibus inducuntur primi homines ante Adamum conditi*, Paris, Éditions Louis et Daniel Elzevier, 1655.
9. Edward Long, *The History of Jamaica*, Londres, Lownuts, 1774.
10. William B. Cohen, *The French Encounter with Africans: White Responses to Blacks, 1530-1880*, Bloomington, Indiana University Press, 1980 ; Winthrop D. Jordan, *White over Black: American Attitudes toward the Negro, 1550-1812*, New York, The Norton Library, 1977.
11. Pieter de Marees, *A Descriptive and Historical Declaration of the Golden Kingdom of Guinea*, Londres, Éditions Samuel Purchas, 1602 ; Richard Ligon, *A True and Exact History of the Island of Barbados*, Londres, Parker & Guy, 1673.
12. Cité par Maurice Godelier, *Au fondement des sociétés humaines*, Paris, Albin Michel, 2007.
13. Marc-Antoine Caillot, *A Company Man: The Remarkable French-Atlantic Voyage of a Clerk for the Company of the Indies*, La Nouvelle-Orléans, The Historic New Orleans Collection, 2013 [1730].
14. Robert Challe, *Journal d'un voyage fait aux Indes Orientales par une escadre de six vaisseaux commandez par M. Du Quesne, depuis le 24 février 1690, jusqu'au 20 août 1691*, Paris, Mercure de France, 2002 [1721].
15. Cité par Tzvetan Todorov, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989.
16. André Thevet, *Les singularités de la France antarctique*, Paris, Chandeigne, 1997 [1557].

17. Guy Turbet-Delof, *L'Afrique barbaresque dans la littérature française aux XVI^e et XVII^e siècles*, Genève, Droz, 1973.
18. Nicolas de Nicolay, *The Navigations: Peregrinations and Voyages made into Turkey*, Londres, Thomas Dawson, 1585.
19. Ronald Hyam, *Empire and Sexuality: The British Experience*, Manchester, Manchester University Press, 1991.
20. Philippa Levine, *Gender and Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2004.
21. Jacques Houdaille, « Le métissage dans les anciennes colonies françaises », in *Population*, vol. 36, n^o 2, 1981.
22. Durba Ghosh, *Sex and the Family in Colonial India: The Making of Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.
23. Martin Daunton, Rick Halpern (dir.), *Empire and Others: British Encounters with Indigenous Peoples, 1600-1850*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1999.
24. Dominique Bois, « Tamatave, la cité des femmes », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n^o 6, 1997 <https://clio.revues.org/376-text>; George E. Brooks, « The Signares of Saint-Louis and Gorée: Women Entrepreneurs in Eighteenth-Century Senegal », in Nancy J. Hafkin, Edna G. Bay (dir.), *Women in Africa*, Stanford, Stanford University Press, 1976.
25. Jennifer Spear, « Colonial Intimacies: Legislating Sex in French Louisiana », in *The William and Mary Quarterly*, vol. 60, n^o 1, 2003.
26. Arnaud Balvay, *L'épée et la plume. Amérindiens et soldats des troupes de la marine en Louisiane et au Pays d'en Haut (1683-1763)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006.
27. Merry E. Wiesner-Hanks, *Christianity and Sexuality in the Early Modern World: Regulating Desire, Reforming Practice*, Londres/New York, Routledge, 2002.
28. Durba Ghosh, *Sex and the Family in Colonial India: The Making of Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.
29. Howard Zinn, *A People's History of the United States*, New York, Harper & Row, 1980.
30. Joseph D. Deal, *Race and Class in Colonial Virginia: Indians, Englishmen, and Africans on the Eastern Shore During the Seventeenth Century*, New York, Garland Publishing Company, 1993 ; Martha Hodes, *White Women, Black Men: Illicit Sex in the Nineteenth-Century South*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1997 ; Werner Sollors, *Interracialism: Black-White Intermarriage in American History, Literature and Law*, New York, Oxford University Press, 2000.
31. Simon Katzenellenbogen, « Femmes et racisme dans les colonies européennes », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n^o 9, 1999.
32. Barbara Bush, *Slave Women in Caribbean Society, 1650-1838*, Bloomington, Indiana University Press, 1990 ; Arlette Gautier, « “Nou Le Pa Z'enfants batards” : la construction par la France du

genre outre-mer », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 12, 2010.

33. George M. Fredrickson, « Mulâtres et autres métis. Les attitudes à l'égard du métissage aux États-Unis et en France depuis le XVII^e siècle », in *Revue internationale des sciences sociales*, n° 183, 2005.

34. Cité par Gilles Havard, « Virilité et ensauvagement », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 27, 2008.

35. Gabriel Sagard, *Le Grand Voyage du pays des Hurons*, Paris, Denys Moreau, 1632.

36. Ann Laura Stoler, « Carnal Knowledge and Imperial Power: Gender, Race and Morality in Colonial Asia », in Micaela di Leonardo (dir.), *Gender at the Crossroads of Knowledge: Feminist Anthropology in the Postmodern Era*, Berkeley, University of California Press, 1991.

37. Audrey Bonnet, *Pocahontas, princesse des deux mondes. Histoire, mythe et représentations*, Rennes, Les Perséides, 2006.

38. Gilles Havard, *Histoire des coureurs de bois. Amérique du Nord (1600-1840)*, Paris, Les Indes Savantes, 2016.

39. Gilles Havard, « Des femmes-sujets ? La question du consentement sexuel des Amérindiennes dans le contexte de la rencontre avec les Européens (XVII^e-XIX^e siècle), in Gilles Havard et Frédéric Laugrand (dir.), *Eros et tabou. Sexualité et genre chez les Amérindiens et les Inuit*, Québec, Septentrion, 2014.

40. John D'Emilio, Estelle B. Freedman, *Intimate Matters: A History of Sexuality in America*, Chicago/Londres, University of Chicago Press, 1997.

41. Gilles Havard, *Histoire des coureurs de bois. Amérique du Nord (1600-1840)*, Paris, Les Indes Savantes, 2016.

42. Alan Gallay, *The Indian Slave Trade: The Rise of the British Empire in the American South, 1670-1717*, New Haven/Londres, Yale University Press, 2002.

43. Richard C. Trexler, *Sex and Conquest, Gendered Violence, Political Order and the European Conquest of the Americas*, Ithaca/New York, Cornell University Press, 1995 ; Laurence Hérault, « Transgression et désordre dans le genre : les explorateurs français aux prises avec les "berdaches" amérindiens », in *Etnográfica*, vol. 14, n° 2, 2010.

44. Mary Rowlandson, Neal Salisbury, *The Sovereignty and Goodness of God*, Boston, Bedford-St. Martin's, 1997.

45. June Namias, *White Captives: Gender and Ethnicity on the American Frontier*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1993.

46. Nelly Schmidt, *Histoire du métissage*, Paris, La Martinière, 2003.

47. Patricia Seed, *To Love, Honor and Obey in Colonial Mexico: Conflicts over Marriage Choice, 1574-1821*, Stanford, Stanford University Press, 1988.

48. Ilona Katzew, *Casta Painting: Images of Race in Eighteenth-Century Mexico*, New Haven/Londres, Yale University Press, 2004.
49. Thomas Jefferson, *Notes on the State of Virginia*, Londres, John Stockdale, 1787 [1781].
50. Paul Broca, « Mémoire sur les phénomènes d'hybridité dans le genre humain », in *Journal de physiologie animale et humaine*, n^{os} 2-3, 1859-1860.
51. Theodor Waitz, *Anthropologie der Naturevölker*, Leipzig, Fleischer, 1859.
52. Louis Büchner, *Science et Nature*, Paris, Germer Baillière, 1866.

2. Possessions et érotisation violentes des femmes esclaves¹

Arlette Gautier

L'évocation de relations sexuelles entre hommes européens et femmes esclaves fait surgir des images aussi fortes que contradictoires. Celles de femmes fouettées et violées, qui paradoxalement peuvent faire jouir des voyeurs, mais aussi celles de « nuits chaudes »² d'où a disparu le fouet car les femmes esclaves désiraient, selon les colons, être pénétrées sans fin, parfois sous l'effet d'une constitution voluptueuse, parfois par intérêt. Enfin, plus rarement, on imagine de paisibles concubinages. Toutes ces représentations sont nées pendant la période esclavagiste moderne, à partir de la fin du xv^e siècle, et sont reprises à des titres divers par les historiens, même si l'explication par la sensualité des Africaines-Américaines a disparu, dans les années 1970, mais était encore utilisée par l'historien Gilberto Freyre en 1933³. Aujourd'hui, l'étude de la sexualité – qui constitue un *continuum* allant du désir au viol – est redevenue un objet central des recherches sur l'esclavage⁴. Le premier livre de synthèse sur cette question conclut d'ailleurs que l'obligation d'accepter des relations sexuelles peut être vue comme une caractéristique première de l'esclavage⁵.

Qu'en est-il dans le contexte spécifique de l'Amérique où l'esclavage a, dans un premier temps, un double objectif : la production dans les mines et

les plantations et l'évangélisation, laquelle est contradictoire, en théorie, avec l'appropriation sexuelle ? Comment écrire cette histoire, du côté des esclaves, alors que tous les textes ont été écrits jusqu'au XIX^e siècle par des hommes blancs, que les esclaves ne savaient pas écrire et que, de plus, la honte du viol retombait sur elles et non sur leurs agresseurs ? Les sources seront de première main pour les colonies françaises, des monographies et des synthèses pour les autres colonies, ce qui permet d'explorer ces enjeux jusqu'au début du XIX^e siècle (1830).

« *Un désordre épouvantable et presque sans remèdes*⁶ »

Les écrits de l'époque considèrent tous que les relations sexuelles entre les femmes esclaves et les hommes blancs sont très nombreuses dans les colonies esclavagistes⁷. Les raisons évoquées n'en évoluent pas moins, selon cinq grandes explications : la lubricité de certains hommes, la stratégie des femmes esclaves, la nature voluptueuse des originaires d'Afrique, la constitution de paisibles relations domestiques et enfin la violence sexuelle inhérente à l'esclavage.

Au XVII^e siècle, les esclaves sont encore peu nombreux (le véritable tournant s'amorce dans les années 1670 avec la création, en Angleterre, de la Compagnie royale d'Afrique et, en France, de la Compagnie du Sénégal) et ils sont définis par un statut et non par une « race ». Leur captivité est justifiée par les nécessités en main-d'œuvre mais aussi par l'évangélisation ou encore par les conséquences d'une guerre sainte menée, en Afrique, contre des mécréants. Les relations sexuelles hors mariage, entre Blancs et esclaves, sont alors dénoncées et même punies, les missionnaires dénonçant simultanément la lubricité de certains hommes blancs et les viols subis par les femmes esclaves. Ainsi, le frère prêcheur Jean-Baptiste Du Tertre, qui a passé six ans aux Antilles françaises, écrit en 1667 : « *Il faut pourtant*

*avouer que si l'on pouvait excuser un crime que Dieu déteste, il n'y a personne qui ne portât compassion à ces pauvres malheureuses qui ne se laissent ordinairement aller aux désirs sales de ces hommes perdus que par des sentiments de crainte d'un mauvais traitement, par la terreur des menaces dont ils les épouvantent ou par la force dont ces hommes passionnés se servent pour les corrompre*⁸. » Il rapporte que deux esclaves refusèrent pourtant les propositions de leurs maîtres, l'une en le souffletant, l'autre en le menaçant d'un tison de fer. Cette « lubricité » masculine s'expliquerait par le très faible nombre de femmes blanches, ce qui n'est pas loin d'une justification par le caractère soi-disant irréprensible de la sexualité masculine. Cependant, la situation ne s'améliore guère au XIX^e siècle alors que la proportion de femmes et d'hommes blancs s'équilibre.

Les officiels prennent toutefois des ordonnances pour « empêcher l'immoralité ». D'une part, les auteurs de violences sont punis par des coups de liane et peuvent même être marqués à la joue en cas de récidive. De plus, « leurs » enfants mulâtres sont libérés, ce qui induit une perte financière. D'autre part, dans les colonies françaises, espagnoles et portugaises, le mariage permet d'effacer la faute car ce qui est condamné – et donc condamnable – n'est ni le viol ni la sexualité interracial mais la relation sexuelle hors du sacrement du mariage. L'édit français de mars 1685 – rebaptisé le *Code noir* quelques décennies plus tard – encourage d'ailleurs les maîtres à affranchir et épouser leurs esclaves enceintes pour éviter les amendes. De fait, les mariages mixtes sont encore assez fréquents au milieu du XVII^e siècle, sans éveiller l'attention des autorités coloniales qui jugent la situation marginale.

Cependant, avec le développement de l'économie de plantation et la déportation massive d'Africains, au XVIII^e siècle, l'esclavage se racialise. Ainsi, les différents codes coloniaux, tant français qu'anglais ou espagnols, instituent que les enfants des femmes esclaves appartiennent à leurs maîtres

et non aux pères, et font ainsi de la sexualité un moyen de reproduction de l'esclavage, en le rendant héréditaire, et du genre, un élément essentiel du discours de la « race », puisqu'une femme blanche donne naissance à un enfant libre de naissance et une femme esclave à un esclave⁹. Le Conseil souverain de Martinique interdit, en 1670, de nommer les pères dans les registres de naissance, ce qui empêche ensuite les recherches en paternité. De plus, le mariage, s'il invalide le péché et permet d'accroître la population libre, n'est nullement une réponse au caractère forcé des relations sexuelles.

Cette politique se maintiendra pourtant dans les colonies espagnoles, dont seule Cuba deviendra une économie de plantation à la fin du XVIII^e siècle. En revanche, elle devient très rare dans les colonies françaises, où il faut désormais une autorisation administrative pour se marier avec une esclave, laquelle n'empêche pas d'ailleurs une forte stigmatisation. Seuls de rares hommes blancs créoles (nés dans les îles) de condition modeste se marieront encore avec des femmes esclaves. Dans l'Empire colonial français, les lettres patentes prises par le roi de France pour les îles de Mascareignes, en 1723, et pour la Louisiane française, en 1724, interdiront, purement et simplement, les mariages mixtes. On trouve, dès 1680, une autre représentation des relations sexuelles entre hommes blancs et femmes esclaves dans un texte du Conseil de la Guadeloupe : « *la malice des négresses esclaves est parvenue jusqu'au point que la plupart des filles méprisent leurs semblables, refusent de les épouser et s'abandonnent facilement à des artisans et domestiques de maison, même à des garçons de famille dans l'espérance de concevoir des mulâtres libres et non esclaves, que d'autres négresses mariées s'adonnent à des gens libres dans l'envie de faire des enfants libres*¹⁰. »

Ainsi, ces relations sexuelles deviendraient une stratégie de libération, au moins des enfants. Les termes changent également : on ne parle plus de « débauche », de « libertinage » ou de « concubinage » mais de prostitution

(soit « *l'abandon à la lascivité* » selon le *Dictionnaire de l'Académie française* de 1694), ce qui fait de la femme esclave la principale responsable de ces comportements et dédouane le Blanc qui n'impose plus de relations sexuelles mais les achète¹¹. L'argument est repris et généralisé dans la seconde moitié du XVIII^e siècle : ce ne serait pas le maître qui abuserait de son esclave, mais celle-ci qui l'entraînerait au libertinage. Un administrateur de Saint-Domingue, Pierre-Victor Malouët, indique ainsi, en 1788 : « *Certainement le commerce et l'emploi des nègres produisent une grande licence de mœurs, mais c'est à cette espèce d'hommes et à leur constitution qu'est inhérent le goût du libertinage. Libres ou esclaves, chrétiens ou idolâtres, les hommes et les femmes noirs ont une propension invincible au plaisir, et la facilité de s'y livrer corrompt un grand nombre de Blancs*¹². » On retrouve d'ailleurs ce type de description à travers toute l'Amérique des plantations. Cette racialisation préscientifique s'appuie donc sur l'idée que la sexualité des Blancs et des Noirs est, par nature, différente.

Une image distincte qui se déploie, à la fin du XVIII^e siècle, dans une littérature à la fois locale et de voyageurs philosophes, tant aux Antilles françaises qu'anglaises ou espagnoles (et aussi dans les colonies d'Amérique du Nord), vise à rendre plus présentables les colonies. Les relations entre Blancs et « femmes de couleur » y sont décrites comme des concubinages, ce qui permet d'indiquer que l'esclavage peut civiliser les esclaves¹³. Dans le même temps, les abolitionnistes font de l'appropriation sexuelle des femmes esclaves un de leurs arguments principaux pour dénoncer l'esclavage qui démoralise le Blanc comme l'esclave en permettant un accès sexuel illimité aux femmes. Une appropriation qui commence dès le bateau négrier où les femmes et les hommes déportés sont séparés et où marins et officiers choisissent leurs maîtresses pour la traversée : un processus faisant partie intégrante de la fabrique d'esclaves soumis et de la rétribution « en nature » des Blancs¹⁴.

Témoignages, réticences et révélations

À la Jamaïque, à la fin du XVIII^e siècle où, selon les auteurs de l'époque, il n'y aurait pas de contrainte sexuelle et où le concubinage Blancs/esclaves déploierait ses vertus civilisatrices, un gérant de plantation, James Thistlewood¹⁵, décrit précisément sa vie sexuelle dans son journal. Il vit trois concubinages, dont le dernier avec Phibbah, esclave de son propriétaire, lequel impose à celle-ci des relations sexuelles. James Thistlewood l'achète et peut lui imposer la fidélité. Malgré un concubinage de trente-sept ans, Phibbah n'a reçu qu'une fois la visite de voisines blanches, sa position restant donc marquée par son statut d'esclave. Elle deviendra propriétaire de deux jeunes esclaves et obtiendra la liberté mais seulement après la mort de son concubin.

Pendant leur vie commune, James Thistlewood a des relations avec cent trente-huit esclaves, la plupart étant sa propriété ou appartenant aux plantations qu'il gère. Il leur laisse souvent une petite somme, laquelle leur permet de combler leur faim et celle de leurs enfants, mais leur impose d'être définies comme prostituées. Il décrit parfois le viol, sans jamais employer le mot, comme méthode de punition dans le cadre du travail même, pour discipliner les femmes esclaves qui sont le plus souvent reléguées aux champs. Il raconte aussi des scènes de résistance. Ainsi, il impose trente-sept fois des relations sexuelles « *insatisfaisantes* » à Sally, à la suite desquelles elle fuit, mais elle est rattrapée, fouettée, affublée d'un collier et d'une chaîne et même marquée au visage. Il finit par la vendre. James Thistlewood est loin d'être le seul : il écrit que son patron organise deux viols collectifs, suite auxquels des esclaves marronnent (le marronnage consistant en la fuite d'un esclave hors de la propriété de son maître) et deux sont fouettées parce qu'elles ont résisté. La plupart des esclaves ne bénéficiaient guère des relations sexuelles qui leur étaient imposées puisque Phibbah est la seule des trois concubines et des multiples maîtresses de James Thistlewood qui en tire un « bénéfice ».

Malheureusement, nous ne disposons pas d'un tel texte pour les Antilles françaises à la même période. Le conseiller martiniquais Pierre Dessales, qui écrit au milieu du XIX^e siècle, est moins honnête : il prétend être chaste, malgré les racontars colportés à son sujet et dont il se plaint, mais il décrit les turpitudes de ses voisins qui changent de maîtresses comme de chemises, couchent avec deux femmes esclaves en même temps ou avec un homme esclave¹⁶... Aux États-Unis, différents auteurs citent des marchands et des planteurs d'esclaves à la sexualité tout aussi vorace. Ainsi, James Henry Hammond, planteur – qui deviendra gouverneur de la Caroline du Sud en 1857 –, a des enfants avec une esclave et une de ses filles. Quant à certains marchands de Louisiane, devenus par la suite de gros planteurs, ils évoquent dans une longue correspondance leurs désirs et activités sexuels d'une façon où ils semblent être « *des pénis animés, érigés*¹⁷ ». Tous considèrent qu'acheter une esclave c'est obtenir le droit de la pénétrer.

Propriétaires et gérants disposent d'ailleurs du corps des femmes esclaves à leur guise. C'est du moins ce qui ressort de plusieurs témoignages concernant Saint-Domingue à la fin du XVIII^e siècle. Ainsi, l'habitant sucrier Galliffet déclare à propos de son charpentier : « *Je lui ai au contraire permis de faire un choix sur mes négresses et il s'en est tenu là jusqu'ici.* » De même, le lieutenant de marine marchande Jacques Proa raconte, en 1781, que : « *Le soir on vous prépare un bain et le maître vous fait passer en revue les plus belles de ses esclaves, vous faites votre choix et ces négresses par vous choisies vont vous servir au bain et au lit*¹⁸. »

L'effacement de la voix des femmes esclaves

Les témoignages d'esclaves sont, quant à eux, très rares, car très peu savent écrire, et ils datent généralement du XIX^e siècle. Ils prennent donc trois formes : les récits, souvent publiés avec l'aide d'abolitionnistes, les entretiens réalisés dans le cadre du *Worker's Project* américain des années

1920-1930, parfois retranscrits par des Blancs assez méprisants, et les paroles transcrites durant les procès. S’y ajoutent les rares souvenirs de leurs descendants.

Mary Prince fut la première et la seule esclave antillaise à publier le récit de sa vie en 1831, à l’extrême fin de la période étudiée ici. Elle y évoque comment elle et une autre esclave, enceinte, étaient fouettées, nues, dénonçant ainsi le voyeurisme sadique de leur maître. Harriett Jacobs raconte dans *Incidents dans la vie d’une fille esclave* comment un maître essaie de forcer une esclave adolescente à avoir des relations sexuelles. La perte de la liberté sexuelle est montrée dans ce roman autobiographique comme la négation même de l’individualité¹⁹. Solomon Northup, militant abolitionniste, raconte dans ses mémoires (1853) le calvaire de Patsey, dont le dos est couvert de mille cicatrices à cause d’un maître libidineux et d’une maîtresse jalouse, ainsi que celui de sa tante, dont la famille est vendue parce qu’elle s’est refusée²⁰. En revanche, les mille cinq cents témoignages de femmes esclaves américaines – sur les deux mille trois cents obtenus par le *Worker’s Project Administration* en 1936 – sont assez allusifs.

Les archives judiciaires américaines n’évoquent pas les violences sexuelles envers les esclaves et les Amérindiennes, car les juges ne les reconnaissent qu’envers les Blanches ayant un certain statut social. Cependant, le procès de Célia, en 1855 aux États-Unis, est l’occasion de dévoiler le calvaire vécu par une fille de 14 ans, violée entre 1851 et 1855 par son maître, qui lui fait deux enfants. Amoureuse d’un autre homme qui veut qu’elle lui soit fidèle, elle exige que cessent les agissements du maître à son égard ; ce dernier n’obtempère pas. Elle le tue et sera condamnée à mort. Il n’y a procès que parce qu’elle l’a assassiné. De même, l’analyse des archives judiciaires des colonies esclavagistes françaises ne trouve aucune trace de viol. Un seul cas de violence sexuelle contre une esclave est évoqué, dans les archives du Conseil souverain de la Guadeloupe en 1844, réalisé par une maîtresse, femme de couleur libre, statut qui explique sans

doute que la plainte ait été prise en compte : « *Là, derrière son lit, elle a commandé qu'on perçât un trou pour me mettre aux fers et a appelé "Sans nom" pour me tenir les jambes écartées et fourrer ses mains dans mes parties génitales*²¹. »

Ce silence des archives souligne le travail d'effacement des violences réalisé par les élites. En revanche, à Lima, où les mariages interracialisés sont permis, des esclaves domestiques peuvent raconter leurs expériences de la violence sexuelle de leur *propre* point de vue. Ainsi l'une d'entre elles précise-t-elle, au début du XIX^e siècle : « *J'ai été forcée d'accepter pour deux raisons : la première, c'est qu'il était le maître, la seconde... parce qu'il est certain que plus le maître a d'intérêt pour vous, mieux il vous traite. J'ai cherché l'amélioration de mon sort en faisant semblant d'avoir du plaisir*²². » L'histoire orale est très controversée car elle peut faire l'objet de réécritures. À la lecture de l'ouvrage *Paroles d'esclavage. Les derniers témoignages*, paru en 2011, il est intéressant, cependant, de noter que sept des vingt-neuf descendants d'esclaves martiniquais disent descendre d'une relation entre un maître et une esclave, et surtout d'écouter ce qu'ils en disent²³.

Ces témoignages confirment à la fois la lubricité, non seulement de « quelques » hommes mais de beaucoup, et surtout son acceptation par le système esclavagiste. Ce contexte de forte contrainte correspond à la définition actuelle des violences sexuelles, qui sont considérées aggravées lorsque l'auteur est en position d'autorité, ce qui est bien le cas du maître ou du gérant qui abuse de l'esclave ou qui dit à ses employés de « se servir parmi elles ». Dans ce contexte de grande coercition, il n'est même pas nécessaire qu'il y ait violence physique si la menace est présente et elle l'était, comme le soulignent les instruments de torture présents dans chaque habitation²⁴ mais aussi les souvenirs des esclaves. On peut, bien sûr, voir un anachronisme dans cette définition du viol, appliqué ici aux femmes esclaves, puisqu'il n'est condamné, à l'époque, que pour les femmes de

l'élite blanche : les hommes le pratiquant alors, ayant les moyens de redéfinir la coercition en « consentement », ce qui interdit *précisément* qu'ils soient, dès lors, définis comme des violeurs. Toutefois, ne pas l'utiliser revient à accepter l'idée que le pouvoir de définir les catégories soit le monopole des hommes de l'élite blanche.

Des contextes variés

Si les discours tenus sur la sexualité dans les diverses colonies esclavagistes sont souvent assez proches, les contextes, eux, sont bien différents. Le contexte démographique mais aussi d'emploi implique des possibilités et des modes de relations sexuelles bien différents²⁵. Ainsi, si l'on prend pour exemple la fin du XVIII^e siècle, il y a beaucoup plus d'esclaves par Blanc à Saint-Domingue – les esclaves représentant 88 % de la population et les Blancs seulement 5 % –, comme dans les autres Antilles françaises ou à la Jamaïque d'ailleurs, qu'au Brésil où il y a deux esclaves pour un Blanc et que dans le sud des États-Unis où il y a deux Blancs pour un esclave. Devenir concubine pour une esclave est davantage possible d'un point de vue purement démographique sur le continent qu'aux Antilles, où il y dix-sept esclaves pour un Blanc. Par ailleurs, l'affranchissement a été plus fréquent au Brésil et aux Antilles, où il y a à peu près autant de libres de couleur que de Blancs (au Brésil, il y a 25 % de Blancs et 25 % de libres de couleur), à l'opposé du sud des États-Unis, où leur nombre est insignifiant (les libres de couleur ne représentant que 2 % de la population). L'affranchissement, même féminin, peut être lié à des relations avec des libres, blancs ou pas, mais il est aussi très souvent le fruit de leur travail.

Les possibilités de relations diffèrent en effet selon le type d'emploi et la proximité qu'elle inclut ou pas avec les Blancs. Dans les grandes plantations, ce peut être le viol de la jeune esclave, par le maître, le gérant, un domestique blanc, un voyageur de passage. Ainsi, toujours à la fin du

XVIII^e siècle, 60 % des femmes esclaves du sud des États-Unis risquaient, entre 15 et 30 ans, d'être « approchées » par un homme blanc²⁶. Quelques-unes en garderont un enfant mulâtre, mais toutes les relations ne sont pas fécondes, de plus les esclaves connaissaient des procédés abortifs, certes pas toujours efficaces.

Les plus jolies esclaves, d'après les opinions des maîtres, qui ont souvent la peau plus claire – et qui, de ce fait sont vendues à très haut prix par les marchands d'esclaves de Louisiane – deviendront domestiques à la *grand'case*, ce qui les rendra davantage soumises aux attentions des Blancs. Certaines formeront avec eux de véritables familles, dans l'ombre de la famille officielle, accompagnant même les colons-esclavagistes en France²⁷. Elles auront plus de probabilités de devenir ménagères en titre et d'être affranchies si elles ont un enfant mulâtre à Saint-Domingue et à la Jamaïque où les jeunes hommes avides de fortune et de plaisirs sont plus nombreux et la proportion de femmes blanches plus faible, que dans les Îles du Vent françaises ou les colonies de peuplement américaines, où les épouses blanches luttent individuellement et collectivement contre leurs rivales de couleur, comme elles le firent à la Nouvelle-Orléans de 1731 à 1790.

En revanche, le sud des États-Unis refuse la reconnaissance légale de ces familles. Un homme qui légitime publiquement sa maîtresse et ses enfants doit faire face à la disgrâce sociale. S'il meurt en demandant par testament qu'elle soit émancipée, ou hérite de ses biens, il y a de fortes chances pour que sa famille conteste et obtienne l'annulation de celui-ci. Ainsi, Thomas Jefferson, président des États-Unis de 1801 à 1809, n'offre que la liberté et une éducation de base à ses sept enfants nés de Sally Hemings, qu'il n'affranchit d'ailleurs pas²⁸. De plus, dans le milieu des planteurs, lorsque ceux-ci possèdent plusieurs plantations, il n'était pas rare de les voir cumuler, dans chacune, des familles de l'ombre. Dans la plupart des cas, les femmes esclaves devenues « maîtresses de Blancs » ne sont considérées que comme des objets sexuels, certes très désirables, mais

revendables au moment du départ ou quand elles ne plaisaient simplement plus, comme le montrent certaines annonces de journaux antillais ou les fréquents achats de *fancy maids* par des planteurs dans le sud des États-Unis. Certaines travailleront enfin dans des bordels, quand d'autres seront simplement renvoyées vers les champs, l'âge venant.

Dans les villes, les esclaves ont plus de possibilités de négociations et sont plus fréquemment affranchis car ils ne travaillent pas à plein temps pour leurs maîtres et se louent contre un salaire. Ils ont aussi plus de possibilités de rencontres. Cela dit, les femmes sont parfois contraintes à la prostitution pour payer leur dû à leurs propriétaires. Toutefois, ces esclaves urbains sont peu nombreux, sauf à la fin de l'esclavage et au Brésil, pays qui compte l'histoire la plus longue de l'esclavage et le plus grand nombre d'esclaves, mais aussi de « gens de couleur libres »²⁹.

La comparaison des textes de l'époque, des témoignages et des données contextuelles permet donc de conclure en revenant sur les cinq explications concernant la fréquence et la nature des relations sexuelles entre femmes esclaves et Européens définies dans l'introduction de cette contribution. Selon la première, il s'agirait de viols essentiellement dus à la lubricité de « quelques » hommes ainsi qu'au trop faible nombre de femmes blanches disponibles. Cette dernière assertion ne semble guère convaincante alors que tous les observateurs de l'époque n'ont eu de cesse d'indiquer la fréquence constante de ces relations, y compris lorsqu'il y eut autant de femmes blanches que d'hommes.

La seconde prétend que les femmes esclaves recherchent ces relations pour leurs propres intérêts. Il faut cependant différencier les « gratifications » : une meilleure nourriture, quelques pièces ou cadeaux, des avantages plus substantiels ; l'affranchissement des enfants nés de cette union qui peuvent mieux prendre en charge leur mère, celui des femmes elles-mêmes, lequel a été plus fréquent au Brésil qu'aux Antilles et quasiment inconnu aux États-Unis. Cette stratégie est donc loin d'être

ouverte à toutes les esclaves, mais elle a permis quelques « belles réussites ».

La troisième met en avant la lascivité des femmes esclaves, discours repris par d'honorables écrivains et magistrats qui s'imaginent désirés par de ravissantes et jeunes mulâtresses. Les nombreux refus, au péril de leur vie, actés par ces femmes autant que leurs aveux de simulacres viennent pourtant contredire ce point de vue fondé sur des préjugés raciaux et patriarcaux servant surtout à justifier les violences sexuelles commises.

La quatrième éclaire « d'honnêtes concubinages », ce qui est parfois le cas. Pourtant, de nombreux contre-exemples indiquent qu'il ne faut pas trop s'y fier. Avoir un ou même plusieurs enfants avec un homme blanc ne signifie pas toujours être dans une relation établie, et vivre en concubinage avec lui ne veut pas dire que celui-ci se prive d'avoir des relations sexuelles avec d'autres esclaves. De plus, ces « concubinages » étaient le plus souvent, comme nous l'avons montré, synonymes de familles « de l'ombre », n'impliquant pas une vie commune du fait de la forte racialisation de la conjugalité dans les colonies esclavagistes.

Enfin, la cinquième explication axe le propos sur la violence sexuelle comme rouage essentiel de l'esclavage. L'existence d'instruments de torture et de cachots dans toutes les plantations, les textes légaux tout comme la pratique qui empêchent les esclaves de porter plainte, les délires érotiques enflammés des élites masculines blanches – comprenant autant les discours des magistrats que ceux des philosophes – concourent tous, en effet, à une forte érotisation hétérocentrée des « marchandises » féminines et à l'impossibilité de penser la réalité et la légitimité de leur refus sexuel.

L'appropriation sexuelle des femmes esclaves est donc à la fois justifiée par des discours savants, légitimée par des dispositifs légaux – comme les *Codes noirs* – et permise du fait des us et coutumes pratiqués par les marchands, les marins et les planteurs, que ce soit au Brésil, dans les Caraïbes ou dans le sud des États-Unis. Elle structure, dès lors, l'ensemble

des expériences des femmes esclaves, et ce même si certaines d'entre elles pouvaient, évidemment, subvertir ce cadre.

1. Article publié dans sa version originale dans *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.
2. Hugues Rebell, *Les nuits chaudes du Cap français*, Paris, Éditions de La Plume, 1902.
3. Gilberto Freyre, *Maîtres et esclaves. La formation de la société brésilienne*, Paris, Gallimard, 1974 [1933].
4. Gerda Lerner, *De l'esclavage à la ségrégation. Les femmes noires dans l'Amérique des Blancs*, Paris, Denoël/Gonthier, 1975 [1972] ; Arlette Gautier, *Les Sœurs de Solitude. Femmes et esclavage aux Antilles du XVII^e au XIX^e siècle*, Rennes, PUR, 2010 [1985] ; Barbara Bush, *Slave Women in Caribbean Society, 1650-1838*, Bloomington, Indiana University Press, 1990 ; Sonia Maria Giacomini, *Femmes et Esclaves. L'expérience brésilienne (1850-1888)*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe, 2016 [1988].
5. Gwyn Campbell, Elizabeth Elbourne (dir.), *Sex, Power and Slavery*, Athens, Ohio University Press, 2014 ; Ronald Hyam, *Empire and Sexuality: The British Experience*, Manchester, Manchester University Press, 1991 ; Merril D. Smith (dir.), *Sex and Sexuality in Early America*, New York, New York University Press, 1998 ; Michel Foucault, *Histoire de la sexualité* (3 tomes), Paris, Gallimard, 1976-1984 ; Anne McClintock, *Imperial Leather: Race, Gender and Sexuality in the Colonial Contest*, Londres/New York, Routledge, 1995 ; Ann Laura Stoler, *Haunted by Empire: Geographies of Intimacy in North American History*, Durham, Duke University Press, 2006.
6. Jean-Baptiste Du Tertre, *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, Paris, Thomas Jolly, 1667-1771.
7. Gilberto Freyre, *Maîtres et esclaves. La formation de la société brésilienne*, Paris, Gallimard, 1974 [1933] ; Joshua D. Rothman, *Notorious in the Neighborhood: Sex and Families across the Color Line in Virginia, 1787-1861*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2003.
8. Jean-Baptiste Du Tertre, *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, Paris, Thomas Jolly, 1667-1771.
9. Gwendolyn Midlo Hall, *Social Control in Slave Plantation Societies: A Comparison of St. Domingue and Cuba*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1971 ; Kathleen M. Brown, *Good Wives, Nasty Wenches, and Anxious Patriarchs: Gender, Race and Power in Colonial Virginia*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1996 ; Jennifer Morgan, *Laboring Women: Reproduction and Gender in New World Slavery*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2004.

10. Médéric Louis Élie Moreau de Saint-Méry, *Lois et constitutions des colonies françaises de l'Amérique sous le vent* (6 volumes), Paris, Mequignon jeune, 1784-1790 [Hachette Livre BNF, 2006].
11. Doris Garraway, *The Libertine Colony: Creolization in the Early French Caribbean*, Durham, Duke University Press, 2005 ; Joan Dayan, *Haiti, History, and the Gods*, Oakland, University of California Press, 1998.
12. Pierre-Victor Malouët, *Mémoire sur l'affranchissement des Nègres*, Neuchâtel, sans éditeur, 1788.
13. Henrice Altink, « Deviant and dangerous: Proslavery representations of Jamaican slave women's sexuality, c. 1780-1834 », in Gwyn Campbell, Suzanne Miers, Joseph C. Miller (dir.), *Women in Slavery: The Modern Atlantic*, Athens, Ohio University Press, 2007.
14. Marcus Rediker, *The Slave Ship: A Human History*, Londres, John Murray, 2008 ; Clarence J. Clarence J. Munford, *The Black Ordeal of Slavery and Slave Trading in the French West Indies, 1625-1715: The Middle Passage and the Plantation Economy*, Lewiston/Queenston/Lampeter, The Edwin Mellen Press, 1991 ; Sowande M. Mustakeem, *Slavery at Sea: Terror, Sex, and Sickness in the Middle Passage*, Champaign, University of Illinois Press, 2016.
15. Trevor Burnard, *Mastery, Tyranny, and Desire: Thomas Thistlewood and His Slaves in the Anglo-Jamaican World*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2004 ; Douglas Hall, *In Miserable Slavery: Thomas Thistlewood in Jamaica, 1750-1786*, Kingston, University of the West Indies Press, 2012.
16. Pierre Dessalles, *La vie d'un colon à la Martinique au XIX^e siècle*, Fort-de-France, Désormeaux, 1987 ; Myriam Cottias, « La séduction coloniale. Damnation et stratégie des femmes antillaises (XVII^e-XIX^e) », in Cécile Dauphin, Arlette Farge (dir.), *Séduction et Sociétés. Approches historiques*, Paris, Seuil, 2001.
17. Edward E. Baptist, « “Cuffy”, “Fancy Maids” and “One-Eyed Men”: Rape, Commodification, and the Domestic Slave Trade in the United States », in *The American Historical Review*, vol. 106, n° 5, 2001 ; David Brion Davis, « Slavery, Sex and Deshumanization », in Gwyn Campbell, Elizabeth Elbourne (dir.), *Sex, Power, and Slavery*, Athens, Ohio University Press, 2014.
18. Jean-Jacques Proa, *Mémoires d'un marin rochelais*, Le-Poiré-sur-Vie, Imprimerie graphique de l'Ouest, 1993 [1781].
19. Mary Prince, *La Véritable Histoire de Mary Prince, esclave antillaise*, Paris, Albin Michel, 2000 [1831] ; Harriet Jacobs, *Incidents in the Life of a Slave Girl*, Boston, Lydia Maria Child, 1861 ; Aliyyah I. Abdur-Rahman, « “This Horrible Exhibition”: Sexuality in Slave Narratives », in John Ernest (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, Oxford, Oxford University Press, 2014 ; Patrick Mingos, *Far More Terrible for Women: Personal Accounts of Women in Slavery*, Winston-Salem, John F. Blair Publisher, 2006.
20. Solomon Northup, *Douze ans d'esclavage*, Genève/Paris, Entremonde, 2013 [1853].

21. Ansom, « Conseil privé de la Guadeloupe, registre 164, année 1844, session de mai, n° 1 », in Dominique Rogers, *Voix d'esclaves. Antilles, Guyane et Louisiane françaises (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Paris, Karthala, 2015 ; Frédéric Régent, Gilda Confier, Bruno Maillard, *Libres et sans fers. Paroles d'esclaves français*, Paris, Fayard, 2015 ; Sharon Block, *Rape and Sexual Power in Early America*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2006.
22. Christine Hünefeldt, *Paying the Price of Freedom: Family and Labor Among Lima's Slaves, 1800-1854*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 1995.
23. Serge Bilé, Alain Roman, Daniel Sainte-Rose, *Paroles d'esclavage. Les derniers témoignages*, Saint-Malo, Pascal Galodé, 2011.
24. Caroline Oudin-Bastide, *Travail, capitalisme et société esclavagiste. Guadeloupe, Martinique (XVII^e-XIX^e siècles)*, Paris, La Découverte, 2005.
25. Myriam Cottias, Hebe Mattos (dir.), *Esclavage et subjectivités dans l'Atlantique luso-brésilien et français (XVII^e-XX^e siècles)*, Marseille, OpenEdition Books, 2016 ; Nathalie Dessens, *Myths of the Plantation Societies: Slavery in the American South and the West Indies*, Gainesville, University Press of Florida, 2003.
26. Herbert G. Gutman, Richard Sutch, « Victorians all? The Sexual mores and conduct of slaves and their masters », in Paul A. David, Herbert G. Gutman, Richard Sutch, Peter Temin, Gavin Wright, *Reckoning with Slavery: A Critical Study in the Quantitative History of American Negro Slavery*, New York, Oxford University Press, 1976.
27. Jennifer Palmer, *Intimate Bonds: Family and Slavery in the French Atlantic*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2016.
28. Joshua D. Rothman, *Notorious in the Neighborhood: Sex and Families across the Color Line in Virginia, 1787-1861*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2003.
29. Anne Pérotin-Dumon, *La ville aux Îles, la ville dans l'île : Basse-Terre et Pointe-à-Pitre*, Paris, Karthala, 2000 ; Kathleen J. Higgins, « Licentious Liberty » in a Brazilian Gold-Mining Region: *Slavery, Gender, and Social Control in Eighteenth-Century Sabará, Minas Gerais*, University Park, The Penn State University Press, 1999 ; Sandra L. Graham, *House and Street: The Domestic World of Servants and Masters in Nineteenth-Century Rio de Janeiro*, Austin, University of Texas Press, 1992 [1988].

3. Le viol dans l’imaginaire colonial britannique : les leçons de la Mutinerie de 1857

Nancy L. Paxton

Les représentations du viol constituent une histoire particulière – ou prévisible – dans le discours colonial britannique sur l’Inde aux XVIII^e et XIX^e siècles, mais les chercheurs en histoire ou en lettres l’identifient ou ne l’identifient pas en fonction des hypothèses théoriques qu’ils posent et des choix méthodologiques qu’ils opèrent. Dans *Writing under the Raj: Gender, Race, and Rape*, j’ai décrit l’émergence du récit du viol dans le discours colonial britannique sur l’Inde en montrant la structuration de ce discours à la fin du XVIII^e siècle et sa transformation radicale après l’établissement du Raj britannique en 1858¹. Dans les années 1780, Edmund Burke a choqué son auditoire en décrivant les actes « sans nom » que Warren Hasting et d’autres agents de la Compagnie des Indes orientales avaient commis : extorsion, sévices et viol de riches Indiennes. Mais ce « récit du viol »² a été complètement revu après 1857, lorsqu’il fut remplacé par des descriptions sensationnalistes d’Anglaises emprisonnées, torturées et violées par des Indiens.

De nombreux reportages préliminaires d’officiers de l’armée et de journalistes britanniques sur la grande révolte indienne de 1857 et sur la

campagne britannique visant à reprendre le contrôle de Meerut, Delhi, Cawnpore et Lucknow, incluait des descriptions sensationnalistes de femmes britanniques capturées pendant les combats, avec souvent une profusion de détails sur leur maintien en captivité pour être torturées, violées puis tuées. Dès 1865, des chroniqueurs et des historiens britanniques commencèrent à arguer que ces récits de viols ne pouvaient être vérifiés. Pourtant, de nombreux romans sur la vie en Inde britannique publiés entre 1858 et 1914, continuaient de diffuser ces images terrifiantes de femmes anglaises victimes de viol. En menant mes recherches pour cette étude, j'ai lu plus de cinquante romans et découvert des différences significatives entre les romans destinés au marché intérieur et ceux écrits par des citoyens britanniques ayant vécu quelque temps dans la « zone de contact colonial » de l'Inde britannique. Pour illustrer le travail culturel réalisé par ces « récits du viol », j'ai exploré la manière dont ces premières représentations du viol intègrent des thèmes orientalistes issus de la littérature romantique du début du XIX^e siècle et j'ai décrit comment les romans traitant de la vie en Inde se transforment lorsque l'Empire oriental britannique passe sous l'administration directe de la Grande-Bretagne. J'ai essayé d'expliquer pourquoi le récit du viol des colonisatrices par des Indiens a persisté longtemps après que le très estimé historien George Trevelyan eut déclaré, en 1865, qu'il n'existait aucune preuve historique de leur perpétration³. Mon analyse s'inspire de l'ouvrage d'Edward Said, *L'Orientalisme*⁴, et intègre les travaux de théoriciens et théoriciennes féministes et postcoloniaux, des *Subaltern Studies* et de l'analyse de récits de viols comparables dans d'autres territoires de l'Empire britannique (notamment les colonies de peuplement comme la Nouvelle-Zélande ou l'Australie et dans des colonies plus précoces comme les États-Unis).

Depuis vingt ans que mon ouvrage *Writing under the Raj* a été publié, des dizaines de nouvelles études ont été menées sur le discours colonial britannique sur l'Inde aux XVIII^e et XIX^e siècles, mais la question du viol

interracial reste en grande partie occultée, comme je souhaite le montrer dans cette courte enquête. Comme Ann Laura Stoler l'explique avec éloquence, les histoires coloniales « *sont construites autour de problèmes contemporains, adhèrent aux logiques de gouvernance, sont mêlées de distinctions racialisées et sont ancrées dans des situations émotionnelles moins tangibles instaurées par les humiliations, indignités et ressentiments qui peuvent se manifester par les actes audacieux de ceux qui refusent de respecter les restrictions territoriales*⁵ ». Lorsque le viol apparaît dans le discours sur l'Inde britannique entre 1780 et 1914, il concerne les « *détritus* » de l'Empire, « *une pression exercée, un état physique perturbé, une force qui s'applique sur les muscles et sur l'esprit*⁶ ».

Plusieurs histoires récentes du discours colonial sur l'Inde britannique au cours du long XVIII^e siècle cherchent à décrire comment et pourquoi les références au viol ont été « sensationnalisées » à cette époque. Nicholas Dirks, par exemple, détaille le rôle crucial qu'Edmund Burke a joué dans la critique des méthodes employées par les agents de la Compagnie des Indes orientales et dans la réforme de la politique coloniale britannique au cours des cinquante années qui suivirent le procès pour corruption de Warren Hastings (gouverneur général des Indes de 1773 à 1804). Comme Nicholas Dirks le montre, Edmund Burke a tenu le rôle vedette dans le « scandale » britannique le plus spectaculaire de la seconde moitié du XVIII^e siècle, lorsqu'il a compilé ses fameux « Actes d'accusation » et qu'il les a présentés à la Chambre des Communes, « Actes d'accusation » qui ont conduit au procès de Warren Hastings à la Chambre des Lords, ouvert en 1770 pour neuf longues années⁷.

Les critiques de la politique coloniale britannique en Inde par Edmund Burke avaient déjà émergé lors des débats de 1783 sur le malheureux projet de loi sur l'Inde présenté par Charles James Fox. Edmund Burke désignait alors Paul Benfield, gouverneur de Madras, comme l'un des moins scrupuleux des « *nababs de retour qui ont utilisé leurs fortunes constituées*

abusivement pour s'acheter des positions et du pouvoir politique ». En 1785, Edmund Burke déclara que Paul Benfield buvait au « *calice des fornications, de la rapine, de l'usure et de l'oppression qui lui est tendu par la splendide catin de l'Est* ». Cette accusation a choqué son auditoire britannique, car il avait compris, à l'époque, que cette référence à une « séductrice » indienne se rapportait en fait au nabab d'Arcot travesti en femme. En définissant l'Inde comme une « séductrice et victime » de sexe ambigu, Burke est parvenu à blâmer l'Orient pour le scandale en suggérant, comme le montre cet exemple, que le viol homosexuel était une possibilité incluse dans cette métaphore orientaliste⁸.

Edmund Burke a répété cette figure orientalisée en 1786, lorsqu'il a accusé Warren Hastings et ses hommes d'avoir malmené et violé de riches Indiennes, incités par les récits de Philip Francis, qui avait servi en Inde avec Hastings. Edmund Burke a énuméré vingt-deux chefs d'accusation contre Warren Hastings dans ses fameux « Actes d'accusation » présentés au Parlement, et la Chambre des Communes en a reconnu sept dans sa décision de mise en accusation... qui a abouti au procès de Warren Hastings devant la Chambre des Lords. Les audiences qui ont suivi ont attiré la foule à Westminster, parmi laquelle de nombreuses dames de la haute société et des auteurs célèbres comme Fanny Burney, ainsi que d'autres icônes culturelles comme Edward Gibbon. Edmund Burke, à l'apogée de sa carrière et de son pouvoir politique et rhétorique, décrivit les méthodes condamnables et scandaleuses employées par les agents de la Compagnie des Indes orientales pour extorquer des fonds aux bégums d'Awadh en déclamant : « *Des vierges, qui étaient protégées par leurs pères de la vue du soleil, ont été traînées sur la voie publique* » et « *cruellement violées par ce que l'humanité compte de plus vil et de plus mauvais.* » Les descriptions d'Edmund Burke sont tellement explicites que certains de ses auditeurs protestèrent ou s'évanouirent, mais l'accusation de viol était, comme le remarque Nicholas Dirks, « *précisément de celles qui fascinent et captivent*

le public britannique, qui trouve plus difficile de pardonner à Hastings pour ce crime que pour ses autres délits présumés⁹ ».

Après l'ouverture de l'Inde aux missionnaires britanniques en 1813, les mœurs indiennes en général ont remplacé les abus personnels en tant que « scandale » central, alors que dans les rapports des missionnaires qui commençaient à circuler en Grande-Bretagne, les colonisateurs sauvaient les Indiennes de la *sati* (sacrifice des veuves qui se jettent dans le bûcher crématoire de leur époux), illustrant ainsi le glissement idéologique que la théoricienne Gayatri Spivak a résumé il y a de nombreuses années par la rhétorique coloniale rémanente des « *hommes blancs sauvant des femmes de couleur des griffes d'hommes de couleur*¹⁰ ». Au cours de cette période, la Compagnie des Indes orientales « *acquiesce de nombreuses caractéristiques de l'émergence de l'État moderne, menant la guerre, faisant la paix, levant l'impôt, frappant la monnaie et rendant la justice* » sur le territoire qu'elle contrôlait, redéfinissant la « *souveraineté* » et remplaçant les « *nababs* » corrompus par des « *bureaucrates honnêtes, principalement issus de la classe moyenne et de plus en plus professionnalisés* ». Après la grande révolte indienne de 1857, le gouvernement britannique prit le contrôle direct du Bengale et d'autres provinces auparavant administrées par la Compagnie des Indes orientales. Lorsque les scandales associés à Paul Benfield et à Warren Hastings furent oubliés, ils devinrent « *les résidus refoulés de l'Empire, les débris nécessaires à la consolidation de l'État et de sa souveraineté dans l'idéal nationaliste* ».

Il est beaucoup plus difficile d'accéder à des preuves historiques de la manière dont les femmes vivant dans la « zone de contact coloniale » de l'Inde britannique vivaient ces actes de viol ou de violence domestique. Dans une étude pionnière de la partie des archives de la Compagnie des Indes orientales (les « archives coloniales ») compilées entre 1760 et 1840, qui a subsisté jusqu'à nous, l'historienne Durba Ghosh sélectionne et lit avec talent des documents qui vont à contre-courant, afin de montrer

comment « *les frontières sexuelles et raciales entre différentes communautés ont été gérées et renforcées, donnant lieu à des relations hiérarchiques qui ont finalement permis de garantir, avec l'autorité du pouvoir judiciaire, la domination des hommes européens sur le corps des femmes autochtones et sur d'autres individus considérés comme insignifiants*¹¹ ». Peu de temps après son établissement à Calcutta en 1774, la Cour suprême élaborait et négociait des codes juridiques « *genrés et communaux, scindés et appliqués de différentes manières à différentes populations : chrétiens, musulmans, hindous, hautes castes, basses castes, hommes et femmes* ». Les actions en justice pour violation de ces lois qui apparaissent dans les archives judiciaires révèlent que, « *au cœur des débats sur l'intervention de la Compagnie dans les affaires familiales, on trouve le problème des relations qui échappaient aux définitions conventionnelles de la famille, comme le concubinage, l'esclavage domestique ou la polygamie* ».

Les recherches de Durba Ghosh suggèrent au moins quatre raisons pour lesquelles les informations sur les colonisateurs violant des Indiennes sont restées « occultées » dans ces archives coloniales. Tout d'abord, pour qu'une femme hindoue ou musulmane épouse un colonisateur, elle devait se convertir au christianisme, la communion anglicane reconnaissant exclusivement les unions entre chrétiens. Cependant, si une Indienne se convertissait au christianisme, elle était frappée d'une « mort légale » qui la séparait de sa communauté religieuse ou de sa caste et qui invalidait toute revendication de sa part sur ses biens ou ses enfants. De ce fait, de nombreuses femmes autochtones ont vécu avec des colonisateurs sans passer par le mariage. Deuxièmement, comme l'explique Durba Ghosh, « *le viol et l'adultère étaient considérés comme des "crimes privés" qui, en tant que tels, ne méritaient pas l'intervention de l'État colonial* », mais « *l'esclavage et les sévices infligés aux domestiques étaient considérés comme des infractions contre l'État*¹² » s'ils se produisaient dans les foyers

des colonisateurs. Troisièmement, dans la période allant des années 1780 aux années 1830, la Haute Cour s'est mise à considérer les Indiennes non mariées vivant chez un colonisateur comme faisant partie de son ménage. Lorsque des viols avaient lieu au sein de ces ménages, ils n'étaient pas reconnus par la loi car le tribunal appliquait les normes de la *common law* britannique qui n'admettait pas de viol entre partenaires mariés.

Enfin, au cours de cette période, l'âge du consentement des Indiennes était fixé à dix ans. Par conséquent, si un colonisateur violait une Indienne célibataire vivant dans son foyer et ayant atteint cet âge, elle ne pouvait pas porter plainte. Les recherches de Durba Ghosh illustrent les raisons pour lesquelles « l'ombre subalterne » s'est constituée et approfondie autour de la rhétorique du viol dans les descriptions dramatisées d'Edmund Burke des colonisateurs violant et maltraitant des Indiennes, ce qui suggère pourquoi cette figure a été transformée dans les discours coloniaux britanniques après la grande révolte indienne de 1857.

Lorsque le viol est mis au jour dans les récits victoriens sur l'honneur national, comme le montrent *The Indian Mutiny and the British Imagination* de Gautam Chakravarty¹³ et *War of No Pity: The Indian Mutiny and Victorian Trauma* de Christopher Herbert¹⁴, il en est gommé. Gautam Chakravarty souligne que « *militairement, le XIX^e siècle a peut-être été la période la plus chargée de l'histoire britannique*¹⁵ », avec les guerres napoléoniennes et le cycle continu des guerres en Inde, la guerre de Crimée et la guerre des Boers. Mais les écrivains de l'époque victorienne étaient en grande partie focalisés sur la Mutinerie indienne, qui a pourtant causé des pertes de guerre britanniques « modestes par comparaison » (totalisant quelques milliers de victimes). Les premiers récits de mutinerie comprenaient des descriptions sinistres des viols brutaux de femmes anglaises capturées pendant les combats, mais ces actes ont rapidement été supprimés des textes parce que la Mutinerie fournissait un autre « *modèle de conflit radical entre cultures, civilisations et races [...]* qui justifiait la

conquête et la domination et prouvait l'impossibilité d'assimiler et d'acculturer les peuples soumis ». Gautam Chakravarty a analysé plusieurs histoires britanniques précoces de la Mutinerie, et notamment *The Mutiny of the Bengal Army: A Historical Narrative* de George Bruce Malleson publié en 1857¹⁶, *History of the Indian Mutiny* de Charles Ball publié en 1859¹⁷ et *Cawnpore* de G.O. Trevelyan publié en 1865¹⁸. Il a montré comment ces récits « *fonctionnaient en tandem avec les besoins administratifs de l'État colonial* ».

L'ouvrage *War of No Pity* de Christopher Herbert illustre la tendance persistante de l'histoire impériale britannique à freiner les recherches sur les viols commis pendant et après la Mutinerie indienne. Contrairement à Gautam Chakravarty, Herbert rejette catégoriquement les idées d'Edward Said, les théories du discours colonial et des études subalternes. Au lieu de cela, Herbert cite l'argument de Cathy Caruth selon lequel des répétitions frappantes peuvent être un symptôme de traumatisme psychologique¹⁹, et soutient que l'*History of the Indian Mutiny* de Charles Ball et le récit de Robert Montgomery Martin sur la Mutinerie dans l'Empire indien²⁰ montrent une répétition obsessionnelle de détails explicites sur les viols des colonisatrices britanniques dans leurs descriptions de la campagne punitive qui a permis aux troupes britanniques de reprendre le contrôle de Cawnpore, Delhi, Lucknow et d'autres régions tenues par des cipayes (soldats indiens servant dans l'armée britannique). Il soutient que ces historiens, et plus généralement les Victoriens, ont vécu la Mutinerie comme un traumatisme culturel profond. Christopher Herbert cite le commentaire de George O. Trevelyan selon lequel il avait « *honte* » d'admettre qu'il croyait autrefois aux « *histoires révoltantes* » sur les viols de femmes anglaises, mais il soutient que cette honte est un autre symptôme de traumatisme, même si, en 1865, il insistait sur le fait qu'il n'existait pas de preuves crédibles que des femmes anglaises aient effectivement été violées à Cawnpore ou sur d'autres sites de bataille, une conclusion que

John William Kaye a rappelée dans son histoire en trois volumes²¹. Herbert soutient que ces récits et d'autres historiographies de la Mutinerie ne sont pas aussi uniformément « racistes » ou « patriotes » comme l'affirment les chercheurs contemporains, citant le fait que George O. Trevelyan évitait soigneusement le mot « nègre » et critiquait d'autres historiographies, articles de journaux et romans sur la Mutinerie qui répétaient ce « terme haineux » comme une preuve à sa décharge²².

Gautam Chakravarty et Christopher Herbert examinent également plus de soixante romans sur la Mutinerie publiés avant la Première Guerre mondiale. Gautam Chakravarty identifie les commémorations publiques organisées en Angleterre pour les 50 ans de la Mutinerie comme l'une des causes de la demande constante de romans historiques sur la grande révolte indienne, notant que vingt-sept romans ont été publiés sur ce thème entre 1890 et 1910. Les romans sur la Mutinerie sont restés populaires parce qu'ils exposaient « *un mélange agressif de nationalisme et d'expansionnisme* » qui a conforté la foi des Victoriens dans l'Empire jusqu'à un xx^e siècle déjà bien entamé. Gautam Chakravarty identifie deux « *figures héroïques* » nationales qui apparaissent dans ces romans. La première est le héros « *auréolé et quasi religieux* » bien connu et qui a fait l'objet d'une recherche approfondie. Il incarne « *l'honneur et la vertu christiano-chevaleresques* », exprimant les idéaux du « *christianisme musculaire* ». La seconde figure est un « *héros local* » qui représente « *un fantasme de connaissance et de surveillance* » dans son habile « *mimétisme* » des peuples autochtones. L'auteur cite le *Kim* de Kipling comme exemple typique.

Christopher Herbert examine également des dizaines de romans sur la Mutinerie dans son ouvrage *War of No Pity*, mais il soutient que la répétition sans fin de descriptions terrifiantes de violences de masse, qui incluaient initialement des détails sur le viol et la mort sacrificielle de femmes anglaises innocentes capturées dans des zones de combat ou par

des troupes rebelles, met en évidence la persistance du traumatisme collectif causé par les premiers articles à propos de la Mutinerie. Dans un chapitre remarquable, il affirme que le récit *Le Conte de deux cités* de Charles Dickens fut l'un des premiers romans britanniques à figurer le « traumatisme » culturel de la Mutinerie, expliquant que l'écrivain avait été ému par les articles de presse faisant état de « violences de masse », y compris des récits de Britanniques violées pendant la Mutinerie, mais que l'auteur ne pouvant supporter de représenter directement ces événements, il transposa le lieu de la résistance violente de l'Inde britannique à la France révolutionnaire. Christopher Herbert ne propose pas de motif psychologique expliquant pourquoi Charles Dickens a aussi transformé les victimes de viol passives des premiers récits de la Mutinerie en personnages assoiffés de vengeance comme Madame Defarge. De même, Christopher Herbert affirme que l'ouvrage *Lady Audley's Secret* de Mary Elizabeth Braddon²³ est un exemple des effets du traumatisme culturel provoqué par la Mutinerie. Il compare l'héroïne meurtrière du roman, Clara Talboys, à la légendaire Miss Wheeler, qu'il identifie comme la fille métisse du général Hugh Wheeler, le commandant de la garnison de Cawnpore. La plupart des romans sur la Mutinerie qu'il examine dans son étude approuvent les politiques impériales britanniques et font écho aux idées reçues sur la supériorité raciale qui permirent d'instaurer le Raj. Il n'a pas reconnu que les romans écrits par des auteurs restés au pays, comme Mary Elizabeth Braddon, diffèrent de ceux des hommes et des femmes qui ont vécu en Inde britannique, et notamment Philip Meadows Taylor, Flora Annie Steel ou Sara Jeanette Duncan.

Lorsque le viol apparaît dans la fiction britannique populaire après la Grande Guerre, le récit du viol éculé des romans sur la Mutinerie est à nouveau transformé dans des « romances du désert » comme le roman de 1919 d'E. M. Hull, *The Sheik*²⁴, qui est devenu un succès de librairie international après que son adaptation en film muet, avec Rudolph

Valentino en vedette, a été vue dans les théâtres du monde entier. Dans ce nouveau récit du viol, l'héroïne anglaise est une belle féministe et intellectuelle rebelle qui refuse plusieurs propositions de mariage avant d'être enlevée par un élégant cheikh, emmenée à son camp dans le désert et violée à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'elle découvre qu'elle est tombée amoureuse de son ravisseur parce qu'il lui a appris à être une « vraie femme ». Le roman et le film ont été diffusés dans le monde entier, et une analyse comparative plus « mondialisée » peut montrer beaucoup plus d'éléments « occultés » dans la fiction populaire dépeignant le viol. Qu'il soit imaginé dans une guerre coloniale ou mondiale, le viol attire l'attention sur le pouvoir et sur sa définition par les vecteurs du sexe, du genre et de la race.

Comme le mouvement #MeToo nous l'a rappelé récemment, le viol est une question de pouvoir, symbolique et réel. Mais cette campagne a également montré que le viol apparaît sous de nombreuses formes dans la vie et dans la littérature à travers le monde²⁵. Les récits de viols présents dans le discours et les romans britanniques avant et après la grande révolte indienne de 1857 montrent les « déchets » des ambitions impériales britanniques en Inde, mais la vie coloniale était vécue de manière inégale et les récits de viols évoqués par des écrivains ayant une expérience directe de la vie dans l'Inde britannique se différencient de manière subtile de ceux des auteurs restés au pays. Quand on compare le viol dans les récits britanniques au sujet du Raj avec des textes qui dépeignent la montée et la chute d'autres Empires, en Afrique, en Asie du Sud-Est, en Australie ou en Nouvelle-Zélande, on peut mieux comprendre le travail culturel accompli par ces récits de viol et les ambivalences nébuleuses qu'ils contiennent.

1. Nancy L. Paxton, *Writing under the Raj: Gender, Race, and Rape in the British Colonial Imagination, 1858-1947*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1999.

2. Mary Louise Pratt, *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, Londres, Routledge, 1992.

3. George O. Trevelyan, *Cawnpore*, Londres, Macmillan, 1894 [1865].
4. Edward W. Said, *Orientalism*, New York, Pantheon Books, 1978.
5. Ann Laura Stoler, *Duress: Imperial Durabilities in our Times*, Durham, Duke University Press, 2016.
6. Ann Laura Stoler, *Duress: Imperial Durabilities in our Times*, Durham, Duke University Press, 2016.
7. Nicholas Dirks, *The Scandal of Empire: India and the Creation of Imperial Britain*, Cambridge, Belknap Press of Harvard University Press, 2006.
8. Nicholas Dirks, *The Scandal of Empire: India and the Creation of Imperial Britain*, Cambridge, Belknap Press of Harvard University Press, 2006 ; Joseph Allen Boone, *The Homoerotics of Orientalism*, New York, Columbia University Press, 2014 ; Ali Behdad, *Belated Travelers: Orientalism in the Age of Colonial Dissolution*, Durham, Duke University Press, 1994.
9. Nicholas Dirks, *The Scandal of Empire: India and the Creation of Imperial Britain*, Cambridge, Belknap Press of Harvard University Press, 2006.
10. Gayatri Chakravarty Spivak, « Can the Subaltern Speak? », in Cary Nelson et Lawrence Grossberg (dir.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Urbana, University of Illinois Press, 1988.
11. Durba Ghosh, *Sex and the Family in Colonial India: The Making of Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.
12. Durba Ghosh, *Sex and the Family in Colonial India: The Making of Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.
13. Gautam Chakravarty, *The Indian Mutiny and the British Imagination*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.
14. Christopher Herbert, *War of No Pity: The Indian Mutiny and Victorian Trauma*, Princeton, Princeton University Press, 2009.
15. Gautam Chakravarty, *The Indian Mutiny and the British Imagination*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.
16. George Bruce Malleson, *The Mutiny of the Bengal Army: A Historical Narrative*, Plano, Normanby Press, 2014 [1857].
17. Charles Ball, *History of the Indian Mutiny*, Londres, The London Printing and Publishing Company, 1859.
18. George O. Trevelyan, *Cawnpore*, Londres, Macmillan, 1894 [1865].
19. Cathy Caruth, *Unclaimed Experience: Trauma, Narrative, and History*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1996.
20. Robert Montgomery Martin, *The Rise and Progress of the Indian Mutiny*, Londres, 1859.

21. John William Kaye, *History of the Sepoy War, 1864-1876*, 3 vol., Londres, Allen, 1877.
22. George O. Trevelyan, *Cawnpore*, Londres, Macmillan, 1894 [1865].
23. Mary Elizabeth Braddon, *Lady Audley's Secret*, Londres, Penguin, 2012 [1862].
24. E. M. Hull, *The Sheik*, Londres, Nash and Gray, 1919.
25. Kaitlynn Mendes, Jessica Ringrose, Jessalynn Keller, « #MeToo and the Promise and Pitfalls of Challenging Rape Culture through Digital Feminist Activism », janvier 2017.
<https://journals.sagepub.com/doi/abs/10.1177/1350506818765318?journalCode=ejwa>

4. La Grande Guerre des troupes coloniales et des Noirs américains en France ou le refus de la ségrégation raciale

Christian Benoit & Antoine Champeaux

Aux côtés des 8 410 000 Français mobilisés au cours de la guerre, combattent en France Belges, Britanniques, Russes, Américains, Italiens, Tchèques, Polonais, Serbes, Portugais... Dans les rangs français combattent 269 950 indigènes d'Afrique du Nord – 172 800 d'Algérie, 60 000 de Tunisie et 37 150 du Maroc – et 215 140 des colonies – 134 210 d'Afrique occidentale et équatoriale française, 43 430 de Madagascar, 34 386 d'Indochine, 2 088 de la Côte des Somalis, 1 026 du Pacifique¹.

Sortis de leur cadre ordinaire de vie, ils sont concentrés dans la zone des armées, placée sous autorité militaire, d'une profondeur d'une centaine de kilomètres par endroit, dont ils ne sortent pas. Ils sont coupés de leur famille et, pour les Alliés et les soldats d'outre-mer, de leur pays. Même si certains sont à l'arrière, dans les centres d'instruction et les dépôts, dans les hôpitaux et les centres de convalescence, parfois en permission, ils vivent le plus souvent séparés des femmes qui, de leur côté, sont seules. Les soldats, dans la force de l'âge, qui ont entre 20 et 50 ans, souvent mariés, sont soumis à une chasteté forcée qui se transforme en une explosion de

sexualité dès qu'ils quittent la zone des combats. « *On devine, chez beaucoup, un désir impérieux et brutal, assouvi brusquement par hasard ; parfois sur une route, derrière une haie, dans un grenier ou derrière une meule de paille. La peur d'être surpris, la rapidité du rapport ont concentré toute leur attention et ils ne savent ni le nom, ni la profession ou la couleur des cheveux de la femme rencontrée. Il ne leur reste qu'un cuisant souvenir rétrospectif².* » Chacun veut se prouver qu'il est vivant, tant, « *dans l'imminence de l'abattoir, on ne spécule guère plus beaucoup sur les choses de son avenir, on ne pense guère qu'à aimer pendant les jours qui vous restent puisque c'est le seul moyen d'oublier son corps un peu, qu'on va vous écorcher bientôt du haut en bas³* ».

La frustration née de la séparation n'est pas moins grande chez les femmes, qui répondent au désir des hommes sans retenue, ignorant les deux freins habituels à leurs épanchements : la crainte de la grossesse et l'infection vénérienne. À l'arrière, notamment dans les usines où, à l'heure de l'Armistice, sont employés 435 000 femmes, 494 000 militaires, 425 000 ouvriers civils, 133 000 adolescents de moins de 18 ans, 13 000 mutilés, 108 000 étrangers, surtout anglais, belges, italiens, portugais, russes, serbes, espagnols, grecs et suisses, 61 000 coloniaux, malgaches, chinois, marocains, kabyles, arabes, annamites et tunisiens, et 40 000 prisonniers de guerre⁴, se développe ce qu'un médecin appelle une « *prostitution non rétribuée* », faute de mieux et même si c'est un oxymore – l'échange sexe contre argent étant le principal critère qui définit la prostitution⁵ –, des « *ouvrières d'usine, d'atelier [...], modistes, dactylographes, etc., femmes salariées (dans cette catégorie rentrent la femme mariée, la femme légitime du mari qu'elle contamine)* ». Enfermé dans la contradiction tant le phénomène est inédit, il constate que « *cette nouvelle clandestine, cette prostituée vit actuellement comme l'homme : elle travaille, elle devient son égale ; ses salaires sont élevés, elle se suffit donc à elle-même et la place qu'elle occupe dans l'usine, l'atelier... lui donne*

une nouvelle promiscuité. Il ne faut donc plus s'étonner de voir la femme faire maintenant ce que l'homme a fait de tout temps. Ces femmes ont un métier et ne vivent pas de prostitution ; elles se prostituent pour leur bon plaisir et aucune réglementation ne peut leur être appliquée, pas plus qu'à l'homme⁶ ».

Les troupes indigènes

Les soldats indigènes arrivant en métropole n'ont pas tous le même statut politique. Certains sont des citoyens, d'autres des sujets. Citoyens français depuis 1848, les soldats des « vieilles colonies » (Antilles, Guyane, Indes, Réunion) sont incorporés dans les unités blanches des troupes coloniales. En 1914, les « originaires » ou citoyens des quatre communes du Sénégal (Dakar, Gorée, Rufisque, Saint-Louis) revendiquent le même traitement et obtiennent l'année suivante, grâce à leur député Blaise Diagne, premier élu africain d'un Parlement européen, qui fait voter une loi en ce sens, le droit d'être incorporés dans les même formations. Les sujets, soldats de l'armée d'Afrique (Algériens, Tunisiens et Marocains) et ceux des troupes coloniales (issus de l'Empire colonial) sont soumis au code de l'indigénat.

Pour concilier en matière civile, religieuse et familiale (héritage notamment), le droit français et la laïcité, d'une part, avec le droit coutumier local, musulman en particulier, d'autre part, les juristes échafaudèrent peu à peu un régime juridique appliqué d'abord en Algérie puis étendu à l'ensemble des colonies et aux unités indigènes – tirailleurs et spahis de l'armée d'Afrique⁷ ; tirailleurs dits sénégalais et malgaches, somalis et indochinois des troupes coloniales⁸, dont les hommes sont recrutés par voie d'engagement volontaire. Des indigènes peuvent devenir officiers, en petit nombre il est vrai et sans dépasser, sauf exception, le grade de lieutenant.

L'armée d'Afrique et les troupes coloniales comptent aussi des régiments blancs, dans lesquels sont incorporés les citoyens soumis à la conscription : zouaves et chasseurs d'Afrique de l'armée d'Afrique ; infanterie et artillerie coloniales servant aux colonies. En 1912, tandis que la dénatalité amenuise le contingent recruté, la diminution du nombre des engagés entraîne l'introduction de la conscription en Algérie ; environ deux mille hommes sont incorporés en contrepartie de quelques avantages, droit de vote dans les municipalités, emplois réservés, sans être pour autant des citoyens à part entière. Par décret du 19 décembre 1912, les Algériens ayant accompli leur service militaire sont exemptés du régime de l'indigénat.

La Grande Guerre bouleverse cette organisation militaire, quand les unités avaient un recrutement homogène de citoyens dans les unes et de sujets dans les autres, sauf dans l'artillerie d'Afrique et l'artillerie coloniale, où des indigènes servaient comme soldats ou sous-officiers : Algériens et Tunisiens d'un côté, Malgaches de l'autre.

La mise sur pied d'unités nouvelles, la mise en œuvre de nouvelles méthodes de combat, l'effort fourni par l'arrière sont autant de facteurs permettant aux soldats indigènes de côtoyer les soldats citoyens de métropole ou de l'Empire. Un type d'unités, réunissant citoyens et sujets, apparu pour la guerre au Maroc, quand furent mis sur pied six régiments mixtes avec six bataillons d'infanterie coloniale et douze bataillons de tirailleurs sénégalais (BTS) est repris. Les 11 et 12 septembre 1914, les deux premiers régiments associant un bataillon de zouaves à deux bataillons de tirailleurs algériens voient le jour, qui prennent plus tard le nom de régiments mixtes de zouaves et tirailleurs⁹.

Dans les troupes coloniales, la guerre impose le « *procédé, qui constitue au combat les bataillons du régiment à trois compagnies blanches et une compagnie noire, [et qui] a donné les meilleurs résultats dans les divisions où il a été mis en pratique. Il sera employé dans les divisions métropolitaines comme dans les divisions coloniales*¹⁰ ». Les BTS sont

amalgamés à un régiment d'infanterie métropolitain sur six. C'est une des causes de la popularité des Sénégalais auprès des poilus¹¹. Certains sont chargés du soutien des opérations à proximité immédiate du front : construction et entretien des routes et des voies ferrées, acheminement du ravitaillement, aménagement des cantonnements. Ils servent aussi dans les camps d'entraînement où les combattants découvrent les nouveaux matériels et apprennent les nouveaux modes de combat. D'autres sont employés comme infirmiers, conducteurs ou ouvriers d'administration.

Les Français et les indigènes

Les Français ne connaissent pas ces hommes qu'ils n'ont vus avant 1914 qu'en de rares occasions et pas tous, loin s'en faut, en visitant les Expositions (Paris 1900, Marseille 1906), le Jardin d'acclimatation¹² ou la galerie ethnographique du musée de l'Artillerie, ancêtre du musée de l'Armée, ouverte en 1877, qui montrent « 72 personnages représentant les principaux types de l'Océanie, de l'Amérique, des côtes de l'Asie et de l'Afrique¹³ ». Ils n'ont vu des soldats indigènes qu'au travers de la participation de trois régiments de tirailleurs algériens à la guerre de 1870-1871, le défilé de la compagnie de tirailleurs sénégalais de la mission Marchand lors du 14 Juillet 1899 à Paris ou de celui de 1913, quand les délégations de vingt-cinq régiments sont venues recevoir leurs emblèmes des mains du président de la République¹⁴.

Quand ils débarquent en France pour se battre à leurs côtés, ces hommes « *venus des colonies pour sauver la Patrie*¹⁵ », sont fêtés par les Français et, tout au long de la guerre, sont bien accueillis et bien traités (sauf quelques réactions marginales). La société française, en ces temps de guerre, ne fait alors aucune différence entre ces hommes et les autres. Cette attitude est ancienne. Le 4 octobre 1691, le secrétaire d'État à la Marine Louis de Pontchartrain rappelle au lieutenant général des îles de l'Amérique d'Éragny que Louis XIV veut que la liberté soit « *acquise par les lois du*

*royaume aux esclaves, aussitôt qu'ils en touchent la terre*¹⁶ ». Ils accèdent aux Françaises sans discrimination au point d'en être étonnés.

Tandis que les hommes apprennent à connaître les indigènes avec lesquels ils combattent et que se développe la fraternité d'armes sans laquelle il n'est nul succès au combat, les Françaises se signalent par leur accueil. *« Mais les femmes, même les plus ignorantes du monde, étant plus fines que les sous-officiers de l'armée coloniale, elles renoncèrent dès le premier bonjour échangé avec les étrangers, à dire : “ce sont des singes” pour affirmer : “ce sont des enfants”. On comprendra l'avantage qu'elles tiraient de ce nouveau cliché. Il leur donnait licence de s'abandonner avec les nouveaux venus à des épanchements cordiaux, jugés malséants à l'égard d'hommes faits ; l'orgueil des civilisés et celui des maris y trouvaient leur compte et le cliché fut adopté presque unanimement*¹⁷. »

À l'arrière, les travailleurs coloniaux, employés dans les usines d'armement ou les divers chantiers de la Défense nationale, transformés en maraîchers dans les jardins du château de Versailles, ouvriers non spécialisés ou au contraire spécialistes jusque dans l'industrie automobile ou aéronautique, nouvelles technologies de l'époque, vivent au sein de la société française. Les blessés et les convalescents soignés dans les hôpitaux trouvent des occasions de rencontres avec les civils, le personnel médical ou les citadins. Des infirmières et des marraines de guerre entretiennent des correspondances avec des tirailleurs, se rapprochent de ces hommes, leur font des cadeaux, les accompagnent lors de sorties, leur envoient leurs photographies. Ces relations, qu'un officier de l'état-major appelle des *« attendrissements regrettables »*, créent des liens nouveaux entre les tirailleurs et les Français pendant les quatre années de guerre¹⁸.

Des bordels sont ouverts à leur intention, dont cinq à Fréjus et un à Saint-Raphaël à proximité des camps d'hivernage¹⁹, dans lesquels ils couchent avec des prostituées françaises. C'est pour une question d'accès aux prostituées locales et d'ordre de passage qu'une grave bagarre qui fait

huit blessés éclate à Arles le 15 août 1915 entre tirailleurs tunisiens et marocains²⁰. À Belfort en 1918, fonctionne une maison où « *douze femmes blanches* » accueillent les hommes de la garnison, « *pour la plupart des Noirs et des Marocains* », et dont la tenancière est « *une négresse*²¹ ».

Les soldats indigènes fréquentent d'autant plus ces prostituées blanches – et d'autres femmes quand l'occasion se présente – que cela leur est interdit dans les colonies, que la transgression est renversement des valeurs et des préjugés et rejet de l'ordre colonial. « *Ainsi reviendra-t-il au Sénégal, paré du prestige d'avoir connu madame blanc*²². »

L'attitude des Françaises est la même pour tous, sauf quelques maisons closes où les indigènes ne sont pas acceptés. Aucune considération de couleur de peau, de religion ou d'origine ne les fait en changer. Quand il y a rejet, c'est pour des raisons sanitaires. « *Fort souvent les tenancières des maisons de tolérance, dont les établissements sont soumis à la visite médicale, sont venues se plaindre à la mairie que leurs pensionnaires se trouvaient amenées très fréquemment à refuser leurs services à des soldats anglais, canadiens ou hindous, plus ou moins avariés*²³. » C'est la maladie qui rebute les femmes, pas les hommes. La seule mesure visant à mettre un terme aux relations entre un soldat indigène et une Française est la saisie systématique par le contrôle postal de toute la correspondance qui s'échange entre eux. L'analphabétisme de la plupart des hommes la rend sans effet, sauf dans le cas des Indochinois²⁴.

Dès l'été 1915, il apparaît que les indigènes « *ont eu, depuis le début de la guerre, beaucoup de succès auprès de la population féminine de mœurs légères et ils ont ainsi contaminé un grand nombre de femmes qui sont devenues, à leur tour, de dangereux foyers d'infection*²⁵ ».

Les soldats noirs américains

La discrimination raciale instituée aux États-Unis s'applique à l'armée, qui entend la pratiquer en France. Le général Ervin, qui commande la

92^e division d'infanterie, composée de soldats noirs, défend, par son ordre du jour n° 40, à ses hommes de parler aux Françaises et ordonne à la police militaire d'arrêter ceux qui seraient surpris à le faire. La décision heurte les Français, qui « *ne pouvaient comprendre pourquoi les soldats noirs ne pouvaient être traités de manière identique aux soldats américains blancs*²⁶ ». Le 7 août 1918, l'état-major du général Pershing transmet à la mission française de liaison des « *informations secrètes* » sur les troupes noires, posant en préambule qu'« *il importe que les officiers français appelés à exercer un commandement sur des troupes noires américaines ou à vivre à leur contact aient une notion exacte de la situation des nègres aux États-Unis*²⁷ ». Le document, traduit en français et sur le point d'être diffusé sous le timbre de la mission de liaison, est arrêté par Georges Clemenceau, à la suite de l'intervention de Blaise Diagne.

Le 14 décembre 1917, le maire de Saint-Nazaire demande au colonel Bash, qui commande la base américaine de la ville, « *1. Que trois maisons de prostitution soient ouvertes pour les Noirs ; 2. Si cela n'était pas satisfaisant, que des Noires soient acheminées depuis les États-Unis pour ces hommes ; 3. Si aucune de ces propositions n'était acceptée, que tous les Noirs soient renvoyés aux États-Unis*²⁸ ». L'injonction, restée sans suite, vient du fait que « *les femmes de la plupart des maisons étaient malades, par traumatismes répétés, suite à la multiplicité des contacts. [...] Il est à noter que les maisons étaient surtout fréquentées par des Américains de race noire ou de milieux inférieurs et que la plupart des Blancs continuaient à rechercher les jeunes filles et les femmes non prostituées*²⁹ ». Seule la santé des femmes est en cause.

Dans un *General Order* du 7 août 1918, le général Pershing considère que « *la source la plus fréquente d'infection vénérienne, ce sont les maisons de tolérance réglementées et inspectées*³⁰ », ce qui explique sa décision du 18 décembre précédant de consigner à la troupe les « *endroits de débauche, cafés borgnes*³¹ ». La mesure, qui condamne les hommes aux prostituées de

rue et aux clandestines, non moins malades que les pensionnaires de maison, atteste la réalité et l'étendue de la rencontre³², à l'origine des contaminations.

Quand l'hebdomadaire *La Vie parisienne* publie en couverture de son numéro du 27 juillet 1918 un dessin de Georges Leonnec, intitulé « L'Enfant du dessert », où une jeune élégante blanche tient le menton d'un tirailleur sénégalais hilare, attablé dans un cabinet particulier, le chef d'état-major de la 92^e division apostrophe un officier français : « *Votre censure est folle de laisser publier de pareilles choses ; nos Noirs achètent cela et vont l'envoyer chez eux en disant : voilà la façon dont nous sommes accueillis en France*³³. »

L'échec de la discrimination

« *Pour les Français, un Noir, c'est d'abord un Africain, donc un sauvage. Puis, ils s'aperçoivent que le Noir américain est doux, affable, déférent à l'égard de ses supérieurs, amusant par ses grimaces et son attitude bon enfant*³⁴. » Une des raisons qui attirent les Français est le jazz que les orchestres des régiments noirs leur font découvrir et dont ils s'enthousiasment. Les femmes s'engouent de cette musique et de ceux qui la portent³⁵. Cette musique fait plus pour le changement d'attitude des Français à l'égard des Africains que l'art nègre, qui ne touche que les visiteurs de la première exposition de masques présentés à la galerie Paul Guillaume à la fin de 1916 ou les lecteurs du livret de vingt-quatre photos les reproduisant³⁶, et dont Paul Morand souligne la concomitance de son organisation avec la venue des tirailleurs sénégalais³⁷.

Le mouvement se prolonge après la guerre, qui voit des artistes américains venir en France, attirés par la liberté qu'ils y trouvent, pour diffuser leur musique. Le rythme gagne la chanson française et les spectacles musicaux. La *Revue nègre* est un succès, dès la première représentation du 2 octobre 1925 au théâtre des Champs-Élysées, et

Josephine Baker devient la coqueluche des Français. Il est de bon ton maintenant d'aller au Bal Nègre, ouvert à Paris en 1924 au 33 rue Blomet (15^e arr.), danser avec les Antillais³⁸. Et, n'en déplaise à Léopold Sédar Senghor³⁹, si Banania fait figurer un tirailleur sénégalais sur ses produits, c'est pour bénéficier de l'image sympathique du personnage auprès des enfants et de leurs mères. C'est à Paris que se tient, du 19 au 21 février 1919, le premier Congrès panafricain, conçu par le sociologue américain W. E. B. Du Bois, soutenu par Georges Clemenceau et sous la présidence de Blaise Diagne⁴⁰.

La guerre qui « *nous dépouille des couches récentes déposées par la civilisation et fait réapparaître en nous l'homme des origines*⁴¹ », favorise des rencontres inattendues et « *la bête qui fait l'amour et la guerre et la révolution*⁴² » peut parfois être clairvoyante au point de découvrir la part d'humanité de l'autre. Moins de cinquante ans après la fin de la guerre, des Empires coloniaux vieux de plus de trois siècles cèdent la place à des États indépendants, tandis que les droits civiques sont reconnus à tous les Américains.

1. Rapport parlementaire du député Louis Marin rédigé en 1919. Cité in Claude Carlier (dir.), *L'Empire dans la guerre (1914-1918)*, Paris, ministère de la Défense, 1998.

2. D^r Léon Jolivet, « Comment se sont contaminés cent vénériens traités dans la zone des armées », in *Annales de dermatologie et de syphiligraphie*, 1916-1917.

3. Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard, 1980 [1932].

4. Lieutenant-colonel Reboul, *Mobilisation industrielle* (t. 1), Paris, Berger-Levrault, 1925.

5. Alain Corbin, *Les filles de noce. Misère sexuelle et Prostitution au XIX^e siècle*, Paris, Flammarion, 1989 [1978].

6. D^r Jean Gouin, « Prophylaxie des maladies vénériennes dans l'armée américaine », in *Revue d'hygiène et de police sanitaire*, n^o 40, 1918.

7. Anthony Clayton, *Histoire de l'armée française en Afrique (1830-1962)*, Paris, Albin Michel, 1994.

8. Antoine Champeaux, Éric Deroo, *La Force noire. Gloire et infortune d'une légende coloniale*, Paris, Tallandier, 2006.
9. Service historique de la Défense, GR 26 N 854/1, Journal des marches et opérations du 1^{er} régiment mixte de zouaves et tirailleurs, du 12 septembre 1914 au 18 février 1915 ; 26 N 855/1, 2^e régiment mixte de zouaves et tirailleurs, du 11 septembre 1914 au 3 septembre 1915.
10. Service historique de la Défense, GR 19 N 15, Grand Quartier général, état-major, 1^{er} et 3^e bureaux, note n^o 28480, 26 août 1917.
11. Antoine Champeaux, « Les Sénégalais au combat », in Philippe Buton, Marc Michel (dir.), *Combattants de l'Empire, les Troupes coloniales dans la Grande Guerre*, Paris, Éditions Vendémiaire, 2018.
12. Pascal Blanchard, Éric Deroo, Gilles Manceron, *Le Paris noir*, Paris, Hazan, 2001.
13. Musée de l'Artillerie, *Galerie ethnographique*, Paris, Imprimerie nationale, 1877.
14. Christian Benoit, « La remise de la Légion d'honneur au drapeau du 1^{er} régiment de tirailleurs sénégalais le 14 juillet 1913 », in *Histoire de Défense. Les Cahiers de Montpellier*, vol. 1, n^o 37, 1998.
15. *Le Chant des Africains*, paroles d'un chant de marche de la division marocaine (1915) et musique du capitaine Félix Boyer (1941).
16. Cité in Pierre Pluchon, *Nègres et Juifs au XVIII^e siècle. Le racisme au Siècle des Lumières*, Paris, Tallandier, 1984.
17. Lucie Cousturier, *Des inconnus chez moi*, Paris, Éditions de la Sirène, 1920.
18. Antoine Champeaux, « Les troupes indigènes africaines, comoriennes, malgaches et indochinoises de l'armée française dans la Grande Guerre », in *Mondes et Cultures*, t. LXXV, 2015.
19. Laurent Miribel, *Les camps de Fréjus-Saint-Raphaël pendant la Première Guerre mondiale*, mémoire de maîtrise d'histoire, Université de Nice-Sophia Antipolis, 1995-1996.
20. Service historique de la Défense, GR 3 H 149, « Rapport du colonel Saint-James, commandant d'armes, sur les collisions entre les tirailleurs tunisiens et marocains, dans la journée du dimanche 15 août 1915 », 18 août 1915.
21. Émile Pourésy, « Le bilan de la pornographie », in 3^e congrès national contre la pornographie, Fédération des sociétés contre l'immoralité publique, Lyon, 24, 25 et 26 mars 1922, Cahors, A. Coueslant, 1922.
22. Raymond Escholier, *Mahmadou Fofana*, Paris, G. Crès, 1928.
23. Centre de documentation du musée du Service de santé des armées, Paris, Val-de-Grâce, A 2391, « Rapport du général Dubois, commandant la subdivision d'Amiens et d'Abbeville », 21 mars 1917.

24. Maurice Rives, Éric Deroo, *Les Linh Tap. Histoire des militaires indochinois au service de la France (1859-1960)*, Panazol, Charles-Lavauzelle, 1999.
25. Centre de documentation du musée du Service de santé des armées, Paris, Val-de-Grâce, A 239.
26. Emmett J. Scott, *Scott's Official History of the American Negro in the World War*, Chicago, Homewood Press, 1919. <https://archive.org/details/scottsofficialhi00scot>
27. Service historique de la Défense, GR 7 N 2257.
28. Cité in Lieutenant-colonel Frank Weed, « Sanitation in the American Expeditionary Forces », in Major General Merritt Weber Ireland (dir.), *The Medical Department of the United States Army in the World War* (t. 6), Washington, US Government printing office, 1926.
29. Service historique de la Défense, GR 7 N 2256.
30. Service historique de la Défense, GR 7 N 2256.
31. D^r Jean Gouin, « Prophylaxie des maladies vénériennes dans l'armée américaine », in *Revue d'hygiène et de police sanitaire*, n^o 40, 1918.
32. Lieutenant-colonel Frank Weed, « Sanitation in the American Expeditionary Forces », in Major General Merritt Weber Ireland (dir.), *The Medical Department of the United States Army in the World War* (t. 6), Washington, US Government printing office, 1926.
33. Service historique de la Défense, GR 17 N 48/2, « Compte rendu du capitaine de Metz-Noblat », 29 juillet 1918, cité in André Kaspi, *Le Temps des Américains. Le Concours américain à la France en 1917-1918*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1976.
34. André Kaspi, *Le temps des Américains. Le Concours américain à la France en 1917-1918*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1976.
35. Anonyme, « Cet hiver tout sera à la mode nègre », in *Parisiana*, 26 octobre 1919.
36. Paul Guillaume, *Sculptures nègres*, Paris, chez l'auteur, 1917.
37. Paul Morand, *Journal d'un attaché d'ambassade (1916-1917)*, Paris, La Table ronde, 1945.
38. Simone de Beauvoir, *La force de l'âge*, Paris, Le Livre de poche, 1966 [1960].
39. Léopold Sédar Senghor, *Hosties noires*, Paris, Seuil, 1948.
40. « Le congrès panafricain », in *Le Petit Parisien*, 22 février 1919.
41. Sigmund Freud, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2010.
42. Pierre Drieu La Rochelle, « La comédie de Charleroi », in *La Comédie de Charleroi*, Paris, Gallimard, 1982.

5. Domination sexuelle et ethnique en Corée colonisée : formation et structure de la prostitution coloniale

Arnaud Nanta



Le royaume de Corée fut au centre de la compétition entre les Empires dans les décennies 1860 à 1900, puis devint protectorat japonais en 1905 pour être annexé au Japon en 1910. La prostitution organisée, dont il sera question dans cet article, faisait partie intégrante d'une pénétration économique dont les origines remontaient au traité d'ouverture de 1876. Mais cette question englobe aussi d'autres aspects non moins essentiels qui sont la place de la femme au sein de la société coloniale et l'imaginaire sexuel vis-à-vis des colonisées. Le cas de la Corée peut ainsi être mis en regard avec d'autres territoires colonisés en Asie de l'Est tels que l'Indochine¹ ou bien Taiwan, où la prostitution fut réglementée en 1896, puis en 1901 selon des modalités ensuite reprises en Corée.

Mais dans le cas coréen en particulier, la prostitution en temps colonial n'est pas uniquement une question historique, car elle constitue aussi un débat historiographique. En effet, la violence à l'encontre des femmes ne s'est imposée à l'attention des historiens – souvent plutôt des historiennes – qu'avec la démocratisation de la Corée du Sud en 1987-1992. C'est alors

seulement que la thématique de la prostitution organisée par le Japon en Corée colonisée a été étudiée de façon systématique, pour être affirmée dans un continuum avec la question des « femmes de réconfort », c'est-à-dire l'esclavage sexuel durant la Seconde Guerre mondiale. Autrement dit, l'organisation coloniale de la prostitution aurait été un prélude obligé à l'esclavage sexuel ultérieur². La question fondamentale de cette recherche des décennies 1990 à 2010 est de déterminer si le système dit des « femmes de réconfort aux armées » aurait été possible, à cette ampleur, sans l'instauration par le Japon de la prostitution légale en Corée. Cette question fait écho à une autre, qui est celle des réseaux de collaborateurs coréens, qui ont rendu possible ledit système.

De façon plus générale, si le contrôle sur le corps féminin reste moyen et enjeu des conflits, dans un même temps, il faudrait cependant souligner la précarité des femmes japonaises en général à la même époque. Le Code civil japonais de 1898 puis le Code pénal de 1907 fondèrent juridiquement l'infériorité des femmes³, et la prostitution resta légale au Japon jusqu'en 1958. Enfin, en Corée (réformes de Kabo de 1894-1896) comme au Japon (lois de 1872 et de 1900), la fin du XIX^e siècle avait vu dans les deux pays la suppression des statuts héréditaires : ceux-ci concernaient aussi les courtisanes *kisaeng* de Corée, à la position ambiguë. Si leur statut servile fut supprimé, les métiers eux-mêmes perduraient. Au final, la domination coloniale japonaise eut pour effet de réglementer et d'étendre le système qui était en place au Japon. On verra d'abord quelle était la situation depuis l'ouverture de la Corée en 1876 jusqu'à l'annexion de 1910, puis quelle fut la réglementation du Gouvernement-général de Corée, et enfin on analysera la domination ethnique et l'imaginaire sexuel colonial.

Le temps des traités inégaux et du protectorat

Si la prostitution existait en Corée avant 1900, elle n'y aurait pas pris la forme systématique d'une activité professionnelle spécialisée. La prostitution légalement autorisée, rouage « normal » de l'économie, se consolida dans la péninsule après l'ouverture en 1876, dans les concessions japonaises, comme au port de Pusan dès 1881. Il s'agissait ici de prostituées étrangères. Cette situation s'étendit à Hansŏng (Seoul) après 1885, alors que les résidents japonais furent autorisés à s'y installer. Un double système s'installa : l'interdiction royale de la prostitution dans la capitale, et sa pratique de fait dans les zones soumises aux traités inégaux. Le consulat japonais autorisait de son propre fait ces activités dans les bâtiments sous sa juridiction. Cette dynamique se renforça au moment de la guerre sino-japonaise (1894-1895). De tels quartiers se multiplièrent à la veille de la colonisation entre 1902 et 1905.

C'est avec l'instauration d'un protectorat japonais sur la Corée (1905-1910) que les activités de prostitution et le nombre de prostituées coréennes franchirent un cap quantitatif. Les résidents japonais passaient à quelque cent soixante-douze mille personnes en 1910. Cependant, comme le Japon avait désormais la mainmise sur la politique coréenne, le résident-général devait redoubler d'habileté pour ne pas perdre la face vis-à-vis des autres puissances coloniales, du fait d'activités dégradantes. Les règlements relatifs à la prostitution concernaient sur le papier « l'accueil des clients » (*sekkyaku*) ou les « femmes chargées de distraire » (*geigi*) ceux-ci. L'ambiguïté entre les deux langues, japonaise et coréenne, était problématique : le terme *geigi* (proche de *geisha*) était employé par le Japon en Corée de façon très large, et englobait les activités des courtisanes *kisaeng*. Quoique de statut inférieur, celles-ci dépendaient directement de la monarchie coréenne. Les réformes de Kabo (1894-1896), menées par un gouvernement pro-japonais à la faveur de la guerre contre la Chine, avaient « libéré » les *kisaeng* de leur statut ; ce faisant, elles avaient perdu travail et traitement. Les Japonais se mirent rapidement à les considérer comme une

version coréenne des *geisha*, destinées à œuvrer sur le marché privé (restaurants...). C'est ainsi qu'elles se retrouvèrent malgré elles incluses dans les règlements du protectorat relatifs à « l'accueil des clients ». Avec la colonisation, la figure de la *kisaeng* allait symboliser la femme coréenne et allait renforcer de façon générale les fantasmes sexuels coloniaux vis-à-vis de cette dernière.

La réglementation de la prostitution par le régime du protectorat eut pour effet majeur de la faire passer sous surveillance policière. Mais les décrets du résident-général japonais ne concernaient que les résidents japonais de Corée, du fait du principe d'extraterritorialité, tandis que les lois coréennes ne concernaient que les Coréens. En 1906, la préfecture coréenne de Police (*Kyōngmu ch'ōng* puis *Kyōngshi ch'ōng*, qui ne surveillait que la capitale) instaura une réglementation concernant les maladies sexuellement transmissibles⁴. Des tests furent rendus obligatoires. Certaines prostituées n'hésitaient pas à affirmer qu'elles étaient des *kisaeng* afin d'échapper aux tests – ce qui souligne la porosité entre ces catégories en ce début du xx^e siècle. Les « conseillers » japonais prirent le contrôle intégral sur les ministères coréens après l'intronisation forcée en 1907 du nouveau monarque Sunjong. Dans ce cadre, le 28 septembre 1908, la préfecture coréenne de Police promulgua les premiers règlements relatifs à « l'accueil des clients » dans la péninsule, qui concernaient les *kisaeng* (décret 5) et la prostitution (décret 6). On peut voir ici l'application des catégories juridiques japonaises dans la péninsule.

La réglementation de la prostitution par le Gouvernement-général de Corée

En juin 1910 était signé un mémorandum relatif à la délégation au Japon des affaires de police de la Corée, qui instaura la primauté des forces de gendarmerie japonaises (*kenpeitai*) dans la péninsule en remplacement

de la police conventionnelle. Puis la Corée fut annexée en août 1910, et la capitale prit le nom japonais Keijō. Le pouvoir policier, partagé (pour la capitale) entre 1905 et 1910 entre le régime du protectorat japonais et la préfecture coréenne de Police, incombait dorénavant au département de la Police du Gouvernement-général de Corée. Doté des pleines prérogatives juridiques, le gouverneur-général pouvait émettre des décrets ayant force de loi vis-à-vis de l'ensemble de la population de la péninsule. D'emblée, le pouvoir colonial s'efforça de connaître et d'enregistrer l'ensemble des prostituées, c'est-à-dire de mettre fin à la prostitution dite clandestine. Le pouvoir colonial faisait la distinction ici entre les « prostituées officiellement reconnues » (*kōshō*) ; le terme métropolitain étant *shōgi*, c'est-à-dire la prostitution légale, et celles qui travaillaient à leur compte de façon désormais illégale (*shishō*⁵). À l'été 1910, quelques cent soixante échoppes de la capitale auraient accueilli des prostituées « privées ». En clarifiant la situation, le régime allait enfermer ces femmes dans des classifications et activités rigides. Car il fallait que les prostituées le deviennent au titre d'activité principale, dûment enregistrée.

Dans cet objectif, un « règlement concernant les peines des infractions relevant de la police » (*Keisatsu-han shobatsu kisoku*) fut promulgué en mars 1912 (décret n° 40, prenant la suite du décret du protectorat de 1908). Ce décret de 1912 interdisait toute « prostitution clandestine » ou activité de recel liée (art.1 alin. 2), et il permit des arrestations massives au printemps 1912 de contrevenantes, coréennes ou japonaises, sans passer par la voie judiciaire. Ainsi, une grande remise à plat fut réalisée. Furent concernées toutes les grandes villes de la péninsule : Keijō, Kaesōng, Inch'ōn, Taegu ou Pusan. Entre 1914 et 1915, de nombreux restaurants et échoppes furent fermés car ils toléraient les activités de prostitution non déclarées entre leurs murs.

Puis le pouvoir colonial s'attela à organiser la prostitution dans la péninsule, essentiellement sous la forme d'une extension dans la péninsule

du système existant dans le Japon métropolitain ou à Taiwan. Le Gouvernement-général de Corée – qui y était doté des pleines prérogatives juridiques – promulgua en 1916 un « Règlement concernant le contrôle de la prostitution et des pièces louées » (*kashi zashiki shōgi torishimari kisoku*). Ce règlement fixa le périmètre de la prostitution légalement autorisée (littéralement « prostitution officielle »). Il distinguait entre « pièces louées » (*zashiki*), formule désignant les lieux de prostitution, et les restaurants et autres échoppes où la prostitution était donc interdite (sauf à déclarer de telles « pièces louées ») ; il interdisait la prostitution aux femmes enceintes de plus de six mois, et abaissait l'âge légal autorisé à 17 ans. Il s'agissait là d'un relèvement de l'âge minimal en comparaison de ce qui avait cours jusque lors dans la péninsule (prostitution parfois dès 15 ans) ; mais c'était un abaissement en comparaison de l'âge minimal de 18 ans en métropole (règlement de 1900). Cet abaissement par rapport au Japon eut pour effet d'attirer de jeunes Japonaises pauvres vers le marché coréen. Outre son objectif de contrôle, ce règlement avait aussi une optique sanitaire concernant les maladies sexuellement transmissibles (MST). Des contrôles, effectués par la police, furent rendus ainsi obligatoires.

Des « quartiers de plaisir » (*yūkaku*) clairement délimités, sur le modèle métropolitain, furent organisés afin de concentrer l'activité de prostitution, tels les célèbres quartiers de Yoyoi et de Shinchō à Keijō. Après divers ajustements entre 1912 et 1916, le nombre de ces quartiers de plaisir resta stable jusqu'à la fin de la période coloniale avec, selon les années, de vingt-sept à trente-deux quartiers dans la péninsule ; la moitié de ces quartiers se concentrait sur les régions de Kyōngsang Namdo (autour de Pusan) et de Kyōnggi (notamment Keijō et Inch'ōn), c'est-à-dire les anciens lieux d'implantation du capitalisme colonial⁶. Sur la base de cette spacialisation du métier, le règlement de 1916 interdit enfin aux prostituées toute sortie à l'extérieur, sauf pour raisons familiales ou de santé : elles se virent totalement placées sous la dépendance d'un patron. La situation personnelle

des prostituées était déjà fort contrainte en métropole car si le ministère japonais de l'Intérieur reconnaissait leur droit de contacter qui bon leur semble ou de posséder ce qu'elles souhaitaient, il donnait cependant la priorité au respect des intérêts du patron. Transposée en Corée colonisée, cette situation empirait encore avec la disparition dans le règlement de 1916 de toute mention aux droits personnels et même au droit à quitter la prostitution (droit non respecté en métropole)⁷. Les contraintes vis-à-vis des patrons étaient légères, pour peu qu'ils se plient au cadre imposé et n'œuvrent pas dans la clandestinité. Il ne s'agissait pas de créer des maisons closes de grandes dimensions, mais de laisser travailler de très petites unités d'un minimum légal de quarante-neuf mètres carrés et des patrons dotés de peu de fonds. Du point de vue de la structure économique coloniale, le résultat fut de créer une catégorie d'hommes coréens ayant tout intérêt à collaborer avec le pouvoir colonial dont la protection rendait possibles leurs activités.

Il était impossible de s'opposer à la prostitution en soi ou d'en sortir, dans un contexte où cette activité était encadrée, étendue et officiellement protégée. Quelques organisations s'y essayèrent néanmoins, telle, après 1921, la branche coréenne de l'association Fujin kyōfūkai (Société pour la correction des mœurs des femmes). Mais celle-ci se préoccupait surtout des Japonaises de Corée. Puis, sous l'impulsion des femmes chrétiennes de Corée, la société Kongbu p'ieji kisōnghoe (Société de préparation à l'abolition de la prostitution officielle) fut créée en 1924. Elle œuvra dans les limites tolérées par le pouvoir colonial, au travers de conférences, de pétitions et d'articles de presse, notamment dans le *Tong'a Ilbo* (presse de langue coréenne), ou en se liquant avec le mouvement abolitionniste japonais. Des pasteurs anglicans soutinrent aussi l'abolition, comme à Masan au sud de la péninsule. Mais ce mouvement ne put avoir l'importance de celui de métropole et n'eut aucun résultat.

Domination ethnique et domination de classe

Les rapports et annuaires statistiques du Gouvernement-général de Corée renseignent précisément quant à la répartition ethnique des prostituées, des patrons et des clients au niveau régional, au sein du découpage administratif de l'époque. Le volume consolidé des prostituées légales et les femmes travaillant à « divertir » les clients dans les restaurants représentait annuellement entre quatre mille et cinq mille Japonaises et entre trois mille cinq cents et dix mille Coréennes. Ce dernier chiffre doit être ramené à la masse des Coréennes travaillant dans le secteur primaire : environ quatre millions en date de 1916 sur une population active féminine de quelque quatre millions quatre cent mille, et un total de quelque huit millions de femmes. Le nombre des prostituées coréennes augmenta nettement après 1935, dans le contexte de la guerre continentale⁸. Les prostituées japonaises étaient âgées de moins de 25 ans pour près de 75 % d'entre elles, ce chiffre montant à 85 % pour les Coréennes. La question de leur composition sociale nous intéresse au premier plan.

Dans l'historiographie sud-coréenne, le processus de concentration des terres agricoles et la constitution à partir des années 1920 de *latifundia* gérés par l'élite collaboratrice, constitue un facteur central expliquant l'appauvrissement de la population rurale et son exode urbain : de fait, 10 à 13 % des prostituées coréennes étaient d'anciennes paysannes. La question de l'exode colonial des Japonaises de classes inférieures se pose aussi. Dans les deux cas, de 14 % à 20 % d'entre elles étaient d'anciennes servantes de maison. Mais une grande partie des prostituées japonaises (45 %) et coréennes (31 % en 1927, puis 16,7 % en 1930) n'avait pas connu d'autre métier. Plutôt que de domination ethnique, c'est donc plutôt de domination de sexe et de classe qu'il s'est agi, avec pour arrière-plan le contexte aggravant de la colonisation.

La même remarque n'est pas possible pour les patrons, car la question de la collaboration se pose très nettement. Les hommes coréens côtoyaient

les hommes japonais à masse égale (pour les « pièces louées »), voire étaient deux fois plus nombreux (pour les « services » en restaurant). Leur position dans le système d'exploitation des femmes est le résultat de leur situation de « parasites » à l'intérieur du régime colonial. S'y ajoutent les entremetteurs et intermédiaires, qui étaient très massivement coréens dans une proportion de onze contre un en 1920 (un total de deux mille deux cent soixante-dix-sept personnes) et même de treize contre un en 1940 (total de quatre mille soixante-deux personnes). Le nombre d'hommes coréens impliqués dans ce système alla croissant à partir des années 1930 et explosa au moment de la guerre contre la Chine (1937-1945), tout particulièrement concernant les entremetteurs et intermédiaires.

On peut voir assez facilement, dans la structuration de la prostitution coloniale, les prémices du système des « femmes de réconfort » du temps de guerre, et même sa réalité concrète pour les entremetteurs et intermédiaires qui bernèrent les jeunes femmes en temps de paix coloniale tout comme après 1937. L'exploitation par des membres d'une même « minorité dominée » est souvent occultée dans les débats postcoloniaux qui soulignent la responsabilité de l'opresseur colonial ; cependant, dans le cas coréen en particulier, la démocratisation de la Corée du Sud a donné jour à une puissante controverse sur la collaboration, dont ces patrons sont une illustration.

Qu'en est-il enfin des clients ? La question de la clientèle des bordels coloniaux – parce que les clients étaient massivement japonais et que ceux-ci appréciaient grandement les Coréennes – renseigne sur l'imaginaire sexuel colonial. Les chiffres disponibles entre 1926 et 1935, pour les villes de Keijō et d'Inch'ŏn, montrent quelque cent cinquante mille clients japonais par an, chiffre extrêmement élevé qui témoigne d'une pratique répandue parmi les résidents japonais mâles (Keijō/Seoul comptait deux cent mille habitants au XIX^e siècle et dépassa le million en 1942). Les clients coréens étaient trois fois moins nombreux en volume alors que la

population d'hommes coréens représentait le triple. Autrement dit, en indice, les Japonais avaient environ dix fois plus recours aux prostituées que les Coréens. Les sommes dépensées étaient plus élevées dans le cas des clients japonais : neuf fois plus élevées en masse totale, et trois fois plus élevées en moyenne par client (9 yens). Ces chiffres restèrent à peu près stables en indice sur la période, rapportés à l'augmentation de la population⁹.

L'ethnicité « locale » de la prostitution en situation coloniale constitue un élément d'exotisme général, en ce sens que de nombreuses similitudes apparaîtront entre des lieux tels que la Corée, l'Indochine ou Taiwan (où des Coréennes furent « importées » durant l'entre-deux-guerres). En arrière-plan, le corps féminin était le lieu privilégié d'incarnation d'un regard colonial, renforcé par le confinement de la femme coréenne au sein d'une esthétique traditionnelle tant par les Japonais que par les mouvements indépendantistes qui voyaient en elle une garante de l'identité coréenne à protéger. L'intérêt de certains résidents japonais pour les prostituées coréennes peut s'expliquer par le prix, deux fois plus bas que pour les prostituées japonaises. Mais cet intérêt ne peut se comprendre sans la fascination pour les courtisanes *kisaeng* issues de l'Ancien Régime. Largement présentes dans les représentations japonaises de la Corée, comme dans le célèbre opus publié par la police japonaise à propos des *Mœurs de Corée* en 1919 (ouvrage considérant les *kisaeng* comme une sous-catégorie de prostituées), ou encore lors de l'Exposition coloniale de Corée de 1929, les *kisaeng* coloniales¹⁰ étaient très largement confondues avec les femmes chargées de « divertir » les clients dans les restaurants. Comme nous l'avons noté, la position des prostituées et celle des *kisaeng* coloniales se superposaient depuis l'abolition du statut des secondes à la fin du XIX^e siècle. Encore en 1935, le Bureau japonais du tourisme, à l'origine de nombreux guides sur la Corée, publiait par exemple un guide de la capitale, *Keijō annai*, qui s'attardait longuement sur la location des services

des *kisaeng* et présentait restaurants et hôtels où les servantes pouvaient « *réconforter les voyageurs de leur fatigue* ». Aux côtés des lieux historiques, ainsi la « détente urbaine » constituait-elle un lieu de passage obligé dans la capitale coloniale, avec les « quartiers de plaisir » comme horizon.

1. François Guillemot, Agathe Larcher-Goscha (dir.), *La colonisation des corps. De l'Indochine au Viêtnam*, Paris, Vendémiaire, 2014 ; Isabelle Tracol-Huynh, « Silhouettes du monde prostitutionnel : les prostituées au Tonkin colonial », in *Moussons*, n° 29, 2017.

2. Chōng.ok Yun (dir.), *Chōsenjin josei ga mita « ianfu mondai »* [La question des « femmes de réconfort » vue par les Coréennes], Tōkyō, San. ichi shobō, 1992 ; Puja Kim, « “Jūgun ianfu” mondai. Undō to sono imi » [La question des « femmes de réconfort ». À propos du mouvement et de sa signification], in Hiroko Hara (dir.), *Jendā [Genre]*, Tōkyō, Shinseisha, 1994 ; Yōn. ok Song, « Nihon no shokuminchi shihai to kokka teki kanri baishun. Chōsen no kōshō o chūshin ni shite » [La prostitution légale et la domination coloniale japonaise. Le cas de la Corée colonisée], in *Chōsenshi kenkyūkai ronbunshū*, n° 32, 1994.

3. Isabelle Konuma, « Le statut juridique de la femme mariée pendant l'ère Meiji : inégalité, protection et reconnaissance », in Emmanuel Lozerand, Christian Galand, *La Famille japonaise moderne (1868-1926)*, Paris, Ph. Picquier, 2011 ; Yuki Fujime, *Sei no rekishigaku [Historiographie du sexe (au Japon)]*, Tōkyō, Fuji shuppan, 1997.

4. Takeshi Fujinaga, « Shokuminchi Chōsen ni okeru kōshō seido no kakuritsu katei » [La constitution du système de prostitution légale en Corée coloniale], in *Nijū seiki kenkyū*, n° 5, 2004.

5. Hidechika Yamashita, « Chōsen ni okeru kōshō seido no jishu » [La mise en place du système de prostitution légale en Corée colonisée], in Chōng.ok Yun (dir.), *Chōsenjin josei ga mita « ianfu mondai »* [La « question des femmes de réconfort » vue des Coréennes], Tōkyō, San. ichi shobō, 1992.

6. Puja Kim (dir.), *Shokuminchi yūkaku [Les quartiers de plaisir coloniaux]*, Tōkyō, Yoshikawa kōbunkan, 2018.

7. Yōn.ok Song, « Nihon no shokuminchi shihai to kokka teki kanri baishun. Chōsen no kōshō o chūshin ni shite » [La prostitution légale et la domination coloniale japonaise. Le cas de la Corée colonisée], in *Chōsenshi kenkyūkai ronbunshū*, n° 32, 1994.

8. Annuaire statistique annuel du Gouvernement-général de Corée, des données relatives aux métiers sous contrôle de la police. Données compilées et citées par Yōn.ok Song, « Nihon no shokuminchi shihai to kokka teki kanri baishun. Chōsen no kōshō o chūshin ni shite » [La prostitution légale et la

domination coloniale japonaise. Le cas de la Corée colonisée], in *Chōsenshi kenkyūkai ronbunshū*, n° 32, 1994.

9. Chiffres tirés du rapport *Keiki dō-sei gaiyō* [*Description générale des tendances pour la région de Kyōnggi*] de 1936, cités par Yŏn.ok Song, « Nihon no shokuminchi shihai to kokka teki kanri baishun. Chōsen no kōshō o chūshin ni shite » [La prostitution légale et la domination coloniale japonaise. Le cas de la Corée colonisée], in *Chōsenshi kenkyūkai ronbunshū*, n° 32, 1994.

10. Tomo Imamura, *Chōsen fūzoku shū* [*Les Mœurs de Corée*], Keijō, Gouvernement-général de Corée, 1919 ; Yŏn. ok Song, « Kisen [Kisaeng] o meguru gensetsu kūkan to shokuminchi shugi » [Colonisation et espace discursif autour des Kisaeng], in *Zen. ya*, n° 7, 2006.

6. Violences sexuelles au temps des décolonisations¹

Nicolas Bancel & Alain Ruscio

S'il n'y eut certes aucune guerre sans violences sexuelles, la *situation coloniale*² et ses moments paroxystiques – les conquêtes, les campagnes de *pacification*, enfin les conflits de l'ère de la décolonisation – amplifièrent encore le phénomène. La cause ? L'incommensurable mépris de la personne humaine inhérente à la situation coloniale, par définition inégalitaire sur les plans des droits politiques, sociaux et juridiques. Comme nous le savons aujourd'hui, la grande majorité des contemporains de l'événement ont adhéré au *credo* central de l'ère coloniale qui légitimait cet *Apartheid* de fait : l'inégalité raciale.

L'« indigène » était un être hybride, aux lisières de l'humanité, en proie à la chosification ou à l'animalisation. Ainsi les « *races* » *supérieures* – les Occidentaux et les Japonais –, avaient le droit d'imposer leur loi à toutes les autres. Par tous les moyens. Durant cette période se maintint, en parallèle du racisme, un *machisme* profond. Les femmes des *races inférieures* furent ainsi doublement victimes. Un essayiste, aujourd'hui oublié, Eugène Pujarniscle, Français d'Indochine, écrivit un jour, à ce propos, cette sentence définitive : « *Les femmes indigènes ont beaucoup de défauts. Elles sont femmes d'abord ; indigènes ensuite*³. » Précisons que l'auteur

n'exprimait ici pas son opinion, mais celle du *colonial moyen*, qu'il dénonçait... Aussi les violences d'ordre sexuel ne prirent pas fin à la veille des indépendances⁴.

Quel instinct morbide poussa alors les soldats français de ces guerres (Indochine, Algérie, Cameroun) ou de ces répressions sauvages (Madagascar, Tunisie, Maroc), mais aussi des militaires anglais au Kenya, portugais en Angola et au Mozambique ou belges au Congo, à franchir encore un cran en ce domaine ? Peut-être le sentiment confus qu'il s'agissait là des *derniers feux des Empires*, et qu'à défaut de garder la possession des terres, celle des femmes était une ultime revanche ? Il est difficile de se représenter clairement ce que furent les motivations des criminels, aussi nous avons choisi de citer, parfois longuement, les acteurs et témoins de ces atrocités.

Ces pratiques furent-elles isolées ? Longtemps, les autorités civiles et les états-majors tentèrent de le faire croire, et ce, depuis les exactions japonaises en Chine avant la Seconde Guerre mondiale. Mais, à l'évidence, il s'agissait, dans certains cas, outre l'expression de la brutalité de certains hommes, d'un moyen *politique* de fragilisation psychique des populations, d'une pratique terroriste, au sens premier de ce mot. En Indochine, de 1946 à 1954 face au mouvement nationaliste et communiste dit du « *Viet-Minh* », la vieille pratique du viol sur les populations civiles, souvent collectif, fut perpétuée, sans que la hiérarchie s'en émeuve particulièrement⁵. Pas plus de réactions, d'ailleurs, dans les médias ou auprès des politiques. On peut citer les événements de Duc Hoa, en 1946 dans la plaine des Joncs, au sud du Vietnam, qui vient d'être investie par les soldats français : « *Un Annamite, qui demeure au bout du village, demande audience à grands cris. Le commandant le reçoit, entouré de son état-major. L'homme explique que deux de nos soldats ont traîné sa fille vers la rizière. On devine pourquoi. Le commandant lui demande "quel âge a la donzelle ?" "14 ans" dit le père.*

“Bah !” fait alors son interlocuteur avec un gros rire, “c’est la belle âge”⁶. »

Vers la fin de ce même conflit, en 1953, un officier, de la lignée des *preux chevaliers* qui s’engageaient pour une *guerre propre*, au nom de la supériorité des *valeurs de l’Occident*, Philippe de Pirey, est littéralement effrayé par le spectacle qu’il a sous les yeux : « *Dans les pagodes pleines de femmes gémissantes, chacun entre et fait son choix. Les unes se frappent le ventre, psalmodiant “békon ! békon !” (bébé ! bébé !), les autres retroussant leurs jupes montrent dans l’entrebâillement de leurs cuisses des chiffons rougeâtres comme imbibés de sang, en réalité le jus de leurs chiques de bétel*⁷. » Le mythe d’une « guerre propre » en Indochine persista pourtant longtemps.

Le fait est que les unités françaises et des unités auxiliaires « indigènes » usèrent de la torture comme moyen de renseignement et de pression sur les populations locales, et que les viols se multiplièrent dans la seconde partie de la guerre (1950-1954), sans que l’on puisse affirmer qu’il s’agissait alors d’une véritable stratégie militaire. La poursuite de celle-ci après le retrait français par les forces américaines allait perpétuer les mêmes atrocités. Utilisant en particulier les troupes coréennes alliées des États-Unis, ces dernières et certaines troupes régulières américaines utilisèrent clairement le viol comme arme de guerre, en meurtrissant parfois les parties génitales des femmes « soupçonnées » d’acointance avec le Viet-Minh. Si les statistiques fiables font aujourd’hui défaut, la pratique à l’encontre des populations civiles semble également s’être étendue à mesure que la guerre s’éternisait.

En Tunisie, durant les ratissages du cap Bon (1952), destinés à punir des *rebelles* tunisiens, des faits similaires furent également avérés. Le commandant en chef français en Tunisie, le général Pierre Garbay, eut ces paroles : « *Les femmes se vantaient – elles en sont revenues depuis – d’avoir été violées, et les étudiants, après s’être assurés qu’elles étaient*

mariées, s'offraient généreusement à les épouser pour "effacer l'outrage". On allait même jusqu'à photographier le sexe d'une femme qui avait des égratignures aux fesses et à présenter au Bey ce tableau suggestif que Son Altesse considérait d'ailleurs avec un intérêt évident [...]. Il ne faut surtout pas oublier que la tradition locale exige que chaque passage de troupe s'accompagne de pillages, de viols et, chose curieuse, d'avortements [...]. Les viols et les avortements font partie du folklore tunisien⁸. »

Au Cameroun, l'interdiction par la France en 1955 du parti nationaliste, l'Union des populations du Cameroun (UPC), inaugura le soulèvement d'une partie des populations, dans la région de la Sanaga Maritime. Cette guerre oubliée (comme celle au Kenya), qui fit entre soixante mille et cent cinquante mille morts, fut le théâtre d'atrocités innombrables, désormais sérieusement documentées⁹. De 1955 à 1960, les autorités coloniales – armée et administration – déclenchèrent une répression d'une violence inouïe, aidée par des milices locales formées par la France. Puis, après 1960, celle-ci continua d'aider le régime d'Amadou Ahidjo mis en place par ses soins durant plus de quinze ans. Bombardements de villages, déportation de populations, massacres et tortures généralisés se déployaient alors en parallèle du conflit en Algérie, mais s'étendent chronologiquement bien au-delà de 1962. Dans ce cadre, les atrocités visèrent évidemment les femmes, avec l'usage de viols collectifs massifs, et d'humiliations sexuellement inventives. Démonisés, les soutiens civils de l'UPC étaient susceptibles de recevoir tous les châtiments.

La décolonisation des colonies portugaises fut particulièrement longue et meurtrière, puisque la guerre en Angola commença en 1961¹⁰, en 1963 en Guinée-Bissau et au Cap-Vert et, en 1964, au Mozambique, et ne s'acheva qu'à l'occasion de la révolution des Œillets en 1974 au Portugal, le nouveau gouvernement mettant fin, par la négociation avec le Mouvement populaire de libération de l'Angola (MPLA), le Parti africain pour l'indépendance de la Guinée et du Cap-Vert (PAIGC) et le Front de libération du Mozambique

(FRELIMO), à ces trois conflits. Dans tous les cas, les Portugais envoyèrent des troupes régulières, aidés par des supplétifs locaux. Parmi les différentes unités recrutées localement, les *Grupos especiais* furent opérationnalisés en Angola et au Mozambique. Les techniques de contre-guérilla utilisées par l'armée portugaise¹¹ et ses troupes supplétives s'inspirent largement des théories mises en œuvre durant la guerre d'Algérie.

À ces unités combattantes s'ajoutent des groupes de colons portugais, auto-organisés, qui commirent de nombreux crimes, particulièrement des massacres dans le nord de l'Angola, tout comme l'armée régulière portugaise, qui massacra de nombreux groupes de villageois soupçonnés de soutenir les insurgés, au Mozambique et en Angola. Dans ces conflits, les violences sexuelles furent nombreuses. Des milliers de viols furent commis sur les femmes – avec de nombreux cas de rites d'humiliation supplémentaires –, essentiellement des villageoises, et la torture fut également utilisée contre les indépendantistes, tous sexes confondus.

Le régime autoritaire portugais, l'*Estado Novo*, sous António de Oliveira Salazar (de 1933 à 1968) puis Marcello Caetano (de 1968 à 1974), ne reconnut pourtant jamais l'existence de la guerre. Ces territoires africains étant considérés comme des provinces d'outre-mer et non comme des colonies, les mouvements indépendantistes qui s'y firent jour furent, *a priori*, perçus comme des groupes terroristes. L'auteur João de Melo témoigne de ces années de guerre – lui qui a été mobilisé en Angola, entre 1971 et 1974, comme infirmier – dans deux de ses ouvrages les plus significatifs, *Autópsia de um mar de Ruínas*, paru en 1984, et *Os Anos da Guerra. Os Portugueses em África*¹², publié en 1988. Dans l'ouvrage de fiction publié en 1984, il évoque les abus sexuels dont les femmes « indigènes » sont victimes de la part des soldats portugais à travers le personnage de Natália qui habite à Calambata, une ville du nord de l'Angola. Elle se souvient d'« *autrefois, quand trois colons m'ont pris contre un arbre et me violèrent. Petite fille de douze ans à peine, je me*

rappelle encore leur aspect et cette odeur de sueur des Blancs. Jamais je n'oublierai les six fois suivantes que j'ai reçu la mort/le meurtre et la cruauté de ces hommes ».

La décolonisation de l'Empire portugais n'est pas seulement tardive par rapport aux autres Empires, elle est aussi tragique en termes de violences et d'exactions commises sur les populations « indigènes ». Elle vient sonner, pour le Portugal, la fin d'une histoire coloniale vieille de cinq siècles... Exception faite de Macao qui sera « restituée » à la Chine en décembre 1999.

Une politique de la violence sexuelle ?

Dans tous les cas, en Indochine (puis au Vietnam), en Tunisie, au Cameroun, au Mozambique, en Angola, au Kenya, au Congo ou en Ouganda, le viol se déploya comme une arme de guerre – planifiée ou non – destinée à humilier et briser la résistance des populations, à toucher le cœur des sociétés en visant les femmes, pourvoyeuses des enfants à venir, et fut autorisé, toujours, sur un fond « racial ». En effet, qu'il s'agisse des armées occidentales régulières abreuvées du concept de la supériorité blanche ou des auxiliaires locaux, l'antagonisme « racial » était mobilisé : dans le cas du Cameroun, par exemple, les Bamiléké étaient présentés comme le principal soutien de l'UPC et devaient en conséquence être châtiés, l'administration coloniale activant les rivalités ethniques. La chosification de l'« Autre », sa stigmatisation, libérait de fait tous les comportements pathogènes, dans un processus cumulatif. Mais c'est durant la plus violente des guerres coloniales françaises, celle qui s'acheva par l'indépendance de l'Algérie, en 1962, que le phénomène du viol fut le plus massif et le plus fréquent.

Cette pratique devint dans l'armée française sinon systématique (à l'inverse des pratiques du FLN en ce domaine, puisque seuls des viols sur des Européennes furent perpétrés au début de la guerre, le FLN déployant

par ailleurs d'innombrables violences contre ses ennemis – villages réputés favorables aux Français, membres du MNA et soldats français capturés), du moins suffisamment généralisée pour qu'elle marque durablement les mémoires des victimes¹³ – et, probablement, des coupables, pour des raisons différentes. Il y a eu deux types de viols : sur les prisonnières, dans des locaux fermés, et lors des actions de représailles dans les *mechtas* ou les quartiers des villes.

Dans le premier cas, que pouvait bien devenir une femme algérienne prisonnière des soldats durant cette guerre sans pitié ? Gisèle Halimi, qui fut l'avocate de bien des Algériennes du FLN-ALN emprisonnées, estime que neuf sur dix furent violées¹⁴. Le témoignage d'un appelé, André Frémont, va ainsi dans ce sens : « *Entre les Français et les Arabes, le sexe tient lieu de vocabulaire commun, aux connotations profondément méprisantes [...]. Le viol jusqu'au bout [...]. Les villas des interrogatoires, à El Biar, les caves, les tortures, les corps nus et les injures, dans l'obsession d'une sexualité et d'un pouvoir devenus fous*¹⁵. » Lors des rafles effectuées, par exemple lors de la bataille d'Alger, en 1957, certains s'arrangeaient pour emmener jusqu'aux lieux des *interrogatoires*, outre les véritables suspects, les plus jolies des – parfois très – jeunes filles¹⁶.

Dans le second cas, le viol délibéré et systématique fut considéré comme un moyen de briser une population – en Algérie comme au Maroc – en la frappant là où elle était le plus susceptible de souffrir : à l'honneur. Un témoin décrit, ainsi, la pratique du viol dans une *mechta* d'un village du Constantinois. Dans un *gourbi* isolé, un « *vieux sergent-chef de retour d'Indochine et très content d'en avoir fait voir de toutes les couleurs aux "naqués"* » [« Nha qués », expression vietnamienne désignant à l'origine les « gens du peuple »], interroge une jeune femme : « *Où sont les hommes du village ?* » Silence. « *Et, si elle cachait une arme sur elle, la garce ?* » La fouille au corps était une consigne obligatoire. Certains officiers indiquaient même qu'il fallait toucher le sexe, afin de s'assurer qu'on n'avait pas affaire

à un *fellagha* déguisé en femme... Comme l'écrit Pierre Leulliette en 1961 : « *Il a pris la femme dans ses bras. Elle est debout, sans vêtement, sauf son collier, plus que nue devant lui, mais comme au-delà de la honte, déjà, et paralysée ! Il la couche sous lui. C'est l'intérieur de ce grand corps blanc qu'il fouille, de toute la fiévreuse fureur de son grand corps de singe. Il n'a même pas ôté ses équipements ! La boucle de métal de son ceinturon défait déchire le ventre pâle de la jeune femme. Elle, inerte, toute blanche, les yeux fermés, semble attendre seulement que son supplice ait pris fin, jambes ouvertes. Je prends le sergent par le col. Mais ça le rend fou, cette inertie ! Remuement frénétique. C'est presque un cadavre qu'il couvre. Il râle. Il multiplie ses soubresauts, fait claquer la peau de son ventre*¹⁷ ... »

Mouloud Feraoun rapporte, lui aussi, dans son *Journal* ces *simples faits*. Suite à l'assassinat d'un jeune lieutenant, des représailles ont lieu. Quatre-vingts hommes sont fusillés. Quant aux femmes... « *[Elles] sont restées dans les villages, chez elles. Ordre leur fut donné de laisser les portes ouvertes et de séjourner isolément dans les différentes pièces de chaque maison. Le douar fut donc transformé en un populeux BMC, où furent lâchées les compagnies de chasseurs alpins ou autres légionnaires. Cent cinquante jeunes filles ont pu trouver refuge au couvent des Sœurs ou chez les Pères Blancs... On ne retrouve aucune trace de quelques autres* » (8 janvier 1957)... Et, plus tard encore : « *À Aït-Idir, descente des militaires pendant la nuit. Le lendemain, douze femmes seulement consentent à avouer qu'elles ont été violées. À Taourirt-M., les soldats passent trois nuits comme en un bordel gratuit. Dans un village des Béni-Ouacifs, on a compté cinquante-six bâtards. Chez nous, la plupart des jolies femmes ont subi les militaires. Fatma a vu sa fille et sa bru violées devant elle* » (20 février 1959)¹⁸. À la fin du conflit, la violence est toujours présente, toujours là. Le souvenir d'une épouse de harki dont le mari a été emprisonné par l'ALN-FLN en 1962 en témoigne : « *À sa sortie de prison, il m'a raconté que les*

femmes qui rendaient visite à leur mari étaient systématiquement violées avant de les rencontrer¹⁹. »

Banalisation du viol comme arme de guerre

Combien de telles descentes, punitives ou pas, se sont-elles accompagnées de violences sexuelles ? Terrible comptabilité, à jamais impossible, les officiers qui acceptaient ou toléraient cette pratique et les hommes qui s'y livraient ne s'en vantant évidemment jamais. On imaginera peut-être l'état d'esprit de l'époque en voyant certaines photographies (en Algérie, au Maroc, mais aussi à Djibouti où passaient les troupes françaises), dont celle publiée un demi-siècle plus tard par Jacques Duquesne²⁰ : on y voit deux soldats hilares, presque fiers, posant avec une très jeune fille d'un village, totalement dénudée. Avant ou après le viol ?

Car ces viols ne furent pas des actes individuels, faits à la va-vite de façon honteuse. Ils étaient connus, commis en public (devant les *copains*, mais aussi parfois devant les familles des femmes souillées), puis répétés par ces mêmes *copains*... Raphaëlle Branche a employé à ce propos l'expression forte de « viols-partouzes »²¹ pour désigner ces viols collectifs.

On imagine que le sentiment de honte des femmes, qui entendaient les rires, les plaisanteries grasses, qui supportaient les photographies vulgaires, qui voyaient les gestes obscènes, qui comprenaient ce qui les attendait *après*, devait être décuplé. Il est strictement impossible que les autorités civiles et politiques des métropoles coloniales n'en aient pas été informées. Bien des textes cités ici ont été publiés – mais souvent censurés – au cours même de la guerre. Mais les gouvernants agirent avec la même désinvolture cynique vis-à-vis du viol que dans la négation de l'usage de la torture. Un ministre de l'Intérieur de l'époque, Maurice Bourgès-Maunoury, répondant à des accusations précises portées par un député d'Alger, en 1955, Mostefa Benhamed, qui n'avait pourtant rien d'un extrémiste, utilisa une formule *joliment choisie* : « Une enquête a été faite par le Gouverneur général au

sujet de ces viols [...]. Elle n'a pas pu établir la matérialité des faits » (Assemblée nationale, 29 juillet 1955).

Et l'état-major, à Alger ? Des consignes ont formellement condamné la pratique, par exemple une note du général Raoul Salan en date du 7 mai 1957²². Mais sur le terrain ? Comme dans le cas de la torture, le comportement des officiers fut prépondérant. En cas d'interdiction formelle et de contrôle, les subordonnés durent faire attention, comme le précise ce témoignage de Jean-Yves Alquier en 1957 : *« Trois infirmières rebelles ont été faites prisonnières. Le colonel fait aussitôt déménager trois de ses officiers [...] et aménager leurs chambres pour les trois captives. Pendant les cinq jours où ces filles d'une vingtaine d'années furent nos prisonnières, une garde spéciale fut montée devant leurs chambres pour éloigner les "importuns éventuels" »*²³. » Mais combien d'officiers émirent fermement ce type d'interdiction ? Souvent, les soldats entendirent ce type de paroles, rapportées par Benoist Rey en 1961 : *« Vous pouvez violer, mais faites ça discrètement. »* Commentaire : *« Cela faisait partie de nos "avantages" et était considéré en quelque sorte comme un dû. On ne se posait aucune question morale sur ce sujet. La mentalité qui régnait, c'est que, d'abord, il s'agissait de femmes, et ensuite de femmes arabes, alors vous imaginez »*²⁴... »

Qui, parmi les soldats, pouvait avoir la force morale (et le courage physique) pour (tenter de) s'opposer à ces pratiques ? Un soldat, dans ses mémoires, rappelle qu'il l'a fait. Réponse de ses camarades : *« "On est bien d'accord avec toi, Ugo. C'est dégueulasse ce qu'on a fait ; mais c'est la guerre, et les femmes de fel [abréviation, alors courante, de fellagha] qui ont coupé les couilles à nos copains..." Toujours la même "logique". En réalité, racisme et couilles trop pleines »*²⁵. » Mais, évidemment, la plupart du temps, ceux qui étaient révoltés par les pratiques de leurs camarades ne pouvaient protester : ils risquaient dans le meilleur des cas des quolibets, dans d'autres un passage à tabac en bonne et due forme, au pire une

exposition, sciemment, de la part des sous-officiers, aux plus graves dangers.

Des femmes combattantes célébrées par l'iconographie

A contrario, les mouvements anticolonialistes, comme leurs principaux soutiens internationaux – principalement la Chine et l'URSS, mais aussi en Corée du Nord ou en Inde – ont largement utilisé l'iconographie pour valoriser les femmes combattantes, comme une réponse à ces violences généralisées. Ces images reprennent en partie les logiques de la propagande communiste diffusée par l'URSS pendant la Seconde Guerre mondiale comme par la Chine à partir de 1949 : les femmes étaient alors représentées tantôt comme des victimes potentielles de l'ennemi, affichant explicitement le spectre du viol, tantôt comme une aide précieuse pour les combattants, travaillant dans les usines, les administrations ou les écoles ; plus rarement comme des femmes combattant directement au sein des armées révolutionnaires. Deux propagandes se font face et la violence des uns semble alors répondre à la propagande des autres.

Les affiches russes ou chinoises figurent alors les femmes combattantes de deux manières. Elles les représentent comme faisant partie d'une union mondiale des femmes contre l'impérialisme en rassemblant plusieurs femmes issues des différentes « races » sur les supports iconographiques, ou en les représentant unies aux femmes russes ou chinoises. La symbolique renvoie aux nations et mouvements alliés dans la lutte anti-impérialiste et, en plaçant ces figures féminines de front ou en face-à-face, en civil, ces images suggèrent que la paix mondiale ne pourra advenir qu'à la condition de cette union. Le blé (symbole de fécondité), les fleurs ou une mappemonde d'un doux bleu, suggèrent l'association entre les femmes et la paix.

La facture esthétique renvoie au réalisme socialiste, et met en évidence les qualités supposées de douceur et d'optimisme maternel des femmes, soulignées par de larges sourires, et un regard tourné vers l'avenir. Ces représentations ne dérogent pas aux règles esthétiques et morales qui font des femmes des auxiliaires des combattants masculins, impropres à user de la force. Mais d'autres images font émerger une tout autre figure féminine. Il s'agit de femmes armées, à l'égal des hommes, et participant aux combats. Autant les couleurs pastel des premières images suggèrent un avenir pacifique, autant les secondes utilisent à profusion des couleurs plus violentes, comme le jaune ou le rouge, signe du sang et d'une aube nouvelle. Les affiches du MPLA ou du Viet-Minh jouent sur la martialité des attitudes, la détermination du regard, la tension des corps tournés vers le combat. Ces images témoignent d'une reconnaissance du rôle militaire des femmes dans les conflits anticoloniaux et, de fait, changent leur statut symbolique.

Après les décolonisations, la priorité accordée à la construction nationale fit passer par pertes et profits les politiques d'égalité entre hommes et femmes. Cette représentation de la femme combattante n'était plus d'actualité. L'engagement de ces dernières dans les luttes pour l'indépendance fut relégué aux oubliettes de l'histoire. Très vite, leur action politique fut passée sous silence et rares furent les pays qui, comme la Tunisie ou l'Inde, accordèrent aux femmes une citoyenneté politique égale à celle des hommes et, dans le cas de l'Inde, une constitution garantissant l'égalité des salaires.

La négation des crimes

Derrière ces images et cette contre-propagande, le plus grave est à venir dans les territoires coloniaux en lutte : c'est la non-conscience de la portée du crime. S'il était difficile de nier l'aspect inhumain de la torture, de la *corvée de bois*, le viol, quant à lui, était banalisé, presque (auto) absous.

Dans un superbe travail de collecte de la mémoire effectué auprès d'anciens appelés en Algérie, l'historienne Claire Mauss-Copeaux note que le viol, même quarante ans après, n'apparaît pas pour certains comme une violence : « *La question : “Vous n’avez jamais vu de brutalités ?” le conduit à reprendre son récit d’une manière moins assurée : “Non, non... simplement... Si, j’ai vu des viols, mais c’était autre chose...”*²⁶ »

Pour la femme violée, le traumatisme était double. Elle se sentait salie, mais surtout incapable d'affronter de nouveau la société dont elle était issue. Louisette Ighilahriz, militante FLN prisonnière des *paras* d'Alger, rapporte ainsi les propos de sa mère : « *“Bon, tu gardes tout pour toi. Surtout, ne raconte rien à personne. Tu me promets ?” [...]. Elle aurait préféré me savoir coupée en morceaux plutôt que torturée à ce point*²⁷. » Pour une femme musulmane, *la chose* était *innommable*. Assia Djebar écrit que la formule utilisée était souvent : « *Ma sœur, y a-t-il eu pour toi “dommage”*²⁸ ? » Dans son témoignage sur l'affaire Djamila Boupacha, violée avec une bouteille lors de ses interrogatoires, en 1960, Gisèle Halimi rapporte cet échange : « *“Et tu crois qu’un homme voudra de moi si la bouteille m’a abîmée ? Chez nous, c’est différent de chez vous... La jeune fille, il faut qu’elle soit vierge...” Je tentai de la raisonner en empruntant son langage : elle était une militante, la lutte politique l’avait amputée, d’une certaine manière : elle aurait pu perdre une jambe ou un bras... “C’est moins grave”, coupa-t-elle avec force*²⁹. » Lorsqu’une femme violée était enceinte et accouchait, les plus obtus des hommes, côté algérien, voulurent *régler le problème* par une pratique monstrueuse. Danièle-Djamila Amrane-Minne rapporte qu’un commandant de maquis proposa d’immoler tous les bébés nés de ces viols. Idée repoussée avec effroi par les (rares) femmes maquisardes et d’autres hommes plus compréhensifs³⁰. Mais qui peut affirmer que ce crime supplémentaire ne se produisit jamais ?

De ces viols, des enfants sont donc nés. Conçus dans la violence la plus extrême, nés dans la honte absolue, ils furent dès le début marqués par le

destin. En 2001, le cas de Mohamed Garne émut les opinions algérienne et française. Né en avril 1960 d'un viol collectif sur une très jeune femme (il se dit « *Français par le crime* »), il fut abandonné à sa naissance, considéré comme orphelin, et ne retrouva sa mère qu'à l'âge de 28 ans. Il intenta un procès à l'État français et, à la surprise de beaucoup, obtint reconnaissance de la responsabilité de celui-ci³¹. Enfin, ne peut-on penser que la pratique, répandue pendant la guerre d'Algérie, des émasculations de cadavres français, terrible négation de la *virilité* des soldats adverses, fut une réponse à ces atteintes³² ?

Torturer, violer, bafouer les femmes (mais aussi les hommes) fait partie intégrante de la sanction de la guerre coloniale, à l'heure de la fin des Empires. Humilier et prendre les corps par la force relève d'une symbolique mortifère dont les crimes, désormais connus, peinent à être reconnus aujourd'hui encore. Mais des plaintes sont déposées, qui aboutissent parfois à des succès judiciaires. En 2012, une action en justice est ainsi engagée par trois Kenyans contre le gouvernement britannique, pour des crimes coloniaux commis il y a soixante ans, lors de la révolte des Mau-Mau (1952-1960).

La répression collective qui s'était, alors, abattue sur ceux-ci avait été d'une violence extrême et les victimes « indigènes » se comptèrent par dizaines de milliers. D'autres furent enfermés, sans procès, dans des camps où ils subirent mauvais traitements, tortures et sévices sexuels. De ces trois Kenyans, Paulo Muoka Nzili, Wambugu Wa Nyingi et Jane Muthoni Mara, qui, en 2012, intentèrent une action en justice contre le gouvernement britannique, l'un avait été castré dans l'un de ces camps, le deuxième avait été battu très violemment et la dernière avait subi des violences sexuelles. Après avoir plaidé la prescription des faits, le gouvernement britannique accepte, en 2013, d'indemniser à hauteur de vingt millions de livres des victimes kenyanes de la répression et annonce la construction, à Nairobi, d'un mémorial à leur mémoire.

Si, dans la phase finale des processus des indépendances, le Congo belge, le Kenya britannique, l'Angola portugais, l'Algérie et le Cameroun français, le Vietnam de l'occupation française, puis américaine, décrivent des situations similaires, l'association entre guerre et violences sexuelles comme « arme de guerre » est ancienne et le phénomène ne s'est, certes, pas exprimé dans le seul cadre des décolonisations. Le lien spécifique qui unit domination coloniale et domination sexuelle est, pourtant, indéniable et les exactions commises contre les corps des femmes et des hommes ne sont pas à envisager comme de simples « dommages collatéraux de conflit ». Difficile, alors, de ne pas faire de parallèle avec les indignations résurgentes qui frappent les conflits de l'ère postcoloniale. Un scandale comme celui des violations des droits de l'homme à l'encontre des détenus, à la prison d'Abou Ghraib en Irak, et ses photographies de prisonniers contraints de se masturber devant l'objectif ou tenus en laisse comme des animaux, illustre cette volonté, toujours vivace, de prendre possession du corps de l'« Autre » pour asseoir sa domination, coloniale ou postcoloniale.

1. Article publié dans sa version originale dans *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.
2. Georges Balandier, « La situation coloniale : approche théorique », in *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 11, 1951.
3. Eugène Pujarniscl, *Philoxène ou De la littérature coloniale*, Paris, Larose, 1931.
4. Alain Ruscio, *La décolonisation tragique*, Paris, Messidor, 1987.
5. Michel Bodin, « Le plaisir du soldat en Indochine (1945-1954) », in *Guerres mondiales et Conflits contemporains*, n° 222, avril 2006.
6. René Dussart, « Conquête de l'Indochine », in *Les Lettres françaises*, 9 août 1946.
7. Philippe de Pirey, *Opération gâchis*, Paris, La Table Ronde, 1953.
8. Collectif, « Le drame tunisien », in *Les Cahiers du Témoignage chrétien*, n° 34, juin 1952.
9. Thomas Deltombe, Manuel Domergue, Jacob Tatsitsa, *Kamerun ! Une guerre cachée aux origines de la Françafrique (1948-1971)*, Paris, La Découverte, 2011.

10. Dia Kassembe, *Angola, 20 ans de guerre civile. Une femme accuse...*, Paris, L'Harmattan, 1995.
11. John P. Cann, *Counterinsurgency in Africa: The Portuguese Way of War, 1961-1974*, Pontevedra, Hailer Publishing, 2005.
12. João de Melo, *Os Anos da guerra (1961-1975). Os portugueses em Africa. Crónica, ficção e história* (2 tomes), Lisbonne, Círculo de Leitores, 1988.
13. Raphaëlle Branche, « Des viols pendant la guerre d'Algérie », in *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 75, 2002.
14. Zineb Ali-Benali, « “Ma sœur, y a-t-il eu pour toi dommage” ? Le déni du viol dans la guerre d'Algérie », in Pierre Bayart, Alain Brossat (dir.), *Les dénis de l'histoire. Europe et Extrême-Orient au XX^e siècle*, Paris, Laurence Teper, 2008.
15. André Frémont, *Algérie-El Djézaïr*, Paris, François Maspero, 1982.
16. Bernard W. Sigg, *Le silence et la honte. Névroses de la guerre d'Algérie*, Paris, Messidor/Éditions Sociales, 1989.
17. Pierre Leulliette, *Saint-Michel et le Dragon*, Paris, Éditions de Minuit, 1961.
18. Mouloud Feraoun, *Journal (1955-1962)*, Paris, Seuil, 1962.
19. Fatima Besnaci-Lancou, *Nos mères, paroles blessées. Une autre histoire de harkis*, Léchelle, Zellige, 2006.
20. Jacques Duquesne, « Torture : le témoignage inédit de Jacques Duquesne », in *L'Express*, 30 novembre 2000.
21. Florence Beaugé, « Le tabou du viol des femmes pendant la guerre d'Algérie commence à être levé », in *Le Monde*, 11 octobre 2001.
22. Raphaëlle Branche, *La torture et l'armée pendant la guerre d'Algérie (1954-1962)*, Paris, Gallimard, 2001.
23. Jean-Yves Alquier, *Nous avons pacifié Tazalt. Journal de marche d'un officier parachutiste*, Paris, Robert Laffont, 1957.
24. Benoist Rey, *Les Égorgeurs*, Paris, Éditions de Minuit, 1961.
25. Ugo Iannucci, *Soldat dans les gorges de Palestro*, Paris, Aléas, 2001.
26. Claire Mauss-Copeaux, *Appelés en Algérie. La parole confisquée*, Paris, Hachette, 1998.
27. Louisette Ighilahriz, *Algérienne* (entretiens avec Anne Nivat), Paris, Fayard, 2001.
28. Assia Djebar, *L'Amour, la fantasia*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1985.
29. Simone de Beauvoir, Gisèle Halimi, *Djamila Boupacha*, Paris, Gallimard, 1962.
30. Danièle-Djamila Amrane-Minne, *Des femmes dans la guerre d'Algérie*, Paris, Karthala, 1994.
31. Franck Johannès, « Mohamed Garne, né d'un viol pendant la guerre d'Algérie, reconnu comme victime », in *Le Monde*, 24 novembre 2001.

32. Raphaële Branche, « La masculinité à l'épreuve de la guerre sans nom », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 20, 2004.

7. L'« homme blanc » aux prises avec ses démons

Achille Mbembe

J'ai beau examiner les réactions à la première parution en France de l'énorme somme imagée que fut l'ouvrage *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*¹, le fruit de plusieurs années de recherche, la plupart – pas toutes – n'ont que peu à voir avec la thématique privilégiée par les auteurs de cette panoplie de textes aussi riches que variés. Davantage encore, bien peu s'intéressent aux perspectives théoriques qu'ils ouvrent. Est-ce parce que l'époque, manifestement, est moins à la délibération qu'à la hargne et à la production souvent facile de l'indignation ?

Tout n'étant cependant pas interchangeable, revenons à l'essentiel. De quoi est-il en effet question ici, sinon de savoir comment, en situation coloniale (dans les Empires coloniaux européens ou japonais) et dans des contextes de domination intérieure (comme aux États-Unis, du temps de l'esclavage à celui de la ségrégation d'État), des imaginaires et pratiques du sexe dérivés pour l'essentiel d'Occident contribuèrent à forger une domination de nature libidinale dont les corps humains racisés furent la cible privilégiée ?

Cette forme d'exercice d'un pouvoir qu'il faudrait appeler orgastique et sans contrôle apparent passa par un dispositif, le sexe, qu'il fallut à l'occasion réduire à sa plus simple expression, le rapport génital. Pour des besoins de légitimation, elle exigea la production, sur une échelle élargie, de toutes sortes d'images et de silhouettes dont la circulation généralisée permettait de normaliser la façon dont on traitait ces corps, et par là même ces gens.

Que nous disent ces images issues de cette histoire sur un spectre historique aussi large (six siècles), au sujet de l'acte de coloniser en général, et des liens entre la domination coloniale et la domination masculine et génitale en particulier ? Quelle place occupe la race dans l'ordre du sexe ainsi compris comme un instrument à la fois de jouissance et de violation des corps et de ce dont ils constituent les symboles ? Telles sont certaines des grandes questions que posent cet ouvrage et les auteurs rassemblés ici. Et nous ne gagnons strictement rien à les éluder. Il faut regarder cette histoire en face.

Il se pourrait qu'en colonie comme ailleurs, la fonction copulatoire, activité physique et fantasmatique s'il en est, ne mène finalement qu'à un seul constat : l'impossibilité de la jouissance absolue, brûlante et fusionnelle. Devrait-on en déduire que la scène sexuelle est par nature irreprésentable, un simple nom sur le bout d'une langue, ou encore sur la pointe d'une lèvre ? Ou que de remontée vers la source et l'origine, il n'y en a point véritablement, puisqu'en fin de compte, aller à la rencontre de cela qui nous a conçus relève strictement du mythe ?

Ces questions se posent désormais pour plusieurs raisons, et la première tient à la nature même de la colonie. Qu'est-ce, en effet, la colonie sinon un trou bizarre, un complexe paradoxal dont l'une des caractéristiques est de fournir, à ceux et celles qui le désirent, un angle absolument direct sur le sexe, ce grand imaginaire d'objets dont le propre est d'éveiller le désir ? On rentre dans la colonie comme on tombe dans une trappe, d'un corps à

l'autre – le surgissement brutal, la prise de contrôle tantôt perverse et tantôt sadique, le transfert en force, toutes sortes de déjections associées à l'agressivité, au racisme et à la haine, la haine de soi y compris.

Il en est ainsi parce que coloniser ou ségréguer, c'est introduire systématiquement de la différence aussi bien dans la parure que dans la cosmétique des corps, dans la chair et par extension dans la structure même du fantasme. C'est tout fendre, y compris le regard. C'est, enfin, instaurer une coupure entre ce qui se voit en soi, et ce qui ne doit apparaître dans le champ de vision que sous la figure de l'« Autre », c'est-à-dire un corps appelé à soutenir une jouissance qui le déborde, et qui n'est pas nécessairement la sienne. Au regard du sexuel, la colonie se distingue par conséquent des autres scènes sur plusieurs plans.

D'une part, elle est un lieu où le sexe ne se rencontre pas que dans l'acte sexuel. Sexe d'homme ? Sexe de femme ? Ou sexe par-delà les deux et suspendu dans l'indétermination ? En réalité, sexe-saumon, schizo-paranoïde, anal et sadique s'il le faut, polyvalent, n'appartenant à personne en particulier. Sexe pêcheur de coquillages, matière inflammable et usine de possibilités, il excède toute définition. D'autre part, si, en colonie, le sexe ne se rencontre pas que dans l'acte sexuel, et donc si, pour reprendre Jacques Lacan, il n'y a pas de rapport sexuel à proprement parler, tout, par contre, est sexuel.

De fait, la colonie est loin d'être un désert de jouissance. Au demeurant, il n'est pas rare que la séduction se mêle à la perversion. En tant que parent et force traumatique, le colon est capable de mettre ses cibles dans son lit, sentir leurs corps et leurs odeurs, puis, le phallus indégonflable, de profiter à vue d'œil, de les user et les mouiller de ses pollutions.

Il faut donc tourner le dos à certains mythes. En matière de sexualité, la colonie ou l'Amérique des Blancs est le pays des séparations refusées et des alliances disjonctives, de la confusion des langues et des lèvres. Ici, nulle place pour l'autoérotisme. L'« Autre », c'est un sexe dont la vue a

immanquablement des effets d'excitation. L'on ira y chercher sa jouissance. Du reste, jouir, c'est se-jouir. Et se-jouir passe nécessairement par l'« Autre ». Peu importe que les organes génitaux soient restés ou non d'aspect animal, tous les investissements faits du corps de l'« Autre » souvent n'ont point d'autre but sinon se retoucher indéfiniment soi-même.

Car, d'une part, la colonie n'est pas *d'abord là*. À la limite, la colonie ne précède rien. Ce qui précède la colonie ne fait pas partie d'un stade présexuel. Du sexe, il y en avait avant la colonie. Avec l'avènement de la colonie – avant la naissance de l'Amérique moderne – cependant, au moins deux événements ont lieu. Et d'abord, les lieux où se tient le sexuel – son périmètre et ses objets – se déplacent considérablement, et sa puissance en ressort décuplée, résultat de la névrose bourgeoise et du primitivisme fuyant. Par ailleurs, il n'est plus possible d'échapper au sexe de l'« Autre », à sa langue, à ses lèvres et à ses noyaux, la perle. Les modalités selon lesquelles on vit la sexualité changent en même temps que les représentations et fantasmes soutenant les pratiques sexuelles. Plus que jamais, le sujet doit faire face à son manque.

La colonisation ou tout acte de domination constitue, de ce point de vue, un grand moment d'intrusion et de clivage, de prise sur le vivant. Si cette prise est susceptible d'ouvrir la voie à la perte, ce n'est cependant pas tout et ce n'est pas que cela. Elle est aussi l'occasion de broder des mythes, de fomenter des contes, d'inscrire de nouveaux signifiants sur les corps et d'entremêler des images dont on espère qu'elles ouvriront la fenêtre sur l'« Autre » par-delà l'écran qui le cache. Du coup, pour atteindre le corps et en faire le point d'appui des fixations libidinales, il faudra le déshabiller. Il faudra aller directement à la dénudation, affronter le nu, ce sans quoi il n'y a nulle présence, il n'y a que manque.

Ceci dit, dans la mise en fonction de la sexualité en situation coloniale, il n'y a pas que le plaisir d'objet, et le *phallos* n'est pas le tout du désir. Tout ne se ramène pas à la ponction et au prélèvement sexuel. La capacité

d'éprouver des émotions, d'avoir des attachements, d'éprouver l'amour demeure, même si, à cause de la structure raciste de la situation, elle se manifeste de manière nette sous une forme opaque. Le risque de destitution, *n'être que ça*, reste omniprésent.

La grande question est donc de savoir comment passer par le fantasme, sans y rester. Comment échapper à la langue et aux lèvres de l'« Autre » dès lors qu'elles sont devenues ce par quoi se manifeste désormais le sujet sexuel, et à l'aide desquelles il rentre désormais dans la vie ? En se défaisant de soi-même, au-delà du contact peau à peau. En retrouvant une partie de soi dans l'« Autre » – l'être dans l'« Autre » ; pas d'être sans « Autre ».

De fait, au cours de sa longue histoire et de son propre aveu, l'Occident aura entretenu avec le sexe et la sexualité un rapport exceptionnellement compliqué, marqué au coin par une anxiété originaire, et qui a fait l'objet d'innombrables études et commentaires savants. D'une part, peut-être plus qu'aucune autre région du monde, l'Occident aura été hanté par la question de l'origine de la jouissance sexuelle, de sa nature et de ses rapports avec le bonheur et la volupté, voire le délire et la mort. D'autre part, l'analyse de nombre de ses coutumes et expressions sexuelles – la pornographie y compris – montre qu'il aura accordé une place prééminente à l'étreinte génitale dont on a, au demeurant, pensé qu'elle était la manifestation d'une gigantesque énergie à la fois biologique et cosmique, en plus d'être la frontière originaire entre la nature et la culture.

Par le biais de l'orgasme en particulier, l'humain serait incapable de se détacher complètement de la nature et du monde des instincts. Moment cataclysmique et pinacle de la jouissance, l'orgasme signerait en réalité la défaite de l'homme totalement soumis, l'espace d'un instant, à une singulière puissance d'anéantissement, au lieu de collision des forces contradictoires de l'énergie et de l'entropie.

En un mot, mélange de plaisir et d'angoisse, la vie sexuelle recèlerait, dans ses bas-fonds, quelque chose de potentiellement immonde et relevant à la fois du borborygme et de la décharge. Laissées à elles-mêmes, les pulsions sexuelles feraient remonter à la surface ce que le sexe aurait d'abject et de marécageux. D'où la nécessité de réprimer les instincts en les civilisant, d'entourer les usages du sexe de maints interdits et préceptes moraux. Bref, sans la répression des pulsions sexuelles et leur sublimation, l'humanité aveuglée par ses passions serait condamnée à vivre sous le joug de ses désirs et empêchée de naître à la raison et à la maturité.

C'est contre ce récit relativement pessimiste de la vie sexuelle et du devenir-libre de l'humanité que se sont élevés la plupart des mouvements libertaires depuis, au moins, le XIX^e siècle.

Quelles que soient les formes qu'ils auront prises, leur objectif final aura été plus ou moins le même, à savoir couper le lien entre la sexualité et l'imaginaire de la faute et de la culpabilité si profondément inscrit dans l'inconscient des sociétés d'Occident. C'est la raison pour laquelle la révolution sexuelle aura, pour l'essentiel, consisté à sortir du cercle qui fait de la sexualité une sorte de cloaque, tandis que la jouissance sexuelle n'apparaît jamais à la conscience que sous la forme de l'extase ou de la mort elle-même, une mort extatique.

Armé de ce récit, l'« homme blanc » – par quoi il faut comprendre la fiction de la puissance sans limite sous le régime de la plantation et dans les colonies – se heurtera à des corps étrangers. Habitué à vaincre sans avoir raison et grâce à l'emprise qu'il aura sur les espaces, les territoires et les objets, l'« homme blanc » découvre qu'il est effectivement possible de jouir sans remords, d'assouvir le caprice d'exactions et de déprédations de toutes sortes, y compris sur des corps transformés en objets, sans éprouver un quelconque sentiment de culpabilité.

Il s'apercevra qu'il peut littéralement vider l'« Autre » de son contenu et inscrire, à cette place vacante, sa vérité à lui, sous la forme de l'image ou de

la silhouette. Il se rendra compte qu'il peut effectivement faire passer l'humanité conquise du statut d'une chose imaginée à celui d'une chose accomplie, la domination devenant, par le fait même, une affaire de soumission d'organes et de corps étrangers à la volonté d'un conquérant.

Les colonies en particulier furent, de ce point de vue, des laboratoires privilégiés, non seulement de la vie sexuelle, mais aussi du caractère libidinal de tout pouvoir. S'y expérimentèrent maintes formes du jouir, des jeux sadiques, diverses figures de la « libération à l'envers », c'est-à-dire aux dépens de plus faibles que soi-même. Ici en effet, la liberté sexuelle consista avant tout en le droit de l'« homme blanc » de disposer de toute femme comme s'il s'agissait d'un objet, la féminisation de l'« homme de couleur » venant en complément d'une spirale de la jouissance sadique.

En colonie en effet, il était possible de rompre avec l'idée selon laquelle refouler les pulsions sexuelles dans l'inconscient serait l'une des conditions pour atteindre des satisfactions substitutives. L'évidence tend à montrer que le sujet ne se structurait pas nécessairement au point de rencontre entre le désir et la loi vécue comme une modalité parmi d'autres de la répression. Il était possible de vivre en l'absence d'interdits et autres restrictions et de satisfaire les pulsions en tenant peu compte des tabous.

Sur un plan purement phénoménologique, il y eut donc dans l'acte de coloniser – aussi bien lors de la phase de la conquête, de la pacification que de la possession proprement dite – quelque chose d'une libido déchaînée, d'une combinatoire de pulsions (sexuelles, sadiques...) dont le propre était de faire constamment retour sur elles-mêmes.

Les colonies servirent de terrain inespéré à tous ceux pour qui l'expérimentation du plaisir s'inscrivait dans un grand rêve, celui d'une satisfaction génitale complète. Beaucoup d'entre eux étaient en quête d'une puissance de nature orgastique, la sorte de puissance qui n'avait nul besoin d'un socle symbolique, et qui pouvait de ce fait survivre à tout court-

circuitage puisqu'elle excluait *a priori* toute possibilité de dette ou de culpabilité.

Par-delà les controverses sans objet, c'est donc à un examen approfondi de ce pouvoir orgastique et sa figure maudite, la fiction de l'« homme blanc », qu'invite ce livre, unique dans sa forme comme par son contenu, ou ses regards croisés.

À regarder le millier d'images produites tout au long de ce récit, certains croient reconnaître des choses qu'ils croient avoir déjà vues ou, plus grave encore, des choses qu'ils croient avoir eux-mêmes vécues. D'autres se surprennent à regarder, mais ils ne voient pas grand-chose et pour cause, le regard s'apprend et se cultive. D'autres encore croient voir ce qui, en réalité, ne figure nulle part, n'est montré nulle part. Tel est le paradoxe du pouvoir orgastique dès lors qu'il est mis en image. Du reste, n'est-ce pas en partie le propre de l'image que d'induire de fausses reconnaissances ?

En réalité, ce livre nous donne surtout à voir quelque chose de la fiction de l'« homme blanc » dans sa nudité, aux prises avec ses démons, son pied sur la nuque du reste de l'humanité, à commencer par les femmes racisées. Avec ces images, le porte-habit qui protégeait le mythe soudain tombe, le mensonge selon lequel la « mission civilisatrice » avait pour objectif l'affranchissement des esclaves et la libération des femmes. En réalité, l'idée selon laquelle le colonialisme était une version *soft* du féminisme est une aberration.

Dans la plupart de ces images, l'« homme blanc » se rêve en position de maître absolu face à des esclaves sans nom propre, interchangeables. Au sein de cet univers qu'il a conquis par le feu, il est le seul à disposer d'un corps humain. Il cherche à réduire tous les autres à l'état de nudité, des courroies et objets de rebut qu'il lui arrive de désirer, contre lesquels il peut cependant exercer des gestes de cruauté, qu'il peut faire tordre de douleur et qui suscitent à la fois horreur, attraction et répulsion.

Comme le remarquait Frantz Fanon, en situation de domination raciale, il y a peu de contact réel de personne à personne. Par contre, prévaut le contact entre une personne et son harem d'objets-personnes. Ceci vaut sur le plan de la vie sexuelle. Sans cesse fouettées par un insatiable phallus, la multitude de femmes qui peuplent les images rassemblées dans *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, n'y apparaissent que comme des sujets-barres, en miroir. Elles sont chaque fois sommées de n'advenir à l'image que pour mieux constater leur propre disparition, car ce que célèbrent ces images, c'est le phallus en quête de son moment épiphanique, le spectacle de la domination coloniale faite domination génitale et conjuguant, de ce fait même, masculinisme et racisme.

Ces femmes n'ont aucune sexualité en tant que telle. La plupart du temps, elles ne sont que béance, des êtres de chair au service de quelqu'un d'autre, des corps disposés en séries, des combinatoires génitales. Elles servent surtout de preuve que l'« homme blanc », fiction de la puissance en territoire étranger, n'existe que par l'aiguillage de son sadisme, menace par la folie et la perversion chaque fois qu'il est exposé à Autrui.

La colonisation fut donc autant un événement visuel qu'une bacchanale des sens et des sensations. Les millions d'images qu'elle produisit recèlent cependant peu d'informations. Multiplication de formes sans contenus ? Profusion d'images, mais sensation de toujours voir la même chose ? Toute mise du pouvoir en images est-elle condamnée à ne produire finalement que des effets d'aveuglement ?

Tout cela, c'était hier, s'empresseront de dire ceux aux yeux desquels toute évocation de la colonisation ou du racisme est un inacceptable appel à la *repentance*. Or, justement, on n'en est qu'au début. Car à peu près partout, le mythe de l'« homme blanc », hydre aux mille têtes, refait surface. Et lorsque l'on dit l'« homme blanc », il s'agit bel et bien du nom qu'il faut donner à la puissance sadique, celle dont le principe est de trouver

motif à excitation sexuelle dans des morceaux de corps que l'on aura auparavant racisés.

Les temps sont en effet propices à la prolifération de tels montages sadiques. Garder le pied sur la nuque du reste de l'humanité, telle demeure l'injonction. Mais un monde dans lequel nul n'est responsable de ses actes, ou la culpabilité n'existe tout simplement pas, et où la débauche raciste est le garant de la puissance peut-il seulement durer ?

1. Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Christelle Traud, Dominic Thomas (dir.), *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.

8. Toujours menaçant après toutes ces années ? L'image de l'homme noir aux États-Unis

Kellina M. Craig-Henderson

Depuis la création des États-Unis, l'image des hommes noirs est largement, bien que pas exclusivement, liée à la sexualité et la violence. Dépeints comme hypersexuels et mus par le désir animal de violer des femmes blanches, la sexualité masculine noire était crainte. Les premières lois raciales, au XIX^e siècle, visaient à interdire les relations entre hommes noirs et femmes blanches. Pourtant, dans le contexte de l'esclavage puis de la ségrégation, les viols se produisaient évidemment plus fréquemment entre hommes blancs et femmes noires. Mais ce qui préoccupait véritablement les autorités était la descendance potentielle résultant des liaisons de femmes blanches avec des hommes noirs. En raison de la nature patriarcale de la société américaine, où les hommes blancs contrôlaient toutes les ressources économiques, les enfants métis compromettaient l'intégrité de la hiérarchie sociale.

Les femmes blanches qui cherchaient à avoir des relations sexuelles avec des hommes noirs – malgré leur statut inférieur –, posaient un autre type de problème. Tout d'abord, la condamnation violente par l'opinion publique des relations entre hommes noirs et femmes blanches provoquait

des lynchages. Ensuite, dans de nombreux États américains, les rapports sexuels interracialisés entre hommes noirs et femmes blanches restèrent illicites pendant une grande partie du ^{xx}^e siècle. La Cour suprême n'a en effet invalidé les lois interdisant le mariage interracial qu'en 1967. Au cours du dernier quart du ^{xx}^e siècle, l'image des hommes noirs s'est élargie, en incluant d'autres stéréotypes, en particulier ceux faisant du Noir un athlète-né. Ces stéréotypes demeurent un obstacle à la mobilité sociale des hommes noirs et continuent de générer d'innombrables injustices.

Dès le départ, les Africains étaient perçus très différemment des autres groupes arrivés aux États-Unis. Au début du ^{xvii}^e siècle, les Africains amenés comme esclaves étaient situés au plus bas sur l'échelle des groupes humains, leur couleur de peau les marquant de manière indélébile et leur statut d'esclave les plaçant à la base d'un système économique fondé sur la traite¹. Ce système, les réduisant à une *propriété*, s'était développé bien avant sa formation en Amérique du Nord, mais lors de son expansion sur ce territoire, une logique raciale spécifiquement dirigée contre les Noirs s'est mise en place². L'infériorisation des Noirs s'est avérée être une nécessité pour le fonctionnement du système économique esclavagiste américain, nécessitant une main-d'œuvre très nombreuse pour soutenir la croissance du nouveau monde émergent. Un monde dans lequel les Africains existaient en tant que biens meubles, achetés et vendus selon les intérêts de leurs propriétaires. Ainsi, généalogiquement, pour les hommes et les femmes noirs, l'appartenance à l'humanité était problématique aux États-Unis.

Cette contribution analyse les différentes manières dont l'image des hommes noirs en Amérique a évolué au fil des ans, d'un média à l'autre. Aujourd'hui, près de quatre cents ans après l'arrivée du premier Africain en Amérique du Nord, la façon dont sont habituellement représentés les hommes noirs³ alimente les stéréotypes culturels les plus négatifs, les décrivant comme moins intelligents, immatures, dangereux, violents, sexuellement pervers et criminels⁴.

Cet article propose une analyse de l'évolution de ces représentations et de leur actualité, en prenant en compte les forces socioculturelles qui les ont engendrées. Au départ, j'avais prévu de commencer par une chronologie indiquant les différentes manières dont ces images, au fil du temps, avaient été altérées. J'avais prévu de commencer par les premières représentations d'hommes noirs – caractérisés alors par leur sous-humanité – arrivant aux États-Unis, puis de décrire comment elles avaient été remplacées par celles d'un homme noir docile. Mais en me plongeant dans les archives de la représentation des hommes noirs et en les examinant au regard de leurs équivalents contemporains, il devint évident que les images sexuées de l'homme noir résistaient remarquablement au changement. Lorsqu'une nouvelle image apparaît, elle s'ajoute simplement au canon de l'imagerie sur les hommes noirs. Ce canon, constitué par un ensemble d'archétypes, généralement négatifs, se complexifie, établissant un spectre de représentations articulées sur différents registres : « sous-humain », brutal, docile, dangereux, criminel et hypersexualisé.

Cet examen indique que ces images de l'homme noir comme criminel et comme homme hypersexualisé semblent être les plus réfractaires au changement. Ces stéréotypes⁵ sont évidents dans une variété de produits populaires, tels que les films, la télévision, les médias sociaux, les livres et les magazines.

La construction des stéréotypes sur le temps long

L'influence du passé lointain, au cours duquel s'élabore un statut racial conditionnant la trajectoire, les chances et finalement la vie des représentés ne doit pas être sous-estimée. Lorsque les Africains ont été amenés aux États-Unis en tant qu'esclaves, il était important que les chrétiens, l'élite politique dirigeante et les esclavagistes justifient la transgression

moralement flagrante de l'infériorisation des Noirs. Le seul moyen de donner un sens à la conviction de leur propre supériorité morale et de légitimer leur participation à la brutalité du système esclavagiste, était de refuser – légalement et psychiquement – à l'esclave africain d'appartenir à l'humanité. Une fois privés de leur humanité, il était alors possible de mener bon nombre d'actes « inhumains » contre des Africains.

Dans ce contexte, un ensemble distinct d'images sur les Noirs et en particulier les hommes noirs a émergé et a eu pour effet de créer et de perpétuer les croyances les concernant. La croyance selon laquelle les Noirs étaient inférieurs était tellement ancrée dans la psyché collective des États-Unis que, même en 1899, des décennies après l'interdiction de l'esclavage, l'entrée de « *Negro* » dans l'*Encyclopædia Britannica* – ouvrage de référence au Royaume-Uni et plus tard aux États-Unis – indiquait que la race africaine « *occupait la position la plus basse sur l'échelle de l'évolution, offrant ainsi le meilleur matériau pour l'étude comparative des anthropoïdes les plus élevés et de l'espèce humaine*⁶ ».

Au début de la période esclavagiste aux États-Unis, les Noirs étaient présentés comme dociles et satisfaits de leur sort d'esclave. Les livres, tout comme l'ensemble des autres supports culturels, les décrivaient comme étant reconnaissants envers leurs maîtres blancs, qui les avaient « sauvés » de leur vie de sauvagerie sur le « continent noir ». Les hommes noirs étaient dépeints comme bienfaisants, simples d'esprit, enfantins. Cette image spécifique des Noirs s'est immortalisée dans des personnages *marketing* emblématiques qui nous demeurent aujourd'hui, tels *Aunt Jemima* et *Uncle Ben*.

Au début du XIX^e siècle, la tradition connue sous le nom de *Blackface* a émergé, dans lequel des acteurs blancs coloraient leur peau en noir, exagéraient les traits de leur visage et jouaient dans des spectacles de *minstrel*. Les personnages qu'ils décrivaient construisaient et renvoyaient alors à nombre de stéréotypes négatifs : se traînant et chantant sur scène, ils

apparaissaient stupides et paresseux. Le *Blackface* dans les spectacles de *minstrel* ne pouvait exister que dans une société profondément raciste. Ce sont principalement des hommes blancs pauvres, appartenant souvent à la classe ouvrière, qui se sont produits en *Blackface* : malgré leurs faibles ressources sociales et économiques, ils avaient là l'occasion d'affirmer leur blancheur et donc leur supériorité par rapport aux Noirs.

Les croyances négatives sur les Noirs ont été exprimées par les personnalités les plus éminentes. Le troisième président des États-Unis (1801-1809), Thomas Jefferson, a ainsi exposé le point de vue d'une bonne part de la population lorsqu'il a déclaré : « *Les Noirs, qu'ils soient à l'origine une race distincte ou distinguée par le temps et les circonstances, sont inférieurs aux Blancs*⁷. » Une attitude qui s'est trouvée continuellement renforcée par un nombre infini de représentations.

Après la Guerre civile et pendant la période de reconstruction, les appels des Noirs à l'égalité ont provoqué une réaction violente des Blancs et l'émergence de l'organisation terroriste du *Ku Klux Klan*, s'opposant par la violence aux changements du système esclavagiste de l'après-Guerre civile⁸. C'est durant cette période, qui a vu se multiplier les lynchages, que l'image de l'homme noir dangereux et violent s'est imposée. À bien des égards, cette image a servi à masquer la violence blanche contre les Noirs.

Après la période de reconstruction, à mesure que la lutte des Noirs, en quête de liberté, progressait, l'opposition de nombreux Blancs à leur liberté progressait parallèlement. Dans une société où le statut était attribué en fonction de critères raciaux, il était particulièrement important de préserver la clarté des frontières raciales et de veiller à ce que personne ne les franchît. Il était donc primordial que Noirs et Blancs ne puissent développer une intimité réciproque⁹. Jusque-là, la plupart des unions interraciales impliquaient des hommes esclavagistes et leurs esclaves noires, mais la plus virulente réprobation collective concernait les unions entre hommes noirs et femmes blanches. Il devint impératif d'interdire les cas d'intimité

interraciale, et ce que l'on appelait alors la « *miscegenation* »¹⁰. Ce terme apparu pendant la Guerre civile était utilisé pour caractériser péjorativement les enfants métis, en particulier ceux issus des unions entre Noirs et Blanches¹¹, qui transgressaient la *color line*¹². C'est pourquoi la chasteté des femmes blanches devait être protégée des hommes de moindre statut racial pour assurer une séparation claire entre groupes raciaux. Toute forme de relation sexuelle entre une femme blanche et un homme noir était strictement interdite et entraînait les peines les plus sévères.

Ce contexte a donné lieu à l'une des représentations centrales de l'homme noir, celle d'un violeur hypersexualisé et sexuellement déviant. Même aujourd'hui, au XXI^e siècle, les images contemporaines de la sexualité des Noirs sont parsemées de stéréotypes négatifs de ce genre¹³. Les hommes noirs en tant qu'esclaves ont été dépossédés de toute vie privée et leurs organes génitaux¹⁴ ont fait l'objet d'une grande curiosité, profane et scientifique¹⁵, suscitant toute une iconographie sur le prétendu hyperdéveloppement de ceux-ci. Cette iconographie s'articule avec la nécessité de fixer fermement les hiérarchies raciales et sociales, pour permettre aux hommes blancs de maintenir leur statut¹⁶.

Les images négatives des Noirs en général et des hommes noirs en particulier se sont multipliées jusqu'au XXI^e siècle. Le film muet de D. W. Griffith, *Naissance d'une nation*, en 1915, offre une vision de l'Amérique de l'après-Guerre civile dans laquelle celle-ci ne recouvre sa grandeur que grâce à l'action du *Ku Klux Klan*. Le film a réussi à fixer l'image de l'homme noir comme celui d'un violeur sauvage. Plus de cent ans après le film de Griffith, les images négatives présentant les hommes noirs comme dangereux et enclins au viol (en particulier envers les femmes blanches) abondent encore. Il est intéressant de noter que certaines de ces images négatives sont alimentées par des recherches continues visant à confirmer les stéréotypes sur la sexualité noire. Prenons l'exemple d'une

étude de 2010 dans laquelle les auteurs ont tenté de vérifier la véracité d'hypothèses concurrentes, toutes deux dérivées de la théorie raciale¹⁷.

Les stéréotypes de race à l'épreuve des sciences sociales

Les recherches de Scott Plous et Tyrone Williams sur ce sujet¹⁸ ont révélé qu'en général, les stéréotypes négatifs sur les capacités mentales et physiques des Noirs étaient présents aux États-Unis plus de trois cents ans après que les Africains eurent été introduits pour la première fois en Amérique du Nord et cent trente ans après l'abolition de l'esclavage. Leur étude a révélé que près de 20 % du public pensaient que les Noirs avaient une capacité cognitive intrinsèquement inférieure à celle des autres groupes raciaux et une majorité avait validé au moins un stéréotype racial concernant une soi-disant « capacité innée » des Noirs. Ces résultats, ainsi que d'autres, ont amené les auteurs à conclure que les stéréotypes raciaux populaires pendant la période de l'esclavage sont toujours présents et actifs dans la société, même si nombre de ces stéréotypes ne sont plus portés par une majorité.

Des recherches plus récentes révèlent également la présence persistante de sentiments négatifs envers les Noirs, comme en témoignent les réactions d'étudiants blancs aux images de Noirs et de Blancs présents dans les annuaires des universités¹⁹. Dans cette étude, les Noirs étaient jugés plus sexualisés que les Blancs, et que les quatre groupes raciaux et sexuels présentés. Dans une autre étude dans laquelle des hommes et des femmes blanch·e·s et noir·e·s témoignaient de leurs expériences et de leurs comportements sexuels, l'auteur conclut en établissant un « indice de permissivité » permettant de classer les sujets de l'étude... Étude dont les résultats ont conclu que les Blancs étaient tout aussi enclins à la sexualité que les Noirs²⁰.

Les images des hommes noirs d'aujourd'hui s'inscrivent dans la tradition de la période antérieure. Bien qu'un certain nombre d'images spécifiques soient courantes dans la société américaine contemporaine (par exemple le rappeur), quatre images puissantes utilisées pour décrire et représenter les hommes noirs dans différents contextes sont analysées ici. Ces images incluent l'homme noir en tant qu'athlète, étalon, violeur et criminel.

L'athlète. La recherche sur l'homme noir en tant qu'athlète s'est concentrée sur la sexualisation de son rôle, la représentation continue de l'homme noir en tant que « mâle » et l'effort nécessaire à développer pour « apprivoiser » ces corps noirs. Ici, le « mâle » représente un animal humain partiellement domestiqué. Une étude d'Abby L. Ferber montre que les représentations populaires d'athlètes masculins noirs perçus comme des « mâles » viennent renforcer les éléments-clés du racisme dans l'imaginaire collectif en les construisant comme des « brutes », des « agresseurs », des « criminels » et des « violeurs »²¹. L'auteure examine la dimension historique de ces représentations et l'obsession constante des Blancs à contrôler ces corps noirs²².

Une autre étude présente le monde du sport et de l'athlétisme comme un reflet de la société. Ce travail soutient que la sexualisation des athlètes masculins noirs est liée au rôle majeur du sport dans la société américaine, à sa capacité à alimenter l'économie et à la tendance des Américains à admirer les athlètes et à les considérer comme des modèles. Dans la mesure où les athlètes masculins noirs se présentent consciemment comme des conquérants sexuels, ils renforcent les stéréotypes de longue date selon lesquels la sexualité des hommes noirs est hypersexuée et animale²³. Ces représentations s'inscrivent dans la croyance générale selon laquelle les Noirs sont plus doués pour le sport que les Blancs.

L'étalon. L'image de l'homme noir en tant qu'étalon date de la période de l'esclavage, lorsque les esclavagistes forçaient les relations sexuelles

entre hommes et femmes noir·e·s pour assurer la reproduction et l'expansion de leur population d'esclaves. Que les hommes noirs s'identifient ou non à cette image du « mâle » noir, elle est populaire et associée aux stéréotypes sur son hypersexualité²⁴.

Le violeur. L'image de l'homme noir comme violeur n'est pas très éloignée de celle qui fait de lui un étalon²⁵. Cette représentation souligne l'hypersexualité supposée de l'homme noir tout en confirmant le stéréotype selon lequel il est sujet à une violence pulsionnelle et un comportement criminel²⁶.

Le criminel. Comme c'est le cas avec l'image de l'homme noir en tant que violeur, celle qui le présente comme un criminel a un long passé. Aujourd'hui, des analyses systématiques de l'impact de ces images sont en cours dans le cadre de recherches menées dans les sciences sociales. Selon une étude, le lien entre représentations des Noirs et comportement criminel s'est consolidé à la suite du mouvement des droits civiques des années 1950 et 1960²⁷. L'héritage de ce stéréotype selon lequel les Noirs sont plus exposés au crime a alimenté la pratique actuelle (bien que souvent illégale) du profilage racial.

De nombreux Blancs pensent depuis longtemps qu'il existe un lien naturel entre les Noirs et le crime, comme l'attestent de nombreux textes²⁸. Ce qui est plus récent, c'est la transformation, la diffusion et l'incorporation de la croyance de l'homme noir comme criminel, processus observable au cours des décennies qui ont suivi le mouvement des droits civiques²⁹. Ainsi, alors que les Noirs réagissaient de manière agressive et parfois violente dans des actes de désobéissance civile, des manifestations et des émeutes, les convictions du groupe majoritaire concernant leur nature criminelle fondamentale s'est affermie.

De fait, de multiples images contemporaines et populaires continuent à les montrer comme des criminels, dans les émissions de télévision, les films et diverses formes de médias sociaux. Certains prétendent que le véritable

problème des représentations d'hommes noirs dans la société américaine est leur sous-représentation, mais on soutient ici que ce problème est largement subsumé par la rareté d'images positives.

Comme exemple frappant de l'image persistante de l'homme noir en tant que criminel, considérons le récent film issu des bandes dessinées de DC Entertainment, *Aquaman*. Dans ce film, on trouve, parmi des centaines de personnages, deux personnages masculins noirs. Et, comme dans tout film de super-héros, on identifie un méchant. Sans surprise, ce méchant est l'un des deux personnages masculins noirs, l'autre acteur noir jouant son père. Non seulement ces décisions de casting et de scénario réitèrent-elles les stéréotypes sur les hommes noirs, mais elles confortent également la conviction que la violence criminelle est ancrée chez eux.

Cette contribution propose des éléments pour comprendre la manière dont les images d'hommes noirs, sexuelles ou non, ont des racines profondes dans l'imaginaire et les structures historiques de la société américaine. Les images populaires contemporaines de l'homme noir sont liées à sa position infériorisée dans la société américaine, depuis son arrivée et jusqu'à aujourd'hui. La façon dont ces images se sont déplacées et élargies reflète les diverses façons dont le statut social des hommes noirs a changé au fil du temps.

Néanmoins, bien que l'acceptation et la popularité de ces images par le public aient changé, le répertoire des images négatives des hommes noirs s'est élargi pour inclure maintenant le « trafiquant de drogue », le « rappeur » et d'autres figures encore. Cela dit, ce sont deux des plus anciennes images populaires d'hommes noirs qui restent saillantes dans la conscience collective et provoquent de fortes réactions chez les hommes noirs en général : celles renvoyant à un homme hypersexualisé/violeur et criminel. Ces images représentent des obstacles au progrès social des Noirs et garantissent le maintien de la hiérarchie sociale et raciale.

En tant que groupe, les Noirs en Amérique et les hommes noirs en particulier continuent à vivre moins longtemps³⁰, à être moins scolarisés, à occuper des emplois inférieurs et à avoir généralement une mobilité sociale inférieure à celle des Blancs³¹. Bien que les images négatives des hommes noirs ne soient pas la seule cause de cette situation, leur popularité continue à créer des obstacles à l'inclusion des hommes noirs en Amérique.

1. Barbara Jeanne Fields, « Slavery, Race and Ideology in the United States of America », in *New Left Review*, n° 181, 1990.
2. Albert Memmi, *Racism*, Minnesota, University of Minnesota Press, 1999.
3. Anthony L. Brown, *From Subhuman to Human Kind: Implicit Bias, Racial Memory, and Black Males in Schools and Society*, 13 février 2018.
<https://doi.org/10.1080/0161956X.2017.1403176>
4. John Paul Wilson, Kurt Hugenberg, Nicholas O. Rule, « Racial Bias in Judgments of Physical Size and Formidability: From Size to Threat », in *Journal of Personality and Social Psychology*, n° 113, 2017.
5. John Paul Wilson, Kurt Hugenberg, Nicholas O. Rule, « Racial Bias in Judgments of Physical Size and Formidability: From Size to Threat », in *Journal of Personality and Social Psychology*, n° 113, 2017.
6. Cité par Scott Plous, Tyrone Williams, « Racial Stereotypes from the Days of American Slavery: A Continuing Legacy », in *Journal of Applied Social Psychology*, n° 25, 1995.
7. Thomas Jefferson, *Notes on the State of Virginia*, New York, W. W. Norton, 1972 [1787].
8. Michael W. Fitzgerald, « The Ku Klux Klan: Property Crime and the Plantation System in Reconstruction Alabama », in *Agricultural History*, n° 71, 1997.
9. Martha Hodes, *White Women, Black Men: Illicit Sex in the Nineteenth-Century South*, New Haven, Yale University Press, 1997.
10. Martha Hodes, *White women, Black Men: Illicit Sex in the Nineteenth-Century South*, New Haven, Yale University Press, 1997.
11. Martha Hodes, *White women, Black Men: Illicit Sex in the Nineteenth-Century South*, New Haven, Yale University Press, 1997.
12. Louis Wirth, Herbert Goldhammer, « The Hybrid and the Problem of Miscegenation », in Otto Klineberg (dir.) *Characteristics of the American Negro*, New York, Harper and Brothers, 1960 ;

Kellina M. Craig-Henderson, *Black Men in Interracial Relationships: What's Love Got to Do with It?*, New Brunswick, Transaction Publishers, 2006.

13. Earl Smith, Angela J. Hattery, « Hey Stud: Race, Sex, and Sports », in *Journal of Sexuality and Culture*, n° 10, 2006.

14. Gary L. Davis, Herbert J. Cross, « Sexual Stereotyping of Black Males in Interracial Sex », in *Archives of Sexual Behavior*, n° 8, 1979.

15. Rogerio Alves Barboza, Eloisio Alexsandro Silva, Tamiris Ruellas, Ronaldo Damião, « Anthropometric study of penile length in self-declared Brazilians regarding the color of the skin as white or black: The study of a Myth », in *International Journal of Impotence Research*, n° 30, 2018.

16. Philippe J. Rushton, Anthony F. Bogaert, « Race Differences in Sexual Behavior: Testing an Evolutionary Hypothesis », in *Journal of Research in Personality*, n° 21, 1987.

17. Martin S. Weinberg, Colin J. Williams, « Black Sexuality: A Test of Two Theories », in *The Journal of Sex Research*, n° 25, 2010.

18. Scott Plous, Tyrone Williams, « Racial Stereotypes from the Days of American Slavery: A Continuing Legacy », in *Journal of Applied Social Psychology*, n° 25, 1995.

19. Marie Aline Sillice, « Race and Gender: Their Implications for Blacks' Sexuality », in *Proquest Dissertation Publishing*, 2002. (<https://digitalcommons.uri.edu/dissertations/AAI1511502>)

20. Philip. A. Belcastro, « Sexual Behavior Differences Between Black and White Students », in *The Journal of Sex Research*, n° 21, 2010.

21. Abby L. Ferber, « The Construction of Black Masculinity: White Supremacy Now and Then », in *Journal of Sport and Social Issues*, n° 31, 2007.

22. Voir aussi Patricia Hill Collins, *Black Sexual Politics: African Americans, Gender and the New Racism*, New York, Routledge, 2004, qui voit dans les peurs blanches des corps noirs, l'élément central quant à la construction des représentations négatives autour des athlètes noirs, considérés comme dangereux et hypersexualisés.

23. Earl Smith, Angela J. Hattery, « Hey Stud: Race, Sex, and Sports », in *Journal of Sexuality and Culture*, n° 10, 2006 ; Abby L. Ferber, « The Construction of Black Masculinity: White Supremacy Now and Then », in *Journal of Sport and Social Issues*, n° 31, 2007.

24. Earl Smith, Angela J. Hattery, « Hey Stud: Race, Sex, and Sports », in *Journal of Sexuality and Culture*, n° 10, 2006.

25. Patrick Chiroro, Gerd Bohner, Tendayi Viki, Christopher Jarvis, « Rape Myth Acceptance and Rape Proclivity: Expected Dominance Versus Expected Arousal as Mediators in Acquaintance-Rape Situations », in *Journal of Interpersonal Violence*, n° 19, 2004.

26. David J. Leonard, « The Next M.J. or the Next O.J.? Kobe Bryant, Race and the Absurdity of Colorblind Rhetoric », in *Journal of Sport and Social Issues*, n° 28, 2004.
27. Kelly Welch, « Black Criminal Stereotypes and Racial Profiling », in *Criminal Justice*, n° 23, 2007.
28. Kelly Welch, « Black Criminal Stereotypes and Racial Profiling », in *Criminal Justice*, n° 23, 2007 ; Marc Mauer, *Race to Incarcerate*, New York, New Press, 1999 ; William J. Drummond, « About Face: Blacks and the News Media », in *American Enterprise*, n° 8, 1990 ; Katheryn K. Russell, « The Racial Hoax as a Crime: The law as Affirmation », in Shaun L. Gabbidon, Helen Taylor Greene, Vernetta D. Young (dir.), *African American Classics in Crime and Criminal Justice*, Thousand Oaks, Sage, 2002.
29. Katheryn K. Russell, « The Racial Hoax as a Crime: The Law as Affirmation », in Shaun L. Gabbidon, Helen Taylor Greene, Vernetta D. Young (dir.), *African American Classics in Crime and Criminal Justice*, Thousand Oaks, Sage, 2002.
30. Mark D. Hayward, Melonie Heron, « Racial Inequality in Active Live Among Adult Americans », in *Demography*, n° 36, 1999.
31. Cecil R. Hardaway, Vonnice C. McLoyd, « Escaping Poverty and Securing Middle Class Status: How Race and Socioeconomic Status Shape Mobility Prospects for African Americans During the Transition to Adulthood », in *Journal of Youth and Adolescence*, n° 38, 2009.

PARTIE 5

SPECTACLES, NOUVEAUX TERRITOIRES DE L'ÉROTISME, CINÉMA ET MISES EN SCÈNE

1. Érotisme colonial et « goût de l'Autre »¹

Jennifer Anne Boittin & Christelle Taraud

À première vue, l'érotisme colonial semble recouvrir un imaginaire assez simple – voire simpliste – alimenté par des figures stéréotypées, telles l'odalisque de harem, dévoilée par le regard du peintre ou bien la « Nègresse » à demi-nue, immortalisée par l'objectif du photographe, participant de ce que Edward Saïd définissait, en 1978 déjà, comme la construction d'une « altérité féminine », exotisée, érotisée et sexualisée par un Occident blanc et viriliste². Cependant, l'érotisme colonial ne se limite pas à cette représentation, par des hommes blancs, de femmes « Autres ». Il concerne aussi les hommes entre eux et met en scène un véritable homo-érotisme, comme le montre par exemple, dans le contexte de la Tunisie française, les photographies de jeunes « éphèbes indigènes » prises, entre 1904 et 1914, par Rudolf Lehnert et Ernst Landrock³.

Construit par et pour les colonisateurs, l'érotisme colonial ne peut pourtant être réduit, là encore, à cette seule vision. Car il en existe un autre versant, moins connu et moins médiatisé, lié à l'existence d'un mouvement contraire – que l'on pourrait nommer « Occidentalisme » – altérant le dominant devenu, à son tour, « Autre », et qui, ce faisant, renverse la dynamique présumée d'un pouvoir colonial omniscient et univoque.

Cet autre érotisme colonial produit par les « Autres » justement – et non plus seulement subi par eux/elles –, tout en invitant à un échange moins

asymétrique, raconte aussi une autre histoire : celle de fantasmes, de désirs et de plaisirs mutuels incluant tous les citoyens et les sujets des Empires, y compris les métropolitains qui en sont aussi une composante essentielle. Les productions de l'érotisme colonial et ses circuits de diffusion ont donc ainsi toujours été multidirectionnels, s'incarnant tant dans des textes et des images que dans des individus et des groupes circulant à travers les Empires coloniaux et entre leurs métropoles.

Un érotisme colonial « traditionnel » : masculin, élitare, blanc

De la traduction des *Mille et Une Nuits* par le Français Antoine Galland, en 1704 – qui se répand dans la foulée, en Angleterre, sous le titre de *Arabian Nights' Entertainments* – à celle du *Kama Sutra* par le Britannique Sir Richard Burton en 1883, ce sont d'abord les grands textes érotologiques de l'Arabie et de l'Asie orientales qui ont été mis au service d'une certaine vision exotique et érotique de l'« Autre ». Cette vision participe alors largement d'une envie de liberté, d'inventivité et de raffinement sexuels – auxquels ces textes invitent évidemment – d'autant plus recherchée, notamment par les élites masculines qui prennent le pouvoir un peu partout en Europe au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, que l'idéologie bourgeoise, qu'elles produisent et promeuvent tout à la fois, apparaît comme fort pudibonde.

Dans un siècle marqué, en effet, par la schizophrène austérité victorienne – « l'impériale bégueule » dont parlait déjà Michel Foucault dans son *Histoire de la sexualité* en 1976⁴, si éloignée des libertins du XVIII^e siècle qui, tels Choderlos de Laclos et Donatien de Sade, avaient nourri, de leurs textes, l'imaginaire érotique des hommes de leur époque⁵ –, l'exotisme érotisé des « indigènes » offre un dérivatif vital aux hommes en [mâle] d'aventures sexuelles pittoresques. Cet « érotisme de l'*Ailleurs* »

qui, dans le premier XIX^e siècle, trouvait souvent son exutoire principal dans la « fugue sociale », auprès de la courtisane ou au sein du bordel, où le bourgeois « s’encanaillait » avec une fille du peuple, « racialisée » elle aussi, se voit rapidement doublé, à mesure que les Européens voyagent, explorent et conquièrent des continents entiers, de relations intimes avec des femmes « indigènes », là-bas et ici.

En effet, dès les débuts du XIX^e siècle, des femmes « Autres » viennent ajouter leur touche « d’exotisme lubrique » au vaste et prolixe marché de la chair. Dans les maisons de tolérance des métropoles coloniales, on commence, en effet, à retrouver certaines d’entre elles. Et même si leur présence est encore anecdotique à Paris, comme le signale Alexandre Parent-Duchâtelet – sur les douze mille sept cents filles soumises de la capitale en 1816, seules onze venaient d’Afrique, dix-huit de la Caraïbe (Guadeloupe, Martinique, Haïti) et des Amériques (Guyane française...) et deux d’Asie⁶ –, elle participe évidemment d’un imaginaire érotique qui se nourrit du désir d’*Ailleurs* comme le montre, par exemple, la pièce écrite par Guy de Maupassant, au printemps 1875, *À la feuille de rose. Maison turque*⁷.

Un désir si prégnant qu’il s’incarne aussi, dans les métropoles coloniales, au sein de la population féminine blanche. Dans l’ensemble de l’Europe, des femmes vont, en effet, s’approprier les motifs érotiques de cet orientalisme masculin, élitare, et blanc pour se faire une place dans leurs sociétés, se construisant, au passage, pour certaines d’entre elles, de véritables carrières sur la base d’identités empruntées à l’outre-mer. Ainsi, la Russe Ida Rubinstein, qui se fait connaître en France, en 1909, grâce à son interprétation de la danse des sept voiles – emprunté à l’œuvre d’Oscar Wilde, *Salomé* – qu’elle termine nue devant son public. En 1910, dans la foulée de son interprétation de Salomé, elle joue dans *Shéhérazade*, un ballet basé sur les *Mille et Une Nuits*, qui fera, lui aussi, un triomphe. Aux côtés d’Ida Rubinstein, on trouve aussi la Néerlandaise Margaretha

Geertruida Zelle – dite « Mata Hari » – qui, avant d’être arrêtée et exécutée comme « espionne » à la solde des Allemands en 1917, avait ravi Paris, la France, et l’Europe avec ses « danses javanaises » à l’exotisme érotique assumé.

Le Paris de la Belle Époque s’est également enflammé pour deux beautés japonaises : les actrices Sada Yacco – qui, avec la pièce *La Geisha et le Chevalier*, jouée au *Théâtre de l’Athénée* en 1901, subjugué les spectateurs, un succès dont Pablo Picasso et André Gide se feront l’écho – et Hanako, qui se produit lors de l’Exposition coloniale de Marseille en 1906, dont les danses fascinent tout autant, notamment le sculpteur Auguste Rodin dont elle deviendra, par la suite, le modèle. Enfin l’écrivaine Elissa Rhaïs, – née Rosine Boumendil en 1876 à Blida, en Algérie, juive et donc française –, éduquée dans une école catholique et se faisant parfois passer, pour mieux vendre ses romans, pour une « *musulmane ayant fui un harem* ». La mode orientale et suggestive que celle-ci choisit pour construire son personnage lui permet de jouer d’une sensualité informée par son passé algérien et de trouver ainsi sa place dans les cercles littéraires parisiens fascinés par le « pittoresque » de sa figure.

Construit, par étapes, tout au long du XIX^e siècle, cet érotisme exotique se nourrit aussi, dans les espaces colonisés, d’histoires d’« amour impossible », à très forte connotation sexuelle, voire pornographique, narrées par la littérature tous genres confondus. Des histoires mettant en scène des Européens et des Algériennes, des Égyptiennes, des Turques, des Indiennes, des Indonésiennes, des Japonaises, des Tahitiennes, des Kanaques... La correspondance privée des hommes du XIX^e siècle, particulièrement dans les milieux littéraires, nous renseigne d’ailleurs sur le développement de cet érotisme dans les sociabilités masculines de l’époque.

Ainsi des *Lettres d’Égypte* de Gustave Flaubert où ce dernier raconte à son ami Louis Bouilhet, dans un langage d’une grande crudité, les nombreuses relations sexuelles de son voyage en Orient (1849-1850) :

« [...] *Nous sommes maintenant, mon cher Monsieur, dans un pays [la basse Égypte] où les femmes sont nues, et l'on peut dire, avec le poète, comme la main. Car pour tout costume, elles n'ont que des bagues. J'ai baisé des filles de Nubie qui avaient des colliers de piastres d'or leur descendant jusque sur les cuisses, et qui portaient sur leur ventre noir des ceintures de perles de couleur : en se frottant contre elles, cela vous fait froid au ventre [...]*⁸. » À la littérature, privée ou publique, s'ajoute – et parfois même accompagne – une importante iconographie qui constitue l'autre grand corpus de l'érotisme colonial au XIX^e siècle. La peinture, quoique réservée alors à un cénacle de privilégiés, est alors l'un des supports majeurs de son expression.

Par l'exposition de la nudité d'abord : celle-là même qui étonne et émoustille tant Gustave Flaubert en Égypte. Une nudité incarnée, vibrante et « réelle », à l'opposé de celle des déesses et des saintes abstraites, qui se laisse d'autant mieux voir qu'elle est supposée « consubstantielle » des femmes « Autres » ici figurées. Une nudité qui, parce qu'elle est rare en Europe, en dehors de la sexualité vénale, est alors, à elle seule, puissamment érotique. Ainsi, de la magnifique toile de John Webber, *Poedua, the Daughter of Orio* (1784) qui sera en Angleterre, comme ailleurs d'autres peintures en Europe, prélude à de très nombreux autres tableaux qui vont bientôt associer celle-ci – pensée comme « originelle » dans ce cas précis – à des caractéristiques érotiques telles la lascivité, la luxure, le stupre, la licence, l'orgie, le saphisme... Une nudité que l'on ne peut plus regarder alors, tant le regard est devenu voyeur, que par le trou de la serrure, à l'image du fameux *Bain turc* (1859-1863) de Jean-Auguste-Dominique Ingres.

Cet érotisme colonial qui s'exprime de plus en plus massivement par l'image s'« ethnicise », alors, en même temps qu'il se « crapulise ». L'évolution à l'œuvre, visible déjà, par exemple, dans l'*Odalisque* (1862-1866) d'Édouard Manet qui figure une Orientale à la pause lascive,

diadème de travers et sein débordant de la djellaba, va faire passer progressivement les hommes de la sidération à l'encanaillement. De la peinture à la photographie, dont le développement, dans la seconde partie du XIX^e siècle, va durablement révolutionner le rapport à l'image, s'opère ainsi un glissement, progressif mais pérenne, d'un érotisme exotisé « soft » à un imaginaire pornographique de bordel, brutal et vulgaire.

C'est que, en dévoilant et dénudant à des échelles de plus en plus vastes des femmes « indigènes » jusque-là peu visibles (Maghrébines, Moyen-Orientales, Asiatiques, Caribéennes), en objectivant et en érotisant à l'extrême la nudité des « Autres » (Africaines, Américaines, Océaniennes...), les réduisant, toutes, *in fine*, à des caricatures « obscènes » et « grotesques », les Européens, en produisant un érotisme agressif (particulièrement visible dans la pornographie interracial produite dans les ateliers photographiques en Europe et notamment à Paris), profondément inégalitaire, sexiste et raciste, ont appauvri leurs fantasmes et amoindri leurs désirs. Et ce faisant, ils ont aussi humilié, dans la foulée, par une domination sexuelle sans précédent, des sociétés entières au travers des femmes figurées, objectivées et « consommées » dans le réel comme au travers des mots et des images.

Le phénomène est particulièrement visible dans le cadre des « exhibitions humaines » qui fleurissent, un peu partout dans le monde, dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Nourrissant une industrie du spectacle en plein essor, celles-ci présentent dans le cadre d'expositions universelles et/ou coloniales – à Amsterdam (1883), Paris (1889), Chicago (1893), Barcelone (1896), Bruxelles (1897), Osaka (1903)... – des « sauvages » dans une (semi-)nudité fortement exotisée qui devient un puissant ressort de leur commune érotisation. Ainsi est-on passé d'un imaginaire érotique virtuel – alimenté par la littérature, la peinture, la photographie, la carte postale et bientôt le cinéma – à une vision « réelle », et incarnée, de l'altérité érotisée féminine. Aussi bien dans les « exhibitions humaines »

stricto sensu – comme le montre la fascination trouble pour les « métisses boer-hottentotes », photographiées par Pierre Petit, au Jardin zoologique d’acclimatation à Paris en 1888 – que dans les « spectacles exotiques » – comme ceux des Amazones du Dahomey dont plusieurs troupes sillonnent l’Europe dans les années 1890-1900 –, l’effroi et/ou la stupéfaction que provoquent ces « mises à nu », par leur puissance d’attraction, participent largement à l’érotisation des femmes « Autres ». Ainsi en est-il, pour ne prendre que deux exemples paradigmatiques du phénomène, de la Sud-Africaine Saartjie (Sarah) Baartman, la « Vénus hottentote », exhibée à Londres et à Paris dans les années 1810 ; et de l’Aborigène Jenny, portraituree, seins nus, par Roland Bonaparte en 1885, qui se produisait alors, dans une troupe venue d’Australie, aux Folies-Bergère...

De la sensualité des « indigènes » et de l’homo-érotisme

Si les femmes « indigènes » ont été, comme nous venons de le voir, le motif le plus récurrent et le plus pérenne de l’érotisme colonial pendant tout le XIX^e siècle, les hommes sont loin d’en être totalement absents. Alors même que l’entreprise coloniale fut, dans l’ensemble de l’Europe, une aventure éminemment virile, la représentation, des uns par les autres, participe aussi largement d’une domination à la fois concrète et symbolique⁹. Mais au-delà de cela même, la beauté singulière de ces corps masculins « Autres », souvent dénudés, fascine et excite, tout à la fois. Ainsi du magnifique *Arabe assis* réalisé par Jean-Joseph Benjamin-Constant, dont la sensualité somptueuse appelle bien à une rêverie toute érotique.

À mesure que l’occupation totale devient, au XIX^e siècle, la règle des implantations coloniales, la littérature, comme la peinture, vont pourtant figurer, de manière beaucoup plus systématique, des hommes vaincus qui,

entre « dégénérescence », « sauvagerie » et « domestication », sont aussi fortement érotisés. Si la sensualité « décadente », « vicieuse » et « perverse » de l'Arabe, de l'Indochinois ou de l'Indien est souvent convoquée comme un moyen de les délégitimer tous, elle sert aussi, on s'en doute, de ressort érotique, excitant les sens autant que les imaginations.

De même, les stéréotypes sur les corps musculeux et l'hypertrophie des organes génitaux, sur la force brute, voire « brutale », et sur la « sauvagerie bestiale » des « Nègres » ou des Océaniens ne constituent pas seulement un outil de disqualification, mais participent de « l'usine à fantasmes » que les espaces coloniaux – pensés au XIX^e siècle comme des « paradis sexuels » – sont devenus pour beaucoup d'hommes. Aux nombreuses représentations mettant en scène la sensualité « primitive » et/ou « lascive » des « indigènes » – et ici la photographie, comme média multiplicateur d'images, est essentielle – répond en écho l'évolution des possibles sexuels, y compris entre hommes.

La « supériorité » virile des Européens, autant que l'absence de femmes (y compris blanches), notamment dans les postes isolés, éloignés de la centralité urbaine, avaient en effet conduit ceux-ci à développer, dans l'entre-soi mais aussi, vis-à-vis des « indigènes », une certaine homosocialité. Excluant, dans la plupart des cas, la relation symétrique, cette homosocialité avait souvent entraîné une « domestication » et/ou un « efféminement » des hommes « Autres » – comme le montrent, par exemple, les nombreuses représentations de *boys* « indigènes » dans les Indes britanniques et néerlandaises ou dans les colonies françaises et belges d'Afrique centrale – où le fantasme, l'érotisme, et la sexualité n'étaient évidemment pas absents : le boy étant avant tout un « homme de maison » mais pouvant aussi devenir un « serviteur pour le lit »¹⁰.

Ajoutons à cela que la supposée sensualité « atavique » des « indigènes » apparaît aussi comme un motif récurrent de l'imaginaire érotique homosensuel et homosexuel : les espaces colonisés étant

considérés, dès la seconde moitié du XIX^e siècle, comme des lieux majeurs d'expérimentations et de tourisme homosexuels. Ainsi d'André Gide et d'Oscar Wilde qui se retrouvent ensemble en Algérie, en 1895, le premier y étant initié par le second à la « sexualité avec des Arabes ». Ainsi, aussi de Jean Genet dont les nombreuses relations avec des Algériens et des Marocains éclairent bien ce « goût de l'*Autre* » si présent et prégnant dans l'imaginaire érotique colonial, puis postcolonial, des homosexuels¹¹.

Un érotisme colonial « détourné », minoritaire et « subalterniste »

Ce « goût de l'*Autre* » cependant n'est pas le monopole, loin s'en faut, des seuls hommes blancs que ceux-ci soient hétérosexuels ou homosexuels. Dans les élites orientales, il existait, en effet, de longue date, un goût prononcé pour la « chair blanche » comme l'atteste la continuelle présence d'Européennes dans les harems et les gynécées du Maghreb, du Moyen-Orient et de l'Asie orientale depuis l'époque moderne au moins¹². De Roxelane, épouse de Soliman le Magnifique au XVI^e siècle¹³ à Marthe Franceschini, dite « Davia », la « sultane corse du Maroc » au XVIII^e siècle¹⁴, les exemples de cette présence abondent, dans l'histoire mais aussi dans les représentations orientales et occidentales à l'image de la somptueuse toile orientaliste de Jean-Jules-Antoine Lecomte du Nouÿ, *L'Esclave blanche*, peinte en 1888¹⁵.

Ce « goût » – en grande partie alimenté par la traite musulmane venant, *via* l'Empire ottoman, des régions de l'Est de l'Europe ou de la course barbaresque – avait aussi, comme origine, les nombreuses ambassades et voyages que faisaient alors, en Europe, les hommes venant de l'Orient arabe ou asiatique. Au travers de leur présence, ces derniers construisaient en miroir, et ce d'autant plus facilement que les femmes étaient visibles, un érotisme lui aussi stéréotypé où l'Occidentale – pourvue de caractéristiques

telle la liberté sexuelle associée à une certaine licence des mœurs du fait qu'elle se montrait « nue » en public – pouvait elle aussi être objectivée.

C'est en substance ce que raconte Idriss al'Amraoui – envoyé du sultan du Maroc Mohamed IV auprès de Napoléon III – dans son livre *Le paradis des femmes et l'enfer des chevaux. La France de 1860 vue par l'émissaire du Sultan*, quand il portraiture les Parisiennes : « *Qu'il suffise, pour improuver leur façon de faire et flétrir leurs manières, de voir comme les femmes les dominant [les hommes], comment elles courent effrénées dans les lieux de débauche [en l'occurrence ici les salles de spectacles] sans que personne ne puisse les empêcher de poursuivre ce qu'elles veulent ni n'ose user de force à leur égard*¹⁶. » Cette objectivation était aussi parfois directement érotisée comme chez Khalil Bey, diplomate égypto-turc installé à Paris dans les années 1860, qui commande à Gustave Courbet, pour sa collection de tableaux érotiques, *L'Origine du Monde* (1866). Avec cette toile, l'une des plus sulfureuses de l'histoire de la peinture française, l'Occidentale est donc bien réduite, comme souvent les Orientales, à son seul sexe et à la charge érotique de celui-ci.

À la Belle Époque, quelques années plus tard seulement, le Cubain Rafael – clown et acteur passé à la postérité, à Paris, sous le pseudonyme de Chocolat –, même s'il ne fait pas carrière en mettant en avant l'érotisme associé alors aux Noirs, exerce pourtant un attrait sexuel certain auprès des Françaises. L'une d'entre elles, Marie Hecquet pourtant mariée au moment de leur rencontre, quitte le domicile conjugal pour vivre avec lui, provoquant ainsi, en 1895, un divorce prononcé à ses torts¹⁷. Si le fait de convaincre une femme blanche de quitter son époux pour vivre en concubinage avec un « Nègre » – chose honteuse et scandaleuse à l'époque – pourrait être interprété comme un exemple d'hypermasculinité noire, la fin très domestique de l'aventure est un autre renversement des stéréotypes. Il s'agit, en fin de compte, d'une simple histoire d'amour. Une histoire d'amour non exempte, cependant, des imaginaires des autres, de

désirs et fantasmes en partie nourris par les stéréotypes érotiques des un·e·s et des autres.

Processus exemplifié, à plus vaste échelle encore, pendant la Grande Guerre, alors que des centaines de milliers de soldats issus des Empires britannique et français sont sur le front ou à l'arrière, et que les rencontres et les « unions » interraciales se multiplient. Majoritairement sexuelles et amoureuses, celles-ci s'écrivent, le plus souvent, dans des correspondances privées débordant d'autant plus de sensualité que la mort rôde et que la crainte de ne jamais se revoir est bien là.

L'érotisme colonial, comme une urgence, transparaît alors dans ces mots échangés à brûle-pourpoint¹⁸. Ceci explique aussi pourquoi les courriers, mais aussi les images, sont particulièrement surveillés. Ainsi, le contrôle postal de la censure militaire bloque-t-il les images érotiques – photographies de Françaises dans des poses ou des tenues suggestives, qui pourraient nuire à l'honneur et à la grandeur coloniales – que les troupes « indigènes » (tirailleurs et goumiers pour l'essentiel) tentent d'envoyer chez eux. Les autorités militaires censurent, de même, les correspondances de soldats « indigènes », envoyées aux colonies, où ceux-ci narrent, parfois crûment, leurs relations amoureuses et/ou sexuelles avec des femmes blanches, que celles-ci soient ou non des prostituées.

Au travers de ces traces émerge donc, grâce à une inversion du regard qui brise interdits et tabous, un double impensé des systèmes coloniaux : les femmes blanches peuvent devenir les objets d'un érotisme colonial produit par les « dominés », *mais aussi* les actrices d'un imaginaire sexuel qu'elles construisent à partir de leurs propres fantasmes et désirs pour ces hommes « Autres ». À l'image de ces paroles de chanson reproduites, en 1916, dans *Crache pas dans l'masque*, le journal de la 3^e division coloniale : « *Depuis que dans l'Nord de la France et ailleurs. S'ont amenés des contingents étrangers. D'Tonkinois, de Bédouins, d'Malgaches, de Toucouleurs. Dans l'pays les p'tites femmes sont aux anges. Ell's ne peuvent s'empêcher de*

zyeuter l'pantalon. De ces noirs¹⁹. » Cette idée, couramment véhiculée pendant la Grande Guerre, n'est cependant pas nouvelle puisqu'elle irrigue, en grande partie déjà, la seconde partie du XIX^e siècle, comme le montre la figure du Turcos pendant le conflit franco-prussien de 1870, tout en alimentant une « concurrence virile » entre les différents types d'hommes qui combattent pourtant côte à côte, sur le même front, entre 1914 et 1918.

Une concurrence aussi alimentée, on s'en doute, par les récits qu'en font les femmes elles-mêmes, y compris dans les colonies où certaines Européennes comme les Créoles blanches, de par l'influence du climat tropical, sont pourvues, elles aussi, de stéréotypes réservés aux colonisés, tels l'oisiveté, l'indolence, et la sensualité excessive. Le poème de Charles Baudelaire, *À une dame créole*, écrit en 1841 à l'île de la Réunion, en est un excellent exemple. Dans celui-ci, Baudelaire fait l'éloge de Madame Autard de Bragard qui ferait « germer [en métropole] mille sonnets dans le cœur des poètes. Que vos grands yeux rendraient plus soumis que vos Noirs » : une conclusion qui révèle bien toute l'ambiguïté sexuelle dans laquelle les femmes, blanches y compris, sont tenues outre-mer²⁰.

Quant aux femmes « Autres », même si elles disent ou témoignent de leurs fantasmes ou désirs érotiques pour les colonisateurs, elles n'en laissent généralement que fort peu de traces tant dans les colonies que dans les métropoles coloniales. Et pourtant, la sensualité et l'érotisme sont bien présents dans les rares écrits de femmes à disposition. Ainsi, dans *Claire-Solange, âme africaine* – écrit par la Guadeloupéenne Suzanne Lacascade et publié en 1924 – la fille d'une mulâtresse martiniquaise et d'un Français blanc, Claire-Solange, quitte la Martinique pour la métropole où elle tombe amoureuse de Jacques Danzel, un Français blanc, mais ne s'en rend compte que lorsque ce dernier part au front. Confrontée aux élans sexuels d'autres couples, Claire-Solange se dit « torturée que vous ne m'ayez pas étreinte ainsi²¹ ! ». Son amour n'est donc pas que platonique. Il repose aussi sur « une grande faim que vous, vous seul, pouvez apaiser ». Par cette

expression, clairement érotique, de la « faim qui la dévore », Claire-Solange nous permet d'éclairer l'inversion sans doute la moins (re)connue – parce que la plus taboue encore ? – et certainement la moins visible et la moins visibilisée de l'érotisme colonial : celle d'une femme de couleur disant, simplement et abruptement, son amour et désir sexuel pour un homme blanc²².

Au travers de ce long parcours, au cœur du grand XIX^e siècle (1830-1920), on comprend que l'érotisme colonial fut bien un moteur majeur des fantasmes et des désirs des un·e·s sur les autres tout en étant une matrice structurante de ceux-ci. Ceci explique sans doute sa longue pérennité tant au XX^e siècle que dans le XXI^e siècle naissant.

1. Article publié dans sa version originale dans *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.
2. Edward W. Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 1994
3. Nicole Canet, Lehnert & Landrock. *Tunis intime, Portraits et Nus (1904-1910)*, Paris, Éditions Nicole Canet/Galerie Au Bonheur du Jour, 2007.
4. Michel Foucault, *Histoire de la sexualité* (3 tomes), Paris, Gallimard, 1976-1984.
5. Annie Le Brun, *Sade. Attaquer le soleil*, Paris, Musée d'Orsay/Gallimard, 2014.
6. Alexandre Parent-Duchâtelet, *De la prostitution dans la ville de Paris considérée sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration*, Paris, J.-B. Baillière et Fils, 1836.
7. Guy de Maupassant, *À la feuille de rose. Maison turque*, Paris, Mille et une nuits, 2010 [1945].
8. Gustave Flaubert, *Cinq Lettres d'Égypte*, Paris, Mille et une nuits, 2002.
9. Christelle Taraud, « La virilité en situation coloniale, de la fin du XVIII^e siècle à la Grande Guerre », in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité* (t. 2), Paris, Seuil, 2011.
10. Christelle Taraud, « Le rêve masculin de femmes dominées et soumises », in Driss El Yazami, Yvan Gastaut, Naïma Yahî (dir.), *Générations. Un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France*, Paris, Gallimard/Génériques/CNHI, 2009.
11. Joseph A. Massad, *Desiring Arabs*, Chicago, University of Chicago Press, 2007 ; Todd Shepard, *Mâle décolonisation. L'« homme arabe » et la France (1962-1979)*, Paris, Payot, 2017.

12. Robert C. Davis, *Esclaves chrétiens, maîtres musulmans. L'esclavage blanc en Méditerranée (1500-1800)*, Rodez, Jacqueline Chambon, 2006 ; Leslie Pierce, *The Imperial Harem: Women and Sovereignty in the Ottoman Empire*, Oxford, Oxford University Press, 1993.
13. Isaure de Saint Pierre, *La Magnifique*, Paris, Albin Michel, 2002.
14. Marie-José Loverini, *L'interdite. Davia, une sultane corse au Maroc*, Paris, Albiana, 2005.
15. Voir le film de Ferzan Oztepek, *Le Dernier harem*, sorti sur les écrans français en 1999.
16. Idriss al'Amraoui, *Le paradis des femmes et l'enfer des chevaux. La France de 1860 vue par l'émissaire du Sultan*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2013 [1992].
17. Gérard Noiriel, *Chocolat. La véritable histoire d'un homme sans nom*, Paris, Bayard, 2016.
18. Tyler Stovall, « Love, Labor, and Race: Colonial Men and White Women in France During the Great War », in Tyler Stovall, Georges Van Den Abbeele (dir.), *French Civilization and Its Discontents: Nationalism, Colonialism, Race*, Lanham, Lexington Books, 2003.
19. Claude Liauzu, Josette Liauzu, *Quand on chantait les colonies. Colonisation et culture populaire de 1830 à nos jours*, Paris, Syllepse, 2002.
20. Christopher L. Miller, *Blank Darkness: Africanist Discourse in French*, Chicago, University of Chicago Press, 1985.
21. Suzanne Lacascade, *Claire-Solange, âme africaine*, Paris, Eugène Figuière, 1924.
22. Valérie K. Orlando, « The Politics of Race and Patriarchy in Claire-Solange, âme africaine by Suzanne Lacascade », in *Studies in 20th & 21st Century Literature*, vol. 29, n° 1, 2005.

2. Spectacle ethnographique, pornographie exotique et propagande coloniale¹

Nicolas Bancel & Pascal Blanchard

Les expositions coloniales, les pavillons exotiques des expositions universelles et les exhibitions ethniques, sous des formes multiples, ont été des vecteurs majeurs de la diffusion des représentations des populations « exotiques » en Europe, aux États-Unis et au Japon. Dans ces exhibitions, les corps des « exotiques » ont été au centre des mises en scène : les visiteurs occidentaux sont alors face à une altérité incarnée², visible désormais dans les métropoles.

On vient voir le/la « sauvage », le/la « colonisé·e », mais aussi des corps étonnants et fascinants, des corps d'hommes et de femmes nus ou à moitié nus, des corps en mouvement ou fixes, des corps qui provoquent la répulsion ou la fascination. Dans le dernier tiers du XIX^e siècle, ce phénomène constitue une rupture majeure, dynamisée par l'internationalisation des expositions. Le corps physique de l'« Autre » – et non plus seulement sa représentation – pénètre alors le champ visuel des Américains, des Japonais et des Européens. Le phénomène des zoos humains, initié dès le retour des premiers voyages des Européens vers les Amériques et l'Afrique à la fin du XV^e siècle, trouve une dynamique

nouvelle avec l'exhibition de la « Vénus hottentote » au début du XIX^e siècle, se généralise après 1870, et connaît son apogée au lendemain de la Première Guerre mondiale à travers d'immenses expositions populaires et la mode des villages ethniques itinérants. Au total, ce sont des milliers d'exotiques qui font le voyage vers le Nord pour être exhibés.

C'est pourquoi dans le premier tiers du XX^e siècle, le public est désormais coutumier de cette rencontre avec les corps exotiques ; les plus petites villes d'Europe ou d'Amérique reçoivent troupes et villages ethniques, tandis que les grandes expositions regroupent villages et pavillons coloniaux³. Dans toute l'Europe et au Japon, le récit de l'entreprise coloniale alimente alors une formidable production culturelle : journaux illustrés, romans et ouvrages destinés à la jeunesse, jeux ou cartes postales forment progressivement une véritable culture coloniale⁴. Dès 1898, les États-Unis adoptent un modèle comparable avec l'occupation des Philippines – après avoir chassé les Espagnols –, tout en entretenant un discours sur leur colonisation intérieure à l'encontre des Indiens et des Africains-Américains. La passion pour les représentations de corps « exotiques » se développe, depuis l'Exposition internationale de St. Louis en 1904, dans la continuité des grandes tournées de Buffalo Bill dans le dernier tiers du XIX^e siècle (tournées qui se prolongent ensuite dans toute l'Europe).

En France, c'est en 1899 qu'est définitivement institutionnalisée la propagande coloniale, avec la création de l'Office colonial, dépendant directement du ministère des Colonies, qui supervise notamment les pavillons coloniaux de l'Exposition universelle de Paris en 1900. Mais c'est après la Première Guerre mondiale, sous l'action d'Albert Sarraut, ministre des Colonies de 1920 à 1924, que la propagande coloniale en France va se systématiser. En Allemagne, la Ligue coloniale allemande, créée en 1882, rassemble les principaux intérêts coloniaux du pays et va progressivement fédérer le lobby colonial et organiser la propagande, notamment lors des

grandes expositions coloniales alors qu'en Italie est créé, en 1906, l'*Istituto coloniale italiano* – regroupant toutes les forces du lobby colonial italien –, qui sera transformé, en 1928, en *Istituto coloniale fascista* par le régime mussolinien, donnant une plus grande ampleur à la propagande coloniale et un véritable contenu ethnographique aux expositions organisées par la suite. Au Portugal, l'action propagandiste de l'État s'institutionnalise au début des années 1930 avec la promulgation de l'Acte colonial en 1930, puis la création de l'Agence générale des colonies en 1934⁵.

En Belgique, c'est avec l'exposition de Tervuren, en 1897, que s'organise la mécanique coloniale visant à soutenir l'action « civilisatrice » au Congo, sur les traces de leur voisin néerlandais qui, depuis l'Exposition coloniale de 1883, structure une propagande efficace pour mobiliser la population et recruter de futurs expatriés coloniaux. En Grande-Bretagne, l'organisation de la propagande est essentiellement contrôlée par les associations coloniales, en lien avec les municipalités à l'occasion de l'érection des grandes expositions, le *Colonial Office* ne s'engageant dans une action de propagande qu'au milieu des années 1930. Pourtant, le mécanisme de propagande coloniale est en place à l'issue de la Grande Guerre et partout l'image exotisante de l'indigène s'affirme comme un modèle.

Émergence d'une culture coloniale

Selon des modalités différentes en fonction des pays et des cultures, l'image de l'indigène se forme et se déploie tout au long de l'entre-deux-guerres sur de multiples supports (brochures, livres, affiches, manuels scolaires, cartes postales, films, revues spécialisées...). En parallèle, les expositions universelles, internationales et coloniales demeurent le vecteur essentiel de diffusion de l'« idée coloniale » et de la figure de l'« exotique »⁶. Ces expositions officielles s'articulent aux tournées

organisées depuis le dernier quart du XIX^e siècle dans toute l'Europe et aux États-Unis par des imprésarios privés qui, bien souvent, fournissent le « matériel exotique » pour les expositions officielles. Des deux côtés de l'Atlantique se forment ainsi des troupes professionnalisées d'« exotiques » qui, durant l'entre-deux-guerres, vont traverser tous les pays occidentaux, faisant halte dans les grandes expositions nationales, universelles ou coloniales. Au croisement de la propagande coloniale et des exhibitions exotiques, le corps des « indigènes » est omniprésent.

Jusqu'en 1940, les exhibitions exotiques vont prendre plusieurs formes. Il faut, en effet, distinguer les troupes et les individus présentés dans les « villages nègres », « indiens » ou « indochinois » des grandes expositions officielles qui se distinguent des premiers zoos humains : le « village ethnique » s'affirme alors comme une version « humanisée » de ceux-ci⁷, et devient, sous des formes diverses, l'espace majeur de monstration des corps exotiques. Exposé sur des milliers de supports et de représentations en Europe, aux États-Unis ou au Japon, ces derniers se banalisent, dans la continuité de la Grande Guerre qui a provoqué un contact sans précédent entre les populations européennes et plus d'un million de colonisés ou d'Africains-Américains (essentiellement des hommes) venus dans les tranchées pour combattre ou dans les usines pour contribuer à l'effort de guerre.

Dans les villages ethniques, tout l'artefact symbolique du zoo humain qui caractérisait la frontière entre visiteurs et visités – grilles, enclos, signalétique – s'efface progressivement, les visiteurs pouvant parfois même avoir des contacts avec les exhibés, les croiser en ville, leur parler et faire négoce avec eux en leur achetant des cartes postales ou des objets. Enfin, une troisième déclinaison du spectacle exotique s'est concrétisée dans un ensemble de représentations de cabarets, de théâtres, de reconstitutions historiques, à la manière du spectacle de Buffalo Bill sur l'« Ouest sauvage ». L'ensemble de ces dispositifs a contribué à édifier les

représentations du colonisé (Africain ou Asiatique en Europe, Indien aux États-Unis) tout en réifiant un rapport complexe aux corps exotiques.

En France, l'Exposition coloniale nationale de Marseille en 1922 va mettre en scène des centaines de figurants exotiques et initier une phase de multiplication des grandes expositions coloniales jusqu'au Salon de la France d'outre-mer en 1940, avec celles de Strasbourg, Nantes et Grenoble en 1925, La Rochelle en 1927, le Centenaire de l'Algérie en 1930, Vincennes en 1931 et Paris en 1937 avec l'Exposition coloniale internationale et le Salon de la France d'Outre-mer. À chaque fois, les « exotiques » s'imposent comme l'attraction majeure. À l'étrangeté des exhibitions ethniques, la propagande coloniale officielle préfère désormais la proximité relative avec les figurants des villages. À chaque fois, les exhibés fascinent et divertissent. Ils évoluent dans des villages reconstitués (comme les Zoulous à Wembley en Grande-Bretagne), livrent des combats de lutte (comme les Sénégalais à la Rochelle en France), jouent de la musique et dansent (comme lors de l'Exposition française de 1931, avec les ballets du Cambodge et les danseuses foulahs), défilent et prient, mais surtout figurent des « sauvages » rédimés par la civilisation, accueillant le public ou le servant dans les bars et restaurants exotiques. Le corps de l'« Autre » est au service des métropolitains, il est source de puissance (militaire), de civilisation (avec l'acquisition de la langue et des manières occidentales de se vêtir), mais il est aussi un objet de désir sexuel (à travers, notamment, les serveuses ou les danseuses dans les expositions).

Une décennie après la fin de la Grande Guerre, la plus grande manifestation coloniale jamais organisée en Europe s'annonce à Vincennes. C'est l'Exposition coloniale internationale de 1931, qui va attirer plus de huit millions de visiteurs (avec trente-trois millions de tickets vendus, le public s'y déplaçant à plusieurs reprises) et rejoue la mise en scène marseillaise de 1922, avec démesure cette fois-ci. Le modèle est désormais connu et les féeries coloniales – de jour comme de nuit – vont offrir au

public une touche d'exotisme et de fantasme sexuel sans précédent. Apogée de la propagande coloniale, l'exposition mobilise des moyens colossaux.

Ces dispositifs⁸ induisent une proximité corporelle nouvelle, qui n'est pas sans susciter la production d'une multitude d'images suggérant le trouble physique des Européennes face aux corps exotiques. Les « indigènes » sont attirants, fascinants et certains commentaires de presse vantent leur beauté, leur esthétique, à l'image de la fascination évidente que provoquent les danseuses khmères. L'humanisation paternaliste des colonisés ouvre la possibilité – toujours perturbante – d'un rapprochement sexuel, et le regroupement dans l'enceinte de l'exposition de peuples jusqu'alors distants les uns des autres fabriquent un immense *melting-pot* corporel, inimaginable jusqu'alors. C'est ici une rupture nette avec les exhibitions de la fin du XIX^e siècle, où la mise en scène de l'altérité radicale rendait impensable une telle proximité.

Ce rapprochement des corps des colonisés se retrouve outre-Manche à la *British Empire Exhibition* de Wembley en 1924-1925 – la plus importante exposition coloniale britannique, rassemblant vingt-sept millions de visiteurs – où les figurants indigènes des différentes colonies britanniques sont « accessibles » aux visiteurs dans les pavillons coloniaux, tout comme à l'Exposition coloniale portugaise, présentée à Porto en 1934, ou à l'Exposition du monde portugais de Lisbonne en 1940, à l'Exposition coloniale de Naples en 1940 ou encore aux expositions de Bruxelles, de Liège et d'Anvers. Wembley marque, cependant, un tournant majeur dans la forme habituelle des expositions britanniques utilisant les exhibitions d'« indigènes » et les espaces reconstitués : le dispositif rend l'exhibé plus proche, plus banal aussi, dans le cadre des spectacles ou – en tant que figurant-artisan –, au sein des villages reconstitués.

Le processus est différent en Allemagne avec la perte de l'Empire colonial après la Grande Guerre. Cette situation favorise l'essor des entreprises privées de spectacle au détriment de la propagande officielle.

C'est pourquoi les représentations ethniques développées par des entrepreneurs privés (comme Carl Hagenbeck) conservent un quasi monopole de la présentation des « exotiques » et une forte dimension raciste et exotique à la fois. Après avoir été présenté en France au Jardin d'acclimatation en marge de l'Exposition coloniale internationale de Vincennes en 1931, la tournée en Allemagne des « cannibales canaques » témoigne de cet attrait permanent outre-Rhin pour le « sauvage », effrayant, armé, et dégageant une forte puissance sexuelle – menaçante donc – dans les affiches de présentation des spectacles. L'année précédente, ce sont les corps des femmes d'Afrique centrale qui fascinaient, avec une troupe de « négresses à plateaux », fortement racialisées et exhibées à demi-nues. Ce type de spectacle – le zoo humain – disparaît à la fin des années 1930 en France et en Allemagne.

L'Exposition coloniale de Naples en 1940 reproduit et accentue le modèle des grandes expositions coloniales officielles, en faisant de l'Italie une puissance coloniale en devenir et revendiquant plusieurs territoires, à même de civiliser les populations locales⁹, tout en construisant une image asexuée des figurants coloniaux présents. L'exotisme est certes présent, l'érotisme beaucoup moins.

Les expositions internationales japonaises visent, dans le même temps, deux objectifs : démontrer la modernité technologique et industrielle de l'archipel ; asseoir sa légitimité comme puissance coloniale tardive, à l'égale des métropoles européennes ou des États-Unis. Les expositions internationales japonaises se développent dès la fin du XIX^e siècle, mais il faut attendre 1903 pour que soient présentées des populations étrangères et colonisées dans le cadre du pavillon d'anthropologie à l'Exposition d'Osaka¹⁰. Racisée, la présentation n'a rien d'exotique ou d'érotique, et il faudra attendre l'après-guerre pour voir se développer une part d'exotisme plus marquée dans ces expositions.

Dans le cadre de l'Exposition pour la commémoration de la Paix de Tokyo en 1922, les villages ethniques présentent principalement les populations récemment colonisées – les Coréens et les Formosiens (conquis après la guerre sino-japonaise de 1894-1895) –, mais aussi les populations *devant être* colonisées : les Mandchous (qui seront assujettis dix ans plus tard avec l'annexion de la Mandchourie en 1931¹¹) et les habitants des îles des mers du Sud (occupées durant la Seconde Guerre mondiale). Dans ce cadre, tout en reprenant les codes des villages ethniques européens, les Japonais demeurent au « premier stade » de l'exhibition des colonisés (ou futurs colonisés) : c'est d'abord leur sauvagerie – pour les Taïwanais ou les Mandchous – qui est mise en avant, garantissant la légitimité de la conquête coloniale (et des futures conquêtes). À l'Exposition de Tokyo, les Taïwanais sont présentés en tenue de guerriers, quasiment nus (un pagne de tissu et de fibre, de même qu'une coiffe « traditionnelle » les habillent), mimant des postures menaçantes¹².

L'« Autre » colonisé ne doit pas être *désirable* dans l'Empire du Soleil levant où la hantise du métissage domine ; à l'inverse des présentations d'« exotiques » en Europe avec, par exemple, les danseuses cambodgiennes à Marseille en 1922, les Zoulous à Wembley en 1924 ou les Dogons à Vincennes en 1931. Aux États-Unis, à partir de l'Exposition internationale de San Francisco en 1915, la sexualisation de l'« Autre » est accentuée. Progressivement, comme à Chicago en 1933 ou à New York en 1939, la fête foraine a remplacé les anciennes mises en scène, et l'érotisme exotique est très présent. Le mythe de la danseuse hawaïenne, de la « fille » des îles ou celui de la danseuse du ventre est partie prenante du spectacle hollywoodien, alors que les Africains-Américains comme les Amérindiens y demeurent à la marge.

Une économie érotique des exhibitions

Dans les villages ethniques qui s'imposent dans toute l'Europe, durant l'entre-deux-guerres, comme le modèle dominant d'exhibition ethnographique, dénuder les femmes est la norme – sous prétexte de véracité ethnologique et de divertissement pour les visiteurs – et cette érotisation constitue l'un des attraits majeurs de ces villages, qu'ils soient cambodgiens, hindous ou africains. On retrouve cette volonté de dénuder les corps dans les brochures et dans les affiches, à l'image de celle de David Dellepiane en 1922, pour l'exposition marseillaise, dans l'affiche en 1931 pour le pavillon de l'Indochine à Paris, dans le dépliant publicitaire pour la Cité des Informations ou dans la plupart des affiches des spectacles d'Hagenbeck qui traversent toute l'Europe.

Le corps des hommes « exotiques » doit être musclé, il est mis en scène dans des actions de force et son corps est au service des visiteurs (piroguiers, soldats, serveurs dans les restaurants, danseurs, musiciens ou figurants des shows coloniaux). Dans le même temps, toute une technologie liée à la mise en scène – jeux de lumières, jeux d'eau, usage de la pyrotechnie... – permet d'envisager une spectacularisation des représentations ethniques. Dans toutes les grandes expositions coloniales, internationales et universelles, ce goût pour l'*entertainment* se conjugue à une véritable curiosité pour les « traditions » et les « coutumes » des peuples extra-européens. Dès lors vont se multiplier les « danses traditionnelles » et « exotiques », qui deviennent un des moments-clés des mises en scène de ces villages reconstitués.

Dans ce cadre, les danseuses foulahs d'Afrique de l'Ouest et surtout les danseuses balinaises du pavillon néerlandais de l'Exposition française de 1931 présentent chaque soir leur spectacle, fascinant les visiteurs. Les danseuses, très jeunes, sont conduites par une meneuse, plus âgée, dans une danse royale. Les costumes couvrent tout le corps, mais la « lascivité » de la représentation, l'effet hypnotique des gestes lents et des changements de

rythme intrigant et suscitent l'admiration (Antonin Artaud en témoignera dans son ouvrage le plus célèbre, *Le Théâtre et son double*¹³).

On retrouve dans ce spectacle les catégories de l'exotisme analysées par Jean-François Staszak¹⁴ : la propension au rêve provoquée par les artefacts (vêtements, bijoux, instruments de musique...) soulignant l'altérité culturelle ; l'érotisation – ici discrètement soulignée par les gestes – des danseuses ; l'indétermination entre enfance et âge adulte, renvoyant au fantasme d'une maturité sexuelle précoce des femmes « exotiques ». Ce fantasme est explicite dans le spectacle des danseuses foulahs, nubiles et très dévêtues puisqu'un pagne court masque, seul, leur sexe. La représentation des corps dansants symbolise aussi la colonie elle-même, telle que souhaitent la montrer les organisateurs de l'exposition : séduisante et offerte.

Après la Grande Guerre et le rôle joué par les troupes coloniales, le corps du combattant est présent dans toutes les grandes expositions coloniales et universelles, de Marseille en 1922 à Glasgow en 1938¹⁵. Les troupes coloniales évoquent la force guerrière et virile qui, avec les productions coloniales, renforcent la démonstration des apports coloniaux à la puissance économique et militaire de la nation.

La division des rôles de genre attribués aux colonisés est ainsi respectée : aux hommes, la force virile au service de la production et de la défense de l'Empire colonial, aux femmes la séduction et l'érotisme¹⁶, promesse faite aux futurs colons et militaires qui « s'engagent », d'une vie riche en aventures sexuelles sans conséquence... Ces « spectacles » s'inscrivent aussi dans un univers iconographique où la pornographie exotique et/ou coloniale est devenue un genre à part entière, spécialisé et plus largement diffusé, bien au-delà de la morale et de ses interdits.

À cet égard, l'ouvrage *L'Art d'aimer aux colonies* est emblématique. Véritable mythe livresque qui se diffuse durant l'entre-deux-guerres sous la plume d'un certain docteur Jacobus X, publié aux éditions Georges-

Anquetil sous ce pseudonyme et à titre posthume, *L'Art d'aimer aux colonies* est illustré par seize photographies, montrant diverses femmes des colonies, dénudées, dans des postures érotiques. Il va connaître de nombreuses éditions et traductions (y compris en langue anglaise), depuis sa première parution en 1893. Pourtant, son titre original n'a guère assuré le succès de la première édition : *L'Amour aux colonies, singularités physiologiques et passionnelles observées durant trente années de séjour dans les colonies...* L'ouvrage est pourtant unique par son contenu et ses objectifs. Il livre aux lecteurs un regard d'une brutalité extrême sur les « femmes indigènes » et leurs supposées pratiques sexuelles. Fort de son expérience de terrain, l'auteur aurait établi un « catalogue » des fantasmes basés sur ce qu'il définit comme le « regard sexuel » des indigènes. En s'appuyant sur une pseudo-légitimité scientifique, il établit plusieurs classifications morphologiques qui alimentent ensuite ses thèses sur la « Négresse d'Afrique reproductrice » grâce à sa « cuisse assez fournie ». La congai d'Indochine figure, quant à elle, l'absolue répulsion, du fait de son « odeur répugnante » et de son cœur impur. Bien que la mission annoncée du « docteur Jacobus » soit la préservation « morale » de l'homme blanc, il incite le lecteur à la pornographie, voire à la pédophilie : « on s'y habitue, surtout lorsque l'on a la chance de tomber sur une fillette assez bien faite et dont les dents ne sont pas encore laquées. »

Du spectacle exotique à la fin de l'exhibition coloniale

Le spectacle exotique va faire fureur dans les cabarets durant l'entre-deux-guerres. *La Revue nègre*, spectacle présenté en 1925 au *Théâtre des Champs-Élysées*, est un véritable triomphe et une rupture majeure. C'est la « danse sauvage » de Josephine Baker, marquée par une frénésie jubilatoire et des mouvements saccadés totalement inconnus du public qui commence

à la faire connaître et marque les imaginaires. Mais c'est surtout son rôle dans la revue des Folies-Bergère, en 1926, qui fait d'elle une star. Elle y porte alors sa fameuse ceinture de bananes et entre sur scène en marchant à quatre pattes, jouant sur les branches du décor, dont elle descend « *à la manière d'un singe*¹⁷ ».

Depuis des décennies, dans la littérature de voyage et les romans coloniaux, les femmes africaines ou antillaises sont généralement décrites en femelles voraces, facilement conquises car toujours animées par un désir sexuel insatiable¹⁸. La nudité offerte de Josephine Baker s'inscrit dans ce contexte. L'identification de la danseuse à l'animal – au singe en particulier, mais aussi à la gazelle ou à la panthère – dénote une sexualité pulsionnelle, amplifiée par le caractère osé des mouvements du bassin et des jambes. Cette articulation est parfaitement métaphorisée par le mouvement très suggestif des bananes sur le bas du corps de Josephine Baker. Mais elle symbolise aussi à la fois la Noire « négroïde » – menée par ses instincts – et la mulâtresse – sensuelle et raffinée¹⁹. Corps accessible pour l'Européen, le corps de Josephine Baker est aussi un corps fascinant et libéré, qui attire et séduit.

Au-delà, l'apparition du personnage de Josephine Baker – comme de celui du danseur Féral Benga et des autres membres de *La Revue nègre* –, constitue aussi une évolution radicale, en ce sens que, pour la première fois, une femme noire devient une véritable *star* et impose la corporéité et la motricité « nègre » comme une référence à l'intérieur d'une métropole et dans le milieu artistique²⁰. On note aussi au même moment que les « danses exotiques » – particulièrement orientalisantes (pour la France), indianisantes (pour l'Angleterre) ou liées au jazz – deviennent à la mode, en partie importées des États-Unis où elles percent dès la fin du XIX^e siècle²¹. Si ces danses font l'objet d'accueils bien différents en fonction des publics (et des chroniqueurs de presse), des villes où elles se diffusent comme à Paris, Londres ou Berlin, elles participent malgré tout d'une forme

d'hybridation culturelle ambivalente – évidente avec la mode de la biguine antillaise ou des danses cubaines dans les années 1930 à Paris –, où l'érotisation et la sexualisation des corps est en même temps dépréciative (en référence à la sauvagerie) et méliorative (au regard de la grande liberté des corps).

Or, ces danses – non seulement « coloniales » au sens strict mais également « exotiques » telles la rumba et la conga cubaine, le tango argentin ou le fox-trot américain²² –, que l'on retrouve dans les spectacles de music-hall dans toute l'Europe de l'Ouest au cours des années 1930, sont reprises dans les bals et participent d'un mouvement de libération des corps des danseurs – européens – tant ces danses composites qui mixent les codes occidentaux, caribéens, africains ou américains permettent un rapprochement des corps²³. Au fond, dans le spectacle de Josephine Baker, dans les performances de danses « orientales » ou « indiennes », dans les bals coloniaux ou exotiques, n'est-ce pas cette dimension sexuellement émancipatrice qui éclaire leur succès ?

Un nouvel univers pornographique émerge parallèlement en puisant ses codes et fantasmes dans la production orientaliste du siècle précédent et dans les imaginaires coloniaux sur l'Afrique ou l'Asie du Sud-Est. La Mauresque aux seins nus ou l'Ouled Naïl se transforme en une jeune Maghrébine qui s'offre au désir de l'Occidental que ce soit dans les publicités pour cigarettes, les scènes pornographiques orchestrées et photographiées dans les bordels ou sur les couvertures de romans de gare. Le processus est identique pour les jeunes filles asiatiques qui, dans des poses lascives et provocantes, invitent à l'émotion sexuelle. Les jeunes Noires, qu'elles soient antillaises, africaines ou africaines-américaines s'inscrivent dans un registre toujours plus trivial en jouant de leur corps dénudé et provocant. Dans ce nouveau registre pornographique, les scènes métissées deviennent un genre à part entière : homme oriental avec une ou plusieurs femmes blanches, homme noir ou arabe avec femmes ou hommes

blancs, scènes de bordel multiraciales et corps costumés « à l'orientale » pour attiser le fantasme sexuel « exotique ». Ce genre est encore marginal dans l'intense production érotique et pornographique coloniale, mais il fait désormais partie de l'éventail du champ des possibles.

Après la Seconde Guerre mondiale, le statut des corps colonisés va changer en profondeur. Dans la propagande coloniale, la dimension économique, déjà manifeste, devient omniprésente dans l'iconographie au détriment des spectacles exotiques et le corps du colonisé ne recouvre plus, dans les propagandes coloniales européennes, de dimension transgressive. La sexualisation des corps n'est plus de saison (sauf au cinéma). Désormais, l'industrie pornographique va puiser dans les présences des « minorités » une nouvelle matière pour offrir du sexe accessible et exotique à la fois.

Dans le cadre des reconstructions et grands travaux de l'après-guerre, les Algériens (et beaucoup plus secondairement les Marocains et les Tunisiens) et les Antillais arrivent en France, les Indiens et Caribéens émigrent en Angleterre, les Indonésiens et les Surinamiens aux Pays-Bas et les Congolais, encore peu nombreux, en Belgique. Dans toutes les métropoles coloniales, les flux migratoires en provenance des Suds sont très majoritairement issus des colonies. Les « exotiques » plantent leurs tentes en Europe, ruinant en partie l'imaginaire exotique qui avait fait le lit des villages et spectacles ethniques et annonçant le métissage des cultures et des populations, mais provoquant aussi des inquiétudes xénophobes liées à ces transformations.

Jusqu'alors, les femmes colonisées étaient ostensiblement offertes aux futurs colons, l'angoisse de la concurrence sexuelle des colonisés étant perceptible dans la fascination pour les corps des exhibés masculins. Globalement, la relation interracial entre femme blanche et homme « indigène » était encore taboue jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, mais les migrations bouleversent les équilibres anciens. Ceux-ci s'érodent progressivement avec les immigrations postcoloniales, composées

majoritairement de travailleurs masculins. Désormais, la production érotique va franchir toutes les frontières et bouleverser tous les codes établis. À chaque population exotique correspond des codes. Des séries photographiques, des albums à thème et des couvertures de presse s'emparent du genre et offrent aux lecteurs une variété de corps offerts, sans véritables frontières : à chacun de choisir son type sexuel, en Europe comme aux États-Unis.

Jusqu'alors montrer, exposer au regard, mettre sur scène, souvent de manière transgressive, permettait ostensiblement d'affirmer la possession et la domination des puissances impériales sur les corps des colonisés. La rupture entre les deux époques est donc majeure et les corps exotiques sont désormais présents dans les nations colonisatrices. Dès lors s'ouvre, malgré les inquiétudes xénophobes, la possibilité du métissage dans les métropoles.

1. Article publié dans sa version originale dans *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.
2. Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire (dir.), *Zoos humains et exhibitions coloniales. 150 ans d'inventions de l'Autre*, Paris, La Découverte, 2011.
3. Robert W. Rydell, Nancy E. Gwinn (dir.), *Fair Representations: World's Fairs and the Modern World*, Amsterdam, VU University Press, 1994 ; Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Nanette Snoep (dir.), *Exhibitions. L'invention du sauvage*, Arles/Paris, Actes Sud/Musée du quai Branly, 2011.
4. Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire, Nicolas Bancel, Dominic Thomas (dir.), *Colonial Culture in France since the Revolution*, Bloomington, Indiana University Press, 2013.
5. Yves Léonard, « Le Portugal et ses "sentinelles de pierre". L'exposition du monde portugais en 1940 », in *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, vol. 62, n^o 1, 1999.
6. Raoul Girardet, *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris, Hachette, 1990.
7. Benoît de L'Estoile, *Le goût des Autres. De l'Exposition coloniale aux Arts premiers*, Paris, Flammarion, 2007.
8. Sandrine Lemaire, « Promouvoir : fabriquer du colonial », in Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire (dir.), *Culture impériale. Les colonies au cœur de la République (1931-1961)*, Paris, Autrement, 2004.

9. Nadia Vartaftig, *Des Empires en carton. Les expositions coloniales au Portugal et en Italie (1918-1940)*, Madrid, Casa de Velázquez, 2016.
10. Arnaud Nanta, « Colonial Expositions and Ethnic Hierarchies in Modern Japan », in Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire, Charles Forsdick (dir.), *Human Zoos: Science and Spectacle in the Age of Colonial Empire*, Liverpool, Liverpool University Press, 2008.
11. Anne Lumet, *Le pacte. Les relations russo-japonaises à l'épreuve des incidents de frontière*, Saint-Denis, Publibook, 2004.
12. Arnaud Nanta, « Expositions coloniales et hiérarchie des peuples dans le Japon moderne », in *Ebisu. Études japonaises*, n° 37, 2007.
13. Antonin Artaud, *Le Théâtre et son double*, Paris, Gallimard, 1938.
14. Jean-François Staszak, « Danse exotique, danse érotique. Perspectives géographiques sur la mise en scène du corps de l'Autre (XVIII^e-XXI^e siècles) », in *Annales de Géographie*, n° 660-661, 2008.
15. John M. MacKenzie, *Imperialism and Popular Culture*, Manchester, Manchester University Press, 1986.
16. Janell Hobson, *Venus in the Dark: Blackness and Beauty in Popular Culture*, New York, Routledge, 2005 ; Janell Hobson, *Body as Evidence: Mediating Race, Globalizing Gender*, New York, Suny Press, 2012.
17. Anne Décoret-Ahiha, *Les danses exotiques en France (1880-1940)*, Paris, Centre national de la Danse, 2004.
18. Yvonne Knibiehler, Régine Goutalier, *La femme aux temps des colonies*, Paris, Stock, 1985.
19. Yann Le Bihan, « L'ambivalence du regard colonial porté sur les femmes d'Afrique noire », in *Cahiers d'études africaines*, n° 183, 2006.
20. Anne Decoret-Ahiha, *Les danses exotiques en France (1880-1940)*, Paris, Centre national de la danse, 2004.
21. Sophie Jacotot, « Danses de société des Amériques en France dans l'entre-deux-guerres. Les mirages de l'exotisme », in *Hypothèses*, n° 1, 2008.
22. Sophie Jacotot, « Genre et danses nouvelles en France dans l'entre-deux-guerres. Transgressions ou crise des représentations ? », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 27, 2008.
23. Sophie Jacotot, « Danses de société des Amériques en France dans l'entre-deux-guerres. Les mirages de l'exotisme », in *Hypothèses*, n° 1, 2008.

3. Spectacles ethnologiques et sexualité

Fanny Robles

« Parmi eux est une vieille femme de 50 ans qui m'a fait des avances lubriques ; elle voulait m'embrasser. La société était ébouriffée. Durant un quart d'heure que je suis resté là, ce n'a été qu'une longue déclaration d'amour de la sauvagesse à mon endroit. Malheureusement le cornac ne les entend guère et il n'a pu me rien traduire¹. » C'est ainsi que Gustave Flaubert décrit à son ami Louis Bouilhet sa rencontre avec un groupe de San (« Bushmen ») dans un appartement rouennais en décembre 1853. Abandonnés par leur imprésario, ils écrivent alors au consul d'Angleterre qui éponge leurs dettes d'hôtel, leur permettant ainsi d'aller se produire à Paris dès 1854². Ils font partie des dizaines de troupes exotiques en tournée au même moment dans les villes européennes, une forme de « show business ethnologique³ » qui joue sur l'intérêt grandissant des classes moyennes pour la science naissante de l'ethnologie et l'entreprise impériale.

La scène décrite par le romancier illustre la position des spectacles ethnologiques au cœur de ce que Mary Louise Pratt appelle la « zone de contact » coloniale, présente aux confins des Empires européens comme au cœur des villes, moyennes et grandes, du Vieux Continent. La rencontre sexuelle y est fantasmée, envisagée, voire vécue, au même titre que dans les colonies, dans le cadre de « relations de pouvoir radicalement

*asymétriques*⁴ ». L'absence d'interprète est également symptomatique de la difficulté à sortir *linguistiquement* du fantasme, les problèmes de traduction étant aussi vieux que l'expansion européenne, souvent sources des stéréotypes les plus tenaces, comme les Caraïbes « cannibales » de Christophe Colomb⁵. Le témoignage des hommes et femmes exhibés fait souvent défaut, les uniques récits à la première personne étant quelques rares traductions de missionnaires, artistes ou journalistes, qui jettent le doute sur l'authenticité des propos retranscrits.

Restent donc bien souvent les images, figées sur les affiches de promotion, ou mouvantes dans les spectacles eux-mêmes, à l'instar du souvenir flaubertien. Un tour d'horizon de quelques spectacles marquants en France, en Angleterre, en Autriche-Hongrie et en Allemagne, permet d'en dégager quelques traits, visuels et idéologiques, récurrents ; mais il importe ici de dépasser la notion de « spectacle », qui sous-entend souvent une forme de consommation visuelle passive et distanciée, pour privilégier l'idée de « rencontre » (inégalitaire) entre imprésarios, public et exhibés, sur des toiles de fond nationales et géopolitiques précises⁶. L'accès aux corps des hommes et femmes mis en scène est souvent l'objet de toutes les attentions, *in vivo* et *post mortem*.

Fascinations anatomiques

Les hommes et femmes exposés, seuls ou en groupe, sont la plupart du temps vêtus de leurs costumes traditionnels (ou de vêtements présentés comme tels), laissant souvent apparaître des zones corporelles habituellement recouvertes dans les sociétés européennes. Les comptes rendus de l'époque insistent ainsi sur les nuances de couleur de peau des exhibés, parfois commentées en termes esthétiques, comme les « Zulu Kafirs » en représentation à Londres en 1853, dont le teint est comparé à du « brun Van Dyck⁷ », les Zoulous du Cap étant par ailleurs jugés dignes de servir de modèles à des sculpteurs⁸.

Il est à noter que si la légèreté des vêtements est commune – car rattachée à la « sauvagerie » des populations mises en scène –, la nudité totale pose problème. Les prétentions éducatives de ces spectacles, à une époque où le christianisme évangélique insiste sur la civilisation possible des « sauvages », forcent en effet les organisateurs à une certaine retenue. Ainsi, en 1854, l’ethnologue Robert Gordon Latham crée un Département d’histoire naturelle dans le *Crystal Palace* de Sydenham, en banlieue londonienne, où il expose notamment des moulages des Zoulous et « Bushmen » alors en représentation à Londres. Son intention de laisser les modèles nus suscite une telle protestation de l’Église qu’il finit par les recouvrir... très légèrement⁹. En revanche, l’accès aux corps nus se fait presque systématiquement après la mort, les pertes humaines étant fréquentes dans les groupes en représentation.

C’est déjà le sort réservé à celle qui est considérée comme la « première exhibée » dans ce cadre, Sara Baartman (ou Saartjie Baartman), dite la « Vénus hottentote » – un acte empreint d’une forme d’érotisme morbide. Elle est exposée à Londres, puis à Paris entre 1810 et 1815. Elle connaît la célébrité de son vivant, moins en tant qu’attraction spectaculaire qu’en raison du procès intenté par l’*African Association* à ses imprésarios, les accusant de la maintenir en esclavage¹⁰. Reste que les images populaires la montrent en callipyge quasi nue – alors qu’elle apparaît sur scène en vêtement couleur chair – et que son surnom de « Vénus hottentote » est censé pointer une contradiction (raciste) tout en jouant sur une forme d’érotisme exotique. Cette image est liée au fameux « tablier » des femmes Khoikhoi (endonyme correspondant au terme colonial « Hottentot ») qui fascine les voyageurs européens de passage en Afrique australe depuis le XVIII^e siècle. Cette élongation des lèvres génitales, attribuée à une lascivité naturelle des indigènes, est souvent comparée à un attribut masculin dans les représentations¹¹.

Lorsqu'elle est examinée au Jardin des Plantes au printemps 1815, Sara Baartman se dénude mais refuse de montrer son « tablier » à Georges Cuvier. Les croquis qui résultent de ces observations et la présentent nue sont insérés dans l'*Histoire naturelle des mammifères* (1815) : ce sont alors les premières images du livre et les seules représentations d'êtres humains à y figurer. Sara Baartman meurt en décembre 1815 et Georges Cuvier a finalement accès *post mortem* à l'appareil génital tant convoité, qui sera conservé (partiellement) au musée de l'Homme jusqu'à son retour en Afrique du Sud en 2002.

La rigidité de la pose de Baartman sur les planches de l'*Histoire naturelle* la rapproche davantage d'un spécimen animal empaillé que d'un être humain animé, que l'on représente généralement par une pose classique qui souligne le mouvement¹². La taxidermie humaine est une réalité au XIX^e siècle pour celles qui appartiennent à la « race » de Baartman dont il est commun d'utiliser la peau des seins pour faire des poches à tabac¹³. Cet érotisme morbide ou « nécro-érotisme » est à rapprocher des séances de débandelettage de momies égyptiennes organisées dans les salons privés des aristocrates britanniques à partir des années 1820, la morale se trouvant alors préservée par l'alibi scientifique, dans un pays en pleine découverte archéologique des antiquités égyptiennes¹⁴. Plus tard, l'anthropologie physique exigera de reproduire par la photographie « *le sujet, debout, nu autant que possible*¹⁵ », comme en témoignent les clichés pris par Roland Bonaparte au Jardin d'acclimatation à partir de 1882.

Images d'un ordre sexuel inversé

L'autopsie de Georges Cuvier fait date et les femmes « hottentotes » (Khoikhoi) ou « boschimanés » (San) sont « *un étalon à partir duquel les savants appréhendent les autres femmes noires* », les médecins coloniaux étant incités à rechercher la stéatopygie (hypertrophie fessière censée être

leur caractéristique anatomique) chez les femmes rencontrées au Tchad, en Éthiopie, au Gabon, au Congo et au Soudan¹⁶. Dans la continuité de Sara Baartman, le continent africain s'est positionné en premier fournisseur de nouveautés ethnologiques et ces corps noirs exposés incarnent depuis le XVI^e siècle et les récits de voyages de Léon l'Africain ce qu'Elsa Dorlin qualifie de « *corps mutants* » : des femmes viriles et des hommes efféminés, produit d'une « *inversion de l'ordre sexuel* » qui les situe en dehors de la « *commune humanité morale*¹⁷ ».

La mise en scène de corps masculins dévirilisés permet de rassurer les Européens quant au danger bien réel posé dans les colonies en voie de constitution. C'est le cas des Zoulous montrés à Paris en novembre 1879 après que leur armée a infligé une lourde défaite aux Britanniques lors de la bataille d'Isandhlwana, le 22 janvier 1879. Un conflit dans lequel sera tué en embuscade le prince impérial, fils de Napoléon III, en juin 1879. *Le Monde illustré* les montre alors dans une loge des Folies-Bergère dans une posture féminisée, arborant force perles et plumes, et entourés de femmes. L'article souligne le goût des Parisiennes pour la mode zouloue tout en espérant que la coiffure « excentrique » des guerriers ne prendra pas dans la capitale¹⁸. Cette négation ironique et amusée de leur virilité à des fins politiques rapproche visuellement ces corps noirs de leur place dans les tableaux orientalistes de l'époque (« *esclaves ou eunuques, sinon totalement morts*¹⁹ »), dans une fin de siècle française obsédée par la chute des natalités et le spectre de la dégénérescence.

Le pendant féminin de cette inversion sauvage de l'« ordre sexuel » est incarné par les « Dahoméennes », dont les observateurs sur place ont noté que certaines combattent l'armée française aux côtés des hommes. Après la victoire de la France contre l'armée du roi Béhanzin à Abomey en 1892, les « Amazones du Dahomey » (Bénin actuel) viennent se donner en spectacle dans l'Hexagone et dans d'autres pays d'Europe.

C'est ainsi qu'en 1893, cent « Dahoméens » et vingt-cinq « Amazones » sont exposés au Champ-de-Mars à Paris. Malgré l'infériorité numérique des femmes dans le spectacle, on remarque le choix d'une « Amazone » comme personnage central de l'affiche promotionnelle. Elle y apparaît la poitrine nue, la carrure et les traits masculins, sur le point de décapiter deux prisonniers. La cruauté du geste de la « Dahoméenne » fait écho à cette femme fatale omniprésente dans la littérature européenne fin-de-siècle, à ceci près que là où son double européen est parée des atours de la femme moderne, sa cruauté étant la plupart du temps raffinée, la femme fatale africaine semble affirmer sa fureur castratrice dans une sauvagerie décomplexée.

Disponibilité des corps et refus des avances

On retrouve ces « Amazones » l'année suivante sur les affiches publicitaires des marchands de bicyclettes Moyse et Lhuillier. Comme souvent dans les spectacles ethnologiques du tournant du siècle mettant en scène des femmes, leur corps, comme les devantures des grands magasins, se veulent offerts au regard et à la convoitise du chaland dans la société de consommation naissante. L'érotisme y est plus fin puisque la poitrine n'y est qu'à demi dénudée et les traits plus féminins. Le caoutchouc des pneus renvoie directement aux importations du golfe de Guinée et les « Amazones » évoquent ainsi métonymiquement la disponibilité des matières premières africaines.

La publicité transforme ici verbalement l'« Amazone » en objet (la guerrière devient bicyclette), la réalité de la guerre s'effaçant derrière le comique de situation qui apparaît sur une autre affiche de la même série : *« Si Béhanzin a pu fuir aussi rapidement d'Abomey, c'est grâce à une bicyclette de notre maison enlevée à un vélocipédiste militaire par une Amazone, laquelle en avait fait cadeau à son Roi. Ce titre de fournisseur*

involontaire du roi Béhanzin nous autorise donc à appeler notre bicyclette la Dahoméenne²⁰. »

Mais la stratégie publicitaire érotique se heurte parfois à la réalité sociologique des groupes exposés, comme les « Belles des Samoa » qui arrivent en Allemagne en 1896²¹. Leurs corps sont empreints de cet éden des Mers du Sud qui peuple l’imaginaire européen depuis les grandes découvertes, et leurs images – en particulier les photographies prises par Even Neuhaus lors de leur passage à Copenhague en 1896 – finiront par être détachées des spectacles pour incarner des « Samoanes » types dans les collections des musées ethnologiques européens et les livres illustrés²².

Contrairement aux « Dahoméennes », les « Samoanes » sont véritablement en surnombre et constituent l’élément principal des affiches annonçant leur spectacle, finissant elles aussi par servir d’argument publicitaire pour grand magasin. Elles figurent ainsi dans un poème promotionnel pour le Golden 110 à Berlin, qui se vante d’avoir suscité l’intérêt de ces « *40 adorables filles de l’autre côté du monde* », dont les Allemandes envient la beauté et à la vue desquelles les Allemands sont « *submergés d’une passion folle²³* ».

L’une des « Samoanes », la jeune Fai Atona, est considérée par la majorité des spectateurs européens comme étant la plus belle de la troupe et elle se trouve sélectionnée par Richard Neuman, directeur du Panoptikum de Berlin, pour mener la cérémonie du *kava*, pourtant réservée à des femmes d’un rang bien supérieur au sien. Ce traitement de faveur s’accompagne d’une couverture médiatique avantageuse, qui la présente comme une « princesse ». Mais les Samoans s’insurgent devant cet abus de statut et elle finit par refuser de jouer la cérémonie, au grand dam de Richard Neuman.

À la demande de plusieurs artistes, le Panoptikum organise une soirée privée lors de laquelle les femmes danseront torse nu, « dans l’intérêt de l’art et de la science », une semi-nudité généralement acceptée chez les

Samoanes célibataires. L'orientaliste allemand Nathaniel Sichel en tire un portrait de Fai Atona, aujourd'hui perdu, qu'il crée pour l'exposition anniversaire de l'Académie des beaux-arts de Berlin, en 1896. L'attitude de la jeune femme envers ses admirateurs varie : si elle accepte de porter le bracelet que lui a offert un jeune Berlinoise qui l'a suivie jusqu'à Copenhague, elle s'insurge contre l'attitude d'un vieux Danois qui saute sur scène en lui jetant un portefeuille plein d'argent, exigeant d'être embrassé en retour.

Après être allée jusqu'à Saint-Pétersbourg, la troupe est de retour à Berlin en 1897, où éclate un scandale dans la presse : plusieurs des « Samoanes » se sont enfuies, victimes du mauvais traitement de leurs imprésarios. Ces derniers se défendent en accusant Richard Neuman de les avoir cachées pour se venger d'eux et de leur opposition à ce qu'elles soient plus légèrement vêtues et passent plus de temps avec leurs invités masculins. Deux d'entre elles sont finalement retrouvées à Swinemünde (aujourd'hui Świnoujście en Pologne) où elles vivent dans un hôtel avec Alfred, un jeune technicien du Panoptikum. L'un des imprésarios et le père du jeune homme ramènent le trio à Berlin ; la brigade des mœurs opère dès lors une surveillance rapprochée du Panoptikum, en particulier lors de la venue de « troupes exotiques »²⁴.

Du fanatisme au mariage

La tournée européenne des « Samoans » se conclut aussi par un mariage entre l'une des jeunes femmes et un admirateur : Johan Albert Westerlund, un Suédois qui a vu le spectacle à Copenhague, épouse Pola Emmie Maliuga et la suit aux îles Samoa où le couple s'installe définitivement. Des cas similaires ponctuent l'histoire des spectacles ethnologiques, les rencontres débouchant parfois sur des fuites précipitées, dont les modalités réelles demeurent obscures.

Ainsi, c'est sur fond de caricatures représentant « l'appétit sexuel » des Anglaises pour ses Indiens « Ojibbeways » (Anishinabe) (1843) et « Ioways » (Bakhoje) (1844) que l'Américain George Catlin remarque « plusieurs belles demoiselles » qui « *paient leurs shillings tous les soirs et prennent position près de la scène* » pour admirer l'interprète Alexander Cadotte (également appelé Notennaakam ou « Strong Wind »). La plus remarquable est sans doute la « *bonne femme grosse et enjouée* » qui offre des cadeaux à la troupe et écrit quotidiennement à Alexander Cadotte. George Catlin la dessine assise sur le bord de la scène²⁵. Alexander Cadotte finit par épouser la jeune Sarah Haynes, âgée de 18 ans, avec l'accord de sa famille. George Catlin s'inquiète de cette union, imaginant Alexander Cadotte malheureux à Londres en raison de « *sa caste et de sa couleur* » ou Haynes perdue pour sa famille si elle s'en va mener « une vie semi-barbare » au Canada²⁶. Alors que la presse rapporte un retour précipité de Haynes chez ses parents sept mois plus tard, le couple est en fait parti au Canada, après avoir refusé de faire figurer la jeune femme dans le spectacle. Il semble que le mariage se soit par la suite désintégré, plusieurs sources rapportant le malheur de la jeune femme²⁷.

L'intérêt des spectatrices anglaises pour les Indiens se manifeste à nouveau en 1891, lorsque le *Wild West Show* de Buffalo Bill s'installe à Earl's Court, à Londres, donnant la possibilité au public d'observer le quotidien des exposés hors des heures de représentation, dans un village reconstitué²⁸. Les remarques de la presse à l'égard des visiteuses sont plus mesurées qu'un demi-siècle auparavant mais les dessins sexistes mettent en contraste la noblesse et la sagesse des Indiens avec le ridicule de leurs admiratrices « civilisées »²⁹. Ainsi un dessin intitulé « At the Wild West in Kensington », paru dans *Kensington Society* le 6 octobre 1892, présente une jeune femme de la bonne société annonçant à sa mère qu'elle aimerait épouser un Sioux, pour mettre en valeur son teint³⁰.

Le même principe de village ouvert est mis en place par Franz Fillis lorsqu'il installe le spectacle *Savage South Africa* à Earl's Court en 1899, en marge de la *Greater Britain Exhibition*, avant de l'emmener en tournée britannique jusqu'en 1901. Le *kraal* zoulou attire chaque jour seize mille visiteurs, dont une grande majorité de femmes³¹. En août 1899, lorsque le « prince » Peter Lobengula épouse la jeune Britannique Kitty Jewel, l'entrée du *kraal* est définitivement interdite aux femmes³².

En Allemagne, la peur des contacts répétés entre les spectateurs et les participants, doublée de la crainte que ces derniers ne rentrent chez eux remontés contre la grossièreté ou le trop grand intérêt des Allemands, conduisent le *Deutscher Kolonialverein* (Club colonial allemand) à interdire le recrutement de ressortissants des colonies allemandes pour participer à des spectacles ethnologiques à partir de 1901, interdiction que certains parviendront à détourner.

Les configurations sont donc multiples et dépendent des contextes d'exhibition et des imaginaires associés à ces hommes et femmes exposés dans un état de semi-nudité. Si certaines Africaines tendent à être associées à une sexualité quasi virile, les « Samoanes » sont empreintes d'une générosité sexuelle propre aux Mers du Sud, dans les imaginaires européens. Les hommes sont quant à eux souvent féminisés, voire dévirilisés – parfois valorisés –, souvent au détriment de leurs admiratrices européennes.

Les modalités de la rencontre sexuelle effective évoluent, elles aussi, avec des degrés de contrainte et de résistance propres au contexte colonial. Certains spectateurs dénoncent cependant le dispositif d'exotisation des spectacles. La semi-nudité peut en effet apparaître comme particulièrement factice lorsqu'elle est maintenue à l'extérieur, l'exposition dans des zoos (dont les plus notables sont le Jardin d'acclimatation de Paris à partir de 1877 et le *Tierpark* Hagenbeck de Hambourg à partir de 1907) mettant potentiellement en danger la santé des troupes.

Telle est la réaction du poète Peter Altenberg lorsqu’il rend visite aux « Ashantis » – populations de la future colonie britannique du Ghana – au Jardin zoologique de Vienne en 1897. Même si l’Empire austro-hongrois ne possède à l’époque aucun territoire africain, l’étendue et la diversité de son espace européen rendent les questions d’identité et d’altérité particulièrement préoccupantes, ce qui y expliquerait le succès des spectacles ethnologiques en l’absence même de colonies³³. Dans son recueil de poèmes *Ashantee* (1897), les exposées elles-mêmes prennent la parole, à l’image de la jeune Tioko, dans un texte dont on ne peut évidemment mesurer le degré de « ventriloquie » : « *Nous devons représenter des sauvages, Monsieur, des Africains. C’est extravagant. En Afrique, nous ne pourrions pas nous montrer comme ça. Tout le monde rirait. [...] Le responsable dit toujours : “Eh ! Des Européens, il y en a suffisamment ici ! Pour quoi croyez-vous qu’on a besoin de vous ? ! Il faut que vous soyez nus, naturellement.”* »³⁴ »

La compassion pour les Africaines et la critique des visiteurs qui souhaiteraient se payer leurs services (dans un poème intitulé « L’Homme médiocre »), n’empêchent pourtant pas Peter Altenberg de porter lui aussi sur leurs corps un regard concupiscent. Le primitivisme est indissociable d’un désir de possession, chez un poète qui dédie son recueil à ses « *amies noires, “êtres de paradis”* », tout en vantant ponctuellement leurs attributs sexuels, à l’instar de Tioko, dont il admire les « *beaux seins brun clair, qui vivent d’habitude dans la liberté et la beauté, tels que Dieu les a créés, donnant une image de la perfection terrestre à l’œil noble des hommes, un idéal de force et de floraison* »³⁵ ».

1. Gustave Flaubert, « Lettre à Louis Bouilhet, Croisset, 26 décembre 1853 », in Jean Bruneau (dir.), *Gustave Flaubert. Correspondance*, juillet 1851-décembre 1858 (t. 2), Paris, Gallimard, 1980.

2. René Descharmes (dir.), *Œuvres complètes illustrées de Gustave Flaubert. Correspondance, 1853-1863* (t. 2), Paris, Librairie de France, 1923.

3. Bernth Lindfors (dir.), *Africans on Stage: Studies in Ethnological Show Business*, Bloomington/Indianapolis, Indiana University Press, 1999.
4. Mary Louise Pratt, *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, Londres, Routledge, 1992.
5. Philip P. Boucher, *Cannibal Encounters: European and Island Caribs, 1492-1763*, Baltimore/Londres, John Hopkins University Press, 1992 ; Ted Motohashi, « The Discourse of Cannibalism in Early Modern Travel Writing », in Steve Clark (dir.), *Travel Writing and Empire: Postcolonial Theory in Transit*, Londres/New York, Zed Books, 1999.
6. Sadiya Qureshi, « Meeting the Zulus: Displayed Peoples and the Shows of London, 1853-79 », in Joe Kember, John Plunkett, Jill A. Sullivan (dir.), *Popular Exhibitions, Science and Showmanship, 1840-1910*, Londres, Pickering & Chatto, 2012.
7. *Descriptive History of the Zulu Kafirs, their Customs and their Country/Compiled Chiefly from Authentic Documents in the Possession of Mr. Caldecott, Sen., and Revised by C. H. Caldecott*, Londres, J. Mitchell, 1853.
8. « The Cape and the Kaffir: A History », in *Household Words*, vol. 3, n° 54, 1851.
9. Efram Sera-Shriar, « Ethnology in the Metropole: Robert Knox, Robert Gordon Latham and Local Sites of Observational Training », in *Studies in History and Philosophy of Biological and Biomedical Sciences*, n° 42, 2011.
10. Sadiya Qureshi, « Displaying Sara Baartman, the “Hottentot Venus” », in *History of Science*, vol. 42, n° 2, 2004.
11. Delphine Peiretti-Courtis, « Quand le sexe incarne la race : le corps noir dans l’imaginaire médical français (1800-1950) », in *Les Cahiers de Framespa*, n° 22, 2016.
12. Sadiya Qureshi, « Displaying Sara Baartman, the “Hottentot Venus” », in *History of Science*, vol. 42, 2004.
13. Nigel Penn, « The Northern Cape Frontier Zone, 1700-c. 1815 », thèse de doctorat, University of Cape Town, 1995 ; Pippa Skotnes, « “Civilised Off the Face of the Earth”: Museum Display and the Silencing of the /Xam », in *Poetics Today*, vol. 22, n° 2, 2001.
14. Fanny Robles, « Les momies victoriennes et leur postérité : enquête sur la fonction spectaculaire et symbolique du cadavre momifié », in *Frontières*, vol. 23, n° 2, 2011 ; Beverley Rogers, « Unwrapping the Past: Egyptian Mummies on Show », in Joe Kember, John Plunkett, Jill A. Sullivan (dir.), *Popular Exhibitions, Science and Showmanship, 1840-1910*, Londres, Pickering & Chatto, 2012.
15. Paul Broca, *Instructions générales pour les recherches anthropologiques*, Paris, V. Masson, 1865 ; Nélia Dias, « Photographier et mesurer : les portraits anthropologiques », in *Romantisme*, n° 84, 1994.

16. Delphine Peiretti-Courtis, « Quand le sexe incarne la race : le corps noir dans l'imaginaire médical français (1800-1950) », in *Les Cahiers de Framespa*, n° 22, 2016.
17. Elsa Dorlin, *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la Nation française*, Paris, La Découverte, 2006.
18. « Les Zoulous à Paris », in *Le Monde illustré*, 22 novembre 1879 ; Rae Beth Gordon, *Dances with Darwin, 1875-1910: Vernacular Modernity in France*, Farnham, Burlington, Ashgate, 2009.
19. Hugh Honour, *L'image du Noir dans l'art occidental. De la Révolution américaine à la Première Guerre mondiale*, t. 2, *Figures et masques*, Paris, Gallimard, 1989.
20. Fanny Robles, « Scènes d'Empire : représentation des spectacles ethnographiques dans la littérature et les arts visuels européens au temps des conquêtes coloniales », in *Synergies Canada*, n° 3, 2011.
21. Les îles Samoa ne sont partitionnées entre l'Allemagne et les États-Unis qu'en 1899, mais les Allemands y contrôlent déjà la plupart des importations. Peter Hempenstall, « Germany's Pearl », in Hilke Thode-Arora (dir.), *From Samoa with Love? Samoan Travellers in Germany, 1895-1911: Retracing the Footsteps*, Munich, Hirmer, 2014.
22. Hilke Thode-Arora, « "Ah, Those Samoans!", German Fantasies », in Hilke Thode-Arora (dir.), *From Samoa with Love? Samoan Travellers in Germany, 1895-1911: Retracing the Footsteps*, Munich, Hirmer, 2014 ; Otto Ehlers, *Samoa, die Perle der Südsee*, Berlin, Hermann Paetel, 1904.
23. « 40 Schöne Mädchen vom andern Ende der Welt », in *General-Anzeiger zum Berliner Tageblatt*, 6 octobre 1895 ; Hilke Thode-Arora, « "The Belles of Samoa". The Samoa Show of 1895-1897 », in Hilke Thode-Arora (dir.), *From Samoa with Love? Samoan Travellers in Germany, 1895-1911: Retracing the Footsteps*, Munich, Hirmer, 2014.
24. Hilke Thode-Arora, « "The Belles of Samoa" The Samoa Show of 1895-1897 », in Hilke Thode-Arora (dir.), *From Samoa with Love? Samoan Travellers in Germany, 1895-1911: Retracing the Footsteps*, Munich, Hirmer, 2014.
25. Sadiya Qureshi, *Peoples on Parade: Exhibitions, Empire and Anthropology in Nineteenth-Century Britain*, Chicago, University of Chicago Press, 2011.
26. George Catlin, *Catlin's Notes of Eight Years' Travels and Residence in Europe, with His North American Indian Collection* (vol. 1), Londres, publié par l'auteur, 1848 ; Kate Flint, *The Transatlantic Indian, 1776-1930*, Princeton, Princeton University Press, 2009.
27. William H. G. Kingston, *Western Wanderings: or, A Pleasure Tour in the Canadas* (vol. 2), Londres, Chapman and Hall, 1856 ; William Hancock, *Emigrant's Five Years in the Free States of America*, Londres, T. Cautley Newby, 1860 ; Kate Flint, *The Transatlantic Indian, 1776-1930*, Princeton, Princeton University Press, 2009 ; Sadiya Qureshi, *Peoples on Parade: Exhibitions, Empire and Anthropology in Nineteenth-Century Britain*, Chicago, University of Chicago Press, 2011.

28. Sam Maddra, « American Indians in Buffalo Bill's Wild West », in Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire, Charles Fordsick (dir.), *Human Zoos: Science and Spectacle in the Age of Colonial Empires*, Liverpool, Liverpool University Press, 2008 ; Fanny Robles, « Quand l'histoire coloniale devient spectacle vivant : quelques exemples britanniques au XIX^e siècle », in Stéphane Haffemayer, Benoît Marpeau, Julie Verlaine (dir.), *Le spectacle de l'Histoire*, Rennes, PUR, 2012.
29. Kate Flint, *The Transatlantic Indian, 1776-1930*, Princeton, Princeton University Press, 2009 ; Fanny Robles, « Quand l'histoire coloniale devient spectacle vivant : quelques exemples britanniques au XIX^e siècle », in Stéphane Haffemayer, Benoît Marpeau, Julie Verlaine (dir.), *Le spectacle de l'Histoire*, Rennes, PUR, 2012.
30. Kate Flint, *The Transatlantic Indian, 1776-1930*, Princeton, Princeton University Press, 2009.
31. Ben Shephard, *Kitty and the Prince*, Londres, Profile Books Ltd, 2003 ; Fanny Robles, « Quand l'histoire coloniale devient spectacle vivant : quelques exemples britanniques au XIX^e siècle », in Stéphane Haffemayer, Benoît Marpeau, Julie Verlaine (dir.), *Le spectacle de l'Histoire*, Rennes, PUR, 2012.
32. Sam Maddra, « American Indians in Buffalo Bill's Wild West », in Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire, Charles Fordsick (dir.), *Human Zoos: Science and Spectacle in the Age of Colonial Empires*, Liverpool, Liverpool University Press, 2008 ; Fanny Robles, « Quand l'histoire coloniale devient spectacle vivant : quelques exemples britanniques au XIX^e siècle », in Stéphane Haffemayer, Benoît Marpeau, Julie Verlaine (dir.), *Le spectacle de l'Histoire*, Rennes, PUR, 2012.
33. Katharina Von Hammerstein, « "Black is beautiful", Viennese Style: Peter Altenberg's *Ashantee* (1897) », in Peter Altenberg, *Ashantee*, Riverside, Ariadne Press, 2007.
34. Peter Altenberg, *Achanti*, Paris, Éditions Caractères, 2002 [1897].
35. Peter Altenberg, *Achanti*, Paris, Éditions Caractères, 2002 [1897].

4. La mélodie déchaînée de l'Empire américain : le « Hootchy-Kootchy », Sol Bloom et l'histoire des désirs impériaux lors des expositions universelles américaines

Robert W. Rydell

Il n'est pas nécessaire de chercher très loin pour identifier l'inspiration et les désirs à la base de l'exhibition érotique du corps dominé dans les expositions universelles américaines. L'un des éléments centraux du stand américain dans le *Crystal Palace* de la *Great Exhibition* londonienne de 1851, qui a lancé le mouvement des expositions internationales dans le monde entier, était *L'Esclave grecque*, la statue de Hiram Powers¹.

À la fois érotique et asservie, cette silhouette solitaire attira fortement l'attention de la presse des deux côtés de l'Atlantique et jeta les bases de l'engagement des États-Unis dans les expositions universelles. Ces expositions s'appuyèrent sur le principe des « spectacles ethnographiques » et la tradition des représentations exotiques et érotisantes. Il ne s'agissait pas seulement du « plaisir des yeux », mais aussi d'un regard posé sur le monde et notamment l'Orient. Dans ce cadre, l'une des principales contributions des États-Unis à ce que qu'il faut bien appeler

« l'orientalisme » sera une chanson à succès, « Hootchy-Kootchy », qui allait dépasser le cadre des expositions universelles et accompagner par la suite les dessins animés de Hollywood sur le Moyen-Orient ou même trouver un écho lointain dans une chanson récente de Ke\$ha.

Comment ce Moyen-Orient érotisé en est-il venu à jouer un rôle aussi important dans les expositions américaines ? La réponse tient à un homme, Sol Bloom, et à cette chanson « Hootchy-Kootchy » (ou Hoochie-Coochie), qu'il composa en 1893 afin d'accompagner musicalement la prestation de la légendaire « danse du ventre » lors de l'Exposition universelle à Chicago, et dont le jeu de mot onomatopéique suggérait de manière explicitement grivoise « couche-toi là ».

Il est toujours complexe d'expliquer un succès et pourquoi cette chanson s'est installée dans l'imaginaire américain. Mais une récente étude offre des repères utiles pour comprendre cet écho², soulignant notamment le fait que le titre désignant explicitement un rapport sexuel, ceci a sans aucun doute participé à son succès populaire. Par la suite, cette chanson deviendra un standard de blues, « Hoochie-Coochie man », et rencontrera toujours le même succès.

Sol Bloom, un imprésario hors norme

Sol Bloom est né en 1870 dans les environs de Peoria, dans l'Illinois, de parents juifs récemment émigrés de Pologne. Trois ans plus tard, la famille déménage à San Francisco, où elle connaît la misère. C'est en vendant des fleurs au coin de la rue et en travaillant occasionnellement dans le quartier des théâtres de San Francisco que Sol Bloom commence à s'enrichir. Handicapé par sa petite taille, il avait en revanche d'incroyables compétences en calcul dont il usait pour aider ses divers employeurs à améliorer leur comptabilité.

C'est ainsi qu'il se fait connaître. Et le voilà bientôt embauché par l'éditeur de journaux Michel de Young, qui possédait également à San

Francisco le magnifique théâtre de l'Alcazar. Sol Bloom commence par vendre des billets et devient rapidement le trésorier du théâtre. À l'âge de 18 ans, il fréquente certains des *self-made men* les plus riches... et aussi les plus corrompus de la ville. À 19 ans, il entreprend un tour du monde et se rend à Paris où, en 1889, il est fasciné par les spectacles « orientaux » de l'Exposition universelle, notamment par les danseuses du village algérien³. Les spectacles de la rue du Caire retiennent toute son attention. Il gardera en mémoire rythmes et accents exotiques, notamment les fameuses notes cadencées d'un air algérien introduit en France par les militaires et qui deviendra la chanson paillarde « Travadja la moukère », dont les paroles grivoises sont mémorables : « *Viens, viens, sous ma guitoune/Viens, viens, dans ma casbah/Tralala les jambes en l'air/Tralala les jambes en bas*⁴. »

Quelques années plus tard, reproduisant le modèle parisien, il fera tout pour obtenir la « concession » du village algérien à la foire de Chicago en 1893, et entreprendra une carrière de plus de dix ans en tant qu'éditeur de musique, spécialisé dans les « *Coon songs* » (« chansons de nègres », au sens le plus péjoratif du terme) et les airs *ragtime* qui feront sa fortune. Puis, après avoir déménagé à New York où il fait de florissantes affaires immobilières, il se porte candidat à la Chambre des représentants des États-Unis en 1923 et devient président du Comité des affaires étrangères sous l'administration de Franklin Delano Roosevelt.

En 1945, cinquante-six ans après avoir quitté San Francisco, Sol Bloom retourne à « Bagdad by the Bay » – le surnom parfois donné à cette ville – en tant que membre de la délégation américaine officielle pour écrire la Charte des Nations unies, sur laquelle se trouve sa signature. À sa mort, en 1949, il eut encore une raison d'être célèbre : il avait poussé le président Harry Truman à devenir le premier chef d'État à reconnaître la nouvelle nation d'Israël. Parcours incroyable pour cet enfant d'immigrés, qui avait commencé au plus bas de l'échelle et connu un destin hors du commun dans cette période charnière de l'histoire des États-Unis. Cette fascination

de jeunesse pour la mise en scène érotique des spectacles orientaux dans les expositions universelles aura des conséquences majeures sur sa carrière, mais aussi sur les fondements culturels de la politique étrangère américaine.

Le « Hootchy-Kootchy »

L'attrait initial de Sol Bloom pour les exhibés du village algérien de l'Exposition universelle parisienne de 1889 s'explique aisément. En tant que trésorier du théâtre Alcazar, il était entouré de décors pseudo-mauresques et il était particulièrement sensible à cet univers. Selon un journal de l'époque, lorsque le rideau s'ouvrait, le public était fasciné par une toile de fond peinte où « *des chameaux paissaient, avec des hommes et des femmes costumés de façon pittoresque et caractéristique, dans des attitudes gracieuses*⁵ ».

Des murs et plafonds de couleur saumon et lavande avec des traces de fil d'argent et d'or ajoutaient à l'effet général. Dans le même temps, lorsque Sol Bloom se retrouve dans la Rue du Caire à l'Exposition universelle de Paris, il retrouve un univers et une ambiance qui est un peu la sienne. Il est facile d'imaginer l'émoi du jeune homme, « flâneur » de 19 ans, fasciné par cette Rue du Caire reconstituée, comme l'ont été Émile Zola ou le critique littéraire Edmond de Goncourt, qui raconte dans son *Journal* en 1895 avoir visité « *la rue du Caire, où le soir, converge toute la curiosité libertine de Paris, dans cette rue aux âniers obscènes, aux grands Africains en leurs attitudes lascives, à cette population en chaleur ayant quelque chose de chats pissant sur la braise, – la rue du Caire, une rue qu'on pourrait appeler la rue du rut*⁶ ». Edmond de Goncourt y assiste à une « *danse du ventre, une danse qui serait intéressante, dansée par une femme nue* ». Obnubilé par le ventre et les déhanchements des fesses de la danseuse, Edmond de Goncourt avoue ses fantasmes, éprouvant à l'égard de ces femmes orientales un désir sexuel non dissimulé.

Sol Bloom, dans son autobiographie, ne nous dit pas s'il a joui des plaisirs illicites de la Rue du Caire. Il raconte néanmoins que de toutes les « *expositions présentées à la foire, celles [qu'il a] trouvées les plus fascinantes sont celles des colonies françaises, et [sa] préférée, parmi celles-ci, était le Village algérien* ». Il savait que c'était un spectacle dont il « *est douteux que quoi que ce soit de semblable n'ait jamais été vu en Algérie...* ⁷ ». Les artistes algériennes fascinaient Sol Bloom du fait de leur sensualité, mais il était également attiré par leur performance physique, et l'ambiance orientaliste et coloniale qui entourait le spectacle. À ses yeux, l'exposition parisienne avait réussi à réunir deux mondes : celui du divertissement et celui de l'impérialisme.

Mais, avant d'acquérir le spectacle de la Rue du Caire, Sol Bloom avait compris que « concession » avait un double sens. Le mot s'emploie à la fois pour désigner l'espace accordé aux divertissements rentables de l'exposition et la mise en scène elle-même. L'exposition de Paris avait fusionné les deux entités, un modèle qui allait inspirer Sol Bloom pour imaginer la mise en scène orientaliste qu'il comptait introduire aux États-Unis. C'était pour lui une façon de fusionner plusieurs intérêts distincts et de soutenir une conviction de plus en plus profonde : la production de spectacles exotiques pour un public américain devait tout à la fois légitimer l'idée d'une nation impérialiste et permettre à Sol Bloom de construire son petit empire personnel.

En raison de ses relations antérieures avec Michel de Young, devenu entre-temps commissaire national de l'exposition de Chicago de 1893, Sol Bloom n'aura aucun mal à obtenir la « concession » d'un village algérien dans le *Midway Plaisance*, une avenue longue d'un mile dédiée à l'enseignement et au divertissement ethnographique, au cœur de l'Exposition universelle. Dès son ouverture, il était clair que les attractions du village algérien et de la Rue du Caire figureraient parmi les plus populaires de l'exposition. Un compte rendu publié par *The Columbian*

Gallery en donne un aperçu. Le show de Sol Bloom commence avec une musique (le « Hootchy Kootchy ») qui accompagne l'apparition d'un corps féminin encore plus érotisé que l'esclave grecque de la *Great Exhibition* londonienne de 1851, « *une créature majestueuse aux jupes de couleur chocolat, dont le cou et la poitrine sont lestés de chaînes de laiton et les pieds recouverts de babouches rouges* ».

L'auteur anonyme d'une publication de souvenirs sur *Midway Plaisance* écrit à propos de la danseuse : « *Le thème est l'amour, mais c'est la passion animale grossière de l'Orient, et non le sentiment chaste des terres chrétiennes. Chaque mouvement de son corps est à l'image de son animalité, les regards langoureux, les lèvres ouvertes, les mains qui ondulent, le corps qui balance, tous sont brutaux.* » Mais ceci n'est pas sans attrait, comme le souligne ce texte qui s'accompagne d'un portfolio : « *Puis, dans un paroxysme parfait d'ondulations, dans lequel les hanches, le ventre et le torse sont saillants et tourbillonnants, la jeune fille se soulève sur la pointe des pieds et s'accroupit en une série de frémissements et s'avance vers la scène, comme frappée d'une crise d'épilepsie.* » La situation était encore plus « *torride* », selon certains observateurs, dans le palais persan où une danseuse commençait par « *des contorsions qui marquent toutes les danses orientales ; ses mouvements sont vulgaires et semblables à ceux d'un serpent, et elle se baisse de plus en plus bas, se tortillant, se tordant, se secouant, le visage à moitié voilé avec son mouchoir, jusqu'à ce qu'elle touche presque la scène, à la manière mentionnée dans la description de la danse antérieure.* » Et pour couronner le tout, l'auteur déplore : « *Il est pour le moins surprenant de trouver la fameuse danse du ventre et ses expositions de vulgarité et d'indécence dans le cadre d'une exposition bénéficiant de la protection du gouvernement*⁸. »

Que les danseuses algériennes de Sol Bloom soient devenues populaires lors de cette exposition universelle est indiscutable. Il s'agit ici d'analyser comment cette fascination a fonctionné et selon quels ressorts visuels et

exotiques ce spectacle est devenu l'une des attractions majeures de l'exposition. Sol Bloom relate cet impact de la danse du ventre de la manière suivante : « *Lorsque le public a appris que la traduction littérale était "danse du ventre", il en a conclu avec plaisir que celle-ci devait être salace et immorale. La foule a afflué. J'avais une mine d'or*⁹. » Mais, comme le soulignait Sol Bloom lui-même et comme le récit de la *Columbian Gallery* le rappelait, cette histoire ne se résumait pas seulement à ce qui était visible. Il fallait aussi utiliser ses oreilles pour vivre le plein effet du spectacle.

Avant l'ouverture de l'exposition, afin de faire de la publicité pour son spectacle, Sol Bloom a emmené une douzaine de danseuses au *Chicago Press Club*. Il raconte lui-même, dans son autobiographie, cette « exhibition ». Et sans doute s'est-il souvenu alors des premières notes des airs entendus à Paris : « *Seul un pianiste était disponible pour jouer notre musique et pour lui donner une idée du rythme, je fredonnai une mélodie, puis je me suis assis au piano et l'ai jouée avec un doigt. À partir de cette improvisation, une partition a été arrangée et la musique est devenue beaucoup plus connue que la danse elle-même.* » Le « Hootchy-Kootchy » était né (l'air prendra bien d'autres titres, comme « The Streets of Cairo » ou « La Chanson du charmeur de serpents »). Il est devenu la chanson à succès de l'exposition dès son ouverture, et a rapidement fait son chemin dans les parcs d'attractions, les foires, et dans toutes les salles où se donnait un spectacle nécessitant une partition évoquant le Moyen-Orient.

Au-delà de ce récit, trois anecdotes doivent aussi être soulignées à propos de cette chanson. Tout d'abord, Sol Bloom négligea de protéger la musique par le droit d'auteur. Une erreur qu'il allait vite compenser en devenant éditeur de musique. Deuxièmement, la chanson devint le symbole de ce spectacle envoûtant, qui saturait les sens du public d'images, de sons et d'arômes. Troisièmement, la chanson fut, comme d'autres *jingles*, le genre d'air que l'on ne peut se sortir de la tête, devenant populaire et même

un des thèmes musicaux les plus signifiants aux États-Unis en cette fin de siècle. Par ce type de musiques, d'images et de spectacles, à l'ancrage quasi subliminal, on parvient à comprendre la persistance du racisme et de l'impérialisme.

Après l'exposition, portée par ce succès incroyable, Sol Bloom se lance donc dans l'édition musicale. Il se spécialise dans les chansons romantiques et ethniques, mais celle qui lui valut sa réputation parmi les éditeurs de musique de *Tin Pan Alley*, fut *Coon, Coon, Coon*. Les « *Coon songs* » ne se limitent pas aux formulations racistes envers les Africains-Américains. Ces chansons, souvent associées au *ragtime*, s'en prennent également aux Philippins, durant l'insurrection des Philippines (1899-1902), et aux Amérindiens. Elles ont littéralement fourni la bande-son permanente des propagandes coloniales¹⁰. Bien entendu, les compositeurs de *Tin Pan Alley* n'étaient pas les seuls à soutenir ce message. Pensons, par exemple, à la musique de *Pageant of Empire* de Sir Edward Elgar composé en 1923 pour l'Exposition de l'Empire britannique de 1924-1925 à Wembley ou à *The Legionnaires* de John Philip Sousa, composée pour l'Exposition coloniale internationale de 1931 à Paris.

Les exhibitions racialisées et exotiques dans les foires et les grandes expositions ont eu un impact puissant sur les visiteurs, car elles saturaient tous leurs sens. La musique jouait alors un rôle-clé, suscitant une émotion contagieuse parfois, qui s'enfouissait profondément dans la mémoire. Des chansons comme le « Hootchy-Kootchy » ont agi comme des *earworms*, terme qu'on utilise aujourd'hui pour désigner ces *jingles* publicitaires dont nous nous rappelons parfaitement les airs alors que nous ne les avons pas entendus depuis des années.

Il existe de nombreux exemples des effets sensoriels et érotiques dans les expositions universelles aux États-Unis. Par exemple, *The Illustrated American* a alimenté son récit du *Midway Plaisance* en demandant aux lecteurs d'imaginer les odeurs de chameaux, les accents de la musique, les

parfums des villageois (et l'absence d'utilisation de savon par les exhibés), ainsi que « *l'indécence flagrante* » de la danse du ventre et de la « *franche nudité du Dahomey et des Samoa*¹¹ ». Cette fixation sur les personnes de couleur cherche à souligner la « *sauvagerie* » du *Midway Plaisance*. Elle ignore d'ailleurs l'érotisation du corps blanc masculin qui s'incarne en la personne du légendaire boxeur « Gentleman » Jim Corbett, un ami de Sol Bloom.

Pendant qu'il travaillait à l'Alcazar, Sol Bloom, un homme exceptionnellement petit, avait compensé sa stature en boxant de temps en temps durant quelques rounds avec Jim Corbett, qui s'entraînait dans le gymnase intégré au théâtre. Jim Corbett et Sol Bloom sont devenus amis et lorsque Sol Bloom a pris en charge la gestion de *Midway Plaisance*, il a immédiatement contacté Jim Corbett, qui a accepté de faire la démonstration quotidienne de ses méthodes de « boxe scientifique » dans les différents cafés qui longent l'avenue. Comme le souligne Constance Crompton, Jim Corbett qui « *se présentait seulement en short, bottes et gants de boxe tout neufs, tout en frappant un sac de boxe de la taille d'un homme*¹² », avait récemment fait la une des journaux en combattant le boxeur noir australien Peter Jackson lors d'un match qui avait compté plus de soixante rounds et s'était terminé en match nul. Un affrontement que les autres boxeurs blancs avaient évité par crainte d'essuyer une défaite face à Peter Jackson.

Sur *Midway Plaisance*, Jim Corbett exposait son corps, aux côtés des corps exotiques, sous l'œil du public des cafés qui le regardait décrocher ses coups de poing « scientifiques ». Il était impossible pour le public de ne pas saisir ce que cette démonstration du pouvoir blanc, viril, érotique (et fondé scientifiquement) signifiait au regard de l'exhibition des « exotiques ».

Impressions et désirs impériaux

Dire que l'*inspiration* nourrie par l'érotisation des spectacles exotiques lors des expositions américaines a nourri les *aspirations* impériales du gouvernement américain peut sembler un peu exagéré, mais les liens entre l'inspiration et les aspirations sont clairement évidents dans la carrière ultérieure de Sol Bloom et son engagement idéologique. Lorsque Sol Bloom entre au Congrès en 1924 et lors de sa présidence du puissant Comité des affaires étrangères de la Chambre, il continue à apporter son soutien aux expositions, grandes et petites, en particulier celles organisées aux États-Unis pendant la Grande Dépression.

Elles constituaient pour lui des filets de protection culturelle destinés à contenir les peurs des Américains quant à l'avenir et à promouvoir l'idéologie raciale de la société américaine. Sol Bloom a également eu un impact important sur la politique américaine et son refus de participer aux expositions coloniales européennes, tradition qui remonte à l'Exposition coloniale d'Amsterdam (1883). En effet, tout au long des années 1920, alors que les expositions coloniales proliféraient de Marseille à Londres, les États-Unis refusèrent fermement de construire des pavillons américains officiels, arguant que les États-Unis n'étant pas une puissance impériale, il n'était pas opportun d'y participer. Pourtant, l'acquisition américaine des îles Philippines en 1898 attestait du contraire. Sol Bloom contra cette stratégie et s'engagea pour que le gouvernement américain participe à la plus grande exposition coloniale européenne de l'entre-deux-guerres, l'Exposition coloniale internationale de 1931 à Paris.

Le retour de Sol Bloom à Paris, avant l'ouverture de l'exposition parisienne, est sans aucun doute un voyage dans le passé, le ramenant à l'exposition de Paris de 1889 et à son Village algérien. Mais Sol Bloom a aussi compris que l'exposition de 1931 constituait un tremplin pour faire avancer les intérêts américains dans le monde et la politique impérialiste de son pays. Sol Bloom a contribué à former le récit central du gouvernement américain selon lequel, en tant qu'ancienne colonie britannique, les États-

Unis offraient tout à la fois un modèle de libération coloniale et en même temps une nouvelle forme d'impérialisme¹³.

Ce qu'il propose, c'est la possibilité d'une relation néo-impériale qui traiterait les populations des colonies européennes comme des « élèves » qui pourraient passer sous tutelle américaine et patiemment apprendre à connaître la démocratie tout en s'adaptant en tant que producteurs et consommateurs sur les marchés en voie de mondialisation de l'Amérique. Cette stratégie va se poursuivre jusqu'à la participation des États-Unis à l'Exposition universelle de Bruxelles en 1958. Dans le même temps, les expositions américaines exhibent des femmes africaines érotisées, comme lors du spectacle « Darkest Africa » de l'exposition « Chicago Century of Progress » de 1933.

L'imagination érotique de Sol Bloom l'a conduit du monde des théâtres de San Francisco jusqu'aux expositions universelles et à la musique populaire. Il a traversé toutes ces décennies en cherchant à favoriser la construction d'expositions sur la base de sa profonde certitude que l'érotisme et l'exotisme allaient contribuer à soutenir sa vision de l'impérialisme américain. Jusqu'au bout de son engagement politique et nationaliste, il est resté fidèle à cette passion première.

1. Menachem Wecker, « The Scandalous Story Behind the Provocative 19th Century Sculpture “Greek Slave” », in *Smithsonian Magazine*, 24 juillet 2015.

2. Robert W. Rydell, « In Sight and Sound with the Other Senses All Around: Racial Hierarchies at America's World's Fairs », in Nicolas Bancel, Thomas David, Dominic Thomas (dir.), *The Invention of Race*, New York, Routledge, 2014.

3. Sol Bloom, *The Autobiography of Sol Bloom*, New York, Putnam, 1948.

4. Pour un excellent aperçu de la longue histoire des représentations exotiques des danses du Moyen-Orient, voir : Jean-François Staszak, « Danse exotique, danse érotique. Perspectives géographiques sur la mise en scène du corps de l'Autre (xviii^e-xxi^e siècles) », in *Annales de géographie*, n^{os} 660-661, 2008.

5. « A Brilliant Affair », in *San Francisco Chronicle*, 7 novembre 1885.

6. Zeynep Çelik, Leila Kinney, « Ethnography and Exhibitionism at the Expositions Universelles », in Edmund Burke III, David Prochaska (dir.), *Genealogies of Orientalism: History, Theory, Politics*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2008 ; Christiane Demeulenaere-Douyère, « World Exhibitions: A gateway to non-European cultures? », in Ana Cardoso de Matos, Christiane Demeulenaere-Douyère, Maria Helena Souto (dir.), *The World's Exhibitions and the Display of Science, Technology and Culture: Moving Boundaries*, Barcelone, Quaderns d'Historia de l'Enginyeria, vol. 13, 2012.
7. Sol Bloom, *The Autobiography of Sol Bloom*, New York, Putnam, 1948.
8. *World's Columbian Exposition. The Columbian Gallery: A Portfolio of Photographs from the World's Fairs Including the Chief Palaces, Interiors, Statuary, Architectural and Science Groups, Characters, Typical Exhibits, and Marvels of the Midway Plaisance*, Chicago, The Werner Company, 1894.
9. Sol Bloom, *The Autobiography of Sol Bloom*, New York, Putnam, 1948.
10. Robert W. Rydell, « Soundtracks of Empire: "The White Man's Burden", the War in the Philippines, the "Ideals of America", and Tin Pan Alley », in *European Journal of American Studies*, vol. 7, n° 2, 2012.
11. Anonyme [sans doute Joseph Smith], « Within the Midway Plaisance », in *The Illustrated American*, 1893 (avec la permission du *Special Collections Research Center*, California State University, Fresno).
12. Constance Crompton, « Staging Gentility at the Columbian Exposition: Masculinity On and Off the Midway », in Celia Pearce, *Laura Hollengreen*, Rebecca Rouse, Bobby Schweizer (dir.), *Meet Me at the Fair*, Pittsburgh, Carnegie Mellon University ETC Press, 2014.
13. Robert W. Rydell, *World of Fairs*, Chicago, University of Chicago Press, 1993.

5. Fantômes et érotisations de l'altérité sur les scènes du théâtre et du music-hall

Nathalie Coutelet

Des premières conquêtes coloniales à la « Plus Grande France » célébrée dans l'entre-deux-guerres, la scène du théâtre et du music-hall se nourrit de thèmes et de personnages « exotiques », notamment liés aux continents que le pays investit. Que nous apprennent ces représentations de populations rencontrées par le biais de pièces ou de revues ? Certes, elles sont fictionnelles, mais pour un public qui ne connaît l'*Ailleurs* et l'« Autre » que par ces spectacles, des images vont durablement s'ancrer dans les imaginaires, d'autant qu'elles redoublent, et consolident donc, celles des romans, des cartes postales ou des exhibitions humaines et des expositions. La scène est par essence liée à la fiction, mais les spectateurs reçoivent ces visions du Maghreb, de l'Asie ou de l'Afrique subsaharienne telles des données représentatives d'un réel.

Les auteurs mettent à profit l'engouement pour ces figures construites et fantasmées qui dressent une carte mentale coloniale essentiellement liée aux corps. La morale bourgeoise, qui autorise peu de fantaisies, trouve dans ces personnages le moyen d'assouvir licitement des pulsions sensorielles réfrénées au quotidien. Les scènes se parent donc de ces altérités représentées, fictionnalisées et fantasmées, qui convoquent au théâtre et au music-hall les corps colonisés.

Odalisques et califes

Les spectacles accompagnent les événements liés à la colonisation, ils concrétisent pour le public les récits de la presse. *Constantine* (Gaîté, 1837), à-propos patriotique en un acte, s'inscrit dans le sillage de la bataille française contre Hadj Ahmed Bey dans cette ville en Algérie. Mais outre les faits liés à l'histoire militaire récente, l'intrigue est située dans « *les jardins du sérail* » parmi les « *odalisques*¹ ». Sont donc immédiatement convoquées les images du harem, notamment popularisées par la peinture orientaliste, qui n'auront de cesse d'alimenter les fantasmes des spectateurs. Sans surprise, le harem devient rapidement le *topos* par excellence, parce qu'il implique autant les possibilités plastiques du décor que les imaginaires sensuels des publics. On le retrouve donc dans *Le Minaret* (Jacques Richepin, Renaissance, 1913) ou la revue *Paris qui jazz* (Casino de Paris, 1920). Au music-hall, le harem devient même le tableau à faire, un *stimulus* publicitaire qui oriente les horizons d'attente vers une sensualité débridée. La forme même du genre souligne l'érotisme des corps, si aisément associé à ce lieu des femmes, gommant la domination et l'esclavage, au profit d'une permanente disponibilité aux plaisirs.

Au théâtre comme au music-hall, c'est d'abord le décor exotique, luxueux, qui apparaît comme un éveil des sens, un appel de l'Ailleurs. Le « *bal des Almées* » proclame fièrement le « *récent voyage au pays des Moukères*² » du décorateur, qui authentifie en quelque sorte les tableaux présentés. Ensuite, les corps féminins, dont la captivité est rarement évoquée dans sa brutalité, proposent à la fois cette altérité si attractive et des possibles érotiques. Ainsi, dans *L'Amour à la Pacha* (Max Eddy, Maurice Rumac, Moulin Bleu, 1920), un aviateur tombé après un accident dans un harem se convertit à l'islam et ramène en Écosse deux femmes, afin de devenir lui aussi un « pacha ». Le personnage est emblématique des processus à l'œuvre dans ces scènes de harem pour un public européen masculin. Que la réalité soit très éloignée de ces fantasmatiques créations

spectaculaires importe bien moins que la convocation des imaginaires ; la récurrence des personnages comme des décors les installe durablement dans les mentalités collectives.

Les hommes sont typifiés comme violents, tel le calife Hassan fouettant ses esclaves dans *Maïmouna* (Pierre-André Gérard, Gabriel Grovlez, Opéra, 1921) ou Shariar tuant ses captives dans *Les Mille et Une Nuits* (Michel Verne, Théâtre des Champs-Élysées, 1920) ; ils sont aussi d'incomparables amants, capables de satisfaire toutes ces dames – les deux caractères semblant donc être liés. Mustapha, dans *Le Minaret*, se vante d'être « *un amant sans défaillance*³ » et le sultan du Maroc, dans *L'Impératrice aux rochers* (Opéra, 1927), est capable de jeter « *deux femmes sur ses épaules avec une aisance qui a beaucoup frappé les spectatrices*⁴ », dans le tableau de l'Orgie et de la Cour d'amour⁵. Encore que dans *Afgar ou les Loisirs du harem* (Michel Carré, André Barde, Théâtre Michel, 1916), le chef sarrasin ne parvient pas à satisfaire les vingt-cinq femmes de son harem, pas plus que les prisonniers qu'il utilise afin de repeupler son royaume : elles préfèrent les jeux saphiques aux corvées reproductives. La sensualité féminine demeure, même si l'érotisation masculine est égratignée.

Mais dans *Constantine*, spectacle dit « patriotique », les femmes du harem sont des Européennes, dont la captivité est largement soulignée, de même que la violence esclavagiste de leur ravisseur. Ce n'est pas le cas des odalisques présentées comme consentantes et sexuellement épanouies grâce au savoir-faire de leur seigneur. Si la morale occidentale ne peut accepter ni servage, ni polygamie pour ses ressortissants, le public comble ses fantasmes grâce aux représentations typifiées de ces sérails lointains et voluptueux. Jacques Richepin évoque dans *Le Tango* (Athénée, 1913) un jeune couple emmené « *dans l'Afrique lumineuse* » pour contempler « *le spectacle d'une noce kabyle* » afin « *d'allumer en leurs veines le feu des passions*⁶ ».

L'intrigue, située en Algérie au second acte, décrit l'absence de désir entre les deux jeunes époux – dont le mariage n'a pas été consommé – et l'éveil sensuel attribué aux mœurs locales et au climat. Les œuvres d'Henri-René Lenormand, chantre du « *théâtre colonial*⁷ », n'ont cessé de démontrer les influences du climat chaud sur les comportements sexuels, des coloniaux comme des colonisés. Dans *Terres chaudes* (Grand-Guignol, 1913), *Le Simoun* (Comédie-Montaigne, 1920) ou *Le Mangeur de rêves* (Comédie des Champs-Élysées, 1922), les personnages masculins sont d'une violence sadique, les personnages féminins, enjôleurs et séducteurs.

L'omniprésence du harem dans les productions d'après-guerre, non seulement au music-hall, mais aussi dans le théâtre à grand spectacle, rend compte d'un attrait pour la plastique « exotique », d'une pulsion scopique et d'un goût iconique, liés aux représentations codifiées par la carte postale, la photographie et la littérature, d'individus à la sexualité débridée. Liées au *topos* du harem, la danse et l'orgie décuplent le plaisir *spectatoriel*. C'est bien sûr la « danse du ventre », découverte par le public français lors des Expositions – en particulier la Belle Fatma de la rue du Caire en 1889 à l'Exposition universelle parisienne⁸ – et déployée par le Grand Salon mauresque de la rue Blanche, le Concert oriental ou le Moulin Rouge. Si elle se développe logiquement sur les scènes de music-hall, forme liée à partir du xx^e siècle à la danse, elle offre également des épisodes attendus au théâtre, comme dans *Les Mille et Une Nuits*, où l'on peut contempler « *les fêtes du Khalifat, le bain des sultanes, l'Orgie, Shéhérazade, le Harem*⁹ ». Dans le tableau dit « de l'orgie », ce sont « *les femmes du harem qui dansent*¹⁰ », conjugaison de deux fantasmes européens : la danse lascive et envoûtante, qui met en valeur le corps féminin et la projection vers une relation multiple du mâle, pour lequel les femmes rivalisent de séduction.

Geishas et samourais

Les représentations scéniques de l'Asie suivent également les étapes de la colonisation, en portant l'accent davantage sur les corps que sur les événements politiques. Dès *Madame Chrysanthème* (Georges Hartmann, André Alexandre, d'après Pierre Loti, Théâtre-Lyrique de la Renaissance, 1893), au moment de la création de l'union indochinoise, la « *petite femme à cheveux noirs, à peau jaune, au nom de fleur*¹¹ » devient l'emblème de cette double domination : conquête coloniale française et conquête masculine, par ce mariage provisoire qui contente les appétits sexuels de l'officier jusqu'à son départ. Sans surprise, la figure de la geisha, popularisée par la littérature, l'estampe, puis la photographie, condense l'appréhension moins du Japon que de l'Asie. L'opérette *La Geisha* montre que « *c'est par les femmes que le Nippon a conquis l'Europe* » et que ce spectacle touche « *ce sens si particulièrement parisien de l'exotisme galant*¹² ». En effet, ce goût pour une sensualité dépaysante est largement exploité par le théâtre, de même que les possibilités décoratives, liées à l'estampe et aux photographies de voyageurs. La découverte de la Japonaise Sada Yacco lors de l'Exposition universelle de 1900, dont aucun article n'omet de rappeler son statut d'ancienne geisha, contribue au succès de ce type. Plus sensuelles, les geishas de *Mousmé* (Michel Carré, Albert Acremant, Théâtre Michel, 1920) dansent pour séduire les hommes de leur maison de « thé ».

Mais contrairement aux almées et odalisques du Maghreb, la geisha et l'Asie sont fortement esthétisées, dans le sillage des « chinoiseries » et du japonisme. Les noms des personnages, « La Cigogne danseuse » ou « L'Oiseau fleur » dans *Princesse d'amour* (Judith Gautier, Vaudeville, 1907), « Feuille d'Amandier » dans *Sin* (Maurice Magre, Théâtre Femina, 1921), soulignent une poétisation associée à l'art asiatique, perçu comme délicat et raffiné. *La Revue féerique* (Folies-Bergère, 1917) propose l'« *évocation d'un Japon pittoresque enchanté des grâces menues de ses mousmés aux robes brochées de fleurs fabuleuses*¹³ ». *La Grande Revue* des

Ambassadeurs (1917) offre des lanternes japonaises, des « *figurines de songe exotique* », Madame Chrysanthème et les indispensables geishas du « *pays des légendes dorées* » qui « *ont accoutumé de s'entraîner aux plaisirs de l'amour*¹⁴ ». Sada-Mi-Mi-Ya-Pouf, la « *poupée japonaise* », une « *étonnante geisha*¹⁵ », danse à l'Olympia (1920). Le music-hall a certes érigé l'esthétisation des personnages en règle scénique, mais l'Asie semble davantage s'y prêter que les autres continents. De même, l'érotisation qui y tient une place essentielle est plus discrète, moins exhibée qu'elle ne l'est pour les odalisques. La danse, y compris au théâtre, demeure essentielle, à l'instar de Ki-Ri-Ki, dans *Mousmé*, qui exécute une chorégraphie lascive dans la maison de geishas où elle a préféré fuir un mariage non désiré. Le burlesque des noms n'entrave en rien l'érotisme des situations, mais il souligne la domination.

Comme les califes ou les cheikhs, les hommes sont violents, du samouraï, dominateur et bestial, au proxénète dans *La Geisha* sous les traits de « Monsieur Dix-Mille Joies¹⁶ », en passant par le Bronze dans *La Grande Revue* des Ambassadeurs ou le seigneur impitoyable face à l'adultère de sa femme, qu'il tue, dans *L'Ombre d'une fleur* (Maurice Laumann, Ernest Duthuit, Grand-Guignol, 1922). Le célèbre *Jardin des supplices* d'Octave Mirbeau adapté par Pierre Chaîne (Grand-Guignol, 1922), met en scène la mort voluptueuse de Clara, des supplices infligés par les hommes chinois dans la salle de torture. Ce stéréotype contraste avec la vision plutôt efféminée de nombreux hommes asiatiques, dans la littérature coloniale en particulier.

Plus directement érotique, le *leitmotiv* du Kamasutra innerve de nombreuses œuvres, à commencer par *Le Kama Soutra ou Il ne faut pas jouer avec le feu* (Régis Gignoux, Grand-Guignol, 1922). Dans cette pièce, le sulfureux livre déclenche des sensualités torrides parmi les personnages européens plongés dans la lecture ; les tableaux intitulés « Le Kama Soutra » dans la *Revue légère* (Olympia, 1914) ou *Paris en l'air* (Casino de

Paris, 1921) sont plus explicites quant aux possibles amoureux. Prétexte de fabuleux décors, ils invitent les publics au dépaysement, mais aussi aux désirs et à l'art érotique. Dans *L'Homme aux dix femmes* (Miguel Zamacoïs, Théâtre Antoine, 1921), un jeune Français fuit aux Indes et y découvre le harem du *rajah* et d'inédites pratiques sexuelles, dans ce « *pays de la libre luxure* » qu'il oppose à « *l'Europe prude où l'amour se mesure*¹⁷ ».

Le motif du harem, moins récurrent que pour le Maghreb, se retrouve dans les figurations d'une Inde fabuleuse, peuplée de femmes soumises et expertes, de seigneurs jouisseurs et dominateurs. Située en Asie, l'Inde est alors souvent associée par les imaginaires et les spectacles à un Orient fantasmatique.

Vénus et Adonis noir·e·s

La particularité des représentations de l'Afrique subsaharienne est la concentration sur un corps noir, moins lié à une aire géographique, culturelle ou ethnique qu'à une « *figure de l'imaginaire contemporain*¹⁸ », qui inclut aussi les Africains-Américains. Le cliché le plus récurrent est celui de la lubricité, dès *La Vénus noire* (Adolphe Belot, Châtelet, 1879), où la belle Walinda offre le choix à Monsieur de Guéran entre l'épouser ou être supplicié. La « *négresse Zizi* » dans *La Famille Gaudissart* (Louis Artus, Théâtre de Cluny, 1903), relance son ancien amant et parvient à se substituer à la nouvelle épouse pour profiter de la nuit de noces. Boule de Neige, dans *Le Train de 8 h 47* (Léo Marchès d'après Courteline, Ambigu-Comique, 1910), ne cherche qu'à séduire les soldats, dont Croquebol, pourtant horrifié par le contact de sa peau noire. La jeune « *mulâtresse* » Koukouli (Valentine et André Jager-Schmidt, Théâtre de l'Avenue, 1924), se livre à une danse du voile, afin d'ensorceler les hommes blancs. L'une des favorites du roi africain ne peut résister à la tentation de goûter les plaisirs charnels avec un homme blanc dans *Le Village blanc ou Olive chez*

les nègres (Henri Falk, Music-hall des Champs-Élysées, 1926). Toutes incarnent donc la perte de l'homme blanc.

Les hommes ont la même sexualité débridée, comme *Moïse* (Edmond Guiraud, Théâtre Antoine, 1911), profitant des faveurs de la femme adultère grâce au chantage ; Séil-kor, dans *Impressions d'Afrique* (Raymond Roussel, Théâtre Antoine, 1912), séduisant la blonde Nina ; les figurants du « *Village nègre* » de la revue *Ça vaut l'voyage* (Ba-Ta-Clan, 1919), des « *sauvages qui se montrent nus*¹⁹ », avides de goûter les chairs blanches des Parisiennes ; le chasseur d'hôtel noir engrossant Marguerite, incapable de résister à ses charmes dans *Le Blanc et le Noir* (Sacha Guitry, Théâtre des Variétés, 1922) ; enfin l'amant noir de *La Joueuse* (Madeleine de Zogheb, Studio des Champs-Élysées, 1934), étalon dont Lenka recherche la perfection sexuelle. On note la persistance de ces unions morganatiques qui semblent donc, sous couvert d'horreur ou de burlesque, traduire un fantasme solidement ancré.

Les danses mettent en exergue la fonction érotique des corps, dans des revues telles que *Nu, Nu... Nunette* (Concert Mayol, 1926) avec les « Black Sisters », *Black Birds* (Ambassadeurs, 1926), *Black Flowers* (Porte-Saint-Martin, 1930) et bien sûr, la célèbre *Revue nègre* (Champs-Élysées, 1925). Envahissant le spectacle après la Première Guerre mondiale, symboles de la « *négromanie*²⁰ » ambiante, les danses jazz servent d'abord à utiliser les corps en mouvement comme emblèmes d'une libération des tabous. Les danseuses présentent des corporalités différentes comme des mouvements inhabituels, considérés comme saccadés, voire burlesques et licencieux.

André Rouveyre associe cette « *éruption dionysiaque* » à « *l'ébranlement nerveux [...] de la guerre* », dont la « *note noire culminante* » est « *La Baker* », une « *sorte de Vénus cuivrée : formes canoniques – vigoureuses et élastiques*²¹ ». Le danseur Feral Benga est vu comme « *un nègre superbe*²² », doté d'un « *corps noir sculptural*²³ » qui

exécute des mouvements « *d'une frénésie émouvante et forcenée* » que « *les spectatrices admirent à juste titre*²⁴ ». Avant lui, « *M. Benglia, nègre d'une imposante stature* » est une « *idole noire d'une majesté sculpturale*²⁵ ». L'association des Noirs à la danse et à la musique se développe moins avec l'histoire coloniale qu'avec celle de la Première Guerre mondiale, mais elle poursuit le cliché établi dès le XIX^e siècle sur leur prédominance physique. En d'autres termes, la « sauvagerie » initialement associée aux personnages est remplacée par des rythmes corporels fougues.

L'esthétisation des corps passe par la métaphore sculpturale, comme pour les « Black Flowers », « *dont la nudité harmonieuse soutiendrait la comparaison avec les statues de Tanagra*²⁶ ». Toutefois, si la découverte des rythmes jazz a décuplé la présence des danses « noires » sur les scènes, elle existe dès le XIX^e siècle et exploite à la fois le rire et la lubricité, comme dans « *les danses nègres* » au « *caractère de folie religieuse et obscène*²⁷ » dans *La Vénus noire*, « *la Mattchiche de la Nègresse* », interprétée par Miss Moss dans *Le Millième Constat* (Folies-Dramatiques, 1907), la « *bamboula* » de l'opéra *Paul et Virginie* (Jules Barbier, Michel Carré, Gaîté, 1876) ou la « *troupe sénégalaise Bamboula* » dans la *Revue en chemise* (Folies-Bergère, 1913). Les termes incitent à une lecture paradoxale très révélatrice de la réception des corps noirs : méprisés pour leur altérité, ils sont tout autant séducteurs pour cette même altérité et – peut-être surtout – en raison de la nudité récurrente des personnages dans les divers spectacles.

Possible retournement du stigmat ?

Au sein de cette abondante production spectaculaire, qui érotise fortement les corps exotiques, quelques œuvres se distinguent par un propos atypique. *Impressions d'Afrique*²⁸ de Raymond Roussel évoque le sort de

naufragés européens, contraints de divertir les sujets du roi africain Talou par des spectacles ; un autre naufragé, le riche Marseillais désireux de fonder un comptoir du *Village blanc ou Olive chez les nègres*, arrive chez un roi qu'il a connu durant l'Exposition coloniale de Marseille. Ce dernier, gardant en mémoire la façon dont les Noirs ont été parqués et exhibés, décide de créer un village blanc pour divertir son peuple.

S'ils ne sont pas les plus représentatifs, ces spectacles indiquent tout de même, sous le mode humoristique, une forme de renversement. *Vièrges en folie* ! (H. Verdellet, Albert Mirabaud, Gaston Secrétan, Gaîté-Montparnasse, 1909) présente un « marché aux hommes » destiné aux dames afin de peupler leur harem. Là encore, tout en montrant des corps dénudés et érotisés, l'œuvre se singularise par la domination féminine sur des hommes réduits au statut d'objets sexuels, de marchandise sensuelle.

Ces exemples ne peuvent pourtant effacer la majorité des clichés fantasmatiques sur les corps des populations colonisées, infériorisés et érotisés sur les scènes du théâtre et du music-hall. Toujours associés à une sexualité jugée amoral – harems, almées, geishas, orgies, nudité –, les personnages féminins comme masculins, asiatiques, maghrébins ou d'Afrique subsaharienne, sont souvent dénudés, dansants et pervers. Ce sont avant tout des corps, qu'ils dansent ou assouvissent des désirs charnels. Sauf peut-être dans la *Revue de l'Odéon* (1926), où Malikoko se cache au Châtelet²⁹ sous l'apparence d'un comédien qui prépare l'envahissement de Paris car « *Le noir est la vraie couleur de l'homme. Les teints pâles sont l'indice de races dégénérées*³⁰ ».

Il est intéressant que les deux personnages noirs de ce tableau puissent égratigner le colon blanc et renverser cette hiérarchie des races héritée des scientifiques du XIX^e siècle, même sous forme burlesque. Toutefois, les constantes scéniques du harem et de la polygamie sont associées à l'orgie et la prévalence des corps féminins comme appâts érotiques. Parmi la gent masculine, seuls les hommes noirs échappent au stéréotype de la violence,

incarnée par les sultans ou les samouraïs. Ils sont aussi plus esthétisés, à l'instar des femmes de pays colonisés, dont les corps sont traités comme des estampes ou des sculptures vivantes.

Au fond, peu de différences entre les représentations théâtrales et music-halliennes, qui recourent au même traitement des corps : leur « exotisme » est exhibé et érotisé, leur corporalité exploitée pleinement – notamment par la danse – ce qui, bien entendu, redouble l'asservissement colonial et permet une évasion fantasmatique inavouable en Occident. On constate enfin une érotisation plus massive à l'apogée de la domination coloniale, la sauvagerie des premiers combats étant remplacée par le désir.

1. Octave de Cès-Caupenne, Clairville [Louis François Nicolaie, dit], Auguste Jouhaud, *Constantine*, Paris, Marchant, 1837.
2. « Les music-halls », in *Comædia*, n° 2826, 11 septembre 1920. Le bal est donné à Tabarin, en 1920.
3. Jacques Richepin, « Une scène du *Minaret* », in *Comædia*, n° 1997, 21 mars 1913.
4. Étienne Rey, « Au Théâtre de l'Opéra », in *Comædia*, n° 5163, 19 février 1927 (une œuvre de Saint-Georges de Bouhélier).
5. « Musique », in *La Semaine à Paris*, n° 248, 25 février 1927.
6. Gaston de Pawlowski, « Au Théâtre de l'Athénée », in *Comædia*, n° 2281, 30 décembre 1913.
7. Amélie Grégorio, « L'Arabe dans le théâtre d'Henri-René Lenormand : un personnage "exotique" ? », in *Planeta Literatur: Journal of Global Literary Studies*, n° 1, 2014.
8. Arthur Pougin, *Le théâtre à l'Exposition universelle de 1889. Notes et descriptions, histoire et souvenirs*, Paris, Fischbacher, 1890.
9. « Variétés », in *Comædia*, n° 2742, 19 juin 1920.
10. « Théâtre des Champs-Élysées », in *Comædia*, n° 2707, 15 mai 1920.
11. Richard O'Monroy, « La soirée parisienne », in *Gil Blas*, n° 4824, 1^{er} février 1893.
12. X.Y.Z., « Le théâtre, les mœurs et la Geisha », in *La Vie parisienne*, n° 35, 18 août 1906. Opérette de Charles Clairville et Jacques Lemaire datée de 1898, adaptée au Moulin Rouge en 1906.
13. Henry Dargès, « Théâtres et spectacles », in *La Rampe*, n° 92, 29 novembre 1917.

14. Henry Dargès, « La Grande Revue des Ambassadeurs », in *La Rampe*, n° 76, 28 juin 1917.
15. Gustave Fréjaville, « Petite chronique du music-hall », in *Paris-Midi*, n° 3246, 15 décembre 1920.
16. X.Y.Z., « Le théâtre, les mœurs et la Geisha », in *La Vie Parisienne*, n° 35, 18 août 1906.
17. Miguel Zamacoïs, « L'Homme aux dix femmes », in *Comædia*, n° 3306, 3 janvier 1922.
18. Timothée Jobert, « “Corps” noir : l'avènement historique d'une figure du racisme quotidien », in *Migrations Société*, n° 126, 2009.
19. Armory, « Les music-halls », in *Comædia*, n° 2571, 31 décembre 1919.
20. Ernest-François Velletaz, « À travers le monde », in *Les Modes*, n° 270, novembre 1926.
21. André Rouveyre, « Théâtre », in *Le Mercure de France*, n° 677, 1^{er} septembre 1926.
22. Armory, « Aux Folies-Bergère », sans date.
23. Adhémar de Montgon, « Aux Folies-Bergère », in *La Folie d'amour*, 15 novembre 1935.
24. Louis Léon-Martin, « Chronique du music-hall », in *Le Petit Parisien*, 16 novembre 1935.
25. Jacques Patin, « Les premières », in *Le Figaro*, n° 149, 29 mai 1925 ; Revue *Un soir de folie*.
26. Robert Brisacq, « Théâtre de la Porte-Saint-Martin », in *La Rampe*, n° 520, 15 mai 1930.
27. Henry Fouquier, « Causerie dramatique », in *Le XIX^e siècle*, n° 2817, 9 septembre 1879.
28. Pierre Bazantay, « Le lion de Perros ou l'Afrique dans les Impressions », in *Africultures*, n° 52, 2002.
29. La revue s'amuse ici du succès retentissant de *Malikoko, roi nègre*, un spectacle du Châtelet qui avait fait courir le Tout-Paris en mettant en scène un « roi cannibale » neurasthénique, amateur de jeunes femmes blanches, mises à la casserole et grâce auxquelles il retrouve moral et appétit (Sylvie Chalaye, *Du Noir au nègre, l'image du Noir au théâtre*, Paris, L'Harmattan, 1998).
30. « MM. Lang et Bastia envisagent le Péril noir », in *Comædia*, n° 4485, 11 mai 1926.

6. Le parfum de la colonie

Le cinéma colonial européen et l'image du corps de l'autre sexualisé

Catherine Servan-Schreiber

*« La façon dont la sexualité et la race sont convoquées,
dans cette situation coloniale, c'est quelque chose
qui est une marque des anxiétés sociales, refoulées ou pas. »*

Ann Laura Stoler, 2019¹.

Dans un bel élan unanime, de l'Empire des Indes britanniques au Maghreb français, le cinéma colonial européen ne fait souvent que porter à l'écran le contenu même du roman colonial. Il hérite aussi d'une vogue de l'Orient mise à l'honneur par les peintres du XIX^e siècle², laquelle prolonge le goût du paysage pittoresque, et trouve, d'ailleurs, une première expression dans la description des mœurs espagnoles.

Ainsi, en matière de décor, le cinéma colonial s'aligne sur les préférences du roman : lieux déserts, où le conflit colonisateur/colonisé ne peut se noter, ou encore, villes « grouillantes » qui rendent exotique la population locale, et lui donnent un caractère un peu médiéval. Mais ce *continuum* – récit de voyage, peinture du pittoresque, roman colonial –, tout

en nourrissant la créativité cinématographique, a pourtant ses limites. Car le cinéma adapte et transfère dans son propre langage les grandes trames de la fiction coloniale. Et surtout, dès qu'il s'agira de mettre en scène la rencontre dominant/dominé, dans sa dimension sexualisée et racialisée, il s'affranchira du modèle romanesque initial.

Sur le plan historique, une constante se remarque : chaque régime colonial connaît des débuts « fusionnels », suivis par une phase de repli, qui mène tôt ou tard à une remise en cause de la colonie. En ce qui concerne l'Inde britannique, au « Nanab » anglais très « indianisé », succède le « Sahib », obsédé par la distance à observer³. Pour l'Éthiopie, la *phase d'amour* subit un changement draconien avec l'entrée en scène du régime fasciste italien⁴.

Le cinéma colonial européen, si tant est qu'on puisse l'identifier, prend ses marques dans cette vision désenchantée. Quelles plastiques sont alors offertes à l'écran ? Quelles images du corps de l'autre sont livrées, lorsqu'on sort de la phase de l'Empire triomphant décrite par Gilbert Comte⁵ ou Raoul Girardet⁶ ? Au profit de quelles logiques se déploie cette culture cinématographique ?

Rappelons, si l'on se situe du côté de son public populaire, que le film colonial succède aux fameuses expositions coloniales et universelles. « *L'engouement pour ces films devint tel que les producteurs de spectacles "ethniques" passèrent de l'exhibition ethnologique au cinéma muet puis parlant, imprimant leur marque sur la construction de l'altérité exotique que renvoyait ce média populaire*⁷. » Et rappelons aussi, si l'on se situe du côté des acteurs, que ce cinéma succède à un engouement du théâtre pour les rôles d'Orientaux : « *Les hommes apprécient des costumes propices aux grands effets. Les femmes, travesties en esclaves, odalisques ou sultanes, exhibent des charmes généralement cachés*⁸. » Confronté à la réalité coloniale de l'histoire, ce dispositif artistique perd son côté attractif. Bien au contraire, se démarquer de l'Orient sera l'un des grands enjeux du

cinéma colonial. Pour autant, le corps de l'autre, quand il apparaît, ne vient-il à l'écran que comme faire-valoir du corps occidental ?

La sexualité est d'autant plus théâtralisée qu'entre les groupes de colons et de natifs se dresse une impénétrable barrière. La partie de tennis dans le célèbre roman d'Edward Morgan Forster, *A Passage to India* (1924), l'illustre bien : « *Il avait été question, un moment, d'échanger des balles entre Orient et Occident, mais l'idée fut vite abandonnée, et les courts furent occupés par les couples habituels*⁹. » Or justement, le cinéma colonial européen s'occupe de couples « non habituels ».

***Pépé le Moko* en Algérie française : parfum de rumba dans la casbah**

Les films formant le fonds du cinéma colonial au Maghreb ont fait l'objet de l'étude d'Abdelkader Benali sur l'imaginaire en trompe-l'œil. Citons quelques-uns de ces films majeurs, comme *Le Désir* (1928), *Le Bled* (1929), *Le Marchand de sable* (1931), *L'Atlantide* (1932), ou encore *Le Grand Jeu* (1934). « *Les représentés sont les dominants, jamais les dominés* », nous dit Abdelkader Benali. Dans toute cette production, pratiquement pas d'acteurs et actrices maghrébins. Seules Kaïssa Robba et Laila Atouna sont sollicitées. Hassina, héroïne de *L'Occident*, est jouée par Claudia Victrix dans la version de 1927, puis par une actrice « exotique », dans celle de 1937, une Antillaise nommée Ramma-Tahé. C'est dire que « le corps de l'autre » est peu considéré dans son « authenticité » et sa réalité.

Certes, un film comme *Le Désir* d'Albert Durec (d'après le roman de Jean Pomerol), de par son titre même, et de par son sujet – un notable colonisé en quête d'épouses de plus en plus jeunes –, offre matière à dissenter. Mais *Pépé le Moko* de Jean Duvivier (1936), réalisé d'après le roman d'Henri Labarthe, est riche d'indices, car il met en scène plusieurs

groupes de la société coloniale. Il a été porté au succès par l'acteur Jean Gabin et il a joui d'un vaste public. Parmi les ingrédients dramatiques du film figure « *le rapport de séduction non exempt de mépris que les Français imposent à la population indigène* ». Dans le film *Le Bled*, on voit que « *posséder une femme, c'est posséder la colonie*¹⁰ ».

Ainsi Pépé s'approprie les femmes de la casbah. À travers ce quartier, la ville même d'Alger est sexualisée : « *La casbah, profonde comme une forêt, avec ses ruelles tortueuses et sombres, qui se chevauchent, s'enlacent et se désenlacent, étroites comme des couloirs.* » La casbah est « *un bordel plein de filles de tous les pays et de tous les formats*¹¹ », le symbole même d'un manque de pureté raciale. Dès lors, ce manque de pureté raciale ouvre la porte au drame.

À travers la vogue orientaliste, la séduction de la femme maghrébine demeurerait ancrée dans « *cette beauté ardente et cuivrée, promesse de passions inconnues à nos climats*¹² » louée par Théophile Gautier. Mais ce rêve d'union et de possession tourne court, et bientôt, la « femme orientale » est celle qui menace. Elle est à la fois sexualisée et niée, mais jamais aimée. En revanche, le fantasme colonial de l'Européen suscitant l'amour, en particulier des femmes colonisées, lui, est bien installé : « *Les terrasses sont le domaine exclusif des femmes indigènes, mais l'Européen y est cependant toléré.* » Et surtout, Pépé est adulé par toutes. « *S'il mourait, trois mille veuves iraient à son enterrement* », dit une « prostituée » dans le film.

Sur ces terrasses ou dans les ruelles, les femmes comme Aïcha, Inès, Tania, sont vêtues de noir. Face à elles paraît Gaby, la femme blanche, vêtue de blanc. Pépé aime Gaby pour sa blancheur et son parfum parisien. Celle-ci ne porte pas de vulgaires anneaux, comme Inès, la maîtresse orientale, mais des diamants, signes de richesse et de pureté. Gaby et Pépé jouissent d'une liberté qui n'est pas celle des Algériens : celle de danser ensemble. Mais, enlacés, avec leurs vestes blanches, pendant la séquence de rumba, ils

cristallisent l'angoisse de perte de blancheur. Et, de fait, même ce loisir est entaché de peur.

Toute la casbah vit dans la peur, l'écoute, la surveillance. La sexualité est perçue comme clandestine et suscitant l'anxiété. Inès vit dans l'angoisse de perdre Pépé. Algérienne pour les uns, gitane pour les autres, Inès est la traîtresse, la femme servile et sournoise, la maîtresse qui donne la mort et se venge. On lui applique les clichés qui caractérisaient l'Espagne romantique : « *insondable, fantasque, dissimulatrice et cruelle*¹³ », et que l'on associe à la population des colonies. Quant à l'inspecteur algérien Slimane, il éprouverait un désir sexuel pour Pépé selon Michael G. Vann dans son analyse du film¹⁴.

***Black Narcissus* en Inde britannique : un parfum qui égare les sens**

Bien que l'idée d'un cinéma colonial anglais en tant que tel ne puisse s'affirmer avec netteté, la plupart des productions sur l'Inde britannique étant hollywoodiennes, et dès lors, éloignée des colonies, l'inspiration littéraire anglo-indienne¹⁵ des films, les rattache aisément aux « archives » de la colonie. Qui ne connaît *The Lives of a Bengal Lancer* de Henry Hataway (1935), *Gunga Din* de George Stevens (1939), *Elephant Boy* de Robert Flaherty et Zoltan Korda, (1937), *The Jungle Book* de Zoltan Korda (1942), *Cobra Woman* de Robert Siodmak (1944), puis, après l'indépendance de l'Inde de 1947, *The River* de Jean Renoir (1951), *Bhowani Junction* de George Cukor (1956), *Der Tiger von Eschnapur* et *Das Indische Grabmal* de Fritz Lang (1958 et 1959), *Shakespeare Wallah* de James Ivory (1965), *Heat and Dust* de James Ivory (1983) ou, enfin, *A Passage to India* de David Lean (1984) ?

De cet ensemble émerge *Black Narcissus* (*Le Narcisse noir*) (1947) de Michael Powell et Emeric Pressburger, réalisé d'après le roman du même

nom de Rumer Godden, avec ses prestigieux acteurs, comme Deborah Kerr, Sabu, David Farrar, Esmond Knight, Kathleen Burton et Jean Simmons. Il est présenté comme un des films les plus aimés et les plus commentés du cinéma classique ou encore comme « *un film flamboyant et érotique, qui confronte le désir et l'interdit avec une audace extrême*¹⁶ ». Le film met en scène une congrégation de sœurs anglaises portant la parole missionnaire dans l'Inde coloniale. Sur cette base, se détachent des passions non assouvies.

Black Narcissus oppose en effet les couples, européens et indiens, dans leur approche de l'amour et de la sexualité. Comme dans *Pépé le Moko* de Julien Duvivier (1937), toute la population locale est habillée en noir ou en habits chamarrés, sauf les sœurs anglaises, qui portent des aubes blanches immaculées. Comme dans *Pépé le Moko*, le film *Black Narcissus* se déroule dans un espace sexualisé, le palais d'un général indien, qui se trouve être un ancien harem. Un harem dont les murs sont couverts de fresques érotiques sur le mode *Kamasutra*. Cela pose d'emblée la sexualité débridée de l'Indien et celle, maîtrisée, des religieuses qui viennent loger au palais. L'intrigue exalte la nécessité de maintenir la pureté de la « race » en mettant l'accent sur la chasteté de l'Anglaise victorienne face à l'érotisme scandaleux et dangereux des Indiennes, un trait que Kenneth Ballhatchett souligne dans ses analyses¹⁷. Elle exalte aussi le sacrifice de la femme blanche, supérieure par son dévouement, susceptible de consacrer sa vie à lutter contre les épidémies et à instruire.

L'armée indienne, pour sa part, se voit ridiculisée en la personne de son neveu, un général d'opérette (Sabu), « *vaniteux comme un paon noir* », juché sur un minuscule cheval, habillé d'étoffes chamarrées, couvert de bijoux, et parfumé du « Narcisse noir », parfum londonien très prisé. Or, l'idéal victorien de virilité oppose l'Anglais à l'Indien, à son hyper émotivité s'ajoute une hyper sensibilité, structurant sa nature animale, son côté sensuel et enfantin. Bref, ce corps militaire masculin indien paraît très

frivole et efféminé. Une caricature d'autant plus choquante et déplacée qu'à l'occasion des deux guerres mondiales, l'Empire britannique a sollicité l'aide de milliers de soldats indiens dans ses régiments, dont le courage a été salué.

Dans ce film, la sensualité orientale est incarnée par Kanchi (Jean Simmons), une jeune danseuse indienne villageoise, et par la séquence de sa danse au foulard, qualifiée « *d'appétit sexuel proche de l'hystérie féminine* ». Selon Fabien Alloin, elle convoque dans le couvent une « *sensualité arrogante* » et « *répondant à l'immobilité des sœurs, offre chacun de ses mouvements comme une caresse* »¹⁸. Kanchi dérange le travail scolaire des enfants par son manque d'aptitude à étudier. On la dépeint aussi en voleuse. Elle ne masque en rien ses désirs, mais au contraire, montre avec force gestes du visage et du corps, l'attrait physique et sexuel que le général exerce sur elle. Loin de s'en offenser, celui-ci la regarde avec bienveillance, touche sa chevelure, et lui offre un bijou. Ils s'enlacent.

Le couple formé par le général indien et la jeune danseuse Kanchi incarne la frivolité, l'aspect enfantin – ils sont tous deux de petite taille, par rapport aux Anglais –, l'irresponsabilité. « *Ils ont des réactions primitives, il faut les éduquer, comme des enfants déraisonnables* », dit l'agent britannique. Kanchi est définie par cet agent comme « *infernale* », « *semant la zizanie* », et « *créant des ennuis* », mais en fait, c'est la rivalité entre les sœurs qui va créer des ennuis. On a beaucoup commenté la façon dont les éclairages de Jack Cardiff et les trucages de Walter Percy Day exaltaient les sentiments et la passion des personnages : le vent qui s'agite dans les voiles, les rideaux qui se soulèvent, le décor spectaculaire... Comme dans *Pépé le Moko*, c'est un « *érotisme de surveillance* » qui s'instaure, chacune s'épie derrière des moucharabiehs, selon une logique typique du harem, dont, finalement, les sœurs reproduisent le comportement.

L'érotisme de l'agent britannique (David Farrar) est à l'opposé de celui du jeune général indien : torse nu, en short, il met en permanence en avant sa plastique. Dans l'ambiance tendue du couvent, il les déstabilise par sa façon de chanter « *J'aime tant les plaisirs* » et de les narguer. Emportées dans un tourbillon de sensations suscité par cette vie en Inde, les sœurs voient leurs désirs se réveiller, les faisant douter de leur mission. On assiste alors à un renversement des préjugés, car les sœurs sont incapables de dominer leurs pulsions. Le discours sur la *Mem sahib* si prude, si chaste et si convenable par rapport à l'Indienne, s'écroule, dans une scène culte, où la sexualité contrariée de sœur Ruth l'amène à troquer son aube pour une robe écarlate. Les paupières rougies par le sang, ostensiblement fardée, on la voit tenter de tuer sœur Clodgah. Une contre-image, donc, pour l'Inde, où Prem Chowdhry a mis en avant la véritable obsession de l'homme blanc à l'égard d'un public indigène tenu pour partiellement violent¹⁹.

Car en regard, la population locale incarne la sagesse, la spontanéité du désir et le fait de vivre sans honte sa sexualité. Le général assume avec humour sa nature frivole et l'ermite hindou, lui, domine ses pulsions. Le film souligne la présomption des Occidentaux, incapables de gérer leurs propres désirs, mais avides de régenter les colonisés. Révélant l'échec du dominant par les failles d'une sexualité mal refoulée, *Black Narcissus* est le film qui va le plus loin dans l'exploration du lien entre colonisation et sexualité.

***Sentinels of Bronze* et la question de la *faccetta nera* en Italie**

L'expérience coloniale, qui permet aux réalisateurs italiens de mettre en scène une Afrique à la fois imaginaire, avec des images de folklore orientaliste, et réelle, a livré une série de films ayant pour but premier « d'amuser le public ». À partir de 1928, les titres les plus connus en seront

Siliva Zulu de Attilio Gatti et Giuseppe Paolo Vitrotti (1928), *Kiff Tebbi* de Mario Camerini (1928), *Aldebaran* d'Alessandro Blasetti (1935), *Il Grande Appello* de Mario Camerini (1936), *Scipion l'Africain* de Carmine Gallone (1937), *Sotto la Croce del sud*, de Guido Brignone (1938), *Squadron bianco* d'Augusto Genina (1938), *Sentinelle di bronzo* de Romolo Marcellini (1937), *Petits Naufragés* de Flavio Calzavara (1938), *Abuna Messias* de Goffredo Alessandrini (1939), *Benghazi* d'Augusto Genina (1941) ou *Giarabub* de Goffredo Alessandrini (1942). Une production, analysée par Alessio Lorretti, qui se fixe à la fois dans l'idéologie coloniale et les valeurs du fascisme : « *Si certains films ont une valeur anthropologique, d'autres exaltent la patrie italienne comme valeur suprême, le travail, l'obéissance, et l'héroïsme des Italiens qui doivent faire face à l'adversité* » et, surtout, ces films mettent en avant « *une camaraderie virile qui s'oppose aux tentatives provenant des femmes* »²⁰.

La colonisation a duré cinquante ans pour l'Érythrée et « l'occupation » cinq ans seulement pour l'Éthiopie. Au sein de ces temporalités, la question de l'attrait pour la femme noire, et son corollaire, le rejet du métissage, est au cœur du cinéma colonial, comme elle est au cœur des réalités. La *perla nera* (la perle noire) est comme un trophée de guerre, une proie. L'historienne Fabienne Le Houérou, à travers son film *Hôtel Abyssinie* et ses livres, a montré la relation des anciens colons, qu'on surnomme « les ensablés », aux femmes éthiopiennes. Au centre de toutes les histoires individuelles, il y a une rencontre amoureuse avec une « *faccetta nera* » (une « frimousse noire ») : « *Nous nous sommes mis avec des Noires car il n'y avait pas de Blanches. En Abyssinie en 1936, il n'y avait pas de Blanche. Je la trouvais où, moi, la fiancée blanche* »²¹ ? » Mais du côté italien, comme localement, cet attrait pour les Abyssines fut perçu comme une maladie, et comme l'expression d'une avidité sexuelle pour les « *faccette nere* ».

Dans le contexte d'un cinéma qui montrait la colonie comme « *une vraie galère pour l'aspirant colon italien* », selon la formule d'Alessio Lorretti, le film *Sentinelle di bronzo* de Romolo Marcellini (1937) est emblématique car il montre l'ambivalence face à cette « *faccetta nera* ». Dans ce récit, la survivance des expositions coloniales est flagrante, avec « *de belles Africaines se baignant nues dans des rivières, telles les nombreuses illustrations et photos de jeunes noires dépoitraillées destinées à recruter les Italiens pour les colonies*²² » et, de l'autre, on découvre une héroïne noire ambiguë, puisqu'ici incarnée par la fameuse actrice de l'ère fasciste, Doris Duranti, grimée en Somali. Elle joue Dahabo, la « Vénus noire », avec un maquillage de cire brune, et les cheveux tressés.

Elle renouvellera l'expérience d'incarner une « *créature exotique* » dans *Sotto la croce del Sud* (1938), puisque « *son faciès oriental [front large et bombé, orbites étirées] la prédispose à jouer les femmes mystérieuses, intrigantes, et bien souvent fatales*²³ ». Or le traitement de la « *faccetta nera* » rejaillit dans le cinéma postcolonial. Il faut dans cette perspective évoquer le film *Tempo di uccidere* de Giuliano Montaldo (1990), réalisé d'après le roman d'Ennio Flaiano publié en 1947, et dont l'action se passe en 1936 en Éthiopie. Cette fois-ci, une actrice noire tient le rôle féminin principal. Dans le roman, l'officier italien séduisait une Éthiopienne, puis la tuait « accidentellement », l'enterrait, et se mettait à « halluciner ».

Le film accentue la violence sexuelle coloniale, préférant à ce scénario celui du viol de la jeune femme (Patrice-Flora Praxo) par l'officier italien (Nicolas Cage). Mais il garde la névrose qui s'empare du soldat quand il croit avoir contracté la lèpre : le corps si beau de Mariam portait des taches douteuses, et lui-même observe une plaie qui suppure. Une plaie qui sent mauvais, malgré la lotion parfumée dont il se couvre. En maintenant ce thème de la victime contagieuse, le film reflète l'accent mis par le roman sur une des dimensions fortes de la colonisation : montrer le colonisé comme un « *corps malade*²⁴ », une donnée qui rejaillit sur la sexualité.

La légitimité du cinéma colonial en tant que source pour l'analyse historique est évidente²⁵. Chacun à sa manière, *Pépé le Moko*, *Black Narcissus*, *Sentinels of Bronze* ou *Tempo di Uccidere*, corrobore les obsessions dénoncées par Ann Laura Stoler dans son analyse sur les archives²⁶ : l'angoisse d'évoluer dans un contexte de sécurité, le souci d'être considéré véritablement européen, la peur du danger caché, qui pousse à se demander en permanence « à qui faire confiance ou ne pas faire confiance », et surtout, l'obsession de la blancheur, qui touche au désir et à la sexualité.

Comment rester un Blanc dans les colonies ? Qui est métis ? Quel droit a-t-on... ? Une inquiétude découle de ces questionnements, une inquiétude qui, précise Ann Laura Stoler, n'avait pas été assez remarquée par les historiens. Et, si elle transparaît dans les archives, elle transparaît surtout dans la représentation racialisée et sexualisée du cinéma colonial. Mêmes censurées²⁷, les projections en salles, sur les écrans des pays concernés, ne pouvaient que choquer. Les ripostes n'ont pas manqué. Au Mozambique, dans l'Empire portugais, à partir des années 1950, un photographe comme Ricardo Rangel a montré « le corps de l'autre » pour représenter une dissidence culturelle face aux Portugais²⁸.

Au-delà du temps des indépendances, s'engage désormais un vaste mouvement de réappropriation et de recomposition des images de l'autre, dans une nouvelle configuration socio-politique²⁹. Entre amusement et enseignement, le public contemporain rira-t-il un jour des faux-semblants qui alimentent l'esthétique du cinéma colonial européen, et conviendra-t-il, avec la critique, que Doris Duranti en *Vénus noire* « crève l'écran »³⁰ ? Ou n'ouvrira-t-il la page du cinéma colonial que comme document d'archive ?

1. Ann Laura Stoler, *Au cœur de l'archive coloniale. Questions de méthode*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2019.

2. Jean-Noël Ferrié, Gilles Boëtsch, « La lente fabrication du stéréotype de l'Orientale et de l'Oriental », in Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Gilles Boëtsch, Christelle Taraud, Dominic Thomas (dir.), *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018 (ainsi que dans le présent ouvrage).
3. Elizabeth M. Collingham, *Imperial Bodies: The Physical Experience of the Raj*, Cambridge, Polity Press, 2001.
4. Fabienne Le Houérou, « Le moment colonial italien comme répulsion/attraction dans les imaginaires nationaux érythréens et éthiopiens », in *D'Italie et d'ailleurs. Mélanges en l'honneur de Pierre Milza*, Rennes, PUR, 2014.
5. Gilbert Comte, *L'Empire triomphant (1871-1936)*, t. 1, *L'Afrique occidentale et équatoriale. L'aventure coloniale de la France*, Paris, Denoël, 1988.
6. Raoul Girardet, *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris, La Table ronde, 1972.
7. Hilke Thode-Arora, « Hagenbeck et les tournées européennes : l'élaboration du zoo humain », in Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire (dir.), *Zoos humains, de la Vénus hottentote aux reality shows*, Paris, La Découverte, 2002.
8. Sophie Monneret, *L'Orient des peintres*, Paris, Fernand Nathan, 1989.
9. Edward Morgan Forster, *A Passage to India*, Londres, Edward Arnold Publishers Ltd, 1924.
10. Abdelkader Benali, *Le cinéma colonial au Maghreb. L'imaginaire en trompe-l'œil*, Paris, Le Cerf, 1998.
11. Abdelkader Benali, *Le cinéma colonial au Maghreb. L'imaginaire en trompe-l'œil*, Paris, Le Cerf, 1998.
12. Théophile Gautier, *Fortunio*, Paris, Desessart, 1838.
13. Jean-René Aymes, *L'Espagne romantique, témoignage des voyageurs français*, Paris, Anne-Marie Métailié, 1983.
14. Michael G. Vann, « "Blame it on the Casbah": The White Male Imperialist Fantasies of Duvivier's *Pépé le Moko* », in *Fiction Film for Scholars of France. A cultural Bulletin*, vol. 9, n^o 3, 2019 (<https://h-france.net/ffh/classics/blame-it-on-the-casbah-the-white-male-imperialist-fantasies-of-duviviers-pepe-le-moko/>).
15. Catherine Champion, « Du nabab au sahib. De l'utopie à l'utilitarisme. Promenade à travers les clichés de la littérature anglo-indienne », in Marie-Claude Porcher (dir.), *Inde et Littérature*, Paris, Éditions de l'EHESS, n^o 7, 1983 ; Catherine Champion, « Introduction à la littérature anglo-indienne », in Denys Lombard (dir.), *Rêver l'Asie. Exotisme et littérature coloniale aux Indes, en Indochine et en Insulinde*, Paris, Éditions de l'EFEO 1993.
16. https://www.lecinematographe.com/LE-NARCISSE-NOIR-BLACK-NARCISSUS_a981.html
17. Kenneth Bhallatchet, *Race, Sex and Class under the Raj: Imperial Attitudes and Policies and their Critics, 1793-1905*, Londres, Weidenfeld and Nicholson, 1980.

18. Fabien Alloin, « Le Narcisse Noir » (*Black Narcissus*, 1947) (<https://www.ilétaitunefoislecinéma.com/le-narcisse-noir-black-narcissus-1947>).
19. Prem Chowdhry, *Colonial India and the Making of Empire Cinema: Image, Ideology and Identity*, New Delhi, Vistaar Publications, 2010.
20. Alessio Lorretti, « Le cinéma colonial italien entre mythes et demi-vérités », in *Africultures*, 20 avril 2006 (<http://africultures.com/le-cinema-colonial-italien-entre-mythes-et-demi-verites-4393>).
21. Fabienne Le Houérou, *Les enlisés de la terre brûlée*, Paris, L'Harmattan, 1996.
22. Jean Tulard, *Le nouveau Guide des Films* (t. 5), Paris, Robert Laffont, 2018.
23. <http://encinematheque.fr/collect/M54/index.php?sf=Duranti.htm>
24. Gilles Boëtsch, Christian Hervé, Jacques Rozenberg (dir.), *Corps normalisé, corps stigmatisé, corps racialisé*, Bruxelles, De Boeck Supérieur, 2007 ; Sylvie Chalaye « L'homme du Niger de Jacques de Baroncelli ou la peau pour décor », in Priska Morrissey, Emmanuel Siety (dir.), *Filmer la peau*, Rennes, PUR, 2017.
25. Éric Savarese, « Réinventer le corps de l'autre : le corps des Maghrébins dans le cinéma français de 1962 à nos jours », in *Hermès*, n° 30, 2001.
26. Ann Laura Stoler, *La chair de l'Empire. Savoirs intimes et pouvoirs raciaux en régime colonial*, Paris, La Découverte, 2013 ; Ann Laura Stoler, *Au cœur de l'archive coloniale. Questions de méthode*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2019.
27. Morgan Carriou, « Cinéma exotique et censure en Tunisie au temps du protectorat », in Sylvie Mazzella (dir.), *L'enseignement supérieur dans la mondialisation libérale : une comparaison libérale (Maghreb, Afrique, Canada, France)*, Tunis, Institut de recherche sur le Maghreb contemporain, 2007.
28. Didier Nativel, « Le corps à l'épreuve de la photographie chez Ricardo Rangel. Guerre coloniale, regard et engagement sensible (Mozambique, années 1960) », communication au colloque *Les logiques corporelles des sociétés et des pouvoirs en Afrique et dans l'océan Indien (XIX^e-XX^e siècles). État des lieux, perspectives*, CESSMA, Paris VII, 1^{er} décembre 2017.
29. Éric Savarese, « Réinventer le corps de l'autre : le corps des Maghrébins dans le cinéma français de 1962 à nos jours », in *Hermès*, n° 30, 2001 ; Catherine Servan-Schreiber, « Inde et Grande-Bretagne : deux regards sur un passé colonial à travers le cinéma », in *Hermès*, n° 52, 2008.
30. Ugo Scotto dans Jean Tulard, *Le nouveau Guide des Films* (t. 5), Paris, Robert Laffont, 2018.

7. Les ambivalences du désir colonial dans le cinéma hollywoodien, du muet aux années 1950

Claire Dutriaux

Dès leur naissance, les États-Unis perçoivent l'idée de colonie de manière ambivalente. Constitués d'anciennes colonies qui se sont révoltées contre la tyrannie de George III et ont acquis l'indépendance au prix du sang, les États-Unis se veulent une nation profondément anticolonialiste et démocratique, mais qui ne rompra cependant jamais les liens solides avec les grands Empires coloniaux que sont la Grande-Bretagne et la France. D'autre part, les XIX^e et XX^e siècles démontrent que les États-Unis ne se départissent pas d'attitudes colonialistes et impérialistes sur leur propre sol, avec l'institution particulière qu'est l'esclavage, aboli en 1865, et suivi de longues décennies de ségrégation entre Blancs et Noirs dans le Sud, mais aussi avec la conquête de l'Ouest et notamment l'expropriation des terres amérindiennes tout au long du XIX^e siècle.

Les États-Unis ont également annexé des territoires devenant, eux aussi, une nation coloniale, à des degrés divers, par exemple aux Philippines, à Guam, à Cuba, à Porto Rico ou en République dominicaine¹. Parallèlement, la politique étrangère américaine s'est souvent teintée d'anticolonialisme, la nation se voulant exemplaire en matière de libération des peuples opprimés

– ce qui servira de justification à la colonisation américaine de territoires étrangers –, ainsi que le déclara le Secrétaire d’État John Forster Dulles en 1954 : « *It came naturally to the United States to take a lead in this matter. We ourselves are the first colony in modern times to have won independence. We have a natural sympathy with those everywhere who would follow our example*². »

Le cinéma hollywoodien s’est fait l’écho de ces ambivalences de la nation vis-à-vis des colonies. Le premier symptôme de cette ambivalence est l’hésitation de Hollywood à s’emparer de la question : les films mettant en scène les grands Empires coloniaux sont relativement peu nombreux, jusqu’au grand succès commercial que représente *Les Trois Lanciers du Bengale* (Henry Hathaway, 1935) – à l’exception d’une production spécifique sur l’Afrique « noire », comme *A Scream in the Night* en 1919. Bien que l’on recense des films hollywoodiens consacrés aux territoires coloniaux dès les débuts du cinéma muet, Jeffrey Richards et Jon Cowans distinguent seulement deux grands cycles constituant le genre du cinéma impérial (*Empire films*)³ : le premier débute avec *Les Trois Lanciers du Bengale* et se termine avec l’entrée des États-Unis dans la Seconde Guerre mondiale, le second a cours de la fin de 1945 jusqu’à la fin des années 1960, au moment même où les Empires français et britannique se disloquent.

L’avènement de ces deux cycles correspond en réalité principalement à une logique de marché. Dans les années 1930, puis dans les années cinquante et soixante, ce qui attire les foules au cinéma et permet aux studios de faire des bénéfices est la représentation de l’exotisme et de l’érotisme, assumé ou inavoué, des colonies. L’autocensure à Hollywood, qui prend la forme du Code de production – publié le 31 mars 1930, mais véritablement appliqué de 1934 à 1966 et dont le but sera d’éviter aux films d’être censurés localement aux États-Unis comme en Europe –, a cependant empêché les studios hollywoodiens de pleinement mettre en scène

l'érotisation des corps coloniaux, ce qui a parfois conduit les studios à emprunter des chemins détournés.

L'« Autre » exotisé : le sauvage tentateur du cinéma muet

Comme en Europe, les Américains, de l'élite aux classes populaires, s'enthousiasment pour les colonies et l'exotisme des contrées lointaines d'Afrique, d'Asie et du Pacifique à la fin du XIX^e siècle. La frontière est déclarée fermée par le recensement de 1890 : l'Ouest américain étant désormais habité et connu, il s'agira de se tourner vers des destinations et des peuplades « inconnues ». En 1898-1899, les États-Unis font « l'acquisition » de Cuba et des Philippines. Les techniques cinématographiques se développent à la même période, tel le kinétoscope d'Edison, présenté au public en 1891, ou le cinématographe des frères Lumière, dont la marque sera déposée en 1895. Ces dispositifs permettent aux explorateurs de retransmettre aux Américains ce qu'ils perçoivent des colonies et de leurs autochtones, sous la forme de *travelogues*, soit des documentaires permettant au public américain avide de sensations de se mettre dans la peau d'un explorateur.

Ces *travelogues* ont constitué l'essentiel de la production filmique américaine sur les colonies jusqu'au début des années 1930, à l'exception de quelques productions fictionnelles aujourd'hui disparues, comme *The Soul of Buddha* (J. Gordon Edwards, 1918). Les aventuriers Martin E. Johnson et sa femme Osa filmèrent et produisirent, avec l'entregent du studio Metro, *Trailing Wild African Animals* (1923) et *Simba* (1927). Ces deux *travelogues* connurent un immense succès auprès du public américain et figèrent l'image de l'Autre exotisé durant plusieurs décennies. Ella Shohat et Robert Stam remarquent que les Johnson offraient dans les deux films le même traitement filmique et esthétique aux « peuplades africaines »

qu'aux animaux sauvages qu'ils rencontraient, la caméra faisant office de prédateur et s'attardant essentiellement sur les caractéristiques physiques des Pygmées⁴ et leur « nature sauvage ». *Congorilla* (1932), également des Johnson, place animaux et tribus autochtones sur le même plan, son sous-titre étant *Adventures among the Big Apes and Little People of Central Africa*⁵. L'autochtone y est primitif, il partage avec les animaux les mêmes instincts (ce qui explique son innocence, sa naïveté et son hypersexualisation). Un carton présente même le Congo comme une « contrée où l'homme et la bête cohabitent comme dans le jardin d'Éden ».

Le cinéma de fiction reproduisit en partie les mythes et stéréotypes associés aux colonies tels qu'ils étaient présentés dans les *travelogues*. Le film le plus connu des années 1920 fut sans doute *Le Cheik* (1921), réalisé par George Melford et mettant en scène Rudolph Valentino dans la peau d'un prince d'Afrique du Nord. Ce rôle propulsa Valentino au statut de star adulée, notamment pour son physique. Le film raconte l'histoire de Diana Mayo, une jeune *lady* indépendante, qui refuse de se marier. Lors du premier jour d'une longue excursion dans le désert, Diana Mayo est kidnappée et séquestrée par un jeune cheik arabe, Ahmed Ben Hassan, qui veut en faire sa maîtresse. D'abord révoltée, Diana tombe peu à peu amoureuse de son ravisseur, qui la sauve des griffes d'un cheik rival, au péril de sa vie. Alors que Diana soigne ses blessures, elle apprend que le bel Ahmed est en réalité le fils d'un père anglais et d'une mère espagnole. Jouant sur les fantasmes qu'inspirent l'Orient et les Orientaux, perçus comme de dangereux tentateurs, le film entretient l'idée que Diana a été violée par Ahmed mais qu'elle tombe amoureuse de lui en dépit du viol. Les scènes d'ouverture présentent un Orient lascif et sensuel, où les femmes sont vendues aux hommes lors d'un marché et où posséder un harem est l'apanage de tous les hommes arabes.

Plusieurs séquences s'attardent sur les attributs exotiques des femmes, portant de grandes boucles d'oreilles et arborant des moues suaves. En

1922, le film se heurte cependant aux menaces de censure, qui sont autorisées au niveau local dans chaque État depuis une décision de la Cour suprême des États-Unis du 23 février 1915⁶. Ainsi, il est simplement fait allusion au viol mais celui-ci n'est jamais montré à l'écran. Surtout, la relation sexuelle entre Ahmed Ben Hassan et Diana Mayo est acceptable pour le public car Ahmed Ben Hassan est en réalité (dans le scénario) un Blanc européen ; quant au rival arabe, l'histoire parvient justement à l'éliminer. L'originalité de ce film, qui reproduit à l'envi tous les mythes et stéréotypes de l'envoûtant Orient, réside dans le fait que tentation et séduction ne sont pas simplement le fait des femmes, mais aussi des hommes, et notamment de Rudolph Valentino.

La sortie du *Cheik* s'accompagna de courts-métrages destinés exclusivement au public féminin, pour que celui-ci puisse admirer la plastique de son idole en costume de bain. Avec cette focalisation sur le prince, le film se démarque du cinéma américain habituel. Au cinéma, l'objet du désir se porte habituellement sur les femmes colonisées de l'espace colonial ou sur la femme blanche dont l'intégrité physique et morale est mise en péril par l'espace colonial et la proximité avec les hommes indigènes. Plusieurs films des années 1920 puis 1930 se construisent ainsi autour d'une figure de femme, toujours jouée par une actrice blanche, aux prises avec les dangers de l'espace exotique : *La Vierge d'Istanbul* (1920) ou *La Route de Mandalay* (1926), tous deux réalisés par Tod Browning, *La Belle de Saïgon* (Victor Fleming, 1936), *La Tornade* (William Dieterle, 1937)...

L'érotisation détournée : les chemins de la censure

Les représentations sexualisées de l'« Autre » dans l'espace colonial et les menaces sur l'intégrité de la femme blanche vont devenir plus rares avec

l'application du Code de production. Le Code interdit en effet la stigmatisation des citoyens d'autres nations (« *The history, institutions, prominent people and citizenry of other nations shall be represented fairly*⁷ »), ainsi que les relations sexuelles interracialles (le mariage interracial ne sera légalisé dans tout le pays qu'avec l'arrêt *Loving* de la Cour suprême en 1967), la traite des femmes blanches et les danses trop suggestives. Sous le Code, un film tel que *Le Cheik* aurait été considérablement modifié. Le cycle de cinéma impérial qui s'ouvre avec *Les Trois Lanciers du Bengale* s'apparente alors plutôt à un cycle de films de guerre ou d'aventures, délocalisés dans l'espace exotique des colonies. *Les Trois Lanciers du Bengale* (Henry Hathaway, 1935), *La Charge de la brigade légère* (Michael Curtiz, 1936), *La Mascotte du régiment* (John Ford, 1937) ou *Gunga Din* (George Stevens, 1939) mettent tous en scène l'armée britannique à l'épreuve de la conquête ou de la maîtrise de l'espace colonial, en Crimée ou en Inde, et chantent les louanges de cette armée courageuse ainsi que le consentement éclairé des peuplades colonisées⁸.

Ces choix de représentation de l'espace colonial obéissaient principalement à une logique économique. Le succès des *Trois Lanciers du Bengale* avait démontré que les publics américains et européens pouvaient se passionner pour les histoires impériales, ce qui a amené les studios à reproduire la formule. Les deux puissances coloniales qu'étaient la Grande-Bretagne et la France représentaient par ailleurs les deux marchés étrangers les plus importants pour l'industrie hollywoodienne. Une grande part des revenus de l'industrie hollywoodienne provenait de marchés extérieurs au continent nord-américain, et notamment du marché britannique qui était le plus lucratif et représentait environ la moitié des revenus étrangers de Hollywood dans les années 1930⁹.

Ces considérations économiques viennent conforter la représentation des Occidentaux et des populations indigènes dans l'espace colonial. Les films des années 1930 à 1940 suivent les mêmes trames narratives et

épousent les mêmes conventions génériques : les Occidentaux sont intelligents et courageux, et leur mission civilisatrice s'accompagne de la maîtrise d'outils technologiques que les populations autochtones ne possèdent pas. Ces derniers sont souvent présentés en une masse indifférenciée. L'environnement local des colonies est avant tout un espace de dangers : une jungle luxuriante et impénétrable dans les productions sur le continent asiatique et l'Afrique noire, ou un désert aride dans le cadre du Moyen-Orient. Ce danger physique est associé à un danger moral : dans nombre de films, la déchéance morale des personnages occidentaux est liée à l'espace colonial dangereux (par exemple dans *La Belle de Saïgon* puis dans son remake par John Ford, *Mogambo*, en 1953, qui se déroule cette fois en Afrique).

Comme dans les années 1910 et 1920, les populations autochtones restent séduisantes et sensuelles : généralement peu vêtues, elles viennent tenter les personnages occidentaux. Contrairement aux actrices blanches, la représentation des femmes exotiques est bien moins régie par la censure du Code. Dans *The Slave Ship* (1937), les plans montrant les poitrines dénudées des femmes africaines ont finalement été conservés, bien qu'il y ait eu à ce sujet discussion entre Darryl F. Zanuck, le producteur, et Joseph Breen, à la tête de la Production Code Administration. Dans *Tarzan et sa compagne* (Cedric Gibbons et Jack Conway, 1934), la séquence de Tarzan et Jane nageant nus dans l'eau fut censurée, tandis que furent gardées les séquences présentant des Africaines à demi-nues¹⁰. Une telle différence de traitement laisse à penser que la sensualité des corps noirs dans l'espace colonial n'était pas perçue comme provocante, car elle était fondamentalement exotisée et vue comme « naturelle » et primitive, faisant écho aux spectacles ethnographiques et aux *travelogues* bien connus du public américain. Elle était la marque d'un rapport de domination, où la femme blanche incarnait pureté et raffinement et apparaissait infiniment supérieure à la femme africaine ou asiatique¹¹.

Enfin, comme le rappelle Thomas Doherty, le public visé par Hollywood, celui qui fait la fortune des studios, est un public féminin. L'objet du désir pour ce public n'est pas Jane, mais bien Tarzan, c'est-à-dire dans les années 1930, le nageur olympique Johnny Weissmuller. La promotion du film *Tarzan et sa compagne* insistait sur ce point : « *Could you ever be coaxed back to civilization as long as you had a bronzed mate like this to kiss you awake at every dawn*¹² ? » Cependant, Tarzan n'est pas « bronzé », il en a seulement l'apparence, car il est en réalité blanc et aristocrate, étant le fils de Lord Greystoke. Contrairement à ce que la promotion du film laisse penser, c'est parce qu'il est blanc qu'il est plus fort que les populations indigènes parmi lesquelles il vit, celles-ci étant présentées comme sauvages, naïves et enfantines, incapables d'être civilisées. Les films de la série *Tarzan* démontrent toute l'ambivalence de l'objet du désir colonial, associée à l'ambiguïté d'un contexte à la fois pro et anticolonialiste, dans une nation qui interdisait le mariage interracial, et à l'époque de la censure hollywoodienne. Tarzan séduit par son animalité primitive, mais il faut néanmoins qu'il incarne toujours la mission civilisatrice et la puissance blanche pour les publics américains et européens. Cette ambivalence du désir sera réincarnée dans *King Kong*, par un être jugé moins humain que l'homme blanc, tout comme l'Autre de l'espace colonial.

Le *King Kong* de Merrian C. Cooper (1933) reprend la tradition du *travelogue*, en faisant de Kong un objet de spectacle et de prédation par la civilisation américaine blanche. Le film pousse l'érotisation et l'animalisation du corps de l'indigène à son paroxysme – la scène où Kong déshabille Fay Wray fut censurée à la sortie du film –, mais offre une double lecture du personnage de Kong, signalant l'ambivalence du regard hollywoodien sur les espaces coloniaux. Kong peut être ainsi vu comme l'« Autre » exotisé, prédateur de la femme blanche et destructeur de la civilisation occidentale, mais il est aussi, par sa révolte poignante contre

ceux qui cherchent à en faire un objet d'exhibition et à le réduire en esclavage, le symbole d'une rébellion des populations indigènes contre les colons qui les ont cruellement mis en scène dans les spectacles ethnographiques¹³.

L'invisibilisation de l'« Autre »

La Seconde Guerre mondiale mit un terme au premier cycle du cinéma impérial, et à l'issue de la guerre, un nouveau cycle de films rompit quelque peu avec le format précédent. L'ordre mondial avait changé, le contexte de la Guerre froide encourageait le gouvernement américain à militer en faveur de la libération des peuples colonisés de peur que ces derniers ne recherchent l'aide du pouvoir soviétique. Les États-Unis accordèrent l'indépendance aux Philippines en 1946, afin d'encourager l'indépendance d'autres nations, mais cherchaient également à préserver l'entente avec les Empires français et britannique¹⁴. Au sein du pays, le combat des droits civiques eut un impact sur la représentation des minorités à l'écran. De nombreuses productions cherchaient à démontrer l'entente possible entre diverses populations. L'industrie hollywoodienne fut également poussée à varier ses contenus, étant ébranlée par la chute du système des studios avec la décision *Paramount* en 1948, puis par la décision *Miracle* en 1952, qui redéfinit le cinéma comme moyen d'expression relevant de la protection du premier amendement à la Constitution¹⁵.

Dans ce contexte, les films sur les Empires coloniaux présentent essentiellement la colonisation comme une mission civilisatrice, dont le but est d'apporter et d'enseigner la démocratie aux peuplades qui en sont dépourvues. L'esthétique des « indigènes » se démarque peu de la production de l'entre-deux-guerres : de *Anna et le roi du Siam* (John Cromwell, 1946) à *Drums of Africa* (James B. Clark, 1963), la plupart des films mettent en scène des indigènes nus jusqu'à la taille, habillés en

costumes traditionnels, rendus étranges par leurs coutumes exotiques et leurs attitudes souvent enfantines et naïves.

Anna et le roi du Siam reprend la symbolique du harem, le roi présentant ses soixante-sept enfants issus de ses trois cents femmes à Anna, mais vide le harem de sa dimension sexuelle par le biais d'Anna, dont le rôle est d'instruire les femmes et les enfants. L'iconographie de l'« Autre » exotisé a perdu en érotisation, notamment par comparaison avec *Le Cheik*. Anna ignore superbement les commentaires suggestifs du roi du Siam, car elle est entièrement concentrée sur son objectif de civiliser le Siam par l'éducation, « *une aventure nécessaire bien que terrifiante dans un pays étrange et encore en partie barbare* », comme nous l'indique le carton d'introduction.

Dans le cadre de la mission civilisatrice de l'Occident, le cinéma hollywoodien se focalise alors de moins en moins sur les « indigènes » et de plus en plus sur les personnages blancs, de telle sorte que les peuples colonisés disparaissent peu à peu de l'intrigue principale, puis de l'écran, par exemple dans *Mogambo* (John Ford, 1953) ou *Au sud de Mombasa* (George Marshall, 1956). Dans le cadre des films sur l'Afrique, les animaux prendront plus de place que les populations, à la manière des *travelogues* des années 1920-1930. Cette invisibilisation graduelle procède sans doute en partie de la dislocation des grands Empires et des tentatives du cinéma hollywoodien de présenter les minorités de façon plus égalitaire. Un des thèmes omniprésents néanmoins (notamment dans les séries B) et dont on trouve trace dès l'avant-guerre – à l'image de *Trader Horn* de W. Van Dyke (1931), mais aussi *The Savage Girl* (1932), *Kongo* (1932) ou encore *Queen of the Jungle* et *Sanders of a River* (1935) – est l'indispensable libération de la « femme blanche » prisonnière de « tribus sauvages » par des héros blancs. Moults scénarios et d'innombrables affiches annoncent au public avide de sensations fortes l'intrigue qui se résume à cette « libération de la blanche captive », comme si l'effroi d'une relation sexuelle entre Africains

et Américaines/Européennes était devenu l'ultime fantasme de Hollywood (*Blonde Savage* en 1947, *Captive Girl* en 1950, *Panther Girl of the Kongo* en 1956 ou *The Bride and the Beast* en 1958).

En parallèle, les années 1940-1950 voient l'apparition de longs-métrages dont l'objet constitue les relations raciales dans l'Amérique contemporaine, tels que *Pinky* (Elia Kazan, 1949) ou *La Porte s'ouvre* (Joseph Mankiewicz, 1950). Le cinéma impérial ne correspond déjà plus à un cadre hollywoodien qui privilégie l'exposition des problèmes raciaux de l'Amérique. L'évolution d'un genre comme le western dans les années 1950 témoigne également de ces transformations profondes de la société américaine. Cependant, tel le western, le cinéma colonial ne s'éteint pas au cours des décennies suivantes, même s'il tombe en désuétude. Les années 1990 verront ainsi le retour d'une forme de nostalgie pour les Empires. Nombre de films des années 1930 aux années 1950 feront ainsi l'objet de *remakes*, parfois controversés, d'*Anna et le roi du Siam* (Andy Tennant, 1999) à *King Kong* (Peter Jackson, 2005).

1. Adam Burns, *American Imperialism: The Territorial Expansion of the United States, 1783-2013*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 2017.

2. « *Le leadership des États-Unis sur cette question était naturel. Nous sommes la première colonie des temps modernes à avoir gagné l'indépendance. Nous sommes naturellement les alliés de tous ceux qui souhaiteraient suivre notre exemple* », John Forster Dulles, « Address », *1954 Proceedings of the Forty-Fifth Annual Rotary Convention*, Seattle, 6-10 juin 1954.

3. Jeffrey Richards, *Visions of Yesterday*, Londres, Routledge, 1973 ; Jon Cowans, *Empire Films and the Crisis of Colonialism, 1946-1959*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2015.

4. Ella Shohat, Robert Stam, *Unthinking Eurocentrism: Multiculturalism and the Media*, Londres/New York, Routledge, 1994.

5. *Aventures chez les Pygmées et les gorilles d'Afrique*.

6. *Mutual Film Corporation v. Industrial Commission of Ohio*, 23 février 1915. Dans son arrêt, la Cour suprême lie deux éléments : le cinéma n'est qu'une industrie du spectacle et n'a pas dans ces conditions à être protégé au nom de la liberté d'expression et le cinéma peut avoir une visée cachée qui serait de corrompre les spectateurs. Il faut donc les protéger.

7. « *L'histoire, les institutions, les personnes célèbres et les citoyens des autres nations devront être représentés de manière authentique* ». Cité par Cedric J. Robinson, in *Forgeries of Memory and Meaning: Blacks and the Regimes of Race in American Cinema*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2007.
8. Prem Chowdhry, *Colonial India and the Making of Empire Cinema: Image, Ideology and Identity*, Manchester/New York, Manchester University Press, 2000.
9. James Chapman, Nicholas J. Cull, *Projecting Empire: Imperialism and Popular Cinema*, Londres, I.B. Tauris, 2009.
10. Frank Miller, *Censored Hollywood: Sex, Sin and Violence on Screen*, Nashville, Turner Publishing, 1995.
11. Sylvie Chalaye, « Le théâtre de Tarzan ou les Folies-Bergère de la jungle d'Hollywood », in Agathe Torti-Alcayaga, Christine Kiehl (dir.), *Théâtre, destin du cinéma/Théâtre, levain du cinéma*, Paris, Le Manuscrit, 2013.
12. « *Qu'est-ce qui pourrait vous inciter à revenir à la civilisation, si vous êtes accompagnée d'un homme bronzé comme celui-ci pour vous embrasser tous les matins ?* » Cité par Thomas Doherty, in *Pre-Code Hollywood: Sex, Immorality, and Insurrection in American Cinema*, New York, Columbia University Press, 1999.
13. Fatimah Tobing Rony, *The Third Eye: Race, Cinema, and Ethnographic Spectacle*, Durham, Duke University Press, 1996.
14. James P. Hubbard, *The United States and the End of British Colonial Rule in Africa, 1941-1968*, Jefferson, McFarland & Company, 2011.
15. Ellen C. Scott, *Cinema Civil Rights: Regulation, Repression, and Race in the Classical Hollywood Era*, New Brunswick/Londres, Rutgers University Press, 2015.

8. Mother Queen of Hip-Hop ?

Christian Béthune

Dans cet article dédié au rap féminin, Cheryl L. Keyes considère les rappeuses comme les « filles du blues » : « *Les rappeuses appartiennent à un continuum initié par les premières chanteuses de blues, qui, à l'instar des femmes MCs, ont su faire entendre une voix distincte qui reflétait et célébrait l'ethos des femmes de la classe laborieuse*¹. »

Dans un univers du hip-hop dominé par les clichés machistes, les rappeuses auraient repris le flambeau jadis brandi par leurs consœurs du blues en retournant à leur profit les stéréotypes en vigueur et en revendiquant leur autonomie sexuelle et artistique, comme l'avaient fait en leur temps les Ma Rainey, Bessie Smith, Ida Cox, Memphis Minnie, Alberta Hunter... Et surtout – Cheryl L. Keyes ne l'évoque pas –, Lucille Bogan : « *En fin de compte, les chanteuses de blues classiques défiaient la manière dominante de considérer les femmes noires, souvent dépeintes par l'idéologie patriarcale des médias comme des mamies asexuées. Non seulement les chanteuses de blues classique ont privilégié les figures de fortes femmes noires, mais elles les ont rendues sexuellement désirables et elles ont valorisé leur sexualité active*². »

Discipliner le corps des femmes noires

Depuis la fondation, en 1896, de la NACW, il s'est toujours plus ou moins agi, pour les Africaines-Américaines de la classe aisée, de monnayer l'affirmation de leur féminité et de leur indépendance contre l'apostasie de leur ethnicité en adoptant les stéréotypes culturels et les postures morales conformes aux exigences puritaines de la classe dominante blanche. La respectabilité des associations féministes noires s'est construite pour lutter contre le stéréotype de la femme noire à la sexualité luxuriante – pendant de celui de la « mamie asexuée ».

bell hooks (de son véritable nom Gloria Jean Watkins) souligne que le stéréotype de la mamie asexuée constitue un déni de l'usage charnel bien réel que les maîtres faisaient presque systématiquement de leurs domestiques africaines-américaines³. Un cliché véhiculé par l'idéologie suprématiste, mais également à partir d'un rejet massif de la tradition et de la culture du Sud profond, jugée trop fruste, trop grossière, tant dans les prétendues outrances de ses pratiques religieuses que par l'inconvenance de ses distractions profanes. D'une façon générale, la lutte des associations de féministes noires s'est accomplie, comme le souligne Cynthia Blair, au prix d'un silence en matière de sexualité : « *Le silence était déterminant dans le cadre de la politique de respectabilité qui poussait les femmes noires à nier les accusations d'une sexualité inconvenante et d'un relâchement moral, refus au nom duquel les citoyens noirs revendiquaient une égalité politique et économique*⁴. »

À ce titre, l'un des objectifs que se fixeront les ligues urbaines noires et les clubs féministes, sera de chaperonner les migrantes fraîchement débarquées du Sud dans les grandes métropoles du Nord. Le but de ce patronage aura été, souligne Hazel Carby⁵, de discipliner le corps des migrantes en régulant leur liberté sexuelle, source d'une véritable panique parmi les représentantes de la *middle class* africaine-américaine : « *La circulation des femmes noires entre zones rurales et zones urbaines, entre*

*régions du Sud et régions du Nord suscita tout une série de paniques morales*⁶. »

À aucun prix les femmes de la bourgeoisie noire des centres urbains du Nord ne voulaient se voir confondues avec leurs consœurs du Sud. L'enjeu, souligne Evelyn Hammonds⁷, aura donc été d'évincer la question des désirs propres des femmes noires en s'efforçant de fondre leur sexualité dans le moule victorien d'une « féminité sanctifiée », c'est-à-dire invisible sur le plan du désir charnel.

Dans cette entreprise de déminage, il s'agira au premier chef, de dissuader les nouvelles arrivantes de rejoindre la cohorte des « *Babylone girls* », ces jeunes filles en rupture familiale qui décidaient de gagner leur subsistance et de conquérir leur autonomie sociale en choisissant de s'enrôler dans l'industrie du spectacle au sein d'une troupe de *chorus girls*, comme figurantes dans la distribution d'une comédie musicale ou comme comédiennes plus ou moins dénudées pour un spectacle « burlesque », voire entraîneuses dans un bar ou un cabaret, ou, éventuellement, en monnayant leurs charmes... Ou pire encore, en devenant chanteuse de blues ! Chacune de ces aspirantes espérait gravir au plus vite les échelons de la renommée. « *Pour les femmes, les arts du spectacle représentaient une alternative au travail en chambre offert par l'industrie du sexe autant qu'aux éreintantes corvées, piètrement rétribuées, de blanchisserie ou de domesticité dans les maisons bourgeoises*⁸. »

Les chanteuses de blues, figures de la dépravation

Aux yeux des représentantes de la *middle class* africaine-américaine, les chanteuses de blues seront la cible favorite dans la mesure où non seulement, à l'instar des autres « *Babylon girls* », elles entendent conquérir leur autonomie de femme sans renoncer à leur ethnicité, ni chercher à

policer leurs désirs, mais surtout parce que, dans un souci de vérité, le contenu de leurs blues tend à déchirer le voile en disloquant les tabous que s'impose la classe moyenne.

Dans leurs paroles, et parfois dans leur mode de vie, les chanteuses de blues ont rendu manifestes des réalités sociales et des traits culturels auxquels les membres de la bourgeoisie noire, par volonté d'intégration et par souci de respectabilité, auraient voulu tourner le dos : « *L'expression idiomatique du blues exige une honnêteté absolue quand il s'agit de décrire la vie noire*⁹. »

Le blues féminin soulève le coin du tapis sous lequel se dissimulent des conduites que la bourgeoisie voudrait ignorer. Pour la société dominante, le discours sur la sexualité, même formulé de manière licencieuse, demeure acceptable du moment qu'il s'insère à l'intérieur du cadre discursif masculin et patriarcal de la sexualité auquel les femmes ne sont pas censées prêter l'oreille. Or, Angela Davis insiste, c'est précisément ce cadre patriarcal et le discours « masculiniste » sur la sexualité que les chanteuses de blues font voler en éclats. À ce titre, par rapport à la plupart de ses consœurs *blueswomen*, Lucille Bogan apparaît de loin comme la plus radicale en la matière. D'abord parce qu'enracinée dans la capitale industrielle de l'Alabama, elle a fait de Birmingham le lieu géographique de son expression et a toujours explicitement revendiqué la *black belt* comme sa région d'origine : « *Boy, you know where I'm from? I'm from the Black Belt/If you be all right with me, I carry you back there too*¹⁰. »

Par son franc-parler, Lucille Bogan balaie les euphémismes en usage dans la culture urbaine du Nord et dénonce les hypocrisies en vigueur parmi les représentantes de la *middle class* africaine-américaine. De plus, contrairement à Ma Rainey ou à Bessie Smith, Lucille Bogan n'a jamais confié à d'autres – en particulier à des hommes – le soin de rédiger les textes qu'elle interprète. Enfin, notre chanteuse, n'ayant jamais été

reconnue comme une « star », ni même envisagé de *crossover*, elle n'a pas eu à faire les concessions afférentes à ce genre d'ambitions.

Comparons par exemple *Hustlin' Blues*¹¹, interprété par Ma Rainey – mais coécrit avec Thomas Dorsey – et le fameux *Tricks Ain't Walkin' No More*¹² de Lucille Bogan. On retrouve dans ces deux blues le thème de la prostituée dont le racolage s'avère infructueux, une situation soulignée par une formule similaire : M. R. : « *Tricks ain't walkin' tonight* » (*le tapin ne marche pas ce soir*). L. B. : « *Ticks ain't walkin' no more* » (*le tapin ne marche plus*). Toutefois, entre nos deux « tapineuses », la différence reste de taille. La narratrice de *Hustlin' Blues*, chanté par Ma Rainey, est censée rendre des comptes au souteneur qui l'exploite : « *I ain't made no money, and he dared me to go home. He followed me up and he grabbed me for a fight/He said, "Oh, do you know you ain't made money tonight?"* »¹³ » Ce schéma, qui fait de la prostituée une mineure sous la tutelle de son maquereau – fût-elle en rébellion contre lui –, reste conforme à une conception patriarcale de l'institution prostitutionnelle : les femmes n'y sont que des jouets à la disposition des désirs des hommes, usant de leurs charmes et les instruments des intérêts de ceux qui tirent profit de ce commerce.

La narratrice de *Tricks Ain't Walkin' No More* n'a, en revanche, de comptes à rendre à personne. C'est un électron libre du « sexe véral » : elle gère elle-même sa pratique et la dispense sans le contrôle d'un souteneur ; d'une certaine manière, son indépendance rend peut-être son insuccès plus sordide, voire plus tragique, car sa survie se trouve, dès lors, directement menacée.

Totalement hors cadre, la prostituée malchanceuse campée par Lucille Bogan doit assumer seule les conséquences de son échec et envisager les solutions les plus extrêmes pour remédier à ce fiasco : « *Times is done got hard, money's done got scarce/Stealin' and robbin', is goin' to take place./'Cause tricks ain't walkin', tricks ain't walkin' no more* »¹⁴. » Certes,

chez Ma Rainey, la narratrice se rebiffe contre le souteneur qui l'exploite et la brutalise, mais la solution qu'elle trouve reste conforme aux principes d'un certain ordre moral : elle balance son souteneur au juge qui devient implicitement une sorte de figure paternelle pour la « fille perdue ».

La tutelle du juge vient se substituer à celle du maquereau. Contrairement à ce qui se passe avec Lucille Bogan, la conclusion du blues chanté par Ma Rainey laisse entrevoir un espoir de rédemption : fatiguée de mener une existence précaire, la fille de mauvaise vie semble envisager une révision de son mode d'existence, comme le suggère son accointance avec le juge, affirmée à la fin de l'avant-dernière strophe : « *Judge I told him he better leave me alone*¹⁵ » et confirmée à la fin de la dernière strophe : « *Oh, Judge, tell him I thought/I'm tired of this life, that's why I brought him to yourself.* » Peut-être, pour mener à bien sa réinsertion, la repentie sera-t-elle éventuellement prise en charge par une « ligue urbaine » affiliée à la Colored Women's League ou la National Federation of Afro-American Women, une de ces associations d'entraide mise en place sous l'égide de la bourgeoisie noire pour prendre en charge les filles du Sud et préserver « l'image de la race » en protégeant leur vertu.

Un dénouement qui ne surprend qu'à moitié quand on sait qu'à partir des années 1930, Thomas Dorsey – l'autre signataire de *Hustlin'Blue* –, après s'être fait connaître sous le nom de « Barrelhouse Tom » aux côtés de Tampa Red, s'est exclusivement tourné vers le gospel et la religion. Rien de cet arrière-plan politiquement correct, moralement rassurant et consensuel sur le plan social n'apparaît chez Lucille Bogan : outre le crime envisagé comme substitut au trottoir, son héroïne songe à une amélioration de sa technique de racolage : « *And I've got to make my livin', don't care where I go./I'm going to learn these walkin'tricks, what it's all about*¹⁶. »

Il n'est pas impossible qu'à l'instar de l'héroïne de *Groceries on the Shelf*¹⁷ (épicerie en rayon), la narratrice ait l'idée d'ouvrir, pour se renflouer, une sorte de libre-service du sexe, un « Piggly Wiggly¹⁸ » de la

débauche : « *My name is Piggly Wiggly, and I swear you can help yourself/And you've got to have your greenback, and it don't take nothin' else*¹⁹. »

Les « filles du blues »

La rupture de ton, d'image et de projet entre les chanteuses de blues et les organisations féministes noires se retrouve, toutes choses égales par ailleurs, quelque soixante ans plus tard avec les rappeuses. Jugé, non sans quelques raisons, misogyne dans sa forme comme dans ses contenus, ou les images qu'il véhicule, le rap a généralement mauvaise presse parmi les féministes. Or, de la même manière que les chanteuses de blues des années 1920-1930 ont su se réapproprier certaines formules à coloration machiste de la culture africaine-américaine, les rappeuses ont infléchi les stéréotypes misogynes en circulation dans le hip-hop pour affirmer leurs propres désirs et manifester, à leur manière, leur autonomie sexuelle.

La lutte contre le sexe vénal constitue une constante du discours féministe ; on sait que les organisations féministes ont joué un rôle déterminant dans le mouvement qui aboutit à la fermeture des quartiers réservés au cours des années 1900-1920. Libérées des mères maquereilles qui régnaient à la tête des bordels florissants des *red light districts* jusqu'au début des années 1920, les prostituées en rupture de maison close seraient progressivement tombées sous la coupe des souteneurs (*pimps*) officiant dans les cités du Nord.

Dans ce cadre, les Africaines-Américaines des classes populaires, fraîchement émigrées du Sud, envisagent de manière différente la question du sexe vénal. En effet, les prostituées comme « Barbecue Bess », « Piggly Wiggly » ; les *bitches* inflexibles à l'instar de « Pig Iron Sally » ou de ces « BD Women », mises en scène par Lucille Bogan, ne se laissent pas circonvenir par un maquereau beau parleur. Elles sont capables de tenir la dragée haute à n'importe quel représentant du sexe masculin : « *They can*

*lay theire jive, just like a naturel man*²⁰ », et pratiquent la libre entreprise, notamment celle du vice tarifé sous toutes ses formes (sexe, alcool de contrebande, jeu...), revendiquant à ce titre une forme d'indépendance que ne sont en mesure d'atteindre ni l'épouse vertueuse dans le cadre de la famille patriarcale, ni l'humble domestique dans la sphère de l'économie bourgeoise, ni même l'ouvrière consciencieuse, vouée aux tâches subalternes.

Puisque les hommes font régulièrement preuve d'une dépendance au sexe et qu'ils paraissent incapables de maîtriser leurs pulsions, autant leur faire payer ce penchant, un peu comme la propriétaire d'un débit de boissons sait profiter de l'inclination de ses clients pour l'alcool ou comme le dealer tient sous sa coupe le toxico qu'il approvisionne.

Au lieu de satisfaire gratis le désir des hommes dans l'accomplissement de leur « devoir conjugal », ou de se voir imposer une relation sexuelle pour conserver un emploi mal payé, il semble plus judicieux, pour les héroïnes campées par Lucille Bogan²¹, comme pour les rappeuses, de se faire rétribuer dans le cadre d'une relation charnelle vénale en évitant la norme patriarcale du mariage : « *Sex, you said that/Now I know where your goddam head's at/Marry you, don't make me laugh/Don't you know all I want is cash? Goddam right I'm a greedy ass bitch/That's the only way I know to get rich*²². »

Tandis que, lecteur assidu d'Iceberg Slim²³, le MC masculin cultive volontiers l'image flamboyante du *pimp*, pour leurs homologues féminines, les hommes se voient davantage considérés comme des michetons (*suckers*) prêts à casquer pour un service sexuel que comme des marlous (*pimps*) susceptibles de les circonvenir ou de les exploiter. Une aubaine dont les femmes auraient bien tort de se priver. Ainsi Trina sait-elle monnayer les relations avec ses partenaires mâles : « *If you want me, you gotta wine and dine me/And cop me the biggest diamond you can find me*²⁴. » Quant à Jacki-O, son sexe est son meilleur ami puisque cette portion d'intimité

féminine constitue pour elle une source inépuisable de revenus : « *I love my pussy, pussy pay my bills* » (*J'aime ma chatte, elle règle mes factures*).

En tout état de cause, pour les hommes, obtenir une satisfaction d'ordre sexuel a toujours son prix : « *you gotta pay for pussy* » (si tu veux de la chatte tu dois raquer), confirme Jacki-O un peu plus loin dans les paroles de sa chanson. On pourrait reprocher à cette posture ostensiblement revendiquée de la femme vénale de conforter le stéréotype raciste et sexiste qui fait volontiers de la femme noire une « fille perdue » ou d'une prostituée une « hoe » ou une « bitch », lorsqu'elle n'est pas présentée comme une vieille « nannie » asexuée : « *Il suffit de regarder la télévision américaine 24 heures par jour durant une semaine pour être renseigné sur la façon dont les femmes noires sont perçues dans la société américaine : l'image qui prédomine est celle de la "fille perdue", la putain, la salope, la prostituée*²⁵. »

Toutefois la posture vénale possède un atout : en obligeant les mâles à faire de la relation sexuelle une relation contractuelle tarifée, elle autonomise les femmes sur le plan économique et les libère d'une dépendance affective qui aurait tendance à faire d'elles des victimes. Autant se désinvestir du piège d'un engagement affectif avec des créatures – des hommes en l'occurrence – qui ne pensent qu'au sexe et leur faire concrètement payer leur dépendance, quitte, éventuellement à retirer soi-même quelque satisfaction physique de cet échange économiquement profitable.

En effet, par-delà ces perspectives intéressées sur le plan matériel, les rappeuses n'entendent pas pour autant renoncer à la satisfaction de leurs désirs érotiques propres. Si, à l'instar de leurs homologues masculins, les rappeuses se situent le plus souvent dans un cadre hétérosexuel, elles demandent et, au besoin, imposent à leurs partenaires mâles de combler leurs exigences de femmes. À l'image de Trina : « *Open up my legs put your head in between em/Till I bust like lead from a heater*²⁶ » ; ou encore

HWA : « *Pussy ain't nothing but skin on a bone/Fuck it, suck it, or leave it alone. I'm a lay right here on my back/While you stick your tongue in the center of my crack/Now make like my pussy is a fucking horn/And blow on that sucker 'till the break of dawn*²⁷. »

Difficile, à la lecture de ces rimes hardcore de ne pas évoquer Till The Cows Come Home, gravé près de soixante ans plus tôt par Lucille Bogan²⁸. Les architectes de la compilation où ce titre figure aujourd'hui²⁹ précisent d'ailleurs cette généalogie en prenant soin d'imprimer en couverture du CD le fameux logo « *Parental Advisory Explicit Content* » inauguré pour les rappeurs. Un logo devenu label d'authenticité : « *Dites-leur que j'ai une bonne chatte, elle a quatre foutus noms. Le sommet râpeux, la chatte rugueuse, la chatte solide, la chatte sans os. Tu peux baiser ma chatte, sucer ma chatte ou la laisser tranquille. On parle de baiser, on parle de limer toute la nuit, chéri. Tu peux m'le faire mon chou jusqu'à la Saint-Glinglin.* »

Dernier point, mais non des moindres, Lucille Bogan est sans doute la première chanteuse à faire ostensiblement référence, en termes explicites, à sa morphologie opulente d'Africaine-Américaine, à la détailler avec fierté comme un aspect désirable de sa personnalité, à cent lieues de l'idéal fantasmatique de la quarteronne à la peau claire et à la silhouette gracile dont la Josephine Baker des Années folles serait le modèle : « *I got a big fat belly, I got a big broad ass/And I can fuck any man with real good class*³⁰. » Une fois de plus l'auteure et interprète de *Till the Cows...* aura précédé les rappeuses sur le terrain de la fierté morphologique³¹, en convertissant en objet de désir un ensemble de traits physiques ostensiblement moqués et hypocritement invoqués comme prétextes à répulsion, derrière laquelle s'embusque – au moins depuis le succès de la tournée européenne de la « Vénus Hottentote » – une curiosité malsaine³².

Qu'elle évoque la prostitution, les plaisirs charnels, les conduites addictives, ou que ses héroïnes manifestent une farouche volonté

d'indépendance dans la conduite de leur existence, qu'elle fasse enfin l'éloge de ses formes opulentes de « négresse » à la peau couleur de phoque (*sealskin brown*), Lucille Bogan – dont la tête ne fut couronnée d'aucun laurier de son vivant –, peut bien, à titre posthume, être légitimement élevée au rang de « *Mother Queen of the Hip-Hop* ».

1. Cheryl L. Keyes, *Rap Music and Street Consciousness*, Urbana/Chicago, Illinois University Press, 2002.
2. Cheryl L. Keyes, *Rap Music and Street Consciousness*, Urbana/Chicago, Illinois University Press 2002.
3. bell hooks, *Ain't I a Woman: Black Women and Feminism*, Abingdon-on-Thames, Routledge, 2015.
4. Cynthia Blair, *I've Got to Make My Livin'*, Chicago, University of Chicago Press, 2010.
5. Hazel Carby, « It's Jus' Be's Dat Way Sometimes: The Sexual Politics of Women's Blues » (conférence prononcée au Mount Holyoke College, septembre 1986), in Robert O' Meally, *The Jazz Cadence of American Culture*, New York, Columbia University Press, 1998.
6. Hazel Carby, « Policing the Black Woman Body in an Urban Context », in *Critical Inquiry*, n° 18, 1992.
7. Evelyn M. Hammonds, « Toward a Genealogy of Black Female Sexuality: The Problematic of Silence », in Jacqui Alexander, Chandra Talpade Mohanty, *Feminist Genealogies, Colonial Legacies, Democratic Futures*, New York/Abingdon-on-Thames, Routledge, 1997.
8. Jayna Brown, *Babylon Girls: Black Women Performers and the Shaping of the Modern*, Durham/London, Duke University Press, 2008. L'auteure montre, entre autres, la perméabilité de la démarcation entre arts du spectacle et prostitution.
9. Angela Davis, *Blues et féminisme noir*, Paris, Libertalia, 2017
10. « Mon gars, tu sais d'où je viens ? Je viens de la Black Belt. Si vous êtes réglos avec moi, J'vous ramènerai aussi là-bas » (*Baking Powder Blues*, ARC, 1935).
11. Paramount Records, 1928.
12. Brunswick Records, 1930.
13. « J'avais pas ramassé de fraîche, et j'osais rentrer/Y m'a suivie en haut en cherchant l'embrouille/Y m'dit "Oh, tu sais que t'as pas fait d'pognon c'te nuit ?" »
14. « Les temps sont devenus durs, la braise est rare/ Va falloir que j'vole ou que je tue/Car le tapin ne marche pas, le tapin ne marche plus. »

15. « Juge, j’lui ai dit qu’il ferait mieux de me laisser tranquille. »
16. « Et y faut que j’gagne ma vie, peu importe où j’irai/j’vais apprendre ces trucs de pute, c’est tout c’que j’ai à faire. »
17. ARC, 1933. Sous le pseudonyme de Bessie Jackson.
18. Fondé par Clarence Saunders, *Piggly Wiggly* est le tout premier magasin de self-service, ouvert à Memphis en septembre 1916. En 1917, Clarence Saunders va faire breveter le concept de « supermarché ».
19. « Mon nom c’est Piggly Wiggly, et j’té jure que tu peux te servir/T’as juste besoin de tes biftons, t’as pas besoin d’aut’ chose. »
20. « Elles jactent l’argot aussi bien qu’un mec » (*BD Woman blues*, ARC, 1935).
21. Christian Béthune, *Blues, féminisme et société : le cas Lucille Bogan*, Rosières-en-Haye, Camion Blanc, 2018.
22. « Tu m’as parlé de sexe ?/Maintenant je sais où est ta putain de tête. T’épouser, ça m’fait pas marrer/Tu sais pas que le seul truc que j’veux c’est de l’oseille/C’est foutrement vrai que j’suis une salope intéressée/C’est l’séul moyen que j’connais pour devenir riche » (BWP, *We Want Money*, album « Bytches », No Face, 1991).
23. *Pimp, les mémoires d’un maquereau*, Paris, Éditions de l’Olivier/Seuil, 1998.
24. « Si tu me veux, va falloir que tu me paies des bons vins, que tu m’invites au resto/ et que tu me files le plus gros diamant que tu pourras trouver » (Trina, *Do You Want Me*, album « Diamond Princess », Slip-n-Slide/Atlantic, 2002).
25. bell hooks, *Ain’t I a Woman: Black Woman and Feminism*, Abingdon-on-Thames, Routledge, 2015.
26. « Ouvre mes guibolles, fourre ta tête au milieu/Jusqu’à ce que je saute comme le couvercle d’un autocuiseur » (Trina, *69 Ways*, album « Da Baddest Bitch », Slip-n-Slide/Atlantic, 2000).
27. « Une chatte c’est rien que de la peau sur un os/Baise-la, suce-la ou laisse-la tranquille/J’suis allongée sur le dos/Pendant que tu plonges ta langue en plein milieu de ma fente/Fais comme si ma chatte était un putain d’instrument à vent/Et continue à sucer jusqu’au petit matin » (*Hoes With Attitude, Eat It*, album « Living in a Hoes House », Drive By Records, 1990).
28. ARC, 1933. Sur les conditions d’enregistrement et l’analyse du contenu de ce morceau, voir Christian Béthune, *Blues, féminisme et société : le cas Lucille Bogan*, Rosières-en-Haye, Camion Blanc, 2018.
29. « Shave’Em Dry: The Best of Lucille Bogan », Columbia Legacy/Sony, 2004.
30. « J’ai un bon gros ventre et j’ai un gros cul bien large /Et j’peux baiser n’importe quel mec avec une très grande classe » (Lucille Bogan, *Till the Cows Come Home*, ARC, 1933).
31. HWA, « Az Much Azz Az We Want » [Autant de cul qu’on veut], Ruthless Records, 1994.

32. Janell Hobson, « The Batty Politic, Toward an Aesthetic of Black Female Body », in *Hypatia*, vol. 18, n° 4, 2003.

9. Reconstruire l'« Autre » corps : émancipation et création contemporaine¹

Sylvie Chalaye

*« J'aimerais écrire une pièce qui ne parle pas de viol, une pièce
où les oiseaux gazouillent, les feuilles tombent, la nature est belle...
mais systématiquement, comme par une espèce de fatalité,
je me surprends en train de répondre à cette question que Dieu pose
à Caïn :*

*« Qu'as-tu fais de ton frère ? » Cette question – « Qu'as-tu fais
de ton frère ? » – fonde à mon avis la spécificité du théâtre en tant
qu'art.*

*Je veux pouvoir répondre à cette question si Dieu me la posait. Qu'ai-
je fait de mon frère ? Ce que j'en ai fait, j'essaie d'en témoigner dans
mon théâtre. »,*

Koffi Kwahulé, 1999²

À l'aube du XXI^e siècle, l'impact des études postcoloniales est un déclencheur. Les travaux de l'Américano-Palestinien Edward Said sur l'orientalisme, ceux de l'Indien Homi Bhabha³, qui pose la question du regard dominant et de la nécessaire réappropriation de la narration de l'histoire par les colonisés, ainsi que la pensée politique du Camerounais Achille Mbembe, qui convoque imaginaires coloniaux et représentations, convergent en un faisceau analytique irriguant les *Postcolonial studies* et éclairent autrement le fait colonial.

C'est aussi le moment où le voile islamique commence à soulever la polémique dans les médias, où l'Europe découvre les *Subaltern* et *Postcolonial studies*, où les théories de la chercheuse indienne Gayatri Chakravorty Spivak⁴ appellent aux déconstructions des images coloniales et sexistes, et où l'exhumation des « zoos humains »⁵ – dont la portée s'avère internationale – et tout son cortège iconographique d'érotisme en carte postale marquent la recherche académique comme la société tout entière. De la « Mauresque aux seins nus » dont Malek Alloula dénonçait déjà l'invention en 1981⁶ – et que donneront à voir les photographies historiques de l'exposition *Bons baisers des colonies*, à Arles en 2014 –, à la « Tonkinoise concubine »⁷, en passant par l'histoire obscène de la « Vénus hottentote », exhumée en 2002 des réserves du musée de l'Homme pour être rendue à l'Afrique du Sud, impressionnent les esprits, ébranlent les consciences et engagent de nombreux artistes à revisiter l'histoire des colonisations et de ses refoulés sexuels.

Ces créateur·trice·s, plasticien·ne·s, dramaturges, metteur·e·s en scène, performeur·se·s, danseur·se·s, chorégraphes, photographes, vidéastes sont originaires d'Afrique, d'Orient, d'Europe, des Amériques, d'Asie... L'enjeu n'est pas simplement politique ou artistique, mais existentiel. Il s'agit de faire voler en éclats ce « corps colonial » qui pollue encore les imaginaires et empêche toute réappropriation de soi aux descendant·e·s de colonisé·e·s, tant il s'impose à leur insu.

Difficile néanmoins de traiter de ces exhibitions, des corps et des enjeux sexuels qui les traversent sans basculer, à nouveau, dans le voyeurisme du dispositif colonial que l'on souhaite dénoncer. C'est l'une des faiblesses du film *Vénus noire* (2010) d'Abdellatif Kechiche, qui traite de la « Vénus hottentote », mais qui met finalement le spectateur du XXI^e siècle dans la même situation malsaine de voyeur que celle des curieux de l'époque. Comme le soulignent Anne Hugon, Delphine Peiretti et Christelle Taraud, « le réalisateur fixe notre regard sur les mêmes parties du corps que celles

qui ont fasciné les Européens du XIX^e siècle naissant, son fessier volumineux et ses prétendues particularités génitales, “caractéristiques” des Hottentotes⁸ ».

Comment conscientiser, dès lors, sans jouer de cette pulsion scopique qui anime l’humain ? La question a été posée à la New-Yorkaise Coco Fusco, à propos d’une performance parodique, intitulée *The Couple in the Cage*, qu’elle a réalisée en 1993, avec Guillermo Gómez-Peña. Les deux artistes y interprétaient des Amérindiens d’une île des Caraïbes inconnue et y accomplissaient les gestes que l’on peut attendre de prétendus « primitifs ». Ils prenaient la nourriture qu’on leur tendait et se laissaient prendre en photo par les spectateurs qui endossaient spontanément le rôle des colonisateurs. Pour la professeure Diana Taylor : « *Les hiérarchies et les approches épistémologiques que ce spectacle attaque risquent d’être reproduites. Notre vision devient unidirectionnelle et envahissante. “Leur crédulité” réaffirme la supériorité de notre intelligence : “ils” servent une fois de plus à nous conforter⁹. »*

C’est aussi l’une des limites de l’installation plastique *Exhibit B*, du Sud-Africain blanc Brett Bailey, qui travaille sur la reconstitution du regard colonial afin d’en dénoncer le cynisme et la cruauté. Ce faisant il crée, finalement, des « tableaux vivants » qui, en exhibant les frontières passées, construisent d’autres frontières, car le jeu de gauchissement du dispositif, devenu miroir déformant, s’adresse d’abord à la mauvaise conscience occidentale. Or, en mettant à nouveau des corps noirs dénudés en situation d’exhibition, et ce, même si ce sont des acteurs, l’installation ne prend pas en charge le regard noir et « l’insoutenabilité » provoquée par la redondance du sentiment d’indignité, ni l’humiliation qui en résulte... L’installation s’est produite dans toute l’Europe, entre 2010 et 2014 : Vienne, Avignon, Bruxelles... Mais, à Berlin, des associations se sont indignées de la situation dans laquelle se trouvaient les performeurs et la polémique s’est ensuite envenimée au Royaume-Uni, à Édimbourg, puis à Londres, où elle a

finalement été déprogrammée. En novembre 2013, l'exposition présentée au théâtre Gérard-Philippe, à Saint-Denis, puis au Centquatre, à Paris, a suscité une vive polémique et une pétition a été lancée pour l'interdire.

Grimace, dérision et déconstruction

Le premier défi – comme l'exemplifie le débat à propos de l'exposition-performance *Exhibit B* – consiste donc à déconstruire les images et à ne pas reproduire le dispositif colonial et sa mise en scène fantasmatique et aliénante, mais, au contraire, à les déjouer jusqu'à la rupture, la mise en crise : décoloniser les corps, décoloniser les regards et surtout décoloniser le(s) désir(s). C'est le travail surprenant réalisé par Latifa Laâbissi, artiste née en France et de culture arabe, dont les performances convoquent les images d'un corps tour à tour sauvage, burlesque, récalcitrant, brisé, ouvert, offert, convulsé... Un corps surexposé, à nu, le sexe livré aux regards, avec la tête seulement parée d'une coiffe d'Indien sioux, comme dans *Self Portrait Camouflage* (2006). Ce corps qui est le sien devient, alors, le lieu du politique, le reflet grimaçant du refoulé colonial, et les images qu'il nous tend déconcertent, provoquent, dérangent jusqu'aux limites du soutenable, contraignant le spectateur à sortir de ses clichés et de sa « zone de confort »¹⁰.

On retrouve cette démarche chez la danseuse et chorégraphe, d'origine sénégalaise, issue du hip-hop, Bintou Dembélé qui, dans une pièce comme *S/T/R/A/T/E/S* (2016), travaille à libérer les monstres enfouis en elle, et passe, elle aussi, par la grimace et une certaine violence faite à son propre corps pour briser la gangue des stéréotypes sexistes qui l'enferment, pour descendre dans les stratifications coloniales qui vrillent encore les représentations de soi.

L'exacerbation de la monstruosité et la dénonciation de la pornographie qui accompagnent la violence raciste habitent, de même, les œuvres de nombreuses plasticiennes africaines-américaines. On pense ici à Ayana

V. Jackson qui, dans *Death* (2011), projette une photographie détournée de son propre corps nu dans une scène de lynchage en noir et blanc, mais aussi à la plasticienne et vidéaste Kara Walker, qui convoque des images spectrales et cauchemardesques, remplies d'obscénités qui semblent émerger du monde des plantations, en créant des installations lumineuses à partir de silhouettes qu'elle découpe d'un seul jet, faisant apparaître des formes et des associations improbables. Le geste plastique du découpage participe, chez Kara Walker, de la déconstruction des images et le jeu d'ombres permet de révéler la monstruosité qui se cache dans les silhouettes, tandis que s'expriment, en creux, la perversité des relations et l'hypersexualisation d'un monde colonial esclavagiste déliquescant et spectral qui ne cesse cependant de hanter le monde d'aujourd'hui.

Ce sont ces procédés hétérotopiques, mettant en tension passé et présent, qui se retrouvent particulièrement dans la photographie des « Nouvelles Schéhérazades » – pour reprendre la formule de Rose Issa, à propos du regard des femmes arabes sur notre temps¹¹. Yasmine Bouziane et Majida Khattari, photographes d'origine marocaine, détournent avec humour et non sans parfois une certaine violence, les clichés orientalistes du XIX^e siècle en retournant le regard de la femme vers le spectateur, appareil photo à l'appui dans *Sans titre n° 6* de Yasmine Bouziane par exemple, ou en subvertissant les postures de tableaux d'Eugène Delacroix ou de Benjamin-Constant jusqu'à l'indécence la plus incongrue, comme le fait Majida Khattari dans *Désirs* (2009-2010) ou *Tornade* (2012-2013). Violence et beauté cohabitent ainsi dans des œuvres comme *Knife on a Cutting Board* (1999) de la Palestinienne Raeda Saadeh.

Le metteur en scène tunisien Lofti Achour, poussant, quant à lui, la démarche à l'extrême, choisit même de renoncer aux images avec *La Comédie Indigène*, un spectacle qu'il crée en 2007 pour faire entendre, plutôt que de donner à voir comme c'est normalement l'usage, cet imaginaire colonial que distillait l'Empire à travers toutes sortes de textes

mis en voix : littérature des grands hommes, discours de propagande et circulaires à destination des soldats de la coloniale, chansons érotiques et, bien sûr, le fameux *Art d'aimer aux colonies* (1927) du docteur Jacobus, dont les conseils scabreux et les consignes délirantes provoquent désormais l'hilarité du public.

Pour un plasticien comme Yinka Shonibare, anglais d'origine nigériane, la déconstruction se veut également ludique et humoristique avec *Jardin d'Amour*, une installation présentée en 2007 au musée du quai Branly, à Paris. Il travaille avec ironie sur le thème du renversement, mettant les références occidentales de la sensualité et du plaisir en situation d'exhibition, dans un dispositif qui reprend trois tableaux de Jean-Honoré Fragonard, emblématiques des jouissances du siècle des Lumières, où les personnages sont perdus dans un labyrinthe végétal, un jardin mystérieux qui reproduit les plaisirs de Versailles et de ses fêtes galantes. Ceux-ci, figurés en taille réelle, mais dépourvus de têtes, sont vêtus de costumes précieux réalisés en wax. La dimension ludique du parcours n'empêche pas, ici, la portée politique de l'œuvre. « *Il y a toujours une aiguille dans mon art, quelque chose d'inconfortable* », rappelle d'ailleurs ironiquement Yinka Shonibare¹².

Revenir sur les stigmatisations sexuelles des populations indigènes, dans les Empires coloniaux, c'est aussi interroger le regard d'aujourd'hui sur les pratiques artistiques en postcolonie, comme l'affirme le plasticien d'origine soudanaise Hassan Musa, qui se représente dans *Autoportrait avec Idées noires* (2003), entre la « Vénus hottentote » et Josephine Baker. Car d'autres « zoos » persistent, notamment ceux des identités d'assignation¹³ où l'artiste d'origine africaine, maghrébine, caribéenne, indienne... est systématiquement enfermé dans son origine, entouré d'une aura exotique et sensuelle. Refuser l'enclos de l'épithète « africain »¹⁴ ou plus généralement ethnique, pour affirmer une esthétique avant tout contemporaine et inscrire la création dans le temps plus que dans un

territoire, c'est sortir de l'exhibition et de l'exotisation de l'art, de l'érotisation aussi, pour revendiquer d'autres attendus, comme l'exprime avec véhémence le dramaturge et comédien congolais Dieudonné Niangouna dans *M'appelle Mohamed Ali* (2014), qui « boxe la situation », engage un combat avec le spectateur et refuse d'être « *cet Africain qu'on attend sur scène pour venir divertir avec ses grossièretés africaines, ses sauvageries exotiques, son accent de petit-nègre, ses ridiculités sordides, ses démangeaisons animales, ses folklores tonitruants, ses transes endiablées* ¹⁵ ».

Baartman et Baker, icônes sexuelles émancipatrices

La grimace brise le miroir et les reflets coloniaux qui y perdurent, mais ce travail de déconstruction qui passe par une revendication mémorielle et une quête d'émancipation convoque des figures historiques devenues « icônes sexuelles », comme Saartjie Baartman, la « Vénus hottentote » du début du XIX^e siècle ou bien Josephine Baker, la « reine des colonies » du début du XX^e siècle (selon le rôle que les organisateurs de l'Exposition coloniale internationale de Vincennes, en 1931, envisagèrent un temps de lui faire incarner), qui deviennent les motifs récurrents de nombreuses pratiques contemporaines. La professeure d'histoire de l'art Lisa Gail Collins explique cette focalisation par le fait que « *Baartman et Baker sont, étrangement, les deux femmes noires qui apparaissent le plus fréquemment déshabillées dans les archives de la culture visuelle occidentale. La “Vénus hottentote” et la “Vénus noire” ont donc en commun d'être les deux femmes dont les corps ont été les plus fétichisés par les Européens. [...] Elles étaient toutes les deux supposées incarner l'exotisme et l'érotisme, et toutes les deux payées pour faire la preuve de leur soi-disant différence* ¹⁶ ».

La terrible aventure de Saartjie Baartman touche les créateurs afrodescendants qui en font une image emblématique de l'enfermement de l'artiste dans un corps racisé, ethnicisé et souvent hypersexualisé, qu'il s'agisse de la sensualité de la femme noire ou de l'hypervirilité de l'« étalon africain ». On a enfermé Saartjie Baartman dans son apparaître, sans envisager qu'elle jouait une comédie : celle de la « Vénus hottentote ». On lui a refusé la capacité de créer et on a plaqué sur son corps l'idée que l'on se faisait de sa sauvagerie, on l'a réduite à ses organes génitaux et à l'attraction sexuelle exotique qu'elle représentait. En enfermant l'artiste dans sa couleur, en le réduisant aux fantasmes qu'il inspire, on le ramène dans l'espace de l'exhibition.

Dès le milieu des années 1990, ce sont des plasticiennes et performeuses africaines-féministes venant des États-Unis qui se sont emparées de la figure de Saartjie Baartman, au risque d'en faire à nouveau « *une curiosité simplement rebaptisée icône culturelle* », comme l'explique l'historienne Sadiyah Qureshi¹⁷. Et c'est aussi ce dont s'amuse la pièce chorégraphique de Robyn Orlin en 2011, présentée sous le titre *Have you hugged, kissed and respected your brown Venus today ?* L'Africaine-Américaine Suzan-Lori Parks est sans doute l'une des premières dramaturges à avoir porté l'histoire de Saartjie Baartman sur la scène contemporaine avec sa pièce *Venus*, en 1997. Elle aborde le fait divers historique comme phénomène monstrueux et proliférant, dont l'impact traumatique étend ses ramifications jusque dans notre contemporanéité, tandis qu'elle fait de « Vénus », une figure de revenante qui hante finalement son théâtre. C'est pourquoi la pièce s'ouvre, fort symboliquement, sur ces mots : « *I regret to inform you that the Venus Hottentot is dead. There won't be any show tonight* » (« *J'ai le regret de vous informer que la Vénus hottentote est morte. Il n'y aura pas de spectacle ce soir* »).

Dans un article consacré à la scène contemporaine, Virginie Soubrier rapproche la pièce de Suzan-Lori Parks d'un texte de l'Ivoirien Koffi Kwahulé, *Misterioso-119*¹⁸ (2005), qu'elle analyse comme « *une réécriture contemporaine de la tragédie de Saartjie Baartman*¹⁹ », car il y est question de l'exhibition du corps féminin et de sa mise en pièces. En fait, la figure de la « Vénus hottentote » hante, littéralement, le théâtre de Koffi Kwahulé, comme celui de Suzan-Lori Parks. Il n'y fait jamais directement allusion, mais on la retrouve dans la femme noire couverte de cendres du *Masque boîteux*²⁰ (2002), ainsi que dans le personnage de Badi-Badi dans *Il nous faut l'Amérique*²¹ (2000), qui pisse du pétrole et devient une attraction, et même dans l'allégorie du viol colonial que figure une pièce comme *Jaz*²².

Hottentot Venus 2000, le travail que la plasticienne américaine d'origine jamaïcaine, Renee Cox, développe au milieu des années 1990, ne convoque pas le corps de Saartjie Baartman mais la fétichisation dont elle a été victime, par des objets qui sur-matérialisent les parties convoitées de son corps et médiatisent ses formes jusqu'à les désexualiser dans une projection humoristique ; dans le même temps, son regard franchement tourné vers l'objectif, accroche celui du spectateur et crée une intersubjectivité.

Saartjie Baartman se retrouve ainsi avec force dans le spectacle vivant et en particulier dans l'expression chorégraphique de danseuses afro-descendantes, sud-africaines comme Nelisiwe Xaba, qui a choisi de se confronter avec poésie et humour à cette figure nationale avec *They look at me and that's all they think*, un solo créé en 2007 ; mais aussi caribéenne à l'image de la Guadeloupéenne Chantal Loïal qui ose, elle aussi, le décalé et l'humour avec *On t'appelle Vénus*. Elle a elle-même été une danseuse callipyge au sein de la compagnie Montalvo où elle a représenté cette singularité physique. Elle nous amène à « poser sur ses fesses » un autre regard et à nous départir de toute concupiscence. Elle en joue même de ses fesses et, dos au public, s'amuse à les faire applaudir.

Bintou Dembélé, qui interprète elle aussi un solo avec *Z.H.* (2013) pour convoquer Saartjie Baartman, est d'origine sénégalaise et a grandi en France, en banlieue parisienne. Il s'agit pour elle de faire advenir une autre image, un corps enfoui et dénié, dégagé de la gangue des regards réducteurs. Bintou Dembélé accomplit une danse rituelle qui la lave des clichés et lui permet de déposer – et, au final, de dépasser – la muselière et cette animalité qui lui collent encore à la peau. Elle travaille sur la transe, comme s'il s'agissait de laisser les énergies du passé la traverser, de danser pour libérer son corps des liens coloniaux qui l'attachent encore. C'est sur ce même jeu de filiation que repose *Venus Baartman*, une œuvre photographique de la plasticienne sud-africaine Tracey Rose réalisée pour une série intitulée *Ciao Bella* (2001), où elle se met en scène entièrement nue et marchant dans de hautes herbes sauvages. Le geste est engagé, comme le rappelle Isabelle Ruf : « *On a voulu voir en Tracey une nouvelle Saartjie Baartman, la Vénus hottentote stéatopyge [...]. Mais la jeune artiste ne se pose pas en victime. C'est une femme en colère et fragile, qui s'est fait violence en s'exposant ainsi*²³. »

À l'inverse, la Martiniquaise Annabel Guérédrat, dans son solo *A Freak Show for S* a choisi de jouer sur la provocation. Elle convoque l'histoire de la « Vénus hottentote » en ramenant sur scène toute l'érotisation dont son corps de femme noire est chargée : shorty rouge, talons aiguilles, perruque afro et grosses lunettes de soleil. Elle confiait à Rosita Boisseau, au sujet de ce spectacle : « *J'avais aussi envie d'exposer mon corps dans une tenue un peu indécente pour questionner la façon dont les gens, et en particulier les décideurs majoritairement blancs, regardent ma performance*²⁴. » L'histoire de Saartjie Baartman prend la valeur d'un objet médiateur, permettant de percer l'abcès de ce regard néocolonial qui continue de piéger les artistes noirs.

Quand Eva Doumbia, metteuse en scène franco-ivoirienne, conçoit le spectacle *Afropéennes* en 2012, à partir des textes de la romancière afro-

féministe d'origine camerounaise, Léonora Miano, sa démarche repose sur les mêmes ressorts : faire entendre avec humour et provocation une parole de femme noire d'aujourd'hui. Toutes témoignent avec ironie de ces images rémanentes de la « Vénus hottentote » ou de Josephine Baker qui hantent leur univers relationnel avec les hommes blancs ou noirs.

Hassan Musa intègre, dans sa pratique artistique, des représentations coloniales de corps de femmes pour en interroger, lui aussi, les conséquences encore visibles sur l'imagerie actuelle. Il a réalisé en 2003 une peinture sur tissu où l'on reconnaît la « Vénus hottentote », *Worship Objects*. Toute sa démarche plastique consiste à transformer l'objet sexuel qu'a été Saartjie Baartman en un objet de culte et de vénération. Il fait de même de Josephine Baker un pendant de la « Vénus hottentote ». À la différence de cette dernière, Josephine Baker a subi, selon lui, « *un racisme subtil et masqué qui a fait d'elle la représentante d'une sexualité primitiviste débridée et diabolique à la fois, une sexualité noire capable d'assouvir tous les fantasmes érotiques du mâle blanc, chrétien et dompteur du monde sauvage*²⁵ ». Mais, surtout, Josephine Baker était une artiste reconnue et elle s'est jouée de ce racisme et du désir colonial nourri d'érotisme exotique. C'est pourquoi Hassan Musa fait d'elle une icône du pied de nez et de la dérision dans une série de peintures sur textile, *Who Needs Bananas?* « *Icône de la constellation noire*²⁶ », comme la définit Julie Crenn, Josephine Baker est au cœur des recherches plastiques de nombreux artistes afrodescendants, de l'Africaine-Américaine Faith Ringgold (*Jo Baker's Birthday, The French Collection, Part II : #10*, 1993) à la Sud-Africaine Billie Zangewa.

Reconstruire l'« Autre » corps

Les artistes contemporains de la postcolonie travaillent à la reconstruction de l'« Autre » corps. Ils tentent de faire advenir le corps que le regard colonial ou néocolonial ne voit pas, le corps occulté qui se cache

sous l'apparence aveuglante de la gangue de préjugés, le corps qui échappe à l'emprise du regard dominant, ce « corps marron » qui n'appartient pas au maître et qui se soustrait au regard réifiant, autrement dit le corps onirique, le corps des rêves de l'esclave, car « *l'esclave appartient à son maître, mais le maître des rêves de l'esclave est l'esclave seul*²⁷ ».

Les pratiques plastiques de nombreuses artistes contemporaines du monde arabe, depuis la fin des années 1990, comme Lalla Essaydi ou Meriem Bouderbala, jouent de même de la dissolution du corps colonial et du regard concupiscent qui le faisait exister. Lalla Essaydi s'en prend, quant à elle, à l'orientalisme par les moyens de la création photographique. Elle retravaille les clichés coloniaux des harems et de leurs odalisques alanguies, en imprimant sur les corps de celles-ci une surimpression calligraphique en langue arabe dans laquelle le sujet se perd. Les corps caméléons qu'elle crée semblent alors se fondre dans le décor et glissent jusqu'à disparaître, comme pour mieux exister dans un *Ailleurs*, une autre dimension, un autre récit et se soustraire ainsi enfin aux regards. L'approche de Meriem Bouderbala, plasticienne tunisienne qui interroge le fantasme de la femme orientale et l'héritage colonial, joue de même du voile photographique et des effets ectoplasmiques et spectraux de celui-ci. Travaillant sur le pli, l'opacité, les jeux de miroir, elle en fait surgir des formes mystérieuses, des anamorphoses à la beauté improbable, dont la séduction se fait vibration chromatique. Une esthétique qui contraste fortement avec les ombres tissées des tapis de Selma Gürbüz, artiste turque qui fait naître des silhouettes étrangement rudimentaires, bien loin des raffinements fantasmés du harem d'Istanbul.

Ce processus de reconstruction relève du vibratoire chez le plasticien franco-russo-brésilien Alexis Peskine. Ce dernier fait apparaître une autre image corporelle des photographies sur lesquelles il travaille, par le miroitement de têtes de clou dorées qu'il plante par centaines dans les courbes et les interstices des ombres photographiques (*Majestueuse, Jazzie*

Belle, Diskettes, Zumbi, Tellement au-dessus de la France, Identité internationale, 2010). Ce sont ces photographies « vibrioniques » sublimées par les myriades de clous qui, tout en dénonçant une aimantation fantasmatique des corps noirs, crée un dépassement, une transcendance, l'effet d'un dédoublement pixellisé et suspensif d'un « *Autre* » corps²⁸.

Même recherche plastique de reconstruction avec l'Afro-Brésilienne Rosana Paulino, qui s'exprime à partir de photographies reconstituées comme des puzzles. Par exemple, dans la série *Assentamento(s)* réalisée en 2013, ce sont de vieilles photographies anthropométriques en morceaux d'une esclave noire nue, que l'on peut voir de face et de dos, qu'elle brode, noue et recoud en quinconce avec des fils rouges qui figurent des racines et tout un réseau de circulation sanguine. On retrouve ce travail dans les broderies de Ghada Amer, une plasticienne égyptienne qui coud ensemble des images découpées dans des magazines pornographiques en créant de grandes fresques traversées de lignes, vastes images striées ou nodales de fils enchevêtrés dans lesquelles apparaissent des corps spectraux dont les silhouettes se dessinent sous le regard. Elle se joue ainsi des odalisques orientales et des « Mauresques » lascives.

Le théâtre politique de Marine Bachelot-Nguyen, vietnamienne par sa mère, à la croisée du féminisme et des questions postcoloniales, interroge l'influence de l'histoire coloniale sur les représentations sexuelles et le genre, notamment dans *La Femme, ce continent noir* (2010) ou *La Place du chien (sitcom canin et postcolonial)* (2014). Elle fait un théâtre de décapage qui tente de faire surgir la complexité des corps et des projections identitaires sous la croûte de l'héritage colonial. Avec *Les ombres et les lèvres* (2016), elle traite des communautés lesbiennes au Vietnam. Le titre est la traduction de termes vietnamiens injurieux qui renvoient à l'histoire coloniale : *Bong* (« ombre ») désigne les homosexuels hommes et *Ô moi* (« lèvres »), les lesbiennes. Une démarche à rapprocher des sculptures de Bharti Kher, comme *Six Women* (2013-2015) : l'artiste, d'origine indienne,

a moulé six corps de prostituées de Calcutta assises nues, sereines, décapées de tout exotisme, de toute séduction, de tout désir, six corps de femme dans l'ordinaire d'une autre beauté, celle de la simple humanité.

À travers ce vaste – bien que non exhaustif – panorama, on voit bien combien la création contemporaine déconstruit – par les moyens vidéos, photographiques, textiles, performatifs ou scéniques – non sans une certaine provocation voire une certaine violence les clichés coloniaux qui continuent de hanter tant les individus que les sociétés dans lesquelles ils/elles vivent. Grimace et dérision brisent les miroirs, décolonisent le(s) désir(s), tandis que les figures historiques de l'aliénation sexuelle racialisée comme Saartjie Baartman ou Josephine Baker deviennent des icônes émancipatrices.

Au final, l'entreprise de déconstruction et d'émancipation vise à atteindre un autre enjeu plus essentiel, celui de reconstruire le corps perdu dans l'aliénation coloniale. La plupart des artistes d'Orient, d'Asie, d'Afrique, d'Europe, des Amériques qui convoquent corps, sexualité(s) et colonisation dans leurs recherches plastiques, travaillent à cette reconstruction de l'« Autre » corps, que cela passe par des procédés de tissage et de broderie qui recousent autrement les silhouettes, par des effets décoratifs et des jeux de voile photographiques, par l'enluminure ou les calligraphies. On est alors en droit de se demander si la quête de cet « Autre » corps reconstruit par la création, clouté, détourné, cousu, brodé, tissé, redoré... ne pourrait pas être l'identité contemporaine des arts de la postcolonie. Ce corps pris dans un entre-deux historique, c'est le corps des « identités frontalières »²⁹ dont parle Léonora Miano, un *corps cicatriciel*.

1. Article publié dans sa version originale dans *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.

2. Koffi Kwahulé, « Africanité et création contemporaine », in *Africultures*, n° 41, 2001.

3. Homi K. Bhabha, *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris, Payot, 2007.

4. Gayatri Chakravorty Spivak, « Can the Subaltern-Speak? », in Cary Nelson, Lawrence Grossberg (dir.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Chicago, University of Illinois Press, 1988.
5. Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire (dir.), *Zoos humains. De la Vénus hottentote aux reality shows*, Paris, La Découverte, 2002.
6. Malek Alloula, *Le harem colonial. Images d'un sous-érotisme*, Paris, Éditions Slatkine, 1981.
7. Safia Belmenouar, Marc Combier, *Bons baisers des colonies. Images de la femme dans la carte postale coloniale*, Paris, Alternatives, 2007.
8. Anne Hugon, Delphine Peiretti, Christelle Taraud, « Vénus noire : posture politique et imposture historique », in *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 111, 2011.
9. Diana Taylor, « Guillermo Gomez-Pena and Coco Fusco's Couple in the Cage », in *The Drama Review*, n° 42, 1998.
10. Alexandra Baudelot (dir.), *Latifa Laâbissi. Grimaces du réel*, Dijon, Les presses du réel, 2016.
11. Rose Issa, « Les nouvelles Schéhérazades », in Patricia Almarcegui (dir.), *Fantaisies du harem et nouvelles Schéhérazades*, Paris, Somogy, 2003.
12. Julie Crenn, « Arts contemporains et mémoire coloniale », in *Africultures*, n° 37, 2008.
13. Sylvie Chalaye, « Briser l'enclos et donner rendez-vous ailleurs », in *Africultures*, n° 41, 2001.
14. Annie Bourdié, *Créations chorégraphiques d'Afrique francophone : systèmes de représentations et stratégies de reconnaissance en période contemporaine*, thèse en sciences sociales, Université Paris-Est, 2013.
15. Dieudonné Niangouna, *M'appelle Mohamed Ali*, Paris, Les Solitaires intempestifs, 2014.
16. Lisa Gail Collins, « Économie de la chair. Représentations artistiques du corps des femmes noires », in Fabienne Dumont (dir.), *La rébellion du Deuxième Sexe. L'histoire de l'art au crible des théories féministes anglo-américaines (1970-2000)*, Paris, Les Presses du réel, 2001.
17. Sadiah Qureshi, « Displaying Sara Baartman, the "Hottentot Venus" », in *History of Science*, n° 42, 2004.
18. Koffi Kwahulé, *Misterioso-119*, Montreuil, Théâtrales, 2005.
19. Virginie Soubrier, « La Vénus hottentote sur la scène contemporaine ou le théâtre en question », in *Africultures*, n° 92-93, 2013.
20. Koffi Kwahulé, *Le masque boîteux. Histoire de soldats*, Montreuil, Théâtrales, 2002.
21. Koffi Kwahulé, *Il nous faut l'Amérique*, Paris, Acoria, 1997.
22. Koffi Kwahulé, *Jaz*, Montreuil, Théâtrales, 1998.
23. Isabelle Ruf, « La colère des artistes noirs », in *Le Temps*, 28 février 2001.
24. Rosita Boisseau, « Nous sommes toutes des Vénus hottentotes ! Quatre chorégraphes s'emparent au même moment du personnage de cette femme callipyge devenue symbole », in *Le Monde*,

21 novembre 2011.

- 25. Julie Crenn, « Arts contemporains et mémoire coloniale », in *Africultures*, n° 37, 2008.
- 26. Julie Crenn, « Icône de la constellation noire : Joséphine Baker », in *Africultures*, n° 82, 2010.
- 27. Proverbe afro-caribéen cité par Koffi Kwahulé, *Fama*, Carnières-Morlanwelz, Lansman, 1998.
- 28. Sylvie Chalaye, « Vibration Alexis Peskine, l'invention plastique d'un Afropéen de France », in *Africultures*, n° 99-100, 2015.
- 29. Léonora Miano, *Habiter la frontière*, Paris, L'Arche Éditeur, 2012.

POSTFACES

Sexualité et colonisation¹

Leïla Slimani

On ne devrait pas pouvoir parler du voile, de Trump, du tourisme sexuel dans les pays du Sud, du « grand remplacement », des violences policières à l'égard des Noirs, des migrants ou du nouvel an 2015 à Cologne sans avoir lu le texte qui précède. Il nous démontre, avec brio, que nous sommes les héritiers de siècles de représentations et de constructions culturelles de l'« Autre ». Et que notre présent, celui de la mondialisation, du métissage, du post-identitaire, n'a pas résolu les antagonismes du passé mais les a seulement digérés et transformés.

Retracer la généalogie de l'« Autre » est un exercice titanesque, à la fois bouleversant et révoltant. Avec une précision incroyable, les auteurs – près d'une centaine – font le récit du processus de création des étrangers et des barrières qui nous séparent de lui, de manière parfois irréductible. Depuis le xv^e siècle, le monde occidental, conquérant et colonisateur, a assorti à son entreprise de domination l'invention de l'idée de « race ». Elle lui a été nécessaire pour pouvoir laisser libre cours à l'*hubris* esclavagiste puis à la violence coloniale. S'est imposée l'idée d'une pureté de sang et l'homme occidental chrétien est devenu pour l'Europe la référence identitaire. La notion de « race » nous est aujourd'hui devenue *naturelle* et, au fond, nous ne l'interrogeons que très peu. C'est une donnée que nous acceptons alors même que nous luttons contre le racisme. Mais nous semblons avoir

totallement oublié que la « race » n'est pas un fait mais une idée, un concept forgé pour asservir et dominer... y compris sexuellement. La science, l'idéologie, la philosophie mais aussi les arts, se sont mis au service de cette vision racialisée du monde et l'ont nourrie et développée pendant des siècles.

L'Occident, berceau des droits de l'Homme, des Lumières et des démocraties, a un envers sombre. Alors même qu'en son sein on sacralise l'individu, on déshumanise toute une partie du monde. À travers ces images et ces textes, on mesure l'ampleur de la réification du corps de l'« Autre ». Le Noir, l'indigène, l'Indien, l'Arabe, l'étranger sont les sujets d'une iconographie qui les caricaturent et les enferment dans des fantasmes sexuels et avilissants. En pleine révolution industrielle, ces corps seront exposés dans des zoos, moqués par les adultes et les enfants qui assistent à de faux spectacles cannibales. Dénudé sur des cartes postales, déguisé en sauvage, hypersexualisé, le corps de l'« Autre » orne les revues pornographiques ou les affiches de spectacle. Pendant des siècles, les Occidentaux ont été abreuvés par ces images qui étaient le produit, ne l'oublions pas, d'une industrie florissante.

La force de ce colossal travail de recherche est d'être parti de la chair pour nous permettre de comprendre la psyché du dominant et la violence de l'imaginaire exotique. L'histoire de la « découverte » du Nouveau Monde puis de la colonisation est racontée à travers le destin de ces corps que l'on vend, dont on use et abuse, dont on utilise la force de travail, que l'on civilise, le parant des oripeaux occidentaux pour en masquer la honteuse nudité.

Lire ces pages m'a plongée à la fois dans la colère et dans la mélancolie. Car ce qui choque peut-être le plus, c'est la désinvolture avec laquelle cela s'est produit et le fait que personne – ou si peu – ne se soit insurgé contre les traitements imposés aux populations dominées. Cet ouvrage donne en quelque sorte une réponse à ceux qui se demandent

comment une telle violence a été possible. En établissant avec le corps de l'« Autre » une ligne de démarcation considérée à la fois comme naturelle et étanche, la violence est minimisée voire niée. Comme l'a souvent écrit la grande romancière américaine Toni Morrison, en réduisant le corps noir à l'animalité et à l'enfance éternelle, l'esclavagiste peut laisser libre cours à son sadisme.

Dans *Le deuxième sexe*, Simone de Beauvoir explique bien qu'une des caractéristiques ontologiques de l'homme est sa tendance à considérer celui qui n'est pas dans son clan comme ennemi et donc à le soumettre et à le dominer. Ici, les auteurs n'omettent pas de montrer la situation particulière des femmes qui sont doublement « Autres » et qui ont payé un très lourd tribut dans la construction de cet imaginaire. La figure de l'indigène, qu'elle soit une lascive Orientale, une Africaine sursexualisée ou une Tahitienne sensuelle, est à la fois répugnante et attirante, source de plaisir et de danger. Elles sont victimes de viols, de pédophilie, exposées dans des postures avilissantes. Dès 1983, Angela Davis avait compris ce que l'on désigne aujourd'hui sous le terme d'intersectionnalité : à savoir qu'il existe un lien très fort entre systèmes de classe, suprématie masculine et pouvoir esclavagiste.

Ce texte est nécessaire. Il nous oblige à explorer les palimpsestes de notre perception d'autrui et à nous confronter à nos fantômes. Au fond, il n'y a pas de rapport à l'« Autre » qui soit pur, dans lequel cet imaginaire ne soit engagé. Nous devons prendre conscience de l'emprise que l'Histoire a sur nous tous. Car, sans même nous en rendre compte, nous continuons à regarder le monde ainsi. Les deux guerres mondiales, puis la mondialisation, ont mis à mal la suprématie du corps blanc, mais nous n'en sommes pas moins les héritiers. Comment nier, par exemple, que le poids des représentations des hommes/femmes noirs/noires ou arabo-orientaux/orientales continue aujourd'hui à constituer un obstacle à leur mobilité sociale et à générer d'innombrables injustices aujourd'hui ?

Sans cesse, nous nous demandons qui nous sommes. Nos sociétés occidentales sont obsédées par les questionnements identitaires, par la nostalgie d'un âge d'or. Mais nous devrions plutôt nous demander qui est l'« Autre » ? C'est la grande leçon de cet ouvrage.

1. Texte publié dans sa version originale en postface de l'ouvrage collectif : Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Christelle Taraud, Dominic Thomas (dir.), *Sexe, race & colonies. La domination des corps du ^eXV siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.

Désapparition n'est pas disparition¹

Jacques Martial



De leur arrivée aux Indes occidentales et de leurs premières rencontres avec les Amérindiens, les premiers explorateurs européens nous rapportèrent leur étonnement : « *Ils sont nus, sans rien pour se couvrir. Ils ne se soucient nullement de cacher ou de montrer leurs parties honteuses. Ils ont sur ce point la même innocence que pour ce qui est de montrer leur visage*². » Alors qu'en Europe, la chair, marquée du sceau de la déchéance d'Adam et Ève, se devait d'être cachée, couverte, celle de ces femmes et de ces hommes se donnait à voir, provoquant au-delà de l'étonnement, une réelle fascination.

Fascination devant ces corps épilés et tatoués, oints d'huile et de roucou, ornés de plumes, de perles ou de bijoux. Fascination devant cette nudité non-honteuse, fière de montrer ses apprêts, ces corps superbes et bronzés que l'Occident crut à peine sortis du jardin d'Éden. Mais très vite revenus de leur surprise et de leurs premiers abus de ces chairs offertes, ces explorateurs, troquant le compas contre le poignard, ainsi que le dira Aimé Césaire, devenus prédateurs, se métamorphosèrent en *sauvages conquérants* et en intraitables colons. Alors les us américains, mesurés à l'aune de la

morale chrétienne et de l'Inquisition, furent rectifiés par le fer, le feu et le sang plutôt que de les comprendre et de les respecter.

Furent dites « démoniaques » et marquées d'infamie, les nuits du cacique haïtien Béhéchio dormant sur la même couche que ses trente épouses avant que sa sœur et héritière Anacaona, que l'on surnomma la « libidéesse », ne soit pendue car jugée trop « accorte » avec certains conquérants quand elle n'œuvrait qu'à préserver l'intégrité de son royaume. Et tous ces hommes habillés en femmes, mi-chamanes, mi-« invertis » que Vasco Núñez de Balboa jeta à ses molosses lors de la conquête de la Terre Ferme. Et nos irréductibles Caraïbes ou Kalinagos très tôt condamnés à l'esclavage perpétuel pour triple crime de cannibalisme, d'idolâtrie et de sodomie.

Mais pourtant, ce que la morale chrétienne réprouvait, la guerre, la conquête puis le droit du plus fort l'autorisèrent. Peut-être est-ce là, la véritable position du missionnaire ? L'appropriation des corps, l'abus, le viol comme symbole de la force du pouvoir mâle, est une des modalités du triomphe de l'Européen sur l'Indien comme sur les corps de ses femmes, de ses filles ou de ses sœurs.

À l'aune de la science moderne et de la génétique, qu'il soit prouvé que les premiers convois de conquérants des Grandes Antilles ne comportaient aucun contingent féminin nous éclaire sur le fait que près de 60 % des habitants d'une île comme Porto Rico disposent de gènes prouvant une ascendance amérindienne. Mais il demeure cependant curieux que cet ADN amérindien ne leur soit transmis que par les femmes alors qu'une analyse rigoureuse du chromosome Y transmis par les pères ne comporte aucun gène amérindien mâle alors qu'il est à plus de 80 % européen. Il y a là comme l'indice d'un échange fort peu équitable entre preneurs de femmes toujours blancs et donneurs de femmes toujours indigènes.

Et que dire du *Code noir* qui inscrit dans la loi, des siècles durant, la non-humanité des femmes, des hommes et des enfants réduits en

esclavage ? « *Déclarons les esclaves être meubles et comme tels entrer dans la communauté [...]*³. » Que penser de ces corps étampés des initiales de leurs propriétaires, portés par des individus qui ne s'appartenaient pas et qui, en plus d'être notoirement abusés, pouvaient être mutilés ou scarifiés par le fouet à la moindre manifestation d'un désir de liberté. Là encore, l'acte sexuel sur ces corps dépossédés intègre les modalités de la construction des esprits. Il est un moyen récurrent d'affirmation ou de réaffirmation d'une tentative de possession des âmes comme des corps ; une arme de soumission au pouvoir absolu du maître qui ne dit pas seulement un simple droit de cuissage mais modèle la relation maître/esclave annonçant celle du colon/colonisé.

Et si la littérature consacre quelques ouvrages aux abus sur les femmes, elle reste peu disert sur ceux pratiqués sur les hommes ; ceux du *Buck breaking* ou de la sodomisation des esclaves mâles par leur maître que d'aucuns disent prévalent à la Jamaïque.

Il paraît alors étrange à un héritier direct de cette histoire et de ces phénomènes de conclure un ouvrage intitulé *Sexualités, identités & corps colonisés (XV^e siècle-XXI^e siècle)*, tant ce titre ne le renvoie pas seulement à des concepts historiques et sociologiques mais fait écho à une parentèle méconnue dont l'histoire ou plutôt une partie de l'histoire est narrée, décrite, analysée et commentée, impudique, à travers ces pages. N'ayant que de maigres connaissances de ma généalogie, l'histoire de mes ancêtres se confond avec l'histoire générale des Antilles. Une histoire où sexe, vie et viol se télescopent puis s'enchevêtrent et se cristallisent pour former origines, familles et société ; les miennes, celles dont il faut que je me réclame l'héritier et dont je ne suis que le rejeton.

Et puisque je n'ai pas la naïveté de me croire moins pourvu en déterminants sociohistoriques que mes grands-parents vivant en colonie, c'est bien cette histoire-là qu'il me faut, qu'il nous faut regarder en face, pour douloureuse ou dérangeante qu'elle soit.

C'est bien elle qu'il nous faut connaître pour mieux comprendre comment certains modèles sociaux et sociétaux se sont construits, nous ont construits et nous animent encore. C'est au prix de cet effort que l'on pourra peut-être les déconstruire et ainsi se libérer des chaînes mentales qui, aujourd'hui encore, entravent notre liberté. *Désapparition* n'est pas disparition. Souvent invisibles car perdues dans les nuits d'un autre temps, leur force de coercition est d'autant plus puissante qu'inapparente. Les faire émerger pour les analyser et forger des outils pour mieux les briser, faisant du savoir et de la conscience des outils d'émancipation, tel est le but comme l'intérêt de cet ouvrage majeur.

1. Texte publié dans sa version modifiée dans Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Christelle Taraud, Dominic Thomas (dir.), *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.
2. Extrait de la lettre de Pêro Vaz de Caminha au roi dom Manuel, Porto Seguro, Brésil, vendredi 1^{er} mai 1500.
3. Extrait de l'article 44 du *Code noir* de 1685.

ANNEXES

Bibliographie

A

Georges Van Den Abbeele, « Utopian Sexuality and its Discontents: Exotism and Colonialism in the Supplément au voyage de Bougainville », in *Esprit créateur*, n° 24, 1984.

Andrew Jimenez Abalahin, *Prostitution Policy and the Project of Modernity: A Comparative Study of Colonial Indonesia and the Philippines, 1850-1940*, Ithaca, Cornell University Press, 2003.

Guido Abbattista, *Umanità in mostra. Esposizioni etniche e invenzioni esotiche in Italia (1880-1940)*, Trieste, Edizioni Università di Trieste, 2013.

Guido Abbattista, Rolando Minuti (dir.), *Le problème de l'altérité dans la culture européenne*, Naples, Bibliopolis, 2006 [2004].

Séverin Abbattu, *Médecins coloniaux*, Paris, Larose, 1924.

Farid Abdelouahab, *Le Maroc de Gabriel Veyre (1901-1936)*, Paris, Kubik Éditions, 2005.

Farid Abdelouahab, *Jusqu'au bout du monde. Circumnavigations et grandes traversées*, Grenoble, Glénat, 2008.

Aliyyah I. Abdur-Rahman, « "This Horrible Exhibition": Sexuality in Slave Narratives », in John Ernest (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

- Evelyn Abel**, *The Anglo-Indian Community Survival in India*, New Delhi, Chanakya Publications, 1988.
- Abd Al-Halim Aboû Chouqqa**, *Encyclopédie de la femme en islam* (2 volumes), Paris, Al-Qalam, 2007.
- Bruno Nassim Aboudrar**, « Intérieurs avec femmes voilées », in *Contact et cultures*, n° 43, 2008.
- Bruno Nassim Aboudrar**, *Comment le voile est devenu musulman*, Paris, Flammarion, 2014.
- Peter Abrahams**, *Le sentier du tonnerre*, Paris, Gallimard, 1950 [1948].
- Cristina Accornzro**, « Meraviglia, divertimento e scienza. L'immagine dell'Africa attraverso le esposizioni torinesi (1884-1928) », in Cecilia Pennacini (dir.), *L'Africa in Piemonte tra '800 e '900*, Turin, Centro Piemontese di studi africani, 1999.
- Bluford Adams**, *Barnum: The Greatest Showman and the Making of US Popular Culture*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1997.
- Michael Adas**, *Machines as the Measure of Man. Science, Technology, and Ideologies of Western Dominance*, Ithaca, Cornell University Press, 1989.
- Saheed Aderinto**, « “The Problem of Nigeria is Slavery, Not White Slave Trade”: Globalization and the Politicization of Prostitution in Southern Nigeria, 1921-1955 », in *Canadian Journal of African Studies*, n° 2, 2012.
- Saheed Aderinto**, « Of Gender, Race, and Class: The Politics of Prostitution in Colonial Lagos, Nigeria, 1923-1958 », in *Frontiers: A Journal of Women's Studies*, n° 3, 2012.
- Saheed Aderinto**, *When Sex Threatened the State: Illicit Sexuality, Nationalism, and Politics in Colonial Nigeria, 1900-1958*, Urbana, University of Illinois Press, 2015.
- Saheed Aderinto**, *Guns and Society: Firearms, Culture, and Public Order in Colonial Nigeria*, Bloomington, Indiana University Press, 2017.

- Oluwakemi Adesina**, « Between Culture and Poverty: The Queen Mother Phenomenon and the Edo International Sex Trade », in *Humanities Review Journal*, vol. 5, n° 1, 2005.
- Francis Affergan**, *Exotisme et altérité*, Paris, PUF, 1987.
- Emily After**, « Female Trouble in the Colonial Harem », in *Differences*, vol. 4, 1992.
- Georgio Agamben**, *Homo Sacer: Sovereign Power and Bare Life*, Stanford, Stanford University Press, 1998.
- Sylviane Agacinski**, *Le corps en miettes*, Paris, Flammarion, 2009.
- Charles-Robert Ageron, Catherine Coquery-Vidrovitch, Gilbert Meynier, Jacques Thobie**, *Histoire de la France coloniale (1914-1990)*, Paris, Armand Colin, 2014.
- Sanjam Ahluwalia**, *Reproductive Restraints: Birth Control in India, 1877-1947*, Urbana, University of Illinois Press, 2008.
- Aisha Ahmed**, « Die Sichtbarkeit ist eine Falle. Arabische Präsenzen, Völkerschauen und die Frage der gesellschaftlich Anderen in Deutschland (1896-1927) », in José Brunner, Shai Lavi (dir.), *Juden und Muslime in Deutschland. Recht, Religion, Identität*, Göttingen, Wallstein-Verlag, 2009.
- Sara Ahmed**, *Strange Encounters: Embodied Others in Postcoloniality*, Londres, Routledge, 2000.
- Georges Aillaud, Isabelle Aillaud, Bernard Barbier** (dir.), *Désirs d'ailleurs. Les expositions coloniales de Marseille 1906 et 1922*, Marseille, Éditions Alors Hors du temps, 2006.
- Jean Ajalbert**, *Raffin Su-su suivi de Sao Van Di*, Paris, Kailash, 1995.
- Henriette Akofa**, *Une esclave moderne*, Paris, Michel Lafon, 2000.
- André Akoun**, *Afrique noire, Amérique, Océanie. Mythes et croyances du monde*, Paris, Brepols, 1991.
- Mohammed Akroun** (dir.), *Histoire de l'islam et des musulmans en France : du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Albin Michel, 2006.

- Jean-Pierre Albert, Bernard Andrieu, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Dominique Chevé** (dir.), *Coloris Corpus*, Paris, CNRS Éditions, 2008.
- Robert Aldrich**, *Greater France: A History of French Overseas Expansion*, Londres, Palgrave, 1996.
- Robert Aldrich**, « Homosexuality in the French Colonies », in *Journal of Homosexuality*, n° 41, 2001.
- Robert Aldrich**, *Colonialism and Homosexuality*, Londres, Routledge, 2002.
- Robert Aldrich**, « Colonialisme », in Didier Eribon (dir.), *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris, Larousse, 2003.
- Robert Aldrich**, *Une histoire de l'homosexualité*, Paris, Seuil, 2006.
- Robert Aldrich**, « Colonial Man », in Christopher E. Forth, Bertrand Taihe (dir.), *French Masculinities: History, Culture and Politics*, Londres, Palgrave Macmillan, 2007.
- Robert Aldrich**, « Sex Matters: Sexuality and the Writing of Colonial History », in Andrew S. Thompson (dir.), *Writing Imperial Histories*, Manchester, Manchester University Press, 2013.
- Robert Aldrich**, *Cultural Encounters and Homoeroticism in Sri Lanka: Sex and Serendipity*, Londres, Routledge, 2014.
- Ricardo E. Alegría**, *Las primeras representaciones gráficas del indio Americano (1493-1523)*, Porto Rico, Centro de estudios avanzados de Puerto Rico y el Caribe, 1978.
- Elizabeth Alexander**, *The Venus Hottentot*, Charlottesville, University Press of Virginia, 1990.
- Jacqui Alexander, Chandra Talpade Mohanty**, *Feminist Genealogies, Colonial Legacies, Democratic Futures*, New York/Abingdon-on-Thames, Routledge, 1997.
- Zineb Ali-Benali**, « “Ma sœur, y a-t-il eu pour toi dommage” ? Le déni du viol dans la guerre d’Algérie », in Pierre Bayart, Alain Brossat (dir.), *Les*

- Dénis de l'histoire. Europe et Extrême-Orient au XX^e siècle*, Paris, Laurence Teper, 2008.
- Patrick Allegaert** (dir.), *De exotische mens. Andere culturen als amusement*, Tielt, Uitg Lannoo, 2009.
- Jafari Sinclair Allen**, « Means of Desire's Production: Male Sex Labor in Cuba », in *Identities: Global Studies in Power and Culture*, vol. 14, n^{os} 1-2, 2007.
- James Allen**, *Without Sanctuary: Lynching Photography in America*, Santa Fe, Twin Palms Publishers, 1999.
- Theodore Allen**, *The Invention of the White Race*, Londres, Verso, 1994.
- Emmanuel Alloa, Gottfried Broehm, Marie-José Mondzain, Jean-Luc Nancy**, *Penser l'image*, Dijon, Presses du réel, 2011.
- Malek Alloula**, *Le harem colonial. Images d'un sous-érotisme*, Paris, Éditions Slatkine, 1981.
- Malek Alloula**, *Belles Algériennes de Geiser*, Paris, Marval, 2001.
- Jean-Yves Alquier**, *Nous avons pacifié Tazalt. Journal de marche d'un officier parachutiste*, Paris, Robert Laffont, 1957.
- Peter Altenberg**, *Achanti*, Paris, Éditions Caractères, 2002 [1897].
- Joseph S. Alter**, « Celibacy, Sexuality, and the Transformation of Gender into Nationalism in North India », in *Journal of Asian Studies*, n^o 53, 1994.
- Richard D. Altick**, *The Shows of London*, Cambridge/Londres, Belknap Press of Harvard University Press, 1978.
- Henrice Altink**, *Representations of Slave Women in Discourses of Slavery and Abolition, 1780-1838*, thèse d'histoire, University of Hull, 2002.
- Henrice Altink**, « Deviant and dangerous: Proslavery representations of Jamaican slave women's sexuality, c. 1780-1834 », in Gwyn Campbell, Suzanne Miers, Joseph C. Miller (dir.), *Women in Slavery: The Modern Atlantic*, Athens, Ohio University Press, 2007.

- Olufunke Aluko-Daniels**, « At the Margins of Consent: Sex Trafficking from Nigeria to Italy », in Simon Massey, Rino Coluccello (dir.), *Eurafrican Migration: Legal, Economic and Social Responses to Irregular Migration*, Palgrave Pivot, Londres, 2015.
- Paolo Ambrogetti**, *La vita sessuale nell'Eritrea*, Rome, Capaccini, 1900.
- Radine A. America-Harrison**, *The Hidden Ancestral Identity of the American Negro: Why Black Lives Matter?*, Quantum, LeapSLC Publications, 2015.
- Éric Ames**, « Seeing the Imaginary: On the Popular Reception of Wild West Shows in Germany, 1885-1910 », in Pamela Kort, Max Hollein (dir.), *I like America: Fictions of the Wild West*, Francfort-sur-le-Main, Prestel, 2006.
- Ludwig Ammann**, *Cola und Koran. Das Wagnis einer islamischen Renaissance*, Fribourg-en-Brisgau, Herder, 2004.
- Valerie Amos, Pratibha Parmar**, « Challenging Imperial Feminism », in *Feminist Review*, n° 17, 1984.
- Essè Amouzou**, *L'impact de la culture occidentale sur les cultures africaines*, Paris, L'Harmattan, 2009.
- Danièle-Djamila Amrane-Minne**, *Les femmes algériennes dans la guerre*, Paris, Plon, 1991.
- Danièle-Djamila Amrane-Minne**, *Femmes au combat : la guerre d'Algérie (1954-1962)*, Alger, Éditions Rhama, 1993.
- Danièle-Djamila Amrane-Minne**, *Des femmes dans la guerre d'Algérie*, Paris, Karthala, 1994.
- Idriss al'Amraoui**, *Le paradis des femmes et l'enfer des chevaux. La France de 1860 vue par l'émissaire du Sultan*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2013 [1992].
- Jean-Loup Amselle**, *Vers un multiculturalisme français*, Paris, Flammarion, 1996.

- Barbara Andaya**, *The Flaming Womb: Repositioning Women in Early Modern Southeast Asia*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2006.
- Elijah Anderson**, *Streetwise: Race, Class and Change in an Urban Community*, Chicago, University of Chicago Press, 1981.
- Sylvie André**, *Gobineau et la femme*, Pise/Paris, Libreria Goliardica/Nizet, 1987.
- Rikke Andreassen**, « Representations of Sexuality and Race at Danish Exhibitions of "Exotic" People at the Turn of the Twentieth Century », in *Nora: Nordic Journal of Feminist and Gender Research*, n° 20, 2012.
- George Reid Andrews**, *Blacks and Whites in São Paulo, Brazil, 1888-1988*, Madison, University of Wisconsin Press, 1991.
- Bernard Andrieu**, « La politique génétique du sexe », in *Quel corps ?*, n° 47-48-49, 1995.
- Bernard Andrieu**, « Soumission », in Philippe Di Folco (dir.), *Dictionnaire de la pornographie*, Paris, PUF, 2005.
- Bernard Andrieu**, *La peur de l'orgasme*, Dijon, Le Murmure, 2015.
- Bernard Andrieu**, *BD-SM. Comment S'agenrer*, Dijon, Le Murmure, 2019.
- Bernard Andrieu**, **Gilles Boëtsch** (dir.), *Dictionnaire du corps*, Paris, CNRS Éditions, 2008.
- Bernard Andrieu**, **Gilles Boëtsch** (dir.), *Corps du monde*, Paris, Armand Colin, 2013.
- Bernard Andrieu**, **Gilles Boëtsch**, **David Le Breton**, **Nadine Pomarède**, **Georges Vigarello** (dir.), *La peau. Enjeu de société*, Paris, CNRS Éditions, 2008.
- Julie d'Andurain**, « Les armées coloniales, entre conquête et administration des sociétés coloniales », in Jacques Frémeaux, Dominique Barjot (dir.), *Les sociétés coloniales à l'âge des empires : Afrique, Antilles, Asie (1850-1950)*, Paris, Éditions Sedes, 2012.

- Julie d'Andurain**, *Henri Gouraud. Photographies d'Afrique et d'Orient*, Paris, Éditions Pierre de Taillac/Archives diplomatiques, 2016.
- Julie d'Andurain**, *Colonialisme ou impérialisme ? Le parti colonial en pensée et en action*, Léchelle, Éditions Zellige, 2017.
- Robin d'Angélo**, *Judy, Lola, Sofia et moi*, Paris, Éditions Goutte d'Or, 2018.
- Pierre Martyr d'Anghiera**, *De orbe novo*, Paris, Guillaume Auvray, 1587 [1511].
- Anonyme**, *Les Expositions coloniales (1906-1922)*, Marseille, Vieille-Charité, 1982.
- Marie-Amélie Anquetil, Olivier Michel**, *Aquarelles orientales d'Émile Bernard (1893-1904)*, Saint-Germain-en-Laye, Musée départemental du Prieuré, 1983.
- Ansom**, « Conseil privé de la Guadeloupe, registre 164, année 1844, session de mai, n° 1 », in Dominique Rogers, *Voix d'esclaves. Antilles, Guyane et Louisiane françaises (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Paris, Karthala, 2015.
- Philippe Antoine**, « Les complexités de la nuptialité : de la précocité des unions féminines à la polygamie masculine en Afrique », in Graziela Caselli, Jacques Vallin, Guillaume Wunsch (dir.), *Démographie et synthèse, Les déterminants de la fécondité* (t. 2), Paris, Ined/PUF, 2002.
- Victoria A. Anyikwa**, « The Intersections of Race and Gender in Help-Seeking Strategies among a Battered Sample of Low-Income African American Women », in *Journal of Human Behavior in the Social Environment*, vol. 25, n° 8, 2015.
- Arjun Appadurai**, *Modernity At Large: Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1996.
- Arjun Appadurai**, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2001.
- Arjun Appadurai**, *Fear of Small Numbers: An Essay on the Geography of Anger*, Durham, Duke University Press, 2006.

- Kwame Anthony Appiah**, « Race in the Modern World: The Problem of the Color Line », in *Foreign Affairs*, vol. 94, n° 2, mars-avril 2015.
- Kwame Anthony Appiah**, **Amy Gutmann**, *Color Conscious: The Political Morality of Race*, Princeton, Princeton University Press, 1996.
- Wazi Apoh**, « The Archeology of German and British Colonial Entanglements in Kpando-Ghana », in *International Journal of Historical Archeology*, vol. 17, n° 2, 2013.
- Ana Lucia Araujo**, « Les représentations de l'esclavage dans les gravures des *Relations voyage pittoresque et historique au Brésil* de Jean-Baptiste Debret et *Deux Années au Brésil* de François-Auguste Biard », in *Canadian Journal of Latin American and Caribbean Studies*, vol. 30, n° 59, 2005.
- Petrine Archer-Straw**, *Negrophilia. Avant-Garde Paris and Black Culture in the 1920s*, New York, Thames and Hudson, 2000.
- Paul Ardenne**, *L'image corps. Figures de l'humain dans l'art du XX^e siècle*, Paris, Éditions du Regard, 2001.
- Paul Ardenne**, *Extrême. Esthétique de la limite dépassée*, Paris, Flammarion, 2006.
- Karel Arnaut**, « De menselijke zoo na Abu Graib: volkerenshows in tijden van reality tv », in Patrick Allegaert (dir.), *De exotische mens. Andere culturen als amusement*, Tielt, Uitg Lannoo, 2009.
- David Arnold**, *Colonizing the Body: State Medicine and Epidemic Disease in Nineteenth-Century India*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 1993.
- Anjali Arondekar**, « Border/Line Sex: Queer Postcolonialities, or How Race Matters Outside the United States », in *Interventions*, vol. 7, n° 2, 2005.
- Anjali Arondekar**, « Without a Trace: Sexuality and the Colonial Archive », in *Journal of the History of Sexuality*, vol. 14, n°^{os} 1-2, 2005.

Cintia Arruzza, Tithi Bhattacharya, Nancy Fraser, *Féminisme pour les 99 %, un manifeste*, Paris, La Découverte, 2019.

Antonin Artaud, *Le théâtre et son double*, Paris, Gallimard, 1938.

Lancelot Arzel, « À la guerre comme à la chasse ? Une anthropologie historique de la violence coloniale dans l'État indépendant du Congo (1885-1908) », in Catherine Lanneau, Pierre-Luc Plasman, Patricia Van Schuylenbergh (dir.), *L'Afrique belge aux XIX^e et XX^e siècles. Nouvelles recherches et perspectives en histoire coloniale*, Berne, Peter Lang, 2014.

Lancelot Arzel, « Peut-on parler de “génocide colonial” en Afrique ? Le cas du Congo et de ses violences de masse », in Bernard Bruneteau, Guillaume Le Floch (dir.), *Génocide. Les usages d'un concept*, Rennes, PUR, 2017.

Bill Ashcroft, Gareth Griffiths, Helen Tiffin, *The Empire Writes Back: Theory and Practice in Post-Colonial Literatures*, Abingdon-on-Thames, Routledge, 1989.

Bill Ashcroft, Gareth Griffiths, Helen Tiffin, (dir.) *Postcolonial Studies Reader*, New York/Londres, Routledge, 2006.

Jackie Assayag, « Aurore et crépuscule de l'Ève indienne : l'imaginaire de la danseuse de temple entre Théophile Gautier et Pierre Loti », in Denys Lombard (dir.), *Rêver l'Asie*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1993.

Jackie Assayag, *L'Inde fabuleuse. Le charme discret de l'exotisme français (XVII^e-XX^e siècles)*, Paris, Éditions Kimé, 1999.

Paul Atgier, « Les Touareg à Paris », in *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, V^e série, vol. 10, 1909.

Feona Attwood, « Jane Campion's “The Piano” », in *Feminist Review*, n° 58, 1998.

Gilles Aubagnac, « État d'esprit et moral des troupes coloniales (1944-1945) », in *Histoire et Défense, Les Cahiers de Montpellier*, vol. 1, n° 37, 1998.

Gilles Aubagnac, « Les présences du monde dans les deux conflits », in *Des champs de bataille aux réécritures de l'histoire*, Paris, Publications du Sénat, 2014.

Sylvie Aubenas, « Les photographes en Orient (1850-1880) », in Sylvie Aubenas, Jacques Lacarrière (dir.), *Voyage en Orient*, Paris, BNF Éditeur, 2001.

Marc Augé, Georges Didi-Hubermann, Umberto Eco, *L'Expérience des images*, Paris, INA Éditions, 2011.

Tom August, « Art and Empire Wembley (1924) », in *History Today*, n° 43, 1993.

Marie-France Auzepy, Joël Cornette (dir.), *Histoire du poil*, Paris, Belin, 2011.

Jean-René Aymes, *L'Espagne romantique. Témoignages de voyageurs français*, Paris, Métailié, 1983.

B

Raymond Bachollet, Jean-Barthélémi Debost, Anne-Claude Lelieur, Marie-Christine Peyriere (dir.), *Négripub, l'image du Noir dans la publicité*, Paris, Somogy, 1994.

Mahieddine Bachtarzi, *Mémoires, 1919-1939*, Alger, ENAL, 1968.

Klaus J. Bade (dir.), *Europa in Bewegung. Migration vom späten 18. Jahrhundert bis zur Gegenwart*, Munich, C. H. Beck, 2000.

Nana Badenberg, « Zwischen Kairo und alt-Berlin », in Alexander Honold, Klaus R. Scherper (dir.), *Mit Deutschland um die Welt. Eine Kulturgeschichte des Fremden in der Kolonialzeit*, Stuttgart, J. B. Metzlersche, 2004.

Margot Badran, *Feminism in Islam, Secular and Religious Convergences*, Oxford, Oneworld publications, 2009.

Brian James Baer, « Russian Gays/Western Gaze: Mapping (Homo)Sexual Desire in Post-Soviet Russia », in *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay*

Studies, vol. 8, n° 4, 2002.

Martin Baer, Olaf Schröter, *Eine Kopffjagd in Afrika. Deutsche in Ostafrika. Spuren kolonialer Herrschaft*, Berlin, Ch. Links, 2001.

Annie Baert, *Quirós, Histoire de la découverte des régions australes*, Paris, L'Harmattan, 2001.

Licia Bagini, « La femme noire victime des violences coloniales dans l'A.O.I. », in Frédéric Chauvaud, Lydie Bodiou, Myriam Soria, Ludovic Gausso, Marie-José Grihom (dir.), *Le Corps en lambeaux. Violences sexuelles et sexuées faites aux femmes*, Rennes, PUR, 2016.

Lee D. Baker, *From Savage to Negro: Anthropology and the Construction of Race, 1896-1954*, Berkeley, University of California Press, 1998.

Sandeep Bakshi, *Back/Side Entry: Queer/Postcolonial Representations of South Asia*, thèse en étude de genre, University of Leicester, 2011.

Georges Balandier, « La situation coloniale : approche théorique », in *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 11, 1951.

Michel Balard (dir.), *États et colonisation au Moyen Âge et à la Renaissance*, Lyon, La Manufacture, 1989.

Anne Baldassari, *Picasso photographe (1901-1906)*, Paris, RMN, 1994.

Anne Baldassari, « *Corpus ethnicum* : Picasso et la photographie coloniale », in Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire (dir.), *Zoos humains, de la Vénus hottentote aux reality shows*, Paris, La Découverte/Syros, 2002.

Kate Baldwin, *Beyond the Color Line and the Iron Curtain: Reading Encounters Between Black and Red, 1922-1963*, Durham/Londres, Duke University Press, 2002.

Nerissa S. Balee, « The Filipina's Breast: Savagery, Docility, and the Erotics of the American Empire », in *Social Text*, vol. 24, n° 2, 2006.

Étienne Balibar, Immanuel Wallerstein, *Race, Nation, Class: Ambiguous Identities*, Londres, Verso, 1991.

Charles Ball, *History of the Indian Mutiny*, Londres, The London Printing and Publishing Company, 1859.

Tony Ballantyne, Antoinette Burton (dir.), *Bodies in Contact: Rethinking Colonial Encounters in World History*, Durham/Londres, Duke University Press, 2005.

Kenneth Ballhatchet, *Race, Class and Sex under the Raj: Imperial Attitudes and Policies and Their Critics, 1793-1905*, New York, St. Martin's Press, 1980.

Arnaud Balvay, *L'épée et la Plume. Amérindiens et soldats des troupes de la marine en Louisiane et au Pays d'en Haut (1683-1763)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006.

Nicolas Bancel, « Tourisme ethnique : une reconquête symbolique ? », in Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, *Culture post-coloniale. Traces et mémoires coloniales en France (1961-2006)*, Paris, Autrement, 2006.

Nicolas Bancel, *Retours sur la question coloniale*, Paris, Culture Sud, 2008.

Nicolas Bancel, « Le maelström colonial : Politique de la mémoire coloniale et rôle de l'histoire universitaire », in *Revue canadienne des études africaines*, n° 45, 2011.

Nicolas Bancel, « L'historiographie de la colonisation en France. Réalisations, débats, questions », in *Diversité*, n° 174, 2013.

Nicolas Bancel, « France, 2005: A Postcolonial Turning Point », in *French Cultural Studies*, vol. 24, n° 2, 2013.

Nicolas Bancel, Thomas Riot, « La forge corporelle du politique », in *Politique africaine*, n° 147, 2017.

Nicolas Bancel, Olivier Sirost, « Le corps de l'Autre : une nouvelle économie du regard », in Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire (dir.), *Zoos humains. De la Vénus hottentote aux reality shows*, Paris, La Découverte, 2002.

- Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Ahmed Boubeker**, *Le Grand Repli*, Paris, La Découverte, 2015.
- Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Francis Delabarre** (dir.), *Images d'Empire. Trente ans de photographies officielles sur l'Afrique française (1930-1960)*, Paris, La Documentation française/La Martinière, 1998.
- Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Laurent Gervereau** (dir.), *Images et colonies. Iconographie et propagande coloniale sur l'Afrique française de 1880 à 1962*, Paris, MHC/BDIC/Groupe de recherche Achac, 1993.
- Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Dominic Thomas** (dir.), *The Colonial Legacy in France: Fracture, Rupture, and Apartheid*, Bloomington, Indiana University Press, 2017.
- Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Françoise Vergès**, *La République coloniale. Essai sur une utopie*, Paris, Albin Michel, 2003.
- Nicolas Bancel, Thomas David, Dominic Thomas** (dir.), *L'invention de la race. Des représentations scientifiques aux exhibitions populaires*, Paris, La Découverte, 2014.
- Nicolas Bancel, Daniel Denis, Youcef Fates**, *De l'Indochine à l'Algérie. La jeunesse en mouvement des deux côtés du miroir colonial (1940-1962)*, Paris, La Découverte, 2009.
- Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire** (dir.), *Zoos humains. De la Vénus hottentote aux reality shows*, Paris, La Découverte, 2002.
- Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Florence Bernault, Ahmed Boubeker, Achille Mbembe, Françoise Vergès** (dir.), *Ruptures postcoloniales. Les nouveaux visages de la société française*, Paris, La Découverte, 2010.
- Sekhar Bandyopadhyay**, *From Plassey to Partition: A History of Modern India*, New Delhi, Orient Longman, 2004.
- Sumanta Banerjee**, *Under the Raj. Prostitution in Colonial Bengal*, New York, Monthly Review Press, 2000.

- Melissa Banta, Curtis Hinsley**, *From Site to Sight: Anthropology, Photography and the Power of Imagery*, Cambridge, Peabody Museum Press, 1986.
- Michael Banton**, *The International Politics of Race*, Oxford, Polity Press, 2002.
- Edward E. Baptist**, « “Cuffy”, “Fancy Maids” and “One-Eyed Men”: Rape, Commodification, and the Domestic Slave Trade in the United States », in *The American Historical Review*, vol. 106, n° 5, 2001.
- Dominique Baqué**, *Mauvais Genre(s). Érotisme, pornographie et art contemporain*, Paris, Édition de Regard, 2002.
- Daniela Baratieri**, « “More Than a Tree, Less Than a Woman”. Sex and Empire: the Italian Case », in *Australian Journal of Politics and History*, vol. 60, n° 3, 2014.
- Claire Barbillon**, *Les canons du corps humain au XIX^e siècle. L’art et la règle*, Paris, Odile Jacob, 2004.
- Rogério Alves Barboza, Eloisio Alexsandro Silva, Tamiris Ruellas, Ronaldo Damião**, « Anthropometric Study of Penile Length in Self-Declared Brazilians Regarding the Color of the Skin as White or Black: The Study of a Myth », in *International Journal of Impotence Research*, n° 30, 2018.
- Peter W. Bardaglio**, « “Shameful Matches”: The Regulation of Interracial Sex and Marriage in the South before 1900 », in Martha E. Hodes (dir.), *Sex, Love, Race: Crossing Boundaries in North American History*, New York, New York University Press, 1999.
- Ruben Bareiro Saguier**, « Le Paraguay : nation de métis », in *Revue de psychologie des peuples*, vol. 18, n° 4, 1963.
- Laurent Baridon, Martial Guedron**, *Corps et arts. Physionomies et physiologies dans les arts visuels*, Paris, L’Harmattan, 1999.
- Elazar Barkan**, *The Retreat of Scientific Racism: Changing Concepts of Race in Britain and the United States Between the World Wars*,

- Cambridge, Cambridge University Press, 1992.
- Olivier Barlet**, *Les cinémas d'Afrique noire. Le regard en question*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- Olivier Barlet**, *Les cinémas d'Afrique des années 2000. Perspectives critiques*, Paris, L'Harmattan, 2012.
- Olivier Barlet, Pascal Blanchard**, « Rêver : l'impossible tentation du cinéma colonial », in Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire (dir.), *Culture coloniale. La France conquise par son empire, 1871-1931*, Paris, Autrement, 2003.
- Tani E. Barlwo**, *The Modern Girl Around the World: Consumption, Modernity, and Globalization*, Durham, Duke University Press, 2008.
- Docteur Barot**, *Guide pratique de l'Européen dans l'Afrique occidentale à l'usage des militaires, fonctionnaires, commerçants, colons & touristes*, Paris, Flammarion, 1902.
- Pat Barr**, *The Memsahibs: The Women of Victorian India*, Londres, Secker & Warburg, 1976.
- Giulia Barrera**, *Dangerous Liaisons: Colonial Concubinage in Eritrea, 1890-1941*, Evanston, Northwestern University, 1996.
- Giulia Barrera**, « Patrilinearità, razza e identità: l'educazione degli italo-eritrei durante il colonialismo italiano (1885-1934) », in *Quaderni storici. Nuova Serie*, vol. 37, n° 109, 2002.
- Giulia Barrera**, « Mussolini's colonial race laws and state-settler relations in Africa Orientale Italiana, 1935-1941 », in *Journal of Modern Italian Studies*, vol. 8, 2003.
- Giulia Barrera**, « Sex, Citizenship and the State: The Construction of the Public and Private Spheres in Colonial Eritrea », in Perry Willson (dir.), *Gender, Family and Sexuality: The Private Sphere in Italy, 1860-1945*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2004.
- Tim Barringer, Geoff Quilley, Douglas Fordham**, *Art and the British Empire*, Manchester, Manchester University Press, 2007.

- Victor Barrucand**, *L'Algérie et les peintres orientalistes*, Blida, Éditions du Tell, 2005 [1930].
- Volker Barth, Roland Cvetkovski** (dir.), *Imperial Co-operation and Transfer, 1870-1930: Empires and Encounters*, Londres, Bloomsbury Academic, 2015.
- Pascale Barthélémy**, « Je suis une Africaine... j'ai vingt ans. Écrits féminins et modernité en Afrique occidentale française (c. 1940-c. 1950) », in *Annales, Histoire, Sciences sociales*, n° 4, 2009.
- Alison Bashford**, *Imperial Hygiene: A Critical History of Colonialism, Nationalism and Public Health*, New York, Palgrave Macmillan, 2004.
- Loretta Bass**, *African Immigrant Families in Another France*, New York, Palgrave Macmillan, 2014.
- Roger Bastide**, « Color, Racism and Christianity », in *Daedalus*, vol. 96, n° 2, 1967.
- Roger Bastide**, *Les Amériques noires. Les civilisations africaines dans le Nouveau Monde*, Paris, Payot, 1973.
- Gretchen M. Bataille** (dir.), *Native American Representations. First Encounters, Distorted Images, and Literary Appropriations*, Lincoln/Londres, University of Nebraska Press, 2001.
- Essohanam Batchana**, « Acteurs et victimes de la contestation au Togo à travers les colonnes de la presse (1911-1958) », in Essohan Assima-Kpatcha, Koffi Nutefé Tisigbé (dir.), *Le refus de l'ordre colonial en Afrique et au Togo (1884-1960)*, Lomé, PUL, 2013.
- Alexandra Baudelot** (dir.), *Latifa Laâbissi. Grimaces du réel*, Dijon, Les Presses du réel, 2016.
- Antonin Baudenne, Gaston Strarbach**, *Sao-Tiampa, épouse Laotienne*, Paris, Kailash Éditions, 1993 [1912].
- Joachim K. Bautze**, *Das koloniale Indien. Photographien von 1855 bis 1910*, Cologne, Fackelträger, 2007.

- Kurt Bayertz, Jürgen Kroll, Peter Weingart**, *Rasse, Blut und Gene. Geschichte der Eugenik und Rassenhygiene in Deutschland*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp Verlag, 2006 [1992].
- Christopher Allen Bayly**, *Empire and Information: Intelligence Gathering and Social Communication in India, 1780-1870*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.
- Christopher Allen Bayly**, *La naissance du monde moderne*, Paris, Les Éditions de l'Atelier, 2007.
- Pierre Bazantay**, « Le lion de Perros ou l'Afrique dans les *Impressions* », in *Africultures*, n° 52, 2002.
- Gilbert Beaugé, Jean-François Clément**, *L'image dans le monde arabe*, Paris, CNRS Éditions/Iremam, 1995.
- Alain de Beaulieu, Stéphanie Chaffray** (dir.), *Représentation, métissage et pouvoir. La dynamique coloniale des échanges entre autochtones, Européens et Canadiens (xvi^e-xx^e siècle)*, Laval, PUL, 2012.
- Valérie Beaumont**, « Amitiés particulières au Maghreb : sociabilités et discours homosexuels », in *L'Année du Maghreb*, vol. 6, 2010.
- Scarlet Beauvalet**, *Histoire de la sexualité à l'époque moderne*, Paris, Armand Colin, 2010.
- Simone de Beauvoir**, *Le deuxième Sexe*, Paris, Gallimard, 1949.
- Simone de Beauvoir, Gisèle Halimi**, *Djamila Boupacha*, Paris, Gallimard, 1962.
- Marianne Bechhaus-Gerst, Anne-Kathrin Horstmann** (dir.), *Köln und der deutsche Kolonialismus: Eine Spurensuche*, Cologne, Böhlau Verlag, 2013.
- Marianne Bechhaus-Gerst, Mechthild Leutner** (dir.), *Frauen in der deutschen Kolonien*, Berlin, Verlag, 2009.
- Felicitas Becker, Jigal Beez** (dir.), *Der Maji-Maji-Krieg in Deutsch-Ostafrika (1905-1907)*, Berlin, Ch. Links, 2005.

- Xavier Beguin-Billecocq**, *Charles Fouqueray, un peintre français en Arabie Saoudite (1917-1924)*, Paris, X. Beguin-Billecocq, 1998.
- Farida Begum**, *The Creation of Difference Empire: Race, and the Discourse on Prostitution in Colonial Bengal, 1880-1940*, thèse d'histoire, Barnard College, 2012.
- Cem Behar, Alan Duben**, *Istanbul Households: Marriage, Family and Fertility, 1880-1940*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.
- Ali Behdad**, *Belated Travelers: Orientalism in the Age of Colonial Dissolution*, Durham/Londres, Duke University Press, 1994.
- Philip A. Belcastro**, « Sexual Behavior Differences Between Black and White Students », in *The Journal of Sex Research*, n° 21, 2010.
- Manuel Dias Belchior**, *Compreendamos os negros!*, Lisbonne, Agência Geral do Ultramar, 1951.
- Masha Belenky, Kathryn Kleppinger, Anne O'Neil Henry**, (dir.), *French Cultural Studies in the 21st Century*, Newark, University of Delaware Press, 2017.
- Whitfield Bell** (dir.), *A Cabinet of Curiosities*, Charlottesville, University Press of Virginia, 1967.
- François Bellec**, *La généreuse et tragique expédition Lapérouse*, Paris, Ouest-France, 1985.
- Safia Belmenouar, Marc Combier**, *Bons baisers des colonies. Images de la femme dans la carte postale coloniale*, Paris, Alternatives, 2007.
- Safia Belmenouar, Gérard Guicheteau, Marc Combier** (dir.), *Rêves mauresques. De la peinture orientaliste à la photographie coloniale*, Paris, Hors collection, 2007.
- Adolphe Belot**, *La Vénus noire, voyage dans l'Afrique centrale*, Paris, Dreyfus, 1879.
- Marcel Benabou**, « Monstres et Hybrides chez Lucrèce et Pline l'Ancien », in Léon Poliakov (dir.), *Hommes et bêtes : entretiens sur le racisme*, Paris, Éditions Mouton, 1973.

- Brahim Benaïcha**, *Vivre au paradis*, Paris, Desclée de Brouwer, 1992.
- Chokri Ben Chikha, Karel Arnaut**, « Staging/Caging “Otherness” in the Postcolony: Spectres of the Human Zoo », in *Critical Arts*, vol. 27, n° 6, 2013.
- Abdelkader Benali**, *Le cinéma colonial au Maghreb. L’imaginaire en trompe-l’œil*, Paris, Le Cerf, 1998.
- Daniel E. Bender**, *American Abyss. Savagery and Civilization in the Age of Industry*, Ithaca, Cornell University Press, 2011.
- Sumanta Benerjee**, *Under the Raj: Prostitution in Colonial Bengal*, New York, Monthly Review Press, 1998.
- Tahar Ben Jelloun**, *La réclusion solitaire*, Paris, Denoël, 1976.
- Tahar Ben Jelloun**, *La plus haute des solitudes*, Paris, Seuil, 1977.
- Judith A. Bennett, Angela Wanhalla** (dir.), *Mothers’ Darlings of the South Pacific: The Children of Indigenous Women and U.S. Servicemen, World War II*, Honolulu, University of Hawai’i Press, 2016.
- Christian Benoit**, « La remise de la Légion d’honneur au drapeau du 1^{er} régiment de tirailleurs sénégalais le 14 juillet 1913 », in *Les Cahiers de Montpellier*, vol. 1, n° 37, 1998.
- Christian Benoit**, *Le soldat et la putain*, Paris, Éditions Pierre de Taillac, 2013.
- Christian Benoit, Antoine Champeaux, Éric Deroo, Maurice Rives** (dir.), *Un rêve d’aventure. Des troupes coloniales aux troupes de marine (1900-2000)*, Panazol, Lavauzelle, 2000.
- Albert Bensa**, *La fin de l’exotisme*, Toulouse, Anacharsis Éditions, 2006.
- Maryam Ben Salem**, « Le voile en Tunisie. De la réalisation de soi à la résistance passive », in *Revue des Mondes Musulmans et de la Méditerranée*, n° 128, 2010.
- Fethi Benslama, Nadia Tazi** (dir.), *La virilité en Islam*, La Tour d’Aigues, Éditions de l’Aube, 2004.

- Tony Bentley**, *Sisters of Salome: Headless Body and Topless Dancer*, New Haven, Yale University Press, 2002.
- Trevor Bentley, Pakeha Maori**, *The Extraordinary Story of The Europeans who Lived as Maori in Early New Zealand*, Auckland, Penguin Books, 1999.
- Girolamo Benzoni**, *La historia del mondo nuovo*, Venise, Francesco Rampazetto, 1565.
- Jean-Claude Bercher**, *Le Voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIX^e siècle*, Paris, Robert Laffont, 1985.
- Narcisse Berchère**, *Le Désert de Suez. Cinq mois dans l'Isthme*, Londres, The Modern Humanities Research Association, 2010.
- Françoise Bérenguer**, *Le mythe de la femme orientale chez les écrivains voyageurs français de 1806 à 1869*, thèse de littérature française, Université de Paris III-Sorbonne Nouvelle, 1988.
- Berkeley Art Center**, *Ethnic Notions, Black Images in the White Mind and Exhibition of Afro-American Stereotype and Caricature*, Berkeley, Berkeley Art Center, 1982.
- Robert F. Berkhofer**, *The White Man's Indian: Images of the American Indian from Columbus to the Present*, New York, Knopf, 1978.
- Ira Berlin**, *Many Thousands Gone: The First Two Centuries of Slavery in North America*, Harvard, Harvard University Press, 1998.
- David Berliner**, « Luang Prabang, sanctuaire Unesco et paradis gay », in *Genre, sexualité & société*, n° 5, 2011.
- Nina Berman**, *Orientalismus, Kolonialismus und Moderne: Zum Bild des Orients in der deutschsprachigen Kulture um 1900*, Stuttgart, M & P Verlag für Wissenschaft und Forschung, 1997.
- Nina Berman, Klaud Mühlhahn, Patrice Nganang** (dir.), *German Colonialism Revisited: African, Asian, and Oceanic Experiences*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2014.

- Jean Bernabé, Raphaël Confiant, Patrick Chamoiseau, *Éloge de la créolité***, Paris, Gallimard, 1989.
- Carmen Bernand**, « Celles par qui les métissages arrivent », in *Clio, Histoire, femmes et sociétés*, n° 27, 2008.
- Carmen Bernand, Serge Gruzinski, *Histoire du Nouveau Monde* (t. 1), *De la découverte à la conquête, une expérience européenne (1492-1550)***, Paris, Fayard, 1991.
- Carmen Bernand, Serge Gruzinski, *Histoire du Nouveau Monde* (t. 2) *Les métissages (1550-1643)***, Paris, Fayard, 1991-1993.
- Carmen Bernand, Capucine Boidin, Luc Capdevila**, « Amériques métisses », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 27, 2008.
- Zilá Bernd**, « Compartilhar as Américas: ressignificando a americanidade numa perspectiva relacional », in *Letras de Hoje [Porto Alegre]*, vol. 50, 2015.
- Richard Bernheimer, *Wild Men in the Middle Ages: A Study in Art, Sentiment, and Demonology***, Cambridge, Harvard University Press, 1952.
- François Bernier**, « Nouvelle division de la terre par les différentes espèces ou races d'hommes qui l'habitent », in *Le Journal des Savants*, avril 1684.
- Deborah Bernstein**, « Gender, Nationalism and Colonial Policy: Prostitution in the Jewish Settlement of Mandate Palestine, 1918-1948 », in *Women's History Review*, vol. 21, 2012.
- Elizabeth Bernstein, *Temporarily Yours***, Chicago, University of Chicago Press, 2007.
- Robin Bernstein, *Racial Innocence: Performing American from Childhood from Slavery to Civil Rights***, New York, New York University Press, 2011.
- Francisco Bethencourt, Kirti Chaudhuri (dir.), *História da Expansão Portuguesa* (5 volumes)**, Lisboa, Temas e Debates, 1998-1999.
- Adolphe Bertherand, *De la prostitution à Alger***, Alger, Typo V. Vailland, 1859.

- Fatima Besnaci-Lancou**, *Nos mères, paroles blessées. Une autre histoire de harkis*, Léchelle, Zellige, 2006.
- Sophie Bessis**, *Les Arabes, les femmes, la liberté*, Paris, Albin Michel, 2007.
- Sophie Bessis**, *La double impasse. L'universel à l'épreuve des fondamentalismes religieux et marchand*, Paris, La Découverte, 2014.
- Sophie Bessis**, « Le contrôle du corps des femmes à travers l'histoire, essai de mise en perspective de la question de la santé sexuelle et reproductive des femmes dans le monde arabe », in *L'Année du Maghreb*, vol. 11, 2017.
- Sophie Bessis**, *Les Valeureuses*, Tunis, Elyzad, 2017.
- Sophie Bessis, Souhayr Belhassen**, *Femmes du Maghreb: l'enjeu*, Paris, JC Lattès, 1992.
- Bessora**, *53 cm*, Paris, Le Serpent à Plumes, 1999.
- William Betagh**, *A Voyage Round the World: Being an Account of a Remarkable Enterprize begun in the year 1719 chiefly to cruise on the Spaniards in the Great South Ocean...*, Londres, T. Combres, 1728.
- Christian Béthune**, *Pour une esthétique du rap*, Paris, Klincksieck, 2004.
- Christian Béthune**, *Le Jazz et l'Occident*, Paris, Klincksieck, 2008.
- Christian Béthune**, *Blues, féminisme et société : le cas Lucille Bogan*, Rosières-en-Haye, Camion Blanc, 2018.
- Christian Béthune**, *L'Apothéose des vaincus*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2019.
- Yamina Bettahar**, « La sexualité au Maghreb entre ordre social et morale religieuse », in *Bastidiana*, n^{os} 27-28, juillet-décembre 1999.
- Piero Bevilacqua, Adreina De Clementi, Emilio Franzina** (dir.), *Storia dell'emigrazione italiana*, Rome, Donzelli, 2001.
- Calixthe Beyala**, *Lettre d'une Africaine à ses sœurs occidentales*, Paris, Spengler, 1995.

- Calixthe Beyala**, *Lettre d'une Afro-Française à ses compatriotes*, Paris, Éditions Mango, 2000.
- Calixthe Beyala**, *Femme nue, femme noire*, Paris, Albin Michel, 2003.
- Homi K. Bhabha**, *The Location of Culture*, Londres, Routledge, 1994.
- Homi K. Bhabha**, *Les Lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris, Payot, 2007.
- Gautama Bhadra, Gyan Prakash, Susie J. Tharu** (dir.), *Subaltern Studies X: Writings on South Asian History and Society*, New Delhi, Oxford University Press, 1999.
- Kenneth Ballatchet**, *Race, Sex and Class under the Raj: Imperial Attitudes and Policies and their Critics, 1793-1905*, Londres, Weidenfeld and Nicholson, 1980.
- Sudhanshu Bhandari**, « Prostitution in Colonial India », in *Mainstream Weekly*, vol. 48, n° 26, 2010.
- Suparna Bhaskaran**, *Made in India: Decolonizations, Queer Sexualities, Trans/National Projects*, New York, Palgrave Macmillan, 2004.
- Francesca Biancani**, *Sex Work in Colonial Egypt. Women, Modernity and the Global Economy*, Londres, Bloomsbury, 2018.
- Tshikala Kayembe Biaya**, « Les plaisirs de la ville : Masculinité, sexualité et féminité à Dakar (1997-2000) », in *African Studies Review*, vol. 44, n° 2, 2001.
- Heiner Bielefeldt**, *Muslime im säkularen Rechtsstaat. Integrationschancen durch Religionsfreiheit*, Bielefeld, Transcript Verlag, 2003.
- Serge Bilé**, *La Légende du sexe surdimensionné des Noirs*, Paris, Éditions du Serpent à plumes, 2005.
- Serge Bilé, Alain Roman, Daniel Sainte-Rose**, *Paroles d'esclavage. Les derniers témoignages*, Saint-Malo, Pascal Galodé, 2011.
- Auguste Billiard**, *Politique et organisation coloniale (principes généraux)*, Paris, V. Giard & E. Brière, 1899.

Jean-Marc Binot, *Le repos des guerriers. Les bordels militaires de campagne pendant la guerre d'Indochine*, Paris, Fayard, 2014.

David Birmingham, « Vinho, mulheres e guerra », in Alexandre Valentim (dir.), *O Império africano (séculos XIX e XX)*, Lisbonne, Colibri, 2000.

Michele Birnbaum, « Racial Hysteria; Female Pathology and Race Politics in Frances Harper's Iola Leroy and W. D. Howell's an Imperative Duty », in *African American Review*, vol. 33, n° 1, 1999.

Eva Bischoff, « Tropenkoller: Male Self-Control and the Loss of Colonial Rule », in Maurus Reinkowski, Gregor Thum (dir.), *Helpless Imperialists: Imperial Failure, Fear and Radicalization*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2013.

Catherine Bishop, Angela Woollacott, « Business and Politics as Women's Work: The Australian Colonies and the Mid-Nineteenth-Century Women's Movement », in *Journal of Women's History*, vol. 28, n° 1, 2016.

Daniel Biyaoula, *L'impasse*, Paris, Présence Africaine, 1996.

Matthias Bjørnlund, « "A Fate Worse Than Dying": Sexual Violence during the Armenian Genocide », in Dagmar Herzog (dir.), *Brutality and Desire: War and Sexuality in Europe's Twentieth Century*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2009.

Matthias Bjørnlund, « "The Big Death": Finding precise terminology for the murder of the American people », in *Mirror-Spectator*, n° 40, 2015.

Robin Blackburn, « The Old World Background to European Colonial Slavery », in *The William and Mary Quarterly: A Magazine of Early American History and Culture*, vol. 54, n° 1, 1997.

Cynthiam Blair, *I've Got to Make My Livin'*, Chicago, University of Chicago Press, 2010.

Allison Blakely, *Blacks in the Dutch World: The Evolution of Racial Imagery in a Modern Society*, Bloomington/Indianapolis, Indiana University Press, 2001.

Allison Blakely, *Russia and the Negro: Blacks in Russian History and Thought*, Bloomington, Howard University Press, 1986.

Emmanuel Blanchard, « Le mauvais genre des Algériens. Des hommes sans femme face au virilisme policier dans le Paris d'après-guerre », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 27, 2008.

Pascal Blanchard, « L'invention du corps du colonisé à l'heure de l'apogée colonial », in Gilles Boëtsch, Dominique Chevé (dir.), *Le corps dans tous ses états*, Paris, CNRS Éditions, 2000.

Pascal Blanchard, « Les représentations de l'indigène dans les affiches de propagande coloniale : entre concept républicain, fiction phobique et discours racialisant », in *Hermès*, n° 30, 2001.

Pascal Blanchard, « Black Logo. Déshabillez-moi ! », in *Africultures*, n° 59, 2004.

Pascal Blanchard, « Altérité, identité, stéréotypes des corps dans les affiches de spectacles ethnographiques », in Gilles Boëtsch, Christian Hervé, Jacques J. Rozenberg (dir.), *Corps normalisé, corps stigmatisé, corps racialisé*, Bruxelles, De Boeck Supérieur, 2007.

Pascal Blanchard, « Le grand théâtre des expositions », in Driss El Yazami, Yvan Gastaut, Naïma Yahi (dir.), *Génération. Un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France*, Paris, Gallimard/Génériques/CNHI, 2009.

Pascal Blanchard, « Question noire et présence afro-antillaise en France : de l'invisible au visible », in Marie Poinot, Serge Weber (dir.), *Migrations et mutations de la société française. L'état de savoirs*, Paris, La Découverte, 2014.

Pascal Blanchard (dir.), *Zoos humains. L'invention du sauvage*, Liège, Centre d'Action Laïque de la Province de Liège, 2016.

Pascal Blanchard, *L'invention de l'Orient*, Paris, La Martinière, 2016.

Pascal Blanchard, Nicolas Bancel (dir.), *Culture post-coloniale. Traces et mémoires coloniales en France (1961-2006)*, Paris, Autrement, 2006.

- Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch**, « La construction du “Blanc” dans l’iconographie coloniale », in Sylvie Laurent, Thierry Leclère (dir.), *De quelle couleur sont les Blancs ?*, Paris, La Découverte, 2013.
- Pascal Blanchard, Éric Deroo** (dir.), *Le Paris Asie*, Paris, La Découverte, 2004.
- Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire** (dir.), *Culture coloniale. La France conquise par son Empire (1871-1931)*, Paris, Autrement, 2003.
- Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire** (dir.), *Culture impériale. Les colonies au cœur de la République*, Paris, Autrement, 2004.
- Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Sandrine Lemaire** (dir.), *La fracture coloniale. La société française au prisme de l’héritage colonial*, Paris, La Découverte, 2005.
- Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Sandrine Lemaire** (dir.), *Culture coloniale en France. De la Révolution française à nos jours*, Paris, CNRS Éditions/Autrement, 2008.
- Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Nanette Snoep** (dir.), *Exhibitions. L’invention du sauvage*, Arles/Paris, Actes Sud/Musée du quai Branly, 2011.
- Pascal Blanchard, Éric Deroo, Gilles Manceron**, *Le Paris noir*, Paris, Hazan, 2001.
- Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Ahmed Boubeker, Éric Deroo**, *Frontière d’Empire, du Nord à l’Est. Soldats coloniaux et immigrations des Suds*, Paris, La Découverte, 2008.
- Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire, Nicolas Bancel, Dominic Thomas** (dir.), *Colonial Culture in France since the Revolution*, Bloomington, Indiana University Press, 2013.
- Pascal Blanchard, Naïma Yahi, Yvan Gastaut, Nicolas Bancel** (dir.), *La France arabo-orientale. Treize siècles de présences*, Paris, La Découverte, 2013.

- Pascal Blanchard, Stéphane Blanchoin, Nicolas Bancel, Gilles Boëtsch, Hubert Gerbeau** (dir.), *L'Autre et nous. « Scènes et Types »*, Paris, Groupe de recherche Achac/Syros, 1996.
- Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire** (dir.), *Zoos humains et exhibitions coloniales. 150 ans d'inventions de l'Autre*, Paris, La Découverte, 2011.
- Pascal Blanchard, Sylvie Chalaye, Éric Deroo, Dominic Thomas, Mahamet Timera** (dir.), *La France noire. Trois siècles de présences*, Paris, La Découverte, 2011.
- Pascal Blanchard, Éric Deroo, Driss El-Yazami, Pierre Fournié, Gilles Manceron**, *Le Paris arabe*, Paris, La Découverte, 2003.
- Claude Blanckaert**, « Les vicissitudes de l'angle facial et les débuts de la craniométrie (1765-1875) », in *Revue de synthèse*, vol. 108, n^{os} 3-4, 1987.
- Claude Blanckaert**, *Le Terrain des sciences humaines : instructions et enquêtes (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- Claude Blanckaert**, « Of Monstrous Metis? Hybridity, Fear of Miscegenation, and Patriotism from Buffon to Paul Broca », in Sue Peabody, Tyler Stovall (dir.), *The Color of Liberty: Histories of Race in France*, Durham, Duke University Press, 2003.
- Claude Blanckaert** (dir.), *La Vénus hottentote entre Barnum et Muséum*, Paris, Publications scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle, 2013.
- Paul Bleton**, *Western, France. La place de l'Ouest dans l'imaginaire français*, Paris/Amiens, Encrage, 2002.
- Helmut Bley**, *Southwest Africa Under German Rule, 1894-1914*, Londres, Heinemann, 1971.
- Sharon Block**, *Rape and Sexual Power in Early America*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2006.
- John Block Friedman**, *The Monstrous Race in Medieval Art and Thought*, Syracuse, Syracuse University Press, 2000.

- Marieke Bloembergen**, *Colonial Spectacles: The Netherlands and the Dutch East Indies at the World Exhibitions, 1880-1931*, Singapour, Singapore University Press, 2006.
- Sol Bloom**, *The Autobiography of Sol Bloom*, New York, Putnam, 1948.
- Adams Bluford**, *Barnum: The Greatest Showman and the Making of US Popular Culture*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1997.
- Gisela Bock, Pat Thane** (dir.), *Maternity and Gender Policies: Women and the Rise of European Welfare States, 1880s-1950s*, Londres, Routledge, 1991.
- Massimo Boddi**, *Letteratura dell'impero e romanzi coloniali (1922-1935)*, Minturno, Caramanica Editore, 2012.
- Michel Bodin**, « Le plaisir du soldat en Indochine (1945-1954) », in *Guerres mondiales et Conflits contemporains*, n° 222, avril 2006.
- Lydie Bodiou, Frédéric Chauvaud, Ludovic Gausso, Marie-José Grihom, Myriam Soria** (dir.), *Le corps en lambeaux. Violences sexuelles et sexuées faites aux femmes*, Rennes, PUR, 2016.
- Vincent Boele, Esther Schreuder, Elmer Kolfin** (dir.), *Black is Beautiful: Rubens to Dumas*, Zwolle, Waanders, 2008.
- Gilles Boëtsch**, « La Mauresque aux seins nus : l'imaginaire érotique colonial dans la carte postale », in Pascal Blanchard, Armelle Chatelier (dir.), *Images et colonies (1880-1962)*, Paris, Syros, 1993.
- Gilles Boëtsch**, « Corps mauresques », in *Corps*, n° 1, 2006.
- Gilles Boëtsch**, « Arabes/Berbères, l'incontournable raciologie du XIX^e siècle », in Hélène Claudot-Hawad (dir.), *Berbères ou Arabes ? Le tango des spécialistes*, Paris, Éditions Non Lieu, 2006.
- Gilles Boëtsch**, « Le corps métis », in Bernard Andrieu, Gilles Boëtsch, David Le Breton, Nadine Pomarède, Georges Vigarello (dir.), *La peau. Enjeu de société*, Paris, CNRS Éditions, 2008.
- Gilles Boëtsch**, « Beautés hybrides », in Gilles Boëtsch, David Le Breton, Nadine Pomarède, Georges Vigarello, Bernard Andrieu (dir.), *La belle*

apparence, Paris, CNRS Éditions, 2010.

Gilles Boëtsch, Pascal Blanchard, « The Hottentot Venus: Birth of a “freak” (1815) », in Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaine, Charles Forsdick (dir.), *Human Zoos: Science and Spectacle in the Age of Colonial Empires*, Liverpool, Liverpool University Press, 2008.

Gilles Boëtsch, Dominique Chevé (dir.), *Le corps dans tous ses états*, Paris, CNRS Éditions, 2000.

Gilles Boëtsch, Jean-Noël Ferrié, « Le paradigme berbère : approche de la logique classificatoire des anthropologues français du XIX^e siècle », in *Bulletins et Mémoire de la Société d'Anthropologie de Paris*, vol. 1, n° 3-4, 1989.

Gilles Boëtsch, Jean-Noël Ferrié, « La mise en scène du Maghrébin dans l'illustration populaire durant la période coloniale », in Jean-Robert Henry, Lucienne Martini (dir.), *Littératures et temps colonial. Métamorphoses du regard sur la Méditerranée et l'Afrique*, Aix-en-Provence, Édisud, 1999.

Gilles Boëtsch, Jean-Noël Ferrié, « Du daguerréotype au stéréotype : typification scientifique et typification du sens commun dans la photographie coloniale », in *Hermès*, n° 30, 2001.

Gilles Boëtsch, Jean-Noël Ferrié, « Du Maure à la Mauresque : les métamorphoses d'un stéréotype dans les représentations savantes et vulgaires », in Gilles Boëtsch, Zeyneb Samandi, Christiane Villain-Gandossi (dir.), *Individu, famille et société en Méditerranée entre construction d'un savoir anthropologique et stéréotypes*, Tunis, Cérès, 2003.

Gilles Boëtsch, Jean-Noël Ferrié, « A moura de seios nus: o imaginário erótico colonial no cartao posta », in Étienne Samain (dir.), *O Fotográfico*, São Paulo, Hucitec/Senac, 2005 [1998].

- Gilles Boëtsch, Michèle Fonton**, « L'ethnographie criminelle : Lombroso aux colonies », in Laurent Mucchielli (dir.), *Histoire de la criminologie française*, Paris, L'Harmattan, 1994.
- Gilles Boëtsch, Éric Savarese**, « Le corps de l'Africaine : érotisation et inversion », in *Cahiers d'Études africaines*, n° 153, 1999.
- Gilles Boëtsch, Éric Savarese**, « Photographies anthropologiques et politiques des races. Sur les usages de la photographie à Madagascar (1896-1905) », in *Journal des anthropologues*, n° 80-81, 2000.
- Gilles Boëtsch, Fédérica Tamarozzi** (dir.), *Morceaux exquis. Le corps dans les cultures populaires*, Paris, CNRS Éditions, 2011.
- Gilles Boëtsch, Christiane Villain-Gandossi**, « Les stéréotypes dans les relations Nord-Sud : images du physique de l'Autre et qualifications mentales », in *Hermès*, n° 30, 2001.
- Gilles Boëtsch, Dominique Chevé, Pascal Blanchard** (dir.), *Corps & couleurs*, Paris, CNRS Éditions, 2008.
- Gilles Boëtsch, Dominique Chevé, Hélène Claudot-Hawad** (dir.), *Décors des corps*, Paris, CNRS Éditions, 2010.
- Gilles Boëtsch, Hélène Claudot-Hawad, Jean-Noël Ferrié**, « Des Touaregs "sauvages" aux Égyptiens "urbains" : les gradations de l'émotion exotique », in Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire (dir.), *Zoos humains. Au temps des exhibitions humaines*, Paris, La Découverte, 2004.
- Gilles Boëtsch, Christian Hervé, Jacques J. Rozenberg** (dir.), *Corps normalisé, corps stigmatisé, corps racialisé*, Bruxelles, De Boeck, 2007.
- Gilles Boëtsch, Bernard Andrieu, David Le Breton, Nadine Pomarède, Georges Vigarello**, *La peau. Enjeu de société*, Paris, CNRS Éditions, 2008.
- Robert Bogdan**, *Freak Show: Presenting Human Oddities for Amusement and Profit*, Chicago, University of Chicago Press, 1988 [édition française : 2013].

Félix Boggio Éwanjé-Épée, « L'hégémonie au regard des politiques sexuelles et nationales du socialisme bolchévique dans la Russie révolutionnaire », in *Genre, sexualité & société*, n° 13, 2015.

Donald Bogle, *Toms, Coons, Mulattoes, Mammies, & Bucks: An Interpretive History of Blacks in American Films*, New York, Continuum, 1989.

Capucine Boidin, « Residenta ou Reconstructora ? Les deux visages de "La" *mater dolorosa* de la Patrie paraguayenne », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 21, 2005.

Capucine Boidin, « Métissages et genre dans les Amériques », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 27, 2008.

Capucine Boidin, « La veuve, le compère et le perroquet : violences de l'après-guerre au Paraguay », in Luc Capdevila, Frédérique Langue (dir.), *Entre mémoire collective et histoire officielle. L'histoire du temps présent en Amérique latine*, Rennes, PUR, 2009.

Capucine Boidin, *Guerre et métissage au Paraguay : 2001-1767*, Rennes, PUR, 2011.

Capucine Boidin, « Le double discours des politiques d'éducation interculturelle bilingue au Paraguay », in *Problèmes d'Amérique latine*, n° 92, 2015.

David Boilat, *Esquisses sénégalaises*, Paris, Karthala, 1984 [1853].

Albert Boime, *The Art of Exclusion: Representing Blacks in the Nineteenth Century*, Washington, D.C., Smithsonian Institution Press, 1990.

Dominique Bois, « Tamatave, la cité des femmes », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 6, 1997.

Jennifer Anne Boittin, *Colonial Metropolis: The Urban Grounds of Anti-imperialism and Feminism in Interwar Paris*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2010.

Jennifer Anne Boittin, « Feminist Mediations of the Exotic: French Algeria, Morocco and Tunisia, 1921-1939 », in *Gender & History*,

vol. 22, n° 1, 2010.

Jennifer Anne Boittin, « The Militant Black Men of Marseille and Paris, 1927-1937 », in Trica Danielle Keaton, Tracy Sharpley-Whiting, Tyler Stovall (dir.), *Black France/France noire: The History and Politics of Blackness*, Durham/Londres, Duke University Press, 2012.

Jennifer Anne Boittin, « “Are You Trying to Play a French Woman?” *La Mère Patrie* and the Female Body in French West Africa », in *Signs*, vol. 40, n° 4, 2015.

Jean-Claude Bologne, *Histoire de la pudeur*, Paris, Hachette, 2004.

Norman Bolotin, Christine Laing, *The Chicago World's Fair of 1893: The World's Columbian Exposition*, Washington, D.C., Preservation Press, 1992.

Ottoviano Bon, *The Sultan's Seraglio. An Intimate Portrait of Life at the Ottoman Court*, Londres, Saqi Books, 1996.

Adolphe Bonain, *L'Européen sous les tropiques. Causeries d'hygiène coloniale pratique*, Paris, Charles Lavauzelle, 1907.

Riccardo Bonavita, « L'amore ai tempi del razzismo. Discriminazioni di razza e di genere nella narrativa fascista », in Antonio Burgio (dir.), *Nel nome della razza. Il razzismo nella storia d'Italia (1870-1945)*, Bologne, Il Mulino, 1999.

Nathalie Bondil, *Benjamin-Constant. Merveilles et mirages de l'orientalisme*, Paris, Hazan, 2014.

Chris Bongie, *Exotic Memories: Literature, Colonialism and the Fin de Siècle*, Stanford, Stanford University Press, 1991.

Pascale Bonnemère, Irène Théry (dir), *Ce que le genre fait aux personnes*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2008.

Audrey Bonnet, *Pocahontas, princesse des deux mondes. Histoire, mythe et représentations*, Rennes, Les Perséides, 2006.

Jean-Luc Bonniol, « La couleur des hommes. Le cas antillais. Principe d'organisation sociale », in *Ethnologie Française*, vol. 20, no 4, 1990.

- Jean-Luc Bonniol**, *La couleur comme maléfice. Une illustration créole de la généalogie des Blancs et des Noirs*, Paris, Albin Michel, 1992.
- Jean-Luc Bonniol, Jean Benoist**, « Hérédités plurielles : représentations populaires et conceptions savantes du métissage », in *Ethnologie française*, vol. 24, n° 1, 1994.
- Joseph Allen Boone**, *The Homoerotics of Orientalism*, New York, Columbia University Press, 2014.
- Marilyn Booth**, *Harem Histories: Envisioning Places and Living Spaces*, Durham, Duke University Press, 2011.
- Jean-François Bordon**, *Image et vérité. Essais sur les dimensions iconiques de la connaissance*, Liège, Presses universitaires de Liège, 2014.
- Jacques Borgé, Nicolas Viasnoff**, *Archives de l'Indochine*, Paris, Éditions Michèle Trinckvel, 1995.
- Sheela Bose**, « Roots of Feminine Consciousness in Bengal during the Pre-Swadeshi Days », in *Quarterly Review of Historical Studies*, vol. 27, n° 1, 1987.
- Sugata Bose**, *A Hundred Horizons: The Indian Ocean in the Age of Global Empire*, Cambridge, Harvard University Press, 2006.
- Nikolaus Böttcher, Bernd Hausbergery, Max S. Hering Torres** (dir.), *El peso de la sangre: limpios, mestizos y nobles en el mundo hispánico*, Mexico, El Colegio de México, 2011.
- Roger Botte, Alessandro Stella**, *Couleurs de l'esclavage sur les deux rives de la Méditerranée (Moyen Âge-xx^e siècle)*, Paris, Karthala, 2012.
- Catherine Bouché, Sabine Fazekas**, *Expression des horizons lointains. La peinture coloniale (1900-1940)*, Bayonne, Musée Bonnat, 1991.
- Philip P. Boucher**, *Cannibal Encounters: European and Island Caribs, 1492-1763*, Baltimore/Londres, John Hopkins University Press, 1992.
- Louis-Antoine de Bougainville**, *Voyage autour du monde par la frégate du roi La Boudeuse et la flûte L'Étoile en 1766, 1767, 1768 et 1769*, Paris,

- Saillant et Nyon, 1771.
- Abdelwahab Bouhdiba**, *La sexualité en islam*, Paris, PUF, 1975.
- Pierre Boulanger**, *Le cinéma colonial de l'Atlantide à Lawrence d'Arabie*, Paris, Seghers, 1975.
- Roger Boulay**, « Imagerie, lieux communs et clichés appliqués aux peuples d'Océanie au XIX^e siècle », in *Les Cahiers de l'école nationale du Patrimoine*, n° 5, 1999.
- Roger Boulay**, *Hula hula, pilou pilou, cannibales et vahinés*, Paris, Le Chêne, 2005.
- Christian Boudon**, **Jean-Pierre Bourgeron**, **Jean Agérou**, de *l'académisme à la photo de charme*, Paris, Marval, 2006.
- Philippe Bouquillion**, **Julie Peghini**, **Catherine Servan-Schreiber** (dir.), *Artisanat et design. Un dessein indien ?*, Berne, Peter Lang, 2018.
- Sam Bourcier**, *Queer Zone Redux*, Paris, Éditions Amsterdam, 2019.
- Annie Bourdié**, *Créations chorégraphiques d'Afrique francophone : systèmes de représentations et stratégies de reconnaissance en période contemporaine*, thèse en sciences sociales, Université Paris-Est, 2013.
- Pierre Bourdieu**, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998.
- Pierre Bourdieu**, « La domination masculine », in *Actes de la Recherche en sciences sociales*, n° 84, 1990.
- Pierre Bourdieu**, *Images d'Algérie : Une affinité élective*, Arles, Actes Sud, 2003.
- Pierre Bourdieu**, *Picturing Algeria*, New York, Columbia University Presse, 2012.
- Serge Bourjea**, « Une Mandchoue peut-elle être aimée d'un Européen ? » (Théorie du roman "exotique" dans René Leys de Victor Segalen) », in *Itinéraires et contacts de cultures*, n° 12, 1990.
- Joanna Bourke**, « Les femmes dans la guerre-monde », in Alyu Aglan, Robert Frank (dir.), *1937-1947 : La Guerre-monde* (t. 2), Paris, Gallimard, 2015.

- James A. Boutilier**, « European Women in the Solomon Islands, 1900-1942: Accommodation and Change on the Pacific Frontier », in Denise O'Brien, Sharon W. Tiffany (dir.), *Rethinking Women's Roles: Perspectives from the Pacific*, Berkeley, University of California Press, 1984.
- Malek Bouyahia**, « Genre, sexualité et médecine coloniale. Impensés de l'identité "indigène" », in *Cahiers du Genre*, n° 50, 2011.
- Marc Bouyer, Jean-Paul Duviols**, *Le théâtre du Nouveau Monde. Les Grands Voyages de Théodore de Bry*, Paris, Gallimard, 1992.
- Charles Ralph Boxer**, *Racial Relations in the Portuguese Colonial Empire, 1415-1825*, Oxford, Oxford University Press, 1963.
- Glenn Bowman**, « Fucking Tourists: Sexual Relations and Tourism in Jerusalem's Old City », in *Critique of Anthropology*, vol. 9, n° 2, 1989.
- John Brackett**, « Race and Rulership: Alessandro de Medici, First Medici Duke of Florence, 1529-1537 », in Thomas Earle, Kate Lowe (dir.), *Black Africans in Renaissance Europe*, New York, Cambridge University Press, 2005.
- Mary Elizabeth Braddon**, *Lady Audley's Secret*, Londres, Penguin, 2012 [1862].
- Sabrina Brancato**, *Afro-Europe: Texts and Contexts*, Berlin, Trafo, 2009.
- Daniel Branch**, *Defeating Mau Mau, Creating Kenya*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.
- Raphaëlle Branche**, *La torture et l'armée pendant la guerre d'Algérie (1954-1962)*, Paris, Gallimard, 2001.
- Raphaëlle Branche**, « Être soldat en Algérie face à un ennemi de l'autre sexe », in *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, vol. 109, n° 2, 2002.
- Raphaëlle Branche**, « Des viols pendant la guerre d'Algérie », in *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 75, 2002.

- Raphaëlle Branche**, « *La masculinité à l'épreuve de la guerre sans nom* », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 20, 2004.
- Raphaëlle Branche**, « Le sexe, le genre et la parole : quand une femme interroge des hommes sur les violences infligées », in Geneviève Dermenjian, Françoise Thébaud (dir.), *Quand les femmes témoignent : histoire orale, histoire des femmes, mémoire des femmes*, Paris, Publisud, 2009.
- Raphaëlle Branche**, *L'embuscade de Palestro. Algérie 1956*, Paris, Armand Colin, 2010.
- Raphaëlle Branche**, « Gender and Wars of liberation », in Karen Hagemann (dir.), *The Oxford Handbook: Gender, War and the Western World since 1600*, Oxford, Oxford University Press, 2017.
- Raphaëlle Branche, Fabrice Virgili** (dir.), *Viols en temps de guerre*, Paris, Payot, 2011.
- T. J. Brasser**, « Early Indians-European contacts », in Bruce G. Trigger (dir.), *Handbook of North American Indians*, vol. 15, Washington, D.C., Smithsonian Institution, 1978.
- James Braun**, *The North American Indian Exhibits at the 1876 and 1893 World Expositions: The Influence of Scientific Thought on Popular Attitudes*, Washington, D.C., George Washington University, 1975.
- Carol Breckenridge, Peter van der Veer** (dir.), *Orientalism and the Postcolonial Predicament: Perspectives on South Asia*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1993.
- Horst Bredekamp**, *Théorie de l'acte d'image*, Paris, La Découverte, 2015.
- Louis Bréhier**, « À propos de l'origine des Vierges noires », in *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et Belles-lettres*, vol. 79, n° 3, 1935.
- Piers Brendon**, *The Decline and Fall of the British Empire, 1781-1997*, New York, Knopf Doubleday Publishing Group, 2008.

- Denise Brennan**, *What's Love Got to Do with It? Transnational Desires and Sex Tourism in the Dominican Republic*, Durham/Londres, Duke University Press, 2004.
- Stefan Breuer**, *Die Völkischen in Deutschland. Kaiserreich und Weimarer Republik*, Darmstadt, Wiss Buchges, 2008.
- Carolyn Brewer**, « Baylan, Asog, Transvestism and Sodomy: Gender, Sexuality and the Sacred in Early Colonial Philippines », in *Intersections: Gender, History and Culture in the Asian Context*, vol. 2, 1999.
- Pamela Bridgewater**, *Breeding a Nation: Reproductive Slavery, the Thirteenth Amendment and the Pursuit of Freedom*, Brooklyn, New York, South End press, 2014.
- André Brink**, *Au-delà du silence*, Paris, Stock, 2003.
- Edward Bristow**, *Prostitution and Prejudice: The Jewish Fight against White Slavery, 1870-1939*, New York, Schocken Books, 1983.
- Rodrigo Brito, Lope Diniz, Jorge Vala** (dir.), *Expressões do racismo em Portugal*, Lisbonne, Instituto de ciências sociais, 1999.
- Pierre-Paul Broc**, *Essai sur les races humaines considérées sous les rapports anatomiques et philosophiques*, Paris, De Just Rouvier et E. Le Bouvier, 1836.
- Paul Broca**, « Mémoire sur les phénomènes d'hybridité dans le genre humain », in *Journal de physiologie animale et humaine*, n^{os} 2-3, 1859-1860.
- Paul Broca**, *Instructions générales pour les recherches anthropologiques*, Paris, Masson, 1865.
- Pierre Brocheux**, « Le métis dans la littérature indochinoise », in Denys Lombard (dir.), *Rêver l'Asie*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1993.
- Pierre Brocheux**, « Une histoire croisée : l'immigration politique indochinoise en France (1911-1945) », in *Hommes et Migrations*, n^o 1253, 2005.

- Peggy Brock**, « Nakedness and Clothing in Early Encounters Between Aboriginal People of Central Australia, Missionaries and Anthropologists », in *Journal of Colonialism and Colonial History*, vol. 8, n° 1, 2007.
- Rita N. Brock, Susan B. Thistlethwait**, *Casting Stones: Prostitution and Liberation in Asia and the United States*, Minneapolis, Fortress Press, 1996.
- Anthony L. Brown**, « From Subhuman to Human Kind: Implicit Bias, Racial Memory, and Black Males in Schools and Society », in *Peabody Journal of Education*, vol. 93, n° 1, 2018.
- Jayna Brown**, *Babylon Girls. Black Women Performers and the Shaping of the Modern*, Durham/Londres, Duke University Press, 2008.
- Sarah G. Brown**, *Images of Women: The Portrayal of Women in Photography of the Middle East, 1860-1950*, Londres, Quartet Books Limited, 1988.
- George E. Brooks**, « The *Signares* of Saint-Louis and Gorée: Women Entrepreneurs in Eighteenth-Century Senegal », in Nancy J. Hafkin, Edna G. Bay (dir.), *Women in Africa*, Stanford, Stanford University Press, 1976.
- Alain Brossat**, « Métissage culturel, différend et disparition », in *Lignes*, n° 6, octobre 2001.
- Catherine Broué, Mylène Tremblay**, « Du fleuve Saint-Laurent vers la Chine au XVII^e siècle : quand l'imaginaire se fraye un passage », in *Tangence*, n° 90, 2009.
- Kathleen M. Brown**, *Good Wives, Nasty Wenches, and Anxious Patriarchs: Gender, Race and Power in Colonial Virginia*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1996.
- Naomi Brown**, « Beachboys as culture brokers in Bakau Town, The Gambia », in *Community Development Journal*, vol. 27, n° 4, 1992.
- Richard Brown**, *Modernization: The Transformation of American Life, 1600-1865*, New York, Hill and Wang, 1976.

- Robert Brubaker**, *Citoyenneté et nationalité en France et en Allemagne*, Paris, Belin, 1997.
- Catherine Brun**, *Algérie : d'une guerre à l'autre*, Paris, Presses Nouvelle Sorbonne, 2014.
- Catherine Brun, Todd Shepard**, *Guerre d'Algérie. Le sexe outragé*, Paris, CNRS Éditions, 2016.
- Bernard Bruneteau, Guillaume Le Floch** (dir.), *Génocide. Les usages d'un concept*, Rennes, PUR, 2017.
- José Brunner, Shai Lavi** (dir.), *Juden und Muslime in Deutschland. Recht, Religion, Identität*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2009.
- Linda Bryder**, « Sex, Race, and Colonialism: An Historiographical Review », in *The International History Review*, vol. 20, n° 4, 1998.
- Theodore de Bry, Joan-Teodoro de Bry, Johann-Israel de Bry, Mateo Meran**, *Collectiones peregrinationum in Indiam Orientalem et in Indiam Occidentalem*, Francfort-sur-le-Main, Typis Ioannis Wecheli, 1590-1634.
- Sérgio Buarque de Holanda**, *Visão do Paraíso: os motivos edênicos no descobrimento e colonização do Brasil*, São Paulo, Editora Brasiliense, 2002 [1959].
- Bernadette Bucher**, *La sauvage aux seins pendants*, Paris, Herman, 1977.
- Louis Büchner**, *Science et Nature*, Paris, Germer Baillière, 1866.
- Georges-Louis Leclerc de Buffon**, *Histoire naturelle générale et particulière avec description du cabinet du roi*, Paris, De l'imprimerie royale, 1749.
- Noël Burch, Geneviève Sellier**, *Le cinéma au prisme des rapports de sexe*, Paris, Vrin, 2009.
- Marie-Christine Bureau**, « Penser le métissage. De la tragédie individuelle de l'identité au débat politique sur le multiculturalisme », in *Recherches sociologiques et anthropologiques*, vol. 43, n° 2, 2012.
- Forence Burgat**, « Réduire le sauvage », in *Études rurales*, n°s 129-130, 1993.

- Alberto Burgio**, *Nel nom della razza. Il razzismo nella storia d'Italia (1870-1945)*, Bologne, Il Mulino, 1999.
- Jane Burbank, David Ransel** (dir.), *Imperial Russia and Its Possibilities*, Bloomington, Indiana University Press, 1998.
- Edmund Burke III, David Prochaska** (dir.), *Genealogies of Orientalism: History, Theory, Politics*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2008.
- Trevor Burnard**, *Mastery, Tyranny, and Desire: Thomas Thistlewood and His Slaves in the Anglo-Jamaican World*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2004.
- Adam Burns**, *American Imperialism: The Territorial Expansion of the United States, 1783-2013*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 2017.
- Emily Burns**, *Transnational Frontiers: The Visual Culture of the American West in the French Imagination, 1867-1914*, Norman, University of Oklahoma Press, 2017.
- Antoinette Burton**, *Burdens of History: British Feminists, Indian Women, and Imperial Culture, 1865-1915*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1994.
- Antoinette Burton**, *At the Heart of the Empire: Indians and the Colonial Encounter in Late-Victorian England*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 1998.
- Rainer F. Buschmann**, *Anthropology's Global Histories: The Ethnographic Frontier in German New Guinea, 1870-1935*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2009.
- Barbara Bush**, *Slave Women in Caribbean Society, 1650-1838*, Bloomington, Indiana University Press, 1990.
- Julia Bush**, « "The Right Sort of Woman": Female Emigrators and Emigration to the British Empire, 1890-1910 », in *Women's History Review*, vol. 3, n° 3, 1994.
- Julia Bush**, *Edwardian Ladies and Imperial Power*, Leicester, Leicester University Press, 2000.

Abena Busia, « Miscegenation as Metonymy: Sexuality and Power in the Colonial Novel », in *Ethnic and Racial Studies*, vol. 9, n° 3, 1986.

Judith Butler, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, Londres/New York, Routledge, 1990.

Judith Butler, *Bodies That Matter: On the Discursive Limits of "Sex"*, New York, Routledge, 1993.

Judith Butler, *La vie psychique du pouvoir*, Paris, Éditions Léo Scheer, 2002.

Amila Buturović, Irvin Cemil Schick (dir.), *Women in the Ottoman Balkans: Gender, Culture and History*, Londres, I. B. Tauris, 2007.

Victoria Bynum, *Unruly Women: The Politics of Social and Sexual Control in the Old South*, Chapel Hill/Londres, University of North Carolina Press, 1992.

C

Agathe Cabau, « Touche pas à la femme blanche ! Le thème de l'enlèvement des femmes par les "Indiens Peaux-Rouges" dans les salons parisiens du XIX^e siècle », in *Histoire de l'art. Figures de l'altérité*, vol. 2, n° 75, 2014.

Agathe Cabau, *L'iconographie amérindienne aux Salons parisiens et aux Expositions universelles françaises (1781-1914)*, thèse d'histoire de l'art, Université Paris-Sorbonne, 2014.

Rosa Cabecinhas, Luis Cunha (dir.), « Colonialismo, identidade nacional e representações do "negro" », in *Estudos do século XX*, n° 3, 2003.

Amalia L Cabezas, « Between Love and Money: Sex, Tourism, and Citizenship in Cuba and the Dominican Republic », in *Signs: Journal of Women in Culture*, vol. 29, n° 4, 2004.

Amalia L Cabezas, « The Eroticization of Labor in Cuba's All-Inclusive Resorts: Performing Race, Class and Gender in the New Tourist Economy », in *Social Identities*, vol. 12, n° 5, 2006.

Amalia L. Cabezas, *Economies of Desire: Sex and Tourism in Cuba and the Dominican Republic*, Philadelphie, Temple University Press, 2009.

Olga Cabrera, « Gênero, sexo e raça e a formação de subjetividades femininas em Cuba, século XIX », in *Revista Estudos Feministas*, vol. 25, n° 1, 2017.

Marisol de la Cadena, « "Las mujeres son más indias": etnicidad y género en una comunidad del Cusco », in *Revista andina*, vol. 9, n° 1, 1991.

- Marcello Caetano**, *Tradicoes, Principios, e Metodos da Colonizacao Portuguesa*, Lisbonne, Agencia Geral do Ultramar, 1951.
- Marc-Antoine Caillot**, *A Company Man: The Remarkable French-Atlantic Voyage of a Clerk for the Company of the Indies*, La Nouvelle-Orléans, The Historic New Orleans Collection, 2013 [1730].
- Albert Caise**, *Tourkia, mœurs algériennes*, Paris, Marpon/Flammarion, 1888.
- A. T. Caldecott, C. H. Caldecott**, *Descriptive History of the Zulu Kafirs, their Customs and their Country/Compiled Chiefly from Authentic Documents in the Possession of Mr. Caldecott, Sen., and Revised by C. H. Caldecott*, Londres, J. Mitchell, 1853.
- Emily Callaci**, « Dancehall Politics: Mobility, Sexuality, and Spectacles of Racial Respectability in Late Colonial Tanganyika, 1930s-1961 », in *Journal of African History*, vol. 52, n° 3, 2011.
- Helen Callaway**, *Gender, Culture and Empire: European Women in Colonial Nigeria*, Londres, Palgrave Macmillan, 1987.
- Helen Calloway**, « Purity and Exotica in Legitimizing the Empire: Cultural Constructions of Gender, Sexuality and Race », in Terence Ranger, Olufemi Vaughan (dir.), *Legitimacy and the State in Twentieth-Century Africa*, Londres, MacMillan Publishers, 1993.
- Donald Calman**, *Nature and Origins of Japanese Imperialism. A Re-interpretation of the 1873 Crisis*, Londres, Routledge, 2013.
- Silvia Camillotti**, *Cartoline dall’Africa. Le colonie Italiane nelle rappresentazioni letterarie*, Venise, Ca’ Foscari, 2014.
- Elisa Camiscioli**, *Reproducing the French Race: Immigration, Identity, and Embodiment in the Early Twentieth Century*, Durham, Duke University Press, 2009.
- Elisa Camiscioli**, « Women, Gender, Intimacy, and Empire », in *Journal of Women’s History*, vol. 25, n° 4, 2013.

Elisa Camiscioli, « Coercion and Choice: The “Traffic in Women” between France and Argentina in the Early Twentieth Century », in *French Historical Studies*, vol. 42, n° 3, 2019.

Stephanie M. H. Camp, *Closer to Freedom Enslaved Women and Everyday Resistance in the Plantation South*, Chapel Hill/Londres, University of North Carolina Press, 2004.

Gabriella Campassi, Maria Teresa Sega, « Uomo bianco, donna nera. L'immagine della donna nella fotografia coloniale », in *Rivista di storia e critica della fotografia*, vol. 4, n° 5, 1983.

Gwyn Campbell, « Female Bondage and Agency in the Indian Ocean World », in Ehud R. Toledano (dir.), *African Communities in Asia and the Mediterranean: Identities between Integration and Conflict*, Trenton, Africa World Press, 2012.

Gwyn Campbell, Elizabeth Elbourne (dir.), *Sex, Power and Slavery*, Athens, Ohio University Press, 2014.

Gwyn Campbell, Suzanne Miers, Joseph Miller (dir.), « Women in Western Systems of Slavery », in *Slavery & Abolition*, vol. 26, n° 2, 2005.

Gwyn Campbell, Suzanne Miers, Joseph Miller (dir.), *Women in Slavery: The Modern Atlantic*, Athens, Ohio University Press, 2007.

Nicole Canet, *Lehnert & Landrock. Tunis intime, Portraits et Nus (1904-1910)*, Paris, Éditions Nicole Canet/Galerie Au Bonheur du Jour, 2007.

Nicole Canet, *Rudolf Lehnert. L'album des nus masculins (1905-1934)*, Paris, Éditions Nicole Canet/Galerie Au Bonheur du Jour, 2008.

Nicole Canet, *Le Voyage amoureux. Beautés orientales, Ouled-Nails, Courtisanes (1870-1960)*, Paris, Éditions Nicole Canet/Galerie Au Bonheur du Jour, 2010.

John P. Cann, *Counterinsurgency in Africa: The Portuguese Way of War, 1961-1974*, Pontevedra, Hailer Publishing, 2005.

Ingreet Juliet Cano, « Imagen del cuerpo desnudo. Acercamiento a algunos dibujos y grabados del siglo XVI », in *Revista Chilena de*

Antropología Visual, n° 3, 2003.

Christèle Cantet, *Mythes et figures de la belle créole dans la littérature de langue française : France, Mascareignes, Antilles française*, thèse de littérature, Université de La Réunion, 2005.

Luc Capdevila, *Une guerre totale, Paraguay (1864-1870). Essai d'histoire du temps présent*, Rennes, PUR, 2007.

Luc Capdevila, « Métissage et bilinguisme au cœur d'un régime d'altérité des confins ? », in Christophe Giudicelli, Paula López Caballero (dir.), *Régimes nationaux d'altérité : États-nations et altérités autochtones en Amérique latine (1810-1950)* Rennes, PUR, 2016.

Mayotte Capétia, *Je suis Martiniquaise*, Paris, Corrèa, 1948.

Lionel Caplan, « Iconographies of Anglo-Indian Women: Gender Constructs and Contrasts in a Changing Society », in *Modern Asian Studies*, vol. 34, n° 4, 2000.

Mark Caprio, *Japanese Assimilation Policies in Korea, 1910-1945*, Seattle, University of Washington Press, 2009.

Romuldo Carbia, *Historia de la leyenda negra hispanoamericana*, Madrid, Consejo de la Hispanidad, 1944.

Hazel Carby, « White Woman Listen! Black Feminism and the Boundaries of Sisterhood », in Centre for Contemporary Cultural Studies (dir.), *The Empire Strikes Back: Race and Racism in 70s Britain*, Londres, Hutchinson, 1982.

Hazel Carby, « Policing the Black Woman Body in an Urban Context », in *Critical Inquiry*, n° 18, 1992.

Hazel Carby, « It's Just Be's Dat Way Sometimes: The Sexual Politics of Women's Blues », in Robert O' Meally (dir.), *The Jazz Cadence of American Culture*, New York, Columbia University Press, 1998.

Hazel Carby, « À l'orée de l'ère de la femme : lynchage, empire et sexualité dans la théorie du féminisme noir », in *Les Cahiers du Cedref*, n° 17, 2010.

- Philippe Cardinal**, *L'Orient d'un photographe : Lehnert & Landrock*, Lausanne, Favre, 1987.
- Ana Cardoso de Matos, Christiane Demeulenaere-Douyère, Maria Helena Souto** (dir.), « The World's Exhibitions and the Display of Science, Technology and Culture: Moving Boundaries », in *Quaderns d'Historia de l'Enginyeria*, vol. 13, 2012.
- Didier Carité**, *Auguste Béchaud, soldat-photographe en Afrique centrale, 1909-1912*, Montigny-le-Bretonneux, Ivelinédition, 2009.
- Magali M. Carrera**, *Imagining Identity in New Spain Race, Lineage, and the Colonial Body in Portraiture and Casta Paintings*, Austin, University of Texas Press, 2003.
- Morgan Carriou**, « Cinéma exotique et censure en Tunisie au temps du protectorat », in Sylvie Mazzella (dir.), *L'enseignement supérieur dans la mondialisation libérale : une comparaison libérale (Maghreb, Afrique, Canada, France)*, Tunis, Institut de recherche sur le Maghreb contemporain, 2007.
- Margaret D. Carroll**, « The Erotics of Absolutism: Rubens and the Mystification of Sexual Violence », in *Representation*, n° 25, 1989.
- Cathy Caruth**, *Unclaimed Experience: Trauma, Narrative, and History*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1996.
- Enrico Castelli, David Laurenzi**, *Permanenze e metamorfosi dell'immaginario coloniale*, Pérouse, Edizioni Scientifiche italiane, 2000.
- Charlotte Castelnau-de l'Estoile**, *Les ouvriers d'une vigne stérile. Les Jésuites et la conversion des Indiens aux Brésil (1580-1620)*, Lisbonne, Fondation Calouste Gulbenkian, 2000.
- Charlotte de Castelnau-L'Estoile**, *Pascoa et ses deux maris. Une esclave entre Angola, Brésil et Portugal au XVII^e siècle*, Paris, PUF, 2019.
- Cláudia Castelo**, *Passagens para África: O povoamento de Angola e Moçambique com naturais da metrópole (1920-1974)*, Porto, Afrontamento, 2007.

- Alfredo Castiller**, *Conquista, evangelización y resistencia*, Panama, Editorial Mariano Arosemena, 1995.
- Bernal Díaz del Castillo**, *Historia de la conquista de Nueva España*, Mexico, Porrúa, 2015.
- George Catlin**, *Catlin's Notes of Eight Years' Travels and Residence in Europe, with His North American Indian Collection*, vol. 1, Londres, publié par l'auteur, 1848.
- George Catlin, Brian W. Dippie, George Gurney, Georges Catlin and His Indian Gallery**, New York, Smithsonian American Art Museum/W. W. Norton & Company, 2002.
- Mathieu Caulier**, « L'antiféminisme des "populationnistes" », in *Cahiers du Genre*, vol. 25, n° 1, 2012.
- Corinne Cauvin-Verner**, « Du tourisme culturel au tourisme sexuel. Les logiques du désir d'enchantement », in *Cahiers d'Études africaines*, n° 193-194, 2009.
- Corinne Cauvin-Verner**, « Les Hommes bleus du Sahara ou l'autochtonie globalisée », in *Civilisations*, n° 57, 2009.
- Luigi Luca Cavalli-Sforza, Paolo Menozzi, Alberto Piazza** (dir.), *The History and Geography of Human Genes*, Princeton, Princeton University Press, 1994.
- Giovanni Antonio Cavazzi da Montecuccolo**, *Njinga, reine d'Angola*, Paris, Chandeigne, 2014 [1687].
- Audrey Célestine, Nicolas Martin-Breteau**, « "Un mouvement, pas un moment" : Black Lives Matter et la reconfiguration des luttes minoritaires à l'ère Obama », in *Politique américaine*, n° 28, 2016.
- Zeynep Çelik, Leila Kinney**, « Ethnography and Exhibitionism at the Expositions Universelles », in Edmund Burke III, David Prochaska (dir.), *Genealogies of Orientalism: History, Theory, Politics*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2008.

- Louis-Ferdinand Céline**, *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard, 1980 [1932].
- Irvin Cemil Schick**, *The Erotic Margin: Sexuality and Spatiality in Alteritist Discourse*, Londres/New York, Verso, 1999.
- Pierre Centlivres**, **Micheline Centlivres-Demont**, « Une étrange rencontre. La photographie orientaliste de Lehnert et Landrock et l'image iranienne du prophète Mahomet », in *Études photographiques*, n° 17, 2005.
- Maxime Cervulle**, « De l'articulation entre classe, race, genre et sexualité dans la pornographie "ethnique" », in *MEI Médiation & Information*, n°s 24-25, 2006.
- Maxime Cervulle**, « Exposer le racisme. *Exhibit B* et le public oppositionnel », in *Études de communication*, vol. 48, n° 1, 2017.
- Maxime Cervulle**, **Nick Rees-Roberts**, *Homo Exoticus. Race, classe et critique queer*, Paris, Armand Colin, 2010.
- Stéphanie Chaffray**, « Corps, territoire et paysage à travers les images et les textes viatiques en Nouvelle-France (1701-1756) », in *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 59, n°s 1-2, 2005.
- Stéphanie Chaffray**, *Le corps amérindien dans les relations de voyage en Nouvelle-France au XVIII^e siècle*, thèse d'histoire, Université Paris IV-Sorbonne/Université Laval (Québec), 2006.
- May-lee Chai**, *Hapa girl: A Memoir*, Philadelphie, Temple University Press, 2008.
- Dipesh Chakrabarty**, *Provincializing Europe: Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton, Princeton University Press, 2000.
- Dipesh Chakrabarty**, *Habitations of Modernity: Essays in the Wake of Subaltern Studies*, Chicago, University of Chicago Press, 2002.
- Gautam Chakravarty**, *The Indian Mutiny and the British Imagination*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.

Gayatri Chakravorty Spivak, *Can the Subaltern Speak? Reflections on the History of an Idea*, New York, Columbia University Press, 2010.

Sylvie Chalaye, « Du dangereux indigène au cannibale sympathique, les images du théâtre à l'époque coloniale », in *Africultures*, n° 3, 1997.

Sylvie Chalaye, *Du Noir au nègre, l'image du Noir au théâtre de Marguerite de Navarre à Jean Genet (1550-1960)*, Paris, L'Harmattan, 1998.

Sylvie Chalaye, « L'imaginaire colonial et la scène : corps et décors d'une Afrique fantasme », in *Africultures*, n° 52, 2002.

Sylvie Chalaye, « Spectacles, théâtre et colonies », in Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire (dir.), *Culture coloniale. La France conquise par son Empire (1871-1931)*, Paris, Autrement, 2003.

Sylvie Chalaye, « Théâtre et cabarets : le "nègre" spectacle », in Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire (dir.), *Zoos humains. Au temps des exhibitions humaines*, Paris, La Découverte, 2004.

Sylvie Chalaye, *Afrique noire et dramaturgies contemporaines. Le syndrome Frankenstein*, Montreuil, Théâtrales, 2004.

Sylvie Chalaye, « Briser l'enclos et donner rendez-vous ailleurs », in *Africultures*, n° 41, 2001.

Sylvie Chalaye, « Traces noires de l'histoire en Occident », in *Africultures*, n° 63, 2005.

Sylvie Chalaye, « Cirques, scènes et café-théâtre ou le mélange des genres (1850-1930) », in Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Nanette Snoep (dir.), *Exhibitions. L'invention du sauvage*, Arles/Paris, Actes Sud/Musée du quai Branly, 2011.

Sylvie Chalaye (dir.) « Culture(s) noire(s) en France : la scène et les images », in *Africultures*, n°s 92-93, 2013.

Sylvie Chalaye, « Le théâtre de Tarzan ou les Folies-Bergère de la jungle d'Hollywood », in Agathe Torti-Alcayaga, Christine Kiehl (dir.), *Théâtre*,

- destin du cinéma/Théâtre, levain du cinéma*, Paris, Le Manuscrit, 2013.
- Sylvie Chalaye**, « L'invention théâtrale de "la Vénus noire" et ses avatars scéniques de Saartjie Baartman à Josephine Baker », in Nathalie Coutelet, Isabelle Moindrot (dir.), *L'altérité en spectacle (1789-1918)*, Rennes, PUR, 2015.
- Sylvie Chalaye**, « Vibration Alexis Peskine, l'invention plastique d'un Afropéen de France », in *Africultures*, n^{os} 99-100, 2015.
- Sylvie Chalaye**, « *L'homme du Niger* de Jacques de Baroncelli ou la peau pour décor », in Priska Morrissey, Emmanuel Siety (dir.), *Filmer la peau*, Rennes, PUR, 2017.
- Sylvie Chalaye**, *Corps marron. Les poétiques de marronnage des dramaturgies afro-contemporaines*, Caen, Passage(s), 2018.
- Robert Challe**, *Journal d'un voyage fait aux Indes Orientales par une escadre de six vaisseaux commandez par M. Du Quesne, depuis le 24 février 1690, jusqu'au 20 août 1691*, Paris, Mercure de France, 2002 [1721].
- Sandra Chamaret** (dir.), *De la couleur comme un code*, Strasbourg, HEAR, 2016.
- Iain Chambers, Alessandra De Angelis, Celeste Ianniciello, Mariangela Orabona, Michaela Quadraro** (dir.), *The Postcolonial Museum: The Arts of Memory and the Pressures of History*, Burlington, Ashgate Publishing, 2014.
- Antoine Champeaux**, « La culture post-coloniale au sein de l'armée et la mémoire des combattants d'outre-mer », in Pascal Blanchard, Nicolas Bancel (dir.), *Culture post-coloniale. Traces et mémoires coloniales en France (1961-2006)*, Paris, Autrement, 2006.
- Antoine Champeaux**, « Corps indigènes », in *Corps*, n^o 12, 2014.
- Antoine Champeaux**, « Les troupes indigènes africaines, comoriennes, malgaches et indochinoises de l'armée française dans la Grande Guerre », in *Mondes et Cultures*, vol. 75, n^{os} 1-4, 2015.

- Antoine Champeaux**, « Les Sénégalais au combat », in Philippe Buton, Marc Michel (dir.), *Combattants de l'Empire, les troupes coloniales dans la Grande Guerre*, Paris, Éditions Vendémiaire, 2018.
- Antoine Champeaux, Éric Deroo** (dir.), *La Force noire. Gloires et infortunes d'une légende coloniale*, Paris, Tallandier, 2006.
- Catherine Champion**, « Du nabab au sahib. De l'utopie à l'utilitarisme. Promenade à travers les clichés de la littérature anglo-indienne », in Marie-Claude Porcher (dir.), *Inde et littérature*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1983.
- Catherine Champion**, « Introduction à la littérature anglo-indienne », in Denys Lombard (dir.), *Rêver l'Asie : exotisme et littérature coloniale aux Indes, en Indochine et en Insulinde*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1993.
- Sharon Chang**, « Mixed Race, Pretty Face », in *Racism Review*, 4 avril 2013.
- Johann Chapoutot, Jean Vigreux**, *Des soldats noirs face au Reich : Les massacres racistes de 1940*, Paris, PUF, 2015.
- Joyce E. Chaplin**, *Subject Matter: Technology, the Body, and Science on the Anglo-American Frontier, 1500-1676*, Cambridge/Londres, Harvard University Press, 2001.
- James Chapman, Nicholas J. Cull**, *Projecting Empire: Imperialism and Popular Cinema*, Londres, I. B. Tauris, 2009.
- Jean-Louis Chardans**, *Les Harems*, Paris, Pygmalion, 1979.
- Hema Chari**, « Colonial Fantasies and Postcolonial Identities: Elaboration of Postcolonial Masculinity and Homoerotic Desire », in John C. Hawley (dir.), *Postcolonial, Queer: Theoretical Intersections*, Albany, State University of New York Press, 2001.
- Jean-Claude Charles**, *Le corps noir*, Paris, Hachette, 1980.
- Barbara Chase-Riboud**, *La grande Sultane*, Paris, Albin Michel, 1987.
- Barbara Chase-Riboud**, *Hottentot Venus*, New York, Doubleday, 2003.

- Romain Chasles**, « La chasse du prédateur au service d'absolus », in *L'animal et l'homme*, Paris, Actes du colloque national du CTHS, 2016.
- Allyre Chassevant**, « L'hygiène collaboratrice de la victoire et de la reconstitution nationale. Son rôle en Algérie », in *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, série 4, n° 33, 1920.
- Indrani Chatterjee**, « Colouring Subalternity: Slaves, Concubines, and Social Orphans », in Gautama Bhadra, Gyan Prakash, Susie J. Tharu (dir.), *Subaltern Studies X: Writings on South Asian History and Society*, New Delhi, Oxford University Press, 1999.
- Indrani Chatterjee**, *Gender, Slavery and Law in Colonial India*, Oxford, Oxford India Paperbacks, 1999.
- Partha Chatterjee**, *The Nation and Its Fragments: Colonial and Postcolonial Histories*, Princeton, Princeton University Press, 1994.
- Ratnabali Chatterjee**, « Prostituted Women and the British Empire », in *ANTYAJAA: Indian Journal of Women and Social Change*, vol. 1, n° 1, 2016.
- Nupur Chaudhuri, Ruth Roach Pierson** (dir.), *Nation, Empire, Colony: Historicizing Gender and Race*, Bloomington, Indiana University Press, 1998.
- Nupur Chaudhuri, Margaret Strobel** (dir.), *Western Women and Imperialism: Complicity and Resistance*, Bloomington, Indiana University Press, 1991.
- Stéphane Chauvin**, « Le cinéma colonial et l'Afrique (1895-1962) », in *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, vol. 1, n° 43, juillet-septembre 1994.
- Malek Chebel**, « La danse du ventre », in *Hommes et Migrations*, n° 1170, 1993.
- Mérim Cheikh**, « “Bnât Lycée dayrin sexy”. De l'amusement à la prostitution à Tanger », in Laurent Bonnefoy, Myriam Catusse (dir.), *Jeunesses arabes. Du Maroc au Yémen : loisirs, cultures et politiques*, Paris, La Découverte, 2013.

Mériam Cheikh, « “Je cherche un garçon où me planquer”. L'économie intime au Maroc : entre souci délirant de soi, prostitution et devenir adulte », in Baudouin Dupret, Zakaria Rhani, Assia Boutaleb, Jean-Noël Ferrié (dir.), *Le Maroc au présent : d'une époque à l'autre, une société en mutation*, Casablanca, Éditions de la Fondation du roi Abdul-Aziz/Centre Jacques Berque, 2016.

Constant Cheret, Charles Dubois de Gennes, *Chasse aux femmes et aux lions en Algérie*, Paris, Sartorius, 1875.

Deborah Cherry, « Shuttling and Soul-Making: Tracing the Links between Algeria and Egalitarian Feminism in the 1850's », in Shearer West (dir.), *The Victorians and Race*, Aldershot, Scolar Press, 1996.

Jean-Claude Chesnais, *Histoire de la violence en Occident, de 1800 à nos jours*, Paris, Robert Laffont, 1981.

Jean-Louis Chevalier, Mariella Colin, Ann Thomson (dir.), *Barbares et Sauvages. Images et reflets dans la culture occidentale*, Caen, Presses universitaires de Caen, 1994.

Fredi Chiappelli (dir.), *First images of America*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 1976

Brunetto Chiarelli, Paolo Chiozzi, *Etnie. La scuola antropologica fiorentina e la fotografia*, Florence, Alinari, 1996.

Adrienne Childs, Susan H. Libby, *Blacks and Blackness in European Art of the Long Nineteenth Century*, Farnham/Surrey/Burlington, Ashgate, 2014.

Elizabeth C. Childs, *Vanishing Paradise: Art and Exoticism in Colonial Tahiti*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 2013.

Claude Chippaux, *Les Mutilations sexuelles chez l'homme*, Le Pharo-Marseille, André Manoury, 1960.

Patrick Chiroro, Gerd Bohner, Tendayi Viki, Christophier Jarvis, « Rape Myth Acceptance and Rape Proclivity: Expected Dominance

- Versus Expected Arousal as Mediators in Acquaintance-Rape Situations », in *Journal of Interpersonal Violence*, n° 19, 2004.
- Erica Chito Childs**, *Fade to Black and White: Interracial Images in Popular Culture*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2009.
- Clotilde Chivas-Baron**, *Confidences de métisse*, Paris, Fasquelle, 1927.
- Clotilde Chivas-Baron**, *La femme française aux colonies, suivi de Contes et légendes de l'Annam*, Paris, L'Harmattan, 2009 [1917 et 1929].
- Prem Chowdhry**, *Colonial India and the Making of Empire Cinema: Image, Ideology and Identity*, Manchester/New York, Manchester University Press, 2000.
- Driss Chraïbi**, *Les Boucs*, Paris, Denoël, 1955.
- Marie-Françoise Christout**, « Rêver l'Inde à travers la danse. De la fascination exotique à la connaissance », in *Corps Écrit*, n° 34, 1990.
- Gaetano Ciarcia**, « Impressions d'Europe. Les Indiens de la galerie Catlin du Far West au Far East », in *Gradhiva*, n° 3, 2006.
- David Ciarlo**, *Advertising Empire: Race and Visual Culture in Imperial Germany*, Cambridge, Harvard University Press, 2011.
- Suzanne Citron**, *Le mythe national. L'histoire de France revisitée*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2008.
- Julia Clancy-Smith**, *Rebel and Saint: Muslim Notables, Populist Protest, Colonial Encounters (Algeria and Tunisia, 1800-1904)*, Berkeley, University of California Press, 1994.
- Julia Clancy Smith**, « The Colonial Gaze: Sex and Gender in the Discourses of French North Africa », in Brown L. Carl, Mathew S. Gordon (dir.), *Franco-Arab Encounters*, Beyrouth, American University of Beirut and Syracuse, 1996.
- Julia Clancy-Smith**, « Islam, Gender, and Identities in the Making of French Algeria, 1830-1962 », in Julia Clancy-Smith, Frances Gouda (dir.), *Domesticating the Empire: Race, Gender, and Family life in French and*

Dutch Colonialism, Charlottesville, The University Press of Virginia, 1998.

Julia Clancy-Smith, *Mediterraneans: North Africa and Europe in an Age of Migration, c. 1800-1900*, Berkeley, University of California Press, 2011.

Julia Clancy-Smith, *A History of North Africa in the Modern Period*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015.

Julia Clancy-Smith, Frances Gouda (dir.), *Domesticating the Empire: Race, Gender, and Family Life in French and Dutch Colonialism*, Charlottesville/Londres, University Press of Virginia, 1998.

Anthony Clayton, *Histoire de l'armée française en Afrique (1830-1962)*, Paris, Albin Michel, 1994.

Elizabeth Clement, « From Sociability to Spectacle: Interracial Sexuality and the Ideological Uses of Space in New York City, 1900-1930 », in *Journal of International Women's Studies*, vol. 6, n° 2, 2005.

James Clifford, *Malaise dans la culture. L'ethnographie, la littérature et l'art au XX^e siècle*, Paris, École nationale supérieure des Beaux-Arts, 1996.

Catherine Clinton, Michele Gillespie, *The Devil's Lane Sex and Race in the Early South*, New York, Oxford University Press, 1997.

Catherine Clinton, Nina Silber, *Battle Scars: Gender and Sexuality in the American Civil War*, New York, Oxford University Press, 2006.

Robert Cliquet, « Major trends affecting families in the new millennium: Western Europe and North America », in United Nations (dir.), *Majors Trends Affecting Families*, New York, United Nations, 2003.

Elaine Coburn, « Défaire et refaire le sexe, le genre, la sexualité », in *Socio*, n° 9, 2017.

Elaine Coburn, Aileen Moreton-Robinson, George Sefa Dei, Makere Stewart-Harawira, « Unspeakable Things: Indigenous Research and Social Science », in *Socio*, n° 2, 2013.

- Claudine Cohen**, « La mulâtresse et la courtisane. Classifications raciales dans la société coloniale de Saint-Domingue », in Claudine Cohen (dir.), *L'homme des origines : savoirs et fictions en préhistoire*, Paris, Seuil, 1999.
- Emmanuel Cohen**, « La construction sociale du corps chez les Sénégalais dans un contexte de transition des modes de vie », in *Antropo*, n° 27, 2012.
- Emmanuel Cohen**, « Corpulence et urbanisation au Sénégal », in Gilles Boëtsch, Enguerran Macia, Lamine Gueye, Yannick Jaffré (dir.), *Santé et sociétés en Afrique de l'Ouest*, Paris, CNRS Éditions, 2015.
- Emmanuel Cohen, Amadou Ndao, Gilles Boëtsch**, « Acculturation, mutation des pratiques sexuelles et nouveaux regards sur la beauté en Afrique : le cas du Sénégal, du Cameroun et du Burkina Faso », in *Corps*, n° 16, 2018.
- Erik Cohen**, « Thai girls and Farang men: The edge of ambiguity », in *Annals of Tourism Research*, vol. 9, n° 3, 1982.
- Jean Cohen**, « Colonialisme et racisme en Algérie », in *Les Temps Modernes*, n° 119, 1955.
- William B. Cohen**, *The French Encounter with Africans: White Responses to Blacks, 1530-1880*, Bloomington, Indiana University Press, 1980.
- William B. Cohen**, *Français et Africains. Les Noirs dans le regard des Blancs (1530-1880)*, Paris, Gallimard, 1981.
- Jennifer Cole**, *Forget Colonialism? Sacrifice and the Art of Memory in Madagascar*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 2001.
- Jennifer Cole**, « “Et Plus Si Affinités”: Malagasy Internet Marriage, Shifting Post-Colonial Hierarchies, and Policing New Boundaries », in *Historical Reflections*, vol. 34, n° 1, 2008.
- Jennifer Cole**, *Sex and Salvation: Imagining the Future in Madagascar*, Chicago, University of Chicago Press, 2010.

- Jennifer Cole**, « Transnationalizing a Sexual Economy: Managing Social Roles and Producing Value among Malagasy Marriage Migrants in France », in *Current Anthropology*, vol. 55, 2014.
- Mariella Colin, Enzo Rosario Laforgia** (dir.), *L'Afrique coloniale et post-coloniale dans la culture, la littérature et la société italienne. Représentations et témoignages*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2003.
- Collectif**, *Gauguin Tahiti. L'atelier des tropiques*, Paris, RMN, 2003.
- Beate Collet, Emmanuelle Santelli**, *Couples d'ici, parents d'ailleurs. Parcours de descendants d'immigrés*, Paris, PUF, 2012.
- Linda Colley**, *Captives: Britain, Empire, and the World, 1600-1850*, Londres, Pimlico, 2002.
- Jane Collier, Sylvia Yanagisako** (dir.), *Gender and Kinship*, Stanford, Stanford University Press, 1987.
- Elizabeth M. Collingham**, *Imperial Bodies: The Physical Experience of the Raj, 1800-1947*, Cambridge, Polity Press, 2001.
- Lisa Gail Collins**, « Économie de la chair. Représentations artistiques du corps des femmes noires », in Fabienne Dumont (dir.), *La rébellion du Deuxième Sexe. L'histoire de l'art au crible des théories féministes anglo-américaines (1970-2000)*, Paris, Les Presses du réel, 2001.
- Patricia Hill Collins**, *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*, New York, Routledge, 2000.
- Anne de Colney**, *L'Amour aux colonies*, Paris, Librairie Astra, 1932.
- John L. Comaroff**, « Images of Empire, Contests of Conscience. Models of Colonial Domination in South Africa », in Frederick Cooper, Ann Laura Stoler (dir.), *Tensions of Empire: Colonial Cultures in a Bourgeois World*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 1997.
- Lynn Comella, Shira Tarra** (dir.), *New Views on Pornography: Sexuality, Politics, and the Law*, Santa Barbara, Praeger, 2015.

- Jean-Louis Comolli**, *Voir et pouvoir. L'innocence perdue : cinéma, télévision, fiction, documentaire*, Paris, Verdier, 2004.
- Gilbert Comte**, *L'Empire triomphant (1871-1936), L'Afrique occidentale et équatoriale. L'aventure coloniale de la France* (t. 1), Paris, Denoël, 1988.
- Raphaël Confiant**, *Aimé Césaire. Une traversée paradoxale de ce siècle*, Paris, Stock, 1993.
- Alice L. Conklin**, *A Mission to Civilize: The Republican Ideal of Empire in France and West Africa, 1895-1930*, Stanford, Stanford University Press, 1997.
- Alice L. Conklin**, « Faire Naître v. Faire du Noir: Race Regeneration in France and French West Africa, 1895-1940 », in Tony Chafer, Amanda Sackur (dir.), *Promoting the Colonial Idea: Propaganda and Visions of Empire in France*, New York, Palgrave Macmillan, 2002.
- Alice L. Conklin**, *In the Museum of Man: Race, Anthropology, and Empire in France, 1850-1950*, Ithaca/Londres, Cornell University Press, 2013.
- Steven Conn**, *Museums and American Intellectual Life, 1876-1926*, Chicago, University of Chicago Press, 2000.
- James Cook**, *A Journal of a Voyage round the World in HMS Endeavour...*, 1768-1771, Londres, T. Becket/P. A. de Hondt, 1771.
- Annie Coombes**, *Reinventing Africa: Material Culture and Popular Imagination in Late Victorian and Edwardian England*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1994.
- Frederick Cooper**, *Colonialism in Question: Theory, Knowledge, History*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 2005.
- Frederick Cooper**, *Empires in the World: Power and the Politics of Difference*, Princeton, Princeton University Press, 2010.
- Frederick Cooper, Ann Laura Stoler** (dir.), *Tensions of Empire: Colonial Cultures in a Bourgeois World*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 1997.

- Henri Copin**, *L'Indochine dans la littérature française des années vingt à 1954, exotisme et altérité*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- Henri Copin**, « De Thi-Bâ à Thi-Nhi, filles d'Indochine », in *Carnets de l'exotisme*, n^{os} 15-16, 1996.
- Catherine Coquery-Vidrovitch**, *Les Africaines. Histoire des femmes d'Afrique du XIX^e au XX^e siècle*, Paris, Desjonquères, 1994.
- Catherine Coquery-Vidrovitch**, « Le postulat de la supériorité blanche et de l'infériorité noire », in Marc Ferro (dir.), *Le livre noir du colonialisme. XVI^e-XXI^e siècle : de l'extermination à la repentance*, Paris, Robert Laffont, 2003.
- Catherine Coquery-Vidrovitch**, *Des victimes oubliées du nazisme. Les Noirs et l'Allemagne dans la première moitié du XX^e siècle*, Paris, Cherche Midi, 2007.
- Catherine Coquery-Vidrovitch**, *Enjeux politiques de l'histoire coloniale*, Marseille, Agone, 2009.
- Catherine Coquery-Vidrovitch**, *Les routes de l'esclavage. Histoire des traites africaines VI^e-XX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 2018.
- Catherine Coquio** (dir.), *Retours du colonial ? Disculpation et réhabilitation de l'histoire coloniale*, Paris, L'Atalante, 2008.
- Raymond Corbey**, « Alterity: the Colonial Nude », in *Critique of Anthropology*, vol. 8, n^o 3, 1988.
- Raymond Corbey**, « Ethnographic Showcases, 1870-1930 », in *Cultural Anthropology*, vol. 8, n^o 3, 1993.
- Alain Corbin**, « Le Péril vénérien au début du siècle, prophylaxie sanitaire et prophylaxie morale », in *Recherches*, n^o 29, 1977.
- Alain Corbin**, *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Paris, Aubier-Montaigne, 1982.
- Alain Corbin**, *Les filles de noce. Misère sexuelle et prostitution au XIX^e siècle*, Paris, Flammarion, 1989 [1978].

- Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello** (dir.), *Histoire du corps* (3 tomes), Paris, Seuil, 2005-2006.
- Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello** (dir.), *Histoire de la virilité* (3 tomes), Paris, Seuil, 2011.
- Grâce Corneau**, *La Femme aux Colonies*, Paris, Hachette/BNF, 2012 [1900].
- Armand Corre**, *L'ethnographie criminelle d'après les observations et les statistiques criminelles recueillies dans les colonies françaises*, Paris, Reinwald, 1889.
- Mendes Correia**, « Os mestiços nas colónias portuguesa », in *Trabalhos do 1º Congresso de Antropologia Colonial*, 1934.
- Laurence Corroy, Sophie Jehel**, *Stéréotypes, discrimination et éducation aux médias*, Paris, L'Harmattan, 2016.
- Jane Tusset Costlow, Stephanie Sandler, Judith Vowles**, *Sexuality and the Body in Russian Culture*, Stanford, Stanford University Press, 1993.
- Myriam Cottias**, « La séduction coloniale. Damnation et stratégie des femmes antillaises (XVII^e-XIX^e) », in Cécile Dauphin, Arlette Farge (dir.), *Séduction et Sociétés. Approches historiques*, Paris, Seuil, 2001.
- Myriam Cottias, Hebe Mattos** (dir.), *Esclavage et subjectivités dans l'Atlantique luso-brésilien et français (XVII^e-XX^e siècles)*, Marseille, OpenEdition Books, 2016.
- Pierre de Coubertin**, *Mémoires olympiques*, Lausanne, Bureau international de pédagogie sportive, 1931.
- Christian Coulon**, *L'Islam au féminin : Sokhna Magat Diop, cheikh de la confrérie mouride*, Talence, Centre d'étude d'Afrique noire, 1990.
- Vincent Cousseau**, « La famille invisible. Illégitimité des naissances et construction des liens familiaux en Martinique (XVII^e siècle-début du XIX^e siècle) », in *Annales de Démographie Historique*, n° 2, 2011.
- Lucie Cousturier**, *Des inconnus chez moi*, Paris, Éditions de la Sirène, 1920.

- Nathalie Coutelet**, « Habib Benglia, le “nègrerotique” du spectacle français », in *Genre, sexualité & société*, n° 1, printemps 2009.
- Nathalie Coutelet**, *Histoire des artistes noirs du spectacle français*, Paris, L'Harmattan, 2012.
- Nathalie Coutelet**, *L'altérité en spectacle, 1789-1918*, Rennes, PUR, 2015.
- Nathalie Coutelet**, *Étranges artistes sur la scène des Folies-Bergère, 1871-1936*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2015.
- Gaspar do Couto Ribeiro Villas**, *Os Portugueses na colonização, seu papel ao lado dos restantes povos no movimento colonizador: esboço de história colonial*, Lisbonne, ESC, 1929.
- Gloria Cowan, Robin R. Campbell**, « Racism and Sexism in Interracial Pornography: A Content Analysis », in *Psychology of Women Analysis*, vol. 18, n° 3, 1994.
- Jon Cowans**, *Empire Films and the Crisis of Colonialism, 1946-1959*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2015.
- Andrew Cowell**, « Visions of Performance in Tahiti: Vairaumati no Ra'iātea's Arioi », in *Text and Performance Quarterly*, n° 33, 2013.
- Andrew Cowell**, « Sexualité, civilisation et fantasme colonial », in Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Gilles Boëtsch, Christelle Taraud, Dominic Thomas (dir.), *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.
- Andrew Cowell, Maureen DeNino**, « Reading Tahitian Francophone Literature: The Challenge of Scent and Perfume », in *International Journal of Francophone Studies*, vol. 16, n^{os} 1-2, 2013.
- Camillia Cowling**, *Conceiving Freedom: Women of Color, Gender, and the Abolition of Slavery in Havana and Rio de Janeiro*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2013.
- Kellina Craig-Henderson**, *Black Men in Interracial Relationships: What's Love Got to Do with It?*, New York, Transaction Publishers, 2006.

- Kellina Craig-Henderson**, *Black Women in Interracial Relationships: In Search of Love and Solace*, New York, Transaction Publishers, 2010.
- Dinah Mulock Craik**, *The Half-Caste*, Peterborough, Broadview Press, 2016 [1897].
- Clifton Crais, Pamela Scully**, *Sara Baartman and the Hottentot Venus: A Ghost Story and a Biography*, Princeton, Princeton University Press, 2008.
- Ralph Crane, Radhika Mohanram**, *Imperialism as Diaspora: Race, Sexuality and History in Anglo-India*, Liverpool, Liverpool University Press, 2013.
- Anne Crémieux**, *Les cinéastes noirs américains et le rêve hollywoodien*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- Anne Crémieux** (dir.), *Histoire des images en Amérique du Nord*, Paris, Hazan, 2013.
- Julie Crenn**, « Arts contemporains et mémoire coloniale », in *Africultures*, n° 37, 2008.
- Julie Crenn**, « Icône de la constellation noire : Joséphine Baker », in *Africultures*, n° 82, 2010.
- Kimberlé Crenshaw**, « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics », in *University of Chicago Legal Forum*, n° 140, 1989.
- Paul Frederick Cressey**, « The Anglo-Indians: A Disorganized Marginal Group », in *Social Forces*, vol. 14, n° 2, 1935.
- William Cross**, *Shades of Black: Diversity in African-American Identity*, Philadelphie, Temple University Press, 1991.
- Ariane Cruz**, *The Color of Kink: Black Women, BDSM, and Pornography*, New York, New York University Press, 2016.
- Michele da Cuneo**, « Letter on the Second Voyage », in Samuel E. Morison, *Journals and the Other Documents in the Life and Voyages of*

- Christophe Colomb*, New York, Heritage Press, 1963.
- Andrew S. Curran**, « Imaginer l'Afrique au siècle des Lumières », in *Cromohs*, n° 10, 2005.
- Andrew S. Curran**, *The Anatomy of Blackness: Science and Slavery in an Age of Enlightenment*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2011.
- Philip Curtin**, *The Image of Africa British Idea and Action, 1780-1850*, Madison, University of Wisconsin Press, 1964.
- Sarah A. Curtis**, « Emilie de Vialar and the Religious Reconquest of Algeria », in *French Historical Studies*, vol. 29, n° 3, 2006.
- Sarah A. Curtis**, *Civilizing Habits: Women Missionaries and the Revival of French Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2010.
- Georges Cuvier**, « Extrait d'observations faites sur le cadavre d'une femme connue à Paris et à Londres sous le nom de Vénus Hottentote », in *Mémoires du Muséum*, vol. 3, 1817.

D

- Bernard Dadié**, *Un Nègre à Paris*, Paris, Présence Africaine, 1959.
- François Dagognet**, *Philosophie de l'image*, Paris, Vrin, 1984.
- Megan Daigle**, *From Cuba with Love: Sex and Money in the Twenty-First Century*, Oakland, University of California Press, 2015.
- Jocelyne Dakhli**, « Entrées dérobées : l'historiographie du harem », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 9, 1999.
- Jocelyne Dakhli**, « Harem : ce que les femmes, recluses, font entre elles », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 26, 2007.
- Jocelyne Dakhli**, « Homoérotismes et trames historiographiques du monde islamique », in *Annales. Histoire, sciences sociales*, vol. 62, n° 5, 2007.
- Iremia Salesa Damon**, *Racial Crossing: Race, Intermarriage, and the Victorian British Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2011.
- Joy Damousi**, *Depraved and Disorderly: Female Convicts, Sexuality and Gender in Colonial Australia*, Cambridge, Cambridge University Press,

1997.

Zakya Daoud, *Féminisme et politique au Maghreb*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1994.

Pierre Darmon, *Un siècle de passions algériennes. Une histoire de l'Algérie coloniale (1830-1940)*, Paris, Fayard, 2009.

Martiniano José Da Silva, *Racismo à Brasileira: Raízes históricas*, São Paulo, Editora Anita Garibaldi, 1986.

Martin Daunton, Rick Halpern (dir.), *Empire and Others: British Encounters with Indigenous Peoples, 1600-1850*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1999.

Cécile Dauphin, Arlette Farge, *Séduction et sociétés. Approches historiques*, Paris, Seuil, 2001.

Christine Davenne, *Modernité du cabinet de curiosités*, Paris, L'Harmattan, 2004.

Paul A. David, Herbert G. Gutman, Richard Sutch, Peter Temin, Gavin Wright, *Reckoning with Slavery: A Critical Study in the Quantitative History of American Negro Slavery*, New York, Oxford University Press, 1976.

Alastair Davidson, « Une race condamnée. La colonisation et les Aborigènes d'Australie », in Marc Ferro (dir.), *Le livre noir du colonialisme. XVI^e-XXI^e siècle : de l'extermination à la repentance*, Paris, Robert Laffont, 2003.

Angela Y. Davis, *An Autobiography*, New York, International Publishers, 1974.

Angela Y. Davis, *Women, Race and Class*, New York, Random House, 1981.

Angela Y. Davis, « Reflections on the Black Woman's Role in the Community of Slaves », in Joy James (dir.), *Angela Davis Reader*, Malden/Oxford, Blackwell Publishing, 1998.

- Angela Y. Davis**, *Blues Legacies and Black Feminism: Gertrude “Ma” Rainey, Bessie Smith and Billie Holiday*, New York, Vintage Books, 1999.
- Angela Y. Davis** (dir.), *Radical Thinkers: Black Civil Rights*, New York, Verso Books, 2016.
- Angela Y. Davis**, *Blues et féminisme noir*, Paris, Libertalia, 2017.
- David Brion Davis**, « Slavery, Sex and Deshumanization », in Gwyn Campbell, Elizabeth Elbourne (dir.), *Sex, Power, and Slavery*, Athens, Ohio University Press, 2014.
- Gary L. Davis, Herbert J. Cross**, « Sexual Stereotyping of Black Males in Interracial Sex », in *Archives of Sexual Behavior*, n° 8, 1979.
- Janet M. Davis**, *The Circus Age: Culture and Society under the American Big Top*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2002.
- Joanne Davis**, « Family Trees: Roots and Branches. The Dynasty and Legacy of the Reverend Tiyo Soga », in *Studies in World Christianity*, vol. 21, n° 1, 2015.
- Robert C. Davis**, *Christian Slaves, Muslim Masters: White Slavery in the Mediterranean, The Barbary Coast, and Italy, 1500-1800*, Londres, Palgrave Macmillan, 2003.
- Robert C. Davis**, *Esclaves chrétiens, maîtres musulmans. L’esclavage blanc en Méditerranée (1500-1800)*, Rodez, Jacqueline Chambon, 2006.
- Heather Davis-Fisch**, « Girls in “White” Dresses, Pretend Fathers: Interracial Sexuality and Intercultural Community in the Canadian Arctic », in *TRIC-RTAC. Theatre Research in Canada-Recherches théâtrales au Canada*, vol. 31, n° 1, 2011.
- Joan Dayan**, *Haiti, History, and the Gods*, Oakland, University of California Press, 1998.
- Jean Barthélémy Dazille**, *Observations sur les maladies des nègres, leurs causes, leurs traitements et les moyens de les prévenir*, Paris, Chez Didot le Jeune, 1776.

Glenn D'Cruz, *Midnight's Orphans: Anglo-Indians in Post/Colonial Literature*, Berne, Peter Lang, 2006.

Glenn D'Cruz, « Anglo-Indians in Hollywood, Bollywood and Arthouse Cinema », in *Journal of Intercultural Studies*, vol. 28, n° 1, 2007.

Glenn D'Cruz, « Racial Science, Social Science and the Anglo-Indian », in *International Journal of Anglo-Indian Studies*, vol. 2, n° 1, 2017.

Joseph D. Deal, *Race and Class in Colonial Virginia: Indians, Englishmen, and Africans on the Eastern Shore During the Seventeenth Century*, New York, Garland Publishing Company, 1993.

Cécile Debray, Stéphane Guégan, Denise Murrell, Isolde Pludermacher (dir.), *Le modèle noir de Géricault à Matisse*, Paris, musée d'Orsay/Flammarion, 2019.

Régis Debray, *Vie et mort de l'image. Une histoire du regard en Occident*, Paris, Gallimard, 1992.

Th.-F. Debray, *Histoire de la prostitution et de la débauche chez tous les peuples du globe depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours*, Paris, Lambert, 1879.

Hans Werner Debrunner, *Presence and Prestige, Africans in Europe: A History of Africans in Europe before 1918*, Bâle, Afrika Bibliographien Basel, 1979.

Antonio De Almeida Mendes, « Africaines esclaves au Portugal: dynamiques d'exclusion, d'intégration et d'assimilation à l'époque moderne (XV^e-XVI^e siècles) », in *Renaissance and Reformation*, vol. 31, n° 2, 2008.

Hélène De Burgh, *Sex, Sailors and Colonies: Narratives of Ambiguity in the Works of Pierre Loti*, Berne, Peter Lang, 2005.

Juan E. De Castro, *Mestizo Nations: Culture, Race & Conformity in Latin American Literature*, Tuscon, The University of Arizona Press, 2002.

Anne Décoret-Ahiha, *Les danses exotiques en France (1880-1940)*, Paris, Centre national de la Danse, 2004.

- Anne Décoret-Ahiha**, « L'exotique, l'ethnique et l'authentique : Regards et discours sur les danses d'ailleurs », in *Civilisations*, vol. 53, n° 1, 2005.
- Jean Déjeux**, « L'étrangère dans la littérature maghrébine de langue française », in *Hommes et Migrations*, vol. 1167, n° 1, 1993.
- Jean Déjeux**, *Image de l'étrangère. Unions mixtes franco-maghrébines*, Paris, La Boîte à documents, 1999.
- Olivier Dehoorne, Abdou Khadre Diagne**, « Tourisme, développement et enjeux politiques : l'exemple de la Petite Côte (Sénégal) », in *Études caribéennes*, n°s 9-10, 2008.
- Christian Delage**, *La vision nazie de l'histoire à travers le cinéma documentaire du Troisième Reich*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1989.
- Denys Delâge**, *Le pays renversé : Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est (1600-1664)*, Montréal, Boréal Express, 1985.
- Denys Delâge**, « L'influence des Amérindiens sur les Canadiens et les Français au temps de la Nouvelle-France », in *Lekton*, vol. 2, n° 2, 1992.
- Denys Delâge**, « Modèles coloniaux, métaphores familiales et logiques d'Empire en Amérique du Nord aux XVII^e et XVIII^e siècles », in *Bulletin d'histoire politique*, vol. 18, n° 1, 2009.
- Magali Delaloye**, « Polina Jemtchoujina-Molotov et les femmes du Kremlin : de la légèreté à la terreur », in *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 126, 2015.
- Magali Delaloye**, *Une histoire érotique du Kremlin. D'Ivan le Terrible à Raïssa Gorbatcheva*, Paris, Payot, 2016.
- Michelle Delaney**, *Buffalo Bill's Wild West Warriors: A Photographic History by Gertrude Käsebier*, Washington, D.C., Smithsonian National Museum of American History, 2007.
- Nelcya Delanoë**, *Poussières d'Empires*, Paris, PUF, 2002.
- Jérôme Delaplanche**, *Ravissement. Les représentations d'enlèvements amoureux dans l'art de l'antiquité à nos jours*, Paris, Citadelles et Mazenod, 2018.

- Angelo Del Boca**, *Italiani in Africa Orientale. La conquista dell'Impero*, Rome/Bari, Laterza, 1985.
- Angelo Del Boca**, *L'Africa nella coscienza degli italiani. Miti, memorie, errori, sconfitte*, Rome/Bari, Laterza, 1992.
- Angelo Del Boca, Nicola Labanca** (dir.), *L'Impero africano del fascismo nelle fotografie dell'Istituto Luce*, Rome, Riuniti/Istituto Luce, 2002.
- Louis Delluc**, *Le Cinéma et les Cinéastes*, Paris, Cinémathèque française, 1985.
- Joan DelPlato**, *Multiple Wives, Multiple Pleasures: Representing the Harem, 1800-1875*, Madison/Teaneck, Fairleigh Dickinson University Press, 2002.
- Christine Delphy**, *Un trousseage de domestique*, Paris, Syllepse, 2011.
- Mary Del Priore**, *História do Amor no Brasil*, São Paulo, Contexto, 2005.
- Michel Delon**, « Corps sauvages, Corps étranges », in *Dix-huitième siècle*, n° 9, 1977.
- Fabrice Delsahut**, *Indiens : les premiers Américains*, Boulogne-Billancourt, Timée Éditions, 2008.
- Fabrice Delsahut**, *Les Jeux des Indiens d'Amérique du Nord. Étude ethnohistorique*, Paris, L'Harmattan, 2018.
- Thomas Deltombe, Manuel Domergue, Jacob Tatsitsa**, *Kamerun ! Une guerre cachée aux origines de la Françafrique (1948-1971)*, Paris, La Découverte, 2011.
- Raymond DeMallie, Douglas R. Parks, Robert Vézina** (dir.), *A Fur Trader on the Upper Missouri: The Journal and Description of Jean-Baptiste Truteau*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2017.
- Walter Demel**, *Come i cinesi divennero gialli. Alle origini delle teorie razziali*, Milan, Vita e Pensiero, 1977.
- Christiane Demeulenaere-Douyere**, « Avant les expositions coloniales. Les colonies dans les expositions industrielles et universelles du XIX^e siècle », in Archives municipales de Marseille, *Désirs d'ailleurs : les*

expositions coloniales de Marseille 1906 et 1922, Marseille, Éditions Alors Hors du temps, 2006.

Christiane Demeulenaere-Douyère, « World Exhibitions: a Gateway to Non-European Cultures? », in Ana Cardoso de Matos, Christiane Demeulenaere-Douyère, Maria Helena Souto (dir.), *The World's Exhibitions and the Display of Science, Technology and Culture: Moving Boundaries*, Barcelone, Quaderns d'Historia de l'Enginyeria, vol. 13, 2012.

Ruth Ann Denaci, « The Penn's Creek Massacre and the Captivity of Marie Le Roy and Barbara Leininger », in *Pennsylvania History. A Journal of Mid-Atlantic Studies*, vol. 74, n° 3, 2007.

Jean-Pierre De Rycke, *Africanisme et modernisme. La peinture et la photographie d'inspiration coloniale en Afrique centrale (1920-1940)*, Bruxelles/Berne/ Berlin/Francfort/New York/Oxford, Peter Lang, 2010.

Jean-Pierre De Rycke (dir.), *L'Afrique rêvée. Images d'un continent à « l'Âge d'or » de la colonisation (1920-1940)*, Bruxelles, Racine Lannoo, 2010.

Jean-Pierre De Rycke, *Delacroix et l'aube de l'orientalisme. De Decamps à Fromentin. Peintures et dessins*, Paris/Chantilly, Somogy/Domaine de Chantilly, 2012.

René Descharmes (dir.), *Œuvres complètes illustrées de Gustave Flaubert*, Paris, Édition du Centenaire, 1923.

René Descharmes (dir.), *Correspondance, 1853-1863 (t. 2)*, Paris, Librairie de France, 1923.

Philippe Descola, *La Fabrique des images. Visions du monde et formes de la représentation*, Paris, Somogy, 2010.

Jean-Paul Desgoutte, *Le Verbe et l'image, essais de sémiotique audiovisuelle*, Paris, L'Harmattan, 2003.

Antoine Desmoulins, *Histoire naturelle des races humaines du Nord-Est de l'Europe, de l'Asie Boréale et Orientale et de l'Afrique Australe*, Paris,

Méquignon-Marvis, 1826.

François Desplanques, « Quand les Beurs prennent la plume », in *Revue européenne des migrations internationales*, n° 3, 1991.

Pierre Dessalles, *La vie d'un colon à la Martinique au XIX^e siècle*, Fort-de-France, Désormeaux, 1987.

Nathalie Dessens, *Myths of the Plantation Societies: Slavery in the American South and the West Indies*, Gainesville, University Press of Florida, 2003.

Jean d'Estray, *Petits quarts d'heure amoureux d'Extrême-Orient*, Paris, Éditions de la Revue Libre, 1903.

Pierrette Désy, *Trente Ans de captivité chez les Indiens Ojibwa. Récit de John Tanner recueilli par le docteur Edwin James*, Paris, Payot, 1983.

Deutsches Historisches Museum, *German Colonialism: Fragments Past and Present*, Stuttgart, Konrad Theiss Verlag, 2016.

Jean Devisse, Michel Mollat Du Jourdin, *L'image du Noir dans l'art occidental*, Fribourg, Office du Livre/Publications de la Menil Foundation, 1979.

Jean Devisse, Michel Mollat Du Jourdin, *Les Africains dans l'ordonnance chrétienne du monde*, Paris, Bibliothèque des Arts, 1979.

Faisal Fatehali Devji, « Gender and the Politics of Space: the Movement for Women's Reform in Muslim India, 1857-1900 », in *South Asia*, vol. 14, n° 1, 1991.

Mary Dewhurst Lewis, *The Boundaries of the Republic: Migrant Rights and the Limits of Universalism in France, 1918-1940*, Stanford, Stanford University Press, 2007.

Philippe Dewitte, *Les mouvements nègres en France (1919-1939). Aux origines de la révolution culturelle nègre*, thèse d'histoire, Université Paris I, 1984.

Steven Deyle, *Carry Me Back, The Domestic Slave Trade in American Life*, New York, Oxford University Press, 2005.

- Alioune Diagne**, « L'entrée des jeunes dans la vie professionnelle à Dakar: moins d'attente et plus de précarité », in *African Population Studies*, vol. 1, n° 1, 2005.
- Fatou Binetou Dial**, *Mariage et divorce à Dakar : itinéraires féminins*, Paris, Karthala, 2008.
- Nélia Dias**, « Photographier et mesurer, les portraits anthropologiques », in *Romantisme*, n° 84, 1994.
- Pascal Dibie**, *La passion du regard*, Paris, Métailié, 1998.
- Olive Patricia Dickason**, *Le mythe du sauvage*, Paris, Philippe Lebaud, 1995.
- Georges Didi-Hubermann**, *Images malgré tout*, Paris, Éditions de Minuit, 2003.
- Georges Didi-Hubermann**, *Quand les images prennent position*, Paris, Éditions de Minuit, 2009.
- Georges Didi-Hubermann**, *Remontages du temps subi*, Paris, Éditions de Minuit, 2010.
- Georges Didi-Hubermann**, *Peuples exposés, peuples figurants*, Paris, Éditions de Minuit, 2012.
- Denis Diderot**, *Supplément au voyage de Bougainville*, Paris, Gallimard, 2002 [1796].
- Philippe Di Folco** (dir.), *Dictionnaire de la pornographie*, Paris, PUF, 2005.
- Ingolf Diener**, « De Waterberg à Auschwitz. Le retour du refoulé colonial », in Christine de Gemeaux (dir.), *Empires et colonies. L'Allemagne du Saint-Empire au deuil postcolonial*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2010.
- Frank Dikötter**, *The Discourse of Race in Modern China*, Stanford, University Press, 1992.
- Frank Dikötter** (dir.), *The Construction of Racial Identities in China and Japan: Historical and Contemporary Perspective*, Hong-Kong,

- C. Hurst & Co, 1997.
- Fabrizio Di Lala**, *Le italiane in Africa Orientale. Storie di donne in colonia*, Chieti, Solfanelli, 2014.
- Étienne Dinet**, **Slimane Ben Ibrahim**, *Khadra, danseuse Ouled-Nail*, Paris, L'édition d'art H. Piazza, 1926 [1909].
- Fatou Diome**, *Le ventre de l'Atlantique*, Paris, Éditions Anne Carrière, 2003.
- Abdoulaye Bara Diop**, *La Famille Wolof : tradition et changement*, Paris, Karthala, 1985.
- Brian Dippe**, **Christopher Mulvey**, **Joan Carpenter Troccoli**, **Therese Thau Heyman**, *George Catlin and His Indian Gallery*, Washington, D. C., Smithsonian American Art, 2002.
- Olivier Diraison-Seylor**, « Femmes du Pacifique », in *La Revue Blanche*, vol. 28, n° 215, 1902.
- Nicholas Dirks**, *The Scandal of Empire: India and the Creation of Imperial Britain*, Cambridge, Belknap Press of Harvard University Press, 2006.
- Maud Diver**, *Lilamani: A study in Possibilities*, Londres, Hutchinson & Co, 1911.
- Assia Djebbar**, *L'Amour, la fantasia*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1985.
- David Stefan Doddington**, *Contesting Slave Masculinity in the American South*, Cambridge, Cambridge University Press, 2018.
- Jo Doezeema**, *Sex Slaves and Discourse Masters: The Construction of Trafficking*, New York, Zed Books, 2010.
- Thomas Doherty**, *Pre-Code Hollywood: Sex, Immorality, and Insurrection in American Cinema*, New York, Columbia University Press, 1999.
- Hastings Donnan**, **Fiona Magowan**, *The Anthropology of Sex*, Oxford/New York, Berg, 2010.
- Marcel Dorigny**, *L'Atlas des esclavages. Traites négrières, sociétés coloniales, abolitions de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Autrement, 2006.

Marcel Dorigny, Roland Desné, *Les Lumières, l'esclavage, la colonisation*, Paris, La Découverte, 2003.

Stéphane Dorin, « Jazz and Race in Colonial India. The role of Anglo-Indian musicians in the diffusion of jazz in Calcutta », in *Jazz Research Journal*, vol. 4, n° 2, 2010.

Stéphane Dorin, « Swingin' India. Circulations coloniales et postcoloniales du jazz en Inde », in *L'Homme*, vol. 202, n° 2, 2012.

Stéphane Dorin, *Déchiffrer les publics de la musique classique/Unraveling Classical Music Audiences*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2018.

Elsa Dorlin, « De l'usage épistémologique et politique des catégories de "sexe" et de "race" dans les études sur le genre », in *Cahiers du Genre*, n° 39, 2005.

Elsa Dorlin, « Les Espaces-temps des résistances esclaves : des suicidés de Saint-Jean aux marrons de Nanny Town », in *Tumultes*, n° 27, 2006.

Elsa Dorlin, *Sexe, genre et sexualités. Introduction à la théorie féministe*, Paris, PUF, 2008.

Elsa Dorlin (dir.), *Black Feminism: Anthologie du féminisme africain-américain (1975-2000)*, Paris, L'Harmattan, 2008.

Elsa Dorlin, *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*, Paris, La Découverte, 2009 [2006].

Elsa Dorlin, *Se défendre. Une philosophie de la violence*, Paris, La Découverte, 2017.

Elsa Dorlin, Myriam Paris, « Genre, esclavage et racisme : la fabrication de la virilité », in *Contretemps*, n° 16, 2006.

Elsa Dorlin, Jim Cohen, Dimitri Nicolaïdis, Malika Rahal, Patrick Simon, « Le tournant postcolonial à la française », in *Mouvements*, n° 51, 2007.

Claude-Olivier Doron, *L'homme altéré, races et dégénérescence (XVII^e-XIX^e siècles)*, Cézérieu, Champ Vallon, 2016.

- Bronwen Douglas, Fanny Wonu Veys, Billie Lythberg** (dir.), *Collecting the South Sea. The Voyage of Bruni d'Entrecasteaux, 1791-1794*, Leiden, Sidestone Press, 2018.
- Christine Douxami**, *Théâtres politiques. (En) Mouvement(s)*, Besançon, PUFC, 2011.
- Christine Douxami**, *Le théâtre noir brésilien, un processus militant d'affirmation de l'identité afro-brésilienne*, Paris, L'Harmattan, 2015.
- Gen Doy**, « More than meets the eye... Representations of Black Women in Mid-19th-Century French Photography », in *Women's Studies International Forum*, vol. 21, n° 3, 1998.
- Jean-Pierre Dozon, Christine Obbo, Moriba Toure** (dir.), *Vivre et penser le sida en Afrique. Experiencing and Understanding AIDS in Africa*, Paris, Codesria/Karthala, 1999.
- Maximilien Dralsé de Grandpierre**, *Relation de divers voyages dans l'Afrique, l'Amérique et aux Indes Occidentales*, s. l., 1726.
- Horst Drechsler**, *Let us Die Fighting: the Struggle of the Herero and the Nama against German Imperialism*, Londres, Zed Press, 1980.
- Horst Drechsler**, *Südwestafrika unter deutscher Kolonialherrschaft: der Kampf der Herero und Nama gegen den deutschen Imperialismus, 1884-1915*, Berlin, Akademie Verlag, 1985.
- Anne Dreesbach**, *Gezähmte Wilde. Die Zurschaustellung "exotischer" Menschen in Deutschland (1870-1940)*, Francfort-sur-le-Main, Campus Verlag, 2005.
- Daniel Droixhe, Pol-P. Gossiaux** (dir.), *L'homme des lumières et la découverte de l'autre*, Bruxelles, Éditions de l'université de Bruxelles, 1985.
- Régis Dubois**, *Hollywood, cinéma et idéologie*, Cabris, Sulliver, 2008.
- Régis Dubois**, *Les Noirs dans le cinéma français. De Joséphine Baker à Omar Sy*, Paris, LettMotif, 2016.

William Edward Burghardt Du Bois, *Les Âmes du peuple noir*, Paris, La Découverte, 2007 [1903].

Daniel Dubois, « L'indianisme français de 1875 à 1990 », in *Big Bear*, n° 105, 2008.

Ellen Carol Dubois, Linda Gordon, « Seeking Ecstasy on the Battlefield: Danger and Pleasure in Nineteenth-Century Feminist Sexual Thought », in Carole S. Vance (dir.), *Pleasure and Danger: Exploring Female Sexuality*, Boston/Londres/Melbourne/Henley-on-Thames, Routledge/Kegan Paul, 1984.

Laurent Dubois, *Avengers of the New World: The Story of the Haitian Revolution*, Cambridge, The Belknap Press, 2005.

Pierre du Bourget, « La couleur noire de la peau du démon dans l'iconographie chrétienne a-t-elle une source précise ? », in *Actes du Congrès international d'archéologie chrétienne*, Rome, Citta del Vaticano, 1972.

Saul Dubow, *Apartheid, 1948-1994*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

Eugène-Adolphe Duchesne, *De la prostitution dans la ville d'Alger depuis la conquête*, Paris, J. B. Baillière & Garnier Frère, 1853.

Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris, François Maspero, 1971.

Pierre Dufour, *Histoire de la prostitution chez tous les peuples du monde depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours* (6 tomes), Paris, Éditions Seré, 1851-1853.

Sophie Dulucq, Caroline Herbelin, Colette Zytnicki, « La domination incarnée. Corps et colonisation (XIX^e-XX^e siècles) », in *Les Cahiers de Framespa*, n° 22, 2016.

Juliette Dumas, Sabine Frommel (dir.), *Bâtir au féminin ? Traditions et stratégies en Europe et dans l'Empire ottoman*, Paris, Picard/IFEA, 2013.

- François Dumasy, Odile Goerg, Xavier Huetz de Lempis**, *Les sociétés coloniales à l'âge des Empires*, Paris, Bréal, 2012.
- Bruce W. Dunne**, « French Regulation of Prostitution in Nineteenth-Century Colonial Algeria », in *The Arab Studies Journal*, vol. 2, n° 1, 1994.
- Annie Duprat**, *Images et histoire. Outils et méthodes d'analyse des documents iconographiques*, Paris, Belin, 2007.
- Gilbert Durand**, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1969.
- Pétrus Durel**, *La Femme dans les colonies françaises. Études sur les mœurs au point de vue myologique et social*, Paris, J. Dulon, 1898.
- Virginie Durey**, « La conquête de l'Ouest, le paysage westernien et le corps de la femme amérindienne », in Georges-Henry Laffont, Arlette Gautier, Denis Martouzet, Nicolas Bernard, Gilles Charleroi (dir.), *L'Espace du Nouveau Monde*, Rennes, PUR, 2013.
- François Durpaire**, *Les États-Unis ont-ils décolonisé l'Afrique noire Francophone ?*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- René Dussart**, « Conquête de l'Indochine », in *Les Lettres françaises*, 9 août 1946.
- Jean-Baptiste Du Tertre**, *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, Paris, Thomas Jolly, 1667-1771.
- Claire Dutriaux, Clémentine Tholas** (dir.), « Visualizing Consumer Culture », in *InMedia*, n° 6, 2017.
- Claire Dutriaux, Anne-Marie Paquet-Deyris, Taïna Tuhkunen** (dir.), « When the West Meets the South on Screen », in *LISA*, vol. 16, n° 1, 2018.
- Jacqueline Duvernay-Bolens**, « L'Homme zoologique. Race et racisme chez les naturalistes de la première moitié du XIX^e siècle », in *L'Homme*, n° 133, 1995.

Jean-Paul Duviols, *L'Amérique espagnole vue et rêvée. Les livres de voyages de Christophe Colomb à Bougainville*, Paris, Promodis, 1985.

Jean-Paul Duviols, « Théodore de Bry et ses modèles français », in *Caravelle*, n° 58, 1992.

Jean-Paul Duviols, *Le miroir du Nouveau Monde. Images primitives de l'Amérique*, Paris, PUPS, 2006.

Jean-Paul Duviols, « Premiers regards sur les sauvages (xvi^e siècle) », in *América*, n° 50, 2017.

Lynda Dyson, « The return of the repressed ? Whiteness, femininity and colonialism in *The Piano* », in *Screen*, vol. 36, n° 3, 1995.

E-F

Rebecca Earle, *The Body of the Conquistador*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014.

José Esteban Echeverría, *La cautiva: poema*, Buenos Aires, Editorial Araujo, 1941.

Alice Echols, *Daring to Be Bad: Radical Feminism in America, 1967-1975*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1989.

Otto Ehrenfried Ehlers, *Samoa, die Perle der Südsee*, Berlin, Hermann Paetel, 1904 [1895].

Carolyn J. Eichner, « *La Citoyenne* in the World: Hubertine Auclert and Feminist Imperialism », in *French Historical Studies*, n° 32, 2009.

Karina Eileraas, « Disorienting Looks, Ecart d'identité: Colonial Photography and Creative Misrecognition in Leila Sebbar's *Sherazade* », in Inge E. Boer (dir.), *After Orientalism: Critical Entanglements, Productive Looks*, Amsterdam/New York, Rodopi, 2003.

Elizabeth Elbourne, « Domesticity and Dispossession: The Ideology of the "Home" and the British Construction of the "Primitive" From the Eighteenth to the Early Nineteenth Century », in Wendy Woodward,

- Patricia Hayes, Gary Minkley (dir.), *Deep Histories: Gender and Colonialism in Southern Africa*, Amsterdam, Rodopi, 2002.
- Stevan Eldred-Grigg**, *Pleasures of the Flesh. Sex & Drugs in Colonial New Zealand, 1840-1915*, Wellington, A. H. & A. W. Reed, 1984.
- Miriam Eliav-Feldon, Benjamin Isaac, Joseph Ziegler** (dir.), *Racism in Western Civilisation Before 1700*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008.
- Ter Ellingson**, *The Myth of the Noble Savage*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 2001.
- António Enes**, *Moçambique: Relatório apresentado ao governo (1893)*, Lisbonne, Agência Geral das Colónias, 1945 [1893].
- Khaled El Rouayheb**, *Before Homosexuality in the Arab-Islamic world, 1500-1800*, Chicago, University of Chicago Press, 2005.
- Fatima El-Tayeb**, *Schwarze Deutsche: der Diskurs um « Rasse » und nationale Identität (1890-1933)*, Francfort-sur-le-Main, Campus Verlag, 2001.
- Fatima El-Tayeb**, « If You can't Pronounce My Name, You Can Just Call Me Pride: Afro-German Activism, Gender and Hip Hop », in *Gender & History*, vol. 15, n° 3, 2003.
- Fatima El-Tayeb**, « Verbotene Begegnungen – unmögliche Existenzen. Afrikanisch-deutsche Beziehungen und Afro-Deutsche im Spannungsfeld von race and gender », in Marianne Bechhaus-Gerst, Reinhard Klein-Arendt (dir.), *Die (koloniale) Begegnung. Afrikanerinnen in Deutschland 1880-1945. Deutsche in Afrika 1880-1918*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 2003.
- Fatima El-Tayeb**, « Dangerous Liaisons: Race, Nation, and German Identity », in Patricia Mazón, Reinhild Steingröver (dir.), *Not So Plain as Black and White: Afro-German Culture and History, 1890-2000*, Rochester, University of Rochester Press, 2005.

Fatima El-Tayeb, *European Others: Queering Ethnicity in Postnational Europe*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2011.

David Eltis, Frank D. Lewis, David Richardson, « Slave Prices, the African Slave Trade and Productivity in the Caribbean, 1674-1807 », in *Economic History Review*, vol. 58, n° 4, 2005.

Driss El Yazami, Yvan Gastaut, Naïma Yah (dir.), *Générations. Un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France*, Paris, Gallimard/Génériques/CNHI, 2009.

John D'Emilio, Estelle B. Freedman, *Intimate Matters: A History of Sexuality in America*, Chicago/Londres, University of Chicago Press, 1997.

Tanfer Emin, « Monstres et phénomènes de foire : les numéros d'attraction de Coney Island et les eugénistes de Long Island (1910-1935) », in Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire (dir.), *Zoos humains. De la Vénus hottentote aux reality shows*, Paris, La Découverte, 2002.

Laura Engelstein, *Castration and the Heavenly Kingdom: A Russian Folktale*, Ithaca, Cornell University Press, 1999.

Cynthia Enloe, *Bananas, Beaches & Bases: Making Feminist Sense of International Politics*, Londres, Pandora, 1989.

Mohammed Ennaji, *Soldats, domestiques et concubines. L'esclavage au Maroc au XIX^e siècle*, Paris, Balland, 1994.

Robert M. Entman, Andrew Rojecki, *The Black Image in the White Mind: Media and Race in America*, Chicago, University of Chicago Press, 2000.

Philippe Erikson, Chloé Nahum-Claudiel, Cédric Yvinec, « Indiens sur scènes, étrangers captivés ? Mise en spectacle de la culture et secret », in *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [revue en ligne], communication au colloque *La fabrique des patrimoines dans les Amériques indiennes*

aujourd'hui, à la Maison Archéologie & Ethnologie René-Ginouvès (Nanterre), 30 mai-1^{er} juin 2016.

John Ernest (dir.), *The Oxford Handbook of the African American Slave Narrative*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

Raymond Escholier, *Mahmadou Fofana*, Paris, G. Crès, 1928.

Raphaële Espiet-Kilty, **Martine Spensky**, **Timothy Whitton**, *Citoyenneté, empires et mondialisation*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2006.

Colette Establet, **Jean-Paul Pascual**, *Familles et fortunes à Damas : 450 foyers damascains en 1700*, Damas, Institut français, 1994.

Claude Estèbe, « Japon Période Bakumatsu (1853-1868) », in Jérôme Ghesquière (dir.), *La photographie ancienne en Asie*, Paris, Scala, 2016.

Claude Estèbe, **Didier Du Castel**, **François Daudier**, *Le crépuscule des geishas*, Paris, Marval, 2002.

Jean d'Estray, *Thi-Sen, la petite-amie exotique*, Paris, M. Bauche, 1911.

Claire Etcherelli, *Élise ou la vraie vie*, Paris, Denoël, 1967.

Bernardine Evaristo, **Karen McCarthy Woolf** (dir.), « Black Britain: Beyond Definition », in *Wasafari: International Contemporary Writing*, n° 64, 2010.

Julin E. Everett, *Le Queer Imperial, The Homoerotics of Empire: Blanc-Noir Desire and Domination in Colonial and Postcolonial Francophone Literature*, Leyde/Boston, Brill-Rodopi, 2018.

Elizabeth Ezra, *The Colonial Unconscious: Race and Culture in Interwar France*, Ithaca/Londres, Cornell University Press, 2000.

Leonor Faber-Jonker, « Meer dan een object: de terugkeer van twintig Namibische schedels uit Duitsland », in *Groniek*, n°s 208-209, 2016.

Leonor Faber-Jonker (dir.), *Le premier génocide du xx^e siècle. Herero et Nama dans le Sud-Ouest africain allemand (1904-1908)*, Paris, Mémorial de la Shoah, 2017.

Jules Falquet, « Le Combahee River Collective, pionnier du féminisme noir », in *Les Cahiers du Cedref*, n° 14, 2006.

Frantz Fanon, *Peau noire, Masques blancs*, Paris, Seuil, 1952.

Frantz Fanon, *Les damnés de la Terre*, Paris, François Maspero, 1961.

Léon Fanoudh-Siefer, *Le mythe du nègre et de l'Afrique noire dans la littérature française de 1800 à la 2^e Guerre mondiale*, Paris, Klincksiek, 1968.

James Farrer, « A Foreign Adventurer's Paradise ? Interracial Sexuality and Alien Sexual Capital in Reform Era Shanghai », in *Sexualities*, vol. 13, n° 1, 2010.

Didier Fassin, Éric Fassin (dir.), *De la question sociale à la question raciale*, Paris, La Découverte, 2006.

Éric Fassin, Mathieu Trachman, « Voiler les beurettes pour les dévoiler : les doubles jeux d'un fantasme pornographique blanc », in *Modern & Contemporary France*, vol. 21, n° 2, 2013.

François-Xavier Fauvelle-Aymar, « Les Khoisan dans la littérature anthropologique du XIX^e siècle : réseaux scientifiques et constructions des savoirs au siècle de Darwin et de Barnum », in *Bulletins et mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, n° 11, 2002.

François-Xavier Fauvelle-Aymar, *L'invention du Hottentot : Histoire du regard occidental sur les Khoisan (XV^e-XIX^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002.

François-Xavier Fauvelle-Aymar, Bertrand Poissonier (dir.), *La culture Shay d'Éthiopie (X^e-XIV^e siècles)*, Paris, De Boccard/CFEE, 2012.

Mireille Favre-Lê Van Hô, *Un milieu porteur de modernisation : travailleurs et tirailleurs vietnamiens pendant la Première Guerre mondiale*, thèse d'histoire contemporaine, École des Chartres, 1986.

Charles-Henri Favrod, *Étranges étrangers. Photographie et exotisme (1850-1910)*, Paris, Centre national de la photographie, 1989.

Charles-Henri Favrod, André Rouvinez, *Lehnert & Landrock. Orient (1904-1930)*, Paris, Marval, 1999.

Drew Gilpin Faust, *The Ideology of Slavery: Proslavery Thought in the Antebellum South, 1830-1860*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1981.

Drew Gilpin Faust, *Mothers of Invention: Women of the Slaveholding South in the American Civil War*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1996.

Christian Feest, « Dürer et les premières évaluations européennes de l'art mexicain », in Sylvie Devers, Jean Malaurie (dir.), *Destins croisés. Cinq siècles de rencontres avec les Amérindiens*, Paris, Unesco/Albin Michel, 1997.

Crystal N. Feimster, *Southern Horrors: Women and the Politics of Rape and Lynching*, Cambridge, Harvard University Press, 2009.

Liz Fekete, *A Suitable Enemy: Racism, Migration and Islamophobia in Europe*, Londres, Pluto Press, 2009.

Mouloud Feraoun, *Journal (1955-1962)*, Paris, Seuil, 1962.

Abby L. Ferber, « The Construction of Black Masculinity: White Supremacy Now and Then », in *Journal of Sport and Social Issues*, n° 31, 2007.

Roderick A. Ferguson, *Aberrations in Black Toward a Queer of Color Critique*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2003.

Barkahoum Ferhati, « La danseuse prostituée dite "Ouled Naïl", entre mythe et réalité (1830-1962). Des rapports sociaux et des pratiques concrètes », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 17, 2003.

Barkahoum Ferhati, « La prostitution à Bou-Saâda : entre réglementation "nationale" et pratiques locales », in Christiane Veauvy, Marguerite Rollinde, Mireille Azzoug (dir.), *Femmes entre violences et stratégies de liberté*, Saint-Denis, Éditions Bouchène, 2004.

- Barkahoum Ferhati**, *De la « tolérance » en Algérie (1830-1962). Enjeux en soubassement*, Alger, El Dar El Othmania, 2007.
- Barkahoum Ferhati**, « Une réalité urbaine sans nom : les espaces de la “tolérance” dans la Casbah d’Alger (1830-1962) », in Pierre-Robert Baduel (dir.), *Chantiers et défis de la recherche sur le Maroc contemporain*, Paris, IRMC/Karthala, 2009.
- Barkahoum Ferhati**, « Enquêter sur la prostitution en Algérie. Souvenirs de Bou-Saâda », in *L’Année du Maghreb*, vol. 6, 2010.
- Florestan Fernandes**, *A integração do negro na sociedade de classes*, São Paulo, Editora Dominus/USP, 1965.
- Patricia Ferraz de Matos**, *As « Côres » do Império: Representações raciais do Império colonial português*, Lisbonne, Imprensa de Ciências Sociais, 2012.
- Patrícia Ferraz de Matos**, *The Colours of the Empire: Racialized Representations during Portuguese Colonialism*, Oxford/New York, Berghahn Books, 2013.
- Fabien Ferrer-Joly** (dir.), *Plumes. Visions de l’Amérique précolombienne*, Paris, Somogy, 2016.
- Jean-Noël Ferrié, Gilles Boëtsch**, « Contre Alloula : le “harem colonial” revisité », in Gilbert Beaugé, Jean-François Clément (dir.), *La question de l’image dans le monde arabe*, Paris, CNRS Éditions, 1995.
- Ernest Feydeau**, *Souna, Mœurs arabes (À franc étrier ! Contes des mille et une nuits. Anifa, Madina et Aïcha)*, Paris, Calmann-Lévy, 1876.
- Barbara Jeanne Fields**, « Slavery, Race and Ideology in the United States of America », in *New Left Review*, n° 181, 1990.
- Eileen Findlay**, *Imposing Decency: The Politics of Sexuality and Race in Puerto Rico, 1870-1920*, Durham/Londres, Duke University Press, 1999.
- Agnès Fine, Claudine Leduc** (dir.), « Femmes du Maghreb », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 9, 1999.

Christina E. Firpo, *The Uprooted: Race, Children, and Imperialism in French Indochina, 1890-1980*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2016.

Christina E. Firpo, « Sex and Song: Clandestine Prostitution in Tonkin's À Đào Music Houses, 1920s-1940s », in *Journal of Vietnamese Studies*, vol. 11, n° 2, 2016.

White Harald Fischer-Tine, « 'White Women Degrading Themselves to the Lowest Depths': European Networks of Prostitution and Colonial Anxieties in British India and Ceylon ca. 1880-1914 », in *Indian Economic & Social History Review*, vol. 40, n° 2, 2003.

Michael W. Fitzgerald, « The Ku Klux Klan: Property Crime and the Plantation System in Reconstruction Alabama », in *Agricultural History*, n° 71, 1997.

Giovanna Fiume, « L'esclave, le roi et le cardinal. L'iconographie de Benoît le Maure (1524-1589) au XVII^e siècle », in Dieudonné Gnamankou, Yao Modzinou (dir.), *Les Africains et leurs descendants en Europe avant le XX^e siècle*, Toulouse, MAT, 2008.

Jean-Louis Flandrin, *Le sexe et l'Occident: évolution des attitudes et des comportements*, Paris, Seuil, 1981.

Jean-Louis Flandrin, *Familles. Parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société*, Paris, Seuil, 1984 [1976].

Gustave Flaubert, « Lettre à Louis Bouilhet, Croisset, 26 décembre 1853 », in Jean Bruneau (dir.), *Gustave Flaubert. Correspondance, juillet 1851-décembre 1858* (t. 2), Paris, Gallimard, 1980.

Gustave Flaubert, *Voyage en Égypte*, Paris, Grasset, 1991 [1850].

Gustave Flaubert, *Cinq Lettres d'Égypte*, Paris, Mille et une nuits, 2002.

Anaïs Flechet, « L'exotisme comme objet d'art », in *Hypothèses*, 2008.

Alain Fleig, *Rêves de papier. La photographie orientaliste (1860-1914)*, Neuchâtel, Ides et Calendes, 1997.

- Jennifer Fleischner**, *Mastering Slavery: Memory, Family, and Identity in Women's Slave Narratives*, New York/Londres, New York University Press, 1996.
- Michael Fleshman**, « Exactions des casques bleus : l'ONU est ferme », in *Afrique renouveau*, avril 2015.
- Kate Flint**, *The Transatlantic Indian, 1776-1930*, Princeton, Princeton University Press, 2009.
- Yasmina Foehr-Janssens, Silvia Naef, Aline Schlaepfer**, *Voile, corps et pudeur. Approches historiques et anthropologiques*, Genève, Labor et Fides, 2015.
- Richard S. Fogarty**, *Race and War in France: Colonial Subjects in the French Army, 1914-1918*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2008.
- Geraldine Forbes**, *Women in Modern India*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.
- Gisela Fosado**, « Gay Sex Tourism, Ambiguity, and Transnational Love in Havana », in Damien Fernandez (dir.), *Cuba Transnational*, Gainesville, University Press of Florida, 2004.
- Michel Foucault**, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.
- Michel Foucault**, *Histoire de la sexualité* (3 tomes), Paris, Gallimard, 1976-1984.
- Michel Foucault**, *Dits et écrits (1954-1988)*, Paris, Gallimard, 1994 [1979].
- Michel Foucault**, « La Politique de santé au XVIII^e siècle », in *Dits et écrits (1976-1988)*, Paris, Gallimard, 2001 [1979].
- Thomas Fouquet**, « Aventurières noctambules », in *Genre, sexualité & société*, n° 5, 2011.
- Elisabeth Fox-Genovese**, *Within the Plantation Household: Black and White Women in the Old South*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1988.

- Philippe Francini**, *Continental Saigon*, Paris, Orban, 1976.
- Ruth Frankenberg**, *White Women, Race Matters: The Social Construction of Whiteness*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1993.
- Sarah L. Franklin**, *Women and Slavery in Nineteenth-Century Colonial Cuba*, New York, University of Rochester Press, 2012.
- Rebecca Fraser**, *Courtship and Love among the Enslaved in North Carolina*, Jackson, University Press of Mississippi, 2007.
- Rebecca Fraser**, *Gender, Race and Family in Nineteenth-Century America, From Northern Woman to Plantation Mistress*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2013.
- George M. Fredrickson**, *The Black Image in the White Mind: Character and Destiny, 1817-1914*, Middletown, University of New England Press, 1971.
- George M. Fredrickson**, *White Supremacy: A Comparative Study in American and South African History*, New York, Oxford University Press, 1981.
- George M. Fredrickson**, *Racism: A Short History*, Princeton, Princeton University Press, 2002.
- George M. Fredrickson**, « Mulâtres et autres métis. Les attitudes à l'égard du métissage aux États-Unis et en France depuis le XVII^e siècle », in *Revue internationale des sciences sociales*, n° 183, 2005.
- André Frémont**, *Algérie-El Djézaïr*, Paris, François Maspero, 1982.
- Pierre Fresnault-Deruelle**, *L'éloquence des images, images fixes III*, Paris, PUF, 1993.
- Pierre Fresnault-Deruelle**, *L'image placardée. Pragmatique et rhétorique de l'affiche*, Paris, Nathan, 1997.
- Asuncion Fresnoza-Flot, Gwénola Ricordeau**, *International Marriages and Marital Citizenship: Southeast Asian Women on the Move*, Londres, Routledge, 2017.

Gilberto Freyre, *Maîtres et esclaves. La formation de la société brésilienne*, Paris, Gallimard, 1974 [1933].

Amédée-François Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili, du Pérou et du Brésil, fait pendant les années 1712, 1713 et 1714*, Paris, Pierre Humbert, 1716.

Annegret Friedrich, Birgit Haehnel, Christina Threuter (dir.), *Projektionen. Rassismus und Sexismus in der Visuellen Kultur*, Marbourg, Jonas Verlag, 1997.

Lorenz Fries, *Uslegung der Mercarthen oder Cartha marina*, Strasbourg, Johannes Grüninger, 1525.

Malte Fuhrmann, « Western Perversions at the Threshold of Felicity: the European Prostitutes of Galata-Pera, 1870-1915 », in *History and Anthropology*, vol. 21, 2010.

Yuki Fujime, *Sei no rekishigaku* [Historiographie du sexe (au Japon)], Tōkyō, Fuji shuppan, 1997.

Takeshi Fujinaga, « Shokuminchi Chōsen ni okeru kōshō seido no kakuritsu katei » [« La constitution du système de prostituées publiques en Corée coloniale »], in *Nijū seiki kenkyū* 二十世紀研究, n° 5, décembre 2004.

G

Thomas Gage, *La nouvelle relation, contenant les voyages de Thomas Gage dans la Nouvelle-Espagne, ses diverses aventures, et son retour dans la Province de Nicaragua jusqu'à la Havane*, Amsterdam, Paul Marret, 1699.

Laurent-Joseph Gaide, *Le Péril vénérien en Indochine*, Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930.

Christine Ward Gailey, *Kinship to Kingship: Gender Hierarchy and State Formation in the Tongan Islands*, Austin, University of Texas Press, 1987.

- Bernard Gainot**, « La santé navale et l'Atlantique comme champs d'expérimentation : les "hôpitaux flottants" », in *Dix-huitième Siècle*, n° 33, 2001.
- Laurent Gaissad**, « "En femme" à la gare Saint-Charles : la prostitution des Algériens à Marseille », in *L'Année du Maghreb*, n° 6, 2010.
- Deborah Gaitskell**, « Beyond "Devout Domesticity": Five Female Mission Strategies in South Africa, 1907-1960 », in *Transformation*, vol. 16, n° 4, 1999.
- Deborah Gaitskell**, « Domestic Workers in South Africa: Class, Race and Gender », in Meredith Turshen (dir.), *African Women: A Political Economy*, New York, Palgrave Macmillan, 2010.
- David W. Galenson**, *Traders, Planters, and Slaves: Market Behavior in Early English America*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.
- Antoine Galland**, *Les Mille et Une Nuits. Contes arabes* (17 volumes), Paris, Ricœur, 1704-1717.
- Alan Gallay**, *The Indian Slave Trade: The Rise of the English Empire in the American South, 1670-1717*, New Haven/Londres, Yale University Press, 2002.
- Éliane Gandin**, *Le Voyage dans le Pacifique de Bougainville à Goraudoux*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- Man-Gil Gang et al.**, 일본군 위안부 문제의 진상 [*La vérité des affaires des femmes de comforts du Japon impérial*], Séoul, 역사비평사, 1997.
- Marc Garanger**, *Femmes Algériennes, 1960*, Paris, Contre-jour, 1982.
- Neil J. Garcia**, *Philippine Gay Culture: Binabae to Bakla, Silahis to MSM*, Quezon City, University of the Philippines Press, 2008 [1996].
- María Concepción García Saiz**, *Las castas mexicanas. Un género pictórico Americano*, Milan, Olivetti, 1989.
- Rosemarie Garland Thomson**, *Freakery: Cultural Spectacles of the Extraordinary Body*, New York, New York University Press, 1996.

- Rosemarie Garland-Thomson** (dir.), *Extraordinary Bodies: Figuring Physical Disability in American Culture and Literature*, New York, Columbia University Press, 1997.
- Doris Lorraine Garraway**, *The Libertine Colony: Creolization in the Early French Caribbean*, Durham/Londres, Duke University Press, 2005.
- Anne-Laure Garrec**, « Danse indienne vs danse orientale. Divergence de perception des danses extra-occidentales en France », in *Corps*, n° 11, 2013.
- Davis Barry Gaspar, Darlene Clark Hine** (dir.), *More than Chattel: Black Women and Slavery in the Americas*, Bloomington/Indianapolis, Indiana University Press, 1996.
- Françoise Gaspard, Farhad Khosrokhavar**, *Le foulard et la République*, Paris, La Découverte, 1995.
- Yvan Gastaut**, *L'opinion française et l'immigration sous la V^e République*, Paris, Seuil, 2000.
- Yvan Gastaut** (dir.), « 1983, tournant médiatique de l'immigration en France », in *Hommes et Migrations*, n° 1313, 2016.
- Yvan Gastaut, Driss El Yazami, Naïma Yahi**, « Introduction », in Yvan Gastaut, Driss El Yazami, Naïma Yahi (dir.), *Génération, un siècle d'histoire culturelle des maghrébins en France*, Paris, Gallimard/Génériques/CNHI, 2009.
- Benjamin Gastineau**, *Les femmes et les mœurs de l'Algérie*, Paris, Michel Lévy, 1861.
- Henry Louis Gates Jr.**, *Figures in Black*, New York, Oxford University Press, 1987.
- Henry Louis Gates Jr.**, *Race, Writing, and Difference*, Chicago, University of Chicago Press, 1987.
- Julie Gaucher**, « La masculinité noire dans les romans sportifs (1918-1945) », in Régis Révenin (dir.), *Hommes et masculinités de 1789 à nos jours*, Paris, Autrement, 2007.

Lionel Gauthier, « Femmes orientales et photographes commerciaux. La construction d'un imaginaire dans la production photographique des années 1860-1880 », in *Cybergeog: European Journal of Geography*, n° 545, octobre 2011.

Arlette Gautier, « “Nou Le Pa Z'enfants batards” : la construction par la France du genre outre-mer », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 12, 2000.

Arlette Gautier, « Les esclaves femmes du Nouveau Monde », communication au colloque *Femmes et esclavage* à Port-au-Prince, novembre 2001.

Arlette Gautier, « Femmes et colonialisme », in *Le Livre noir du colonialisme (XVI^e-XXI^e siècle). De l'extermination à la repentance*, Paris, Robert Laffont, 2003.

Arlette Gautier, *Les Sœurs de Solitude. Femmes et esclavage aux Antilles du XVII^e au XIX^e siècle*, Rennes, PUR, 2010 [1985].

Arlette Gautier, « Biopolitiques esclavagistes : genre et supplices dans l'empire français aux Antilles (1776-1848) », in Martine Spensky (dir.), *Le contrôle des corps des femmes dans les Empires coloniaux. Empire, genre et biopolitiques*, Paris, Karthala, 2015.

Arlette Gautier, Marie-France Labrecque (dir.), *Avec une touche d'équité et de genre. Les politiques publiques de développement et de santé au Yucatan*, Laval, Presses de l'Université Laval, 2013.

Théophile Gautier, *Fortunio*, Paris, Desessart, 1838.

Bernard Gay, « Les relations entre hommes et femmes au Cambodge et au Laos, vues par la littérature coloniale de fiction », in Denys Lombard, *Rêver d'Asie*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1993.

Jean Gayon, « Le corps racialisé. Le philosophe et la notion de race », in Gilles Boëtsch, Christian Hervé, Jacques J. Rozenberg (dir.), *Corps normalisé, corps stigmatisé, corps racialisé*, Bruxelles, De Boeck Supérieur, 2007.

- Christraud M. Geary**, « Mondes virtuels : les représentations des peuples d'Afrique de l'ouest par les cartes postales (1895-1935) », in *Le Temps des médias*, vol. 1, n° 8, 2007.
- Christraud M. Geary**, « The Black Female Body, the Postcard, and the Archives », in Barbara Thompson (dir.), *Black Womanhood: Images, Icons, and Ideologies of the African Body*, Hanover, Hood Museum of Art/Dartmouth College/University of Washington Press, 2008.
- Ron Geaves, Jamie Gilham** (dir.), *Victorian Muslim: Abdullah Quilliam and Islam in the West*, Londres, C. Hurst & Co, 2017.
- Christine de Gemeaux**, *Empires et Colonies. L'Allemagne du Saint-Empire au deuil postcolonial*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2010.
- Christine de Gemeaux**, « Wahehe-Kriege und Farmerleben. Magdalene von Prince in Deutsch-Ostafrika (1896-1919) », in Christine de Gemeaux, Stefan Noack, Uwe Puschner (dir.), *Deutsch-Ostafrika als Raum interkultureller Wahrnehmungen und Transformationsprozesse*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 2017.
- Christine de Gemeaux, Amaury Lorin** (dir.), *L'Europe coloniale et le grand tournant de la Conférence de Berlin (1884-1885)*, Paris, Le Manuscrit, 2013.
- Jean Genet**, *Les Nègres*, Décines, Marc Barbezat, 1958.
- Charles Géniaux**, *Les Musulmanes*, Paris, Éditions du « Monde illustré », 1909.
- Christophe Genin**, *Déconstruire l'image*, Paris, Éditions de La Sorbonne, 2012.
- Eugene Genovese, Jordan Roll**, *The World The Slaves Made*, New York, Vintage Books, 1976.
- Vanina Géré**, « Violences dans l'œuvre de Kara Walker », in *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n° 19, 2010.

- Nicole von Germeten**, *Violent Delights, Violent Ends: Sex, Race, and Honor in Colonial Cartagena de Indias*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 2013.
- Martine Geronimi**, « Storyville et le tourisme sexuel : une tradition inventée ? », in *Téoros*, vol. 22, n° 1, 2003.
- Laurent Gervereau**, *Voir, comprendre, analyser les images*, Paris, La Découverte, 2004.
- Anindita Ghosh** (dir.), *Behind the Veil: Resistance, Women and the Everyday in Colonial South Asia*, Londres, Palgrave Macmillan, 2008.
- Durba Ghosh**, *Sex and the Family in Colonial India: The Making of Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.
- Sonia Maria Giacomini**, *Femmes et Esclaves. L'expérience brésilienne (1850-1888)*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe, 2016 [1988].
- Mary Gibson**, *Stato e Prostituzione in Italia (1860-1950)*, Milan, Il Saggiatore, 1995.
- Mary Gibson**, *Born to Crime: Cesare Lombroso and the Origins of Biological Criminology*, Westport/Londres, Praeger, 2002.
- Sander L. Gilman**, *On Blackness Without Blacks: Essays on the Image of the Black in Germany*, Boston, G. K. Hall, 1982.
- Sander L. Gilman**, « Black Bodies, White Bodies: Toward an Iconography of Female Sexuality in Late Nineteenth-Century Art, Medicine, and Literature », in *Critical Inquiry*, n° 12, 1985.
- Sander L. Gilman**, *Difference and Pathology: Stereotypes of Sexuality, Race, and Madness*, Ithaca, Cornell University Press, 1985.
- Sander L. Gilman**, *L'Autre et le Moi. Stéréotypes occidentaux de la race, de la sexualité et de la maladie*, Paris, PUF, 1996.
- Paul Gilroy**, *There ain't No Black in the Union Jack: The Cultural Politics of Race and Nation*, Chicago, University of Chicago Press, 1987.
- Paul Gilroy**, *Against Race: Imagining Political Culture Beyond the Color Line*, Cambridge, Harvard University Press, 2000.

Paul Gilroy, *Between Camps: Race, Identity and Nationalism at the End of the Colour Line*, Londres, Penguin, 2000.

Paul Gilroy, *L'Atlantique noire : modernité et double conscience*, Paris, Amsterdam, 2017 [2003].

Fabio Giomi, « Daughters of Two Empires: Muslim Women and Public Writing in Habsburg Bosnia and Herzegovina, 1878-1918 », in *Aspasia: The International Yearbook of Central, Eastern and Southeastern European Women's and Gender History*, vol. 9, 2015.

Fabio Giomi, « Forging Habsburg Muslim girls: gender, education and empire in Bosnia and Herzegovina, 1878-1918 », in *History of Education*, vol. 44, n° 3, 2015.

Paul Giran, *De l'éducation des races. Études de sociologie coloniale*, Paris, Éditions A. Challamel, 1913.

Raoul Girardet, *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris, Hachette, 1990.

Noel Pitts Gist, Roy Dean Wright, *Marginality and Identity Anglo-Indians as a Racially Mixed Minority in India*, Leyde, E. J. Brill, 1973.

Gaia Giuliani, « Race, Gender, and the Early Colonial Imaginary », in Gaia Giuliani (dir.) *Race, Nation and Gender in Modern Italy. Mapping Global Racisms*, Londres, Palgrave Macmillan, 2019.

Giuliano Gliozzi, *Adamo e il Nuovo Mondo. La nascita dell'antropologia come ideologia coloniale : dalle généalogie bibliche alle teorie razziali (1500-1700)*, Florence, La Nuova Italia, 1977.

Giuliano Gliozzi, *Adam et le nouveau monde. La naissance de l'anthropologie comme idéologie coloniale : des généalogies bibliques aux théories raciales (1500-1700)*, Lecques, Théétète Éditions, 2000.

Édouard Glissant, *Le discours antillais*, Paris, Gallimard, 1981.

Édouard Glissant, *Traité du Tout-Monde*, Paris, Gallimard, 1997.

Maurice Godelier, *Au fondement des sociétés humaines*, Paris, Albin Michel, 2007.

- Dieudonné Gnamankou** (dir.), *Les Africains et leurs descendants en Europe avant le XX^e siècle*, Toulouse, MAT Éditions, 2008.
- Odile Goerg**, *Perspectives historiques sur le genre en Afrique*, Paris, L'Harmattan, 2007.
- Luigi Goglia**, *Colonialismo e fotografia. Il caso italiano (1885-1940)*, Messine, Sicania, 1989.
- Luigi Goglia**, « Considerazioni generali sulla fotografia privata coloniale italiana », in Alessandro Triulzi (dir.), *Fotografia e storia dell'Africa*, Naples, I.U.O., 1995.
- Donna Goldstein**, « “Interracial” Sex and Racial Democracy in Brazil: Twin Concepts? », in *American Anthropologist*, vol. 101, n° 3, 1999.
- Önder Göncüoğlu**, « Post-Ottoman Empire European Imaginations of the Image of the Women of Maghreb », in *DCTF, Dergisi*, vol. 56, n° 1, 2016.
- Ken Gonzales-Day**, *Lynching in the West, 1850-1935*, Durham, Duke University Press, 2006.
- Nadine Gordimer**, *Occasion for Loving*, Londres, Viking Press, 1963.
- Rae Beth Gordon**, *Dances with Darwin, 1875-1910: Vernacular Modernity in France*, Farnham/Burlington, Ashgate, 2009.
- Frances Gouda**, *Poverty and Political Culture: Rhetoric of Social Welfare in the Netherlands and France, 1815-1854*, Lanham, Rowman & Littlefield, 1995.
- Frances Gouda**, « Languages of Gender and Neurosis in the Indonesian Struggle for Independence, 1945-1949 », in *Indonesia*, vol. 64, octobre 1997.
- Frances Gouda**, *American Visions of the Netherlands East Indies/Indonesia: US Foreign Policy and Indonesian Nationalism, 1920-1949*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2003.
- Frances Gouda**, « Genre, métissage et transactions coloniales aux Indes néerlandaises (1900-1942) », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 33, 2011.

- Jean Guoin**, « Prophylaxie des maladies vénériennes dans l'armée américaine », in *Revue d'hygiène et de police sanitaire*, n° 40, 1918.
- Jean-Paul Goujon**, « Pierre Loüys, photographe érotique », in *La recherche photographique*, n° 5, novembre 1988.
- Stephen Jay Gould**, *The Mismeasure of Man*, Londres, W. W. Norton, 1996.
- Stephen Jay Gould**, *La mal mesure de l'homme*, Paris, Odile Jacob, 1997.
- Frédéric Goupil-Fesquet**, *Voyage d'Horace Vernet en Orient*, Paris, Challamel, 1843.
- Fabien Gouriou**, « Le sexe des indigènes. Adolphe Kocher et la médecine légale en Algérie », in *Droit et Cultures*, n° 60, 2010.
- Nelson H. H. Graburn**, « Tourism and Prostitution », in *Annals of Tourism Research*, vol. 10, n° 3, 1983.
- Richard Graham, Thomas E Skidmore, Aline Helg, Alan Knight**, *The Idea of Race in Latin America, 1870-1940*, Austin, University of Texas Press, 1990.
- Sandra L. Graham**, *House and Street: The Domestic World of Servants and Masters in Nineteenth-Century Rio de Janeiro*, Austin, University of Texas Press, 1992 [1988].
- Charles S. Grant**, *Petit guide d'hygiène pratique dans l'Ouest africain*, Paris, Octave Doin, 1893.
- Michel de Grèce**, *La nuit du sérail*, Paris, Olivier Orban, 1982.
- Florian Gredig**, *Faszination Indianer. Vorstellungen, Darstellungen: ein Streifzug durch die Jahrhunderte*, Zurich, Nordamerika Native Museum, 2012.
- Shelleen Greene**, *Equivocal Subjects: Between Italy and Africa-Constructions of Racial and National Identity in the Italian Cinema*, New York, Bloomsbury Publishing, 2012.
- John Gregg**, *Sex, The Illustrated History: Through Time, Religion, and Culture* [*Sex in the Modern World; Europe from the 17th Century to the*

21st Century, Colonial North and South America to the 21st Century, Slavery and Homosexual Histories, and Bisexuality], vol. 3, Bloomington, Xlibris, 2018.

Amélie Grégorio, « L'Arabe dans le théâtre d'Henri-René Lenormand : un personnage "exotique" ? », in *Planeta Literatur: Journal of global Literary Studies*, n° 1, 2014.

Christopher Grenn, Frances Morris, *Le Douanier Rousseau. Jungles à Paris*, Paris, RMN, 2006.

December Green, *Gender Violence in Africa: African Women's Responses*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 1999.

Inderpal Grewal, *Home and Harem: Nation, Gender, Empire, and the Cultures of Travel*, Londres, Leicester University Press, 1996.

Sue Gronewold, *Beautiful Merchandise: Prostitution in China, 1860-1936*, Londres, Routledge, 1985.

Sue Gronewold, « New Life, New Faith, New Nation, New Women: Competing Models at the Door of Hope Mission in Shanghai », in Barbara Reeves-Ellington, Kathryn Kish Sklar, Connie A. Shemo (dir.), *Competing Kingdoms: Women, Mission, Nation and the American Protestant Empire, 1812-1960*, Durham/Londres, Duke University Press Books, 2010.

Joanna de Groot, « "Sex" and "Race": the Construction of Language and Image in the Nineteenth Century », in Catherine Hall (dir.), *Cultures of Empire: Colonizers in Britain and the Empire in the Nineteenth and Twentieth Centuries: A Reader*, Manchester, Manchester University Press, 2000.

Paul De Groote, *L'Européen dans les pays chauds. Guide raisonné et pratique*, Gand, Typographie Leliaert/Siffer, 1887.

Alain Grosrichard, *Structure du sérail. La fiction du despotisme asiatique dans l'Occident classique*, Paris, Seuil, 1979.

- Ariela J. Gross**, *What Blood Won't Tell: A History of Race on Trial in America*, Cambridge, Harvard University Press, 2008.
- Maria Grosz-Ngaté, Omari H. Kokole** (dir.), *Gendered Encounters: Challenging Cultural Boundaries and Social Hierarchies in Africa*, New York, Routledge, 1997.
- Bernard Grunberg, Monique Lakroum**, *Histoire des métissages hors d'Europe*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- Serge Gruzinski** (dir.), *Planète métisse*, Arles/Paris, Actes Sud/Musée du quai Branly, 2008.
- Maria del Guadalupe Davidson**, « Black Silhouettes on White Walls, Kara Walker's Magic Lantern », in Sherri Irwin (dir.), *Body Aesthetics*, Oxford, Oxford University Press, 2016.
- Lowell Gudmundson**, « Black into White in Nineteenth-Century Spanish America: Afro-American Assimilation in Argentina and Costa Rica », in *Slavery and Abolition*, vol. 5, n° 1, 1984.
- Martial Guédron**, « Physiognomonie de l'Autre : des caricatures de la nature à la ségrégation sociale », in *Études françaises*, vol. 49, n° 3, 2013.
- Martial Guédron**, « L'anatomie de l'homme entre luxe et précision. Le Traité complet de l'anatomie humaine de Bourguery et Jacob », in Sandra Chamaret (dir.), *De la couleur comme un code*, Paris/Strasbourg, Zeig/Hear, 2016.
- Martial Guédron, Sophie Harent**, *Beautés monstres. Curiosités, prodiges et phénomènes*, Paris/Nancy, Somogy/Musée des Beaux-Arts de Nancy, 2009.
- Stéphane Guégan** (dir.), *De Delacroix à Renoir, l'Algérie des peintres*, Paris, Institut du monde arabe/Hazan, 2003.
- Nacira Guénif-Souilamas**, *Des beurettes aux descendantes d'immigrants nord-africains*, Paris, Grasset, 1999.
- Nacira Guénif-Souilamas**, « L'enfermement viriliste : des garçons arabes plus vrais que nature », in *Cosmopolitiques : Cette violence qui nous tient*,

n° 2, 2002.

Nacira Guénif-Souilamas, « Ni pute, ni soumise ou très pute, très voilée : laïcité d'en haut, féminisme d'en bas », in Charlotte Nordmann (dir.), *Le foulard islamique en questions*, Paris, Amsterdam, 2004.

Nacira Guénif-Souilamas, « La réduction à son corps de l'indigène de la République », in Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Sandrine Lemaire (dir.), *La fracture coloniale. La société française au prisme de l'héritage colonial*, Paris, La Découverte, 2005.

Nacira Guénif-Souilamas, « En un combat douteux. Concurrence pour la conformation sexuée des Français d'ascendance migrante et coloniale », in *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 21, n° 2, 2005.

Nacira Guénif-Souilamas, « L'autochtone et l'indigène : la fin de l'exotisme dans la France postcoloniale », in Michel Wieviorka (dir.), *Peut-on encore chanter la Douce France ?*, La Tour d'Aigue, Éditions de l'Aube, 2007.

Nacira Guénif-Souilamas, « Genre et ethnicité : un mariage forcé ? Les résonances sociales et symboliques des Français d'ascendance migrante nord-africaine en France », in Maryse Potvin, Paul Eid, Nancy Venel (dir.), *La deuxième génération issue de l'immigration. Une comparaison France-Québec*, Québec, Athena Éditions, 2007.

Nacira Guénif-Souilamas, « Le corps-frontière, traces et trajets postcoloniaux », in Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Florence Bernault, Ahmed Boubeker, Achille Mbembe, Françoise Vergès (dir.), *Ruptures Postcoloniales. Les nouveaux visages de la société française*, Paris, La Découverte, 2010.

Nacira Guénif-Souilamas, Éric Macé, *Les féministes et le garçon arabe*, La Tour d'Aigue, Éditions de l'Aube, 2004.

Karime Guénivet, *Violences sexuelles : la nouvelle arme de guerre*, Paris, Michalon, 2001.

- Jean-Louis Guereña** (dir.), *Sexualités occidentales (XVIII^e-XXI^e siècles)*, Tours, Presses Universitaires François Rabelais, 2014.
- Ranajit Guha**, *Elementary Aspects of Peasant Insurgency in Colonial India*, New Delhi, Oxford University Press, 1983.
- Claudine Guiard**, *Des Européennes en situation coloniale. Algérie (1830-1939)*, Aix-en-Provence, Éditions de l'Université de Provence, 2009.
- Dorothée Guilhem**, « Le charme féminin chez les Peuls Djeneri du Mali, un objet de la nature ou de la culture ? », in *Anthropologie et Société*, vol. 32, 2008.
- Dorothée Guilhem**, « La sonorité du pet. Figures de la virilité et mises en scène du corps chez les Fulbe de Mopti (Mali) », in *Cahiers d'Études africaines*, n° 209-210, 2013.
- Colette Guillaumin**, *L'idéologie raciste*, Paris, Mouton, 1972.
- Colette Guillaumin**, *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de Nature*, Paris, Côté-femmes, 1992.
- François Guillemot, Agathe Larcher-Goscha**, *La colonisation des corps. De l'Indochine au Vietnam*, Paris, Vendémiaire, 2014.
- Antonio Sergio Alfredo Guimarães**, *Classes, raças e democracia*, São Paulo, Editora 34, 2002 [1999].
- Bernardo Guimarães**, *A Escrava Isaura (The Slave Girl)*, Rio de Janeiro, Casa Garnier, 1875.
- Henriette Gunkel, Ben Pitcher**, « Racism in the Closet. Interrogating Postcolonial Sexuality », in *Dark Matter*, n° 3, 2008.
- Brijen K. Gupta**, *India in English Fiction, 1800-1970: An Annotated Bibliography*, Metuchen, The Scarecrow Press, 1973.
- Charu Gupta**, *Sexuality, Obscenity, Community: Women, Muslims and the Hindu Public Colonial India*, New York, St. Martin's Press, 2002.
- Georges Gusdorf**, *Dieu, la nature, l'homme au siècle des lumières. Les sciences humaines et la pensée occidentale* (t. 5), Paris, Payot, 1972.

Bodo Guthmüller, *Europe und die Türken in der Renaissance*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 2000.

Herbert G. Gutman, Richard Sutch, « Victorians all? The Sexual mores and conduct of slaves and their masters », in Paul A. David, Herbert G. Gutman, Richard Sutch, Peter Temin, Gavin Wright (dir.), *Reckoning with Slavery: A Critical Study in the Quantitative History of American Negro Slavery*, New York, Oxford University Press, 1976.

Herbert G. Gutman, *The Black Family in Slavery and Freedom, 1750-1925*, New York, Panthéon, 1976.

Donna Guy, *Sex and Danger in Buenos Aires: Prostitution, Family and Nation in Argentina*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1991.

H-I

Marie-Paule Ha, *Figuring the East: Segalen, Malraux, Duras, and Barthes*, New York, State University of New York Press, 2000.

Marie-Paule Ha, « “La Femme française aux colonies”: Promoting Colonial Female Emigration at the Turn of the Century », in *French Colonial History*, vol. 6, 2005.

Marie-Paule Ha, *French Women and the Empire: The Case of Indochina*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

Caroline Haardt de la Baume, *Alexandre Iacovleff, l'artiste voyageur*, Paris, Flammarion, 2000.

Ian Hacking, « The looping effects of human kinds », in Dan Sperber, David Premack, Ann James Premack (dir.), *Causal Cognition: A Multidisciplinary Approach*, Oxford, Oxford University Press, 1995.

Stéphane Haffemayer, Benoit Marpeau, Julie Verlaine (dir.), *Le spectacle de l'Histoire*, Rennes, PUR, 2012.

Nancy J. Hafkin, Edna G. Bay (dir.), *Women in Africa*, Stanford, Stanford University Press, 1976.

Karen Hagenmann (dir.), *The Oxford Handbook: Gender, War and the Western World since 1650*, Oxford, Oxford University Press, 2017.

Catherine Hall (dir.), *Race, Nation and Empire*, Manchester, Manchester University Press, 2010.

- Douglas Hall**, *In Miserable Slavery: Thomas Thistlewood in Jamaica, 1750-1786*, Kingston, University of the West Indies Press, 2012.
- Cheikh Hamidou Kane**, *L'aventure ambiguë*, Paris, Julliard, 1961.
- Carrie Hamilton**, *Sexual Revolutions in Cuba: Passion, Politics, and Memory*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2012.
- Henry W. Hamilton, Jean T. Hamilton, John A. Anderson**, *The Sioux of the Rosebud: A History in Pictures*, Norman, University of Oklahoma Press, 1980.
- Peter Hamilton, Roger Hargreaves**, *The Beautiful and the Damned: The Creation of Identity in Nineteenth-Century Photography*, Londres, Lund Humphries Pub Ltd, 2001.
- Katharina Von Hammerstein**, « "Black is beautiful". Viennese Style: Peter Altenberg's *Ashantee* (1897) », in Peter Altenberg (dir.), *Ashantee*, Riverside, Ariadne Press, 2007.
- Evelynn M. Hammonds**, « Toward a Genealogy of Black Female Sexuality: The Problematic of Silence », in Jacqui Alexander, Chandra Talpade Mohanty (dir.), *Feminist Genealogies, Colonial Legacies, Democratic Futures*, New York/Abingdon-on-Thames, Routledge, 1997.
- Lu Han**, « Le tabou perpétuel : les femmes et la miscégénéation aux États-Unis », in *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, n^{os} 95-96, 2012.
- Melanie Hanan**, « Exotic, Demonic, or Economic: Using Black Africans for Political Gain in Western European Medieval Art, 1000-1400 », in *Enarratio*, n^o 13, 2006.
- William Hancock**, *Emigrant's Five Years in the Free States of America*, Londres, T. Cautley Newby, 1860.
- Lewis Hanke**, *Aristotle and the American Indians: A Study in Race Prejudice in the Modern World*, Bloomington, Indiana University Press, 1970.

- Judith Lynne Hanna**, *Dance, Sex and Gender: Signs of Identity to Dominance, Defiance and Desire*, Chicago/Londres, University of Chicago Press, 1988.
- Karen Hansen**, *African Encounters with Domesticity*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1992.
- Hiroko Hara** (dir.), *Jendā [Gender]*, Tōkyō, Shinseisha, 1994.
- Cecil R. Hardaway, Vonnice C. McLoyd**, « Escaping poverty and securing middle class status: How race and socioeconomic status shape mobility prospects for African Americans during the transition to Adulthood », in *Journal of Youth and Adolescence*, n° 38, 2009.
- Michel Serge Hardy**, *De la Morale au moral des troupes ou l'histoire des B.M.C. (1918-2004)*, Paris, Lavauzelle, 2004.
- Phillip Brian Harper, Anne McClintock, José Esteban Muñoz, Trish Roshen** (dir.), « Queer Transexions of Race, Nation, and Gender », in *Social Text*, vol. 52-53, n°s 3-4, 1997.
- Laura Harris**, « Hybrid Italians, Diasporic Africans: Who's/Whose Meticcio? », in *Callaloo: A Journal of African Diaspora Arts & Letters*, vol. 31, n° 2, 2008.
- Melissa V. Harris-Perry**, *Sister Citizen: Shame, Stereotypes, and Black Women in America*, New Haven, Yale University Press, 2013.
- Myriam Harry**, *Petites Épouses*, Paris, Flammarion, 1927 [1901].
- Lorédana Harscoët-Maire, Félix Marcilhac, Philippe Chabert** (dir.), *André Maire, peinture voyageur (1898-1984)*, Paris, Somogy, 2002.
- Carlos Hasenbalg**, *Discriminação e desigualdades raciais no Brasil*, Rio de Janeiro, Graal, 1979.
- Peter H. Hassrick, Mindy N. Besaw**, *Painted Journeys: The Art of John Mix Stanley*, Norman, University of Oklahoma Press, 2015.
- Wolfram Hartmann**, *Sexual Encounters and Their Implications on an Open and Closing Frontier: Central Namibia from the 1840s to 1905*, these d'histoire, Columbia University, 2002.

- Jane Hathaway**, « The Role of the Kizlar Agasi in 17th-18th Century Ottoman Egypt », in *Studia Islamica*, n° 75, 1992.
- Jane Hathaway**, « The Wealth and Influence of an Exiled Ottoman Eunuch in Egypt: The Waqf Inventory of Abbās Agha », in *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, vol. 37, n° 4, 1994.
- Jane Hathaway**, *The Politics of Households in Ottoman Egypt: The Rise of the Qazdağlıs*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.
- Jane Hathaway**, *A Tale of Two Factions: Myth, Memory, and Identity in Ottoman Egypt and Yemen*, Albany, Suny Press, 2003.
- Jane Hathaway**, *Beshir Agha: Chief Eunuch of the Ottoman Imperial Harem*, Londres, Oneworld Publications, 2005.
- Maxime Haubert**, *La vie quotidienne au Paraguay sous les Jésuites*, Paris, Hachette, 1967.
- Gabriel Hautemer**, *Petite mousmé*, Paris, Librairie Plon, 1907.
- Gilles Havard**, *Empire et métissages. Indiens et Français dans le Pays d'en Haut (1660-1715)*, Sillery/Paris, Septentrion/Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2003.
- Gilles Havard**, « Virilité et “ensauvagement” : le corps du coureur des bois », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 27, 2008.
- Gilles Havard**, « Des femmes-sujets ? La question du consentement sexuel des Amérindiennes dans le contexte de la rencontre avec les européens (XVII^e-XIX^e siècles), in Gilles Havard et Frédéric Laugrand (dir.), *Eros et tabou. Sexualité et genre chez les Amérindiens et les Inuit*, Québec, Septentrion, 2014.
- Gilles Havard**, *Histoire des coureurs de bois. Amérique du Nord (1600-1840)*, Paris, Les Indes Savantes, 2016.
- Gilles Havard, Mickaël Augeron** (dir.), *Un continent en partage. Cinq siècles de rencontres entre Amérindiens et Français*, Paris, Les Indes savantes, 2013.

- Gilles Havard, Frédéric Laugrand** (dir.), *Eros et tabou. Sexualité et genre chez les Amérindiens et les Inuit*, Québec, Septentrion, 2014.
- Carl Havelange**, *De l'œil et du monde. Une histoire du regard au seuil de la modernité*, Paris, Fayard, 1998.
- Christopher J. Hawes**, *Poor Relations: The Making of a Eurasian Community in British India, 1773-1833*, Londres, Curzon, 1996.
- Jarrod Hayes**, *Queer Nations: Marginal Sexualities in the Maghreb*, Chicago, University of Chicago Press, 2000.
- Mark D. Hayward, Melonie Heron**, « Racial inequality in active live among adult Americans », in *Demography*, n° 36, 1999.
- Doug Headline, Dominique Cazenave**, *John Cassavetes. Portraits de famille*, Paris, Ramsay, 1994.
- Dan Healey**, *Homosexual Desire in Revolutionary Russia: The Regulation of Sexual and Gender Dissent*, Chicago, University of Chicago Press, 2001.
- Chad Heap**, *Slumming: Sexual and Racial Encounters in American Nightlife, 1885-1940*, Chicago, University of Chicago Press, 2008.
- Elmer L. Hedin**, « The Anglo-Indian Community », in *American Journal of Sociology*, vol. 40, n° 2, 1934.
- Ingrid Heermann**, *Mythos Tahiti, Südsee-Traum und Realität, Exotisches Welten Europäische Phantasien*, Stuttgart/Berlin, Linden-Museum Stuttgart/Dietrich Reimer Verlag Berlin, 1987.
- Nathalie Heinich**, *États de femme. L'identité féminine dans la fiction occidentale*, Paris, Gallimard, 1996.
- Marc Hélys** [pseudonyme de Marie Léra], *Le jardin fermé. Scènes de la vie féminine en Turquie*, Istanbul, Éditions GiTa, 2011 [1906].
- Peter Hemptenstall**, « Germany's Pearl », in Hilke Thode-Arora (dir.), *From Samoa with Love? Samoan Travellers in Germany (1895-1911). Retracing the Footsteps*, Munich, Hirmer, 2014.
- Louis Hémon**, *Battling Malone, pugiliste*, Paris, Grasset, 1925.

- Guy Hennebelle, Roland Schneider** (dir.), « Cinémas métis : de Hollywood aux films beurs », in *CinémAction*, n° 56, 1990.
- Christian Henriot**, « “La fermeture”: The Abolition of Prostitution in Shanghai, 1949-1958 », in *The China Quarterly*, n° 142, 1995.
- Christian Henriot**, *Belles de Shanghai. Prostitution et sexualité en Chine aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, CNRS Éditions, 1997.
- Maria R. Henson**, *Comfort Woman: a Filipina's Story of Prostitution Under the Japanese Military*, Lanham, Rowman & Littlefield, 1999.
- Laurence Hérault**, « Transgression et désordre dans le genre : les explorateurs français aux prises avec les “berdaches” amérindiens », in *Etnográfica*, vol. 14, n° 2, 2010.
- Christopher Herbert**, *The War of No Pity: Indian Mutiny and Victorian Trauma*, Princeton, Princeton University Press, 2008.
- Françoise Héritier**, « Une anthropologie symbolique du corps », in *Journal des africanistes*, vol. 73, n° 2, 2003.
- Edward Herold, Rafael Garcia, Tony de Moya**, « Female Tourists and Beach Boys: Romance or Sex Tourism? », in *Annals of Tourism Research*, vol. 28, n° 4, 2001.
- Antonio de Herrera**, *Historia general de los hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del Mar Oceano*, Madrid, Andrés Gonzales de Barcia Carballido y Zúñiga, 1601-1615.
- Gail Hershatter**, *The Workers of Tianjin, 1900-1949*, Stanford, Stanford University Press, 1986.
- Gail Hershatter**, « Courtesans and Streetwalkers: The Changing Discourses of Shanghai Prostitution, 1890-1949 », in *Journal of History of Sexuality*, vol. 3, n° 2, 1992.
- Gail Hershatter**, *Dangerous Pleasures: Prostitution and Modernity in Twentieth-Century Shanghai*, Berkeley, University of California Press, 1997.

- Dagmar Herzog** (dir.), *Brutality and Desire: War and Sexuality in Europe's Twentieth Century*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2009.
- Angelo Hesnard**, *Traité de sexologie normale et pathologique*, Paris, Payot, 1933.
- Liesbeth Hesselink**, « Prostitution: A Necessary Evil, Particularly in the Colonies. Views on Prostitution in the Netherlands Indies », in Elsbeth Locher-Schölten, Anke Niehof (dir.) *Indonesian Women Focus. Past and Present Notions*, Dordrecht, Foris Publications, 1987.
- George L. Hicks**, *Comfort Women: Sex Slaves of the Japanese Imperial Force*, Singapour, Heinemann Asia, 1995.
- Georges L. Hicks**, *The Comfort Women: Japan's Brutal Regime of Enforced Prostitution in the Second World War*, New York, Yen Books, 1995.
- Manuel Hidalgo Huerta**, *España en Hispanoamérica*, Madrid, Editorial Complutense, 1998.
- Hermann J. Hiery**, « Germans, Pacific Islanders and Sexuality: German Impact and Indigenous Influence in Melanesia and Micronesia », in Hermann J. Hiery, J. M. MacKenzie (dir.), *European Impact and Pacific Influence: British and German Colonial Policy in the Pacific Islands and the Colonial Response*, Londres, German Historical Institute London/I. B. Tauris, 1997.
- Kathleen J. Higgins**, « Licentious Liberty » in a Brazilian Gold-Mining Region: *Slavery, Gender, and Social Control in Eighteenth-Century Sabará, Minas Gerais*, University Park, The Penn State University Press, 1999.
- Naoto Higuchi**, *Nihon ban haigai shugi [La xénophobie à la Japonaise]*, Nagoya, Presses universitaires de Nagoya, 2014.
- David Hill**, *The Forgotten Children: Fairbridge Farm School and its Betrayal of Britain's Child Migrants to Australia*, Sydney, Penguin Random House Australia, 2007.

- Patricia Hill Collins**, *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*, Londres, Unwin Hyman, 1990.
- Patricia Hill Collins**, *Black Sexual Politics: African Americans, Gender and the New Racism*, New York, Routledge, 2004.
- Darlene Clark Hine, Trica Danielle Keaton, Stephen Small** (dir.), *Black Europe and the African Diaspora*, Urbana/Chicago, University of Illinois Press, 2009.
- Evelyn J. Hinz**, « What is Multiculturalism? A “Cognitive” Introduction », in Evelyn J. Hinz (dir.), *Idols of Otherness: The Rhetoric and Reality of Multiculturalism*, Winnipeg, University of Manitoba, 1996.
- Arnold R. Hirsch, Joseph Logsdon**, *Creole New Orleans: Race and Americanization*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1992.
- Nicki Hitchcott, Dominic Thomas** (dir.), *Francophone Afropean Literatures*, Liverpool, Liverpool University Press, 2014.
- Allyson Hobbs**, *A Chosen Exile: A History of Racial Passing in American Life*, Cambridge/Londres, Harvard University Press, 2014.
- Janell Hobson**, « The Batty Politic, Toward an Aesthetic of Black Female Body », in *Hypatia*, vol. 18, n° 4, 2003.
- Janell Hobson**, *Venus in the Dark: Blackness and Beauty in Popular Culture*, New York, Routledge, 2005.
- Janell Hobson**, *Body as Evidence: Mediating Race, Globalizing Gender*, New York, Suny Press, 2012.
- William. B. Hockley**, *The Widow of Calcutta: The Half-Caste Daughter; And Other Sketches*, Londres, D. N. Carvalho, 1841.
- Martha Hodes**, *White Women, Black Men: Illicit Sex in the Nineteenth-Century South*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1997.
- Martha Hodes**, *Sex, Love, Race: Crossing Boundaries in North American History*, New York, New York University Press, 1999.
- Derrick G. Hodge**, « Colonization of Cuban Body: The Growth of Male Sex Work in Havana », in *NACLA Report on the Americas*, n° 34, 2001.

- Barbara Hodgson**, *Les Aventurières (XVII^e-XIX^e siècle). Récits de femmes voyageuses*, Paris, Seuil, 2002.
- Barbara Hodgson**, *Dreaming of East: Western Women and the Exotic Allure of the Orient*, Vancouver, Greystone Books, 2005.
- Dorothy L. Hodgson, Shirley A. McCurdy** (dir.), *“Wicked” Women and the Reconfiguration of Gender in Africa*, Portsmouth/Oxford/Le Cap, Heinemann/James Currey/David Philip, 2001.
- Léon-François Hoffmann**, *Le Nègre romantique. Personnage littéraire et observation collective*, Paris, Payot, 1973.
- Rana A. Hogarth**, *Medicalizing Blackness Making Racial Difference in the Atlantic World, 1780-1840*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2017.
- Philip Holden, Richard J. Ruppel** (dir.), *Imperial Desire: Dissident Sexualities and Colonial Literature*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2003.
- Laura Hollengreen, Celia Pearce, Rebecca Rouse, Bobby Schweizer** (dir.), *Meet me at the Fair: A World’s Fair Reader*, Pittsburgh, ETC Press/Carnegie Mellon University, 2014.
- Rachel Holmes**, *African Queen: The Real Life of the Hottentot Venus*, Londres, Random House, 2007.
- Thomas C. Holt**, *The Problem of Freedom: Race, Labor and Politics in Jamaica and Britain, 1832-1938*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1990.
- Mischa Honeck, Martin Klimke, Anne Kuhlmann**, *Germany and the Black Diaspora: Points of Contact, 1250-1914*, New York/Oxford, Bergham, 2013.
- Hugh Honour** (dir.), *L’Amérique vue par l’Europe*, Paris, Éditions des Musées nationaux, 1976.
- Hugh Honour**, *L’image du Noir dans l’art occidental. De la Révolution américaine à la Première Guerre mondiale*, Paris, Gallimard, 1989.

- bell hooks** [pseudonyme de Gloria Jean Watkins], *Elogio del margine. Razza, sesso e mercato culturale*, Milan, Feltrinelli, 1998.
- bell hooks** [pseudonyme de Gloria Jean Watkins], *Ain't I a Woman; Black Woman and Feminism*, Abingdon-on-Thames, Routledge, 2015.
- Reginald Horsman**, *Race and Manifest Destiny: The Origins of American Racial Anglo-Saxonism*, Cambridge, Harvard University Press, 1981.
- Ayako Hotta-Lister**, *The Japan-British Exhibition of 1910: Gateway to the Island Empire of the East*, Richmond, Japan Library, 1999.
- Jacques Houdaille**, « Le métissage dans les anciennes colonies françaises », in *Population*, vol. 36, n° 2, 1981.
- Michel Houellebecq**, *Plateforme*, Paris, Flammarion, 2001.
- Laurent Houssais, Dominique Jarrassé** (dir.), « Nos artistes aux colonies », *Sociétés, expositions et revues dans l'empire français (1851-1940)*, Paris, Esthétiques du divers, 2015.
- Philip Howell**, « Race, space and the regulation of prostitution in Colonial Hong Kong », in *Urban History*, vol. 31, 2004.
- Frederick E. Hoxie**, *A Final Promise: The Campaign to Assimilate the Indians, 1880-1920*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1984.
- Pierre Huard, Do-Xuan-Hop**, « Recherches sur l'importance numérique des Européens et des Eurasiens », in *Bulletins et travaux de l'Institut indochinois pour l'étude de l'homme*, 1941.
- Annabelle d'Huart, Nadia Tazi**, *Harems*, Paris, Le Chêne, 1980.
- James P. Hubbard**, *The United States and the End of British Colonial Rule in Africa, 1941-1968*, Jefferson, McFarland, 2011.
- Lee Elridge Huddleston**, *Origins of the American Indians: European Concepts, 1492-1729*, Austin, University of Texas Press, 1972.
- Larry E. Hudson**, *To Have and to Hold, Slave Work and Family Life in Antebellum South Carolina*, Athens, University of Georgia Press, 1997.
- Howard L. Hughes**, *Pink Tourism: Holidays of Gay Men and Lesbians*, Oxford, Cabi, 2006.

- Langston Hughes**, *The Big Sea*, New York, Hill & Wang, 1993 [1940].
- Anne Hugon** (dir.), *Histoire des femmes en situation coloniale*, Paris, Karthala, 2004.
- Anne Hugon**, *Un protestantisme africain au XIX^e siècle. L'implantation du méthodisme en Côte de l'Or (1835-1874)*, Paris, Karthala, 2007.
- Anne Hugon, Delphine Peiretti, Christelle Taraud**, « Vénus noire : posture politique et imposture historique », in *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 111, 2011.
- Edith Maud Hull**, *The Sheik*, Londres, Nash and Gray, 1919.
- Peter Hulme**, *Colonial Encounters: Europe and the Native Caribbean, 1492-1797*, Londres, Methuen, 1986.
- Jean-Charles Humbert**, *Jean Geiser, Photographe, Éditeur d'art. Alger (1848-1923)*, Paris, Ibis Press, 2008.
- Christine Hünefeldt**, *Paying the Price of Freedom: Family and Labor Among Lima's Slaves, 1800-1854*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 1995.
- Darnell M. Hunt** (dir.), *Channeling Blackness: Studies on Television and Race in America*, New York, Oxford University Press, 2005.
- Nancy Rose Hunt**, « “Le bébé en brousse”: European Women, African Birth Spacing and Colonial Intervention in Breast Feeding in the Belgian Congo », in *The International Journal of African Historical Studies*, vol. 21, n° 3, 1998.
- Nancy Rose Hunt, Tessie Liu, Jean Quataert** (dir.), *Gendered Colonialisms in African History*, Oxford, Blackwell, 1997.
- Samuel P. Huntington**, *Who are we? The Challenges to America's National Identity*, New York, Simon & Schuster, 2004.
- Elizabeth Hutchinson**, « When the “Sioux Chief's Party Calls”: Käsebier's Indian Portraits and the Gendering of the Artist's Studio », in *American Art*, vol. 16, n° 2, 2002.

Ronald Hyam, « Concubinage and the Colonial Service: The Crewe Circular (1906) », in *Journal of Imperial and Commonwealth History*, vol. 3, n° 14, 1986.

Ronald Hyam, « Empire and Sexual Opportunity », in *The Journal of Imperial and Commonwealth History*, vol. 3, n° 14, 1986.

Ronald Hyam, *Empire and Sexuality: The British Experience*, Manchester, Manchester University Press, 1991.

Laura Hyun Yi Kang, *Compositional Subjects: Enfiguring Asian/American Women*, Durham/Londres, Duke University Press, 2002.

I-J-K

Ugo Iannucci, *Soldat dans les gorges de Palestro*, Paris, Aléas, 2001.

Mamaye Idriss, « Le mouvement des chatouilleuses : genre et violence dans l'action politique à Mayotte (1966-1976) », in *Le Mouvement Social*, n° 255, 2016.

Louissette Ighilahriz, *Algérienne* (entretiens avec Anne Nivat), Paris, Fayard, 2001.

Adria L. Imada, *Aloha America: Hula Circuits through the U.S. Empire*, Durham/Londres, Duke University Press, 2012.

Oliver Impey, **Arthur Macgregor**, *The Origins of Museums: The Cabinet of Curiosities in Sixteenth and Seventeenth Century Europe*, New York, Ursus Press, 2004.

Thomas N. Ingersoll, *Mammon and Manon in early New Orleans: The First Slave Society in the Deep South, 1718-1819*, Knoxville, University of Tennessee Press, 1999.

Amirah Inglis, *The White Women's Protection Ordinance: Sexual Anxiety and Politics in Papua*, Londres, Sussex University Press, 1975.

Mario Insneghi, *L'Italia del Fascio*, Florence, Giunti, 1996.

Pernille Ipsen, « "The Christian Mulatresses": Interracial Marriage in a Slave Trading Town », in *The William and Mary Quarterly*, vol. 70, n° 2,

2013.

Pernille Ipsen, *Daughters of the Trade: Atlantic Slavers and Interracial Marriage on the Gold Coast*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2015.

Toraji Irie, *Hôjin kaigai hattatsu-shi* [*Histoire de l'expansion des Japonais dans le monde*], Tôkyô, Hara Shôbô, 1981.

Rose Issa, « Les nouvelles Schéhérazades », in Patricia Almarcegui (dir.), *Fantaisies du harem et nouvelles Schéhérazades*, Paris, Somogy, 2003.

Rada Ivekovic, « L'apport des Études féministes et des *Subalternes Studies* à la recherche sur la citoyenneté et les empires », in Martine Spensky, Timothy Whitton (dir.), *Citoyenneté, Empires et Mondialisation*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2006.

Ruth Iyob, « Madamismo and Beyond: The Construction of Eritrean Women », in Ruth Ben-Ghiat, Mia Fuller (dir.), *Italian Colonialism*, New York, Palgrave Macmillan, 2005.

Will Jackson, « Not Seeking Certain Proof: Interracial Sex and Archival Haze in High-Imperial Natal », in Will Jackson, Emily J. Manktelow (dir.), *Subverting Empire: Deviance and Disorder in the British Colonial World*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2015.

Will Jackson, Emily J. Manktelow, *Subverting Empire: Deviance and Disorder in the British Colonial World*, Basingstoke, Palgrave MacMillan, 2015.

Annie Jacob, « L'Indien des Anglais, l'Indien des Français : images comparées », in Gilles Thérien, (dir.), *Les figures de l'Indien*, Montréal, Presse de l'Université du Québec, 1988.

Annie Jacob, « Civilisation/sauvagerie. Le Sauvage américain et l'idée de civilisation », in *Anthropologie et Sociétés*, n° 15, 1991.

Carol Jacobs, « Playing Jane Campion's *Piano*: Politically », in *Modern Language Notes*, vol. 109, n° 5, 1994.

Harriet Jacobs, *Incidents in the Life of a Slave Girl*, Boston, Lydia Maria Child, 1861.

Dan Jacobsen, *The Evidence of Love*, Londres, Little & Brown, 1960.

Louis Jacolliot, *Voyage au pays des bayadères*, Paris, Dentu, 1873.

Sophie Jacotot, « Danses de société des Amériques en France dans l'entre-deux-guerres. Les mirages de l'exotisme », in *Hypothèses*, n° 1, 2008.

Sophie Jacotot, « Genre et danses nouvelles en France dans l'entre-deux-guerres. Transgressions ou crise des représentations ? », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 27, 2008.

Jean-Pierre Jacquemin (dir.), *Racisme, continent obscur. Clichés, stéréotypes, phantasmes à propos des Noirs dans le royaume de Belgique*, Bruxelles, CEC/Le Noir du Blanc, 1991.

Catherine Jacques, Valérie Piette, « La femme européenne au Congo belge : un rouage méconnu de l'entreprise coloniale. Discours et pratique (1908-1940) », in *Bulletin des séances de l'Académie royale des Sciences d'Outre-mer*, vol. 49, n° 3, 2003.

Catherine Jacques, Valérie Piette, « Féminisme et société coloniale au Congo belge (1918-1960) », in Philippe Denis, Carole Sappia (dir.), *Femmes d'Afrique dans une société en mutation*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 2004.

François Jacquin, *De Constantinople à Tahiti. Seize ans d'aquarelles autour du monde (1840-1856) : en suivant René Gillotin*, Paris, Karthala, 2007.

Philippe Jacquin, *Les Indiens blancs. Français et Indiens en Amérique du Nord (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Payot, 1987.

Cornélius J. Jaenen, « Pelleteries et Peaux-Rouges : Perceptions françaises de la Nouvelle-France et de ses peuples indigènes aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles », in *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 13, n° 2, 1983.

- Rebecca Jager**, *Malinche, Pocahontas and Sacagawea. Indian Women as Cultural Intermediaries and National Symbols*, Norman, University of Oklahoma Press, 2015.
- Sébastien Jahan**, *Les étrangers en Poitou au XVIII^e siècle. Traverser ou rester*, La Crèche, Geste Éditions, 2016.
- Sébastien Jahan, Laurent Colantonio** (dir.), *Les Empires ébranlés. Le colonialisme mis en échec des rives de l'Uruguay à Diên Biên Phu (XVII^e-XX^e siècles)*, Paris, Les Indes savantes, 2017.
- Sébastien Jahan, Alain Ruscio**, *Histoire de la colonisation. Réhabilitations, falsifications et instrumentalisations*, Paris, Les Indes savantes, 2007.
- Sagaree Jain**, « The Queen's Daughters: White Prostitutes, British India and the Contagious Diseases Acts », in *ANTYAJAA: Indian Journal of Women and Social Change*, vol. 2, n° 1, 2017.
- Sheila Pais James**, « The Anglo-Indians: Aspirations for Whiteness and the Dilemma of Identity », in *Counterpoints*, vol. 3, n° 1, 2003.
- Emmanuel Jaurand, Stéphane Leroy**, « Tourisme sexuel : “clone maudit du tourisme” ou pléonasme ? », in *Mondes du Tourisme*, n° 3, 2011.
- François Jauréguiberry**, *Les Blancs en pays chauds. Déchéance physique et morale*, Paris, Maloine et Fils, 1924.
- Antoine Jay, Madeleine Jay**, *Notre Indochine (1936-1947)*, Paris, les Presses de Valmy, 1994.
- Tariq Jazeel**, « Because Pigs Can Fly: Sexuality, Race and the Geography of Difference in Shyam Selvadurai's *Funny Boy* », in *Gender, Place and Culture*, vol. 12, n° 2, 2005.
- Rachel Jean-Baptiste**, « The Option of the Judicial Path: Disputes over Marriage, Divorce, and Extra-Marital Sex in Colonial Courts in Libreville, Gabon, 1939-1959 », in *Cahiers d'Études africaines*, vol. 187-188, 2007.
- Rachel Jean-Baptiste**, « These Laws should be made by us: Customary Marriage Law, Codification and Political Authority in Twentieth-Century

- Colonial Gabon », in *The Journal of African History*, vol. 49, n° 2, 2008.
- Rachel Jean-Baptiste**, « A Black Girl should not be with a White Man: Sex, Race, and African Women's Social and Legal Status in Colonial Gabon, c. 1900-1946 », in *Journal of Women's History*, vol. 22, n° 2, 2010.
- Rachel Jean-Baptiste**, « Miss Eurafrica: Men, Women's Sexuality, and Métis Identity in Late Colonial French Africa, 1945-1960 », in *Journal of the History of Sexuality*, vol. 20, n° 3, 2011.
- Rachel Jean-Baptiste**, *Conjugal Rights: Marriage, Sexuality, and Urban Life in Colonial Libreville, Gabon*, Athens, Ohio University Press, 2014.
- Jean-Noël Jeanneney** (dir.), *Une idée fausse est un fait vrai. Les stéréotypes nationaux en Europe*, Paris, Odile Jacob, 2000.
- Diana Jeater**, *Marriage, Perversion, and Power: The Construction of Moral Discourse in Southern Rhodesia, 1894-1930*, Oxford, Clarendon Press, 1993.
- Thomas Jefferson**, *Notes on the State of Virginia*, Londres, John Stockdale, 1787 [1781].
- Pierre-Jérôme Jehel, Sylvain Maresca, Yasmine Marzouk** (dir.), « Questions d'optiques. Aperçus entre la photographie et les sciences sociales », in *Journal des anthropologues*, n°s 80-81, 2000.
- Francis Jennings**, *The Invasion of America: Indians, Colonialism, and the Cant of Conquest*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1975.
- Sue K. Jewell**, *From Mammy to Miss America and Beyond, Cultural Images and the Shaping of US Social Policy*, New York, Routledge, 1993.
- Lyman L. Johnson, Sonya Lipsett-Rivera** (dir.), *The Faces of Honor: Sex, Shame, and Violence in Colonial Latin America*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1998.
- Timothée Jobert**, *Champions noirs, racisme blanc. La métropole et les sportifs noirs en contexte colonial (1901-1944)*, Grenoble, PUG, 2006.

- Timothée Jobert**, « “Corps noir” : l’avènement historique d’une figure du racisme quotidien », in *Migrations Société*, vol. 6, n° 126, 2009.
- Richard Ivan Jobs, David Pomfret** (dir.), *Transnational Histories of Youth in the Twentieth Century*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2015.
- Cheryl Johnson-Odim, Nina Emma**, *For Women and the Nation: Funmilayo Ransome-Kuti of Nigeria*, Urbana-Champaign, University of Illinois Press, 1997.
- Léon Jolivet**, « Comment se sont contaminés cent vénériens traités dans la zone des armées », in *Annales de dermatologie et de syphiligraphie*, vol. 5, 1916-1917.
- Martine Joly**, *Introduction à l’analyse de l’image*, Paris, Armand Colin, 2015.
- Vincent Joly**, « Sexe, guerres et désir colonial », in François Rouquet, Fabrice Virgili, Danièle Volman (dir.) *Amours, guerres et sexualité (1914-1945)*, Paris, Gallimard, 2007.
- Vincent Joly**, « “Races guerrières” et masculinité en contexte colonial. Approche historiographique », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 33, 2011.
- Margaret Jolly**, « Colonizing Women: The Maternal Body and Empire », in Sneja Gunew, Anna Yeatman (dir.), *Feminism and the Politics of Difference*, Boulder, Westview Press, 1993.
- Hilary Jones**, « From *Mariage à la mode* to Weddings at Town Hall: Marriage, Colonialism, and Mixed-Race Society in Nineteenth Century Senegal », in *International Journal of African Historical Studies*, vol. 38, n° 1, 2005.
- Hilary Jones**, *The Métis of Senegal: Urban Life and Politics in French West Africa*, Bloomington, Indiana University Press, 2013.
- Jacqueline Jones**, *Soldiers of Light and Love: Northern Teachers and Georgia Blacks, 1865-1873*, Athens, University of Georgia Press, 1992.

- Jacqueline Jones**, *Labor of Love, Labor of Sorrow: Black Women, Work, and the Family, from Slavery to the Present*, New York, Basic Books, 2010.
- Winthrop D. Jordan**, *White over Black: American Attitudes toward the Negro, 1550-1812*, New York, The Norton Library, 1977 (1968).
- Winthrop D. Jordan**, *Slavery and the American South*, Jackson, University Press of Mississippi, 2003.
- Huguette Joris de Zavala**, *L'allégorie de l'Amérique*, La Rochelle, Musée du Nouveau Monde, 1980.
- François Jost**, *Un monde à notre image. Énonciation, cinéma, télévision*, Paris, Klincksieck, 1992.
- Bernard Joyeux**, *Le péril vénérien et la prostitution à Hanoï*, Hanoï, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930.
- Bernard Joyeux**, « Projet de lutte antivénérienne à Hanoi », in *Bulletin de la société médico-chirurgicale de l'Indochine*, vol. 23, 1934.
- Zhifen Ju**, *Japan's Atrocities of Conscripting and Abusing North China Draftees after the Outbreak of the Pacific War*, Washington, D.C., Library of Congress, 2002.
- Bennetta Jules-Rosette**, *Josephine Baker in Art and Life: The Icon and the Image*, Champaign, University of Illinois Press, 2007.
- Jean-Pierre Julliand, Frédéric Badol, Claire Nicolas** (dir.), *Ils ne savaient pas que c'était une guerre*, Lyon, Chronique sociale, 2017.
- Carl Gustav Jung**, *Les racines de la conscience*, Paris, Buchet-Chastel, 1971.
- Eugène Jung**, *Mademoiselle moustique, mœurs tonkinoises*, Paris, Flammarion, 1895.
- Edouardo Kac**, « Manifesto Pornô », in *Gang*, n° 1, 1980.
- Shahin Kachwala**, « The Body of the Nation? Female Suicide Bombers and Derivative Agency in Mani Ratnam's Dil Se and Santosh Sivan's The

- Terrorist », in *Journal of Post-Colonial Cultures and Societies*, vol. 4, n° 1, 2013.
- Dominique Kalifa**, *Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, Paris, Seuil, 2013.
- Dominique Kalifa**, *Biribi. Les bagnes coloniaux de l'armée française*, Paris, Perrin, 2016.
- Sylvie Kandé** (dir.), *Discours sur le métissage, identités métisses. En quête d'Ariel*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- Carla Kaplan**, *Passing: Nella Larsen*, New York, W. W. Norton & Company, 2007.
- Daniel Karlin, Tony Lainé**, *La mal vie*, Paris, Éditions sociales, 1978.
- Dia Kassembe**, *Angola, 20 ans de guerre civile. Une femme accuse...*, Paris, L'Harmattan, 1995.
- Ivan Karp, Steven Lavine** (dir.), *Exhibiting Cultures: The Poetics and Politics of Museum Display*, Washington, D.C., Smithsonian Institution Press, 1991.
- Simon Katzenellenbogen**, « Femmes et racisme dans les colonies européennes », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 9, 1999.
- Ilona Katzew**, *Casta Painting: Images of Race in Eighteenth-Century Mexico*, New Haven/Londres, Yale University Press, 2004.
- John William Kaye**, *History of the Sepoy War, 1864-1876* (3 vol.), Londres, Allen, 1877.
- Trica Danielle Keaton, Tracy Sharpley-Whiting, Tyler Stovall** (dir.), *Black France/France noire: The History and Politics of Blackness*, Durham/Londres, Duke University Press, 2012.
- Daniel J. Kelves**, *Au nom de l'eugénisme. Génétique et politique dans le monde anglo-saxon*, Paris, PUF, 1995.
- Joe Kember, John Plunkett, Jill A. Sullivan** (dir.), *Popular Exhibitions, Science and Showmanship, 1840-1910*, Londres, Pickering & Chatto, 2012.

Kamala Kempadoo (dir.), *Sun, Sex, and Gold: Tourism and Sex Work in the Caribbean*, Oxford, Rowman & Littlefield, 1999.

Kamala Kempadoo, *Sexing the Caribbean: Gender, Race, and Sexual Labor*, New York, Routledge, 2004.

Dane Kennedy, *Islands of White: Settler Society and Culture in Kenya and Southern Rhodesia, 1890-1939*, Durham/Londres, Duke University Press, 1987.

Colleen Kennedy-Karpat, *Rogues, Romance, and Exoticism in French Cinema of the 1930's*, Madison/Teaneck, Fairleigh Dickinson University Press, 2013.

Mohamed Kerrou, Moncef M'halla, « La prostitution dans la médina de Tunis au XIX^e et au XX^e siècles », in Fanny Colonna, Zakya Daoud (dir.) *Être Marginal au Maghreb*, Paris, CNRS Éditions, 1993.

Hélène Kessous, « La blancheur de la peau et le genre féminin », in *Siècle 21*, n° 31, automne-hiver 2017.

Hélène Kessous, *La blancheur de la peau en Inde. Des pratiques cosmétiques à la redéfinition des identités*, thèse d'ethnologie et anthropologie sociale, EHESS, 2018.

Eberhardt Kettlitz, *Afrikanische Soldaten aus deutscher Sicht seit 1871. Stereotype, Vorurteile, Feindbilder und Rassismus*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 2006.

Cheryl L. Keyes, *Rap Music and Street Consciousness*, Urbana/Chicago, Illinois University Press, 2002.

Syed Muhd Khairudin Aljunied, *Colonialism, Violence and Muslims in Southeast Asia: The Maria Hertogh Controversy and its Aftermath*, Londres, Routledge, 2009.

Mounira Khemir, *L'Orientalisme. L'Orient des photographes au XIX^e siècle*, Paris, Nathan, 2001.

Pap Khouma, *Noi italiani neri. Storie di ordinario razzismo*, Milan, Baldini Castoldi Dalai, 2010.

- Azadeh Kian**, « Introduction : genre et perspectives post/dé-coloniales », in *Les cahiers du Cedref*, n° 17, 2010.
- Ben Kiernan**, *Blood and Soil: Genocide and Extermination in World History from Carthage to Darfur*, New Haven, Yale University Press, 2007.
- Monder Kilani**, *L'invention de l'autre*, Lausanne, Payot, 1994.
- Il-myon Kim**, *Yûjô, karayuki, hianfu no keifu* [Généalogie des prostituées, karayuki et épouses de réconfort], Tôkyô, Yûzankaku Shuppan, 1997.
- Puja Kim**, « “Jûgun ianfu” mondai. Undô to sono imi » [La question des « femmes de réconfort ». À propos du mouvement et de sa signification], in Hiroko Hara (dir.), *Jendâ* [Gender], Tôkyô, Shinseisha, 1994.
- Puja Kim**, *Shokuminchi-ki Chôsen no kyôiku to jendâ* [Éducation et genre en Corée durant la période coloniale], Tokyo, Seori shobô, 2005.
- Sara L. Kimble**, « Emancipation through Secularization: French Feminist Views of Muslim Women's Condition in Interwar Algeria », in *French Colonial History*, vol. 7, 2006.
- Stewart R. King**, *Blue Coat or Powdered Wig: Free People of Color in Pre-Revolutionary Saint Domingue*, Athens, University of Georgia Press, 2001.
- William H. G. Kingston**, *Western Wanderings: or, A Pleasure Tour in the Canadas*, Londres, Chapman and Hall, 1856.
- Kenneth F. Kiple**, « Biology and African Slavery », in Robert L. Paquette, Mark M. Smith (dir.), *The Oxford Handbook of Slavery in the Americas*, Oxford, Oxford University Press, 2010.
- Ernst Klee**, *Die Nigger Europas: Zur Lage der Gastarbeiter. Eine Dokumentation*, Düsseldorf, Patmos-Verlag, 1971.
- Cornelia Kleinlogel**, *Exotik-Erotik. Zur Geschichte des Türkenbildes in der deutschen Literatur der frühen Neuzeit (1453-1800)*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 1989.

Kathryn Kleppinger, *Branding the Beur Author: Minority Writing and the Media in France, 1983-2013*, Liverpool, Liverpool University Press, 2015.

Jorge Klor de Alva, « The Postcolonization of the (Latin) American Experience: A Reconsideration of Colonialism, Postcolonialism and Mestizaje », in Gyan Prakash (dir.), *After Colonialism, Imperial Histories and Postcolonial Displacements*, Princeton, Princeton University Press, 1995.

Marcia Klotz, *White Women and the Dark Continent: Gender and Sexuality in German Colonial Discourse from the Sentimental Novel to the Fascist Film*, thèse d'études germanophones, Stanford University, 1994.

Yvonne Knibiehler, Régine Goutalier, *La Femme aux temps des colonies*, Paris, Stock, 1985.

Arthur J. Knoll, Lewis H. Gann (dir.), *Germans in the Tropics: Essays in German Colonial History*, Westport, Greenwood Press, 1987.

Frédéric Kobelembe, « Le comportement sexuel des adolescents à Bangui (RCA) », in *African Population Studies*, vol. 20, n° 2, 2005.

Duygu Köksal, Anastasia Falierou, *A Social History of Late Ottoman Women: New Perspectives*, Leyde, Brill, 2013.

Isabelle Konuma, « Le statut juridique de la femme mariée pendant l'ère Meiji : inégalité, protection et reconnaissance », in Emmanuel Lozerand, Christian Galand (dir.), *La famille japonaise moderne (1868-1926)*, Paris, Éditions Picquier, 2011.

Korean Council for the Women Drafted for Military Sexual Slavery by Japan (The), 일본군 위안부 문제의 진상 [*La vérité des affaires des femmes de confort du Japon impérial*], Séoul, 역사비평사, 1997.

Pamela Kort, Max Hollein (dir.), *I like America: Fictions of the Wild West*, Francfort-sur-le-Main, Prestel, 2006.

Liat Kozma, *Global Women, Colonial Ports: Prostitution in the Interwar Middle East*, New York, Suny Press, 2016.

- Katharina Krämer**, *Individuelle und kollektive Zurechnung im Strafrecht*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2015.
- Paula M. Krebs**, *Gender, Race and the Writing of Empire: Public Discourse and the Boer War*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004 [1999].
- Karl Markus Kreis**, « “Indians” on Old Picture Postcards », in *European Review of Native American Studies*, vol. 6, n° 1, 1992.
- Hélène Neveu Kringelbach**, « Le poids du succès : construction du corps, danse et carrière à Dakar », in *Politique africaine*, n° 107, 2007.
- Gary Krist**, *Empire of Sin: A Story of Sex, Jazz, Murder, and the Battle for Modern New Orleans*, New York, Crown Publishers, 2014.
- Kay Dian Kriz**, *Slavery, Sugar, and the Culture of Refinement: Picturing the British West Indies, 1700-1840*, New Haven/Londres, Yale University Press, 2008.
- Suzy Kruhse-Mount Burton**, « Sex Tourism and Traditional Australian Male Identity », in Marie-Françoise Lanfant, John B. Allcock, Edward M. Bruner (dir.), *International Tourism: Identity and Change*, Londres, Sage, 1995.
- Birthe Kundrus**, « “Weiß und herrlich”: Überlegungen zu einer Geschlechtergeschichte des Kolonialismus », in Annegret Frieckrich (dir.), *Projektionen. Rassismus und Sexismus in der Visuellen Kultur*, Marburg, Jonas Verlag, 1997.
- Philip B. Kunhardt**, *P. T. Barnum: America's Greatest Showman*, New York, Knopf, 1995.
- Leo Kuper** (dir.), *Race, Science and Society*, New York/Paris, Columbia University Press/Unesco Press, 1975.
- Vera M. Kutzinski**, *Sugar's Secrets: Race and the Erotics of Cuban Nationalism*, Charlottesville/Londres, University Press of Virginia, 1993.
- Koffi Kwahulé**, *Il nous faut l'Amérique*, Paris, Acoria, 1997.
- Koffi Kwahulé**, *Jaz*, Montreuil, Théâtrales, 1998.

Koffi Kwahulé, *Fama*, Carnières-Morlanwelz, Lansman, 1998.

Koffi Kwahulé, *Le masque boîteux. Histoire de soldats*, Montreuil, Théâtrales, 2002.

Koffi Kwahulé, *Misterioso-119*, Montreuil, Théâtrales, 2005.

L

Nicolas Labanca, *L'Africa in vetrina. Storie di musei e di esposizioni coloniali in Italia*, Trévise, Pagus Edizioni, 1992.

Suzanne Lacascade, *Claire-Solange, âme africaine*, Paris, Eugène Figuière, 1924.

Dany Laferrière, *Vers le sud*, Paris, Grasset, 2006

François-Joseph Lafitau, *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris, Saugrain l'aîné et Hochereau, 1624.

Anne Lafont, *L'artiste savant à la conquête du monde moderne*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2010.

Anne Lafont, « Fabric, Skin, Color: Picturing Antilles' Markets as an Inventory of Human Diversity », in *Anuario Colombiano de Historia Social y de la Cultura*, vol. 43, n° 2, 2016.

Maneesha Lal, « "The Ignorance of Women is the House of Illness": Gender, Nationalism, and Health Reform in Colonial North India », in Bridie Andrews, Mary P. Sutphen (dir.), *Medicine and Colonial Identity*, Londres, Routledge, 2003.

Maneesha Lal, « Sexe, genre et historiographie féministe contemporaine : l'exemple de l'Inde coloniale », in *Cahiers du Genre*, n° 34, 2003.

Feriel Lalami, « L'enjeu du statut des femmes durant la période coloniale en Algérie », in *Nouvelles questions féministes*, vol. 27, n° 3, 2008.

Gustave Lanctôt, *Filles de joie ou filles du roi. Étude sur l'émigration féminine en Nouvelle-France*, Montréal, Chantecler, 1952.

Emily Epstein Landau, *Spectacular Wickedness: Sex, Race, and Memory in Storyville, New Orleans*, Baton Rouge, Louisiana State University

Press, 2013.

Christopher Lane, *The Ruling Passion: British Colonial Allegory and the Paradox of Homosexual Desire*, Durham/Londres, Duke University Press, 1995.

Lothar Lang, « 1890-1917 », in Harald Olbrich (dir.), *Sozialistische deutsche Karikatur (1848-1978), Von den Anfängen bis zur Gegenwart*, Berlin, Eulenspiegel Verlag, 1978.

Catherine Lanneau, Pierre-Luc Plasman, Patricia Van Schuylenbergh (dir.), *L'Afrique belge aux XIX^e et XX^e siècles. Nouvelles recherches et perspectives en histoire coloniale*, Berne, Peter Lang, 2014.

Isaac de La Peyrère, *Præadamitæ, sive Exercitatio super Versibus duodecimo, decimotertio et decimoquarto, capitis quinti Epistolæ D. Pauli ad Romanos, quibus inducuntur primi homines ante Adamum conditi*, Paris, Éditions Louis et Daniel Elzevier, 1655.

François Laplantine, Alexis Nouss (dir.), *Métissages. De Arcimboldo à Zombi*, Paris, Pauvert, 2016 [2001].

Dalenda Larguèche (dir.), *Histoire des femmes au Maghreb. Culture matérielle et vie quotidienne*, Tunis, Centre de publications universitaires, 2000.

Dalenda Larguèche, Abdelhamid Larguèche, *Marginales en terre d'Islam*, Tunis, Cérès, 1992.

Gilbert Lascaulot, *Figurées, défigurées. Petit vocabulaire de la féminité représentée*, Paris, Union générale d'éditions, 1977.

Barbara Laslett, Johanna Brenner, « Gender and Social Reproduction: Historical Perspectives », in *Annual Review of Sociology*, vol. 15, 1989.

Alexandre Lasnet, *Les Races du Sénégal. Sénégalie et Casamance*, Paris, Augustin Challamel, 1900.

Alexandra de Lassus, *Africains et Asiatiques dans la littérature de jeunesse de l'entre-deux-guerres*, Paris, L'Harmattan, 2006.

- Bruno Latour**, *Petites leçons de sociologie des sciences*, Paris, La Découverte, 1996.
- Émile Laurent**, « La Prostituée arabe », in *Archives d'anthropologie criminelle, de criminologie et de psychologie normale et pathologique*, vol. 8, 1898.
- Émile Laurent**, « La Femme birmane », in *Archives d'anthropologie criminelle, de criminologie et de psychologie normale et pathologique* (nouvelle série), vol. 2, 1903.
- Amandine Lauro**, *Coloniaux, ménagères et prostituées. Au Congo belge (1885-1930)*, Charleroi, Éditions Labor, 2005.
- Amandine Lauro**, *Sexe, race et politiques coloniales. Encadrer le mariage et la sexualité au Congo belge (1908-1945)*, Berne, Peter Lang, 2017.
- Pyrard de Laval**, *Voyage de Pyrard de Laval aux Indes Orientales (1601-1611)*, Paris, Chandeigne, 1998.
- Bernard Lavallé** (dir.), *Transgressions et stratégies du métissage en Amérique coloniale*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1999.
- Marnia Lazreg**, *The Eloquence of Silence: Algerian Women in Question*, Londres, Routledge, 1994.
- Marnia Lazreg**, *Torture and the Twilight of Empire: From Algiers to Baghdad*, Princeton, Princeton University Press, 2008.
- Michael Leapman**, *The World for a Shilling: How the Great Exhibition of 1851 Shaped a Nation*, Londres, Headline Book Publishing, 2001.
- Yann Le Bihan**, « L'ambivalence du regard colonial porté sur les femmes d'Afrique noire », in *Cahiers d'Études africaines*, n° 183, 2006.
- Yann Le Bihan**, « La “femme noire” dans l'imaginaire occidental masculin », in *L'Autre*, vol. 7, n° 1, 2006.
- Yann Le Bihan**, *Femme noire en image. Racisme et sexisme dans la presse française actuelle*, Paris, Hermann, 2011.
- Yann Le Bihan**, « Imaginaire du corps “métis” et “mixité” conjugale », in *Corps*, n° 10, 2012.

- Marius-Ary Leblond**, *Le Zézère, amour de Blancs et de Noirs*, Paris, Eugène Fasquelle, 1903.
- Annie Le Brun**, *Sade. Attaquer le soleil*, Paris, Musée d'Orsay/Gallimard, 2014.
- Olivier Le Cour Grandmaison**, *Coloniser. Exterminer. Sur la guerre et l'État colonial*, Paris, Fayard, 2005.
- Olivier Le Cour Grandmaison**, *L'Empire des hygiénistes. Vivre aux colonies*, Paris, Fayard, 2014.
- Christopher Lee**, *Unreasonable Histories: Nativism, Multiracial Lives, and the Genealogical Imagination in British Africa*, Durham/Londres, Duke University Press, 2014.
- Jo-Anne Lee, John Sutton Lutz** (dir.), *Situating « Race » and « Racism » in Time, Space and Theory*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2005.
- Ju-Ling Lee**, *La nudité dans l'image : pouvoir et représentations du corps à Taiwan (1895-1987)*, thèse d'histoire, Université Lumière-Lyon 2, 2014.
- Ju-Ling Lee**, « University Press Clothing the Body, Dressing the Identity: The Case of Japanese in Taiwan during the Colonial Period », in *Journal of Japanese Studies*, vol. 43, n° 1, 2017.
- Fred Leeman**, *Émile Bernard*, Paris, Citadelle & Mazenod, 2013.
- Kim Lefevre**, « Èves jaunes et colons blancs », in Philippe Franchini (dir.), *Saigon (1925-1945). De la « Belle Colonie » à l'éclosion révolutionnaire ou la fin des dieux blancs*, Paris, Autrement, 1994.
- Pierre-Jean Le Foll-Luciani**, « “J'aurais aimé être une bombe pour exploser”. Les militantes communistes algériennes entre assignations sexuées et subversion des rôles de genre (1944-1962) », in *Le Mouvement social*, n° 255, 2016.
- Gustave Lefrou**, *Le Noir d'Afrique. Antropo-biologie et raciologie*, Paris, Payot, 1943.

- Yves Le Fur** (dir.), *D'un regard l'autre : Histoire des regards européens sur l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie*, Paris, RMN, 2006.
- J. Legendre**, « Le Péril vénérien au Tonkin », in *Annales d'hygiène et de médecine coloniale*, vol. 8, 1905.
- Pierre Legendre**, « L'image de ce qui ne peut être vu », in *Anthropologie et Sociétés*, vol. 16, n° 1, 1992.
- Jean-Baptiste Le Gentil de La Barbinais**, *Nouveau voyage autour du monde*, Paris, Flahaut, 1727.
- Stephen Legg**, « Governing Prostitution in Colonial Delhi: From Cantonment Regulations to International Hygiene, 1864-1939 », in *Social History*, vol. 34, n° 4, 2009.
- Stephen Legg**, *Prostitution and the Ends of Empire: Scale, Governmentalities, and Interwar India*, Durham, Duke University Press, 2014.
- Peter Lehman** (dir.), *Pornography: Film and Culture*, New York, Rutgers University Press, 2006.
- Fabienne Le Houérou**, *Les Enlisés de la terre brûlée*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- Fabienne Le Houérou**, « Le moment colonial italien comme répulsion/attraction dans les imaginaires nationaux érythréens et éthiopiens », in Marie-Claude Blanc-Chaléard, Anne Dulphy, Caroline Douki, Marie-Enne Matard-Bonucci (dir.), *D'Italie et d'ailleurs, mélanges en l'honneur de Pierre Milza*, Rennes, PUR, 2014.
- Fabienne Le Houérou**, « Gender and Sexual Abuses during the Italian Colonization of Ethiopia and Eritrea. The "Insabbiatti", Thirty Years after », in *Sociology Mind*, n° 5, 2015.
- Sandrine Lemaire**, *L'Agence économique des colonies. Instrument de propagande ou creuset de l'idéologie coloniale en France (1870-1960) ?*, Florence, Institut universitaire européen, 2000.

- Sandrine Lemaire**, « Le “sauvage” domestiqué par la propagande coloniale », in Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire (dir.), *Zoos humains. De la Vénus hottentote aux reality shows*, Paris, La Découverte, 2002.
- Sandrine Lemaire**, « Promouvoir : fabriquer du colonial », in Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire (dir.), *Culture impériale. Les colonies au cœur de la République (1931-1961)*, Paris, Autrement, 2004.
- Elise Lemire**, *Miscegenation Making Race in America*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2009.
- Marc Lemonnier**, *Guide historique du Paris libertin*, Paris, La Musardine, 2015.
- Jean-Yves Le Naour**, « La question de la violation de l’interdit racial en 1914-1918. La rencontre des coloniaux et des femmes françaises », in *Cahiers de la Méditerranée*, n° 61, 2000.
- Jean-Yves Le Naour**, « Sur le Front intérieur du péril vénérien (1914-1918) », in *Annales de démographie historique*, vol. 103, n° 1, 2002.
- Jean-Yves Le Naour**, « Un mouvement antipornographique : la Ligue pour le relèvement de la moralité publique (1883-1946) », in *Histoire, Économie et Société*, n° 3, 2003.
- Jean-Yves Le Naour**, *La honte noire. L’Allemagne et les troupes coloniales françaises (1914-1945)*, Paris, Hachette, 2004.
- Jean-Yves Le Naour**, « La “honte noire”. La haine raciale des Allemands à l’encontre des troupes coloniales de l’armée française (1914-1940) », in *Quasimodo*, n° 8, printemps 2006.
- Sara Lennox**, « Race, gender, and sexuality in German Southwest Africa: Hans Grimm’s Südafrikanische Novellen », in Eric Ames, Marcia Klotz, Lora Wildenthal (dir.), *Germany’s Colonial Past*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2005.
- Véra Léon**, « Biographies of women photographers », in Nathalie Herschdorfer (dir.), *Dictionary of Photography*, Londres,

Thames & Hudson, 2015.

Véra Léon, « Femmes en métiers d'hommes (cartes postales, 1890-1930). Une histoire visuelle du travail et du genre », in *Études photographiques*, n° 32, 2015.

Véra Léon, « Photographes photographiés. Images de la formation et déformations des images », in *Images du travail. Travail des images*, n° 6, 2017.

Véra Léon, Éliane de Larminat, Alice Morin, Anaïs Mauuarin (dir.), « (Re)Politizing Discourses on Photography », in *Image and Narrative*, vol. 18, n° 2, 2017.

David J. Leonard, « The next M.J. or the next O. J.? Kobe Bryant, race and the absurdity of colorblind rhetoric », in *Journal of Sport and Social Issues*, n° 28, 2004.

Yves Léonard, « Le Portugal et ses “sentinelles de pierre”. L'exposition du monde portugais en 1940 », in *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, vol. 62, n° 1, 1999.

Micaela di Leonardo (dir.), *Gender at the Crossroads of Knowledge: Feminist Anthropology in the Postmodern Era*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 1991.

E. Lépinay, « Courtisanes marocaines. Leur vie dans un quartier réservé », in *Paris médical : la semaine du clinicien*, n° 100, 1936.

Élisabeth Leprêtre (dir.), *Paul & Virginie, un exotisme enchanteur*, Paris/Le Havre, N. Chaudun/Musées historiques de la ville du Havre, 2014.

Sylviane Leprun, *Le théâtre des colonies. Scénographie, acteurs et discours de l'imaginaire dans les expositions (1855-1937)*, Paris, L'Harmattan, 1986.

Gerda Lerner, *Black Women in White America: A Documentary History*, New York, Vintage Book Edition, 1972.

- Gerda Lerner**, *De l'esclavage à la ségrégation. Les femmes noires dans l'Amérique des Blancs*, Paris, Denoël/Gonthier, 1975 [1972].
- Hugues Leroux**, *L'Heureux et l'Heureuse, ou l'Amour arabe*, Paris, F. Juven, 1906.
- Sacha Leroy**, *Un maître de la peinture française, Paul Leroy*, Paris, A. Leroy, 1974.
- Jean de Léry**, *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil*, Paris, EPI, 1972 [1578].
- Marc Lescarbot**, *Histoire de la Nouvelle-France*, Paris, Adrian Périer, 1617.
- Paul Lester, Jacques Millot**, *Les Races humaines*, Paris, Armand Colin, 1939.
- Benoît de L'Estoile**, *Le goût des Autres. De l'Exposition coloniale aux Arts premiers*, Paris, Flammarion, 2007.
- Frank Lestringant**, *Le cannibale. Grandeur et décadence*, Paris, Perrin, 1994.
- Frank Lestringant**, « L'exotisme en France à la Renaissance de Rabelais à Léry », in Dominique de Courcelles (dir.), *Littérature et exotisme (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Paris, École nationale des Chartes, 1997.
- Frank Lestringant**, *Le Huguenot et le Sauvage. L'Amérique et la controverse coloniale en France, au temps des guerres de religion (1555-1589)*, Genève, Droz, 2004.
- Frank Lestringant**, *Jean de Léry ou l'invention du sauvage. Essai sur l'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, Paris, H. Champion, 2005.
- Guillaume Le Testu**, *Cosmographie universelle*, Paris, Arthaud, 2012 [1556].
- Pierre Leulliette**, *Saint-Michel et le Dragon*, Paris, Éditions de Minuit, 1961.

- Michel-Gabriel Levacher**, *Guide médical des Antilles ou études sur les maladies des colonies en général et sur celles qui sont propres à la race noire*, Paris, J.-B. Baillière, 1834.
- Rosenman Leventhal**, *La couleur pourpre*, New York, Harcourt Brace Jovanovich, 1986.
- Philippa Levine**, *Prostitution, Race, and Politics: Policing Venereal Diseases in the British Empire*, New York, Routledge, 2003.
- Philippa Levine**, *Gender and Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2004.
- Philippa Levine**, « “A Multitude of Unchaste Women”: Prostitution in the British Empire », in *Journal of Women’s History*, vol. 15, 2004.
- Philippa Levine**, « States of Undress: Nakedness and the Colonial Imagination », in *Victorian Studies*, vol. 50, n° 2, 2008.
- Philippa Levine**, « Naked Truths: Bodies, Knowledge, and the Erotics of Colonial Power », in *Journal of British Studies*, vol. 52, n° 1, 2013.
- Christine Lévy**, « “Femmes de réconfort” de l’armée impériale japonaise : enjeux politiques et genre de la mémoire », in *Encyclopédie en ligne des violences de masse*, 14 mars 2012.
- Florence Lévy**, **Marylène Lieber**, « La sexualité comme ressource migratoire. Les Chinoises du Nord à Paris », in *Revue française de sociologie*, vol. 50, n° 4, 2009.
- Reina Lewis**, *Gendering Orientalism: Race, Femininity and Representation*, Londres, Routledge, 1996.
- Reina Lewis**, *Women, Travel and the Ottoman Harem: Rethinking Orientalism*, New York, I. B. Tauris, 2004.
- Claude Liauzu**, **Josette Liauzu**, *Quand on chantait les colonies. Colonisation et culture populaire de 1830 à nos jours*, Paris, Syllepse, 2002.
- Olof G. Lidin**, *Tanegashima: The Arrival of Europe in Japan*, Londres, Routledge, 2002.

- Viviane Lièvre**, *Danses du Maghreb, d'une rive à l'autre*, Paris, Karthala, 1987.
- Richard Ligon**, *A True and Exact History of the Island of Barbados*, Londres, Parker & Guy, 1673.
- Stephan Likosky**, *With a Weapon and a Grin: Postcard Images of France's Black African Colonial Troops in WWI*, Londres, Schiffer Publishing Ltd, 2017.
- Shirley Jennifer Lim**, *A Feeling of Belonging: Asian American Women's Public Culture, 1930-1960*, New York, New York University Press, 2006.
- Sylvie Lindeperg, Ania Szczepanska**, *À qui appartiennent les images ?*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 2017.
- Bernth Lindfors**, « "The Hottentot Venus" and Other African Attractions in Nineteenth-Century England », in *Australasian Drama Studies*, n° 1, 1983.
- Bernth Lindfors**, *Africans on Stage: Studies in Ethnological Show Business*, Bloomington, Indiana University Press, 1999.
- Jocelyn Linnekin**, *Sacred Queens and Women of Consequence: Rank, Gender and Colonialism in the Hawaiian Islands*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1990.
- António Lobo Antunès**, *Lettres de la guerre*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 2006.
- Elsbeth Locher-Scholten**, « Morals, Harmony, and National Identity: "Companionate Feminism" in Colonial Indonesia in the 1930s », in *Journal of Women's History*, vol. 14, n° 4, 2003.
- Denys Lombard** (dir.), *Rêver l'Asie. Exotisme et littérature coloniale aux Indes, en Indochine et en Insulinde*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1991.
- Edward Long**, *The History of the Jamaïca*, Londres, Lownuts, 1774.
- Paula López Caballero, Christophe Giudicelli** (dir.), *Régimes nationaux d'altérité : États-nations et altérités autochtones en Amérique Latine (1810-1950)*, Rennes, PUR, 2016.

- Dominic McIver Lopez, Laure Blanc-Denon, Jacques Morizot,** *Comprendre les images*, Rennes, PUR, 2014.
- Carlos Lopez-Beltrán,** « Hippocratic Bodies: Temperament and Castas in Spanish America », in *Journal of Spanish Cultural Studies*, vol. 8, n° 2, 2007.
- Carlos Lopez-Beltrán,** « Sangre et temperament. Dureza y mestizajes en las sociedades de castas americanas », in Frida Gorbach, Carlos Lopez-Beltrán (dir.), *Saberes locales, ensayos sobre historias de la ciencia en America Latina*, Zamora, El colegio de Michoacán, 2008.
- Patricia Lorcin,** *Imperial Identities: Stereotyping, Prejudice and Race in Colonial Algeria*, Londres/New York, St. Martin's Press, 1995.
- Patricia Lorcin,** « Women, Gender and Nation in Colonial Novels of Interwar Algeria », in *Historical Reflections*, n° 28, 2002.
- Patricia Lorcin,** « Sex, Gender, and Race in the Colonial Novels of Elissa Rhaïss and Lucienne Favre », in Sue Peabody, Tyler Stovall (dir.), *The Color of Liberty: Histories of Race in France*, Durham/Londres, Duke University Press, 2003.
- Patricia Lorcin,** *Migrances, Diasporas et Transculturalités Francophones*, Paris, L'Harmattan, 2006.
- Nieves Losada, Elisa Alén, Trinidad Domínguez, Juan Luis Nicolau,** « Travel frequency of Seniors Tourist », in *Tourism management*, n° 53, 2016.
- Pierre Loti,** *Propos d'exil*, Paris, Calmann-Lévy, 1887.
- Pierre Loti,** *Aziyadé*, Paris, Calmann-Lévy, 1895 [1879].
- Pierre Loti,** *Madame Chrysanthème*, Paris, Flammarion, 1900 [1887].
- Pierre Loti,** *Le mariage de Loti*, Paris, Flammarion, 1991 [1882].
- Pierre Loti,** *Romans d'ailleurs. Aziyadé. Le Mariage de Loti. Le Roman d'un spahi. Mon frère Yves. Pêcheur d'Islande. Madame Chrysanthème. Ramuntcho. Les Désenchantées*, Paris, Presses de la Cité, 2011 [1879, 1880, 1882, 1883, 1886, 1887, 1897, 1906].

- Martine Loufti**, *Littérature et colonialisme. L'expansion coloniale vue dans la littérature romanesque française (1871-1914)*, Paris, Mouton, 1971.
- Pierre Louÿs**, *Journal de Meryem (1894)*, Saint-Genouph, Librairie A. G. Nizet, 1992.
- Paul E. Lovejoy, David Richardson**, « Competing Markets for Male and Female Slaves: Slave Prices in the interior of West Africa, 1780-1850 », in *International Journal of African Historical Studies*, vol. 28, n° 2, 1995.
- Mara Loveman**, *National Colors: Racial Classification and the State in Latin America*, Oxford, Oxford University Press, 2014.
- Marie-José Loverini**, *L'interdite. Davia, une sultane corse au Maroc*, Paris, Albiana, 2005.
- Lisa Lowe**, *Critical Terrains: French and British Orientalisms*, Ithaca, Cornell University Press, 1991.
- Emmanuel Lozerand, Christian Galand**, *La famille japonaise moderne (1868-1926)*, Paris, Picquier, 2011.
- Han Victor Lu**, « “Melting Pot” et métissage. Les femmes et le tabou de la miscégenation aux États-Unis », in *L'Homme et la société*, n° 191, 2014.
- Alex Lubin**, *Romance and Rights: The Politics of Interracial Intimacy, 1945-1954*, Jackson, University Press of Mississippi, 2005.
- Christopher Lucken**, « Les Sarrasins ou la malédiction de l'Autre », in *Médiévales*, n° 46, 2004.
- Anne Lumet**, *Le pacte. Les relations russo-japonaises à l'épreuve des incidents de frontière*, Saint-Denis, Publibook, 2004.
- Ruth Lyob**, « Madamismo and beyond: The Construction of Eritrean Women », in *Nineteenth Century Contexts*, vol. 22, 2000.

M

Alain Mabanckou, *Black Bazar*, Paris, Seuil, 2009.

- Alain Mabanckou, Dominic Thomas**, « Crispations : la question noire ou le débat autour d'*Exhibit B* », in Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Dominic Thomas (dir.), *Vers la guerre des identités ? De la fracture coloniale à la Révolution ultranationale*, Paris, La Découverte, 2016.
- Pierre Mac Orlan**, *Légionnaires*, Paris, Éditions du Capitole, 1930.
- Catharine A. MacKinnon**, *Ce ne sont que des mots*, Paris, Éditions des Femmes, 2007.
- John M. MacKenzie**, *Imperialism and Popular Culture*, Manchester, Manchester University Press, 1986.
- Laurence Madeline, Marilyn Martin** (dir.), *Picasso and Africa*, Le Cap, Bell-Roberts Publishing, 2006.
- Sam Maddra**, « American Indians in Buffalo Bill's Wild West », in Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire, Charles Fordsick (dir.), *Human Zoos: Science and Spectacle in the Age of Colonial Empires*, Liverpool, Liverpool University Press, 2008.
- Driss Maghraoui**, « Gendering Urban Colonial Casablanca: The case of the *Quartier Reservé* of Bousbir », in Martina Rieker, Kamran Asdar Ali (dir.), *Gendering Urban Space in the Middle East, South Asia, and Africa*, New York, Palgrave Macmillan, 2008.
- Mehenna Mahfoufi**, *Chants kabyles de la guerre d'indépendance. Algérie (1954-1962)*, Paris, Séguier Éditions, 2002.
- Louis Malleret**, *L'exotisme indochinois dans la littérature française depuis 1860*, Paris, Larose, 1934.
- George Bruce Malleson**, *The Mutiny of the Bengal Army: A Historical Narrative*, Plano, Normanby Press, 2014 [1857].
- Ann Patton Malone**, *Sweet Chariot Slave Family and Household Structure in Nineteenth-Century Louisiana*, Chapel Hill/Londres, University of North Carolina Press, 1992.
- Jean Malonga**, *Cœur d'Aryenne*, Paris, Présence Africaine, 1954.

- Pierre Victor Malouet**, *Mémoire sur l'affranchissement des Nègres*, Neuchâtel, sans éditeur, 1788.
- Lenore Manderson, Margaret Jolly** (dir.), *Sites of Desire: Economies of Pleasure: Sexualities in Asia and the Pacific*, Chicago, University of Chicago Press, 1997.
- Jean de Mandeville**, *Livre des merveilles du monde*, Paris, CNRS Éditions, 2000 [1355-1357].
- Kristin Mann**, *Marrying Well: Marriage, Status, and Social Change among the Educated Elite in Colonial Lagos*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985.
- Gina Marchetti**, *Romance and the « Yellow Peril »: Race, Sex, and Discursive Strategies in Hollywood Fiction*, Berkeley, University of California Press, 1993.
- Gina Marchetti**, *The Chinese Diaspora on American Screens: Race, Sex, and Cinema*, Philadelphie, Temple University Press, 2012.
- Félix Marcihac**, *Jean Dunand, Vie et œuvre*, Paris, Éditions de l'Amateur, 1991.
- Pieter de Marees**, *A Descriptive and Historical Declaration of the Golden Kingdom of Guinea*, Londres, Éditions Samuel Purchas, 1602.
- Daniel Margueron**, *Tahiti dans toute sa littérature*, Paris, L'Harmattan, 1989.
- Jean-François Marmontel**, « Soliman II », in Jean-François Marmontel, *Trois contes moraux*, Paris, Le Promeneur, 1994 [1765].
- Paulette Marquer**, *Morphologie des races humaines*, Paris, Armand Colin, 1967.
- Peter Marshall**, *Writing and Speeches of Edmund Burke*, Oxford, Clarendon Press, 1981.
- Jeremy C. Martens**, « Settler Homes, Manhood and “Houseboys”: An Analysis of Natal's Rape Scare of 1886 », in *Journal of Southern African Studies*, vol. 28, n° 2, 2002.

Peter Martin, Christine Alonzo (dir.), *Zwischen Charleston und Stehschritt. Schwarze im Nationalsozialismus*, Hambourg, Dölling und Galitz Verlag, 2004.

Robert Montgomery Martin, *The Rise and Progress of the Indian Mutiny*, Londres, 1859

María Elena Martínez, *Genealogical Fictions: Limpieza de Sangre, Religion, and Gender in Colonial Mexico*, Stanford, Stanford University Press, 2008.

María Elena Martínez, Max S. Hering Torres, David Nirenberg (dir.), *Race and Blood in the Iberian World*, Münster, LIT Verlag Münster, 2012.

Verena Martinez-Alier, *Marriage, Class and Colour in Nineteenth-Century Cuba: A Study of Racial Attitudes and Sexual Values in a Slave Society*, Cambridge, Cambridge University Press, 1974.

Ada Martinkus-Zemp, « Européocentrisme et exotisme, l'homme blanc et la femme noire », in *Cahiers d'études africaines*, vol. 13, 1973.

Ada Martinkus-Zemp, *Le Blanc et le Noir. Essai d'une description de la vision du Noir par le Blanc dans la littérature française de l'entre-deux-guerres*, Paris, Nizet, 1975.

Aníbal Martins dos Santos, *Memórias de um Expedicionário a África*, Lousã, Câmara Municipal, 1996.

Élise M. Marubbio, *Killing the Indian Maiden: Images of Native American Women in Film*, Lexington, University Press of Kentucky, 2006.

Michela Marzano, *La Pornographie ou l'épuisement du désir*, Paris, Buchet-Chastel, 2007.

Peter Mason, *Infelicities: Representations of the Exotic*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1998.

Joseph A. Massad, *Desiring Arabs*, Chicago, University of Chicago Press, 2007.

Jean Michel Massing, Elizabeth McGrath (dir.), *The Slave in European Art: From Renaissance Trophy to Abolitionist Emblem*, Londres/Turin,

- Warburg Institute/Nino Aragno Editore, 2012.
- Henri Massis**, *Défense de l'Occident*, Paris, Plon, 1927.
- Inocência Mata** (dir.), *A rainha Nzinga Mbandi: história, memória e mito*, Lisbonne, Edições Colibri, 2012.
- Marie-Anne Matard-Bonucci**, « D'une persécution l'autre : racisme colonial et antisémitisme dans l'Italie fasciste », in *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, n° 55-3, 2008.
- Marc Matera, Misty L. Bastian, Susan Kingsley Kent**, *The Women's War of 1929: Gender and Violence in Colonial Nigeria*, Basingstoke, Palgrave/Macmillan, 2012.
- Roger Mathé**, « L'image de l'Indien emplumé et du trappeur dans la littérature populaire au XIX^e siècle », in Marc Bertrand (dir.), *Popular Traditions and Learned Culture in France*, Stanford, Anma Libri, 1985.
- Nancy Mowll Mathews**, *Paul Gauguin: An Erotic Life*, New Haven, Yale University Press, 2001.
- Jean Mathieu, P. H. Maury**, *Bousbir : La prostitution à Casablanca*, Paris, Paris-Méditerranée, 2003.
- Nicole Claude Mathieu**, *L'Anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Côté-femmes Éditions, 1991.
- Matt K. Matsuda**, *Empire of love: Histories of France and the Pacific*, Oxford, University Press, 2005.
- Marc Mauer**, *Race to Incarcerate*, New York, New Press, 1999.
- Maungwudaus**, « Compte rendu des Indiens chippewas qui ont voyagé parmi les Blancs », in *Gradhiva*, n° 3, 2006.
- Guy de Maupassant**, *À la feuille de rose. Maison turque*, Paris, Mille et une nuits, 2010 [1945].
- Claire Mauss-Copeaux**, *Appelés en Algérie. La parole confisquée*, Paris, Hachette, 1998.
- Anne Maxwell**, *Colonial Photography & Exhibitions: Representations of the (Native) and the Making of European Identities*, Londres/New York,

Leicester University Press, 1999.

Vivian M. May, *Pursuing Intersectionality, Unsettling Dominant Imaginaries*, New York, Routledge, 2015.

Patricia Mazón, Reinhild Steingröver (dir.), *Not So Plain as Black and White: Afro-German Culture and History, 1890-2000*, Rochester, University of Rochester Press, 2005.

Achille Mbembe, *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée*, Paris, La Découverte, 2010.

Achille Mbembe, *Critique de la raison nègre*, Paris, La Découverte, 2013.

Achille Mbembe, *Politiques de l'inimitié*, Paris, La Découverte, 2016.

Penda Mbow (dir.), *Hommes et femmes entre sphères publique et privée*, Dakar, Codesria, 2005.

Anne McClintock, « The Very House of Difference: Race, Gender and the Politics of South African Women's Narrative », in *Social Text*, n° 25-26, 1990.

Anne McClintock, « Sex, Money and Morality: Prostitution and Tourism in South East Asia », in *Times Literary Supplement*, n° 16, 1991.

Anne McClintock, « The Scandal of the Whorearchy: Prostitution in Colonial Nairobi », in *Transition*, n° 52, 1991.

Anne McClintock, *Imperial Leather: Race, Gender and Sexuality in the Colonial Contest*, Londres/New York, Routledge, 1995.

Anne McClintock, *Double Crossings: Madness, Sexuality, and Imperialism*, Vancouver, Ronsdale, 2001.

Anne McClintock, « Race, classe, genre et sexualité : entre puissance d'agir et ambivalence coloniale », in *Multitudes*, vol. 26, n° 3, 2006.

Anne McClintock, Aamir Mufti, Ella Shohat, *Dangerous Liaisons: Gender, Nation, and Postcolonial Perspectives*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1997.

Shelby T. McCloy, *The Negro in France*, Lexington, University of Kentucky Press, 1961.

- Jock McCulloch**, *Black Peril, White Virtue: Sexual Crime in Southern Rhodesia, 1902-1935*, Bloomington, Indiana University Press, 2000.
- Stephanie McCurry**, *Masters of Small Worlds: Yeoman Households, Gender Relations, and the Political Culture of the Antebellum South Carolina Low Country*, New York, Oxford University Press, 1995.
- Micki McElya**, *Clinging to Mammy: The Faithful Slave in Twentieth-Century America*, Cambridge, Harvard University Press, 2007.
- Ann McGrath**, « Consent, Marriage, and Colonialism: Indigenous Australian Women and Colonizer Marriages », in *Journal of Colonialism and Colonial History*, vol. 6, n° 3, 2005.
- Perry McIntyre**, *Free Passage: The Reunion of Irish Convicts and Their Families in Australia, 1788-1852*, Dublin, Irish Academy Press Ltd, 2010.
- Mark McLelland**, « “Kissing is a symbol of democracy!” Dating, Democracy, and Romance in Occupied Japan, 1945-1952 », in *Journal of the History of Sexuality*, vol. 19, n° 3, 2010.
- Sally Gregory McMillen**, *Southern Women Black and White in the Old South*, Hoboken, Wiley-Blackwell, 2017.
- Margaret Mead**, *Mœurs et sexualité en Océanie*, Paris, Plon, 1973.
- Henry Méchoulan**, *Le Sang de l'autre ou l'honneur de Dieu. Indiens, Juifs et Morisques au Siècle d'or*, Paris, Fayard, 1979.
- Ronald Meek**, *Social Sciences and the Ignoble Savage*, Cambridge, Cambridge University Press, 1976.
- Michel Mégnin**, *Tunis 1900, Lehnert & Landrock photographes*, Paris, Paris-Méditerranée, 2005.
- Michel Mégnin**, « André Gide, Rudolf Lehnert et la poésie arabe, images et réalité de la pédérastie en terre d'islam », in *Bulletin des Amis d'André Gide*, n° 146, 2005.
- Michel Mégnin**, *La photo-carte de visite en Algérie au XIX^e siècle*, Paris/Alger, Non lieu/Edif 2000, 2007.

- Claude Meillassoux**, *Femmes, greniers et capitaux*, Paris, François Maspéro, 1975.
- Billie Mellman**, *Women's Orients: English Women and the Middle East, 1718-1918: Sexuality, Religion and Work*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1992.
- João de Melo**, *Autópsia de Um Mar de Ruínas*, Lisbonne, Dom Quixote, 1984.
- João de Melo**, *Os Anos da guerra (1961-1975). Os portugueses em Africa. Crónica, ficção e história* (2 tomes), Lisbonne, Círculo de Leitores, 1988.
- Albert Memmi**, *Agar*, Paris, Buchet-Chastel, 1955.
- Albert Memmi**, *Racism*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1999.
- Ilda Mendes dos Santos**, *La découverte du Brésil (1500-1530)*, Paris, Chandeigne, 2000.
- Gilles Menegaldo**, **Lauric Guillaud** (dir.), *Le Western et les mythes de l'Ouest. Littérature et arts de l'image*, Rennes, PUR, 2015.
- Nicolas Menut**, « Anthologie de la photographie africaine et de l'océan Indien », in *L'Homme*, n° 157, 2001.
- Nicolas Menut**, *L'homme blanc. Les représentations de l'Occidental dans les arts non européens*, Paris, Le Chêne, 2010.
- Volker Mergenthaler**, *Völkerschau. Kannibalismus. Fremdenlegion. Zur Ästhetik der Transgression (1897-1936)*, Tübingen, Niemeyer, 2005.
- Fatima Mernissi**, *Sexe, idéologie, islam*, Paris, Tierce Éditions, 1983.
- Fatima Mernissi**, *Le harem politique. Le prophète et les femmes*, Paris, Albin Michel, 1987.
- Fatima Mernissi**, *Le harem et l'Occident*, Paris, Albin Michel, 2001.
- Jean-Pierre Meunier**, **Brigitte Léardée**, *La Biguine de l'Oncle Ben's. Ernest Léardée raconte*, Paris, Caribéennes, 1989.
- Léonora Miano**, *Blues pour Élise*, Paris, Plon, 2010.
- Léonora Miano**, *Habiter la frontière*, Paris, L'Arche Éditeur, 2012.

- Dash J. Michael**, *Haiti and the United States: National Stereotypes and the Literary Imagination*, Londres, Palgrave Macmillan, 1997.
- Yves Michaud** (dir.), *Féminisme, art et histoire de l'art*, Paris, La Découverte, 1994.
- Franck Michel**, *Voyage au bout du sexe. Trafics et tourisms sexuels en Asie et ailleurs*, Laval, Les Presses de l'Université Laval, 2006.
- Régis Michel**, *Posséder et détruire. Stratégies sexuelles dans l'art d'Occident*, Paris, RMN, 2000.
- Clare Midgley**, *Women Against Slavery: The British Campaigns, 1780-1870*, Londres, Routledge, 1995.
- Clare Midgley**, *Gender and Imperialism*, Manchester, Manchester University Press, 1998.
- Clare Midgley, Alison Twells, Julie Carlier** (dir.), *Women in Transnational History: Connecting the Local and the Global*, New York, Routledge, 2016.
- Gwendolyn Midlo Hall**, *Social Control in Slave Plantation Societies: A Comparison of St. Domingue and Cuba*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1971.
- Pierre Mille**, *Barnavaux et quelques femmes*, Paris, Calmann-Lévy, 1908.
- Christopher L. Miller**, *Blank Darkness: Africanist Discourse in French*, Chicago, University of Chicago Press, 1985.
- Christopher L. Miller**, *Nationalists and Nomads: Essays on Francophone African Literature and Culture*, Chicago, University of Chicago Press, 1999.
- Frank Miller**, *Censored Hollywood: Sex, Sin and Violence on Screen*, Nashville, Turner Publishing, 1995.
- Mireille Miller-Young**, *A Taste for Brown Sugar: Black Women in Pornography*, Durham, Duke University Press, 2014.
- Mireille Miller-Young**, « Race and the Politics of Agency in Porn: A Conversation with Black BBW Performer Betty Blac », in Lynn Comella,

- Shira Tarra (dir.), *New Views on Pornography: Sexuality, Politics, and the Law*, Santa Barbara, Praeger, 2015.
- Sarah Mills**, *Discourses of Difference: An Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*, New York, Routledge, 1993.
- Juliette Milner-Thornton**, « A Feather Bed Dictionary: Colonialism and Sexuality », in *History Compass*, vol. 5, n° 4, 2007.
- Juliette Milner-Thornton**, *The Long Shadow of the British Empire: The Ongoing Legacies of Race and Class in Zambia*, New York, Palgrave, 2012.
- Patrick Minder**, *La Suisse coloniale. Les représentations de l'Afrique et des Africains en Suisse au temps des colonies (1880-1939)*, Berne, Peter Lang, 2011.
- Hanneke Ming**, « Barracks-Concubinage in the Indies, 1887-1920 », in *Indonesia*, n° 35, 1983.
- Patrick Minges**, *Far More Terrible for Women: Personal Accounts of Women in Slavery*, Winston-Salem, John F. Blair Publisher, 2006.
- Nancy Raquel Mirabal**, *Suspect Freedoms: The Racial and Sexual Politics of Cubanidad in New York, 1823-1957*, New York, New York University Press, 2017.
- William John Thomas Mitchell**, *Iconology: Image, Texts, Ideology*, Chicago, Chicago University Press, 1986.
- Abdul Jan Mohamed**, « Sexuality on/of the racial border: Foucault, Wright and the articulation of "racialized sexuality" », in Domna Stanton (dir.), *Discourses of Sexuality: From Aristotle to AIDS*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1992.
- Radhika Mohanram**, *Imperial White: Race, Diaspora, and the British Empire*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2007.
- Marie-José Mondzain**, *Quand l'image tue*, Paris, Bayard, 2015.
- Jean-Paul Monery**, *De Delacroix à Matisse : la couleur sous la lumière de l'Orient*, Saint-Tropez, Musée de l'Annonciade, 2014.

- Marina B. Mogilner**, *Homo imperii. Istorija fizicheskoy antropologii v Rossi*, Moscou, NLO, 2008.
- Laurence Monnaïs**, *Médecine et colonisation. L'aventure indochinoise (1860-1939)*, Paris, CNRS Éditions, 1999.
- Laurence Monnaïs**, *Médicaments coloniaux, l'expérience vietnamienne (1905-1940)*, Paris, les Indes savantes, 2014.
- Sophie Monneret**, *L'Orient des peintres*, Paris, Nathan, 1989.
- Frédéric Monneyron**, *L'androgyne décadent. Mythe, figure, fantasmes*, Grenoble, ELLUG, 1996.
- Jean de Monséguer**, *Mémoires du Mexique. Le manuscrit de Jean de Monséguer*, Paris, Chandeigne, 2002 [1709].
- Michel Eyquem de Montaigne**, *Les essais. Livre I*, Bordeaux, Simon Millanges, 1580.
- Tania de Montaigne**, *Noire, la vie méconnue de Claudette Colvin*, Paris, Grasset, 2015.
- Charles-Louis Montesquieu**, *Les Lettres Persanes*, Paris, Le Livre de Poche, 2006 [1721].
- Nicolas Monti**, *Africa Then: Photographs, 1840-1918*, New York, Alfred A. Knopf, 1987.
- Brian L. Moore**, *Cultural Power, Resistance, and Pluralism: Colonial Guyana, 1838-1900*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1995.
- Wilbert Ellis Moore**, *American Negro Slavery and Abolition: A Sociological Study*, North Stratford, Ayer Publishing, 1980.
- Barth J. Moore-Gilbert**, *Kipling and « Orientalism »*, New York, St. Martin's Press, 1986.
- Luis Augusto Mora Bautista, Abel Fernando Martin**, « Interdiscursividad en la serie de cuadros de castas atribuida al pintor novohispano José Joaquín Magón », in *Revista Historia y Memoria*, n° 8, 2014.

- Moshe Morad**, *Fiesta de Diez Pesos: Music and Gay Identity in Special Period Cuba*, Londres/New York, Routledge, 2015.
- Isabel Morais**, « “Little Black Rose” at the 1934 Exposição Colonial Portuguesa », in Tracey Jean Boisseau, Abigail Markwyn (dir.), *Gendering the Fair: Histories of Women and Gender at World’s Fairs*, Champaign, University of Illinois Press, 2010.
- Daniéla Moreau**, *Fortier, photographe de Conakry à Tombouctou*, Toulouse, Milan/5 continents Éditions, 2018.
- Médéric Louis Élie Moreau de Saint-Méry**, *Lois et constitutions des colonies françaises de l’Amérique sous le vent* (6 volumes), Paris, Hachette/Livre BNF, 2006, [1784-1790].
- Jennifer L. Morgan**, « “Some Could Suckle over their Shoulder”: Male Travelers, Female Bodies, and the Gendering of Racial Ideology, 1500-1770 », in *The William and Mary Quarterly: A Magazine of Early American History and Culture*, vol. 54, n° 1, 1997.
- Jennifer L. Morgan**, *Laboring Women: Reproduction and Gender in New World Slavery*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2004.
- Jennifer L. Morgan**, « Male Travellers, Female Bodies and the gendering of racial ideologies, 1500-1750 », in Tony Ballantyne, Antoinette Burton (dir.), *Bodies in Contact: Rethinking Colonial Encounters in World History*, Durham, Duke University Press, 2005.
- Katsumi Mori**, *Jinshin-baibai [La traite humaine]*, Tôkyô, Shibundô, 1959.
- Kazue Morisaki**, *Karayuki-san*, Tôkyô, Asahi Shimbunsha, 1976.
- Magnus Mörner**, *Le métissage dans l’histoire de l’Amérique latine*, Paris, Fayard, 1971.
- Priska Morrissey, Emmanuel Siety** (dir.), *Filmer la peau*, Rennes, PUR, 2017.
- Karen Y. Morrison**, *Cuba’s Racial Crucible: The Sexual Economy of Social Identities, 1750-2000*, Bloomington, Indiana University Press,

2015.

Toni Morrison, *L'Œil le plus bleu*, Paris, Robert Laffont, 1970 [Holt, Rinehart & Winston, 1970].

Toni Morrison, *Beloved*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1989 [Knopf, 1987].

Toni Morrison, *Home*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 2012 [Knopf, 2012].

Samuel George Morton, *An Inquiry into the Distinctive Characteristics of the Aboriginal Race of America and Crania Aegyptiaca*, Philadelphie, J. Pennington, 1844.

Samuel George Morton, « Hybridity in animals and plants considered in reference to the question of the unity of the human species », in *American journal of Science and Arts*, vol. 3, 1847.

George Mosse, *Nationalism and Sexuality*, Madison, University of Wisconsin Press, 1985.

Ted Motohashi, « The Discourse of Cannibalism in Early Modern Travel Writing », in Steve Clark (dir.), *Travel Writing and Empire: Postcolonial Theory in Transit*, Londres/New York, Zed Books, 1999.

Hakima Mounir, « Quand les femmes maghrébines remettent en question la place des hommes », in *Hommes et Migrations*, n° 1245, 2003.

Jean-Marc Moura, *L'image du tiers-monde dans le roman français contemporain*, Paris, PUF, 1992.

Jean-Marc Moura, *La littérature des lointains. Histoire de l'exotisme européen du XX^e siècle*, Paris, Champion, 1998.

Jean-Marc Moura, *Exotisme et lettres francophones*, Paris, PUF, 2003.

Ribeiro Zerón Moura, Alberto Carlos, *Ligne de foi : la Compagnie de Jésus et l'esclavage dans le processus de formation de la société coloniale en Amérique portugaise (XVI^e-XVII^e siècles)*, Paris, Champion, 2009.

Bernard Mouralis, *Littérature et développement. Essai sur le statut, la fonction et la représentation de la littérature négro-africaine d'expression*

française, Paris, Silex, 1984.

Sarga Moussa, « Rencontre en images. Regard du voyageur, regard du modèle », in Clément Beaugé, Jean-François Clément (dir.), *L'image dans le monde arabe*, Paris, CNRS Éditions, 1995.

Laura Moutinho, *Razão, cor e desejo*, São Paulo, Editora Unesp, 2004.

Fadela M'Rabet, *La femme algérienne*, Paris, François Maspéro, 1965.

Laurent Mucchielli, *Le scandale des « tournantes » : Dérives médiatiques, contre-enquête sociologique*, Paris, La Découverte, 2005.

Stéphanie Mulot, « Le mythe du viol fondateur aux Antilles françaises », in *Ethnologie française*, vol. 37, n° 3, 2007.

Stéphanie Mulot, « Chabines et métisses dans l'univers antillais », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 27, 2008.

Clarence J. Munford, *The Black Ordeal of Slavery and Slave Trading in the French West Indies, 1625-1715: The Middle Passage and the Plantation Economy*, Lewiston/Queenston/Lampeter, The Edwin Mellen Press, 1991.

Norbert Murie, *Octave Morillot, peintre de la Polynésie (1878-1931)*, Courbevoie, ACR Édition, 2005.

Stephen O. Murray, Will Roscoe (dir.), *Islamic Homosexualities: Culture, History, and Literature*, New York, New York University Press, 1997.

David Murphy (dir.), *The First World Festival of Negro Arts, Dakar 1966*, Liverpool, Liverpool University Press, 2016.

Sowande M. Mustakeem, *Slavery at Sea: Terror, Sex, and Sickness in the Middle Passage*, Champaign, University of Illinois Press, 2016.

N-O

Joanne Nagel, *Race, Ethnicity and Sexuality: Intimate Intersections, Forbidden Frontiers*, New York, Oxford University Press, 2003.

Janaki Nair, « Uncovering the Zenana: Visions of Indian Womanhood in English women's Writings, 1813-1940 », in *Journal of Women's History*,

n° 2, 1990.

June Namias, *White Captives: Gender and Ethnicity on the American Frontier*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1993.

Ashis Nandy, *The Intimate Enemy: Loss and Recovery of Self Under Colonialism*, Oxford, Oxford University Press, 1983.

Arnaud Nanta, *Débats sur les origines du peuplement de l'archipel japonais dans l'anthropologie et l'archéologie (décennie 1870-décennie 1990)*, thèse d'histoire, Université Paris VII-Diderot, 2004.

Arnaud Nanta, « Expositions coloniales et hiérarchie des peuples dans le Japon moderne », in *Ebisu. Études japonaises*, n° 37, 2007.

Arnaud Nanta, « Kiŏk chŏnjaeng gwa singminji pŏmjwe [*Guerres des mémoires et crimes coloniaux*] », in *Northeast Asian History Foundation*, 2007.

Arnaud Nanta, « Les militaires coréens de l'armée japonaise et les crimes de guerre », in *Cipango*, n° 15, 2008.

Arnaud Nanta, « Colonial Expositions and Ethnic Hierarchies in Modern Japan », in Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire, Charles Forsdick (dir.), *Human Zoos: Science and Spectacle in the Age of Colonial Empire*, Liverpool, Liverpool University Press, 2008.

Arnaud Nanta, « Les débats au XX^e siècle sur la légalité de l'annexion de la Corée par le Japon : histoire et légitimité », in *Cipango*, n° 19, 2012.

Arnaud Nanta, « La Société d'anthropologie de Tokyo et la question aïnoue : classifications raciales, préhistoire et identité nationale dans les années 1880-1910 », in Nicolas Bancel, Thomas David, Dominic Thomas (dir.), *L'invention de la race. Des représentations scientifiques aux exhibitions populaires*, Paris, La Découverte, 2014.

Arnaud Nanta, « L'organisation de l'archéologie antique en Corée coloniale », in *Ebisu. Études japonaises*, n° 52, 2015.

- Jennifer C. Nash**, *The Black Body in Ecstasy: Reading Race, Reading Pornography*, Durham, Duke University Press, 2014.
- Jennifer C. Nash**, *Black Feminism Reimagined: After Intersectionality*, Durham, Duke University Press, 2019.
- Pierre-Just Navarre**, *Manuel d'hygiène coloniale. Guide de l'Européen dans les pays chauds*, Paris, Octave Doin, 1895.
- Pierre Ndoumaï**, *On ne naît pas noir, on le devient. Les métamorphoses d'une idéologie raciste et esclavagiste*, Paris, L'Harmattan, 2007.
- George Needham**, « Manet, Olympia, and Pornographic Photography », in Thomas B. Hess, Linda Nochlin (dir.), *Woman as Sex Object: Studies in Erotic Art, 1730-1970*, New York, Newsweek, 1972.
- Joseph Negro**, *L'esclavage aux Antilles. Manuel théorique et pratique de la flagellation des jeunes femmes esclaves*, Paris, Librairie du temple, 1910.
- François de Negroni**, *Afriques fantasmes*, Paris, Plon, 1992.
- Garcia Neil**, *Philippine Gay Culture: Binabae to Bakla, Silahis to MSM*, Quezon City, University of the Philippines Press, 2008.
- Dawson Nelson-Martin**, « Les filles à marier, envoyées en Nouvelle-France (1632-1685). Une émigration protestante ? », in *Revue d'histoire de l'Église de France*, vol. 72, n° 189, 1986.
- João Manuel Neves**, « Fête et sexualité coloniale au Mozambique vers 1940 », in *Les Cahiers du Crepal*, n° 19, 2015.
- João-Manuel Neves**, « La ligne brisée du désir colonial. Sexualité et domesticité dans la littérature coloniale des années 1920 : le cas du Mozambique », in *Portuguese Studies Review*, vol. 25, n° 2, 2017.
- Pran Nevile**, *Love Stories from the Raj*, New Delhi, Penguin India, 1995.
- Gérard Neyrand**, **Marine M'Sili**, « Les couples mixtes dans la France contemporaine. Mariage, acquisition de la nationalité française et divorce », in *Population*, vol. 52, n° 3, 1997.

Thu Huong Nguyen Võ, *The Ironies of Freedom: Sex, Culture and Neoliberal Governance in Vietnam*, Seattle, University of Washington Press, 2008.

Viet Thanh Nguyen, *The Sympathizer*, New York, Grove Press, 2016.

Dieudonné Niangouna, *M'appelle Mohamed Ali*, Paris, Les Solitaires intempestifs, 2014.

Kai Nicholson, *A Presentation of Social Problems in the Indo-Anglian & the Anglo-Indian novel*, Bombay, Jaico Pub. House, 1972.

Claire Nicolas, « Afrique 50, le cri anticolonialiste de René Vautier », in *Décadrages*, n^{os} 29-30, 2016.

Claire Nicolas, « The Ghana Young Pioneers: Intertwining Global Connections to Build a Pan-Africanist Youth », in Philippe Vonnard, Nicolas Betti, Grégory Quin (dir.), *Bend it like International Sport: Athletes, Organisations, Spaces during Cold War*, Berlin, De Gruyter, 2017.

Nicolas de Nicolay, *The Navigations, Peregrinations and Voyages made into Turkey*, Londres, Thomas Dawson, 1585.

Nicolas de Nicolay, *Dans l'Empire de Soliman le Magnifique. Les navigations, pérégrinations et voyages faits en la Turquie*, Paris, Presses du CNRS, 1989 [1585].

Mark Niemeyer, « From Savage to Sublime (and Partway Back): Indians and Antiquity in Early Nineteenth-Century American Literature », in *Transatlantica: American Studies Journal*, 2015.

Raimundo Nina Rodrigues, *Métissage, dégénérescence et crime*, Lyon, A. Stock & Cie, 1889.

Raimundo Nina Rodrigues, *Os Africanos no Brasil*, São Paulo, Editora Nacional, 1933 [1889].

Soraya Nini, *Ils disent que je suis une beurette...*, Paris, Éditions Fixot, 1993.

- Obioma Nnaemeka** (dir.), *Female Circumcision and the Politics of Knowledge African Women in Imperialist Discourses*, Westport, Praeger Publishers, 2005.
- Trevor Noah**, *Born a Crime: Stories from a South African Childhood*, New York, Spiegel & Grau, 2016.
- Linda Nochlin**, *The Politics of Vision: Essays on Nineteenth-Century Art and Society*, New York, Harper & Row, 1991.
- Linda Nochlin**, « L'Orient imaginaire », in Linda Nochlin, *Les politiques de la vision. Arts, société et politique*, Paris, Éditions Jacqueline Chambon, 1995 [1989].
- Isabel Nogueira**, *L'image dans le cadre du désir. Transitivité dans la peinture, la photographie et le cinéma*, Paris, L'Harmattan, 2018.
- Louis Noir**, *L'amour au pays de la soif*, Paris, Arthème Fayard, 1895.
- Gérard Noiriel**, *Chocolat. La véritable histoire d'un homme sans nom*, Paris, Bayard, 2016.
- Charles Nokan**, *Le Soleil noir point*, Paris, Présence Africaine, 1962.
- Erik Nørgaard**, *Quand les hommes rêvaient à l'amour*, Paris, Eric Losfeld, 1972.
- Solomon Northup**, *Douze ans d'esclavage*, Genève/Paris, Entremonde, 2013 [1853].
- Josiah Clark Nott, George Robert Gliddon**, *Types of mankind*, Philadelphie, Lippincott/Grambo & Co, 1854.
- Josiah Clark Nott, George Robert Gliddon**, *Indigenous races of the earth*, Philadelphie/Londres, Lippincott/Trübner, 1857.
- Felicity A. Nussbaum**, *Torrid Zones, Maternity, Sexuality, and Empire in Eighteenth-Century English Narratives*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1995.
- Nathan Nuun, Nancy Qian**, « The Columbian Exchange: History of Disease, Food, and Ideas », in *Journal of Economic Perspectives*, vol. 24, n° 2, 2010.

- Francis B. Nyamnjoh**, « Fishing in troubled waters: disquettes and thiofs in Dakar », in *Africa*, vol. 75, n° 3, 2005.
- Barack Obama**, *Dreams from My Father: A Story of Race and Inheritance*, New York, Times Books, 1995.
- Barack Obama**, *De la race en Amérique*, Paris, Grasset, 2008.
- Denise O'Brien, Sharon W. Tiffany** (dir.), *Rethinking Women's Roles: Perspectives from the Pacific*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 1984.
- Julia O'Connell Davidson**, « Sex tourism in Cuba », in *Race & Class*, vol. 38, n° 1, 1996.
- Krista O'Donnell**, *The Colonial Woman Question: Gender, National Identity, and Empire in the German Colonial Society Female Emigration Program, 1896-1914*, thèse d'histoire, State University of New York at Binghamton, 1996.
- João Pacheco de Oliveira**, « Las formas del olvido. La muerte del indio, el indianismo y la formación de Brasil (siglo XIX) », in *Desacatos: Revista de Ciencias Sociales*, n° 54, 2017.
- Georges Olivier**, « Contribution à l'étude anatomique du Noir africain », in *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, vol. 6, 1948.
- Adjaï P. Oloukpona-Yinnon**, *La révolte de Tové en 1895. Textes et contextes d'une insurrection au Togo sous l'administration allemande*, Lomé, PUL, 2017.
- Uwe Ommer**, *Photographies érotiques*, Berlin, Taco, 1988.
- Valérie K. Orlando**, *Of Suffocated Hearts and Tortured Souls*, Lanham, Lexington Books, 2003.
- Valérie K. Orlando**, « The Politics of Race and Patriarchy in Claire-Solange, âme africaine by Suzanne Lacascade », in *Studies in 20th & 21st Century Literature*, vol. 29, n° 1, 2005.

- Mariana Ortega**, « Photographic Representations of Racialized Bodies », in *Critical Philosophy of Race*, vol. 1, n° 2, 2013.
- Abraham Ortelius**, *Theatrum orbis terrarum*, Anvers, apud A. Coppenium Diesth, 1570.
- George Orwell**, *Une histoire birmane*, Paris, Ivrea, 2003 [1934].
- Michael Osborne**, *Nature, the Exotic, and the Science of French Colonialism*, Bloomington, Indiana University Press, 1994.
- Wambui Waiyaki Otieno**, *Mau Mau's Daughter: A Life History*, Boulder, Lynne Rienner Publishers, 1998.
- Caroline Oudin-Bastide**, *Travail, capitalisme et société esclavagiste. Guadeloupe, Martinique (XVII^e-XIX^e siècles)*, Paris, La Découverte, 2005.
- Réal Ouellet**, « Le Beau, le Bon et le Mauvais Sauvage », in *Québec-français*, n° 123, 2001.
- Mélica Ouennoughi**, *Algériens et Maghrébins en Nouvelle-Calédonie : anthropologie historique de la communauté arabo-berbère de 1864 à nos jours*, Alger, Casbah Éditions, 2008.
- Alonso de Ovalle**, *Histórica relación del Reyno de Chile y de las misiones y ministerios que exercita en la Compañía de Jesus*, Rome, Francisco Caballo, 1646.
- Gonzalo Fernández de Oviedo**, *Sumario de la natural historia de las Indias*, Mexico/Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 1950 [1526].
- Gonzalo Fernández de Oviedo**, *Historia general y natural de las Indias*, Madrid, Atlas, 1959 [1535].
- Deborah Oxley**, *Convict Maids: The Forced Migration of Women to Australia*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.
- Oyèrónkẹ Oyěwùmí**, *The Invention of Women: Making an African Sense of Western Gender Discourses*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1997.
- Ferdinand Oyono**, *Une vie de boy*, Paris, Julliard, 1956.

P-Q

Susanna Paasonen, Kaarina Nikunen, Laura Saarenmaa (dir.), *Pornification. Sex and Sexuality in Media Culture*, Oxford, Berg, 2007.

Mark Padilla, *Love and Globalization: Transformations of Intimacy in the Contemporary World*, Nashville, Vanderbilt University Press, 2007.

Maria Pagliara, *Il romanzo coloniale. Tra imperialismo e rimorso*, Bari, Laterza, 2001.

Léon Pales, « Contribution à l'étude anthropologique du Noir en Afrique Équatoriale Française », in *L'Anthropologie*, vol. 64, 1934.

Silvana Palma, *L'Italia coloniale*, Rome, Editori Riuniti, 1999.

Jennifer Palmer, *Intimate Bonds: Family and Slavery in the French Atlantic*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2016.

Marie-Élise Palmier-Chatelain, Pauline Lavagne d'Ortigue (dir.), *L'Orient des femmes*, Paris, ENS Éditions, 2002.

Richard Pankhurst, « The History of Prostitution in Ethiopia », in *Journal of Ethiopian Studies*, vol. 12, n° 2, 1974.

John Pape, « Black and White: The "Perils of Sex" in Colonial Zimbabwe », in *Journal of Southern African Studies*, vol. 16, n° 4, 1990.

Édouard Papet (dir.), *À fleur de peau. Le moulage sur nature au XIX^e siècle*, Paris, RMN, 2001.

Graziella Parati, *Migration Italy: The Art of Talking Back in a Destination Culture*, Toronto, University of Toronto Press, 2004.

Florence Paravy, « La littérature africaine francophone : un métissage protéiforme », in Yves Clavaron, Bernard Dieterle (dir.), *Métissages littéraires*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2005.

Alexandre Parent-Duchâtelet, *De la prostitution dans la ville de Paris considérée sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration*, Paris, J.-B. Baillière et Fils, 1836.

Rebecca Parker Briennen, *Visions of Savage Paradise: Albert Eckhout, Court Painter in Colonial Dutch Brazil*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2006.

Sydney Parkinson, *A Journal of a Voyage in the South Seas in HMS the Endeavour...*, Londres, Stanfield Parkinson, 1773.

Celine Parreñas Shimizu, *The Hypersexuality of Race: Performing Asian/American Women on Screen and Scene*, Durham/Londres, Duke University Press, 2007.

Peggy Pascoe, *What Comes Naturally*, New York, Oxford University Press, 2009.

Michel Pastoureau, *Noir. Histoire d'une couleur*, Paris, Seuil, 2008.

Vincenzo Patanè, « L'homosexualité au Moyen-Orient et en Afrique du Nord », in Robert Aldrich (dir.), *Une histoire de l'homosexualité*, Paris, Seuil, 2006.

Heloisa Paulo, Luis Reis Torgal (dir.), *Estados autoritarios e totalitarios esuas representações. Propaganda, ideologia, historiografia e memoria*, Coimbra, Université de Coimbra, 2008.

Nancy L. Paxton, *George Eliot and Herbert Spencer: Feminism, Evolutionism, and the Reconstruction of Gender*, Princeton, Princeton University Press, 1991.

Nancy L. Paxton, *Writing Under the Raj: Gender, Race and Rape in the British Colonial Imagination, 1830-1947*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1999.

- Rebecca Peabody**, « Kara Walker, on The End of Uncle Tom », in *Word & Image*, vol. 28, 2012.
- Rebecca Peabody**, « The Art of Storytelling in Kara Walker's Film and Video », in *Black Camera*, vol. 5, n° 1, 2013.
- Rebecca Peabody**, *The Unruly PhD: Doubts, Detours, Departures, and Other Success Stories*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2014.
- Rebecca Peabody**, *Consuming Stories: Kara Walker, and the Imagining of American Race*, Berkeley, University of California Press, 2016.
- Sue Peabody**, **Tyler Stovall** (dir.), *The Color of Liberty: Histories of Race in France*, Durham/Londres, Duke University Press, 2003.
- Jean E. Pedersen**, « "Special Customs": Paternity Suits and Citizenship in France and the Colonies, 1870-1912 », in Julia Clancy-Smith, Frances Gouda (dir.), *Domesticating the Empire: Race, Gender, and Family Life in French and Dutch Colonialism*, Charlottesville, University Press of Virginia, 1998.
- Susan Pedersen**, « National Bodies, Unspeakable Acts: The Sexual Politics of Colonial Policymaking », in *Journal of Modern History*, n° 63, 1991.
- Douglas M. Peers**, « Soldiers, Surgeons and the Campaigns to Combat Sexually Transmitted Diseases in Colonial India, 1805-1860 », in *Medical History*, vol. 42, 1998.
- Douglas M. Peers**, **Nandini Gooptu**, *India and the British Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2016.
- Leslie Peirce**, *The Imperial Harem: Women and Sovereignty in the Ottoman Empire*, Oxford, Oxford University Press, 1993.
- Delphine Peiretti-Courtis**, « Sexualité et organes génitaux des Africain(e)s dans le discours médical français », in *Sextant*, n° 30, 2013.
- Delphine Peiretti-Courtis**, *Corps noirs et médecins blancs. Entre race, sexe et genre : savoirs et représentations du corps des Africain(e)s dans les sciences médicales françaises (1780-1950)*, thèse d'histoire, Université d'Aix-Marseille, 2014.

- Delphine Peiretti-Courtis**, « Quand le sexe incarne la race : le corps noir dans l’imaginaire médical français (1800-1950) », in *Les Cahiers de Framespa*, n° 22, 2016.
- Delphine Peiretti-Courtis**, « Sauvagerie, édénisme ou érotisme ? Regards médicaux sur la nudité africaine (1780-1950) », in *Outre-Mers. Revue d’histoire*, n°s 398-399, 2018.
- Delphine Peiretti-Courtis**, « La stéatopygie des Hottentotes, un stigmat sexuel et racial ? », in *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.
- Michael Peletz**, *Gender Pluralism: Southeast Asia Since Early Modern Times*, New York, Routledge, 2009.
- Nicole Pellegrin**, *Voiles, une histoire du Moyen Âge à Vatican II*, Paris, CNRS Éditions, 2017.
- Christine Peltre**, *Femmes ottomanes et dames turques*, Paris, Bleu Autour, 2014.
- Christine Peltre**, « Un “orientaliste des Batignolles” », in Nathalie Bondil (dir.), *Benjamin-Constant. Merveilles et mirages de l’orientalisme*, Paris, Hazan, 2014.
- Nigel Penn**, *The Northern Cape Frontier Zone, 1700-c. 1815*, thèse en histoire, University of Cape Town, 1995.
- Gil Perez**, *Les coulisses parisiennes, 200 illustrations*, Paris, La vie de Paris, sans date.
- Anne Pérotin-Dumon**, *La ville aux Îles, la ville dans l’île : Basse-Terre et Pointe-à-Pitre*, Paris, Karthala, 2000.
- Isabelle Perrault**, « Traite et métissage. Un aspect du peuplement de la Nouvelle-France », in *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 52, n° 2, 1982.
- Aurélien Perrier**, « Barbares mais virils. Représentation du corps indigène masculin et redéfinition des identités de genre et de race dans l’Algérie de la conquête (1830-1870) », in *Asylon(s)*, n° 15, 2018.

- Beatriz Perrone-Moisés**, « L'alliance normando-tupi au XVI^e siècle. La célébration de Rouen », in *Journal de la Société des Américanistes*, vol. 94, n° 1, 2008.
- Samuel L. Perry**, « Racial Composition of Social Settings, Interracial Friendship, and Whites' Attitudes toward Interracial Marriage <http://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0362331912000729> », in *The Social Science Journal*, vol. 50, n° 1, 2013.
- François Pétis de la Croix**, *Les mille et un jours. Contes persans*, Paris, Honoré Champion, 2011 [1710-1712].
- Emmanuelle Peyraube**, *Le harem des lumières. L'image de la femme dans la peinture orientaliste*, Paris, Éditions du patrimoine, 2008.
- Michael Pfeifer**, *Rough Justice: Lynching and American Society, 1875-1947*, Champaign, University of Illinois Press, 2004.
- Bernard Phan**, *Colonisation et décolonisation (XVI^e-XX^e siècle)*, Paris, PUF, 2009.
- Andrew Phillips, Jason Sharman** (dir.), *International Order in Diversity: War, Trade and Rule in the Indian Ocean*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015.
- Caryl Phillips**, *Color me English: Migration and Belonging Before and After 9/11*, New York, The New Press, 2011.
- Oliver Phillips**, « The "Perils" of Sex and the Panics of Race: The Dangers of Interracial Sex in Colonial Southern Rhodesia », in Sylvia Tamale (dir.), *African Sexualities: A Reader*, Oxford, Pambazuka Press, 2011.
- Vũ Trọng Phụng**, *Làm đĩ* [la prostitution], Haiphong, Nhà xuất bản Hải Phòng, 2001 [1936].
- Vũ Trọng Phụng**, *The Industry of Marrying Europeans*, Ithaca/New York, Cornell University Press, 2006.
- Vũ Trọng Phụng, Luc Xi**, *Prostitution and Venereal Diseases in Colonial Hanoi*, Honolulu, University of Hawai Press, 2011.

- Edmond Picard**, *En Congolie*, suivi de *Notre Congo en 1909*, Bruxelles, Éditions Ferdinand Larcier, 1909 [1896].
- André Pichot**, *La Société pure. De Darwin à Hitler*, Paris, Flammarion, 2000.
- Robin Pickering-Iazzi**, « *Feminine Fantasy and Italian Empire Building, 1930-40* », in *Italica*, vol. 77, n° 3, 2000.
- Dina V. Picotti** (dir), *El negro en la Argentina: presencia y negación*, Buenos Aires, Ediciones América Latina, 2001.
- Jan Nederven Pieterse**, *White on Black: Images of Africa and Blacks in Western Popular Culture*, New Haven, Yale University Press, 1992.
- Antonio Pigafetta**, *La relation d'Antonio Pigafetta et autres témoignages*, Paris, Chandeigne, 2007 [1522].
- Karen Pinkus**, *Bodily Regimes: Italian Advertising Under Fascism*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1995.
- Pascal Pinoteau**, « Propagande cinématographique et décolonisation. L'exemple français 1949-1958) », in *Vingtième siècle*, n° 80, 2003.
- Philippe de Pirey**, *Opération gâchis*, Paris, La Table Ronde, 1953.
- David Pivar**, « The Military, Prostitution, and Colonial Peoples: India and the Philippines, 1885-1917 », in *The Journal of Sex Research*, vol. 17, n° 3, 1981.
- Caterina Pizzigoni**, « Conclusion: A Language across Space, Time, and Ethnicity », in *Ethnohistory*, vol. 59, n° 4, 2012.
- Scott Plous, Tyrone Williams**, « Racial Stereotypes from the Days of American Slavery: A Continuing Legacy », in *Journal of Applied Social Psychology*, n° 25, 1995.
- Pierre Pluchon**, *Nègres et Juifs au XVIII^e siècle. Le racisme au siècle des Lumières*, Paris, Tallandier, 1984.
- Gian-Luca Podesta**, « Colonists and "Demographic" Colonists. Family and Society in Italian Africa », in *Annales de démographie historique*, vol. 122, n° 2, 2011.

- Nicoletta Poidimani**, « “Faccetta nera”. I crimini sessuali del colonialismo fascista nel Corno d’Africa », in Luigi Borgomaneri (dir.), *Crimini di guerra. Il mito del bravo italiano tra repressione del ribellismo e guerra ai civili nei territori occupati*, Milan, Guerini, 2006.
- Roslyn Poignant**, *Professional Savages: Captive Lives and Western Spectacle*, New Haven/Londres, Yale University Press, 2004.
- Christian Polak, Kiyoko Sawatari**, *Un artiste voyageur en Micronésie. L’Univers flottant de Paul Jacoulet*, Paris, Musée du quai Branly/Somogy, 2013.
- Loredana Polezzi**, « Imperial reproductions: The circulation of colonial images across popular genres and media in the 1920s and 1930s », in *Modern Italy*, vol. 8, 2003.
- Marco Polo**, *Puch des edeln Ritters und landtfarers Marcho Polo, in dem er schreibt die grossen wunderlichen ding dieser welt. Übers. aus dem Ital*, Nuremberg, Friedrich Creußner, 1477.
- Marco Polo**, *Devisement du Monde*, Paris, La Découverte, 2011 [1298].
- Griselda Pollock**, « L’histoire de l’art peut-elle survivre au féminisme ? », in Yves Michaud (dir.), *Féminisme, art et histoire de l’art*, Paris, La Découverte, 1994.
- Sandra Ponzanesi**, « *The Color of Love: Madamismo and Interracial Relationships in the Italian Colonies* », in *Research in African Literatures*, vol. 43, n° 2, 2012.
- Deborah Poole**, *Vision, Race and Modernity: A Visual Economy of the Andean Image World*, Princeton, Princeton University Press, 1997.
- David Porter**, *Haunted Journeys: Desire and Transgression in European Travel Writing*, Princeton, Princeton University Press, 1991.
- Jean Potocki**, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, Paris, Garnier-Flammarion, 2008 [1804].
- Barbara Potthast**, ¿« *Paraíso de Mahoma* » o « *País de las Mujeres* »? *el rol de la familia en la sociedad Paraguaya del siglo XIX*, Asuncion,

Fausto, 2011.

Georges Pouchet, *De la pluralité des races humaines*, Paris, Victor Masson et Fils, 1864.

Arthur Pougin, *Le Théâtre à l'Exposition universelle de 1889. Notes et descriptions, histoire et souvenirs*, Paris, Fischbacher, 1890.

François Pouillon, Michel Mégnin, « Le miroir aux alouettes : destin sociologique des images du nu indigène », in *L'Année du Maghreb*, vol. 6, 2010.

Richard Poulin, *La mondialisation des industries du sexe : prostitution, pornographie, traite des femmes et des enfants*, Paris, Éditions Imago, 2005.

Richard Poulin, « Prostitution et campagnes militaires en Asie », in *Les Temps Modernes*, n° 641, 2006.

Monique Pouliquen, *Les voyages de Jean-Baptiste Leblond, médecin naturaliste du roi (1767-1802). Antilles, Amérique espagnole, Guyane*, Paris, Éditions du CTHS, 2001.

Laurence Pourchez, « Les sévé mayé de l'enfant réunionnais : marquage de l'origine ethnique ou trait de créolisation », in Jean-Luc Bonniol (dir.), *Paradoxes du métissage*, Paris, Éditions du CTHS, 2001.

Émile Pourésy, *La Gangrène pornographique, choses vues*, Sainte-Blaise/Roubaix, Foyer solidariste, 1908.

Elizabeth A. Povinelli, *The Empire of Love: Toward a Theory of Intimacy, Genealogy, and Carnality*, Durham/Londres, Duke University Press, 2006.

Karen Vieira Powers, « Conquering Discourses of "Sexual Conquest": Of Women, Language and Mestizaje », in *Colonial Latin American Review*, vol. 11, no 1, 2002.

Mary Louise Pratt, *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, Londres/New York, Routledge, 1992.

- Stephanie Pratt**, « Truth and Artifice in the Visualization of Native Peoples: From the Time of John White to the Beginning of the 18th Century », in Kim Sloan (dir.), *European Visions: American Voices*, Londres, British Museum Research Publications, 2009.
- Cora Ann Presley**, *Kikuyu Women, the Mau Mau Rebellion, and Social Change in Kenya*, San Francisco, Westview Press, 1992.
- Mary Prince**, *La véritable Histoire de Mary Prince, esclave antillaise*, Paris, Albin Michel, 2000 [1831].
- Jean-Jacques Proa**, *Mémoires d'un marin rochelais*, Le-Poiré-sur-Vie, Imprimerie graphique de l'Ouest, 1993 [1781].
- Frank Proschan**, « “Syphilis, Opiomania, and Pederasty”: Colonial Construction of Vietnamese (and French) Social Diseases », in *Journal of the History of Sexuality*, vol. 11, n° 4, 2002.
- Franck Proschan**, « Eunuch Mandarins, Soldats Mamzelles, Effeminate Boys, and Graceless Women: French Colonial Constructions of Vietnamese Genders », in *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, vol. 8, n° 4, 2002.
- Suzanne Prou**, *La petite Tonkinoise*, Paris, Calmann-Lévy, 1987.
- Deborah Pruitt, Suzanne Lafont**, « For Love and Money: Romance Tourism in Jamaica », in *Annals of Tourism Research*, vol. 22, n° 2, 1995.
- Michel Prum** (dir.), *Sexe et race dans l'aire anglophone*, Paris, L'Harmattan, 2011.
- Eugène Pujarniscle**, *Philoxène ou De la littérature coloniale*, Paris, Larose, 1931.
- Jyoti Puri**, *Woman, Body, Desire in Post-Colonial India: Narratives of Gender and Sexuality*, Londres, Routledge, 1999.
- Jyoti Puri**, *Sexual States: Governance and the Struggle over the Antisodomy Law in India*, Durham/Londres, Duke University Press, 2016.
- Walter Putnam**, « “Please Don't Feed the Natives”: Human Zoos, Colonial Desire, and Bodies on Display », in Jeff Persels (dir.) *The Environment in*

French and Francophone Literature and Film, Amsterdam/New York, Rodopi, 2012.

Q

Zhenchao Qian, Daniel T. Licher, « Changing Patterns of Interracial Marriage in a Multiracial Society », in *Journal of Marriage and Family*, vol. 73, n° 5, 2011.

Armand de Quatrefages de Bréau, *Histoire générale des races humaines : introduction à l'étude des races humaines*, Paris, A. Hennuyer, 1887.

Lise Queffélec, « La construction de l'espace exotique dans le roman d'aventures au XIX^e siècle », in *L'Exotisme*, actes du colloque de Saint-Denis de la Réunion, *Cahiers CRLH-Ciraoi*, n° 5, 1988.

Pascal Quignard, *Le sexe et l'effroi*, Paris, Gallimard, 1994.

Sadiah Qureshi, « Displaying Sara Baartman, the "Hottentot Venus" », in *History of Science*, n° 42, 2004.

Sadiah Qureshi, *Peoples on Parade: Exhibitions, Empire and Anthropology in Nineteenth-Century Britain*, Chicago, University of Chicago Press, 2011.

Sadiah Qureshi, « Meeting the Zulus: Displayed Peoples and the Shows of London, 1853-79 », in Joe Kember, John Plunkett, Jill A. Sullivan (dir.), *Popular Exhibitions, Science and Showmanship, 1840-1910*, Londres, Pickering & Chatto, 2012.

R

Jean Racine, *Bajazet*, Paris, Le Livre de Poche, 1992 [1672].

Vincent Rafael, « Colonial Domesticity: White Women and United States Rule in the Philippines », in *American Literature*, vol. 67, n° 4, 1995.

Pierre Ragon, *Les amours indiennes. L'imaginaire du conquistador*, Paris, Armand Colin, 1992.

- Pierre Ragon**, *Les Indiens de la découverte. Évangélisation, mariage et sexualité dans le Mexique du XVI^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 1992.
- Pierre Ragon**, « Evangelización, matrimonio cristiano y poder de los caciques en el Valle de México (siglo XVI) », in Nelly Sigaut (dir.), *La Iglesia católica en México*, Zamora, El Colegio de Michoacán, 1997.
- Pierre Ragon**, *Les saints et les images du Mexique (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Paris, L'Harmattan, 2003.
- Pierre Ragon**, *Pouvoir et corruption aux Indes espagnoles. Le gouvernement du comte de Baños, vice-roi du Mexique (XVII^e siècle)*, Paris, Belin, 2016.
- Zahia Rahmani**, « Musulman », roman, Paris, Sabine Wespieser, 2005.
- Zahia Rahmani**, *France, récit d'une enfance*, Paris, Sabine Wespieser, 2006.
- Leigh Raiford**, « The Consumption of Lynching Images », in Coco Fusco, Brian Wallis (dir.) *Only Skin Deep, Changing Visions of the American Self*, New York, International Center of Photography, 2003.
- Leigh Raiford**, « Lynching, Visuality, and the Un/Making of Blackness », in *NKA: Journal of Contemporary African Art*, n° 20, 2006.
- Leigh Raiford**, « Photography and the Practices of Critical Black Memory », in *History and Theory*, vol. 48, n° 4, 2009.
- Leigh Raiford**, *Imprisoned in a Luminous Glare: Photography and the African American Freedom Struggle*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2011.
- Heike Raphael-Hernandez** (dir.), *Blackening Europe: The African American Presence*, Londres/New York, Routledge, 2004.
- Gérard Raulet**, « L'exotisme de l'intérieur. Tentative d'état des lieux épistémologique », in *L'Homme et la société*, n° 149, 2003.
- Gustave de Raulin**, *Owanga, amours exotiques*, Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1897.

- Adalgiso Ravizza**, « Matrimoni misti e meticci nella colonia Eritrea », in *Rivista d'Italia*, vol. 19, n° 2, 1916.
- Carina E. Ray**, « Decrying White Peril: Interracial Sex and the Rise of Anticolonial Nationalism in the Gold Coast », in *The American Historical Review*, vol. 199, n° 1, 2014.
- Carina E. Ray**, *Crossing the Color Line: Race, Sex, and The Contested Politics of Colonialism in Ghana*, Athens, Ohio University Press, 2015.
- Sherene Razack**, « Race, Space, and Prostitution: The Making of the Bourgeois Subject », in *Canadian Journal of Women and the Law*, vol. 10, n° 2, 1998.
- Nancy Reagin**, « “The Imagined Hausfrau”. National Identity, Domesticity and Colonialism in Imperial Germany” » in *Journal of Modern History*, vol. 73, 2001.
- Hugues Rebell**, *Les nuits chaudes du Cap français*, Paris, Éditions de La Plume, 1902.
- Frédéric Reboul**, *Mobilisation industrielle* (t. 1), Paris, Berger-Levrault, 1925.
- André-D. Rebreyend**, *Les Amours marocaines*, Paris, La Maison française, 1919.
- Anne-Claire Rebreyend**, « Comment écrire l’histoire des sexualités au XX^e siècle ? », in *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, n° 22, 2005.
- Virginie Recolin**, *Introduction à la danse orientale : pratique du mouvement spiral*, Paris, L’Harmattan, 2006.
- Marcus Rediker**, *The Slave Ship: A Human History*, Londres, John Murray, 2008.
- Barbara Reeves-Ellington, Kathryn Kish Sklar, Connie A. Shemo** (dir.), *Competing Kingdoms: Women, Mission, Nation and the American Protestant Empire, 1812-1960*, Durham/Londres, Duke University Press, 2010.

- Frédéric Régent, Gilda Confier, Bruno Maillard**, *Libres et sans fers. Paroles d'esclaves français*, Paris, Fayard, 2015.
- Daniel G. Reginald**, *More Than Black? Multiracial Identity and the New Racial Order*, Philadelphie, Temple University Press, 2002.
- Eike Reichart**, *Health, « Race » and Empire: Popular-Scientific Spectacles and National Identity in Imperial Germany, 1871-1914*, thèse d'histoire sociale, State University of New York at Stony Brook, 2006.
- Benjamin Reiss**, *The Showman and the Slave: Race, Death, and Memory in Barnum's America*, Cambridge, Harvard University Press, 2001.
- Mary Renda**, *Taking Haiti: Military Occupation and the Culture of U.S. Imperialism, 1915-1940*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2001.
- Florence Renucci**, « "Citoyennes", sujets et mariages mixtes en Algérie (1870-1919) », in Isabelle Felici, Jean-Charles Vegliante (dir.), *Oublier les colonies. Contacts culturels hérités du fait colonial*, Paris, Mare & Martin, 2011.
- Florence Renucci**, « David Santillana, acteur et penseur des droits musulman et européen », in *Revue Monde(s), histoire, espace, relations*, n° 7, 2015.
- Paloma Fernández Resines**, « Matrimonio restrictivo y política sexual bajo el régimen esclavista », in *Memoria* (Ecuador), vol. 8, 2000.
- Benoist Rey**, *Les Égorgeurs*, Paris, Éditions de Minuit, 1961.
- Valérie Rey-Robert**, *Une culture du viol à la française*, Paris, Libertalia, 2019.
- Carole Reynaud-Paligot**, *La République raciale, 1860-1930*, Paris, PUF, 2006.
- Carol Reynaud-Paligot**, *De l'identité nationale. Science, race et politique en Europe et aux États-Unis (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, PUF, 2011.
- Paul Rich**, *Race and Empire in British Politics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.

Paul Rich, « Race, Science and the Legitimization of White Supremacy in South Africa, 1902-1940 », in *International Journal of African Historical Studies*, vol. 23, n° 4, 1990.

Jeffrey Richards, *Visions of Yesterday*, Londres, Routledge, 1973.

Jobson Richard, *The Golden Trade or a Discovery of the River Gambia*, Londres, Nicholas Okes and Nicholas Bourne, 1623.

Thomas Richards, *The Commodity Culture of Victorian England: Advertising and Spectacle, 1851-1916*, Chicago, University of Chicago Press, 1990.

Anthony Richmond, « Migration, Ethnicity and Race Relations », in *Ethnic and Racial Studies*, vol. 1, n° 1, 1978.

Gwénola Ricordeau, « À la recherche de la femme idéale... Les stéréotypes de genre et de race dans le commerce de “promises par correspondance” », in *Genre, sexualité & société*, n° 5, 2011.

Gwénola Ricordeau, « Baklas et tomboys: globalisation et politisation des identités homosexuelles », in William Guéraiche (dir.), *Philippines contemporaines*, Paris, Les Indes Savantes, 2013.

Gwénola Ricordeau, « Faire la révolution ou faire l'amour ? Le mouvement communiste et la question de la sexualité aux Philippines », in *Dissidences*, n° 15, 2016.

János Riesz, *De la littérature coloniale à la littérature africaine. Prétextes. Contextes. Intertextes*, Paris, Karthala, 2007.

Bernard Rigo, *Lieux-dits d'un malentendu culturel*, Papeete, Aux vents des îles, 1997.

Aleta Ringlero, « Prairie Pinups, Reconsidering Historic Portraits of American Indian Women », in Coco Fusco, Brian Wallis (dir.), *Only Skin Deep, Changing Visions of the American Self*, New York, International Center of Photography, 2003.

Virginie Riou, « Femmes indigènes du Condominium des ex-Nouvelles-Hybrides (Vanuatu) de la fin du XIX^e siècle à l'entre-deux-guerres : les

matrices d'une nouvelle reconfiguration sociale », communication au colloque *Femmes et genre en contexte colonial (XIX^e-XX^e siècle)* à Sciences Po Paris, janvier 2012.

Maurice Rives, Éric Deroo, *Les Linh Tap. Histoire des militaires indochinois au service de la France (1859-1960)*, Panazol, Charles Lavauzelle, 1999.

Monique Rivet, *Le glacis*, Paris, Métailié, 2002.

Pascal Riviale, « L'ethnographie, de l'indigène au musée », in Isabelle Poutrin (dir.), *Le XIX^e siècle. Science, politique et tradition*, Paris, Berger-Levrault, 1995.

Dorothy Robert, *Killing the Black Body: Race, Reproduction, and the Meaning of Liberty*, New York, Vintage Books, 1997.

Claudine Robert-Guiard, *Des Européennes en situation coloniale. Algérie (1830-1939)*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2009.

Mary Roberts, *Intimate Outsiders: The Harem in Ottoman and Orientalist Art and Travel Literature*, Durham/Londres, Duke University Press, 2008.

Mary Louise Roberts, *What Soldiers Do: Sex and the American GI in World War II France*, Chicago, University of Chicago Press, 2013.

Claire C. Robertson, Martin A. Klein (dir.), *Women and Slavery in Africa*, Portsmouth, Heinemann, 1997.

Delphine Robic-Diaz, *La guerre d'Indochine dans le cinéma français. Images d'un trou de mémoire*, Rennes, PUR, 2014.

David Robichaux (dir.), *El matrimonio en Mesoamérica ayer y hoy: unas miradas antropológicas* (t. 1), Mexico, Universidad Iberoamericana, 2003.

Cedric J. Robinson, *Forgeries of Memory and Meaning: Blacks and the Regimes of Race in American Cinema*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2007.

Hilary Robinson (dir.), *Feminism-Art-Theory: An Anthology 1968-2000*, Oxford, Wiley-Blackwell, 2001.

- Jane Robinson**, *Angels of Albion: Women of the Indian Mutiny*, New York, Viking, 1996.
- Jane Robinson**, *Parrot Pie for Breakfast: An Anthology of Women Pioneers*, Oxford, Oxford Paperbacks, 1999.
- Diane Robinson-Dunn**, *The harem, slavery, and British imperial culture: Anglo-Muslim relations in the late nineteenth century*, Manchester, Manchester University Press, 2006.
- Diane Robinson-Dunn**, « “Fairer to the Ladies” and of Benefit to the Nation: Abdullah Quilliam on Reforming British Society by Islamising Gender Relationships », in Jamie Gilham, Ron Geaves (dir.), *Victorian Muslim: Abdullah Quilliam and Islam in the West*, Londres, C. Hurst & Co, 2017.
- Fanny Robles**, « Les spectacles ethniques occidentaux au XIX^e siècle : prismes grotesques de l’altérité raciale », in *Humoresques*, n° 31, 2010.
- Fanny Robles**, « Les momies victoriennes et leur postérité : Enquête sur la fonction spectaculaire et symbolique du cadavre momifié », in *Frontières*, vol. 23, n° 2, 2011.
- Fanny Robles**, « Scènes d’Empire : représentation des spectacles ethnographiques dans la littérature et les arts visuels européens au temps des conquêtes coloniales », in *Synergies Canada*, n° 3, 2011.
- Fanny Robles**, « Quand l’histoire coloniale devient spectacle vivant : quelques exemples britanniques au XIX^e siècle », in Stéphane Haffemayer, Benoit Marpeau, Julie Verlaine (dir.), *Le Spectacle de l’Histoire*, Rennes, PUR, 2012.
- Fanny Robles**, « *Blanche et Noir*, by Louise Faure-Favier: When France Falls in Love with Senegal at the 1889 Exposition Universelle in Paris », in Laura Hollengreen, Celia Pearce, Rebecca Rouse, Bobby Schweizer (dir.), *Meet me at the Fair: A World’s Fair Reader*, Pittsburgh, ETC Press/Carnegie Mellon University, 2014.

- Fanny Robles**, « When “The Present European Family” Contemplates “The Phases of Human Existence”: The Court of Natural History at the Crystal Palace, Sydenham, 1854-1866 », in Laura Hollengreen, Celia Pearce, Rebecca Rouse, Bobby Schweizer (dir.), *Meet me at the Fair: A World’s Fair Reader*, Pittsburgh, ETC Press/Carnegie Mellon University, 2014.
- Fanny Robles**, « L’Europe des exhibitions », in Pascal Blanchard (dir.), *Zoos humains. L’invention du sauvage*, Liège, Centre d’Action Laïque de la Province de Liège, 2016.
- Fanny Robles**, « Les “sauvages” à demi-nus du Londres victorien », in Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Gilles Boëtsch, Christelle Taraud, Dominic Thomas (dir.) *Sexe, race & colonies. La domination des corps du ^{xv}^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.
- Fanny Robles**, « From Reverse Ethnography to Cultural Performance: Reenacting Colonial Shows in Today’s France », in *Interventions: International Journal of Postcolonial Studies*, vol. 20, n° 7, 2018.
- Mina Roces**, « “Kapit sa patalim” (Hold on to the Blade): Victim and Agency in the Oral Narratives of Filipino Women Married to Australian Men in Central Queensland », in *Lila: Asia-Pacific Women’s Studies Journal*, n° 7, 1998.
- Daniel Roche**, *La culture des apparences. Une histoire du vêtement (xvii^e-xviii^e siècle)*, Paris, Fayard, 1989.
- Marie-Christine Rochmann**, *L’esclave fugitif dans la littérature antillaise*, Paris, Karthala, 2000.
- Maxence Rodemacq**, « L’industrie de l’obscénité à Paris (1855-1930) », in *Romantisme*, n° 167, janvier 2015.
- Marie Rodet**, « Sexualité, mariage et esclavage au Soudan français à la fin du xix^e siècle », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 33, 2011.
- L. A. Rodrigues**, « Portuguese Feminine Emigration for Colonization of India », in *Journal of Indian History*, vol. 58, n^{os} 1-3, 1980.

- Marie-Corinne Rodriguez**, « Insights into Prostitution in Vietnam During the Colonial Era from the Late 19th Century to the Early 1930s », in Pierre Le Roux, Jean Baffie, Gilles Beullier (dir.), *The Trade in Human Beings for Sex in Southeast Asia*, Bangkok, White Lotus Press, 2010.
- Barbara Rogers**, *The Domestication of Women: Discrimination in Developing Societies*, Londres, Tavistock, 1980.
- Beverley Rogers**, « Unwrapping the Past: Egyptian Mummies on Show », in Joe Kember, John Plunkett, Jill A. Sullivan (dir.), *Popular Exhibitions, Science and Showmanship, 1840-1910*, Londres, Pickering & Chatto, 2012.
- Dominique Rogers** (dir.), *Voix d'esclaves. Antilles, Guyane et Louisiane françaises (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Paris, Karthala, 2015.
- Joel Augustus Rogers**, *Sex and Race: A History of White, Negro, and Indian Miscegenation in the Two Americas* (3 volumes), New York, Helga M. Rogers, 1940-1944.
- Joel Augustus Rogers**, *Nature Knows No Color-Line: Research into the Negro Ancestry in the White Race*, New York, Helga M. Rogers, 1952.
- Rebecca Rogers**, « Décrypter le regard national : voyageuses anglaises et françaises en Algérie », in Nicolas Bourguinat (dir.), *Le voyage au féminin. Aspects historiques et littéraires (XVIII^e-XX^e siècles)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2008.
- Rebecca Rogers**, « Telling Stories about the Colonies: English and French Women in Algeria in the 19th century », in *Gender and History*, vol. 21, n° 1, 2009.
- Rebecca Rogers**, *A Frenchwoman's Imperial Story: Madame Luce in Nineteenth-Century Algeria*, Stanford, Stanford University Press, 2013.
- Dominique Rolland**, *De sang mêlé. Chronique du métissage en Indochine*, Bordeaux, Élytis, 2006.
- Dominique Rolland**, « Métis d'Indochine, l'inconfort d'un entre-deux », in *L'Autre*, vol. 8, n° 7, 2007.

- Caroline Rolland Diamond, Capucine Boidin, James Cohen, Ramon Grosfoguel**, « Université et construction des savoirs », in *IdeAs*, n° 2, 2012.
- Peter C. Rollins, John E. O'Connor**, *Hollywood's Indian: The Portrayal of the Native American in Film*, Lexington, University Press of Kentucky, 1998.
- Cesare Romani**, « Il corpo dell'Esotismo: cartografia, fotografia, cinema », in *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, n° 148, 2008.
- Renee C. Romano**, *Race Mixing: Black-White Marriage in Postwar America*, Gainesville, University Press of Florida, 2006.
- Birgit Rommelspacher**, « Feminismus und kulturelle Dominanz. Kontroversen um die Emanzipation der muslimischen Frau », in Sabine Berghahn, Petra Rostock (dir.), *Der Stoff, aus dem Konflikte sind. Debatten um das Kopftuch in Deutschland, Österreich und der Schweiz*, Bielefeld, Transcript Verlag, 2009.
- Albert Ronsin, Marianne Masson, Jocelyne Doiret**, *America: images d'un continent du XV^e au XX^e siècle*, Saint-Dié-des-Vosges, Société Philomatique Vosgienne, 1987.
- Al Rose**, *Storyville, New Orleans: Being an Authentic, Illustrated Account of the Notorious Red Light District*, Tuscaloosa/Londres, University of Alabama Press, 1978.
- Phyllis Rose**, *Joséphine Baker. Une Américaine à Paris*, Paris, Fayard, 1990.
- Ruth Rosen**, *The Lost Sisterhood: Prostitution in America, 1900-1918*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1990.
- Kristin Ross**, *Fast Cars, Clean Bodies: Decolonization and the Reordering of French Culture*, Boston, MIT Press, 1995.
- Joshua D. Rothman**, *Notorious in the Neighborhood: Sex and Families across the Color Line in Virginia, 1787-1861*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2003.

- André Rouillé**, *La photographie. Entre document et art contemporain*, Paris, Gallimard, 2005.
- André Rouillé, Bernard Marbot**, *Le corps et son image. Photographies du dix-neuvième siècle*, Paris, Contrejour, 1986.
- Sébastien Roux**, *No money, no honey. Économies intimes du tourisme sexuel en Thaïlande*, Paris, La Découverte, 2011.
- Mary Rowlandson**, *The Sovereignty and Goodness of God*, Boston, Bedford/St. Martin's, 1997.
- Susmita Roye, Rajeshwar Mittapalli** (dir.), *The Male Empire Under the Female Gaze: The British Raj and the Memsahib*, Amherst, Cambria Press, 2013.
- Morel de Rubempré**, *La Pornologie ou Histoire nouvelle, universelle et complète de la débauche et de la prostitution et autres dépravations [...] terminé par un projet de loi sur la prostitution présenté aux Chambres*, Paris, Terry, 1848.
- Bleys Rudy**, *The Geography of Perversion: Male-to-Male Behavior Outside the West and the Ethnographic Imagination, 1750-1918*, New York, New York University Press, 1995.
- Britta Rupp-Eisenreich**, « La "science nouvelle" de Christoph Meiners (1747-1810) », in Nicolas Bancel, Thomas David, Dominic Thomas (dir.), *L'invention de la race. Des représentations scientifiques aux exhibitions populaires*, Paris, La Découverte, 2014.
- Alain Ruscio**, *La décolonisation tragique*, Paris, Messidor, 1987.
- Alain Ruscio**, *Amours coloniales. Aventures et fantasmes exotiques de Claire de Duras à Georges Simenon*, Paris, Complexe, 1996.
- Alain Ruscio**, *Le credo de l'homme blanc. Regards coloniaux français (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Complexe, 2002.
- Alain Ruscio**, *Histoire de la colonisation. Réhabilitations, falsifications, instrumentalisations*, Paris, Les Indes savantes, 2007.

Alain Ruscio (dir.), *Encyclopédie de la colonisation française*, Paris, Les Indes savantes, 2017.

Alain Ruscio *Les Communistes et l'Algérie. Des origines à la guerre d'indépendance (1920-1962)*, Paris, La Découverte, 2019.

Salman Rushdie, *East, West*, Londres, Jonathan Cape Ltd, 1994.

Philippe J. Rushton, Anthony F. Bogaert, « Race differences in sexual behavior: Testing an evolutionary hypothesis », in *Journal of Research in Personality*, n° 21, 1987.

Don Russell, *The Wild West: A History of the Wild West Shows*, Fort Worth, Amon Carter Museum of Western Art, 1970.

Katheryn K. Russell, « The Racial Hoax as a Crime: The Law as Affirmation », in Shaun L. Gabbidon, Helen Taylor Greene, Vernetta D. Young (dir.), *African American Classics in Crime and Criminal Justice*, Thousand Oaks, Sage, 2002.

Don Russell, *The Lives and Legends of Buffalo Bill*, Norman, University of Oklahoma Press, 1973 [1960].

Jonathan Rutherford (dir.), *Identity, Community, Culture, Difference*, Londres, Lawrence & Wishart, 1990.

James R. Ryan, *Picturing Empire: Photography and the Visualization of the British Empire*, Chicago, University of Chicago Press, 1997.

Robert W. Rydell, *All the World's a Fair: Visions of Empire at American International Expositions, 1876-1916*, Chicago, University of Chicago Press, 1984 [1974].

Robert W. Rydell, *World of Fairs*, Chicago, University of Chicago Press, 1993.

Robert W. Rydell, « Soundtracks of Empire: "The White Man's Burden", the War in the Philippines, the "Ideals of America", and Tin Pan Alley », in *European Journal of American Studies*, vol. 7, n° 2, 2012.

Robert W. Rydell, « In Sight and Sound with the Other Senses All Around: Racial Hierarchies at America's World's Fairs », in Nicolas Bancel,

Thomas David, Dominic Thomas (dir.), *The Invention of Race*, New York, Routledge, 2014.

Robert W. Rydell, Nancy E. Gwinn (dir.), *Fair Representations: World's Fairs and the Modern World*, Amsterdam, VU University Press, 1994.

Robert W. Rydell, John E. Findling, Kimberly D. Pelle, *Fair America: World's Fairs in the United States*, Washington, D.C., Smithsonian Institution Press, 2000.

S

Emmanuelle Saada, *Les enfants de la colonie. Les métis de l'Empire français entre sujétion et citoyenneté*, Paris, La Découverte, 2007.

Christophe Sabouret, « L'ombre du soleil rouge », in Dimitri Nicolaïdis (dir.), *Oublier nos crimes*, Paris, Autrement, 2002.

Christophe Sabouret, *Fukushima. L'apocalypse et après ?*, Saint-Malo, Pascal Galodé, 2011.

Christophe Sabouret, Shûichi Katô, *Le temps et l'espace dans la culture japonaise*, Paris, CNRS Éditions, 2009.

Ignacy Sachs, « L'image du Noir dans l'art européen », in *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 24, n° 4, 1969.

Gabriel Sagard, *Le grand voyage du pays des Hurons*, Paris, Denys Moreau, 1632.

Aderinto Saheed, *When Sex Threatened the State: Illicit Sexuality, Nationalism, and Politics in Colonial Nigeria, 1900-1958*, Urbana Champaign, University of Illinois Press, 2014.

Edward W. Said, *Orientalism*, New York, Pantheon Books, 1978.

Edward W. Said, *Culture and Imperialism*, New York, Vintage, 1994.

Edward W. Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 1994 [1978].

John Saillant, « The Black Erotic Body and the Republican Body Politic, 1790-1820 », in *Journal of the History of Sexuality*, vol. 5, n° 3, 1995.

- Brau de Saint-Pol Lias**, *Amour sauvage*, Paris, G. Havard, 1896.
- Isaure de Saint Pierre**, *La Magnifique*, Paris, Albin Michel, 2002.
- Roger Salardenne**, *L'Afrique Galante. Reportage chez les Prostituées Juives et Mauresques*, Paris, Prima, 1932.
- Anne Salmond**, *Two Worlds: First meetings between Maori and Europeans, 1642-1772*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 1991.
- Christine Salomon**, « Vers le nord », in *Autrepart*, n° 49, 2009.
- Christine Salomon**, « Le prix de l'inaccessible, De nouvelles intimités genrées et racialisées à l'ère de la mondialisation », in *L'Homme*, n°s 203-204, 2012.
- Diane Sambron**, *Les Femmes algériennes pendant la colonisation*, Paris, Riveneuve, 2009.
- Peggy Reeves Sanday**, *Female Power and Male Dominance: On Origins of Sexual Inequality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981.
- Jean-Pierre Sanderson**, « Le Congo belge entre mythe et réalité. Une analyse du discours démographique colonial », in *Population*, n° 2, mars-avril 2000.
- Laura Santone**, « Publicité ethnique : enjeux commerciaux et dynamiques identitaires », in *Semen*, n° 36, 2013.
- Mahua Sarkar**, « The Colonial Cast: The Merchant, the Soldier, the "Writer" (Clerk) and their Lovers: British Imperialism and Native Women's Histories », communication au colloque *Femmes et genre en contexte colonial (XIX^e-XX^e siècle)* à Sciences Po Paris, 2012.
- Thilo Sarrazin**, *L'Allemagne disparaît*, Paris, Éditions du Toucan, 2013.
- A. C. de C. M. Saunders**, *A Social History of Black Slaves and Freedmen in Portugal, 1441-1555*, New York, Cambridge University Press, 1982.
- Tanya L. Saunders**, « Grupo OREMI: Black Lesbians and the Struggle for Safe Social Space in Havana », in *Souls: A Critical Journal of Black Politics, Culture, and Society*, vol. 11, n° 2, 2009.

- Emmanuelle Sauvage**, « Sade et l'exotisme africain : images de Noirs », in *Études littéraires*, vol. 37, n° 3, 2006.
- Marcel Sauvage**, *Voyages et aventures de Josephine Baker*, Paris, Marcel Seheur, 1931.
- Éric Savarese**, « Réinventer le corps de l'autre : le corps des Maghrébins dans le cinéma français de 1962 à nos jours », in *Hermès*, n° 30, 2001.
- Gordon Sayre**, *Les Sauvages Américains : Representations of Native Americans in French and English Colonial Literature*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1997.
- Alberto Sbacchi**, *Ethiopia under Mussolini: Fascism and the Colonial Experience*, Londres, Zed Books, 1986.
- Judith Kelleher Schafer**, *Brothels, Depravity, and Abandoned Women, Illegal Sex in Antebellum New Orleans*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2009.
- Jean-Frédéric Schaub**, *Pour une histoire politique de la race*, Paris, Seuil, 2015.
- Raffael Scheck**, *Une saison noire : Les massacres de tirailleurs sénégalais, mai-juin 1940*, Paris, Tallandier, 2007.
- Joanna Cohan Scherer**, « The Photographic Document: Photographs as Primary Data in Anthropological Inquiry », in Elizabeth Edwards (dir.), *Anthropology and Photography, 1860-1920*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1992.
- Irvin Cemil Schick**, *The Erotic Margin: Sexuality and Spatiality in Alteritist Discourse*, Londres/New York, Verso, 1999.
- Londa Schiebinger**, « Skeletons in the Closet: The First Illustrations of the Female Skeleton in Eighteenth-Century Anatomy », in *Representations*, vol. 14, 1986.
- Nina Glick Schiller**, **Data Dea**, **Markus Höhne**, *African Culture and the Zoo in the 21st Century: The « African Village » in the Augsburg Zoo and*

its Wider Implications, Halle, Max Planck Institute for Social Anthropology, 2005.

Britta Schilling, *Postcolonial Germany: Memories of Empire in a Decolonized Nation*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

Ulrich Schmidel, *Voyage curieux au río de la Plata (1534-1554)*, Paris, Utz/Unesco, 1998 [édition originale en allemand : 1567].

Elizabeth Schmidt, « Race, Sex, and Domestic Labor: The Question of African Female Servants in Southern Rhodesia, 1900-1939 », in Karen Tranberg Hansen (dir.), *African Encounters with Domesticity*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1992.

Heike Schmidt, « Colonial Intimacy: The Rechenberg Scandal and Homosexuality in German East Africa », in *Journal of the History of Sexuality*, vol. 17, n° 1, 2008.

Nelly Schmidt, *Histoire du métissage*, Paris, La Martinière, 2003.

Dominique Schnapper, *La Relation à l'autre. Au cœur de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, 1998.

Suzanne Schneider, « Louis Agassiz and the American School of Ethnoeroticism: Polygenesis, Pornography, and Other “Perfidious Influences” », in Maurice O. Wallace, Shawn Michelle Smith (dir.), *Pictures and Progress, Early Photography and the Making of African American Identity*, Durham, Duke University Press, 2012.

Esther Schreuder, « “Blacks” in Court Culture in the Period 1300-1900: Propaganda and consolation », in Vincent Boele (dir.), *Black is Beautiful: Rubens to Dumas*, Amsterdam, Waanders Publishers Zwolle, 2008.

Lars Schroeder, *Slave to the Body: Black Bodies, White No-Bodies, and the Regulative Dualism of Body-Politics in the Old South*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 2003.

Lilia Moritz Schwarcz, *Racismo no Brasil*, São Paulo, Publifolha, 2001.

Marie Jenkins Schwartz, *Born in Bondage, Growing Up Enslaved in the Antebellum South*, Cambridge, Harvard University Press, 2000.

- Marie Jenkins Schwartz**, *Birthing a Slave: Motherhood and Medicine in the Antebellum South*, Cambridge, Harvard University Press, 2006.
- Werne Michael Schwarz**, *Anthropologische Spektakel. Zur Schaustellung « exotischer » Menschen, Wien (1870-1910)*, Vienne, Turia und Kant, 2001.
- Ellen C. Scott**, *Cinema Civil Rights: Regulation, Repression, and Race in the Classical Hollywood Era*, New Brunswick/Londres, Rutgers University Press, 2015.
- Emmett J. Scott**, *Scott's Official History of the American Negro in the World War*, Chicago, Homewood Press, 1919.
- James C. Scott**, *La Domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne*, Paris, Amsterdam, 2009.
- Joan W. Scott**, *The Politics of the Veil*, Princeton, Princeton University Press, 2007.
- Pamela Scully**, « Rape, Race, and Colonial Culture: The Sexual Politics of Identity in the Nineteenth-Century Cape Colony, South Africa », in *American Historical Review*, n° 100, 1995.
- Laurie Sears**, *Fantasizing the Feminine: Sex and Death in Indonesia*, Durham, Duke University Press, 1995.
- Santiago Sebastián**, « El indio desde la iconografía », in Olga Cuevas Fernandez (dir.), *La imagen del indio en la Europa moderna*, Madrid, CSIC, 1990.
- Santiago Sebastián**, *Iconografía del Indio Americano. Siglos XVI-XVII*, Madrid, Ediciones Tuero, 1992.
- Leïla Sebbar**, *Le Chinois vert d'Afrique*, Paris, Stock, 1984.
- Leïla Sebbar, Christelle Taraud, Jean-Michel Belorgey**, *Femmes d'Afrique du Nord. Cartes postales (1885-1930)*, Paris, Bleu Autour, 2011 [2006].
- Patricia Seed**, *To Love, Honor and Obey in Colonial Mexico: Conflicts over Marriage Choice, 1574-1821*, Stanford, Stanford University Press,

1988.

Ryme Seferdjali, « French Reforms and Muslim Women's Emancipation during the Algerian War », in *The Journal of North African Studies*, vol. 9, n° 4, 2004.

Ryme Seferdjali, « The French Army and Muslim Women during the Algerian War », in *Hawwa: Journal of Women in the Middle East and Islamic World*, vol. 3, n° 1, 2005.

Jean-Marie Seillan, *Aux sources du roman colonial. L'Afrique à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Karthala, 2006.

Ousmane Sembène, *Le Docker noir*, Paris, Présence Africaine, 1956.

Ousmane Sembène, *Ô Pays, mon beau peuple*, Paris, Présence Africaine, 1957.

Philippe Sénac, *L'image de l'Autre. L'Occident médiéval face à l'islam*, Paris, Flammarion, 2000 [1983].

Danzy Senna, *Caucasia*, New York, Riverhead Books, 1998.

Efram Sera-Shriar, « Ethnology in the Metropole: Robert Knox, Robert Gordon Latham and local Sites of Observational Training », in *Studies in History and Philosophy of Biological and Biomedical Sciences*, n° 42, 2011.

Michel Serceau, *Le Mythe, le miroir et le divan. Pour lire le cinéma*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2009.

Étienne Serres, « Rapport sur les résultats scientifiques du voyage de circumnavigation de l'Astrolabe et de la Zélée », in *Compte-rendu des séances de l'Académie des Sciences*, vol. 13, 1841.

Catherine Servan-Shreiber, « Inde et Grande-Bretagne : deux regards sur un passé colonial à travers le cinéma », in *Hermès*, n° 52, 2008.

Catherine Servan-Schreiber (dir.), *Indianité et Créolité à l'île Maurice, Purusartha*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2014.

Jean Servier, *Histoire de l'utopie*, Paris, Gallimard, 1967.

- Vanessa Seth**, *Europe's Indians: Producing Racial Difference, 1500-1900*, Durham/Londres, Duke University Press, 2010.
- Carlo Sforza**, *Cinque anni a Palazzo Chigi: la politica estera italiana dal 1947 al 1951*, Rome, Atlante, 1952.
- Paul Shankman**, « Interethnic Unions and the Regulation of Sex in Colonial Samoa, 1830-1945 », in *The Journal of Polynesian Society*, vol. 110, n° 2, 2001.
- Jenny Sharpe**, *Allegories of Empire: The Figure of Woman in the Colonial Text*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1993.
- Donald K. Sharpes**, « Princess Pocahontas, Rebecca Rolfe, 1595-1617 », in *American Indian Culture and Research Journal*, vol. 19, n° 4, 1995.
- Tracy Denean Sharpley-Whiting**, *Black Venus: Sexualized Savages, Primal Fears, and Primitive Narratives in French*, Durham, Duke University Press, 1999.
- Tracy Denean Sharpley-Whiting**, *Negritude Women*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2002.
- Tracy Denean Sharpley-Whiting**, *Pimps Up, Ho's Down: Hip Hop's Hold on Young Black Women*, New York, New York University Press, 2007.
- Tracy Denean Sharpley-Whiting** (dir.) *The Speech: Race and Barack Obama's "A More Perfect Union"*, New York, Bloomsbury, 2009.
- Tracy Denean Sharpley-Whiting**, *Bricktop's Paris: African American Women in Paris Between the Two World Wars*, Binghampton/New York, Suny Press, 2015.
- Todd Shepard**, « La "bataille du voile" pendant la guerre d'Algérie », in Charlotte Nordmann (dir.), *Le foulard islamique en questions*, Paris, Amsterdam, 2004.
- Todd Shepard**, *The Invention of Decolonization: The Algerian War and the Remaking of France*, New York, Cornell University Press, 2006.
- Todd Shepard**, *Mâle décolonisation. L'« homme arabe » et la France (1962-1979)*, Paris, Payot, 2017.

- Todd Shepard**, *Sex, France, and Arab Men, 1962-1979*, Chicago, The University of Chicago Press, 2017.
- Ben Shephard**, *Kitty and the Prince*, Londres, Profile Books, 2003.
- Rebecca Sherman, Melissa Steyn**, « E-race-ing the Line: South African Interracial Relationships Yesterday and Today », in Melissa Steyn, Mikki van Zyl (dir.), *The Prize and the Price: Shaping Sexualities in South Africa*, Pretoria, HSRC Press, 2009.
- Akira Shimoyama, Kôzô Ikemoto, Masahiro Furugawa**, *Taiseiyô dorei-bôeki-jidai no Nihonjin-dorei* [Les esclaves japonais à l'époque du commerce des esclaves dans le Pacifique], Tôkyô, Jinbun Shôin, 1995.
- Gi-Wook Shin, Michael Robinson** (dir.), *Colonial Modernity in Korea*, Cambridge, Harvard University Press, 1999.
- Ella Shohat, Robert Stam**, *Unthinking Eurocentrism: Multiculturalism and the Media*, Londres/New York, Routledge, 1994.
- Monique Sicard**, *La fabrique du regard*, Paris, Odile Jacob, 1998.
- Lisa Z. Sigel**, « Filth in the Wrong People's Hands: Postcards and the Expansion of Pornography in Britain and the Atlantic World, 1880-1914 », in *Journal of Social History*, vol. 33, n° 4, 2000.
- Bernard W. Sigg**, *Le silence et la honte. Névroses de la guerre d'Algérie*, Paris, Messidor/Éditions Sociales, 1989.
- Mrinalini Sinha**, *Colonial Masculinity: The « Manly Englishman » and the « Effeminate Bengali » in the Late Nineteenth Century*, Manchester, Manchester University Press, 1995.
- Mrinalini Sinha**, « Giving masculinity a History: Some Contributions from the Historiography of Colonial India », in *Gender and History*, vol. 11, n° 3, 1999.
- Ambalavaner Sivanandan**, « Foreword », in Liz Fekete, *A Suitable Enemy: Racism, Migration and Islamophobia in Europe*, Londres, Pluto Press, 2009.

- Pippa Skotnes**, « “Civilised Off the Face of the Earth”: Museum Display and the Silencing of the /Xam », in *Poetics Today*, vol. 22, n° 2, 2001.
- Tom M. Slattery**, *Immodest Proposals: Through the Pornographic Looking Glass*, New York, Writers Club Press, 2001.
- David Slavin**, *Colonial Cinema and Imperial France, 1919-1939: White Blind Spots, Male Fantasies, Settler Myths*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2001.
- Iceberg Slim**, *Pimp, les mémoires d'un maquereau*, Paris, Éditions de l'Olivier/Seuil, 1998 [1969].
- Leïla Slimani**, *Sexe et mensonges. La vie sexuelle au Maroc*, Paris, Les Arènes, 2017.
- Calvin John Smiley, David Fakunle**, « From “brute” to “thug”: The demonization and criminalization of unarmed Black male victims in America », in *The Journal of Human Behavior in the Social Environment*, n° 26, 2016.
- Alison Smith, David Brown, Carol Jacobi** (dir.), *Artists and Empire: Facing Britain's Imperial Past*, Londres, Tate Publishing, 2015.
- Andrea Smith**, « Not an Indian Tradition: The Sexual Colonization of Native Peoples », in *Hypatia*, vol. 18, n° 2, 2003.
- Bernard Smith**, *European Vision and the South Pacific*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1985.
- Earl Smith, Angela J. Hattery**, « Hey Stud: Race, Sex, and Sports », in *Journal of Sexuality and Culture*, n° 10, 2006.
- Merril D. Smith** (dir.), *Sex and Sexuality in Early America*, New York, New York University Press, 1998.
- Gregory D. Smithers**, *Slave Breeding: Sex, Violence and Memory in African American History*, Gainesville, University Press of Florida, 2012.
- Alfred Smoular**, *Sont-ils des humains à part entière ? L'intoxication anti-japonaise*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1992.

- Mohamed Larbi Snoussi**, « La prostitution en Tunisie au temps de la colonisation », in Jacques Alexandropoulos, Patrick Cabanel (dir.), *La Tunisie. Mosaïque : Diasporas, cosmopolitisme, archéologies de l'identité*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2000.
- Frank M. Snowden**, *Blacks in Antiquity Ethiopians in the Greco-Roman Experience*, Cambridge, Harvard University Press, 1970.
- Jiyōng Sō**, *Kyōngsōng ūi modōn gōl. Sobi, nodong, jendō ro bon singminji kŭndae* [Les filles modernes du Séoul colonial. La modernité coloniale considérée à partir de la consommation, du travail et du genre], Séoul, Yōi-yōn, 2013.
- Ousmane Socé Diop**, *Mirages de Paris*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1937.
- Anne-Marie Sohn**, « Histoire des hommes et des masculinités », in *Historiens et géographes*, n° 394, 2006.
- Werner Sollors**, « La maledizione di Cam : ovvero della “generazione” alla “razza” », in Girolamo Imbruglia (dir.), *Il razzismo e le sue storie*, Naples, Edizioni Scientifiche Italiana, 1992.
- Werner Sollors**, *Interracialism: Black-White Intermarriage in American History, Literature and Law*, New York, Oxford University Press, 2000.
- John Solomon**, *DSK. The Scandal That Brought Down Dominique Strauss-Kahn*, New York, Thomas Dunne Books, 2012.
- Diane Miller Sommerville**, *Rape and Race in the Nineteenth-Century South*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2004.
- Siobhan Sommerville**, *Queering the Color Line: Race and the Invention of Homosexuality in American Culture*, Durham/Londres, Duke UP, 2000.
- Yōnok Song**, « Nihon no shokuminchi shihai to kokka teki kanri baishun. Chōsen no kōshō o chūshin ni shite » [« La prostitution sous gestion étatique et la domination coloniale japonaise. Le cas des prostituées publiques en Corée colonisée »], in *Chōsenshi kenkyūkai ronbunshū*, n° 32, 1994.

- Yōnok Song**, « Kīsen [Kisaeng] o meguru gensetsu kūkan to shokuminchi shugi » [Colonisation et espace discursif autour des Kisaeng], in *Zen.ya*, n° 7, 2006.
- Louis Sonolet**, *Le parfum de la dame noire*, Paris, Éditions La Renaissance du Livre, 1910.
- Susan Sontag**, *On Photography*, New York, Farrar/Straus and Giroux, 1977.
- Barbara Sorgoni**, *Parole e corpi. Antropologia, discorso giuridico e politiche sessuali interrazziali nella colonia Eritrea (1890-1940)*, Naples, Liguori Editore, 1998.
- Barbara Sorgoni**, *Etnografia e colonialismo. L'Eritrea e l'Etiopia di Alberto Pollera*, Turin, Bollati Boringhieri, 2001.
- Virginie Soubrier**, « La Vénus hottentote sur la scène contemporaine ou le théâtre en question », in *Africultures*, n°s 92-93, 2013.
- Jehan Soudan**, *Les Millions de Barnum, Amuseur des Peuples*, Paris, Hachette, 1899.
- François Soulages**, *L'image et les images. Le pouvoir et les images, photographie et corps politiques* (t. 3), Paris, Klincksieck, 2011.
- Ré Soupault**, *Eine frau allein gehört allen : fotos aus dem "Quartier réservé" in Tunis*, Heidelberg, Wundrehorn, 1988.
- Ré Soupault**, *Frauenportraits aus dem "Quartier réservé" in Tunis*, Heidelberg, Manfred Metzner, 2001.
- Daniel Soutif**, *The Color Line. Les artistes africains-américains et la ségrégation (1865-2016)*, Paris, Flammarion/Musée du quai Branly, 2016.
- Fatou Sow**, « Les femmes, le sexe de l'État et les enjeux du politique : l'exemple de la régionalisation au Sénégal », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 6, 1997.
- Barbara Spadaro**, *Una colonia Italiana. Incontri, memorie e rappresentazioni tra Italia e Libia*, Milan, Le Monnier-Mondadori, 2013.

- Barbara Spadaro**, « The Italian Empire “at home”: Fascist Girls, Imperial Propaganda and the “Racialized” Memory of Italy, 1937-2007 », in Clare Midgley, Alison Twells, Julie Carlier (dir.), *Women in Transnational History: Connecting the Local and the Global*, New York, Routledge, 2016.
- Jennifer Spear**, « Colonial Intimacies: Legislating Sex in French Louisiana », in *The William and Mary Quarterly*, vol. 60, n° 1, 2003.
- Martine Spensky**, « Identités multiples : l’affaire du foulard », in *Modern and Contemporary France*, n° 42, 1990.
- Martine Spensky**, *Universalisme, particularisme et citoyenneté dans les Iles Britanniques*, Paris, L’Harmattan, 2000.
- Martine Spensky**, « L’émigration des femmes “seules” dans l’Empire britannique vue par *The Imperial Colonist* (1900-1918). Une alternative à la citoyenneté ? », in *Sextant*, vol. 5, n° 25, 2008.
- Martine Spensky**, « Louisa Knightley of Fawsley et les Dames de la revue *The Imperial Colonist* (1902-1914) », in Véronique Molinari (dir.), *Droits des Femmes, droits des autres. Des féministes britanniques face aux autres exclus de la citoyenneté (1860-1930)*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2012.
- Martine Spensky** (dir.), *Le contrôle du corps des femmes dans les Empires coloniaux. Empires, genre et biopolitiques*, Paris, Karthala, 2015.
- Dominique Spiess** (dir.), *Encyclopédie des impressionnistes. Des précurseurs aux héritiers*, Tours, Edita, 1992.
- Gayatri Chakravorty Spivak**, « Imperialism and Sexual Difference », in *Oxford Literary Review*, n° 8, 1986.
- Gayatri Chakravorty Spivak**, « Can the Subaltern Speak? », in Cary Nelson, Lawrence Grossberg (dir.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Chicago, University of Illinois Press, 1988.
- Gayatri Chakravorty Spivak**, « Poststructuralism, Marginality, Postcoloniality and Value », in Peter Collier, Helga Geyer-Ryan (dir.),

- Literary Theory Today*, Ithaca/New York, Cornell University Press, 1990.
- Julia Cherry Spruill**, *Women's Life and Work in the Southern Colonies*, New York/Londres, W. W. Norton & Company, 1998.
- Hans Staden**, *Nus, féroces et anthropophages*, Paris, Métailié, 2005 [1557].
- Domna Stanton** (dir.), *Discourses of Sexuality: From Aristotle to AIDS*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1992.
- Daiva Stasiulis, Nira Yuval Davies**, *Racialised Boundaries*, Londres/New York, Routledge, 1993.
- Jean-François Staszak**, « Danse exotique, danse érotique. Perspectives géographiques sur la mise en scène du corps de l'Autre (XVIII^e-XXI^e siècles) », in *Annales de Géographie*, n° 660-661, 2008.
- Jean-François Staszak**, « La fabrique cinématographique de l'altérité. Les personnages de "Chinoises" dans le cinéma occidental », in *Annales de Géographie*, n° 682, 2011.
- Jean-François Staszak**, « La construction de l'imaginaire occidental de l'Ailleurs et la fabrication des exotica. Le cas des *toi moko* maoris », in Daniel Herniaux, Alicia Lidon (dir.), *Geografia de los imaginarios*, Barcelone/Mexico, Anthropos/Universidad Autónoma Metropolitana Iztapalapa, 2012.
- Jean-François Staszak**, « L'imaginaire géographique du tourisme sexuel », in *L'Information géographique*, vol. 76, 2012.
- Jean-François Staszak**, « L'écran de l'exotisme. La place de Joséphine Baker dans le cinéma français », in *Annales de Géographie*, n° 695-696, 2014.
- Jean-François Staszak**, « Planning prostitution in colonial Morocco: Bousbir, the quartier réservé of Casablanca », in Paul J. Maginn, Christine Steinmetz (dir.) *(Sub)Urban Sexscapes: Geographies and Regulation of the "Sex Industry"*, Londres, Routledge, 2014.
- Jean-François Staszak**, « Performing race and gender: The exoticization of Josephine Baker and Anna May Wong », in *Gender, Place and Culture*,

vol. 22, n° 5, 2015.

Jean-François Staszak, *Clichés exotiques. Le Tour du Monde en photographies (1860-1890)*, Paris, De Monza, 2015.

Jean-François Staszak, « Tout ce que vous voulez savoir sur les sexualités touristiques. Ce qu'on en a su, ce qu'on en sait et ce qu'il reste à en savoir », in *Téoros*, vol. 37, 2018.

Martin Staum, *Labeling People: French Scholars on Society, Race, and Empire, 1815-1848*, Montréal/Kingston/Londres/Ithaca, McGill-Queen's University Press, 2003.

Flora Annie Steel, *On the Face of the Waters*, Londres, Heinemann, 1897.

Giulietta Stefani, *Colonia per maschi. Italiani in Africa Orientale: una storia di genere*, Vérone, Ombre corte, 2007.

Alessandro Stella « Des esclaves pour la liberté sexuelle de leurs maîtres (Europe occidentale, XIV^e-XVIII^e siècles) », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 5, 2005.

Francesca Stella, *Lesbian Lives in Soviet and Post-Soviet Russia: Post-Socialism and Gendered Sexualities*, New York, Palgrave Macmillan, 2015.

Katérina Stenou, *Images de l'autre : la différence, du mythe au préjugé*, Paris, Seuil, 1998.

Nancy Leys Stepan, « Race and Gender: The role of Analogy in Science », in David Theo Goldberg (dir.), *Anatomy of Racism*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1990.

Nancy Leys Stepan, « *The Hour of Eugenics* »: *Race, Gender, and Nation in Latin America*, Ithaca, Cornell University Press, 1991.

Brenda Stevenson, *Life in Black and White: Family and Community in the Slave South*, New York, Oxford University Press, 1997.

Melissa Steyn, Mikki van Zyl (dir.), *The Prize and the Price: Shaping Sexualities in South Africa*, Pretoria, HSRC Press, 2009.

George William Stocking, *Race, Culture and Evolution: Essays in the History of Anthropology*, Chicago, University of Chicago Press, 1982 [1968].

George William Stocking (dir.), *The Retreat of Scientific Racism: Changing Concepts of Race in Britain and the United States between the World Wars*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

Victor I. Stoichita, *Noirs, Juifs, Musulmans et « Gitans » dans l'art occidental des Temps modernes*, Paris, Hazan/Louvre éditions, 2014.

Verena Stolcke, *Marriage, Class and Colour in Nineteenth-Century Cuba; A Study of Racial Attitudes and Sexual Values in a Slave Society*, Londres, Cambridge University Press, 1974.

Verena Stolcke, *Coffee Planters, Workers and Wives: Class Conflict and Gender Relations on São Paulo Plantations, 1850-1980*, Londres/Oxford, Macmillan/St Anthony's College, 1988.

Ann Laura Stoler, « Making Empire Respectable: The Politics of Race and Sexual Morality in 20th Century Colonial Cultures », in *American Ethnologist*, vol. 16, n° 4, 1989.

Ann Laura Stoler, « Carnal Knowledge and Imperial Power: Gender, Race and Morality in Colonial Asia », in Micaela di Leonardo (dir.), *Gender at the Crossroads of Knowledge: Feminist Anthropology in the Postmodern Era*, Berkeley, University of California Press, 1991.

Ann Laura Stoler, « Sexual Affronts and Racial Frontiers: European Identities and the Cultural Politics of Exclusion in Colonial Southeast Asia », in *Comparative Studies in Society and History*, vol. 34, n° 3, 1992.

Ann Laura Stoler, *Race and the Education of Desire: Foucault's History of Sexuality and the Colonial Order of Things*, Durham/Londres, Duke University Press, 1995.

Ann Laura Stoler, *Carnal Knowledge and Imperial Power: Race and the Intimate in Colonial Rule*, Berkeley, University of California Press, 2002.

- Ann Laura Stoler**, « Genre et moralité dans la construction impériale de la race », in *Actuel Marx*, n° 38, 2005.
- Ann Laura Stoler**, *Haunted by Empire: Geographies of Intimacy in North American History*, Durham, Duke University Press, 2006.
- Ann Laura Stoler**, « L'aphasie coloniale française. L'histoire mutilée », in Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Florence Bernault, Ahmed Boubeker, Achille Mbembe, Françoise Vergès (dir.), *Ruptures postcoloniales. Les nouveaux visages de la société française*, Paris, La Découverte, 2010.
- Ann Laura Stoler**, *La chair de l'Empire. Savoirs intimes et pouvoirs raciaux en régime colonial*, Paris, La Découverte, 2013 [2002].
- Ann Laura Stoler**, *Duress: Imperial Durabilities in Our Times*, Durham, Duke University Press, 2016.
- Ann Laura Stoler**, *Au cœur de l'archive coloniale. Questions de méthode*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2019.
- Benjamin Stora, Linda Amiri** (dir.), *Algériens en France (1954-1963) : la guerre, l'exil, la vie*, Paris, Cité nationale de l'histoire de l'immigration/Autrement, 2012.
- Tyler Stovall**, « Love, Labor, and Race: Colonial Men and White Women in France During the Great War », in Tyler Stovall, Georges Van Den Abbeele (dir.), *French Civilization and Its Discontents: Nationalism, Colonialism, Race*, Lanham, Lexington Books, 2003.
- Steven M. Stowe**, *Intimacy and Power in the Old South: Ritual in the Lives of the Planters*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1987.
- John Strausbaugh**, *Black like you: Blackface, Whiteface, Insult & Imitation in American Popular Culture*, New York, Tarcher, 2006.
- Heather Streets**, *Martial Races: The Military, Race and Masculinity in British Imperial Culture, 1857-1914*, Manchester, Manchester University Press, 2004.

- Margaret Strobel**, « Gender and Race in the Nineteenth – and Twentieth – Century British Empire », in Renate Bridenthal, Claudia Koonz, Susan Stuard (dir.), *Becoming Visible: Women in European History*, Boston, Houghton Mifflin Co., 1987.
- Margaret Strobel**, *European Women and the Second British Empire*, Bloomington, Indiana University Press, 1991.
- Margaret Strobel**, « Gender, Sex and Empire », in Michael Adas (dir.), *Islamic and European Expansion: The Forging of a Global Order*, Philadelphie, Temple University Press, 1993.
- Margaret Strobel**, « Women in Religion and Secular Ideology », in Margaret Jean Hay, Sharon Stichter (dir.), *African Women South of the Sahara*, New York, Longman, 1995.
- Margaret Strobel**, **Nupur Chaudhuri** (dir.), *Western Women and Imperialism: Complicity and Resistance*, Bloomington, Indiana University Press, 1992.
- George Sullivan**, *Black Artists in Photography, 1840-1940*, New York, Cobblehill Books, 1996.
- April R. Summitt**, *Sacagawea: A Biography*, Westport/Londres, Greenwood Press, 2008.
- Isabelle Surun** (dir.), *Les sociétés coloniales à l'âge des Empires (1850-1950)*, Paris, Atlande, 2012.
- Branislava Susnik**, *El rol de los indígenas en la formación y en la vivencia del Paraguay* (2 volumes), Asuncion, Instituto Paraguayo de Estudios Nacionales, 1982.
- Deborah J. Swiss**, *The Tin Ticket: The Heroic Journey of Australia's Convict Women*, New York, Berkley Publishing Corporation, 2010.
- Dominique Szymusiak**, *Matisse et l'Océanie. Le voyage à Tahiti*, La Cateau-Cambrésis, Musée Matisse, 1998.

T

- Pierre-André Taguieff**, « Le néo-racisme différentialiste. Sur l'ambiguïté d'une évidence commune et ses effets pervers », in *Langage et société*, vol. 34, n° 1, 1985.
- Pierre-André Taguieff**, *La force du préjugé : essai sur le racisme et ses doubles*, Paris, Gallimard/La Découverte, 1990.
- Pierre-André Taguieff**, « Doctrines de la race et hantise du métissage : Fragment d'une histoire de la mixophobie savante », in *Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie*, n° 17, 1991.
- Pierre-André Taguieff**, « Eugénisme ou décadence ? L'exception française », in *Ethnologie française*, n° 24, 1994.
- Ronald T. Takaki**, *Iron Cages: Race and Culture in Nineteenth-Century America*, New York, Knopf, 1977.
- Eiji Takemae**, *Inside GHQ: The Allied Occupation of Japan and Its Legacy*, New York/Londres, Continuum International Publishing Group, 2002.
- Niina Takemoto**, « *Karayuki-san* » kaigai-dekasegi. Josei no kindai [Le travail à l'étranger des « karayuki-san ». Les femmes japonaises à l'époque moderne], Tôkyô, Kyôei Shobô, 2015.
- Nobuko Takenaka**, *Shokuminchi Taiwan no Nihon josei seikatsu-shi* [Histoire de la vie des femmes japonaises dans le Taiwan colonial], Tokyo, Tabata shoten, 1995.
- Éric Taladoire**, *D'Amérique en Europe. Quand les Indiens découvraient l'Ancien Monde (1493-1892)*, Paris, CNRS Éditions, 2014.
- Eusebio Tamagnini**, « Os problemas da mestiçagem », in *Trabalhos do 1º Congresso de Antropologia Colonial*, 1934.
- Federica Tamarozzi**, « Voix Miss », in Bernard Andrieu, Gilles Boëtsch (dir.), *Corps du monde. Atlas des cultures corporelles*, Paris, Armand Colin, 2013.
- Federica Tamarozzi, Gilles Boëtsch** (dir.), *Morceaux exquis. Il y a un corps entre nous*, Paris, Beaux Arts éditions/Fondation EDF Diversterre,

2011.

Federica Tamarozzi, Madeleine Leclair, Floriane Morin (dir.), *Musée d'ethnographie de Genève. Regards sur les collections*, Genève, MEG, 2014.

Ashwini S. Tambe, *Codes of Misconduct: The Regulation of Prostitution in Colonial Bombay*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2000.

Ashwini S. Tambe, « The Elusive Ingenue: A transnational Feminist Analysis of European Prostitution in Colonial Bombay », in *Gender and Society*, vol. 19, n° 2, 2005.

Christelle Taraud, *Mauresques. Femmes orientales dans la photographie coloniale (1860-1910)*, Paris, Albin Michel, 2003.

Christelle Taraud, « Angélique et l'Orient : une certaine vision de l'altérité ? », in *L'Homme et la société*, n° 154, 2004.

Christelle Taraud, « Urbanisme, hygiénisme et prostitution à Casablanca dans les années 1920 », in *French Colonial History*, vol. 7, 2006.

Christelle Taraud, « Genre, classe et "race" en contexte colonial et post-colonial : une approche par la mixité sexuelle », in Pascale Bonnemère, Irène Théry (dir.), *Ce que le genre fait aux personnes*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2008.

Christelle Taraud, « Les yaouleds : entre marginalisation sociale et sédition politique. Retour sur une catégorie hybride de la casbah d'Alger dans les années 1930-1960 », in Christine Machiels, Éric Pierre (dir.), « La prostitution des mineur(e)s au xx^e siècle », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n° 10, octobre 2008.

Christelle Taraud, *La prostitution coloniale. Algérie, Tunisie, Maroc (1830-1962)*, Paris, Payot, 2009 [2003].

Christelle Taraud, « Le rêve masculin de femmes dominées et soumises », in Driss El Yazami, Yvan Gastaut, Naïma Yahy (dir.), *Générations. Un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France*, Paris, Gallimard/Génériques/CNHI, 2009.

- Christelle Taraud**, « Les bagnes de l'Empire au féminin ou comment déporter les opposantes politiques de la métropole dans les colonies françaises au XIX^e siècle », in *Sextant*, n° 26, 2009.
- Christelle Taraud**, « La virilité en situation coloniale, de la fin du XVIII^e siècle à la Grande Guerre », in Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité* (t. 2), Paris, Seuil, 2011.
- Christelle Taraud**, « *Amour interdit* ». *Prostitution, marginalité et colonialisme. Maghreb (1830-1962)*, Paris, Payot, 2012.
- Christelle Taraud**, « Femmes “indigènes” sur *étriers* : discours hygiéniste et violence photographique dans le Maroc colonial des années 1930 », in Jean-Louis Guarena (dir.), *Sexualités occidentales (XVIII^e-XXI^e siècles)*, Tours, PUFR, 2014.
- Christelle Taraud**, « Jean-Joseph Benjamin-Constant : peindre une féminité orientale érotique et exotique en suspension », in Nathalie Bondil (dir.), *Benjamin-Constant. Merveilles et mirages de l'orientalisme*, Paris, Hazan, 2014.
- Christelle Taraud**, « Modèles, courtisanes et prostituées », in *L'Histoire*, n° 457, 2019.
- Théodore Tarczylo**, *Sexe et liberté au siècle des Lumières*, Paris, Presses de la Renaissance, 1983.
- Emma Tarlo**, *Visibly Muslim. Fashion, Politics, Faith*, Oxford/New York, Berg, 2010.
- Diana Taylor**, « Guillermo Gomez-Pena and Coco Fusco's Couple in the Cage », in *The Drama Review*, n° 42, 1998.
- Jacqueline Sanchez Taylor**, « Female sex tourism: a contradiction in terms? », in *Feminist Review*, n° 83, 2006.
- Jean Gelman Taylor**, *Women Creating Indonesia: The First 50 Years*, Parkville, Monash Asia Institute, 1997.
- Jean Gelman Taylor**, *Indonesia: Peoples and Histories*, New Haven/Londres, Yale University Press, 2004.

- Jean Gelman Taylor**, *Identity, Nation and Islam: A Dialogue about Men's and Women's Dress in Indonesia*, Brighton, Sussex Academic Press, 2007.
- Jean Gelman Taylor**, *The Social World of Batavia: Europeans and Eurasians in Colonial Indonesia*, Madison, University of Wisconsin Press, 2009.
- Sami Tchak**, *Place des Fêtes*, Paris, Gallimard, 2001.
- Serge Tcherkézoff**, *Le mythe occidental de la sexualité polynésienne : Margaret Mead, Derek Freeman et "Samoa"*, Paris, PUF, 2001.
- Serge Tcherkézoff**, *Faa-Samoa, une identité polynésienne. Économie, politique, sexualité*, Paris, L'Harmattan, 2003.
- Serge Tcherkézoff**, *Tahiti (1768). Jeunes filles en pleurs. La face cachée des premiers contacts et la naissance du mythe occidental (1595-1928)*, Tahiti, Au Vent des îles, 2004.
- Serge Tcherkézoff**, *"First Contacts" in Polynesia: the Samoan Case. Western Misunderstandings about Sexuality and Divinity*, Canberra, Australian National University Press, 2008.
- Serge Tcherkézoff**, *Polynésie/Mélanésie : l'invention des « races » et des régions de l'Océanie*, Papeete, Au Vent de Iles, 2008.
- Serge Tcherkézoff**, « A Reconsideration of the Role of Polynesian Women in Early Encounters with Europeans », in Margaret Jolly, Serge Tcherkézoff, Darrell Tryon (dir.), *Oceanic Encounters: Exchange, Desire, Violence*, Canberra, ANU Press, 2009.
- Serge Tcherkézoff**, *Mauss à Samoa. Le holisme sociologique et l'esprit du don polynésien*, Marseille, pacific-credo Publications, 2016
- Serge Tcherkézoff**, « Le don polynésien : le cas de Samoa et une analyse régionale de la valeur cosmologique », in *L'Uomo Società Tradizione Svilupp*, n° 1, 2018.
- Ignacio Telesca**, « La reinvencción del Paraguay. La operación historiográfica de Blas Garay sobre las misiones jesuíticas », in *Revista Paraguay desde las ciencias sociales*, n° 5, 2014.

- Enrico Tellini** (dir.), *La Mostra d'Oltremare. Immagini di settanta anni di storia*, Naples, Mostra d'Oltremare, 1997.
- Emma Jinhua Teng**, *Eurasian: Mixed Identities in the United States, China, and Hong Kong, 1842-1943*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 2013.
- Hsu-Ming Teo**, « Romancing the Raj: Interracial Relations in Anglo-Indian Romance Novels », in *History of Intellectual Culture*, vol. 4, n° 1, 2004.
- Jennifer Terry, Jacqueline Urla** (dir.), *Deviant Bodies: Critical Perspectives on Difference in Science and Popular Culture*, Bloomington, Indiana University Press, 1995.
- Simona Tersigni**, « La virginité des filles et l'honneur maghrébin dans le contexte français », in *Hommes et Migrations*, n° 1232, 2001.
- Gautam Basu Thankur**, « Vernacular Objects: Indian Mutiny, Imperial Panic », in *Victorian Literature and Culture*, vol. 44, 2016.
- André Thevet**, *Les singularités de la France antarctique autrement nommée Amérique et de plusieurs terres et îles découvertes de notre temps*, Paris, Chandeigne, 1997 [1557].
- Awa Thiam**, *La parole aux négresses*, Paris, Denoël/Gonthier, 1978.
- Marie Thiann-Bo Morel**, « Biodiversité et invasions biologiques, ce qu'en pensent les Réunionnais », in Éric Naim-Gesbert, Mathieu Maisonneuve, Tristan Aoustin (dir.), *La protection de la biodiversité outre-mer. Approches pluridisciplinaires*, Aix-en-Provence, Presses universitaires d'Aix-Marseille, 2012.
- Marie Thiann-Bo Morel, Pascal Duret**, « Couples mixtes, Intimité et cohérence identitaire. L'exemple des couples Créole/Zoreil », in Didier Le Gall, Nicolas Roinsard (dir.), *Chroniques d'une autre France : La Réunion. Genres de vie et intimités créoles*, Paris, L'Harmattan, 2009.
- Anne-Marie Thiesse**, *La création des identités nationales : Europe XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, 1999.
- Ngugi wa Thiong'o**, *Décoloniser l'esprit*, Paris, La Fabrique, 2011 [1986].

- Marie-Paule Thiriat**, « Les unions libres en Afrique subsaharienne », in *Cahiers québécois de démographie*, vol. 28, n^{os} 1-2, 1999.
- Hilke Thode-Arora**, « Hagenbeck et les tournées européennes : l'élaboration du zoo humain », in Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Éric Deroo, Sandrine Lemaire (dir.), *Zoos humains, de la Vénus hottentote aux reality shows*, Paris, La Découverte, 2002.
- Hilke Thode-Arora** (dir.), *From Samoa with Love? Samoan Travellers in Germany, 1895-1911. Retracing the Footsteps*, Munich, Hirmer, 2014.
- Hilke Thode-Arora**, « “The Belles of Samoa” The Samoa Show of 1895-1897 », in Hilke Thode-Arora (dir.), *From Samoa with Love? Samoan Travellers in Germany (1895-1911). Retracing the Footsteps*, Munich, Hirmer, 2014.
- Hilke Thode-Arora**, « “Ah, Those Samoans!”, German Fantasies », in Hilke Thode-Arora (dir.), *From Samoa with Love? Samoan Travellers in Germany (1895-1911). Retracing the Footsteps*, Munich, Hirmer, 2014.
- Dominic Thomas**, *Black France: Colonialism, Immigration, and Transnationalism*, Bloomington, Indiana University Press, 2007.
- Dominic Thomas**, « Intersections et Trajectoires : Les études francophones et la théorie postcoloniale », in *Cahiers d'Études africaines*, n^o 198-199-200, 2010.
- Dominic Thomas**, *Noirs d'encre. Colonialisme, immigration et identité au cœur de la littérature afro-française*, Paris, La Découverte, 2013 [2007].
- Dominic Thomas**, *Africa and France: Postcolonial Cultures, Migration and Racism*, Bloomington, Indiana University Press, 2013.
- Dominic Thomas** (dir.), *Afro-European Cartographies*, Newcastle-upon-Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2014.
- Dominic Thomas** (dir.) *The Colonial Legacy in France: Fracture, Rupture, and Apartheid*, Bloomington, Indiana University Press, 2017.
- Greg Thomas**, *The Sexual Demon of Colonial Power: Pan-African Embodiment and Erotic Schemes of Empire*, Bloomington, Indiana

University Press, 2007

Jérôme Thomas, « Le corps dans la pensée quechua », in *Corps*, n° 1, 2006.

Jérôme Thomas, *Embellir le corps. Les parures corporelles amérindiennes du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2011.

Jérôme Thomas, *L'évangélisation des populations andines au XVI^e siècle. Policía cristiana et conquête des corps*, Paris, Les Indes savantes, 2014.

Jérôme Thomas, *Les Incas et la déformation intentionnelle du crâne. Un marqueur social, culturel, ethnique et religieux*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2017.

Andrew Thompson, *Britain's Experience of Empire in the Twentieth Century*, Oxford, Oxford University Press, 2016.

Barbara Thompson (dir.), *Black Womanhood: Images, Icons, and Ideologies of the African Body*, Hanover, Hood Museum of Art/Dartmouth College/University of Washington Press, 2008.

James Thompson, Barbara Wright, *Eugène Fromentin (1820-1876). Visions d'Algérie et d'Égypte*, Courbevoie, ACR Édition, 2008.

Lynne Thornton, *Les Orientalistes, peinture voyageurs (1828-1908)*, Courbevoie/Paris, ACR Édition/Éditions de l'Amateur, 1983.

Lynne Thornton, *Les Africanistes, peintres voyageurs (1860-1960)*, Courbevoie, ACR Édition, 1990.

Lynne Thornton, *La femme dans la peinture orientaliste*, Courbevoie, ACR Édition, 1994 [1985].

Lynne Thornton, *Du Maroc aux Indes, voyages en Orient aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Courbevoie, ACR Édition, 1998.

Lynne Thornton, Alain Jacob, *Les Peintres et l'Afrique noire*, Paris, C.P.I.P., 1982.

Germaine Tillion, *Le harem et les cousins*, Paris, Seuil, 1966.

Serge Tisseron, *La main, l'œil, l'image*, Paris, INA, 2014.

- Robert Tobin**, « Venus von Samoa. Rasse und Sexualität im deutschen Südpazifik », in Alexander Honold, Oliver Simons (dir.) *Kolonialismus als Kultur: Literatur, Medien, Wissenschaft in der deutschen Gründerzeit des Fremden*, Tübingen, A. Francke Verlag, 2002.
- Fatimah Tobing Rony**, *The Third Eye: Race, Cinema, and Ethnographic Spectacle*, Durham, Duke University Press, 1996.
- Tzvetan Todorov**, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989.
- Maria Todorova**, *Imagining the Balkans*, New York, Oxford University Press, 1997.
- Paul Toinet**, *Paul et Virginie, répertoire bibliographique et iconographique*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1963.
- Ehud R. Toledano**, « Enslavement in the Ottoman Empire in the Early Modern Period », in David Eltis, Stanley L. Engerman (dir.), *The Cambridge World History of Slavery* (t. 3), Cambridge, Cambridge University Press, 2011.
- Serena Tolino**, « The History of Prostitution in Egypt, 1882-1961: From Regulation to Prohibition », in Susanne Kurz, Claudia Preckel, Stefan Reichmuth (dir.), *Muslim Bodies Body, Sexuality and Medicine in Muslim Societies Körper – Sexualität und Medizin in muslimischen Gesellschaften*, Münster, Religionswissenschaft/Forschung und Wissenschaft, 2015.
- Stewart E. Tolnay, E. M. Beck**, *A Festival of Violence: An Analysis of Southern Lynchings, 1882-1930*, Urbana/Chicago, University of Illinois Press, 1992.
- Giovanna Tomasello**, *L'Africa tra mito e realtà. Storia della letteratura coloniale italiana*, Palermo, Sellerio, 2004.
- Paul Topinard**, *L'Anthropologie*, Paris, C. Reinwald, 1879 [1876].
- Diana J. Torres**, *Pornoterrorisme*, Paris, Gatusain, 2013.

- Tanaka Toshiyuki**, *Japan's Comfort Women: Sexual Slavery and Prostitution During World War II and the US occupation*, Londres, Psychology Press, 2002.
- Roger Toumson**, *Mythologie du métissage*, Paris, PUF, 1998.
- Mathieu Trachman**, *Le travail pornographique. Enquête sur la production de fantasmes*, Paris, La Découverte, 2013.
- Mathieu Trachman**, « Hiérarchie des salaires et plaisir au travail dans la pornographie », in *Ethnologie française*, vol. 43, n° 3, 2013.
- Isabelle Tracol-Huynh**, « La prostitution au Tonkin colonial, entre races et genres », in *Genre, sexualité & société*, n° 2, 2009.
- Isabelle Tracol-Huynh**, « Encadrer la sexualité au Viêt-Nam colonial : police des mœurs et réglementation de la prostitution (des années 1870 à la fin des années 1930) », in *Genèses*, n° 86, 2012.
- Isabelle Tracol-Huynh**, « The Shadow Theatre of Prostitution in French Colonial Tonkin: Faceless Prostitutes under the Colonial Gaze », in *Journal of Vietnamese Studies*, vol. 7, n° 1, 2012.
- Isabelle Tracol-Huynh**, *Entre ordre colonial et santé publique, la prostitution au Tonkin colonial de 1885 à 1954*, thèse d'histoire, Institut d'Asie orientale de Lyon, 2013.
- Isabelle Tracol-Huynh**, « Silhouettes du monde prostitutionnel : les prostituées au Tonkin colonial », in *Moussons*, n° 29, 2017.
- Isabelle Tracol-Huynh**, « Entre ombre et lumière. Lieux et espaces prostitutionnels à Hanoi pendant la colonisation (1885-1954) », in *Histoire urbaine*, n° 49, 2017.
- Céline Trautmann-Waller** (dir.), *Quand Berlin pensait les peuples. Anthropologie, ethnologie et psychologie (1850-1890)*, Paris, CNRS Éditions, 2004.
- Giovanna Trento**, « Madamato and Colonial Concubinage in Ethiopia: A Comparative Perspective », in *Aethiopica: International Journal of Ethiopian and Eritrean Studies*, n° 14, 2011.

- George O. Trevelyan**, *Cawnpore*, Londres, Macmillan, 1894 [1865].
- Giovanna Trento**, « Ethiopian-Italians: Italian Colonialism in Ethiopia and Gender Legacies », in *International Journal of Archaeology and Social Sciences in the Arabian Peninsula*, n° 17, 2012.
- Richard C. Trexler**, *Sex and Conquest, Gendered Violence, Political order and the European Conquest of the Americas*, Ithaca/New York, Cornell University Press, 1995.
- Araia Tsegai**, « Eritrean Women and Italian Soldiers: Status of Eritrean Women under Italian Rule », in *Journal of Eritrean Studies*, vol. 4, 1989-1990.
- Nguyễn Xuân Tuê**, « Congaï : une race de femmes annamites, produit de la colonisation », in Bernard Hue (dir.), *Indochine : Reflets littéraires*, Rennes, PUR, 1992.
- Jean Tulard**, *Le Nouveau Guide des Films*, Paris, Robert Laffont, 2018.
- Guy Turbet-Delof**, *L'Afrique barbaresque dans la littérature française aux XVI^e et XVII^e siècles*, Genève, Droz, 1973.
- Laurier Turgeon** (dir.), *Regards croisés sur le métissage*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2002.
- Stephen Turnbull**, *Samurai Invasion: Japan's Korean War, 1592-1598*, Londres, Cassell & Co, 2002.
- Victor Turner**, *The Anthropology of Performance*, New York, PAJ Publications, 1987.
- Meredeth Turshen** (dir.), *African Women: A Political Economy*, New York, Palgrave Macmillan, 2010.
- Jean Twenge, Ryne A. Sherman, Brooke E. Wells**, « Declines in Sexual Frequency among American Adults, 1989-2014 », in *Archives of Sexual Behavior*, vol. 46, n° 8, 2017.
- Ann Twinam**, *Public Lives, Private Secrets: Gender, Honor, Sexuality, and Illegitimacy in Colonial Spanish America*, Stanford, Stanford University Press, 1999.

France Winddance Twine, *Racism in a Racial Democracy: The Maintenance of White Supremacy in Brazil*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1998.

Marcelle Tynaire, *Notes d'une voyageuse en Turquie*, Paris, Turquoise Éditions, 2014.

U-V

Michael Uebel, « Men in Color: Introducing Race and the Subject of Masculinities », in Harry Stecopoulos, Michael Uebel (dir.), *Race and The Subject of Masculinities*, Durham/Londres, Duke University Press, 1997.

Chizuko Ueno, ナショナリズムとジェンダ [*Nationalisme et sexe*], Tokyo, 青土社, 1998.

Chizuko Ueno, « La place des “femmes de confort” dans le révisionnisme historique au Japon », in Christiane Veauvy, Marguerite Rollinde, Mireille Azzoug (dir.), *Femmes entre violences et stratégies de liberté*, Saint-Denis, Bouchène, 2004.

Sachiyo Ukigaya, « Les expositions hygiénistes, les modèles anatomiques et les marionnettes réalistes », in *Ebisu. Études japonaises*, n° 34, 2005.

Alessandro Vaccarelli, « “Faccetta nera, bella abissina”. Rappresentazioni della donna africana tra razzismo e sessismo nel ventennio fascista », in Antonella Cognolati, Franca Pinto Minerva, Simonetta Ulivieri (dir.), *Le frontiere del corpo. Mutamenti e metamorfosi*, Pise, ETS, 2013.

Alessandro Vaccarelli, « The Black Venus. African female bodies as objects of desire between colonial sexism and racism », in *Pedagogia Oggi*, vol. 15, n° 1, 2017.

Ronaldo Vainfas, *História e sexualidade no Brasil*, Rio de Janeiro, Graal, 1986

Jean-Claude Van Eerde, *Ethnologie coloniale. L'Européen et l'indigène*, Paris, Éditions du Monde Nouveau, 1927.

- Godelieve van Geertruyen**, « Démons sans merveilles, peuples sans histoire. Comment l'Occident a perçu les Africains à travers les siècles », in Jean-Pierre Jacquelin (dir.), *Racisme, continent obscur. Clichés, stéréotypes, phantasmes à propos des Noirs dans le royaume de Belgique*, Bruxelles, CEC/Textstyles, 1991.
- Jean-Jacques Van-Helten, Keith Williams**, « “The Crying Need of South Africa”: The Emigration of Single British Women to the Transvaal, 1901-1910 », in *Journal of Southern African Studies*, vol. 10, n° 1, 1983.
- Michael G. Vann**, « “Blame it on the Casbah”: The White Male Imperialist Fantasies of Duvivier's *Pépé le Moko* », in *Fiction Film for Scholars of France. A cultural Bulletin*, vol. 9, n° 3, 2019.
- David Van Reybrouck**, *Congo. Une histoire*, Arles, Actes Sud, 2012.
- Guiomar Dueñas Vargas**, *Los hijos del pecado: Ilegitimidad y vida familiar en la Santafé de Bogotá Colonial*, Bogota, Editorial Universidad Nacional, 1997.
- Gabrielle Varro**, « Les “couples mixtes” à travers le temps : vers une épistémologie de la mixité », in *Enfances, Familles, Générations*, n° 17, 2012.
- Nadia Vartaftig**, *Des empires en carton. Les expositions coloniales au Portugal et en Italie (1918-1940)*, Madrid, Casa de Velázquez, 2016.
- Alden Vaughan**, « Early English Paradigms for New World Natives », in *American Antiquarian Society*, vol. 102, n° 1, 1992.
- Georgina Vaz Cabral**, *La Traite des êtres humains, réalités de l'esclavage contemporain*, Paris, La Découverte, 2006.
- María Elisa Velázquez Gutiérrez**, *Mujeres de origen africano en la capital novohispana, siglos XVII y XVIII*, Mexico, Instituto Nacional de Antropología e historia de la Universidad nacional Autónoma de México, 2006.
- María Elisa Velázquez Gutiérrez, Carolina González Undurraga** (dir.), *Mujeres africanas y afrodescendientes: experiencias de esclavitud y*

libertad en América Latina y África (Siglos XVI al XIX), Mexico, Instituto Nacional de Antropología e Historia, 2016.

María Elisa Velázquez Gutiérrez, Cristina Verónica Masferrer León (dir.), *Muleke, negritas y mulatillos: niñez, familia y redes sociales de los esclavos de origen africano en la ciudad de México*, Mexico, Instituto Nacional de Antropología e Historia, 2013.

Françoise Vergès, *Monsters and Revolutionaries: Colonial Family Romance and Métissage*, Durham/Londres, Duke University Press, 1999.

Françoise Vergès, *Le ventre des femmes. Capitalisme, racialisation, féminisme*, Paris, Albin Michel, 2017.

Françoise Vergès, *Un féminisme décolonial*, Paris, La Fabrique, 2019.

Jacques Vergès, Arnaud Georges, *Pour Djamila Bouhired*, Paris, Éditions de Minuit, 1957.

Charles Verlinden, *L'esclavage dans l'Europe médiévale (t. 1) : Péninsule ibérique, France*, Bruges, De Tempel, 1955.

Jean-Pierre Vernant, *L'individu, la mort, l'amour. Soi-même et l'autre en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard, 1989.

Naïl Ver-Ndoye, Grégoire Fauconnier, *Noir. Entre peinture et histoire*, Mouans-Sartoux, Omniscience, 2018.

Giovanni da Verrazzano, « Relation du voyage de la Dauphine à François 1^{er}, roi de France, relation datée du 8 juillet 1524 » in Charles-André Julien, René Herval, Théodore Beauchesne (dir.), *Les Français en Amérique pendant la première moitié du XVI^e siècle*, Paris, PUF, 1946.

Amerigo Vespucci, *Le Nouveau Monde. Les voyages d'Amerigo Vespucci (1497-1504)*, Paris, Chandeigne, 2005 [1509].

Éric Vibart, *Tahiti, naissance d'un paradis au siècle des Lumières*, Paris, Complexe, 1985.

Filipa Lowndes Vicente, *O Império da visão. Fotografia no contexto colonial português (1850-1950)*, Lisbonne, Edições 70, 2014.

- Filipa Lowndes Vicente**, « Black Women's Bodies in the Portuguese Colonial Visual Archive, 1900-1975 », in *Portuguese Literary & Cultural Studies*, n^{os} 30-31, 2017.
- Marion Vidal-Bué**, *L'Algérie des peintres (1830-1960)*, Paris, Paris-Méditerranée, 2002.
- Marion Vidal-Bué**, *André Suréda, peintre orientaliste. Algérie, Maroc, Tunisie, Syrie, Palestine (1872-1930)*, Courbevoie, Éditions de l'Amateur, 2006.
- Véra Viditz-Ward**, « Photography in Sierra-Leone, 1850-1918 », in *Africa, Journal of the International African Institute*, vol. 57, n^o 4, 1987.
- Marina Cavalcante Vieira**, « A Exposição Antropológica Brasileira de 1882 e a exibição de índios botocudos: performances de primeiro contato em um caso de zoológico humano brasileiro », in *Horizontes Antropológicos*, vol. 25, n^o 53, 2019.
- Ginette Vincendeau**, *Pépé le Moko*, Londres, British Film Institute Publishing, 1998.
- Georges Vigarello**, *Histoire du viol (XVI^e-XX^e siècles)*, Paris, Seuil, 1998.
- Georges Vigarello**, « Histoire et modèles du corps », in *Hypothèses*, n^o 6, 2003.
- Georges Vigarello**, « Le corps comme objet de représentations : un regard d'historien », in Béatrice Madiot, Élisabeth Lage, Angela Arruda (dir.), *Une approche engagée en psychologie sociale : l'œuvre de Denise Jodelet*, Toulouse, ERES, 2008.
- Georges Vigarello**, « La virilité et ses "crises" », in *Travail, Genre et Sociétés*, n^o 29, 2013.
- Paul Vigné d'Octon**, *Chair noire*, Paris, Lemerre, 1889.
- Frédéric Vincent**, « La structure initiatique du manga. Une esquisse anthropologique du héros », in *Sociétés*, vol. 106, n^o 4, 2009.
- Frédéric Vincent**, *Le sentiment initiatique de la vie*, Paris, Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2017.

Julien-Joseph Virey, *Histoire naturelle du genre humain*, Paris, F. Dufart, 1800.

Henri Virgitti, Bernard Joyeux, « Les maisons de chanteuses à Hanoï », in *Revue de paludisme et de médecine tropicale*, n° 34, 1947.

Carl Vogt, *Leçons sur l'homme : Sa place dans la création et dans l'histoire de la terre*, Paris, C. Reinwald, 1865.

Florian Vörös (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des Porn Studies*, Paris, Amsterdam, 2015.

W

Abdourahman Waberi, « Fragments of an African Discourse: Elements for a New Literary Ecosystem », in *Yale French Studies*, n° 120, 2011.

Kim Wagner, *The Great Fear of 1857: Rumours, Conspiracies and the Making of the Indian Uprising*, Oxford, Peter Lang, 2010.

Martin Wählberg, « L'anthropologie des lumières et le mythe de l'hospitalité lapone. Regnard, Buffon, Maupertuis, Voltaire, Sade », in *Cahiers de l'Association Internationales des Études Françaises*, n° 61, 2009.

Deborah Waite, *Art of the Solomon Islands from the Collection of the Barbier-Müller Museum*, Genève, Musée Barbier-Müller, 1983.

Theodor Waitz, *Anthropologie der naturevölker*, Leipzig, Fleischer, 1859.

Erica Wald, « Defining Prostitution and Redefining Women's Roles: The Colonial State and Society in Early Nineteenth-Century India », in *History Compass*, vol. 7, n° 6, 2009.

Katharina Walgenbach, « *Die weiße Frau als Trägerin deutscher Kultur* »: *Koloniale Diskurse über Geschlecht, « Rasse » und Klasse im Kaiserreich*, Hambourg, Campus Forschung, 2006.

Alice Walker, *La couleur pourpre*, Paris, Robert Laffont, 1984 [Harcourt Brace Jovanovich, 1982].

Rebecca Walker, *Black White and Jewish: Autobiography of a Shifting Self*, New York, Riverhead Books, 2002.

Kimberly Wallace-Sanders, « The Body of a Myth: Embodying the Black Mammy Figure in Visual Culture », in Barbara Thompson (dir.), *Black Womanhood: Images, Icons, and Ideologies of the African Body*, Hanover, Hood Museum of Art/Dartmouth College/University of Washington Press, 2008.

Kimberly Wallace-Sanders, *Mammy A Century of Race, Gender, and Southern Memory*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2008.

Peter Wallerstein, « Race, Marriage and the Law of Freedom: Alabama and Virginia 1860-1960. Freedom: Personal Liberty and Private Law », in *Chicago-Kent Law Review*, vol. 70, n° 2, 1994.

Brian Wallis, « Black Bodies, White Science: Louis Agassiz's Slave Daguerreotypes », in *American Art*, n° 9, 1995.

Daniel Joseph Walther, « Racializing Sex: Same-Sex Relations, German Colonial Authority, and Deutschum », in *Journal of the History of Sexuality*, vol. 17, 2008.

Daniel Joseph Walther, « Sex, Race and Empire: White Male Sexuality and the "Other" in Germany's Colonies, 1894-1914 », in *German Studies Review*, vol. 33, n° 1, 2010.

Daniel Joseph Walther, *Sex and Control: Venereal Disease, Colonial Physicians, and Indigenous Agency in German Colonialism, 1884-1914*, New York, Berghahn Books, 2015.

Wendy Wang, *The Rise of Intermarriage Rates: Characteristics Vary by Race and Gender*, Washington, D.C., Pew Research Center, 2012.

Angela Wanhalla, *Matters of the Heart: A History of Interracial Marriage in New Zealand*, Auckland, Auckland University Press, 2013.

Geoffrey C. Ward, *Unforgivable Blackness: The Rise and Fall of Jack Johnson*, New York, Alfred A. Knopf, 2004.

- James Francis Warren**, *Prostitution in Singapore, 1870-1940*, New York, Oxford University Press, 1993.
- Jean-Philippe Warren**, « Tolérance et métissage », in *Anthropologie et Sociétés*, vol. 30, n° 1, 2006.
- Molly McGregor Watson**, *The Trade in Women: White Slavery and the French Nation, 1899-1939*, thèse d'histoire, Stanford University, 1999
- Christoph Weiditz**, *Das Trachtenbuch des Christoph Weiditz von seinen Reisen nach Spanien (1529) und die Niederlanden (1531-32)*, Berlin/Leipzig, W. de Gruyter, 1927.
- Alain Weill** (dir.), *Homme blanc, homme noir. Impressions d'Afrique*, Lausanne, Favre, 2015.
- Martin S. Weinberg, Colin J. Williams**, « Black Sexuality: A Test of Two Theories », in *The Journal of Sex Research*, n° 25, 2010.
- Kelly Welch**, « Black Criminal Stereotypes and Racial Profiling », in *Criminal Justice*, n° 23, 2007.
- Laura Wexler**, *Tender Violence: Domestic Visions in an Age of US Imperialism*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2000.
- Roxann Wheeler**, « The Complexion of Desire: Racial Ideology and Mid-Eighteenth-Century British Novels », in *Eighteenth-Century Studies*, vol. 32, n° 3, 1999.
- Roxann Wheeler**, *The Complexion of Race: Categories of Difference, in Eighteenth-Century British Culture*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2000.
- Roxann Wheeler**, « Colonial Exchanges », in Geoff Quilley, Kay Dian Kritz (dir.), *An Economy of Colour: Visual Culture and the North Atlantic World, 1660-1830*, Manchester, Manchester University Press, 2003.
- Thomas Whigham, Barbara Potthast-Jutkeit**, « La piedra "Rosetta" Paraguaya, nuevos conocimientos de causas relacionados con la demografía de la guerra de la triple alianza, 1864-1870 », in *Revista paraguaya de sociología*, vol. 35, n° 103, 1998.

- Deborah Gray White**, *Ar'n't I a Woman? Female Slaves in the Plantation South*, New York/Londres, W. W. Norton & Company, 1999 [1985].
- George White Jr**, *Holding the Line: Race, Racism, and American Foreign Policy Toward Africa, 1953-1961*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2005.
- Luise White**, *The Comforts of Home: Prostitution in Colonial Nairobi*, Chicago, University of Chicago Press, 1990.
- Owen White**, *Children of the French Empire: Miscegenation and Colonial Society in French West Africa, 1895-1960*, Oxford, Clarendon Press, 1999.
- Véronique Wiesinger** (dir.), *Sur les sentiers de la découverte : rencontres franco-indiennes du XV^e au XX^e siècle*, Paris, RMN, 1992.
- Merry E. Wiesner-Hanks**, *Christianity and Sexuality in the Early Modern World: Regulating Desire, Reforming Practice*, Londres/New York, Routledge, 2002.
- Iris Wigger**, *Die « Schwarze Schmach am Rhein ». Rassistische Diskriminierung zwischen Geschlecht, Klasse, Nation und Rasse*, Münster, Verlag Westfälisches Dampfboot, 2006.
- Lora Wildenthal**, « Race, Gender, and Citizenship in the German Colonial Empire », in Frederick Cooper, Ann Laura Stoler (dir.), *Tensions of Empire. Colonial Cultures in a Bourgeois World*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 1997.
- Lora Wildenthal**, *German Women for Empire, 1884-1945*, Durham/Londres, Duke University Press, 2001.
- Gary Wilder**, *The French Imperial Nation State: Negritude and Colonial Humanism between the Two World Wars*, Chicago, The University of Chicago Press, 2005.
- Gary Wilder**, *Freedom Time: Negritude, Decolonization and the Future of the World*, Durham/Londres, Duke University Press, 2015.
- Jennifer M. Wilks**, *Race, Gender & Comparative Black Modernism: Suzanne Lacascade, Marita Bonner, Suzanne Césaire, Dorothy West*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2008.

- Elizabeth A. Williams**, *The Physical and the Moral: Anthropology, Physiology, and Philosophical Medicine in France, 1750-1850*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.
- Linda Williams** (dir.), *Porn Studies*, Durham, Duke University Press, 2004.
- Linda Williams**, *Skin Flicks on the Racial Border: Pornography, Exploitation and Interracial Lust*, in Linda Williams (dir.), *Porn Studies*, Durham, Duke University Press, 2004.
- Susan Williams**, *Colour Bar: The Triumph of Seretse Khama and His Nation*, Londres, Penguin Books, 2007.
- Deborah Willis** (dir.), *Black Venus 2010: They call her "Hottentot"*, Philadelphie, Temple University Press, 2010.
- Deborah Willis, Carla Williams**, *The Black Female Body: A Photographic History*, Philadelphie, Temple University Press, 2002.
- Perry Willson** (dir.), *Gender, Family and Sexuality: The Private Sphere in Italy, 1860-1945*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2004.
- John Paul Wilson, Kurt Hugenberg, Nicholas O. Rule**, « Racial bias in judgments of physical size and formidability: From size to threat », in *Journal of Personality and Social Psychology*, n° 113, 2017.
- Monique Wittig**, « *La pensée straight* » ["The Straight Mind"], in *Nouvelles Questions Féministes & Questions Féministes*, n° 7, 1980.
- Monique Wittig**, *La pensée straight*, Paris, Balland, 1992.
- Louis Wirth, Herbert Goldhammer**, « The Hybrid and the Problem of Miscegenation », in Otto Klineberg, *Characteristics of the American Negro*, New York, Harper and Brothers, 1960.
- Amy Louise Wood**, *Lynching and Spectacle: Witnessing Racial Violence in America, 1890-1940*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2009.
- Ean Wood**, *The Josephine Baker Story*, Londres, Sanctuary Publishing, 2000.

- Kirsten E. Wood**, « Gender and Slavery », in Robert L. Paquette, Mark M. Smith (dir.), *The Oxford Handbook of Slavery in the Americas*, Oxford, Oxford University Press, 2010.
- Marus Wood**, *Slavery, Empathy, and Pornography*, Oxford/New York, Oxford University Press, 2002.
- Gregory Woods**, « Fantasy Islands: Popular Topographies of Marooned Masculinity », in David Bell, Gill Valentine (dir.), *Mapping Desire: Geographies of Sexualities*, Londres, Routledge, 1995.
- Angela Woollacott**, « Creating the White Colonial Woman: Mary Gaunt's Imperial Adventure and Australian Cultural History », in Hsu-Ming Teo, Richard White (dir.), *Cultural History in Australia*, Sydney, UNSW Press, 2003.
- Angela Woollacott**, *Gender and Empire*, Londres, Palgrave, 2006.
- Angela Woollacott**, « Gender and Sexuality », in Deryck M. Schreuder, Stuart Ward (dir.), *Australia's Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2008.
- Angela Woollacott**, « Colonialism: What Girlhoods Can Tell Us », in Kristine Moruzi, Michelle J. Smith (dir.), *Colonial Girlhood in Literature, Culture and History, 1840-1950*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2014.
- Mary Wren Bivins**, *Telling Stories, Making Histories: Women, Words, and Islam in Nineteenth Century Hausaland and the Sokoto Caliphate*, Portsmouth, Heinemann, 2007.
- Christina Wu**, « A Life of Make-Believe: Being Boy Scouts and "Playing Indian" in British Malaya, 1910-1942 », in *Gender & History*, vol. 26, n° 3, 2014.
- Christina Wu**, « A Malayan Girlhood on Parade: Colonial Femininities, Transnational Mobilities and the Girl Guide Movement in British Malaya », in Richard Ivan Jobs, David Pomfret (dir.), *Transnational Histories of Youth in the Twentieth Century*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2015.

X-Y-Z

Docteur Jacobus X [pseudonyme de Louis Jacolliot], *L'Amour aux colonies. Singularités physiologiques et passionnelles*, Paris, Isidore Liseux, 1893.

Naïma Yahï, « L'immigré dans la fiction, des années soixante à nos jours », in Benjamin Stora, Émile Temine (dir.), *Immigrances. L'immigration en France au XX^e siècle*, Paris, Hachette, 2007.

Naïma Yahï, *L'exil blesse mon cœur. Pour une histoire culturelle des artistes algériens en France (1962-1992)*, thèse d'histoire, Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, 2008.

Naïma Yahï, « Les femmes connaissent la chanson », in Yvan Gastaut, Driss El Yazami, Naïma Yahï (dir.), *Générations. Un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France*, Paris, Gallimard/Génériques/CNHI, 2009.

Akiko Yamada, *Jōshigun aishi* [*Histoire des Bataillons de femmes*], Tôkyô, Kōjinsha, 1992.

José Yamashiro, *Choc luso no Japão dos séculos XVI^e e XVII^e*, Sao Paulo, IBRASA, 1989.

Hidechika Yamashita, « Chōsen ni okeru kōshō seido no jishshi » [La mise en place du système de prostitution légale en Corée colonisée], in Chōng-ok Yun (dir.), *Chōsenjin josei ga mita "ianfu mondai"* [La « question des femmes de réconfort » vue des Coréennes], Tōkyō, San.ichi shobō, 1992.

Tomoko Yamazaki, *Sandakan hachiban-kan. Teihen jōseishi seishi-josetsu* [*Bordel n° 8 de Sandakan. Introduction à une histoire sexuelle des femmes des basses classes*], Tôkyô, Chikuma Shōbo, 1972.

Tōru Yano, *Nanshin no keifu. Nihon no nanshin-shikan* [*Histoire de la descente du Japon vers le Sud du Pacifique*], Tôkyô, Chikura Shōbō, 2009.

Katrina Elizabeth Anderson Yeaw, « At the Doors of the Harem: Identity, Gender and Difference in Colonial Egypt », in *Ex Post Facto*, vol. 18,

2009.

Jennifer Yee, « Neither Fish nor Fowl: “Métissages” in fin-de-siècle French Colonial Fiction », in *l'Esprit créateur*, vol. 28, n° 1, 1998.

Jennifer Yee, *Clichés de la femme exotique : un regard sur la littérature coloniale française entre 1871 et 1914*, Paris, L'Harmattan, 2000.

Jennifer Yee, *Exotic Subversions in Nineteenth-Century French Fiction*, Oxford, Legenda, 2008.

Jennifer Yee, *The Colonial Comedy: Imperialism in the French Realist Novel*, Oxford, Oxford University Press, 2016.

Meyda Yeyenoglu, *Colonial Fantasies: Toward a Feminist Reading of Orientalism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.

Theodore Jun Yoo, *The Politics of Gender in Colonial Korea: Education, Labor, and Health, 1910-1945*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 2008.

Kenji Yoshida, John Mack (dir.), *Images of Other Cultures*, Osaka, NHK Service Center, 1997.

Yoshiaki Yoshimi, *Comfort Women: Sexual Slavery in the Japanese Military During World War II*, New York, Columbia University Press, 2000.

Lee na Young, « The Construction of Military Prostitution in South Korea during the U.S. Military Rule, 1945-1948 », in *Feminist Studies*, vol. 33, n° 3, 2007.

Robert J. C. Young, *Colonial Desire: Hybridity in Theory, Culture and Race*, Londres, Routledge, 1995.

Chōng-ok Yun (dir.), *Chōsenjin josei ga mita “ianfu mondai”* [La « question des femmes de réconfort » vue des Coréennes], Tōkyō, San.ichi shobō, 1992.

Nikolay Zakharov, *Attaining Whiteness: A Sociological Study of Race and Racialization in Russia*, Uppsala, Acta Universitatis Upsaliensis, 2013.

- Nikolay Zakharov**, *Race and Racism in Russia*, Londres, Palgrave Macmillan, 2015.
- Susanne Zantop**, *Colonial Fantasies: Conquest, Family, and Nation in Precolonial Germany, 1770-1870*, Durham, Duke University Press, 1997.
- Catherine Zilfi**, *Women and Slavery in the Late Ottoman Empire*, Londres, Cambridge University Press, 2010.
- Jürgen Zimmerer, Joachim Zeller** (dir.), *Völkermord in Deutsch-Südwestafrika. Der Kolonialkrieg (1904-1908) in Namibia und seine Folgen*, Berlin, Ch. Links Verlag, 2003.
- Andrew Zimmermann**, *Anthropology and Antihumanism in Imperial Germany*, Chicago, University of Chicago Press, 2001,
- Howard Zinn**, *A People's History of the United States*, New York, Harper & Row, 1980.
- Peter Zinoman**, *The Colonial Bastille: A History of Imprisonment in Vietnam, 1862-1930*, Berkeley, University of California Press, 2001.
- Nessim Znaïen**, « La prostitution à Beyrouth sous le mandat français (1920-1943) », in *Genre et Histoire*, n° 11, 2012.
- French Gabriela Zuccolillo**, « Lengua y nación: el rol de la élites morales en la oficialización del guaraní (Paraguay 1992) », in *Suplemento antropológico*, vol. 37, n° 2, 2002.
- Jean-Paul Zúñiga**, « La voix du sang. Du métis à l'idée de métissage en Amérique Espagnole », in *Annales, Histoire, Sciences sociales*, vol. 54, n° 2, 1999.
- Jean-Paul Zúñiga**, « “Muchos negros, mulatos y otros colores”. Culture visuelle et savoirs coloniaux au XVIII^e siècle », in *Annales, Histoire, Sciences Sociales*, vol. 68, n° 1, 2013.
- Colette Zytnicki, Habib Kazdaghli**, *Le tourisme dans l'Empire français : politiques, pratiques et imaginaires (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Société française d'histoire d'outre-mer, 2009.

Biographies des auteur.e.s

Postfaces

Leïla Slimani, écrivaine et journaliste. Elle a notamment publié *Dans le jardin de l'ogre*, Paris, Gallimard, 2014 (réédition 2018) – son premier roman qui est sélectionné dans les finalistes pour le prix de Flore 2014 – ; *Chanson douce*, Paris, Gallimard, 2016 – son deuxième roman qui obtient le prix Goncourt 2016 – ainsi que *Sexe et mensonges. La vie sexuelle au Maroc*, Paris, Les Arènes, 2017 et *Comment j'écris : conversation avec Éric Fottorino*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2018.

Jacques Martial, acteur et metteur en scène, il a été président du Mémorial ACTe (Centre caribéen d'expressions et de mémoire de la traite et de l'esclavage) en Guadeloupe de 2015 à 2019. Il présidait auparavant l'établissement public du parc et de la grande Halle de la Villette (2006-2015), où il a organisé la Saison créole avec, entre autres, l'exposition *Kréyol Factory* en 2009. En 2003, il a mis en scène et interprété *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire, qu'il a joué autour du monde, et dont il a présenté un extrait lors de la cérémonie solennelle célébrant le 170^e anniversaire de la signature du décret d'abolition de l'esclavage, le 27 avril 2018, au Panthéon.

Sous la direction de

Nicolas Bancel, historien, professeur ordinaire à l'Université de Lausanne (Suisse), faculté des sciences sociales et politiques (ISSUL), professeur invité à l'Université de Californie Los Angeles (UCLA, États-Unis), codirecteur du Groupe de recherche Achac (colonisation, immigration, postcolonialisme), il est spécialiste du fait colonial, des questions postcoloniales et de l'histoire des activités physiques. Il a notamment codirigé *Human Zoos. Science and Spectacle in the Age of Colonial Empires*, Liverpool, Liverpool University Press, 2009 et *The Invention of Race*, Londres/New York, Routledge, 2015. Il a aussi codirigé *La fracture coloniale. La société française au prisme de l'héritage colonial*, Paris, La Découverte, 2005 et *Sexe, race & colonies. La domination des corps du ^{xv}^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.

Pascal Blanchard, historien, chercheur au laboratoire Communication et Politique (CNRS), codirecteur du Groupe de recherche Achac (colonisation, immigration, postcolonialisme), il est spécialiste de la question coloniale, de l'histoire des immigrations et des enjeux postcoloniaux. Il a notamment publié *L'invention de l'Orient (1860-1910)*, Paris, La Martinière, 2016, codirigé *La République coloniale. Essai sur une utopie*, Paris, Albin Michel, 2003 ; *Human Zoos. Science and Spectacle in the Age of Colonial Empires*, Liverpool, Liverpool University Press, 2009 et *Sexe, race & colonies. La domination des corps du ^{xv}^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.

Gilles Boëtsch, anthropobiologiste, directeur de recherche émérite au CNRS, membre de l'UMI Environnement, Santé, Sociétés à Dakar (Sénégal), il est spécialiste de la représentation et de la mise en scène des corps. Il a notamment codirigé *Corps normalisé, corps stigmatisé, corps racialisé*, Bruxelles, De Boeck, 2007 et *Exhibitions. L'invention du sauvage*, Arles/Paris, Actes Sud/Musée du quai Branly, 2011. Il a aussi codirigé *Dictionnaire du corps*, Paris, CNRS Éditions, 2015 et *Sexe,*

race & colonies. La domination des corps du x^v siècle à nos jours, Paris, La Découverte, 2018.

Sylvie Chalaye, anthropologue et historienne, codirectrice de l'Institut de recherche en Études théâtrales de l'Université Paris III-Sorbonne Nouvelle, elle est spécialiste des arts du spectacle et des représentations du monde noir dans les sociétés occidentales. Elle a notamment publié « Le théâtre de Tarzan ou les Folies-Bergère de la jungle d'Hollywood », in *Théâtre, destin du cinéma/Théâtre, levain du cinéma*, Paris, Le Manuscrit, 2013 ; « L'invention théâtrale de "la Vénus noire" et ses avatars scéniques de Saartjie Baartman à Josephine Baker », in *L'Altérité en spectacle (1789-1918)*, Rennes, PUR, 2015 et « Reconstruire l'“Autre” corps : émancipation et création contemporaine », in *Sexe, race & colonies. La domination des corps du x^v siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018. Elle a aussi dirigé le volume *Culture(s) noire(s) en France : la scène et les images*, *Africultures*, n^{os} 92-93, 2013.

Fanny Robles, angliciste, maîtresse de conférences en cultures des mondes anglophones à l'Université d'Aix-Marseille (LERMA, EA 853), elle est spécialiste des spectacles ethnologiques. Elle a notamment publié « Quand l'histoire coloniale devient spectacle vivant : quelques exemples britanniques au x^{ix} siècle », in *Le spectacle de l'histoire*, Rennes, PUR, 2012 ; « *Blanche et Noir*, by Louise Faure-Favier: When France Falls in Love with Senegal at the 1889 Exposition Universelle in Paris », in *Meet Me At the Fair. A World's Fair Reader*, Pittsburgh, ETC Press/Carnegie Mellon University, 2014 ; « L'Europe des exhibitions », in *Zoos humains. L'invention du sauvage*, Liège, Centre d'Action Laïque de la Province de Liège, 2016 et « From Reverse Ethnography to Cultural Performance: Reenacting Colonial Shows in Today's France », in *Interventions: International Journal of Postcolonial Studies*, vol. 20, n^o 7, 2018.

T. Denean Sharpley-Whiting, Gertrude Conaway Vanderbilt Distinguished Professor of Humanities, directrice du Callie House Research Center for the Study of Global Black Cultures and Politics à l'Université Vanderbilt (États-Unis), elle est spécialiste de l'histoire littéraire, particulièrement des mouvements de la *Harlem Renaissance* et de la Négritude. Elle a notamment publié *Negritude Women*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2002 ; *Pimps Up, Ho's Down: Hip Hop's Hold on Young Black Women*, New York, New York University Press, 2007 et *Bricktop's Paris: African American Women in Paris between the Two World Wars*, Albany, State University of New York Press, 2015. Elle a également dirigé *The Speech. Race and Barack Obama's "A More Perfect Union"*, New York, Bloomsbury, 2009.

Jean-François Staszak, professeur ordinaire au département géographie et environnement de l'Université de Genève (Suisse), il est spécialiste des représentations géographiques en lien avec la question de l'altérité. Il a notamment publié « L'imaginaire géographique du tourisme sexuel », in *L'Information géographique*, vol. 76, 2012, « Performing race and gender: the exoticization of Josephine Baker and Anna May Wong », in *Gender, Place and Culture*, vol. 22, n° 5, 2015 et *Clichés exotiques. Le tour du monde en photographies (1860-1890)*, Paris, De Monza, 2015. Il a également codirigé « Érotisation des lieux touristiques », in *Via*, n° 11-12, 2018.

Christelle Taraud, historienne, enseignante dans les programmes parisiens de Columbia University et de New York University, membre associé du Centre d'histoire du XIX^e siècle des Universités Paris I et Paris IV, elle est spécialiste des questions de genre et de sexualités dans les espaces coloniaux, tout particulièrement au Maghreb. Elle a notamment publié *La prostitution coloniale. Algérie, Tunisie, Maroc (1830-1962)*, Paris, Payot, 2009 [2003] et « Amour interdit ». *Prostitution, marginalité et*

colonialisme. Maghreb (1830-1962), Paris, Payot, 2012. Elle a aussi codirigé *Femmes d'Afrique du Nord. Cartes postales (1885-1930)*, Paris, Bleu Autour, 2011 [2006] et *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.

Dominic Thomas, professeur en littérature comparée, directeur du département d'études françaises et francophones à l'Université de Californie Los Angeles (UCLA, États-Unis), il travaille sur les politiques d'échanges culturels entre l'Afrique et l'Europe. Il a notamment publié *Noirs d'encre. Colonialisme, immigration et identité au cœur de la littérature afro-française*, Paris, La Découverte, 2011 et codirigé *L'invention de la race. Des représentations scientifiques aux exhibitions populaires*, Paris, La Découverte, 2014 ; *The Colonial Legacy in France. Fracture, Rupture, and Apartheid*, Bloomington, Indiana University Press, 2017 et *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.

Naïma Yahi, historienne, chercheuse associée à l'Unité de recherche Migrations et société (URMIS) de l'Université de Nice-Sophia-Antipolis et directrice de l'association Pangée Network, elle est spécialiste de l'histoire culturelle des Maghrébins en France. Elle a notamment publié « L'immigré dans la fiction, des années soixante à nos jours », in *Immigrances, l'immigration en France au XX^e siècle*, Paris, Hachette, 2007 et « La place de l'immigration algérienne dans le cinéma français 1974-1987 : du silence à la lumière » in *Migrance*, n° 28, 2007. Elle a aussi codirigé *Générations, un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France*, Paris, Gallimard, 2009 et *La France arabo-orientale. Treize siècles de présences*, Paris, La Découverte, 2013.

En collaboration avec

Bruno Nassim Aboudrar, historien de l'art, directeur du Laboratoire International de Recherches en Arts à Paris (LIRA) et professeur d'esthétique à Paris III-Sorbonne Nouvelle, il est spécialiste de la théorie de l'art. Il a notamment publié « Intérieurs avec femmes voilées », in *Contact et cultures*, n° 43, 2008 et *Comment le voile est devenu musulman*, Paris, Flammarion, 2014.

Bernard Andrieu, philosophe, professeur en Staps à l'Université Paris-Descartes, il est spécialiste des questions relatives au corps et aux pratiques corporelles et travaille à établir une écologie corporelle. Il a notamment codirigé *Dictionnaire du corps*, Paris, CNRS Éditions, 2018 [2006] et publié *BD-SM. Comment s'agenrer*, Dijon, Le Murmure, 2019.

Christian Benoit, historien, chargé du département « Symbolique et Traditions » au Service historique de l'armée de terre, est spécialiste d'histoire militaire. Il a notamment codirigé *Un rêve d'aventure. Des troupes coloniales aux troupes de marine (1900-2000)*, Panazol, Lavauzelle, 2000 et a publié *Le soldat et la putain*, Paris, Éditions Pierre de Taillac, 2013.

Sophie Bessis, historienne, chercheuse associée à l'Institut de Relations Internationales et Stratégiques (IRIS), elle est spécialiste des relations Nord-Sud, du Maghreb et particulièrement de la Tunisie. Elle a notamment publié *Les Arabes, les femmes, la liberté*, Paris, Albin Michel, 2007, « Le contrôle du corps des femmes à travers l'histoire, essai de mise en perspective de la question de la santé sexuelle et reproductive des femmes dans le monde arabe », in *L'Année du Maghreb*, n° 17, 2017 et *Histoire de la Tunisie, de Carthage à nos jours*, Paris, Tallandier, 2019.

Christian Béthune, docteur en philosophie, musicologue, chercheur associé au Centre International d'Étude et de Recherche sur les Expressions

Contemporaines (CIEREC), il est spécialiste des musiques africaines-américaines, du jazz au rap. Il a notamment publié *Pour une esthétique du rap*, Paris, Klincksieck, 2004 et *Blues, féminisme et société. Le cas Lucille Bogan*, Rosières-en-Haye, Camion Blanc, 2018.

Capucine Boidin, anthropologue, professeure à l'Université Sorbonne Nouvelle Paris III-IHEAL, elle est spécialiste de la langue guarani, des mémoires de guerre et du métissage au Paraguay et en Amérique du Sud. Elle a notamment publié *Guerre et métissage au Paraguay (2001-1767)*, Rennes, PUR, 2011 et « Métissages et genre dans les Amériques : Des réflexions focalisées sur la sexualité », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 27, 2008.

Jennifer Anne Boittin, historienne, professeure associée à l'Université d'État de Pennsylvanie (États-Unis), elle est spécialiste de l'histoire coloniale française, avec un accent sur les interactions entre race, genre et classe. Elle est notamment l'auteure de *Colonial Metropolis. The Urban Grounds of Anti-Imperialism and Feminism in Interwar Paris*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2010 et de « “Are You Trying to Play a French Woman?” *La Mère Patrie* and the Female Body in French West Africa », in *Signs*, vol. 40, n° 4, 2015.

Elisa Camiscioli, historienne, professeure agrégée en histoire à la Binghamton University (États-Unis), coéditrice du *Journal of Women's History*, elle est spécialiste des questions de genre et de « race » dans l'Europe contemporaine. Elle a notamment publié *Reproducing the French Race. Immigration, Intimacy, and Embodiment in Twentieth-Century France*, Durham/Londres, Duke University Press, 2009 et « Coercion and Choice: The “Traffic in Women” between France and Argentina in the Early Twentieth Century », in *French Historical Studies*, vol. 42, n° 3, 2019.

Antoine Champeaux, historien, spécialiste de l'histoire des troupes coloniales de l'armée française, a été conservateur du musée des Troupes de marine de Fréjus. Il est notamment l'auteur de « Corps indigènes », *in Corps*, n° 12, 2014 et « Les Sénégalais au combat », *in Combattants de l'Empire, les Troupes coloniales dans la Grande Guerre*, Paris, Éditions Vendémiaire, 2018.

Emmanuel Cohen, anthropologue, chercheur postdoctoral à l'UMR-CNRS 7178 de l'Université de Strasbourg, il travaille sur le rapport au corps dans le contexte d'urbanisation de l'Afrique à travers une perspective bioculturelle. Il a notamment publié « La construction sociale du corps chez les Sénégalais dans un contexte de transition des modes de vie », *in Antropo*, n° 27, 2012, et « Corpulence et urbanisation au Sénégal », *in Santé et sociétés en Afrique de l'Ouest*, Paris, CNRS Éditions, 2015.

Nathalie Coutelet, docteure en esthétique, sciences et technologie des arts, maîtresse de conférences au département Théâtre de l'Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, elle travaille sur l'altérité et ses représentations sur scène (théâtre, cirque, music-hall). Elle a notamment publié *Histoire des artistes noirs du spectacle français*, Paris, L'Harmattan, 2012 et a codirigé *L'Altérité en spectacle, 1789-1918*, Rennes, PUR, 2015.

Kellina M. Craig-Henderson, psychologue, directrice-adjointe à la U.S. National Science Foundation, Social, Behavioral and Economic Sciences (États-Unis), elle est spécialiste des stéréotypes raciaux et genrés et des relations interraciales. Elle a notamment publié *Black Men in Interracial Relationships. What's Love Got to Do with It?*, New York, Transaction Publishers, 2006 et *Black Women in Interracial Relationships. In Search of Love and Solace*, New York, Transaction Publishers, 2010.

Christine de Gemeaux, germaniste, professeure émérite de civilisation et d'histoire des idées allemandes à l'Université François-Rabelais de Tours, directrice de la revue *Cahiers d'histoire culturelle* de l'équipe « Histoire des représentations/Interactions culturelles et discursives », elle est spécialiste de l'histoire impériale et coloniale allemande. Elle a notamment publié *Empires et colonies. L'Allemagne du Saint-Empire au deuil postcolonial*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2010 et, en coédition, *L'Europe coloniale et le grand tournant de la Conférence de Berlin (1884-1885)*, Paris, Le Manuscrit, 2013.

Elsa Dorlin, philosophe, professeure de philosophie politique et sociale au département de science politique de l'Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis. Elle est spécialiste du genre, de la « race » et des sexualités en lien avec l'histoire et la médecine. Elle a notamment publié *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la Nation française*, Paris, La Découverte, 2009 [2006] et *Se défendre. Une philosophie de la violence*, Paris, La Découverte, 2017.

Juliette Dumas, historienne, maîtresse de conférences à l'Université d'Aix-Marseille, elle est spécialiste de l'histoire sociale et politique de la société de cour ottomane à l'époque moderne. Elle a codirigé *Bâtir au féminin ? Traditions et stratégies en Europe et dans l'Empire ottoman*, Paris, Picard/IFEA, 2013 et achève la préparation d'une série de dossiers documentaires consacrés à la perception de l'espace public ottoman, à travers l'étude des récits de voyage occidentaux dans l'Empire ottoman (à venir dans les *Dossiers de l'IFEA*).

Claire Dutriaux, maîtresse de conférences en civilisation américaine et chercheuse à l'unité de recherche Histoire et dynamique des espaces anglophones (HDEA) à Sorbonne Université. Elle est spécialiste de l'histoire du cinéma hollywoodien et s'intéresse notamment aux

représentations raciales et sociales. Elle a notamment codirigé les numéros *Visualizing Consumer Culture*, *InMedia*, n° 6, 2017 et *When the West Meets the South on Screen*, *LISA*, vol. 16, n° 1, 2018.

Jean-Noël Ferrié, professeur de science politique, directeur de Sciences-Po Rabat (Maroc) et du Laboratoire d'études politiques et de sciences humaines et sociales à l'Université internationale de Rabat. Il a travaillé sur l'Égypte et le Maroc. Il a notamment copublié « Du daguerréotype au stéréotype : typification scientifique et typification du sens commun dans la photographie coloniale », in *Hermès*, n° 30, 2001 et publié « Des Touareg “sauvages” aux Égyptiens “urbains” : les gradations de l'émotion exotique », in *Zoos humains et exhibitions coloniales. 150 ans d'inventions de l'Autre*, Paris, La Découverte, 2011.

Yvan Gastaut, historien, maître de conférences à l'Université Côte d'Azur et membre du laboratoire Unité de Recherche Migrations et Société (URMIS), il est spécialiste de l'histoire de l'immigration en France. Il a notamment codirigé *Générations, un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France*, Paris, Gallimard/Génériques/CNHI, 2009 et *La France arabo-orientale. Treize siècles de présences*, Paris, La Découverte, 2013.

Arlette Gautier, professeure de sociologie à l'Université de Bretagne occidentale, est spécialiste des transformations des régimes de genre en contexte colonial et postcolonial aux Antilles et au Mexique. Elle a notamment publié « Femmes et colonialisme », in *Le Livre noir du colonialisme (XVI^e-XXI^e siècle). De l'extermination à la repentance*, Paris, Robert Laffont, 2003 et *Les Sœurs de Solitude. Les femmes esclaves aux Antilles françaises du XVII^e au XIX^e siècle*, Rennes, PUR, 2010.

Martial Guédron, historien de l'art, professeur à l'Université de Strasbourg, directeur de la collection « Cultures visuelles » aux Presses universitaires de Strasbourg, il est spécialiste de l'imaginaire et de la représentation du corps. Il a notamment publié « Physiognomonie de l'Autre : des caricatures de la nature à la ségrégation sociale », in *Études françaises*, vol. 49, n° 3, 2013 et « Figures de l'altérité au XIX^e siècle : Portraits, caractères, expressions » in *L'Esprit créateur*, vol. 59, n° 1, 2019.

Marie-Paule Ha, historienne, maîtresse de conférences retraitée en histoire à l'Université de Hong Kong (Chine), elle est spécialiste de l'histoire coloniale française, du genre et de la sexualité. Elle est notamment l'auteure de *Figuring the East. Segalen, Malraux, Duras, and Barthes*, New York, State University of New York Press, 2000 et *French Women and the Empire. The Case of Indochina*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

Sébastien Jahan, historien, maître de conférences en histoire moderne à l'Université de Poitiers et membre titulaire du Centre de Recherche interdisciplinaire en histoire, histoire de l'art et musicologie (Criham), il est spécialiste de la colonisation française et espagnole du continent américain et de l'histoire et la mémoire des génocides et crimes de masse. Il a notamment publié *Les étrangers en Poitou au XVIII^e siècle. Traverser ou rester*, La Crèche, Geste Éditions, 2016 et a codirigé *Histoire de la colonisation. Réhabilitations, falsifications et instrumentalisations*, Paris, Les Indes savantes, 2007.

Yann Le Bihan, sociologue, chercheur rattaché au Sophiapol, laboratoire de sociologie, philosophie et anthropologie politiques à l'Université Paris-Nanterre et membre du Conseil de la Société d'ethnologie française, il est spécialiste du corps, du racisme et de la constitution des stéréotypes, et travaille plus spécifiquement sur la morphologie corporelle comme critère de racialisation. Il a notamment

publié *Femme noire en image. Racisme et sexisme dans la presse française actuelle*, Paris, Hermann, 2011 et « Imaginaire du corps “métis” et “mixité” conjugale », in *Corps*, n° 10, 2012.

Olivier Le Cour Grandmaison, maître de conférences en sciences politiques à l'Université Paris-Saclay-Évry-Val d'Essonne, il a également animé des séminaires au Collège international de philosophie. Il est, entre autres, spécialiste de l'histoire coloniale française. Il a notamment publié *Coloniser, exterminer. Sur la guerre et l'État colonial*, Paris, Fayard, 2005 et *L'Empire des hygiénistes. Vivre aux colonies*, Paris, Fayard, 2014.

Sandrine Lemaire, agrégée, enseignante en classes préparatoires aux grandes écoles à Reims, elle est spécialiste de l'histoire coloniale française et de la culture coloniale. Elle a notamment codirigé *Culture impériale. Les colonies au cœur de la République*, Paris, Autrement, 2004 et *Zoos humains et exhibitions coloniales. 150 ans d'inventions de l'Autre*, Paris, La Découverte, 2011.

Achille Mbembe, historien et politologue, professeur d'histoire et de science politique à l'Université de Witwatersrand à Johannesburg et chercheur au Wits Institute for Social & Economic Research (Afrique du Sud). Théoricien du postcolonialisme, il est spécialiste de l'histoire de l'Afrique et de la politique africaine. Il a notamment publié *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée*, Paris, La Découverte, 2010 et *Politiques de l'inimitié*, Paris, La Découverte, 2016.

Arnaud Nanta, historien, directeur de recherche à l'Institut d'Asie orientale à Lyon (CNRS), il est spécialiste de l'histoire moderne et contemporaine de l'Asie de l'Est et plus spécifiquement du Japon et de son Empire colonial. Il a notamment publié « L'Historiographie coloniale à Taïwan et en Corée du temps de l'Empire japonais (1890-1940) », in

Politika [revue en ligne], 2018 et « Les débats au xx^e siècle sur la légalité de l'annexion de la Corée par le Japon : histoire et légitimité », in *Cipango*, n° 19, 2012.

Nancy L. Paxton, professeure émérite à l'Université de Northern Arizona à Flagstaff (États-Unis), elle est spécialiste de littérature britannique des xix^e et xx^e siècles, de théorie féministe et du discours colonial. Elle a notamment publié *George Eliot and Herbert Spencer. Feminism, Evolutionism, and the Reconstruction of Gender*, Princeton University Press, 1991 et *Writing under the Raj. Gender, Race, and Rape in the British Colonial Imagination, 1830-1947*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1999.

Delphine Peiretti-Courtis, historienne, professeure agrégée en histoire contemporaine à l'Université d'Aix-Marseille et membre du laboratoire Temps, Espaces, Langages, Europe Méridionale, Méditerranée (TELEMMé), elle est spécialiste de l'histoire de la « race », du genre et de la sexualité. Elle a notamment publié « Sauvagerie, édénisme ou érotisme ? Regards médicaux sur la nudité africaine (1780-1950) », in *Outre-Mers. Revue d'histoire*, n°s 398-399, 2018 et « La stéatopygie des Hottentotes, un stigmatisme sexuel et racial ? », in *Sexe, race & colonies. La domination des corps du XV^e siècle à nos jours*, Paris, La Découverte, 2018.

Pierre Ragon, historien, professeur à l'Université Paris Nanterre et directeur de l'ESNA-Mondes américains (UMR 8168), est spécialiste de l'Amérique latine moderne et contemporaine. Il a notamment publié *Les Saints et les images du Mexique (xvi^e-xviii^e siècle)*, Paris, L'Harmattan, 2003 et *Pouvoir et corruption aux Indes espagnoles. Le gouvernement du comte de Baños, vice-roi du Mexique (xvii^e siècle)*, Paris, Belin, 2016.

Alain Ruscio, historien, chercheur indépendant, il est spécialiste de l'histoire de l'Indochine, de la littérature coloniale et de la propagande coloniale française. Il a notamment codirigé *Histoire de la colonisation. Réhabilitations, falsifications, instrumentalisations*, Paris, Les Indes savantes, 2007 et publié *Les communistes et l'Algérie. Des origines à la guerre d'indépendance (1920-1962)*, Paris, La Découverte, 2019.

Robert W. Rydell, historien, professeur d'histoire à la Montana State University-Bozeman (États-Unis), il est spécialiste des expositions universelles, en particulier celles qui ont eu lieu aux États-Unis, et travaille également sur les liens entre les *Wild West shows* et les attitudes de la suprématie blanche des deux côtés de l'Atlantique. Il a notamment publié *All the World's a Fair: Visions of Empire at American International Expositions*, Chicago, University of Chicago Press, 1984 et *World of Fairs. The Century-of-Progress Expositions*, Chicago, University of Chicago Press, 1993.

Christophe Sabouret, historien, ingénieur d'études et éditeur au CNRS, membre du Laboratoire d'anthropologie sociale (Collège de France/CNRS/EHESS), il est spécialiste de la représentation du passé dans l'histoire du Japon. Il a notamment publié « L'ombre du soleil rouge », in *Oublier nos crimes*, Paris, Autrement, 2002. Il a également traduit Shûichi Katô, *Le Temps et l'espace dans la culture japonaise*, Paris, CNRS Éditions, 2009.

Catherine Servan-Schreiber, anthropologue, chargée de recherche au Centre d'études de l'Inde et de l'Asie du Sud (CNRS/EHESS). Elle a travaillé sur l'imaginaire de l'Inde, le personnage du Sahib dans la littérature anglo-indienne, la notion de « paysage exotique » et la présence des troupes artistiques indiennes dans les expositions coloniales puis sur le « *tropical body language* » et la fabrique de l'intime. Elle a publié « Inde et

Grande-Bretagne : deux regards sur un passé colonial à travers le cinéma », in *Hermès*, n° 52, 2008 et a dirigé *Indianité et créolité à l'île Maurice*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2014.

Serge Tcherkézoff, anthropologue, membre titulaire et cofondateur du Centre de Recherche et de Documentation sur l'Océanie (EHESS/CNRS/ Université d'Aix-Marseille), directeur d'études émérite à l'EHESS, Honorary Professor à l'Australian National University, associé à la Maison des Sciences de l'Homme du Pacifique (Université de la Polynésie française) et à l'équipe Trajectoires d'Océanie de l'Université de la Nouvelle-Calédonie. Il a publié des enquêtes ethnographiques sur l'archipel polynésien des Samoa et une révision historique des récits européens sur la Polynésie, ainsi que sur le don cérémoniel en Polynésie, *Mauss à Samoa. Le holisme sociologique et l'esprit du don polynésien*, Marseille, pacific-credo Publications, 2016 et « Le don polynésien : le cas de Samoa et une analyse régionale de la valeur cosmologique », in *L'Uomo Società Tradizione Sviluppo*, n° 1, 2018.

Jérôme Thomas, anthropologue, chargé de cours à l'Université Paul-Valéry-Montpellier 3 et chercheur associé à l'Institut de recherche en Études Culturelles (IRIEC), est spécialiste de l'histoire du corps et des normes de comportement en Europe et en Amérique coloniale à l'époque moderne. Il a notamment publié *Embellir le corps. Les parures corporelles amérindiennes du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2011 et *Les Incas et la déformation intentionnelle du crâne. Un marqueur social, culturel, ethnique et religieux*, Nancy, PUN, 2017.

Isabelle Tracol-Huynh, historienne, chercheuse associée à l'Institut d'Asie orientale de Lyon, elle est spécialiste de la prostitution en Indochine. Elle a notamment publié « Silhouettes du monde prostitutionnel. Les prostituées au Tonkin colonial », in *Moussons*, n° 29, 2016 et « Entre ombre

et lumière. Lieux et espaces prostitutionnels à Hanoi pendant la colonisation (1885-1954) », in *Histoire urbaine*, n° 49, 2017.

Table des matières

Présentation de l'éditeur

Avant-propos. Antoine Petit, président du CNRS

Introduction : Sexualités, identités et corps colonisés. Des imaginaires coloniaux aux héritages postcoloniaux - Gilles Boëtsch, Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Sylvie Chalaye, Fanny Robles, T. Denean Sharpleywhiting, Jean-François Staszak, Christelle Taraud, Dominic Thomas & Naïma Yahï

Partie 1 : Discours, fantasmes et imaginaires

1. Les corps de l'« Autre » - Les représentations des Africains et des Amérindiens
2. L'iconographie sexuelle des « sauvages » et la passion exotique et érotique
3. Le voile des Ottomanes
4. La construction du corps sexualisé de la Polynésienne dans l'imaginaire européen
5. Les danseuses du ventre en France au xxe siècle
6. La place des femmes dans les rivalités coloniales et postcoloniales entre les deux rives de la Méditerranée
7. Mondialisation et sociétés métissées : les nouveaux paradigmes postcoloniaux
8. Sexe interracial sur le web

Partie 2 : Sexualité, prostitution, corps

1. Économie politique de la sexualité coloniale et raciale
2. Les amours exotiques franco-indochinois durant l'ère coloniale

3. À ses prostitué·e·s à l'étranger, le Japon moderne non reconnaissant
4. Fascinations et répulsions pour le corps noir
5. Catégoriser les femmes africaines en régime colonial - Eros et Thanatos désunis
6. Les travailleurs immigrés au prisme des sexualités en France - (1962-1983)
7. Le Voile et l'invention d'une sexualité musulmane
8. Les nouveaux territoires de la sexualité postcoloniale
9. Tourisme et prostitution « ethnique » au Sénégal

Partie 3 : Science, race et ségrégation

1. La lente fabrication du stéréotype de l'Orientale et de l'Oriental
2. Féminiser les vaincus, viriliser les vainqueurs : imaginaires sexuels coloniaux et postcoloniaux au Paraguay (xvie-xxe siècles)
3. La Clinique de la race : la sexualité morbide au cœur de l'idéologie esclavagiste
4. Stéréotypes raciaux et sexuels de l'anthropologie physique en France au xixe siècle
5. Les médecins français et le « sexe des Noir·e·s »
6. Disposer des corps : contrôler, surveiller et punir
7. Hygiène coloniale, sexualités et métissages
8. Prostitution et péril vénérien au Tonkin colonial

Partie 4 : Dominations, violences et viols

1. De la désirabilité de l'« Autre » à la hantise du métissage
2. Possessions et érotisation violentes des femmes esclaves
3. Le viol dans l'imaginaire colonial britannique : les leçons de la Mutinerie de 1857
4. La Grande Guerre des troupes coloniales et des Noirs américains en France ou le refus de la ségrégation raciale
5. Domination sexuelle et ethnique en Corée colonisée : formation et structure de la prostitution coloniale
6. Violences sexuelles au temps des décolonisations

7. L'« homme blanc » aux prises avec ses démons
8. Toujours menaçant après toutes ces années ? L'image de l'homme noir aux États-Unis

Partie 5 : Spectacles, nouveaux territoires de l'érotisme, cinéma et mises en scène

1. Érotisme colonial et « goût de l'Autre »
2. Spectacle ethnographique, pornographie exotique et propagande coloniale
3. Spectacles ethnologiques et sexualité
4. La mélodie déchaînée de l'Empire américain : le « Hootchy-Kootchy », Sol Bloom et l'histoire des désirs impériaux lors des expositions universelles américaines
5. Fantasmies et érotisations de l'altérité sur les scènes du théâtre et du music-hall
6. Le parfum de la colonie - Le cinéma colonial européen et l'image du corps de l'autre sexualisé
7. Les ambivalences du désir colonial dans le cinéma hollywoodien, du muet aux années 1950
8. Mother Queen of Hip-Hop ?
9. Reconstruire l'« Autre » corps : émancipation et création contemporaine

Postfaces

Sexualité et colonisation

Désapparition n'est pas disparition

Annexes

Bibliographie

Biographies des auteur.e.s

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions sur notre site
www.cnrseditions.fr